



# UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

**ÉCOLE DOCTORALE IV (ED 0020)**

**Laboratoire de recherche CLEA (EA 4083)**

## THÈSE

pour obtenir le grade de  
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

en Études Hispaniques / Spécialité littérature

Présentée et soutenue par :

**Pierre NEVOUX**

le : 12 mai 2012

## **Le roman espagnol et l'Europe au XVII<sup>e</sup> siècle : Regards sur le réel et projets fictionnels**

**Sous la direction de :**

**Mme Mercedes BLANCO**      Professeur, Université Paris-Sorbonne (Paris IV)

**JURY :**

**M. Frank LESTRINGANT**      Professeur, Université Paris-Sorbonne  
Président du jury

**M. Michael ARMSTRONG-ROCHE**      Associate Professor, Wesleyan University

**Mme Mercedes BLANCO**      Professeur, Université Paris-Sorbonne

**Mme Aurora EGIDO**      Professeur, Université de Saragosse

**Mme Araceli GUILLAUME-ALONSO**      Professeur, Université Paris-Sorbonne

**Mme Alexandra MERLE**      Professeur, Université de Caen



## Remerciements

Je remercie vivement tous ceux qui m'ont soutenu au cours de ce travail : en premier lieu, ma directrice de recherche, Mercedes Blanco, pour son intérêt, ses relectures rigoureuses et ses encouragements constants à progresser ; Araceli Guillaume-Alonso et Alexandra Merle, de m'avoir si bien accueilli dans le laboratoire CLEA et de s'être intéressées avec leur expertise d'historiennes à cette étude littéraire ; Aurora Egido, Frank Lestringant et Michael Armstrong Roche, de m'avoir offert des lectures passionnantes dans mon champ de recherche et d'avoir accepté de faire partie de mon jury ; mes collègues de l'Université Lille 3, pour leur appui et leurs conseils ; les amis doctorants de cet établissement et du laboratoire CECILLE, puis ceux de l'Université Paris-Sorbonne et du laboratoire CLEA, pour leur aide et leur entrain.

Parmi les séminaires suivis lors de ce doctorat, deux ont orienté ma réflexion de manière décisive. Le premier, organisé par Mercedes Blanco au sein du laboratoire CLEA entre 2009 et 2011, portait sur les rapports entre « Littérature et événement » dans l'Espagne des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles ; il m'a notamment permis de soumettre par deux fois mes hypothèses à des chercheurs confirmés. Le second est le séminaire pluridisciplinaire sur l'Europe dirigé à l'Université Lille 3 par Jérôme Vaillant, Renaud Morieux et Patrice Canivez (2008-2011) et qui a constitué un grand stimulant intellectuel.

Parmi tous les proches qui m'ont appuyé au cours de ce doctorat, j'adresse une mention spéciale à Jacqueline Nevoux, ma mère, qui a relu l'essentiel de cette thèse et mis en forme plusieurs illustrations. Sa clairvoyance et son efficacité m'en ont encore imposé.

Que soient aussi chaleureusement remerciés tous les amis qui ont fourni un travail minutieux de correction et m'ont épaulé dans des passes éprouvantes : Michael Abdoul, David Alvarez, Mathilde Baron, Jean Croizat-Viallet, Alain Deguernel, Samuel Fasquel, Olivier Ghezzani, Maud Le Guellec, Matthieu Marchal, Emilie Mendonça, Aude Plagnard, Bénédicte Torres ; Ludovic Custodio, pour son aide informatique ; mon père, pour ses relectures ; mes frères, pour leurs encouragements ; mes beaux-parents, pour leur précieux soutien. Je leur témoigne ici toute ma gratitude et mon affection.

Enfin, j'éprouve une reconnaissance particulière envers ma petite famille : Laure, quatre ans, qui m'a montré l'exemple en bouclant une « thèse sur l'alimentation des animaux » [*sic*] en n'y passant que ses soirées du mardi ; le tout petit Pablo, dont les réveils nocturnes ont égayé mes dernières nuits de travail et qui aura maintenant un père ; Élise surtout qui, le même jour, a mis au monde une thèse et un enfant et conserve depuis une patience héroïque. Avec Laure et Pablo, qui ont ancré nos thèses dans la vie, qu'elle soit remerciée pour sa force et sa douceur *sin par*.

## Abréviations et sigles utilisés

BNM	Biblioteca Nacional de España, Madrid
<i>cf.</i>	<i>confer</i> (se référer à)
coord.	coordinateur, coordonné par
dir.	directeur, dirigé par
éd.	éditeur, édité par
éd. cit..	édition citée
env.	environ
f°.	folio
<i>id.</i>	<i>idem</i> , le même auteur
<i>ibid.</i>	<i>ibidem</i> (au même endroit)
<i>in</i>	dans
<i>in-8°</i>	in-octavo
introd.	introduction, introduit par
ms., mss.	manuscrit, manuscrits
<i>op. cit.</i>	<i>Opere citato</i> (dans l'ouvrage cité)
p.	page(s)
postf.	postface, postfacé par
préf.	préface, préfacé par
prol.	prologue
rééd.	réédition, réédité par
s. d.	sans date
s. l.	sans lieu
<i>sq.</i>	<i>sequentes</i> – suivant(e), suivant(e)s
trad.	traduction, traduit par
trad. cit.	traduction citée
t.	tome
vol.	volume



## Sommaire

INTRODUCTION GENERALE .....	7
PREMIERE PARTIE – LES ESPAGNOLS ET L’EUROPE AU XVII <sup>E</sup> SIECLE : ESQUISSE D’UN IMAGINAIRE GEOGRAPHIQUE .....	29
Chapitre I – L’espace narratif dans le <i>Persiles</i> , l’ <i>Estebanillo</i> et le <i>Criticón</i> : une première approche.....	31
Chapitre II – Vers un atlas du roman espagnol au Siècle d’Or.....	51
Chapitre III – L’image de l’Europe dans la littérature géographique.....	87
DEUXIEME PARTIE – LE MONDE DU <i>PERSILES</i> : UNE GEOGRAPHIE DU PARADOXE .....	135
Chapitre IV – Par-delà le Nord et le Sud : l’île Barbare ou l’origine du roman.....	145
Chapitre V – <i>Peregrinamente peregrinos</i> : une Église idéale sur le chemin de Rome	183
Chapitre VI – La <i>Pax Gothica</i> du <i>Persiles</i> ou une autre histoire européenne .....	235
TROISIEME PARTIE – L’ESTEBANILLO OU L’EUROPE DESENCHANTEE D’UN <i>PICARO</i> ALIENE.....	287
Chapitre VII – Un <i>pícaro</i> en livrée de bouffon : indépendance feinte et vision partisane.....	297
Chapitre VIII – Les misères de la guerre et la réactivation du genre picaresque .....	331
Chapitre IX – Trouver sa place ? Estebanillo ou l’impossibilité d’une ville.....	361
QUATRIEME PARTIE – LE <i>CRITICON</i> , UNE ALLEGORIE GEOGRAPHIQUE CONTRE UN MONDE A L’ENVERS .....	391
Chapitre X – Un voyage allégorique sur des routes réelles .....	403
Chapitre XI – Une méditation terrestre.....	445
Chapitre XII – Allégorie et satire politique dans le <i>Criticón</i> .....	479
CINQUIEME PARTIE – L’EUROPE AU PRISME DU ROMAN ESPAGNOL : ELEMENTS DE SYNTHESE POUR LE XVII <sup>E</sup> SIECLE.....	513
Chapitre XIII – Les frontières de l’Europe romanesque.....	515
Chapitre XIV – Ferments d’unité de l’Europe romanesque .....	547
CONCLUSION GENERALE .....	573
Annexe I –Espaces fictionnels des récits étudiés au chapitre II .....	593
Annexe II – Bibliographie .....	599
Annexe III – Tables des illustrations .....	643
Annexe IV– Table des matières .....	643



# INTRODUCTION GENERALE

---

## *Présentation du sujet*

Cette thèse a pour objet la représentation de l'Europe dans les romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle, et plus spécialement dans trois d'entre eux : *Los trabajos de Persiles y Sigismunda, historia septentrional*<sup>1</sup> (1617), le roman grec posthume de Miguel de Cervantès ; *La vida y hechos de Estebanillo González, hombre de buen humor. Compuesto por él mismo*<sup>2</sup> (1646), récit parfois présenté comme le dernier rejeton légitime de la lignée picaresque<sup>3</sup> et récemment attribué à un certain Gabriel de la Vega, greffier andalou installé dans les Flandres ; et enfin l'inclassable *Criticón*<sup>4</sup> (1651-1657) de Baltasar Gracián.

Au fondement de cette étude est un double constat : le resserrement progressif des territoires investis par les « romans » espagnols – terme par lequel je désigne de longs récits de fiction en prose – ; et la prédilection dans ces romans pour des actions situées en Europe, au détriment des autres parties du monde.

Il n'en avait pas toujours été ainsi. Parmi les fictions médiévales aux lointaines origines du roman espagnol, des poèmes comme le *Libro de Alexandre* ou le *Libro de Apolonio*, tous deux du XIII<sup>e</sup> siècle, suivaient leurs sources hellénistiques entre la Grèce et l'Orient. De même, un récit en prose comme le *Caballero Zifar*, l'une des premières créations romanesques originales en castillan, datant du début du XIV<sup>e</sup> siècle, s'avancait jusqu'aux confins de l'Asie sur les traces de la sagesse orientale dont se nourrit le texte. Cette ampleur géographique s'observe encore chez des antécédents plus directs de ce qui est communément regardé comme le roman moderne : les livres de chevalerie et les fictions sentimentales. Dans l'*Amadís de Gaula* (1508), composé par Garcí Rodríguez de Montalvo après refonte de versions antérieures, le renouvellement de la matière arthurienne passe par une ouverture vers l'est. Si ses deux premiers Livres gravitent autour des îles Britanniques, l'apparition de

---

<sup>1</sup> Sauf exception signalée, les citations de ce roman seront tirées de l'édition de référence de C. ROMERO MUÑOZ, 2002. Je m'y référerai en renvoyant directement au *Persiles*, selon la forme courante et francisée de son titre.

<sup>2</sup> J'abrègerai dorénavant ce titre en *Estebanillo*. Pour chaque citation, je me référerai par ce raccourci à l'édition d'A. CARREIRA et J. A. CID, 1990.

<sup>3</sup> Voir F. RICO, 1970, p. 136-137.

<sup>4</sup> Par l'abréviation *El Criticón*, je renverrai à l'édition établie par S. ALONSO, 1980. Celle-ci ne dispose pas de l'appareil critique le plus précis mais son texte est fiable ; surtout, cette édition est plus accessible que d'autres auxquelles je me suis référé et dont la liste apparaît en bibliographie.

Constantinople au troisième Livre inaugure une manière castillane du roman chevaleresque où l'aventure individuelle et bretonne se transforme en une entreprise collective et toujours victorieuse : une conquête de l'Est assez comparable au mythique front pionnier du *far west* moderne. Et, dans le sillage de l'*Amadis*, les romans de chevalerie (qui dominèrent le marché hispanique du livre récréatif pendant une large première moitié du XVI<sup>e</sup>) se déployèrent entre Londres et Constantinople, pôles de la Chrétienté chevaleresque, voire à l'échelle de l'œkoumène (la terre habitable des Anciens). Quant aux fictions sentimentales, si elles se distinguent des récits chevaleresques en s'installant en partie sur le sol ibérique, leur action s'étend aussi régulièrement vers des régions lointaines de l'Europe. Ainsi, le primitif *Siervo libre de amor* (vers 1440) de Juan Rodríguez del Padrón se déroule entre la Galice et la Pologne, tandis que l'un des derniers représentants du genre, le *Tratado notable de amor*, écrit vers 1545-1547 par Joan de Cardona, sillonne l'Europe et la Méditerranée des guerres de Charles Quint en combinant aventures galantes, faits d'armes et entreprises diplomatiques.

Pourtant, les nouvelles formes romanesques apparues en Espagne dans les années 1550 amorcent une « domestication » de l'espace narratif. Parmi ces formes novatrices, seul le roman grec perpétue la petite échelle – c'est-à-dire les vastes étendues – des récits chevaleresques. Mais si le *Clareo y Florisea* (1552) d'Alonso Núñez de Reinoso se déroule essentiellement en Méditerranée orientale, c'est-à-dire dans l'espace du *Leucippé et Clitophon* de son modèle Achille Tatius, cette première tentative d'acclimatation en castillan de ce genre hellénistique (avec la traduction anversoise des *Éthiopiennes* d'Héliodore en 1554<sup>5</sup>) aborde aussi le territoire péninsulaire : dans la seconde partie consacrée aux épreuves de l'infortunée Isée, quand elle souhaite se retirer dans un couvent, et dans un récit secondaire ayant pour cadre Barcelone et Valence. Plus radicalement, les textes précurseurs du roman pastoral, de la picaresque et du récit mauresque sont implantés dans les limites d'une région espagnole. L'itinéraire du *Lazarillo* (1554) est circonscrit à la Castille, entre Salamanque et Tolède ; la *Diana* (1559) de Montemayor est centrée sur la vallée de l'Esla, dans le León, bien que l'action irradie vers l'Andalousie et le Portugal ; et l'anonyme *Abencerraje* (dont la version la plus répandue est celle insérée dans la réédition de la *Diana* en 1561) est situé à la frontière andalouse entre chrétiens et musulmans, pendant la Reconquête. Puis, confirmant la dynamique impulsée par ces textes novateurs, la plupart des romans du Siècle d'Or ultérieurs privilégient un environnement proche constitué par un triangle Espagne-Italie-Berbérie.

---

<sup>5</sup> La traduction anonyme des *Éthiopiennes* publiée à Anvers en 1554 n'est pas la première. L'humaniste Francisco de Vergara en avait entrepris une, que son frère Juan poursuivit après sa mort en 1545 ; mais cette traduction, probablement achevée en 1548, demeura inédite. Elle est aujourd'hui perdue.

Si l'on met de côté les livres de chevalerie tardifs, il faut attendre les années 1617-1629 puis 1646-1657 pour qu'une poignée de romans espagnols s'aventurent au-delà de ces bases méditerranéennes. Il s'agit d'abord du *Persiles* (1617) et de *La vida del escudero Marcos de Obregón* (1618) de Vicente Espinel, ainsi que de trois romans grecs inscrits dans la lignée du *Persiles* : *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique* (manuscrit anonyme datant des années 1623/1628), l'*Historia de las fortunas de Semprilis y Giordano* (1629) de Juan Enríquez de Zúñiga et *Eustorgio y Clorilene, historia moscovica [sic]* (1629) d'Enrique Suárez de Mendoza. Viennent ensuite trois nouveaux textes, après une quinzaine d'années sans roman au long cours : l'*Estebanillo* (1646), la *Hora de todos y la Fortuna con seso* de Quevedo (publiée en 1650 mais terminée en 1636) ; et le *Criticón* (1651-1657). Après les années 1650, le roman espagnol en déclin tend à se replier sur les villes espagnoles ou à se réfugier dans des espaces allégoriques. En attestent respectivement *Día y noche de Madrid* (1663) ou *Periquillo el de las Gallineras* (1668), de Francisco Santos, et *Entendimiento y verdad, amantes filosóficos* (1673) de Cosme Gómez de Tejada.

Avec la contraction des territoires investis, on observe aussi la rareté et la superficialité des excursions du roman espagnol hors d'Europe. Les autres parties du monde n'y apparaissent que sporadiquement, alors qu'elles constituaient alors des réserves d'exotisme et de problèmes largement exploitées par les théologiens, philosophes, juristes ou penseurs politiques, mais aussi par les poètes et par les dramaturges.

Cette double évolution du roman naissant – hispanisation des espaces fictionnels et priorité accordée à l'Europe quand un récit s'écarte de la Péninsule et de la Méditerranée – intrigue d'autant plus qu'elle coïncide historiquement avec l'essor concomitant de sentiments nationaux et d'une Europe politique. Concernant le premier point, il est entendu que l'idée de nation ne correspond pas, aux XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, à la conception de l'État-Nation devenue dominante depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Pour un Ernest Renan, une nation a pour fondements un passé et un présent communs, c'est-à-dire une mémoire et des oublis partagés, ainsi qu'un « [un] consentement actuel, [un] désir de vivre ensemble, [une] volonté continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis »<sup>6</sup>. Mais, pour les Espagnols du premier âge moderne, le mot de *nación* se réfère communément à l'idée de naissance, comme dans l'expression *ciego de nación* (aveugle de naissance). Lorsqu'il désigne une société, le terme peut désigner une minorité locale ou régionale se détachant dans un ensemble plus vaste. Et si son acception la plus large peut renvoyer à une communauté linguistique et culturelle ou à l'ensemble des

---

<sup>6</sup> Voir E. RENAN, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, 1995 [1882], p. 240.

sujets unis sous une même couronne, la nation est loin de recouper le cadre de l'État. De plus, le sentiment national n'est pas exclusif ; il peut se nourrir d'autres formes d'identification et coexister avec elles – notamment appartenances religieuses, locales, professionnelles ou loyautés féodales et monarchiques. Enfin, sans être restée l'apanage d'une minorité ou d'une élite intellectuelle, l'idée nationale ne disposait pas de relais de masse assez puissants pour s'imposer de façon uniforme à toute la population<sup>7</sup>.

Néanmoins, plusieurs facteurs contribuèrent à l'affirmation d'un patriotisme ou d'un sentiment national dépassant l'identification à un lieu de naissance. Dès le Moyen Âge tardif, l'appellation « nationale » en vigueur dans la curie romaine définissait presque toujours « la faction féodale-politique d'un individu, et non ses origines »<sup>8</sup>. Ainsi, au Concile de Constance (1413-1417), cinq nations étaient représentées : Italiens, Anglais, Allemands, Français et Espagnols. Mais chaque nation était un conglomerat fondé sur des groupements d'intérêts. L'Allemagne comptait par exemple, parmi d'autres États indépendants, le Saint-Empire Romain Germanique, les Cantons suisses, la Hongrie et la Pologne. Un autre facteur expliquant les divisions européennes en termes de nations est l'héritage des divisions géographiques, ethniques, culturelles et linguistiques de l'Antiquité<sup>9</sup>. Plusieurs éléments propres à la péninsule Ibérique sont également intervenus dans la création d'une identité espagnole : la loyauté au roi, le sentiment d'une fonction providentielle quant à la défense et à la diffusion du catholicisme, le péril barbaresque et ottoman en Méditerranée, la crainte d'une rébellion morisque, l'hostilité vis-à-vis des Flandres, la France et l'Angleterre ou encore l'établissement de statuts de pureté de sang. Par ailleurs, la création en France et en Angleterre d'un mythe de l'unité nationale, incarnée par le corps du roi, a incité les autres monarches d'Europe à développer leurs propres mythes de cohésion patriotique. En Espagne, cet effort passa en particulier par le néo-gothicisme, revendiquant l'héritage des Wisigoths, présentés comme les premiers fondateurs d'une *Hispania* unie. Enfin la projection extérieure de la Monarchie hispanique a été décisive dans la définition d'une identité espagnole. Face à une certaine confusion existant hors de la Péninsule sur la titulature de Charles Quint, le terme d'Espagne s'est ainsi imposé, accélérant l'unification terminologique dans les anciens royaumes péninsulaires. De façon similaire, la volonté de distinguer dans les administrations coloniales entre les statuts des colons nés dans la Péninsule et ceux des créoles, des indigènes,

---

<sup>7</sup> Sur l'idée de nation en Espagne et en Europe au XVII<sup>e</sup> siècle, voir J.-P. LE FLEM, 1992 ; et A. TALLON (éd.), 2007.

<sup>8</sup> Voir M. J. RODRIGUEZ SALGADO, 1996, p. 53 (je traduis).

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 53-54.

des esclaves noirs ou des métis, amena dans l'outremer à définir comme « espagnols » des individus qui, en métropole, se seraient prioritairement définis comme galiciens, sévillans ou madrilènes. Et l'on ne saurait négliger le rôle de la création à l'étranger d'un stéréotype de l'Espagnol dans l'intériorisation d'une conscience nationale<sup>10</sup>.

Parallèlement à la lente gestation de communautés nationales, l'émergence d'une Europe politique poussa à reconfigurer les cartes mentales héritées du Moyen Âge. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, l'unité de la Chrétienté avait été sérieusement entamée par les guerres religieuses et par la confessionnalisation des États selon le principe du *cuius regio, eius religio*, d'abord mis en œuvre après de la Paix d'Augsbourg (1555) dans les principautés du Saint-Empire gouvernées par des catholiques et des luthériens, puis étendu à d'autres pays d'Europe. Mais c'est avec les traités de Westphalie, signés en 1648, que devint plus sensible un nouvel ordre européen. L'indépendance des Provinces-Unies acceptée par l'Espagne initia la dislocation de l'édifice territorial original que constituait la Monarchie hispanique, tandis que la reconnaissance du protestantisme – cette fois luthérien *et* calviniste – dans l'Empire (hormis les possessions héréditaires des Habsbourg), signifia le renoncement définitif à l'idéal médiéval d'une *Universitas Christiana*. Mais ce sont justement les conflits des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles qui engendrèrent les premières réalisations d'une Europe politique. Avec le développement d'ambassades, d'abord extraordinaires puis permanentes, les tractations de la paix de Vervins (1598) ou de la Trêve de douze ans (1609-1621)<sup>11</sup> contribuèrent, avec les Congrès de Westphalie (1643-1648), à l'apparition d'une Europe des diplomates, où la négociation fut promue au rang d'un idéal et d'un art<sup>12</sup>. Les traités de Münster et d'Osnabrück consacrèrent par ailleurs le passage d'une prééminence habsbourgeoise fondée prioritairement sur des solidarités religieuses et dynastiques, à un système basé sur la raison d'État et la balance des pouvoirs, quoique dominé par la France<sup>13</sup>. Notons encore qu'en 1659, le Traité des Pyrénées fixa la doyenne des frontières européennes, entre l'Espagne et la France.

Mais cette Europe des cartes politiques, fruit des guerres et des traités, n'est pas nécessairement l'Europe vécue ou imaginée par les Européens, qui intéresse l'histoire des représentations. Or, dans l'histoire de la conscience européenne, les conceptions des

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 90-100.

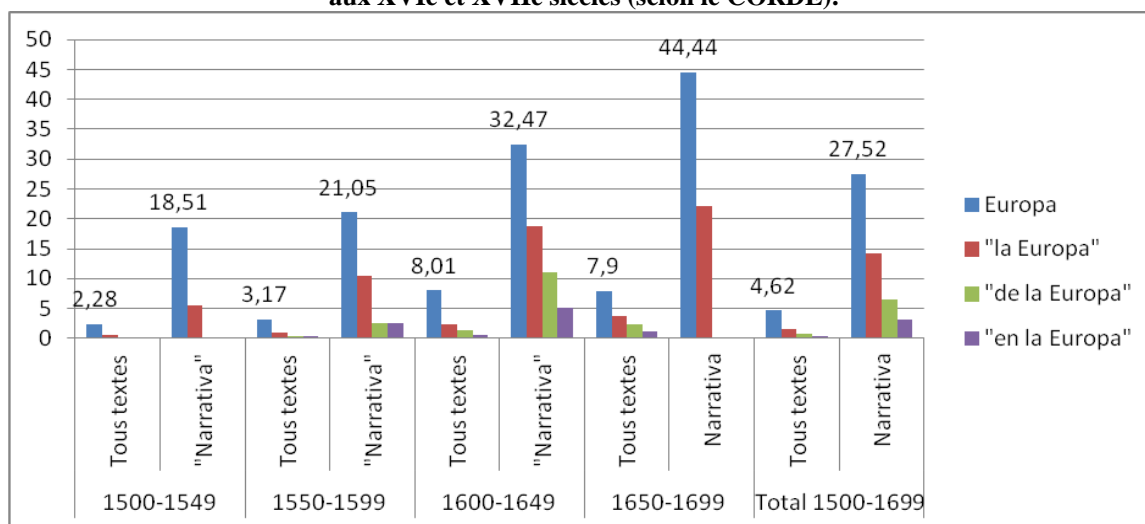
<sup>11</sup> Sur la célébration officielle de la Trêve de douze ans entre Madrid et les Provinces-Unies dans le contexte de la *Pax Hispanica* promue par le duc de Lerma, favori (ou *valido*) de Philippe III (qui régna de 1598 à 1621), voir B. J. GARCIA GARCIA, 2009.

<sup>12</sup> Sur le rôle de la guerre de Trente Ans et des traités de Westphalie dans l'émergence d'une Europe politique moderne, voir K. BUSSMAN et H. SCHILLING, 1998 ; l'ouvrage collectif intitulé *1648, La paix de Westphalie : vers l'Europe moderne*, 1998 ; J.-P. KINTZ et G. LIVET (dir.), 1999 ; L. BELY (dir.), 2000 ; A. BLIN, 2006.

<sup>13</sup> Voir L. BELY et M. RIVERO RODRIGUEZ, 2000.

Espagnols du Siècle d'Or demeurent assez mal connues<sup>14</sup>. Elles sont pourtant d'un intérêt singulier, en raison de la situation de l'Espagne en Europe, à la fois périphérique et dominante depuis le règne de Charles Quint. L'empereur et ses descendants règnent en effet sur une monarchie composite et discontinue, qui rassemble des sujets ibériques, flamands, franc-comtois ou italiens (sans parler des vice-royaumes d'outremer)<sup>15</sup>. Ce problème des représentations de l'Europe dans la Monarchie hispanique se pose d'autant plus vivement que le terme d'*Europa* apparaît avec une fréquence croissante dans les textes en espagnol des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. On le constate grâce au Corpus Diachronique de l'Espagnol (CORDE) de la *Real Academia Española*. En plus du nom d'Europe, qui peut renvoyer à la fille d'Agénor, j'ai recherché le nombre d'occurrences de quelques locutions – *la Europa, de la Europa, en la Europa* – ne se référant qu'à la partie du monde. Cette consultation a d'abord été effectuée pour tous les documents recensés entre 1500 et 1699, tous types de supports et pays d'édition confondus ; puis pour la seule prose narrative venant d'Espagne. L'appellation *narrativa* (prose narrative) a été conservée dans le graphique parce que cette catégorie du CORDE ne rassemble pas tous les récits de fiction en prose. À titre d'exemple, le *Criticón* est classé dans la catégorie « didactique », malgré sa forme narrative. Une fois ces données passées en pourcentages et classées par demi-siècles, on obtient le diagramme suivant :

**Graphique 1 : Pourcentage des textes en espagnol où apparaissent le terme "Europa" ou quelques dérivés aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (selon le CORDE).**



<sup>14</sup> Sur l'idée d'Europe en Espagne au Siècle d'Or, j'ai uniquement connaissance des études suivantes : A. REDONDO, 1982 ; J. M. JOVER ZAMORA et M. V. CORDON CORTEZO, 1986 ; J. PEREZ, 1993 et 1994 ; les actes d'un colloque sur *Carlos V y la noción de Europa*, 1994 ; M. ESCAMILLA, 2002 ; Á. VACA LORENZO et R. TAMAMES, 1997 ; ainsi que les commentaires à la correspondance du diplomate et penseur politique Diego de Saavedra Fajardo par Q. ALDEA VAQUERO, 1986, 1991 et 1993.

<sup>15</sup> Pour une étude de la Monarchie hispanique au sein d'une « Europe de monarchies composites », voir J. H. ELLIOTT, 2002, p. 65-91 (traduction espagnole d'un article paru en 1992 dans la revue *Past and Present*). On trouvera aussi une étude de la Monarchie hispanique comme « monarchie des nations » dans A. ÁLVAREZ-OSSORIO-ALVARIÑO et B. J. GARCIA GARCIA, 2004.



Sans doute faudrait-il affiner ces résultats<sup>16</sup>. Mais en l'état, ce diagramme apporte déjà deux informations notables. Il révèle d'abord que l'usage du mot « Europe » s'intensifie régulièrement mais reste rare en espagnol aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : toutes catégories confondues, il apparaît dans 2,3 % des textes numérisés pour la période 1500-1549 ; et dans 7,9 % de ceux correspondant aux années 1650-1699. Par contraste, le graphique met en évidence le fait que la proportion de textes évoquant l'Europe est nettement plus élevée dans les récits de fiction en prose que dans l'ensemble du corpus recensé. Cela suffit pour que l'on prête attention à l'image de l'Europe véhiculée par ces fictions en prose.

### *Choix du corpus*

Si soixante récits espagnols des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles mentionnent le terme d'Europe, selon le CORDE, plusieurs raisons ont amené à étudier en priorité le *Persiles*, l'*Estebanillo* et le *Criticón* – qui, malgré des divergences notables, ont de nombreux points de contact.

Quantitativement, tout d'abord, le nom d'Europe y est nettement plus fréquent que dans la moyenne des récits espagnols de fiction. Pour les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, le CORDE recense 218 textes dans la catégorie « *narrativa* ». Parmi ces 218 récits, soixante mentionnent le terme d'Europe, pour un total de 252 occurrences du terme<sup>17</sup>. Pour l'ensemble des 218 récits, cela représente une fréquence légèrement supérieure à une occurrence par texte ; ce chiffre est déjà quatre fois plus élevé que pour la totalité des textes en espagnol recensés pour les deux siècles<sup>18</sup>. Cette moyenne remonte à quatre occurrences pour chacun des soixante récits qui incluent le terme. Mais, dans le *Persiles*, où la Chrétienté demeure pourtant un cadre mental déterminant, le mot « Europe » apparaît six fois ; puis on en trouve onze occurrences dans l'*Estebanillo* ; et vingt-deux le *Criticón*, où l'adjectif « européen » (*uropeo*) est également présent.

<sup>16</sup> Les données reprises dans le graphique sont issues du *Corpus Diacrónico del Español* consulté le 04/03/2011. En cours d'élaboration, cette base de données doit être maniée avec précaution, dans la mesure où le corpus mobilisé n'est pas exhaustif (puisque'il se fonde exclusivement sur des textes édités depuis le XIX<sup>e</sup> siècle). De plus, les chiffres proposés sont parfois faussés, quand ils renvoient à des textes aux dates de composition ou d'édition imprécises. Ainsi, le CORDE répertorie 394 occurrences pour « *la Europa* » dans 139 textes en espagnol des années 1500-1699. Mais, si l'on fait la somme des occurrences recensées pour chaque demi-siècle, on obtient un total supérieur, de 407 cas pour 144 documents. De fait, la base de données comptabilise deux fois les textes dont la date de rédaction ou d'édition estimée chevauche deux périodes. Malgré ces anomalies, qu'il est possible de corriger si l'on recense les cas litigieux, le CORDE est un outil puissant permettant de faire émerger des tendances significatives dans l'usage de mots ou d'expressions donnés.

<sup>17</sup> Plus précisément, à la date du 06/02/2012, le CORDE comptabilisait trente-deux occurrences d'*Europa* pour dix textes de la période 1500-1549 (sur cinquante-quatre récits) ; vingt-huit occurrences pour huit textes entre 1550 et 1599 (sur trente-huit récits) ; 184 occurrences pour trente-huit textes entre 1600 et 1649 (sur 117 récits) ; et huit cas pour quatre textes entre 1650 et 1699 (sur neuf récits de fiction en prose).

<sup>18</sup> Pour la période 1500-1699, le CORDE recense 2657 occurrences d'*Europa* pour 9483 documents : le mot apparaît donc dans 0,28 % des textes environ.

Au-delà de ces statistiques lexicographiques, simples indices sur lesquels je reviendrai brièvement dans le premier chapitre de cette thèse, ces trois romans ont en commun l'itinérance de leurs protagonistes à travers une grande partie de l'Europe – un phénomène assez rare pour que l'on s'y arrête. Plus encore, le *Persiles* est le premier grand roman espagnol, hormis les livres de chevalerie, à investir de vastes extensions océaniques et continentales, tandis que l'*Estebanillo* et le *Criticón* sont les derniers récits du XVII<sup>e</sup> siècle dont l'action traverse d'amples territoires européens.

Qualitativement, ces trois romans comptent parmi les plus ambitieux ayant été écrits en espagnol au XVII<sup>e</sup> siècle. Et tandis que la plupart des nouvelles ne font qu'esquisser le cadre géographique de leur action, ces romans en développent une représentation complexe, qui continue à générer de vifs débats critiques. Cette complexité appelle une analyse attentive, que ne permettrait pas l'étude d'un vaste corpus. Je me référerai néanmoins ponctuellement aux autres récits déjà cités, dont les personnages parcourent l'Europe ; mais ils seront surtout mobilisés en appoint, comme intertextes ou points de comparaison permettant d'étayer ou d'éclairer mon lecture du *Persiles*, de l'*Estebanillo* et du *Criticón*.

Par ailleurs, il existe une coïncidence dans ceux-ci entre l'échelle continentale et l'hybridation générique. Loin de se cantonner à une tradition littéraire exclusive, ces récits confrontent plusieurs genres et les mettent à l'épreuve. Présenté par Cervantès comme un livre de divertissement rivalisant avec les *Éthiopiennes* d'Héliodore, le *Persiles* s'inscrit bel et bien dans la lignée du roman grec déjà acclimaté en Espagne par Alonso Núñez de Reinoso (*Clareo y Florisea*, 1552), Jerónimo de Contreras (*Selva de aventuras*, 1565-1582) et Lope de Vega (*El peregrino en su patria*, 1604), sans évoquer ici d'autres textes mineurs. Mais, à travers Héliodore, considéré par plusieurs commentateurs humanistes comme un archétype de l'épopée en prose de contenu amoureux – nous y reviendrons –, Cervantès se mesure aussi aux grands modèles de la poésie épique. Au fil des pérégrinations de ses personnages, il revisite également une série de genres circulant dans l'Espagne moderne : le roman pastoral et picaresque ; les récits de type mauresque et de captivité ; la *novella* italianisante ou la *novela cortesana* espagnole ; l'intermède théâtral (*entremés*) et la *Comedia nueva* ; la poésie amoureuse et religieuse ; le catéchisme ; le récit de miracle ; l'art oratoire et épistolaire<sup>19</sup> ; sans oublier la littérature géographique, mise à contribution pour construire les espaces septentrionaux du roman. L'*Estebanillo*, pour sa part, ne peut être uniquement lu comme un roman picaresque. Car il parodie les aventures galantes qui couvrent les pages des nouvelles

---

<sup>19</sup> J'emprunte cette liste, légèrement modifiée, à M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 13. C'est là que l'on trouvera l'étude la plus approfondie à ce jour sur la dialectique établie dans le *Persiles* entre épopée et roman.

courtisanes tout comme les relations de bataille qui circulaient à travers l'Europe ; et son récit se rapproche des autobiographies de soldats autant que de celles écrites par des bouffons de cour ; et il détourne à son profit la poésie savante aussi bien que la tradition orale. Gracián enfin présente son *Criticón* comme un savant florilège des qualités qu'il appréciait chez les plus grands auteurs (Ésope, Sénèque, Lucien, Apulée, Plutarque, Héliodore, l'Arioste, Boccacini et Barclay). Et non content d'imiter ces modèles et bien d'autres (dont la littérature sapientielle d'origine orientale<sup>20</sup>), il détourne et transcende la plupart des genres de divertissement – livres de chevalerie, picaresque, roman grec ou nouvelle courtisane – en une « philosophie courtisane » chiffrant le cours d'une vie en un même discours<sup>21</sup>. Cette ambition encyclopédique a ainsi valu au *Criticón* d'être regardé comme « une somme de la prose baroque »<sup>22</sup>. Par conséquent, dans ces récits, les voyages à travers de vastes territoires se combine à un parcours à travers ce que Carlos Fuentes a appelé métaphoriquement la « géographie du roman » espagnol du Siècle d'Or, c'est-à-dire à travers les différents champs de la création romanesque.

Un dernier motif ayant poussé à privilégier ici l'étude du *Persiles*, de l'*Estebanillo* et du *Criticón* tient à leur situation dans l'histoire. Lire successivement ces trois textes, c'est aussi adopter des points d'observation distants sur la position de la Monarchie hispanique en Europe. Le *Persiles* fut écrit par un Castillan né en 1547, quand Charles Quint n'avait pas encore renoncé à l'unité de la Chrétienté. Et Cervantès place précisément au centre du récit - et au milieu de l'action – un hommage aux combats de l'empereur contre les protestants et les musulmans<sup>23</sup>. Et si les principales références chronologiques en situent l'action entre 1557 et 1559, le *Persiles* (1617) est publié sous Philippe III. Or à la mort de Cervantès, en 1616, la Monarchie hispanique conserve une prépondérance indubitable dans une Europe provisoirement exempte de conflits majeurs. Le favori du roi, le duc de Lerma, pouvait se prévaloir du succès de l'activisme diplomatique qu'il prônait. Aussi l'un de ses propagandistes, Matías de Novoa, rendait un hommage nostalgique, à cette *Pax Hispanica*<sup>24</sup>

<sup>20</sup> Voir les introductions par A. EGIDO à B. GRACIAN, *El Criticón*, 2001 et 2009.

<sup>21</sup> Voir *El Criticón*, prologue « A quien leyere », p. 62.

<sup>22</sup> Voir R. SENABRE, 2001. Dans une étude datée de 1979, le même auteur lisait le *Criticón* comme une *Odyssée* christianisée. Tenant compte de la combinaison de plusieurs modèles en une épopée en prose et une satire allégoriques, F. LAZARO CARRETER, 1986, a forgé l'appellation d'« épopée ménippée ». Enfin, M. BLANCO, 1986, étudie le *Criticón* comme *agudeza compuesta fingida*, au regard de la taxinomie des récits de fiction élaborée par Gracián lui-même dans son traité de la *Agudeza y arte de ingenio* (1648).

<sup>23</sup> Voir *Persiles*, II, 21, p. 421-423.

<sup>24</sup> Sur la politique d'apaisement international défendue par le duc de Lerma, l'étude de B. J. GARCIA GARCIA, 1996 demeure l'étude de références, malgré les nuances apportées par P. C. ALLEN, 2001, lequel souligne l'attachement de Philippe III lui-même à l'interventionnisme de son père.

qui, idéalisée depuis le règne agité de Philippe IV, semblait avoir ramené en Europe la *Pax Romana* de Numa ou d'Auguste :

¡Oh, siglo felicísimo, admirado y suspirado incesablemente de los hombres del muy alto y muy esclarecido Rey D. Felipe III el Grande, en quien todos, con prosperidad jamás alcanzada, vinieron y descansaron de tales impulsos e incidentes [...] por la paz del duque de Lerma, su gran privado, como la de Numa Pompilio y la de Octavio Augusto!<sup>25</sup>

Cependant, l'horizon n'était pas totalement dégagé pour la monarchie lorsque parut le *Persiles*. Outre les difficultés économiques rencontrées par l'Espagne, les tensions s'accumulaient à l'international : au moment où Ravallac l'assassina en 1610, Henri IV préparait une guerre contre l'empereur de Vienne et son cousin madrilène à l'occasion de la succession contestée des duchés de Clèves et de Juliers. Par ailleurs, la Trêve de douze ans signée en 1609 n'avait en rien réglé la question flamande et il ne faisait guère de doute que son expiration relancerait les combats<sup>26</sup>. Plusieurs conflits locaux éclatèrent en Italie en 1615. Et, à Madrid comme dans les principales cours d'Europe, les partis bellicistes montaient en puissance depuis 1610<sup>27</sup>.

En 1646, quand parut l'*Estebanillo* à Anvers, la guerre n'avait plus rien de virtuel ni de local et la domination espagnole était sévèrement remise en cause. Depuis la Défenestration de Prague en 1618, Madrid était contrainte d'appuyer Vienne ; et Bruxelles, d'où fut écrit le récit et observée l'Europe, jouait un rôle de premier plan dans la mise en œuvre de ce soutien militaire et financier. L'éclatante victoire habsbourgeoise remportée à Nördlingen sur les troupes suédoises en septembre 1634 ne suffit pas à faire cesser les hostilités. Car, longtemps demeurée en retrait, la France de Richelieu ne put différer davantage son entrée en guerre. À partir du 19 mai 1635, la Monarchie hispanique faisait donc face à un nouvel ennemi, le plus puissant de tous. Or, après la campagne flamande de 1636, où la prise de Corbie aurait pu ouvrir les portes de Paris aux troupes espagnoles, la situation militaire s'équilibra puis tourna à l'avantage des Français. Symbole de cette vulnérabilité espagnole, la bataille de Rocroi eut lieu trois ans à peine avant la publication de l'*Estebanillo*. Ce 19 mars 1643, commémoré par Bossuet dans l'oraison funèbre au futur grand Condé, le génie tactique du jeune duc d'Enghien et la supériorité de son artillerie eurent raison des *tercios* espagnols, jusqu'ici réputés invincibles. Après cet événement, les

---

<sup>25</sup> Voir M. de NOVOA, *Historia de Felipe IV, Rey de España*, éd. 1886, p. 653-654.

<sup>26</sup> Sur les relations entre l'Espagne et les Flandres au XVII<sup>e</sup> siècle, voir en particulier J. ALCALA ZAMORA, 1975 ; J. I. ISRAEL, 1997 ; M. A. ECHEVARRIA BACIGULPE, 1998 ; R. VALLADARES, 1998.

<sup>27</sup> Voir J. B. GARCIA GARCIA, 1991, p. 212

campagnes de 1644 et 1645 virent s'accumuler les échecs pour les troupes des Pays-Bas espagnols, malgré la nomination à leur tête du maréchal italien Ottavio Piccolomini, maître et destinataire du bouffon Estebanillo. Ces revers extérieurs ne firent qu'accentuer la crise intérieure qu'affrontait l'Espagne depuis 1640<sup>28</sup> : cette année-là, les soulèvements en Catalogne, au Portugal et en Andalousie menacèrent la fragile cohésion de la Monarchie hispanique, déjà touchée en terre basque par des révoltes antifiscales. Or si la tentative de sécession andalouse fut vite réprimée, la Catalogne ne fut définitivement pacifiée qu'avec la signature du traité des Pyrénées en 1659 ; et malgré le refus par Philippe IV de toute concession sur le Portugal, son fils fut amené en 1668 à reconnaître l'émancipation du pays voisin. Dans l'espoir d'échapper à cette extrémité, Philippe IV se résolut à négocier une paix séparée avec les rebelles hollandais pour concentrer les efforts militaires contre la France et les insurgés catalans et portugais. C'est ainsi que fut reconnue en 1648 l'indépendance des Provinces-Unies, au terme de négociations ardues<sup>29</sup>. Triomphe de la diplomatie mettant fin à une guerre de quatre-vingt ans, et repli stratégique visant à conserver l'essentiel de l'héritage venant de Philippe II, cet accord n'en fut pas moins une atteinte à la réputation de la monarchie, pourtant l'un des principes de la politique extérieure espagnole.

Les années courant entre la publication de l'*Estebanillo* (1646) et celle des trois parties du *Criticón* (en 1651, 1653 et 1657) accentuèrent le déclin relatif de l'Espagne sur la scène internationale<sup>30</sup>. Les révoltes de Naples et de Sicile (1647-1648) ouvrirent une nouvelle brèche dans la monarchie<sup>31</sup>. Plus au nord, bien que la paix conclue le 30 janvier 1648 avec les Provinces-Unies fermât un front pour les Pays-Bas espagnols, elle n'empêcha pas une nouvelle grande défaite contre les troupes françaises à Lens, en août de la même année. Elle ne permit pas non plus aux officiers de Philippe IV de reprendre la main face aux armées portugaises du duc de Bragance. Et si l'affaiblissement de la monarchie française pendant la Fronde (1648-1653) incita Madrid à prolonger ses efforts militaires avec l'appui du grand Condé, l'absence de succès décisif ne put contraindre Anne d'Autriche à signer une paix favorable à son frère. Après la reprise en main de la France par la régente et Mazarin en août 1653, les victoires de Turenne sur Condé redonnèrent l'ascendant au camp français. Le bâtard royal Juan José d'Autriche remporta certes de belles victoires à Valenciennes (juin 1656) et à

---

<sup>28</sup> Voir J. H. ELLIOTT, 2002, p. 167-192.

<sup>29</sup> Sur l'évolution des positions espagnoles lors du Congrès de Westphalie, je renvoie avant tout à la passionnante *Correspondencia diplomática de los plenipotenciarios españoles en el congreso de Münster de 1643 a 1648*, éd. 1884-1886. Celle-ci a été étudiée par M. BLANCO, 2004. Voir aussi J. CASTEL, 1956.

<sup>30</sup> Voir J. H. ELLIOTT, 1990 (chapitre II) ; A. STRADLING, 1994 ; et G. PARKER, 2006, grande synthèse sur la crise de la monarchie de Philippe IV.

<sup>31</sup> Voir A. HUGON, 2009.

Cambrai (mai 1657). Mais la nouvelle défaite des Dunes (juin 1658) confirma finalement un léger avantage pour une France aussi exténuée que la Monarchie hispanique. Néanmoins, il serait hâtif d'interpréter rétrospectivement le traité des Pyrénées (novembre 1659) comme un événement scellant le repli de l'Espagne sur la scène internationale et le transfert de la prépondérance européenne de Madrid vers Paris. Assurément, l'Espagne céda la Cerdagne, le Roussillon et des places en Artois. Et la dot de 500 000 écus d'or requise pour que Louis XIV renonçât à ses droits sur la couronne espagnole – une somme colossale que Madrid ne put jamais verser –, est le motif qu'avança le roi de France après la mort de Charles II pour placer sur le trône voisin son neveu, le futur Philippe V. Mais, sur l'Île des Faisans, le ministre Luis de Haro obtint une paix préservant la réputation de son monarque ; et le traité pouvait légitimement être regardé comme un retour à l'équilibre entre les deux puissances, favorisant une restauration rapide de la paix à l'échelle continentale<sup>32</sup>.

À moins de postuler qu'une fiction littéraire est un pur objet esthétique, sans relation aucune avec le monde réel, il faudra donc tenir compte du fait que le *Persiles*, l'*Estebanillo* et le *Criticón* sont publiés à une époque où se redessinent les cartes de l'Europe. Et si les forces sociales ne contribuent que de manière oblique au renouvellement des formes artistiques, il conviendra néanmoins d'avoir présente à l'esprit l'évolution de la situation espagnole en Europe pour apprécier les différences entre ces trois romans.

### *Enjeux de la thèse*

Sans attribuer aux textes une intentionnalité qui n'y est pas manifeste, celle de penser l'Europe en tant que telle, l'objectif de la thèse est donc d'établir en quoi l'ouverture à la géographie européenne est indissociable d'un projet littéraire.

En d'autres termes, il s'agira d'une part de démontrer que la projection européenne contribue, pour chaque roman, à renouveler le champ de l'écriture narrative. Car, hormis les fictions chevaleresques, les principaux types de fiction narrative en prose cultivés dans l'Espagne du Siècle d'Or – les genres morisque, pastoral et picaresque, la « nouvelle courtisane » post-cervantine et même les premiers romans grecs –, tendent à se cantonner dans des aires restreintes de la péninsule Ibérique, comme en des laboratoires où seraient menées des expériences parallèles. Dans nos romans à échelle continentale, par contraste,

---

<sup>32</sup> Quoique déjà ancienne, l'étude déjà ancienne d'A. DOMINGUEZ ORTIZ, 1959, sur le traité des Pyrénées conserve son intérêt. Pour une appréciation plus récente de cet événement, tentant de rétablir la façon dont il fut négocié et perçu sur le vif, voir D. SERE, 2006. Les Actes à venir d'un colloque organisé à Paris les 19-21 novembre 2009 apporteront également des éclairages complémentaires à cet égard.

investir de nouvelles contrées est une façon d'aborder des formes et des thèmes inédits ; et traverser les territoires de plusieurs genres permet de confronter diverses écritures et des visions du monde généralement dissociées.

D'autre part, et corrélativement, je tenterai de montrer que l'existence de « romans européens » dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle est liée à l'émergence de l'Europe comme d'une réalité prégnante : un espace culturel partagé, en passe de se substituer à la Chrétienté médiévale des livres de chevalerie ; un échiquier géopolitique où est remise en question la suprématie habsbourgeoise ; en somme un horizon décisif pour l'existence des Espagnols. Si le *Persiles*, l'*Estebanillo* et le *Criticón* développent une écriture originale, c'est donc aussi pour explorer l'histoire en cours et peut-être la réécrire, en y projetant un imaginaire propre.

### *Démarche théorique et méthodologie*

Si cette thèse est centrée sur la géographie romanesque, c'est que celle-ci me paraît au croisement de deux problèmes importants : le rapport entre histoire et fiction littéraire ; et le caractère fondateur de l'espace dans un récit littéraire.

Précisons d'emblée que cette étude ne s'inscrit pas directement dans les champs de l'histoire des représentations<sup>33</sup> ou de l'histoire culturelle<sup>34</sup>. S'intéressant prioritairement aux représentations collectives, ces courants historiographiques requièrent l'analyse de sources abondantes et de nature multiple afin de mieux comprendre la production, la circulation et les transformations des images mentales ou des objets culturels. Plus largement, leur but est de décrire la fabrique des « imaginaires sociaux », ces « idées-images au travers desquelles [les sociétés] se donnent une identité, perçoivent leurs divisions, légitiment leur pouvoir, élaborent des modèles formateurs pour leurs membres »<sup>35</sup> et se situent vis-à-vis d'autres communautés.

Ma démarche, quant à elle, est résolument littéraire, centrée sur l'étude de textes dont elle cherchera à apprécier la singularité. J'examinerai néanmoins en quoi chaque roman dialogue avec des imaginaires sociaux ; et s'il les relaye ou les transgresse. Et je partirai du postulat que les romans ne reflètent pas l'esprit de leur temps : ils font à la fois plus et moins que cela. Ils ne sont pas des indicateurs fiables d'un imaginaire social, car ils en offrent une image réfractée par un imaginaire individuel et un contexte littéraire (notamment des codes génériques et les débats sur la vraisemblance suscités par la *Poétique* d'Aristote<sup>36</sup>). Mais ils

---

<sup>33</sup> Voir notamment R. CHARTIER, 1998.

<sup>34</sup> Voir P. ORY, 2004.

<sup>35</sup> Voir B. BACZKO, 1984, p. 8.

<sup>36</sup> Voir D. H. DARST, 1985 ; A. BOILEVE-GUERLET ; R. MIÑANA, 2002.

sont plus que l'écho d'un éventuel *Zeitgeist*, car le régime de la fiction permet de refaçonner les images collectives d'autant plus librement que le roman est exempt de règles contraignantes.

Cette thèse aspire donc à étudier les romans comme des objets spécifiquement littéraires, mais offrant un discours sur l'histoire et le monde. Elle s'inscrit dans le sillage d'études visant à repenser les frontières entre histoire et fiction. Depuis les années 1970, des historiens d'abord puis des critiques littéraires sont en effet revenus sur cette démarcation. On se rappelle désormais volontiers qu'histoire et fiction ont un passé commun. Dès les *Histoires* ou *Enquêtes* d'Hérodote, les deux principaux sens du mot d'histoire sont illustrés par un même texte : difficile d'y distinguer entre la somme d'événements passés (*history*) et l'invention d'une intrigue ou d'une affabulation (*story*)<sup>37</sup>. Et si l'histoire se nourrit encore de fictions à l'époque moderne, les chroniques ont en retour été une matrice pour les récits de fiction en langues romanes : que l'on pense par exemple aux « romans » des cycles troyen et carolingien. Et bien qu'histoire et fiction se soient différenciées après ces origines intriquées, elles conservent encore aujourd'hui des points de convergence essentiels. Tout d'abord, si une histoire est le « récit d'actions accomplies par des personnages, d'événements qu'ils subissent ou des changements qu'ils opèrent »<sup>38</sup>, il y a déjà là un trait commun entre récit historique et récit fictif. Par ailleurs, en histoire comme en littérature, le référent est absent, qu'il s'agisse du passé de l'histoire ou l'univers de la fiction ; dans les deux cas, il est (re)constitué par le langage. Aussi les historiens admettent-ils désormais que toute histoire est écriture<sup>39</sup>, mise en intrigue, récit<sup>40</sup>. Histoire et roman partagent encore un objet et une intentionnalité : « ces deux formes parlent d'un vécu et recherchent une vérité »<sup>41</sup> sur l'homme et sa condition. Cependant, malgré ces convergences, la distinction d'Aristote entre poésie et histoire semble toujours tenir : le rôle de l'historien est de dire ce qui a réellement eu lieu ; celui le poète est d'écrire ce qui peut se produire selon la vraisemblance ou la nécessité<sup>42</sup>. En d'autres termes, le discours historique est contraint par son référent, mais le discours fictionnel est libre de

<sup>37</sup> Si une histoire est le « récit d'actions accomplies par des personnages, d'événements qu'ils subissent ou des changements qu'ils opèrent », on reconnaît déjà là un trait commun entre récit historique et récit fictif.

<sup>38</sup> Voir A. RACHID, 2005, p. 18.

<sup>39</sup> Sur le renouveau de l'intérêt porté à la question de l'écriture de l'histoire, je me réfère uniquement aux synthèses d'A. RACHID, 2005 et P. LACOUR, 2005. Ce dernier met en avant les apports de P. VEYNE, 1971 ; M. de CERTEAU, 1975 ; M. FOUCAULT, 1969 ; P. RICŒUR, 1983, 1984, 1985, et d'H. WHYTE, 1973 et 1978.

<sup>40</sup> Voir H. WHYTE, 1978, p. 82 : « There has been a reluctance to consider historical narratives as what they most manifestly are: verbal fictions, the contents of which are as much invented as found and the forms of which have more in common with their counterparts in literature than they have with those in the sciences » (cité par P. LACOUR, 2005, p. 33).

<sup>41</sup> P. LACOUR, 2005, p. 33.

<sup>42</sup> Voir ARISTOTE, *Poétique*, 9, 1451ab.



réécrire le passé pour dire ce qui peut ou doit être. Par conséquent, examiner le rapport de nos romans à l'histoire, signifiera envisager en quoi ils explorent le réel, mais aussi inventent d'autres mondes possibles.

Précisons un dernier point sur la façon dont j'envisage le rapport des romans à l'histoire. Mon intention n'est pas de soutenir la construction européenne en transformant Cervantès ou Gracián en promoteurs de cet idée. Dans *28 siècles d'Europe* (1961), un fédéraliste engagé comme Denis de Rougemont aspirait à démontrer qu'une essence culturelle de l'Europe préexistait à ses nations<sup>43</sup>. À la faveur du projet communautaire actuel, et parfois pour pallier les déficiences d'une réelle politique d'intégration, d'autres ouvrages ont depuis essayé de définir « l'identité littéraire de l'Europe »<sup>44</sup> ou proposé des anthologies commentées des « lettres européennes »<sup>45</sup>. Ces entreprises ont leur pendant dans la parution d'histoires de l'Europe – généralistes ou thématiques –, ainsi que de travaux sur la conscience ou l'idée européennes<sup>46</sup>. Si ces études sont souvent remarquables dans leur exécution, certaines touchent cependant à leurs limites lorsqu'elles ont pour principe de rechercher dans le passé les germes d'une cohésion européenne qu'il s'agirait de consolider<sup>47</sup>. Je m'efforcerais donc d'éviter ce type d'interprétation téléologique et d'essentialisation de l'Europe. Tout en relevant dans les romans du corpus les points de consensus existant sur l'Europe, je serai donc attentif aux débats et contradictions qu'elle pouvait susciter.

Mais si j'étudie l'ouverture européenne du *Persiles*, de l'*Estebanillo* et du *Criticón*, ce n'est pas seulement pour y chercher un dialogue avec l'histoire internationale. C'est aussi pour illustrer la pertinence d'une étude de la géographie fictionnelle. Car, ainsi que l'a résumé Marc Brosseau, un géographe qui s'intéresse aux rencontres entre littérature et géographie,

les travaux sur la littérature ont longtemps privilégié [...] la question du temps au détriment d'une interrogation sur l'espace [...]. Même si l'on s'intéresse désormais à l'espace dans le roman, d'aucuns demeurent fidèles aux

---

<sup>43</sup> Voir D. DE ROUGEMONT, 1990 [1961].

<sup>44</sup> Voir M. FUMAROLI, Y. BONNEFOY, H. WEINRICH et M. ZINK (dir.), 2000.

<sup>45</sup> Voir par exemple A. BENOIT-DUSAUSOY et G. FONTAINE (dir.), 2007. Ce volumineux « manuel universitaire d'histoire de la littérature européenne réalisé par une équipe de deux cents universitaires et écrivains, de toute l'Europe géographique » a lui aussi une visée éminemment politique, explicitée par la préface de VAIRA VIKI-FREIBERGA, ancienne présidente de la République de Lettonie.

<sup>46</sup> Sur l'histoire de l'idée d'Europe et de la conscience européenne en général, j'ai consulté les études suivantes : L. FEBVRE, 1999 (transcription des cours de 1944-1945 au Collège de France) ; D. DE ROUGEMONT, 1990 [1961] ; F. CHABOD, 1962 ; *La conscience européenne au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle*, 1982 ; E. MORIN, 1987 ; J.-P. BOIS, 1999 ; H. PAGDEN, 2002 ; G. STEINER, 2005 ; J.-F. SCHAUB, 2008 ; J. J. FERRER MAESTRO et P. BARCELO (dir.), 2008.

<sup>47</sup> En contrepoint de ces lectures pro-européennes de l'histoire, on peut se référer à J. G. A. POCKOCK, 1994 ; ou au réquisitoire de J. FONTANA, 1995, qui redonne la parole aux minorités opprimées en Europe depuis l'Antiquité.

enseignements de la philosophie kantienne, pour accorder préséance au temps sur l'espace comme catégorie *a priori* de la sensibilité<sup>48</sup>.

Et il est vrai que la crise de la modernité (avec l'affaiblissement de la foi en le progrès historique) et l'intensification des déplacements humains ont contribué depuis la Seconde Guerre mondiale à une « contre-attaque de l'espace sur le temps »<sup>49</sup>. Cependant, la théorie et la critique littéraire se sont encore peu intéressées à la dimension géographique des textes. Sans prétendre nullement à l'exhaustivité, nous pouvons le constater en citant trois approches de l'espace fictionnel parmi les plus courantes : la poétique de l'espace initiée par Gaston Bachelard ; la théorie des chronotopes de Mikhaïl Bakhtine ; et les études structuralistes comme celles de Youri Lotman, Antonio García Berrio ou Maria Grazia Profeti.

En étudiant les valeurs symboliques attachées aux paysages ou aux lieux de séjour (maison, chambre, cave, grenier, prison, tombeau...), Gaston Bachelard concevait sa poétique de l'espace comme une « psychologie systématique des sites de notre vie intime ». Une série d'oppositions binaires – entre espaces clos ou ouverts, centraux ou périphériques, souterrains ou aériens, etc. – sont selon lui des vecteurs où se déploie l'imaginaire de l'écrivain et du lecteur. Mais, chez Gaston Bachelard comme chez Gilbert Durand<sup>50</sup> ou Georges Poulet<sup>51</sup>, qui ont prolongé son approche de l'imaginaire en littérature, l'étude de cet espace poétique n'est que rarement reliée au reste de l'économie spatiale et narrative de l'œuvre.

Si Mikhaïl Bakhtine a approfondi comme nul autre avant lui l'étude de l'espace fictionnel, sa théorie du chronotope laisse également de côté la question du référent géographique. Dans *Esthétique et théorie du roman*, M. Bakhtine définit le chronotope comme « la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature »<sup>52</sup>. Cette unité de temps et d'espace, « catégorie de la forme et du contenu », constitue d'après lui le centre organisateur des principaux événements d'un récit et conditionne la vision du monde que celui-ci propose. Chaque genre se caractériserait par un chronotope, par des coordonnées spatio-temporelles qui le situent. Ainsi le chronotope de la

<sup>48</sup> Voir M. BROSSEAU, 1996, p. 79. Un tel diagnostic avait déjà été fait auparavant. Voir par exemple H. MITTERAND, 1980, p. 192 : « [...] on a consacré jusqu'ici assez peu de travaux sur la représentation de l'espace en littérature. [...] Je parle de l'espace-fiction, de l'espace-contenu, des coordonnées topographiques de l'action imaginée et contée ».

<sup>49</sup> Voir B. WESTPHAL, 2007, « L'espace contre-attaque », p. 42-47. Dans son essai-manifeste pour le développement d'une « géocritique », ce comparatiste ouvre sa réflexion en revenant sur le rééquilibrage théorique entre temps et espace depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle (chap. I, p. 19-64).

<sup>50</sup> Voir G. DURAND, 1961. L'auteur applique à la *Chartreuse de Parme* la grille de lecture développée dans son étude fondatrice sur *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* (1960).

<sup>51</sup> Voir notamment G. POULET, 1961 et 1963, études respectivement consacrées à Lamartine et à Proust.

<sup>52</sup> M. BAKHTINE, 1978, p. 237. L'édition russe originale est de 1975. Cette étude a probablement été rédigée vers 1936-1937.

route, lié au thème de la rencontre, serait particulièrement caractéristique du roman grec, également appelé « roman d'aventures et d'épreuves ». Le rendement très élevé de ce chronotope explique qu'il se soit maintenu dans le roman de chevalerie, le roman picaresque ou le roman historique du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'un genre à l'autre, ce chronotope aurait évolué dans le sens d'une « assimilation croissante du temps historique » par le roman et ses personnages – un processus dans lequel le *Quichotte* aurait été d'une « importance énorme »<sup>53</sup>. Dans cette lecture totalisante et téléologique de l'histoire du roman, d'ascendance hégélienne, le roman réaliste français apparaît comme un stade avancé du genre. Le chronotope du salon bourgeois, central chez Stendhal ou Balzac, témoignerait en effet d'un intériorisation avancée du temps par l'espace fictionnel : dans ces salons, on observe « la conjugaison de ce qui est historique, social, public, avec ce qui est privé, et même foncièrement intime, l'association de l'intrigue personnelle, commune, avec l'intrigue politique et financière, du secret d'État avec le secret d'alcôve [...]. Ici, concentrées, condensées, évidentes et visibles, se trouvent les marques d'un temps historique, d'un temps biographique et d'un temps quotidien, et en même temps toute cela est confondu, fondu dans les seuls indices de l'époque, et celle-ci est perçue concrètement, comme sujet »<sup>54</sup>.

Il est manifeste que Bakhtine accorde la préséance au temps sur l'espace. Et cela explique en partie sa sévérité à l'égard du roman grec, dans lequel il voyait une forme embryonnaire du genre. Il convient de résumer brièvement la lecture qu'il en propose<sup>55</sup>, car le *Persiles* et le *Criticón* sont inspirés d'Héliodore ; mais aussi car l'une des rares études consacrées à la géographie du *Persiles*, celle d'Isabel Lozano Renieblas, lit le roman à travers le prisme de Bakhtine. Selon celui-ci, l'intrigue du roman grec est uniquement régie par le hasard et se déroule dans un temps abstrait, qui n'apporte aucun changement aux personnages ni au monde. À ce temps de l'aventure (par opposition au temps de l'expérience, intériorisé par les personnages) correspond un vaste espace étranger mais également abstrait. Pur décor, le cadre géographique est indifférent pour le cours l'action. C'est pourquoi, conclut Bakhtine, « toutes les aventures du roman grec sont transférables : ce qui se passe à Babylone pourrait avoir lieu en Égypte, à Byzance, ou à l'inverse »<sup>56</sup>. Si la description de ce chronotope est dans l'ensemble pénétrante, nous aurons l'occasion de voir qu'elle ne s'applique pas totalement aux *Éthiopiennes* ; et moins encore au *Persiles*, où la géographie est tout sauf anodine.

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 310.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 388.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 239-260.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 251.

À l'instar de Bakhtine, la plupart des approches formalistes et structuralistes ont longtemps minoré le rôle du référent dans l'espace narratif. Une première illustration en est la théorie des « champs sémantiques » de Youri Lotman (1922-1993). Relevant que les catégories spatiales (comme haut/bas, droite/gauche, proche/lointain, ouvert/fermé ou discret/continu) sont investies de valeurs idéologiques dans toute société, Lotman considère que l'organisation sémantique des textes littéraires est elle-même structurée par une opposition entre deux ensembles spatiaux, auxquels seraient associées des valeurs antagoniques<sup>57</sup>. Cette théorie coïncide avec la *Morphologie du conte* de Vladimir Propp sur une prémisse décisive : tout récit serait structuré par des oppositions binaires. Mais c'est ignorer, comme l'écrit Franco Moretti, que le roman moderne tend au « *dépassement de la matrice narrative binaire* et donc aussi [à la] rigidité axiologique qui a dominé les structures narratives pendant des millénaires »<sup>58</sup>. Et nous verrons notamment que la dynamique du *Persiles* et de l'*Estebanillo* est irréductible à une dichotomie entre deux champs spatiaux. Dans la continuité de Youri Lotman et plus encore de l'anthropologue Gilbert Durand, l'ambitieuse *Théorie de la littérature* d'Antonio García Berrio recherche aussi dans la structure de l'espace narratif la trace d'archétypes symboliques et d'« universels esthétiques ». Appliquant au *Jaloux d'Estrémadure* de Cervantès son étude de la « poéticité imaginaire des textes en prose », il privilégie la structure géométrique de l'espace narratif et une série d'oppositions binaires (ouvert/fermé, chemin/enceinte, urbain/domestique, centre/périphérie, familier/exotique)<sup>59</sup>. Et il nie l'importance du référent géographique dans l'espace narratif, si ce n'est pour solliciter le goût de l'exotisme<sup>60</sup>. Enfin, sans être aussi catégorique, l'hispaniste Maria Grazia Profeti étudie l'omniprésence du voyage dans les récits de fiction du Siècle d'Or en décrivant la forme qui caractériserait les itinéraires des personnages dans les différents genres : en boucle dans le roman grec ou linéaires dans la picaresque, par exemple<sup>61</sup>. Elle aussi omet le sens que revêt la traversée d'une géographie précise.

<sup>57</sup> Voir Y. LOTMAN, 1973.

<sup>58</sup> Voir F. MORETTI, 2000, p. 85.

<sup>59</sup> Ici encore, le penchant au dualisme n'est pourtant pas le plus pertinent pour rendre compte de la dynamique de la nouvelle. Car il semble plus juste de décrire sa structure narrative selon un schéma spatial ternaire, comme le propose H. WEICH, 2006. Pour lui, Séville constitue l'espace extérieur, d'où surgit Loaysa, « sujet de pénétration » qui cherche à prendre possession de la protagoniste Leonora ; la maison-couvent-sépulcre de Carrizales, espace clos, est l'espace intérieur, domaine du « sujet de domestication » qui aspire à contrôler absolument sa jeune épouse ; et le couvent où se réfugie Leonora à la fin du récit représente un espace neutre, qui permet à la jeune femme de fuir la domination de son mari et le désir d'un Loaysa qu'elle n'aime pas, c'est-à-dire deux formes de violence masculine.

<sup>60</sup> Voir A. GARCIA BERRIO, 1989, p. 436.

<sup>61</sup> Voir M. G. PROFETI, 1996. Notons que J. WEISGERBER, 1978, dans l'un des premiers livres consacrés à « l'espace romanesque » (au sens d'espace interne à la fiction) considère aussi sa dimension géographique comme un point secondaire par rapport à sa structure géométrique et au symbolisme qu'on peut lui associer.

Pourtant, le référent spatial d'un récit n'est pas indifférent. Au contraire, étudier la dimension géographique d'un récit permet d'approcher sa structure et ses propriétés esthétiques (le style, l'expressivité, le mode de représentation du réel), aussi bien que ses valeurs symboliques et idéologiques. La dynamique d'une intrigue peut être appréhendée grâce à ses flux de personnes et de biens, ou au contraire à l'impossibilité des déplacements pour les personnages. Le type de référentialité peut être appréhendé par la façon dont sont ou non décrits pays, villes et paysages. Pour percevoir dans sa complexité la pensée d'un roman, on ne saurait non plus négliger le symbolisme associé aux référents spatiaux, qu'ils soient réels comme Rome ou mythiques comme Thulé. Et l'on ampute aussi un récit d'une partie de son sens si l'on ignore qu'il revisite le territoire d'un texte précédent.

On peut même dire, après Henri Mitterand, que « c'est le lieu qui fonde le récit ». Et pas seulement parce que le lieu crée un effet de réel ; mais parce que « tout événement est logé, doublement situé, dans le temps et dans l'espace »<sup>62</sup>. Ce grand spécialiste de Zola et du roman réaliste français l'a démontré en étudiant notamment *Ferragus* de Balzac : la dynamique du récit peut s'y décrire au moyen d'un « carré topologique » inspiré du carré sémiotique de Greimas<sup>63</sup>. Appelant à développer une « géographie de la littérature », Franco Moretti a emprunté une démarche similaire en cartographiant le Paris de Rastignac et le Londres de Sherlock Holmes et *Oliver Twist*<sup>64</sup> : dans une large mesure, la topographie de la ville conditionne les trajectoires des personnages et la forme du récit, car « chaque espace détermine, ou tout du moins encourage, un type d'histoire différent ».

Par conséquent, on peut dire avec Frank Lestringant ou Franco Moretti qu'il existe une « pensée géographique du texte » : pour de nombreux récits, la « la carte préexiste à la fiction et en conditionne le surgissement, l'organisation et la lecture »<sup>65</sup>. Et ce notamment parce que « chaque forme a sa géographie, ses frontières, ses tabous spatiaux et ses flux de mouvement. Et réciproquement : chaque espace possède “son” genre qui peut être identifié par une trame spatiale, par une géographie : *par une carte* qui lui est propre »<sup>66</sup>. Bien sûr, cette relation entre formes et lieux est dynamique. Plusieurs genres peuvent se les disputer, voire se croiser en un même lieu. Et la trajectoire d'un même genre peut en partie être décrite à la façon dont évolue son territoire. Quoi qu'il en soit, si l'on s'intéresse à un texte précis plutôt qu'à un genre, j'aimerais illustrer avec le *Persiles*, l'*Estebanillo* et le *Criticón* que l'originalité d'un texte

---

<sup>62</sup> Voir H. MITTERAND, 2005, p. 17.

<sup>63</sup> Voir H. MITTERAND, 1980, p. 189-212.

<sup>64</sup> Voir F. MORETTI, 2000, chap. II.

<sup>65</sup> F. LESTRINGANT, 2000, p. 31-34.

<sup>66</sup> F. MORETTI, 2000, p. 13.

peut passer par des choix d'ordre géographique : changement d'échelle, exploration de nouvelles contrées ou interférences entre plusieurs territoires génériques, notamment. Et, si c'est bien le lieu qui fonde le récit, il faut se demander ce qu'apporte l'ouverture de ces romans sur de vastes contrées principalement européennes. Autrement dit, en quoi l'Europe serait-elle plus « romanesque » que d'autres parties du monde aux yeux de nos auteurs ? Chercher pourquoi il fallait que ces fictions se déploient là plutôt qu'ailleurs sera une façon d'interroger la façon dont les auteurs concevaient leurs œuvres.

Le rapport entre géographie narrative et projet littéraire a été diversement étudié pour chacun des trois textes. Sauf exception notable<sup>67</sup>, les études existantes ne portent que sur un seul d'entre eux. Dans la mesure où il serait peu éclairant d'envisager ces travaux avoir d'avoir établi un premier contact avec les romans, je réserve pour les introductions des parties II à IV un exposé de l'état des recherches consacrées à la représentation de l'espace géographique dans le *Persiles*, l'*Estebanillo* et le *Criticón*.

Précisons enfin qu'il s'agit moins ici de comparer ces textes que de les mettre en regard. Et lorsqu'une comparaison sera néanmoins esquissée, elle aura surtout une fonction heuristique : je procéderai à une comparaison contrastive – visant à affiner la compréhension de chaque roman à l'aide d'une grille de questions émergeant de leur confrontation – plutôt qu'à une comparaison généralisante, qui prétendrait dégager des invariants ou une grammaire de l'esprit commune aux différents textes.

### *Organisation du développement*

Cette thèse a donc deux objectifs : préciser quelle image de l'Europe véhiculent les romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle qui s'écartent de la Péninsule en direction du continent ; et chercher dans la représentation de cet espace géographique des indices aidant à mieux comprendre ces romans. Cette démarche sera développée en cinq parties, correspondant à trois mouvements distincts.

Une première partie appréhendera à distance le *Persiles*, l'*Estebanillo* et le *Criticón*. Une fois dégagées les lignes de force de leurs géographies narratives, je les resituerai dans l'histoire du roman espagnol en observant la façon dont évoluent les territoires investis. Puis j'examinerai l'image de l'Europe diffusée par la littérature géographique circulant en Espagne dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>67</sup> Voir A. EGIDO, 2005, qui confronte le *Persiles* et le *Criticón* « sur le chemin de Rome », ainsi qu'A. EGIDO, 2011, dont le dernier chapitre confronte les conceptions de discernement (*discreción*) chez Cervantès et Gracián.

À cet état des lieux, qui fera apparaître des phénomènes problématiques, succéderont trois parties monographiques consacrées à une lecture rapprochée des trois principaux romans du corpus. L'analyse de leur géographie visera en particulier à une meilleure compréhension de leur portée religieuse, politique et éthique ; mais ces remarques aideront aussi à décrire la structure et l'esthétique régissant chaque récit.

Enfin une dernière partie, comparative, synthétisera les observations antérieures sur la représentation de l'Europe dans les romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle : le premier portera sur l'évolution de ses frontières extérieures, corrélée à l'accentuation de ses divisions intérieures ; le second dégagera les ferments de cohésion européenne suggérés par les textes.





## **PREMIERE PARTIE – LES ESPAGNOLS ET L’EUROPE AU XVII<sup>E</sup> SIECLE : ESQUISSE D’UN IMAGINAIRE GEOGRAPHIQUE**

---

Au seuil de cette étude, il paraît utile de procéder à une simple opération de reconnaissance des romans : de résumer la trajectoire de leurs protagonistes, le plus succinctement possible ; puis de confronter brièvement leurs espaces narratifs ; le tout en abordant les textes de front, sans consentir trop de détours par la littérature critique, et en différant l'énoncé de toute hypothèse explicative. Bien sûr, cette première approche ne saurait être purement descriptive. Sélectionner et comparer implique déjà une perspective interprétative ; il n'existe pas de degré zéro de la lecture, pas plus que d'écriture neutre. Posons donc que cet état des lieux préparera l'analyse ultérieure à la façon d'un horizon d'attente : il aidera à imaginer la réception superficielle vers laquelle les auteurs pouvaient orienter leur public du XVII<sup>e</sup> siècle avant, peut-être, de l'inviter à une lecture approfondie.

Mais si le rapprochement des trois textes met en lumière des éléments qu'un examen séparé aurait pu laisser dans l'ombre, on ne peut postuler *a priori* que les changements observés témoignent d'une évolution plus large du genre romanesque ou de l'imaginaire spatial des Espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle. Aussi conviendra-t-il, ne serait-ce que pour saisir l'originalité de ces géographies poétiques, de les resituer dans l'évolution des territoires investis par la prose narrative de fiction du Siècle d'Or, et dans l'imaginaire européen diffusé par la littérature géographique accessible aux romanciers.



# CHAPITRE I – L’ESPACE NARRATIF DANS LE *PERSILES*, L’*ESTEBANILLO* ET LE *CRITICON* : UNE PREMIERE APPROCHE

---

## A – Description sommaire des intrigues et des itinéraires

*Los trabajos de Persiles y Sigismunda. Historia setentrional (1617)*

Aussi foisonnant que soit le *Persiles*, sa trame centrale est relativement simple : si l’on s’en tient au raccourci inattendu proposé par le critique Joaquín Casaldüero, il s’agit de l’« histoire d’un cadet qui, grâce à la protection maternelle, parvient à supplanter son aîné »<sup>1</sup>.

Moins abruptement, le roman relate l’histoire de deux jeunes amoureux, d’une beauté et d’un esprit incomparables, qui voyagent depuis des îles septentrionales à la réalité incertaine, jusqu’à Rome. Le périple des héros est longtemps présenté comme un pèlerinage, visant à s’acquitter d’un vœu prononcé par Sigismunda ; elle ne pourra disposer de sa propre volonté avant de l’avoir accompli. D’ici là, tous deux voyagent dans la plus stricte chasteté, en se faisant passer pour frère et sœur, sous les noms de Periandro et Auristela. Le lecteur suit leurs tribulations, en mer tout d’abord, depuis l’« île Barbare » vers une série d’îles et de côtes baignées par l’Atlantique Nord (livres I et II), puis sur terre depuis Lisbonne jusqu’à Rome en passant par l’Espagne, la France et l’Italie (livres III et IV). Persiles et Sigismunda surmontent de fréquentes épreuves au long de leur parcours – tempêtes, naufrages, attaques de pirates et de bandits, enlèvements et séparations, empoisonnements et agressions, mais aussi rivalités amoureuses, jalousie et tentation du désespoir – et rencontrent de nombreux comparses aux destins contrariés, qui partagent avec eux leurs histoires.

Mais qui sont réellement les protagonistes ? À quelques pages de la fin du roman, on apprend que Persiles est le prince puîné du royaume de Thulé et Sigismunda l’héritière de l’île voisine de Frisland. Plus que l’identité réelle des personnages, dont l’ascendance royale se laissait deviner, c’est le motif premier de leur pérégrination qui nous est alors dévoilé. Initialement, la princesse de Frislande avait été confiée à la famille royale de Thulé afin de la préserver de guerres affectant son pays, et pour préparer ses fiançailles avec le frère aîné de Persiles, Maximino. Mais en l’absence de celui-ci, continuellement éloigné par des entreprises

---

<sup>1</sup> Voir J. CASALDUERO JIMENO, p. 227.

guerrières, Persiles tomba éperdument amoureux de Sigismunda et se laissa dépérir ; pour le sauver, la reine Eustoquia, sa mère, enjoignit les protagonistes de gagner Rome en prétextant un pèlerinage visant à parfaire leur connaissance de la foi catholique, « que en aquellas partes setentrionales andaba algo de quiebra »<sup>2</sup>. *In cauda venenum...* Sans annuler la motivation religieuse qui anime réellement Sigismunda, ces précisions finales rappellent que le pèlerinage des héros est avant tout une pérégrination amoureuse, qui s'achève par un mariage sans prêtre devant la basilique de Saint-Paul-hors-les Murs. Écrite dans l'urgence, la dernière ligne du roman suggère que les héros regagnèrent finalement Thulé, où ils furent comblés par une heureuse « postérité », mot ultime de ce roman posthume.

*La vida y hechos de Estebanillo González (1646)*

Suivant l'usage établi par les grands modèles picaresques – le *Lazarillo*, le *Guzmán de Alfarache*, et le *Buscón* –, dont il récuse cependant le caractère fictif, Estebanillo ouvre son autobiographie par le récit de ses origines, en sacrifiant au lieu commun de la généalogie infamante. Né à Salvatierra en Galice et élevé à Rome, Estebanillo se présente comme un « centáuro a lo picaro », mi-homme (pour sa partie romaine), mi-bête (par son ascendance galicienne). Son origine ambiguë est pour lui prétexte à se revendiquer comme un être apatride, guidé par son seul intérêt ; mais, dans le même temps, elle lui permet de se glorifier d'être à la fois le « vassal d'un Souverain Pontife et d'un Roi d'Espagne, Monarque d'un nouveau monde ». Fils d'un peintre hidalgo, noblesse qu'il décrit comme une maladie congénitale, bientôt orphelin de mère, Estebanillo a une enfance turbulente. Exclu de l'école, il est envoyé comme apprenti chez un barbier ; mais après avoir malencontreusement arraché une moustache à un fanfaron, il s'enfuit de Rome et débute un long périple. Si la plupart des romans picaresques antérieurs se cantonnaient à la Castille, tandis que Guzmán de Alfarache ou Marcos de Obregón voyageaient jusqu'à l'Italie, lui parcourt l'essentiel de l'Europe de son temps. Moins d'un quart du roman est consacré aux séjours en Espagne ou au Portugal. Pour le reste, il passe de l'Italie péninsulaire à la Sicile puis à la Méditerranée Orientale, traverse la France, le Saint-Empire Romain Germanique jusqu'à Vienne et Prague, les Pays-Bas espagnols, fait brièvement escale en un port anglais, et atteint même la Pologne et la Lituanie.

Deux étapes principales apparaissent dans le récit, liées par une de transition. Lors des six premiers chapitres, qui se déroulent essentiellement en Europe méridionale, le jeune Estebanillo se consacre aux activités associées au *pícaro* par la tradition littéraire : il se met

---

<sup>2</sup> Voir *Persiles*, IV, 12, p. 703.

brièvement au service de plusieurs maîtres dont il trahit rapidement la confiance, se déguise en faux pèlerin, se prête à divers petits métiers et méfaits. Estebanillo est alors marginal, solitaire et mobile. Cette phase typiquement picaresque s'achève quand le héros s'engage en Allemagne, suivant les armées des Habsbourg sur les champs de bataille de la guerre de Trente Ans ; il survit alors en vendant aux troupes des victuailles douteuses ainsi que les charmes de sa servante et concubine (livres VI-VII). Dans la seconde moitié du livre, qui explore principalement l'Europe centrale, Estebanillo s'attache au service de grands personnages (le maréchal Ottavio Piccolomini et le Cardinal-Infant Ferdinand d'Autriche), remplissant pour eux les fonctions de bouffon, de messager et même d'ambassadeur (livres VII-XIII). En revêtant durablement une livrée de serviteur, il sacrifie sa liberté pour échapper au dénuement. Le *pícaro* est devenu courtisan. Mais accablé par la goutte et vieillissant, Estebanillo finit par tomber dans la mélancolie ; il souhaiterait se retirer à Naples et y ouvrir une maison de jeux, imitant à sa manière la retraite de Charles Quint à Yuste. C'est ce qui justifie la rédaction de son récit : il prétend ainsi divertir la noblesse des Pays-Bas espagnols et laisser derrière soi un souvenir de sa « bonne humeur », mais aussi obtenir un soutien financier lui permettant de regagner sa liberté perdue.

*Le Criticón (1651, 1653, 1657)*

Face à l'île de Sainte-Hélène, un vieillard naufragé lutte contre la noyade. Il est sauvé par un jeune sauvage aux traits européens. Le rescapé, Critilo, nomme son sauveur Andrenio (I, 1). Comme le suggèrent leurs noms, les deux protagonistes constituent deux types d'humanité, l'homme judicieux et l'homme naturel, ou plutôt des facettes dédoublées d'un même individu : la raison et l'appétit, le savoir acquis et l'intuition instinctive, la distance critique et l'adhésion spontanée. Ayant appris de Critilo les rudiments du langage, Andrenio explique qu'il fut élevé par des fauves, prisonnier d'une grotte ; délivré par un séisme, il admira alors « le grand théâtre de l'univers » (I, 2-3). Critilo, quant à lui, naquit au milieu de l'océan, de parents espagnols partant commercer à Goa ; jeune homme dissolu, il aima et fut aimé de Felisinda, personnification de la Félicité. Mais leur union fut contrariée par une série de péripéties propres au genre en vogue de la nouvelle courtisane – refus de ce mariage par les parents de Critilo, puis mort de ceux-ci, machinations ourdies par de puissants rivaux, procès, duels –, au terme desquelles Critilo fut emprisonné, tandis que Felisinda dut quitter Goa pour l'Espagne. En prison, Critilo rencontra de véritables amis, les livres, et devint un nouvel

homme. À l'initiative de Felisinda, il est un jour sorti de prison pour être jugé en Espagne. C'est pendant ce voyage qu'un faux ami l'a passé par-dessus bord (I, 4).

Son histoire, Critilo l'expose à Andrenio sur un navire espagnol qui les a recueillis lors d'une escale à Sainte-Hélène. Lorsqu'ils débarquent en Andalousie, Andrenio et Critilo foulent le sol européen pour la première fois, ce qui constitue leur véritable entrée dans le monde (I, 5). Dès lors, le récit suit les héros sur les traces de Felisinda, à travers les « quatre principales provinces de l'Europe » : l'Espagne, la France, l'Italie et l'Allemagne. Leur premier objectif est Madrid (I, 8-10). Ils y découvrent qu'Andrenio est le fils de Critilo et de Felisinda, né en secret sur Sainte-Hélène et confié par sa mère à une bête sauvage. Mais ils apprennent aussi que Felisinda est partie pour l'Allemagne, se joignant à la suite de l'ambassadeur du roi, le second marquis de Castel-Rodrigo. Reprenant la route, Andrenio et Critilo traversent l'Aragon (II, 1-2), la France (II, 3-7) et l'Allemagne, avant d'atteindre la cour impériale (II, 12). Hélas, Felisinda n'y est plus : elle a suivi Castel-Rodrigo à Rome. Ayant franchi les Alpes (II, 13), Andrenio et Critilo parcourent les terres de Végétie/*Vejecia* (III, 1-3) et plusieurs cours italiennes (III, 3-8), avant d'atteindre Rome. Là, on leur apprend que Felisinda n'est plus de ce monde (III, 9). Cette désillusion n'est pas sans fruit : en recherchant le bonheur, ils ont acquis la sagesse (III, 10) ; en surmontant de multiples épreuves grâce à des guides avisés, ils sont devenus des « personnes » accomplies et peuvent désormais affronter la Mort (III, 11), puis gagner l'Île de l'Immortalité, au large du port d'Hostie/Ostie (III, 12).

## **B – Points de contact : une aire géographique commune**

Au vu de ces résumés, le premier point rapprochant la géographie narrative du *Persiles*, de l'*Estebanillo* et du *Criticón* est donc leur commune échelle continentale, due à l'extrême mobilité de leurs personnages, principaux et secondaires. Si *Persiles* et Sigismunda voyagent depuis Thulé et Frislande jusqu'à Rome, ils rencontrent sur l'île Barbare une demi-douzaine de Méridionaux qui ont suivi une trajectoire inverse, depuis le Portugal, l'Espagne, l'Italie ou la France, vers le Septentrion. Ils croisent aussi en Espagne un Polonais qui, de retour des Indes, a subi des mésaventures alors qu'il s'apprêtait à regagner sa patrie : l'axe nord-ouest / sud-est dominant le récit est donc ici contrebalancé par un axe mineur, orienté nord-est / sud-ouest. Les migrants sont également nombreux dans l'*Estebanillo* : outre le héros lui-même, qui sillonne l'Europe jusqu'à ses marges orientales, citons presque au hasard un faux mendiant français, des juifs espagnols expatriés à Rouen, et des soldats d'origines diverses qui vont et viennent le long du « chemin espagnol », ce sillon militaire reliant depuis des siècles la Lombardie aux Flandres en passant par les Cantons Suisses ou la Franche-Comté<sup>3</sup>. Et dans le *Criticón*, chaque pays offre des lieux de réunion où convergent des Européens d'horizons multiples, parfois pour le meilleur – c'est le cas pour le cercle d'humanistes réunis par l'ambassadeur d'Espagne à Rome –, et souvent pour le pire – comme l'illustrent les rassemblements massifs autour de la Source des Illusions, en Andalousie (I, 7), sur la Place du Vulgaire, en France (II, 5), dans la Prison de Tous, située en Allemagne (II, 13), ou encore dans le Palais sans Portes, en Italie (III, 4). De plus, la trajectoire des protagonistes n'est linéaire dans aucun des trois romans. Pour gagner Rome depuis le Septentrion, les héros du *Persiles* passent par le Portugal et l'Espagne, alors qu'il serait plus direct de traverser la France ou l'Allemagne. Sur les traces d'une Felisinda qui se dérobe constamment, dans le *Criticón*, Andrenio et Critilo s'avancent en Allemagne avant de bifurquer vers Rome et d'atteindre finalement l'Île de l'Immortalité. Quant au périple d'*Estebanillo*, il n'est pas unifié par un projet constant ; apparemment erratique, il reproduit le cours aléatoire d'une vie improvisée. Les trois récits développent donc des périple sinueux à travers de larges aires de l'espace européen.

Dans le détail aussi, ces itinéraires présentent de remarquables similitudes. Pour commencer, les protagonistes des trois romans voyagent à travers l'Espagne, la France et

---

<sup>3</sup> Sur ce chemin espagnol, voir G. PARKER, 2005 (l'édition originale anglaise est de 1972).

l'Italie. À l'inverse, certains territoires européens ne sont foulés par aucun personnage, même si le texte y fait parfois allusion : des États protestants comme la Suède, les Provinces-Unies ou les Cantons suisses, les marches danubiennes et balkaniques soumises à l'Empire ottoman, ou encore la Moscovie orthodoxe. Entre ces deux extrêmes, on relève un groupe de pays traversés par tel ou tel personnage, mais n'apparaissant que dans l'un ou l'autre des trois romans : les îles Britanniques, le Danemark et la Norvège, la Grèce, la Pologne et la Lituanie. Le cas du Saint-Empire Romain Germanique mérite une mention à part : s'il occupe une place de choix dans l'*Estebanillo* et dans le *Criticón*, il n'apparaît que très marginalement chez Cervantès, dans le récit intra-diégétique d'un personnage secondaire.

Un autre point de contact entre les romans est la position privilégiée qu'y occupe Rome, destination du voyage dans le *Persiles* et le *Criticón*, et base de départ pour Estebanillo. À cette situation stratégique dans la structure narrative correspond une densité symbolique qu'il conviendra d'évaluer attentivement.

Corrélativement au relief accordé à Rome, on relève dans les trois romans un relatif décentrement de l'Espagne. Bien qu'elle soit le théâtre d'épisodes importants, la péninsule Ibérique n'y est pas le cadre principal de l'action. Les aventures situées sur le sol hispanique occupent à peine un septième du *Persiles*<sup>4</sup> ; guère plus d'un cinquième de l'*Estebanillo*<sup>5</sup> ; et moins d'un tiers du *Criticón*<sup>6</sup>. L'Espagne ne se situe pas davantage au milieu des trois récits. Le centre géométrique du *Persiles*, à la fin du livre II, se situe à la césure entre les parties septentrionale et méridionale, sur l'océan : les chapitres espagnols, qui n'occupent que la moitié du livre III, sont donc légèrement excentrés. De plus, l'Espagne du *Persiles* n'est polarisée par aucun centre urbain, puisque les protagonistes évitent Madrid et ne font que passer devant Tolède. En somme, l'Espagne apparaît avant tout dans ce roman comme un lieu de transit, comme une étape sur le chemin menant du Septentrion à Rome. Dans l'*Estebanillo*, c'est l'évocation des champs de bataille de la guerre de Trente Ans, en Europe centrale, qui occupe le centre de la narration, tandis que les aventures espagnoles du protagoniste se situent dans des chapitres périphériques (IV-V et XII). Enfin, dans le *Criticón*, l'Espagne est certes la première province d'Europe – la première terre rencontrée et le pays dominant –, mais c'est

---

<sup>4</sup> Le *Persiles* compte douze chapitres espagnols sur soixante-dix-neuf (III, 2 à III, 13), ou treize chapitres ibériques (quand on ajoute l'étape lisboète de III, 1). Le poids relatif des épisodes hispaniques aurait encore été inférieur, probablement, si Cervantès avait mis la dernière main au livre IV, dont les quatorze chapitres sont visiblement inachevés. Dûment développés, ceux-ci auraient vraisemblablement été aussi nombreux que les vingt-et-un à vingt-trois chapitres des trois livres précédents.

<sup>5</sup> Les aventures espagnoles d'*Estebanillo* recouvrent un peu moins de trois chapitres sur treize : la totalité des chapitres IV et XII, et environ les deux tiers du chapitre V.

<sup>6</sup> Andrénio et Critile débarquent en Espagne au début de la *crisi* I, 5 et la quittent pour la France dans la *crisi* II, 3 : soit un peu plus de onze chapitres sur trente-huit au total.



en France que se situe la *crisi* centrale (II, 7, « Le désert d'Hipocrinde ») ; et c'est à Rome et sur l'Île de l'Immortalité que culmine la quête des héros. L'Espagne occupe donc ici une position à la fois primordiale et marginale. Cette ambiguïté est celle de l'enfance et de la jeunesse, âges auxquels est associée l'Espagne dans le *Criticón* : cette phase de la vie est décisive pour la formation de la future personne, enseignement qui constitue la justification première de ce récit didactique ; mais elle est aussi la plus exposée aux passions et, en ce sens, la plus censurée par le narrateur moraliste. Ainsi, la préséance de l'Espagne dans l'ordre d'apparition des provinces d'Europe n'implique pas tout à fait sa primauté symbolique. Finalement, le décentrement de l'Espagne dans les trois textes est accentué par le fait que leurs héros ne soient pas strictement espagnols : à la fois d'ici et d'ailleurs, ces personnages ont une identité équivoque, sinon hybride. *Persiles* et *Sigismunda* sont assimilés à des Espagnols à leur arrivée en France et jusqu'à Rome, mais demeurent jusqu'à la fin des Septentrionaux. *Estebanillo*, on l'a vu, est à la fois espagnol et italien, car né en Galice puis élevé à Rome. Quant à *Andrenio* et *Critilo*, dont les parents sont espagnols, ils voient le jour hors d'Europe, et même hors du monde : *Critilo* naît en mer, sur un bateau ; *Andrenio* sur l'île de Sainte-Hélène : plus encore qu'*Estebanillo*, ce sont des êtres sans racines. Dans les trois romans, donc, le regard porté sur l'Europe n'est pas rigoureusement limité à un point de vue espagnol ; il passe au contraire par l'attribution aux protagonistes d'une position excentrée.

Sans concorder exactement, nos trois textes se rapprochent également par une propension (croissante) à tourner le dos à la mer et au Nouveau Monde. Le *Persiles* est, de loin, le plus maritime des trois romans, puisque ses deux premiers livres ont pour cadre une constellation d'îlots et de rivages vraisemblablement situés dans l'Atlantique Nord. Mais une fois à Lisbonne, *Auristela* fait part de son aversion pour l'élément marin et s'engage à gagner Rome par la terre ferme, vœu qui sera adopté par toute la compagnie des pèlerins<sup>7</sup>. Quant au monde américain, il semble avoir inspiré certains traits de l'île *Barbare* et de ses habitants, comme nous aurons l'occasion de le vérifier ; mais le *Persiles* n'inclut aucune expédition outre-Atlantique. Cervantès se détourne en ceci des suggestions du Tasse qui, dans ses *Discorsi del poema eroico* (1594), proposait de situer de futurs poèmes épiques non seulement dans le Septentrion, mais aussi dans les Indes orientales ou occidentales, confins suffisamment exotiques et méconnus pour accueillir des aventures à la fois merveilleuses et

---

<sup>7</sup> Voir *Persiles*, III, 1, p. 433 et III, 2, p. 440. Notons qu'*Auristela* (ou Cervantès) n'est pas loin d'oublier ce vœu quelques chapitres plus loin, à Barcelone (III, 12, p. 564).

vraisemblables<sup>8</sup>. Ce maintien à distance du monde colonial distingue aussi le *Persiles* de deux romans proches de lui : le *Marcos de Obregón* (1618) de Vicente Espinel, presque exactement contemporain, dont un chapitre relate les aventures d'un personnage secondaire en Patagonie ; et l'*Eustorgio y Clorilene, historia moscovica [sic]* (1629), roman grec d'Enrique Suárez de Mendoza y Figueroa manifestement inspiré du texte cervantin, et dont un épisode important se déroule sur une île vraisemblablement caribéenne<sup>9</sup>. Mais si Cervantès paraît se garder d'évoquer directement l'Amérique, Estebanillo exprime ouvertement son rejet des aventures coloniales. Rapportant qu'il avait un jour été embarqué, malgré lui, sur un galion en partance pour les Indes, le narrateur s'emporte en effet contre le *camino de la cudicia [sic]*, cette route américaine de la cupidité à laquelle il n'échappe qu'à la faveur d'une tempête bienvenue. Plus généralement, la mer n'a qu'une présence limitée dans l'*Estebanillo* : outre l'amorce de voyage transatlantique déjà évoquée, les épisodes maritimes se réduisent à une campagne navale en Méditerranée orientale, vécue depuis la soute d'une galère, et à de brèves navigations – à peine mentionnées – entre l'Italie et l'Espagne, entre l'Espagne et la France, puis entre l'Espagne et les Flandres, via l'Angleterre. Le buveur Estebanillo n'est pas dans son élément au milieu de tant d'eau ; c'est sur la terre ferme européenne qu'il évolue le plus lestement. Il est en ceci conforme aux pícaros antérieurs, à l'exception notable du Lazarillo de la *Seconde Partie* anonyme de 1555 qui, métamorphosé en thon, sillonne les fonds marins de la Méditerranée. La domination de l'élément terrestre est encore plus nette dans le *Criticón*. Deux épisodes maritimes encadrent certes ce récit rigoureusement construit : la traversée de l'Atlantique entre Sainte-Hélène et l'Espagne, puis celle de la Méditerranée entre Hostie/Ostie et l'Île de l'Immortalité. À quoi s'ajoutent la naissance en mer de Critilo et celle d'Andrenio sur une île, c'est-à-dire ni en Europe, ni sur le Nouveau Monde. Pour le reste, leurs aventures s'enchaînent toutes sur le continent, c'est-à-dire sur un continuum de terre ferme, consistant et cohérent. Au demeurant, dans ce récit menant d'une île à l'autre, la circularité n'est qu'apparente : partis de l'Atlantique pour aboutir en Méditerranée, les héros passent de l'Océan ouvert au *mare nostrum* intérieur, de la nature insoumise à l'espace domestiqué de la culture classique. Ajoutons que rares sont les descriptions de paysages dans ces trois romans,

---

<sup>8</sup> Voir T. TASSO, *Discorsi dell'arte poetica e del poema eroico*, éd. 1964, p. 109 : « Dee dunque il poeta schivar gli argomenti finti, massimamente se finge esser avvenuta alcuna cosa in paese vicino e conosciuto, e fra nazione amica, perché fra' popoli lontani e ne' paesi incogniti possiamo finger molte cose di leggieri senza toglier autorità alla favola. Però di Gotia e di Norveggia e di Suevia e d'Islanda o dell'Indie Orientali o di paesi di nuovo ritrovati nel vastissimo Oceano oltre le Colonne d'Ercole si dee prender la materia de' si fatti poemi ».

<sup>9</sup> Voir E. SUÁREZ DE MENDOZA Y FIGUEROA, *Eustorgio y Clorilene : historia moscovica [sic]*, Madrid, Juan de la Cuesta, 1629, livre IX. Dans l'édition consultée – celle réalisée par Juan de Ybar à Saragosse, en 1665 –, l'épisode mentionné se situe aux f° 87-100.

ou même les évocations du relief, des cours d'eaux, ou des productions de la terre. Les regards se concentrent essentiellement sur l'humain : sur les coutumes des peuples, mais aussi sur leur habillement ou leurs habitudes alimentaires. Mais cet anthropocentrisme et cette relative indifférence à l'égard de la nature sont des phénomènes qui transcendent le cadre étroit de ces trois textes.

Dès lors, contentons-nous de mentionner un dernier trait commun à ces espaces narratifs : leur ancrage – plus ou moins affirmé – dans un contexte historique récent. La chronologie interne du *Persiles* renvoie en premier lieu aux années 1557-1559, mais inclut également une allusion au retour de la cour à Madrid en 1606, entre autres allusions plus diffuses au règne de Philippe III. Dans l'*Estebanillo*, de nombreux événements scandent la narration, depuis la campagne navale du prince Philibert Manuel de Savoie contre les Turcs, en 1621, jusqu'à la mort de l'impératrice Marie-Anne d'Autriche en 1646. Quant à l'action du *Criticón*, elle est placée sous le règne de Philippe IV dès la première phrase du récit. La cohérence de cette chronologie interne sera ensuite malmenée en de fréquents passages rapprochant des événements et des personnages d'époques distinctes ; mais, malgré ces télescopes, le cadre vraisemblable de l'essentiel des épisodes demeure la période courant entre 1621, année de l'accession au trône de Philippe IV, et le présent de la rédaction – dont on ignore les dates exactes.

L'échelle continentale de l'espace narratif ; la présence récurrente de l'Espagne, de la France et de l'Italie face à l'absence répétée d'autres pays ; la position avantageuse de Rome et le décentrement de l'Espagne ; la distance croissante vis-à-vis de l'Océan et du Nouveau Monde ; la quasi-indifférence envers la nature et la présence de l'homme au centre du regard ; enfin, l'inscription de cette géographie romanesque dans un passé récent : toutes ces correspondances contribuent donc à justifier le rapprochement entre le *Persiles*, l'*Estebanillo* et le *Criticón*. Cette esquisse pourrait du reste être étoffée par le relevé de certaines similitudes existant entre le *Persiles* et le *Criticón*, deux récits qui s'inscrivent ouvertement dans le sillage des *Éthiopiennes* d'Héliodore. Dans les deux romans, l'incipit se situe sur une île sauvage de l'océan Atlantique (l'île Barbare et Sainte-Hélène), où l'on assiste à la (re)naissance du protagoniste, tiré d'une caverne utérine aux résonances platoniciennes ; dans les deux cas, l'action est unifiée par une pérégrination vers Rome<sup>10</sup> ; et, chez Cervantès comme chez Gracián, le récit s'achève par une nouvelle traversée maritime qui permet aux héros d'obtenir sur une île une « heureuse postérité » ou l'immortalité.

---

<sup>10</sup> Ce cheminement vers Rome est le point focal adopté par A. EGIDO, 2005, pour confronter les deux romans.

Toutefois, ces concordances n'impliquent pas une communauté de dessein entre ces trois romans. Bien au contraire : les points de contact entre le *Criticón* et le *Persiles*, notamment, ne font que souligner l'écart séparant la fiction de Gracián du roman cervantin. Considérons donc les similitudes entre ces récits comme un problème qu'il nous faudra analyser au regard de leurs singularités.

### **C – Des divergences dans le mode de représentation et la structuration de ce territoire romanesque**

Si les trois romans ont pour cadre une aire géographique comparable, ils se distinguent par le contenu intégré à ce cadre. Ces trois géographies romanesques se différencient en particulier par leur niveau d'abstraction, par la forme des itinéraires représentés, et par les forces ou les mobiles qui sous-tendent ces trajectoires.

La disparité la plus évidente entre ces géographies fictionnelles correspond à ce que l'on pourrait appeler leur degré et leur mode de référentialité : il est plus ou moins aisé d'identifier sur une carte les lieux évoqués. Dans le *Persiles*, il existe une séparation manifeste entre les deux premiers livres, où la localisation des espaces nordiques est floue, et la deuxième moitié du roman, où il est aisé de suivre l'itinéraire terrestre des héros depuis Lisbonne jusqu'à Rome. Cet écart contribue au contraste entre les brumes du nord et un Midi solaire, l'une des impressions sur lesquelles se fonde la réception initiale du récit. Un tel contraste semble inviter le lecteur à séparer catégoriquement les deux zones, comme des réalités hétérogènes et issues de genres littéraires distincts : l'archipel septentrional des livres I et II, aux îles parfois allégoriques (comme l'île Barbare ou l'île de Feu), ressortirait de la tradition des romans arthuriens et des livres de chevalerie espagnols<sup>11</sup>, tandis que les aventures méridionales renverraient à l'expérience directe d'une réalité familière ou à des genres moins idéalistes (tels que l'intermède comique – l'*entremés* – ou le roman picaresque). Face à ce régime référentiel mixte, ou plutôt scindé, l'*Estebanillo* se distingue par la minutie avec laquelle le narrateur relève constamment les étapes de son itinéraire et les distances qui les séparent. Un critique patient a d'ailleurs comptabilisé jusqu'à cent quatre-vingt-dix toponymes dans le roman, tous identifiables à un référent réel, malgré une transcription parfois éloignée de l'original pour certains lieux d'Europe centrale<sup>12</sup>. Cet apparent souci d'exactitude et d'objectivité s'oppose, plus encore qu'à l'imprécision du Septentrion

---

<sup>11</sup> Voir E. JOSE SALES DASI, 2004, p. 143-146.

<sup>12</sup> Voir E. RICHARD MOORE, 1940.

cervantin, à l'abstraction qui frappe au premier abord le lecteur du *Criticón*. Malgré l'évocation de quelques repères qui ancrent le récit dans le réel (Goa et Sainte-Hélène, l'Europe et ses quatre provinces principales – l'Espagne, la France, l'Allemagne et l'Italie –, les Pyrénées et les Alpes, ainsi que quelques villes – Madrid, l'Escorial et Aranjuez, puis Rome et Hostie/Ostie), l'espace du *Criticón* se présente en effet comme foncièrement idéal.

Si ces trois géographies romanesques divergent par leur degré de réalité ou d'abstraction, mais aussi d'univocité ou de polysémie, elles contrastent également par l'aspect, voire la nature, des trajectoires représentées. Le *Persiles* et le *Criticón*, disais-je, narrent tous deux le voyage de deux protagonistes depuis une île sauvage de l'Atlantique jusqu'à Rome. Mais, à y regarder de plus près, ces deux voyages sont de nature distincte. Le *Persiles* relate le voyage *aller* de Persiles et Sigismunda, qui précède un retour vers le Septentrion, seulement esquissé dans la dernière phrase du roman. Dans le *Criticón*, au contraire, le voyage de Critilo depuis Goa vers l'Europe répond à celui de ses parents depuis l'Espagne vers Goa ; si l'on ajoute que Critilo lui-même avait été engendré en Espagne, il semble légitime de considérer son trajet de Goa à l'Europe comme un *retour* vers la patrie originelle ou vers le centre du monde. D'un roman à l'autre, le voyage entre une île atlantique et Rome change donc littéralement de sens. À la fois point de départ et destination finale des héros cervantins, Thulé est l'*ici* à partir duquel se structure leur espace, Rome occupant paradoxalement la position d'un *là-bas* périphérique (fonction habituellement réservée, précisément, à l'*ultima Thule* virgilienne). Mais dans le *Criticón*, puisque l'Europe est à la fois l'origine et le but des héros, elle est bien leur *ici* de référence, tandis que Goa et Sainte-Hélène constituent pour eux un *ailleurs* lointain. Quant à l'*Estebanillo*, il se distingue des deux autres romans en ceci qu'il ne présente pas un trajet linéaire : il est constitué par une série de cinq boucles de diamètre croissant, approximativement centrées sur Rome, mais sans unité ni finalité évidentes. Et surtout, Rome est ici le lieu quitté par le héros pour initier ses aventures, et non le but qu'il atteint au terme de ses épreuves.

Considérer les lieux qui ponctuent le trajet des personnages permet aussi un premier relevé des mobiles qui les impulsent ou des forces qui les orientent. On constate ainsi que les considérations martiales, amoureuses et religieuses ont une prégnance variable dans les trois romans, tout comme le pouvoir d'attraction des villes. La guerre, tout d'abord, est marginale dans le *Persiles*. Elle est certes à l'origine du récit, puisque l'amour entre les héros n'est rendu possible que par des conflits provoquant l'arrivée de Sigismunda à la cour de Thulé et l'éloignement de Maximino, le frère aîné de Persiles. Mais, jamais décrite directement, la guerre est en outre reléguée aux confins de l'Europe, que ce soit dans le Septentrion ou encore

vers l'Orient, lorsque sont évoquées (depuis une île nordique) les « guerres du Transylvain » contre l'Empire ottoman<sup>13</sup>. L'Europe méridionale, quoique non exempte de violences, échappe dans ce roman aux affrontements entre États. C'est loin d'être le cas dans l'*Estebanillo*, où la guerre est au cœur du texte. Outre la relation de la bataille de Nördlingen (1634), véritable morceau de bravoure et pivot du récit, les misères de la guerre constituent un ingrédient essentiel à plusieurs chapitres et l'un des apports les plus originaux de ce roman au genre picaresque. D'ailleurs, quoiqu'il semble n'exister aucune influence directe de l'*Estebanillo* sur les *Aventures de Simplicissimus* (1668), il est indéniable que le texte espagnol a préparé le terrain pour la grande fresque de Grimmelshausen sur les ravages en Allemagne de la guerre de Trente Ans. La guerre, donc, est l'une des données principales qui conditionnent la trajectoire du héros et le cours du récit. Mais précisons qu'Estebanillo est avant tout un spectateur de la guerre, plus qu'un acteur engagé. Quelques années plus tard, dans le *Criticón*, la guerre est moins institutionnelle mais engage tout homme. Les références explicites aux conflits militaires y sont rares. À la première lecture, du moins, on ne trouve guère que des éloges décernés à quelques officiers victorieux des rebelles catalans, des récriminations plus fréquentes contre l'impéritie de la majorité des responsables militaires, ou des railleries contre les gazettes françaises et espagnoles exagérant constamment les pertes ennemies pendant l'interminable guerre qui opposait les deux pays depuis 1635 (et jusqu'en 1659). Mais si les conflits armés n'ont qu'une présence diffuse dans le *Criticón*, la guerre y est omniprésente sous la forme d'une lutte de chacun contre tous : « la vie humaine n'est autre chose qu'une milice à la malice »<sup>14</sup>. En s'intériorisant, la guerre déborde ainsi le périmètre limité des champs de bataille. L'état de guerre devient une constante anthropologique, le moteur dominant les relations entre les membres d'une même société et, au sein de l'homme, des rapports entre la raison et l'appétit. Pour devenir des personnes accomplies, Andrenio et Critilo doivent donc éviter les pièges dressés par d'innombrables adversaires, échapper à la redoutable menace des foules, et mater leurs propres vices. Marginale dans le *Persiles* ; centrale dans l'*Estebanillo*, mais observée de l'extérieur par un héros pusillanime ; puis finalement intériorisée et hissée au rang de principe recteur de l'existence dans le *Criticón*, la guerre occupe donc une position inégale dans les forces qui mettent en mouvement les personnages de nos romans.

L'importance de la motivation amoureuse est presque inversement proportionnelle à celle de la guerre. Comme nous l'avons déjà vu, la raison première du voyage de Persiles et

---

<sup>13</sup> Voir *Persiles*, II, 21, p. 422.

<sup>14</sup> Voir *El Criticón*, II, 9, p. 457 : « [...] no es otro la vida humana que una milicia a la malicia ».

de Sigismunda est la nécessité d'éviter que le héros ne meure d'amour : la pérégrination vers Rome doit permettre de repousser la célébration du mariage prévu entre Sigismunda et Maximino, en espérant (ce qui n'est pas explicité) que cet obstacle à l'union des amoureux soit finalement écarté. Dans l'*Estebanillo*, comme dans les romans picaresques antérieurs, les sentiments galants ne motivent nullement les déplacements du héros. Bien qu'il s'attache un temps à une maîtresse bruxelloise, puis à d'autres, le *pícaro*-bouffon demeure un être solitaire, privé d'attaches affectives durables. Quant au *Criticón*, il est vrai qu'Andrenio et Critilo traversent l'Atlantique et l'Europe à la recherche d'une épouse et d'une mère aimée, Felisinda. Mais cette quête de la félicité est finalement frustrée par un narrateur autoritaire, qui conduit ses personnages ailleurs qu'ils ne le voulaient. Cette éviction de la recherche du bonheur amoureux est ce qui, le plus clairement, fait du *Criticón* un anti-*Persiles*<sup>15</sup>. Tandis que Cervantès faisait de Rome la ville où culminait la quête amoureuse de ses héros (conformément à l'anagramme Roma/Amor sacralisé par l'empereur Hadrien sur le frontispice du temple de Rome et d'Amour), Rome devient le lieu de la perte irrévocable du bonheur amoureux. Dans le *Criticón*, la poursuite de l'amour et de la félicité est présentée comme un mirage, comme une passion n'ayant de sens qu'en ceci qu'elle permet, telle une ruse de la raison, d'atteindre la sagesse. D'ailleurs, Gracián ne refuse pas seulement l'intégration de Rome dans une carte du Tendre avant la lettre ; dans cette même *crisi* III, 9 où un fou révèle que Felisinda a quitté ce monde à jamais, le narrateur raille également la sottise de qui s'égaré jusqu'à Thulé sur les traces du Contentement<sup>16</sup>. À quelques pages d'intervalle, les deux pôles de la géographie amoureuse du *Persiles* sont en quelque sorte démagnétisés. Si un silence total est maintenu par Gracián au sujet du *Persiles*, il est donc hautement probable que celui-ci soit un contre-modèle décisif pour le *Criticón*. Gracián s'y démarque de la poétique du roman grec, où l'amour constitue la force première qui meut les héros<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> Sur le *Criticón* comme anti-*Persiles* en raison du refus par Gracián de la quête amoureuse comme moteur de la vie, voir A. EGIDO, 2005, notamment p. 71. Dans la mesure où le *Criticón* partage cependant avec le *Persiles* le refus de la transcendance anagogique du *Peregrino en su patria* de Lope de Vega, A. Egido note que le *Criticón* est aussi, « par réfraction », un anti-*Peregrino* (*ibid.*).

<sup>16</sup> Voir *El Criticón*, III, 9, p. 724 : « Subió a la Islandia, de allí a la Groenlandia, hasta llegar al Tile, que sirve al mundo de tilde, donde oyendo la misma canción que en las otras, abrió los ojos para ver que andaba ciego y conocer su vulgar engaño y aun el de todos los mortales, que desde que nacen van en busca del Contento sin topar jamás con él, pasando de edad en edad, de empleo en empleo, anhelando siempre a conseguirle ». Dans le contexte de cette phrase, *el Tile* ne saurait être *el Tilel*, une province de l'Himalaya septentrionale, comme le suggère l'éditeur M. ROMERA-NAVARRO, 1940, t. III, note 3 p. 275, suivi par S. ALONSO (*Criticón*, p. 724, note 2). Si *Tile* surmonte le monde comme un tilde, ce n'est pas en raison de son altitude, mais de sa latitude extrême. Pourquoi, sinon, évoquer dans la même phrase l'Islande et le Groenland ?

<sup>17</sup> A. EGIDO, 2005, p. 53-54, avait déjà relevé dans l'altération du symbolisme de Thulé un contrepoint crypté du *Persiles*. Par ailleurs, un éloge décerné par Gracián à l'élégance d'Héliodore, l'auteur des *Ethiopiennes*, confirme cette censure de l'amour profane : « Heliodoro, en trágicos sucesos de Theagenes y Cariclea, describe

Nos trois romans se distinguent encore par une prégnance inégale du mobile religieux dans l'organisation de leur espace narratif. Dans le *Persiles*, comme dans les romans grecs qui l'ont précédé, la dévotion apparaît d'emblée comme un moteur décisif de l'action. Le trajet des héros est ponctué par des haltes dans plusieurs sanctuaires ou lieux de culte (une île des Ermites proche de la Grande-Bretagne, le couvent lisboète de Belém, celui de Guadalupe en Estrémadure ou encore une église villageoise sur la côte valencienne) ; ils vénèrent de loin l'abbaye de Montserrat, et s'acquittent dûment à Rome du tour des sept églises. De plus, quoique la pérégrination à Rome ait été conçue comme un stratagème visant à faciliter la relation des amoureux, elle devient un authentique pèlerinage pour Sigismunda qui, une fois catéchisée par des pénitenciers romains, hésite même à entrer en religion (IV, 10). Et si elle se résout finalement à épouser Persiles, elle ne quitte pas Rome avant d'avoir baisé les pieds du souverain pontife. Mais attention : le fait que la présence de l'ingrédient religieux dans le *Persiles* soit davantage qu'un sacrifice aux conventions du genre, n'implique pas que ce roman milite au service de l'orthodoxie tridentine. Nous aurons en effet l'occasion de voir que la religion est, dans le *Persiles*, au cœur d'une réflexion complexe et nuancée. Dans l'*Estebanillo*, en revanche, l'espace narratif n'est nullement polarisé par le rayonnement spirituel des sanctuaires. Le prestige et l'opulence de certains temples justifie bien certains déplacements : au cours de ses premiers périple, le *pícaro* gagne Notre-Dame de Lorette, Saint-Jacques de Compostelle ou encore l'Escorial ; le narrateur célèbre aussi en Rome la « tête de la Chrétienté »<sup>18</sup> et n'oublie pas la splendeur de la cathédrale du Pilar, à Saragosse, ni le souvenir de ses nombreux martyrs. Mais la motivation religieuse reste mineure chez lui : s'il visite les monastères cités, c'est avant tout pour tromper sa faim, grâce à la soupe distribuée aux indigents, et satisfaire son désir de voir des monuments prestigieux. Et, afin d'assurer ses lecteurs que son récit est tout sauf édifiant, le narrateur prend même soin, ponctuellement, d'être irrévérencieux. Ayant un jour été condamné à mort (pour avoir tué un autre soldat puis déserté par peur du châtement), Estebanillo rapporte ainsi qu'il avait d'abord rabroué son confesseur, alléguant qu'il était assoiffé et surtout dévot de la bouteille... avant de s'incliner pour recevoir l'absolution<sup>19</sup>. Cette anecdote n'est pas plus subversive que l'anticléricalisme des fabliaux, et a pour fonction première de justifier la conversion prochaine

---

elegantemente la tiranía del amor profano y sus violencias » (*Agudeza y arte de ingenio*, éd. E. CORREA CALDERON, 1988, t. II, p. 199). Si Gracián s'emploie à imiter l'art d'Héliodore à maintenir la tension narrative - ses « empeños » (voir *El Criticón*, « A quien leyere », p. 63) –, le *Criticón* ne saurait être, comme les *Éthiopiennes*, une épopée amoureuse.

<sup>18</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, p. 259.

<sup>19</sup> *Ibid.*, t. I, p. 271-274.



du *pícaro* en bouffon. Mais elle atteste que la religion n'a qu'une emprise réduite sur l'économie de ce récit. Quant au *Criticón*, si l'on se fie à la surface du texte, les lieux de dévotion n'y structurent pas l'espace narratif. Mis à part le « Désert d'Hipocrinde » (II, 7), séjour français de l'hypocrisie religieuse, placé au centre exact du récit, seuls le palais enchanté de Virtelia, qui lui fait pendant (II, 9), ainsi que Rome et Hostie/Ostie sont décrits dans des termes où affleurent ouvertement des motifs chrétiens. Et si Rome est présentée comme « la tête couronnée, sacrée et triomphante »<sup>20</sup> de l'Église catholique, son symbolisme dépasse amplement la sphère religieuse. Une première approche de la géographie romanesque du *Criticón* suggère donc que l'itinéraire des héros est sous-tendu par une dynamique essentiellement mondaine, à l'instar de celui d'Estebanillo. À première vue, donc, seul le *Persiles*, parmi nos trois romans, conférerait aux mobiles religieux et amoureux une fonction structurante de premier plan.

Le *Persiles* se démarque aussi des deux romans postérieurs par la modeste place qu'il concède au monde citadin. Comme *Don Quichotte*, en effet, le roman grec se déroule principalement à l'écart des grandes villes, le long de routes maritimes et de chemins continentaux où le vide a sa place. L'essentiel du livre II se situe certes à la cour du roi Polycarpe, sur une île utopique. Mais ce cadre palatin ne constitue pas une ambiance urbaine à proprement parler. Et, dans la suite du livre, les héros évitent au maximum les grandes agglomérations : ils passent à proximité de Tolède sans y entrer et se détournent ostensiblement de Madrid, où les mœurs courtisanes ne sont guère courtoises<sup>21</sup>, puis s'abstiennent de pénétrer à Valence<sup>22</sup>. Ils traversent néanmoins quelques métropoles où des foules entières, mêlant le peuple aux gentilshommes, viennent les admirer. Ils séjournent d'abord à Lisbonne (III, 1), où surviennent aussi des aventures de personnages secondaires. Ils passent ensuite par Barcelone, dont les héros foulent la grève avant de se loger dans une « maison principale »<sup>23</sup>, deux détails rappelant la Seconde partie du *Quichotte* et *Les Deux Jeunes Filles*. *Persiles* et Sigismunda s'attardent encore quatre jours à Milan, où ils s'intéressent notamment aux débats d'une académie d'humanistes se demandant s'il est possible d'aimer sans jalousie<sup>24</sup>. Mais Rome est la seule véritable grande ville dont la population et la vie soient représentées sur plusieurs chapitres (IV, 3-14). Or, c'est ici, autant que sur l'île Barbare, que les héros doivent affronter les épreuves les plus dangereuses de leur

---

<sup>20</sup> Voir *El Criticón*, II, 2, p. 314.

<sup>21</sup> Voir *Persiles*, III, 8, p. 509-510.

<sup>22</sup> *Ibid.*, III, 12, p. 555.

<sup>23</sup> *Ibid.*, III, 12, p. 557-558.

<sup>24</sup> *Ibid.*, III, 19, p. 608-610.

pérégrination. Marginal dans le *Persiles*, le cadre urbain n'y est pas une promesse d'urbanité. La civilité s'y réfugie plutôt au milieu de vastes espaces vides : sur l'île de Golande (I, 11-17) ou celle des Ermites (II, 17-21), havres d'hospitalité parmi une série d'îles hostiles ou désertes de l'Atlantique nord ; sous les huttes de bouviers d'Estrémadure (III, 2-4) ; ou encore dans la caverne du sage Soldino, vétéran espagnol des armées de Charles Quint réfugié en Provence pour cultiver librement son savoir (III, 18-19). Quoi qu'il en soit, les personnages du *Persiles* évoluent le plus souvent dans des espaces peu occupés par l'homme (archipels nordiques ou campagnes méridionales) ou dans de petites agglomérations (comme Badajoz, Talavera de la Reina, Perpignan ou Lucques, sans parler de villages innommés de la Manche ou du royaume de Valence). Ce constat s'inverse radicalement pour l'*Estebanillo*. Alors que le héros parcourt l'Europe en tous sens, l'attention accordée aux routes et aux régions parcourues est presque nulle. Le chemin, principal chronotope du *Persiles*, n'est plus qu'un trait d'union entre une ville et une autre, un non-lieu sans durée<sup>25</sup>. Et les villes ne sont pas uniquement le cadre dominant de l'action ; leur poids est accentué par une accumulation de descriptions, puisant abondamment à la tradition rhétorique de la *laus urbis*. Par cette surimpression des éloges-descriptions au canevas urbain de l'intrigue, l'espace narratif apparaît donc comme une constellation de villes qui tend à saturer l'Europe toute entière. Sur ce point, celui du poids relatif accordé aux villes et aux campagnes dans le récit, le *Criticón* présente une position intermédiaire. Un nombre conséquent de *crisis* se déroule dans un milieu sauvage ou rustique. Outre la déserte Sainte-Hélène (I, 1-3), sont également agrestes la « vallée des fauves » située à l'« Entrée du monde » (I, 5) – ce défilé encaissé entre deux hautes montagnes où une armée d'innocents enfants, entraînés par leur mauvaise inclination, est mise en pièces par la meute des passions –, ou bien les traversées successives des Pyrénées (II, 3) et des Alpes (III, 1). Tout au long du chemin, se dressent aussi de nombreux palais enchantés, sortis tout droit des livres de chevalerie : les alcazars d'Artemia (I, 8-10), Sofisbella (II, 4) et Virtelia (II, 10), où les héros reçoivent l'hospitalité ; et la prison dorée (II, 3), le palais sans portes (III, 3) ou encore le palais de la « Fille sans parents » (III, 7), où Andrenio et Critilo s'efforcent d'échapper aux pièges d'adversaires fantomatiques. Le chemin lui-même reçoit une attention particulière de la part de Gracián, qui s'applique à revisiter le motif classique du *bivium* herculéen, ce carrefour de la vie où les passants doivent choisir entre le chemin escarpé de la vertu et la pente descendante des passions (I, 5 et III, 6). Il y a bien de la place pour la nature

---

<sup>25</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 2, p. 119 : « Me fui aquella noche a la puerta Capuana, y al amanecer tomé el camino de Roma, donde, sin acaecerme de qué poder hacer mención, llegué una mañana a una puerta de sus antiguos muros ».

(ou plutôt pour un espace « non-urbain ») dans le *Criticón*, comme dans le *Persiles*. Mais les agglomérations y sont tout aussi fréquentes, et le plus souvent associées au chaos provoqué par les foules. Principale métonymie de la ville dans ce récit, la place y est en effet représentée comme le lieu de rencontre des masses vulgaires<sup>26</sup>, qu'abusent aisément comédiens (I, 7) charlatans (III, 4) et bateleurs (III, 10). La seule exception notable à cette vision défavorable est offerte par la majestueuse *Plaza Mayor* de la cour du Savoir Couronné (III, 6). Précisément, outre les villes, un chapelet de « cours » scande également la progression de la « philosophie courtisane »<sup>27</sup> qu'est le *Criticón*. La première est Goa, « cour de l'empire catholique en Orient » (I, 4, p. 104). Puis l'Espagne en compte trois : la Babylone du perfide Falimundo (I, 7) ; la cour d'Artemia, qui d'abord réside volontairement dans un alcazar isolé des grandes villes, puis s'installe à Tolède, après avoir été chassée par une émeute populaire (I, 10) ; et finalement Madrid (I, 10-12). En France, on s'attendrait à voir passer les héros par Paris, aperçue depuis les montagnes d'Aragon grâce à des lunettes prodigieuses prêtées par Argos (II, 2, p. 316). Mais la seule cour mentionnée est celle de la Fortune (II, 6), qu'il est malaisé de situer. Une fois en Allemagne, où « chaque ville est une cour » (III, 3, p. 596), les voyageurs en traversent explicitement trois : celle d'Honorina (II, 11), celle de l'empereur (II, 12) et, sur le versant sud des Alpes, celle de Vénéjé (III, 1-3). En Italie, enfin, ils font halte à la cour de la Vérité nue (III, 3-4), à celle du Savoir prudent (III, 6) et à Rome, la « cour du monde entier » (III, 10). Hormis la France, qui n'en a qu'une (et pas nécessairement Paris), chacune des autres grandes « provinces » de l'Europe compte donc trois cours. On s'interrogera sur cette petite exception française : en n'accordant qu'une cour à la France, Gracián se réfère-t-il au centralisme parisien, veut-il simplement mortifier ses arrogants voisins, ou songe-t-il plus précisément à un affaiblissement réel de la puissance rivale ? Il est trop tôt pour examiner ce point.

Revenons pour l'heure sur une dernière distinction : si l'Europe est désignée comme telle dans chacun des trois romans, elle y apparaît à une fréquence variable, peut-être signe d'un relief inégal accordé par l'auteur à ce cadre géographique. En effet, on recense six occurrences du terme dans le *Persiles*<sup>28</sup>, onze dans le roman picaresque de 1646<sup>29</sup> et vingt-

---

<sup>26</sup> Voir *El Criticón*, I, 6, p. 131-148 ; I, 7, p. 164-170 ; I, 13, p. 266 sq. ; II, 5 ; II, 11, p. 493 ; II, 12, p. 514-515 ; III, 4, p. 623-633 ; et III, 10, p. 762.

<sup>27</sup> *Ibid.*, prologue « A quien leyere », p. 62.

<sup>28</sup> Voir *Persiles*, II, 21, p. 422 (sur l'île des Ermites, les voyageurs s'enquière des nouvelles d'Europe et du monde à un personnage arrivant de France : « [...] pasaron a preguntarle por nuevas de lo que en Europa pasaba y en otras partes de la tierra [...] ») ; III, 1, p. 432 (éloge de Lisbonne : « La ciudad es la mayor de Europa, y la de mayores tratos [...] ») ; III, 12, p. 555 (éloge de Valence, « hermosa y rica sobre todas las ciudades, no sólo de España, sino de toda Europa [...] ») ; III, 15, p. 582 (mythe d'Europe, évoqué quand Antonio le Jeune sauve

deux dans le *Criticón* (1651-57), auquel il faut ajouter une mention de l'adjectif *européo*, absent des deux romans précédents. Même rapportés à la longueur respective des récits, ces chiffres sont parlants. Ils le sont d'autant plus que l'Europe surgit dès la première page du *Criticón*, alors qu'elle n'apparaît qu'au terme des deux premiers livres du *Persiles*, quand les héros s'apprêtent à quitter l'archipel septentrional pour le Midi continental. Cet écart est notable : tandis que l'on peut (et doit) se demander si le Septentrion cervantin appartient ou non à l'Europe, le *Criticón* s'ouvre d'emblée comme un récit européen, Sainte-Hélène étant présentée, non comme une île entre l'Amérique et l'Afrique, mais comme une escale pour « l'Europe portative »<sup>30</sup>. Cette expression elle-même n'a rien d'anodin, puisque Sainte-Hélène était censée être une escale pour les seuls navires hispaniques ; en faisant de cette île le havre de l'Europe, par synecdoque, le *Criticón* désigne d'emblée les Européens comme les sujets du récit ; et, dans le droit fil du mythe antique, il définit l'Europe comme une entité en mouvement. Que ce motif ait une fonction programmatique semble confirmé par la description d'Andrenio, toujours dans cette *crisi* inaugurale. Critilo l'aurait pris pour un sauvage, si ses traits ne désignaient en lui un Européen<sup>31</sup>. Penser cela, c'est donner pour acquis que l'Européen existe en tant que catégorie naturelle, raciale. Tandis que les écrits cosmographiques du XVII<sup>e</sup> siècle définissent simplement l'Européen comme l'habitant de l'Europe, le *Criticón* postule l'existence d'une humanité européenne, distincte des autres types humains, et conservant son naturel hors de son territoire. Et c'est cet *homo europeus*, exilé à Sainte-Hélène, qui sera l'objet d'un récit se déroulant essentiellement en Europe.

---

Félix Flora de la noyade en lui faisant traverser une rivière sur ses épaules); IV, 4, p. 651 (le duc de Nemours fait la cour à Auristela en alléguant que « su estado no era inferior al de Arnaldo, ni en la sangre le hacía ventaja ninguna de las más ilustres de Europa »); IV, 13, p. 707 (éloge de la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, « magnífico y casi el mayor de la Europa »).

<sup>29</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 2, p. 94 (la Sicile est « uno de los más abundantes y fértiles reinos de cuantos encierra la Europa »); t. I, chap. 4, p. 173 (la vie de *pícaro* est décrite de façon si alléchante au jeune Estebanillo que « por gozar de sus excepciones y libertades dejara los títulos y grandezas del mayor potentado de la Europa »); t. II, chap. 7, p. 26 (Estebanillo regarde Bruxelles, « plaza de armas de la Europa »); t. II, chap. 7, p. 91 (le carnaval se fête plus à Vienne que « en ninguna parte de la Europa »); t. I, chap. 8, p. 107 (les mérites d'Ottavio Piccolomini sont connus dans toute l'Europe); t. II, chap. 8, p. 116-17 (libéralité des gentilshommes des Pays-Bas espagnols : « [...] ni había otro Flandes en el mundo, ni otra generosidad en Europa »); t. II, chap. 8, p. 144 (le Cardinal-Infant « Excede a Grecia, dando / Nombre a España, / Numa en la paz, y / Ciro en la campaña, Orror en Europa »); t. II, chap. 9, p. 160 (« Aleguemos por Fernando, / [...] Sol hermoso de esta Europa »); chap. 11, II, p. 253 (Florence, « breve jazmín de las ciudades de Italia y nueva maravilla de la Europa y antigua admiración del mundo »); chap. 11, II, p. 261 (Estebanillo va près de Rome dans un jardin qui « demás de ser en hermosura prodigio de naturaleza es uno de los más nombrados de la Europa »); t. II, chap. 13, p. 368 (la noblesse de Naples est « el sol de toda la Europa y la flor de toda Italia »).

<sup>30</sup> Voir *El Criticón*, I, 1, p. 65 : « Sirve, pues, la isla de Santa Elena (en la escala de un mundo al otro) de descanso a la portátil Europa [...] ».

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 68 : « Dudara con razón el más atento, ser [Andrenio] inculto parto de aquellas selvas, si no desmintieran la sospecha lo inhabitado de la isla, lo rubio y tendido de su cabello, lo perfilado de su rostro, que todo lo sobrescribía europeo [...] ».

## *Conclusion*

En tout état de cause, les constats esquissés jusqu'ici soulèvent une série de questions qui, pour certaines, ne trouveront de réponse qu'au terme de cette étude. Il nous faudra notamment considérer si nos premières impressions résistent à un examen attentif et documenté de la lettre des romans. Prenons seulement la question du degré de référentialité des géographies romanesques : le Septentrion du *Persiles* était-il si brumeux et fictif pour un lecteur de 1617 ? Et l'espace du *Criticón* est-il aussi abstrait qu'il n'y paraît à la première lecture ? Pour le déterminer, il faudra confronter précisément les descriptions des lieux proposées par les romans aux représentations géographiques qui circulaient à leur époque.

Par ailleurs, on ne peut postuler *a priori* que les changements observés entre ces trois images romanesques de l'Europe soient représentatifs d'une évolution plus large de l'imaginaire géographique des Espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle. Aussi faut-il comparer ces textes à un corpus documentaire plus vaste, ne serait-ce que pour saisir leur originalité. Je resituerai donc ces géographies romanesques dans un double contexte : celui des espaces investis par les récits de fiction en prose du Siècle d'Or, puis celui de l'imaginaire européen diffusé par la littérature géographique vraisemblablement accessible à nos romanciers.



## CHAPITRE II – VERS UN ATLAS DU ROMAN ESPAGNOL AU SIECLE D'OR

---

Afin d'apprécier la projection européenne du *Persiles*, de l'*Estebanillo* et du *Criticón*, il convient de la confronter au cadre géographique où se déroulent, plus généralement, les romans espagnols circulant au XVII<sup>e</sup> siècle. Aussi esquisserai-je maintenant un atlas du roman espagnol du Siècle d'Or, selon une démarche inspirée de Franco Moretti.

Dans son *Atlas du roman européen (1800-1900)*, F. Moretti soutient que la géographie est « un aspect essentiel du développement et de l'invention littéraire », et que dresser une carte géographique de la littérature permet de révéler des aspects du champ littéraire qui nous étaient restés jusqu'à présent cachés<sup>1</sup>. Il cherche à le démontrer en distinguant deux phénomènes : « l'étude de *l'espace dans la littérature* ; ensuite, de *la littérature dans l'espace* ». Dans le premier cas, l'analyse sérielle de vastes corpus confirme d'une part que chaque genre a « sa géographie, ses frontières, ses tabous spatiaux et ses flux de mouvement »<sup>2</sup> ; cartographier l'espace fictionnel d'un texte précis permet d'autre part de mettre en évidence sa logique interne, sa dynamique sémiotique. Quant à l'étude du roman *dans la géographie*, elle amène F. Moretti à observer que la vigueur inégale du marché du livre a conditionné le développement historique du genre – y compris la production de nouvelles formes discursives. Plus un espace est périphérique, à l'échelle d'un pays ou de l'Europe, moins l'offre littéraire disponible est variée. Ainsi, tandis qu'un maximum d'auteurs et de formes étaient accessibles en France, en Grande-Bretagne et au Danemark (au XIX<sup>e</sup> siècle), les publics de Pologne, de Hongrie ou de Roumanie ne pouvaient lire dans leur langue qu'un canon international et un nombre de genres limité. Et l'une des conséquences de ce centralisme culturel est l'inégale fécondité des différents espaces dans l'histoire du roman.

Faute de pouvoir étudier la diffusion de la production romanesque sur le territoire espagnol et européen, je n'esquisserai ici que le premier volet d'un atlas du roman espagnol du Siècle d'Or : l'étude de la géographie *dans* les romans. Ce relevé servira dans l'immédiat à identifier les zones les plus fréquemment investies et celles qui le sont moins. Il mettra aussi en évidence le traitement différencié des centres et des périphéries de ces univers de fiction. Il

---

<sup>1</sup> Voir F. MORETTI, 2000, p. 9.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 11.

aidera enfin à envisager certains rapports entre l’évolution des géographies romanesques et la trajectoire du genre.

## A – Corpus et méthode

Suivant les vœux de F. Moretti, qui appelle à renouveler l’histoire littéraire en observant, au-delà du canon, le gros de la production et des lectures romanesques, je tenterai ici de relever le « défi de la quantité »<sup>3</sup>, de mobiliser un corpus suffisamment large pour représenter la diversité de la production romanesque du Siècle d’Or, entendu au sens large. Afin de mettre en perspective les romans du XVII<sup>e</sup> siècle, nous devons en effet tenir compte des récits antérieurs, et notamment de succès éditoriaux encore réédités après 1600. Cet objectif implique d’accepter un travail en deux temps : étant donné l’impossibilité de lire tous les romans du Siècle d’Or dans le cadre de cette thèse, on devra se contenter d’une esquisse fondée sur des sondages incomplets. Passer de cette ébauche à une étude achevée ne se fera que dans un second temps et comptera parmi les perspectives ouvertes par la thèse. Dans l’immédiat, je serai tributaire d’études existantes pour les vastes domaines de la fiction sentimentale<sup>4</sup>, des livres de chevalerie<sup>5</sup> et du roman pastoral<sup>6</sup>, qui dominèrent la production romanesque des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, ainsi que pour quelques romans grecs<sup>7</sup>.

Grâce à ces travaux, il me sera possible de me baser sur quatre-vingts longs récits de fiction en prose : quatorze antérieurs à 1550 (dont sept du XV<sup>e</sup> siècle) ; seize datant des années 1550-1598 ; et cinquante édités ou rédigés entre 1598 et 1701, dont un publié par un Français et un manuscrit de 1701. La liste de ces textes apparaît en annexe, dans un tableau spécifiant les pays ou régions dominant chaque récit. Ces espaces seront visualisés dans des diagrammes, qui aideront à formuler des problèmes. Deux premiers graphiques esquisseront

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>4</sup> Voir F. LÓPEZ ESTRADA, 2001, p. 22-44; et M. A. TEJEIRO FUENTES, 2007, p. 79-81.

<sup>5</sup> Sur le cadre géographique des fictions chevaleresques espagnoles, voir notamment L. STEGAGNO PICCHIO, 1966; J. M. CACHO BLECUA, 1987, p. 157-171; J. M. MARTÍN MORÁN, 1989; M. DE RIQUER, 1990, p. lixlxxxii; A. CABARCAS ANTEQUERA, 1992; L. E. DE ORDUÑA FERRARIO, 1996; F. LÓPEZ ESTRADA, 2001, p. 19-20 et 22-44; -E. J. SALES DASÍ, 2004, p. 119-146; J. I. FERRERAS, 2009, p. 36-54.

<sup>6</sup> Sur la géographie dans les romans pastoraux espagnols, voir W. KRAUSS, 1967, J. B. AVALLE-ARCE, 1974 ; M. S. CARRASCO URGOITI, 2001, p. 140-141 ; M. A. TEJEIRO FUENTES, 2007, p. 189-190 ; D. FINELLO, 2008, p. 102-161.

<sup>7</sup> Voir A. CRUZ CASADO, 1989, t. I, notamment p. 354-356, pour le détail de l’itinéraire dans la *Selva de aventuras* de Jerónimo de Contreras ; p. 440-447 pour *Roselauro y Francelisa* de Antonio Aguiar y Acuña ; et p. 457-463 pour *la Historia de Liseo y Fenisa* de Francisco Párraga Martel de la Fuente. Voir J. GONZÁLEZ ROVIRA, 1996, pour le *León prodigioso* (1636) et *Entendimiento y verdad, amantes filósofos* (1673) de Cosme Gómez de Tejada.



l'évolution des territoires romanesques entre 1440 et 1599. Trois autres décriront ceux parcourus dans les romans du XVII<sup>e</sup> siècle.

La périodisation adoptée renvoie exclusivement à l'histoire du roman espagnol. Si je remonte à 1440 et au *Siervo libre de amor* plutôt qu'au XIII<sup>e</sup> siècle et au *Caballero Zifar*, premier récit fictionnel en prose rédigé en castillan, c'est que les fictions sentimentales constituent un précédent plus immédiat pour les romans du XVII<sup>e</sup> siècle, notamment par leur cadre géographique, qui oscille entre l'Espagne et l'Europe. La première borne choisie pour la période suivante (1550-1598) correspond au début de la décennie la plus féconde des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles en formes narratives nouvelles. Entre 1552 et 1559 apparaissent en effet les précurseurs des principaux genres développés au siècle : *Clareo y Florisea* (1552) et la traduction anversoise des *Éthiopiennes* (1554) sont les premières manifestations conservées du roman grec espagnol; le *Lazarillo de Tormes* (1554) sera institué après 1599 en précédent du *Guzmán de Alfarache* et en prototype du genre picaresque ; quant à la *Diane* (1559) de Montemayor et à l'anonyme *Abencerraje* (vers 1560), ils deviendront eux aussi des modèles génériques, à court et moyen termes. Enfin, 1599 est une date-charnière dans l'histoire du roman espagnol car la première partie du *Guzmán* constitue un événement littéraire en fonction duquel se définiront largement les plus novatrices des créations postérieures, qu'il s'agisse de l'œuvre de Cervantès, du genre picaresque ou encore du *Criticón*<sup>8</sup>.

Pour classer dans nos diagrammes les espaces parcourus dans les romans, il fallait se garder de commettre des « géographismes », c'est-à-dire d'essentialiser des constructions historiques, de recourir à des « métaphores qui transforment en formes politiques, en acteurs politiques ou en héros de l'Histoire des portions de l'espace »<sup>9</sup>. Ou, plus précisément, il fallait tenter de mettre en évidence les géographismes existant entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, sans les occulter derrière des catégories ultérieures<sup>10</sup>. À titre d'exemple, il serait anachronique de regrouper la Pologne, la Transylvanie et la Moscovie dans une même Europe de l'Est : la Pologne catholique, la Moscovie orthodoxe et la Transylvanie – ottomane et largement protestante – étaient nettement différenciées par les romanciers aussi bien que par les cosmographes du XVII<sup>e</sup> siècle ; et c'est aux Lumières, semble-t-il, qu'est due l'idée même

<sup>8</sup> Il ne s'agit certainement pas d'une pure coïncidence si ces renouvellements de l'écriture romanesque entre 1550 et 1599 coïncident avec deux fins de règne vécues comme des périodes de crise pour le royaume. Mais ce n'est ici pas le lieu d'examiner ce problème majeur.

<sup>9</sup> Voir Y. LACOSTE, 1976. L'Orient est le plus connu de ces géographismes, notamment grâce à E. W. SAID, 1978 (trad. fr. de 2005). Mais la division du monde en continents est un autre de ces essentialismes géographiques. Voir à ce propos M. W. LEWIS et K. E. WIGEN, 1997.

<sup>10</sup> Il va de soi que les représentations géographiques évoluèrent considérablement entre le XV<sup>e</sup> siècle et le XVII<sup>e</sup> siècle. Les graphiques tentent d'en tenir compte, mais des simplifications sont inévitables.

d’une Europe orientale<sup>11</sup>. Pour éviter des découpages territoriaux intempestifs, nos graphiques reprennent donc les toponymes apparaissant dans les romans. Ou, lorsque ces lieux sont trop nombreux, ce sont le plus souvent les divisions territoriales adoptées par Giovanni Botero dans ses *Relazioni universali* (mais globalement établis depuis Strabon et Ptolémée) qui ont été reprises<sup>12</sup>. D’où la présence de termes désuets comme « Scandie » ou « Germanie ».

Dans ces figures, la Grèce comprend donc Constantinople, la Thrace et la Macédoine, comme l’entend Strabon dans sa *Géographie* (Livre VIII, chap. I, 1). À l’instar de Botero, je n’établis donc pas de distinction ici entre la Grèce antique, médiévale ou ottomane, ni entre Byzance, Constantinople et Istanbul.

Les Pays-Bas du premier diagramme sont les dix-sept Provinces qui, une fois scindées, deviendront les Provinces-Unies et les Pays-Bas espagnols, dont les Flandres et la Hollande ne sont que les plus célèbres<sup>13</sup>. Dans les tableaux suivants, je reprends la distinction établie dans les romans entre Flandres et Hollande.

La Scandie, parfois déjà nommée Scandinavie, recouvre les régions de Scanie, Norvège, Gothie, Suède, Laponie, Bothnie et Finlande<sup>14</sup>. Quoique la réédition de 1748 ajoute à la Scandie le royaume du Danemark (p. 158), je maintiens la distinction entre eux, pour rendre compte de la multiplicité des acteurs historiques dans la région.

L’appellation « Germanie » est préférée aux termes d’Allemagne ou de Saint-Empire. Le premier faciliterait une confusion avec les contours de l’Allemagne actuelle ; quant au Saint-Empire, son territoire ne recoupe aucune division géographique établie. Suivant Botero, je donne « le nom de Germanie à toute la terre de langue allemande, qui s’étend de la Meuse à la Vistule, et des Alpes à l’Océan » (Arctique)<sup>15</sup>. La Germanie comprend donc la Carinthie et la cour d’Autriche où passe le *Tratado notable de amor* de Joan de Cardona et une partie de la Pologne, même s’il demeure nécessaire de faire figurer celle-ci à part.

<sup>11</sup> Voir L. WOLFF, 1995.

<sup>12</sup> Le choix des *Relazioni universali* comme texte de référence a deux motifs. Tout d’abord, en l’absence de publications espagnoles d’envergure avant le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle, l’ouvrage du religieux florentin fut la seule cosmographie passée au castillan directement en Espagne et plusieurs fois éditée (quatre fois entre 1599 et 1622). Les cosmographies allemandes et françaises (de Münster, Belleforest ou Thevet) puis les coûteux atlas flamands, hollandais et français – parfois censurés, lorsque leurs auteurs étaient soupçonnés de protestantisme – eurent une diffusion beaucoup plus limitée, même lorsqu’ils furent traduits depuis Anvers ou Amsterdam (voir A. HERNANDO RICA, 2000). L’autre raison motivant la référence à Botero est la certitude qu’il fut lu par Gracián, et la possibilité que d’autres romanciers du XVII<sup>e</sup> siècle l’aient aussi consulté.

<sup>13</sup> Voir G. BOTERO / J. REBULLOSA, 1603, f<sup>o</sup> 66r.

<sup>14</sup> *Ibid.*, f<sup>o</sup> 126.

<sup>15</sup> *Ibid.*, f<sup>o</sup> 83r : « damos nombre de Germania a toda la tierra de lengua Alemana, la cual se extiende, desde la Mosa, hasta la Vístula, y de los Alpes, al Océano » (graphie modernisée).

La Hongrie des diagrammes dépasse largement les limites actuelles du pays et comprend notamment la Transylvanie et la Slavonie (dont l’Albanie et la Macédoine)<sup>16</sup>. Dans la France a été incluse la Gaule d’*Amadis*, à la fois par commodité et parce que la Gaule romanesque peut être associée vraisemblablement à la (petite) Bretagne<sup>17</sup>.

Passant à l’Asie, seconde partie du monde dans l’ordre adopté par la plupart des cosmographies, la Syrie comprend « la très vaste province située entre l’Euphrate, la Cilicie, l’Arabie et la mer Méditerranée. [...] Elle se divise en cinq provinces qui sont la Palestine, la Phénicie, la Céléstyrie, la Syrie et la Commagène »<sup>18</sup>. Elle inclut donc Jérusalem (*Tirante el Blanco, Angelia y Lucenrique*) et Babylone (*Entendimiento y verdad*), mais aussi l’Asie mineure ou Troade et donc l’Éphèse (*Clareo y Florisea*).

En Afrique, la Berbérie (ou Barbarie) recouvre toute la rive sud de la Méditerranée, à l’exclusion de l’Égypte. Botero note qu’elle comprend les deux Mauritanie, l’Afrique mineure la Cyrénaïque et la Marmarique<sup>19</sup>. Plus clair pour nous, Louis Moréri indique dans son *Grand dictionnaire historique* (1674) que la Berbérie (la *Barbaria* latine), est la partie de l’Afrique divisée en six royaumes, Barca, Tripoli, Tunis, Alger, Fez et Maroc.

Il aurait été possible de classer les îles à part, comme le fait Botero suivant l’usage établi par Diodore de Sicile, Strabon et Ptolémée. Cela aurait présenté l’avantage de maintenir le statut ambigu et la localisation incertaine de plusieurs lieux romanesques (notamment la Thulé du *Persiles*, l’île apparemment caribéenne d’*Eustorgio y Clorilene* ou celle de *Semprilis et Genorodano* qui semble voguer quelque part entre le nord et l’ouest de l’Afrique, entre la Méditerranée occidentale et les Canaries). Mais, en distinguant îles et continents à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Botero perpétue une tradition des *isolarii* déjà sur le déclin. En effet, des cosmographes antérieurs comme Ortelius et Anania<sup>20</sup> avaient déjà pris le parti d’ancrer les îles à la terre ferme en les introduisant dans leur description des quatre parties du monde<sup>21</sup>.

Notons que les graphes à venir ne peuvent se substituer totalement au tableau sur lequel ils se fondent, car ils en schématisent le contenu. Le tableau distingue en effet trois types d’espaces fictionnels : 1) les lieux principaux, c’est-à-dire ceux où les protagonistes séjournent durablement ou dont la traversée occupe un espace textuel conséquent ; 2) les

<sup>16</sup> *Ibid.*, f° 106r.

<sup>17</sup> Voir J. M. CACHO BLECUA, 1987-1988, p. 158.

<sup>18</sup> Je traduis ici la version espagnole des *Relazioni universali* par J. REBULLOSA, 1603, f° 166r.

<sup>19</sup> *Ibid.*, f° 208r.

<sup>20</sup> Voir A. ORTELIUS, *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570 et L. ANANIA, *La universal fabrica del mondo*, Naples, 1573.

<sup>21</sup> Sur les livres des îles dans la littérature géographique ou romanesque, voir F. LESTRINGANT, 2002, et D. WOODWARD, 2007, p. 236-284.

espaces secondaires, regroupant les trajets des comparses, ceux résumés en de brefs sommaires et, le cas échéant, le cadre des nouvelles intercalées ; et 3) les destinations de voyages virtuels, qu'ils soient amorcés puis interrompus, simplement envisagés ou totalement inventés. Cette distinction vise à maintenir la hiérarchie établie entre les différents espaces romanesques, à nuancer la lecture des itinéraires principaux par le contrepoint des trajets secondaires, ainsi qu'à mieux cerner les possibles narratifs écartés par l'auteur. Dans les diagrammes, en revanche, l'hétérogénéité de ces trois types d'espaces est écrasée : les destinations virtuelles n'apparaissent pas, tandis qu'espaces principaux et secondaires sont indifférenciés. Ce procédé a l'avantage de signaler la fréquence à laquelle sont abordées les différentes régions, dans l'absolu ; mais il doit être pondéré par une mesure de leur poids relatif dans les textes.

Précisons d'emblée les limites de ces diagrammes, simple travail préparatoire pour un chantier en cours. Tout d'abord, le champ entier de la nouvelle a été écarté, malgré sa parenté avec le roman. Ce choix a deux motifs : l'extension du corpus, impossible à embrasser ici, et l'existence de quelques études offrant un contrepoint utile à nos observations sur le roman<sup>22</sup>. Ensuite, mon aperçu des romans eux-mêmes est loin d'être exhaustif. Relativement représentatif pour ceux publiés au XVII<sup>e</sup> siècle, il est beaucoup plus lacunaire pour les textes antérieurs. À titre d'exemple, seuls quatre livres de chevalerie y apparaissent sur un corpus de soixante à quatre-vingts titres<sup>23</sup> : *Tirant lo Blanc*<sup>24</sup>, un texte fondateur, et les trois plus gros succès éditoriaux du genre, *Amadis de Gaula*, *Palmerín de Oliva* et *El caballero de la Cruz*<sup>25</sup>. Les chiffres provisoires tirés de ce tableau seront donc suppléés par des études décrivant la géographie où évoluent de préférence les récits chevaleresques, ainsi que les fictions sentimentales et les romans pastoraux.

Par ailleurs, il faudrait évaluer la diffusion des fictions considérées, afin de conjecturer combien de lecteurs ou d'auditeurs (situés dans quels territoires) purent accéder aux représentations géographiques qu'elles transmettent. Or, mon tableau tient compte de la

<sup>22</sup> Sur la géographie dans la nouvelle espagnole du Siècle d'Or, voir F. COPELLO, 1987, 1990, 1996 et 2009 ; I. COLON, 2001, p. 63-66 ; A. L. BAQUERO ESCUDERO, 2003 ; J.-M. LASPERAS, 2008.

<sup>23</sup> Les estimations du corpus des *libros de caballerías* varient selon que l'on inclut ou non les textes antérieurs à l'*Amadis*, les « récits-fantômes » dont on ne conserve que le titre, les textes traduits de langues étrangères et les récits chevaleresques brefs. S. CARRASCO URGOITI, 2001, p. 15, en évalue le nombre à environ quatre-vingts. J. GUIJARRO CEBALLOS, 2007, p. 29-31, adopte un critère restrictif et en retient soixante. E. J. SALES DASI, 2004, p. 181-186, en répertorie soixante-quinze, entre le début du XVI<sup>e</sup> et les années 1620.

<sup>24</sup> Si j'inclus dans mon corpus *Tirant lo Blanc* (1490) de Joanot Martorell, alors qu'il fut écrit en valencien, c'est parce que de nombreux lecteurs, comme Cervantès, purent le prendre pour un texte castillan de 1511. En effet, les éditions de *Tirante el Blanco* occultaient leur statut de traduction et le nom de l'auteur. Voir M. DE RIQUER, 1990, p. lxxxiii).

<sup>25</sup> Sur le succès éditorial de ces trois livres de chevalerie, voir M. S. CARRASCO URGOITI, 2001, p. 37.

production, mais pas de la réception des romans. Il met ainsi sur le même plan des ouvrages fréquemment réédités et des textes plus confidentiels. Assumons donc que les observations à venir renseignent uniquement sur les géographies romanesques créées par les auteurs ; il faudra étudier ultérieurement leur impact potentiel sur l’imaginaire spatial des lecteurs.

Pour mieux comprendre l’évolution des géographies fictionnelles, il faudrait tenir compte de romans écrits en d’autres langues, mais aussi d’autres genres. Cette étude mettrait probablement au jour des spécificités, mais aussi relations d’intertextualité transcendant les frontières linguistiques et génériques. Elle permettrait aussi de voir que les diverses représentations littéraires d’un espace géographique – et notamment de l’Europe – contribuent à en réinventer la perception. Mais c’est là un projet qui exigerait plusieurs années et des efforts collectifs<sup>26</sup>.

En revanche, être tributaire des résultats d’autres chercheurs n’est pas un obstacle à mon projet. Comme l’écrit F. Moretti, cette dépendance évite de trouver dans les textes ce que nous y cherchons et constitue « un bon correctif à nos propres désirs »<sup>27</sup>. De plus, il nous suffit ici d’appréhender les textes à distance. Il s’agit moins dans l’immédiat de les « lire » de près que de les « voir » de loin, de dégager les masses structurant leurs géographies fictionnelles. Si F. Moretti applique ce qu’il appelle le *distant reading* à d’immenses corpus qu’aucun individu ne saurait appréhender seul (tels le roman du XIX<sup>e</sup> siècle ou la *Comedia* du Siècle d’Or), le principe d’une première approche des textes fondée sur des données quantitatives sera donc repris ici, bien que mon objet ait des proportions plus modestes. Car l’intérêt principal de ces relevés statistiques est de faire apparaître des problèmes que la lecture de textes isolés ne laisse pas toujours percevoir.

---

<sup>26</sup> Dans l’immédiat, je renverrai seulement aux quelques travaux consultés pour cette étude. Sur l’usage de la cartographie par les auteurs littéraires dans l’Europe des XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, en général, voir les articles réunis par D. WOODWARD, 2007, p. 401-476.

Sur la géographie dans les romans français du XVII<sup>e</sup> siècle, plus précisément, voir E. KELLER et T. LASSALLE, 1999, et les travaux de F. LESTRINGANT, notamment 1993 et 2002. Sur la géographie dans le roman européen du XIX<sup>e</sup> siècle (et sur le roman dans la géographie européenne), voir F. MORETTI, 2000.

Pour la *Comedia*, voir notamment M. A. MORINIGO, 1946 ; A. MAS, 1967 ; F. B. PEDRAZA JIMENEZ, 2003.

Pour les espaces investis par les épopées espagnoles, voir notamment E. CARILLA, 1997, et R. PADRON, 2004.

Pour le théâtre élisabéthain et Shakespeare, voir J. GILLIES, 1994 ; R. HELGERSON, 1994, et F. LAROQUE, 2005.

Pour l’usage des cartes et de la géographie par l’Arioste, voir F. DOROSZLAÏ, 1998.

<sup>27</sup> Voir F. MORETTI, 2008, p. 51.

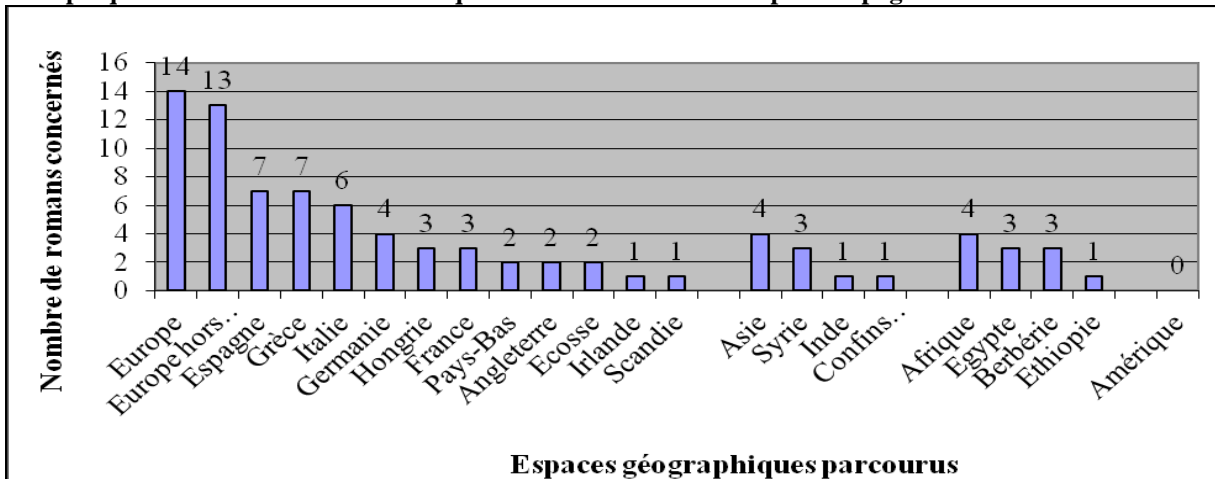
## B – Observations

La prise en compte de nos quatre-vingts textes, complétée par des lectures critiques, amène d’abord à confirmer que le roman espagnol connaît une « domestication » progressive à partir des années 1550. Elle fait aussi apparaître que, contrairement au centre ibéro-italien du roman espagnol, souvent représenté de manière nuancée, précise et multiforme, les espaces plus lointains, rarement évoqués, sont décrits de façon très sommaire : les romans leur associent un nombre restreint de formes et de fonctions, et leur géographie est schématisée, voire soumise à des distorsions.

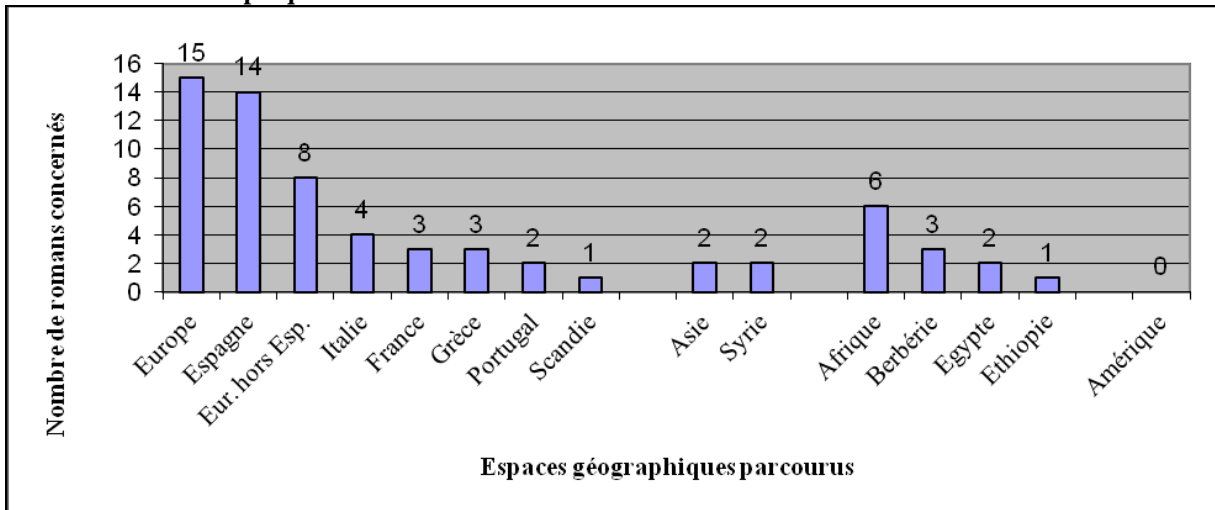
### *Un resserrement progressif de la géographie romanesque*

Deux premiers graphiques, complétés par des lectures critiques, aideront à percevoir les inflexions de la cartographie romanesque avant le XVII<sup>e</sup> siècle.

**Graphique 2 : Cadre de l’action dans quatorze récits de fiction en prose espagnols des années 1440-1549**



**Graphique 3 : Cadre de l’action dans seize romans des années 1550-1598**



Sans faire schématiquement des années 1550 une ligne de partage entre deux versants de la fiction narrative espagnole, la distinction adoptée dans ces graphiques met en évidence un premier phénomène majeur, qui s’accroît après 1598 : le resserrement progressif du cadre géographique où se déroule l’action des romans. On constate en effet que les espaces lointains, d’abord dominants, sont peu à peu supplantés par le territoire péninsulaire.

Parmi nos quatorze récits datant des années 1440-1550, pas plus de six parcourent l’Espagne, et seule la *Célestine* s’y déroule entièrement. Et la ville qui constitue le décor de cette tragi-comédie en prose n’est pas nommée : l’espace urbain y intéresse moins en tant que lieu géographique que comme milieu social. Dans le même temps, treize récits se déroulent tout ou partie dans d’autres territoires européens, voire en Asie ou en Afrique (quatre textes pour chacune de ces parties du monde). Et cette domination des espaces extérieurs à l’Espagne serait écrasante si nous tenions compte de l’ensemble des livres de chevalerie écrits dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, et de leurs nombreuses rééditions<sup>28</sup>.

Au cours de son évolution, le genre chevaleresque consolide en effet certains référents spatiaux qui fonctionneront comme centres chevaleresques : en partant de l’Angleterre, on tend à un déplacement vers Constantinople, sans oublier la cour de Rome, et l’action s’étend souvent depuis l’Empire byzantin vers l’orient asiatique ou le nord de l’Afrique. Et, irradiant depuis cet axe Londres-Constantinople, certaines fictions s’aventurent dans des espaces plus exotiques encore : la série des *Clarianes* entreprend de situer l’action chevaleresque en Europe du Nord, sur les côtes baltiques et allemandes ; et les voyages vers des territoires légendaires ne manquent pas, comme ceux du *Guarino Mezquino* (1512) dans le royaume du Prêtre Jean<sup>29</sup>. C’est donc tout l’œkoumène – la terre habitable des Anciens – que tendent à explorer les livres de chevalerie. Mais la péninsule Ibérique elle-même reste à l’écart du monde chevaleresque, jusqu’à l’entreprise *nunca vista* de Don Quichotte.

Cependant, un début de resserrement est déjà à l’œuvre dans les fictions sentimentales, cellules-souches ou laboratoires de la fiction narrative du Siècle d’Or. L’action, d’une part, n’y dépasse guère les frontières de l’Europe : la dialectique entre l’appel du lointain et l’attachement à l’espace proche s’y manifeste avant tout comme une tension entre un horizon européen et un cadre péninsulaire. Ainsi, dans le *Siervo libre de amor* (vers 1440), *Arnalte y Lucenda* (1491) et la *Cárcel de amor* (1492), le récit est polarisé par deux espaces

---

<sup>28</sup> Entre 1508 et 1550, les livres de chevalerie connurent en Castille quatre-vingt-quatorze éditions, soit près des deux tiers des quelque 150 publications recensées entre 1508 et 1602. Voir D. EISENBERG, 1979, cité par A. CABARCAS ANTEQUERA, 1992, p. 95.

<sup>29</sup> Voir E. J. SALES DASI, 2004, p. 120.

hétérogènes : l’Espagne familière (la Galice, la Castille ou la Sierra Morena) et la lointaine Europe (îles Britanniques, Pologne, Hongrie ou Grèce). La proximité du cadre espagnol est propice à la fiction autobiographique et aide le lecteur à entrer dans la fable ; la réduction du champ facilite l’introspection amoureuse. Quant aux contrées distantes, elles sont le territoire de la geste chevaleresque, autre pôle narratif de ces textes hybrides. La projection vers des lointains est également nécessaire pour justifier le questionnement de règles sociales contraignantes ou d’un pouvoir royal injuste. La distanciation est alors un outil de pensée. D’autre part, la difficulté à concilier l’intension de l’analyse amoureuse et l’extension du champ d’action militaire, le déclin progressif de l’idéal courtois et la volonté chez les auteurs de se distinguer du modèle chevaleresque, ont pu contribuer (entre autres causes) à la contraction de l’espace narratif dans plusieurs fictions sentimentales postérieures. L’anonyme *Questión de amor* (1513) et le *Veneris tribunal* (1537) de Ludovico Escrivá se situent par exemple dans des villes italiennes, cadre propice aux débats académiques sur le thème amoureux, mais aussi aux intrigues bourgeoises (inspirées des *novelle*), centrées sur la consommation de l’amour<sup>30</sup>.

Mais c’est surtout à partir des années 1550 que s’accomplit un recentrage sur la péninsule Ibérique, dans les romans les plus novateurs. Parmi les seize textes de mon corpus pour les années 1550-1598, quatorze traversent l’Espagne et huit s’y cantonnent ; par contraste, seuls deux d’entre eux se situent entièrement hors d’Espagne – la *Queja y aviso* (1553) de Juan de Segura et *La enamorada Elísea* (1594) de Jerónimo de Covarrubias<sup>31</sup>. Ces exceptions confirment la règle, puisque la première est une manifestation tardive de la fiction sentimentale, tandis que la recherche d’exotisme expérimentée par Covarrubias dans son roman pastoral a eu peu de succès, l’ouvrage n’ayant jamais été réédité. Il faudrait bien sûr nuancer cette inversion de tendance en rappelant que des livres de chevalerie, répondant à l’appel du lointain, continuent d’être écrits jusque dans les années 1620<sup>32</sup>. Mais la vogue de la littérature chevaleresque décline progressivement dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, et ceux qui avouent, parfois à contre-courant, le plaisir qu’ils retirent de leur lecture, sont

<sup>30</sup> Voir M. A. TEJEIRO FUENTES, 2007, p. 107.

<sup>31</sup> Cette information reste à vérifier, car elle est uniquement fondée sur les résumés proposés respectivement par M. A. TEJEIRO FUENTES, 2007, p. 81 et F. LOPEZ ESTRADA, 2001, p. 167-168.

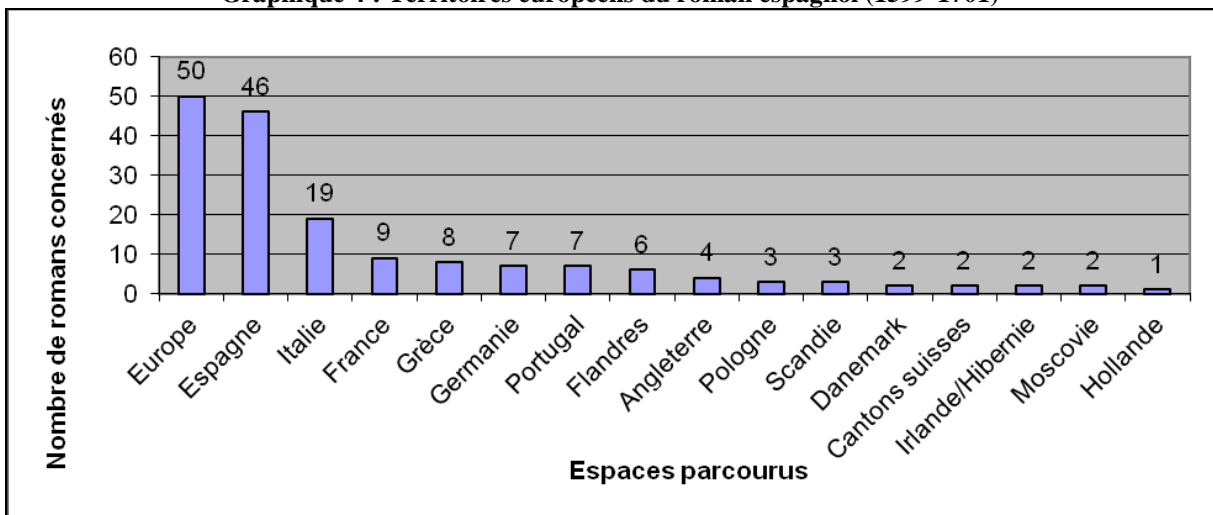
<sup>32</sup> Ainsi le manuscrit de la Cinquième partie de l’*Espejo de príncipes y caballeros* est postérieur à 1623. Voir E. J. SALES DASI, 2004, p. 182.



visiblement les témoins d’une époque passée : saint Ignace, sainte Thérèse d’Avila – encore adolescente, l’empereur Charles Quint<sup>33</sup>.

Il est donc probable que, pour les éditeurs et les lecteurs de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, le choix d’une géographie exotique ait été le symptôme d’une écriture surannée. Cette hypothèse contribuerait à expliquer que, des quatre principales formes narratives ayant fait leur apparition après 1550, seul le roman grec (avec *Clareo y Florisea* et la traduction anversoise des *Éthiopiennes*) ait adopté la petite échelle, c’est-à-dire les vastes étendues des anciens romans-voyageurs. Suivant l’exemple du *Lazarillo*, de l’*Abencerraje* et de la *Diane*, la plupart des romans picaresques et pastoraux et tous les récits morisques se dérouleront dans les limites du territoire péninsulaire, voire à l’échelle d’une contrée. Et cette tendance au recentrement de l’espace romanesque s’observe jusque dans le roman grec. J’ai déjà indiqué en introduction que ce processus s’enclenchait dès le *Clareo y Florisea* (1552) : Núñez de Reinoso introduit des épisodes espagnols quand il s’écarte de son modèle Achille Tatius<sup>34</sup>. Quant à la *Selva de aventuras* (1565 et 1582), de Jerónimo de Contreras, toute l’action principale s’inscrit entre la péninsule Ibérique, l’Italie et Alger, triangle où se concentrera l’essentiel des intrigues romanesques au XVII<sup>e</sup> siècle, comme l’indiquent les deux diagrammes suivants.

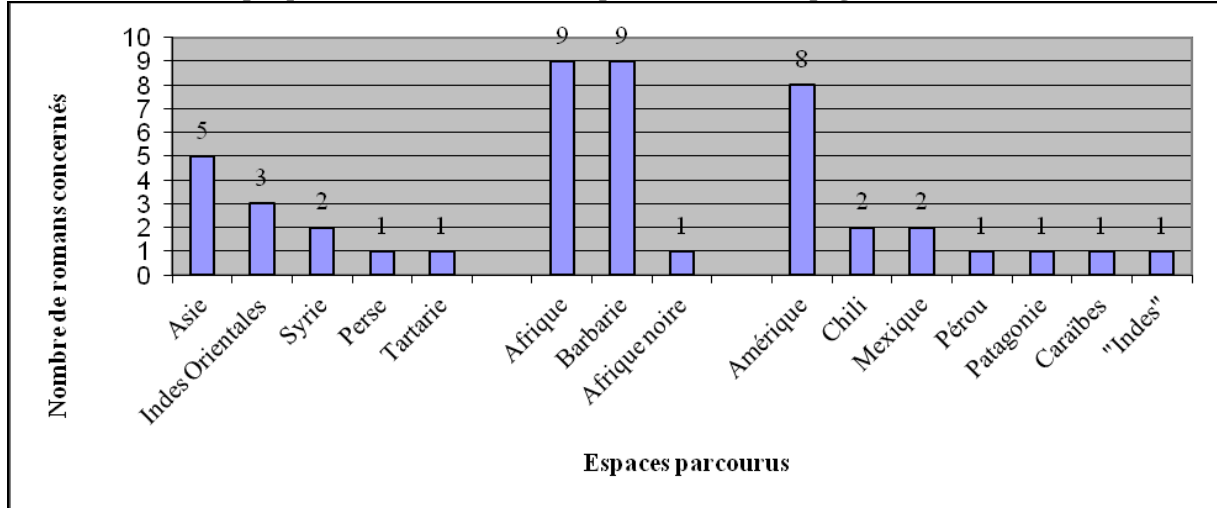
Graphique 4 : Territoires européens du roman espagnol (1599-1701)



<sup>33</sup> J. CANAVAGGIO, 2003, p. 291. *Belianís de Grecia* (1547 et 1579) de Jerónimo Fernández est le dernier grand succès éditorial des livres de chevalerie (M. S. CARRRASCO URGOITI, 2001, p. 38). Après 1570, seules quatre nouvelles fictions chevaleresques sont publiées (*Don Quichotte* mis à part). Un autre symptôme du recul de ces fictions sur le marché éditorial est le nombre important de manuscrits inédits après 1550 : on en compte douze dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle (dont la plupart sont de la fin du siècle) et deux datant du début du XVII<sup>e</sup> siècle (d’après E. J. SALES DASÍ, 2004, p. 181-186).

<sup>34</sup> Sur l’adaptation du roman hellénistique par Alonso Núñez de Reinoso, voir C. MARGUET, 1999.

**Graphique 5 : Territoires non-européens du roman espagnol (1599-1701)**



*Une hiérarchisation concentrique de la géographie romanesque*

Si une contraction de l'espace romanesque est déjà amorcée par les formes nouvelles apparues après 1550 (et déjà plus tôt, au cours de l'évolution des fictions romanesques), c'est au XVII<sup>e</sup> siècle que s'impose nettement la prééminence du territoire péninsulaire. Et, autour de ce centre, la carte romanesque s'organise en une série de zones concentriques, les espaces les plus lointains étant globalement les moins représentés.

Quoique cela ne soit pas directement l'objet de cette étude, précisons que le territoire espagnol lui-même est fortement hiérarchisé dans les romans du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est l'axe Castille-Andalousie ou Madrid-Cadix qui concentre une majorité de romans, suivi par la transversale Lisbonne-Valence-Barcelone. Le quart nord-ouest de la péninsule est quasiment absent de la carte romanesque du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>.

Autour de ce centre, la géographie investie par les romans du XVII<sup>e</sup> siècle peut être divisée en trois ensembles d'importance décroissante (quantitativement). Le premier est constitué par l'Italie, les territoires musulmans du pourtour méditerranéen – la Grèce et Constantinople, désormais ottomanes, ainsi que la Berbérie – et la côte méridionale de la France. Le cœur du monde romanesque espagnol demeure donc le triangle Espagne-Italie-

<sup>35</sup> Ainsi, lorsque la Galice est mentionnée, c'est presque toujours comme le lieu d'une origine modeste (*El pasajero*) ou infâmante, comme une tache originelle (*La hija de Celestina*, *La garduña de Sevilla* ou *Estebanillo*). Ceci rejoint les jugements péjoratifs recueillis par M. HERRERO GARCIA, 1966, p. 202-225. Mises à part certaines allusions dans la *Diane* à la Galice (ou « Galia »), la seule exception notable que je voie à ce dénigrement de la Galice apparaît dans la nouvelle intercalée du *Viaje entretenido* d' A. de ROJAS (éd. de J.-P. RESSOT, 1972, p. 236 et sq.).

Barbarie, le passage par Constantinople n'étant souvent qu'une péripétie succédant à la capture des protagonistes par des pirates barbaresques entre l'Espagne et l'Italie<sup>36</sup>.

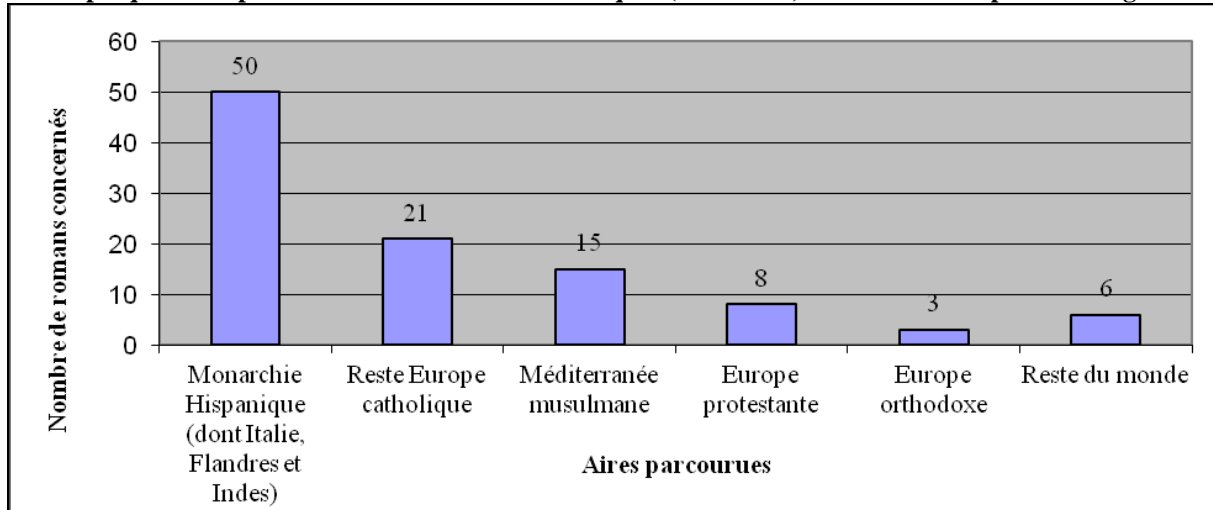
Vient ensuite une constellation de lieux distants les uns des autres, mais parcourus à la même fréquence (dans sept ou huit de nos romans) : le Portugal, les Flandres, la Germanie et, éventuellement, l'Amérique. Il arrive que ces espaces occupent un rang de choix dans tel ou tel roman : le Portugal est privilégié par Machado da Silva dans sa *Tercera parte de Guzmán de Alfarache* (manuscrit du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle) ; les Flandres sont le « centre » d'Estebanillo, comme nous aurons l'occasion de le voir ; le héros de *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique* (vers 1623-1628) est l'héritier du duc de Bavière ; et l'*Historia tragicómica de don Enrique de Castro* (1617) du Français Loubayssin de la Marque est centrée sur le Chili. Mais, dans la plupart des cas, le Portugal, les Pays-Bas espagnols, la Germanie et l'Amérique ne sont que le théâtre d'actions épisodiques.

Le dernier ensemble regroupe les marges de ce monde romanesque. Au nord et au nord-est, on y trouve l'Angleterre, la Pologne, la Scandie et le Danemark, ainsi que l'Irlande, la Moscovie et la Hollande. Si, à l'est, l'Asie est parcourue dans cinq romans, trois d'entre eux se limitent aux colonies portugaises (Manille ou Goa), tandis que la présence isolée de la Perse et de la Tartarie ne masque pas l'absence de la Chine (Catay), du Japon ou de l'Inde. Au sud, l'Afrique subsaharienne est tout aussi peu représentée, puisque seul un roman y aborde. Quant à l'Amérique, à l'ouest (qui apparaît dans huit textes), elle est également marginale, car les romans concernés ne s'y déplacent qu'épisodiquement, à l'exception de l'*Historia tragicómica de don Enrique de Castro* du Français Loubayssin de la Marque. De plus, elle ne constitue pas un tout, puisque les colonies des Indes occidentales ne sont abordées que par cinq ou six romans (selon que l'on inclut ou non le roman de Loubayssin, qui relate la guerre de résistance des Araucans à la conquête espagnole), tandis que deux ou trois romans approchent les Caraïbes, la Patagonie ou le Chili comme des espaces extérieurs à la Monarchie et largement sauvages. Enfin, aucun roman, à ma connaissance, n'inclut le moindre épisode situé explicitement au nord du Río Grande.

Si la distance spatiale par rapport à l'Espagne est l'un des critères fondant la hiérarchisation du monde romanesque, la différence politico-religieuse en est un autre, comme l'atteste un dernier diagramme :

---

<sup>36</sup> On pourrait aller jusqu'à dire que, dans le monde romanesque, la capitale ottomane devient la périphérie d'Alger et de Tunis.

**Graphique 6 : Répartition des territoires romanesques (1599-1701) selon un critère politico-religieux**

Sans surprise, la quasi-totalité de nos récits se déroulent tout ou partie dans la Monarchie hispanique<sup>37</sup>. Ce sont ensuite les autres pays catholiques d’Europe que nos romans parcourent de préférence (vingt romans) : notamment les principautés d’Italie, la France, la Pologne, les fiefs héréditaires des Habsbourg d’Autriche et la Bavière. Les zones protestantes et orthodoxes d’Europe y apparaissent beaucoup moins fréquemment<sup>38</sup>. La dernière colonne du diagramme (mal nommée « reste du monde ») signale la rareté avec laquelle le roman espagnol aborde des territoires extérieurs à la Monarchie hispanique qui ne soient ni chrétiens, ni soumis à l’Empire ottoman : la Tartarie, la Perse, Loango, certaines zones américaines rétives à la conquête ibérique – l’Araucanie, telles îles des Caraïbes et de Patagonie. Jusqu’ici, ces données font apparaître un classement fondé sur l’appartenance à un corps politique et/ou confessionnel : le Même est très présent dans les romans, l’Autre y est marginal. Reste une anomalie apparente : la part importante de romans (quinze d’entre eux) dont des personnages pénètrent sur des terres musulmanes. Les romanciers font donc surtout évoluer leurs personnages « en famille », dans des pays européens, catholiques et voisins ; mais, s’ils les

<sup>37</sup> Sont ainsi désignés l’ensemble des territoires de la couronne : l’Espagne, le Portugal entre 1580 et 1640 – ou 1668, année de son indépendance officielle –, les possessions italiennes (vice-royaume de Naples, Sicile, Sardaigne, Milanais et présides toscans), les Flandres et la Franche-Comté, les présides de Berbérie et les colonies d’outremer, dont l’empire portugais pendant l’union des deux monarchies.

<sup>38</sup> Le nombre relativement élevé accordé à l’Europe protestante pourrait même être revu à la baisse, car les pays protestants ne sont que très rarement le cadre de l’action principale. Dans *El peregrino en su patria* (éd. J. B. AVALLE-ARCE, 1973, p. 145-150), LOPE fait venir en pèlerinage à Montserrat deux pèlerins allemands ou flamands qui déplorent l’hérésie de leurs compatriotes et célèbrent la supériorité du catholicisme. Dans le *Persiles*, l’itinéraire principal (celui des héros rapporté par le narrateur) évite soigneusement tout pays ouvertement protestant ; l’Angleterre même est censée être catholique entre 1556 et 1558 ; mais le prince Arnaldo vient du Danemark, et la vraisemblance – si bien respectée dans l’essentiel du roman – exigerait qu’il soit considéré de confession luthérienne, même si rien n’est dit à ce propos. Estebanillo n’aborde qu’accidentellement dans un port anglais, poussé par une tempête (t. II, chap. 13, p. 354-359).

font sortir de cet espace commun, c’est avant tout pour les confronter à l’altérité musulmane, à un Autre voisin – généralement dans des épisodes de captivité.

Ces observations, qu’il faudrait systématiser, et surtout nuancer, coïncident globalement avec l’analyse réalisée par Fernando Copello du cadre géographique des nouvelles espagnoles publiées entre 1613 et 1624<sup>39</sup>. Un processus d’hispanisation très marqué est également à l’œuvre dans cette forme brève, à partir des *Nouvelles exemplaires*. Auparavant, les auteurs expérimentaient diverses formes en explorant de multiples espaces. Ainsi, la *Primera parte de varias aplicaciones y transformaciones* de Diego Rosell (probablement antérieure à 1607) assigne des groupes de villes distincts à deux types de récits. Les « transformations » expliquent un toponyme à partir d’une fable culminant par une métamorphose ; plus courtes, les « applications » expliquent le nom de villes sans recourir à des métamorphoses. Et à cette différence formelle correspond une distinction géographique. Les simples « applications » abordent des villes proches et familières aux lecteurs – Venise, Rome, Gênes, Barcelone, Carthagène, Málaga, Ronda, Grenade –, tandis que les « transformations » recherchent l’exotisme par un cadre spatio-temporel distant – Trébizonde, la ville de « Siria » en Moscovie, la Grèce, la Hongrie, la Thrace, l’Asie, Palerme et Babylone<sup>40</sup>. Cette quête de la variété et de l’émerveillement s’observait déjà dans les *Cuatro cuentos de ejemplos* (qui font voyager le lecteur en Macédoine, en Italie, en France et dans le nord de l’Europe), et elle se perpétue au XVII<sup>e</sup> siècle dans les *Noches de invierno* (1607) d’Antonio de Eslava<sup>41</sup>.

Mais observons plutôt le *Patrañuelo* (1567) du valencien Joan Timoneda. Dans ce recueil peuvent être distingués trois types de *patrañas* (fables ou balivernes), où le cadre

<sup>39</sup> F. COPELLO, 1990, t. I, p. 105-164, et 1996. Il semble que ces observations soient globalement valables pour les nouvelles postérieures.

<sup>40</sup> Voir F. COPELLO, 1996, p. 134.

<sup>41</sup> Comme le titre du recueil l’annonce, son récit-cadre présente une série de conversations tenues pendant des nuits d’hiver, entre quatre vieux marchands vénitiens. En plaçant ce récit-cadre à Venise, Eslava salue sans doute la tradition italienne de la *novella* (F. COPELLO, 1996, p. 135). Mais le choix de cette ville, carrefour entre l’Orient et l’Occident où affluent toutes sortes de denrées et de nouvelles, permet aussi de légitimer le récit à venir d’aventures survenues en des contrées lointaines. De plus, il n’est pas impossible que l’auteur, suivant l’exemple de Timoneda, s’applique à séduire un public de marchands lettrés auquel il rendrait hommage en en faisant non seulement des *lectores in fabula*, mais les pourvoyeurs et co-auteurs des nouvelles offertes en ce recueil. Quoi qu’il en soit, ces récits se situent dans un espace presque aussi étendu que les routes commerciales vénitiennes. Une première « histoire vraie » gravite autour de la Crète, mais on y mentionne un « bajel caramulzali roto y maltratado, que su derrota traía de la India oriental sujeta al Rey de Portugal [...] Cargado venía de salvajes indios y gente del todo negra y por aquellas partes jamás vista ». Les suivantes se déroulent en Syrie (autour d’une « Fuente del Desengaño » dont Gracián se souviendra peut-être dans le *Criticón*, I, 7 pour sa « fuente de los Engaños ») ; la seconde se déroule dans le royaume de Naples. Une autre, située entre l’empire de Grèce et la Bulgarie, est célèbre pour avoir inspiré à Shakespeare le sujet de *La Tempête*, car le protagoniste, un vieux roi magicien en exil, y construit pour sa fille un palais enchanté sous l’Adriatique. Une quatrième a pour cadre l’Empire ottoman. La Macédoine et la Pologne sont les théâtres de la suivante ; etc.

spatio-temporel correspond à un type d'action et de personnages spécifique. Un premier groupe (*patrañas* 6, 10, 12, 14, 18) ne mentionne aucun lieu ni époque, quoique l'action se passe vraisemblablement en Espagne : il s'agit de contes comiques d'inspiration folklorique, de portée universelle, et dont les personnages, de basse extraction sociale, n'ont pas de territoire propre qu'il faille mentionner. Un second groupe de récits se situe dans un espace et un passé lointains : la Méditerranée antique quand le récit se nourrit de la culture gréco-latine<sup>42</sup> ou le Septentrion médiéval lorsque le récit puise dans la littérature chevaleresque<sup>43</sup> ; la majorité des personnages sont ici d'origine princière, et la matière présente la gravité des genres élevés dont elle est imitée. Enfin, un troisième groupe (*patrañas* 2, 9, 15, 20, 22) est situé dans un espace intermédiaire, parfois assez distant, mais appartenant vraisemblablement à un univers familier pour l'auteur et le public qu'il visait : avant tout l'Italie des *novelle* (Rome, Naples, Bologne, Ferrare), mais aussi la côte méditerranéenne de l'Espagne (Barcelone et Valence), Paris et plusieurs places de la Méditerranée orientale liées à Valence par des routes commerciales – la Crète, Chypre, Jérusalem et même Constantinople. Le cadre chronologique de ces récits n'est pas précisé, mais pourrait être contemporain de l'écriture. Les personnages sont ici de rang intermédiaire, souvent de riches marchands ; et les récits, plus directement inspirés des *novellieri* italiens, ne sont ni comiques ni tragiques. Pour l'auteur-libraire de Valence, soucieux de contenter son public par une matière variée, l'exploration de divers espaces narratifs est donc l'occasion de mobiliser plusieurs traditions littéraires. Et, comme plus tard Diego Rosel, Timoneda expérimente une forme de bienséance géographique, assignant à un espace-temps familier et abstrait une matière comique et folklorique ; à des régions lointaines, la matière héroïque du fonds gréco-romain, du *Libro de Apolonio* ou des récits chevaleresques ; et, à l'entre-deux des routes commerciales, une matière médiane, plus proche de la vie urbaine de l'Espagne renaissante. C'est justement cette troisième voie qu'empruntera majoritairement la nouvelle post-cervantine.

En effet, sur les 137 récits brefs étudiés par Fernando Copello, qui tous mentionnent le lieu principal de l'action, 104 (soit 76%) sont localisés dans la péninsule Ibérique ou dans les possessions italiennes de la Monarchie hispanique. Cinquante de ces 104 nouvelles (soit 48%) se situent principalement dans le « centre » de la péninsule (c'est-à-dire la Castille moins sa

<sup>42</sup> Alexandrie est le lieu principal de la *Patraña primera*, puis viennent la Rome antique (*patraña* n°4), Antioche et Tyr (*patraña* n°11), la Médie (*patraña* n°16), la Thrace (*patraña* n°17).

<sup>43</sup> Le Danemark est le cadre de la septième *patraña* ; la huitième se déploie entre la Pologne, l'Italie, la France et l'Angleterre ; la *patraña* n°19 (qui rappelle un épisode anglais du *Roland furieux*) se déroule entre le Danemark et l'Écosse ; la *patraña* n°21 se déploie entre Londres et Jérusalem. Quant à la cinquième, elle a pour héros un roi de Palynodie (!) qui, ayant fait un enfant à sa sœur, part en pèlerinage à Rome pour expier sa faute, avant de devoir guerroyer contre le duc de Bourgogne...

partie nord – Burgos, Ségovie, Medina del Campo, etc.) ; trente (soit 29%) en Andalousie ; dix récits (10%) se répartissent dans la moitié est de la péninsule (entre les régions de Murcie et de Valence, l’Aragon et la Catalogne) ; et dix autres (10%) ont pour espace central la Sicile et Naples ; loin derrière viennent le « nord-ouest cantabrique » et le Portugal, avec deux récits chacun (1, 5% du total). Enfin les Flandres, la Franche-Comté et les Indes ne sont le cadre principal d’aucune de ces 137 nouvelles. Seul *Las fortunas de Diana* de Lope propose un épisode américain assez développé (dans les *Novelas a Marcia Leonarda*, 1621)<sup>44</sup>. Les Pays-Bas espagnols apparaissent ponctuellement, mais leur évocation se résume souvent à une parenthèse avec un rapide aperçu de la situation militaire dans cette palestre de l’Europe<sup>45</sup>. Quant aux territoires extérieurs à la Monarchie hispanique, leur présence est sporadique et surtout motivée, semble-t-il, par la recherche d’un cadre propice à une intrigue merveilleuse<sup>46</sup>.

### *Une géographie fonctionnelle*

La hiérarchisation de l’espace romanesque ne se limite pas l’inégale présence des différentes régions. Elle se mesure aussi qualitativement : les espaces de rang inférieur ont des fonctions limitées et spécialisées ; et leur géographie (localisation, description et mœurs des habitants), présentée de façon schématique, peut même être altérée selon les besoins du récit, notamment pour établir un contraste avec le centre de l’espace narratif.

La structuration de nombreuses géographies romanesques n’est pas sans rappeler le modèle inventé en 1933 par le géographe allemand Walter Christaller pour expliquer la hiérarchisation des villes<sup>47</sup>. Selon sa théorie des lieux centraux, qui prétend rendre compte de la taille des villes, de leur nombre et de leur répartition dans l’espace, une organisation idéale placerait au centre du territoire l’agglomération la plus peuplée, qui concentrerait le plus grand nombre d’activités spécialisées (productions, administrations et autres services). À la périphérie du territoire, les villes de second rang offriraient un éventail d’activités plus

---

<sup>44</sup> Dans cette nouvelle aux multiples péripéties, il advient que Diana, travestie en homme, devient *camarero* du duc de Béjar, *privado* de Ferdinand le Catholique, puis vice-roi, gouverneur et capitaine général de toutes les terres nouvellement conquises (Lope lui confère les trois titres). Cette (improbable) ascension lui permettra opportunément de sauver son amant Celio, condamné à mort pour avoir tué un capitaine déshonnéte.

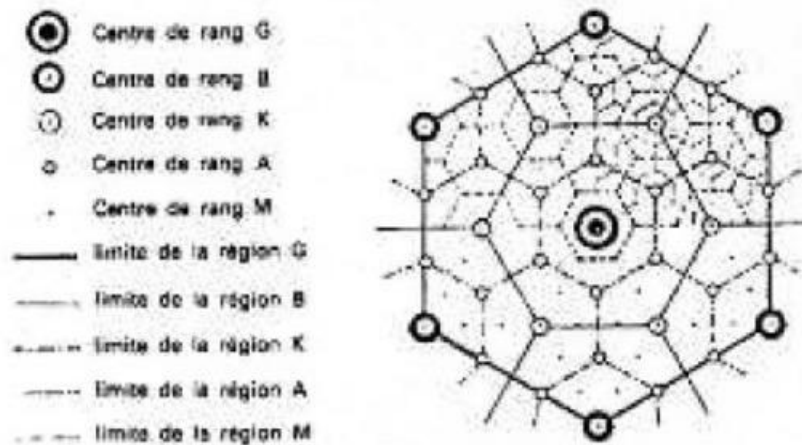
<sup>45</sup> F. COPELLO (1996, p. 131) note qu’une bonne partie de *El amante desleal* de Camerino s’y déroule, mais qu’il s’agit d’un cas plutôt isolé. Rappelons néanmoins que, dans la seconde partie apocryphe du *Quichotte* (64), la nouvelle du « Rico desesperado » se déroule aussi dans les Flandres, tout comme « Mal presagio casar lejos » de María de Zayas, dans ses *Desengaños amorosos* (1647).

<sup>46</sup> Voir A. L. BAQUERO ESCUDERO, 2003.

<sup>47</sup> Voir W. CHRISTALLER, 1933 (trad. ang. de 1966). Pour une brève description de ce modèle et de ses trois principes (principes de marché, de transport et administratif), voir l’article « Lieux centraux » rédigé par D. POUMAIN pour le site Hypergéographie : <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article47>

modeste ; enfin, entre la capitale et ces villes périphériques, des agglomérations de niveau toujours inférieur accueilleraient des activités de plus en plus basiques.

Figure 1 : Le système des lieux centraux selon W. Christaller



De façon similaire, les centres du monde romanesque (avant tout l’Espagne et l’Italie) ne sont pas uniquement les plus « peuplés », ceux qui accueillent le plus grand nombre de romans. Ce sont également eux qui accueillent la plus grande variété de « fonctions » : de types de genres, d’intrigues, de personnages, etc. Ils sont ainsi irréductibles à une image unique<sup>48</sup>. On ne peut en dire autant pour les périphéries du monde romanesque. Souvent, celles-ci ne sont parcourues que par des personnages secondaires et fonctionnent alors comme une coulisse de l’espace principal ; ou alors les protagonistes s’y déplacent, sans que les lieux soient caractérisés. Mais surtout, les romans n’attribuent généralement à ces marges que des fonctions basiques. Illustrons-le par deux exemples : les Flandres et les Indes occidentales, territoires de la Monarchie hispanique mais périphéries du monde romanesque.

Les Flandres, selon la figure 3 ci-dessus, sont explicitement parcourues dans six de nos cinquante romans de la période 1598-1701<sup>49</sup>. La liste devrait sans doute être complétée d’autres références, mais ce corpus suffit à nous faire apprécier le rang secondaire occupé par les Flandres dans les romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle. Car seul l’*Estebanillo* y situe une part conséquente de son action principale. Les autres textes n’y font que ponctuellement allusion, et souvent à propos de comparses. Les quelques références aux Pays-Bas espagnols sont donc loin d’épuiser les possibles narratifs qu’ils auraient pu fournir. Aucun romancier espagnol du

<sup>48</sup> Rome, par exemple, est un espace dont la représentation est non seulement abondante, mais extrêmement variée, dense et complexe. Il est impossible de rendre compte de sa représentation dans les romans espagnols sans passer par une étude serrée des textes.

<sup>49</sup> Il s’agit, dans l’ordre chronologique, du *Peregrino en su patria* (1604) de Lope de Vega; de la *Segunda parte de Don Quijote* (1614) d’Avellaneda; du *Pasajero* (1617) de Suárez de Figueroa; de l’anonyme roman grec *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique* (1623-28); de *Semprilis y Genorodano* (1629) d’Enríquez de Zúñiga, de l’*Estebanillo* (1646).



XVII<sup>e</sup> siècle n'a écrit par exemple sur la bourgeoisie flamande comme Mateo Alemán sur celle de Gênes. Estebanillo évoque bien les dégâts qu'il a commis, au cours d'une nuit d'ivresse, dans l'échoppe d'un fabricant de bougies<sup>50</sup> ; mais ce n'est là qu'une bouffonnerie parmi d'autres, et le reste de son récit néglige la vie économique de ces États. Pourtant, les manufactures flamandes ne sont pas méconnues des romanciers espagnols, qui évoquent fréquemment les tissus et dentelles de Cambrai ou d'ailleurs. De même, la vie de la cour bruxelloise n'est abordée que dans l'*Estebanillo*. Quant à l'histoire des guerres entre Provinces obéissantes et rebelles, elle ne constitue jamais la matière principale d'un récit, comme ce sera le cas dans le roman historique français avec le *Dom Carlos* (1672) de Saint-Réal ou l'*Histoire du comte d'Albe* (1684) de Mme de Scudéry. Avant l'*Estebanillo*, seul le *Peregrino* de Lope aborde ouvertement ces questions, par l'intermédiaire de deux pèlerins « flamands ou allemands ». Catholiques fervents, ils vont à Montserrat rendre hommage à l'Église romaine et à ses défenseurs espagnols<sup>51</sup> ; mais cet acte de dévotion est en lui-même une façon de neutraliser l'hérésie, de l'évacuer en tant que problème romanesque.

Finalement, dans la prose narrative de fiction en castillan – nouvelles et romans confondus –, les Flandres se réduisent presque à leur statut d'éternel champ de bataille. Lorsqu'un personnage doit devenir militaire, c'est presque toujours vers cette « Place d'armes de l'Europe »<sup>52</sup> que l'envoie le narrateur<sup>53</sup>. Pour autant, la guerre en elle-même n'est que rarement représentée. Le récit mentionnera parfois une bataille ou une trêve. En d'autres occasions, la guerre se résumera à la mort, s'il s'agit de supprimer un personnage encombrant. C'est le cas dans *Angelia y Lucenrique*, où les Flandres n'apparaissent que pour évacuer

<sup>50</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 7, p. 68-71.

<sup>51</sup> Voir L. DE VEGA CARPIO, *El peregrino en su patria*, éd. J. B. AVALLE-ARCE, 1973, p. 147. Pour apprécier, dans la seconde partie de cette étude, combien ce discours diffère de celui d'un autre pèlerin septentrional voyageant en Espagne – l'éloge de Tolède par Periandro/Persiles (*Persiles*, IV, 6, p. 664-665) –, voyons comment s'exprime un des personnages de Lope : « Está aquella nuestra mísera e infelicísima tierra tan infestada de errores, que el demonio y sus ministros han sembrado en ella, que para salir del peligro que podía correr mi salvación, como el que huye del lugar inficionado, elegí la católica España por asilo, donde habiendo estado algunos años (bien lo conocerás por mi lengua) no quise salir de ella sin visitar las estaciones que tiene tan dignas de maravillosa veneración. [...] y los que en nuestra patria nos preciamos de católicos envidiamos la bondad y fortaleza de vuestros príncipes y esta santa y venerable Inquisición, instituida por aquellos esclarecidos, felicísimos y eternamente venerables reyes, con que enfrenada la libertad de la conciencia, vivís quietos, humildes y pacíficos al yugo de la romana Iglesia [...] ». Le pèlerin évoque ensuite Juste Lipse, Luther et Charles Quint ; il loue l'action sanglante du duc d'Albe, condamne « les holocaustes » anglais – les exécutions de catholiques –, et le goût du vulgaire pour la nouveauté, qui expliquerait l'essor de la Réforme dans les contrées nordiques (p. 150).

<sup>52</sup> L'expression est celle d'un membre du Conseil d'État recueillie dans une consulte du 26 décembre 1602. Voir P. C. ALLEN, 2000, p. 70.

<sup>53</sup> Milan et l'Allemagne peuvent également jouer cette fonction, et parfois dans le même texte, mais les Flandres sont bien le lieu de la guerre par excellence dans les romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est également le cas dans les « anti-romans » français de Jean-Pierre Camus. Voir F. LAVOCAT, 1999.

honorablement un personnage jusqu'ici censurable<sup>54</sup>. Le détour par les Flandres sert encore, pour un cadet sans avenir en Espagne, à acquérir la gloire et un statut social<sup>55</sup> ; ou à se faire oublier de la justice ou d'ennemis personnels après un drame d'honneur. Je n'épuiserai pas les variations possibles sur ce thème, mais l'essentiel est que les romans ont tendance à réduire les Flandres à un théâtre guerrier, et à limiter la vie militaire à quelques fonctions narratives, comme écarter un personnage ou lui conférer le statut et le prestige nécessaires à la poursuite en Espagne d'une quête amoureuse qui vertèbre le récit.

*La varia fortuna del soldado Píndaro* (1626), de Gonzalo de Céspedes y Meneses illustre le faible parti que tirent les romanciers espagnols de la réalité flamande. Au vu du titre, le lecteur pourrait imaginer qu'une part conséquente du récit relatera l'expérience militaire du héros-narrateur, notamment dans les Flandres. Or les aventures de Píndaro se déroulent principalement en Espagne et, lorsqu'il atteint finalement les Pays-Bas, « théâtre prodigieux des plus grands exploits qu'aient contemplé ces siècles », le récit s'interrompt sans que l'ombre d'une arquebuse n'ait été aperçue. Dès lors, pourquoi ce voyage ? Avant tout, parce que Píndaro fuit des poursuites en Espagne. Ensuite, il n'est pas impossible que Céspedes y Meneses ait amené son personnage jusqu'à Malines pour justifier une digression plaisante sur un vieux fait divers : l'incendie d'une tour de la ville, frappée en 1546 par la foudre alors qu'elle contenait une réserve de poudre<sup>56</sup>. De plus, le narrateur annonce à la fin du récit une seconde partie, dont on peut imaginer qu'elle aurait intégré des épisodes militaires. Mais dans cette première partie, la seule existante, le déplacement vers les Flandres vise probablement à accentuer l'effet de surprise d'une anagnorèse qui vient clore le récit de façon édifiante. En effet, Píndaro arrive à Malines avec un esclave prétendument barbaresque (fait prisonnier lors d'une attaque contre des brigantins de corsaires) ; cet esclave, très malade, lui fait une révélation : il est en réalité Figueroa, son meilleur ami enlevé par des corsaires voilà plusieurs années ; quand Píndaro l'a capturé, il était devenu apostat... Repenti, Figueroa meurt en achevant son récit. En somme, sur les quinze colonnes finales du roman après l'arrivée de Píndaro à Malines (dans l'édition de la Biblioteca de Autores Españoles), trois sont consacrées à l'évocation de la ville et à l'incendie de sa tour et douze à un récit

<sup>54</sup> Voir A. CRUZ CASADO, 1989, t. II, p. 152.

<sup>55</sup> On le voit notamment dans *Semprilis y Genorodano* (éd. 1629, f° 134-136). Un jeune *letrado*, après avoir perdu quatre ans à briguer un poste à la cour, part pour les Flandres et l'armée. Cet espace flamand est donc vu ici comme un pis aller, comme une issue contrainte pour échapper à un espace vicié.

<sup>56</sup> Le narrateur explique que non seulement il s'autorise à « advertir y deleitar con varias digresiones siempre que la materia las permite », mais que ces digressions (ou divertissements) sont même l'objet de son livre : « Las historias y libros, particularmente el que voy escribiendo, admiten con razón aquestas variedades, y tal es mi propósito ». Voir G de CÉSPEDES Y MENESES, *Varia fortuna del soldado Píndaro*, éd. C. ROSELL Y LOPEZ, 1946, p. 368 et 369.

intradiégétique rapportant les aventures de Figueroa en Méditerranée. Périphérie narrative, les Flandres sont en quelque sorte instrumentalisées : leur principale fonction est de nous ramener vers le Sud et à la tension entre Espagne et Berbérie.

Les Indes occidentales sont elles aussi un centre secondaire sur la carte romanesque du Siècle d’Or<sup>57</sup>. Aucun récit de fiction écrit par un Espagnol des XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles n’a pour cadre premier ou pour matière centrale le monde américain, contrairement à ce qui se produit dans d’autres genres comme la *Comedia* et l’épopée. Et l’intérêt pour les Indes n’y apparaît que tardivement, et de façon tangentielle, pendant la majeure partie du XVI<sup>e</sup> siècle. Selon Héctor Brioso Santos, c’est uniquement à partir des années 1580-1590 que s’observe avec quelque force un « phénomène d’*appréhension*, d’*intérieurisation* et d’*appropriation* littéraire de l’Amérique ». Dès les années 1600-1620, il est difficile de trouver des œuvres littéraires qui ignorent complètement les Indes, mais les mentions demeurent généralement « pauvres, dispersées, inexactes et généralement dénigrantes pendant le XVII<sup>e</sup> siècle »<sup>58</sup>. Dans ces récits de fiction, les spécificités des territoires américains sont rarement développées : les paysages, l’histoire des cultures précolombiennes ou le quotidien de la vie coloniale, sont à peine transformés en matériau narratif<sup>59</sup>. Les Indiens eux-mêmes, objets d’intenses questionnements chez les théologiens, les juristes et les intellectuels moralistes de leur temps, sont presque ignorés des auteurs espagnols de fictions en prose. Ceux-ci, dans l’ensemble, réduisent le Nouveau Monde à une série de lieux communs : à sa prodigieuse richesse, et avant tout son or ; à l’exotisme de sa faune (perroquets ou animaux monstrueux) et plus souvent de sa flore (tabac, épices et autres plantes dont on peut faire commerce) ; à la syphilis, ce *mal indiano* qui permet d’associer les Indes à la lubricité ; et à la sauvagerie et l’idolâtrie des indigènes (communément naïfs, ignorants, lubriques et anthropophages, vivant à demi-nus, vêtus de plumes et armés d’arc...) <sup>60</sup>. Il est en effet rare que les romans représentent les Indiens comme

<sup>57</sup> Sur l’Amérique dans la prose littéraire espagnole des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> ainsi que des éclairages sur sa présence dans d’autres genres, voir H. BRIOSO SANTOS, 1999. Sur l’Amérique dans les romans picaresques, voir B. M. DAMIANI, 1991 et J. I. BARRIO OLANO, 2006. Dans la seconde partie de cette thèse seront mobilisées des études plus précises sur les fonctions des références américaines dans l’œuvre de Cervantès (D. DE ARMAS WILSON, 1988, 1991, 1995, 1999 et 2000 ; H. BRIOSO SANTOS, 2006).

<sup>58</sup> H. BRIOSO SANTOS, 1999, p. 44-49 (je traduis).

<sup>59</sup> Sur la description de l’Amérique dans la prose du Siècle d’Or, voir H. BRIOSO SANTOS, 1999, p. 44-49. D’après D. FINELLO, 2008, 128-131, Bernardo de Balbuena a bien mis à profit sa connaissance des paysages américains, dans *El Siglo de Oro* (1608), pour renouveler les topiques descriptifs du genre pastoral. Mais cette matière américaine y a servi à décrire les berges du Guadiana : s’il était légitime et louable de faire de l’Espagne une nouvelle Arcadie, il aurait sans doute été inconvenant (littéralement déplacé) de situer dans le Nouveau Monde un roman pastoral.

<sup>60</sup> Voir H. BRIOSO SANTOS, 1999, p. 240-265. On trouve notamment ce type de représentation des Indiens dans *Eustorgio y Clorilene*, d’Enrique Suárez de Figueroa ou dans *Marcos de Obregón* de Vicente Espinel, quand le

une figure idéale de l’homme naturel : ainsi, dans le *Criticón*, la *tabula rasa* qu’est Andrenio ne naît pas dans les Indes (occidentales ou orientales), mais à Sainte-Hélène, à mi-chemin entre l’ancien monde et le nouveau<sup>61</sup>.

Quand il se présente dans les romans du Siècle d’Or, le voyage en Amérique n’est qu’une étape transitoire, ou une fuite en avant pour des héros picaresques (l’aventurier Pablos et Lazarillo de Manzanares). Dans la plupart des cas, les personnages principaux ne s’installent pas dans les Indes, et le récit prête davantage attention à la préparation du départ et à la traversée (rituellement saluée par une tempête) qu’au séjour lui-même. À cet égard, *El soldado Píndaro* est de nouveau emblématique. Il advient que le protagoniste se rende vers Cuba ; l’itinéraire est indiqué ; mais, à peine arrivé, le héros-narrateur est déjà reparti. Des Indes, il ne mentionne que les richesses qu’il retire et les fruits exotiques. Des fruits dont il est fort déçu, du reste, après les attentes éveillées par ses lectures d’Acosta et du *Palentino* (probablement Diego Fernández de Palencia, vers 1520-1581) :

Así, vuelto en patacas el caudal, y las joyas, esperamos mi camarada y yo el volver a España, como en efeto se hizo, sin que en todo el camino nos sucediese cosa digna de ser contada: sólo a mí en Puertobelo, Cartagena y la Habana luego como llegué, y después a la vuelta, se me antojaron y supieron siempre aquellas tan decantadas y peregrinas frutas que escribe [*sic*] el docto Acosta y el Palentino, y otros encarecieron (digo los plátanos, guayavas, zapotes y guataques), antes a jirapliega y unguento blanco que a los sabores dulces que refieren y escriben; y trocara cuantas miré en las Indias por seis guindas de España, dos peras bergamotas, cuatro moscateles uvas o un melón de Guadix<sup>62</sup>.

Comme l’illustre ce passage, la traversée des Indes n’est souvent qu’un écart et une épreuve à surmonter pour regagner l’Espagne, les coffres remplis d’or. On ne va pas aux Indes, on en revient. C’est moins la réalité « américaine »<sup>63</sup> qui intéresse les romanciers que ses effets sur les individus et sur la société espagnols. C’est pourquoi la figure de l’*indiano*<sup>64</sup> est beaucoup plus fréquente et développée que celle de l’Indien, de l’esclave ou même du colon<sup>65</sup>. À travers l’*indiano*, c’est avant tout la cupidité et ses ravages qui sont l’objet des romans. Ainsi, l’irruption de l’Amérique dans le monde romanesque sert souvent à décrire un

---

docteur Sagredo et sa femme voyagent en Patagonie et affrontent des géants inspirés de l’*Odyssée* et des livres de chevalerie autant que des chroniques américaines.

<sup>61</sup> Cette observation a déjà été faite par Pedro Henríquez Ureña, cité par H. BRIOSO SANTOS, p. 245.

<sup>62</sup> Voir G de CÉSPEDES Y MENESES, *Varia fortuna del soldado Píndaro*, éd. C. ROSELL Y LOPEZ, 1946, p. 318b.

<sup>63</sup> Il n’existe pas à proprement parler UNE réalité américaine, même sur le plan naturel : il n’existe pas une faune, une flore américaines, mais de grands écosystèmes andins, amazoniens ou patagoniens, etc., avec leurs multiples nuances.

<sup>64</sup> L’*indiano* est un Européen de retour des Indes après s’être enrichi. L’*indiano* le plus célèbre des lettres espagnoles est le Jaloux d’Estrémadure de Cervantès, dans ses *Nouvelles exemplaires* (1613).

<sup>65</sup> Voir H. BRIOSO SANTOS, 1999, p. 103-175 et 194-200.

« naufrage social »<sup>66</sup> : celui de l’*indiano*, intronisé en figure comique, ou celui du *pícaro*. Dans la première partie d’*Alonso, mozo de muchos amos* (1624), le héros-narrateur prétend dissuader par son exemple de chercher fortune aux Indes. En cette terre de « l’ambition et de la soif des richesses »<sup>67</sup>, il a d’abord fait fortune en commerçant avec le Pérou. Devenu plus riche que son maître, *alguazil mayor* de Mexico, il est montré du doigt par les gentilshommes de la cour (inversion de la hiérarchie sociale) ; mais son ambition finit par le perdre. Ayant investi ses richesses pour affréter un navire en direction de la Chine, il est ruiné par une tempête<sup>68</sup>. Si la Fortune peut lui sourire quand il investit au Pérou, elle se retourne donc quand Alonso dépasse les bornes (en commerçant au-delà des colonies américaines). Dans ce récit, la déviance morale se mesure ainsi à la distance spatiale. Finalement, le narrateur conclut qu’il faut préférer la terre ferme et cultiver notre jardin :

No son las Indias para todos: tantos perdularios andan por allá como por España, quizá fiados en que la comida no cuesta dineros y a ninguno le falta, y, como no beba vino, en cualquiera casa se la daban. A muchos, padre, he visto ir a Indias, y volver tan rotos como cuando salieron de su patria, granjeando sólo del viaje algunos dolores perpetuos de brazos y piernas, tan rebeldes a zarzaparrilla y palo santo, que ni bastan sudores ni azogue para echarlos fuera.

Quevedo et Cortés de Tolosa tirent un autre parti des Indes. Il ne s’agit pas pour eux de prétendre qu’un *pícaro* repentí peut retrouver sa place au sein de la société et devenir un ermite, exemple de sainteté. Pablos et Lazarillo de Manzanares sont les seuls *pícaros*, avec Alonso, à gagner réellement les Indes. Mais ils n’en reviennent pas : leur récit s’arrête au contraire par l’annonce de leur arrivée sur le Nouveau Monde. Ce procédé permet de clore efficacement le récit alors que le héros-narrateur est encore en vie : puisque les Indes sont une terre de perdition, il est entendu que le personnage ne changera pas, rien de neuf ne lui arrivera. Sa trajectoire américaine sera une fuite en avant, ne menant nulle part<sup>69</sup>. Quitter le territoire espagnol, pour ces *pícaros*, c’est un peu comme sortir de scène pour les personnages de Racine : la promesse de la mort<sup>70</sup>. En déportant leurs *pícaros* en Amérique, les romanciers

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>67</sup> Voir F. SEVILLA ARROYO (éd.), 2001, p. 901<sup>a</sup> (je traduis).

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 903<sup>b</sup>.

<sup>69</sup> L’aventurier don Pablos prend d’ailleurs le soin de nous le confirmer dans les derniers mots de son récit (chap. X) : « [...] como obstinado pecador, determiné, consultándolo primero con la Grajal, de pasarme a Indias con ella y ver si mudando mundo y tierra mejoraría mi suerte. Y fueme peor, como V. Md. verá en la segunda parte, pues nunca mejora su estado quien muda solamente de lugar y no de vida y costumbres ».

<sup>70</sup> Voir R. BARTHES, 1963.

trouvent donc une solution au problème narratif de l'impossible conclusion des autobiographies picaresques : une fin ouverte, mais déjà toute écrite<sup>71</sup>.

Ces exemples montrent assez que les Indes occidentales et les Flandres sont dans ces romans des territoires de second rang, aux fonctions limitées. La *Varia Fortuna del soldado Píndaro* peut encore être invoquée pour illustrer cette marginalité commune. Au détour d'une page sont mentionnés deux frères cherchant une situation : l'un gagnera les Indes en quête de richesses, l'autre ira dans les Flandres conquérir la gloire<sup>72</sup>. Cette double trajectoire résume bien l'usage restreint que font la plupart des romanciers de ces deux espaces.

### *Une géographie discrétionnaire*

Si les périphéries du monde romanesque sont cantonnées à des fonctions basiques, leur géographie elle-même peut être schématisée et modelée à la convenance du narrateur. En cela également, les espaces secondaires se distinguent des centres espagnols et italiens. Ceux-ci, de façon générale, sont fidèlement représentés : leurs villes sont louées (au fil d'itinéraires précisément consignés), leurs paysages parfois décrits, les mœurs de leurs habitants font l'objet de développements circonstanciés. Rien de tel pour les périphéries les plus lointaines. Ainsi, lorsque de rares personnages visitent l'Amérique, c'est comme un simple cadre géographique, non comme une région descriptible. Les auteurs littéraires (et en particulier ceux de fictions narratives), résume H. Brioso Santos, stylisent profondément la réalité : ils procèdent à une « sélection esthétique » et à une « instrumentalisation de la nomenclature géographique ». À part *Marcos de Obregón*, qui mythifie l'aspect d'une île patagonienne, aucun roman ne décrit le moindre paysage américain. « L'espace paraît alors vide, réduit à une toponymie ; il est tout au plus conçu comme le réceptacle de toponymes particulièrement significatifs », parce que leurs sonorités sont suggestives, qu'ils se réfèrent à la production d'or ou d'argent, à l'éloignement ou aux dangers de la navigation<sup>73</sup>. Cette absence de paysages, la réduction de la géographie à une série de toponymes, et l'utilisation de ceux-ci comme matériau pour des jeux de mots<sup>74</sup>, sont probablement des indicateurs de la marginalité

---

<sup>71</sup> Cette représentation romanesque de l'Amérique recoupe globalement celle qui domine dans les nouvelles. Voir F. COPELLO, 1990, p. 147-148. L'Amérique, écrit-il, est une « terre de valeurs négatives », associée - comme l'*indiano* - à la recherche de richesses et d'une ascension sociale. Si, généralement, « changement géographique et changement social sont associés » dans la nouvelle, le départ est presque toujours présenté comme une faute. Dans ces récits brefs, comme dans le roman, l'Amérique est le lieu de l'hors-norme, du dépassement des règles et des bornes : « l'Amérique est surtout le lieu où on veut valider un mariage clandestin ». Elle est enfin, presque toujours, un espace hors du texte, qui n'est pas décrit.

<sup>72</sup> Voir F. SEVILLA ARROYO (éd.), 2001, p. 322.

<sup>73</sup> Voir H. BRIOSO SANTOS, p. 229-240.

<sup>74</sup> Sur les jeux de mots formés à partir de toponymes américains, *ibid.*, p. 236 et 277-290.

d’un territoire dans une géographie romanesque. Ainsi, lorsque le narrateur du *Viaje entretenido* d’Agustín de Rojas évoque la Moscovie dans un éloge de la mouche (*mosca*)<sup>75</sup>, cet espace n’est guère ici qu’un nom. De même, dans *La hora de todos*, lorsque Quevedo transpose en Moscovie une satire contre Olivares et les *arbitristas* (les concepteurs de plans ou de réformes), il ne s’intéresse en rien à la réalité de cette marge orientale de l’Europe. Il en va autrement dans *Eustorgio y Clorilene* d’Enrique Suárez de Figueroa, que Quevedo parodie peut-être. Dans cette « histoire moscovite », dont le sous-titre est « le prince parfait et le ministre Chrétien » (« El príncipe perfecto, y privado Christiano »), l’auteur situe lui aussi ses réflexions sur l’art politique dans un espace lointain. Mais, ici, l’art de l’éloignement n’est pas qu’un subterfuge pour libérer la parole et braver la censure. À plusieurs reprises, un intérêt réel pour la réalité moscovite se manifeste, comme s’il s’agissait pour l’auteur d’informer sur des pratiques exotiques afin de mieux évaluer les usages d’Espagne, mais aussi d’ouvrir l’horizon mental de ses compatriotes à cet espace méconnu<sup>76</sup>. On voit, à partir de cet exemple moscovite, que la place et la fonction d’un espace varient notablement d’un texte à l’autre. Simple mot chez Rojas, prête-nom chez Quevedo, la Moscovie devient chez Suárez de Figueroa un espace à part entière du monde romanesque.

Une autre conséquence de l’eurocentrisme des romanciers est la possible distorsion des territoires périphériques. Prenons un seul exemple : le *Semprilis y Genorodano* (1629) de Juan Enríquez de Zúñiga. Cet autre roman grec est, avec *Eustorgio y Clorilene* dont il est presque contemporain, celui des romans espagnols dont les personnages parcourent les plus grandes distances : depuis la Pologne à Loango (près du Congo) et depuis la Tartarie à une île non identifiée, flottant au large des côtes africaines, quelque part entre le nord de la Berbérie et l’archipel des Canaries. Dans ce « roman-monde », l’axe central relie l’Aragon et la Pologne (dont Semprilis et Genorodano s’avéreront les héritiers respectifs) et le dénouement consacrera l’union heureuse de ces maisons royales de l’Europe catholique. Mais auparavant, ils subiront de nombreuses épreuves, dont la captivité. Ainsi, alors qu’il est sur le point d’atteindre Barcelone, le bateau où navigue le héros est capturé par des barbaresques, qui les emmènent dans une île du royaume africain de Loango. À ma connaissance, c’est ici la seule

<sup>75</sup> Voir A. de ROJAS VILLANDRANDO, *El viaje entretenido*, éd. J.-P. RESSOT, 1972. p. 268 : la mouche « Es hidalga, es bien nacida / y natural de Moscovia, / ciudad en Mosquea antigua / y muy noble antes de agora ».

<sup>76</sup> Voir E. SUÁREZ DE MENDOZA Y FIGUEROA, *Eustorgio y Clorilene: historia moscóvica [sic]*, 1629. L’édition consultée est celle de 1665. Voir par exemple les f° 74r-76r : à la demande du roi de France, un ambassadeur moscovite venu chercher son roi disparu (il est prisonnier à Marseille, sous une identité fictive), procède à une description méthodique du Grand Duché de Moscovie, tout droit sortie d’un livre – peut-être des *Rerum Moscoviticarum Commentarii* (1549) d’Herberstein, première du genre, ou d’une des cosmographies qui s’en inspirèrent.

fois qu'un roman espagnol du XVII<sup>e</sup> siècle conduit un personnage (son héros, qui plus est) en Afrique subsaharienne. Mais cette ouverture ne signifie pas une reconnaissance de l'humanité des Noirs. Les habitants de Loango, « barbares et incultes », sont cannibales ; ils ont des magasins de viande humaine, qu'ils approvisionnent avec des ennemis capturés ou des esclaves achetés ; et certains, pour complaire à leurs princes, s'offrent même en pâture !<sup>77</sup> Ce qu'il convient de relever, c'est d'abord l'imprécision avec laquelle Loango est située : dans le roman, les héros sont débarqués sur une île ; or, ce royaume était situé (notamment par G. Botero) en Afrique centrale, près du Congo. Ensuite, il faut souligner que Loango fonctionne ici comme une plaque tournante des trafics entre le monde ottoman, l'Afrique noire et les Indes. En effet, un personnage secondaire, don Fadrique, était parti au Pérou pour refaire sa vie et s'enrichir ; sur le retour, son bateau est capturé à hauteur du Cap Saint-Vincent, au sud du Portugal, par quatre bateaux de pirates, « deux de Turcs de Constantinople et deux de Loango, [qui] avaient fait le pacte de faire route commune, pour mieux se lancer en toute entreprise »<sup>78</sup>. Les Turcs et les habitants de Loango sont donc ainsi rapprochés dans une communauté d'intérêts et de vices. Et ce, sans véritable fondement historique. Mais peu importent les entorses à la vérité, si elles servent la logique du récit. Aussi le roman redessine-t-il à d'autres occasions la carte du monde afin de créer une constellation d'États barbares autour de l'Espagne et du monde catholique. Une jeune Tartare rencontrée en Espagne est par exemple présentée comme la fille d'un pirate, promise par son père à son ami Jarife Muley, un Maure très puissant du royaume de Fez. La jeune femme tombe amoureuse d'un esclave espagnol, qui, malheureusement pour elle, s'enfuit avec l'un des quatre brigantins par lesquels son père s'étaient rendu redoutable sur mer... bien que, reconnaît le narrateur à travers son personnage, l'exercice de la piraterie soit peu ou nullement pratiqué en Tartarie<sup>79</sup> ! De fait, l'usage de la navigation est peu répandu en Tartarie (nom impropre transposé au territoire des Tatars en souvenir du Tartare antique), puisque celle-ci est essentiellement continentale : selon une carte de Johann Blaeu datant de 1635, la Tartarie n'a accès qu'à la mer Caspienne, au Pacifique Nord et à « l'océan Tartare » (Arctique)<sup>80</sup>. Cela rend en effet l'exercice de la navigation « poco o nada usado » ! Il est en tout cas exclu de rejoindre l'Espagne en bateau

<sup>77</sup> Voir J. ENRÍQUEZ DE ZÚÑIGA, *Semprilis y Genorodano*, éd. 1629, f° 79r. À l'exception des sacrifices volontaires mentionnés dans le roman, cette description de Loango est largement conforme à celle proposée dans la traduction espagnole des *Relaciones universales* (1603) de G. BOTERO par Diego de AGUIAR (fol. 124v).

<sup>78</sup> Voir *Semprilis y Genorodano*, 1629, f° 98v : « hicieron pacto y conveniencia de andar juntos, por poder mejor acometer cualquier empresa » (graphie modernisée).

<sup>79</sup> *Ibid.*, f° 106r-v : « generalmente en Tartaria es poco, o nada usado este ejercicio » (graphie modernisée).

<sup>80</sup> Voir J. BLAEU, *Tartaria, sive Magni Chamii Imperium*, 1635 :

[http://www.sphinxfineart.com/FullScreenZoom.aspx?photos\\_zoom=LeSphinxLephot/LeSphinx3102008T155637.jpg](http://www.sphinxfineart.com/FullScreenZoom.aspx?photos_zoom=LeSphinxLephot/LeSphinx3102008T155637.jpg)



depuis la Tartarie. L’auteur semble l’avoir su ou deviné, mais il ne s’y arrête pas, pas plus que sur la description de la Tartarie elle-même. En ouvrant un canal entre la Caspienne et la Méditerranée, il accentue l’impression que l’Europe est cernée par des Infidèles pirates, pour mieux célébrer la supériorité des chrétiens. Car, bien sûr, Rosimunda finit par se convertir, et Jarife Muley lui-même demande finalement le baptême avant d’épouser la jeune Tartare et de s’installer en Espagne !<sup>81</sup> Symboliquement, Berbérie et Tartarie prêtent ainsi allégeance à l’Espagne catholique.

L’auteur ne s’arrête pas là. Une première tempête amène les héros depuis les côtes du « royaume de Fez » jusqu’à celles de Pologne. Une seconde amène le bateau d’un capitaine espagnol depuis les côtes flamandes où il combattait les Hollandais, vers l’île innommée où tous convergent (au large des Canaries ? en Méditerranée ?). L’incongruité de ce procédé indique bien que le contour précis du continent européen et la distance entre Fez et les Flandres ou la Pologne ne devaient être parfaitement connus en 1629. De deux choses l’une : soit l’auteur lui-même méconnaissait la géographie européenne (parce qu’il écrivait comme l’Arioste en parcourant des cartes sans tenir compte de l’échelle des images<sup>82</sup> ou parce qu’il n’avait accès qu’à des écrits géographiques sans illustrations) ; soit il imaginait que ses lecteurs ne verraient pas d’in vraisemblance majeure dans les rapprochements qu’il osait. En tout état de cause, ces passages semblent attester que la Pologne et les Flandres sont bien des espaces périphériques dans la carte mentale que dresse le roman : c’est bien depuis l’Espagne qu’est regardé le monde, et la forme des objets lointains est altérée par la distance. Cette impression est renforcée par le fait que la Pologne n’apparaisse pas dans le roman sur le même plan que l’Aragon. Tout d’abord, le narrateur lui-même énonce que l’Aragon est bien l’objet central de son récit (un Aragon fictif, avec une monarchie élective)<sup>83</sup>, alors qu’une part réduite de l’aventure se déroule directement en Pologne. Ensuite, Semprilis est la fille légitime du roi Vualdo d’Aragon, alors que Genorodano est le fils illégitime de la reine Basilea d’Aragon (une seconde épouse de naissance inférieure) et du roi de Pologne. Enfin, la civilité et la loyauté de la noblesse et du peuple aragonais (qui se révoltent contre un candidat au trône qu’ils jugent illégitime<sup>84</sup>) contrastent avec la sauvagerie des sujets polonais. Même

<sup>81</sup> Voir J. ENRÍQUEZ DE ZÚÑIGA, *Semprilis y Genorodano*, 1629, f° 154v.

<sup>82</sup> Voir A. DOROSZLAŃ, 1998.

<sup>83</sup> Voir J. ENRÍQUEZ DE ZÚÑIGA, *Semprilis y Genorodano*, f° 130v-132r : « Pues ya estamos en Zaragoza Metrópoli y cabeza deste nobilísimo y antiguo Reino de Aragón, y a él le escogimos por asunto de nuestra obra, forzoso me parece no darla fin, sin decir algunas de las muchas grandezas desta ilustre y excelentísima Ciudad [...] » (graphie modernisée).

<sup>84</sup> *Ibid.*, f° 76r.

dans ce roman qui en fait un pôle de l’espace narratif, la Pologne demeure donc un espace relativement marginal.

En résumé, la hiérarchisation des espaces romanesques peut se mesurer à une série d’indicateurs, dont j’ai relevé les suivants : plus une région est excentrée, moins elle est représentée ; de façon similaire, plus un territoire diffère du centre – ici, du noyau hispano-italien – d’un point de vue politico-religieux, moins il est investi par les romans. Corrélat et conséquence de ce traitement inégal, les espaces centraux sont souvent représentés de façon précise, complexe et multiforme, tandis que les espaces de rang moindre sont évoqués schématiquement : les romans leur associent un nombre limité de fonctions et de formes discursives ; et leur géographie est décrite sommairement, voire soumise à des distorsions.

Mais soulignons que les remarques proposées jusqu’ici ne sauraient dégager que des tendances dominantes. Le modèle christallérien lui-même, qui fait abstraction des spécificités des territoires et des populations, ne peut expliquer à lui seul l’organisation d’aucun espace réel. *A fortiori*, nos quelques observations ne peuvent que préparer une lecture plus fine des romans. Car il est évident qu’un texte donné peut nuancer ou contester les lieux communs assignés aux Flandres, à l’Amérique ou à tout autre espace. Plus radicalement, si de nombreux romans assignent des fonctions, des valeurs ou des concepts précis à un lieu donné ; et si la plupart s’accordent tacitement sur l’idée que les périphéries sont nécessairement plus simples que le centre<sup>85</sup>, il faut envisager la possibilité qu’un récit aille à l’encontre de ces « principes » structurant l’espace romanesque. Ainsi, en séparant des périphéries barbares d’un centre policé, plusieurs romans tendent certainement à compartimenter le monde, à nier ou contrôler les interactions entre les différents espaces et à écarter ainsi la possibilité que soit remise en question la supériorité de leur territoire propre. Mais tous les romans ne participent pas nécessairement de cette forme d’apartheid conceptuel. Mon esquisse de la carte du monde romanesque et de ses hiérarchies n’aura donc pour fonction que d’orienter la lecture du *Persiles*, de l’*Estebanillo* et du *Criticón*, afin de voir s’ils relaient ou déconstruisent la carte mentale extrêmement schématique que j’ai esquissée jusqu’ici.

---

<sup>85</sup> Ce postulat était notamment celui d’Evan S. Pritchard (1902-1973), l’un des fondateurs britanniques de l’anthropologie : selon lui, sa discipline devait étudier les peuples primitifs, sans Histoire, car leur simplicité permettrait de mieux dégager des archétypes universels du comportement humain. Depuis, et notamment suite aux mouvements de décolonisation qui ont rendu plus difficiles les enquêtes de terrain dans des pays lointains, l’anthropologie s’est largement ouverte à l’étude des pratiques occidentales. Nous verrons que ce processus n’est pas loin de celui mis en œuvre dans le *Persiles*.

## C – Hypothèses explicatives

Aucune explication ne vaut pour rendre compte de tous les phénomènes observés : notamment la marginalité de certains territoires dans le roman espagnol (Afrique, Asie, Amérique, territoires protestants, etc.) ; la domestication progressive de l'espace narratif à partir des années 1550 (autour de l'Espagne et, secondairement, de l'Italie et de la Berbérie voisines) ; et la prédilection accordée à l'Europe quand les romans s'écartent de ces territoires centraux. Pour chaque lieu et pour chaque texte, il faudrait avancer un faisceau de raisons complémentaires. Pour reprendre la terminologie de Franco Moretti<sup>86</sup>, on verrait qu'interagissent dans l'évolution des espaces romanesques, plusieurs types de forces : des « forces sociales externes au milieu littéraire », ce qu'il appelle aussi « l'écosystème de la littérature » (en l'occurrence, le contexte politico-religieux, les représentations géographiques accessibles aux auteurs et à leurs lecteurs, etc.) ; des « forces sociales internes au milieu littéraire » (les attentes du marché, comme la nécessité de renouveler l'offre narrative, mais aussi l'imitation, l'attachement à certaines traditions prestigieuses, parfois à l'encontre des tendances mercantiles) ; et enfin, devons-nous ajouter, les forces internes à chaque roman (ses dynamiques propres, les problèmes qu'il aborde, la pensée qui y est à l'œuvre). N'aspirant pas à apporter d'explication définitive, je peux donc uniquement proposer quelques hypothèses de travail, qu'il faudra vérifier ultérieurement.

Posons d'abord que la méconnaissance de territoires lointains ne suffit pas à expliquer leur quasi-absence des romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, quoique peu exploré par les Européens, l'intérieur du continent africain n'est pourtant pas oublié de la littérature géographique ni de celle de fiction. C'est sur la *Description de l'Afrique* par Léon l'Africain que s'ouvre le premier tome des *Navigazioni et viaggi* (1550), volume structuré par la progression des navigateurs portugais vers l'Orient, et où sont intégrées des évocations des côtes occidentales de l'Afrique, mais aussi de la vallée du Nil ou de l'Éthiopie du Prêtre Jean<sup>87</sup>. Par ailleurs, ce royaume mythique apparaît dans les livres de chevalerie ; il est survolé par Roger dans le chant XXXIII du *Roland furieux*, tout comme la Nubie ou l'Éthiopie ; et, dans les romans du XVII<sup>e</sup> siècle, il n'est pas rare de trouver quelque poncif sur l'Afrique noire, comme le combat entre les grues et les Pygmées ou le cannibalisme des Troglodytes. Cette partie du monde est donc un réservoir de lieux communs, mais auquel les romanciers du XVII<sup>e</sup> siècle ne puisent guère. De même, notre Extrême-Orient actuel n'est pas davantage une

<sup>86</sup> Voir F. MORETTI, 2008, p. 19.

<sup>87</sup> Voir G. B. RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, vol. 1, éd. MARICA MILANESI, 1978.

*terra incognita*. Le roi de l’Inde fait par exemple partie des Infidèles qui souhaitent conquérir Constantinople dans *Tirant lo Blanc*. Quant au Japon, à la Chine ou aux Indes orientales, terres de mission ou de conquête, ils sont évoqués dans de nombreux textes circulant dans l’Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle : au-delà du *Miglione* ou *Livre des Merveilles* de Marco Polo, les rapports des pères jésuites et autres religieux sont en effet relayés par des ouvrages géographiques (dont les chroniques ecclésiastiques comme l’*Historia pontifical, general y católica* initiée par Gonzalo de Illescas), par de multiples *relaciones de sucesos*, ou encore par des traités politiques (telle la *Razón de Estado* de Botero). Gracián lui-même, dans *El Político*, loue la puissance et l’organisation de l’empire de Chine ou la vaillance des Japonais.

Si les romanciers se tiennent à distance de ces contrées lointaines ; s’ils préfèrent situer leurs récits en Europe, c’est peut-être en partie parce que les territoires plus distants sont associés à d’autres genres. Ainsi, l’ignorance ne suffit pas à expliquer que la Judée n’apparaisse que dans *Los pastores de Belén* (1612) de Lope (un roman pastoral *a lo divino*) et, furtivement, dans le manuscrit inédit d’*Angelia y Lucenrique* (vers 1623-1628) – du moins parmi les cinquante romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle présents dans mon corpus. Car sans doute l’obstacle ottoman entravait-il la circulation terrestre des chrétiens vers la Syrie. Mais les pèlerinages en Palestine restaient courants, et leurs relations imprimées circulaient abondamment<sup>88</sup>. De plus, la littérature n’avait pas renoncé à occuper la Terre Sainte : en témoigne l’œuvre du Tasse. Mais, justement, peut-être les romanciers espagnols associent-ils ce territoire à d’autres formes discursives (l’Écriture Sainte, les récits de pèlerins et l’épopée) et considèrent-ils que le roman doit s’en tenir éloigné. Il n’est pas impossible que les auteurs aient jugé que le roman, genre sans prestige, ne saurait se risquer en Terre Sainte. Dans un autre registre, si seuls le Français Loubayssin de la Marque et Quevedo (dans la *Hora*) font du Chili un espace romanesque, c’est probablement parce que les autres auteurs y voyaient le territoire de l’*Araucana* et du discours épique<sup>89</sup>. Quant aux Indes orientales, il semble que Gracián les ait associées à la fiction courtisane, comme le faisait déjà Céspedes y Meneses dans l’une de ses *Historias peregrinas y ejemplares* (1623), les « Sucesos trágicos de don Enrique de Silva ». En rejetant Goa dans la préhistoire du récit, Gracián tourne ainsi le dos à un genre aux antipodes du champ de réflexion qu’il explore dans le *Criticón*.

<sup>88</sup> Sur les récits espagnols (et français) de pèlerinages en Terre Sainte aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, voir A. MERLE, 2003, p. 54-55, 79-83 et 109-110.

<sup>89</sup> L’épisode de *La hora de todos* situé au Chili se situe précisément chez les Araucans, qui s’opposent encore et toujours à l’envahisseur espagnol, et qui repoussent aussi vivement les entreprises hollandaises.

Plus manifeste que l’aspiration à trouver un territoire spécifique au roman, est cependant la volonté d’y développer des intrigues crédibles. Le resserrement progressif des géographies romanesques à partir des années 1550 correspond ainsi à la diffusion de l’esthétique aristotélicienne de la vraisemblance. Si l’on se réfère à la fable de la princesse Micomicona dans le *Quichotte*, il y a ainsi fort à parier que l’Éthiopie ou la Guinée étaient largement associées aux invraisemblables fictions chevaleresques. De même, la parodie du voyage de Roger vers l’Extrême-Orient, dans l’épisode de Clavileño, suggère que les espaces lointains de l’Asie étaient disqualifiés pour des romans cherchant à imposer un effet de réel. Nous pourrions en dire autant de la Hongrie, de la Transylvanie et de la Macédoine. Souvent traversés dans les livres de chevalerie, ces pays sont aussi le cadre de *comedias de tramoyas* où l’on recherche les effets spectaculaires<sup>90</sup> ; et il est possible que les romanciers du XVII<sup>e</sup> siècle aient préféré se tenir à bonne distance de ces espaces de la merveille. De façon comparable, dans les « anti-romans » de Jean-Pierre Camus, « l’Histoire des pays les plus lointains, les moins bien connus [de l’auteur] (l’Angleterre, la Pologne, la Hongrie, aux marges des l’Europe) n’est pratiquement présente que sous la forme de l’*exemplum*. Elle est même souvent médiévale, comme si à un usage archaïque de l’histoire étaient associées des figures lointaines et non problématiques »<sup>91</sup>. Le resserrement de l’espace romanesque est donc indissociable de l’esthétique de la vraisemblance et d’une prédilection pour l’analyse nuancée de situations complexes. S’adaptant probablement aux attentes escomptées du public, les romanciers installent de préférence leurs aventures dans un horizon possible de l’existence réelle : dans des régions directement ou indirectement liées à la vie des lecteurs. Et ce cadre géographique favorise l’examen de personnages également vraisemblables, se rapprochant de la complexité humaine.

Mais l’esthétique de la vraisemblance n’explique pas pourquoi l’Amérique a été exclue des territoires romanesques et ce, dès les livres de chevalerie. Car les Indes occidentales étaient assurément, pour de nombreux Espagnols, un horizon de l’existence. Beaucoup allaient y chercher fortune ; et l’arrivée des flottes chargées de métaux précieux était vitale à l’économie péninsulaire. De plus, la découverte et la conquête du Nouveau Monde (ou plutôt sa conquête puis sa découverte) ont nourri la réflexion d’une partie au

<sup>90</sup> Voir C. SUÁREZ DE FIGUEROA, *El pasajero*, éd. M. I. LÓPEZ BASCUÑANA, 1988, p. 94 : « Dos caminos tendrís por donde enderezar los pasos cómicos en materia de trazas. Al uno llaman comedia de cuerpo; al otro, de ingenio, o sea de capa y espada. En las de cuerpo, que (sin las de reyes de Hungría o príncipes de Transilvania) suelen ser de vidas de santos, intervienen varias tramoyas o aparencias; singulares añagazas para que reincida el poblacho tres y cuatro veces, con crecido provecho del autor ».

<sup>91</sup> Voir F. LAVOCAT, 1999, p. 20.

moins des lettrés, bien au-delà de la controverse de Valladolid, avec le développement (par Mariana, entre autres), des ciments modernes de la théorie du contrat social et les disputes sur les conditions de la guerre juste (notamment les réflexions de l’école de Salamanque sur la loi naturelle et la légitimité de la conquête)<sup>92</sup>. Enfin, sans rien dire des chroniques, l’Amérique apparaît bien plus fréquemment dans d’autres genres littéraires comme la *Comedia*<sup>93</sup> et l’épopée<sup>94</sup>.

La rareté des références au Nouveau Monde dans le roman est encore plus surprenante pour les livres de chevalerie, où le goût pour la merveille n’est pas encore freiné par la recherche du vraisemblable. Pour de multiples raisons, il eût été envisageable que des livres de chevalerie prissent directement pour cadre le monde américain. En effet, l’essor de *libros de caballerías* castillans est contemporain de la Conquête<sup>95</sup> et une part essentielle de ces livres étaient destinée au marché colonial<sup>96</sup>. Par ailleurs, les écrits de certains conquérants portent à croire que l’idéal chevaleresque contribua à les pousser dans les caravelles : s’ils rêvaient de s’enrichir, sans doute recherchaient-ils aussi des aventures leur permettant d’acquérir la gloire, l’honneur et la noblesse<sup>97</sup>. On aurait aussi pu imaginer des récits chevaleresques se déroulant en Californie ou en Patagonie, puisque ces régions aux paysages grandioses furent nommées ainsi en souvenir, respectivement, de *Las Sergas de Esplandián* (1510) et du *Primaleón* (1512)<sup>98</sup>. Et pourtant, il n’en est rien. Aucun auteur ne prit l’initiative d’intégrer le nouveau continent dans le territoire du roman. Un Gonzalo Fernández de Oviedo (1478-1555), par exemple, connu pour son *Historia general de las Indias*, composa bien dans sa jeunesse un *Libro del Caballero de la Fortuna don Claribalte* (1519). Mais ce livre de chevalerie reprend le thème – central dans le genre – du combat entre chrétiens et infidèles pour la domination de Constantinople. Et il exalte l’idéal de la Croisade plutôt que la

<sup>92</sup> Voir M. ARMSTRONG ROCHE, 2009, p. 53-59 (qui se réfère en particulier à Quentin Skinner, *The Foundations of Modern Political Thought*, 1996).

<sup>93</sup> Voir notamment M. A. MORINIGO, 1946.

<sup>94</sup> Voir notamment E. CARILLA, 1997, et R. PADRON, 2004.

<sup>95</sup> Les quatre premiers livres de l’*Amadis* de Montalvo datent de 1508 et la traduction castillane de *Tirant lo Blanc* de 1511. Et c’est pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, époque de l’expansion des découvertes, que furent publiés le plus de livres de chevalerie.

<sup>96</sup> Voir H. CABARCAS ANTEQUERA, 1992, p. 96 : sur les 94 éditions de livres de chevalerie recensées entre 1508 et 1550, 50 sortirent des presses sévillanes des Cromberger. Puisque cette maison, depuis 1525, détenait le monopole du commerce de livres en direction du Nouveau Continent, on peut conjecturer que l’essentiel de ces impressions était destiné au marché américain.

<sup>97</sup> Voir les citations recueillies par H. CABARCAS ANTEQUERA, 1992, p. 85-99.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 103-106, offre d’autres exemples moins connus d’interactions entre les chroniques des Indes et les romans de chevalerie.

conquête du Nouveau Monde, alors même qu’Oviedo se montrait partisan, dans ses chroniques, d’un empire universel<sup>99</sup>.

En somme, si l’on décrit les interactions entre les livres de chevalerie et la découverte de l’Amérique en termes d’échanges d’un capital symbolique, on constate que ces transactions sont largement à l’avantage du Vieux Monde. Les livres de chevalerie encouragent l’exportation de conquérants, dont la demande favorise à son tour la production en Espagne de livres de chevalerie et leur exportation en Amérique. Ces lectures contribuent à l’invention de l’Amérique par le transfert d’un imaginaire européen, car les conceptions spatiales des populations précolombiennes (qui peut-être ne considéraient pas notre Amérique comme un continent unifié, et certainement pas comme une des quatre parties du monde) furent supplantées par des vues européennes – la création de régions comme la Californie, la Patagonie ou l’Amazonie étant le pendant imaginaire de la conquête militaire et de la division administrative des nouveaux territoires. Ou, plus précisément, la conquête des Indes permet de revigorer l’imaginaire classique, qui trouve de nouveaux territoires où s’épanouir, mais sans le bouleverser<sup>100</sup>. Parallèlement, tout comme l’importation des métaux précieux alimente l’économie espagnole, sans encourager les acteurs du marché péninsulaire à développer de nouvelles productions, l’importation de motifs américains a pu aider à satisfaire la demande des lecteurs espagnols en aventures exotiques, mais sans déboucher sur un renouvellement profond de l’imaginaire chevaleresque.

Pour tenter de comprendre la marginalité de l’Amérique dans les romans espagnols, dès les livres de chevalerie, je me référerai tout d’abord à l’analyse d’Héctor Brioso Santos<sup>101</sup>. Selon lui, le délai de latence entre la découverte de l’Amérique et son apparition dans le roman peut s’expliquer en partie par la lenteur de l’assimilation de l’événement et de ses conséquences. Mais, après cette nécessaire phase d’incubation, l’intérêt pour l’Amérique s’est répandu dans toute l’Europe, créant un « espace commun de la curiosité »<sup>102</sup>. Plus qu’une

<sup>99</sup> Voir R. PADRON, 2004, chap. IV.

<sup>100</sup> Notons que l’œuvre romanesque d’Alejo Carpentier, qui prétendait émanciper l’Amérique Latine de la tutelle européenne (et nord-américaine) en la présentant comme le territoire du réel merveilleux, prolonge pourtant cette tendance à l’eurocentrisme. Dans *Le Partage des eaux – Los pasos perdidos* (1974) –, le narrateur retrouve constamment en Amérique l’image magnifiée de l’Europe : le Nouveau Monde est le refuge de la poésie de *romancero* et des chansons de geste ; le dernier (?) territoire où hommes et chevaux vivent encore en symbiose ; le christianisme populaire rappellerait la religiosité médiévale ; les immenses montagnes surplombant la forêt amazonienne sont d’immenses cathédrales gothiques, etc. Ce roman renverse donc la hiérarchie entre l’Europe et ses anciennes colonies, car l’Amérique est démesurée, jeune et féconde ; mais l’émancipation reste à faire, car cette réalité américaine et toujours sujette à un regard européen. Un peu comme si le continent américain ne pouvait encore qu’exporter sa matière première imaginaire, et devait toujours compter sur les anciennes métropoles pour la transformer en un produit fini.

<sup>101</sup> Voir H. BRIOSO SANTOS, 1999, p. 50 *sq.*

<sup>102</sup> Voir J.-F. SCHAUB, 2008, p. 83.

méconnaissance, il y aurait donc chez la plupart des romanciers un véritable désintérêt ou même un rejet du Nouveau Monde. Pour quelques textes, on percevra peut-être un rejet de l’ivresse épique et de la spiritualité militante. Plus souvent, le roman délaisse l’Amérique en l’associant à la cupidité des conquérants et à la sauvagerie des vaincus. Une majorité de romanciers ne voyaient pas dans l’Amérique un Nouveau Monde à explorer et questionner. Alors que la Découverte suscita de multiples questionnements (juridiques, philosophiques ou même religieux), dans d’autres cadres discursifs (chroniques, essais, traités, controverses, etc.), il semble que le genre romanesque ne se prêta guère à ce type de réflexions. Loin d’offrir une alternative à l’Ancien monde, ou du moins l’image de ses origines, l’Amérique romanesque n’est généralement pas vue comme un monde nouveau. Elle est plutôt regardée comme une périphérie dégradée du centre européen. C’est du moins ce que soutient abruptement Critilo dans le *Criticón*, en réponse à un interlocuteur, surpris qu’il prétende avoir vu le monde entier alors qu’Andrenio et lui n’ont traversé que l’Espagne, la France, l’Allemagne et l’Italie<sup>103</sup> :

—¿Cómo de zís que habéis andado todo el mundo, no habiendo estado sino en cuatro provincias de la Europa?

—¡Oh!, bien —respondió Critilo— yo te lo diré: porque assí como en una casa no se llaman parte de ella los corrales donde están los brutos, no entran en cuenta los redutos de las bestias, así lo más del mundo no son sino corrales de hombres incultos, de naciones bárbaras y fieras, sin policía, sin cultura, sin artes y sin noticias, provincias habitadas de monstruos de la heregía, de gentes que no se pueden llamar personas, sino fieras.

### *Conclusion*

L’Europe c’est le monde, car l’Europe est la demeure des hommes ! Cet eurocentrisme ne peut être attribué purement et simplement à Gracián qui, dans ses traités politiques, reconnaît de grandes qualités à des peuples extra-européens. Il est plutôt représentatif d’une tendance poétique (au sens aristotélicien) à opposer une Europe policée à des périphéries incultes ou barbares. La citation de Gracián pointe donc à la fois vers ce qui constituerait l’objet premier du roman et vers ce qui désignerait l’Europe, aux yeux d’une majorité de romanciers espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle, comme un territoire « romanesque » : selon ces

---

<sup>103</sup> Voir *El Criticón*, III, 9, p. 738.



auteurs, le roman représente et analyse avant tout l’homme ; or l’être humain est conçu sur le modèle européen ; l’Europe est donc le continent de prédilection du roman.

Nous pouvons hasarder une autre hypothèse pour comprendre la marginalité de l’Amérique dans les romans : la Découverte a pu être ressentie à l’époque moderne comme un risque de délitement de l’Ancien Monde, tout comme le fut au XX<sup>e</sup> siècle la conquête spatiale. Celle-ci, selon Hannah Arendt, a fait de la Terre un cas particulier du domaine de la science, une simple planète située dans un espace immense. Cette situation n’est pas accidentelle, d’après Arendt, car la science moderne est tout entière orientée vers la conquête de ce point d’Archimède qu’elle a d’abord « anticipé par sa seule force d’abstraction et d’imagination »<sup>104</sup>. Or, si la Terre cesse d’être conçue comme un objet de savoir plutôt qu’en sol de l’expérience, l’homme risque de perdre sa place dans le monde, et par là la possibilité même de s’orienter, de faire sens. C’est pourquoi la situation contemporaine appelle, pour elle, un nouveau *géocentrisme*, c’est-à-dire la reconnaissance de la Terre comme le « centre et la demeure des hommes mortels »<sup>105</sup>, comme « quintessence même de la condition humaine »<sup>106</sup>. De façon similaire, la conquête de l’Amérique peut avoir causé aux XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles un risque de décentrement de l’Europe.

Jean-Marc Besse a certes montré que la conquête du Nouveau Monde et la géographie du XVI<sup>e</sup> siècle ont permis l’apparition de la « Terre universelle », ou de la « Terre-comme-sol » : elles ont fait de la Terre entière un « habitat » pour l’homme, et pour l’homme européen en particulier<sup>107</sup>. Pourtant, le roman n’accompagne pas ce mouvement d’expansion de l’œkoumène ; au contraire, c’est dans les livres de chevalerie, contemporains de la Conquête, que l’Europe est découverte comme un espace romanesque. Alors que les mappemondes s’étendent vers l’ouest, Amadis et ses successeurs se tournent vers l’est, depuis les îles Britanniques vers Constantinople. Nous pourrions transposer ici une observation de Frank Lestringant sur la correspondance entre la description de Mexico et celle de Venise dans les *isolarii* : dans les livres de chevalerie, « les deux moitiés de la mappemonde se recouvrent, l’Occident se repliant sur l’Orient, le Ponant sur le Levant »<sup>108</sup>. L’ouverture sur le grand large ramène sur la Méditerranée, dans un mouvement de repli : Constantinople plutôt que le Nouveau Monde, la Croisade plutôt que la Conquête (même si elle signifie l’évangélisation d’une nouvelle partie du monde). Au-delà des priorités stratégiques ou

---

<sup>104</sup> Voir H. ARENDT, « La conquête de l’espace et la dimension de l’homme », cité par J.-M. BESSE, 2003, p. 6.

<sup>105</sup> Voir H. ARENDT, *La crise de la culture*, cité par J.-M. BESSE, 2003, p. 9-10.

<sup>106</sup> Voir H. ARENDT, *La condition de l’homme moderne*, cité par J.-M. BESSE, *ibid.*

<sup>107</sup> Voir J.-M. BESSE, 2003, p. 18.

<sup>108</sup> Voir F. LESTRINGANT, 2002, p. 245.

esthétiques, peut-être faut-il voir dans ce repli une véritable appréhension à l’égard des grandeurs nouvelles de la Terre. Le choix de l’Europe comme principal territoire romanesque devrait alors être lu comme une prise de conscience (ou une réaffirmation) du fait que l’Europe est le véritable habitat des hommes de l’Ancien Monde.

Ces hypothèses ne suffisent pas à expliquer l’intérêt des romanciers pour l’Europe, bien sûr. Des motivations éditoriales peuvent par exemple avoir compté dans la rédaction de romans se déployant sur de vastes territoires : ces récits comblaient le vide laissé par les livres de chevalerie, et pouvaient aspirer à satisfaire l’attente des lecteurs pour des aventures lointaines. De plus, la parution quasi-simultanée d’*Angelia y Lucenrique* et de *Semprilis y Genorodano* (1629) doit être replacée dans le contexte de la suspension du permis d’imprimer romans et comédies en Castille, entre 1625 et 1634<sup>109</sup>. Puisque les romans grecs pouvaient être regardés comme des épopées amoureuses en prose, sur le modèle autorisé d’Héliodore, leurs auteurs escomptaient peut-être une certaine tolérance de la part des censeurs<sup>110</sup>.

Enfin, si quelques romanciers du XVII<sup>e</sup> siècle ont développé des aventures européennes, c’est peut-être aussi parce qu’ils souhaitaient montrer que le destin de l’Espagne était lié à celui du continent. L’Europe était pour eux une dimension (nouvelle ?) de l’existence humaine, qu’il fallait explorer<sup>111</sup>. Dans le cas d’*Angelia y Lucenrique*, par exemple, le fait de centrer l’action sur l’Allemagne (la Bavière notamment) et l’Italie n’est pas étranger à la date de composition du roman (entre 1623 et 1629 au plus tard) : le récit prétendait visiblement attirer les regards sur des pays au cœur de l’actualité continentale en cette première décennie de ce qui deviendrait la guerre de Trente Ans.

---

<sup>109</sup> Voir J. MOLL, 1974.

<sup>110</sup> Voir A. CAYUELA, 1996, p. 45.

<sup>111</sup> Voir P. ZUMTHOR, 1993, chap. 18 : « L’espace des textes ».

## CHAPITRE III – L’IMAGE DE L’EUROPE DANS LA LITTÉRATURE GEOGRAPHIQUE

---

La plupart des romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle se déroulent entre l’Espagne, l’Italie et Alger ; mais lorsqu’ils franchissent ce cadre, c’est avant tout vers l’Europe. À lui seul, ce tropisme continental n’implique pas qu’une conscience européenne soit à l’œuvre dans les romans. Car parcourir des territoires situés en Europe peut signifier mille autres choses qu’un tour de l’Europe. Avant d’examiner en quoi le *Persiles*, l’*Estebanillo* et le *Criticón* peuvent être regardés comme des romans européens, il faut donc montrer en quoi l’Europe était conçue au XVII<sup>e</sup> siècle comme un espace culturel. Pour le définir, on se référera principalement ici aux écrits cosmographiques, ainsi qu’aux cartes et aux allégories de l’Europe que purent connaître nos romanciers. Ces formes seront privilégiées car, plus que nul autre genre, elles sont le catalyseur d’une image cohésive de cette partie du monde, dont elles dressent un portrait idéal. Élaborée par des humanistes prestigieux, cette représentation est dotée d’une grande autorité et se voit amplement diffusée, dans la littérature aussi bien que dans l’espace public. Elle constituera donc une sorte d’étalon de mesure à partir duquel nous pourrions analyser l’image de l’Europe proposée par les romans de mon corpus.

### A – Principales sources des romanciers, avérées ou probables

Prétendre reconstituer l’imaginaire européen des Espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle, en général, serait une gageure et une simplification abusive. D’une part, les sources disponibles variaient considérablement, dans le temps et dans l’espace, mais aussi en fonction des profils sociologiques. S’il est envisageable d’identifier approximativement le type d’écrits à la portée de certaines catégories de lecteurs (notamment à partir de catalogues de bibliothèques et d’inventaires de biens après décès), il est fort malaisé de reconstruire la nature des représentations géographiques transmises oralement à la majorité illettrée. D’autre part, il est encore plus hasardeux d’aspirer à imaginer la réception de ces discours sur l’Europe, la façon variable dont les individus pouvaient assimiler et reconfigurer les images qui leur étaient accessibles. Par conséquent, me objectif sera uniquement de me rapprocher des représentations *potentiellement* mobilisées par Cervantès, Gabriel de la Vega et Gracián pour

élaborer leur propre image de l'Europe. Mais avant de me référer à la cartographie et à la littérature géographique, comme je viens de l'annoncer, il convient de mentionner d'autres canaux qui purent alimenter la construction d'une Europe romanesque dans le *Persiles*, l'*Estebanillo* et le *Criticón*.

*Possibles vecteurs d'une image de l'Europe, hors de la littérature géographique*

a) Les voyages des auteurs

On sait que Cervantès vécut en Italie entre 1569 environ et 1575, qu'il était à Lépante en 1572, et fut captif à Alger de 1585 à 1590, sans parler de ses nombreux déplacements à travers la péninsule Ibérique<sup>1</sup>. Il eut donc une connaissance directe d'une bonne partie de la Méditerranée occidentale, mais pas de l'Europe du Nord, évoquée dans la première moitié du *Persiles*. Si Gabriel de la Vega, rédacteur de l'*Estebanillo*, est presque un inconnu, il est du moins établi qu'il était originaire de Málaga et qu'il exerça la fonction de greffier dans les Flandres<sup>2</sup>. Il est de plus vraisemblable que le bouffon Stefaniglio, modèle historique du narrateur-protagoniste, et possible corédacteur du récit, ait effectivement réalisé les voyages d'*Estebanillo*<sup>3</sup>. La représentation de l'Europe dans ce roman ne serait donc pas nécessairement tributaire de lectures géographiques. Du moins pas autant que le *Criticón*, dont l'auteur n'a jamais quitté l'Espagne. Puisque Gracián a passé sa vie entre l'Aragon, la Castille (Tolède, Madrid), la Catalogne et le royaume de Valence, il est certain que les remarques sur l'Europe proposées dans le *Criticón* sont de seconde main.

Quand nous confronterons l'Europe du *Persiles* à celle de l'*Estebanillo* et du *Criticón*, il faudra donc garder en mémoire les coordonnées biographiques de leurs auteurs : Cervantès était un Castillan écrivant en Castille après avoir voyagé en Méditerranée ; le rédacteur et le modèle de l'*Estebanillo* étaient installés à Bruxelles et au moins l'un des deux avait traversé l'essentiel de l'Europe ; quant au *Criticón*, il est l'œuvre d'un Aragonais dont les déplacements, quoique fréquents, furent circonscrits au quart nord-ouest de l'Espagne.

---

<sup>1</sup> Voir notamment J. CANAVAGGIO, 2003.

<sup>2</sup> Voir *Estebanillo*, I, p. cxxvi ainsi que la dédicace du *Libro de la Feliz Victoria*, 1640, et celle de *La Feliz Campaña*, 1643, deux chroniques héroïques de Gabriel de la Vega. Dans cette dernière, l'auteur se présente comme un greffier public patenté par le roi, originaire de Málaga (« *escrivano publico aprobado por el Rey nuestro Señor y Señores de su supremo, y Real Consejo, y natural de la Ciudad de Málaga* »).

<sup>3</sup> Voir *Estebanillo*, I, p. liv-lxxxv.

## b) Les rumeurs de la rue, alimentées par les *avisos* et les *relaciones de sucesos*

Si l'on en croit certains récits, les habitants des grandes villes de la Monarchie hispanique discutaient au quotidien des affaires de l'Europe et du monde<sup>1</sup>. Ces conversations étaient nourries par les *relaciones de sucesos*<sup>2</sup>, dont les plus brèves étaient destinées à un public vaste et varié (atteignant parfois des villages éloignés des centres d'impression)<sup>3</sup>. Un cercle plus restreint pouvait avoir écho de l'actualité européenne par des *avisos*, gazettes manuscrites rédigées dans les cours et envoyées à des correspondants résidant dans des localités distantes. Il est vraisemblable que Cervantès à Madrid et Gabriel de la Vega à Bruxelles aient accédé au même type d'informations que celles diffusées par les dépêches d'Andrés de Almansa (1621-1626), José Pellicer (1639-1644) et Jerónimo de Barrionuevo (1654-1658). Quant à Gracián, s'il ne vécut guère dans la capitale espagnole, sa correspondance atteste qu'il était bien renseigné sur le contexte international<sup>4</sup>. C'est qu'il bénéficiait notamment d'un incomparable réseau d'information par son appartenance à la Compagnie de Jésus. Ignace de Loyola avait en effet institué l'échange de rapports sur l'état des provinces où étaient installées les différentes maisons. Aussi est-il raisonnable de penser que Gracián eut vent d'une part conséquente des nouvelles diffusées par les « lettres de quelques pères jésuites de la Compagnie de Jésus » que le P. Rafael Pereyra compila à Séville entre 1634 et 1648<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir G. de CÉSPEDES Y MENESES, *Alonso, mozo de muchos amos*, éd. F. SEVILLA ARROYO, 2001, p. 884<sup>b</sup>. Le héros se réjouit de devoir passer quelques jours dans l'hôpital d'Illescas car on y commente continuellement les « nuevas de Italia, de Constantinopla, de las Indias; el modo que se ha de tener en el Real Palacio para buen gobierno de todo el reino, pues todas estas cosas los pobres las tratan y comunican cada día en los hospitales y las tabernas como cuentos de hornos ».

Voir aussi G. de CÉSPEDES Y MENESES, *Segunda parte del español Gerardo*, éd. C. ROSELL LÓPEZ, 1851, p. 202<sup>a</sup> : « Juntámonos después de misa ordinariamente los caballeros mozos y paseantes del barrio en los portales y escaños de nuestra parroquia [à Cordoue], desde donde solemos limitar el poder del turco, las acciones del húngaro, los estados de Italia, y censurar, gobernar el mundo con nuestros pareceres ».

<sup>2</sup> Les *relaciones de sucesos* constituent, avec les *avisos*, un des précédents immédiats de la presse journalistique. Il s'agit de textes relatant généralement un ou plusieurs événements. Les thématiques abordées sont des plus variées : elles abordent le champ politico-religieux (guerres et traités de paix, persécutions de catholiques en terres protestantes ou de mission, *autos de fe*, etc.), commémorent des temps forts de la monarchie (naissances, mariages et décès dans la famille royale, etc.), des fêtes publiques, des voyages ou encore des catastrophes ou des prodiges (tempêtes, incendies, naissances monstrueuses, etc.)... Elles apparaissent au XV<sup>e</sup> siècle sous forme manuscrite (en lien avec le genre épistolaire) et étaient souvent rédigées sur commande (à l'initiative de la couronne, d'autorités municipales ou ecclésiastiques, ou encore par des notables souhaitant commémorer un événement (et en contrôler la représentation). Elles se développent au XVI<sup>e</sup> siècle et connaissent au XVII<sup>e</sup> siècle leur période de plus grande diffusion, avant d'être progressivement éclipsées au XVIII<sup>e</sup> siècle par l'essor des gazettes. Pour une définition plus précise des *relaciones de sucesos*, voir N. PENA SUEIRO, 2005, p. 13-56.

<sup>3</sup> Voir N. PENA SUEIRO, 2005, p. 22-23. Les *relaciones* les plus longues, en revanche, visaient un récepteur plus cultivé et plus aisé.

<sup>4</sup> Voir B. GRACIÁN, *Obras completas*, éd. E. BLANCO, vol. 2, p. 889-932.

<sup>5</sup> Voir P. de GAYANGOS (éd.), *Memorial Histórico Español*, t. XIII-XIX, 1861-1865. Certaines de ces lettres sont d'ailleurs de Gracián lui-même.

### c) D'éventuels échanges avec des diplomates ou des gouvernants

Il est également possible que nos trois romanciers aient conversé sur l'Europe avec des personnes renseignées par leur expérience de l'action politique et diplomatique. Cervantès put notamment en rencontrer dans l'entourage du duc de Lemos. Gabriel de la Vega et Stefaniglio fréquentaient la cour de Bruxelles et, vraisemblablement, l'entourage d'Ottavio Piccolomini et du Cardinal-Infant don Ferdinand d'Autriche. Gracián, pour sa part, put bénéficier de l'intimité du duc de Nochera (mort en 1642), dont il était l'ami et le confesseur, ainsi que du cercle constitué à Huesca autour de Vicencio Juan de Lastanosa. Celui-ci comptait d'ailleurs parmi ses correspondants Gaston d'Orléans, depuis 1631<sup>1</sup>. Par conséquent, sans étudier dans le détail les correspondances secrètes de diplomates comme Diego de Saavedra Fajardo (1584-1648)<sup>2</sup> ou le comte de Peñaranda (vers 1595-1676)<sup>3</sup>, par définition inaccessibles aux romanciers, il sera utile de considérer le type d'informations qu'elles transmettaient, afin d'analyser de près les trois romans centraux de mon corpus. Je tiendrai également compte du *Diálogo político del estado de Alemania, y comparación de España con las demás naciones* (1631) de Juan de Palafox (1600-1659)<sup>4</sup>, qui met en scène les échanges entre don Francisco et don Diego. Selon l'historien Quintín Aldea Vaquero, on pourrait y voir la transposition d'une éventuelle rencontre entre Palafox et Saavedra Fajardo, celui-ci s'enquérant de l'expérience européenne du premier avant de partir en Allemagne<sup>5</sup>. Ce dialogue nous intéresse car il constitue un abrégé des savoirs sur l'Europe que doit acquérir un ambassadeur missionné en Allemagne, mais aussi parce qu'il révèle des lacunes et des approximations qu'on n'attendrait pas chez un diplomate averti comme don Diego.

---

<sup>1</sup> Si l'on en croit le manuscrit de *Las tres cosas más singulares que tiene la Casa de Lastanosa en este año de 1639* (BNM : MSS/18-727-45), Gaston d'Orléans aurait même honoré le gentilhomme aragonais d'une visite d'un mois et demi vers 1632-1633. Toutefois, il a été établi que ce manuscrit est une falsification ; il faut donc être réservé sur la réalité de cette visite du prince français, jamais mentionnée par ailleurs, pas plus que la visite supposée de Philippe IV, celle de grands aristocrates espagnols, ou même la présence de jardiniers français et d'animaux sauvages envoyés par Gaston d'Orléans. Voir le site du « Proyecto Lastanosa » : <http://www.lastanosa.com/contenido.php?gama=1&tipocontenido=60&tipo=0&elemento=17>

<sup>2</sup> Voir Q. ALDEA VAQUERO, 1986, 1991, 2008.

<sup>3</sup> Voir la *Colección de documentos para la Historia de España*, t. LXXXII-LXXXIV, Madrid, 1884-1886. La correspondance des plénipotentiaires Saavedra Fajardo et de Peñaranda a été étudiée par M. BLANCO, 2004.

<sup>4</sup> Voir Q. ALDEA VAQUERO, 1986, p. 491-529. Ce dialogue a été réédité en 2000. Une étude récente en a été proposée par M. S. ARREDONDO SIRODEY, 2010.

<sup>5</sup> Voir Q. ALDEA VAQUERO, 1986, p. 491.

#### d) La tradition orale ?

Nos romans ont également pu convoquer des représentations populaires associées à tel pays européen. Le *Persiles* joue par exemple avec l'idée que la Norvège et le Septentrion sont les domaines de l'obscurité et de la sorcellerie<sup>1</sup>. Estebanillo, vêtu d'un costume polonais, se fait passer en Navarre pour un ambassadeur « du Transylvain »<sup>2</sup>, se jouant de son public interloqué, pour qui la Transylvanie est synonyme d'exotisme. Et la caractérisation dans le *Criticón* des Français, Allemands, Italiens (entre autres types nationaux) se greffe sur des idées courantes dans l'Espagne du Siècle d'Or<sup>3</sup>. En revanche, l'Europe en tant que telle ne semble pas avoir été un lieu commun de la tradition orale espagnole. Peut-être celle-ci avait-elle accueilli le mythe grec de la fille d'Agénor (issu d'une tradition orale mais transmis en Espagne par la culture écrite), mais elle ne faisait pas de l'Europe un espace mental auquel auraient été associés des histoires, des personnages et des attributs précis (comme c'est le cas pour une multitude de localités péninsulaires).

#### e) Les architectures éphémères lors des festivités publiques

Au même titre que des milliers d'autres sujets de la Monarchie hispanique, nos romanciers purent aussi accéder à des représentations iconographiques d'Europe et de l'Europe au cours de fêtes publiques. En effet, l'enlèvement d'Europe ou des allégories de l'Europe (de la partie du monde) étaient fréquemment figurés dans les architectures éphémères élaborées pour célébrer notamment des noces princières ou l'entrée d'un membre de la famille royale dans une ville. Ces réalisations nous intéressent à double titre. D'une part, elles transmettaient d'une fête à l'autre, et d'un bout à l'autre de la Monarchie, une image concordante de la place de l'Espagne en Europe et de l'Europe face au reste du monde. Cette continuité s'explique largement par le fait que leurs concepteurs s'inspiraient régulièrement des réalisations antérieures, décrites dans des livres et des *relaciones de sucesos* dont la présence est constante chez les érudits. D'autre part, ces architectures éphémères jouissaient d'une vaste audience. Leur caractère public, la distribution de ces spectacles dans de nombreuses villes, et leur répercussion par l'écrit, purent leur conférer un certain impact dans l'essor d'un imaginaire géographique partagé dans les différentes parties de la Monarchie<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir A. CASTRO, 1919 et L. SPITZER, 1922.

<sup>2</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 12, p. 337.

<sup>3</sup> On en a confirmation en confrontant ces définitions aux citations recueillies dans M. HERRERO GARCIA, 1966.

<sup>4</sup> Voir R. LOPEZ TORRIJOS, 2008.

*Sources de la littérature géographique pertinentes sur l'Europe*

Suivant l'usage établi par Geoffroy Atkinson<sup>5</sup>, je rassemble sous l'expression de littérature géographique des textes qui ressortissent à des genres très divers, mais offrant tous une représentation de l'espace terrestre. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, cette littérature géographique comprend avant tout des cosmographies et des atlas, des livres de géographie et de chorographie, ainsi que des relations de voyages. Les cosmographies sont des traités qui considèrent la Terre dans sa totalité, dans son unité et dans sa structure, du point de vue du ciel. Par contraste, les géographies décrivent le globe en tant que terre habitable, vue du sol ; et les chorographies (ou topographies) se réfèrent à des espaces régionaux ou locaux<sup>6</sup>. Quant aux atlas, ils se distinguent des cosmographies par la richesse bien supérieure de leur ornementation. Créés pour la plupart aux Pays-Bas, ces imposants volumes renferment des cartes splendides, offrant à leurs lecteurs – une élite politique et religieuse avant tout – l'image sensible des espaces où leur pouvoir se déploie (ou pourrait s'étendre).

À ces principales composantes de la littérature géographique se joignent une série d'« adjuvants », qui facilitent les déplacements ou la pensée géographique. Des guides de voyages orientent la visite d'un pays ou d'une ville, tels l'*Itinéraire de l'Italie*<sup>7</sup> par Frans Schott ou la série des *Mirabilia Urbis Romae* à usage des pèlerins. Des répertoires d'itinéraires, ancêtres de nos GPS, indiquent les routes à suivre d'une ville à l'autre en Espagne ou en Europe, en notant les distances entre auberges. Des dictionnaires géographiques (ou historico-géographiques) définissent de multiples toponymes et noms de population, comme le *Dictionarium historico-geographico-poeticum* (1553) édité par Charles Estienne ou les *Synonymia geographica* (1578) d'Abraham Ortelius, renommés *Thesaurus geographicus* à partir de la réédition de 1596 – un ouvrage visant à réduire les confusions entre les termes géographiques anciens et modernes. Par ailleurs, des livres de poche plus accessibles – souvent en latin – visent un public d'étudiants. Le premier à être ainsi édité, en 1548, est la *Géographie* de Ptolomée. Vient ensuite les épitomes de divers atlas, et tout d'abord celui du *Theatrum* d'Ortelius, à partir de 1577. Ce type de publications est dominé par le *Compendium geographicum succincta methodo adornatum* d'Abraham Gölnitz

---

<sup>5</sup> Voir G. ATKINSON, 1927.

<sup>6</sup> Sur la distinction entre cosmographie et topographie, voir notamment F. LESTRINGANT, 1991 p. 13-23 et ID., 2004, p. 205-207. Voir aussi J.-M. BESSE, 2003, p. 116.

<sup>7</sup> F. SCHOTT, *Itinerario overo nova descrizione de' viaggi principali d'Italia*, Vicenza, 1615 (éd. latine originale de 1601).



(Amsterdam, 1649). On peut enfin mentionner les écrits historiographiques qui, fréquemment, intègrent des considérations géographiques pour situer les événements abordés.

La production géographique a connu un essor considérable à la Renaissance. L'essor de l'imprimerie a favorisé la redécouverte d'auteurs antiques jouissant d'une autorité élevée : Strabon et Ptolémée avant tout, mais aussi Plin, Solin ou Pomponius Mela. Parallèlement, l'expérience des explorateurs a amené à renouveler très progressivement les représentations des Anciens, sans solution de continuité. Car, loin de freiner le développement d'une pratique nouvelle, la *Géographie* de Ptolémée l'a doublement favorisé. Les erreurs de mesure de l'Alexandrin stimulèrent elles-mêmes les découvertes : sa sous-évaluation du diamètre de la Terre encouragea Colomb à chercher une route occidentale vers les Indes ; et les approximations constatées dans la *Géographie* suscitérent des efforts de rectification. Mais surtout, Ptolémée offrait des outils permettant d'affiner la représentation cartographique, en particulier une vision mathématisée de l'espace et des techniques de projection élaborées.

La diffusion des nouveaux savoirs géographiques ne saurait être ramenée à une trajectoire linéaire. Assurément, la dynamique d'ensemble n'est pas étrangère au transfert de la suprématie économique et maritime depuis les péninsules méditerranéennes vers les pays du Septentrion atlantique. Car, avec Lisbonne et Séville, premiers foyers des avancées relatives au Nouveau Monde, Florence, Venise et le Vatican constituent au XVI<sup>e</sup> siècle des pôles très actifs. C'est principalement depuis ces villes ibériques et italiennes que se répandent d'abord les informations sur le Nouveau Monde, vers Lyon, Bâle, Nuremberg, les pays rhénans, l'Angleterre et les Flandres. Mais, dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, Anvers, Londres, Amsterdam deviennent les principaux centres de production géographique et cartographique, avant que la France n'aspire au premier rang sous Louis XIV (notamment grâce à Pierre Davity et à la famille Sanson). Mais il ne faut pas minorer le rôle de villes modestes, comme Dieppe, ou éloignées de l'aventure d'outremer : c'est par exemple à Saint-Dié-des Vosges, en 1507, que Martin Waldseemüller inventa le nom de l'Amérique.

Sans m'arrêter davantage sur la trajectoire de la littérature géographique en Europe aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>8</sup>, j'indique simplement que l'Espagne joua un rôle secondaire dans le développement des connaissances sur l'Europe, et qu'elle était largement tributaire de la production extérieure (notamment italienne et anversoise) pour la description de cette partie

---

<sup>8</sup> Pour plus de précisions sur la science géographique espagnole aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, voir C. LITER MAYAYO, F. SANCHIS BALLESTER et A. HERRERO VIGIL, 1996 ; ainsi qu'A. HERNANDO RICA, 2000. Pour l'horizon européen, nous renvoyons aux travaux fondateurs de F. de DAINVILLE, 1940, et aux études plus récentes de N. BROU, 1986 ; F. LESTRINGANT, 1991 et 1993, en particulier ; J.-M. BESSE, 2003. Sur la cartographie, voir aussi D. WOODWARD (éd.), 2007, I<sup>ère</sup> Partie, chap. 39-41, p. 1069-1171.

du monde. Le fait que le cartographe et humaniste anversois Abraham Ortelius (1527-1598) ait été gratifié du titre de cosmographe royal de Philippe II n'est qu'un des signes les plus officiels de cette dépendance croissante de l'Espagne vis-à-vis des Flandres en matière géographique. Ce phénomène n'est pas dû à un manque d'expertise en Espagne, car les cartographes espagnols n'ignoraient pas les procédés les plus récents utilisés dans les autres pays d'Europe. Et dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, pic d'activité de l'école sévillane, des auteurs comme Antonio de Guevara, Pedro de Medina ou Martín Cortés furent traduits à l'étranger. Les cosmographes et cartographes espagnols disposaient aussi des institutions nécessaires au développement et à la transmission de leur savoir, malgré une situation moins favorable au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. À cette période, la fermeture des écoles d'artillerie de Burgos et de Séville (en 1625) et le déclin de la *Casa de Contratación* tardèrent à être compensés par l'activité du *Colegio Imperial* (inauguré en 1629) ; mais, dès la fin des années 1660, cet établissement madrilène où enseignait le jésuite José Zaragoza fut à la tête d'un renouveau scientifique, également animé par des académies de *novatores* à Barcelone, Valence, Cadix et Séville. Le déclin de la cartographie et de la géographie terrestres en Espagne tient donc à d'autres facteurs.

Si les difficultés générales de l'économie hispanique n'ont pas favorisé l'investissement ni la demande en ce domaine, les spécialistes pointent plus précisément la faiblesse de l'industrie de l'imprimerie. Après des débuts prometteurs au XV<sup>e</sup> siècle, le conservatisme technique des imprimeurs espagnols aurait freiné la croissance de cette activité dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, notamment pour les cartes qui exigeaient de grandes presses et des gravures en cuivre. La publication d'ouvrages scientifiques fut également entravée par la censure inquisitoriale, qui limita la diffusion en Espagne d'une partie des livres les plus actuels (dont les auteurs étaient souvent issus de pays réformés), soit qu'ils ne furent pas traduits en castillan, soit qu'ils furent mis à l'Index<sup>9</sup>. De plus, les autorités espagnoles aspiraient à conserver manuscrites les cartes les plus précieuses, comme le *padrón real* de la *Casa de Contratación*, où étaient consignées les découvertes afférant au Nouveau Monde, ou encore la *Descripción de España y de las costas y puertos de sus reinos* du cosmographe Pedro Texeira Alberti, terminée en 1634 et destinée à l'usage privé de Philippe IV<sup>10</sup>. Cet attachement au secret, qui contraste avec l'abondante diffusion des cartes d'Allemagne, des Flandres, d'Italie, mais aussi de France ou d'Angleterre, put lui aussi nuire au développement des études géographiques en Espagne. Il faut encore relever que les entreprises coloniales

<sup>9</sup> A. HERNANDO RICA, 2000, p. 9.

<sup>10</sup> Sur cet « atlas du Roi-Planète », voir F. PEREDA et F. MARIAS (éd.), 2002.

d’outremer ont pu détourner les efforts de la Monarchie dans les domaines culturels et techniques : l’accent est mis en Espagne sur la cartographie de l’empire. Enfin, l’absence d’une capitalisation de l’agriculture a été avancée comme l’une des causes expliquant la faiblesse de la cartographie locale : il n’existait pas en Espagne d’équivalent des *estate maps* anglaises, ces relevés topographiques indiquant les limites des terres privatisées<sup>11</sup>.

Ceci établi, cherchons quelles sources peuvent consulter nos romanciers dans la littérature géographique. Eux-mêmes apportent peu d’éléments de réponse. Dans le *Persiles*, les seules autorités citées sont un classique littéraire – Virgile (à propos de Thulé) –, Plinie l’Ancien (sur la lycanthropie des Arcades)<sup>12</sup> et Niccolò Zeno (sur Frisland)<sup>13</sup>. Après Michael Nerlich<sup>14</sup>, il faut aussi pointer que le *Theatrum orbis terrarum* d’Abraham Ortelius ne devait pas être inconnu de Cervantès : comment comprendre, sans cela, que le nom d’Ortel Banedre, un personnage du *Persiles*, soit l’anagramme allemand ou hollandais d’ORTEL[IUS] VAN ERDE (« Ortelius de la Terre »), présentation abrégée du *Theatrum* et de l’ambition cosmographique de son auteur ?<sup>15</sup> Au-delà de ces quelques références directes (explicites ou voilées), il faut confronter le texte du roman à la littérature géographique pour espérer reconstituer les sources utilisées, travail que la critique cervantine a largement effectué<sup>16</sup>. Mais, sans anticiper sur le prochain chapitre, notons que les sources probables ou avérées de Cervantès ne traitent pas directement de l’Europe, mais plutôt du Septentrion, de l’Amérique ou d’Alger. Dans l’*Estebanillo*, aucune lecture géographique n’est mentionnée. Si le rédacteur, à l’occasion, s’est aidé d’atlas, de répertoires d’itinéraires ou de cartes, il n’en dit

<sup>11</sup> Sur la faiblesse de la cartographie terrestre en Espagne aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, nous suivons D. BUISSERT, « Spanish Peninsular Cartography, 1500-1700 », in : D. WOODWARD (éd.), 2007, p. 1069-1094.

<sup>12</sup> *Persiles*, I, 18, p. 245.

<sup>13</sup> *Persiles*, IV, 13, p. 706.

<sup>14</sup> M. NERLICH, 2005, p. 319-324.

<sup>15</sup> Il nous est actuellement impossible de préciser quelle version du *Theatrum* – le premier atlas de l’histoire – (ou de son *Épitome*) fut approchée par Cervantès. Entre 1570 et 1598, quelque vingt-quatre éditions virent le jour, ainsi que dix autres après la mort d’Ortelius. Le doute sur leur nombre concerne l’édition néerlandaise de 1573, celle en allemand de 1582, celle en espagnol de 1593 et celle en latin de 1594, dont on ne conserve pas d’exemplaires. Au cours de ses publications successives, le nombre de cartes augmenta de cinquante-trois initialement à 167 dans la dernière publication de 1612. Si Cervantès avait directement adapté le nom d’Ortel Banedre d’une édition allemande ou flamande, il aurait pu le faire à partir d’une des versions flamandes de 1571, [1573] et 1602, ou d’une édition allemande de 1572, 1573, 1580, [1582] ou 1602, voire de l’une des éditions de l’*Épitome*, qui connut plus de trente éditions, toutes langues confondues. La première édition espagnole, réalisée par Balthasar Vincentius, fut éditée par Plantin en 1588 ; il s’agissait aussi de la première publiée à ses frais par l’éditeur d’Anvers. Elle fut suivie de deux ou trois autres du vivant de Cervantès : en [1593], 1602 et 1612. Ces données sont reprises à R. W. KARROW Jr., 1998, p. 28 et 30 ainsi qu’à H. ELKHADEM, 1998, p. 42.

<sup>16</sup> Voir surtout R. SCHEVILL et A. BONILLA, 1914 ; R. BELTRAN Y ROZPIDE, 1923 ; C. ROMERO MUÑOZ, 1990, 1993 et 2002 ; I. LOZANO RENIEBLAS, 1998. Mais des données complémentaires peuvent être trouvées dans d’autres travaux, notamment les suivants : A. CASTRO, 1919 ; L. SPITZER, 1922 ; J. GAVIRA, 1947 ; J. BABELON, 1947 ; L. SLETJOË, 1960 ; S. CRO, 1975 ; C. ANDRES, 1990 ; O. HEGYI, 1999 ; C. DIAZ DE ALDA HEIKKILA, 2001 ; H. BRIOSO SANTOS, 2006 ; M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009.

rien, conformément à la déclaration programmatique selon laquelle le narrateur décrit ce qu’il a vu lui-même<sup>17</sup>. Enfin, Gracián se réfère ouvertement à deux types de sources géographiques : les *Relazioni universali*<sup>18</sup> de Giovanni Botero et les *Respublicæ variæ*<sup>19</sup>, collection initialement publiée par les Elzevier à Amsterdam dans un format de poche in-24, puis largement imitée, dont chaque volume présentait une synthèse des connaissances disponibles sur une région donnée. La présentation de ces ouvrages dans l’œuvre de Gracián atteste bien de son intérêt pour la géographie : s’il était capable de déceler des erreurs chez Botero, et regrettait la superficialité des *Petites Républiques*, on peut imaginer qu’il connaissait bien ces textes qui se complétaient mutuellement, et qu’il en lisait d’autres<sup>20</sup>. Le *Theatrum* d’Ortelius, les *Relazioni* de Botero (dans leurs traductions espagnoles) et les *Respublicæ*, ainsi que Plin pour les Anciens, seront donc les premières sources géographiques que nous consulterons pour déterminer à quelles images de l’Europe pouvaient répondre nos romans.

Afin d’identifier d’autres lectures éventuelles de nos romanciers, j’ai croisé les données de quelques bibliothèques « idéales », à des titres divers : trois bibliographies anciennes – la *Bibliotheca selecta* (1593) d’Antonio Possevino, l’*Epítome de la bibliotheca oriental y occidental, nautica, y geografica* (1629) de León Pinelo et et le *Catalogo degli autori...* (1707) de Vincenzo Coronelli – ainsi que les catalogues de deux collections réelles : celle de Philippe IV dans sa bibliothèque privée de l’Alcazar madrilène et celle du gentilhomme aragonais Vicencio Juan Lastanosa, ami et mécène de Gracián.

Dans la section géographique de sa *Bibliotheca selecta*, le jésuite Antonio Possevino<sup>21</sup> dresse un catalogue des ouvrages antiques et modernes qui devraient être enseignés dans les

<sup>17</sup> *Estebanillo*, I, p. 13-14.

<sup>18</sup> Voir B. GRACIÁN, *Agudeza y arte de ingenio*, éd. E. CORREA CALDERÓN, 1988, t. II, discours XXVIII, p. 8. Si toute l’œuvre de Botero, écrit Gracián, est digne de la bibliothèque la plus exclusive (« de la librería más selecta »), il recommande en particulier les *Relazioni universali* : « entre todas sus obras, las *Relaciones del mundo y de los monarcas*, en que da razón de los estados de cada uno, de sus rentas, potencia, gobierno, armas y confinantes, aunque tal vez se engaña, que no es mucho en tan universal trabajo; merecen ser colocadas en la librería délfica, y no se tenga por hombre noticioso el que no las hubiere leído ».

<sup>19</sup> Voir *El Criticón*, II, 4, p. 378 : « Estaban hacinadas muchas coronas, unas sobre otras, que en el poco aliño se conoció su poca estimación. Reconociéronlas y hallaron estaban huecas, sin rastro de substancia. –Éstas –dijo– son las Repúblicas del mundo, que no dan razón más que de las cosas superficiales de cada reino. No desentrañan lo recóndito; conténtanse con la corteza. »

<sup>20</sup> Que l’apprentissage de la cosmographie soit primordial à la formation d’une personne accomplie est d’ailleurs corroboré par le fait que Critile y initie Andrénio pendant leur traversée entre Sainte-Hélène et Goa, alors qu’aucun enseignement religieux n’est mentionné. Voir *El Criticón*, I, 4, p. 112.

<sup>21</sup> Voir A. POSSEVINO, *Bibliotheca selecta...*, Rome, 1593, Deuxième Partie, livre XV, chap. XIX, p. 241-248. Le chapitre consacré à l’histoire et à la géographie a été réédité à part en latin (1597 et 1602, Venise) et en italien (Venise, 1598), pour satisfaire une importante demande en Allemagne, en Espagne et en Italie – comme l’indique une lettre de Possevino à Gagliardi, de 1597, mentionnée par J. M. BESSE, 2008.

collèges de la Compagnie et, plus généralement, aux élèves catholiques<sup>22</sup>. Plutôt que de dresser la liste des auteurs (environ quatre-vingt-dix) recommandés, je relèverai que cette liste omet « toute référence à des auteurs luthériens, parmi lesquels Vadian et Münster principalement (mais aussi Caspar Peucer, Michael Neander, etc.), volontairement “effacés” même par Possevino lorsqu’il cite Mercator ou Ortelius »<sup>23</sup>. Ceci n’est pas sans affecter la représentation du monde que peut transmettre l’enseignement qu’envisage Possevino : puisque les auteurs d’origine protestante étaient les sources principales sur l’Europe centrale et du nord, et souvent les plus actuelles, les élèves que furent Cervantès, Gabriel de la Vega (qu’ils aient ou non été formés par des jésuites) et Gracián, ne reçurent probablement qu’une formation géographique limitée en ce qui concerne une part importante de l’espace où se déroulent leurs récits. Et ce d’autant plus que Possevino invite surtout à étudier la géographie biblique et celle du Nouveau Monde.

Si la bibliothèque prescriptive de Possevino informe sur les orientations principales et les limites de l’enseignement géographique dans la *Ratio studiorum* jésuitique et dans le monde catholique, l’*Epítome* de León Pinelo est trop foisonnant pour nous renseigner sur les lectures courantes parmi les amateurs espagnols de la littérature géographique au XVII<sup>e</sup> siècle. Malgré la modestie de son titre, il s’agit en fait d’« une Bibliographie géographique universelle, la plus complète publiée à cette date », pour reprendre les termes du géographe Numa Broc<sup>24</sup>. Compilation composée par un spécialiste (Pinelo était chroniqueur des Indes), elle a vocation à l’exhaustivité et n’est pas limitée par les engagements politiques et religieux de Possevino. Dans les trente-trois pages et 336 références de la version initiale consacrées à la géographie générale<sup>25</sup>, sont ainsi mentionnés plusieurs auteurs protestants, dont Vadian, Münster, Ziegler, Merula, ou Casaubon. Soulignons uniquement, après Numa Broc, deux

<sup>22</sup> Pour une étude poussée de l’enseignement géographique aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, et en particulier dans la Compagnie de Jésus en France, voir F. de DAINVILLE, 1940. J. M. BESSE, 2008, revient sur la conception de la géographie chez Possevino et nuance les thèses du père de Dainville sur la modernité de Possevino à cet égard : « Possevino n’élabore pas une géographie savante. Il compile des descriptions et il compose une bibliographie en fonction d’une conception politique et religieuse de la géographie et de ses usages. Une telle attitude, et notamment son refus de prendre en compte les productions géographiques d’origine protestante, le place un peu en biais, finalement, par rapport à l’actualité du savoir géographique de son époque » (p. 143).

<sup>23</sup> Voir J. M. BESSE, 2008, p. 142.

<sup>24</sup> Voir N. BROC, 1978, p. 114. On trouvera dans cet article une présentation des quatorze principales bibliographies géographiques des années 1545 et 1778.

<sup>25</sup> L’*Epítome* initial compte par ailleurs soixante pages pour les Indes orientales (qui comprennent l’Afrique), soixante-quinze pages pour les Indes occidentales (Amérique) et seize pages pour la navigation. La réédition augmentée de González de Barcia (1717) a quintuplé le volume de l’ouvrage initial. Voir L. PINELO, éd. H. CAPEL, 1982, p. XXIV.

aspects de cet ouvrage : la réhabilitation des géographes hispaniques<sup>26</sup> et le poids encore écrasant de la science antique, et notamment de Strabon, Ptolémée et de Pline.

Pour sa part, le *Catalogo degli Autori antichi e moderni che hanno scritto e trattato di Geografia* du cartographe Vincenzo Coronelli (annoncé en 1691 mais publié en 1707) constitue en quelque sorte la première « Histoire des Géographes »<sup>27</sup>, classant chronologiquement des données bio-bibliographiques sur quatre-vingt-seize géographes et cartographes. Le *Catalogue* est divisé en trois parties : les « Géographes anciens » avec vingt-deux noms d'Homère à Eustache de Thessalonique du XII<sup>e</sup> siècle ; les « Géographes modernes », avec quarante-sept noms depuis Albufeda (XIII<sup>e</sup> siècle) à Cantelli (XVII<sup>e</sup> siècle) ; et vingt-sept « autres auteurs ayant écrit généralement sur la géographie en latin, en italien et en français (des auteurs moins connus des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, dont Coronelli indique seulement le nom et le titre d'une œuvre). Comparée à la bibliographie de Pinelo, la liste sélective dressée par Coronelli témoigne d'un processus de décantation, qui lui permet de rendre compte de l'évolution de la géographie au XVII<sup>e</sup> siècle tout en se tenant au format réduit de la sélection proposée par Possevino en 1593. De ce catalogue, on retiendra ici la prépondérance récente des Français parmi les Modernes, qui contraste avec la marginalité des auteurs espagnols<sup>28</sup>.

En contrepoint de ces bibliographies spécialisées, il était utile de déterminer quels livres de géographie pouvaient posséder des amateurs éclairés. À cet égard, la bibliothèque privée de Philippe IV dans l'Alcazar et celle de Lastanosa sont exemplaires. Contrairement à la bibliothèque royale de l'Escurial – « bibliothèque de la pourpre », « utopie du savoir universel » – ou à celles, ostentatoires, des grands bibliophiles, les quelque deux mille ouvrages réunis dans la Tour Haute de l'Alcazar forment une bibliothèque utilitaire et restreinte, mais aussi celle d'un « prince virtuose à la mode baroque », comme l'écrit Fernando Bouza<sup>29</sup>. Par sa richesse resserrée, par la nature royale de son usager, cette

<sup>26</sup> « Ici, nous trouvons tous les grands cosmographes du Siècle d'Or. Enciso (*Suma de Geographia*, 1519) jusqu'à Luis Teixeira (1598) en passant par Francisco Falero (1535), Jeronimo de Chaves (1545), Pedro de Medina (1545), Martin Cortés (1551), Jeronimo Girava (1556), sans oublier le Portugais Pedro Nuñez (*Tratado da Sphera*, 1537) – tous pilotes, cartographes ou cosmographes officiels de la célèbre *Casa de Contratación* de Séville ».

<sup>27</sup> Voir E. ARMAO, 1957, p. 7.

<sup>28</sup> Voir N. BROU, 1978, p. 119 : « En rassemblant les deux listes de Modernes on obtient 74 noms qui se répartissent ainsi : 23 Français, 20 Italiens, 9 Allemands, 7 Flamands, 6 Hollandais, 4 Espagnols, 2 Danois, 1 Anglais, 1 Suisse, 1 Arabe. La supériorité de la France apparaît encore mieux si l'on considère seulement les auteurs « importants » : 16 Français, 13 Italiens, 6 Allemands... La bibliographie de Coronelli révèle donc un fait capital : l'émergence d'une école française de géographie au XVII<sup>e</sup> siècle et sa prépondérance sous Louis XIV ».

<sup>29</sup> Voir F. J. BOUZA ALVAREZ, 2005, p. 15 et 51 (je traduis). Cet ouvrage contient une présentation de la bibliothèque et une édition commentée de son *Index*, réalisé par bibliothécaire Francisco de Rioja en 1637.

bibliothèque est une bibliothèque idéale, qui renferme tout ce que pouvait et devait savoir un lecteur de l’époque (notamment dans le domaine géographique<sup>30</sup> et historique). C’est en ceci qu’elle nous intéresse même si, conçue pour les besoins spécifiques d’un monarque, elle ne reflète pas les lectures de tous types de publics. Notons l’absence dans ce catalogue d’auteurs majeurs, français ou hollandais : Münster, Thevet, Belleforest, Varenius, Mercator, Hondius, Jansson et les Blaeu, notamment. Malgré la présence de La Popelinière, de Merula ou Mercator<sup>31</sup>, la bibliothèque géographique du roi catholique a globalement été conçue en renonçant à l’apport décisif des puissances rivales du nord.

La bibliothèque de Lastanosa (1607-1681), en revanche, est celle d’un érudit et d’un collectionneur qui s’appliqua à acquérir de précieux ouvrages, dont certains signés par des protestants. Ainsi, dans l’imposante liste des cartes, vues de villes, globes et livres de géographies qu’il possédait à la fin des années 1650<sup>32</sup>, on trouve la *Géographie* de Ptolémée éditée en 1535 par Miguel Servet, la traduction italienne de la *Cosmographie universelle* de Münster (1575) – autorisée grâce à la censure de Benito Arias Montano –, l’*Atlas minor* (1607) de Mercator, pourtant censuré, ou encore de nombreuses cartes réalisées par la famille Visscher d’Amsterdam. Lastanosa possédait par ailleurs quarante-sept *Respublicae*, soit la quasi-totalité de la collection publiée par les Elzevier<sup>33</sup>. Si cette bibliothèque nous concerne, c’est parce qu’elle peut être regardée comme la bibliothèque idéale de l’honnête homme espagnol au XVII<sup>e</sup> siècle, mais aussi et surtout parce qu’elle fut fréquentée par Gracián.

En croisant les catalogues de ces cinq bibliothèques idéales, j’ai dressé un tableau des écrits géographiques – ceux incluant des descriptions générales de l’Europe – les plus susceptibles d’avoir été lus par l’un ou l’autre de nos romanciers (tableau1). Ce sont prioritairement ces textes (avec les cartes correspondantes, le cas échéant) que nous allons maintenant confronter. Mais nous nous référerons également à quelques auteurs moins connus

<sup>30</sup> Dans la partie de la bibliothèque réservée à la « *Cosmografía, geografía, topografía* », se trouvaient vingt-quatre entrées pour trente volumes (ou *cuerpos*). Voir F. J. BOUZA ALVAREZ, 2005, p. 81

<sup>31</sup> Malgré leur absence dans le catalogue de 1637, la présence des atlas de Mercator dans l’Alcazar serait certaine, selon F. J. BOUZA ALVAREZ, 2005, 2005, p. 109.

<sup>32</sup> On conserve plusieurs sources d’information sur la bibliothèque de Lastanosa : un catalogue de ses livres et curiosités intitulé *Las tres cosas más singulares que tiene la casa de Lastanosa en este año de 1639*; la *Descripción de las antigüedades y jardines de don Vincencio Juan de Lastanosa* (1647) de Juan Francisco Andrés de Uztarroz; la *Narración de lo que le pasó a D. Vincencio de Lastanosa a 15 de octubre del año 1662 con un religioso docto y grave*; et le *Catálogo de los libros de Vincencio Juan de Lastanosa por orden de alfabeto*, datant de 1658, qui constitue la description la plus complète et la plus fiable de cette bibliothèque. Tous ces documents sont accessibles sur le site Internet du « Proyecto Lastanosa » mené par l’Instituto de Estudios Altoaragoneses.

<sup>33</sup> Sur la collection géographique et cartographique de Lastanosa, voir A. HERNANDO RICA, 2005 et 2007 et le catalogue mis en ligne sur le site du « Proyecto Lastanosa » :

<http://www.lastanosa.com/contenido.php?gama=1&tipocontenido=39&tipo=4&elemento=70&db=geografia>

ou postérieurs<sup>34</sup>, afin d'avoir un aperçu plus représentatif de la littérature géographique circulant en Espagne jusqu'à la fin XVII<sup>e</sup> siècle. Notons que cette liste est relativement proche de celle des « auteurs qui parlent de l'Europe », selon Louis Moréri :

Auteurs qui parlent de l'Europe : Strabon, Ptolomée, Pline, Pomponius Mela, Solin, Merula, Magin, Ortelius, Mercator, Clavius, Belleforest, Davity, Olivier Sanson, Duval, La Mothe le Vayer, Briet, Berthius, Golnitz, Sempili, Eneas Silvius, Ferrari & Baudrand, in *Lex. Geogr.* Robe, *Meth. de Geogr.*, Scalig, *Diatr. de ling. Europ.* Edouard Brerewood, *de Ling & Relig. Eur.*, &c<sup>35</sup>.

---

<sup>34</sup> Il s'agira notamment du *Theatro del mundo y de el tiempo* (1606), traduction de l'original latin de Giovanni Paolo Galluci (1588) ; du *Compendium geographicum* de Pedro de Teixeira (manuscrit datant de 1660 environ) ; de la *Breve descripción del mundo* (1686) de Sebastián Francisco de Medrano ; de l'*Espejo geográfico* (1690-1691) de Pedro Hurtado de Mendoza et du *Grand dictionnaire historique* (1674) de Louis Moréri.

<sup>35</sup> Voir L. MORERI, *Grand Dictionnaire historique...*, éd. 1683 (graphie modernisée).



**Tableau 1 : Principaux écrits géographiques évoquant l’Europe, consultables par nos romanciers**

Textes antiques	Strabon, <i>Géographie</i> (II, 5, 26).
	Pomponius Mela, <i>De Situ Orbis</i> ou <i>Chorographie</i> . (L’édition espagnole de 1644 était chez Lastanosa).
	Pline l’Ancien, <i>Histoire naturelle</i> (III, 1).
	C. Ptolémée, <i>Géographie</i> – notamment l’édition lyonnaise de 1535 par Servet ; et l’édition vénitienne de 1597-98 avec les additions de Magini.
Cosmographies ou descriptions universelles modernes	M. Fernández de Enciso, <i>Suma de geografía</i> , 1519 (Alcazar et Lastanosa).
	E. S. Piccolomini (Pie II), <i>Asiae Europaeque elegantissima descriptio</i> , 1531. (Alcazar et peut-être manuscrit chez Lastanosa).
	P. Appian et R. Gemma Frisius, <i>Libro de la cosmografía</i> , 1548. (Alcazar et Lastanosa).
	J. Girava, <i>Dos libros de Cosmographia compuestos</i> , 1556. (Alcazar).
	F. de Thámara, <i>Libro de las costumbres de todas las gentes del mundo, y de las Indias</i> , 1556 (traduction de Boemus). (Dans l’Alcazar).
	S. Münster, <i>Cosmographia uniuersale</i> , éd. italienne de 1575. (Lastanosa).
	L. Anania, <i>La universal fabrica del mundo</i> , 1573. (Alcazar et Lastanosa).
	H. L. V. de La Popelinière, <i>Les Trois Mondes</i> , 1582. (Alcazar).
	G. Botero, <i>Relazioni universali</i> dans les traductions espagnoles de D. de Aguiar (1603) et de J. Rebullosa (1603 et 1622). (Toutes deux étaient chez Lastanosa, ainsi que dans l’Alcazar).
	P. Merula, <i>Cosmographiae generalis libri tres</i> , 1605. (Alcazar).
	José de Sesse, <i>Libro de la Cosmographia universal del mundo</i> , 1619. (Alcazar et Lastanosa).
	L. Ferrer Maldonado, <i>Imagen del mundo</i> , 1626. (Dans l’Alcazar)
	P. Davity, <i>Les estats, empires, royaumes et principautez du monde</i> (chez Philippe IV et Lastanosa).
Atlas	A. Ortelius, <i>Theatrum Orbis Terrarum</i> , 1570. (Traduction espagnole à l’Alcazar et chez Lastanosa).
	G. Mercator et J. Hondius, <i>Atlas</i> , 1606. (Dans l’Alcazar, selon Bouza).
Livres de poche ou manuels	A. Ortelius, <i>Epitome theatri Ortelianii</i> , 1577. (Éd. de 1601 chez Lastanosa).
	G. Mercator, <i>Atlas minor</i> , Amsterdam, 1610 (Chez Lastanosa).
	P. Cluverius, <i>Introductionis in Universam Geographicam</i> , 1629. (Chez Lastanosa)
Dictionnaires géographiques	C. Estienne, <i>Dictionarum historicum, geographicum, poeticum</i> , 1553.
	A. Ortelius, <i>Thesaurus geographicus</i> , 1596. (Chez Lastanosa)

## B – D'Europe à l'Europe, « première partie du monde »

*D'Europe...*

Image 1 : Titien, *L'Enlèvement d'Europe* (entre 1559 et 1562)<sup>36</sup>



Avant de devenir l'Europe, une partie du monde, Europe était un nom. Celui de plusieurs figures mythologiques, parmi lesquelles la princesse phénicienne ravie par Zeus métamorphosé en taureau, n'est que la plus célèbre. Comment est-on passé d'Europe à l'Europe ?<sup>37</sup> Dès le V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Hérodote pointait le caractère arbitraire d'une tripartition de notre Vieux Monde et du lien établi entre mythologie et géographie :

Je ne puis [...] m'expliquer à quelle occasion la terre, étant une, a reçu trois dénominations distinctes, tirées de noms de femmes, et ont été fixés entre ses parties comme lignes de démarcation le Nil, fleuve d'Égypte et le Phase de Colchide [...]. Pour l'Europe, de même que nul ne sait si elle est entourée d'eau, on est sans lumière sur l'origine de son nom et sur celui qui le lui imposa, à moins de dire que le pays reçut ce nom de la Tyrienne Europè ; elle aurait en ce cas été auparavant anonyme, comme les autres parties du monde. Mais il est certain que cette Europè était originaire d'Asie, et qu'elle ne vint jamais dans ce pays que les Grecs appellent présentement Europe; elle vint seulement de Phénicie en Crète, et de Crète alla en Lycie. En voila assez là-dessus ; car, en cette matière, nous suivrons l'usage consacré<sup>38</sup>.

À l'instar d'Europe enlevée par le dieu, et que ses frères recherchent en vain, l'Europe est une réalité fuyante. Un espace inventé, dont la définition n'a rien de naturel : Europe, fille d'Asie, ne foule jamais le sol européen. Pourtant, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, l'existence de l'Europe semble être une évidence pour les cartographes et les géographes. Alors qu'Hérodote

<sup>36</sup> La source de cette reproduction est le site *Utpictura18*, base de données iconographiques créé par le Centre Interdisciplinaire d'Étude des Littératures d'Aix-Marseille (CIELAM, EA4235). Voir <http://sites.univ-provence.fr/pictura/GenerateurNotice.php?numnotice=A1015>.

<sup>37</sup> Nous reprenons ici le beau titre d'une série de quatre colloques édités respectivement par R. POIGNAULT et O. WATTEL-DE CROIZANT, 1998 ; R. POIGNAULT, O. WATTEL-DE CROIZANT et F. LECOQ, 2000 ; O. WATTEL-DE CROIZANT, 2002 ; O. WATTEL-DE CROIZANT et G. A. MONTIFROY, 2007.

<sup>38</sup> HERODOTE, *Histoires*, IV, 45, traduction Ph.-E. LEGRAND, 1949, p. 74-75.

soulignait le statut conventionnel du découpage du monde, ses successeurs ont peu à peu comblé la faille entre le mot et la chose, et inventé des frontières entre l’Europe et les autres parties du globe. À vrai dire, autant qu’un projet partagé, c’est sans doute la tradition et l’oubli qui ont favorisé, par sédimentation, la formation d’une image consistante de l’Europe.

Car apparemment, comme l’a déjà noté Jean Céard<sup>39</sup>, les cosmographes modernes se soucient peu de renouveler l’image de l’Europe. Plusieurs n’en disent rien, ou se bornent à indiquer qu’elle est l’une des parties du monde<sup>40</sup>. Pour les autres, sa description semble n’être guère plus qu’un passage obligé. « Tout leur intérêt paraît aller à la description particulière des pays, des régions, des provinces, des villes, non à la description générale d’un ensemble qui ne paraît maintenu que pour garder un ordre »<sup>41</sup> dans leur entreprise. Dans leurs présentations introductives de l’Europe, ces auteurs « recueillent et transmettent un héritage de l’Antiquité sans sembler préoccupés d’en refondre substantiellement les articulations et les thèmes »<sup>42</sup>. Néanmoins, la reconduction de cette tradition, par son schématisme même, contribue à l’affermissement d’une image cohérente et durable de l’Europe. On l’observe tout d’abord dans l’évocation du nom d’Europe. Un faisceau de postures complémentaires permet aux cosmographes de neutraliser les problèmes posés par la tradition mythologique, à savoir : la multiplicité des figures nommées Europe ; l’origine asiatique de la princesse enlevée par Zeus, dans la version la plus répandue ; l’immoralité et le paganisme de cette légende, pour les auteurs chrétiens.

La diversité des mythes d’Europe est facile à surmonter : il suffit d’ignorer ces multiples variantes ou d’en minorer la portée. C’est ce que font Charles Estienne<sup>43</sup>, Abraham

<sup>39</sup> Voir J. CEARD, 1982. Cet article – pour nous incontournable – sur « l’image de l’Europe dans la littérature cosmographique de la Renaissance » se concentre sur l’écart entre la description de l’Europe par Strabon et sa réécriture par les auteurs modernes (principalement ceux lus en France).

<sup>40</sup> J. CEARD, 1982, cite Denis Sauvage, traduisant les *Histoires* de Paul Jove et Guillaume de Terraube, en son *Discours des choses plus nécessaires et dignes d’estre entendues en la Cosmographie* (1559). Dans le domaine espagnol, on peut aussi mentionner Martín Fernández de Enciso, qui dans sa *Suma de geografía* (1519) se contente de citer le Tanaïs comme la frontière entre Europe et Asie (p. 61). Plusieurs autres auteurs se limitent par ailleurs à la géographie mathématique (dont le modèle était le traité *De la Sphère* de Sacrobosco) : notamment Pedro de Medina dans sa *Suma de Cosmografía* (vers 1561) ; Giovanni Paolo Galluci dans son *Theatro del mundo y de el tiempo* (1588), traduit en espagnol en 1606 ; et Salvador Ardevines Isla dans sa *Fabrica vniuersal y admirable de la composicion del mundo mayor...* (1626). Quant à Pedro de Teixeira, cosmographe royal et auteur d’un atlas manuscrit de l’Espagne destiné à Philippe IV (voir F. PEREDA et F. MARIAS, 2002), son *Compendium geographicum* (vers 1660) ne présente aucune carte de l’Europe alors qu’il contient une mappemonde et six cartes d’Espagne et de la Galice. Peut-être Teixeira considérait-il que l’Europe n’était pas un objet prioritaire pour le destinataire de son manuscrit, le marquis de Leganés. En tout état de cause, ce choix correspond aussi aux orientations générales de la cartographie espagnole, qui privilégiait les Indes et l’Espagne elle-même.

<sup>41</sup> Voir J. CEARD, 1982, p. 49.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>43</sup> Voir C. ESTIENNE, *Dictionarum historicum, geographicum, poeticum*, 1578. Dans l’édition de 1636 que j’ai consultée, les entrées sur Europe et ses variantes apparaissent à la page 914.

Ortelius<sup>44</sup> et surtout Louis Moréri<sup>45</sup> dans leurs dictionnaires respectifs. Moréri, pourtant fort érudit, n’évoque que la « fille d’Agénor Roy de Phénicie & sœur de Cadmus », en renvoyant à Ovide<sup>46</sup>, principale source pour ce mythe antique (avant Moschos<sup>47</sup> ou Horace<sup>48</sup>). Estienne et Ortelius, quant à eux, rappellent qu’Europe est aussi le nom d’une nymphe marine, fille d’Océan et de Thétys selon Hésiode (*Théogonie*, II, 346-361). Mais ils sont loin de passer en revue toutes les figures d’Europe, puisque ce nom évoquait jusqu’à une dizaine de personnages distincts : plusieurs divinités marines en Grèce péninsulaire et dans les îles de la mer Égée et, en Grèce continentale, une série de « femmes, d’essence terrienne, inséparables du périple entrepris par Cadmos, le frère de la princesse phénicienne, pour retrouver sa sœur »<sup>49</sup>. Peut-être la distance temporelle et la dispersion des sources antiques favorisèrent-elles un premier filtrage de la tradition mythologique. De fait, la seule variante à laquelle se réfèrent le *Persiles* et le *Criticón* est celle de la fille d’Agénor enlevée par le taureau<sup>50</sup>. Quoiqu’il en soit, chez les cosmographes, cette simplification du mythe a pour effet (et fonction ?) d’établir un lien plus direct entre l’Europe et la « Tyrienne Europe ». Mais les deux principaux problèmes posés par cette fable restent entiers. En faisant remonter l’origine de l’Europe à la princesse phénicienne, ces auteurs laissent à penser que le rapt d’une Asiatique par un dieu païen et lascif est l’acte de naissance de cette partie du monde. Contre une telle généalogie, certains tentent d’arraisonner le mythe (de le neutraliser en le rationalisant) ou même de s’en passer.

Un effort de rationalisation historique du mythe est visible chez de nombreux auteurs, dont José de Sesse et Louis Moréri. Reprenant une argumentation qui remonte aux Pères de l’Église et en particulier à Lactance<sup>51</sup>, ils soutiennent que le taureau mythique était une simple figure de proue d’un navire crétois sur lequel fut enlevée la princesse phénicienne –

<sup>44</sup> Voir A. ORTELIUS, *Thesaurus geographicus*, 1596.

<sup>45</sup> Voir L. MORERI, *Grand dictionnaire historique...*, vol. 1, 1674, p. 1246.

<sup>46</sup> Voir OVIDE, *Métamorphoses*, II, 833-875. Le passage des *Fastes*, V, 603-616, est moins souvent mentionné par les cosmographes. Il apparaît néanmoins chez Merula.

<sup>47</sup> Sur la courte épopée de Moschos (II<sup>e</sup> siècle avant J.C.), « le seul texte ancien antérieur à ceux d’Horace et d’Ovide où la valeur géographique du nom *Europe* soit justifiée par le mythe, [et où] cette justification est faite par un rêve, voir F. LETOUBLON, 1998.

<sup>48</sup> Voir HORACE, *Odes*, III, 25-76.

<sup>49</sup> Voir O. WATTEL-DE CROIZANT, 1998, p.21-28. Pour une localisation précise des occurrences du mythe d’Europe chez les auteurs grecs anciens, et une description de leurs variantes, voir aussi V. MARSA, 2008.

<sup>50</sup> Voir par exemple *Persiles*, III, 15, p. 582 et *El Criticón*, I, 12, p. 249.

<sup>51</sup> Voir LACTANCE, *Épître des Institutions divines*, 10, 3, 4. Voir aussi FULGENCE, *Enarrationes allegoricae fabularum* (M.I. 26), cité par R. CHEVALLIER, 1998a, p. 15. Sur « la notion d’Europe chez les écrivains chrétiens de langue latine du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle », plus généralement, voir P. LAURENCE, 1998.

explication assez connue pour être reprise dans le *Tesoro* de Covarrubias<sup>52</sup>. Dans la même veine, Merula<sup>53</sup> ou Mercator se font l’écho d’explications alternatives. Le taureau blanc pourrait renvoyer à l’enseigne d’une légion ; à un Crétois nommé Taurus, qui aurait enlevé Europe en Italie ou sur le pourtour de la mer Tyrrhénienne (et non à Tyr)<sup>54</sup> ; ou encore au naturel des Européens eux-mêmes (blancheur, vigueur et fougue amoureuse qui leur fait perdre leur contenance habituelle)<sup>55</sup>... En revanche, les cosmographes ne cherchent pas à moraliser le mythe comme le fait par ailleurs un Jean Baudoin (1590 ?-1650)<sup>56</sup>, ni ne reprennent à leur compte la christianisation du mythe entreprise dans certains Ovide moralisés, faisant du taureau un archétype de Jésus ravissant l’âme pour la conduire au ciel<sup>57</sup>.

Plutôt que de christianiser le mythe païen, de nombreux cosmographes lui préfèrent (ou lui ajoutent) une explication biblique des divisions du monde : celle de l’héritage accordé par Noé à ses descendants<sup>58</sup>. En réalité, le texte de la *Genèse* ne dit nullement que l’Asie

<sup>52</sup> Voir S. de COVARRUBIAS, *Tesoro de la lengua castellana o española*, 1611, « Europa. Una de las tres partes en que los antiguos dividieron el orbe. Dióle nombre Europa, hija de Agenor, rey de los fenices, a la cual, según los poetas, Júpiter convertido en toro, la robó y pasó a la isla de Creta. Fingieronlo así porque la galera o nave en que pasó con ella llevaba por insignia un toro, Ευρώπη ».

<sup>53</sup> Voir P. MERULA, *Cosmographiae generalis libri tres*, 1605. Dans l’édition de 1635-36, consultée pour ce travail, ces explications se trouvent aux pages 7-8.

<sup>54</sup> Voir G. MERCATOR, *Atlas minor*, 1610. La traduction française de 1630 dit ainsi : « Hérodote croit que le motif du nom soit inconnu ; les autres toutefois le déduisent d’*Europa* Tyriene, fille d’Agénor Roi des Phéniciens (Isidore le dit Roi de Lybie) que les fables anciennes disent avoir été ravie par Jupin mué en taureau, qui la chargea sur son dos, et la porta en Sidon de Crète ou en Chypre. [D’]aucuns méprisant ces fables, la disent avoir été ravie et enlevée en un navire, portant en proue la figure d’un Taureau. Et [d’]aucuns reconnaissent la nef, portant l’effigie du Taureau et de la soigneuse garde de Jupin. Palephatus dit, qu’un Candiot [Crétois], nommé Taurus, enleva d’Italie ou région des Tyrrhènes [Tyrrhéniens], avec autres filles, Europe fille du Roi comme prisonnière. [Il] y en a qui disent, qu’il y eut une légion de gens de Guerre, qui portait entre autres enseignes un Taureau. [D’]aucuns, affectionnés à la beauté du pays, disent qu’elle fut ainsi appelée pour la ressemblance de cette fille ravie » (graphie modernisée).

<sup>55</sup> Voir G. MERCATOR, *Atlas*, 1595 (trad. française de l’édition de Hondius, en 1609) : « Le taureau certes, par lequel ils veulent qu’Europe fut portée, ne représente pas mal à propos les mœurs et naturels des Européens. Il est d’un courage un peu élevé, insolent, embelli par ses cornes, de couleur blanche, d’un gosier large, d’un col gras, guide et commandeur des haras ; de très grande contenance, mais il s’est amené à sexe dissemblable, il se montre être de chaleur extrême, toutefois en après chaste et modéré. Tel est quasi le naturel des Européens, nommément les plus septentrionaux » (graphie modernisée). Merula traduit littéralement ce passage (*Cosmographiae generalis libri tres*, II<sup>e</sup> partie, livre I, p. 7).

<sup>56</sup> Voir R. CHEVALLIER, 1998a, p. 19. Selon Baudoin, lecteur de la reine Marguerite et l’un des premiers membres de l’Académie Française, le mythe d’Europe viserait à démontrer que la concupiscence peut amener quiconque à la bassesse, y compris les plus nobles et souverains esprits : « Je crois que cette Fable [d’Europe] ainsi déguisée contient quelque doctrine pour la modération et l’amendement de l’esprit humain. [...] Les Anciens ont voulu faire connaître l’insolence et vilennie de l’amour impudique, feignent Jupiter s’être transformé en Taureau, animal lascif et furieux » (graphie modernisée).

<sup>57</sup> Sur la moralisation du mythe d’Europe, voir F. LECOQ, 1998 ; et F. JEREZ MOLINER, 2008, p. 547.

<sup>58</sup> *Genèse*, 9, 18-27 et 10. Le patriarche ayant célébré la fin du Déluge et la miséricorde divine avec les fruits de sa vigne, il est pris d’ivresse ; le lendemain, son fils Cham, le cadet, le trouve nu et va en informer ses frères aînés. Ceux-ci, pleins de révérence, couvrent la nudité de leur père sans y porter le regard. Au réveil, Noé apprend le comportement de Cham et le maudit, le vouant à être « l’esclave des esclaves de ses frères » ; au contraire, il bénit l’Éternel, dieu de Sem, et prie Dieu d’étendre les possessions de Japhet de sorte qu’il habite dans les tentes de Sem. Puis il envoie ses fils dans trois directions – vers des lieux appartenant à l’espace biblique. « Sem [part] vers l’orient (les sites qu’il peuple évoquent plutôt la Mésopotamie ; Japhet vers le nord-

reviendrait à l’aîné Sem, l’Afrique à Cham, le benjamin, et l’Europe à Japhet, le cadet. C’est notamment à Saint Jérôme (dans son *Liber Hebraicarum questionum in Genesim*) que l’on doit cet accommodement entre la tradition biblique et la tripartition du globe héritée de la tradition gréco-latine. Cette exégèse fit autorité et trouva une figuration efficace dans les mappemondes « T dans l’O » inaugurées par Isidore de Séville (c. 560/70-636). Elle perdura au-delà de la découverte du Nouveau Monde, qui contrariait pourtant la perfection une et trine du schéma patristique.

**Image 2 : Enluminure attribuée à Simon Marmion (vers 1459-1463), illustrant le partage de la Terre entre les fils de Noé.**



Conservée à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, cette mappemonde reprend la forme traditionnelle du « T dans l’O » : « Les trois parties de la terre habitée, inscrites dans le O de l’anneau océanique, sont séparées par un T dont la hampe figure la Méditerranée et les branches l’une le Tanaïs (le Don), limite traditionnelle entre l’Europe et l’Asie, l’autre le Nil, partage ordinaire de l’Asie et de l’Afrique » (texte issu de l’exposition de la B.N.F. sur la mer médiévale). On reconnaît donc en haut l’Asie de Sem (la carte est orientée), avec Jérusalem et le mont Ararat, où repose l’arche de Noé. L’Europe et l’Afrique sont au premier plan, à gauche et à droite, respectivement.

Au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, Ortelius ou Merula proposent ainsi de renommer l’Europe Japhétie (tout comme Postel en France), tandis que Mercator et Cluverius<sup>59</sup>, parmi d’autres, renvoient directement à l’exégèse patristique<sup>60</sup>. Hors de la littérature géographique, cette origine japhétique de l’Europe trouve de nombreux échos, notamment dans un traité politique

ouest, les lieux étant plutôt anatoliens ; enfin, Cham vers le sud-ouest, puisque les villes nommées sont souvent égyptiennes. En fait, il s’agit là d’une simplification excessive, les sites évoqués étaient plus dispersés et formaient des ensembles partiellement imbriqués » (C. GRATALOUP, 2009, p. 35).

<sup>59</sup> Voir P. CLUVERIUS, *Introductionis in universam...*, 1629, livre I, chap. 14, p. 47

<sup>60</sup> Cette répartition pseudo-biblique des descendants de Noé sur un globe divisé en trois trouva encore des partisans au XIX<sup>e</sup> siècle : le théologien protestant Charles Cuvier, qui divisa en 1859 l’humanité en trois races - sémitique (Arabes), chamite (Nord de l’Afrique) et japhétique (Europe et Amérique du Nord) ; ou le père Lucien Vigneron, qui publia en 1894 *Sem, Cham et Japhet. Voyage dans trois parties du monde*.

comme la *Razón de Corte* de Juan Jerez<sup>61</sup>. Renommer l’Europe Japhétie n’avait pas pour seul intérêt d’évacuer le mythe païen. Il permettait aussi de magnifier la Chrétienté. En effet, la prédiction de Noé selon laquelle la postérité de Japhet habiterait les tentes de Sem, et que celle de Cham serait son esclave put être interprétée comme une annonce du destin providentiel de l’Europe, vouée à dominer l’Afrique et à convertir l’Asie<sup>62</sup>.

L’étymologie est également mise à contribution pour supplanter le mythe païen et faire de l’Europe le territoire de la Chrétienté. Première étymologie alternative : il serait bienvenu, suggère Merula, de faire descendre le nom de l’Europe de l’un ou l’autre des « Europs » recensés par la tradition (et notamment par Estienne et Ortelius dans leurs dictionnaires géographiques), respectivement rois des Syciniens et de Macédoine, dont les royaumes appartenaient donc à cette partie du monde... Par ailleurs, Ortelius, Merula et Mercator relaient ainsi les conjectures de Johannes Goropius Becanus. Celui-ci, dit Mercator, « ne se voulant persuader qu’Europe aye source Grecque » (car il croyait qu’elle avait d’abord été peuplée par les Cimbres et soutenait que le vieux flamand était la langue originelle), avança deux interprétations successives, toutes deux rapportées par Merula<sup>63</sup>. Ortelius s’attache à la plus tardive pour conclure que le terme « Europe » signifie « le royaume promis des Chrétiens »<sup>64</sup> : dans la langue des Cimbres, ancêtres des Flamands, « *E* dénote un mariage légitime ; en *Ur* veut dire excellent, et *Hop*, espoir ; par conséquent, *E-ur-Hop*, *Europe*, signifie « espoir excellent d’un mariage heureux », celui par lequel le Christ unit à tout jamais l’Europe et son Église »<sup>65</sup>. Mercator, quant à lui, ne rapporte dans l’*Atlas minor* que l’hypothèse antérieure de Goropius : l’Europe serait ainsi nommée « pour son excellence ou survaleur des autres provinces. Car *Ver* monosyllabe, formé avec sa diphtongue, ne lui est autre chose que Grand, excellent, & avantage sur tout. *Hop* signifie la multitude d’hommes ». Mais l’auteur de l’*Atlas* ne semble pas trop se fier à cette interprétation. Comme d’autres auteurs, il suggère finalement qu’il serait possible de substituer au nom d’Europe une appellation plus louable, celle de *Franckia*, nom donné aux provinces chrétiennes par les

<sup>61</sup> Voir J. JEREZ, *Razón de Corte* (vers 1601-1621), éd. A. T. REGUERA RODRÍGUEZ, 2001, p. 101-102.

<sup>62</sup> Avec C. GRATALOUP, 2009, p. 52, il faut relever que la “justification” de l’esclavage des peuples noirs par ce passage de la Genèse n’est pas une pratique spécifique de l’Europe coloniale. « On la trouve, dès le VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, exprimée par des communautés juives de Mésopotamie. Elle a ultérieurement été reprise par des musulmans pour justifier les traites orientales ».

<sup>63</sup> Voir P. MERULA, *Cosmographiae generalis libri tres*, II<sup>e</sup> partie, livre I, p. 8.

<sup>64</sup> Il le fait dans le texte accompagnant la carte de l’Europe celtique dans son *Parergon*. Voir G. TOLIAS, 2009.

<sup>65</sup> Je cite ici J. CEARD, 1982, p. 60, qui résume la présentation des thèses de Goropius par Merula. Relevant que Goropius ne s’explique pas sur le sens qu’il attribue à *E*, Céard (note 41) suggère qu’il se réfère à la « valeur traditionnelle du nombre 5, qui est le nombre nuptial ; *E*, étant la cinquième lettre de l’alphabet, vaut 5 ».

« Asiens » et par les « Abissins d’Ethiopie »<sup>66</sup>. Notons en revanche que nos auteurs ne se réfèrent nullement aux étymologies qui paraissent aujourd’hui les plus probables : celle qui associe l’Europe à l’Occident et peut-être à un culte lunaire (via le sémitique *ereb*, signifiant « sombre » ou « ténébreux ») ; ou celles, plus discutables selon les spécialistes, qui interprètent le nom grec comme « grand, large et blanc » (Europe aurait eu de grands yeux ou un visage clair et le continent serait celui des vastes plaines, ou aux populations blanches)<sup>67</sup>.

Si plusieurs cosmographes s’appliquent à dompter le taureau crétois, beaucoup l’esquivent tout bonnement. Petrus Apianus (Peter Appian) et Rainer Gemma Frisius passent sans ciller du mythe au continent<sup>68</sup>. D’autres, dans des références tronquées à Hérodote, mettent Europe à l’origine de l’Europe, en oubliant que l’auteur des *Histoires* doutait de la pertinence de cette appellation<sup>69</sup>. D’autres encore, plus scrupuleux, font état des réticences d’Hérodote, mais sans s’y attarder, s’accommodant d’une convention établie par la tradition. C’est le cas de Ferrer Maldonado<sup>70</sup> ou de François Ranchin (rédacteur du « Discours général de l’Europe », dans l’atlas de Davity<sup>71</sup>). Après avoir passé en revue différentes hypothèses sur le nom de l’Europe, Ranchin revient finalement à Hérodote : personne ne pourra jamais dire pourquoi la partie du monde appelée Europe porte ce nom ; mais peu importe. Le mythe a perdu de sa dangerosité. Quelle que soit l’origine de l’Europe, semble dire Ranchin, celle-ci existe, et voilà tout ce qui compte. Botero (à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle), puis Sebastián de Medrano (1686) et Pedro Hurtado de Mendoza (1690-91) confirment cette tendance à se détourner de la question des origines de l’Europe. Pas un mot sur Europe dans leur introduction à l’Europe. Chez eux, la géographie s’est totalement émancipée de la mythologie.

Corrélativement, le mythe tend à se disjoindre de sa connotation géographique. Les représentations picturales du « ravissement » d’Europe ont tendance à privilégier le potentiel esthétique du motif : « formes puissantes du taureau contrastant avec la grâce d’un corps féminin, plus ou moins dénudé, l’un et l’autre offrant de belles courbes, expression des sentiments : blandices de l’animal, curiosité, audace, puis peur d’Europe face à l’étendue

<sup>66</sup> Voir G. MERCATOR, *Atlas minor*, éd. 1630, p. 6.

<sup>67</sup> Voir R. CHEVALLIER, 1998b, p. 45 ; et C. MILANI, 1998.

<sup>68</sup> Voir P. APIANUS et R. G. FRISIUS, *Libro de la cosmografía*, II, 1, f<sup>o</sup> 32r : « Europa tomó nombre de una hija de Agenor rey de Fenicia, la cual hurtada por Júpiter, desde África fue llevada a Candía, tiene por termino de parte de Occidente el mar grande, que dicen Océano, Atlántico » (graphie modernisée).

<sup>69</sup> C’est par exemple le cas de Giovanni MAGINI, dans ses ajouts à la *Géographie* de Ptolémée, en 1597-98.

<sup>70</sup> Voir L. FERRER MALDONADO, *Imagen del mundo*, 1626, p. 83 : « Europa es una de las quatro partes del mundo, la cual tomó nombre por Europa, hija de Agenor antiguo Rey de Fenicio [*sic*], seguro tiene Diodoro Sículo; aunque Herodoto no lo consiente, diciendo que no es sabido por quien le fue dado a la Europa este nombre » (graphie modernisée).

<sup>71</sup> Voir P. DAVITY, *Les estats, empires, royaumes et principautez du monde*, 1643, Quatrième Partie, *Description générale de l’Europe*, tome I, p. 1-29.



marine [...], richesse du cadre... »<sup>72</sup>. Nombreuses sont ces œuvres « sensuelles » qui insistent sur les signes d’amour, de sensualité et de séduction présentes dans le mythe (notamment chez Ovide)<sup>73</sup>. Et, dans le domaine hispanique, même si le mythe conserve parfois un symbolisme politique<sup>74</sup>, il semble que sa portée géographique décline, face à la concurrence d’autres allégories du continent. Ainsi, dans les architectures éphémères créées à l’occasion de festivités urbaines, le mythe d’Europe sert principalement au XVI<sup>e</sup> siècle à l’occasion de noces princières, comme une image d’amour et d’union charnelle, en lien avec les fruits qu’on attendait obtenir du mariage royal. Ici, le rapt est bien un ravissement : l’acte de violence originel est ignoré ; reste l’image d’Europe ravie par taureau, et ravie de l’être. Et, au XVII<sup>e</sup> siècle, les rares fois où apparaissent Europe et le taureau, c’est pour accompagner l’allégorie de l’Europe inspirée par Ripa<sup>75</sup>. Du reste, si *L’Enlèvement d’Europe* fut réalisé par le Titien pour Philippe II, copié par Rubens en Espagne et utilisé par Velázquez dans le fond de ses *Ménines* et des *Filandières*, l’art espagnol des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles a peu traité le mythe d’Europe – alors que le mythe est plus fréquent dans les collections des Habsbourg de Vienne<sup>76</sup>. Faut-il lier ce phénomène à une réticence des élites espagnoles (commanditaires et/ou artistes) vis-à-vis d’une Europe qui n’est plus la Chrétienté ?<sup>77</sup> Probablement pas. Car la

<sup>72</sup> Voir R. CHEVALLIER, 1998a, p. 18.

<sup>73</sup> Voir J. JEREZ MOLINER, 2008, p. 546-48, mais surtout les articles de C. CIERI VIA, J. HABERT, S. LOIRE et J. FOUART, dans R. POIGNAUT et O. WATTEL-DE CROIZANT (éd.), 1998. Ces articles portent respectivement sur la représentation du mythe d’Europe dans la peinture à Rome, à Venise, en Italie et chez les maîtres nordiques.

<sup>74</sup> À l’époque moderne, le mythe d’Europe est parfois mobilisé pour représenter des projets d’union « continentale » : ceux la ligue de Cambrai contre Venise en 1508 ou de la Chrétienté contre l’empire Ottoman. Voir O. WATTEL-DE CROIZANT, 1998, p. 144-145 ; E. DERVEAUX et O. WATTEL-DE CROIZANT, 2002, p. 189-194. Cette utilisation politique du mythe d’Europe dans l’art s’inscrit dans la continuité de pratiques antiques. Chez Moschos, au II<sup>e</sup> siècle, il semble que la représentation de l’Europe soit au service d’un dessein d’union pan-hellène autour de la Macédoine de Philippe II, contre les Asiatiques ; et, sous Auguste, notamment chez Horace, la représentation conjointe d’Europe et d’Asie paraît liée à la volonté de réconcilier les parties orientales et occidentales de l’Empire après la victoire d’Actium, en 31. Voir O. WATTEL-DE CROIZANT, 1998, p. 24-26, et F. LETOUBLON, 1998, p. 87.

<sup>75</sup> Voir R. LÓPEZ TORRIJOS, 2008, p. 246-249.

<sup>76</sup> Voir R. LOPEZ TORRIJOS, 1985. Selon ce dense ouvrage consacré à la mythologie dans la peinture espagnole du Siècle d’Or, le rapt d’Europe est un motif fréquent sur les façades plateresques et même l’ornement des sièges de chœur, notamment dans la cathédrale de Burgos (p. 261). L’auteur recense également cinq versions du mythe dans la peinture espagnole du XVII<sup>e</sup> siècle, dont les quatre premières sont perdues de nos jours : deux copies du Titien et trois originaux d’Antonio Coello, Antonio Castrejón et Guillermo Mesquida (p. 269 et p. 417). Si l’on se fie à des vers de Bartolomé Luis de Argensola (cités dans la note 1, p. 272), ces images étaient surtout conçues comme des variations sur le thème érotique permettant la représentation de nus féminins. La mise en abyme du *Rapt d’Europe* par Titien dans le fond des *Filandières* paraît du reste confirmer une interprétation prioritairement érotique de ce mythe par Velázquez : dans son tableau, la représentation du rapt est une tapisserie tissée par Aracné et la scène saisit l’instant où, découvrant cet évocation d’un amour adultérin de son père, Minerve s’apprête à châtier la fileuse pour son irrévérence envers les Dieux (*ibid.*, p. 320-322).

<sup>77</sup> Voir M. ESCAMILLA, 2002, p. 29-42. Dans les quelque trois mille pages conservées des écrits de Charles Quint, le plus international des monarques européens, le terme « Europe » n’apparaît pas une seule fois. Son fils Philippe II ne l’utilisait guère plus. Peut-être faut-il y voir une forme de fidélité à l’idéal œcuménique de Chrétienté, dont tous deux s’étaient faits les champions. Évoquer l’Europe, implicitement, c’était accepter la fin de la Chrétienté. En effet, écrit Lucien Febvre (cité p. 39), la Réforme Europe étant un « nom commun, un nom

c’est toute la peinture mythologique qui est rare au Siècle d’Or, même si sa production augmente notablement au XVII<sup>e</sup> siècle dans les milieux courtois<sup>78</sup>.

Quoi qu’il en soit, les cosmographes du XVII<sup>e</sup> siècle sont loin de démentir l’existence de l’Europe. Ayant neutralisé le mythe ovidien, ils offrent une image cohérente de l’Europe, s’efforçant notamment de lui donner des contours précis.

... à l’Europe,...

Plus que la réinterprétation du mythe d’Europe ou son remplacement par un récit biblique, la cartographie semble avoir été décisive dans l’invention de l’Europe. Les cartes, en effet, ne sont pas que des transcriptions du réel, mais des images qui interprètent l’espace, permettent de le penser en le soumettant à une projection nécessairement subjective<sup>79</sup>. Si les cartes ont participé de l’invention de l’Europe, c’est notamment parce qu’elles requéraient l’établissement de frontières précises, facilement représentables. La diffusion de cartes séparées de cette partie du monde a aussi contribué à l’émergence d’un espace mental européen : ses contours, facilement mémorisables, devenaient un signe de reconnaissance mutuel pour les spectateurs de ces cartes (objectif qui est encore celui de la silhouette de l’Europe poinçonnée de nos jours sur une face de l’euro)<sup>80</sup>.

Hérodote, on l’a vu, avait des réticences à séparer le monde en trois. Plus largement, les textes géographiques grecs et latins ne s’accordaient pas sur la façon de diviser la Terre habitable : jusqu’au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, certains auteurs voulaient qu’elle n’eût que deux parties (la Lybie ou Afrique étant rattachée tantôt à l’Asie, tantôt à l’Europe) ; d’autres étaient en faveur de la tripartition<sup>81</sup>. De plus, la distinction entre Europe et Asie n’avait initialement qu’un sens local, puis régional, conformément au développement des connaissances géographiques grecques : elle fut, semble-t-il, établie par des marins hellènes pour désigner

---

neutre en quelque sorte », utiliser « ce mot pré-chrétien, ce mot antique, ce mot de géographie antique vient à point nommé pour grouper sous un même vocable tant de pays, d’États, de souverains qui chacun, à part soi, se réclament du nom de chrétien, se disent même les tenants du véritable christianisme, à l’encontre de ceux qui ne pensent pas comme eux, mais qui ne peuvent plus se réclamer de la Chrétienté unique et indivisée, sinon indivisible, comme d’une patrie commune ».

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 15-22.

<sup>79</sup> Pour une étude de la nature subjective des projections cartographiques, voir l’article « Planisphère/carte du Monde » dans le *Dictionnaire des mondialisations*, Paris, Armand Colin, 2006.

<sup>80</sup> Le rôle des cartes dans la construction d’une communauté imaginée a été mis en évidence, à propos des nations, par B. ANDERSON, 2002 [1983], chap. 9.

<sup>81</sup> Parmi les partisans de la bipartition, R. CHEVALLIER, 1998b, p. 47-48, mentionne Hécateé, Isocrate, Éphore, Procope pour les Grecs et, chez les Latins, Salluste, Varron, Horace, Lucain, Augustin, Ausone et Priscien ; sont en faveur d’une tripartition : Hérodote, Pindare, Eudoxe de Cnide, Polybe, Strabon, Ptolémée et, chez les Latins, Cicéron, Virgile, Pomponius Mela, Pline l’Ancien, Apulée, Festus, Avienus et Isidore. Merula fait état de cette double tradition (*Cosmographiae libri tres*, II<sup>e</sup> partie, livre I, chap. 1).

les rives opposées de la mer Égée (en particulier la Béotie et la Lydie)<sup>82</sup>, puis les côtes entre lesquelles ils naviguaient jusqu'à la mer d'Azov, en passant par les Dardanelles, la mer de Marmara, le Bosphore, la mer Noire et le détroit de Kertch<sup>83</sup>. Enfin, il faut rappeler que la Grèce antique n'était pas « européenne », puisqu'elle s'étendait tout autour de la mer Égée, son centre de gravité ; ainsi, tous les penseurs grecs ne se concevaient pas comme Européens. Hippocrate et Aristote, notamment, estimaient que les Grecs occupaient une position médiane entre les Perses et les Thraces, une synthèse parfaite entre les Asiatiques et les Européens<sup>84</sup>. Même si, dès Hérodote, il était possible de parler d'une « grande » Europe qui s'étendait depuis l'océan jusqu'au Phasé et à l'Araxe, il est donc manifeste que l'établissement de l'Europe comme une partie du monde était aussi problématique, à l'origine, que le lien établi entre le mythe d'Europe et le sol de l'Europe.

Pourtant, au XVII<sup>e</sup> siècle, l'existence de l'Europe comme un tout consistant n'est guère remise en cause. S'il tel esprit isolé rappelle que l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne forment qu'un continent<sup>85</sup>, la tendance est à une séparation de plus en plus nette des (alors) quatre parties du monde. Dans cette optique, les frontières sont repensées pour sembler moins discrétionnaires<sup>86</sup>. Le débat sur la limite orientale de l'Europe est notamment requis par la découverte progressive du fait que l'Europe et l'Asie ne sont pas séparées par un isthme étroit ; que le Tanaïs (ou Don) ne coule pas du sud au nord depuis une source proche de l'océan Arctique ; et que la lagune Méotide (la mer d'Azov) est moins étendue que ne l'imaginait encore Münster en 1550, dans la première carte imprimée représentant l'Europe.

<sup>82</sup> Voir A. TOURNAIX, 1998, p. 63.

<sup>83</sup> Voir M. W. LEWIS et K. E. WIGEN, 1997, p. 21, citant Arnold Toynbee.

<sup>84</sup> Voir R. CHEVALLIER, 1998b, p. 50 : « Aristote (*Politique*, 1327 b = VII, 7, 2), inspiré par Hippocrate (460-377, *Des airs, des eaux et des lieux*), écrit : “Les peuples des régions froides et ceux de l'Europe sont pleins de courage, mais manquent plutôt d'intelligence et d'habileté ; aussi se maintiennent-ils dans une relative liberté, mais ils manquent d'organisation politique et sont incapables de commander à leurs voisins. Les peuples de l'Asie, au contraire, sont dotés d'une nature intelligente et de capacité technique, mais ils manquent de courage” ». La Grèce était la partie la mieux lotie du monde, car, située entre l'Europe et l'Asie, elle constituait un juste milieu entre les deux ; d'où « sa bravoure, son intelligence et son amour de la liberté ». Pour une étude de cette conception et ses transformations dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, voir F. LESTRINGANT, 1982.

<sup>85</sup> Voir notamment P. HURTADO DE MENDOZA, *Espejo geographico*, 1690-91, t. I, p. 15. L'auteur commence par dire que l'on ne sait toujours pas combien il y a de continents, et que l'on ignore notamment la géographie exacte des zones polaires (notamment antarctique). Il distingue ensuite entre le Nouveau Monde, composé de deux continents reliés par un isthme (Amérique du Nord et du Sud) et le Vieux Monde : Afrique et Eurasie. Vers la même époque, l'auteur de *The English Atlas* (1680) soulignait que la division établie du monde n'était pas rationnelle (cité par M. W. LEWIS et K. E. WIGEN, 1997, p. 29).

<sup>86</sup> Bien que cela soit « hors-champ » pour nous, notons que la frontière entre Asie et Afrique fut ainsi repensée. Alors que le Nil était traditionnellement désigné comme la limite entre ces deux parties du monde, Ortelius notamment la déplace à l'est jusqu'à la mer Rouge, en intégrant le Sinaï à l'Afrique (voir la carte 2 ci-dessous). Il restaure ainsi l'évidence selon laquelle le Nil est au cœur de l'Égypte, comme le soulignait déjà Hérodote. Notons que la limite conventionnelle établie actuellement entre l'Afrique et l'Asie se situe à la hauteur du détroit de Suez, intégrant ainsi le Sinaï à l'Asie, alors qu'il est historiquement plus lié à l'Égypte et à l'Afrique.

Certes, la conception reprise d’une frontière composée par le Tanaïs, la lagune et la mer Noire est maintenue chez plusieurs auteurs des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>87</sup>.

**Carte 1 : S. Münster, *Moderna Europae descriptio*, 1550**



Tirée de la *Cosmographie universelle* de Münster, dans sa première édition latine, cette *Description moderne de l’Europe* est la première carte imprimée représentant isolément cette partie du monde. Münster tourne sa carte en direction du sud (et en particulier de Rome, tête de la Chrétienté).

Il établit avant tout l’unité de l’Europe en tronquant le champ de la représentation, laissant au passage hors cadre l’essentiel de la Scandinavie. Et il « justifie » la coupure orientale par le cours de la Volga et un isthme exagérément étroit entre la mer Baltique et une Caspienne très ouverte.

Mais cette tradition ne satisfait pas tous. Ainsi, en 1570, le compilateur Antonio de Torquemada écrit qu’il convient de repenser les limites de l’Europe car « il n’y a personne qui en vérité puisse dire qu’il sait où s’achève et se termine l’Europe ». Selon lui, tous ceux qui ont suivi les Anciens en désignant comme limites le Tanaïs et la lagune Méotide, et également parfois les monts Riphées, le font sans raison (« sin entenderlo ni alegar causa »)<sup>88</sup>. L’attaque sert la cause européenne : il ne s’agit pas pour Torquemada de démontrer qu’il est impossible de fixer des limites à l’Europe, mais d’inciter à les repousser. En tout état de cause, la remise en question des frontières de l’Europe par Torquemada a une vigueur inusitée, peut-être parce qu’il parle depuis une position non autorisée. Face à la remise en question des limites

<sup>87</sup> C’est notamment le cas de P. APPIAN et R. G. FRISIUS (1548, II, 1, f° 32r), de F. de THAMARA (1558), de G. BOTERO (1603) ou de L. FERRER MALDONADO (1626). Notons que c’est uniquement au XVIII<sup>e</sup> siècle que l’Oural fut proposé comme frontière entre l’Asie et l’Europe par un officier suédois, Philipp-Johann von Strahlenberg. Cette suggestion fut reprise en Russie (par l’historien Vassili Nikitch Tatchitchev) car elle allait dans le sens de la politique d’eupéanisation entreprise par Pierre le Grand, puis diffusée en Europe par l’*Encyclopédie* suite au séjour de Diderot à la cour de Catherine II. Mais cette frontière ouralienne est tout aussi arbitraire, et d’autres propositions ont continué à être émises pour le problème toujours ouvert de la séparation entre Asie et Europe. Voir M. W. LEWIS et K. E. WIGEN, 1997, p. 27-28 et C. GRATALOUP, p. 83-84.

<sup>88</sup> Voir A. de TORQUEMADA, *Jardín de flores curiosas*, éd. L. RODRIGUEZ CACHO, 1994, p. 789-790.

traditionnelles de l’Europe par les connaissances nouvelles, les cosmographes et les cartographes de métier adoptent des attitudes moins radicales<sup>89</sup>.

Ainsi, Ortelius reconnaît que le seul Don ne saurait diviser les deux parties du monde, puisque sa source est très éloignée de l’océan Arctique et que son cours est sinueux. Mais il continue à surdimensionner la mer Noire et celle d’Azov, ce qui tend à réduire la continuité entre Asie et Europe ; et il adjoint au Don d’autres segments de fleuves (la Volga, la Kama et l’Ob), pour maintenir une frontière censée être naturelle entre Europe et Asie. La stratégie fluviale d’Ortelius fut parfois reprise au XVII<sup>e</sup> siècle. Mais la position alors dominante consiste à tirer une ligne droite entre la source du Don et l’océan Arctique<sup>90</sup>. Établir cette ligne imaginaire, toutefois, n’amène aucun géographe à assumer le caractère conventionnel de la limite entre Europe et Asie. L’importance même de ce débat est finalement minimisée. Ainsi, après avoir annoncé que les frontières de l’Europe sont autant débattues par les géographes que par les princes, et qu’il existe « cinq options très valables » pour définir la frontière entre Asie et Europe, P. Hurtado de Mendoza (1690-1691) n’explicite que « la plus autorisée », celle de Cluverius. Et Davity, ayant admis que la question soulève « quelque contestation entre les géographes », assure aussitôt que « tous néanmoins s’entendent »<sup>91</sup>... En vérité, il n’est pas si vital pour nos géographes d’établir où s’arrête précisément l’Europe : l’essentiel est qu’elle soit séparée de l’Asie. Et sur ce point, tous sont d’accord. Plus encore, tous semblent admettre l’idée d’une ligne-frontière entre Europe et Asie, alors qu’il serait plus juste de parler d’une zone frontalière entre une région du monde et une autre – qui en réalité ne sont pas des « parties » équivalentes et comparables. La carte de l’Europe qu’intègre la réédition du *Theatrum orbis terrarum* en 1595 (carte 1) marque ainsi une limite tranchée entre l’Europe et l’Asie, par le jeu des couleurs.

<sup>89</sup> P. MERULA présente un état des lieux des différentes frontières proposées jusqu’à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Voir les *Cosmographiae libri tres*, II<sup>e</sup> partie, livre I, chap. 5.

<sup>90</sup> C’est le choix opéré par G. MERCATOR, P. MERULA, J. SESSE, P. CLUVERIUS, P. DAVITY, S. MEDRANO ou encore P. HURTADO DE MENDOZA.

<sup>91</sup> Voir P. DAVITY, 1643, p. 2-3 (graphie modernisée).

Carte 2 : A. Ortelius, *Europe*, réédition en couleur de 1595.



Pour les autres frontières extérieures de l’Europe, il y a encore moins d’hésitations, puisque l’Europe est baignée par la mer : elle est limitée au nord par la mer Septentrionale ou océan Hyperboréen (l’Arctique), à l’ouest par l’océan Atlantique, et au sud par la Méditerranée. Reste la question des îles océaniques et méditerranéennes. Dans les représentations du monde circulant en Espagne, produites par des Européens pour des Européens, elles sont généralement annexées à l’Europe : les lointaines Açores (pourtant extérieures aux cartes et aux descriptions générales de l’Europe) lui sont rattachées par Ortelius (dans le corps du *Theatrum*), tout comme l’Islande et le Groenland. En revanche, les Canaries restent extérieures à l’Europe, car trop proches sans doute de l’Afrique. Quant à Chypre, quoique sous contrôle ottoman, elle n’est pas abandonnée à l’Asie. Ortelius ou Mercator la récupèrent dans la partie du volume consacrée à l’Europe, avant d’évoquer la Grèce ; quant à Botero, qui traite les îles à part, il interrompt tout bonnement son histoire de Chypre avant la chute de Nicosie (1570), qu’il continue à présenter comme un archevêché. Et il en va de même pour les autres îles égéennes : Botero prend soin de noter que Tine résiste à la « tyrannie » turque, mais il énumère d’autres îles en omettant qu’elles sont soumises à la Sublime Porte. Botero ne s’inscrit donc pas innocemment dans la tradition des *isolarii* : en traitant ces îles à part, il les préserve artificiellement de l’influence ottomane, laissant aux lecteurs le pouvoir (ne serait-ce qu’imaginaire) de les reconquérir pour l’Europe chrétienne.



La liste des régions européennes semble donc aisée à dresser. D’un auteur à l’autre, elle ne varie guère que par la précision du relevé. Aussi peut-on se référer à celle, assez détaillée, d’Abraham Ortelius en son *Theatrum orbis terrarum* (1570) :

Les principales Provinces de cette Europe sont celles-ci (commençant à l’Occident par le Midi vers l’Orient, jusques en Septentrion) : Espagne<sup>92</sup>, France, Allemagne, Italie, Slavonie, Grèce, Hongrie, Pole avec Littau [Pologne et Lituanie], Moscovie, ou Russie, et la partie Septentrionale jadis appelée *Scandia*, où il y a Norvège, Suède, et une partie de Danemark. Les Îles appartenantes sous icelle, sont : l’Île jadis appelée Albion, maintenant Angleterre, et Écosse ; Irlande ; Frislande ; Islande, et Groenlande, toutes enuironnées de la Mer Septentrionale. Les Îles situées dans la Mer Mediterranée, sont : Sicile, Candie [la Crète], Corse, Sardaigne, Majorque, et Minorque, Négropont, Malte, Corfou, Stalimène [Lemnos], Mytilène, Sio [Chio ?], & plusieurs autres petites Îles situées en Archipelago [*sic*, pour la mer Égée], & autres Rivières [*sic*]<sup>93</sup>.

Si l’on s’en tient à cette liste, l’Europe s’étend donc de l’Islande à la Crète et de Lisbonne à Moscou. C’est en effet ce que confirment la plupart des cartes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, et que reprend Lope de Vega dans *La Arcadia*, à l’occasion d’un voyage imaginaire dans le ciel :

[...] comenzaron a caminar por la región del aire, donde bajando a los ojos de la tierra descubrieron lo que de hombres y animales es habitable. Viéronla repartida en tres partes: Europa, la más pequeña, de quien es cabeza Roma; África, de mediana grandeza, cuyo imperio fue la pertinaz Cartago hasta las armas del valeroso Cipión Emiliano; y Asia, la mayor de todas, cuyo gobierno fue la desdichada Troya. En Europa vieron a Hibernia, a Britania, a España Bética, Lusitania y Tarraconense. Vieron a Francia, Bélgica y Narbonense, la Germania, Vindelicia, Recia y Noruega, las dos Panonias, Dalmacia, Italia, Cerdeña, Sicilia y Dacia, Epiro, Macedonia, Acaya, Peloponeso y Creta<sup>94</sup>.

Malgré le caractère péremptoire de telles énumérations, il faut toutefois relever les hésitations ou réticences des géographes (et, *a fortiori*, des non-géographes) à inclure certaines marges de l’Europe : la Scandinavie, la Moscovie et les régions danubiennes et balkaniques, soumises à l’Empire ottoman. Ainsi, l’intégration des îles atlantiques (Islande, Irlande, Grande-Bretagne) ne se fait que progressivement dans les cartes de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle (dont certaines sont pourtant élaborées par des Allemands réformés). Dans la

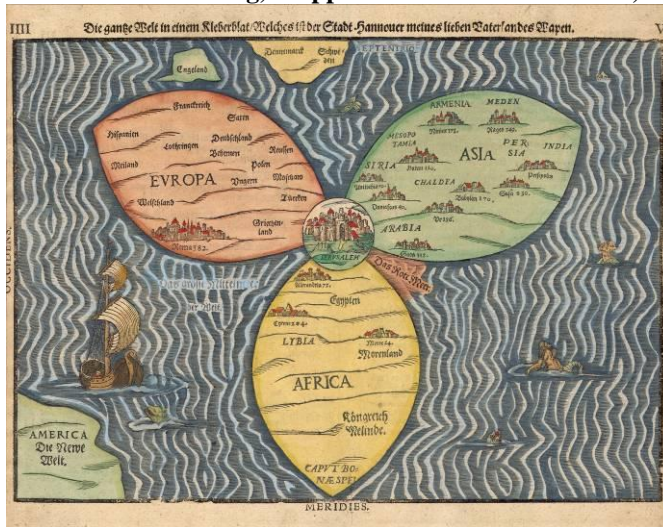
<sup>92</sup> L’Espagne comprend ici le Portugal, ce que justifie la tradition géographique et, en 1598, la situation historique (le Portugal était rattaché à la Monarchie hispanique depuis 1580).

<sup>93</sup> Je cite ici en la traduction française dans l’édition de 1598 (fol. 2) ; j’en modernise la graphie, sauf pour les termes d’« Archipelago » et de « Groenlande », que je maintiens au féminin pour laisser percevoir qu’il était conçu comme une île.

<sup>94</sup> Voir F. LOPE DE VEGA CARPIO, *La Arcadia*, éd. E. S. MORBY, 1975, p. 1975.

*Moderna Europae descriptio* (1550) de Sebastian Münster, l’Islande est absente, tandis que les îles Britanniques et la Scandinavie sont tronquées.

**Carte 3 : H. Bünting, Mappemonde en forme de fleur, 1581.**



Car, explique la légende, on manque d’informations sur ces terres, dont la densité humaine est d’ailleurs faible. De même, dans la mappemonde géométrique d’Heinrich Bünting, centrée sur Jérusalem, la Scandinavie est rejetée avec l’Amérique à la marge du monde.

Ces cartes de Münster et de Bünting illustrent bien les propos d’Antonio de Torquemada qui, en 1570, souligne dans son *Jardín de flores curiosas* l’étrangeté d’un Septentrion qui appartient à l’Europe mais lui échappe encore, notamment faute d’échanges humains abondants. Cervantès saura tirer parti de cette situation ambiguë.

La marginalité de la Moscovie et de l’Europe ottomane n’est pas du même ordre : à la distance spatiale s’ajoute l’altérité confessionnelle, aggravée pour les Grecs, les Transylvains ou les Bulgares, par l’indignité de la sujétion politique. Mais cette étrangeté intérieure n’est pas tant figurée par les cartes que par les textes qui parfois les accompagnent. Ceux-ci révèlent que, pour les géographes protestants aussi bien que catholiques, ces régions orientales constituent une Europe en dégradé : formellement européennes, mais effectivement coupées d’elle. Ou, si l’on veut, ces régions sont dans une sorte de purgatoire géographique : promises par la cartographie à revenir à l’Europe, elles en sont séparées par l’histoire<sup>95</sup>. Dans la fixation de frontières européennes outrepassant les bornes des États chrétiens d’Europe, il ne semble pas impossible de voir une fonction performative ou, du moins, une volonté à la fois mémorielle et programmatique : certains géographes (comme Ortelius) purent aspirer à la

<sup>95</sup> Parler ainsi d’un dessein européen des cartographes et géographes, si cela n’est pas qu’un abus de langage, impliquerait de détourner la valeur initiale de la devise placée par Ortelius au frontispice de son *Parergon* (un atlas de la géographie antique) : « *Historiae Oculus Geographia* ». La géographie serait alors l’œil de l’histoire, non seulement en ce qu’elle permet de localiser les lieux de l’Histoire passée, mais aussi parce qu’elle aurait une fonction prospective ; elle aiderait à dessiner l’histoire à venir.



restauration d’une Europe chrétienne œcuménique<sup>96</sup>, tandis que d’autres contribuèrent à l’affirmation d’une Europe fondée sur des critères séculiers.

Quoi qu’il en soit, la cartographie a été essentielle pour donner forme à l’Europe. La reproduction de ses contours, toujours reconnaissables malgré le flottement de sa frontière orientale (entre autres variations), leur a donné une forme d’évidence (on pourrait dire d’*enargeia*, de visibilité intense et efficace). L’image répétée de sa silhouette a fini par transformer l’Europe en une icône, en signe de reconnaissance pour les lettrés européens<sup>97</sup>.

... « *première partie du monde* »

En passant d’Europe à l’Europe, du mythe à la carte, il ne s’agit pas pour les cosmographes modernes de priver cette partie du monde de toute aura symbolique, bien au contraire. Une fois le mythe ovidien relégué à un rôle secondaire<sup>98</sup>, il cède le pas à une nouvelle allégorie, qui vient animer les contours de l’Europe : celle de la dame couronnée. Avec cette nouvelle image culmine la démarche des géographes qui, pour l’immense majorité, visent à exalter l’unité de l’Europe et sa supériorité sur les autres parties du monde. Cette reine Europe apparaît d’abord dans la *Cosmographie universelle* (1544) de Münster, dont l’édition italienne de 1575, rappelons-le, était accessible à Gracián dans la bibliothèque de Lastanosa.

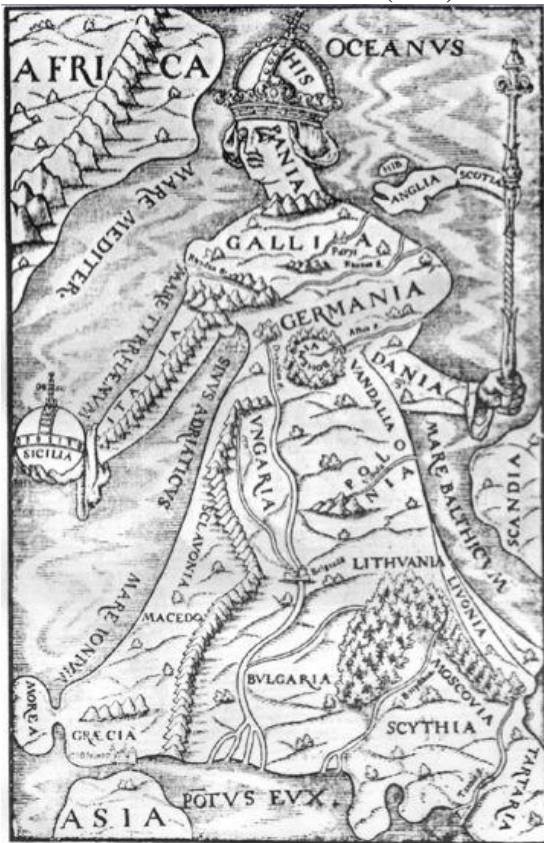
---

<sup>96</sup> Voir J. M. BESSE, 2003, chap. 3 ; et F. LESTRINGANT, 2009 (notamment l’introduction par l’éditeur, la conclusion par J. M. BESSE, et l’article de G. TOLIAS, p. 157-186).

<sup>97</sup> Pour apprécier l’évolution de la représentation cartographique de l’Europe, voir R. BORRI, 2001.

<sup>98</sup> Il faut bien préciser que le mythe n’est pas totalement évincé dans les représentations de l’Europe. Il apparaît ainsi, en marge de cette partie du monde, dans la carte d’Ortelius déjà évoquée, de 1595.

Carte 4 : Carte allégorique de l’Europe couronnée selon Münster (1544).



On le voit, cette image représente une Europe sans frontières politiques intérieures, constituant un corps uni ; une Europe souveraine, portant couronne, sceptre et globe crucifère (symbole de la continuité du pouvoir divin sur terre, ou celui de l’Église sur l’univers). Carte et allégorie, elle fusionne le tracé des terres et les attributs de la puissance européenne. Son contenu s’inspire de la description de l’Europe par Strabon.

Et la silhouette de cette Vierge Europe a pour précédents la personnification médiévale de l’Europe *promachos* – une guerrière, casquée et armée, qui apparaît notamment sur le candélabre d’Hildesheim (XII<sup>e</sup> siècle) aux côtés d’Asie et d’Afrique<sup>99</sup> ; ou encore les cartes anthropomorphes de l’Europe et de l’Afrique d’Opicinus de Canistris (1296-1352 ?)<sup>100</sup>.

<sup>99</sup> Sur ce candélabre, l’Asie, quoique source de savoir depuis l’Antiquité, est associée à l’opulence et aux matières précieuses. Et l’Afrique (ou Lybie) remplace l’Asie comme terre du savoir en raison de sa conquête par les Arabes, héritiers de la science hellénistique d’Alexandrie, connaissances qu’ils transmirent à l’Europe (Tolède) à partir du XII<sup>e</sup> siècle. Voir F. JEREZ MOLINER, p. 548.

<sup>100</sup> Ces deux dessins sont brièvement décrits par S.-K. GOSSELET, 1998, p. 178-181. Dans le premier, l’Europe apparaît sous les traits d’Adam, et l’Afrique sous ceux d’Ève. Le second, reproduit ci-dessus, date de 1337 environ. L’Europe y est une femme (vêtue comme un homme), peut-être émancipée d’un moine paillard qui occupe la côte africaine. Sur l’œuvre hallucinée d’Opicinus de Canistris, voir G. ROUX et M. LAHARIE, 1997.

Image 3 : Détail du candélabre de la cathédrale d’Hildesheim représentant l’Europe *promachos*.



Carte 5 : Carte anthropomorphe d’Opicinus de Canistris (Rome, Bibliothèque Vaticane).



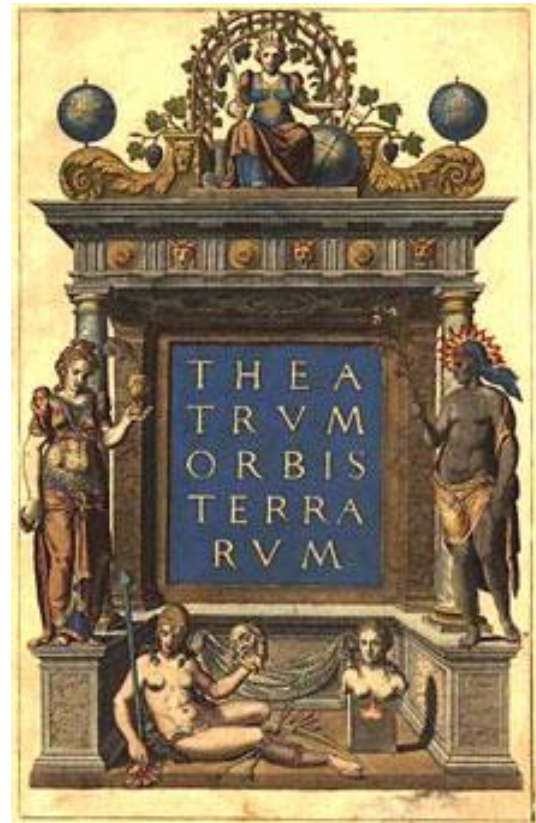
L’allégorie de Münster est reproduite à l’identique, sous le nom d’*Europa Prima Pars Terrae in Forma Virginis*, par le théologien et chroniqueur allemand, Heinrich Bünting (1546-1606), dans son *Itinerarium sacrae scripturae* (1581), puis, sous des traits plus mûrs, par le géographe Matthias Quadt (1557-1613) dans une *Europae descriptio* de 1613. En faisant de l’Europe une figure mariale, le premier souligne sa vocation chrétienne ; le second sublime sa fonction de reine. Mais tous deux concordent sur l’idée d’une Chrétienté unie, même s’ils laissent les marges orientales de l’Europe dans les limbes. Comme l’écrit Jean Céard à ce



propos, « il s’agit bien, au fond, d’effacer de la carte ces musulmans et ces orthodoxes qui, nécessaires quand on veut mesurer l’Europe, deviennent gênants quand il est question d’en définir l’unité »<sup>101</sup>. Par ailleurs, la réalité des dissensions politiques et religieuses est transcendée par l’image du corps glorieux de la reine-Vierge, dont la sereine majesté incarne l’unité rêvée d’une Europe chrétienne appelée à gouverner le monde.

Cette carte allégorique sera plusieurs fois reproduite au XVII<sup>e</sup> et même au XVIII<sup>e</sup> siècle (elle apparaît encore en 1734 dans l’*Universal-Lexicon* de Johann Heinrich Zedler), et décrite dans des cosmographies où les images sont absentes ou rares<sup>102</sup>. En quelque sorte extraite de son support cartographique, cette allégorie est également placée par Ortelius au frontispice du *Theatrum orbis terrarum* (1570), que grava peut-être Martin de Vos. Surplombant ce théâtre du monde, on reconnaît ici l’Europe de Münster, qui détient les emblèmes du pouvoir temporel et spirituel. Mais la grande différence avec la carte du cosmographe allemand est l’inclusion de l’Europe dans un système hiérarchique. Les

**Image 4 : Frontispice du *Theatrum orbis terrarum* d’Abraham Ortelius, 1570.**



deux autres parties du Vieux Monde sont placées sur le même plan médian, l’Asie et son encensoir faisant face à l’Afrique, couronnée de flammes (l’Asie domine néanmoins l’Afrique, par la richesse de son habillement). Sur l’axe vertical, l’Amérique fait pendant à l’Europe : sa nudité, sa posture alanguie, sa lance et la tête qu’elle soutient (signe de l’anthropophagie qu’on lui attribue), tout fait d’elle le contrepoint dégradé de la première partie du monde. Enfin, le buste au devant de la scène représente la mythique terre australe, dont le corps reste à découvrir, et dont l’emblème – une flamme – rappelle la Terre de Feu.

Si la carte personnifiée de Münster a donné corps à l’Europe, elle souffre donc d’une double concurrence : celle de cartes politiques où apparaissent les frontières entre États (leurs

<sup>101</sup> J. CEARD, 1982, p. 61.

<sup>102</sup> Voir J. de SESSE, 1619, f° 14 ; ou P. DAVITY, 1643, p. 3.

zones de frictions) ; et celle des systèmes allégoriques, qui permettent de confronter toutes les parties du globe et de multiplier leurs attributs. Précisons avec Bernard Beck que « la cartographie et les allégories de l'Europe poursuiv[ront] des chemins séparés » jusqu'aux dernières années du second Empire. Leurs retrouvailles prendront alors un tout autre sens : vers 1870, l'idéal unitaire laisse place à un agglomérat de figures nationales hostiles, visiblement à l'étroit dans les limites de l'Europe<sup>103</sup>.

Qu'à l'Europe couronnée ait été préférée une autre allégorie, notamment en Italie et dans le Sud catholique, cela tient peut-être aussi au fait que la première semblait trop liée au monde germanique et protestant. Certes, la carte mettait plutôt en valeur les intérêts des Habsbourg, catholiques : l'Espagne, l'Allemagne et la Bohême y occupent des positions de choix (la tête, la poitrine et le ventre – figurant ici comme le centre vital du corps, et non comme le siège des appétits). D'ailleurs, selon Guillaume Postel, c'est l'imprimeur Christian Wechel qui, pour complaire à Charles Quint, aurait initialement fait représenter l'Europe sous la forme d'une femme couronnée du diadème impérial<sup>104</sup>. Mais ce dessein pro-habsbourgeois a pu paraître ultérieurement dénaturé, puisque Münster, Bünting et Quadt étaient protestants, et que leur utilisation de cette image se rapprochait du « culte élisabéthain qui se développe à la même époque en Angleterre et dans les pays protestants d'Europe du nord »<sup>105</sup>, associant à Élisabeth I<sup>ère</sup> d'Angleterre l'idée de virginité et de souveraineté impériale.

Quoi qu'il en soit, les allégories conjointes des (généralement) quatre parties du monde connaissent une diffusion plus large en Europe en général, et dans la Monarchie hispanique en particulier. Ces personnifications des continents permettaient en effet, mieux que la carte allégorique de Münster au cadre circonscrit, de figurer le rayonnement mondial des puissances européennes (et de l'Église catholique, qui y recourut abondamment). Aussi les retrouve-t-on dans de nombreux atlas<sup>106</sup> ; dans de multiples cycles d'estampes et de vignettes, largement diffusées ; ou encore sur des peintures murales ornant églises, chambres de commerce, hôtels de ville ou palais<sup>107</sup>.

<sup>103</sup> Voir B. BECK, 2002.

<sup>104</sup> Cité par J. CEARD, 1982, p. 61.

<sup>105</sup> Voir S.-K. GOSSELET, 1998, p. 181.

<sup>106</sup> F. JEREZ MOLINER, 2008, p. 555-556, cite les suivants : le *Fasciculus geographicus complectens praecipuarum totius orbis Regionum...* (Cologne, 1608) de Mathias Quadt ; l'*Atlas* de Mercator-Hondius (Amsterdam, 1633) ; l'*Atlas novus* de Wilhelm et Johannes Blaeu (Amsterdam, 1635) ; le troisième tome du *Nouvel Atlas* ou *Théâtre du Monde* de Jansson (Amsterdam, 1665), dont Blaeu acheta les planches pour son grand atlas ; ou encore, justement, les frontispices des tomes I et X de l'*Atlas mayor o geographia blaviana* (Amsterdam, 1659 et 1672) ; enfin, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le *Nuovo Atlante geografico universale* de Giovanni Maria Casini (Rome, 1792).

<sup>107</sup> On trouvera une série d'exemples dans B. BECK, 1998 et F. JEREZ MOLINER, 2008. La plus spectaculaire de ces réalisations est sans doute le décor du palais de Würzburg réalisé en 1753 par Giambattista Tiepolo.

De ces systèmes allégoriques, la version la plus connue est celle proposée par l'*Iconologia* de Cesare Ripa, d'abord dans l'édition romaine de 1593 (sans gravures), puis dans celle, illustrée, de 1603. Synthèse de ses devancières<sup>108</sup>, l'iconographie de l'Europe codifiée par Ripa apporte des éléments nouveaux qui donnent une visibilité à des idées anciennes, et inspira à son tour de multiples variations<sup>109</sup>. Ces allégories furent amplement diffusées, par la voie livresque (*l'Iconologie* était encore réimprimée en 1764), mais aussi dans les fêtes publiques – notamment en Espagne, où les artistes italiens, nombreux à la Cour depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, les avaient imposées<sup>110</sup>. Dans le texte où il décrit son allégorie de l'Europe, Cesare Ripa reprend à son compte la tradition selon laquelle le nom de l'Europe viendrait de la fille d'Agéonor<sup>111</sup>. Mais il substitue au mythe païen une allégorie moins équivoque (plus morale et transparente). Des auteurs anciens (Strabon et Pline, en particulier), il hérite l'idée du primat de l'Europe<sup>112</sup> ; aux cosmographes modernes et à l'allégorie de la dame couronnée, il reprend l'argument de la supériorité religieuse, pierre de touche de cette apologie.

---

L'ouvrage richement illustré de C. GRATALOUP, 2009, en offre de belles photographies (p. 102-105) ; y sont également reproduites la magnifique fresque réalisée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par Andrea Pozzo sur la voûte de l'église Saint-Ignace à Rome (p. 101-102), la fontaine des fleuves du Bernin, place Navone (p. 108-109), et le tableau des quatre continents de Rubens (vers 1615), qui présente l'originalité d'associer les allégories féminines des parties du monde et celles, masculines, des quatre fleuves (le choix du Danube pour l'Europe étant motivé par la lutte chrétienne contre les Turcs le long de ce fleuve, autant que par sa longueur).

<sup>108</sup> Sur les précédents de l'allégorie de l'Europe selon Ripa, voir B. BECK, 1998, p. 183-185.

<sup>109</sup> Voir S.-K. GOSSELET, 1998, p. 174-178 ; B. BECK, 1998, p. 188-190 ; ainsi que W. BRACKE *et alii*, p. 91-92 sur l'allégorie de l'« Europe élégante », sous le règne de Louis-Philippe. Chez Antoine-Fulcrand Carrière, l'allégorie de l'Europe (1835) s'est dépouillée de ses attributs martiaux, religieux, politiques ou scientifiques. Sa domination mondiale semble aller de soi ; elle peut désormais s'afficher comme la douceur incarnée, avant que de nouvelles entreprises coloniales ne soient lancées.

<sup>110</sup> L'iconographie de Ripa relègue d'ailleurs peu à peu les tentatives espagnoles de créer leurs propres images des parties du monde. R. LOPEZ TORRJIOS, 2008, p. 429. Ainsi, l'Espagne ne produisit aucune série gravée des parties avant le XVIII<sup>e</sup> siècle – époque pour laquelle on n'en conserve que deux. Ces deux gravures sont des reproductions de tableaux de Luca Giordano, appartenant à la collection du Palais Royal. Elles sont l'œuvre de Juan Antonio Salvador Carmona (avant 1768) et de Juan Barcelón (1785). En revanche, des allégories de l'Europe (et des autres parties du monde) sont fréquentes dans le décor des portraits royaux apparaissant au frontispice de livres honorifiques et/ou relatifs à un gouvernant. Voir F. JEREZ MOLINER, 2008.

<sup>111</sup> La version française de *l'Iconologie* par Jean Beudoin (1644) est consultable en ligne sur le site de la bibliothèque numérique Gallica ([gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr))

<sup>112</sup> Sur la justification de la suprématie européenne chez les Anciens, voir R. CHEVALLIER, 1998, p. 50-52.

Image 5 : Les quatre parties du monde, selon l’*Iconologie* (1603) de C. Ripa.



Les attributs que Ripa assigne à l’Europe sont ceux, globalement, que l’on retrouve chez les cosmographes<sup>113</sup>. La corne d’abondance renvoie à la fertilité de l’Europe et les vêtements multicolores<sup>114</sup> à son immense richesse et à sa variété ; par là, elle surpasserait les autres parties du monde. Bien sûr, ces affirmations sont abusives, puisque la variété animale et végétale de l’Asie et de l’Amérique était bien supérieure, ce dont les Européens avaient de nombreux témoignages. Par ailleurs, le temple rond que l’Europe soutient dans sa main droite (qui évoque le *tempietto* romain de Bramante) dit la perfection et l’universalité du christianisme. Les couronnes, tiaras et sceptres signifient qu’en Europe résident les plus grands princes du monde, dont le pape et l’empereur. Enfin, le cheval et les armes figurent sa suprématie militaire, mais aussi scientifique et culturelle (quand une chouette, des instruments scientifiques et artistiques ne sont pas ajoutés, dans des gravures postérieures).

Ripa, on le voit, dresse un tableau sans ombre de l’Europe. Celui dépeint par les cosmographes est à peine plus contrasté, même lorsqu’il couvre de longues pages, comme

<sup>113</sup> Voir notamment J. de SESSE, *Libro de la Cosmographia...*, 1619, f° 14r : « Europa aunque en cantidad sea menor, que las otras partes, pero excede a todas, no solo en muchedumbre de ciudades, y lugares, pero también en la multitud de íncolas, industria, nobleza, ciencia, virtud, fortaleza, temor y conocimiento de Dios, que es sobre todos los tesoros del Mundo » (graphie modernisée).

<sup>114</sup> La bigarrure de la tenue n’apparaît pas ici clairement. C’est peut-être que le graveur a choisi de doter l’Europe d’un aspect plus classique, comme c’est le cas dans d’autres rééditions (celles de 1709 et de 1764, notamment). Déjà, sur l’arc de triomphe dressé à Anvers en 1549 pour l’entrée du prince Philippe dans la ville, Europe avait été peinte sous les traits d’Athéna. Voir R. LOPEZ TORRIJOS, 2008, p. 551.

chez F. Ranchin<sup>115</sup>. Pourtant Strabon, leur principale source, était plus nuancé<sup>116</sup>. Certes, le géographe grec dit commencer sa description des trois parties du monde par l'Europe « parce qu'elle possède une grande variété de formes, qu'elle est la mieux pourvue en hommes et en régimes politiques de valeur, et qu'elle a été pour le monde la grande dispensatrice des biens qui lui étaient propres ». Il accorde le primat à l'Europe pour des raisons à la fois physiques, humaines et historiques. Elle jouit d'un climat tempéré dominant ; de plus, elle est fertile et abonde en toutes sortes de biens. Elle est densément peuplée, et de façon stable, sauf aux marges septentrionales et dans certaines hautes montagnes ; l'imbrication de ses régions entre montagnes et plaines favorise l'équilibre entre valeur guerrière (attribuée aux montagnards) et sociabilité (vertu des habitants des plaines) ; et la supériorité numérique de ces derniers donne l'avantage à la paix. Historiquement, l'Europe se distingue par le caractère éminent de ses formes politiques et par son rôle civilisateur. Finalement, « tant pour la paix que pour la guerre, l'Europe est totalement autonome » ; seuls lui manquent les parfums et les pierres précieuses « dont la privation ou l'abondance n'ajoute rien au bonheur de notre vie ». Toutes ces idées, les cosmographes modernes les répètent à l'envi.

Mais, comme l'a souligné J. Céard, ils négligent un point pourtant capital chez Strabon : l'importance du *nomos*, de la culture et de la loi, pour réguler la diversité de la nature. Pour les cosmographes modernes, l'autarcie n'est plus que la conséquence de la profusion des biens naturels, de la *physis*. Globalement, ils font de l'Europe une terre bénie par la Providence : l'Europe domine le monde car elle est (le cœur de) la Chrétienté. Ils oublient aussi que c'est sa civilité que l'Europe avait essentiellement à dispenser au reste du monde, selon Strabon. Il serait tentant de reprendre l'argumentation de J. Céard en montrant que les cosmographes lus en Espagne transmettent fondamentalement la même conception eurocentrée et triomphaliste que les auteurs dont les ouvrages (censurés ou simplement non diffusés) ne franchissent pas ou peu les Pyrénées (Münster, Thevet, Postel, Belleforest, Vadianus, Blaeu, etc.). Bornons-nous à souligner ce qu'ajoutent ces cosmographes à l'allégorie de Ripa, ou ce qu'ils rendent avec plus de netteté. Leur principal apport est un effort quasi-unanime pour proclamer que l'Europe surclasse les autres parties du monde dans tous les domaines ; et l'idée que cette suprématie (naturelle et donc essentielle, non soumise au changement) légitime ses visées expansionnistes.

La nature elle-même n'est pas l'objet central des cosmographes. Parmi les « qualités » des lieux, le climat, le terrain, les conditions hydrographiques ne sont généralement présentées

<sup>115</sup> Voir P. DAVITY, 1643, p. 1-29.

<sup>116</sup> Strabon, *Géographie*, II, 5, 26. Je cite la traduction de G. AUJAC, 1969.



que pour expliquer les atouts ou les faiblesses matérielles des pays<sup>117</sup>. Aucun intérêt n’est manifesté pour la beauté des paysages en soi ; la mention de l’aménité des lieux sert uniquement à expliquer une forte démographie ou le tempérament mesuré des habitants et de la république. Mais par là même, il faut relever l’intérêt porté à la vigne par plusieurs auteurs. Sur le frontispice du *Theatrum* d’Ortelius, notamment, la présence de pampres est la principale innovation iconographique vis-à-vis des allégories antérieures. Remplaçant les cornes d’abondance habituelles, ils symbolisent l’unité botanique et culturelle de l’Europe. Dignes héritiers de Noé, les descendants de Japhet cultivent presque partout la vigne, quand ils ne lui portent pas un culte, comme nos *pícaros* romanesques<sup>118</sup>. L’unité naturelle de l’Europe est aussi affirmée par omission. En effet, les montagnes sont minorées, pour insister sur la fertilité de l’ensemble. Ce faisant, les cosmographes modernes ignorent l’existence d’une « épine dorsale » constituée par le système des massifs anciens, qui sépare les plaines ouvertes d’Europe du nord et l’Europe du sud, compartimentée et montagneuse. Or, cette géographie « semble [...] dessiner deux larges espaces qui se côtoient, sans avoir de raisons d’unité. Avant que l’histoire ne les invite à se rencontrer, il a fallu attendre de longs siècles »<sup>119</sup>. Certes, à l’époque moderne, les relations sont devenues intenses entre les deux versants de cet arc montagneux. Mais en omettant (peut-être à leur insu) cette partition orographique de l’Europe, les cosmographes servent la thèse d’une Europe unie par la nature.

Pour en venir aux hommes, il faut relever que la plupart n’ont aucune réticence à affirmer la multiplicité des nations<sup>120</sup> et des langues<sup>121</sup> européennes, ni à attribuer un naturel à

<sup>117</sup> Sur le contenu et l’organisation des descriptions dans les cosmographies, qui sont empruntés à la rhétorique épictétique, voir J.-M. BESSE, 2003, chap. 2. Chez Münster, auteur de la première cosmographie moderne, la séquence-type qui structure la description est la suivante : « situation et forme du pays, fondation du pays et explication de son nom, peuples et régions dont il est composé, montagnes, eaux (rivières et mers), villes, fertilité du pays, ressources naturelles (mines), animaux et plantes caractéristiques qu’on y trouve, mœurs et coutumes (alimentaires, vêtements, croyances) des habitants du pays, formes du gouvernement qui se sont succédé dans le temps, généalogies des rois et princes, événements et sites remarquables du pays. Les rubriques ne sont pas toujours toutes remplies » (p. 218). Cette séquence-type est celle que suivent la plupart des autres cosmographes, de façon plus ou moins développée.

<sup>118</sup> Notons que cette recherche d’une preuve naturelle de l’unité européenne précède celle d’une plante permettant de délimiter la zone méditerranéenne. Le premier candidat fut le chêne vert, mais il fallut admettre que cet arbre poussait plus au nord, notamment en Bretagne. On lui préféra donc l’olivier, dont la symbolique - grecque, en particulier – permet d’ailleurs d’affirmer que la Méditerranée est la région par excellence où la nature est façonnée par la culture...

<sup>119</sup> J.-P. BOIS, 1999, p. 15.

<sup>120</sup> A. Ortelius écrit ainsi qu’il y a « encore pour le jourd’hui plus de vingt et huit Royaumes Chrétiens sans l’Empire Romain, lequel passe encore tous autres Empires en dignité et révérence, et jadis en puissance et renommée » (graphie modernisée). La traduction du *Theatrum* est celle proposée dans l’édition plantinienne du *Théâtre de l’Univers*, Anvers, 1598.

<sup>121</sup> Ainsi, F. RANCHIN se fait l’écho des thèses de Joseph Scaliger sur les onze matrices linguistiques des langues européennes. Voir P. DAVITY, *Les estats, empires, royaumes...*, IV, t. I, 1643, p. 23-24.

chaque peuple<sup>122</sup>. Loin d'être ressentie comme un facteur de divisions babéliennes, cette diversité est vue comme un autre signe de supériorité<sup>123</sup>. Pour nos cosmographes, la variété naturelle et humaine de l'Europe n'est pas, comme pour Strabon, « une donnée capable de bienfaits comme de méfaits, dont il appartient à l'homme, s'il peut, de tirer avantage ; c'est le *signe* que l'Europe a reçu cette grâce spéciale d'être comme le microcosme de la beauté de l'univers »<sup>124</sup>. Cette idée est déjà perceptible chez Ripa. Mais ce qui devient encore plus clair à la lecture des atlas et des cosmographies modernes, c'est que l'exaltation de la diversité européenne se fait au prix d'une schématisation extrême des autres parties du monde. En atteste Ranchin : « Il n'en est pas de l'Europe, écrit-il, comme de l'Afrique, de l'Asie, ou de l'Amérique, dont on a pu descrire les mœurs et façons de faire et de vivre en gros : car en Europe, non seulement chaque Royaume et Estat a ses mœurs, mais la moindre Province, voire les habitants de chaque petit pays, et ville ont les leurs »<sup>125</sup>.

Par rapport à Ripa, on remarque aussi chez les cosmographes une insistance croissante sur l'importance de la population urbaine, notamment après l'essai de Botero sur les causes de la puissance des villes. Là encore, l'éloge de l'Europe ne se fait pas sans déformer les connaissances de l'époque. Ainsi, Botero lui-même, dans *Delle cause della grandezza e magnificenza delle città* (1588), n'hésite pas à reconnaître la grandeur sans pareille de l'empire chinois, de sa population et de ses principales cités<sup>126</sup>. Les *Relazioni universali* reprennent ces données et mentionnent également la splendeur d'autres villes asiatiques ; Botero va même jusqu'à y affirmer que la Chine « est aujourd'hui la plus fameuse Province du monde » et qu'elle compte peut-être alors soixante-dix millions d'habitants, peut-être plus

<sup>122</sup> Voir G. MERCATOR, *Atlas mineur*, éd. 1630, p. 9 ; P. MERULA, *Cosmographiae generalis libri tres*, éd. 1634, Partie II, Livre I, p. 15-16 ; P. DAVITY, *Les estats, empires, royaumes...*, IV, t. I, 1643, p. 21 ; ou encore F. MORÉRI, article « Europe », éd. 1683, p. 1246.

<sup>123</sup> Ainsi, C. ESTIENNE, *Dictionarum historicum, geographicum, poeticum* (1576), sert bizarrement la cause espagnole en indiquant qu'elle compte à elle seule quatorze des vingt-huit royaumes ou républiques d'Europe. Dans l'édition de 1636, cet élément apparaît à la page 914.

<sup>124</sup> J. CEARD, 1982, p. 55.

<sup>125</sup> P. DAVITY, 1643, p. 21. Notons que l'argument sera inversé au XIX<sup>e</sup> siècle, notamment par Elisée Reclus : contrairement à l'Europe, qui présente une unité géographique et surtout historique, l'Asie manque terriblement d'unité, cette diversité étant alors une faute. En fait, la prémisse de ce raisonnement est fautive : le manque d'unité de l'Asie est un défaut seulement si on la regarde comme un continent. Or, l'Asie n'est qu'une invention de l'Europe. Il serait géographiquement aussi cohérent d'opposer l'Inde seule au reste de l'Eurasie depuis Lisbonne à Vladivostok que de distinguer l'Europe de l'Asie. Voir M. W. LEWIS et K. E. WIGEN, 1997, p. 37. Mais peu importe la justesse de l'argumentation des géographes européens : l'essentiel est d'arriver à la conclusion que l'Europe est supérieure à l'Asie, même si celle-ci est plus grande, plus peuplée et plus riche.

<sup>126</sup> Voir G. BOTERO, *De las causas de la grandezza, y magnificencia de las ciudades*, trad. d'A. de HERRERA, Madrid, Luis Sánchez, 1593, f° 217 : « Y en cuanto a la China, no ha habido jamás Reino mayor, ni más poblado, ni rico de todos los bienes, ni que más largo tiempo se haya conservado: y de aquí procede que las ciudades adonde sus Reyes han residido, son las mayores que ha habido en el mundo, y son tres, Suntien, Anquin, y Panquin » (graphie modernisée).

que l’Europe<sup>127</sup>. Mais, dans sa présentation de l’Europe, Botero oublie ce contrepoint asiatique, qui aurait pu l’amener à concéder quelques nuances : « L’Europe, si l’on considère sa taille, est la moindre des parties du Monde [...] ; mais si nous regardons ses Villes, l’esprit de ses habitants ainsi que leur pouvoir et leurs richesses, nous verrons qu’elle ne reconnaît aucune supériorité à l’Asie et qu’elle domine largement l’Afrique »<sup>128</sup>.

Par ailleurs, nos cosmographes se résignent mal à accepter les quelques caractères de l’Europe qui, selon Strabon, n’attestent pas immédiatement sa supériorité. Il est difficile de nier qu’elle soit la plus petite, surtout après les Grandes Découvertes. Mais plusieurs se contentent de l’oublier. Beaucoup transforment cette petitesse en une vertu : la suprématie européenne est d’autant plus remarquable que l’Europe est la plus petite partie du monde. Et certains vont jusqu’à contester que l’Europe soit si peu étendue qu’on ne le dit. J. Céard citait La Popelinière et Belleforest (pour lequel il faut conjecturer « l’espace presque infini vers le Nord ou Septentrion »). Dans le domaine hispanique, nous pouvons mentionner Antonio de Torquemada. Souvent présenté comme crédule et fantaisiste, l’auteur du *Jardín de flores curiosas* (1570) sait pourtant faire usage du doute méthodique (combiné à l’argument d’autorité) pour accroître en pensée la taille de l’Europe<sup>129</sup>. Puisque nul ne sait dire où se termine l’Europe ; que les géographes ont posé des limites orientales « sans y entendre ni alléguer la moindre raison » ; que l’expérience des Découvertes prouve que les écrits des Anciens ne sont pas infaillibles ; et que Ptolémée lui-même reconnaissait que certaines parties du Vieux Monde lui étaient inconnues ; alors, il est très possible que l’Europe se prolonge, au moins à l’ouest et au nord. Par conséquent, « notre Europe n’est pas si petite, ni la plus petite partie de la terre, comme beaucoup le voudraient »<sup>130</sup>. *Quod erat demonstrandum*.

Certains cosmographes répugnent également à admettre que les animaux d’Europe soient moins variés et moins grands que certaines espèces lointaines. Ainsi, Ranchin affirme avec un aplomb remarquable que, certes, on ne voit point d’éléphants ou de chameaux en Europe mais que « la force des mulets et chevaux qui y proviennent [...] est considérable ». En tout cas, « l’Europe ne produit point, ou fort peu, d’animaux sauvages, et nuisants [*sic*] »<sup>131</sup>... Par ailleurs, Strabon disait que l’Europe devait importer parfums et pierres

<sup>127</sup> Voir G. BOTERO, *La descripción de todas las provincias y reynos del mundo...*, trad. J. REBULLOSA, 1603, f° 140r-141r (je traduis).

<sup>128</sup> G. BOTERO, *ibid.*, f° 2r : « La Europa, si se considera su grandeza, es la menor entre las partes del Mundo [...] ; pero si miramos sus Poblaciones, el ingenio de sus moradores con su poder [y] riquezas, echaremos de ver no reconoce superioridad a la Asia y que la tiene muy grande a la África » (graphie modernisée).

<sup>129</sup> Pour une réévaluation récente de l’œuvre d’Antonio de Torquemada, voir J. M. CABALLERO *et alii*, 2005.

<sup>130</sup> Voir A. de TORQUEMADA, *Jardín de flores curiosas*, éd. L. RODRIGUEZ CACHO 1994, p. 789-90 (je traduis).

<sup>131</sup> P. DAVITY, 1643, p. 21 (graphie modernisée).

précieuses. Là encore, certains se contentent d’oublier ce manque. D’autres disent, après Strabon, que ces biens ne sont pas indispensables, ajoutant même parfois, comme Magini, qu’ils peuvent être nuisibles<sup>132</sup>. D’autres vont plus loin encore, tel Merula, qui indique que l’Europe importe ces biens en telle quantité que c’est en elle qu’il s’en trouve la plus grande abondance<sup>133</sup>. D’ailleurs, les métaux précieux des Indes ont moins de valeur que le travail des industriels Européens... C’est finalement Ranchin qui a le dernier mot : si ces biens ne croissent pas en Europe, ils y sont apportés en abondance, « en sorte qu’il semble que le monde ayant été fait pour l’homme, et pour manifester la gloire de Dieu, l’Asie et les autres parties du monde ont été faites pour l’Europe »<sup>134</sup>.

Car l’Europe n’est pas seulement supérieure, elle est appelée à dominer le monde. Cette idée, a noté J. Céard, va s’exprimer avec une insistance croissante. Strabon disait que l’Europe dispensait les biens qui lui étaient propres (en particulier son organisation politique). Cette pensée est complètement métamorphosée. Chez Anania, l’Europe devient d’abord une sorte de conservatoire des biens universels, ou un nouveau jardin des Hespérides. Revenant à une image tirée de Strabon, il voit dans l’Europe un dragon qui garde jalousement « les trésors de l’esprit universel » contre les ravages du temps. En d’autres termes, la *translatio imperii* s’est achevée en Europe, mais au profit de tous<sup>135</sup>. Beaucoup ne se satisfont pas de cette fonction muséale de l’Europe. La plupart des cosmographes modernes considèrent que « l’Europe dispose d’un excès de puissance, d’un surplus d’énergie, qui la pousse, comme nécessairement, à répandre son empire sur la terre entière »<sup>136</sup>. Ainsi, Ortelius écrit que « Les habitans de ceste partie ont tousjours passé les autres Nations en subtilité d’entendement, et dextérité corporelle ; par lesquels moyens ils ont jadis subjugué quasi tout le monde [...] ». Il donne l’exemple d’Alexandre, celui de l’Empire romain, et ceux des rois d’Espagne et du Portugal. « De sorte qu’il semble, que les habitans de ceste partie susdite soient de leur naturel idoines et aptes, pour gouverner les autres parties du monde ». D’ailleurs, complète Botero, cette propension européenne à dominer le monde se vérifie, à l’inverse, au fait que les empires d’Asie n’ont pas eu longtemps la suprématie et se sont peu imposés en Europe (sans parler de l’Afrique ou de l’Amérique). Peu importe si cela est historiquement juste... Botero

<sup>132</sup> Voir *Joannis Antonii Magini, Geographiae, tum Veteris, tum Novae, volumina duo*, éd. Arnheim, I. Ianssonius, 1617, t. I, f° 39r (cité par J. CEARD, p. 57).

<sup>133</sup> P. MERULA, *Cosmographiae generalis libri tres*, éd. 1634, Partie II, Livre I, p. 21.

<sup>134</sup> P. DAVITY, 1643, p. 21.

<sup>135</sup> Voir L. ANANIA, *La universal fabrica del mondo*, 1573, f° 5v : Europe a la forme d’un dragon « guardando i tesori dell’animo nell’universo, che’l vorace tempo; o maligno influo di Pianeti non le togliesse dal Mondo, come ha fatto nell’altri parti, dove hebbero principio [...] ».

<sup>136</sup> J. CEARD, 1982, p. 62, qui cite le commentaire de Pomponius Mela par Vadanius, ainsi que Thevet.

en conclut que le reste du monde semble avoir été fait pour l’Europe<sup>137</sup>. Parmi les cosmographes, très peu de voix s’élèvent pour contester la légitimité de cette prétendue vocation européenne. Des auteurs lus pour cette étude, seul La Popelinière dénonce la convoitise des Européens qui les a amenés à « troubler l’aise de ceux qui comme freres domestiques en ceste grande maison mondaine, ne demandoient qu’à passer le reste de leurs jours en paix & contentement [...] »<sup>138</sup>. Avec J. Céard, il convient donc de relever que nos cosmographes, « qui sont pourtant si attentifs à apercevoir le signe de l’élection européenne dans le fait qu’elle est la Chrétienté, oublient de considérer que sa vocation à dominer le monde répond à une mission de conversion à la foi chrétienne ». « Il faut que l’idéal missionnaire se soit bien complètement effacé des esprits pour [qu’ils] ne songent même pas à habiller de ce manteau l’image de l’Europe conquérante qu’ils sont en train de construire ; et l’on est obligé de conclure que, s’ils tiennent tant à établir que l’Europe est divinement élue, c’est qu’ils y cherchent la justification non tant d’un devoir que d’un droit »<sup>139</sup>.

Évoquons un dernier point : l’unité religieuse de l’Europe. Ortelius, avant même d’en indiquer les limites, définit ainsi l’Europe : « C’est la partie du Monde, que nous appelons pour le present, La Christienté : combien qu’en aucuns endroicts d’icelle, la foy Chrestienne, (helas, par la tyrannie du Turcq) a esté abolie »<sup>140</sup>. Les deux segments de cette phrase illustrent la tension dans laquelle sont pris les cosmographes : la volonté de faire coïncider Europe et Chrétienté ; et la reconnaissance des faits, qui contrecarrent ce dessein. Botero, lui, élude le problème ottoman aussi bien que la Réforme. Il se contente de l’idéal, si l’on peut dire : nulle part ailleurs qu’en Europe, assure-t-il, la « religion véritable » ne jouit d’une telle « pureté et intégrité », si ce n’est dans les parties du monde où ses habitants l’ont apportée. On pourrait alléguer que cette extension du christianisme hors d’Europe pourrait remettre en question l’équation établie entre Europe et Chrétienté (qui, d’ailleurs, s’oppose à la nature universaliste de cette religion). Mais, comme s’il anticipait cette remarque, Botero suggère au contraire que la diffusion de la foi catholique ne saurait diluer l’éclat de l’Europe, puisque la « Monarchie de l’Église Chrétienne » y a « son assiette et son siège »<sup>141</sup>. L’évangélisation du

<sup>137</sup> Voir G. BOTERO, *La descripción de todas las provincias y reynos del mundo...*, trad. J. REBULLOSA, 1603, f° 2r : « De tal suerte que no parece sino formada de la naturaleza para comunicar sus riquezas y valerse de las ajenas, para presidir al Mar por cuyos golfos se extiende, y señorear a la Asia, África y América, a quien se acerca y parece que da la mano » (graphie modernisée).

<sup>138</sup> H. L. V. de LA POPELINIERE, *Les Trois Mondes* (1582), éd. 1997, p. 151. C’était déjà le seul cosmographe cité par J. CEARD pour illustrer des réticences aux entreprises coloniales européennes.

<sup>139</sup> J. CEARD, 1982, p. 63.

<sup>140</sup> A. ORTELIUS, *Théâtre de l’Univers*, Anvers, 1598.

<sup>141</sup> Voir G. BOTERO, *La descripción de todas las provincias y reynos del mundo...*, trad. J. REBULLOSA, 1603, f° 2r : « Pues la Religión verdadera, y fe de Jesucristo nuestro Señor, no se halla en su puridad y entereza fuera

monde n'est donc évoquée ici que pour rehausser le rayonnement de l'Europe et, en particulier, celui de l'Église catholique qui, contrairement aux confessions réformées, jouit d'une expansion mondiale. À l'opposé de Botero, La Popelinière explique la présence ottomane en Europe par le manque d'unité des Européens. Mais un tel aveu est rare. La position intermédiaire de Ranchin est plus courante, qui évoque l'occupation turque, tout en maintenant que « l'Europe est à bon droit entendue sous le nom de Chrétienté, d'autant que hors du mélange des Turcs, et Mahométans, qui sont seigneurs de la ville de Constantinople, de la Thrace, de la Grèce, et autres pays, et de quelques misérables restes d'Idolâtres, tout y est Chrétien ». La restriction est pourtant de taille... Ranchin va jusqu'à affirmer que l'Europe peut même être dite catholique, car l'essentiel de ses peuples le sont<sup>142</sup> ! En somme, comme l'a noté J. Céard, la plupart de nos cosmographes « ne peuvent ignorer les vicissitudes de l'Europe chrétienne, ses tensions internes, ses déchirements et la menace turque ». Simplement, ils « ne se résignent pas à reconnaître que ni l'Empire ni l'Église ne sont plus tout à fait les ciments de l'unité dont ils rêvent pour l'Europe »<sup>143</sup>.

À voir leur application à minorer les divisions internes à l'Europe et la pression ottomane ; et devant leur inquiétude à l'idée que l'Europe pourrait ne pas avoir la supériorité en certains domaines, « on est tenté de conclure que tout leur effort consiste à maintenir, à sauver une image dont ils ne veulent pas avouer qu'elle est largement idéale »<sup>144</sup>. Par conséquent, le « conservatisme » des descriptions de l'Europe proposées dans les écrits cosmographiques n'est pas uniquement dû au respect des autorités et à la pratique constante de l'imitation qui freinent la prise en compte des évolutions historiques. La force d'inertie que les cosmographes opposent à la réalité s'explique aussi par leur volonté d'exalter l'Europe. Ce dessein exige non seulement de magnifier les atouts de celle-ci. Il requiert aussi de désamorcer une série de problèmes : notamment le sens du mythe ovidien ; la position des frontières de l'Europe ; les différends entre ses habitants ; la présence ottomane sur son sol ; la spécificité et le rang de l'Europe par rapport aux autres parties du monde. En répétant à l'unisson une image de l'Europe à la fois triomphaliste et lénifiante, les écrits géographiques, secondés par d'autres modes de représentation (cartes, emblèmes, architectures éphémères, peintures, gravures, sculptures, etc.) ont donc contribué à l'europanisation de cette région du monde. Face aux doutes d'Hérodote, les cosmographes modernes entérinent l'existence de

---

de Europa sino es en las partes donde nuevamente los moradores de ella la han llevado. ¿Qué diremos de la Monarquía de la Iglesia Cristiana? ¿No tiene ella su asiento y silla, en esta parte? » (graphie modernisée).

<sup>142</sup> Voir P. DAVITY, 1643, p.28. (graphie modernisée).

<sup>143</sup> J. CEARD, 1982, p. 59

<sup>144</sup> *Ibid.*

l'Europe en oubliant ses origines obscures ; face à l'avertissement de Strabon, qui insistait sur l'indispensable régulation des naturels divers par le *nomos*, ils proclament la supériorité naturelle et providentielle de l'Europe. Malgré leurs intérêts particuliers, qui peuvent réapparaître dans le corps de leurs ouvrages, protestants et catholiques, Italiens et Hollandais, Espagnols et Français se retrouvent sur un terrain commun, celui de cette Europe qu'ils contribuent à installer dans les esprits. Le mythe païen a été supplanté par l'« idole chrétienne »<sup>145</sup> de la dame couronnée.

Nous aurions beau jeu d'ironiser sur le consensus en quelque sorte européiste des faiseurs d'images que sont les cosmographes. Sans doute participèrent-ils d'une forme d'euphorie collective devant l'indéniable expansion européenne. Mais leur célébration de l'Europe répond probablement aussi à un sentiment commun de crise face aux bouleversements de l'époque moderne. J.-F. Schaub en mentionne trois principaux. « L'irruption des Ottomans dans les Balkans et jusqu'au Danube a réveillé le spectre d'un effondrement du christianisme héritier de Rome. Les Grandes Découvertes, et en particulier de l'Amérique, ont fait prendre conscience aux conquérants de tout ce qui les séparait de sociétés dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence. Enfin, la rupture de l'Église romaine au moment de la Réforme pousse les hommes d'Europe à reconnaître qu'ils appartiennent au même monde alors même qu'une guerre de Religion impitoyable les oppose »<sup>146</sup>. À ces événements qui affectèrent des millions de personnes, notamment *via* l'imprimerie et la gravure, peut-être faudrait-il ajouter l'affirmation d'États aux intérêts particuliers, dont la perception chez les cosmographes se mesurerait notamment au développement progressif de cartes politiques. Plus que la diversité des langues et des peuples, l'essor de sentiments nationaux à l'époque moderne<sup>147</sup> pourrait avoir été ressenti comme une menace pour l'universalisme des valeurs européennes<sup>148</sup>. Quoi qu'il en soit, si l'Europe actuelle est « fille du désastre », s'il est impossible de penser sa construction politique sans partir « du suicide qu'elle a commis entre 1914 et 1945 »<sup>149</sup>, peut-être faut-il aussi considérer les

<sup>145</sup> L'expression est de S.-K. GOSSELET, 1998, p. 173. Aussi paradoxale soit-elle, elle rend bien compte de l'origine païenne de l'essentiel des motifs utilisés dans l'allégorie de Ripa, et la primauté accordée au christianisme dans les attributs de l'Europe.

<sup>146</sup> J.-F. SCHAUB, 2007, p. 14. Sur ces points, voir le chapitre 2 (« L'Europe avant l'Europe ») et, en particulier, la section intitulée « L'Europe se découvre elle-même ».

<sup>147</sup> Voir A. TALLON (éd.), 2008.

<sup>148</sup> Sur l'équation Europe = monde dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle, J. M. JOVER ZAMORA et M. V. LOPEZ CORDON-CORTEZO, 1986. Plus largement, voir E. MORIN, 1987, sur l'eurocentrisme de ce qu'il appelle le « premier humanisme », par opposition au nouvel humanisme qu'il appelle de ses vœux.

<sup>149</sup> J.-F. SCHAUB, 2007, p. 13.

bouleversements de l’époque moderne comme la « base négative » qui a enclenché l’unification imaginaire de l’Europe dans les discours géographiques.

### C – Impact et limites de l’image cosmographique de l’Europe

La représentation de l’Europe proposée par les cosmographes, très homogène malgré d’inévitables nuances et variations, a connu une large diffusion. Elle inspira l’iconologie des quatre parties du monde, reproduite dans de nombreux livres et édifices, et accessible au plus grand nombre dans les architectures éphémères réalisées lors de festivités urbaines. La définition même des limites de l’Europe, des origines de son nom et de ses attributs, a été relayée par le *Tesoro de la lengua castellana o española* (1611) de Sebastián de Covarrubias et par certaines miscellanées. Si Pedro de Mexía n’évoque qu’incidemment « notre Europe »<sup>150</sup> dans sa *Silva de varia lección* (1540), Cristóbal Suárez de Figueroa<sup>151</sup> ou Antonio de Torquemada<sup>152</sup>, on l’a vu, condensent plus ou moins fidèlement les représentations développées dans les ouvrages géographiques spécialisés. Le *Jardín de flores curiosas* (1570) de Torquemada est d’ailleurs évoqué dans *Don Quichotte*<sup>153</sup>, et ses développements sur le Septentrion furent certainement connus de Cervantès, même si l’on peut douter qu’ils soient la source principale pour la géographie nordique du *Persiles*<sup>154</sup>.

Les textes littéraires sont également des passeurs, voire des catalyseurs puissants de représentations géographiques. Certains diffusent des considérations directement issues des autorités cosmographiques : c’est le cas de *La Arcadia*<sup>155</sup> de Lope ou d’*Amor con vista* (1624) de Juan Enríquez de Zúñiga (également auteur de *Semprilis y Genorodano*). Dans ce roman de forme pastorale, la seconde partie est une longue digression consacrée au songe d’un berger-étudiant, nouveau Scipion emporté dans son sommeil vers les sphères célestes, d’où il

<sup>150</sup> Voir P. MEXÍA, *Silva de varia lección*, éd. I. LERNER, 2003, « El asiento y lugar desta ciudad [Constantinople] es [en] nuestra Europa en la provincia de Tracia, que es fértil y grande y muy poderosa en las armas ». La miscellanée évoque encore cinq ou six fois l’Europe, sans s’arrêter sur sa description.

<sup>151</sup> Voir C. SUÁREZ DE FIGUEROA, *Plaza universal de todas las ciencias y artes*, éd. M. JALON 2006. Dans le discours XXXVI consacré aux « cosmographes, géographes, chorographes et topographes », l’essentiel de l’espace est consacré à une évocation de l’Europe (p. 337-352), qui consiste essentiellement en un survol de ses parties.

<sup>152</sup> Voir A. de TORQUEMADA, *Jardín de flores curiosas*, éd. L. RODRÍGUEZ CACHO, 1994.

<sup>153</sup> Voir M. de CERVANTES, *Don Quijote*, éd. F. RICO, 2004, I, 6, p. 62. Pendant l’inventaire de la bibliothèque de l’hidalgo, le barbier mentionne *Don Olivante de Laura*, et le *Jardín*, tous deux de Torquemada, ne sachant décider « cuál de los dos libros es más verdadero o, por decir mejor, menos mentiroso ».

<sup>154</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, p. 117-171.

<sup>155</sup> Voir F. LOPE DE VEGA, *La Arcadia*, éd. E. S. MORBY 1975, p. 1975.



contemple un temps le globe terraqueé<sup>156</sup>. Les épopées savantes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles offrent elles aussi fréquemment des visions cosmographiques incluant des descriptions de l’Europe. Il ne fait guère de doute que nos romanciers et une part importante de leur public avaient souvenir des plus connues d’entre elles : le survol du monde en hippogriffe par Astolphe et Roger dans le *Roland Furieux* (une brève évocation de l’Europe se trouve au chant X, 71-72) ; la description de l’Europe que Vasco de Gama fait à son roi dans les *Lusiades* (chant III, 6-20), puis la contemplation du globe révélé par Vénus au navigateur (chant X, 80-143), qui débute par l’« [...] *Europa Cristã, mais alta e clara / Que as outras em polícia e fortale* » ; enfin, dans *La Araucana* d’Alonso de Ercilla, le spectacle d’un autre globe merveilleux, présenté au soldat-poète par le mage Fitón (Seconde Partie, chant XXVII). Si ces textes répercutent des savoirs géographiques de leur époque, ils favorisent aussi de nouvelles appréhensions de l’espace. Ces fictions cosmographiques, où le globe tout entier s’offre à la vue d’un personnage, sont une invitation à la rêverie autant qu’à la conquête militaire. Elles attisent chez le lecteur européen un désir d’espace, le poussent à investir les territoires nommés, par l’imagination ou par les armes. Elles l’amènent à penser l’Europe comme un tout et la Terre comme une extension possible de l’Europe, comme un territoire qui attendrait de se soumettre à la domination européenne. Que le *Persiles*, l’*Estebanillo* et le *Criticón* se déroulent à l’échelle européenne, en tournant le dos aux Indes et aux vastes étendues du monde, devra donc aussi être considéré comme un écart significatif par rapport aux aspirations cosmographiques de l’épopée, qui gagnent pourtant d’autres textes.

Toutefois, il va sans dire que l’image idéale de l’Europe proposée par les cosmographes n’est pas la seule à circuler dans l’Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle. D’autres types de discours reflètent davantage le morcellement de l’Europe. Comparons par exemple la figure de la dame couronnée à des allégories satiriques que des auteurs d’*avisos*<sup>157</sup> espagnols se plaisent à mentionner. Ainsi José Pellicer, en 1639 :

De Roma ha llegado un pasquín que es un león pintado, que de la nariz le salen tres flores de lis, y a la cola unas abejas, y a la izquierda una mujer, y más adelante un hombre enjugándose los ojos con un lienzo y esta décima:

Desde su cueva Española  
El León, con su nariz,

<sup>156</sup> Voir J. ENRÍQUEZ DE ZÚÑIGA, *Amor con vista*, 1624, f° 46v-90v. Le Tanaïs reste posé comme la frontière entre l’Asie et l’Europe ; et, dans l’énumération de ses provinces, l’Espagne et l’Italie sont mises en valeur (fol. 53v-54r).

<sup>157</sup> Les *avisos* sont des gazettes manuscrites rédigées dans les cours et envoyées à des correspondants résidant dans des localités distantes. Les principaux *avisos* conservés sont ceux d’Andrés de Almansa (1621-1626), de José Pellicer (1639-1644) et de Jerónimo de Barrionuevo (1654-1658).

Marchita flores de lis,  
Rinde moscas con la cola.  
Y con una [h]ebra sola  
De las muchas de su c[r]in,  
Rinde a Saboya en Turín,  
Y sin hacer otra arma,  
Miserere canta Parma,  
Y Holanda llora su fin.

Esto hay de nuevo, junto con infinitas muertes que suceden cada día. Dios lo remedie<sup>158</sup>.

En 1654, Barrionuevo se fait l’écho d’une autre caricature de l’Europe :

En Roma ha salido ahora un pasquín gracioso. Una vaca muy gruesa, con grande ubre, escrito en la frente España. Muchos becerrillos que la maman alrededor, con rótulos: Inglaterra, Flandes, Holanda, Francia, Alemania, Italia y otros enemigos nuestros. Asido de los cuernos, el rey de Francia, teniéndole casi torcida la cabeza, y sobre el lomo, muchos togados con sus gorras, y palos en las manos, que la van guiando, con rotulillos que le salen de los labios diciendo: “por acá; por allá; bien va; dejadla, no caerá”<sup>159</sup>.

Derrière la plaisanterie, ces lignes témoignent de la tonalité polémique de la plupart des discours traitant de l’actualité européenne au XVII<sup>e</sup> siècle. C’est notamment le cas des *relaciones de sucesos*, ces « canards » qui constituaient probablement la source d’information privilégiée des habitants des villes espagnoles. Or, tout comme les *avisos*, les *relaciones* sont fragmentaires, partisans et collées à la surface des événements. Et surtout elles diffusent l’image d’une Europe divisée, corroborée par toute une série d’autres discours : des traités politiques<sup>160</sup>, des correspondances (de diplomates<sup>161</sup> ou de jésuites<sup>162</sup>, dont Gracián<sup>163</sup>), des autobiographies de soldats, etc. Il faudra donc tenir compte de ces discours discordants pour apprécier les images l’Europe proposées par le *Persiles*, l’*Estebanillo* et le *Criticón*.

Car il nous faut maintenant étudier où se situent ces romans par rapport aux représentations existantes de l’Europe. Se contentent-ils de relayer la vision idéalisée promue par les écrits cosmographiques ? Font-ils état des dissensions qui minent cette partie du monde ? Et proposent-ils une vision alternative, entre la polémique et la célébration abstraite ?

---

<sup>158</sup> Voir J. PELLICER, *Avisos históricos*, éd. E. TIerno GALVÁN 1965, p. 40 (*aviso* du 12 juillet 1639).

<sup>159</sup> J. de BARRIONUEVO, *Avisos*, éd. A. PAZ Y MELIÁ, vol. 221, p. 73<sup>a</sup> (*aviso* 22 du 24 octobre 1654).

<sup>160</sup> Voir notamment J. M. JOVER ZAMORA et M. V. LOPEZ CORDON-CORTEZO, 1986.

<sup>161</sup> La correspondance des plénipotentiaires espagnols à Münster, Diego de Saavedra Fajardo (1584-1648) et le comte de Peñaranda (vers 1595-1676), a été publiée dans la *Colección de documentos para la Historia de España*, t. LXXXII-LXXXIV, Madrid, 1884-1886. Elle a été étudiée par M. BLANCO, 2004. La correspondance de Saavedra Fajardo a été éditée, pour les années 1630-34, par Q. ALDEA VAQUERO, 1986, 1991, 2008.

<sup>162</sup> Entre 1634 et 1648, le P. Rafael Pereyra compila à Séville une multitude de « lettres de quelques pères jésuites de la Compagnie de Jésus ». Voir P. de GAYANGOS (éd.), *Memorial Histórico Español*, t. XIII-XIX, 1861-1865.

<sup>163</sup> Voir B. GRACIÁN, *Obras completas*, éd. E. BLANCO, vol. 2, p. 889-932.

## DEUXIEME PARTIE – LE MONDE DU *PERSILES* : UNE GEOGRAPHIE DU PARADOXE

---

*Los trabajos de Persiles y Sigismunda, Historia setentrional* (1617) est un texte aujourd'hui méconnu, malgré un regain d'intérêt dans la critique depuis environ quarante ans<sup>1</sup>. Éclipsé par le succès prodigieux et constamment renouvelé du *Quichotte*, le *Persiles* faisait pourtant la fierté de son auteur, affichée dans le paratexte des œuvres antérieures. Ainsi, dans le *Viaje del Parnaso* (1614), Cervantès n'hésite pas à déclarer à Apollon lui-même qu'il est sur le point d'imprimer le « grand *Persiles* », qui démultipliera sa renommée aussi bien que ses œuvres<sup>2</sup>. Dans la dédicace de la Seconde Partie du *Quichotte* (1615), il va jusqu'à promettre à son mécène, le comte de Lemos, que le *Persiles* sera « le meilleur ou le pire de tous les livres écrits en notre langue, je veux dire, de ceux de divertissement »<sup>3</sup>. Or, comme cela a été relevé, cette seconde hypothèse n'est avancée que pour faire passer l'outrecuidance de la première<sup>4</sup>, à moins qu'elle ne témoigne d'une réelle appréhension : celle d'avoir failli dans un dessein trop ambitieux ; ou d'être méjugé par une lecture superficielle. Préparée par ces effets d'annonce, la diffusion initiale du *Persiles* témoigne des attentes soulevées par ce roman paru après la mort de Cervantès, en 1617. Cette même année, le texte connut six impressions en espagnol (Madrid, Barcelone, Valence, Pampelune, Lisbonne,

---

<sup>1</sup> Depuis les études fondamentales d'A. K. FORCIONE, 1970 et 1972, elles-mêmes dans le sillage de l'étude pionnière de J. CASALDUERO JIMENO, 1947, la redécouverte du *Persiles* fut stimulée par R. EL SAFFAR, 1984 et D. de ARMAS WILSON, 1991, ainsi que par l'organisation d'un colloque aux États-Unis par C. COLAHAN, C. WELLER et M. MCGAHA (éd.) 1990, les deux premiers ayant par ailleurs publié l'année précédente une traduction du *Persiles*. Depuis, articles et monographies se sont multipliés de façon régulière, comme en atteste la bibliographie proposée par C. ROMERO MUÑOZ, 2002 (*in* : *Persiles*), p. 101. Au-delà de 2001, date où celle-ci s'arrête, l'étude du roman a reçu plusieurs contributions de poids. Un congrès international de l'Association des Cervantistes organisé à Lisbonne en 2003 accorda une place substantielle au *Persiles* – voir A. VILLAR LECUMBERRI (éd.), 2004. En France, plusieurs ouvrages parurent à la faveur d'un programme d'agrégation, concours de recrutement de l'enseignement secondaire : voir J.-M. PELORSON / D. REYRE, 2003 ; C. Andrés (éd.), 2003 ; J.-P. SANCHEZ (coord.), 2003 ; et le n°327 de la revue *Les Langues Néo-Latines*, 2003. Enfin, des livres récents dont l'apport doit encore être discuté et assimilé sont voués à renouveler en profondeur l'approche du roman : M. A. SACCHETTI, 2001 ; A. EGIDO, 2005 ; M. NERLICH, 2005 ; S. ZIMIC, 2005 ; W. CHILDERS, 2006 ; M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009.

<sup>2</sup> Voir M. de CERVANTES, *Viaje del Parnaso*, IV, v. 46-48, éd. F. SEVILLA ARROYO et A. REY HAZAS, 1997, p. 83 : « Yo estoy, cual decir suelen, puesto a pique / para dar a la estampa el gran *Persiles*, / con que mi nombre y obras multiplico ».

<sup>3</sup> Voir M. de Cervantes, *Don Quijote*, II, éd. L.A. MURILLO, 1978, II, p. 39 : « Con esto le despedí y con esto me despidió, ofreciendo a V. Ex. *Los Trabajos de Persiles y Sigismunda*, libro a quien daré fin dentro de cuatro meses, *Deo volente*, el cual ha de ser o el más malo, o el mejor que en nuestra lengua se haya compuesto, quiero decir de los de entretenimiento; y digo que me arrepiento de haber dicho el más malo, porque según la opinión de mis amigos, ha de llegar al extremo de bondad posible » (*El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*).

<sup>4</sup> M. BLANCO, 2003, p. 26.

Paris), puis deux autres à Madrid en 1618 et 1619 et une nouvelle en 1629 (Pampelune). Élargissant son aire de réception, deux traductions françaises apparurent coup sur coup en 1618 – dont l’une fut rééditée en 1626 – suivies de près par une version anglaise (Londres, 1619) et une autre italienne (Venise, 1626)<sup>5</sup>. Plus encore que la fréquence des tirages espagnols, la réactivité des éditeurs et traducteurs étrangers atteste l’intérêt porté par ses contemporains à Cervantès en général et, on peut le supposer, au *Persiles* en particulier<sup>6</sup>.

Au moment d’aborder ce roman, il convient dès lors de tenir compte de l’horizon d’attente international suscité par l’œuvre cervantine. Et surtout, plutôt que de poser comme une évidence la supériorité du *Quichotte*, il paraît indispensable de prendre le *Persiles* au sérieux, c’est-à-dire de chercher à comprendre en quoi il pouvait être, aux yeux de son auteur, le plus grand livre de divertissement jamais écrit en espagnol. Cervantès précise quelque peu la teneur de cette ambition dans le prologue au lecteur des *Nouvelles exemplaires* (1613) : « Après ces nouvelles, si la vie ne m’abandonne, je t’offrirai les *Travaux de Persiles*, livre qui ose se mesurer à Héliodore, si toutefois pour sa hardiesse il ne sort avec les mains sur la tête »<sup>7</sup>. C’est donc en se mesurant à l’auteur des *Éthiopiennes* que Cervantès aspirait à surpasser tous les livres de divertissement jamais écrits en espagnol. Or, si l’auteur des *Éthiopiennes* a perdu aujourd’hui de son aura, il jouissait d’un vrai prestige auprès des humanistes, qui trouvaient d’abord un antidote aux fictions chevaleresques dans la haute tenue morale et la vraisemblance du texte hellénistique. Celui-ci était aussi admiré pour sa composition artificieuse, son style orné mais grave et son imitation de tous les genres nobles : l’histoire, la tragédie, l’éloquence judiciaire et l’épopée<sup>8</sup>. Plus qu’un pastiche de ces formes, les *Éthiopiennes* furent même promues au rang d’archétype d’une épopée amoureuse en prose par des commentateurs comme le traducteur Jacques Amyot, l’humaniste Julius Caesar Scaliger, le poète Torquato Tasso et le théoricien espagnol Alonso López Pinciano<sup>9</sup>. Par conséquent, la question est de savoir si Cervantès prétendait uniquement surpasser les qualités esthétiques du

<sup>5</sup> Pour une description plus précise et un recensement complet des éditions et traductions connues du *Persiles* jusqu’en 2002, voir C. ROMERO MUÑOZ, 2002 (in : *Persiles*), p. 81-87. Pour l’histoire de la réception du roman, voir aussi J. GONZALEZ ROVIRA, 1996, p. 249-252 et 311-327.

<sup>6</sup> Appelée de ses vœux par M. NERLICH, 2005, note 9 p. 13, une étude systématique des traductions du *Persiles* reste à faire. Engager cette recherche compte parmi mes projets de recherche prochains : dans la mesure où ces traductions sont aussi des interprétations (voire des récréations) du texte, elles permettraient d’approcher la réception des premiers lecteurs de Cervantes, sur laquelle nous sommes peu informés par ailleurs.

<sup>7</sup> Voir M. de CERVANTES, *Novelas ejemplares*, « Prólogo al lector », éd. J. GARCÍA LÓPEZ, 2001, p. 81 : « Tras ellas, si la vida no me deja, te ofrezco los *Trabajos de Persiles*, libro que se atreve a competir con Heliodoro, si ya por atrevido no sale con las manos en la cabeza ».

<sup>8</sup> Voir sur ce point M. FUSILLO, 1991.

<sup>9</sup> Sur la lecture des *Éthiopiennes* par les humanistes comme modèle d’épopée en prose de matière amoureuse, voir E. C. RILEY, 1966, p. 49-57 et A. K. FORCIONE, 1970, p. 49-87.

texte d'Héliodore ou bien se mesurer aussi à son axiologie, dans une épopée en prose d'un genre nouveau.

L'émouvant paratexte du *Persiles* suggère des éléments de réponse, bien que Cervantès y omette toute défense de son œuvre. C'est à trois jours de sa mort, dont il pronostique le terme avec lucidité, que l'auteur écrit son ultime dédicace au comte de Lemos et un prologue qui clôt sa vie autant qu'elle ouvre le roman<sup>10</sup>. Dans la lettre au vice-roi de Naples, alors sur le retour vers l'Espagne, il oppose à la course du temps son désir de revoir son mécène, de vivre encore et d'écrire. Pour sa part, le prologue prend la forme d'une « historiette allègre et mélancolique »<sup>11</sup> relatant une rencontre de voyage entre l'écrivain malade et « un jeune potache excité qui échange avec le vieil écrivain des compliments qui ressemblent à des railleries »<sup>12</sup>. Refusant d'être révérend comme une icône littéraire, erreur commune parmi ses admirateurs ignorants, Cervantès demande à l'étudiant de remonter sur sa mule pour parcourir « en bonne conversation le peu qu'il nous reste du chemin »<sup>13</sup>. Écrit avec un art consommé de la sobriété, cet échange donne à l'anecdotique une valeur essentielle : les commentaires sur l'hydropisie de Cervantès conduisent à l'énoncé de l'imminence de la mort et l'arrivée à Madrid devient littéralement la fin du chemin de vie. Il ne reste plus à l'écrivain que le temps de dire sa gratitude à l'étudiant-lecteur pour sa bienveillance et de prendre congé de ce qui fait « l'étoffe de sa vie »<sup>14</sup> : « Adieu, l'esprit, adieu, bons mots, adieu, joyeux amis, je me meurs avec le désir de vous voir bientôt contents dans l'autre vie »<sup>15</sup>. Pas plus que dans la dédicace, pas un mot ne se réfère explicitement ici au *Persiles*. Loin d'impliquer un désaveu, ce silence correspond à une volonté, déjà démontrée dans la préface au premier *Quichotte*, d'esquiver tout discours apologétique : comme le résume Mercedes Blanco, « le texte doit paraître nu et séduire dans sa nudité »<sup>16</sup>. Ce refus d'en imposer au

<sup>10</sup> Voir *Persiles*, « A don Pero Fernández de Castro », p. 116 : « Aquellas coplas antiguas, que fueron en su tiempo celebradas, que comienzan Puesto ya el pie en el estribo, quisiera yo no vinieran tan a pelo en esta mi epístola, porque casi con las mismas palabras la puedo comenzar, diciendo: Puesto ya el pie en el estribo, / con las ansias de la muerte, / gran señor, ésta te escribo ». Voir aussi le prologue, *ibid.*, p. 122 : « Mi vida se va acabando, y al paso de las efeméridas de mis pulsos, que, a más tardar, acabarán su carrera este domingo, acabaré yo la de mi vida ». Pour une étude de ces deux pièces liminaires, les plus souvent citées du *Persiles*, voir notamment J. MONTERO REGUERA, 2003 et 2004 ainsi que M. BLANCO, 2003, p. 22-26.

<sup>11</sup> Voir M. BLANCO, 2003, p. 25

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 24-25. Voir *Persiles*, Prologue, p. 120-121 : « Apenas hubo oído el estudiante el nombre de Cervantes, cuando, apeándose de su cabalgadura, cayéndosele aquí el cojín y allí el portamanteo (que con toda esta autoridad caminaba), arremetió a mí, y, acudiendo asirme de la mano izquierda, dijo: –Sí, sí! ¡Este es el manco sano, el famoso todo, el escritor alegre y, finalmente, el regocijo de las Musas! ».

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 121 : « Ese es un error donde han caído muchos aficionados ignorantes. Yo, señor, soy Cervantes, pero no el regocijo de las Musas, ni ninguno de las demás baratijas que ha dicho vuesa »

<sup>14</sup> Voir M. BLANCO, 2003, p. 26.

<sup>15</sup> Cette traduction est empruntée à M. MOLHO, 1994.

<sup>16</sup> M. BLANCO, 2003, p. 25.

lecteur suggère aussi la confiance de l'auteur en son texte. Cependant, par sa nudité même, le prologue renseigne sur le projet inhérent au *Persiles*. Il suggère d'abord que Cervantès, en imitant Héliodore, n'a pas seulement cherché à s'illustrer dans une forme prestigieuse, pour atteindre une respectabilité que ne lui avait pas conférée le *Quichotte*, uniquement lu de son vivant comme une parodie comique des romans de chevalerie<sup>17</sup>. S'il est reconnaissant à ses lecteurs de leur bonne volonté, Cervantès refuse d'être sacralisé : ce serait une erreur de pétrifier ses textes en dressant leur auteur sur un piédestal. Cervantès attend de son lecteur qu'il converse avec le *Persiles* et poursuive avec lui-même un dialogue d'outre-tombe. Par ailleurs, le prologue peut être lu comme une mise en abyme du roman qu'il précède : tous deux relatent des rencontres sur le chemin d'une grande ville (Madrid ou Rome) ; au terme de la route, la vie et le récit s'épuisent, mais tendent vers un au-delà (l'autre vie ou Thulé). Comme le prologue, le roman semble ainsi se prêter à une lecture allégorique. Toutefois, le prologue ne remplace pas l'anecdote par une lecture transcendante : le chemin vers Madrid est réellement la fin de l'existence ; de la même façon, la route des pèlerins septentrionaux doit d'abord être lue comme un voyage ancré dans le monde. Notons enfin que ce prologue aborde des sujets comme la mort et l'au-delà avec autant d'humour que de gravité. Si ce texte liminaire entretient bien quelque rapport avec le contenu du récit lui-même, on se gardera d'interpréter exclusivement le *Persiles* comme un livre sérieux *ou* comme un livre de divertissement. Si le *Persiles* peut être lu comme le testament littéraire de Cervantès, c'est sans doute plutôt parce qu'il traite les thèmes les plus graves avec humour ou ironie<sup>18</sup>.

Cette mise au point est nécessaire dans la mesure où le roman a parfois été abordé de façon unilatérale, soit comme une allégorie véhiculant la doctrine religieuse, philosophique ou politique de Cervantès lui-même, soit comme un texte dont la seule ambition serait de nature esthétique : relater avec art des aventures merveilleuses tout en mettant à l'épreuve les mécanismes de la vraisemblance<sup>19</sup>. Puisqu'une part conséquente des débats générés par le *Persiles* est liée au sens qu'y revêt l'espace narratif, il convient de préciser brièvement la

---

<sup>17</sup> Sur la réception du *Quichotte* comme roman comique au XVII<sup>e</sup> siècle, voir A. CLOSE, 2000.

<sup>18</sup> M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 303 relève que l'image d'un Cervantes entrant sur sa monture n'évoque pas seulement l'entrée du Christ à Jérusalem quelques jours avant la Crucifixion (comme l'a relevé E. Rivers, qu'il cite). La façon dont Cervantes rit de lui-même rappelle également la figure du Dieu Silène, que Don Quichotte mentionne lorsqu'il pénètre dans la ville aux cent portes (*Don Quichotte*, I, 15). Cette scène liminaire annonce ainsi la prégnance du comique et de l'ironie dans le roman à venir.

<sup>19</sup> Pour une synthèse des débats critiques suscités par le *Persiles*, je renvoie à plusieurs études récentes. Les plus longuement développées sont celles de C. ROMERO MUÑOZ, 2002 (*in* : *Persiles*), p. 52-60, I. LOZANO RENIEBLAS, 2003 et M. NERLICH, 2005, p. 9-85. Ces trois états de la recherche ont en commun une orientation polémique, particulièrement exacerbée chez M. Nerlich. Cette réserve mise à part, c'est chez ce dernier que l'on trouve l'examen le plus détaillé de la réception du *Persiles* jusqu'en 2005. Sous une forme beaucoup plus neutre et concise, un état de la question actualisé jusqu'en 2009 est proposé par M. Armstrong-Roche, 2009, p. 7-8.

nature des questions soulevées et les approches adoptées pour tenter d’y répondre. Pour l’essentiel, ces discussions critiques se structurent autour de trois problèmes, dont deux inscrits dans le sous-titre du roman, « histoire septentrionale ». Tout d’abord, que signifie ici le terme d’histoire ? Ensuite, pourquoi avoir orienté ce récit vers le Septentrion ? Enfin, pourquoi avoir structuré l’action du *Persiles* par un voyage allant du Nord au Sud (et retour), avec une architecture en quatre livres qui paraît scinder le tout en une partie nordique dominée par l’île Barbare et Thulé (Livres I et II), et une partie méridionale polarisée par Rome (Livres III et IV) ?

La première interrogation est due au flottement sémantique du mot « histoire », déjà existant du temps de Cervantès, entre la chronique de faits réels (ou supposés tels) et le récit de fictions. Ce dernier sens est le plus évident dans le cas du *Persiles* : dans la mesure où le genre romanesque naissant ne disposait pas de nom dans la typologie des formes héritée d’Aristote, les fictions narratives étaient couramment appelées fables, contes ou histoires (*fábulas, cuentos, historias*). Cependant, de multiples récits fondés sur un contrat de véridicité s’appelaient déjà « histoires » en 1617 : que l’on songe à l’*Historia natural y moral de las Indias* (1590) de José de Acosta, à l’*Historia general de España* (1601) de Juan de Mariana ou à l’*Historia de la vida y hechos del Emperador Carlos V* (1604-1618) de Prudencio de Sandoval, pour ne citer que des textes célèbres que put lire et connaître Cervantès. Dès les livres de chevalerie, ce double sens du mot « histoire » est mis à profit pour affirmer la vérité des aventures, et c’est un trait commun au *Persiles* et au *Quichotte* de jouer de ce cliché, qui sert aussi bien à railler l’artificialité du procédé dans des fictions manifestes qu’à brocarder la profusion des chroniques contrefaites<sup>20</sup>. Le problème est de déterminer si, au-delà du jeu de (dé)mystification, le *Persiles* est une pure fiction ou si, comme le *Guzmán de Alfarache* de son grand rival Mateo Alemán, il constitue une « histoire poétique »<sup>21</sup>, c’est-à-dire une fiction qui réécrit l’histoire et qui divertit par cette réécriture<sup>22</sup>.

Pour aborder le tropisme nordique du *Persiles*, la mention de deux sources est un passage obligé. La première est le fragment déjà cité des *Discorsi del poema eroico* (1594) de Torquato Tasso où, pour combiner une exigence de vraisemblance stricte et l’attrait du merveilleux dans de futurs poèmes héroïques, l’auteur de la *Jérusalem délivrée* suggère d’en

<sup>20</sup> Sur la dialectique entre histoire et fiction chez Cervantes ainsi que dans la théorie et la pratique littéraire de son époque, voir notamment E. C. RILEY, 1962, p. 163-178 et M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 15-16.

<sup>21</sup><sup>21</sup> Voir M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache*, I, éd. J. M. MICO, p. 113.

<sup>22</sup> Sur la portée historique du grand roman d’Alemán, voir en particulier M. CAVILLAC, 1983. Michèle GUILLEMONT (Lille 3 –CECILLE) a par ailleurs analysé l’itinéraire de la Seconde Partie du *Guzmán* comme motivé par une opposition précoce d’Alemán au système politique mis en place par le duc de Lerma. Le titre de cet article actuellement sous presse, que l’auteur a eu l’amabilité de me faire lire, est le suivant : « La Segunda Parte del *Guzmán de Alfarache* de Mateo Alemán (Lisboa, 1604): ¿Una crítica precoz del lermismo? ».

situer l'action dans des contrées lointaines. Parmi ces géographies du merveilleux vraisemblable, il mentionne précisément la « Gothie, la Norvège, la Suède et l'Islande », aux côtés des Indes orientales et des « pays récemment découverts dans le vaste océan au-delà des colonnes d'Hercule<sup>23</sup>. Cervantès, qui évoqua d'ailleurs le Tasse dans un chapitre romain du *Persiles*<sup>24</sup>, tint assurément compte de cette recommandation et, pour la mettre à effet, il puisa justement à une « histoire septentrionale » antérieure à la sienne : *L'Histoire des pays septentrionaux* (1555) d'Olaus Magnus<sup>25</sup>. Du même auteur, qu'il lut probablement en italien, Cervantès put aussi connaître l'*Opera breve* (1539), qui commente la célèbre *Carta Marina* - elle-même inaccessible en 1617<sup>26</sup>. Ces textes illustrés de miniatures pour partie extraites de la carte foisonnent d'animaux étranges et de prodiges naturels, ainsi que de développements étonnants sur l'histoire et les coutumes nordiques, le tout présenté comme des vérités constatées *de visu* ou attestées par des autorités fiables<sup>27</sup>.

À partir de ces données de départ, la géographie fictionnelle du *Persiles* a longtemps donné lieu à trois types d'approches dominantes. Afin de mesurer le degré d'historicité du roman, une partie de la critique a cherché à déterminer si la fiction était ancrée dans une chronologie et un espace précis. Alors qu'une tendance positiviste, dominante dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, a commencé à reconstituer les connaissances géographiques de Cervantès pour établir l'adéquation entre le Septentrion romanesque et des référents réels<sup>28</sup>, un examen approfondi de ces sources a conduit plus récemment à affirmer que Cervantès s'est nourri de multiples lectures pour construire une fiction vraisemblable, mais

<sup>23</sup> Voir T. TASSO, *Discorsi dell'arte poetica e del poema eroico*, éd. L. POMA, 1964, p. 109. J'ai cité le texte original de ce passage dans le premier chapitre de cette thèse.

<sup>24</sup> Voir *Persiles*, IV, 6, p. 664-665.

<sup>25</sup> Après l'édition originale de la *Historia gentibus septentrionalibus* (Rome, 1555), une version latine abrégée parut à Anvers en 1562. C'est à partir de celle-ci que fut publiée une édition italienne à Venise en 1566. La première édition française date de 1561. À noter que l'édition *princeps* a été rééditée en fac-simil en 2007 par la maison d'édition Órbigo de la Corogne.

<sup>26</sup> Pour une édition « racontée » de la *Carta Marina*, voir E. BOLZANO, 2005. La carte est observable par Internet sur le site de la bibliothèque de l'Université d'Uppsala (Uppsala University Library), qui en conserve l'un des deux exemplaires encore existants – l'autre étant gardé à Munich. Voir l'adresse suivante :

<http://www.ub.uu.se/en/Collections/Map-collections/Section-for-Maps-and-Pictures-map-collection/Carta-Marina/>

<sup>27</sup> L. SLETJÖÉ, 1960, C. ROMERO MUÑOZ, 1990 et I. LOZANO RENIEBLAS, 1998 ont relevé plusieurs emprunts probables du *Persiles* à Olaus Magnus, parmi d'autres sources probables. Notons que Cervantes eut peut-être aussi connaissance, directe ou indirecte, de l'*Historia de omnibus Gothorum Sueonumque regibus* (Rome, 1554) de Johannes Magnus, l'un des principaux promoteurs modernes du gothicisme, un mouvement de pensée célébrant dans les anciens Goths, vainqueurs de Rome en 411 et fondateurs des principales lignées régnautes en Europe. Johannes Magnus, frère aîné d'Olaus, était le dernier archevêque catholique d'Uppsala à occuper son siège en Suède. À sa mort en 1544, Olaus reçut son titre mais ne put l'exercer que depuis son exil romain, en publiant des œuvres qui faisaient connaître la Scandinavie et en attirant l'attention sur l'opportunité d'une tentative de restauration du catholicisme en ces régions.

<sup>28</sup> Voir C. LARSEN, 1906 ; R. SCHEVILL et A. BONILLA, 1914 ; R. BELTRAN Y ROZPIDÉ, 1923-1924 ; J. GAVIRA, 1947.



qui serait sans lien avec l'histoire<sup>29</sup>. Cependant, plusieurs rapports directs ou obliques ont été avancés entre le roman et l'histoire. Le traitement explicite de la question morisque<sup>30</sup> et du thème barbaresque<sup>31</sup> a bien sûr retenu l'attention. L'île Barbare a par ailleurs été regardée comme une transposition du Nouveau Monde et des débats suscités par sa découverte et sa conquête, mais aussi comme une projection de l'expansionnisme impérial espagnol fondé sur des prophéties messianiques<sup>32</sup>. Étonnamment, la possible évocation du protestantisme nordique n'a été que peu étudiée : tantôt rejetée<sup>33</sup>, tantôt affirmée<sup>34</sup>, cette éventualité doit encore être examinée au moyen d'analyses textuelles précises attentives et de preuves documentaires. Enfin, notons que le passage par l'île de Golande<sup>35</sup> (I, 11), l'origine nordique des héros et l'éloge fait par Periandro devant Tolède des ruines de l'ancienne capitale du royaume wisigothique<sup>36</sup>, parmi d'autres éléments du texte, ont amené dernièrement à examiner la présence du thème gothique dans le *Persiles*. Il a ainsi été suggéré que le roman met en perspective l'histoire contemporaine avec le passé gothique réel de l'Espagne et de l'Europe<sup>37</sup> et/ou que Cervantès oppose à travers les héros un idéal gothique alternatif au mythe gothiciste en vigueur dans l'Espagne de son temps – un gothicisme sur lequel se fondent aussi bien l'expansionnisme impérial de la Monarchie que les privilèges de la noblesse hispanique<sup>38</sup>.

En lien avec ces débats sur l'ancrage historique du *Persiles*, la critique s'est divisée quant à l'éventuelle portée allégorique de la structure Nord/Sud fondant l'espace narratif. Mettant l'accent sur la dimension idéaliste du roman, une partie de la critique a vu dans l'imitation d'Héliodore une volonté d'actualiser une forme savante et propice aux fictions

<sup>29</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, 1990 et 2002 et I. LOZANO RENIEBLAS, 1998. G. Mancini, 1988 soutient légèrement que le voyage des héros est totalement invraisemblable. Sans exclure de rapport entre la fiction et l'histoire dans le *Persiles*, M. C. DIAZ DE ALDA HEIKKILA, 2001 apporte des compléments d'informations utiles sur les sources probables de Cervantes relatives à Thulé.

<sup>30</sup> Voir notamment J. I. DIEZ FERNANDEZ, 1992 ; MARQUEZ VILLANUEVA, 1975 ; M. MONER, 2002 ; W. CHILDERS, 2006, p. 169-193 ; M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 250-264.

<sup>31</sup> O. HEGYI, 1999 ; C. ROMERO MUÑOZ, 1993

<sup>32</sup> Parmi les lectures qui rapprochent le Septentrion romanesque du contexte colonial, voir notamment J. CAMPOS, 1947 ; G. MARISCAL, 1990 ; D. de ARMAS WILSON, 1995, 1999, 2000 ; M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 39, p. 39, 42, 49-50, p. 55, p. 72-73, p. 274-275. Dans le sillage d'I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, H. BRISO SANTOS, 2006 exclut tout rapport direct au Nouveau Monde, en soulignant que tous les éléments constitutifs du Septentrion cervantin sont attestés dans les sources nordiques de Cervantes.

<sup>33</sup> Voir notamment C. ROMERO MUÑOZ, 2002 (*in* : *Persiles*) et I. LOZANO RENIEBLAS, 1998.

<sup>34</sup> Voir en particulier M. NERLICH, 1996, 1997, 2003, 2007.

<sup>35</sup> Voir *Persiles*, I, 11, p. 207 à I, 18, p. 239.

<sup>36</sup> *Ibid.*, III, 8, p. 505.

<sup>37</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 95-108, p. 160-162, p. 196-287, p. 416-417, p. 583-585, p. 637-640 et p. 693-694. Cette lecture souligne le legs wisigothique de l'Espagne (en particulier l'arianisme et la pratique de mariages fondés sur le consentement mutuel sans cérémonies) et la parenté entre les héros nordiques et les nobles espagnols, descendants des Wisigoths.

<sup>38</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 294-303 et note 7 p. 356-358.

édifiantes. Dans un projet doublement orthodoxe, sur les plans esthétique aussi bien qu'idéologique, Cervantès aurait adopté la forme du récit de pèlerinage pour célébrer le catholicisme tridentin. Dans cette perspective, le contraste entre le Septentrion et le Midi a été souligné pour insister sur l'opposition entre une barbarie nordique et une civilisation méditerranéenne, entre l'obscurité de terres païennes ou protestantes et la luminosité des pays catholiques. Selon cette tradition critique, le pèlerinage vers Rome a été interprété comme une parabole de l'histoire de l'humanité<sup>39</sup>, comme une allégorie chrétienne du pèlerinage de la vie<sup>40</sup>, comme une traduction narrative de la Chaîne de l'Être reliant l'enfer au ciel et par laquelle l'homme peut se perfectionner ou tomber en déchéance<sup>41</sup> ou encore comme un roman du cycle du péché, de la faute et de la rédemption<sup>42</sup>. Face à ces lectures d'un *romance* idéaliste et tridentin, d'autres lectures allégoriques ont mis en avant les convergences entre Nord et Sud – notamment la violence des coutumes méridionales répondant à la barbarie nordique – et vu dans le roman une défense de l'aristotélisme matérialiste<sup>43</sup>, un défi lancé contre l'impérialisme de la Monarchie hispanique et des grandes puissances européennes, ou encore une critique de l'orthodoxie tridentine et de la politique contre-réformiste de l'Espagne, voire un plaidoyer crypté en faveur du protestantisme<sup>44</sup>.

En marge de ces lectures allégoriques du *Persiles*, un secteur important de la critique s'est intéressé de préférence à la poétique mise en œuvre et théorisée par Cervantès dans le *Persiles*. L'étude de l'espace y implique une réflexion sur le genre auquel appartient le texte, et singulièrement sur la vraisemblance. Selon Isabel Lozano Renieblas, auteur d'une étude influente sur l'espace et le temps dans le *Persiles*, c'est même cette ambition esthétique qui expliquerait seule la prétention chez Cervantès de composer le meilleur livre de divertissement jamais écrit en espagnol. Selon elle, le choix du Septentrion renverrait avant tout à une volonté de combiner la vraisemblance et le merveilleux, conformément à la recommandation du Tasse. À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, quand Cervantès entreprit vraisemblablement la conception du *Persiles*, les Indes occidentales ou Orientales avaient déjà perdu de leur exotisme pour des lecteurs espagnols ayant accès à de multiples chroniques et récits de voyages, tout comme la Méditerranée orientale, trop bien connue de Cervantès et déjà sillonnée dans *L'amant libéral*. En revanche, le Septentrion demeurait pour ses

<sup>39</sup> Voir J. CASALDUERO JIMENO, 1947.

<sup>40</sup> Voir A. VILANOVA, 1949.

<sup>41</sup> Voir J. B. AVALLE-ARCE, 1978, p. 7-27 et 1990.

<sup>42</sup> Voir A. K. FORCIONE, 1972.

<sup>43</sup> Voir M. MOLHO, 1990, p. 61-68. Selon cette lecture, Cervantes aurait fait sienne la doctrine de la double vérité attribuée à l'averroïsme et opposé dans le *Persiles* la raison naturelle au miracle chrétien.

<sup>44</sup> Voir M. NERLICH, 2009.

contemporains espagnols un ailleurs exotique, à la fois réel et méconnu. Par conséquent, en s'avancant sur les routes maritimes ouvertes par les navigateurs hollandais et anglais, Cervantès étend le territoire du genre romanesque et cultive le dépaysement comme source de divertissement. Ce Septentrion serait une « géographie de l'exotisme »<sup>45</sup>, espace de pure aventure hors du temps historique. Par contraste, selon I. Lozano, l'inscription du *Persiles* dans une Espagne presque contemporaine permet d'approfondir dans le roman grec l'intériorisation du temps historique et d'avancer dans la construction du roman réaliste<sup>46</sup>. Pour prolonger et nuancer cette interprétation, il a été montré que le jeu sur le « miroitement de la vraisemblance »<sup>47</sup> se prolongeait tout au long du roman, devenant un véritable moteur narratif. Loin d'opposer un Septentrion merveilleux à un Midi réaliste, le *Persiles* prolonge le dépaysement du lecteur en lui donnant à voir de multiples prodiges en Espagne (puis en France et en Italie). À travers les yeux des héros nordiques, c'est comme si l'Europe familière devenait un Nouveau Monde exotique<sup>48</sup>. Par ailleurs, tout au long du récit, les acrobaties narratives et les considérations métalittéraires sur le rapport entre vérité historique et fiction poétique sont abordées avec humour et ironie, notamment dans l'épisode de l'île rêvée par Periandro et dans celui des faux captifs<sup>49</sup>. Dans cette optique, le *Persiles* peut être regardé comme un texte expérimental participant de l'invention du roman moderne<sup>50</sup>.

Toutefois, selon M. Armstrong-Roche, si l'on veut mieux apprécier la densité de ce texte, il convient de tourner le regard en direction de l'épopée autant que vers le développement postérieur du roman<sup>51</sup>. Dans la mesure où les *Éthiopiennes* étaient regardées au Siècle d'Or comme une épopée en prose, le dessein de Cervantès était de composer à son tour un « roman épique » qui revisitât les fondements de l'épopée et du divertissement littéraire en

<sup>45</sup> Sur les géographies de l'exotisme dans le *Persiles* et le « roman d'aventures et d'amour » en Espagne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, voir aussi C. MARGUET, 2004, p. 63-71.

<sup>46</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, notamment p. 85-90. E. DEFFIS DE CALVO, 1990 et 1993, aborde aussi le *Persiles* ainsi que les « romans de pèlerinage » (*Clareo y Florisea*, *El peregrino en su patria*, *El Criticón*) espagnols du Siècle d'Or depuis la théorie de Bakhtine, pour montrer que leurs auteurs adaptent le chronotope du roman d'aventures et de pérégrination par une intériorisation progressive du temps chronologique de l'aventure en temps de l'expérience.

<sup>47</sup> Cette belle expression est le titre d'un article de N. LY, 2003.

<sup>48</sup> Pour M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 20-22, cette inversion de perspective paradoxale est suggérée à Cervantes par un fragment du *Jardín de flores curiosas* (1570) où Antonio de Torquemada indique que le nord de l'Europe, encore inexploré et largement barbare, est comme un Nouveau Monde intra-européen. De là à faire de l'Europe méridionale un Nouveau Monde barbare, il n'y a qu'un pas. Sur la barbarie méridionale dans le *Persiles*, voir aussi J.-M. PELORSON, 1997.

<sup>49</sup> Voir A. K. FORCIONE, 1970 ; A. WILLIAMSEN, 1994 ; M. BLANCO, 1995 et 2004 ; M. B. REQUEJO-CARRIO, 2003 ; N. LY. Pour les épisodes de l'île rêvée et des faux captifs dans le village de la Manche, voir *Persiles*, II, 15, p. 379-386 et 10, p. 526-539.

<sup>50</sup> Voir C. ANDRES (dir.), 2003 et M. BLANCO, 2003.

<sup>51</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009. Cette approche du *Persiles* comme épopée en prose prolonge des pistes ouvertes notamment par R. SCHEVILL, 1908 ; A. K. FORCIONE, 1970 ; M. A. O'NEIL, 1992 ; M. BLANCO, 1995 et 2003.

les ouvrant aux conflits historiques. Selon le critique, cette redéfinition de l'épopée se caractérise, entre autres stratégies, par le fait de transformer les grands thèmes épiques - l'empire, la religion et l'amour – en problèmes vitaux qui divertissent précisément parce que le texte évite les solutions faciles. À la différence de ses principaux précurseurs – poètes épiques et romanciers (à l'exception de Mateo Alemán) –, le *Persiles* reconnaît dans les problèmes politiques, religieux, sociaux et littéraires les plus brûlants une source inépuisable de stimulation quant à la caractérisation des personnages, la définition de l'action et le jeu rhétorique<sup>52</sup>. En raison de la compénétration de la poétique, de l'éthique et de l'histoire dans le *Persiles*, le principal défi qu'il nous lance est donc de réconcilier les approches formelles et celles qui explorent la complexité idéologique du texte.

Partageant sans réserve les principes de cette étude, je me propose d'examiner l'espace narratif du *Persiles* comme une géographie du paradoxe, amenant à repenser l'opposition Nord/Sud sur laquelle est fondé le récit. En introduisant du jeu dans l'espace narratif, Cervantès invite son lecteur à envisager son texte (et le réel) d'un regard neuf, à remplacer le réflexe par la réflexion. Ce détournement d'un imaginaire préconçu participe ainsi divertissement dispensé par le texte.

---

<sup>52</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, p. 16, p. 25-29.

## CHAPITRE IV – PAR-DELA LE NORD ET LE SUD : L'ÎLE BARBARE OU L'ORIGINE DU ROMAN

---

Dans le *Persiles*, la distinction entre les contours brumeux des îles atlantiques et la clarté méridienne des terres continentales ne tient pas tout à fait. À bien y regarder, on s'oriente approximativement dans ce Septentrion, tandis que les trajectoires empruntées entre Lisbonne et Rome peuvent décontenancer. L'idée même d'une progression depuis un Nord barbare vers un Sud policé est désamorcée, sans même évoquer la violence omniprésente dans le Midi<sup>1</sup>, par les premiers chapitres du roman. Dès l'image inaugurale du barbare Corsicurvo tirant le héros par une corde, hors d'une grotte utérine, il est en effet patent que le Septentrion est irréductible à la seule barbarie : il abrite également la perfection humaine, les deux extrémités de l'humanité. De plus, cette métaphore obstétrique substitue à une dichotomie entre barbarie et civilisation une relation génétique : car *Persiles* semble engendré par Corsicurvo, comme si l'idéal humaniste ne pouvait (re)voir le jour sans l'impulsion première de la barbarie. Plus qu'une opposition, il existe donc une dialectique entre l'archipel nordique et le continent méridional : une dialectique entre idéal et contingence, ou entre poésie et histoire, dans les termes d'alors. Dans les laboratoires insulaires, Cervantès distille une série de problèmes, qui seront développés dans la suite du récit.

### **A – Repères nordiques, détours méridionaux : d'un clair-obscur à l'autre**

Au premier abord, le monde du *Persiles* oppose la géographie brumeuse du Nord à la clarté du Sud. Dans les deux premiers livres, les îles succèdent aux îles, parmi lesquelles on peine à se situer ; les histoires s'interrompent et s'imbriquent, sans que leur sens respectif et leur unité d'ensemble apparaissent nettement. Pourtant, bien que dans la seconde moitié du roman l'itinéraire principal s'ancre sur la terre ferme et les étapes s'alignent, faciles à suivre sur une carte, les histoires intercalées y sont aussi nombreuses et aussi merveilleuses que dans le Septentrion, premier signe que cette dichotomie intuitive doit être nuancée. Et en effet, à

---

<sup>1</sup> Sur la continuité établie entre barbarie nordique et une violence méridionale omniprésente, voir notamment M. MOLHO, 1994, p. 35-36 ; J.-M. PELORSON, 1997 ; M. ARMSTRONG-ROCHE, 2004 et 2009, notamment p. 74-97.

bien y regarder, on parvient à s’orienter approximativement dans ce Septentrion exotique, tandis que les trajectoires empruntées dans le Sud familier peuvent décontenancer le lecteur attentif.

*Les voies atlantiques du Septentrion*

Considérée linéairement, c’est-à-dire en rétablissant l’ordre chronologique de l’histoire, qui ne coïncide pas avec celui du récit, l’itinéraire nordique des héros est le suivant. Après leur départ de Thulé, ils font escale sur une île de pêcheurs, où Sigismunda est enlevée<sup>2</sup>. Elle sera vendue à Arnaldo, prince du Danemark, puis de nouveau capturée et emmenée sur l’île Barbare<sup>3</sup>. Cependant, *Persiles* la recherche en mer ; après plusieurs aventures, son bateau est irrésistiblement attiré « sous le Nord, dans les parages de la Norvège », en pleine « mer Glaciale »<sup>4</sup>. Dans l’attente du dégel, il est accueilli à la cour du roi de Bituanie (*Bituania*). Il repart ensuite vers le Danemark<sup>5</sup>, puis passe par l’île de Scynthe (*Scinta*) et celle, voisine, du roi Policarpo<sup>6</sup>. Enfin il gagne l’île barbare, où il retrouve Sigismunda<sup>7</sup>. Ayant échappé de justesse au sacrifice rituel des insulaires<sup>8</sup>, tous deux s’enfuient avec d’autres compagnons. Leur cabotage les amène sur une île déserte<sup>9</sup>, puis une autre<sup>10</sup>, avant d’atteindre l’île de Golande (*Golandia*)<sup>11</sup>, au terme de dix jours sans escale au milieu d’une série d’îlots sans vie ou peuplés d’habitants à demi-barbares<sup>12</sup>. Après une nouvelle séparation<sup>13</sup>, ils atteignent l’île de Policarpo et l’île aux Ermitages (*la isla de las Ermitas*)<sup>14</sup>. De là, ils font cap vers le sol méditerranéen<sup>15</sup>.

<sup>2</sup> *Persiles*, II, 10-12, p. 340. La distance entre Thulé et l’île des pêcheurs n’est pas précisée.

<sup>3</sup> *Ibid.*, II, 20, p. 417.

<sup>4</sup> *Ibid.*, II, 16, p. 388. Le texte espagnol dit *mar helado* et *mar Glacial*.

<sup>5</sup> *Ibid.*, II, 20, p. 417.

<sup>6</sup> *Ibid.*, II, 20, p. 418.

<sup>7</sup> *Ibid.*, II, 20, p. 418-419. Dans la mesure où Cervantès écrit toujours *isla bárbara* sans majuscule, nous respecterons cette graphie, sur laquelle nous reviendrons plus avant.

<sup>8</sup> *Ibid.*, I, 6, p. 153-157.

<sup>9</sup> *Ibid.*, I, 7-9, p. 183-95.

<sup>10</sup> *Ibid.*, I, 9, p. 195.

<sup>11</sup> Ils atteignent Golande en I, 11, p. 207 ; et en repartent en I, 18, p. 239.

<sup>12</sup> *Ibid.*, I, 11, p. 206 : « Están todos aquellos mares casi cubiertos de islas, todas o las más despobladas, y las que tienen gente, es rústica y medio bárbara, de poca urbanidad y de corazones duros e insolentes ».

<sup>13</sup> Les héros sont rejoints à Golande par un groupe en provenance d’Angleterre, et par Arnaldo. Tous les personnages principaux repartent ensemble sur le navire de celui-ci. Mais deux soldats sabordent le bateau, dans l’espoir de s’enfuir seuls avec Sigismunda ; leur plan ayant échoué, l’un tue l’autre puis se suicide. Les autres naufragés se répartissent entre un esquif et une barque, qui s’éloignent l’un de l’autre, si bien que les héros sont de nouveau séparés. Voir *Persiles*, I, 19, p. 252. Nous ne sommes renseignés que sur le trajet de la barque accueillant Sigismunda : ayant atteint l’« île Enneigée », ses occupants en repartent avec des corsaires ; après trois mois de cabotage d’une île à l’autre, ils sont jetés par une tempête face à l’île de Policarpo ; *Persiles* s’y trouve déjà.

<sup>14</sup> *Ibid.*, II, 17, p. 395-97.

<sup>15</sup> Tandis que les héros se dirigent vers la Méditerranée, Arnaldo et les ermites français partent ensemble vers la France et le Danemark, embarquant avec eux Mauricio, sa fille Transila et son gendre Ladislao, originaires d’une île voisine de l’Hibernie. Nous ignorons quelle est alors leur première destination. Nous ne saurons qu’à la fin du

Avant toute interprétation, il convient d'établir dans quelle mesure cet itinéraire peut être élucidé. Dans une perspective historiciste, les premières études sur le sujet ont cherché des référents réels derrière les toponymes romanesques. Ainsi, Golande serait la Gothie, au sud-est de la Scandinavie<sup>16</sup>, ou l'île de Gotland, au large de la Suède<sup>17</sup>. Le royaume de Bituanie renverrait à la Lituanie. Et Scynthe serait une déformation du nom de Skye (*Schia* sur certaines cartes) ou de l'une des Shetland (parfois nommées *Schetlat* ou *Hitlat*<sup>18</sup>). La patrie de Mauricio, l'une de sept îles voisines de l'Hibernie, pourrait quant à elle être l'une des Shetland, dont le Vénitien Niccolò Zeno disait qu'elles étaient sept<sup>19</sup>. L'île de Feu, où deux amants adultères consomment leur passion<sup>20</sup>, a été considérée tour à tour comme l'une des îles ardentes qui, selon saint Brendan, flottaient sur l'Océan ; comme l'île de *Brasil* placée par certains cartographes à l'ouest de l'Irlande ; ou comme une traduction de *Hetland*, nom ancien des Shetland – *hete* signifiant chaleur en vieil allemand selon A. de Santa Cruz (des *Ilhas do fogo* apparaissent d'ailleurs sur la mappemonde de Cantino, en 1502)<sup>21</sup>. La distinction dans le roman entre Hibernie et Irlande, ou entre Islande et Thulé, pourrait procéder, pour sa part, de l'hésitation chez les cartographes de l'époque entre l'une et l'autre appellation. Quant au doublon entre Danemark et royaume des Danéens (*dáneos*), il correspondrait à une distinction entre la partie et le tout, le Danemark étant contenu par la Danée (*Dania*) qui, sur la carte du monde publiée par Willem Janszoon Blaeu en 1605, embrasse le nord du Jutland et le sud de la Suède. En somme, selon le géographe Ricardo Beltrán y Rózpide, qui a présenté la version la plus développée de ces lectures référentialistes, la partie septentrionale du *Persiles* se déploierait dans un vaste périmètre compris entre les côtes baltiques du Danemark, de la Suède et de la Lituanie, à l'est ; les terres insulaires proches de l'Amérique, à l'ouest ; le Groenland et la partie septentrionale de la Norvège, au nord ; et les îles Britanniques, au sud<sup>22</sup>.

Isabel Lozano Renieblas, parmi d'autres critiques<sup>23</sup>, a largement renouvelé cette interprétation. Pour elle, les itinéraires nordiques du *Persiles* n'atteignent pas la Baltique ; et il n'est possible d'identifier la géographie romanesque à aucune carte précise. Ce débat a un

---

roman (IV, 8, p. 679) qu'ils sont repassés par leur île natale avant de gagner l'Angleterre. Quant au Siennois Rutilio, il reste – provisoirement – sur l'île en tant qu'ermite (II, 21, p. 424-425). Mais on le retrouve à proximité de Rome à la fin du roman (IV, 8, p. 679 et IV, 12, p. 700), tout comme Arnaldo.

<sup>16</sup> Voir R. BELTRÁN Y RÓZPIDE, 1923-1924, p. 281.

<sup>17</sup> Voir R. SCHEVILL et A. BONILLA, 1914, p. xii-xiv et 334-335 ; C. ROMERO MUÑOZ, 2002, note 3 p. 207-208.

<sup>18</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, 2002, note 9 p. 268.

<sup>19</sup> Voir *Persiles*, I, 12, p. 211-212.

<sup>20</sup> *Ibid.*, II, 13, p. 369-70.

<sup>21</sup> Pour d'autres sources où Cervantès put emprunter ce motif, voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, note 33 p. 99.

<sup>22</sup> Voir R. BELTRÁN Y RÓZPIDE, 1923-1924.

<sup>23</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998 ; C. ROMERO MUÑOZ, 1990, 1993 ; C. DÍAZ DE ALDA HEIKKILA, 2001 ; M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009.

enjeu de taille. Il ne s'agit pas seulement de mesurer l'« expertise géographique »<sup>24</sup> de Cervantès ou ses lacunes. Il s'agit d'évaluer le rapport de la fiction à l'Histoire, d'un point de vue esthétique aussi bien qu'idéologique. D'une part, Cervantès prétend-il reproduire une géographie réelle (ou tenue pour telle) ou créer un Septentrion vraisemblable mais fictif ? D'autre part, place-t-il la barbarie dans l'orbite américaine, ou au sein de l'Europe ? Enfin, développe-t-il son récit sur un blanc atlantique de la carte, à bonne distance de l'Histoire continentale, ou dans une Baltique qui, en 1557-1558 comme en 1617, était une zone de frictions entre catholiques (de Pologne ou de Lituanie) et protestants (du Danemark, de Gothie et de Gotland, notamment) ?

Sans reprendre en détail l'argumentation d'Isabel Lozano Renieblas, remarquablement documentée et à laquelle je renvoie pour une étude précise des sources géographiques du *Persiles*, nous pouvons accepter deux de ses conclusions : Cervantès crée à dessein un Septentrion fictionnel, quoique fondé sur de multiples lectures ; et ses personnages semblent emprunter les routes maritimes explorées au XVI<sup>e</sup> siècle par les navigateurs britanniques dans l'Atlantique Nord<sup>25</sup>. À la recherche de Sigismunda, *Persiles* suit d'abord un itinéraire oriental, jusqu'à l'océan Arctique puis le Danemark, avant de repartir vers l'ouest – Scynthe, l'île de Policarpo, Golande et les autres îles désertes parcourues par les héros se situant vraisemblablement dans les parages des îles Britanniques.

Précisons simplement qu'il convient de dissocier trois problèmes : la localisation des espaces romanesques, le mode de référentialité (direct ou oblique, univoque ou polysémique) et le rapport éventuel aux débats idéologiques de l'époque. Laissant provisoirement de côté ce dernier point, je soulignerai ici que le Septentrion du *Persiles* est loin d'être homogène. Tous ses espaces n'opposent pas la même résistance à la volonté du lecteur de les cartographier ; et ils renvoient à des réalités plus ou moins nombreuses. Illustrons-le à partir de quelques étapes décisives dans le parcours de *Persiles* : Frislande et Thulé ; la Bituanie et Golande ; l'île Barbare ; enfin l'archipel avoisinant la Grande-Bretagne.

---

<sup>24</sup> Nous traduisons ici le titre de l'article de R. BELTRAN Y ROZPIDE, 1923-1924.

<sup>25</sup> I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 98-111.



a) Au début du voyage : Frislande et l'ultima Thule

Pendant tout le récit ou presque, les origines de *Persiles* et de *Sigismunda* sont inconnues. Ces héros, trop parfaits pour être de ce monde, semblent issus de l'au-delà, ou du pays mythique des bienheureux Hyperboréens<sup>1</sup>. À l'avant-dernier chapitre du roman, toutefois, des patries leur sont assignées : *Persiles* est prince de Thulé, et *Sigismunda* princesse de Frisland. C'est ce que le précepteur de *Persiles*, *Serafido*, révèle près de Rome au *Siennois Rutilio* (lequel a renoncé à sa vie d'ermite sans que l'on sache pourquoi) :

También te he dicho cómo en la última parte de Noruega, casi debajo del Polo Ártico, está la isla que se tiene por última en el mundo, a lo menos por aquella parte, cuyo nombre es Tile, a quien Virgilio llamó Tule en aquellos versos que dicen, en el libro 1 *Georg.*:

...ac tua nautæ  
numina sola colant: tibi seruiat ultima Thule.

Que Tule, en griego, es lo mismo que Tile en latín. Esta isla es tan grande, o poco menos, que Inglaterra, rica y abundante de todas las cosas necesarias para la vida humana. Más adelante, debajo del mismo norte, como trecientas leguas de Tile, está la isla llamada Frislanda, que habrá cuatrocientos años que se descubrió a los ojos de las gentes, tan grande, que tiene nombre de reino, y no pequeño<sup>2</sup>.

*Serafido* reprend cette explication quelques pages plus loin :

Volvióle a repetir *Serafido* cómo la isla de Tile o Tule, que agora vulgarmente se llama Islanda, era la última de aquellos mares setentrionales, –...puesto que un poco más adelante está otra isla, como te he dicho, llamada Frislanda, que descubrió *Nicolas [Zeno]*, veneciano, el año de mil y trecientos y ochenta, tan grande como Sicilia, ignorada hasta entonces de los antiguos [...]. Hay otra isla, asimismo poderosa y asimismo llena de nieve, que se llama Groenlanda [...]<sup>3</sup>.

Au vu de ce second segment, la critique cervantine a longtemps considéré que Thulé était tout simplement l'Islande<sup>4</sup>. Pourtant, *I. Lozano Renieblas* et *C. Romero Muñoz* ont noté une série d'incongruités dans ces passages<sup>5</sup>. Les principales sont les suivantes :

1) Frislande aurait été découverte il y a quatre cents ans (IV, 12, p. 699), mais *Serafido* précise ensuite qu'elle aurait été découverte en 1380, par « *Nicolas Temo* » (IV, 13, p. 706) ;

<sup>1</sup> Sur les Hyperboréens, voir par exemple *A. de TORQUEMADA, Jardín de flores curiosas*, traité V, éd. *L. RODRIGUEZ CACHO*, 1994, p. 800-804 (Torquemada renvoie à *Pline, Solin et Pomponius Mela*).

<sup>2</sup> *Persiles*, IV, 12, p. 698-699.

<sup>3</sup> *Persiles*, IV, 13, p. 706.

<sup>4</sup> Voir *C. LARSEN*, 1905, p. 40 ; *R. SCHEVILL et A. BONILLA*, 1914, p. 319 ; *R. BELTRAN Y ROSPIDE*, 1923-24, p. 292 ; *P. de NOVO Y FERNANDEZ CHICHARRO*, 1928, 27 et sq. (cités par *I. LOZANO RENIEBLAS*, 1998, p. 93).

<sup>5</sup> Voir *I. LOZANO RENIEBLAS*, 1998, p. 94-98 ; et *C. ROMERO MUÑOZ*, 2002, appendice XXXVII p. 751-756 et en particulier p. 755.

2) Serafido dit d'abord que Thulé est *considérée* comme la dernière île du monde (*se tiene por última en el mundo*) ; puis il affirme qu'elle l'est absolument (*Volvió a repetir [que] era la última [...]*) ;

3) Suit une restriction forte : Thulé est la dernière des îles septentrionales, « du moins en ces parages » ; ou encore, elle est la dernière île « de ces mers septentrionales », bien que (*puesto que*) Frislande se trouve plus loin (*más adelante*) ;

4) Frislande est censée se trouver « sous le Nord lui-même » (*debajo del mismo norte*). Cette expression paraît signifier que Frislande est plus près du pôle que Thulé, ce que confirmerait le fait qu'elle soit citée entre Thulé et le Groenland, lui-même plus au nord sur les cartes de l'époque.

Le premier point est aisé à résoudre. Puisque la découverte de Frislande est datée de 1380, il faut corriger une double erreur dans la rédaction ou la transcription du manuscrit : Frislande a été découverte « il y a environ deux cents ans » par le Vénitien Niccolò Zeno (« Nicolas [Zen]o »).

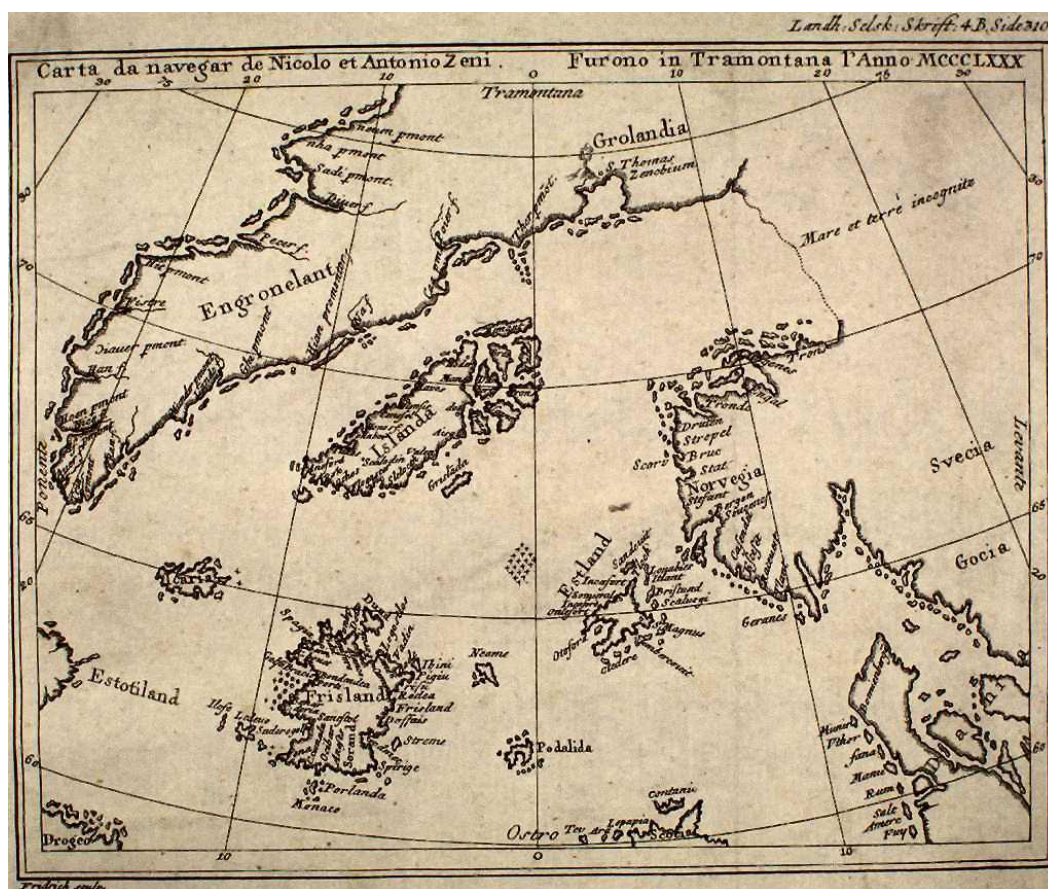
Le second élément est déjà plus délicat : la formulation initiale, qui se contente de rappeler que Thulé passe pour l'île la plus septentrionale, permettrait de concilier la réputation de cette île mythique et les découvertes modernes, qui ont démontré l'existence d'autres terres au-delà de toutes les localisations proposées pour Thulé. À l'inverse, la seconde expression de Serafido souligne l'apparente contradiction qu'il y a à affirmer que Thulé est la dernière des îles, et le fait qu'il y en ait d'autres « plus avant ».

Mais le nœud du problème est le sens qu'il convient d'accorder à l'expression *más adelante*. Pour le déterminer, I. Lozano Renieblas part des trois opinions dominantes à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle sur la localisation de Thulé. La première consistait à l'identifier à l'Islande. La seconde, minoritaire, supposait Thulé en quelque endroit de la Norvège. La troisième, issue des textes antiques, la situait dans les parages des îles Britanniques<sup>6</sup>. Si Thulé est une contrée de la Norvège, Frislande doit être placée plus à l'ouest. Si Thulé se trouve quelque part au nord-ouest de l'Angleterre, face à la côte norvégienne, *más adelante* signifierait « plus au nord », et Frislande serait plus septentrionale que Thulé. En revanche, I. Lozano Renieblas exclut que Thulé soit l'Islande car Frislande apparaît sur plusieurs cartes de l'époque au sud-ouest de l'Islande, et donc plutôt en-deçà de celle-ci. C'est notamment le cas sur la carte de Niccolò Zeno ci-dessous, qui représente les îles censément rencontrées par ses aïeux, et qui fut largement reprise par les cartographes postérieurs.

---

<sup>6</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 94-95.

Carte 6: *Dello scoprimento dell' Isole Frislanda, Eslanda, etc. par Niccolò Zeno, Venise, 1558.*



Finalement, I. Lozano Renieblas préfère placer Thulé en une zone indéfinie au-delà des îles Britanniques, conformément à la tradition antique. Dans ce cas de figure, Frislande se situerait bien au nord de Thulé. Et surtout, cette localisation imprécise de Thulé permettrait de préserver le statut énigmatique de l'île mythique. Mais que faire de l'assimilation de Thulé à l'Islande, explicite dans le roman ? Selon I. Lozano Renieblas, le saut temporel de l'imparfait narratif au présent dans la relative (« *Volvióle a repetir Serafido cómo la isla de Tile o Tule, que agora vulgarmente se llama Islanda, era la última* »<sup>7</sup>) indiquerait un changement de locuteur. Ce ne serait plus Serafido qui parlerait ici, mais l'auteur – ou plutôt le narrateur. Par cette intervention, celui-ci attesterait qu'il n'ignore pas que la majorité des auteurs de son temps identifient Thulé à l'Islande. Mais il suggérerait qu'il ne faut pas accepter cette identification « vulgaire », car elle priverait Thulé de son aura légendaire<sup>8</sup>. La référence à l'Islande servirait donc à subordonner le réel historique à la vraisemblance fictionnelle.

<sup>7</sup> *Persiles*, IV, 13, p. 706 (je souligne).

<sup>8</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 94-98.

Tout en reconnaissant à I. Lozano Renieblas le mérite d’avoir relevé de véritables ambiguïtés dans ces passages du *Persiles*, C. Romero Muñoz ne peut se résigner à l’idée que l’identification explicite de Thulé à l’Islande doive être écartée. Il propose trois hypothèses pour faire coïncider le texte de Cervantès avec les cartes de l’époque. D’une part, *más adelante* pourrait signifier « plus bas », comme dans un renvoi textuel à un développement à venir. D’autre part, il serait opportun de corriger deux passages de l’édition *princeps*. Le problème *puesto que* pourrait résulter d’une mauvaise lecture de l’original cervantin : il faudrait lire que Frislande est *puesta un poco más adelante* de Thulé, c’est-à-dire un peu plus au sud. Reste le fait que Frislande soit citée après Thulé et avant le Groenland<sup>9</sup>, comme si Serafido suivait en imagination une trajectoire allant de l’île la plus proche (et méridionale) à la plus lointaine (et septentrionale). Puisque le texte imprimé est abrupt, C. Romero suggère une autre retouche. Là où on lit dans l’édition *princeps* « un poco más adelante está [...] Frislanda, de quien es Reyna Eustoquia, madre de Sigismunda, que yo busco, ay otra isla [...] »<sup>10</sup>, il propose d’intégrer : « [...] que yo busco. [Más allá de Tile] hay otra isla »<sup>11</sup>. De fait, ces interventions sur le texte pourraient être légitimées par la double erreur textuelle déjà relevée par C. Romero (sur la date où fut découverte Frisland, et sur l’identité de son découvreur présumé). Mais la démarche de l’éditeur est fragilisée par le fait que *más adelante* ne paraît jamais signifier « plus bas » ailleurs que dans un espace discursif. Selon le *Diccionario de Autoridades* (1726), *adelante* signifie « en face » ou, métaphoriquement, « par-delà » ce dont on parle (d’où l’expression dérivée de « plus bas »)<sup>12</sup>. Et, sur les vingt-deux occurrences de l’expression *más adelante* recensées chez Cervantès, aucune ne s’écarte de ces acceptions régulières<sup>13</sup>. Si, comme C. Romero, nous estimons qu’il faut admettre l’évidence textuelle d’identification entre Thulé et l’Islande (qu’elle soit réalisée par Serafido ou par le narrateur), nous pouvons envisager trois interprétations alternatives pour les passages débattus. Une première hypothèse serait d’imaginer que Cervantès ait fait une lecture erronée d’une carte comme celle représentant le troisième voyage de Willem Barentsz, publiée pour la première fois en 1599 à Amsterdam par Cornelius Claeszoen.

<sup>9</sup> *Persiles*, IV, 13, p. 706.

<sup>10</sup> Voir *Persiles*, Madrid, Juan de la Cuesta, 1617, f° 222v.

<sup>11</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, 2002, p. 755.

<sup>12</sup> Voir le *Diccionario de Autoridades* (éd. de 1726) : « ADELANTE. Adv. Enfrente, a lo opuesto de la parte anterior de alguna cosa; o [a lo opuesto de] la parte que en el orden de las cosas se presenta la primera. [...] Metafóricamente se usa en las cosas incorpóreas, e intelectuales: como en la controversia y en la disputa se dice, vamos adelante. Lat. *Ultra* » (graphie modernisée).

<sup>13</sup> Voir REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Corpus diacrónico del español* [15/04/2011] : <http://corpus.rae.es/cgi-bin/crpsrvEx.dll?MfcISAPICommand=buscar&tradQuery=1&destino=1&texto=m%E1s+adelante&autor=Cervantes+Saavedra%2C+Miguel+de&titulo=&ano1=&ano2=&medio=1000&pais=1000&tema=1000>



Carte 7 : Carte de l'Arctique dessinée par Barentsz (Amsterdam, Cornelius Claeszoon, 1599).



Sur cette carte, qui représente les régions explorées de l'Arctique, le nord n'est pas placé en haut de l'image, mais vers le centre. Par conséquent, une interprétation hâtive de l'image pourrait faire croire que Frisland, représentée en haut à gauche de l'Islande, se situait au nord-ouest de celle-ci. Dans ce cas, Cervantès aurait pu être convaincu d'être exact en faisant dire à Serafido que Frislande était au-delà de Thulé (plus au nord). Cependant, dans la mesure où il m'est actuellement impossible d'établir que Cervantès ait eu connaissance de cette carte de Barentsz, ou d'une autre similaire, rien ne permet d'étayer cette hypothèse.

La seconde conjecture n'implique pas que le romancier ait connu la carte de Barentsz et confère au texte une forme d'orthodoxie géographique. Puisque Cervantès fait allusion à Ortelius à travers Ortel Banedre, on peut raisonnablement imaginer qu'il ait connu la *Septentrionalium regionum descriptio* incluse dans le *Theatrum orbis terrarum* dès 1570 et reprise dans les éditions suivantes. Le contenu de cette carte se retrouve d'ailleurs sans changements majeurs dans la *Septentrionalium terrarum descriptio* (1595) de Gerhard Mercator ou dans l'*Europa recens descripta* (1617) de Willem Blaeuw, strictement contemporaine du *Persiles* (voir ci-dessous). Or, sur ces cartes, Frislande est clairement au sud-ouest de l'Islande/Thulé, comme chez Barentsz. Mais, pour quelqu'un situé comme







Carte 10 : Willem Blaeu, *Europa recens descripta*, 1640 (copie de l'original de 1617).



La logique symbolique du *Persiles* pourrait du reste justifier un « déplacement » par Cervantès de Frislande au nord de l'Islande/Thulé. Dans ce roman, la princesse de Frislande magnétise les volontés, plus puissamment encore que le prince de Thulé. Son soupirant Arnaldo salue ainsi en elle le Nord qui guide ses honnêtes pensées et l'étoile fixe devant mener ses désirs à bon port<sup>14</sup>. Et, approuvé par Antonio le Barbare au nom de sa famille, le sage Mauricio la désigne comme « l'aimant de [leurs] volontés »<sup>15</sup>. En comparaison, *Persiles* est en quelque sorte moins polaire : il fascine une partie de son entourage par ses qualités éminentes, mais son éloquence n'est pas d'une efficacité absolue. Ainsi, au cours du second Livre, où il raconte des histoires aussi belles qu'incroyables, certains auditeurs mettent en doute ses discours. En ceci, *Persiles* est à l'image de sa patrie. Thulé symbolise l'extrémité du monde, bien que son statut de *finis terrae* soit démenti par la réalité ; de même, le héros de Cervantès peut passer pour le plus sublime des orateurs et des hommes, mais il ne sort pas indemne de l'épreuve des faits. En conséquence, il est logique, bien que paradoxal, que Frislande soit « plus ultime » que Thulé.

<sup>14</sup> Voir *Persiles*, I, 15, p. 229 : « -¡Seas bien hallada, norte por donde se guían mis honestos pensamientos y estrella fija que me lleva al puerto donde han de tener reposo mis buenos deseos! ».

<sup>15</sup> *Ibid.*, II, 7, p. 326 : « -[...] no será posible el dejarte, porque tu generosa condición y rara hermosura, acompañada de la discreción, que admira, es la piedra imán de nuestras voluntades ».

Quoi qu'il en soit, en s'écartant de la tradition géographique, Cervantès ne ferait qu'appliquer un procédé dont il use constamment dans le roman : dialoguer avec les autorités établies (celles du genre épique et du roman grec, notamment), pour mieux s'en détourner. Jouer avec la cartographie serait, pour le romancier, l'un des multiples aspects du divertissement intellectuel qu'offre le *Persiles*. Et le lecteur appréciera d'autant mieux ce jeu qu'il connaîtra lui aussi les cartes redessinées par Cervantès. En ce sens, je rejoins finalement I. Lozano Renieblas : dans le *Persiles*, véritable livre de « récréation », la vraisemblance poétique et la re-création priment la vérité historique ou géographique. Toutefois, ceci n'invalide pas l'identification de Thulé à l'Islande. Même apposé à une île réelle, le nom de Thulé conserve son aura mythique. Bien que d'autres terres se trouvent plus au nord, l'Islande conserve le symbolisme de l'*ultima Thule*<sup>16</sup>.

Comme l'Islande/Thulé, Frislande a un statut mixte, entre historique et mythique : elle apparaît encore en 1617 sur les cartes d'auteurs renommés<sup>17</sup>, mais n'est nulle part tenue pour un royaume indépendant, comme dans le *Persiles*<sup>18</sup>. Le « déplacement » probable de cette île au nord de l'Islande/Thulé atteste d'ailleurs sa portée symbolique. Du reste, une telle manipulation des cartes est d'autant plus concevable que plusieurs contemporains de Cervantès tenaient déjà la découverte de Frislande par les frères Antonio et Niccolò Zeno pour une mystification de leur descendant, Niccolò Zeno le Jeune<sup>19</sup>. Il est vrai qu'Ortelius, Mercator, Magini ou Blaeu apportaient leur crédit à l'existence de Frisland. Mais le compilateur vénitien Ramusio lui-même pourrait avoir nourri des réticences quant à la véracité de ce récit, puisqu'il ne semblait pas avoir prévu de l'inclure dans la première édition de son second volume, qui parut en 1559. Les Zeno étaient pourtant une grande famille vénitienne, et leurs découvertes devaient contribuer à la gloire de la République. Le récit ne fut intégré que dans la troisième édition de 1574 du second volume ; et on a jugé à propos, dans la quatrième édition de 1585, de laisser de côté la portion de l'histoire consacrée aux richesses de l'*Estotiland*, contredite par les voyages de Frobisher. De façon similaire, Tommaso Porcacchi élude Frislande et les voyages des frères Zeno dans ses *Isole più famose del mondo* (seconde édition de 1576), alors même qu'il décrit les îles du Septentrion à partir de la carte de Zeno<sup>20</sup>. Pour sa part, Abraham Ortelius omet toujours Frislande sur ses cartes

<sup>16</sup> *Mutatis mutandis*, on pourrait risquer un rapprochement avec la tour Eiffel ou l'Empire State Building : ces édifices matérialisent encore l'idée de verticalité, même si des tours bien plus hautes ont depuis été construites.

<sup>17</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, 2002, appendice XXXVI p. 751.

<sup>18</sup> Cette remarque a déjà été faite par M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, note 7 p. 356-357.

<sup>19</sup> Voir M. C. DÍAZ DE ALDA HEIKKILA, 2001, p. 880.

<sup>20</sup> Voir M. C.-C. ZARTMANN, 1836, p. 33-39.



d'Europe : à l'emplacement où elle apparaît dans ses représentations de l'Amérique et du Septentrion, l'île est remplacée par une figuration de l'enlèvement d'Europe<sup>21</sup>. S'il fut observé par Cervantès, ce procédé le rendait d'autant plus libre de replacer Frislande plus au nord, entre Thulé/l'Islande et le Groenland.

Il m'est impossible de prouver que Cervantès put être informé des débats existant sur la réalité du voyage des frères Zeno<sup>22</sup>. Mais, s'il le fut, il n'est pas innocent que la seule autorité géographique citée dans le *Persiles*, par le pédant Serafido, soit précisément Niccolò Zeno. Par ce biais, le romancier pouvait faire d'une pierre deux coups : il conférait à sa fiction une apparente authenticité ; et dans le même temps, il jouait peut-être avec ce souci de véracité. Ainsi, en modifiant la carte héritée de Niccolò Zeno, il ne soumettait pas seulement la vérité historique à la vraisemblance poétique ; il substituait aussi une fiction géographique à une autre.

#### b) Golande et la Bituanie : deux espaces atlantiques tournés vers la Baltique ?

Comme l'a démontré I. Lozano Renieblas, la localisation de ces deux espaces romanesques est vraisemblablement atlantique. La Bituanie ne saurait être la Lituanie, entre autres raisons parce que ce royaume se situe dans la fiction à proximité de la mer Glaciale et car il est fait référence à de violents courants qui attirent fatalement les navires vers cette « mer gelée ». Or celle-ci était sans hésitation située par les cosmographes de l'époque dans la zone la plus septentrionale de l'Atlantique. Chez Ortelius, en particulier, elle est circonscrite à la zone surplombant la Norvège<sup>23</sup>.

Quant aux vents violents qui font avancer en ligne droite le navire de Periandro pendant quatre cents lieues, ils renvoient probablement à la croyance (remontant au Moyen Âge) selon laquelle il était impossible de contrôler les navires sous de hautes latitudes. D'après les cosmographes du XVI<sup>e</sup> siècle, et dans la *Septentrionalium terrarum descriptio* (1595) de G. Mercator en particulier (voir ci-dessus) un aimant puissant se trouvait au pôle, dans une mer intérieure ceinte par quatre îles, dont l'une était paradisiaque<sup>24</sup> ; cette

<sup>21</sup> Voir A. ORTELIUS, *Theatrum orbis terrarum*, notamment les éditions latines de 1574, 1579, 1584, 1592, et les traductions castillanes de 1588, 1602 et 1612.

<sup>22</sup> Le long article érudit de G. PADOAN, 1990, consacré aux débats existant sur le degré d'authenticité et de fabulation dans le récit de Niccolò Zeno ne permet pas lui-même de tirer de conclusion définitive.

<sup>23</sup> Voir les références données par I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 100-101, et par C. ROMERO MUÑOZ, 2002, note 3 p. 388. Par ailleurs, sur les quinze occurrences de la locution *mar helado* recensées par le CORDE jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la plupart se réfèrent en effet à la partie la plus septentrionale de l'Atlantique. L'expression *Mar Glacial*, quant à elle, est rare en espagnol : si elle apparaît dans la traduction des *Relazioni universali* de Botero par Rebullosa (1603), la première occurrence recensée par le CORDE (à la date du 15/04/2011), est celle du *Persiles* ; et elle reste isolée jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. À cette époque, on retrouve l'expression chez Fray Íñigo Abad y Lasierra, chez Feijoo et chez Torres Villarroel.

<sup>24</sup> Cette croyance en un paradis nordique contribue par ailleurs à la vraisemblance du débarquement (en rêve) de *Persiles* sur une île édénique, relaté juste avant l'arrivée en mer Glaciale (II, 15, p. 380-386). Cet épisode

Pierre faisait affluer les eaux environnantes vers les canaux séparant ces quatre îles ; et les navires ainsi attirés venaient se perdre dans le tourbillon polaire, à moins qu'ils ne soient pris par les glaces, en hiver<sup>25</sup>. Enfin, l'accueil réservé à Persiles par Cratilo, le roi de Bituanie, pourrait être inspiré de l'hospitalité accordée par les habitants de la presqu'île de Kola aux compagnons de Willem Barentsz lors sa troisième expédition (1596) à la recherche d'une voie polaire vers la Chine. Cervantès put emprunter ce motif au récit du Hollandais Gerrit de Veer (1598), réédité par Ramusio dans le tome III de ses *Navigazioni e viaggi* de (1606)<sup>26</sup>.

Golande n'est pas non plus en Baltique, mais bien dans l'Atlantique. L'île cervantine, pratiquement déserte – elle ne compte qu'une auberge – ne ressemble guère à Gotland, décrite par Olaus Magnus comme un véritable centre commercial, culturel et religieux (représentation largement reprise ultérieurement)<sup>27</sup>. L'abondance de l'oie barnache (*barnaclas*) sur Golande contredit l'idée d'une localisation baltique, puisque cette espèce légendaire (censée être engendrée par des arbres ou par la décomposition du bois dans la mer) était originaire de l'archipel Britannique (des Orcades, des Hébrides, de l'Irlande/Hibernie ou de Pomone, selon les auteurs). De plus, toutes les mentions de Golande par les personnages du roman la situent à proximité de l'Angleterre. Finalement, Cervantès semble avoir tiré profit de la possible confusion entre plusieurs lieux apparaissant sur les cartes de son époque – *Gothia*, *Gotlandia*, *Grontlandia* et *Grocland* –, pour créer son propre espace fictionnel<sup>28</sup>.

Pour autant, si l'on ne peut placer le royaume de Bituanie et Golande ailleurs que dans l'Atlantique, peut-on empêcher le lecteur de les rapprocher de la Baltique en pensée ? La raison géographique n'annule pas la force d'évocation des toponymes. Si la Bituanie est située au nord de la péninsule scandinave, son nom fait aussi songer (sinon à la Bithynie antique, en Thrace) à la Lituanie, mais aussi à la Botnie (orientale et occidentale), qui ceint le golfe du même nom, dans la Baltique. De même, le nom de Golande attire l'attention vers Gotland ou la Gothie, voire vers la Hollande<sup>29</sup>. Ces rapprochements ne supposent nullement une identification, mais une confrontation. Ces toponymes fictifs peuvent être regardés comme une invitation au jeu des différences. Peut-être cette comparaison ne mène-t-elle nulle

---

corrobore la thèse d'un itinéraire atlantique, tout comme la rencontre du « pez naufrago » (qui précède immédiatement la description de l'île rêvée, en II, 15, p. 379-380). En effet, comme le suppose I. Lozano Renieblas (après d'autres critiques), ce monstre marin est probablement un mixte entre le physeter et le serpent géant placés par Olaus Magnus des mers de Norvège. Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 149-152.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 101-102.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 157-161.

<sup>27</sup> Voir O. MAGNUS, *Historia de gentibus septentrionalibus*, II, 25.

<sup>28</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 105-108.

<sup>29</sup> Le premier traducteur du *Persiles*, Vital d'Audiguier, interpréta *Golandia* comme Hollande, en 1618. Voir I. LOZANO RENIEBLAS, note 44 p. 105.

part. C'est ce qu'il nous faudra examiner ultérieurement. Mais renoncer par principe à ce jeu priverait le texte d'une partie de sa complexité, ingrédient essentiel du plaisir de sa lecture.

c) L'île Barbare : une utopie négative aux multiples modèles

Golande et la Bituanie semblent donc être des lieux atlantiques, aux noms tournés vers la Baltique et la mer du Nord. L'île Barbare, quant à elle, est à la fois l'espace le plus utopique du roman (le moins localisable), et celui qui renvoie au plus grand nombre de référents réels.

Le roman dissuade de lui attribuer un lieu précis. Plusieurs personnages relatent leur arrivée sur l'île, en apportant des données quantifiables ; mais le calcul de ses coordonnées est à chaque fois troublé par l'introduction d'une inconnue nouvelle. Ainsi, naviguant depuis Lisbonne vers l'Angleterre, l'Espagnol Antonio est largué sur une barque après avoir souffleté un marin ; il rame six jours vers le nord avant de se laisser dériver un nombre de jours indéfini, d'abord jusqu'à l'île aux loups, puis jusqu'à l'île Barbare<sup>30</sup>. Rutilio dit avoir été transporté sur la couverture volante d'une sorcière de Sienna jusqu'en Norvège en quatre heures<sup>31</sup> – soit un peu moins que de nos jours un vol commercial Rome-Oslo ! Puis, depuis la Norvège, il voyage deux mois en mer comme employé d'un négociant italien<sup>32</sup> avant qu'une tempête de quarante jours (temps d'épreuve symbolique avant le passage à un nouvel état) ne le fasse échouer sur l'île Barbare. De nouveau, donc, une tempête homérique empêche la localisation de cette île, tout comme elle fait une utopie de l'île des Phéaciens, dans l'*Odyssee*. Transila, à son tour, rapporte qu'elle a été vendue à des pirates par des pêcheurs de son île natale (voisine de l'Hibernie, et donc de l'Irlande, même si les deux îles sont distinguées dans le roman) ; mais elle remet à plus tard (soit à jamais) l'explication de sa venue sur l'île Barbare<sup>33</sup>. De même, on ignore par quels chemins Sigismunda atteint cette île après son second enlèvement au Danemark<sup>34</sup> ; et il en va de même de la durée de navigation de *Persiles* depuis l'île de Policarpo<sup>35</sup>. Visiblement, Cervantès s'amuse à dérouter ses lecteurs.

<sup>30</sup> Voir *Persiles*, I, 5, p. 169 : « Finalmente, no sé a cabo de cuantos días y noches que anduve vagamundo por el mar, siempre más inquieto y alterado, me vine a hallar junto a una isla despoblada de gente humana, aunque llena de lobos [...] » ; puis « no os podré decir cuántos fueron los días que anduve por aquellos mares [...] hasta que, arrebatada mi barca en los brazos de una terrible borrasca, me hallé en esta isla [...] ».

<sup>31</sup> *Ibid.*, I, 8, p. 187.

<sup>32</sup> *Ibid.*, I, 8, p. 189-192. Le personnage de l'Italien de Norvège pourrait avoir été inspiré à Cervantès par le récit de voyage de Pietro Quirino, inclus dans le second volume des *Navigazioni e viaggi* (1559) de Ramusio. Après un naufrage, ce Vénitien rejoint Stockholm où il est accueilli par un marchand italien (éd. M. MILANESI, 1983, vol. 4, p. 72). Mais, tandis que celui-ci trafique avec l'Allemagne et l'Angleterre, le marchand du *Persiles* n'évoque que le commerce avec l'Angleterre, la France et l'Espagne, l'Allemagne étant omise (*Persiles*, I, 8, p. 190).

<sup>33</sup> *Ibid.*, I, 13, p. 218 : « De cómo llegué, [...] diré otra vez [...] ».

<sup>34</sup> *Ibid.*, II, 20, p. 417.

<sup>35</sup> *Ibid.*, II, 20, p. 418-419.

Est-ce à dire que l'on peut placer l'île Barbare où bon nous semble ? Il serait commode de la renvoyer dans les parages de l'Amérique du Nord : par exemple sur l'« île aux démons », qui apparaît dans les portulans de l'Atlantique Nord au tournant du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup>, dans le *Typus orbis terrarum* (1587) d'Ortelius, et encore sur la mappemonde de Blaeu en 1605 ; ou bien à Terre-Neuve, dont les habitants sont parfois présentés comme un modèle de sauvagerie<sup>37</sup>. Mais le texte donne juste assez d'indications pour invalider cette reconduite de la barbarie aux frontières de l'Europe. Les héros, indique le narrateur, mettent un jour et une nuit pour atteindre la première île déserte qui se trouve à six lieues de l'île Barbare<sup>38</sup> ; puis ils naviguent dix jours, en barque et sans escale, avant d'atteindre Golande<sup>39</sup>. Bien sûr, ces indications peuvent être des détails « superflus » visant à assurer un effet de réel<sup>40</sup>. Mais s'ils ont une véritable fonction dénotative, alors on peut estimer qu'à raison de six lieues quotidiennes pendant onze jours, les personnages auront couvert moins de soixante-dix lieues entre l'île Barbare et Golande. Or celle-ci est à proximité de l'Angleterre<sup>41</sup>. La contre-utopie ou dystopie qu'est l'île Barbare n'est donc pas un corps exogène à l'Europe.

Mais elle est un corps composé, renvoyant à plusieurs référents géographiques. Les commentateurs ont d'abord rapproché cette île du Nouveau-Monde. Ainsi que le résume M. Armstrong-Roche, « les traits matériels décrits (les peaux d'animaux, les arcs et les flèches, l'emploi de l'or brut et des perles comme monnaie ; les radeaux [maintenus par des lianes – *bejucos*]) ; les motifs du cabotage insulaire, du naufrage, de la captivité et du cannibalisme rituel ; et les thèmes de la conversion, du métissage, de l'aliénation culturelle, de la traduction et de la barbarie » devaient entrer en résonance avec l'imaginaire américain des premiers lecteurs du *Persiles*<sup>42</sup>. En attestent au moins deux textes, ajoute M. Armstrong-Roche. « Dans l'adaptation [théâtrale] du *Persiles* par Francisco de Rojas Zorrilla (imprimée en 1636), le sage présenté comme responsable de la prophétie de la Loi Barbare – anonyme chez Cervantès – est appelé Guanacol, un nom quechua évoquant une sorte de lama (le guanaco) ». Et en 1629, Enrique Suárez de Figueroa publie *Eustorgio y Clorilene: historia moscóvica* [*sic*], dont le modèle direct est le *Persiles* ; or c'est dans une île vaguement située

<sup>36</sup> Cité par F. LESTRINGANT, 2002, p. 333.

<sup>37</sup> Voir G. de CÉSPEDES Y MENESES, *Varia fortuna del soldado Píndaro*, in : in : Cayetano ROSELL Y LÓPEZ (éd.), *Novelistas posteriores a Cervantes*, p. 334<sup>a</sup> : « esta gente [du col de Guadarrama], más rústica y bárbara que la de Terranova, ni tienen piedad ni compasión, ni del humano ser humano más que la sombra ».

<sup>38</sup> *Persiles*, I, 9, p. 195.

<sup>39</sup> Voir *Persiles*, I, 11, p. 207 ; ils en repartent en I, 18, p. 239.

<sup>40</sup> Voir R. BARTHES, 1968.

<sup>41</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 107-108.

<sup>42</sup> Voir notamment R. SCHEVILL et A. BONILLA, 1914, p. xxvi-xxvii ; J. CAMPOS, 1947 ; S. CRO, 1975 ; C. ROMERO MUÑOZ, 1990 ; G. MARISCAL, 1990 ; D. DE ARMAS WILSON, 1991, p. 109-129 et 2000.

dans les Indes qu'il situe son propre sacrifice barbare d'un cannibalisme rituel. Par conséquent, les adaptateurs et émules de Cervantès (et, sans nul doute, beaucoup de ses premiers lecteurs) ont associé de manière spontanée l'île Barbare et le Nouveau Monde<sup>43</sup>.

Cependant, il a été prouvé que le (dé)placement en Europe du Nord d'une barbarie couramment associée à l'Amérique était conforme à l'imaginaire géographique des contemporains de Cervantès. De multiples sources (littéraires, historiques ou contemporaines) attestent de la fascination des Européens du Sud pour les légendes sur la barbarie septentrionale<sup>44</sup>. La plupart des motifs composant l'île Barbare sont ainsi vraisemblables dans l'espace nordique du *Persiles*, y compris les sacrifices humains<sup>45</sup>, l'usage d'or brut et de perles comme valeur d'échange ou le paganisme.

Cela étant, ni le Nouveau Monde ni l'Europe du Nord n'épuisent les correspondances de l'île Barbare avec le monde réel ; et un autre de ces référents est présenté dans le livre trois lui-même<sup>46</sup>. Dans un village de la Manche dont le narrateur a oublié le nom, les héros rencontrent deux étudiants qui, afin de gagner leur vie sur le chemin des Flandres (où ils souhaitent s'illustrer par les armes), feignent d'avoir été captifs à Alger<sup>47</sup>. Leur récit partage une série d'éléments avec la description de l'île Barbare : un lexique commun (*corsarios*, *bajeles*, *mazmorras*) ; le thème du commerce d'humains contre une rançon au nom de la loi religieuse ; l'usage de tentes par les barbares<sup>48</sup> ; et le nom même de la Berbérie (*Berbería*),

<sup>43</sup> M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 49-50.

<sup>44</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, 1990; I. LOZANO RENIEBLAS, 1998; M. C. DÍAZ DE ALDA HEIKKILA, 2001. M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 50-51 a indiqué d'autres sources : deux épisodes du *Roland furieux* (IX, 11-13 et X, 93) ; un passage du *Jardín de flores curiosas* d'Antonio de TORQUEMADA ; et la *Famosa comedia de la Isla Bárbara* de Miguel SANCHEZ, qui place en Mer du Nord une île dominée par un tyran barbare. Dans cette pièce attribuée à Juan Sánchez dans un volume publié en 1638 – s'il s'agit bien de la même pièce –, j'observe que la localisation nordique de cette île s'accompagne d'un transfert d'un imaginaire classique sur la barbarie : à l'exception du roi Normando, la plupart des personnages ont des noms évoquant l'Antiquité latine : Pulciano, Emilio, « Avidio Bárbaro », Vitelio, « Muciano Bárbaro », Domicio, « Drusilo Rey Bárbaro », etc. Vitelio peut faire songer à Aulus Vitellius Germanicus (15-69), empereur une année avant d'être tué. Un Mucien (Caius Licinius Mucianus) était adversaire de Vitellius comme Muciano de Vitelio dans la pièce. De même, pour donner un dernier exemple, Domicio, un nom de personnage que l'on trouve aussi dans le *Persiles*, rappelle les empereurs Domitien et Néron (Lucius Domitius Ahenobarbus). Ne pouvant ici développer une comparaison qui reste à faire entre la conception de la barbarie proposée dans cette pièce et dans le *Persiles*, je relève uniquement que cette association de « lieux communs » de la culture classique dans un nouvel espace corrobore l'idée que le *Persiles* propose une vision syncrétique de la barbarie.

<sup>45</sup> I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 138-140 renvoie à de nombreuses occurrences de cette légende.

<sup>46</sup> Ce point a déjà été développé par M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 51-52.

<sup>47</sup> Voir *Persiles*, III, 10-11, p. 527-540.

<sup>48</sup> Comme l'a suggéré C. ROMERO MUÑOZ (2002, note 3 p. 151), le motif des tentes pourrait être un souvenir chez Cervantès de sa captivité à Alger. Mais il est néanmoins vraisemblable dans le Septentrion. En atteste notamment le récit de la navigation de Sébastien Cabot en Mer Blanche. Dans ce récit, publié par Ramusio, certains habitants de la Samogitie sont décrits en des termes rappelant certains aspects du *Persiles* : il s'agit, dit-il, de « gente fierà, crudele e idolatra, la quale non voleva la pratica de nessun altra sorte di gente. Non hanno case, ma abitano sotto tende coperte de pelle di cervi, e sono gran lanciatori e sagittarii ». Voir G. RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. MILANESI, 1978-1988, vol. 4, p. 123-137 (je souligne).

qui en fait le contrepoint réel et méridional de l'île Barbare, nordique et inventée. Comme d'autres composantes romanesques, ce motif des tentes pourrait aussi pointer vers les Tartares et les Scythes, modèles antiques de la Barbarie ; du reste, leurs campements apparaissent toujours à la frontière nord-est de l'Europe, menaçants, sur certaines cartes du XVI<sup>e</sup> siècle (notamment celle de l'Europe par Ortelius, en 1570). Quant à l'incendie de l'île Barbare, dans lequel Joaquín Casaldüero, suivi par Alban K. Forcione, voyait une référence biblique à la destruction de Sodome et Gomorrhe, à celle de Jéricho ou à l'Apocalypse<sup>49</sup>, Héctor Brioso Santos a souligné qu'il rappelait aussi un épisode des *Éthiopiennes* : celui du feu ravageant l'île des voleurs, suite à la rivalité entre deux chefs pour la possession d'une belle captive qui, elle aussi, réchappe à la mort à l'intérieur d'une grotte<sup>50</sup>. Enfin, si l'on accepte que l'impérialisme messianique des habitants de l'île Barbare puisse être une projection de l'expansionnisme fondé en religion des puissances européennes (nous y reviendrons)<sup>51</sup>, alors il se confirme que cette île est un creuset où sont incorporés des ingrédients venus du monde entier.

#### d) L'Angleterre : un horizon fixe qui finalement se dérobe

Avant de partir pour le Midi, les héros traversent encore une série d'îles. Deux observations peuvent être faites à leur propos : même si Cervantès ne se soumet pas à la cartographie existante, le nom de ces dernières les situe vraisemblablement dans l'archipel Britannique ; mais justement la Grande-Bretagne, la seule « île ferme » du Septentrion, par rapport à laquelle on peut tenter de s'orienter, est contournée par les héros. L'île de Scynthe, on l'a dit, a parfois été identifiée avec les Shetland, ou avec *Schia* (Skye, à l'ouest de l'Écosse ?). Mais son nom évoque aussi la Scythie antique<sup>52</sup>. En tout état de cause, elle se situe à proximité de l'île de Policarpo<sup>53</sup>. Celle-ci, un royaume électif où règne une harmonie utopique avant l'arrivée des héros, pourrait avoir été inspirée (entre autres modèles, comme la Germanie de Tacite) par Olaus Magnus, qui décrit la façon d'élire les rois... en Suède<sup>54</sup>. Ici, la monarchie élective est située à proximité de l'Hibernie<sup>55</sup>. Les protagonistes s'arrêtent ensuite sur l'île aux Ermitages quand, après quatre jours d'un vent prospère en direction de l'Angleterre, une tempête menace d'éclater<sup>56</sup>. La présence d'ermite dans une île nordique est

<sup>49</sup> Voir J. CASALDUERO JIMENO, 1947, p. 27-30 et A. K. FORCIONE, 1972, p. 41.

<sup>50</sup> Voir H. BRIOSO SANTOS, 2006, p. 254.

<sup>51</sup> Voir notamment D. DE ARMAS WILSON, 2000, p. 73-74 et 178-208 ; J. CANAVAGGIO, 2003, p. 37-38 et M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 66-67 et note 72 p. 326.

<sup>52</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 104

<sup>53</sup> *Persiles*, II, 20, p. 418.

<sup>54</sup> Voir O. MAGNUS, *Histoire des Pays Septentrionaux*, trad. fr. de 1561, VIII, f<sup>o</sup> 119 (p. 254-256 de l'édition numérisée par Gallica).

<sup>55</sup> *Persiles*, I, 22, p. 268.

<sup>56</sup> *Persiles*, II, 17, p. 395-97.

également vraisemblable. Elle peut s'appuyer sur la légende de saint Brendan et des moines évangélistes à partir de l'Irlande ; sur des récits de voyages publiés par Ramusio ; ou même sur la mention par Olaus Magnus d'un îlot appelé « le Moine » au sud de *Fare*, c'est-à-dire des Féroé<sup>57</sup>. Comme l'îlot cervantin, et comme les caloyers en mer Égée (des îlots abritant des ermites dont ils ont la silhouette)<sup>58</sup>, le Moine a la forme d'un religieux<sup>59</sup> et apporte le salut aux navigateurs menacés par une grosse mer (quand il ne cause pas leur perte). Toutefois, localiser précisément l'île aux Ermitages dans l'archipel des Féroé serait inopportun, puisque le rocher cervantin se situe vraisemblablement à une latitude plus basse, en direction de l'Angleterre.

Celle-ci est l'un des rares repères géographiques que peut conserver le lecteur et le point fixe vers lequel convergent tous ces îlots flottants du Septentrion. Plus encore, l'Angleterre est l'horizon premier des désirs, avant Rome, tant que les personnages demeurent en mer<sup>60</sup>. Et pourtant, sans aucune explication, *Persiles* et *Sigismunda* renoncent à cette escale anglaise et filent vers Lisbonne, destination jamais annoncée auparavant (II, 21, p. 424). Peut-être le relief accordé à l'Angleterre est-il dû en partie à son rôle de seuil entre l'inconnu et le monde familier : après avoir été longtemps considérée comme un *finis terrae*, elle est la base à partir de laquelle fut exploré le Septentrion<sup>61</sup>. Mais comment comprendre que le passage par l'Angleterre, longtemps annoncé, soit finalement évité ? On peut alléguer des motivations psychologiques, comme le désir des héros de s'éloigner au maximum du prince Arnaldo,

<sup>57</sup> Voir O. MAGNUS, *Histoire des pays septentrionaux*, trad. fr. de 1561, II, f° 21v-22r (p. 60 de l'édition numérisée de Gallica) « Il y a une fort haute montagne en la mer Océane, joignant l'Île de Fare [...], appelée par les navigants le Moine, à raison qu'elle est faite naturellement et taillée (vers le haut mêmement) comme la chape d'un moine, et est de telle propriété que ceux qui sont tourmentés par les vagues et tempêtes de la mer se tiennent tous assurés s'ils peuvent aborder contre, et se tenir au couvert de cette montagne. Là où au contraire, tous ceux qui ne peuvent y toucher, et manier le bord de cette cape, sont en danger de courir fortune, à cause du vent Cirsus, lequel est fort impétueux à cet endroit, de sorte que les mariniens et pilotes n'ont autre plus sûr moyen connu par longue expérience, que de soi retirer vers ce Moine, comme un port d'assurance » (graphie modernisée).

<sup>58</sup> Sur le motif du Caloyer (signifiant « bon père » ou « bon vieillard » en grec moderne) dans les *isolarii* ou « livres des îles », voir F. LESTRINGANT, 2002, p. 62-85 en particulier. Il n'est pas impossible qu'Olaus Magnus et son illustrateur, installés en Italie, se soient inspirés de l'iconographie des *isolarii* antérieurs pour représenter l'îlot du Moine.

<sup>59</sup> La représentation anthropomorphique de l'île au Moine est encore plus manifeste dans la *Carta marina* (1537) d'Olaus Magnus ([http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/e/ea/Carta\\_Marina.jpeg](http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/e/ea/Carta_Marina.jpeg)).

Pour une représentation en taille réelle et une lecture de cette carte, dont la circulation fut probablement trop restreinte pour que Cervantès la connût, voir O. MAGNUS, *Carta marina*, édité et raconté par E. BALZAMO, 2005.

<sup>60</sup> Sans être exhaustif, on peut se référer aux passages suivants : *Persiles*, II, 7, p. 327 ; II, 16, 230 (« Inglaterra, a quien todos iban encaminados ») ; II, 17, p. 393 (où est néanmoins envisagée la possibilité d'aller dans une autre île plus lointaine) ; II, 17, p. 395 (« Llevaban la mira de su viaje puesta en Inglaterra, donde pensaban tomar el disinio que más les conviniere ») ; II, 20, p. 233 (« Y, si te parece, sea nuestra partida esta noche a Inglaterra, que de allí fácilmente pasaremos a Francia y a Roma [...] »).

L'image des Anglais dans le roman est plutôt favorable : les gentilshommes curieux de visiter l'Espagne agissent avec une relative bienveillance envers Antonio (I, 5) ; les Anglais sont qualifiés de sage nation (*discreta nación*), bien qu'étonnamment crédule quant à la légende de la conversion du roi Arthur en corbeau (I, 18, p. 247).

<sup>61</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 110.

contraint de regagner son pays pour le défendre contre ses ennemis. Mais conservons en mémoire l'idée que l'Angleterre, plus qu'une présence en creux, est une absence visible. Cervantès pourrait avoir joué avec les attentes de lecteurs curieux de le voir revisiter le terrain politico-religieux de *L'Espagnole anglaise*.

*L'évidence trompeuse des voies méridionales*

Si les trajets septentrionaux du *Persiles* s'inscrivent dans le sillage des explorateurs de l'Atlantique nord, le parcours méridional emprunte des voies importantes, l'équivalent, selon I. Lozano Renieblas, de nos « routes touristiques »<sup>62</sup>. Le convoi passe par Lisbonne, Badajoz, Cáceres, Guadalupe, Trujillo, Talavera, Tolède, Aranjuez, Ocaña, Quintanar de la Orden, la province de Valence, et enfin Barcelone et Perpignan (alors espagnole) avant d'entrer en France. Les voyageurs traversent le Languedoc, la Provence et le Dauphiné. Enfin, en Italie, les étapes évoquées sont le Piémont, Milan, Lucques, Acquapendente et, bien sûr, Rome.

Tandis que les escales nordiques constituaient une série de points discontinus, ces points s'alignent dans le Sud et forment un chemin<sup>63</sup>. Celui-ci correspond dans l'ensemble aux routes conseillées dans les répertoires d'itinéraires de l'époque<sup>64</sup>, et recoupe certains récits de voyageurs<sup>65</sup>. La précision de l'itinéraire est moindre en France que pour l'Espagne ou même l'Italie : « pas une ville, pas un fleuve, pas une montagne » n'y sont nommés<sup>66</sup>. Le récit ne s'arrête que sur quelques détails, comme la qualité des hôtelleries ou l'aspect d'une grotte creusée dans la roche, comme il en existe dans les Causses ou en Provence. Cette imprécision géographique, partagée par les autres romans espagnols que j'ai pu lire (y compris *La desordenada codicia de los bienes ajenos* de l'émigré Carlos García, qui se déroule entre Lyon, Marseille et Paris), suggère que la France occupe un rang intermédiaire, dans la « hiérarchie cognitive » établie dans le roman, entre le Septentrion et les péninsules ibérique et italienne : on ne peut inventer en France un espace irréel, comme dans le Nord ; mais il n'est pas nécessaire de rendre compte ponctuellement de sa géographie<sup>67</sup>.

<sup>62</sup> I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 115.

<sup>63</sup> I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 112.

<sup>64</sup> Voir le *Repertorio* (1546) de Juan VILLUGA (éd. G. ARIAS, 2002) ; la *Chorographia* (1561) du Portugais Gaspar BARREIROS (éd. 1968), qui décrit le trajet emprunté par l'auteur entre Lisbonne et Milan ; et le *Repertorio de caminos* (1576) d'Alonso de MENESES (éd. 1976). Les répertoires d'itinéraires à l'usage des voyageurs (commerçants, muletiers, messagers, etc.) eurent une très large diffusion et continuèrent à être écrits et actualisés au moins jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En témoigne la publication en 1727 du *Guía de caminos para ir, y venir por todas las Provincias más afanadas de España, Francia, Italia, y Alemania* (traduit du français), ou de *Itinerario español o guía de caminos* (1775), de José Matías ESCRIBANO.

<sup>65</sup> Plusieurs références sont apportées par I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 115.

<sup>66</sup> Voir A. LUBAC, 1951, p. 116.

<sup>67</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 116-117.



Si l'espace méridional du *Persiles* est beaucoup plus précis que celui du Septentrion, la trajectoire des héros, en revanche, n'est pas d'une clarté méridienne. Le passage par Lisbonne et l'Espagne suppose un premier changement d'itinéraire par rapport à un projet d'Arnaldo : depuis Golande, ce dernier proposait à Periandro/Persiles de passer par l'Angleterre et la France pour gagner Rome au plus vite<sup>68</sup>. Le problème n'est pas le détour par la péninsule Ibérique : quoi qu'ils en disent, les héros sont peut-être moins pressés qu'Arnaldo de gagner Rome, et ils peuvent souhaiter mettre de la distance entre le prince et eux. Et surtout, Cervantès lui-même avait mille raisons pour faire passer ses héros par l'Espagne, aussi bien commerciales qu'esthétiques ou idéologiques. En réalité, ce qui est intrigant, c'est que soit envisagé un itinéraire traversant la France (la *Via francigena* des pèlerins anglais, empruntée par Ricaredo dans *L'Espagnole anglaise*), qui est aussitôt écarté, comme c'est aussi le cas pour l'Angleterre.

L'itinéraire espagnol lui-même pose une série de problèmes. On le constate sur la carte suivante, par l'écart entre l'itinéraire prescrit par les répertoires de Juan Villuga (1546) ou d'Alonso de Meneses (1576)<sup>69</sup> et celui emprunté par les héros cervantins, respectivement indiqués en jaune et en rouge<sup>70</sup>. La première déviation ne mérite pas qu'on s'y attarde : il est logique que des pèlerins passent par Guadalupe plutôt que de gagner directement Tolède<sup>71</sup>. Le fait même d'éviter Madrid pourrait passer inaperçu, puisque les itinéraires les plus directs entre Lisbonne et Barcelone en faisaient autant. Mais il est mis en évidence par l'évocation des dangers de la cour par une vieille pèlerine : les petits de certains Grands, dit-elle, poussins jouant aux oiseaux de proie, n'y reçoivent pas d'une façon fort civile les beautés de passage<sup>72</sup>. Cette mise à distance de Madrid fait ensuite ressortir le choix de ne pas entrer non plus à Tolède, alors que les héros y touchent. Le détour le plus net est cependant à venir : il consiste à faire passer les personnages par la Manche et la côte valencienne, alors que l'itinéraire-type entre le Portugal et Barcelone coupe par l'Aragon. Cervantès ne voulait probablement pas

<sup>68</sup> Voir *Persiles*, I, 16, p. 233 : « Y, si te parece, sea nuestra partida esta noche a Inglaterra, que de allí fácilmente pasaremos a Francia y a Roma [...] ».

<sup>69</sup> Voir la note 94 ci-dessus.

<sup>70</sup> Le fond de cette carte, qui donne à voir les principales routes ibériques sous les Habsbourg, est tirée de J. I. URIOL SALCEDO, 1990, p. 177. L'auteur, ingénieur des ponts-et-chaussées, a établi l'importance inégale de ces routes en croisant notamment les itinéraires recommandés par Villuga et Meneses. Si son article est centré sur l'époque habsbourgeoise, il revient sur les voies de communication péninsulaires depuis la conquête arabe.

<sup>71</sup> Que les héros s'égarent en Estrémadure, jusqu'à parvenir à la cabane de bouviers (III, 2, p. 447), est d'ailleurs rendu vraisemblable par le fait qu'ils avancent alors sur un chemin secondaire, hors des voies conseillées par J. Villuga ou A. de Meneses, allant de Cáceres à Guadalupe en passant par Trujillo.

<sup>72</sup> Voir *Persiles*, III, 8, p. 510 : « [...] andaban en la corte ciertos pequeños, que tenían fama de ser hijos de grandes, que, aunque pájaros noveles, se abatían al señuelo de cualquiera mujer hermosa, de cualquiera calidad que fuese: que el amor antojadizo no busca calidades, sino hermosura ».

emprunter un chemin déjà balisé par son rival Lope dans le *Peregrino en su patria*, ou par lui-même dans *Les deux jeunes filles* et la Seconde Partie de *Don Quichotte*. Mais on peut aussi supposer qu'il tenait à traiter la question de l'expulsion des morisques là où elle était le plus brûlante, sur la côte valencienne (comme c'est le cas aux chapitres III, 11 et 12). Et puisque la route entre Ocaña et Valence passe par El Toboso, la patrie de Dulcinée<sup>73</sup>, et que les pèlerins du *Persiles* traversent un village dont le narrateur ne se rappelle pas le nom<sup>74</sup>, il est difficile de ne pas songer que Cervantès voulait revisiter le territoire de don Quichotte. Peut-être ce passage par la Manche n'est-il qu'un clin d'œil. Mais on ne peut écarter la possibilité qu'il y ait là le signe d'une véritable invitation à l'intertextualité. Qu'advierait-il si le Chevalier à la Triste Figure se retrouvait face à son rayonnant cousin gothique ? Après avoir affronté le Chevalier au Caban Vert, le Chevalier aux Miroirs et le Chevalier à la Lune, enjoindrait-il ce nouvel *alter ego* de jurer que la sans égale Dulcinée surpasse en beauté Sigismunda elle-même ? Ne serait-il pas troublé de voir à ses côtés l'image vivante de sa dame ? Seul un Avellaneda oserait écrire cette rencontre. Il conviendrait pourtant, devant cette croisée des chemins cervantins, de confronter les deux chefs-d'œuvre du romancier. Mais continuons.

Une fois quitté le village innommé de la Manche, c'est une double contradiction qui arrête le lecteur. Après Madrid et Tolède (et avant Montserrat<sup>75</sup>), c'est Valence que les pèlerins évitent : ils sont trop pressés, dit le narrateur, de gagner Barcelone pour s'embarquer vers Gênes, sans passer par la France<sup>76</sup>. Une fois à Barcelone, ce plan se présente sous les meilleurs auspices, puisqu'on leur offre une galère pour aller au plus vite jusqu'à Rome<sup>77</sup>. Et pourtant, les voyageurs déclineront cette généreuse invitation, car une tempête s'est levée, qui dissuade Sigismunda de reprendre la mer<sup>78</sup>. L'explication est aussi hâtive que le changement de programme : pourquoi alléguer ces intempéries, si la protagoniste avait déjà fait le vœu de gagner Rome par la terre ferme ?<sup>79</sup> Il se peut que Cervantès ait simplement oublié cette

<sup>73</sup> Le passage par El Toboso entre Ocaña et Valence est prescrit aussi bien par J. Villuga que par A. de Meneses.

<sup>74</sup> Voir *Persiles*, III, 10, p. 527 : « el hermoso escuadrón de los peregrinos llegó a un lugar, no muy pequeño ni muy grande, de cuyo nombre no me acuerdo [...] ».

<sup>75</sup> Voir *Persiles*, III, 12, p. 556. Que les pèlerins ne s'arrêtent pas à Montserrat, alors qu'ils avaient fait un détour vers Guadalupe, peut s'expliquer par le souci chez Cervantès de se distinguer de Lope. Dans le *Peregrino en su patria*, Montserrat occupe une place importante, alors que le monastère de Guadalupe n'y est que brièvement décrit (éd. J. B. AVALLE-ARCE, 1973, p. 447).

<sup>76</sup> Voir *Persiles*, III, 12, p. 555 : « Cerca de Valencia llegaron, en la cual no quisieron entrar, por escusar las ocasiones del detenerse [...]. Determinaron de alargar sus jornadas, aunque fuese a costa de su cansancio, por llegar a Barcelona, adonde tenían noticia habían de tocar unas galeras en quien pensaban embarcarse, sin tocar en Francia, hasta Génova ».

<sup>77</sup> Voir *Persiles*, III, 12, p. 557-564.

<sup>78</sup> Voir *Persiles*, III, 12, p. 564 : « Auristela, escarmentada con tantas esperiencias como había hecho de las borrascas del mar, no quiso embarcarse en las galeras, sino irse por Francia, pues estaba pacífica ».

<sup>79</sup> Voir *Persiles*, III, 2, p. 440.

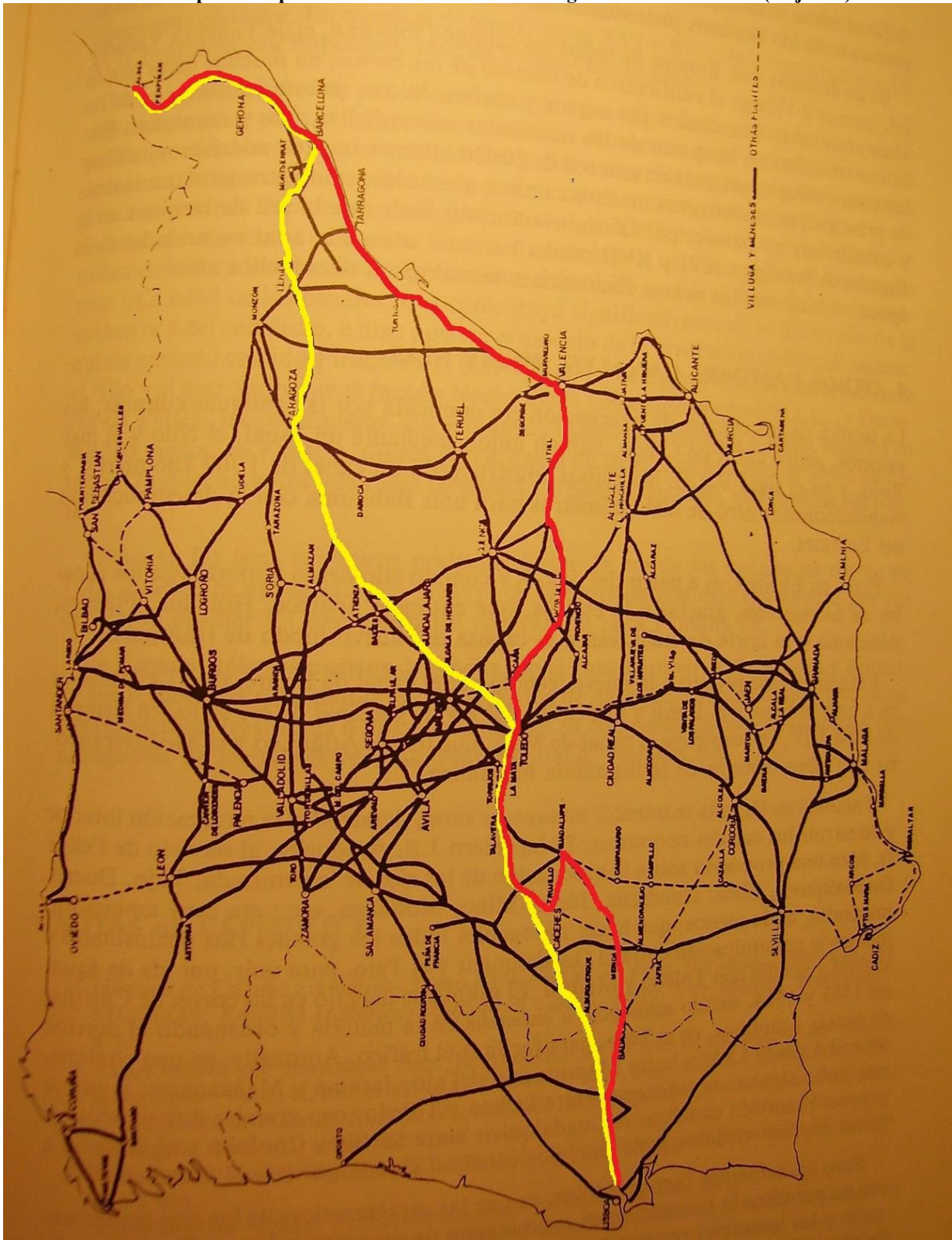
résolution. Peut-être a-t-il aussi hésité à engager ses personnages dans un pays qu'il connaissait mal<sup>80</sup>. À moins qu'il n'ait délibérément introduit ces incongruités dans le texte. Elles signaleraient que l'urgence du pèlerinage vers Rome n'est pas la seule (ni la vraie ?<sup>81</sup>) raison expliquant le contournement de Tolède, Barcelone ou Montserrat. En effet, le chemin le plus court et le plus courant pour relier la Catalogne et l'Italie passait par la mer. Et, certes, cette traversée n'était pas sans danger (tempêtes, piraterie et risque de captivité) ; mais la voie terrestre, infestée en Catalogne de *bandoleros*, l'était au moins autant. Quelles que soient les raisons de ces contradictions, elles mettent en évidence que le passage par la France ne va pas de soi et résulte d'un choix délibéré. Pour le comprendre, il faudra probablement tenir compte de la seconde raison alléguée par le narrateur, après l'aversion de Sigismunda pour les tempêtes marines : la situation pacifique de la France.

---

<sup>80</sup> C'est l'hypothèse d'A. LUBAC, 1951, p. 116.

<sup>81</sup> M. NERLICH, 2005, p. 190-191, considère que la motivation religieuse d'Auristela est fautive, puisque la protagoniste – ou Cervantès – l'a oubliée en chemin. Je dirais plutôt que la dimension religieuse du pèlerinage ne tient pas uniquement à son but (Rome), mais qu'elle s'accomplit dans le cheminement lui-même. Et, à cet égard, nous le verrons, le passage par la France est sans doute indispensable.

Carte 11 : Le trajet ibérique des pèlerins du *Persiles* (en rouge), confronté à celui prescrit entre Lisbonne et la France par les répertoires d'itinéraires de J. Villuga et d'A. de Menses (en jaune).



Un autre changement d'itinéraire a été relevé dans la partie française du *Persiles*. Trois dames françaises – Deleasir, Belarminia et Feliz Flora – projettent d'abord d'aller à Paris pour rencontrer le duc de Nemours (dans l'espoir qu'il choisisse l'une d'elles pour épouse) avant de gagner Rome pour le jubilé<sup>1</sup>. Mais finalement elles se rendent directement à Rome en compagnie des héros, le sage Soldino leur ayant indiqué que l'écart par Paris n'était pas dans leur intérêt<sup>2</sup>. Cervantès suggère-t-il ici que Paris, comme Madrid, doit être évité ? Enfin, une dernière discordance a été observée en Italie, atteinte via le Dauphiné, conformément à une pratique fréquente : les personnages annoncent une visite de Florence, mais c'est Lucques qu'ils traversent. Et aucune explication n'est donnée de ce changement d'itinéraire, alors que l'énoncé des deux trajets n'est séparé que de quelques pages<sup>3</sup>. Par conséquent, si la géographie du Sud est plus nette que celle du Nord, l'itinéraire méridional présente une série d'ambiguïtés où le lecteur, s'il s'y arrête, peut se perdre aussi sûrement.

## B – Civilité et barbarie : une dialectique féconde

Pour comprendre le but et les règles du grand jeu qu'est le *Persiles*, il convient de s'arrêter un instant sur ses six premiers chapitres, situés sur l'île Barbare. Dès l'incipit est en effet mise en place une dynamique paradoxographique qui contrarie les tentations simplificatrices et en particulier l'opposition binaire entre un Nord barbare et un Midi civilisé<sup>4</sup>.

Au commencement était le cri :

Voces daba el bárbaro Corsicurvo a la estrecha boca de una profunda mazmorra, antes sepultura que prisión de muchos cuerpos vivos que en ella estaban sepultados [...].

–Haz, ¡oh Cloelia! –decía el bárbaro–, que, así como está, *ligadas las manos atrás*, salga acá arriba, *atado a esa cuerda que descuelgo*, aquel mancebo que habrá dos días que te entregamos [...].

*Descolgó en esto una gruesa cuerda de cáñamo*, y, de allí a poco espacio, él y otros cuatro bárbaros tiraron hacia arriba, *en la cual cuerda, ligado por debajo de*

<sup>1</sup> Voir *Persiles*, III, 13, p. 568.

<sup>2</sup> Voir *Persiles*, III, 19, p. 607 : « Olvidábase de decir cómo Soldino había aconsejado a las damas francesas que siguiesen el camino derecho de Roma, sin torcerle para entrar en París, porque así les convenía ».

<sup>3</sup> Voir *Persiles*, III, 19, p. 607 (« [...] determinaron de salir de Francia por el Delfinado y, atravesando el Piamonte y el Estado de Milán, ver a Florencia y luego a Roma ») et p. 610 (« Estuvieron cuatro días en Milán [...] ». Partiéronse de allí y llegaron a Luca [...]. »).

<sup>4</sup> En l'absence d'un terme classique recouvrant le concept de civilisation, nous l'utilisons, à l'instar de M. Armstrong-Roche, pour synthétiser une constellation d'attributs et de valeurs qui existaient bel et bien dans l'Espagne moderne : « humanité, raison, droit romain ou écrit, maîtrise de l'écriture et des lettres, christianisme, contrôle moral et physique de soi et raffinement courtois » (je traduis M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, note 81 p. 318). À ces critères, on ajoutera deux traits faisant défaut aux barbares, selon le jésuite José de Acosta : le sédentarisme et l'usage d'un habitat « en dur ».

*los brazos*, sacaron asido fuertemente a un mancebo, al parecer de hasta diez y nueve o veinte años, vestido de lienzo basto, como marinero, pero hermoso sobre todo encarecimiento<sup>5</sup>.

Cinq barbares, aidés d'une matrone, tirent d'une grotte profonde à l'ouverture étroite, un beau jeune homme attaché par une corde. Dans cet accouchement initial, véritable matrice du récit, la corde ombilicale figure l'une des dialectiques les plus fécondes du roman : la relation entre barbarie et perfection humaine<sup>6</sup>. Trois indices le suggèrent : l'insistance sur la matérialité de la corde ; la fonction programmatique de tout incipit ; et les échos, dans cette caverne, d'une autre grotte cervantine.

En effet, la « grosse corde de chanvre » par laquelle est hissé *Persiles* paraît nouée aux cent brassées de celle aidant Don Quichotte à se laisser glisser dans la grotte de Montesinos<sup>7</sup>. Ce n'est pas ici le lieu d'analyser de près le dialogue entre les deux scènes, comme y invite une série de clins d'œil lexicaux<sup>8</sup>. Il est néanmoins flagrant que l'une est l'image inversée de l'autre. *Persiles*, prisonnier, est hissé hors de la grotte ; Don Quichotte y descend librement. La caverne des barbares a une « bouche étroite », mais *Persiles* en est facilement extrait ; celle de Montesinos a une « bouche spacieuse et large », mais obstruée de broussailles. Le *Quichotte* se concentre sur l'aventure du chevalier dans la grotte obscure ; le *Persiles* sur la sortie du prisonnier à la lumière. Et, bien sûr, la caractérisation des personnages est également

<sup>5</sup> Voir *Persiles*, I, 1, p. 127 (je souligne).

<sup>6</sup> R. EL SAFFAR, 1984, fut la première à proposer une étude ambitieuse de l'incipit comme accouchement textuel.

<sup>7</sup> Voir M. de CERVANTES SAAVEDRA, *Don Quijote de la Mancha*, éd. F. RICO, 2004, II, 22, p. 719-721 (je souligne) : « En estas y otras gustosas pláticas se les pasó aquel día, y a la noche se albergaron en una pequeña aldea, adonde el primo dijo a don Quijote que desde allí a la cueva de Montesinos no había más de dos leguas, y que si llevaba determinado de entrar en ella, era menester proveerse de sogas, para atarse y descolgarse en su profundidad.

Don Quijote dijo que, aunque llegase al abismo, había de ver dónde paraba; y así, compraron casi cien brazas de sogas, y otro día, a las dos de la tarde, llegaron a la cueva, cuya boca es espaciosa y ancha, pero llena de cambroneras y cabrahigos, de zarzas y malezas, tan espesas y intrincadas, que de todo en todo la ciegan y encubren. En viéndola, se aparearon el primo, Sancho y don Quijote, al cual los dos le ataron luego fortísimamente con las sogas; y, en tanto que le fajaban y ceñían, le dijo Sancho:

–Mire vuestra merced, señor mío, lo que hace: no se quiera sepultar en vida, ni se ponga adonde parezca fracaso que le ponen a enfriar en algún pozo. Sí, que a vuestra merced no le toca ni atañe ser el escudriñador de esta que debe de ser peor que mazmorra. [...].

Y luego se hincó de rodillas y hizo una oración en voz baja al cielo, pidiendo a Dios le ayudase y le diese buen suceso en aquella, al parecer, peligrosa y nueva aventura, y en voz alta dijo luego:

–¡Oh señora de mis acciones y movimientos, clarísima y sin par Dulcinea del Toboso! Si es posible que lleguen a tus oídos las plegarias y rogaciones de este tu venturoso amante, por tu inaudita belleza te ruego la escuches: que no son otras que rogarte no me niegues tu favor y amparo, ahora que tanto lo he menester. Yo voy a despeñarme, a empozarme y a hundirme en el abismo que aquí se me representa, sólo porque conozca el mundo que si tú me favoreces, no habrá imposible a quien yo no acometa y acabe ».

<sup>8</sup> Sans être exhaustif, on relèvera les échos suivants, en indiquant d'abord les expressions du *Quichotte* puis celles du *Persiles* : « atarse y descolgarse » / « atado a esta cuerda que descuelgo » ; « la cueva, cuya boca es espaciosa y ancha » / « estrecha boca de una profunda mazmorra » ; « le ataron fortísimamente » / « asido fuertemente » ; « sepultar en vida » / « sepultura [...] de muchos cuerpos vivos » ; « peor que mazmorra » / « profunda mazmorra » et « antes sepultura que prisión ».

contrastée. *Persiles* est tiré par des barbares, Don Quichotte par Sancho et un pédant<sup>9</sup>. Mais surtout, face au Chevalier à la Triste Figure, *Persiles* est un héros solaire (dans lequel Don Quichotte aurait pu voir un avatar du Chevalier de Phébus, créature d'Esteban Corbera). Tous deux prient à genoux. Mais tandis que le chevalier *demande* l'aide du ciel à voix basse, puis celle de Dulcinée à haute voix, pour prouver qu'aucun exploit ne lui est impossible avec leur soutien, *Persiles* a une toute autre attitude. D'un visage serein, il regarde le ciel en silence, puis *remercie* les cieux de lui avoir permis de revoir la lumière du jour avant de mourir. En aucun cas, il n'aspire à une glorieuse aventure ; et, quoique chrétien, il est même sur le point de désirer la mort<sup>10</sup>. Sans s'arrêter davantage sur ce jeu de miroir, il y a fort à parier qu'un lecteur attentif qui, en 1617, conservait un souvenir frais de la *Seconde Partie de l'Ingénieux Chevalier...* (1615), pouvait être amené à voir dans *Persiles* un Quichotte transfiguré<sup>11</sup>. En tout état de cause, que *Persiles* soit relié à Corsicurvo comme Don Quichotte à Sancho laisse à penser que la dialectique entre barbarie et perfection humaine a une fonction comparable, dans le roman posthume, à la tension entre bon sens et folie dans le *Quichotte*, qui fait avancer les aventures de l'écuyer et de son maître.

Du reste, le lien établi entre Corsicurvo et *Persiles* a un pendant spatial : l'opposition entre l'île Barbare et Thulé. À partir de multiples référents (pour mémoire l'Europe nordique, le Nouveau Monde, la Berbérie musulmane, les barbares de l'Antiquité et même certains aspects de l'Europe méridionale), Cervantès synthétise sur l'île Barbare une forme universelle de la barbarie. C'est parce que cette dernière est potentiellement présente en toute société qu'elle n'est pas assignable à un lieu déterminé<sup>12</sup>. À l'opposé, Thulé pourrait être considérée comme le siège de la perfection masculine<sup>13</sup>, incarnée par Periandro/*Persiles*. Celui-ci, comme

<sup>9</sup> Le savoir inutile de celui-ci ferait-il pendant à la barbarie de Corsicurvo ? Érasme, parmi d'autres, retournait contre les pédants scolastiques du Sud l'accusation de barbarie, notamment dans l'*Antibarbari*, écrit de jeunesse remanié en 1518-1520, où il défend les lettres antiques contre les « barbares » qui les ignorent ou les méprisent.

<sup>10</sup> Voir *Persiles*, I, 1, p. 128-129.

<sup>11</sup> Pierre Ménard, auteur d'un *Quichotte* écrit dans les années 1930 (voir les *Fictions* de J. L. Borges), aurait pu penser que Cervantès avait plongé Don Quichotte dans la mine de sel de Salzbourg et qu'il en a ressorti *Persiles*, au terme du processus de cristallisation évoqué par Stendhal.

<sup>12</sup> Comme l'a déjà noté M. ARMSTRONG-ROCHE, l'île barbare est « un modèle pour un phénomène anthropologique, psychologique et éthique largement diffusé [...] plutôt que (ou pas seulement) pour un problème historique, économique ou technique. En évoquant plusieurs manifestations du monde réel, l'île barbare émerge ainsi comme l'espace d'une heuristique narrative visant à déterminer les conditions dans lesquelles la barbarie peut surgir, où que ce soit ». Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 53 (je traduis).

<sup>13</sup> À ma connaissance, le symbolisme associé à Thulé n'intégrait pas, du temps de Cervantès, l'idée qu'elle constituait le séjour d'une humanité supérieure ou bienheureuse. C'est plutôt le pays des Hyperboréens ou Apolliniens, au-delà des mythiques monts Riphées, qui représentait le pendant septentrional des Îles Fortunées. Voir par exemple A. de TORQUEMADA, *Jardín de flores curiosas* [1570], éd. L. RODRIGUEZ CACHO, 1994, p. 800-804. Néanmoins, il n'est pas inconcevable que Cervantès ait transféré cette croyance en direction de Thulé, comme le firent plus tard certains Romantiques à la recherche de l'*Urvolk*, du peuple primigène. Identifiant Thulé à la Terre des Hyperboréens, Brentano, Von Arnim, Hölderlin, Novalis, et même Nietzsche

les habitants de l'île Barbare, est en effet le condensé et la réécriture d'une série de modèles antérieurs. Si d'autres prototypes apparaîtront plus tard (notamment le sage Périandre, Persée et Achille<sup>14</sup>, Ulysse, Énée, Hercule, Perceval ou Joseph, le rêveur biblique)<sup>15</sup>, certains sont manifestes dès la scène initiale : le philosophe du mythe de la caverne<sup>16</sup> ; Apollon, mais un Apollon christianisé (beauté solaire, éloquence et foi chrétienne) ; et le Christ (car c'est au troisième jour que *Persiles* est tiré de la prison-sépulture où sont ensevelis des « cadavres vivants »). Plus encore qu'une dialectique entre christianisme et barbarie<sup>17</sup>, la corde reliant *Persiles* et *Corsicurvo* symbolise donc une tension entre un idéal humain universel, qui transcende la distinction entre chrétiens et païens<sup>18</sup>, et une barbarie tout aussi idéale.

Autrement dit, ce tableau inaugural représente déjà la chaîne de l'être (ou plutôt des désirs) « qui tantôt atteint le ciel, et tantôt plonge en enfer »<sup>19</sup>. Naguère, Juan Bautista Avall-Arce s'est fondé sur ce passage pour interpréter allégoriquement le *Persiles* comme une progression depuis l'enfer nordique jusqu'à la Nouvelle Jérusalem, depuis le degré le plus bas de l'humanité jusqu'à son accomplissement le plus sublime<sup>20</sup>. Pourtant, sans évoquer encore la représentation extrêmement ambiguë du Midi et de Rome, comment ne pas admettre que l'incipit désactive par avance cette lecture ? Car les deux extrémités de l'humanité s'offrent déjà au regard dans le Septentrion : *Corsicurvo*<sup>21</sup> le barbare et *Persiles*, désespérément parfait

---

(qui n'est plus un romantique) firent de Thulé le siège originaire de la civilité européenne, la patrie des cultes solaires diffusant la lumière de la culture aryenne. Voir L. G. DE ANNA, 1998. C'est justement ce type d'idéalisation qu'évite le *Persiles*, en opposant le sombre Maximino au lumineux *Persiles* et, en général, en s'abstenant de faire coïncider un territoire avec une idée purement abstraite.

<sup>14</sup> Comme l'a noté notamment M. MOLHO, 1994, p. 40, *Persiles* (ou *Persille*, dans sa traduction), est « un nom-valise », qui combine en lui celui des deux figures mythologiques, *Perseo* et *Aquiles*, « Persée + Achille ».

<sup>15</sup> Sur les possibles modèles de *Periandro/Persiles*, voir C. COLAHAN, 1994 ; A. CRUZ CASADO, 1995 ; D. REYRE, 2003 ; et M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 102-103 (sur les figures de *Perceval* et de *Joseph* face à la femme de *Putiphar*).

<sup>16</sup> Voir PLATON, *La République*, livre VII, 514a-516d.

<sup>17</sup> Voir J.-M. PELORSON, 1997.

<sup>18</sup> La portée universelle de *Persiles* apparaît déjà dans son nom d'emprunt, *Periandro*. La décomposition de celui-ci (*peri-andros*) a été glosée de plusieurs façons : selon M. A. SACCHETTI, 2001, p. 53, *Periandro* serait un personnage « sur, au sujet de l'homme » réel ; à travers lui, Cervantès ferait le tour de l'homme (au sens où son personnage serait un discours sur l'homme, une fonction dérivée, plutôt que l'homme-même). Selon M. MOLHO, 1992, p. 30, *Periandro* serait « un homme au-dessus des hommes », un « sur-homme ». ; C. COLAHAN, 1994, p. 32 comprend *peri-* comme « rond », « large », et par là « extrêmement » (*very much*), et interprète *Periandro* comme un homme complet (*muy hombre* ou *whole man*) ou très humain. À moins qu'il ne faille rapprocher *Periandro* de *peregrino* et faire du héros l'homme-pèlerin par excellence, selon l'interprétation de D. REYRE, 2003, p. 312, dans la lignée d'A. VILANOVA, 1949. En tout état de cause, *Periandro* est bien un « épitome de l'homme » (M. A. SACCHETTI, 2001, p. 53) ; il serait l'équivalent, dans le *Criticón*, d'un *Andrenio* devenu une « personne » accomplie.

<sup>19</sup> Voir *Persiles*, IV, 10, p. 690 : « En esta vida, los deseos son infinitos, y unos se encadenan de otros y se eslabonan, y van formando una cadena que tal vez llega al cielo, y tal se sume en el infierno ».

<sup>20</sup> Voir J. B. AVALLE-ARCE, 1978.

<sup>21</sup> En toute rigueur, il faut préciser que la figure du barbare par antonomase n'est pas *Corsicurvo*, mais *Bradamiro*, le seul autre homme natif de l'île barbare à être nommé (*Ricla* étant la seule femme née sur l'île dont on soit informé). *Bradamiro* (le Brailleux, en quelque sorte) est orgueilleux, violent, bestial ; c'est en outre un usurpateur.



dès le premier abord. Il n'est pas utile d'attendre la dernière page du récit et l'apparition fugace d'un pied pontifical, à Rome<sup>22</sup>, pour atteindre le sommet de la chaîne de l'être (une notion qui du reste n'est jamais évoquée dans le roman). Puisque *Persiles* est aussi septentrional que *Corsicurvo*, il faut en conclure que le Nord n'est pas entièrement barbare, et que l'opposition entre Nord et Sud ne correspond pas simplement à une distinction entre barbarie et civilisation.

### C – Du laboratoire insulaire aux applications continentales

La démarcation proposée par J. Casaldüero entre un Nord mythique un Sud historique<sup>23</sup> ou celle d'I. Lozano Renieblas entre un Septentrion merveilleux et un Midi familier<sup>24</sup> sont plus fidèles au texte. Mais, plus qu'une opposition, il existe une dialectique entre l'archipel nordique et le continent méridional : une dialectique entre poésie et histoire, pour utiliser la terminologie en vigueur du temps de Cervantès. La constellation des îles polaires est ce qui, dans le *Persiles*, se rapproche le plus des universaux aristotéliens ou du ciel platonicien des Idées : l'île Barbare, Thulé, l'île Enneigée, l'île du Feu, l'île Rêvée, pour n'en citer que quelques-unes, sont autant d'espaces conceptuels aux contours bien délimités ; mais une même mer – l'invention cervantine – les baigne et les unit dans un dessein commun. Si Cervantès a choisi de situer la première moitié du *Persiles* dans un espace maritime, c'est parce que « l'île, comme l'a écrit F. Lestringant, est le cadre idéal où enfermer un type social et humain. Elle présente d'emblée, en raison de sa forme simple et de sa clôture, un certain degré de généralité. Tremplin vers l'abstraction, elle se prête au grossissement et invite au schématisation. [...] Sa vérité, comme celle des moralistes classiques, est de tous les temps et de tous les climats »<sup>25</sup>. Comme pour les écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle étudiés par F. Lestringant, ou comme la Guadeloupe pour le sociologue Luc Bonnical, le monde insulaire est pour Cervantès un laboratoire<sup>26</sup>, qui facilite l'apparition de récits autonomes, où thématiques et problèmes sont en nombre réduits. Cet espace convient donc au besoin (et au devoir) du romancier de créer une image simplifiée du monde réel.

<sup>22</sup> *Persiles*, IV, 14, p. 713.

<sup>23</sup> Voir J. CASALDUERO JIMENO, 1947. Selon ce critique, le Septentrion du *Persiles* constituerait un « monde mythico-historico-légitime », où l'homme serait représenté dans son « essentialité originelle », où les références à l'histoire renverraient uniquement à des événements lointains (le passé biblique ou l'histoire américaine). Les Livres méridionaux du roman représenteraient, par contraste, « l'homme dans la société et dans l'histoire » proche (je cite en les traduisant les titres des premiers chapitres de cette étude).

<sup>24</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998.

<sup>25</sup> Voir F. LESTRINGANT, 2002, p. 312.

<sup>26</sup> *Ibid.* p. 332.

Par contraste, le Midi continental est le territoire du complexe, du contingent, où interagissent des paramètres multiples. Paradoxalement, le lointain et l'inconnu sont plus faciles à interpréter dans le roman que le proche et le familier. La navigation dans le Nord constitue donc un exercice préalable, pour les personnages comme pour les lecteurs, à l'exploration d'une Europe déroutante. Car la loi catholique ne règne pas sans partage dans le Sud catholique, comme pourraient l'espérer des Septentrionaux partis vers Rome pour parfaire leur foi. Certes, le voyage en terre ferme des héros leur fait rencontrer plusieurs exemples de charité, de pardon et de civilité<sup>27</sup>. Mais il offre aussi un large éventail de variations (largement métaphoriques) sur les violences de l'île Barbare : notamment le duel d'honneur<sup>28</sup>, la vengeance homicide<sup>29</sup>, le sacrifice de la liberté (au nom de l'autorité paternelle, de l'intérêt ou de la faim<sup>30</sup>), l'arbitraire et la vénalité de la justice<sup>31</sup>, les empoisonnements, et maintes répliques de l'extraction et de l'ingestion de cœurs humains<sup>32</sup>. Tout comme *Persiles* et *Sigismunda* personnifient les valeurs humanistes de l'Europe méridionale, l'île Barbare est donc une sorte de projection du Sud catholique, d'allégorie de son côté sinistre. Cela ne signifie pas, bien sûr, qu'ils soient équivalents. Dans le Nord, la barbarie est collective et institutionnalisée, fondée sur une loi<sup>33</sup> ; dans le Sud, la violence est

<sup>27</sup> Les bouviers d'Estrémadure accueillant Feliciano et les héros sont les premiers vrais exemples de charité chrétienne dans le Sud (III, 2-3, p. 448-463). Est ensuite relaté le pardon héroïque de la Lisboète doña Guiomar de Sosa envers Ortel Banedre, meurtrier malheureux de son fils, qu'elle savait impétueux (III, 6, p. 491-494). Un autre chrétien exemplaire est le comte, frère du gentilhomme balafré par Antonio : blessé à mort au cours d'une altercation entre soldats et villageois qu'il voulait apaiser, alors qu'il entamait un pèlerinage vers Rome, ce comte offre sa main à Constanza : non content d'avoir pardonné à Antonio, il cède son titre et sa richesse à sa fille (III, 9, p. 516-523). À Barcelone, la noble Ambrosia Agustina fait également preuve de libéralité envers les voyageurs (III, 12, p. 557-564), tout comme le sage Soldino en Provence (III, 18-19, p. 599-604).

<sup>28</sup> Sur le duel d'honneur (ou pour la possession d'une dame) dans le Midi catholique, voir les histoires de l'Espagnol Antonio (I, 5, p. 161-167), de Renato et Libsomi en France (II, 19, p. 408-413 et II, 21, p. 419), ainsi que le combat près de Rome entre le prince danois Arnaldo et le duc de Nemours (IV, 2, p. 637-641).

<sup>29</sup> Sur la vengeance homicide (accomplie ou évitée de peu) dans le Midi catholique, voir les aventures de Feliciano de la Voz (III, 5, p. 474-476), Ortel Banedre et Luisa (III, 6-7, p. 495-503), Domicio (III, 14, p. 578-579), Ruperta et Croriano (III, 16, p. 586-597), Hipólita et Pirro (IV, 8-10, p. 676-689 et IV, 13, p. 708-709).

<sup>30</sup> Sur le sacrifice de la liberté d'autrui, voir l'histoire de Rutilio et de la jeune fille à qui il enseigne la danse (I, 8, p. 185-194) ; celle de Feliciano, ici encore ; celle d'Isabel Castrucho (III, 19-21, p. 605-627) ; et enfin celle du père miséreux qui joue sa liberté aux dés dans l'espoir de quelques pièces pour nourrir ses enfants (III, 13, p. 564-567).

<sup>31</sup> Le premier cas flagrant d'une justice arbitraire apparaît à Badajoz, après l'assassinat de Diego de Parraces, tué par un parent d'une épée dans le cœur – c'est ici l'une des multiples variations sur le motif du sacrifice barbare. Présents aux moments de l'agonie, les héros sont capturés par la Santa Hermandad et échappent de peu à une exécution sommaire, tandis que le meurtrier se soustrait aux poursuites (III, 4, p. 465-469). La vénalité des pouvoirs est de nouveau manifeste à Rome. La courtisane Hipólita n'est pas loin de soudoyer le gouverneur de la ville et Periandro y parvient pour sa part avec des gardes suisses (IV, 5, p. 654 et IV, 7, p. 673). Et, de façon explicite, le mulotier Bartolomé et sa maîtresse Luisa, condamnés à mort pour avoir tué le mari et l'ancien amant de la jeune femme, écrit dans une lettre à ses anciens maîtres qu'une aide de leur part pourrait les aider, car les juges romains valent bien ceux d'Espagne : « [...] los jueces desta tierra no desdican nada de los de España: todos son corteses y amigos de dar y recibir cosas justas [...] » (IV, 5, p. 650).

<sup>32</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2004 et 2009, chap. I, p. 33-110, et en particulier p. 74-82.

<sup>33</sup> Rappelons que la Loi Barbare est une prophétie messianique qui prescrit la consommation de cœurs pulvérisés pour désigner le guerrier qui donnera naissance à un monarque universel. Elle constitue l'antithèse de la charité

une coutume, répandue mais individuelle<sup>34</sup>. Mais, entre le Nord et le Sud, la différence est de degré, pas de nature<sup>35</sup>.

Aussi convient-il de revenir sur deux phrases jumelles de J. B. Avalle Arce et d'Alban K. Forcione. Le premier, comparant *Don Quichotte* au *Persiles*, estime que Cervantès, « après avoir rompu les amarres qui l'attachaient au relativisme humain [dans le *Quichotte*], fait cap [dans le *Persiles*], vers les mers inexplorées de l'Universel Absolu »<sup>36</sup>. Le second écrit que la pérégrination des protagonistes, dans le *Persiles*, constitue l'allégorie du « mouvement de l'homme dans le monde sublunaire du désordre vers la Cité de Dieu »<sup>37</sup>. Leurs assertions seront plus proches du texte si nous en inversons les termes. Dans le *Persiles*, pour reprendre leurs images, Cervantès hisse plutôt les voiles depuis les mers de l'Universel Absolu vers le monde sublunaire du désordre et vers la Rome terrestre de saint Augustin. Dans ce roman, le voyage du Nord au Sud est donc aussi un passage depuis le *romance* vers le *novel* ou, si l'on veut, la confrontation spatiale de deux modalités discursives en constante interaction dans toute l'œuvre de Cervantès, et tout au long du *Persiles* lui-même<sup>38</sup>.

Encore faut-il nuancer la division entre un Nord idéal et un Sud plus réel. Car, s'il s'en rapproche, l'archipel nordique n'est pas le ciel des Idées. Il est vrai que certains îlots semblent être des symboles à l'état pur : « l'île de Feu », fragile refuge de la passion amoureuse pour deux amants adultères, est bien une « île-monogramme » au contenu simple, ou une « île-paradigme », pour reprendre la terminologie de F. Lestringant<sup>39</sup>. Toutefois, cette île se prête

---

chrétienne, puisque l'amour du prochain est ici remplacé par la gloire du successeur, qui justifie le sacrifice de l'étranger et la captivité des femmes.

<sup>34</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 96.

<sup>35</sup> L'unité du *Persiles*, au-delà de l'évident contraste établi par Cervantès entre les deux livres nordiques et les méridionaux, a été largement démontrée, que ce soit du point de vue structurel, thématique ou générique. Voir en particulier D. DE ARMAS WILSON, 1991 ; M. MOLHO, 1994 ; M. BLANCO, 1995 et 2004 ; J.-M. PELORSON, 1997 ; I. LOZANO RENIEBLAS, 1998 et M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009.

<sup>36</sup> Voir J. B. AVALLE-ARCE, 1961, p. 73 (nous traduisons). Nous reconnaissons ici la thèse (défendue notamment par R. EL SAFFAR, 1972), selon laquelle le *Persiles*, *romance* idéaliste, serait non seulement un projet postérieur au *Quichotte*, *novel* réaliste, mais un dépassement de celui-ci.

<sup>37</sup> Voir A. K. FORCIONE, 1974, p. 162 (nous traduisons).

<sup>38</sup> Comme l'a démontré M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 24, il n'est pas fructueux d'opposer un *Quichotte* fondateur du roman moderne (*novel*) et un *Persiles* (*romance*) conformiste et archaïque. Ce critique rappelle d'abord, avec Barbara Fuchs (*Romance*, 2004) que le *romance* n'est pas seulement un genre, mais une stratégie discursive identifiable aussi bien dans des fragments textuels que dans des œuvres entières, ce qui facilite l'hybridation générique. Son étude prouve ensuite qu'un *romance* peut être aussi bien critique que conformiste et que, « si le "*romance*" se distingue par l'aspiration à atteindre un ordre idéal et le "*novel*" par l'échec ou la subversion de cette quête », alors le final dysphorique [*anticlimático*] du *Persiles* [voir M. GAYLORD RANDEL, 1983] le rapproche du *Quichotte*. De plus, ce dernier texte lui-même ne peut pas se lire seulement comme un *novel* : sans *romance*, il n'y a pas de *Quichotte*. La dialectique entre idéal et réalité est commune aux deux grands romans de Cervantès. *Romance* et *novel* n'y sont pas simplement en contradiction : ils s'impliquent, se mettent à l'épreuve et se transforment mutuellement. D'autres éléments de comparaison entre le *Quichotte* et le *Persiles* sont proposés dans M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 23-25, 290-294 et 303-305.

<sup>39</sup> Voir F. LESTRINGANT, 2002, p. 333.

déjà à deux niveaux de lecture, puisque le feu qu'elle nourrit figure aussi la colère du mari bafoué, le vieux roi Leopoldio, décidé à se venger par un procès fulminant<sup>40</sup>. En tout état de cause, « l'île enneigée », qui fait pendant à la précédente, est quant à elle plus complexe. C'est là que l'ardente Rosamunda (ou *Rosa inmundā*<sup>41</sup>), ancienne maîtresse du roi d'Angleterre au charme défraîchi, tente vainement de séduire le jeune Antonio. Celui-ci ne la refroidit pas par un accueil glacial, mais s'enflamme de colère<sup>42</sup>. Jusqu'ici, il existe donc un contraste symbolique et chromatique entre la froide blancheur de l'île et l'incarnat des passions qui s'y affrontent. Mais c'est aussi sur cette île qu'a lieu un « notable accident » : Antonio, Rosamunda et leurs compagnons voient débarquer d'un navire deux jeunes gens portant une dame très affaiblie. Sans lui demander quelle est sa volonté, les rivaux entament un duel pour décider lequel aura sa main. Ils s'entretuent... et la laissent mourir<sup>43</sup>. L'île enneigée prend alors un nouveau relief : d'un point de vue médico-réaliste, ce cadre explique que la dame succombe à sa maladie ; sur le plan pictural, désormais l'opposition des couleurs est littéralement crue, sanglante ; et, symboliquement, l'île est la projection extérieure du manque de chaleur humaine des prétendants, insensibles à l'état de leur dame – mais aussi d'Antonio, dont on perçoit après coup la cruauté envers Rosamunda. Ainsi, même les îlots les plus modestes et les plus simples échappent-ils à un allégorisme univoque.

De plus, s'il peut être aisé de se repérer dans certaines îles, il est plus délicat de se guider dans l'archipel tout entier. Certes, comme l'a montré Isabelle Soupault-Rouane, « il existe une homologie formelle entre l'espace de l'île et certains épisodes du roman », la circularité de l'île favorisant l'apparition de récits autonomes ; et l'on pressent bien que ces récits « circulaires » ne sont pas isolés, qu'ils nourrissent avec la trame principale un réseau de correspondances allégoriques. Mais, pour que l'amas de récits insulaires devienne un « récit en archipel »<sup>44</sup>, unifié, il faut surmonter une double difficulté. La première, d'ordre formel, est la fragmentation des récits : loin de se succéder linéairement, la trame centrale et les aventures secondaires s'interrompent et s'imbriquent, de sorte que cette partie du *Persiles*, plus encore qu'un *Décameron itinérant*<sup>45</sup> avec un récit-cadre et un plan rigoureux, paraît une version nordique des *Mille et une nuits*. La seconde difficulté consiste à identifier le lien conceptuel entre l'intrigue centrale et le récit insulaire. À cet égard, l'aventure de

<sup>40</sup> *Persiles*, II, 13, p. 369-70. Notons que cet épisode prépare l'aventure d'Ortel Banedre et de Luisa, où les mêmes thèmes donneront lieu à un traitement plus complexe.

<sup>41</sup> *Persiles*, I, 14, p. 222.

<sup>42</sup> *Persiles*, I, 19, p. 254-256.

<sup>43</sup> Voir *Persiles*, I, 21, p. 257-260.

<sup>44</sup> Voir I. SOUPAULT-ROUANE, 2004, p. 109 et 111.

<sup>45</sup> L'expression est de J. BABELON, 1947, p. 117.

Persiles/Periandro sur l'île paradisiaque est exemplaire<sup>46</sup>. Quand, à la fin de son récit, le héros révèle qu'il s'agissait d'un rêve, son auditoire est dérouter, voire agacé, à l'image d'Arnaldo. Et pourtant, dans cette apparente digression où le héros fait jouer le goût du merveilleux contre les lois néo-aristotéliennes de la vraisemblance et de l'unité d'action<sup>47</sup>, c'est aussi de l'action principale qu'il est question. Dans une déclaration d'amour oblique, Persiles dit sa volonté de s'unir à Sigismunda au terme de leur pérégrination et, entre-temps, de différer toute gratification érotique<sup>48</sup>. Arnaldo, trop attaché à la littéralité, faillit donc à saisir une fonction essentielle de cette île rêvée dans le discours du héros. Mais il ne fait qu'illustrer la peine des lecteurs à se repérer dans l'insulaire cervantin.

Et la complexité du Septentrion ne se limite pas à son interprétation ; elle lui est intrinsèque. Dès la description de l'île Barbare (et son opposition à Thulé), Cervantès se dérobe aux généralisations que favorise l'insularisme. Ainsi, Thulé n'est pas seulement l'île de Persiles qui, aux valeurs traditionnelles du héros épique, joint celles d'un amant accompli, d'un poète et d'un rêveur<sup>49</sup>. Elle est aussi le royaume promis à son aîné Maximino (Magismino dans l'édition *princeps*), un guerrier inquiétant, dont le nom semble renvoyer (par le radical *Mag-*) à « l'obscur magie septentrionale »<sup>50</sup>. Mais c'est surtout quand il décrit l'île Barbare que Cervantès résiste au schématisme.

À la différence des Îles des Démons des portulans ou de Blaeu, l'île Barbare n'est pas exactement une « île-monogramme ». Elle est plutôt une « île-monde », un « monde par synecdoque », « où subsiste, en concentré, une variété universelle »<sup>51</sup>. Si l'île Barbare est un microcosme, c'est d'abord parce qu'elle est une nouvelle *officina gentium* ou *vagina nationum*, pour reprendre des expressions appliquées à l'île de Scandza (la Scandinavie) par Jordanès, l'auteur des *Gétiques*, historiographe et zéléteur des Goths, du VI<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup>. Plusieurs nations sont en effet représentées sur l'île Barbare : outre les autochtones et les héros (ainsi que la nourrice Cloelia de Sigismunda et sa suivante Taurisa), on y trouve un

<sup>46</sup> Voir *Persiles*, II, 13, p. 379-86.

<sup>47</sup> Voir N. LY, 2003.

<sup>48</sup> Sur la portée de cet épisode dans la définition d'un nouveau type de héros épique ; et sur le jeu entre forme et thème dans cet épisode, voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, chap. III, p. 167-204.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 12-13, 167-169.

<sup>50</sup> Voir M. MOLHO, 1994, p. 32 et 48.

<sup>51</sup> Voir F. LESTRINGANT, 2002, p. 333. Pour définir l'île-monde, l'auteur adopte la définition « faussement absurde », proposée par l'écrivain-voyageur Jacques Meunier (*On dirait des îles*, 1999) : « L'île est une partie qui englobe le tout ». Il renvoie aussi à l'expression « géo-symbole » forgée par Éric Fougère (*Les voyages et l'ancrage. Représentation de l'espace insulaire à l'Age classique et aux Lumières*, 1995).

<sup>52</sup> Voir JORDANES, *De origine actibusque Getarum*, IV, 25 : « Ex hac igitur Scandza insula quasi officina gentium aut certe velut vagina nationum [...] Gothi quondam memorantur egressi [...] ». En français, voir la traduction d'Olivier Devillers, *Histoire des Goths*, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

Espagnol (Antonio), un Italien (Rutilio), un Portugais (Manuel de Sosa Coitiño), sans oublier Transila, originaire d'une île voisine de l'Hibernie. Cervantès inverse ainsi l'image de Jordanès : l'île Barbare n'est pas une « officine des peuples » nordiques destinés à se répandre dans le monde et à le conquérir ; elle est le point où convergent plusieurs nations du Sud.

Leurs représentants ne sont pas seulement rassemblés sur l'île Barbare pour amorcer la suite du récit ; ils y sont aussi, comme l'a observé Antonio Gargano<sup>53</sup>, parce qu'ils sont marqués de quelque barbarie (ou, du moins, de quelque démesure violente). L'Espagnol Antonio s'apparente à Bradamiro par son orgueil et par l'affirmation excessive de son « goût » personnel aux dépens de la « loi » collective. Le Siennois Rutilio méprise sa partenaire érotique et en fait un pur objet de désir. Le Portugais amoureux idolâtre la sienne. Quant à la furie héroïque de Transila, elle est une réponse contrainte aux « coutumes barbares » de sa patrie<sup>54</sup>. La présence de ces personnages méridionaux sur l'île nordique suggère ainsi que la barbarie n'est l'apanage d'aucun peuple.

Et non seulement l'île éponyme n'a pas l'exclusivité de la barbarie, mais elle en renferme deux types opposés, personnifiés par Bradamiro et Ricla. Si le premier est l'archétype de la sauvagerie – que le jésuite José de Acosta aurait sans hésitation placé dans la dernière de ses trois catégories de barbares<sup>55</sup> –, la seconde, douce comme un agneau, rappelle le tableau idéal des Caraïbes précolombiennes par Las Casas<sup>56</sup>. Cette Ricla, qui offre « des noix, des noisettes et quelques poires sauvages »<sup>57</sup> est une Ève sans pomme, mais non sans esprit. Or, le fait qu'une même île engendre un barbare féroce et une figure du bon sauvage (féminine de surcroît)<sup>58</sup>, contredit le déterminisme géographique et ethnique sur lequel se

<sup>53</sup> Voir A. GARGANO, 2001 et 2004 (cité par M. BLANCO, 2003).

<sup>54</sup> Voir *Persiles*, I, 13, p. 217, notamment, où Transila fustige ses compatriotes, dont les « deshonestas y bárbaras costumbres van contra las que guarda cualquier bien ordenada república ».

<sup>55</sup> Voir J. DE ACOSTA, *De procuranda Indorum salute (De cómo se debe procurar la salvación de los Indios)*, éd. esp. de 1984), Prologue : « Finalmente, a la tercera clase de bárbaros no es fácil decir las muchas gentes y naciones del Nuevo Mundo que pertenecen. En ella entran los salvajes semejantes a fieras, que apenas tienen sentimiento humano; sin ley, sin rey, sin pactos, sin magistrados ni república, que mudan la habitación, o si la tienen fija, más se asemeja a cuevas de fieras o cercas de animales. Tales son primeramente los que los nuestros llaman Caribes, que devoran carne humana, andan desnudos o cubren apenas sus vergüenzas. De este género de bárbaros trató Aristóteles, cuando dijo que podían ser cazados como bestias y domados por la fuerza ».

<sup>56</sup> Voir B. DE LAS CASAS, *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* (1552), éd. 1995, p. 75-76 : « [...] Todas estas universas e infinitas gentes a todo género crió Dios los más simples, sin maldades ni dobleces, obedientísimas y fidelísimas a sus señores naturales y a los cristianos a quien sirven; más humildes, más pacientes, más pacíficas y quietas, sin rencillas ni bullicios, no rijosos, no querulosos, sin rencores, sin odios, sin desear venganzas, que hay en el mundo.

[...] Y, finalmente, yo he oído decir a muchos seglares españoles de muchos años acá y muchas veces, no pudiendo negar la bondad que en ellos veen: “Cierto estas gentes eran las más bienaventuradas del mundo si solamente conocieran a Dios” ».

<sup>57</sup> Voir *Persiles*, I, 6, p. 175.

<sup>58</sup> À la différence de J.-M. PELORSON, 1999, L. AVILES, 1996, aussi bien que M. ARMSTRONG-ROCHE, 2004, voient en Ricla une bonne sauvage. De mon point de vue, ce jugement est légitime, à condition d'accepter que le

fondaient l'essentiel des discours contemporains sur les peuples barbares – y compris ceux d'un Las Casas ou d'un Montaigne qui, tout en renversant la hiérarchie entre Européens et Américains au profit de ces derniers, concevaient encore de façon univoque le Nouveau Monde comme une antithèse de l'Ancien.

Plus encore, il n'existe pas de barbarie absolue dans le *Persiles*. L'île Barbare est déjà dans l'Histoire, puisqu'elle commerce avec des nations étrangères (et notamment avec le prince Arnaldo du Danemark). Devant la beauté et la douleur silencieuse de Persiles (post-figuration du Christ), le barbare Corsicurvo éprouve de la pitié, voire de la piété (*piEDAD* peut en effet être compris dans les deux acceptions)<sup>59</sup>. Et surtout, les habitants de l'île Barbare sont soumis, sinon à un roi (ils n'ont qu'un capitaine), du moins à une Loi (religieuse et civile). Même sur l'île Barbare, l'homme est donc toujours déjà un être social, politique et religieux. Cervantès n'offre pas du Barbare une pure allégorie, mais maintient des nuances (à l'inverse des modernes sciences de l'homme qui rejetaient à l'origine l'étude des singularités)<sup>60</sup>. C'est notamment en cela que le roman est un moyen de connaissance.

Soulignons en outre que le texte cervantin établit un lien génétique entre barbarie et perfection humaine. En effet, si la scène liminaire représente bien l'accouchement du protagoniste (et de tout le récit), alors l'heureuse mère n'est autre que Corsicurvo. D'où ses cris, seulement compris de la sage(-femme) Cloelia. Au-delà de la plaisanterie, cette parodie de la cosmogonie biblique (le remplacement du Verbe par des cris) et de la renaissance christique a une portée décisive. Le *Persiles* ne se contente pas d'alerter sur l'urgence d'une défense de la civilisation face à la menace constante de la barbarie. Il suggère aussi que l'idéal humaniste est fils de la barbarie. Car, tandis que Don Quichotte, dans l'un de ses intervalles de lucidité, s'oppose à l'idée d'un salut des philosophes païens<sup>61</sup>, c'est Corsicurvo qui

---

concept du « bon sauvage » s'applique à l'idéalisation de « l'homme naturel », conformément à la définition de R. Gonnard citée par Bernard Croquette dans l'*Encyclopédie Universalis* : « Le sauvage est, à la fois, meilleur et plus heureux que l'homme civilisé [...]. Il doit cet état de supériorité à ce qu'il vit selon la Nature [...]. Vivre selon la Nature, c'est vivre dans un état social qui ignore la propriété privée et suppose l'égalité des conditions ». Ce phénomène remonte à l'Antiquité (le bon barbare, en particulier le bon Scythe) et s'est développé au XVI<sup>e</sup> siècle avec la découverte du Nouveau Monde, bien avant la publication du *Discours sur l'Inégalité entre les hommes de Rousseau* ou le *Supplément au Voyage de Bougainville* de Montesquieu.

<sup>59</sup> Voir PERSILES, I, 1, p. 130-131.

<sup>60</sup> Voir F. LESTRINGANT, 1991, p. 86. En se refusant à une image univoque de la barbarie, Cervantès se rapproche de la démarche de Thevet, dont « le Sauvage mosaïqué et polymorphe [...] se situe aux antipodes du Bon Sauvage des Philosophes, pâle abstraction que ne vient plus remplir aucun contenu ethnographique concret » (*ibid.*).

<sup>61</sup> Voir le dialogue entre Don Quichotte et Sancho où le chevalier oppose l'immortalité de la gloire à l'éternité de l'âme. Voir *Don Quichotte*, II, 8, éd. F. Rico, 2004, p. 606 : « –Dígame, señor –prosiguió Sancho–: esos Julios o Agostos, y todos esos caballeros hazañosos que ha dicho, que ya son muertos, ¿dónde están agora? –Los gentiles –respondió don Quijote– sin duda están en el infierno; los cristianos, si fueron buenos cristianos, o están en el purgatorio o en el cielo » (je souligne).

accomplit le vœu d'Alfonso el Tostado, d'Érasme ou de Pic de la Mirandole, en tirant des limbes romanesques un avatar des philosophes antiques. Adoptant de nouveau la posture d'un Pierre Ménard, nous pourrions croire que Cervantès inverse par avance le titre d'un des plus célèbres *Caprices* de Goya : s'il est vrai que « le sommeil (ou le rêve) de la raison engendre des monstres » (« El sueño de la razón produce monstruos »), ce sont aussi les monstres qui engendrent les rêves de la raison (« El sueño de la razón *lo producen* monstruos »). Comme l'a montré l'histoire, notamment européenne, les pulsions destructrices précèdent souvent l'essor de l'idéal. Et le fait que Corsicurvo ne sorte *Persiles* de la caverne que pour le mener au sacrifice, n'est qu'un paradoxe supplémentaire : seul l'échec du projet barbare sauve l'idéal ; mais, sans Loi Barbare, il n'y aurait pas de *Persiles*. En tout état de cause, cette image pourrait illustrer l'idée de J.-F. Schaub selon laquelle on ne peut « séparer le bon grain de la civilisation européenne de l'ivraie des crimes de masse qu'elle a engendrés »<sup>62</sup>. Et nous pouvons ajouter que la topographie de l'île Barbare réaffirme ce lien intime, presque biologique, entre l'idéal humain et la barbarie. En effet, la grotte où Antonio et Ricla reforment une communauté chrétienne primitive est au sein de l'île Barbare<sup>63</sup>. Nous sommes bien loin de Dante, puisque c'est ici l'Enfer qui abrite et nourrit le Paradis.

### *Conclusion*

Dans le *Persiles*, l'île Barbare est donc bien l'origine du monde romanesque<sup>64</sup>. Elle est un miroir renvoyant aux lecteurs européens une image de leur propre passé. Le voyage dans l'espace étant un voyage dans le temps, l'exploration de l'île Barbare est un retour vers l'enfance de l'humanité. Et comme les Scythes d'Hérodote<sup>65</sup> ou les habitants des Nouveaux-Mondes, les barbares septentrionaux peuvent être interprétés comme « la trace et le témoin de la barbarie des Européens eux-mêmes »<sup>66</sup>. Cette barbarie a deux faces, comme chez les Scythes ou dans les Amériques : celle du féroce guerrier anthropophage et celle du bon sauvage. Mais Cervantès ne se borne pas à intégrer la barbarie dans l'Europe en transférant vers le Septentrion une réflexion généralement associée au Nouveau Monde. L'île Barbare est

<sup>62</sup> Voir J.-F. SCHAUB, 2008, p. 12.

<sup>63</sup> Notons que ce havre de paix, comme le reste de l'île barbare, est une création syncrétique, formée à partir de descriptions du Septentrion, mais aussi de la tradition pastorale classique, du souvenir des communautés primitives des catacombes et probablement des chroniques américaines.

<sup>64</sup> Cela pourrait d'ailleurs être l'une des raisons pour lesquelles l'île n'est pas localisée : Cervantès n'est pas Courbet, et ne met pas à nu l'*Origine du monde*.

<sup>65</sup> Voir F. HARTOG, 1980.

<sup>66</sup> Voir J.-F. SCHAUB, 2008, p. 137 ; l'auteur se réfère ici à l'interprétation européenne des Nouveaux-Mondes à l'époque moderne. Sur ce point, voir aussi le chapitre sur « Polydore Vergile et la pensée sauvage » dans F. LESTRINGANT, 1991, notamment p. 94.



aussi l'origine du roman, car Cervantès y concentre une série de féconds paradoxes, sous la forme presque épurée de problèmes mathématiques, qui seront ensuite développés et combinés dans la suite du récit. En attirant sur l'île Barbare des hommes du Sud civilisé, il en fait le pôle d'une barbarie européenne quasi-contemporaine. En faisant naître sur cette île deux types de sauvages antithétiques, et sur Thulé deux princes aux qualités opposées, il suggère que la barbarie et la civilité ne sont pas déterminées par l'origine (ethnique, familiale ou spatiale). En attribuant de la compassion à Corsicurvo, et une Loi aux habitants de l'île, le roman insinue également qu'il n'existe pas de pure barbarie. Et cette dynamique paradoxographique culmine par le fait que la barbarie puisse, malgré elle, donner le jour à une forme d'humanité sublime, ou nourrir une forme idéale de société (la communauté originelle formée par Antonio, Riela et leurs enfants).

Justement, l'existence même de cette Église primitive au sein de l'île Barbare nous invite à envisager maintenant comment la suite du *Persiles* joue avec l'opposition binaire entre un Nord barbare ou semi-païen et un Sud catholique.



## CHAPITRE V – *PEREGRINAMENTE PEREGRINOS* : UNE ÉGLISE IDEALE SUR LE CHEMIN DE ROME

---

Ramenée à son canevas minimal, l'action du *Persiles* se présente comme le pèlerinage d'amants septentrionaux qui parviendront à parfaire leur foi dans la Nouvelle Jérusalem romaine. Pourtant, le roman déconstruit cette lecture que longtemps il encourage en surface, proposant un voyage par-delà les cartes établies. Plus précisément, le *Persiles* joue constamment avec l'horizon d'attente politico-religieux de ses lecteurs. Il suscite la recherche de clés historiques, pour ensuite se soustraire à toute lecture exclusivement idéologique. Le texte semble adopter des schémas polémiques tels que les dichotomies entre Nord/Sud, barbarie/ civilisation ou hérésie/ catholicisme. Mais face à un Septentrion dont les contours se dédoublent (Irlande-Hibernie, Danée-Danemark, Islande-Thulé, etc.) et devant un Midi où les chemins bifurquent sans raison, les repères se dérobent. Cervantès se plaît à brouiller les cartes pour empêcher de prendre position de façon partisane.

### A – L'évitement d'un horizon d'attente confessionnel

*Un Septentrion protestant opposé à un Midi catholique ?*

En découvrant le sous-titre du *Persiles* – *Historia setentrional* –, les premiers lecteurs espagnols de Cervantès ne devaient pas seulement songer aux réserves de merveilles d'une géographie obscure dominée par la barbarie. De nombreux textes du Siècle d'Or envisagent aussi le Septentrion comme un espace historique comprenant aussi bien la Scandinavie que l'Angleterre, les Flandres et l'Allemagne, voire la France huguenote et largement associée au protestantisme. Ainsi Juan Ginés de Sepúlveda (vers 1490-1573), l'auteur du *De justis belli causis apud indios*, fait du Nord l'origine de tous les maux :

¡Qué bien pueden aplicarse a nuestros tiempos aquellas palabras del Profeta Jeremías: « El Aquilón nos traerá todos los males ». Del Norte casi siempre han

llegado las invasiones sobre los pueblos, sembrando por doquier la discordia y la guerra; el huracán del Norte desbarató nuestra Armada el otoño pasado[...]»<sup>1</sup>.

Si les vents du nord sont un fléau pour l'Espagne, c'est surtout parce qu'ils apportent la menace de l'hérésie et des guerres continuelles. Dans la *Austriada* (1584), de Juan Rufo, épopée plusieurs fois célébrée par Cervantès<sup>2</sup>, les Flandres en sont la meilleure illustration :

Flandes, que ya fue amigo sospechoso  
agora es enemigo declarado  
que el novelero vulgo sedicioso,  
en guerra injusta campo trae formado.

La rebeldía, el uso belicoso,  
y del Septentrion el clima helado  
apocan y consumen finalmente  
los tesoros del Rey, armas y gente<sup>3</sup>.

De façon similaire, Juan de Mariana écrit en 1609 que l'Espagne est encerclée « au Midi par les Maures, au Levant et au Septentrion par des hérétiques et par le Turc, dont le pouvoir n'est pas loin »<sup>4</sup>. Juan de Palafox, dans le *Diálogo político del estado de Alemania*, rédigé en 1631, confirmera cette association du Septentrion à l'hérésie, dans des termes rappelant l'île Barbare et la description de la Norvège par l'Italien Rutilio<sup>5</sup> :

¿Qué hallaréis en Suecia y Noruega, sino una obscuridad y tinieblas, todos herejes, idólatras, hechiceros, pobres, míseros, sin policía ni uso de razón humana; tierras estériles, viviendo en los montes como salvajes fieras?<sup>6</sup>

Gracián se fera l'écho à son tour de cette représentation, en affirmant dans le *Criticón* que l'on ne peut imaginer la France pacifique ou le Septentrion sans hérétiques<sup>7</sup>. Bien plus tôt, Giovanni Botero écrivait qu'Anvers et les villes protestantes d'Amsterdam ou de Dantzic sont

---

<sup>1</sup> Cité par J. ALCALÁ-ZAMORA Y QUEIPO DE LLANO, 1975, p. 136. Cet extrait est tiré d'une lettre au cardinal Tavera, dont la date n'est pas mentionnée par l'historien.

<sup>2</sup> Voir *Don Quijote*, I, 6, éd. F. RICO, 2004, p. 68 ; *La Galatea*, VI, in : M. de CERVANTES, *Obra completa*, éd. F. SEVILLA ARROYO, et A. REY HAZAS, 1995, t. II, p. 365, ainsi que le sonnet dédié à *La Austriada* par Cervantès, *ibid.* t. III, p. 1387-1388.

<sup>3</sup> Voir Juan RUFO, *La Austriada*, éd. C. ROSELL Y LOPEZ (éd.), 1864, p. 4<sup>b</sup> (cité par J. M. JOVER ZAMORA et M. V. CORDON CORTEZO, 1986, p. 510).

<sup>4</sup> Voir Juan de MARIANA, *Tratado contra los juegos públicos*, 1609 : « [...] estando cercados de todas partes [los españoles] de enemigos, a mediodía de los moros, a levante y septentrion de herejes, y el Turco, que con su poder no está muy lejos, quitar las ayudas y fuerzas por medio ligero y cuidado de algún alboroto interior, ¿qué otra cosa es sino loca y desvergonzadamente hacer traición á la república, y con recatos sin propósito poner en peligro la patria y la sagrada religión que profesamos? No mancando los ciudadanos, sino manteniéndolos en virtud y ejercitándolos, se ha de procurar la paz y salud común » (graphie modernisée). Je dois cette citation au Corpus Diacrónico del Español (CORDE).

<sup>5</sup> Voir *Persiles*, I, 8, p. 188-192.

<sup>6</sup> Voir Q. ALDEA VAQUERO, 1986, p. 507-508.

<sup>7</sup> Voir *El Criticón*, II, 2, p. 329.

baignées par l'« Océan Septentrional »<sup>8</sup>. Pedro Cornejo, l'auteur de deux *relaciones de sucesos* favorables à la Ligue et largement diffusées en Espagne, ouvre l'une d'elles en écrivant que le Septentrion est la partie du globe la plus touchée par les calamités survenues dans le monde les années précédentes :

[...] los pueblos empero Septentrionales han de [estas calamidades] sobre todos los otros participado, como se ve claramente en las crueles y sangrientas guerras, de Moscos y Poloneses [*sic*], en las súbitas y detestables mutaciones de Alemania, en las rebeliones de Flandes, en las crueldades de Inglaterra, y finalmente en la destrucción del miserable Reyno de Francia [...]<sup>9</sup>.

Et surtout le docteur Huarte de San Juan, dont Cervantès fut un lecteur attentif<sup>10</sup>, associe lui aussi le Septentrion au protestantisme. L'occasion s'en présente dans un chapitre qui prétend démontrer que la théologie théorique ressortit à l'entendement et la prédication à l'imagination. Ayant donné l'avantage au théoricien sur le prédicateur, qui ne connaît que la surface des choses, il s'indigne que l'on puisse prédiquer sans connaître la scolastique. Pour étayer son réquisitoire, il allègue la première épître à Timothée (I, 5-7), où saint Paul condamne les orateurs apostats qui ignorent la charité, seule langue et loi qui vaille. Au passage, Huarte suggère ainsi que la scolastique serait l'équivalent de la charité. Puis il explicite son attaque contre les prédicateurs protestants. Beaux parleurs et polyglottes, ils manqueraient de l'entendement nécessaire pour atteindre la vérité de la foi :

La vanilocuencia y hablaría de los teólogos alemanes, ingleses, flamencos, franceses y de los demás que habitan el Septentrion echó a perder el auditorio cristiano con tanta pericia de lenguas, con tanto ornamento y gracia en el predicar por no tener entendimiento para alcanzar la verdad<sup>11</sup>.

Citant de nouveau saint Paul, Huarte dissuade ensuite d'écouter des sirènes qui cherchent à tromper par la douceur de leurs paroles. Ces Septentrionaux sont d'autant plus dangereux, dit-il, qu'il est prouvé depuis longtemps que les sujets imaginatifs sont colériques, rusés, malins et retors ; toujours disposés à faire le mal, ils savent le faire avec adresse et habileté<sup>12</sup>. Je ne

---

<sup>8</sup> Voir G. BOTERO, *De las causas de la grandeza, y magnificencia de las ciudades*, trad. A. de HERRERA, Madrid, Luis Sánchez, 1593, f° 213r (éd. facsimil de 2001) :

<sup>9</sup> Voir P. CORNEJO, *Compendio y breue relacion de la Liga y Confederacion Francesa: con las cosas en aquel Reyno acontecidas, desde el año de ochenta y cinco hasta el de noventa*, Madrid, P. Madrigal, 1592.

<sup>10</sup> L'influence de l'*Examen de ingenios* (1573) a donné lieu à d'abondantes études, portant notamment sur la réception que put en faire Cervantès. Les principales conclusions de ces travaux sont synthétisées par G. SERES dans son introduction à H. de SAN JUAN, *Examen de ingenios*, éd. 1989, notes 1 p. 21 et p. 62-69.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 451 (je souligne).

<sup>12</sup> Pour l'ensemble du passage, *ibid.*, chap. X, p. 449-457. Huarte confirmera plus loin que le Septentrion comprend pour lui l'Angleterre, les Flandres et l'Allemagne : « Verdad es que [...] en los hombres que viven

reviendrai pas sur ces citations. Mais gardons-les en mémoire pour constater plus tard combien s'en écarte la caractérisation de *Persiles* et de Sigismunda : Septentrionaux éloquents et polyglottes (surtout dans le cas du héros), ils prennent parfois le rôle d'un prédicateur, mais justement pour défendre la charité paulinienne, et non diviser la Chrétienté.

Au vu de ces exemples, il est vraisemblable que Cervantès ait encouragé par son sous-titre un horizon d'attente politico-religieux : en entamant ce livre, ses premiers lecteurs étaient susceptibles d'imaginer qu'il aborderait les guerres nordiques et la question protestante. Ces attentes pouvaient d'ailleurs se fonder sur deux précédents narratifs du *Persiles* : *El peregrino en su patria* et *L'espagnole anglaise*. Dans le roman grec de Lope, deux pèlerins « hollandais ou allemands » viennent à Montserrat rendre hommage à l'Église romaine et à ses défenseurs espagnols<sup>13</sup>. Quel meilleur procédé, pour faire valoir la supériorité de son propre camp, que de montrer l'attrait qu'il exerce jusque dans les pays ennemis ? Cervantès paraît en faire autant dans *L'espagnole anglaise*, quand l'Anglais Ricaredo gagne Rome pour se convertir au catholicisme avant de s'installer à Séville.

Pourtant, le *Persiles* déçoit longtemps cet horizon d'attente. Pour commencer, les pèlerins ne traversent que des terres catholiques après avoir quitté l'île Barbare : Golande<sup>14</sup>, l'île de Policarpo<sup>15</sup>, l'Île aux Ermitages<sup>16</sup>, l'Île des Pêcheurs<sup>17</sup> et les pays méridionaux sont tous présentés comme tels. Il en va de même pour la plupart des personnages principaux<sup>18</sup>. Dans les deux premiers livres, *Persiles*, *Sigismunda* et sa gouvernante *Cloelia* professent leur foi « chrétienne catholique » en des situations critiques<sup>19</sup>. *Clodio* et *Rosamunda* sont Anglais,

---

debajo del Septentrión (como son ingleses, flamencos y alemanes), nace de estar la blancura quemada por la mucha frialdad » (*ibid.*, p. 578).

<sup>13</sup> Voir F. LOPE DE VEGA CARPIO, *El peregrino en su patria*, éd. AVALLE-ARCE, 1973, p. 147. Pour apprécier, dans le second chapitre de cette partie, combien ce discours diffère de celui d'un autre pèlerin septentrional voyageant en Espagne – l'éloge de Tolède par Periandro/*Persiles* (*Persiles*, IV, 6, p. 664-665) –, voyons comment s'exprime un des pèlerins de Lope : « Está aquella nuestra mísera e infelícísima tierra tan infestada de errores, que el demonio y sus ministros han sembrado en ella, que para salir del peligro que podía correr mi salvación, como el que huye del lugar inficionado, elegí la católica España por asilo, donde habiendo estado algunos años (bien lo conocerás por mi lengua) no quise salir de ella sin visitar las estaciones que tiene tan dignas de maravillosa veneración. [...] y los que en nuestra patria nos preciamos de católicos envidiamos la bondad y fortaleza de vuestros príncipes y esta santa y venerable Inquisición, instituida por aquellos esclarecidos, felicísimos y eternamente venerables reyes, con que enfrenada la libertad de la conciencia, vivís quietos, humildes y pacíficos al yugo de la romana Iglesia [...] ». Le pèlerin évoque ensuite Juste Lipse, Luther et Charles Quint ; il loue l'action sanglante du duc d'Albe aux Pays-Bas, condamne « les holocaustes » anglais – les exécutions de catholiques – et le goût du vulgaire pour la nouveauté, qui expliquerait l'essor de la Réforme dans les contrées nordiques (p. 150).

<sup>14</sup> *Persiles*, I, 11, p. 207.

<sup>15</sup> *Persiles*, II, 5, p. 304.

<sup>16</sup> *Persiles*, II, 17, p. 396-97.

<sup>17</sup> Voir *Persiles*, II, 17, p. 347

<sup>18</sup> Ces faits ont d'abord été observés par M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 61-66.

<sup>19</sup> *Cloelia* professe son credo à l'article de la mort, en I, 5, p. 171 : « [...] yo muero cristiana en la fe de Jesucristo y en la que tiene, que es la misma, la santa Iglesia Católica Romana. Y no te digo más, porque no puedo ». Les

mais semblent issus d'un lointain passé. En effet, le nom de Clodio pourrait avoir été inspiré du conspirateur romain Publius Clodius Pulcrus, tandis que Rosamunda a pour modèle probable la maîtresse de Henri II d'Angleterre, Rosemonde Clifford (vers 1140 – 1175/1176)<sup>20</sup>. Mauricio et les siens, originaires d'une île voisine de l'Hibernie, sont eux aussi catholiques. Même les Septentrionaux introduits aux livres III et IV, dans le Sud, sont originaires de pays l'étant officiellement en 1557-1559, période à laquelle renvoient les principales indications visant à dater la fiction. Quoique majoritairement presbytérienne, l'Écosse de Ruperta et Croriano est alors gouvernée par des monarques catholiques : en 1557-1559, Marie de Guise occupe la régence, avant l'accession au trône de sa fille Marie Stuart, en 1561. C'est pourquoi il est vraisemblable que Ruperta gagne Rome dans sa quête d'alliés contre le meurtrier de son mari, « honorant implicitement la lettre politique sinon l'esprit religieux de l'autorité papale »<sup>21</sup>.

Quant à Ortel Banedre, il vient d'une Pologne catholique où une importante minorité protestante jouit néanmoins d'une politique de tolérance depuis le règne de Sigismond I<sup>er</sup> (1506-1548) jusqu'au début de celui de Sigismond III (1587-1632). Les historiens José María Jover Zamora et María Victoria López Cerdón-Cortezo indiquent justement que l'on regardait avec défiance en Espagne cette politique de concorde religieuse menée en Pologne, royaume jugé instable et peuplé d'hérétiques. Mais, ajoutent-ils, cette vision changea avec l'arrivée au pouvoir de Sigismond III, qui révoqua la tolérance religieuse et tenta même d'imposer le catholicisme en Suède quand il en devint monarque, en 1594. Cette entreprise déclencha des révoltes et une guerre de soixante ans entre la Suède et la Pologne. Mais on prit « conscience en Espagne que l'est européen pouvait servir de bastion d'où attaquer les hérétiques et les Turcs »<sup>22</sup>. Toute la question est de savoir si Cervantès fait partie de ce « on » dont il faudrait préciser les contours. Ce contexte justifie en tout cas que l'on s'arrête un instant sur la figure d'Ortel Banedre. Si son nom est bien inspiré d'Abraham Ortelius, alors on pourrait attendre qu'il soit flamand. Que Cervantès en fasse un Polonais a sans doute au moins trois raisons : le terrain miné que sont les Flandres est ainsi contourné, avec la question confessionnelle et les guerres dont il est inséparable ; la trajectoire Pologne-Portugal-Indes orientales d'Ortel

---

deux héros disent d'abord leur foi dans des moments de désespoir, lorsqu'ils sont tentés par le suicide. Voir *Persiles*, I, 1, 129 pour le protagoniste (« Bien quisiera yo no morir desesperado, a lo menos porque soy cristiano ») et II, 1, p. 279 pour Sigismunda (« de buena gana se entregara [a la muerte] si lo permitiera la católica y católica religión, que ella con muchas veras procuraba guardar »). Notons que c'est seulement quand il pense mourir que *Persiles* précise, selon l'usage établi dans le roman, qu'il professe la « fe católica cristiana y la de quererte bien » (III, 15, p. 580).

<sup>20</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, *Persiles*, appendice V, p. 721-722 et VI p. 722-723.

<sup>21</sup> Sur ce point, voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 63-65.

<sup>22</sup> J. M. JOVER ZAMORA et M. V. CORDON CORTEZO, 1986, p. 258 (je traduis).

Banedre contrebalance l'itinéraire principal (depuis l'est vers l'ouest et depuis le continent vers l'outremer); et par ce biais, la géographie romanesque embrasse toute l'Europe catholique. Mais on ne peut écarter une quatrième hypothèse : que Cervantès mobilise le souvenir d'un prince polonais venu en 1610 à Madrid pour proposer un plan « aussi ambitieux qu'irréel visant à conquérir la Moscovie, à abattre le Turc et à stopper la domination anglaise et hollandaise dans la Baltique »<sup>23</sup>. Dans le roman, cette ardeur guerrière et religieuse serait alors transformée en une violence passionnelle. Mais le référent historique ne disparaîtrait pas totalement : affleurant sous l'aventure amoureuse, le bellicisme confessionnel pourrait être implicitement comparé à la démesure morale d'Ortel, qui se rend à Madrid pour exiger l'exécution de sa jeune femme adultère et de son amant<sup>24</sup>. Cela dit, ici comme ailleurs, le roman ne propose pas une lecture proprement allégorique. Il ne faut jamais neutraliser dans le *Persiles* l'histoire individuelle au profit de l'histoire collective : lorsque celle-ci est perceptible, elle apparaît au contraire comme une réalité seconde, réinventée à l'aune de considérations éthiques. En tout état de cause, il est probable que Cervantès ait habilement choisi la chronologie interne de sa fiction pour la maintenir au moins en apparence dans un environnement officiellement catholique, tout en invitant ses lecteurs à garder conscience de la présence effective du protestantisme dans le Septentrion dès 1557-1559.

D'après une hypothèse de M. Armstrong-Roche, le désir de rester dans l'orbite catholique peut même contribuer à expliquer les libertés prises par Cervantès avec la géographie nordique. Une des raisons pour lesquelles l'Hibernie et l'île de Mauricio, catholiques, sont distinguées de l'Irlande, est peut-être le fait que celle-ci, sous domination anglaise, était officiellement anglicane quoique majoritairement catholique. Or il semble que l'essentiel de la géographie du *Persiles* suive le principe du *cuius regio, eius religio*<sup>25</sup>. Pendant longtemps, les seules exceptions notables à celui-ci sont Arnaldo et son royaume. Selon toute vraisemblance, le prince du Danemark devrait être protestant, puisque son royaume était devenu officiellement luthérien sous le règne de Christian III (1534-1559). Pourtant, rien n'est dit sur sa confession, pas plus que sur la religion en Norvège (en I, 8) ou dans le royaume de Bituanie (en II, 20). Mais il faut dire que la seule religion d'Arnaldo

<sup>23</sup> *Ibid.* (je traduis).

<sup>24</sup> Voir *Persiles*, III, 7, p. 499. Nous reviendrons plus loin sur cet épisode, probablement inspiré pour partie d'un fait divers survenu à Séville le 10 janvier 1565. Ce jour-là, rappelle J. CANAVAGGIO, 2003, p. 73, toute la ville assista à l'exécution d'une femme et de son amant par le mari en personne.

<sup>25</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 64-65. Selon ce critique, que je traduis, le fait que Cervantès soit conscient du sens de cet accord se vérifie au fait que, « dans *Don Quichotte* (II, 54), le morisque Ricote part s'installer en exil dans un village près d'Augsbourg, sous l'impression (fausse, mais parlante) qu'en Allemagne on jouit de la liberté de conscience (« se vive con libertad de conciencia »).



semble être son adoration pour Auristela<sup>26</sup>. Dans l'ensemble, Cervantès paraît donc avoir contourné les pays protestants, comme pour désamorcer toute confrontation directe avec la question confessionnelle. Mais le roman ne garde pas toujours cette distance prudente. Quand les héros traversent l'archipel Britannique, interface entre le Septentrion et le Midi, le *Persiles* fait mine d'aborder les frictions entre catholiques irlandais et protestants anglais... pour aussitôt prendre la tangente et se soustraire à un discours partisan, peut-être trop attendu.

*L'Angleterre et l'Irlande évitées ou le contournement d'une inimitié politico-religieuse*

L'une des facettes dominantes de l'image de l'Irlande en Espagne, sous les règnes de Philippe II et de son fils, était celle d'un pays catholique persécuté par l'Angleterre et luttant vaillamment pour sa foi et sa liberté<sup>27</sup>. À l'opposé, rien ne prouve que les traités de paix anglo-espagnols de 1604 aient entamé en Espagne l'image d'une Angleterre hérétique, persécutant les catholiques et ennemie quasi-héréditaire. Dans *L'Espagnole anglaise*, nouvelle dont la forme emprunte plusieurs traits au roman grec et à ce titre antécédent du *Persiles*, Cervantès paraît s'être appliqué à déconstruire cet imaginaire politique d'une inimitié hispano-anglaise<sup>28</sup>. L'acte transgressif et violent qui déclenche le récit est le fait d'un catholique qui enfreint les ordres de son supérieur anglican. La présence d'un cryptocatholicisme à Londres contrecarre l'idée d'une Angleterre protestante monolithique. Les distances entre les deux pays sont également réduites par le caractère hybride de la protagoniste, Isabel(a)<sup>29</sup>, et par les traits qu'elle partage avec sa protectrice et amie, la reine anglaise, qui porte le même nom et lui parle en espagnol. Et, tandis qu'Élisabeth I<sup>ère</sup> d'Angleterre s'efforça toujours de sacraliser sa personne, en faisant de sa virginité le symbole de l'intégrité territoriale de son île, la fiction humanise la figure royale, en présentant la reine Isabela comme une personne étonnamment douce et tolérante. Par ce biais, Cervantès s'opposerait en imagination aux bellicistes : en minimisant les différences entre les deux pays, il rejetterait toute éventualité de renouer la guerre.

Dans les premiers livres du *Persiles*, le lecteur peut croire que le récit s'inscrira dans le sillage de *L'Espagnole anglaise*. Car la géographie septentrionale s'y structure autour du

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>27</sup> Voir H. GARCIA HERNAN et alii, 2002 et H. GARCIA HERNAN, 2009.

<sup>28</sup> Voir H. EHRLICHER, 2006. L'auteur renvoie à plusieurs études historiques sur la question des relations hispano-anglaises au Siècle d'Or dans sa note 20, p. 291. Pour un bref aperçu en espagnol de cet article, je me permets de renvoyer à P. NEVOUX, 2008, p. 323-325.

<sup>29</sup> Au début de la nouvelle, l'héroïne espagnole s'appelle Isabel. En Angleterre, elle est rebaptisée Isabela par la reine homonyme, et conserve ce prénom à son retour à Séville. Selon H. EHRLICHER, 2006, cette altération attesterait l'hybridation du personnage (annoncée dès le titre de la nouvelle). Cette voyelle /a/, à laquelle se réduit le changement du personnage, suggérerait le caractère peu substantiel des différences entre les deux pays.

point fixe qu'est l'Angleterre et celle-ci est aussi le pays vers lequel, pendant longtemps, convergent les volontés<sup>30</sup>. De plus, les Anglais et leur île sont globalement décrits de façon élogieuse, même si Clodio et Rosamunda en sont originaires. Quand l'Espagnol Antonio doit fuir son pays suite à un acte de violence déclenché par son obsession de l'honneur, il est accueilli sur le bateau de nobles anglais venus visiter l'Espagne, poussés par leur curiosité<sup>31</sup>. Ces mêmes gentilshommes sauvent ensuite Antonio d'une mort certaine quand, sur le bateau, il soufflette pour des vétilles un homme d'équipage. Manifestement, Cervantès se plaît à opposer ici deux lieux communs qui auront la vie longue : l'hidalgo colérique et sourcilieux sur le point d'honneur, et le *gentleman* flegmatique et voyageur. Plus loin, Arnaldo confirme que les Anglais sont une nation avisée (*discreta nación*), bien qu'ils prêtent foi, étonnamment, à la conversion en corbeau du roi Arthur<sup>32</sup>, l'une des variations du *Persiles* sur le messianisme prophétique de l'île barbare<sup>33</sup>. Quant à l'Angleterre elle-même, le catholique Mauricio s'oppose à l'opinion, rapportée par Arnaldo, selon laquelle elle serait infestée de loups et de loups-garous, et soutient qu'aucune bête nocive ne peut survivre sur le sol de cette île tempérée et très fertile<sup>34</sup>. Ce passage ne sacrifie pas seulement au goût pour le merveilleux et pour l'érudition, attendus dans un roman grec. Peut-être contribue-t-il aussi à déconstruire métaphoriquement l'image d'une Angleterre peuplée de monstres hérétiques. Dans la bouche du catholique Mauricio (quasi-irlandais), l'Angleterre apparaît comme le lieu de la mesure et de la tempérance. Pourtant, si plusieurs cosmographes vont dans le sens de Mauricio sur l'absence de loups en Angleterre, c'est plutôt l'Irlande<sup>35</sup> ou les Orcades<sup>36</sup> dont ils font une

<sup>30</sup> Voici un relevé non exhaustif de passages où est exprimé le désir des personnages de se rendre en Angleterre : *Persiles*, I, 16, p. 230 (« [...] entre todos los que en el puerto [de Golandia] estaban quedó de acuerdo que en aquella noche fuesen de partida la vuelta de Inglaterra, a quien todos iban encaminados »); I, 20, p. 233 (« Y, si te parece, sea nuestra partida esta noche a Inglaterra, que de allí fácilmente pasaremos a Francia y a Roma [...] »); II, 7, p. 327 (sur l'île de Policarpo : « En resolución, quedaron los tres de acuerdo que Mauricio buscara un bajel [...] que los llevase a Inglaterra »); II, 17, p. 393 (où est néanmoins envisagée la possibilité d'aller dans une autre île plus lointaine); II, 17, p. 395 (« Llevaban la mira de su viaje puesta en Inglaterra, donde pensaban tomar el desino que más les conviniese »).

<sup>31</sup> *Persiles*, I, 5, p. 167 : « [...] en la [nave] iban algunos caballeros ingleses que habían venido, llevados de su curiosidad, a ver a España, y habiéndola visto toda, o, por lo menos, las mejores ciudades della, se volvían a su patria ».

<sup>32</sup> *Ibid.*, I, 18, p. 247.

<sup>33</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 66-67 et note 72 p. 326.

<sup>34</sup> *Persiles*, I, 18, p. 243-44 : « –¿Pues cómo es esto [...] que comúnmente se dice, y se tiene por cierto, que en Inglaterra andan por los campos manadas de lobos, que de gentes humanas se han convertido en ellos?

–Esso –respondió Mauricio– no puede ser en Inglaterra, porque, en aquella isla templada y fertilísima, no sólo no se crían lobos, pero ninguno otro animal nocivo, como si dijésemos serpientes, víboras, sapos, arañas y escorpiones: antes es cosa llana y manifiesta que, si algún animal ponzoñoso traen de otras partes a Inglaterra, en llegando a ella, muere; y si de la tierra desta isla llevan a otra parte a alguna tierra, y cercan con ella a alguna víbora, no osa ni puede salir del cerco que la aprisiona y rodea, hasta quedar muerta ».

<sup>35</sup> Voir F. DE THAMARA, *Libro de las costumbres de todas las gentes del mundo...*, 1556, f° 43r : « No cría [Irlanda] animal alguno que sea empecible [dañino], ni aun una araña, ni una rana. Y ya que la traían [aunque la traigan] de otra parte, no se cría, y con solo el polvo que le echan encima, matan cualquiera animal que de otra

terre fatale aux bêtes nocives. En « privant » l'Irlande catholique de cet atout en faveur de l'Angleterre, Cervantès fait donc de cette dernière une terre bénie, alors même qu'elle est majoritairement protestante. Et, par contraste, ce sont l'Espagnol Antonio et l'Italien Rutilio qui voient révélée leur part d'animalité, par leur confrontation à des lycanthropes<sup>37</sup>.

Mais après cette manœuvre d'approche en direction de l'Angleterre, l'île est finalement contournée, sans préavis ou presque<sup>38</sup>. De plus, les descriptions de l'île n'ont trait qu'à sa géographie naturelle, pas à ses villes ni à ses habitants. Son histoire contemporaine est également évitée. Que les deux seuls Anglais nommés dans le roman tirent vraisemblablement leur nom d'un Romain de l'Antiquité et d'une favorite royale du XII<sup>e</sup> siècle tend à placer l'Angleterre dans une sorte d'uchronie. Mais surtout, la chronologie interne au roman permet d'éluder toute considération sur l'anglicanisme. En effet, Marie Tudor régna jusqu'au 17 novembre 1558 ; et c'est avant d'apprendre la mort de Charles Quint, survenue le 21 septembre de la même année<sup>39</sup>, que les héros envisagent de se rendre en Angleterre. D'ailleurs, l'image de l'Angleterre comme une nouvelle Arcadie correspond à la représentation diffusée en Espagne à l'occasion du voyage à Londres entrepris par Philippe II, en 1554, afin de préparer ses noces avec Marie Tudor<sup>40</sup>. Le lecteur est donc en droit de supposer que le royaume est officiellement catholique quand il entre dans l'horizon des protagonistes. Il pourrait même imaginer que c'est l'avènement d'Élisabeth I<sup>ère</sup> et la restauration officielle de l'anglicanisme qui justifient le brusque changement d'itinéraire des héros. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que Cervantès s'est plu à organiser une manœuvre de diversion. Après avoir feint de planifier, après *L'Espagnole anglaise*, un nouveau débarquement en Angleterre, il s'en détourne finalement et explore d'autres territoires et d'autres possibilités littéraires. Ce mouvement le conduit dans l'île voisine de Mauricio et, obliquement, vers l'Irlande.

---

parte sea traído; abejas no se hallan en ella. Es grande la templanza de su cielo, y la fertilidad de la tierra maravillosa, pero la gente es inhumana, salvaje, y cruel » (graphie modernisée).

<sup>36</sup> Voir A. ORTELIUS, *Theatro del'orbe de la tierra*, éd. 1612, f<sup>o</sup> 11 (graphie modernisée) : « Después de las Hébridás están las islas Orcadas [...]. No se engrandece allí ni sierpe ni animal ponzoñoso ». Le même Ortelius note néanmoins que l'Angleterre, tempérée et fertile, « no cría lobos ni animales rapazes » (fol. 12).

<sup>37</sup> Voir notamment M. MONER, 2004.

<sup>38</sup> Seuls deux passages annoncent la possibilité de ne pas faire halte en Angleterre. Voir *Persiles*, I, 17, p. 237 (« Yo [Arnaldo] he dejado apuntado con tu hermano Periandro que nos partamos mañana, o ya para Inglaterra, o ya para España o Francia ») et II, 17, p. 393.

<sup>39</sup> Voir *Persiles*, II, 21, p. 422-23.

<sup>40</sup> Voir E. BORREGO GUTIERREZ, 2003.

Le vieux Mauricio est né dans une île voisine de l’Hibernie, nom latin de l’Irlande. Il est, dit-il, d’une famille ancienne et illustre<sup>41</sup>. Par l’insistance sur la célébrité de ce lignage, le lecteur est probablement poussé à rapprocher Mauricio du clan irlandais des Fitzmaurice, dont le représentant le plus connu en Espagne fut James Fitzmaurice Fitzgerald (mort en 1579). Celui-ci, à partir de 1558, mena la rébellion de la province du Munster contre l’Angleterre et se rendit en Espagne et en France pour demander de l’aide aux monarques catholiques<sup>42</sup>. Mais, à peine amorcée cette identification, le roman la récuse. Certes, Mauricio est catholique, mais il n’est en rien rebelle, et moins encore à l’Angleterre. Sur son île est observée une « coutume barbare » : quand une jeune femme se marie, elle est d’abord offerte à tous les parents du marié<sup>43</sup>. Mauricio réproouve cet usage, mais juge plus prudent de ne pas s’y opposer. Par cette passivité, il s’écarte donc de James Fitzmaurice, qui se soulève contre un état de fait qu’il juge inacceptable. Et quand, sous la pression de sa fille Transila, Mauricio quitte son île, c’est en Angleterre qu’ils se rendent (et pas en Espagne, terre promise pour de nombreux Irlandais<sup>44</sup>). Ils espèrent en effet y « vivre plus pacifiquement »<sup>45</sup>. Et pourtant, cette décision est probablement prise alors que l’Angleterre est redevenue anglicane. Marie Tudor meurt en effet le 17 novembre 1558 et, le 1<sup>er</sup> février 1559, Élisabeth I<sup>ère</sup> restaure officiellement l’anglicanisme. Lorsque, sur l’île aux Ermitages, les personnages du *Persiles* apprennent la mort de Charles Quint à Yuste, survenue le 21 septembre 1558, ils doivent être déjà en décembre, voire au mois de janvier 1559. En effet, un courrier mettait en moyenne quinze jours pour aller de Madrid à Bruxelles<sup>46</sup>. De l’île des Ermitages, Mauricio, Transila et Ladislao partent sur le bateau des Français Renato et Eusebia, qui comptent aussi déposer Arnaldo au Danemark (II, 21, p. 424). Le texte ne dit pas s’ils regagnent directement ou non leur patrie, mais peu importe. Lorsqu’ils quittent celle-ci pour l’Angleterre, l’anglicanisme – déjà dominant sous Marie Tudor – est forcément redevenu la religion officielle. Ce calcul d’apothicaire peut paraître déplacé pour un texte cervantin censé avoir été terminé dans l’urgence, sinon avec désinvolture. Mais de deux choses l’une : soit l’installation de Mauricio et des siens en Angleterre était prévue dans une ébauche précoce du roman, auquel cas elle

---

<sup>41</sup> Voir *Persiles*, I, 12, p. 213 : « En una isla, de siete que están circunvecinas a la de Hibernia, nació yo, y tuvo principio mi linaje, tan antiguo, bien como aquel que es de los Mauricios, que, en decir este apellido, le encarezco todo lo que puedo; soy cristiano católico, y no de aquellos que andan mendigando la fee verdadera entre opiniones [...] ».

<sup>42</sup> Ce rapprochement fut d’abord suggéré par R. SCHEVILL et A. BONILLA, 1914, p. xxxvi.

<sup>43</sup> *Persiles*, I, 12, p. 215-216. Comme l’ont déjà relevé plusieurs critiques, placer ce *ius primae noctis* à proximité de l’Irlande coïncide avec la représentation diffusée de cette île par les cosmographes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Voir I. LOZANO RENIEBLAS, p. 142-143 et C. ROMERO MUÑOZ, *Persiles*, appendice IV p. 720-721.

<sup>44</sup> Voir H. GARCIA HERNAN, 2009, p. 2, 5.

<sup>45</sup> Voir *Persiles*, IV, 8, p. 679.

<sup>46</sup> Voir J. ALCALÁ-ZAMORA QUEIPO DE LLANO, 1975, p. 96.

faisait partie d'un dessein réfléchi ; soit elle a été rajoutée par Cervantès peu avant sa mort, ce qui signifierait encore qu'elle revêtait une véritable importance aux yeux du romancier.

Ce qui serait sous-entendu, c'est vraisemblablement que le catholique Mauricio et sa fille considèrent qu'ils vivront plus sûrement dans l'Angleterre protestante que sur leur île. Cette décision frappe d'autant plus le lecteur, s'il s'attendait à voir dans Mauricio une transposition de James Fitzmaurice. Est-ce à dire que l'anglicanisme est présenté dans le roman comme supérieur au catholicisme ? En réalité, en aucun cas le texte ne propose de substituer une orthodoxie par une autre. Avec l'histoire de Transila et de Mauricio, le roman se concentre plutôt sur les contradictions internes à leur société catholique, entre loi chrétienne et coutumes barbares. Si les gentilshommes anglais du *Persiles* paraissent plus exemplaires que les compatriotes de Transila ou que l'Espagnol Antonio lui-même, ce n'est pas parce qu'ils sont anglicans mais parce qu'ils sont courtois. Cette primauté des considérations éthiques sur les questions confessionnelles est dans le roman une constante, que l'on observe également dans l'épisode relatif à la mort de Taurisa et de ses deux prétendants sur l'« île enneigée ».

Rappelons les faits. Arnaldo annonce d'abord à Auristela qu'il a confié sa dame de compagnie – très malade –, à deux amis, des gentilshommes se rendant en Irlande<sup>47</sup>. Plus tard, ayant échoué sur une île enneigée, Sigismunda et ses compagnons voient débarquer d'un navire deux jeunes gens portant une dame évanouie. Ceux-ci se battent pour obtenir sa main :

[...] saltaron en [la isla nevada] dos, *al parecer, gallardos y fuertes mancebos, de extremada disposición y brío*, los cuales sacaron encima de sus hombros a una hermosísima doncella, tan sin fuerzas y tan desmayada, que parecía que no le daba lugar para llegar a tocar la tierra. [...]

–Este caballero y yo –dijo el uno– *tenemos concertado de pelear por la posesión de esa enferma doncella que allí veis*; la muerte ha de dar la sentencia en favor del otro, sin que haya otro medio alguno que ataje en ninguna manera nuestra amorosa pendencia, *si ya no es que ella, de su voluntad, ha de escoger cual de nosotros dos ha de ser su esposo, con que hará envainar nuestras espadas y sosegar nuestros espíritus*.

[...] Mauricio les respondió que no saldrían un punto de lo que querían; y luego echaron los dos mano a las espadas, *sin querer que la enferma doncella declarase primero su voluntad*, remitiendo antes su pendencia a las armas que a los deseos de la dama. Arremetieron el uno contra el otro, y, *sin mirar reglas, movimientos,*

---

<sup>47</sup> Voir *Persiles*, I, 17, p. 236 (je souligne) : Taurisa, tu doncella, habrá dos días que *la entregué a dos caballeros amigos míos* que encontré en medio dese mar, que en un poderoso navío *iban a Irlanda*, a causa que Taurisa iba muy mala y con poca seguridad de la vida; y como este navío en que yo ando más se puede llamar de cosario [*sic*] que de hijo de rey, viendo que en el no había regalos ni medicinas, que piden los enfermos, *se la entregué para que la llevasen a Irlanda y la entregasen a su príncipe, que la regalase, curase y guardase* hasta que yo mismo fuese por ella ».

entradas, salidas y compases, a los primeros golpes *el uno quedó pasado el corazón de parte a parte*, y el otro abierta la cabeza por medio [...] <sup>48</sup>.

Le crâne fendu, le « vainqueur » se félicite et embrasse Taurisa, lui maculant de sang son visage livide. Finalement, ils meurent tous les trois, les prétendants et leur dame... Quelques pages plus loin, le narrateur apporte une rectification troublante sur l'identité des rivaux :

Izaron velas, lloraron algunos los capitanes muertos, y instituyeron luego uno que lo fuese de todos, y siguieron su viaje, sin llevar parte conocida donde le encaminasen, porque *era de cosarios [sic], y no irlandeses, como a Arnaldo le había[n] dicho, sino de una isla rebelada contra Inglaterra* <sup>49</sup>.

Dans le premier passage cité, les amis d'Arnaldo qui prennent en charge Taurisa apparaissent donc comme de vertueux chevaliers au service d'une dame en détresse. Immédiatement après, nous sommes détrompés : de gentilshommes, ils n'ont que la belle allure ; de chevaliers servants, le goût pour les duels, mais pas la courtoisie. Loin de se soumettre à la volonté de leur dame, ils oublient de la consulter et la laissent mourir dans la neige tandis qu'ils s'étrillent gaîment, sans respecter aucune règle. Et l'un traverse le cœur de l'autre de son épée, dans une des premières variations du roman sur le thème récurrent du sacrifice barbare. Enfin, le troisième extrait paraît destiné à dissiper tout malaise : ces malotrus ne peuvent être irlandais car ils n'ont pas agi en bons catholiques...

Ce repentir voyant n'est sans doute pas le fruit d'une négligence, puisque la correction intervient à quelques pages seulement de l'erreur supposée. Il vise plus probablement à attirer l'attention sur la situation irlandaise. Sans doute Cervantès ne fait-il pas allusion à une autre île réelle. En effet, notaient déjà R. Schevill et A. Bonilla en 1914 <sup>50</sup>, aucune autre île que l'Irlande ne semble avoir été en rébellion contre l'Angleterre, que ce soit dans les années 1557-1559 ou dans la période de rédaction du roman <sup>51</sup>. En revanche, il y eut de nombreuses révoltes anti-anglaises en Irlande après la conquête par les Tudor en 1534, souvent soutenues par Philippe II puis par son fils : notamment celles de Shane O'Neill (1559-1567), celles des Fitzgerald de Desmond (1565-1583) et, surtout, celle menée à partir de 1594 par Hugh O'Neill et Hugh O'Donnell dans la province de Tyrone – « le plus grand défi jamais

---

<sup>48</sup> *Persiles*, I, 20, p. 257-59 (je souligne).

<sup>49</sup> *Persiles*, I, 21, p. 262 (je souligne).

<sup>50</sup> R. SCHEVILL et A. BONILLA, 1914, p. vi. C. ROMERO MUÑOZ, *Persiles*, note 4 p. 262-263, ne voit pas non plus d'autre référent possible pour ce passage. Cervantès aurait une fois de plus mis à contribution sa « fantaisie ».

<sup>51</sup> Rappelons qu'il existe peu de certitudes sur les dates de rédaction du *Persiles*. Mais il est vraisemblable que le roman ait été écrit en deux temps : une conception initiale dans les années 1587-1596 (entre la publication de la traduction des *Éthiopiennes* par Fernando de Mena, en 1587, et la publication de la *Philosophia antigua poética* du Pinciano) ; et une reprise tardive (vers 1614-1615 ?), peut-être encouragée par le succès du *Peregrino en su patria* (1604). Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 305-308.

lancé à la couronne anglaise en Irlande, un défi qui dura neuf longues années »<sup>52</sup>. Nul doute que le souvenir de cette rébellion, condamnée après l'échec cuisant de la flotte espagnole à Kinsale (1602-1603), restait vif en 1617 chez de nombreux lecteurs du *Persiles*. De plus, le duel entre les gentilshommes n'est pas sans rappeler les guerres de clans fratricides qui déchiraient les Irlandais<sup>53</sup>. La mention même de corsaires coïncide avec la représentation de l'Irlande, qui passait au XVII<sup>e</sup> siècle pour le grenier des pirates<sup>54</sup>. Par conséquent, les corsaires qui se battent en duel au lieu de faire soigner Taurisa pourraient donc bien être des gentilshommes irlandais.

Mais alors, faut-il penser que la rétractation du narrateur est le fait d'un Cervantès hypocrite, qui feint de se dédire pour passer la censure et délivrer un message subversif ? Pas nécessairement. Il est vrai que le *Persiles* n'exalte pas l'Irlande catholique contre l'Angleterre anglicane. Mais rien, dans le roman, n'insinue non plus que la rébellion irlandaise soit illégitime, ni qu'il faille préférer le protestantisme au catholicisme. En fait, il semble utile de prendre au sérieux la rectification du narrateur : les prétendants de Taurisa pourraient être irlandais et catholiques. Mais ce qui importe, au-delà de leurs origines, c'est la contradiction entre leurs principes et leur comportement. Or, l'attitude des corsaires amoureux est à l'opposé de celle que l'on pourrait attendre de nobles irlandais, catholiques et rebelles à l'Angleterre. Ces derniers sont censés lutter au nom de leur foi et pour la liberté. Les corsaires, eux, se battent afin de posséder Taurisa, dont ils ignorent la volonté ; et ils la laissent mourir sans la moindre charité.

On mesure à ces épisodes la distance séparant le *Persiles* de *L'Espagnole anglaise*. Si, comme dans sa nouvelle, la dialectique entre irénisme et guerre reste ici centrale, elle ne s'applique plus (ou marginalement) aux relations entre pays ou confessions, mais aux contradictions éthiques au sein de la société catholique elle-même. Il est difficile d'établir si ce changement d'objet correspond aussi à une évolution doctrinale. Mais il permet en tout cas à Cervantès de ne pas se répéter ni de lasser les lecteurs. Il lui sert également à contourner des considérations géopolitiques et religieuses souvent partisans et conjoncturelles, au profit de réflexions de portée universelle. Il contribue enfin à faire du *Persiles* un jeu intellectuel ambitieux, un livre de divertissement qui dialogue constamment avec le contexte historique,

---

<sup>52</sup> Voir H. GARCIA HERNAN, 2009, p. 13 (je traduis).

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 4 et p. 32. Il existait notamment de vieilles rivalités entre les Fitzgerald et les Butler, qui reprirent entre 1567 et 1569 environ. Et en 1595, le clan O'Donnell était divisé entre les pro- et les anti-Anglais.

<sup>54</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 134.

mais en offrant un regard décalé (ou intempestif) sur les événements, susceptible de remplacer les attentes schématiques des lecteurs par une vision complexe de la réalité.

*Arnaldo vs Nemours à Rome, ou l'idolâtrie disqualifiée*

Si la confrontation confessionnelle est évitée dans les eaux britanniques, elle semble s'inviter par surprise au terme du voyage, à une journée de marche de Rome. Pour s'abriter du soleil au zénith, les pèlerins s'avancent dans un bois avenant. Auristela lève les yeux et découvre, suspendu à un arbre, son propre portrait. Aussitôt, le *locus amœnus* se transforme en un lieu cauchemardesque où les herbes versent du sang<sup>55</sup>. Ce sang est celui du prince Arnaldo et du duc de Nemours, qui se sont battus pour l'image d'Auristela. Si cette situation reprend le thème nordique du duel des gentilshommes/corsaires pour Taurisa, elle donne lieu à une variation plus complexe.

Les termes par lesquels Arnaldo et Nemours décrivent ce tableau attestent qu'ils lui confèrent une dimension sacrée : le Français accuse le Danois de profaner des bijoux célestes de ses mains sacrilèges ; Arnaldo s'y refuse, se proclamant le véritable possesseur de cette beauté unique qu'il adore en son âme<sup>56</sup>. Cette sacralisation du portrait d'Auristela se poursuit à l'intérieur de Rome, en particulier avec la vision du tableau en vente dans la *Calle de los Bancos*, qui montre Auristela debout sur le globe du monde, portant une couronne brisée - une composition qui semble partiellement inspirée de l'iconographie de la Vierge de l'Apocalypse. Quant à la prodigieuse multiplication des portraits d'Auristela, copiés en série à partir d'un original fait au Portugal, elle renvoie sans doute aussi aux tableaux de la Vierge, d'autant que, selon le narrateur, il faut être « inspiré par l'esprit divin » pour représenter une pareille beauté<sup>57</sup>.

Du constat de ce culte rendu à l'image d'Auristela, Michael Nerlich tire une lecture allégorique du duel entre Nemours et Arnaldo<sup>58</sup>. Comme le notait déjà André Lubac en 1951, Jacques de Savoie, duc de Nemours (1531-1588), pourrait être le référent historique du personnage cervantin<sup>59</sup>, qui inspira aussi Madame de Lafayette. Mais le *duque de Nemurs*

---

<sup>55</sup> Voir *Persiles*, IV, 2, p. 637.

<sup>56</sup> *Ibid.*, IV, 3, p. 642 « “Salteador de celestiales prendas, no profanes con tus sacrilegas manos la que en ellas tienes. Deja esa tabla, donde está pintada la hermosura del cielo [...]”. “Eso no –respondió el otro peregrino– [...]. Yo sí que soy el verdadero posesor desta incomparable belleza, pues [...] la adoré con mi alma, y he servido a su original con mi solicitud y con mis trabajos” ».

<sup>57</sup> *Ibid.*, III, 1, p. 439.

<sup>58</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 547-564.

<sup>59</sup> Voir A. LUBAC, 1951, p. 121-122. Comme le *duque de Nemurs*, Jacques de Savoie « fit preuve d'indépendance à l'égard du roi en matière de mariage. Quand on voulut lui faire épouser la reine Élisabeth d'Angleterre, il s'y refusa [...] ». Il refusa aussi d'épouser la duchesse de Rohan (qu'il avait pourtant mise



n'est pas un parangon de galanterie. Il renvoie plutôt au contexte français des guerres de religion, éludé dans *La Princesse de Clèves*, et notamment aux deux édits de Nemours (1585 et 1588) ayant interdit le culte protestant. Entre autres canaux d'information, les lecteurs espagnols du *Persiles* pouvaient avoir eu connaissance du premier édit de Nemours, de sa teneur et de ses causes par une longue *relación de suceso* écrite par Pedro Cornejo 1592, qui reçut manifestement une large diffusion en Espagne, puisqu'on en conserve encore aujourd'hui plusieurs exemplaires<sup>60</sup>. Par ailleurs, derrière la figure de Nemours, le lecteur pouvait aussi songer au fils de Jacques de Savoie, Charles-Emmanuel de Savoie-Nemours. Celui-ci, comme son père<sup>61</sup>, lutta activement contre les huguenots et fut chaudement célébré en Espagne par le chroniqueur Pedro Cornejo, pour avoir mené la défense de Paris pendant le siège mené par Henri IV en 1590<sup>62</sup>. Que Nemours soit avant tout présenté comme un prince de sang<sup>63</sup>, alors que le duc historique n'appartenait pas à la famille royale, et qu'il soit la seule figure qui « avant même d'apparaître dans le texte, par personnage interposé, [fasse] trembler même l'intrépide Periandro »<sup>64</sup>, acquiert alors une autre résonance. Ce Nemours, dont la vue

---

enceinte), comme le rapporte L. CABRERA DE CORDOBA, *Historia de Felipe II, rey de España, Historia de Felipe II, rey de España* de, éd. J. MARTÍNEZ MILLÁN et C. J. de CARLOS MORALES, 1998, p. 188 : « En este tiempo hubo en París gran diferencia entre la Casa de Borbón y la de Xatillon con la de Guisa, porque el Duque de Nemours prometió casar con madama de Roan, prima hermana de Juana de Labrit, duquesa de Vandoma, y no cumplía. [...] El Rey les mandó decir mejorasen de vida, porque si no él la mejoraría muy a su costa ».

<sup>60</sup> Voir Pedro CORNEJO, *Compendio y breue relacion de la Liga y Confederacion Francesa: con las cosas en aquel Reyno acontecidas, desde el año de ochenta y cinco hasta el de noventa*, Madrid, P. Madrigal, 1592, f° 9 : « Allí [dans le château de Nemours] los aliados [les Ligueurs] declararon sus voluntades, y pretensiones proponiendo a la Reina todo lo que había sido propuesto en Nancy; y las calamidades y trabajos del pobre y afligido pueblo, que no podía más llevar la insoportable carga. Visto las justas pretensiones de estos Príncipes se inclinó a condescender con ellos, aconsejando a su hijo que hiciese lo mismo y ansina [*sic*] sin partir de allí dentro de pocos días se reconciliaron todos a condición que el mismo Rey sería cabeza de la Liga, y que se romperían las paces hechas con los herejes, y se les publicaría la guerra forzándoles a que dentro de seis meses saliesen del reino o se redujesen y abrazasen la fe Católica a pena de la vida y confiscación de bienes; ítem que se publicase el Santo Concilio de Trento, y se guardase por todas las provincias Católicas de Francia; con otros artículos tocantes a la paz, sosiego y descanso del pueblo ».

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 247 : Jacques de Savoie participe à des campagnes en Lorraine, dans le camp des Ligueurs.

<sup>62</sup> Voir Pedro CORNEJO, *Discurso y breue relacion de las cosas acontecidas en el cerco de la famosa Villa de Paris, y su defensa por el Duque de Nemours, contra Henrique de Borbon* [...], Bruxelles, Roger Velpio, 1591. L'auteur, un clerc militant, admire l'intransigeance du peuple de Paris face aux prétentions de l'hérétique Henri de Navarre. Il juge remarquable que cette Babylone confuse se soit unie pour éliminer tout partisan du Bourbon, et même de la paix. Seul un miracle, écrit-il, peut expliquer de voir les Parisiens « concurrir un acordarse a una voz en querer antes morir que admitir a un herético por Señor, y ver también que si alguno daba a entender lo contrario, sin otra forma de proceso el pueblo lo mataba o echaba en el río, la cual muerte dieron a más de veinte, y a algunos por sólo atreverse a decir que era bien, y necesario a la república hacer las paces con el enemigo: no hay quien de considerarlo no considere la maravilla que Dios en la conservación de este pueblo obró. Los Parisinos eligieron con esta resolución al Duque de Nemours por su Gobernador, y comenzaron a fortificar las murallas [...] » (je souligne). Il est possible que Cervantès ait lu ce texte ou d'autres similaires si, comme le narrateur du *Quichotte*, il lisait tout ce qui lui tombait sous les yeux, jusqu'aux morceaux de papier déchirés dans la rue (*Don Quijote*, I, 9, éd. F. RICO, 2004, p. 85-86).

<sup>63</sup> *Persiles*, III, 13, p. 567-568 : « El duque de Nemurs, que es uno de los que llaman “de la sangre” en este reino, es un caballero bizarro y muy discreto, pero muy amigo de su gusto ».

<sup>64</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 547-548, se référant à *Persiles*, III, 13, p. 567-568.

est en effet précédée de celle du sang versé, pourrait bien servir d'allusion aux violences de la Ligue. Face à lui, Arnaldo pourrait être regardé comme le représentant du protestantisme danois. Et son combat contre Nemours symboliserait une nouvelle « guerre des iconoclastes », au sujet du culte des images et reliques »<sup>65</sup>.

Il me semble probable que Cervantès ait suggéré ces identifications, bien qu'Arnaldo ait l'air indifférent à toute religion. Mais à quelles fins ? Pour M. Nerlich, Cervantès représenterait la supériorité d'Arnaldo sur Nemours, soit du « protestantisme radical » sur le « catholicisme réactionnaire ». De fait, Nemours tombe amoureux de l'image d'Auristela ; il idolâtre ce portrait<sup>66</sup>, lui parle comme à l'original<sup>67</sup> et y voit une relique<sup>68</sup>. Et lorsque, victime d'empoisonnement, Auristela perd sa beauté physique, Nemours l'abandonne lâchement, car il est attaché à sa seule apparence. Feignant de se soumettre, subitement docile, à un mariage arrangé par sa mère<sup>69</sup>, il repartirait satisfait avec le portrait d'Auristela si Persiles ne lui arrachait cette relique... Le narrateur ne manque pas d'ironiser sur ce galant si délicat<sup>70</sup>. Arnaldo, à certains égards, est un amant plus courtois. Jusqu'à sa rencontre avec Nemours, il adore Auristela en son âme, en se passant de tout portrait. Malgré sa position de force, il réfrène toujours son désir, sinon son impatience, et respecte la vertu d'Auristela<sup>71</sup>. Enfin, il résiste plus longtemps que Nemours à la maladie d'Auristela. Quoique tout près de suivre le duc, il attend finalement la guérison de la dame, poussé par « l'amour et son cœur généreux »<sup>72</sup>. En cela, il n'est surpassé que par Periandro, qui refuse que l'on adore Auristela, que l'on prétende en être possesseur et qu'on se batte au nom de son amour.

Ceci étant, il n'est pas évident qu'Arnaldo jouisse réellement de la sympathie de Cervantès<sup>73</sup>. Tout d'abord, on ne peut opposer absolument l'idolâtrie de Nemours pour la beauté matérielle d'Auristela et l'amour d'Arnaldo pour sa beauté spirituelle. Car si Nemours

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 555.

<sup>66</sup> *Persiles*, IV, 3, p. 641 : Nemours « en el [retrato] de Auristela idolatraba ».

<sup>67</sup> *Persiles*, IV, 3, p. 642 : Nemours « se había sentado al pie de un árbol con el retrato en las manos (así hablaba con el muerto como con el original vivo) ».

<sup>68</sup> *Persiles*, IV, 2, p. 638.

<sup>69</sup> *Persiles*, IV, 9, p. 686-687. Ce prétexte est d'autant plus léger que tous savent que le duc, très attaché à son bon plaisir (*muy amigo de su gusto*), refuse de se marier selon la volonté du roi (III, 13, p. 569). Cette préférence du « goût » sur la loi et sur l'intérêt collectif le rapproche d'ailleurs de Bradamiro.

<sup>70</sup> Voir *Persiles*, IV, 9, p. 687 : « Volviósele [el retrato] el duque, con grandes ofrecimientos de poner por él la hacienda, la vida y la honra, y más, si más pudiese [n'a-t-il pas d'âme ?], y desde allí se dividió de los dos hermanos, con pensamiento de no verlos más en Roma. Discreto amante, y el primero, quizá, que haya sabido aprovecharse de las guedejas que la ocasión le ofrecía ».

<sup>71</sup> Voir notamment *Persiles*, IV, 2, p. 639.

<sup>72</sup> Voir *Persiles*, IV, 9, p. 687 : « estuvo muy determinado de acompañar al [duque], si no en su camino, a lo menos en su propósito, volviéndose a Dinamarca, mas el amor y su generoso pecho no dieron lugar a que dejase a Periandro sin consuelo y a su hermana Auristela en los postreros límites de la vida [...] ».

<sup>73</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, note 101 p. 353.

présente le portrait d'Auristela comme une relique et un bouclier qui auraient pu le défendre dans son combat contre Arnaldo, ses tout premiers mots dans le roman disent tout de même qu'il conserve en son cœur un « portrait plus vif et véritable » de sa dame<sup>74</sup>. Face à lui, Arnaldo est également littéraliste, attaché à la surface plutôt qu'aux profondeurs. Longtemps, il a certes adoré Auristela sans la médiation d'images. Mais jamais il ne réalise qu'Auristela n'est elle-même qu'une image de Sigismunda. Malgré les avertissements de Clodio et les multiples indices lui signalant la vérité, il est constamment dupé par les héros, et continue de voir en eux un frère et une sœur. Sacralisant Auristela, il s'arrête à la lettre de sa parole, sans en saisir l'esprit. La foi inconditionnelle d'Arnaldo envers Auristela, son attachement à une lecture littérale de sa parole pourraient-ils être une parodie du dogme luthérien du salut par la foi et de l'attachement protestant à la lettre des textes bibliques ? Une telle hypothèse paraît relever de la surinterprétation. À moins d'imaginer que Cervantès (peut-être mal informé sur la réalité du protestantisme) se soit plu à une caricature. Car, bien sûr, la foi selon Luther n'implique pas une confiance naïve dans le salut, pas plus que le relâchement moral, souvent présenté par les polémistes catholiques comme la conséquence inévitable de ce dogme. Et la lecture littérale de la Bible n'empêche nullement une exégèse attentive à l'esprit des textes. Quoiqu'il en soit, une fois découvert le portrait d'Auristela, Arnaldo ne souhaite pas uniquement empêcher Nemours de l'acquérir, mais bien le posséder lui-même<sup>75</sup> : il devient à son tour idolâtre. Et après avoir affirmé que son âme ne connaîtra pas de repos tant qu'elle ne sera pas unie à son centre, Auristela<sup>76</sup>, il accepte de bonne grâce la main d'Eusebia, sœur cadette de l'héroïne<sup>77</sup>. S'il est moins iconolâtre que Nemours, Arnaldo se satisfait donc lui aussi d'une copie de Sigismunda. Enfin, le prince danois est aussi violent que le duc français. Il participe au trafic des femmes avec les barbares et n'a aucun scrupule à vendre Taurisa comme esclave pour en faire une espionne sur leur île<sup>78</sup>. Et il est tout aussi prompt que

<sup>74</sup> *Persiles*, IV, 2, p. 638 : « Bien hubieras hecho [...] si hubieras alzado un poco más la mano y dádome en mitad del corazón, que allí si que hallaras el retrato más vivo y más verdadero que el que me hiciste quitar del pecho ».

<sup>75</sup> *Persiles*, IV, 6, p. 661 : « Yo sí que soy el verdadero poseedor desta incomparable belleza, pues en tierras bien remotas de la que ahora estamos la compré con mis tesoros y la adoré con mi alma, y he servido a su original con mi solicitud y con mis trabajos ».

<sup>76</sup> *Persiles*, IV, 2, p. 639 : « si no es parando en ti, que eres mi centro, no tendrá sosiego mi alma ». Cette image augustinienne de l'âme aspirant à s'unir à son centre divin est récurrente dans le roman, et constamment contrecarrée : jamais le désir et les âmes des hommes n'atteignent leur but, qu'il s'agisse de Dieu ou du bonheur terrestre. Rendre sensible qu'une « fin », et donc un « sens » absolu, sont inaccessibles dans l'existence et dans le roman, est pour M. GAYLORD, 1983, l'une des réussites majeures du *Persiles*.

<sup>77</sup> *Persiles*, IV, 14, p. 709.

<sup>78</sup> *Persiles*, I, 17, p. 236 : « [...] ni me has preguntado [...] por Taurisa, tu doncella; [...] a ella la traje conmigo, con intención de venderla a los bárbaros, para que sirviese de espía y viese si la fortuna te había llevado a su poder ». Il y a de l'ironie dans ce passage – involontaire de la part d'Arnaldo. Celui-ci se plaint de l'égoïsme

Nemours à se battre pour le portrait. Enfin, Arnaldo croit posséder Auristela sans avoir jamais obtenu d'elle le moindre consentement<sup>79</sup>. Or, il n'y a pas que de l'ingénuité dans cet espoir d'accéder à la propriété d'une dame en se fondant sur le droit du premier prétendant, les fortunes dépensées, les peines endurées ou même le sang versé<sup>80</sup>. Cet oubli de la volonté féminine est un genre de violence (et une violence de genre) qui rapproche Arnaldo de Nemours, des corsaires irlandais (ou non) et même de Bradamiro. Ici encore, brutalité et manque de discernement sont indissociables.

Et si l'on ne peut pas affirmer une supériorité absolue d'Arnaldo sur Nemours, on peut encore moins supposer que leur combat suggère qu'une orthodoxie comme le protestantisme soit préférable au catholicisme. Sans doute le renoncement des trois dames françaises au mariage avec Nemours peut-il se lire comme un « rejet symbolique du catholicisme dogmatique et sectaire par la France »<sup>81</sup>. Mais si, au-delà, Cervantès avait voulu marquer la victoire du luthéranisme, Arnaldo aurait pu épouser l'une des dames françaises - ce dont il s'abstient. En outre, dans la même veine métaphorique, le fait que ces trois dames accompagnent les pèlerins jusqu'à Rome suggère que la France du *Persiles* ne rejette pas l'Église romaine. Et, de fait, Nemours ne représente pas le catholicisme, car tous les catholiques ne partagent pas l'esprit belliqueux de la Ligue ni le culte des images. En réalité, le roman renvoie dos à dos Nemours et Arnaldo. Ils partagent à des degrés divers deux travers apparentés : l'adoration de l'image d'Auristela et la lecture littérale de sa parole (ou de son attitude). Et surtout, ils sont prêts à s'entretuer pour posséder Auristela sans se soucier de son avis, alors que la justice poétique récompense dans le roman les personnages qui respectent la volonté d'autrui. Si l'on veut lire l'épisode comme une allégorie religieuse, la principale conclusion serait donc un rejet de tout fondamentalisme (catholique ou protestant) amenant à tirer l'épée du bourdon pour s'affirmer propriétaire de la vraie foi.

Que *Persiles* soit celui qui achète le portrait d'Auristela dans la *Calle de los Bancos* interdit d'ailleurs toute lecture partisane. En effet, l'appartenance confessionnelle du héros reste ambiguë dans le roman : il vient d'une Islande-Thulé que la vraisemblance voudrait luthérienne (car l'Islande était soumise à la Norvège, qui y avait imposé le culte luthérien),

---

d'Auristela, qui ne se préoccupe pas du sort de Taurisa ; mais il ajoute aussitôt qu'il a lui-même sacrifié la dame de compagnie d'Auristela dans l'espoir de retrouver la trace de sa maîtresse...

<sup>79</sup> *Persiles*, IV, 3, p. 642. Voir aussi IV, 2, p. 639 (« el retrato es mío [...]; tú le has robado [...] ») et p. 641 (« [...] deseme [el retrato], porque me cuesta mucha sangre y de derecho es mío »).

<sup>80</sup> Voir *Persiles*, IV, 3, p. 641 : « deseme [el retrato], porque me cuesta mucha sangre y de derecho es mío ». Notons que la répétition du motif de la dépense – joint à celui du trafic des femmes – pourrait être une parodie du mercantilisme nordique.

<sup>81</sup> M. NERLICH, 2005, p. 553.

mais se dit catholique. Plus précisément, la double foi professée par *Persiles* – la religion « catholique chrétienne » et l’amour de Sigismunda<sup>82</sup> – relativise l’importance des institutions religieuses. Dans le doublon « catholique chrétien », le premier terme a probablement un sens étymologique : *Persiles* est un chrétien universel, un archétype du chrétien. Son amour pour Sigismunda minore également sa révérence pour les dogmes, sans entamer en rien sa foi chrétienne. Car il peut être regardé comme une actualisation de la *caritas* paulinienne.

Quoi qu’il en soit, les rivalités suscitées par les portraits d’Auristela attestent, à mon sens, que l’amour et ses caricatures (l’adoration de l’être aimé ou de son portrait) n’ont pas dans le roman qu’une portée allégorique. Pour paraphraser *La Princesse de Clèves*, nous pourrions dire que, dans le *Persiles*, « l’amour [est] toujours mêlé aux affaires et les affaires à l’amour ». Plus qu’une métaphore, l’amour humain est ici l’autre face de la foi, son symbole<sup>83</sup>. La galanterie, ou l’*ethos* érotique (courtoisie, respect de la liberté de l’être aimé, éloquence et esprit, capacité à lire les silences de l’autre, etc.), est souvent l’aune à laquelle se mesure l’attitude religieuse des personnages, lorsque celle-ci est explicitement évoquée. Et quand elle ne l’est pas, comme dans le cas d’Arnaldo et de Nemours, la galanterie est érigée en critère dominant pour appréhender les personnages. Comme dans l’épisode du duel pour Taurisa, les considérations confessionnelles sont ainsi transcendées par une problématique éthique, de portée plus universelle.

À partir du même motif, le duel entre deux amants pour une dame ou pour son portrait, Cervantès se détourne donc par deux fois de positionnements simplistes en matière religieuse. Non seulement le *Persiles* ne célèbre pas le triomphe du catholicisme méridional sur le protestantisme nordique, mais il insinue donc que certains catholiques peuvent être plus hérétiques qu’un luthérien présumé dans la religion d’amour – la seule qui soit explicitement évoquée dans ces épisodes. Et le roman poursuit ce jeu de déconstruction des horizons d’attente, en révélant peu à peu que le pèlerinage des héros « n’en est pas tout à fait un »<sup>84</sup>, et que Rome n’est pas exactement une Nouvelle Jérusalem.

---

<sup>82</sup> Voir *Persiles*, III, 15, p. 580 : « muero en la fe católica cristiana y la de quererte bien ».

<sup>83</sup> Comme le rappelle le *Trésor de la Langue Française*, le symbole était dans l’Antiquité un « signe, objet matériel ou formule, servant de marque de reconnaissance entre initiés » ; en particulier deux moitiés d’un même objet, divisé dans l’attente d’une réunion future.

<sup>84</sup> Nous empruntons cette formulation à J. CANAVAGGIO, 2003, p. 37.

## B – Rome terrestre, Rome céleste

« *Un pèlerinage qui n'en est pas tout à fait un* » ?

Que la pérégrination des héros n'ait pas toujours été un pèlerinage est annoncé à la fin du roman par Serafido, nous l'avons vu. Mais l'est-il devenu, chemin faisant ? Plusieurs éléments font douter que le voyage ne devienne jamais, en premier lieu, un pèlerinage cultuel. Étudiant la représentation de l'Espagne dans le *Persiles*, Jean Canavaggio note ainsi la rareté des sanctuaires visités par les pèlerins. Ils parcourent certes, dix jours durant, les temples de Lisbonne, puis le monastère de Guadalupe. Mais, contre toute attente, leur parcours ultérieur n'est pas jalonné par les sanctuaires qu'un pèlerin se doit de visiter<sup>85</sup> :

Une fois sortis de Guadalupe, qui revêt dans l'histoire une fonction ambiguë, nos voyageurs, soucieux d'aller au plus pressé, se détournent de ce qui semble être leur préoccupation première. Ils écoutent patiemment une vieille pèlerine leur faire, au chapitre 6, l'éloge de tous les lieux de dévotion qu'elle se propose de visiter, mais déclinent son offre de les y conduire<sup>86</sup> et, arrivés en vue de Barcelone, ils renoncent à faire le détour des « santísimas montañas de Montserrat », se contentant de les vénérer de loin, « sin querer subir a ellas, por no detenerse »<sup>87</sup>.

Et « en dehors de Guadalupe [...], il n'est qu'un seul sanctuaire – Nuestra Señora de Esperanza – où ils font halte en arrivant à Ocaña, et encore cette station n'a-t-elle droit qu'à une mention allusive ». J. Canavaggio en conclut que « le but avoué de cette traversée de la péninsule n'a guère d'incidence sur le choix de leur itinéraire<sup>88</sup> ».

En outre, ajoute M. Nerlich, si la priorité absolue des héros avait été de gagner Rome au plus vite, comme ils l'affirment pour s'abstenir d'accompagner la vieille pèlerine ou de visiter Montserrat, il eût été plus direct de passer par la France ou par l'Allemagne, sans faire de détours par la péninsule Ibérique puis par le sud de la France. Les pèlerins auraient pu emprunter deux voies de dévotion très connues : le bras de la *Via Francigena* qui reliait

---

<sup>85</sup> Voir J. CANAVAGGIO, 2003, p. 25.

<sup>86</sup> *Persiles*, III, 6, p. 484-488. L'itinéraire de la vieille pèlerine semble esquissé pour souligner que le roman s'écarte de ce possible narratif. Les héros ne se consacrent pas comme elle à un pèlerinage cultuel ; mais ils résistent à la vive tentation de se consacrer à des voyages qui ne soient pas motivés par une vraie dévotion. Voir *Persiles*, III, 6, p. 488 : « casi les comenzó a bullir en el alma la gana de irse con ella a ver tantas maravillas ». Ce terme de « merveilles », initialement associé au Septentrion barbare, invite à relever que la fête de Nuestra Señora de la Cabeza, à laquelle se rend la vieille pèlerine, est une survivance du paganisme. Attendue comme la patrie des défenseurs de la vraie foi, l'Espagne apparaît donc plutôt comme une terre à évangéliser. Sur le paganisme de l'Europe méridionale dans le *Persiles*, voir M. NERLICH, 2005, p. 309-313, 627-630 ; et M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 125-129.

<sup>87</sup> *Persiles*, III, 12, p. 556.

<sup>88</sup> *Persiles*, III, 9, p. 312.

Londres à Rome en passant par la France – un trajet proposé par Arnaldo<sup>89</sup> – ou le *Romweg*, ce chemin de Rome parcouru par les pèlerins catholiques même après la Réforme<sup>90</sup>. Plus troublantes sont encore les raisons qui font prendre aux héros l’habit de pèlerin, à Lisbonne :

[...] era tanta la gente que concurría para ver a Auristela, de quien sola había salido la fama de lo que había que ver en todos, que fue parecer de Periandro mudasen los trajes de bárbaros en los de peregrinos, porque la novedad de los que traían era la causa principal de ser tan seguidos, que ya parecían perseguidos del vulgo; además, que para el viaje que ellos llevaban de Roma, ninguno le venía más a cuento. Hízose así, y, de allí a dos días, se vieron peregrinamente peregrinos<sup>91</sup>.

« Pas la moindre motivation religieuse », note M. Nerlich : passer inaperçu et prendre un habit de circonstance sont les seules explications alléguées pour ce changement de costume. Et, significativement, Periandro ne désigne pas leur parcours vers Rome comme un pèlerinage, mais comme un simple « voyage ». « Et c’est pour cela qu’ils sont “peregrinamente peregrinos” : “voyageurs déguisés en pèlerins” »<sup>92</sup>. Du reste, l’étrangeté de ces drôles de pèlerins demeure visible aux voyageurs qui les rencontrent ultérieurement.

Que le voyage des héros soit avant tout une quête amoureuse amène à souligner l’ambiguïté de l’épisode de Guadalupe. D’emblée, comme l’a écrit Mercedes Blanco, l’étonnant déploiement d’ex-voto qui semblent voler dans le monastère s’apparente à une « vision de cauchemar grotesque »<sup>93</sup> :

De tal manera hizo aprehensión estos milagrosos adornos en los corazones de los devotos peregrinos, que volvieron los ojos a todas las partes del templo y les parecía ver venir por el aire volando los cautivos envueltos en sus cadenas a colgarlas de las santas murallas y a los enfermos arrastrar las muletas y a los muertos mortajas, buscando lugar donde ponerlas, porque ya en el sacro templo no cabían, tan grande es la suma que en las paredes cubren<sup>94</sup>.

Sans doute les termes utilisés par le narrateur autorisent-ils à attribuer l’aspect prodigieux de cet espace et de ces icônes à un miracle, à la foi ou à l’imagination : ni la description ni l’histoire ne proposent de solution univoque au lecteur. Mais, complète M. Armstrong-Roche, quoi que nous pensions de l’efficacité de l’icône et de l’intercession de la Vierge dans la vie de ceux – mutilés ou captifs – qui ont déposé leurs ex-voto dans le monastère, l’image et le

---

<sup>89</sup> *Persiles*, I, 16, p. 233.

<sup>90</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 145-147 et p. 151.

<sup>91</sup> *Persiles*, III, 1, p. 435-436 (je souligne).

<sup>92</sup> M. NERLICH, 2005, p. 154.

<sup>93</sup> Voir M. BLANCO, 1995, p. 633 (je traduis).

<sup>94</sup> *Persiles*, III, 5, p. 471-472.

temple se révèlent incapables de libérer Feliciana de sa propre captivité – sa sujétion à la volonté de son père et de son frère. Celui-ci menace même de la tuer à l'intérieur du sanctuaire, lorsqu'il entend Feliciana chanter de sa voix sublime un hymne à la Vierge. C'est ici l'une des ironies les plus notables de cet épisode : « loin de susciter une intercession divine, le temple et l'hymne sont sur le point de sceller le destin » de Feliciana<sup>95</sup>. L'impuissance de l'image mariale et de l'enceinte sacrée face à une violence profanatrice, ainsi que l'étonnante absence de tout religieux jusqu'au dénouement de la crise<sup>96</sup>, confirment donc que, malgré l'indiscutable dévotion d'Auristela, le roman prend ses distances par rapport aux récits de pèlerinage et à l'institution religieuse.

« *Et rien de Rome en Rome n'aperçois* »

Rome elle-même n'échappe pas à cette démarche paradoxographique. Son statut de centre de l'Église catholique est déjà questionné par le fait qu'elle soit le *finis terrae* et l'*Ultima Thulé* de Persiles et Sigismunda, autrement dit « leurs antipodes, le terme exotique de leur route et l'objet de leur quête »<sup>97</sup>. Dans le même temps, leur voyage est aussi en principe un retour vers la patrie spirituelle, un pèlerinage de catholiques vers leur Ville Sainte. Cette représentation d'une Rome idéale est exprimée à distance<sup>98</sup>, et notamment dans le sonnet qu'un pèlerin anonyme déclame quand les héros, découvrant la ville, s'agenouillent et l'adorent « *comme* une chose sacrée » :

¡Oh grande, oh poderosa, oh sacrosanta  
 alma ciudad de Roma! [...]   
 No hay parte en ti que no sirva de ejemplo  
 de santidad, así como trazada  
 de la ciudad de Dios al gran modelo<sup>99</sup>.

Selon ce dernier vers, Rome serait l'actualisation historique de la Cité de Dieu selon saint Augustin. Prononcé juste avant l'entrée dans la ville, ce sonnet réactive chez les lecteurs l'image d'une Nouvelle Jérusalem, Ville Éternelle et Terre Promise. Cet horizon d'attente est

<sup>95</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 234-235 (je traduis). Sur l'épisode de Feliciana de la Voz, sur lequel nous reviendrons, je renvoie aux pages 230 à 245 du même ouvrage.

<sup>96</sup> Voir *Persiles*, III, 5, p. 476 : « Llevólos el corregidor a su casa; regalólos el prior del santo monasterio abundantísimamente [...] ».

<sup>97</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 74 (je traduis).

<sup>98</sup> Voir aussi *Persiles*, II, 7, p. 320 : « aunque Roma es el cielo de la tierra, no está puesta en el cielo ». Voir aussi I, 16, p. 232-233 : « Mi hermana y yo vamos [...] a la santa ciudad de Roma [...]. Si el cielo nos llevare a pisar la santísima tierra y adorar sus reliquias santas [...] ».

<sup>99</sup> *Persiles*, IV, 3, p. 644-645. Pour une étude précise de ce sonnet, resitué dans la tradition des éloges et des satires de Rome, voir J. LARRA GARRIDO, 1999.



celui que promeuvent de multiples vecteurs : les prédications et conseils des prêtres qui préparent leurs ouailles à ce voyage unique ; les *Mirabiliae urbis Romae* et autres guides visant à guider les pas, le regard et la pensée des pèlerins-touristes ; les plans, tableaux et gravures donnant à voir les restes du passé grandiose de la ville ou les nouvelles splendeurs des papes-bâisseurs ; enfin une infinité de textes et de discours qui font que Rome est connue dès avant le départ. Ainsi pris en charge, le pèlerin n'a plus à l'arrivée qu'à reconnaître Rome : à vérifier *de visu* la vérité de l'image ; et si possible à constater avec émerveillement qu'elle dépasse ses attentes<sup>100</sup>. Dans le *Persiles*, l'impatience des pèlerins est aiguisée par la distance parcourue et l'aiguillon du désir amoureux (surtout pour le héros) et celle du lecteur par une série de dilations qui occupent les trois premiers chapitres du Livre IV, alors que la proximité de Rome est affirmée à plusieurs reprises.

Mais les pèlerins comme les lecteurs auraient tort de se précipiter. Le combat sanglant entre Arnaldo et Nemours est une première alerte : la proximité de Rome ne suffit pas à faire régner la *caritas* et la civilité. Puis, à peine prononcé le sonnet en l'honneur de Rome, le pèlerin-poète indique qu'il l'a écrit pour racheter le sonnet antérieur d'un autre espagnol, qui invectivait malicieusement la Ville et ses habitants. Cette précision peut constituer un nouvel avertissement : face à l'image d'une Rome idéale, c'est toute une tradition de satires anti-romaines qui est ainsi discrètement mobilisée. Tous ont donc intérêt à rester sur leurs gardes. De fait, la Rome poétique de la *laus urbis* – la Rome idéale, celle qui devrait être, selon la conception aristotélicienne de la poésie – tranche avec la réalité prosaïque du récit, de l'histoire. Dès le livre premier, Rome apparaît comme un refuge pour les criminels : après avoir séduit la fille d'un gentilhomme siennois, c'est à Rome que prétend l'emmener Rutilio<sup>101</sup>. Plus tard, lorsque le muletier Bartolomé fuit les protagonistes en compagnie de Luisa, fille d'auberge aux mœurs légères, c'est également vers Rome<sup>102</sup>. Les héros eux-mêmes découvrent avant tout la Rome de la prostitution et du ghetto juif ; celle des rufians et de la justice vénale ; la Rome, enfin, des pèlerins friands d'images et de spectacles. Comme l'a relevé I. Lozano Renieblas, les héros rentrent dans la ville par le quartier de l'Hortaccio, assigné aux prostituées ; et le premier Romain qu'ils rencontrent est le Juif Zabulon, dont la femme, une sorcière, empoisonnera Auristela<sup>103</sup>. Lorsqu'ils retrouvent la trace de Bartolomé et de Luisa, c'est pour apprendre qu'ils ont tué le premier mari de Luisa, le Polonais Ortel

<sup>100</sup> Sur l'image de Rome comme « arme pour la Contre Réforme », voir l'étude fascinante de G. LABROT, 1987.

<sup>101</sup> *Persiles*, I, 8, p. 185.

<sup>102</sup> III, 18, p. 600.

<sup>103</sup> I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 186. Sur les « deux visages de Rome », *ibid.*, p. 184-188.

Banedre, et le soldat qui l'avait amenée hors d'Espagne<sup>104</sup> : ces quatre personnages ne semblent avoir été attirés à Rome que pour montrer combien règnent la violence et les passions lascives à la barbe du pape ; et pour pointer la corruption de la justice romaine qui, écrit Bartolomé, n'a rien à envier à celle d'Espagne<sup>105</sup>. Dès l'entrée dans la ville, les héros doivent aussi affronter des foules de pèlerins, attirés par le jubilé. Celles-ci sont présentées comme avides de contempler la beauté d'Auristela, de Constanza et des trois dames françaises, plutôt que mues par la dévotion<sup>106</sup>.

Enfin, la figure dominante à Rome est Hipólita, une belle et riche courtisane associée aux valeurs de l'art et de la sensualité, mais qui souffre d'un remarquable vide éthique. Dans le nom de cette courtisane prête à tout pour séduire Persiles, M. Armstrong-Roche suggère de voir l'annonce de son destin : à travers ce personnage, Cervantès renverrait (comme le fit notamment Arioste dans le *Roland Furieux*) à Hippolyte, la reine des Amazones que défait Hercule dans le neuvième de ses travaux<sup>107</sup>. Le premier argument plaidant pour ce rapprochement est le fait que les courtisanes romaines prenaient d'ordinaire un surnom d'origine classique ; or l'Hippolyte la plus connue dans les lettres antiques était une reine des Amazones. Par ailleurs, les Amazones et les Scythes étaient deux représentations paradigmatiques de la barbarie pour Hérodote et les Grecs anciens ; et ce motif des Amazones est précédé d'une allusion aux « femmes barbares de Scythie » (III, 11, p. 545). Enfin, l'épisode semble suivre de près et réécrire plaisamment le mythe d'Hercule. Modèle suggéré des héros dès le titre du roman, Hercule le civilisateur est le héros du *bivium*, qui choisit le sentier étroit de la vertu en sacrifiant la voie spacieuse des plaisirs. Dans le neuvième de ses travaux, il est chargé de conquérir la ceinture de l'Amazone Hippolyte. Hercule tue celle-ci et rapporte la ceinture à Eurysthée. Dans le roman, on observe une série de renversements comiques : le héros cervantin triomphe d'Hipólita par la fuite et non par le combat ; il vient à bout de cette épreuve en laissant derrière soi son chapeau, son bâton de pèlerin et sa ceinture, et non en remportant celle de son adversaire ; il ne tue pas son adversaire mais lui accorde le pardon ; enfin, les travaux d'Hercule sont partagés entre *Persiles* et Sigismunda, qui ne

<sup>104</sup> *Persiles*, IV, 5, p. 652-654.

<sup>105</sup> *Persiles*, IV, 5, p. 654-655 (je souligne) : « [...] Y advierto a vuesa merced, señor mío, que *los jueces desta tierra no desdican nada de los de España: todos son corteses y amigos de dar y recibir cosas justas*, y que, cuando no hay parte que solicite la justicia, no dejan de llegarse a la misericordia; [...] estamos [...] *comidos de chinches y de otros animales inmundos, que son muchos por pequeños* [...]. Y, sobre todo, nos tienen ya en cueros y en la quinta esencia de la necesidad solicitadores, procuradores y escribanos, de quien Dios nuestro señor nos libre por su infinita bondad. Amén [*sic*]». La vénalité de la justice s'observe aussi chez les gardes suisses (IV, 7, p. 673) et chez le gouverneur lui-même (IV, 6, p. 662-663).

<sup>106</sup> Voir *Persiles*, IV, 3, p. 646 ; IV, 4, p. 648 ; IV, 6, p. 660-662.

<sup>107</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 88-90.

doivent pas choisir entre la vertu et le plaisir, mais parvenir à les combiner par leur union finale. Si l'on accepte ce raisonnement, l'un des principaux « travaux » de *Persiles* consiste donc à vaincre Hipólita, personnification de la barbarie qui domine la vie romaine.

Cette interprétation séduit d'autant plus qu'elle corrobore l'idée du même critique selon laquelle le *Persiles* représente l'Europe comme un Nouveau Monde barbare. En effet, dans la tradition mythographique et géographique, l'Europe est la seule partie du monde épargnée par les Amazones, qui constituent une inversion radicale de l'ordre établi dans les civilisations occidentales. Aux trois sortes d'Amazones décrites par les Anciens (en Scythie, en Afrique et en Asie, sur les rives du Thermodon), les découvertes modernes viennent d'en ajouter une quatrième, avec les Amazones d'Amérique. Comme l'écrit Frank Lestringant, « la grille est désormais remplie ; chaque continent, autour de l'Europe chrétienne et à l'exception, bien sûr, de celle-ci, aura ses Amazones. Sur ce point comme sur d'autres, le savoir a trouvé sa perfection dans la découverte d'un monde qu'il n'avait pas pressenti »<sup>108</sup>. Le *Persiles* trouble cette certitude, puisque les Amazones n'y apparaissent pas sur l'île Barbare, aux échos américains, mais bien au cœur de Rome.

Finalement, la consécration définitive de Rome comme une « nouvelle île Barbare dans un déguisement chrétien »<sup>109</sup> survient après l'annonce de l'arrivée imminente de Maximino, potentiellement dangereuse pour les héros. Hipólita offre alors sa fortune à Periandro et lui propose de l'emmener avec Auristela à Naples. Mais, submergé par la cupidité et par la jalousie, Pirro, le rufian d'Hipólita, transperce de part en part le héros d'un coup d'épée<sup>110</sup> - un sacrifice romain qui répond à ceux de l'île Barbare. Nouveaux venus qui cherchent Rome en Rome, *Persiles* et Sigismunda n'y trouvent guère de traces de la grandeur romaine. Et, à la différence de Janus Vitalis, dont l'épigramme de 1553 inspira notamment du Bellay et Quevedo (qui voyagea à Rome en 1617, année de publication du *Persiles*)<sup>111</sup>, ce n'est pas la désolation matérielle de la ville qu'ils constatent - une ville ravagée par le temps et par le sac de Rome en 1527 -, mais sa ruine morale. Dans cette vision d'une Rome dépravée, personnifiée par une courtisane, faut-il donc voir une condamnation de *Roma orbis meretrix*, d'une cour papale corrompue ?<sup>112</sup> Certains éléments, dans la topographie romaine du *Persiles*, suggèrent en effet que l'objet prioritaire du roman n'est pas de célébrer

---

<sup>108</sup> F. LESTRINGANT, 1991, p. 115.

<sup>109</sup> M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 95 (je traduis).

<sup>110</sup> *Persiles*, IV, 13, p. 708-709.

<sup>111</sup> Voir J. MEDINA CASANOVAS, 2010.

<sup>112</sup> Cette thèse est soutenue par M. NERLICH, 2005, p. 358-362.

l'institution catholique<sup>113</sup>. Les héros font bien le tour des Sept Églises, mais il s'agit d'un passage obligé, sur lequel s'ouvrent les *Mirabiliae orbis Romae* ; et l'intérieur d'aucune église n'est décrit dans le roman<sup>114</sup>. La basilique Saint-Pierre elle-même est passée sous silence, alors que le temple de Saint-Paul-hors-les-murs, significativement, est désigné comme « presque le plus grand d'Europe »<sup>115</sup>. De plus, c'est justement devant ce Saint-Paul, hors de Rome, que sont mariés les héros (sans l'intervention d'aucun prêtre). Enfin, le récit ne s'achève pas là, mais esquisse un retour vers le Septentrion, signe que tous les chemins ne s'arrêtent pas à Rome.

Loin de clamer la supériorité du Sud catholique sur le Nord païen ou protestant, le roman renverse ce schéma attendu. En effet, la corruption de Rome rehausse l'exemplarité des héros. Car ce sont ces Septentrionaux qui incarnent le mieux la civilité et le christianisme que Rome est censée abriter. Venus recevoir des leçons, ce sont pourtant eux qui offrent à Rome une leçon d'exemplarité<sup>116</sup>. C'est là une nouvelle version de la défaite de Rome face aux Goths – après celles de 410 et de 1527, respectivement infligées par les Wisigoths d'Alaric et les troupes impériales. Pour justifier les voies de Dieu contre les païens prompts à blâmer le Christianisme pour le sac du roi wisigoth Alaric, en 410, l'évêque d'Hippone disait dans *La Cité de Dieu* que Rome n'a pas été punie pour sa nouvelle religion mais pour sa déchéance morale persistante. De façon similaire, dans le *Diálogo de las cosas acaecidas en Roma*, Alfonso de Valdés dédouanait Charles Quint des exactions commises par les lansquenets allemands (gothiques) en les présentant comme un nouveau châtiment divin sanctionnant les abus de l'Église, et de la cour pontificale en particulier<sup>117</sup>. Le *Persiles*, lui, représente la supériorité de héros gothiques (de la Gothie des frères Magnus ou de Jordanès) sur une Rome dominée par des coutumes barbares ; mais il se distingue des textes antérieurs en confrontant des Goths pacifiques à des Romains violents.

Finalement, le coup de grâce semble asséné à Rome lorsqu'il est suggéré que ces donneurs de leçons pourraient être protestants. Initialement, dans le Septentrion, le catholicisme des héros est clairement affiché<sup>118</sup>. Mais cette certitude se lézarde à mesure que

<sup>113</sup> Sur l'espace minime apporté dans les neuf chapitres romains du *Persiles* à la Rome papale, voir M. NERLICH, 2005, p. 428-430.

<sup>114</sup> Pour une présentation de ces guides urbains à destination des pèlerins-touristes, voir l'introduction par T. EGIDO à la réédition en fac-simil (2001) de *Las cosas maravillosas della sancta ciudad de Roma* (1647).

<sup>115</sup> *Persiles*, IV, 13, p. 707 (« la iglesia y templo, magnífico y casi el mayor de la Europa, de San Pablo »), cité par M. NERLICH, 2005, p. 206.

<sup>116</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2004, p. 1135.

<sup>117</sup> Voir A. DE VALDÉS, *Diálogo de las cosas acaecidas en Roma* (1541-1545), 1992.

<sup>118</sup> Voir *Persiles*, I, 5, p. 171 ; I, 1, 129 ; et II, 1, p. 279.

Rome se rapproche. Sont d’abord évoquées les cérémonies boiteuses (*torcidas ceremonias*<sup>119</sup>) pratiquées à Frisland, Sigismunda étant qualifiée de semi-païenne (*medio gentil*<sup>120</sup>). Puis, par trois fois, à la toute fin du récit, le précepteur de *Persiles* revient sur cette idée :

En este tiempo, le tuvo Auristela de informarse [en Roma] de todo aquello que a ella le parecía que le faltaba por saber de la fe católica; a lo menos, de aquello que en su patria *oscuramente se platicaba*<sup>121</sup>.

[...] por haber nacido [Auristela] en partes tan remotas, y en tierras adonde la verdadera fe católica no está en el punto tan perfecto como se requiere, tenía necesidad de acrisolarla en su verdadera oficina<sup>122</sup>.

Abrazóla [a Sigismunda] la reina [Eustoquia, de Tile], contó su respuesta a *Persiles*, y entre los dos concertaron que se ausentasen de la isla antes que su hermano viniese, a quien darían por disculpa, cuando no la hallase, que había hecho voto de *venir a Roma a enterarse en ella de la fe católica, que en aquellas partes setentrionales andaba algo de quiebra* [...]<sup>123</sup>.

Si, dans les premières citations, l’imperfection du catholicisme de Sigismunda semble être imputée à la permanence du paganisme dans des régions lointaines mal évangélisées (conformément aux écrits d’Olaus Magnus ou à plusieurs récits de voyages publiés par Ramusio), l’ultime précision pointe plutôt dans une autre direction. La foi catholique, dit Serafido, « en aquellas partes setentrionales anda [...] algo de quiebra ». Ce dernier terme ne dit pas seulement un manque mais une perte, sinon une faillite. Dans la définition proposée par le *Diccionario de Autoridades* (1737), on trouve d’ailleurs une citation de 1612, attestant que le terme désignait alors un schisme religieux, précisément imputable à la « superbe gothique »<sup>124</sup>.

Comme le note C. Romero, il y a fort à parier que le lecteur avisé devait aussitôt voir une allusion à la Réforme dans l’expression de Serafido<sup>125</sup>. En une seule phrase, le lecteur

---

<sup>119</sup> *Persiles*, III, 1, p. 434.

<sup>120</sup> *Persiles*, IV, 6, p. 658.

<sup>121</sup> *Persiles*, IV, 5, p. 656.

<sup>122</sup> *Persiles*, IV, 5, p. 641-652.

<sup>123</sup> *Persiles*, IV, 12, p. 703.

<sup>124</sup> Voir le *Diccionario de Autoridades* (1737) : « QUIEBRA. Vale tambien pérdida ò menoscabo de alguna cosa. Lat. Imminutio, iactura. Puente. *Conven. lib. I, cap. II. § 3.* Condescendiendo el Pontifice con la soberbia Góthica, y contentandose con que en la Fé no huviesse quiebra ». La citation de Fray Juan de la Puente est tirée du *Tomo primero de la conveniencia de las dos Monarquías Católicas, la de la Iglesia romana y la del Imperio español, y defensa de la precedencia de los Reyes Católicos de España a todos los reyes del mundo. Al gloriosísimo Filipo [III] Ermenegildo, nuestro señor, emperador de las Españas y señor de la maior Monarquía que an tenido los hombres desde la creación hasta el siglo presente*, Madrid, Imprenta Real, 1612. Comme l’indique son titre, ce traité visait à célébrer la mission providentielle de la papauté et surtout de la Monarchie hispanique, en s’appuyant sur les prophéties d’Isaïe. Voir P. FERNANDEZ ALBALADEJO, 2007, p. 141-142.

<sup>125</sup> *Persiles*, note 12 p. 703. Comme l’a relevé M. NERLICH, 2005, p. 200-203, C. Romero, qui défend une lecture « tridentine » du *Persiles*, résiste d’abord à l’idée que les héros viennent de pays protestants, avant de s’y rallier

reçoit donc deux informations de poids : non seulement le pèlerinage des héros à Rome n'était initialement qu'un prétexte, mais ils viennent de terres protestantes. En effet, si Thulé se laisse identifier avec l'Islande, alors le royaume de Persiles sera censé être luthérien. De fait, l'Islande est alors soumise à la Norvège, qui y avait imposé cette religion officielle. Cette domination norvégienne est d'ailleurs corroborée par le fait que Serafido et Rutilio, aux abords de Rome, parlent devant Persiles « la langue de la Norvège », « le langage de sa patrie »<sup>126</sup>. Et il en va de même pour l'île de Sigismunda, dont le nom n'est pas sans rappeler la Frise ou Friesland, dans les Provinces-Unies – un rapprochement du reste favorisé par Botero lorsqu'il écrit que les Flandres sont baignées par l'océan Septentrional. Puisque, selon les géographes, Frislande est également dominée par la Norvège<sup>127</sup>, elle aussi devrait être protestante, en vertu du principe *cuius regio, eius religio* généralement appliqué dans le roman. Les déclarations finales de Serafido semblent donc être le pendant inversé des professions de foi catholiques réalisées *in extremis* par les personnages : elles sont énoncées à la toute fin du récit, comme s'il en allait de l'âme du roman. La supériorité du protestantisme sur le catholicisme romain est-elle alors le mot de la fin du *Persiles*, l'ultime codicille apporté par Cervantès à son testament spirituel ? Il serait tentant de renouer avec la thèse d'Américo Castro d'un romancier hypocrite : voulant miner l'Église tridentine, il aurait fait tenir à ses personnages quelques credo orthodoxes pour leur faire gagner Rome à travers les lignes de défense de la censure...

Mais le fait que le *Persiles* ne soit pas un manifeste tridentin ne signifie pas qu'il soit une diatribe anticatholique. Car la corruption romaine n'est pas seulement vilipendée par les pamphlets protestants ; elle est aussi dénoncée par les réformateurs catholiques – notamment dans la littérature érasmiste espagnole, après le sac de Rome et, même après la Réforme catholique et le durcissement des lignes confessionnelles, dans le *Guzmán de Alfarache*, de Mateo Alemán<sup>128</sup>. Le *Persiles* n'est pas qu'un jeu de massacre. Déconstruire le triomphalisme tridentin que son canevas suggère n'est qu'un versant du texte. Dans le même temps, il dessine les contours d'une autre Chrétienté possible. Refaisons donc en sens inverse le chemin parcouru, pour voir ce qui n'est pas détruit au passage de ces héros non-violents.

---

après la dernière déclaration de Serafido. Ce changement d'attitude de l'éditeur illustre peut-être le processus auquel Cervantès souhaitait soumettre le lecteur. Partant d'un horizon d'attente fermement espagnol et catholique, celui-ci était amené à changer de perspective, à se décentrer au profit d'une vision moins partisane.

<sup>126</sup> *Persiles*, IV, 12, p. 698.

<sup>127</sup> Voir notamment G. BOTERO, *La descripción de todas las provincias y reynos del mundo...*, trad. J. REBULLOSA, 1603, f° 321v. Ou G. MERCATOR, *Atlas minor* (1609), éd. fr. de 1630 : « Frislandia, Isle incognuë aux anciens, est plus grande que l'Hybernie [...]. Elle obeït au Roy de Norvege [...] ».

<sup>128</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 95-96.

*Les deux visages de Rome*

Pour commencer, Rome est confirmée dans son rôle de centre formel de l'Église. Nous en avons une première manifestation, ambiguë et paradoxale, avec l'épisode du tableau de la *Calle de los Bancos*. Celui-ci, rappelons-le, représente une femme aux traits d'Auristela, debout sur une sphère et portant sur la tête une couronne scindée en deux<sup>129</sup>. Cette image mystérieuse résiste à l'interprétation. Néanmoins, comme l'a proposé M. Nerlich, il est possible que ce tableau, pour lequel se battent Arnaldo et Nemours, « signifie l'Église, dont la couronne/l'empire est partagé en deux, protestants et catholiques, et [que] ce partage n'est pas une catastrophe, vu que l'ensemble est beau comme le monde, sur lequel est posée l'incarnation de l'Église, belle comme Vénus »<sup>130</sup>. Or cette image de l'Église restera finalement à Rome. En effet, le gouverneur de la ville, attiré par l'altercation entre Arnaldo et Nemours et par les richesses qu'ils exhibent, saisit le tableau. Persiles l'achète néanmoins (à prix raisonnable, car il ne vénère pas l'image)<sup>131</sup>. Puis il le cède au gouverneur, qui le convoite pour enrichir le patrimoine artistique de Rome<sup>132</sup> : en le donnant à un tel propriétaire, dit Persiles, le tableau jouirait de toute la *honra* (honneur et honnêteté) possible. Cet éloge est quelque peu paradoxal, puisque le gouverneur passe pour corrompu<sup>133</sup>. S'il est malgré tout honorable de lui confier le portrait, ce n'est pas seulement en raison du prestige de la fonction de gouverneur et de la grandeur de Rome. C'est aussi parce que cette solution interdit à Arnaldo et Nemours de revendiquer la possession d'Auristela. Car le gouverneur veut être maître du seul portrait, pas de la dame elle-même. Paradoxalement, la vénération du gouverneur pour les images, l'apparente indifférence à la spiritualité chez ce représentant du pouvoir temporel à Rome (bien plus visible que l'autorité religieuse dans le *Persiles*) semblent justifier que Rome demeure la tête de la Chrétienté. Arbitre – intéressé – entre les protestants et les catholiques radicaux, cette Rome temporelle les empêche de se prétendre détenteurs de la vraie foi ; elle constitue le dépôt où est conservée pour tous l'image du sacré. Mais l'original du portrait – et donc le sacré lui-même – n'est pas renfermé pour autant dans

---

<sup>129</sup> Voir *Persiles*, IV, 6, p. 556-660.

<sup>130</sup> Voir M. NERLICH, 2003, p. 155 (inséré dans M. NERLICH, 2005, p. 371). Notons que M. NERLICH, 2005, p. 371-372 et p. 559-561, étoffe lui-même cette lecture en soulignant la polysémie de ce tableau aux modèles multiples (Vénus, Fortune, Andromède, la Vierge, l'Église et Auristela elle-même).

<sup>131</sup> *Persiles*, IV, 6, p. 662-663.

<sup>132</sup> Voir *Persiles*, IV, 7, p. 675 : « El gobernador dijo que él se quería quedar con él [el retrato] por el tanto, por añadir con él a Roma cosa que aventajase a las de las de los más excelentes pintores que la hacían famosa ».

<sup>133</sup> Voir *Persiles*, IV, 6, p. 662-663 : « Quedóse el pintor confuso, viendo menoscabadas sus esperanzas y su hacienda en poder de la justicia, donde jamás entró alguna que, si saliese, fuese con aquel lustre con que había entrado. Acudió el pintor a buscar a Periandro y a contarle [el] temor que tenía no se quedase el gobernador con el retrato [...] ».

la Ville. À la fin du récit, Sigismunda repart vers le Nord, vers un Septentrion qui est moins un territoire réel qu'un espace mental.

De plus, si Rome n'est pas représentée comme une Nouvelle Jérusalem, elle n'est pas non plus une simple reproduction de l'île Barbare. Comme l'a démontré M. Armstrong-Roche<sup>134</sup>, son image dans le *Persiles* est plutôt conforme au modèle augustinien des deux villes : la cité de Dieu et la cité terrestre. La Rome céleste, siège de la loi chrétienne et de la moralité, n'est pas seulement présente dans le sonnet du pèlerin-poète. Dans la Rome terrestre où règne l'amour de soi (la *cupiditas* d'Augustin), l'idéal de la cité céleste (créée par l'amour de Dieu, ou *caritas*) conserve des porte-parole en les pénitenciers qui catéchisent Auristela<sup>135</sup>. Controversées dans la critique<sup>136</sup>, leurs leçons énoncent ce que Rome aurait pu enseigner aux protagonistes : une sorte de Loi chrétienne faisant pendant à la Loi Barbare. Or, ces représentants de l'Église ne formulent pas un credo officiel. Se concentrant sur les principaux « mystères de la foi »<sup>137</sup>, ils déplacent l'accent depuis le dogme vers l'éthique, conformément à une sensibilité paulinienne accordant la prééminence à l'esprit sur la loi, à la *caritas* sur le rite ou l'institution. Ils accordent un relief particulier à l'Incarnation, présentée comme un modèle pour la pratique de l'empathie ; et des sept sacrements que le Concile de Trente rendrait officiels, ils ne mentionnent qu'un seul, la *penitencia*. Or ce terme, selon le *Tesoro de la lengua* de Covarrubias, désigne aussi bien la vertu du repentir que le sacrement de la confession. On pourrait donc en conclure avec M. Armstrong-Roche que l'empathie et le repentir, traductions éthiques de l'Incarnation et de la pénitence, fonctionnent dans le roman comme des principes moraux à l'aune desquels peut être évaluée l'action des personnages, quelle que soit leur origine<sup>138</sup>.

Or, justement, les chapitres romains du *Persiles* ne se contentent pas d'opposer les habitants de la cour papale (apparemment hermétiques à cet esprit chrétien) et les héros gothiques (« imparfaitement » catholiques mais exemplaires). Dans les épreuves jumelles qu'affrontent les protagonistes à Rome – la tentation de la vie monacale pour Auristela, celle

<sup>134</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 83-87.

<sup>135</sup> Voir *Persiles*, IV, 5, p. 657-658. Notons que *Persiles* n'est mentionné qu'à la fin de l'exposé, comme si une arrière-pensée avait conduit Cervantès à l'ajouter au terme de ce développement.

<sup>136</sup> Pour C. ROMERO MUÑOZ, 2002, p. 748, il faudrait y voir le « symbole de l'Église tridentine ». Selon C. ALBERTO MOREYRA, 1976, il s'agirait au contraire de l'esquisse d'une doctrine hétérodoxe, d'inspiration socinienne. Pour sa part, M. NERLICH, 2005, p. 209-219, y voit un texte délibérément ambigu, où Cervantès évoquerait les principaux conflits de l'époque entre catholiques et protestants, ou ceux de l'histoire espagnole entre catholiques et ariens d'une doctrine hétérodoxe. Dans ces leçons qui ne sont pas un credo, il relève en particulier l'étonnante absence du Saint-Esprit et celle de la Vierge, ainsi que l'insistance sur la question de la *penitencia*, au centre des controverses entre catholiques et protestants.

<sup>137</sup> Voir *Persiles*, IV, 5, p. 65.

<sup>138</sup> M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 87.



de la sensualité pour Periandro –, Rome n'est pas uniquement une antagoniste. Dans le cas d'Auristela, les leçons des pénitenciers jouent aussi le rôle d'adjuvant ; et face à Periandro, il n'est pas impossible qu'Hipólita finisse par se convertir par amour. Dans la crise de spiritualité d'Auristela, ces leçons semblent d'abord l'élément déclencheur d'une crise profonde. Car c'est après avoir été catéchisée qu'elle se met à « adorer » la chasteté<sup>139</sup>. Le danger latent dans cette adoration devient manifeste quand, ayant échappé de peu à la mort, elle souhaite se retirer dans un couvent pour gagner le ciel au plus vite, malgré son amour pour Periandro<sup>140</sup>. Comme l'a pointé M. Nerlich et démontré M. Armstrong-Roche, dont je résumerai l'analyse<sup>141</sup>, ce ne sont pas là des raisons très orthodoxes pour une vocation. Telle qu'elle est présentée par Auristela, cette aspiration à la pure transcendance ne relève pas d'une affirmation positive mais plutôt de la volonté d'échapper à une vie d'adversité. Et surtout, son dénigrement du monde la conduit à agir de façon bien peu charitable. Car, bien qu'elle admette que vivre avec Periandro ne l'empêchera pas d'aller au ciel, elle estime qu'elle l'atteindra plus vite sans sa compagnie. Et, non contente d'affirmer qu'elle se doit plus à soi-même qu'à quiconque<sup>142</sup>, elle avance que tous les moyens sont bons pour elle afin d'atteindre la gloire de Dieu<sup>143</sup>. Enfin, lorsqu'elle suggère que, parmi ces saints moyens figurent la charité, la pudeur et la virginité<sup>144</sup>, elle offre une grossière réécriture des trois vertus théologiques – qui exclut la foi et l'espérance – et interprète de travers la seule vertu canonique qu'elle ait citée, puisque elle fait jouer l'honnêteté et la virginité contre la charité envers Periandro. Ainsi, Auristela démontre à Rome qu'elle-même n'est pas au-dessus de quelque accès de barbarie – si l'on entend par barbarie le non-respect de l'humanité d'autrui, comme semble le faire implicitement Cervantès<sup>145</sup>. Cette absence d'égards se manifeste finalement quand elle offre sa propre sœur à Periandro, se prêtant ainsi à une sorte de trafic humain dont elle-même avait été victime. Finalement, ce n'est pas lorsqu'elle annonce son désir d'une vie monastique qu'Auristela devient héroïque et exemplaire, mais lorsqu'elle accède à l'amour de

<sup>139</sup> Voir *Persiles*, IV, 6, p. 658 (je souligne) : « [...] si, medio gentil, amaba Auristela la honestidad, *después de catequizada la adoraba*, no porque viesse iba contra ella en casarse, sino por no dar indicios de pensamientos blandos, sin que precediesen antes o fuerzas, o ruegos ».

<sup>140</sup> Voir *Persiles*, IV, 10, p. 692 : « Querría agora, si fuese posible, irme al cielo sin rodeos, sin sobresaltos y sin cuidados [...] ».

<sup>141</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 368-370 et surtout M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 103-110.

<sup>142</sup> *Persiles*, IV, 11, p. 693.

<sup>143</sup> *Persiles*, IV, 10, p. 691 : « todos los medios que para este fin se encaminan son los buenos, son los santos ».

<sup>144</sup> *Ibid.*

<sup>145</sup> Cervantès anticiperait ainsi de quatre siècles la définition par Tzvetan Todorov d'une barbarie « universelle », par opposition aux multiples sens relatifs qu'il revêt dans le temps et l'espace. Pour Todorov, « les barbares sont ceux qui nient la pleine humanité des autres », qui se conduisent « comme si les autres n'étaient pas humains, ou entièrement humains » ; par opposition, « est civilisé, en tout temps et tout lieu, celui qui sait reconnaître pleinement l'humanité des autres ». Voir T. TODOROV, 2008, p. 33 et 40. Nous y reviendrons au chapitre XIII.

Periandro. Elle renoue alors ainsi avec toute une partie d'elle-même qu'elle s'apprêtait à sacrifier au nom de son « rêve inhumain [car cruel et impossible] de la transcendance »<sup>146</sup>. Les paradoxes s'accroissent donc dans cet épisode : Auristela cède provisoirement à une forme de barbarie lorsqu'elle passe de « semi païenne » à « catéchisée ». Mais cet égarement est dû à une mésinterprétation des leçons des pénitenciers, qui ne disent rien de la supériorité de la vie monastique. Et Auristela surmonte finalement ses propres penchants à la barbarie – amour-propre et cruauté – par l'expérience du repentir et de l'empathie, c'est-à-dire en appliquant tardivement et sans doute inconsciemment les leçons des pénitenciers. Il y a donc là une complémentarité entre Rome et Auristela. Sans en être responsables, les pénitenciers déclenchent une forme de barbarie qui était latente chez l'héroïne, mais lui fournissent aussi l'antidote lui permettant de surmonter cette crise. Réciproquement, Auristela fait ressortir la corruption d'une Rome qui cherche à la détruire, mais elle finit aussi par incarner les principes éthiques promus par l'Église via les pénitenciers.

Plus encore, en acceptant le mariage, Auristela fait coïncider les deux grands modèles qui lui ont été attribués à Rome : Vénus<sup>147</sup> et Marie<sup>148</sup>. Elle incarne l'union idéale de l'érotisme et de la pureté – car la volupté n'est pas envisagée dans le roman comme une souillure, mais comme une force neutre ou ambivalente<sup>149</sup>. Cette « hypostase de Vénus et de Marie » – de « Vénus, mère d'Énée et Marie, mère de Jésus », souligne Michel Moner<sup>150</sup> – laisse rêver à une refondation de Rome et de son Église. Si, pour affirmer la continuité de la Rome éternelle, la Rome papale a christianisé le patrimoine païen, l'entrée à Rome d'Auristela-Marie-Vénus signifierait, par inversion, une re-christianisation de la Rome papale par les héritiers de la culture païenne. Il serait donc justifié qu'Auristela, l'Étoile d'Or, devînt alors Sigismunda, la Bouche Victorieuse<sup>151</sup> : sa victoire sur l'amour-propre serait aussi une victoire de l'amour sur la Rome d'Hipólita, d'*Amor* sur *Roma* ou, si l'on veut, de la *caritas* de la Rome céleste sur la *cupiditas* de la Rome terrestre.

<sup>146</sup> M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 107.

<sup>147</sup> Voir *Persiles*, IV, 3, p. 647. Lorsque les « *peregrinos* » arrivent à Rome, entourés par la foule, Auristela et Constanza sont prises pour deux astres brillants : « Tales iban, que dijo un romano, que, a lo que se cree, debía ser poeta: –Yo apostaré que la diosa Venus, como en los tiempos pasados, vuelve a esta ciudad a ver las reliquias de su querido Eneas ».

<sup>148</sup> Le modèle marital est implicite, mais visible dans le tableau de la *Calle de los Banco*. Il est ensuite suggéré par Auristela elle-même lorsqu'elle fait l'éloge de la virginité.

<sup>149</sup> Sur ce point, voir notamment les épisodes d'Antonio et Ricla (I, 5-6), de l'île rêvée (II, 13, pp. 379-86) et de Ruperta (III, 16-17), ainsi que leur analyse par M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 184-198.

<sup>150</sup> Voir M. MONER, 2002, p. 240, cité par M. NERLICH, 2005, p. 373.

<sup>151</sup> D'origine germanique, le nom de Sigismunda peut être décomposé étymologiquement en *Sieg Mund*, soit en allemand « la bouche de la victoire ».

D’ailleurs, il n’est pas exclu que le dernier des travaux de *Persiles* – vaincre la séduisante Hipólita, conquise par sa beauté – ne débouche sur l’esquisse d’une conversion de *Roma meretrix*. Certes, après un premier accès apparent de repentir, Hipólita retombe dans le péché, en chargeant la juive Julia d’empoisonner Auristela<sup>152</sup>. Cette rechute confirme un jugement du narrateur selon lequel les « dames du vice » peuvent avoir des regrets mais pas de remords<sup>153</sup>. Il semble également vrai que le désir érotique est le principal mobile d’Hipólita quand, pour fuir Maximino, « la riche et amoureuse Hipólita » propose à *Periandro* « de l’amener à Naples avec sa sœur Auristela et de dépenser avec eux cent mille ducats et plus que valaient ses biens »<sup>154</sup>. Cependant, quelle que soit la motivation de cette « offre généreuse »<sup>155</sup>, il ne faut pas exclure la possibilité d’une conversion finale de la courtisane car le narrateur écrit de façon insistante que la mort de son souteneur, Pirro, « donna la vie à Hipólita, qui dès lors revécut »<sup>156</sup>. Si l’on rejette l’hypothèse même d’une repentance, alors il faut voir dans le couple Hipólita-Pirro une double illustration, redondante, de la déchéance morale de Rome et, au-delà, de l’impuissance de l’exemplarité face à une humanité dépravée. À mon sens, ce serait trop accentuer le caractère dysphorique d’un final qui demeure ouvert et ambivalent, dans la continuité de ce qui précède. Si, au contraire, on considère que la conversion d’Hipólita est possible, quoique fondée sur le désir érotique, alors il existerait un contrepoint entre le repentir final de la courtisane relapse et celui de son rufian *pertinax*, dont le modèle biblique semble être Judas lui-même. En effet, une tradition populaire diffusée en Espagne voulait que Judas, comme Pirro, soit originaire de Calabre<sup>157</sup> ; de plus, la rousseur de l’apôtre est rappelée dans le nom de Pirro<sup>158</sup>. Mais au-delà de l’onomastique, Pirro rappelle Judas par sa cupidité, par sa trahison et par sa fin piteuse : lui aussi meurt désespéré et pendu<sup>159</sup>. Réponse finale du roman à l’une des problématiques posées sur l’île Barbare (le pouvoir édifiant de l’exemplarité), les derniers actes de Pirro/Judas et d’Hipólita/Marie-Madelaine à l’égard de *Persiles*/Christ illustrent les effets contraires que peut entraîner la vue de l’idéal<sup>160</sup>. Dans le cas du rufian, cette perfection ne fait qu’attiser l’envie et une violence

<sup>152</sup> Voir *Persiles*, IV, 7, p. 673-675 et IV, 8, p. 676-678. Voir aussi M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 90-91, p. 95, p. 329-330 et note 106 p. 330

<sup>153</sup> Voir *Persiles*, IV, 7, p. 667 : « se arrepient[e]n sin arrepentirse ».

<sup>154</sup> Voir *Persiles*, IV, 13, p. 708 : « [...] la rica y enamorada Hipólita [...] le ofreció llevarle a Nápoles con su hermana Auristela y gastar con ellos cien mil y más ducados que su hacienda valía ».

<sup>155</sup> Voir *Persiles*, IV, 13, p. 708 : « Agradeció Periandro a Hipólita, pero no admitió, su generoso ofrecimiento ».

<sup>156</sup> Voir *Persiles*, IV, 13, p. 709 : « la muerte [de Pirro] dio la vida a Hipólita, que vivió desde allí adelante ».

<sup>157</sup> On trouvera une liste d’auteurs se faisant écho de cette croyance dans M. HERRERO GARCIA, 1966, p. 384.

<sup>158</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, *Persiles*, IV, 7, note 3, p. 667-668.

<sup>159</sup> Voir *Persiles*, IV, 13, p. 708-709.

<sup>160</sup> Cette lecture allégorique (ou, si l’on veut, typologique) semble étayée par le fait que Sigismunda elle-même apparaisse comme une *mater dolorosa* soutenant dans ses bras *Persiles*, presque au bord de la sépulture. Voir

désespérée ; dans celui de la courtisane, ce spectacle semble susciter – à travers la libido, paradoxalement, et après l'élimination de Pirro – une forme de renaissance éthique. Le pire n'est jamais sûr, même dans la Rome terrestre.

Dans cette façon de combattre une passion par une autre (la jalousie par le désir érotique, la lascivité par une passion exclusive), de faire naître la *caritas* de la *cupiditas*, il y a non seulement une variation sur le paradoxe inaugural de la renaissance de Periandro hissé hors de la grotte par des barbares ; mais on y retrouve aussi l'esprit du conseil donné à l'auteur du *Quichotte* par son ami, dans le prologue de la Première Partie : c'est « [en confondant] les difficultés » que l'auteur pourra « réduire le chaos de sa confusion »<sup>161</sup>. Autrement dit, commente Mary Gaylord, « l'abîme qui sépare les ténèbres de la lumière se franchit en suivant non pas le sentier rectiligne de la logique mais le chemin sinueux de la déraison. [...] La lumière (du sens, de la légitime autorité du texte) ne doit pas se faire en éclairant, mais *en confondant la confusion* »<sup>162</sup>. Dans le cas d'Hipólita, la confusion n'est pas intellectuelle mais morale, et un vice semble être confondu par d'autres.

Sans prétendre que cette nouvelle Hipólita soit une adaptation (très libre) de l'homme nouveau selon saint Paul, le fait que Rome soit une ville à évangéliser plutôt que la capitale triomphante de l'Église justifie que Saint-Paul-hors-les-murs soit le lieu devant lequel se déroulent le mariage des héros et la conversion de la courtisane. L'apôtre des Gentils parraine l'union des Septentrionaux venus de contrées à demi-païennes, mais guette aussi l'éventuel renouveau de Rome. Du reste, la trace de la spiritualité paulinienne s'observe aussi dans la structure spatiale du roman : les « travaux » des héros cervantins s'apparentent aux *labores* de saint Paul, tels que les évoquent les *Actes des Apôtres* et la seconde épître aux Corinthiens (XI, 23-27) : pérégrinations depuis la périphérie jusqu'au centre de l'empire (depuis Césarée jusqu'à Rome pour Paul), tempêtes, naufrages, pirateries et morts évitées de peu<sup>163</sup>. Si Cervantès eut bien accès à quelque édition du *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius, il put même méditer ces voyages sur le *Peregrinationis divi Pauli typus corographicus*, la première

---

A. EGIDO, « La enfermedad de amor en el *Persiles* », 1994, p. 281. Mais, ici comme ailleurs, Cervantès joue avec ses modèles : *Persiles/Christ* n'est pas mort, et *Auristela/Sigismunda* n'est pas seulement sa mère (et sa sœur), mais aussi sa future épouse.

<sup>161</sup> Voir *Don Quichote*, I, éd. F. RICO, 2004, p. 10 : « [...] veréis como en un abrigo y cerrar de ojos confundo vuestras dificultades [...]. –Decid –le repliqué yo [...]– ¿de qué modo pensáis [...] reducir a claridad el caos de mi confusión? ».

<sup>162</sup> M. GAYLORD, 1990, p. 361 (je traduis).

<sup>163</sup> Voir A. K. FORCIONE, 1972, note 25, p. 103-104 et M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 123-124. Le récit des voyages de saint Paul ne coïncide pas seulement avec la structure, le ton et la géographie des romans grecs antiques, mais les *Actes des Apôtres* surgirent approximativement dans le même milieu linguistique et culturel que ces romans, et à la même époque. C'est pourquoi ils ont été considérés par certains spécialistes du roman antique comme une variation sur le même phénomène narratif, destiné au même public. Voir T. HÄGG, 1983, p. 161.

carte du *Parergon* ou atlas historique qui fut progressivement constitué en appendice des cartes modernes et ce, dès l'édition de 1579. Précisons simplement que la pérégrination de *Persiles* et *Sigismunda* n'est pas un simple *revival* des voyages évangélistes de saint Paul, car les héros de Cervantès ne sont pas mus par un esprit missionnaire. Il s'agit avant tout pour eux de mener à bien une *peregrinatio amoris*. Au terme de leurs épreuves, ils introduisent à Rome une « nouvelle religion d'amour »<sup>164</sup>, synthèse idéale entre le culte de Vénus et la *caritas* paulinienne. Et cette union harmonieuse de l'érotisme et de l'amour divin, qui donne un sens nouveau à l'antique anagramme Roma/Amor, s'éloigne des préceptes de saint Paul, qui recommande la virginité et ne conseille le mariage que comme un remède à la luxure. Par conséquent, le roman ne se contente pas de minorer la dimension culturelle du pèlerinage à Rome. Il s'affranchit aussi du magistère de l'évangéliste, par trop rigoriste et misogyne. Et surtout, loin de jouer la pérégrination amoureuse contre le pèlerinage religieux, il les unit de façon consubstantielle. De la sorte, le voyage des héros devient un paradigme de « pèlerinage authentique »<sup>165</sup> dans l'esprit des réformateurs chrétiens. Mais il constitue aussi une *peregrinatio vitae* en quelque sorte « désallégorisée »<sup>166</sup> : la vie n'est pas ici un voyage à travers une vallée de larmes menant à l'au-delà<sup>167</sup> ; elle est une série de « travaux » à l'issue desquelles les amants éprouvés peuvent jouir ici-bas de la félicité.

Carte 12: Abraham Ortelius, *Peregrinationis Divi Pauli Typus Corographicus*, Anvers, 1624 [1579].



<sup>164</sup> Voir A. EGIDO, « El *Persiles* y la enfermedad de amor », 1994, p. 279 et 281.

<sup>165</sup> Voir A. EGIDO, 2005, notamment p. 24-25

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>167</sup> Sur cette allégorie ascétique de la *peregrinatio vitae*, voir A. VILANOVA, 1949, repris in A. VILANOVA, 1989.

## C – De la carte au voyage : l'idéal iréniste d'une Église en mouvement

### *Une nouvelle cartographie de l'Église*

La dimension paulinienne du *Persiles* aide néanmoins à comprendre que Cervantès résiste à identifier le catholicisme à des lieux précis, qu'il s'agisse du Midi, de sanctuaires comme Guadalupe ou de Rome. La primauté accordée à l'esprit sur la loi, à saint Paul sur saint Pierre, explique que, dans le *Persiles*, l'espace du catholicisme soit moins à chercher dans les institutions que dans les personnages (dans le temple intérieur de la première épître aux Corinthiens, III 16-17). M. Armstrong-Roche<sup>168</sup> en a trouvé une parfaite illustration dans la fin de l'épisode de Guadalupe, avec l'énoncé de l'hymne marial – parfaitement orthodoxe – chanté par Feliciano de la Voz<sup>169</sup>. Si la partie centrale du poème célèbre la Création et la dernière partie, la Vierge, les quatre premières strophes exaltent la Maison céleste de Dieu céleste. Antérieure à la création du monde, celle-ci a pour fondements la foi, l'espérance, la charité, la tempérance, la prudence, la justice et le courage. « Il existe un puissant contraste, observe M. Armstrong-Roche, entre la vision initiale des murs massifs du monastère<sup>170</sup> [...] se dressant imposants sur un paysage montagneux empreint de stabilité, lorsque les pèlerins approchent initialement de Guadalupe, et les murs invisibles<sup>171</sup> [...] de la Maison Divine, ceinte des vertus théologiques et classiques et faisant son apparition juste au moment où les pèlerins s'apprêtent à reprendre leur voyage ». Ce n'est pas le temple aux allures de forteresse qui sauve Feliciano, mais la sagesse et le courage de Pizarro et d'Orellana. Ce sont eux qui remplissent le rôle d'intercession et de pacification de la Vierge, rappelé dans l'hymne<sup>172</sup>. Par conséquent, l'épisode ne révoque pas l'idéal marial. Simplement, la Maison de Dieu et de la Vierge ne se matérialise pas dans l'icône, mais dans l'exercice de la Vertu : la Vierge agit ici et s'actualise à travers Pizarro et Orellana, qui intercèdent pour la sauver.

Si, dans le *Persiles* comme chez saint Paul, le « temple de Dieu » est avant tout au cœur des individus, certains lieux du roman favorisent néanmoins la constitution d'églises, de communautés chrétiennes. Qu'il s'agisse de la caverne d'Antonio et Ricla, de l'auberge de Golande ou du monastère de Saint-Thomas, ce sont de quasi-utopies situées dans le

---

<sup>168</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 242-245.

<sup>169</sup> Voir *Persiles*, III, 5, p. 477-483. Pour une étude approfondie de ce poème, voir aussi A. EGIDO, 1998.

<sup>170</sup> Voir *Persiles*, IV, 5, p. 471 : « vieron el grande y suntuoso monasterio, cuyas murallas encierran la santísima imagen de la emperadora de los cielos [...] »

<sup>171</sup> Voir *Persiles*, IV, 5, p. 478.

<sup>172</sup> Voir *Persiles*, IV, 5, p. 480-481 : « La justicia y la paz hoy se han juntado / en vos, Virgen santísima ».

Septentrion. Fondée dans un *locus amœnus* rappelant l'Âge d'Or de l'idéal bucolique, la famille formée par Antonio et Ricla au sein de l'île Barbare représente aussi une communauté de « chrétiens cryptiques »<sup>173</sup>, comme celles des catacombes romaines ; elle renvoie également, comme le rappelle Jean-Marc Pelorson, aux « chrétiens s'aventurant hors de la Chrétienté et contraints de se passer momentanément de prêtres »<sup>174</sup>. L'union de Ricla et d'Antonio illustre, mieux que tout autre épisode du roman, la conciliation possible de la doctrine et de l'éthique : Ricla apprend d'Antonio un credo en accord avec le dogme catholique ; il apprend d'elle l'esprit de charité. De plus, tandis que jusqu'ici Antonio avait toujours ignoré les plaisirs de Vénus<sup>175</sup>, il se réveille à la sensualité à la vue de Ricla. Le *Persiles* donne donc une forme sensible et un charme (on serait tenté de dire une grâce) efficace à la réflexion éthique et religieuse : il développe une « poétique de l'incarnation »<sup>176</sup>, solidaire d'une spiritualité qui réconcilie charité et amour charnel.

Sur l'île de Golande se forme un autre type d'Église séculière, qui ne réunit plus seulement un Espagnol et une barbare, mais plusieurs nations (et confessions, peut-être)<sup>177</sup>. Après dix jours de navigation sans escale au milieu d'îlots déserts ou aux populations « à demi-barbares », la barque des héros aborde « l'île désirée », « avec l'aide de Dieu, comme il faut le croire », plutôt que de leurs bras. *Golande*, leur dit-on, est une terre « de catholiques », quoique dépeuplée<sup>178</sup>. Tous ses habitants tiennent dans une seule auberge mais celle-ci est si vaste qu'elle peut accueillir une flotte entière<sup>179</sup>. Sur cette île, tous les voyageurs échangent sans difficulté, malgré la diversité des langues utilisées. Deux personnes sur la plage répondent d'abord à l'interprète Transila « dans une langue qu'elle comprit », précision qui semble avoir pour fonction d'attirer l'attention sur le thème de la communication linguistique autant que d'assurer la vraisemblance du passage. Plus loin, l'arrivée d'un navire est annoncée en anglais par une vigie que tous semblent comprendre. Et, ce qui est plus étonnant, l'espagnol lui-même est utilisé sur l'île : alors que le dialogue s'était poursuivi dans on ne sait quelle langue, un passager de l'un des bateaux s'adresse en castillan à Transila sans raison

---

<sup>173</sup> Voir J. CASALDUERO JIMENO, 1947, p. 37.

<sup>174</sup> Voir J.-M. PELORSON, 1999, p. 16. Voir aussi M. NERLICH, 2005, p. 216-217.

<sup>175</sup> Voir *Persiles*, I, 5, p. 161 : « en mi siempre estuvo Venus fría ».

<sup>176</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 136.

<sup>177</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 162-165 et p. 168-176.

<sup>178</sup> *Persiles*, I, 11, p. 207 : « En fin, más con la ayuda de Dios, como se debe creer, que con las de sus brazos, llegaron a la deseada isla [...]. Respondiéronle [...] que aquella isla se llamaba Golandia, y que era de católicos, puesto que estaba despoblada, por ser tan poca la gente que tenía, que no ocupaba más de una casa que servía de mesón a la gente que llegaba a un puerto detrás de un peñón [...] ».

<sup>179</sup> Voir *Persiles*, I, 11, p. 212 : « hallaron que era capaz de alojar una flota ».

apparente. « Étrange miracle ! »<sup>180</sup>, commente le narrateur, pourtant soucieux par ailleurs de rationaliser les prodiges, sans en appeler au surnaturel. Ayant rendu grâce à Dieu pour les avoir guidés sur cette île, les héros reçoivent l'invitation du patron de l'auberge, qui est dit fort courtois, tout comme les passagers des « dix à douze bateaux » accueillis dans son port. À peine les voyageurs sont-ils entrés dans l'auberge que la lumière se fait. Les tables sont dressées sans qu'aucun serviteur ne soit nommé<sup>181</sup>. Enfin, tous se rassasient, de poissons plus que de viandes, car la seule qui soit servie est l'oie barnache, un oiseau engendré de la corruption de pieux de bois.

Par leur rareté dans le roman et leur position liminale, la référence à l'aide de Dieu, les grâces qui lui sont rendues et le « miracle » de la langue espagnole sont autant d'indices de la dimension allégorique de l'épisode. À mon sens, nous pouvons adopter l'essentiel de l'interprétation proposée par Michael Nerlich :

Cervantès, dans l'épisode de l'île de Golandia, a érigé le « mesón » ou « hospedaje » le plus immense imaginable (ou justement unimaginable) : la maison du Seigneur, une *ecclesia* dont le toit est le firmament, et la nef principale (le « mesón ») avec ses nefs latérales, ces « bajeles » ou « naves » qui sont entre 10 et 12 ou onze comme les Apôtres, toute la terre, voire tout l'univers. [...] Une *ecclesia* érigée sur une « montaña » (la pierre-Saint Pierre, patron des marins), une *ecclesia* que seul le Seigneur peut éclairer au milieu de la nuit éternelle en disant « *fiat lux* », une *ecclesia* où tous trouvent place et nourriture, et où l'on sert le poisson, le symbole du baptême et du « chrétien sauvé de la mer dangereuse du monde », mais aussi de saint Pierre et du Christ-Ichtyos/Poisson lui-même [...] <sup>182</sup>.

L'oiseau barnache lui-même pourrait avoir une signification religieuse<sup>183</sup>. Le fait même que le narrateur se dise obligé de rapporter l'étrange et « pèlerine » façon dont s'engendre cet oiseau suggère la portée symbolique du passage. De fait, Cervantès ne s'arrête que rarement sur les merveilles et les prodiges naturels du Nord. Lorsqu'il le fait, c'est (presque) systématiquement pour apporter un contrepoint métaphorique aux problématiques développées dans le récit. Le *Persiles* ne semble pas conçu comme un récit de voyages, tels que ceux qu'éditèrent Ramusio, Hakluyt ou De Bry. C'est du moins ce que laisse penser le fait que Rutilio ne développe pas les multiples aventures qu'il a connues sur les mers

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 209 : « Uno, ¡milagro extraño!, [...] en lengua española respondió [...] ».

<sup>181</sup> Voir *Persiles*, I, 11, p. 212 : « Hízose lumbre, pusiéronse las mesas y, sin tratar entonces de otra cosa, satisficieron todos la hambre, más con muchos géneros de pescados que con carne, porque no sirvió otra cosa que la de muchos pájaros que se crían de tan estraña manera que, por ser rara y peregrina, me obliga a que aquí la cuente ».

<sup>182</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 171-172.

<sup>183</sup> Voir *Persiles*, I, 11, p. 212 et M. NERLICH, 2005, p. 172.



nordiques.<sup>184</sup> Par conséquent, l'image des pieux dont la corruption engendre « l'un des mets les plus délicats » qui soient ne symboliserait-elle pas la mort sur une croix de bois et la résurrection du Christ, dont le corps est, de fait, la plus savoureuse des nourritures pour les chrétiens ? Ce prodigieux oiseau serait alors une variante nordique du pélican, symbole christique notoire.

Quoi qu'il en soit, l'aisance des personnages à surmonter les frontières linguistiques atteste que « cet espace n'a rien de babylonien ». À *Golande* se répète le miracle de la xénoglossie, le don des langues accordé aux apôtres pendant la Pentecôte<sup>185</sup>. Ou plutôt, les hôtes de l'auberge peuvent dialoguer sans interprètes car ils partagent une éthique commune, fondée sur les valeurs de l'hospitalité. Ici comme dans le reste du roman, il n'y a pas besoin d'invoquer une intervention transcendante : Transila et les autres personnages ont appris des langues étrangères<sup>186</sup> ; leur entente est toute humaine. Mais il y a bien une sorte de miracle immanent au cours de ce repas. D'ailleurs, pour compléter ce tableau, Arnaldo lui-même est accepté à la table des futurs mariés, et partage avec tous un excellent vin bonifié par les voyages en mer (adaptation naturaliste de la Cène et des Noces de Cana)<sup>187</sup>. Si l'on accepte de lire cet épisode romanesque comme une actualisation mondaine et quotidienne de l'éthique biblique du partage (plutôt que comme une pure allégorie), on comprend plus aisément que son décor soit nommé *Golande* (*Golandia*). Car, s'il est indiscutable que cette île est un espace irréel, situé quelque part au nord des îles Britanniques, il n'en demeure pas moins que son nom rappelle la « fameuse Île de Gothland » décrite par Olaus Magnus. Or, rappelle l'archevêque d'Uppsala, ce nom « vaut autant, comme terre de Dieu, ou bon pays. Car Goth, en langage du pays, signifie Dieu, ou bon ; et Land, terre ou pays »<sup>188</sup>.

La suite de cette description pourrait éclairer le fait que *Golande* soit dépeuplée. Gotland, selon Olaus Magnus, était jadis prospère et sa capitale, Visby, accueillait des marchands de toute l'Europe (Gothie, Suède, Russie, Danemark, Prusse, Angleterre, Écosse, Flandres, France, Finnie [Finlande], Vandalie, Saxe et Espagne) :

<sup>184</sup> Voir I, 8, p. 192 : « Fuime con [el mercader noruego], en el cual viaje vi cosas dignas de admiración y espanto, y otras de risa y contento: noté costumbres, advertí en ceremonias no vistas y de ninguna otra gente usadas [...] ».

<sup>185</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 175.

<sup>186</sup> On en a une preuve indirecte par l'évocation de l'enseignement des langues au monastère de Saint-Thomas du Groenland, point sur lequel nous reviendrons. Voir *Persiles*, IV, 13, p. 706-707.

<sup>187</sup> Voir *Persiles*, I, 15, p. 229 : « Fuéronse con esto al hospedaje. Volvieron a colmarse las mesas de manjares; llenáronse de regocijo los pechos, porque se llenaron las tazas de generosos vinos, que, quando se trasiegan por la mar de un cabo a otro, se mejoran de manera que no hay néctar que se les iguale ». Outre son rôle d'ornement, l'observation « naturaliste » du narrateur semble avoir une double fonction : celles de camoufler et de « dés-allégoriser » les références bibliques.

<sup>188</sup> O. MAGNUS, *Histoire des Pays Septentrionaux*, Paris, 1561, II, 24, f° 35v (graphie modernisée).

Là étaient tous étrangers bien venus, et usaient de pareils privilèges, et droits, que les Bourgeois naturels. Or du temps qu'ils vinrent là s'habituer, le pays vivait en bonne paix, en tranquillité, mais peu à peu, comme toutes choses vont toujours en empirant, la dissension et discorde coutumière de ruiner et perdre, et les hommes, et les villes, les mit tellement au bas, que tout s'est perdu, et la ville, et les habitants<sup>189</sup>.

Les premières guerres nuisant à l'île, continue Olaus Magnus, furent lancées par les Goths à l'étroit sur leurs terres ; puis Gotland fut l'objet de rivalités multiples et ne garde désormais que des ruines de sa splendeur passée. Les ambitions martiales y ont eu raison de l'esprit de commerce. En faisant de *Golande* une île dépeuplée, Cervantès suggère peut-être que cette île, où l'artillerie des bateaux ne tire qu'à blanc, est un reliquat utopique dans une Europe en conflits où le commerce lui-même est une arme de guerre (notamment en Baltique).

La valorisation du commerce apparaît en tout cas dans la dernière eutopie du roman : le monastère de Saint-Thomas du Groenland, un espace idéal mais qui passait pour historique<sup>190</sup>. Ce sanctuaire n'est décrit qu'une seule fois, tardivement et sans raison manifeste<sup>191</sup>, lorsque Serafido rend compte à Rutilio de la géographie et des coutumes nordiques. L'incongruité de ce passage justifie qu'il soit cité intégralement :

Hay otra isla, asimismo poderosa, y casi siempre llena de nieve, que se llama Groenlanda, a una punta de la cual está fundado un monasterio debajo del título de santo Tomás, en el cual hay religiosos de cuatro naciones: españoles, franceses, toscanos y latinos; enseñan sus lenguas a la gente principal de la isla, para que, en saliendo della, sean entendidos por do quiera que fueren. Está, como he dicho, la isla sepultada en nieve, y encima de una montañuela está una fuente, cosa maravillosa y digna de que se sepa, la cual derrama y vierte de si tanta abundancia de agua, y tan caliente, que llega al mar, y por muy gran espacio dentro del, no solamente le desniva, pero le calienta, de modo que se recogen en aquella parte increíble infinidad de diversos pescados, de cuya pesca se mantiene el monasterio y toda la isla, que de allí saca sus rentas y provechos. Esta fuente engendra asimismo unas piedras conglutinadas, de las cuales se hace un betún pegajoso, con el cual se fabrican las casas como si fuesen de duro mármol.

---

<sup>189</sup> *Ibid.*, f° 36r (graphie modernisée).

<sup>190</sup> Le monastère dominicain de Saint-Thomas du Groenland fut évoqué pour la première fois dans le récit de Niccolò Zeno, *Dello scoprimento dell' isole Frislanda ...* (1558). Cette description fut reprise dans la plupart des cosmographies et atlas ultérieurs. Dans la mesure où le récit de Zeno désigne le Groenland par les noms d'*Engrovenland* ou d'*Engrovenlanda*, il est presque certain que Cervantès consulta d'autres sources, à partir desquelles il aura modernisé à sa manière le toponyme en *Groenlanda*. Mais rien n'exclut qu'il ait aussi consulté le récit de Niccolò Zeno, sinon dans l'édition *princeps* de 1558, du moins dans les rééditions de 1574 et 1583 des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio. Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 24-25 et C. ROMERO MUÑOZ, 2002, appendice XXXVIII p. 756-757.

<sup>191</sup> Comme l'a déjà relevé M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 275, le lecteur est peut-être invité à penser que c'est là que Persiles y a acquis sa maîtrise de Garcilaso et des poètes latins, puisque la description du monastère vient après l'évocation de Thulé et de Frisland. Mais le texte ne le dit pas explicitement.

La portée symbolique de ce lieu romanesque est d'autant plus nette qu'il se distingue de la description de Saint-Thomas par Niccolò Zeno ou par des cosmographes ultérieurs comme Botero ou Mercator<sup>192</sup>. L'idéalisation du monastère est d'abord obtenue par la suppression de toute trace de violence ou de barbarie. Selon Zeno, les gens sauvages de cette contrée tiennent les moines pour des dieux et les honorent comme des seigneurs. Botero abonde en ce sens et mentionne le paganisme des habitants du sud de l'île, non évangélisés. Cervantès remplace également le volcan, présent chez Zeno, Botero et Mercator, par une inoffensive petite montagne : aucun feu ravageur ne saurait embraser le monastère. Un dernier élément achève de distinguer Saint-Thomas de l'île Barbare. Tandis que le modeste ruisseau où Antonio baptise Ricla<sup>193</sup> est tapi dans une grotte – menacée par les habitants de l'île puis par un incendie –, c'est un feu intérieur et une source abondante, jaillissant d'une montagne, qui permettent au monastère de nourrir les contrées environnantes : l'autarcie des « chrétiens cryptiques » laisse place à l'échange à ciel ouvert.

« Avec sa colline, sa fontaine, ses quatre nations (en lieu et place des quatre fleuves édéniques), son climat tempéré d'un éternel Âge d'Or, et son abondance naturelle », note M. Armstrong-Roche, ce monastère est une nouvelle vision du paradis terrestre, fermement ancré sur terre. Car les religieux s'y engagent dans le monde par un commerce de poisson qui rappelle aussi les pêcheurs apostoliques des âmes<sup>194</sup>. Que Cervantès ait donné une dimension spirituelle à ce négoce paraît incontestable quand on confronte la description romanesque du monastère à celle, plus terre à terre, proposée par Zeno. Celui-ci indique par exemple que la source chaude nourrit également de nombreux oiseaux, et que les principales occupations des moines sont le jardinage et l'artisanat... Et si négoce et spiritualité se combinent sur cette île, c'est aussi parce que le sanctuaire encourage un commerce harmonieux entre individus de différentes nations. Avant même de mentionner la source chaude qui alimente la région, Cervantès évoque en effet l'enseignement des langues que dispensent les religieux de quatre nations. Que ces langues occupent la place des quatre fleuves du Paradis indique bien qu'elles constituent autant de sources de vie. La référence à ces quatre nations et à ces quatre langues est d'autant plus importante qu'elle ne se trouve pas chez Zeno, ni chez les cosmographes postérieurs<sup>195</sup>. Selon Zeno, le monastère de Saint-Thomas est occupé par des moines

---

<sup>192</sup> Voir N. ZENO, *Dello scoprimento dell' isole Frislanda ...*, in : G. B. RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. MILANESI 1983, p. 191-194; G. BOTERO/J. REBULLOSA, *Descripcion de todas las prouincias y reynos del Mundo*, 1603, f° 320v-321r et G. MERCATOR, *Atlas minor*, 1609 (je cite selon la traduction française de 1630, p. 22).

<sup>193</sup> Voir *Persiles*, I, 6, p. 176 : « Diome agua de bautismo en aquel arroyo [...] ».

<sup>194</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 274.

<sup>195</sup> Ceci avait déjà été observé par I. LOZANO RENIEBLAS, 1997, p. 351.

originaires de Norvège, de Suède et d'autres pays, mais la majorité est islandaise. Et le latin serait la langue principale utilisée entre eux.

Il est tentant de spéculer sur les modèles historiques susceptibles d'avoir incité Cervantès à introduire cet enseignement quadrilingue dans son utopie humaniste. Le romancier d'Alcalá pourrait s'être souvenu du dessein érasmiste du cardinal Cisneros, couronné en 1520 par la publication de la première Bible polyglotte complète en grec, en hébreu, en latin et en chaldéen (pour le *Pentateuque*). Il pourrait également avoir songé à la *Biblia regia* (1569-1572) éditée à Anvers par Arias Montano et imprimée par Christophe Plantin, sinon à celles, protestantes, de Bertram (Heidelberg, 1586-1616) et de Wolder (Hamburg, 1596)<sup>196</sup>. Toujours en Europe du Nord, le Collège des Trois Langues de Louvain aurait lui aussi pu inspirer Cervantès, avec son enseignement en latin, en grec et en hébreu<sup>197</sup>. La présence dans le Septentrion de ces eutopies romanesques pourrait inciter à penser que Cervantès rend surtout hommage à l'humanisme nordique. Mais la vitalité des courants réformateurs en Espagne rend peut-être superflue l'invocation de l'influence sur Cervantès de l'érasme et autres pensées venues du Nord. Le Septentrion du *Persiles* semble plutôt une projection idéalisée du Sud, la distance et l'insularisation permettant de mieux formuler et isoler des problèmes difficiles à représenter directement en Espagne ou en Italie. Du reste, le ce Septentrion n'est pas idéalisé, comme l'illustre l'opposition de Persiles et de Maximino, tous deux princes de Thulé

On pourrait également penser que Cervantès veut ici rendre hommage à l'effort de rigueur philologique et à la volonté œcuménique de faire dialoguer les diverses sensibilités religieuses autour de la connaissance des textes et par l'échange de la parole. Mais le monastère du *Persiles* se distingue de tous les précédents évoqués par la préférence accordée aux langues vivantes (le latin, langue de communication universelle, et trois langues romanes). Les religieux de Saint-Thomas ne font pas œuvre d'érudition ; leur enseignement doit permettre le commerce mondain. En ceci, l'invention de Cervantès évoque davantage les nombreux dictionnaires quadrilingues publiés notamment dans les Pays-Bas espagnols à partir de 1551, et destinés en particulier à l'usage quotidien des marchands<sup>198</sup>. Toutefois, alors que ces dictionnaires incluaient généralement le flamand, le français, l'espagnol et l'italien (le flamand étant parfois appelé *teutonica* ou *belgica lingua*), Cervantès élude une fois de plus

---

<sup>196</sup> Voir W. REILLY « Polyglot Bible », in : *The Catholic Encyclopedia*, vol. 12. New York, Robert Appleton Company, 1911 (<http://www.newadvent.org/cathen/12222a.htm>).

<sup>197</sup> Voir l'article « Université de Louvain » écrit par Jacques Verger dans l'*Encyclopédie Universalis*.

<sup>198</sup> Voir M. SIMONIN, 1982.

tout glissement vers le contexte protestant en remplaçant cette langue germanique par le latin. En tout état de cause, le monastère dominicain du *Persiles* constitue un modèle d'institution chrétienne, au sens littéral. Dans ce roman qui peut être lu comme un miroir des princes<sup>199</sup> et comme une épopée chrétienne, l'éducation des princes et gentilshommes nordiques à Saint-Thomas représente, ainsi que l'a vu M. Armstrong-Roche, « le triomphe du langage et de l'instruction sur les armes »<sup>200</sup>. Bien sûr, cet œcuménisme n'est pas universel, puisque que cet enseignement polyglotte n'est voué qu'à des élites chrétiennes et qu'il est limité à quatre langues d'Europe méditerranéenne, excluant celles du Septentrion. Le monastère pourrait donc être vu comme un « avant-poste dans le Nord du Sud catholique »<sup>201</sup>. Néanmoins, tout comme le commerce, les échanges linguistiques constituent les fondements d'une concorde possible entre nations, dans un esprit qui préfigure le « doux commerce » de Montesquieu. Paradis terrestre intégré dans le monde, le monastère de Saint-Thomas est bien une anti-Babel<sup>202</sup>. L'attachement de Cervantès au phénomène du plurilinguisme dans le *Persiles*<sup>203</sup> n'est donc pas réductible à un souci de vraisemblance esthétique. Le polyglottisme y est l'une des conditions de possibilité de l'émergence d'une communauté « transnationale » imaginaire<sup>204</sup>. De plus, l'attention accordée à la réalité pragmatique de l'apprentissage des langues tend à réduire la part du miracle dans l'épisode de *Golande* : la polyglossie et l'entente mutuelle ne sont pas (seulement) un don divin ; elles passent (aussi) par l'éducation et par le commerce.

Autant que l'antithèse de l'île Barbare, le monastère de Saint-Thomas peut donc être lu comme le contrepoint nordique de la Rome du *Persiles*. Avec son évocation tardive culmine le renversement de l'horizon rhétorique liant le catholicisme au Sud et la barbarie au Nord. Tandis que, dans le *Persiles*, Rome terrestre et Rome céleste sont presque totalement

<sup>199</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 204-290. Selon l'auteur (p. 208-209), cette lecture se justifie par l'importance décisive à l'époque de l'absolutisme des Miroirs des princes (dont les modèles principaux du temps de Cervantès étaient la *Cyropédie* de Xénophon et l'*Horloge du Prince* d'Antonio de Guevara), et par le fait qu'un autre roman grec directement imité du *Persiles*, l'*Eustorgio y Clorilene, Historia moscóvica* (1629) de Enrique Suárez de Figueroa, se présente ouvertement comme tel par son sous-titre (« El príncipe perfecto, y privado Christiano »).

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 274-275 (je traduis). À ce titre, l'auteur considère que ce modèle d'une institution chrétienne œcuménique contraste notamment avec la célébration de la conquête, de la conversion et de la croisade dans les épopées du Tasse et de Zárata (p. 264-272).

<sup>202</sup> Sur le polyglottisme dans le *Persiles*, voir A. EGIDO, 1998b. Voir aussi A. EGIDO, 1998c, pour un point de comparaison sur la position d'Érasme face à la diversité des langues.

<sup>203</sup> Voir aussi J.-M. PELORSON, p. 41-48.

<sup>204</sup> J'emprunte ce terme en vogue à l'ouvrage de W. CHILDERS, 2007, selon lequel le *Persiles* constitue non seulement une réflexion sur l'essor des communautés nationales à l'époque moderne, mais un plaidoyer pour un décroisement de l'Espagne, en interne – par la fin des politiques d'exclusion des minorités religieuses –, et en externe – par une plus large ouverture sur les pays environnants.

dissociées, le sanctuaire du Groenland y apparaît comme une symbiose harmonieuse de la vie monastique et du monde séculier, mais aussi de l'institution et de l'esprit chrétiens. La représentation idéale de ce sanctuaire atteste que le *Persiles* ne rejette pas en bloc l'Église catholique. Tout en se distinguant de l'orthodoxie tridentine, la sensibilité paulinienne dont le *Persiles* se nourrit librement n'est donc pas davantage une hétérodoxie anticatholique ; elle est une « contre-orthodoxie », un retour aux sources de la spiritualité chrétienne<sup>205</sup>. C'est pourquoi, plus que Thulé ou Frislande en proie aux guerres, ce monastère apparaît comme la principale eutopie du roman. Il est d'ailleurs le lieu le plus nordique du *Persiles*<sup>206</sup> : placé juste au-dessous de l'étoile polaire, il constitue un repère susceptible de guider les lecteurs dans leur recherche d'un christianisme pacifié, tout comme Auristela et Persiles orientent leur « bel escadron »<sup>207</sup> au cours du voyage.

*De la carte au voyage, ou l'idéal œcuménique d'une Église en mouvement*

Or, justement, c'est en faisant traverser l'Europe à cette compagnie que le *Persiles* illustre cet idéal œcuménique. En relativisant l'importance du pèlerinage à Rome, le roman confère plus de relief à la pérégrination elle-même. Déplaçant son attention depuis le but vers le chemin et ses rencontres, le lecteur peut ainsi apprécier l'admirable concorde qui règne d'ordinaire dans cette compagnie réunissant des individus de nations, voire de confessions distinctes. Cervantès semble ainsi s'éloigner d'une conception territorialisée et institutionnalisée de l'Église au profit d'une vision plus dynamique du christianisme, où l'*Universitas Christiana* se constitue autour d'une spiritualité commune.

Cette primauté de l'esprit sur la loi est ce qui justifie quelques signes d'ouverture en direction des protestants, sans que le roman se départisse d'une position catholique. Le plus décisif est bien sûr la « révélation » à mots couverts sur l'origine des héros. Serafido, en réalité, ne dit pas que les héros eux-mêmes sont protestants. Il laisse seulement entendre que le protestantisme a mis à mal le catholicisme dans leurs contrées d'origine<sup>208</sup>. Mais rien n'interdit que Cervantès ait placé des monarques catholiques dans des royaumes présumés protestants, comme le fera son imitateur Enrique Suárez de Mendoza y Figueroa pour la Moscovie orthodoxe dans *Eustorgio y Clorilene* (1629). Même si le reste de la géographie du *Persiles* semble respecter le principe du *cuius regio, eius religio*, une régularité n'est pas une

---

<sup>205</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 166.

<sup>206</sup> Voir A. ORTELIUS, *Théâtre de l'Univers*, éd. 1598, f° 103r : « Groenlande est la dernière terre vers le Septentrion, d'ont on sache à parler de notre temps [...] » (graphie partiellement modernisée).

<sup>207</sup> Voir *Persiles*, I, 11, p. 208.

<sup>208</sup> *Persiles*, IV, 12, p. 703 : le catholicisme « en aquellas partes setentrionales andaba algo de quiebra ».

règle. D'ailleurs, Maximino se serait difficilement laissé abuser par le prétexte du pèlerinage à Rome si Persiles et Sigismunda étaient luthériens. Et s'ils l'étaient, leurs professions de foi catholique, prononcées à l'article de la mort, n'auraient aucune vraisemblance d'un point de vue psychologique – si ce critère a quelque poids dans ce débat. À mon sens, Cervantès maintient délibérément le doute sur l'origine confessionnelle des héros. L'essentiel est de suggérer, une fois que l'exemplarité des héros ne peut plus être remise en cause, qu'ils pourraient tout de même être issus de sociétés protestantes. Si le romancier ne va pas au-delà, ce n'est pas uniquement pour contourner la censure mais parce que tout le récit a démontré que la confessionnalité importe moins que le respect de la *caritas*, le seul impératif évangélique.

Sur ce point, le *Persiles* pourrait être rapproché de l'esprit œcuménique animant la famille de la Charité. Fondée par le marchand Henri Niklaes (vers 1502 – vers 1580), cette secte ou confrérie flamande réunie aux Pays-Bas compta parmi ses membres de grands humanistes comme Christophe Plantin, Abraham Ortelius et peut-être Benito Arias Montano. Ainsi que le résume le géographe et philosophe Jean-Marc Besse, « l'appel à l'illumination intérieure, le souci de perfectionnement de soi par l'imitation de la vie du Christ, la nette séparation qui est effectuée entre la vie extérieure et le domaine de la spiritualité, la pratique du secret, la croyance en la possibilité d'une communauté universelle des hommes de bien reposant sur leur commune participation à l'esprit de Dieu, sont autant d'aspects développés au sein de la Famille de la Charité »<sup>209</sup>. Réunissant aussi bien des protestants que des catholiques, ce mouvement professait l'indifférence vis-à-vis des Églises visibles et des formes extérieures du culte. La plupart de ces points – y compris la pratique du secret et de la dissimulation – se retrouvent dans le *Persiles*. Ceci n'implique nullement que Cervantès ait connu l'existence de la Famille de la Charité. Il me faudrait prolonger mes recherches pour déterminer si des médiateurs comme Arias Montano purent introduire les principes de cette secte ou confrérie dans des cercles espagnols que le romancier d'Alcalá était susceptible de fréquenter<sup>210</sup>. Dans l'immédiat, je peux uniquement conjecturer que l'auteur du *Persiles* était informé des efforts déployés par le grand humaniste pour modérer la politique de Philippe II envers les séditions flamands. Par ailleurs, Cervantès pouvait avoir accès à une forme de spiritualité universaliste par le biais du *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius, voire de l'*Atlas*

---

<sup>209</sup> Voir J.-M. BESSE, 2003, p. 368. Sur l'appartenance d'Ortelius à la Famille de la Charité, voir aussi F. LESTRINGANT, 2009, p. 14-15, G. MANGANI, 1998 et L. NUTI, 2003.

<sup>210</sup> L'hypothèse d'une réception – indirecte – par Cervantès de la spiritualité œcuménique de la Famille de la Charité *via* Arias Montano serait à examiner de près si celui-ci était bien l'un des modèles de l'ermite Soldino (avec son ami le soldat-poète Francisco de Aldana), comme veut le croire M. NERLICH, 2005, p. 476-494.

sive *Cosmographices Meditationes* (1595) de Mercator. Le monde de ces éditeurs-cartographes était celui d'un « ensemble d'intellectuels unis dans la croyance en une unité humaine, qui soit fondée sur autre chose que les particularismes religieux et politiques, unis dans la croyance en la possibilité d'une paix civile et morale, fondée sur l'esprit »<sup>211</sup> Cet environnement de pensée se traduit dans les atlas d'Ortelius et de son ami Mercator par une vision unitaire du monde. Dans ces méditations cosmographiques<sup>212</sup>, écrit J.-M. Besse, « la géographie a une vocation cosmopolitique »<sup>213</sup>. La contemplation de mappemondes ou de cartes à petite échelle (comme celles de l'Europe) était conçue comme un moyen pour s'élargir l'âme, selon un procédé que décrira ultérieurement David Hume dans le *Traité de la nature humaine* (1739-1740) : « la seule vue et la seule contemplation d'une grandeur, successive ou étendue, élargit l'âme »<sup>214</sup> Le lecteur du *Persiles* est à mon sens invité à un processus de ce type, qui s'oppose de façon paradigmatique à celui à l'œuvre dans *El peregrino en su patria* (1604). Chez Lope, le resserrement du regard sur une surface géographique réduite répond à une crispation idéologique en faveur d'un patriotisme fondé sur le catholicisme tridentin. Chez Cervantès, au contraire, l'ouverture spatiale sur un Septentrion qui se ramifie vers le Nouveau Monde invite l'œil de l'esprit à porter au loin et à embrasser large.

D'autres éléments du texte peuvent participer de cette ouverture œcuménique envers les protestants. J'ai déjà évoqué la description de l'Angleterre comme une nouvelle Arcadie. Or, si l'éloge que lui adresse le catholique Mauricio est prononcé alors que le royaume est officiellement catholique sous Marie Tudor, c'est nécessairement après la restauration de l'anglicanisme que Mauricio et les siens s'y installent, décision que le lecteur apprend en passant à la fin du roman, comme de nombreuses autres informations capitales. Par une stratégie rhétorique distincte (le contournement plutôt que la déconstruction), le *Persiles* arrive donc à un résultat proche de celui de *L'Espagnole anglaise* : la réduction de l'inimitié confessionnelle entre protestants anglais et catholiques, irlandais ou espagnols.

Le thème gothique est un autre motif commun aux deux récits, traités sur deux modes bien différenciés, qui contribue au rapprochement imaginaire entre catholiques et protestants. Dans la nouvelle, l'Anglais Ricaredo, gentilhomme et corsaire de la Reine (qui constitue le pendant vertueux des faux gentilshommes irlandais et vrais corsaires barbares), se convertit

---

<sup>211</sup> Voir J.-M. BESSE, 2003, p. 362.

<sup>212</sup> Sur le lien – établi par Mercator dans le sous-titre de son *Atlas* – entre cosmographie et méditation spirituelle, voir J.-M. BESSE, 2003, p. 309-372 ainsi que F. LESTRINGANT et J.-M. BESSE, 2009.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 318.

<sup>214</sup> Cité par J.-M. BESSE, 2003 p. 313.



finalement au catholicisme et s'installe en Espagne. Ce dénouement évoque immanquablement la conversion de Récarède I<sup>er</sup> (roi de 586 à 601), qui fit officialiser le catholicisme dans le royaume wisigothique, en lieu et place de l'arianisme (lors du III<sup>e</sup> concile de Tolède, en 587). Sur ce modèle, la réconciliation entre l'Espagne et l'Angleterre semble donc passer par la réintégration des hérétiques dans le giron de l'Église catholique. Dans le *Persiles*, en revanche, nous avons vu qu'il ne s'agit pas exactement, pour les héros gothiques, de se convertir au catholicisme. À Rome, Auristela reçoit surtout des leçons de doctrine, tandis que Persiles se contente d'assister avec curiosité à ce catéchisme ; et ce sont ces héros « imparfaitement » catholiques qui donnent à Rome des leçons d'esprit chrétien. Néanmoins, comme l'a proposé M. Nerlich, le fait que ces héros gothiques puissent être regardés comme les héritiers au XVI<sup>e</sup> siècle des wisigoths ariens contribue à l'esprit œcuménique du récit. Puisque les ariens wisigoths (schématiquement, les protestants de l'époque) sont les fondateurs de l'unité espagnole et de l'Espagne catholique, alors il faut minorer la gravité de leur hérésie (et, potentiellement, celle du protestantisme). Par ailleurs, puisque les aristocrates espagnols se revendiquent les descendants des Goths, alors Persiles et Sigismunda sont les parents des nobles espagnols, malgré leur catholicisme moins-que-parfait<sup>215</sup>. Plus encore, la trace du passé wisigothique dans l'itinéraire des héros paraît suggérer un dépassement des frontières étatiques modernes. En effet, après la halte à *Golande* (aux résonances gothiques) et le passage sur de hauts lieux du royaume wisigothique (notamment la Sagra de Tolède), la traversée du sud de la France pourrait être regardée comme un cheminement par l'ancienne Septimanie<sup>216</sup> qui unifiait les deux côtés des Pyrénées dans un même ensemble politique<sup>217</sup>. Notons aussi que l'eutopie de *Golande* n'évoque pas seulement le berceau des Goths, en Baltique. Son nom fait aussi songer à la Hollande, traduction adoptée en 1618 par Vital d'Audiguier, dans la première adaptation du *Persiles* hors d'Espagne<sup>218</sup>. Pour en arriver à cette interprétation, le traducteur français songea peut-être au fait que les Hollandais, relativement tolérants sinon hospitaliers envers les minorités religieuses, ne méritaient pas moins d'être appelés « catholiques » que les compatriotes de Mauricio ou les prétendants de Taurisa, dont les pratiques barbares sont justement décrites à *Golande*.

---

<sup>215</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 88-106.

<sup>216</sup> Notons que la Septimanie a été remise d'actualité à l'époque de l'Europe des régions.

<sup>217</sup> M. Nerlich développe sa thèse d'un itinéraire wisigothique des héros et de Maximino lui-même (sur les traces du roi ostrogothique Théodoric I<sup>er</sup>), in : M. NERLICH, 2005, p. 156-157, p. 168-171, p. 181-183, p. 192-198.

<sup>218</sup> Cité par I. LOZANO RENIEBLAS, note 44 p. 105.

De façon comparable, la Norvège où atterrit Rutilio n'est pas uniquement le symbole de l'obscurité<sup>219</sup>. Après la vision inaugurale des loups parlants (possible projection de l'animalité de Rutilio lui-même), cet horizon d'attente est rapidement déçu, comme c'est presque la norme dans le roman. Le Siennois rencontre un Norvégien d'origine italienne, catholique proclamé et en effet charitable (à la différence de nombreux méridionaux). Celui-ci explique que son pays commerce avec l'Angleterre, la France et l'Espagne. En attendant de repartir pour l'Italie après la fin de la nuit polaire, Rutilio devra gagner sa vie par un métier productif, car les Norvégiens ne goûtent guère les danses, cabrioles et autres jeux de mains où excelle l'ancien maître de danse :

Preguntóme si tenía algún oficio en que ganar de comer, mientras llegaba tiempo de volverme a mi tierra. Díjele que era bailarín, y grande hombre de hacer cabriolas, y que sabía jugar de manos sutilísimamente. Rióse de gana el hombre, y me dijo que aquellos ejercicios o oficios, o como llamarlos quisiese, no corrían en Noruega ni en todas aquellas partes. Preguntóme si sabría oficio de orífice<sup>220</sup>.

Cette évocation des mœurs laborieuses et puritaines des Septentrionaux est confirmée par la vue d'une rue animée où tous courent à leur négoce, une torche à la main<sup>221</sup>. Cette image des flambeaux au milieu de la nuit polaire pourrait être inspirée d'un passage de l'*Histoire des pays gothiques* illustré par la miniature ci-dessous<sup>222</sup> :

Image 6 : Gravure tirée de l'*Histoire des pays gothiques*, livre II, 17, fol. 28r.



L'image de marchands s'affairant dans la nuit guidés par une torche pourrait fonctionner dans le *Persiles* comme l'emblème ambigu d'une rationalité marchande en mesure de surmonter l'adversité de la nature mais (peut-être) incapable de dissiper l'obscurité

<sup>219</sup> Voir A. CASTRO, 1919 et L. SPITZER, 1922.

<sup>220</sup> Voir *Persiles*, I, 8, p. 190-191.

<sup>221</sup> : *Ibid.*, p. 191: « llevóme a una ciudad donde toda la gente andaba por las calles con palos de tea encendidos en las manos, negociando lo que les importaba ».

<sup>222</sup> Voir O. MAGNUS, *Histoire des Pays Septentrionaux*, éd. 1591, livre II, 17, f° 28r. Mais Cervantès n'écrit pas que les Norvégiens portent leurs torches dans la bouche, ce qui rend ce rapprochement plus hypothétique.

de terres plongées dans l'hérésie. Rutilio découvre cependant en Norvège une autre merveille que cette vision ou celle des loups-garous : la présence d'un « Norvégien greffé sur un Italien », pour reprendre une image botanique du *Criticón* :

Preguntéle en el camino que cómo o cuando había venido a aquella tierra, y que *si era verdaderamente italiano*. Respondió que uno de sus pasados abuelos *se había casado en ella*, viniendo de Italia a *negocios* que le importaban, y a los hijos que tuvo les enseñó su lengua, y de uno en otro se estendió por todo su linaje, hasta llegar a él, que era *uno de sus cuartos nietos*: « y así, como *vecino y morador tan antiguo*, llevado de la *afición de mis hijos y mujer*, me he quedado *hecho carne y sangre entre esta gente, sin acordarme de Italia ni de los parientes* que allá dijeron mis padres que tenían »<sup>223</sup>.

Peut-être ce personnage est-il inspiré par l'évocation, dans les *Navigazioni et Viaggi* de Ramusio, de marchands italiens installés en Scandinavie<sup>224</sup>. Mais dans l'économie du *Persiles*, ce Norvégien italien fait surtout écho au métissage heureux entre Antonio et Ricla. Or, si l'union entre l'Espagnol et la barbare donne vraisemblablement lieu à une refondation imaginaire de la culture hispanique par l'apport du Nouveau Monde<sup>225</sup>, ce nouvel individu hybride semble renvoyer à une autre question brûlante en Espagne et dans l'Europe catholique : celle de l'assimilation des minorités ethniques et religieuses. Le *Persiles*, en général, ne dit pas un mot sur le protestantisme et n'évoque pas davantage ici la religion officielle en Norvège. Mais il était notoire en 1617 que le pays était devenu officiellement luthérien (depuis 1537 et l'union de Kalmar), comme en attestent notamment les écrits des frères Magnus. Par conséquent, ce catholique d'ascendance italienne est à la Norvège luthérienne ce qu'étaient les juifs et musulmans à l'Espagne catholique, avant leur expulsion et le processus d'unification religieuse de la Monarchie hispanique. De son ascendance originelle, ce personnage ne conserve que la langue et la religion (transmise de père en fils depuis quatre générations). Pour le reste, assure-t-il, son insertion dans la communauté des Norvégiens ne fait aucun doute : la durée de sa résidence sur cette terre, et son amour pour sa femme et ses fils, font qu'il appartient non seulement corps et âme, mais « chair et sang » à cette terre, sans plus se souvenir de l'Italie ni de ses parents italiens. On reconnaît précisément là les principaux critères retenus en Castille pour établir les conditions sous lesquels certains étrangers, par une sorte de conversion, pouvaient être « connaturalisés »<sup>226</sup>.

<sup>223</sup> Voir *Persiles*, I, 8, p. 191-192 (je souligne).

<sup>224</sup> Voir les récits du naufrage du Vénitien Pietro Quirino dans G. B. RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. MILANESI, 1983, vol. 4, p. 72.

<sup>225</sup> Voir G. MARISCAL, 1990.

<sup>226</sup> Ce terme est employé par R. ANTÚNEZ Y ACEVEDO dans ses *Memorias históricas sobre la legislación y gobierno del comercio de los españoles*, cité par T. HERZOG, 2007, p. 6. Dans cet article, l'auteur retrace

Mais, au-delà, ce discours semble constituer un contrepoint direct aux allégations du morisque Jarife, appelant à l'expulsion contre sa « mauvaise caste »<sup>227</sup>. Ce Norvégien d'ascendance italienne est l'illustration vivante (ou du moins, parlante) du fait que la conservation d'une langue ou d'un culte minoritaires n'entrave pas en soi l'insertion dans une communauté. Elle n'en menace pas davantage la prospérité, puisque ce marchand « connaturalisé » contribue à l'enrichissement de son pays. Y aurait-il ici une allusion aux bienfaits économiques et humains de la relative tolérance religieuse instituée dans les Provinces-Unies et d'autres pays protestants ? Quoi qu'il en soit, l'accueil réservé à ces marchands italiens par la Norvège du *Persiles* tranche nettement avec la politique d'exclusion mise en œuvre en Espagne contre les juifs, convers, morisques et protestants<sup>228</sup>.

### *Conclusion*

Ce premier retour sur la géographie du *Persiles* amène à confirmer que ce roman n'est pas l'exaltation du Midi catholique sur le Septentrion barbare ou protestant. Le contournement des terres protestantes dans le trajet principal ; le silence presque absolu sur toute question confessionnelle ; puis sa réintroduction discrète au terme du roman : tout ceci contribue plutôt à une réflexion sereine et plaisante sur ce que veut dire être chrétien et catholique<sup>229</sup>. En présentant Rome comme un *finis terrae* barbare pour les héros Septentrionaux, plutôt que comme la patrie spirituelle où s'incarne l'idéal augustinien de la Cité céleste ; et en révélant peu à peu que la pérégrination des héros est moins un pèlerinage

---

l'évolution des critères permettant d'acquérir le statut de natif, en Castille et dans l'Amérique espagnole, à l'époque moderne. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, « cette conversion s'effectuait [généralement] sans l'intervention des autorités », de différentes manières. « Elle pouvait dépendre de la résidence, mais elle pouvait également être générée par d'autres facteurs, comme la naissance dans la circonscription, le mariage à une native, ou la possession de biens. Elle pouvait être prouvée par le fait que l'étranger avait rompu tous liens avec sa communauté d'origine parce qu'il ne souhaitait plus y retourner. L'important n'était pas la manière dont l'association [entre l'étranger et la communauté] se créait, mais la garantie qu'elle fournissait des bonnes intentions de l'individu » (p. 6), c'est-à-dire de son amour et de sa fidélité à la communauté (p. 4).

<sup>227</sup> Voir *Persiles*, III, 11, p. 551-553.

<sup>228</sup> Si cette interprétation est recevable, elle corrobore l'analyse de M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 250-264, selon laquelle le traitement romanesque de la question morisque dans le *Persiles* rend difficile l'attribution à Cervantès d'une posture clairement favorable à l'expulsion. Sans nier l'évidence d'authentiques problèmes de cohabitation entre morisques et vieux chrétiens, ni le sens littéral des discours tenus par Jarife (ou Ricote, dans le *Quichotte*), il faut en effet relever que le *Persiles* fait comparaître l'éventail des voix et des positions que F. MARQUEZ VILLANOVA, 1975, a documentées dans les sources historiques. Il ne s'agit nullement d'attribuer à Cervantès une ouverture d'esprit universelle pour sauver son image aux yeux de lecteurs actuels. Il est indéniable qu'il s'est prononcé clairement contre les morisques et en faveur de leur expulsion dans la *Galatea*. Il est également certain que l'ancien soldat de Lépante et prisonnier à Alger s'est indigné contre les mauvais traitements infligés aux captifs chrétiens par les Ottomans et les barbaresques. Mais il est envisageable, comme le suggère M. MONER, 1995, que Cervantès ait complexifié sa vision de la question morisque après avoir fait le constat, partagé par beaucoup, que la solution radicale apportée à des problèmes réels n'était pas forcément juste ni même efficace. Voir aussi W. CHILDERS, 2006, p. 169-193.

<sup>229</sup> Cette lecture corrobore celle de M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 115 et p. 120.

qu'une *peregrinatio amoris*, le narrateur amène à substituer l'opposition entre des territoires par une dialectique entre Rome et la route, entre centre et mouvement. Il apparaît ainsi que le roman n'assigne à aucun lieu réel le statut exclusif de centre de l'Église. Si le christianisme se spatialise, pour ainsi dire, c'est dans des lieux plus ou moins utopiques (la caverne d'Antonio et Ricla sur l'île Barbare, l'auberge de *Golande* ou le monastère de Saint-Thomas du Groenland) ou, plus encore, dans l'Église en mouvement que constitue le « bel escadron ». Cette rêverie d'une concorde entre sujets issus de nations, voire de confessions diverses, coïncide d'ailleurs avec le choix par Cervantès d'un genre idéaliste comme le roman grec.

Mais le *Persiles* n'est pas seulement un *romance*, qui se caractérise par la tentative d'établir un ordre idéal ; il est aussi un *novel* qui questionne voire subvertit cette quête de l'idéal, comme le *Quichotte*<sup>230</sup>. Loin d'être un testament benoîtement iréniste, le *Persiles* illustre les obstacles et les limites de l'irénisme. Le diptyque romain formé par Hipólita et Pirro atteste ainsi l'extrême danger qu'encourent les parangons de la *caritas* sur des terres dominées par des coutumes barbares. Quant à la position ambiguë du prince Arnaldo dans la compagnie des pèlerins où, jusqu'à la fin, il est davantage craint et toléré que réellement intégré, elle suggère peut-être que le protestantisme n'est pas toujours soluble dans le catholicisme. Enfin, si la concorde règne généralement dans cet escadron « transnational », elle est constamment menacée par l'hostilité du milieu environnant. Pourtant, cette communauté idéale ne peut progresser et se réaliser dans les seules utopies. C'est pourquoi il convient d'envisager maintenant en quoi le *Persiles* confronte sa quête de l'idéal à la réalité historique, et plus précisément à la situation politique de l'Europe.

---

<sup>230</sup> Voir M. GAYLORD RANDEL, 1983 et M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 24-25.



## CHAPITRE VI – LA PAX GOTHICA DU *PERSILES* OU UNE AUTRE HISTOIRE EUROPEENNE

---

Le choix d'une géographie romanesque rassemblant Septentrion et Midi n'a pas que des raisons esthétiques ou religieuses. Il a aussi, vraisemblablement, une portée politique. Selon les historiens José María Jover et María Victoria López Cordon-Cortezo, l'irruption du Septentrion dans le *Persiles* renverrait au « virage nordique de Philippe II » à partir de 1580<sup>1</sup>. Après s'être imposé sur le trône portugais en 1580, suite à la mort du roi Sébastien à Ksar el-Kébir ou Alcazarquivir (le 4 août 1578), Philippe II avait accentué sa politique interventionniste en Europe, convaincu que la paix était impossible à atteindre sans religion ni justice et que la guerre extérieure était un moyen efficace pour maintenir la tranquillité intérieure. Paradoxalement, la lutte contre les hérétiques du Nord, menée au nom de la foi, l'amena à abandonner la politique africaine et à signer la paix avec les infidèles ottomans en 1581 (une trêve plusieurs fois renouvelée ensuite). Les moyens militaires et financiers espagnols furent donc prioritairement destinés à réduire la rébellion des Provinces-Unies, à affaiblir l'Angleterre d'Élisabeth I<sup>ère</sup>, à soutenir la Ligue contre les huguenots français ou encore à appuyer les prétentions du crypto-catholique Jean III Vasa au trône de Suède.

Sans doute est-il juste de lier l'intérêt de Cervantès pour le Septentrion à la politique internationale de Philippe II et, plus largement, au déplacement du centre de gravité de la vie européenne depuis la Méditerranée vers l'Atlantique. Toutefois, il est manifeste que le *Persiles* ne reflète pas la situation politique de l'Europe sous Philippe II, ne serait-ce que par sa chronologie interne. Je souhaiterais même montrer que cette « histoire septentrionale » est une sorte de réécriture divertissante, et néanmoins sérieuse, de l'histoire espagnole et européenne, imaginée comme si le virage nordique de Philippe II n'avait pas eu lieu. Réinvention du passé, le *Persiles* peut aussi être lu comme un commentaire à la politique extérieure de Philippe III sous le ministère du duc de Lerma, ou comme une sorte de *Norte de príncipes* qui, à l'instar du traité d'Antonio de Guevara, viserait à orienter la politique royale.

---

<sup>1</sup> Voir J. M. JOVER ZAMORA et M. V. LOPEZ CORDON-CORTEZO, 1986, p. 471 (je traduis).

## A – L'esprit de conquête revisité

### *Le Persiles, une fiction sans histoire ?*

Si l'on s'en tient aux rares évocations d'événements dans le *Persiles*, il peut sembler que l'histoire y est un thème marginal, et que Cervantès se borne à y célébrer les entreprises militaires des Habsbourg d'Espagne. Très tôt dans le roman, Antonio Villaseñor célèbre l'école de la guerre, car, affirme-t-il, il est devenu libéral et courtois en Allemagne, au service de Charles Quint<sup>2</sup>. Ce « Mars chrétien » est de nouveau célébré au centre du récit, par un Français de surcroît, pour avoir combattu contre « les ennemis de l'Église » (assurément les protestants, rarement évoqués aussi directement dans le roman) et « les sectateurs de Mahomet »<sup>3</sup>. Dans cette parodie de *relación de sucesos*, où les événements fictifs laissent progressivement place à des faits plus précis, les guerres sont le lot des marges de l'Europe. Le cœur de la Chrétienté n'est pas évoqué, comme s'il avait été préservé du chaos par l'empereur. Quant au reste du monde, il est omis par Sinibaldo malgré la demande de ses interlocuteurs. Les guerres d'Allemagne et la lutte contre les musulmans sont de nouveau associées dans l'épisode des faux captifs, dans la Manche<sup>4</sup>. Si ces deux étudiants de Salamanque ont inventé leur récit de captivité à Alger, c'est pour gagner les armées d'Italie ou des Flandres. C'est pourquoi, lorsque leur supercherie est découverte, ils allèguent avoir menti pour la bonne cause :

¿Es posible que ha de querer el señor alcalde [que] quiera quitar la honra a dos tan insignes estudiantes como nosotros, y juntamente quitar a Su Majestad dos

<sup>2</sup> Voir *Persiles*, I, 5, p. 161-162 : « [...] dejé mi patria, y fuime a la guerra que entonces la majestad del César Carlos Quinto hacía en Alemania contra algunos potentados de ella. Fueme Marte favorable, alcancé nombre de buen soldado, honróme el emperador, tuve amigos y sobre todo, aprendí a ser liberal y bien criado, que estas virtudes se aprenden en la escuela del Marte cristiano ». Un peu plus loin, Antonio dit avoir combattu dans les Flandres (I, 5, p. 164). Puis il indique qu'il repart un temps en Allemagne, sans préciser de date ni de durée précises (*ibid.*, p. 166). Selon C. ROMERO MUÑOZ, 2002, note 12 p. 162, le premier séjour d'Antonio en Allemagne correspondrait à la campagne de Charles Quint contre le duc de Clèves en 1543, plutôt qu'à la guerre de l'empereur contre la Ligue de Smalkalde, qui s'acheva en 1547 par la capture de l'Électeur de Saxe à Mühlberg. Quoi qu'il en soit, Antonio élude la dimension religieuse de ces guerres : Charles Quint faisait la guerre, dit-il, à « certains potentats ». Cet euphémisme anticipe celui de Serafido sur l'origine des héros.

<sup>3</sup> *Ibid.*, II, 21, p. 421-422 : « [...] pasaron a preguntarle por nuevas de lo que en Europa pasaba y en otras partes de la tierra, de quien ellos, por andar en el mar, tenían poca noticia. Sinibaldo respondió que, de lo que más se trataba, era de la calamidad en que estaba puesto por el rey de los dáneos, Leopold[i]o, el rey antiguo de Dinamarca, y por otros allegados que a Leopold[i]o favorecían. Contó asimismo cómo se murmuraba que, por la ausencia de Arnaldo, príncipe heredero de Dinamarca, estaba su padre tan a pique de perderse [...]. Contó con esto guerras del de Transilvania, movimientos del turco, enemigo común del género humano; dio nuevas de la gloriosa muerte de Carlos V, rey de España y emperador romano, terror de los enemigos de la Iglesia y asombro de los secuaces de Mahoma [...] ».

<sup>4</sup> *Ibid.*, III, 10, p. 528-538. Sur cet épisode, voir en particulier M.-B. REQUEJO CARRIO, 2004.



valientes soldados, que íbamos a esas Italias y a esos Flandes a romper, a destrozár, a herir y a matar los enemigos de la santa fe católica que topáramos?<sup>5</sup>

Mais, davantage qu'aux guerres nordiques ou balkaniques, c'est aux entreprises méditerranéennes de la Monarchie hispanique que le roman prête attention. Un épisode secondaire évoque ainsi les opérations de la flotte espagnole vers Malte<sup>6</sup>. Puis l'emphase est mise sur la lutte contre les musulmans et les morisques par le recours à trois prophéties : celle du morisque Jarife, qui appelle de ses vœux l'expulsion de son peuple<sup>7</sup>, et les deux prononcées par le sage espagnol Soldino, depuis sa retraite française : l'annonce conjointe de la victoire de Lépante (1571) et du désastre de Ksar el-Kébir (1578), où mourut le jeune roi Sébastien du Portugal<sup>8</sup>. Bien que le *Persiles* soit une « histoire septentrionale », l'histoire n'y occupe donc *a priori* qu'une place secondaire. Et quoique l'attention des dirigeants espagnols soit progressivement attirée vers le Nord au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, l'histoire septentrionale du manchot de Lépante paraît privilégier les intérêts méditerranéens de l'Espagne. Cette primauté accordée à la sécurité des côtes espagnoles sur la défense du catholicisme contre les protestants du Nord ferait ainsi écho aux positions souvent exprimées par les Cortes de Castille, et manifestement partagées par une large fraction de la population espagnole<sup>9</sup>.

Toutefois, sans nier la lettre des invectives contre les « ennemis de l'Église », les mahométans ou les morisques, ni la vigueur des éloges voués à Charles Quint pour ses entreprises guerrières, je voudrais les resituer dans un ensemble de contre-discours qui les nuancent et les problématisent. Attribuer ainsi une portée historique au *Persiles* n'est pas incompatible avec l'objectif affiché par Cervantès d'écrire un livre de divertissement. Car recréer l'histoire peut contribuer au plaisir du lecteur : recomposer le matériau historique est un jeu intellectuel comparable à l'imitation des modèles littéraires. Et surtout, imiter Héliodore ne signifie pas écrire une fiction hors du temps. Il est vrai que Bakhtine, dans *Esthétique et théorie du roman*, assurait que le « roman d'aventures et d'épreuves », auquel il rattachait les *Éthiopiennes*, se déroule dans une temporalité abstraite :

Bien entendu, il ne peut être question d'une localisation historique du temps des aventures. Dans tout l'univers du roman grec, avec toutes ses contrées, cités,

---

<sup>5</sup> Voir *Persiles*, III, 10, p. 534.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 12, p. 558-559. Il s'agit de la seconde rencontre avec Ambrosia Agustina, à Barcelone.

<sup>7</sup> *Ibid.*, III, 11, p. 553. « »

<sup>8</sup> *Ibid.*, III, 18, p. 602-603.

<sup>9</sup> Voir A. REDONDO, 1982, notamment p. 377. Voir aussi J. PEREZ, 1994. Selon lui, la politique de défense du catholicisme qu'a endossée l'Espagne ne fut pas le fruit d'une idiosyncrasie espagnole. Ce fut une politique imposée d'en haut par la dynastie des Habsbourg, à laquelle les Espagnols n'apportèrent qu'une adhésion tardive et partielle.

édifices, œuvres d'art, il est évident que tous les indices du temps historique sont totalement absents, de même que toute empreinte d'une époque<sup>10</sup>.

Mais cette affirmation doit être nuancée. Comme l'a rappelé Laurence Plazenet dans sa réédition des *Éthiopiennes*, traduites en 1548 par Jacques Amyot, Héliodore lui-même s'appuie sur des faits historiques précis des premiers siècles de notre ère. Son récit renvoie à la révolte des Bergers en Égypte, réprimée en 172. Et la représentation de Byzance comme une cité libre correspond à une époque antérieure au siège de la ville par Septime Sévère, en 194. Parallèlement, à propos de Delphes et d'Athènes, il mentionne des réalités correspondant globalement aux VI<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècles avant J.-C., dans un effort pour créer « le sentiment d'un exotisme historique ». En somme, résume L. Plazenet,

Héliodore fait preuve d'une cohérence qui le rapproche de Chariton, quoique l'époque où il situe son roman soit plus ancienne que chez ce dernier. *Les Éthiopiennes* se présentent comme un roman historique. Héliodore cultive chez son lecteur le sentiment d'un fort décalage temporel : il est propre à nimer l'œuvre d'une aura poétique, légendaire, sinon mythique<sup>11</sup>.

Et non seulement les *Éthiopiennes* font un usage cohérent du matériau historique, mais elles proposent un idéal politique, avec la suppression finale des sacrifices humains au terme d'un voyage de Delphes à Méroé. Reliquat de barbarie dans une société à certains égards exemplaires, ces sacrifices sont abolis lorsque le roi Hydaspes reconnaît sa fille en Chariclée, la belle jeune fille vouée à la mort. Ce roman donne ainsi à voir le perfectionnement d'une périphérie du monde classique grâce à l'irruption de héros hellénisés, et s'achève en proposant le modèle d'une monarchie éclairée par le sacerdoce. Pour Cervantès, par conséquent rivaliser avec Héliodore n'est donc pas seulement imiter un roman d'aventures. Et si l'on peut estimer que la distance temporelle avait rendu (plus ou moins) imperceptible à Cervantès le dialogue établi par Héliodore avec l'histoire, comme ce fut le cas pour Bakhtine<sup>12</sup>, le *Persiles* atteste que le romancier d'Alcalá avait une conscience nette de la portée politique et sacrée conférée par Héliodore à son intrigue amoureuse.

---

<sup>10</sup> Voir M. BAKHTINE, 1987, p. 243. Le critique établit une distinction entre l'assez grande précision des descriptions géographiques dans les romans grecs, et leur abstraction ou inconsistance historique supposée.

<sup>11</sup> Voir L. PLAZENET, 2008, p. 77.

<sup>12</sup> Il ne s'agit pas, bien sûr, de charger Bakhtine. Certaines schématisations sont sans doute inévitables dans un travail aussi vaste et pionnier que le sien. De plus, il faut souligner que Bakhtine rédigea son œuvre vers 1937-1938 après une longue période d'exil administratif en Sibérie, loin des centres universitaires où il aurait éventuellement pu être mieux renseigné sur la prégnance de l'histoire chez Héliodore.

*Un trajet à rebours de l'expansion impériale*

L'inversion du discours impérial passe avant tout par la structure de l'itinéraire principal. Ceci a déjà été étudié et je ne reviendrai que brièvement sur ce point essentiel, avant de corroborer cette interprétation par l'examen de la trajectoire d'Antonio et Ricla et par son contrepoint, celle d'Ortel Banedre et de Luisa.

Dans son étude du *Persiles* en tant que « roman épique » qui, au-delà des *Éthiopiennes*, rivalise avec les grands modèles épiques, M. Armstrong-Roche observe que la relation paradoxale qu'entretient le *Persiles* avec ces épopées s'observe notamment dans la géographie romanesque élaborée par Cervantès, et en particulier dans l'origine de Thulé comme origine du protagoniste<sup>13</sup>. Tandis que les auteurs épiques ont coutume « d'ajuster la filiation ethnique, politique et religieuse du héros à celle de son premier public », Cervantès adopte une perspective décentrée : dans ce roman, on pose un regard septentrional sur le Sud catholique où abondent merveilles et violences, et qui devient un autre Nouveau Monde, exotique et barbare. Cervantès inverse ainsi la structure des *Éthiopiennes*, dont les protagonistes se déplacent depuis un centre familial – Delphes – vers une périphérie à la fois exemplaire et barbare – Méroé, qu'ils rendent plus parfaite en obtenant la suppression des sacrifices barbares (tandis que l'île barbare s'est déjà repeuplée à la fin du *Persiles*<sup>14</sup>, la barbarie étant ici une constante anthropologique impossible à éliminer définitivement). Mais c'est surtout le choix d'un voyage depuis Thulé vers Rome qui suppose une inversion de la logique impériale<sup>15</sup>. Dans les principaux textes associés à Thulé à l'époque de Cervantès – la quatrième *Géorgique* de Virgile et la *Médée* de Sénèque –, Thulé constitue en effet la limite de l'Empire romain. Dans *Médée*, elle représente aussi l'extrémité des domaines de la raison et de la mesure, au-delà de laquelle on tombe dans l'*hybris* et le chaos<sup>16</sup>. Or, la quatrième *Géorgique* et *Médée* furent largement utilisées à l'époque moderne pour commenter les entreprises outremer de l'Espagne et des autres puissances européennes. Hors des livres, cette

---

<sup>13</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 36-37.

<sup>14</sup> Voir *Persiles*, IV, 9, p. 679.

<sup>15</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 68-74.

<sup>16</sup> Voir la *Médée* de Sénèque, II, v. 375-379 : « Venient annis, sæcula seris, / Quibus Oceanus vincula rerum / Laxet et ingens pateat tellus / Tiphysque novos detegat orbes / Nec sit terris ultima Thule » (« Viendront plus tard, avec les années, / des temps où l'Océan relâchera les barrières des choses, / où la terres'ouvrira immense, / où Thétys dévoilera de nouveaux mondes / et où, parmi les terres, Thulé ne sera plus la dernière »). J'emprunte ici la traduction proposée par Paul-Augustin Deproost de l'Université de Louvain, dont le commentaire coïncide avec l'interprétation de F. DUPONT, 2000, selon laquelle l'expédition des Argonautes est un acte d'*hybris* qui mènera à terme à la rupture des liens du monde, de ses barrières naturelles, transgression qui a son pendant éthique dans la sortie de l'humanité par Médée l'infanticide. Pour le commentaire de P.-A. Deproost, voir le site suivant : [http://bcs.fltr.ucl.ac.be/fe/14/Aetas\\_aurea.html#\\_ftn66](http://bcs.fltr.ucl.ac.be/fe/14/Aetas_aurea.html#_ftn66)

association de Thulé aux confins de l'empire espagnol apparaît même dans le texte inscrit sur un arc de triomphe dressé à Anvers en 1549, pour la venue du prince Philippe : s'adressant directement au futur monarque, ce texte invoque l'expédition des Argonautes et lui promet une conquête universelle qui n'est pas sans rappeler la prophétie de l'île barbare : « vous soumettrez à votre Empire l'Afrique, l'Europe et l'Asie » ; « vous étendrez votre Empire sur les Éthiopiens, les Garamantes et les Indiens, et ceux qui habitent l'île de Thulé, qui est au bout du monde, viendront se soumettre à vous »<sup>17</sup>.

Or, dans le *Persiles*, le prince de Thulé vient bien en Espagne mais, sans se soumettre à son roi. Et c'est lui qui à Rome conquiert Hipólita, principale représentation de la ville. Par conséquent, la trajectoire des héros ne prend pas seulement le contrepied du mouvement d'expansion d'ouest en est des empires romain et espagnol ; il renverse aussi l'idée d'une *translatio imperii*, selon laquelle la prépondérance impériale se transmettrait d'est en ouest, suivant la course du soleil. Cette théorie ancienne postule non seulement que l'histoire obéit à des lois quasi-naturelles, mais que l'enjeu de la politique est de conserver l'hégémonie le plus longtemps possible en résistant à cette inéluctable transition du pouvoir. Le *Persiles*, comme les romans grecs de façon plus générale, relate au contraire la victoire de l'intégrité intérieure et de l'amour – sur les contraintes extérieures et sur le temps. Et cette prépondérance de l'amour sur l'histoire constitue aussi la leçon politique du roman, dans la mesure où la pérégrination amoureuse, épreuve éthique, est aussi un apprentissage de l'exercice du pouvoir royal. Dans ce roman, ce n'est plus Rome qui étend ses domaines jusqu'à l'*ultima Thule*, mais le prince de Thulé, personnification des valeurs humanistes, qui domine par son exemplarité la Rome d'Hipólita, sans consistance éthique<sup>18</sup>. Il se peut même que ce changement de perspective contribue à expliquer que Cervantès ait paradoxalement rappelé le sous-titre de son roman – « histoire septentrionale » –, au seuil du livre III, c'est-à-dire quand on abandonne le Nord exotique pour le Sud familier. Il serait ainsi signalé que les « barbares » nordiques sont sur le point de franchir le *limes* pour conquérir de nouveau Rome (mais, cette fois, pacifiquement).

---

<sup>17</sup> Cette prophétie que je traduis est tirée de la *Entrada en Amberes del príncipe Felipe*, relation de Cornelius Scribonius Grapheum, publiée à Anvers en 1550, et citée par R. LOPEZ TORRIJOS, 2008, p. 422. Le texte latin, traduit par Calvete de Estrella, un contemporain, dit que Philippe II « [ha de] sujetar a [su] Imperio la África, la Europa, y la Asia » ; « Vos ensancharéis vuestro Imperio sobre los Etiópes, Garamantas e Indios, y vendrán a sujetarse los que habitan la isla de Thule, que es al fin de la tierra ».

<sup>18</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 87-93.

*Un contre-mythe gothique*

L'involution de l'expansion impériale, ce que l'on pourrait appeler la *reversio imperii*<sup>19</sup> figurée par le trajet des héros se conjugue en effet avec l'inversion du mythe néogothique qui prévalait en Espagne et dans l'Europe moderne. Ce thème gothique, que nous avons déjà brièvement évoqué, apparaît de façon explicite lorsque les héros s'approchent de Tolède, ancienne capitale wisigothique et impériale et siège de l'Église primatiale d'Espagne. Periandro adresse alors un vibrant hommage à Garcilaso et à la ville, mais sans y entrer :

¡Oh peñascosa pesadumbre, gloria de España y luz de sus ciudades, en cuyo seno han estado guardadas por infinitos siglos las reliquias de los valientes godos, para volver a resucitar sur muerta gloria y a ser claro espejo y depósito de católicas ceremonias! ¡Salve, pues, oh ciudad santa, y da lugar que en ti le tengan estos que venimos a verte!<sup>20</sup>

L'éloge de Garcilaso concorde ici avec la constante mise en valeur, dans le roman, de la courtoisie et de la poésie profane. Mais, souligne Michael Armstrong-Roche<sup>21</sup>, cette *laus urbis*, où Tolède est exaltée comme reliquaire des rois goths et comme « dépôt des cérémonies catholiques », s'apparente pour plusieurs motifs à un éloge paradoxal. Car dans le reste du roman, les « cérémonies » sont presque toujours qualifiées de « vaines » (*vanas*) ; de plus, Tolède était historiquement associée à l'hérésie arienne et à la préservation du mythe mozarabe ; et, surtout, l'éloge des reliques et des cérémonies a peu de poids dans un roman qui, fidèle à l'esprit paulinien ou à l'humanisme chrétien, privilégie la charité. Dans ce contexte, la référence aux cérémonies dénoncerait plutôt le manque de charité à Tolède, après l'adoption en 1540 d'une loi contre la mendicité, et suite à l'institution en 1547 des statuts de pureté de sang dans le chapitre de la cathédrale<sup>22</sup>. Fondamentalement, le *Persiles* déjoue ici le mythe néogothique sur lequel reposaient les privilèges de caste et l'impérialisme des

<sup>19</sup> La trajectoire des héros ne prend pas seulement le contrepied du mouvement d'expansion d'ouest en est des empires romain et espagnol ; il renverse l'idée d'une *translatio imperii*, selon laquelle la prépondérance impériale, et celle du savoir avec la *translatio studii*, se transmettraient d'est en ouest, suivant la course du soleil. Cette théorie ancienne postule non seulement que l'histoire obéit à des lois quasi-naturelles, mais que l'enjeu de la politique est de conserver l'hégémonie le plus longtemps possible en résistant à cette inéluctable transition du pouvoir. Le *Persiles*, comme les romans grecs de façon plus générale, relate au contraire la victoire de l'intégrité intérieure et de l'amour – sur les contraintes extérieures et sur le temps. Et cette prépondérance de l'amour sur l'histoire constitue aussi la leçon politique du roman, dans la mesure où la pérégrination amoureuse, épreuve éthique, est aussi un apprentissage de l'exercice du pouvoir royal.

<sup>20</sup> Voir *Persiles*, III, 8, p. 505. Notons que Periandro, avant cet éloge, se présente lui-même comme un « peregrino », pour la seule fois du roman. Selon M. NERLICH, 2005, p. 282-285, ceci atteste que Periandro réalise bien un pèlerinage, mais pas en direction de la Rome catholique, mais sur les traces des Wisigoths, ses parents éloignés.

<sup>21</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 294-303.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 298.

Habsbourg, dans le sillage du vilain du Danube d'Antonio de Guevara<sup>23</sup>. Il s'inspirerait ainsi de l'exemple ironique de Lucien, Érasme, Thomas More et – imité par Cervantès lui-même dans son prologue, où il montre sa capacité à rire de lui-même – de Silène, le dieu du rire sage<sup>24</sup>. Par conséquent, le voyage des héros gothiques vers le Sud ne représente pas seulement une conquête pacifique de Rome, mais aussi une reconquête spirituelle de l'Espagne, appelée à renoncer à la tyrannie de l'honneur aristocratique, au formalisme religieux et à trois tendances du gothicisme – l'impérialisme aristocratique, l'ibérisme autarcique<sup>25</sup> et l'orgueil de caste. Il privilégie la figure de Goths, mais l'associe au mouvement et à une dimension internationale. Le caractère migrant de ces Goths, qui sont considérés comme de vrais espagnols dès leur venue en France, place d'emblée le critère de la mobilité au centre de la communauté idéale imaginée par le *Persiles*.

Ce contre-mythe gothique s'inscrit dans une lignée de discours visant à « jeter un pont entre les diverses composantes de la nation hispanique ». A. Redondo<sup>26</sup> rappelle en effet que, dès les années 1540, le tolédan Alejo Venegas rejette l'idéal néo-gothique qui amène, par l'adoption des statuts de pureté de sang, à exclure des pans entiers de la société, notamment les plus actifs, en contradiction avec les écrits de saint Paul sur l'unité des chrétiens. Le « contre-mythe mudéjar » partage cette dynamique. Lancé par Miguel de Luna, traducteur de Philippe II d'origine maure (avec sa *Véritable histoire du roi don Rodrigue*, 1592), l'objectif de ce mythe mudéjar n'était « pas [de] refaire l'histoire, mais tout au plus [d']essayer de susciter la réflexion de quelques-uns de ses contemporains ». Cette aspiration fut partiellement reprise par Pérez de Hita dans ses *Guerres de Grenada* (1595 et 1619<sup>27</sup>), presque contemporaines du *Persiles*. La réaction au gothicisme virulent explique encore la falsification des livres « trouvés » dans le Sacromonte en 1595. Parmi les opposants au gothicisme, A. Redondo cite enfin Cervantès, aux côtés d'Alemán et de Gracián. Mais notons que l'originalité de Cervantès est de déjouer le néo-gothicisme par une autre forme de gothicisme. Comme à son habitude, il déconstruit de l'intérieur les discours existants.

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 296-297.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 303.

<sup>25</sup> Sur ces premières tendances, voir par exemple A. MILHOU, 1992. Cet ibérisme autarcique, xénophobe, de défense et de conservation, est surtout le fait des « montañeses » adversaires des « godos ». Ses principaux représentants sont Garibay, De la Puente ou fray Benito de Peñalosa qui, selon P. FERNANDEZ ALBALADEJO, 2007, p. 142, fait preuve d'une authentique hybridité d'« espagnolité ».

<sup>26</sup> Voir A. REDONDO, 1992, p. 361-364.

<sup>27</sup> La seconde partie, publiée en 1619 était déjà achevée en 1597 ; sa publication a été retardée par des opposants aux morisques.

Pour étayer cette lecture, soulignons que le *Persiles* semble dialoguer de près avec les tenants du gothicisme en Espagne, dont les principaux zéloteurs sont Isidore de Séville<sup>28</sup>, Lucas de Tuy<sup>29</sup>, Rodrigo Jiménez de Rada<sup>30</sup>, Alphonse X<sup>31</sup> et Alonso de Cartagena<sup>32</sup>, avant Diego de Saavedra Fajardo et sa *Corona gótica* (1646)<sup>33</sup>. Le *Persiles* reprend d'abord la double image associée aux Goths : les figures masculines de l'Île Barbare (et Maximino, à certains égards) correspondent à la représentation des Goths destructeurs, dont l'impérialisme se fonde sur des prophéties messianiques. Face à cette barbarie gothique, Ricla semble avoir hérité de la vertu naturelle des Germains de Tacite, tandis que Periandro apparaît comme le modèle du Goth savant et philosophe, deux figures que louera encore trente ans plus tard Saavedra Fajardo<sup>34</sup>.

Comme pour l'idéal néo-gothique (cultivé à l'échelle européenne), une des visées du contre-mythe gothique, dans le *Persiles*, est de se démarquer de Rome, en affirmant la supériorité des héros gothiques. Mais il ne s'agit pas ici de rappeler la suprématie militaire qui

<sup>28</sup> Voir J. R. CARBO GARCIA, 2008, p. 104 (nous traduisons) : « Face aux efforts habituels pour conserver la culture et la langue romaines, Isidore eut une tout autre attitude sur le plan politique, faisant preuve dans son œuvre historiographique d'une volonté de détruire le monde romain, qui menaçait la nouvelle nation wisigothique dans la Péninsule de deux façons : sur le plan politico-militaire, par la tentative de Justinien de reconquérir l'*Hispania* pour l'Empire Byzantin ; sur le plan idéologique, par le mythe de Rome, qui persistait encore dans la Péninsule. Pour supprimer cette seconde menace, Isidore chercha dans son *Historia Gothorum* à remplacer le mythe de Rome par le mythe des Goths, inspiré à son tour par les mythes antiques sur les Scythes et les Gètes ». L'assimilation des Wisigoths aux Scythes et aux Gètes leur donnait une apparence d'antiquité supérieure à celle de Rome même, ce qui leur conférait une forme de respectabilité et légitimait l'existence du royaume wisigothique à une bonne place dans l'histoire.

<sup>29</sup> Lucas de Tuy est l'auteur d'un *Chronicon Mundi* (c. 1238), amplification des *Quatre âges du Monde* d'Isidore, dont le livre II reproduit sans modifications l'*Historia Gothorum* de son modèle.

<sup>30</sup> L'*Historia Gothica* de Rodrigo Jiménez de Rada, achevée en 1243 complète le récit événementiel par des chapitres sur les origines des Wisigoths, en suivant des sources et des traditions variées (dont Orosius, Isidore de Séville, Lucas de Tuy), qu'il réunit pour la première fois de façon coordonnée dans un chapitre à part sur les origines du peuple hispanique. Un de ces mythes est celui de la sagesse des Goths, qui acquiert une valeur morale. Il s'agit du mythe de Deceneo, un prêtre géto-dace du I<sup>er</sup> siècle. Voir J. R. CARBO GARCIA, 2008, p. 107.

<sup>31</sup> Dans la *Crónica General*, le sage Deceneo devient un modèle de monarque, à suivre pour le roi Alphonse X lui-même. Voir J. R. CARBO GARCIA, 2008, p. 107.

<sup>32</sup> A la mort de Jean II de Castille, en 1445, l'évêque de Burgos Alonso de Cartagena fit référence dans son *Anacephalaeosis* à l'ascendance gothique du roi défunt, jusqu'à affirmer que les rois de Castille descendaient des princes gètes, une élaboration qui dessinait que le destin historique des rois de Castille était d'unifier les différents royaumes de la Péninsule. Ce néo-gothicisme, « plateforme idéologique » des Rois Catholiques et de leurs successeurs, avait pour fondement un principe légitimateur des rois wisigoths, qui régnaient sur le seul peuple barbare auquel l'Empire romain avait transmis régulièrement le pouvoir, par le pacte de 418 entre Valia et les empereurs romains d'Occident et d'Orient. Selon Alonso de Cartagena, ce pouvoir aurait été transmis depuis Athaulf jusqu'aux souverains Trastamare. Voir J. R. CARBO GARCIA, 2008, p. 108.

<sup>33</sup> Sur le gothicisme en Espagne et sur l'héritage wisigothique en Europe, voir l'ouvrage collectif dirigé par J. FONTAINE et C. PELLISTRANDI, 1992, et en particulier les articles d'A. MILHOU et A. REDONDO. Voir aussi P. FERNANDEZ ALBALADEJO, 2007, et J. R. CARBO GARCIA, 2008.

<sup>34</sup> Voir D. de SAAVEDRA FAJARDO, *Corona Gótica, castellana y austriaca...*, éd. 1861, p. 270 (cité par A. REDONDO, 1992, p. 361) : « No parezca a ninguno que yo no debiera empezar con los Godos, nación bárbara entre los griegos, que estudiaba más en la espada que en la pluma, porque mejor della o de la romana o de la griega se puede aprender la verdadera razón de estado, porque la más segura es la que dicta la razón natural [...]. Fuera de que, entre las naciones bárbaras, fueron estimados los Godos por los más semejantes a los griegos en el saber y la policía [...] ».

a permis le sac de Rome par Alaric en 410 et la conquête de l'empire. Le roman n'exalte pas le *furor teutonicus*<sup>35</sup> et l'idéal expansionniste, comme ce fut le cas dans le néo-gothicisme espagnol à partir de Charles Quint<sup>36</sup>. Pour reprendre une expression de M. Armstrong-Roche, l'épopée martiale cède le pas dans le *Persiles* à une « épopée maritale » : « l'épopée qui avait consacré la conquête militaire [...] est supplantée par une épopée qui célèbre la conquête de Romes intérieures [...] par la sagesse qui ne s'acquiert que par des travaux amoureux et héroïques »<sup>37</sup>.

Un autre aspect du contre-mythe gothique dans le *Persiles* – le dernier que nous envisagerons – est la parodie du messianisme prophétique. Le mythe fondateur de l'Île Barbare – cette loi prophétique promettant un empire mondial à son peuple – suggère, selon Diana de Armas Wilson, une parodie de la mission providentielle d'évangélisation du monde, que s'est assignée l'Europe<sup>38</sup>. Comme l'a montré M. Armstrong-Roche, elle rappelle aussi les prophéties attribuées à Isidore de Séville, annonçant la venue d'un roi espagnol et empereur mondial, désigné sous les noms de l'*Encubierto* (le Dissimulé) du *Murciélago* (la Chauve-Souris) ou du Nouveau David. Toutefois, dans le roman cervantin, l'*Encubierto* n'est pas un roi conquérant, mais Periandro/Persiles, un prince puîné, qui humanise par la parole et par l'exemple. Il s'agit là, en quelque sorte, d'un mythe en mode mineur<sup>39</sup>.

### *L'Espagne barbare conquise par le Nouveau Monde*

Le discours impérialiste est également questionné par la trajectoire et l'action de certains de ses représentants, comme Antonio Villaseñor et Ortel Banedre.

Par ses voyages en Italie, en Flandres et en Allemagne ; par son éloge de la vie militaire, école de courtoisie et de libéralité ; par sa rencontre même avec l'empereur, censé l'avoir distingué pour ses mérites de « bon soldat », Antonio Villaseñor apparaît dans sa

---

<sup>35</sup> L'expression *furor teutonicus*, tirée de *La Pharsale* de Lucain (I, v. 255) est devenue un lieu commun pour désigner la violence attribuée aux peuples germaniques.

<sup>36</sup> La revendication de l'héritage gothique fut un filon inépuisable pour les prétentions hégémoniques et un ferment identitaire dans différents royaumes d'Europe. En Espagne, le néo-gothicisme trouva un nouvel essor après l'accession au pouvoir des Habsbourg, puisqu'il justifiait le pouvoir de la nouvelle dynastie germanique, apparemment étrangère mais « en réalité » apparentée aux Wisigoths, et qu'il légitimait aussi la solidarité entre les deux branches de la Maison d'Autriche, sa supériorité sur les dynasties régnant en France (Valois puis Bourbon), ainsi que la projection européenne de l'Espagne.

<sup>37</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 196-198 et 204 (nous traduisons).

<sup>38</sup> Voir D. DE ARMAS WILSON, 2000, p. 73-74 et 178-208.

<sup>39</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 66-67 (citant A. MILHOU, 1992, p. 367, et 1982). Ces prophéties messianiques connurent un vif essor en Espagne suite à la conquête de l'Amérique et à la victoire de Lépante (évoquée dans le *Persiles* via une prophétie). Elles trouvent d'autres échos dans le roman avec la référence à la croyance populaire anglaise en un retour du roi Arthur et avec la mention de Sébastien du Portugal (dont le corps n'aurait pas été retrouvé après la bataille d'Alcazarquivir, ce qui permit l'essor d'un mythe selon lequel la domination espagnole sur le Portugal était illégitime, et que la souveraineté du pays serait restaurée).



jeunesse comme une personnification de l'Espagne impériale. Mais cette image idéalisée de l'épopée allemande de Charles Quint est écornée par la caractérisation du soldat Antonio. À peine rentré dans son village natal, au moment d'une fête, il prend la mouche contre un gentilhomme titré qui lui a adressé un traitement dégradant (le *vos*) ; il lui retourne un insolent *vuesa señoría* et lui décoche une estocade au visage. Puis, craignant les représailles, il retourne en Allemagne (ce qui rappelle que nombre de soldats de l'empereur fuyaient la justice ou des affaires d'honneur), puis gagne Lisbonne et s'embarque dans un navire anglais. Jusqu'ici, la mésaventure d'Antonio peut être vue comme une forme de malchance, de mouvement d'humeur incontrôlé mais finalement justifié par la morgue de son adversaire. Mais, aussitôt après, sur le bateau anglais, Antonio se croit obligé de souffleter un marin pour une affaire insignifiante (*de poca importancia*)<sup>40</sup>. Il avait appris en Allemagne, disait-il, à être courtois et libéral, « car on apprend ces valeurs à l'école du Mars chrétien ». Mais, en réalité, il confond la courtoisie et le respect du point d'honneur ; et, en fait de libéralité, il a surtout appris à distribuer estocades et soufflets...

Par la suite, son voyage vers le Nord peut être regardé comme l'image inversée d'une entreprise de conquête épique – qu'il s'agisse de la reconquête des terres protestantes par Charles Quint ou de la conquête du Nouveau Monde. Sa décision d'abandonner ses rames et de s'en remettre à Dieu est la première étape d'un dépouillement de soi, avant la confrontation merveilleuse avec une louve charitable (miroir inversé de lui-même – humain au comportement de loup –, et préfiguration de Ricla, l'agneau barbare). Après cette ascèse, Antonio se reconstruit au contact de Ricla. Enfin, l'installation en Espagne de ce couple harmonieux constitue probablement la projection romanesque d'une culture espagnole alternative à la société fondée sur la pureté de sang et le culte de l'honneur. Que Ricla représente les *indios mansos* des Caraïbes allégorisés en agneaux christiques par las Casas ou uniquement une charitable sauvage du Septentrion<sup>41</sup>, elle symbolise en effet les « possibilités d'avenir dont [son] monde enfant est gros »<sup>42</sup>. Cette douce barbare enseigne à Antonio la charité chrétienne et constitue un contrepoint à son culte de l'honneur. Et c'est à l'école de

---

<sup>40</sup> Voir *Persiles*, I, 5, p. 167 : « Sucedió, pues, que yo me revolví sobre una cosa de poca importancia con un marinero inglés, a quien fue forzoso darle un bofetón ».

<sup>41</sup> Dans le sillage d'I. LOZANO RENIEBLAS, H. BRIOSO SANTOS, 2006, p. 240-280, s'applique à nier toute présence de modèles américains dans la représentation de l'île barbare et du Septentrion cervantins. Sans doute a-t-il raison de souligner qu'il est possible de trouver des modèles historiques nordiques pour tous les éléments de ce Septentrion romanesque. Néanmoins, il paraît excessif de nier que cette sauvagerie septentrionale suscite des échos américains. Du reste, que les lecteurs aient établi ce parallélisme pour le romancier est attesté par l'insertion de motifs américains dans deux œuvres directement inspirées du roman cervantin : le *Persiles* (1636) de Rojas Zorrilla et l'*Eustorgio et Clorilene* (1629) d'Enrique Suárez de Figueroa. Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 49-50.

<sup>42</sup> Voir F. LESTRINGANT, 1991, p. 138.

cette Vénus nordique, plus qu'à celle du Mars chrétien, qu'il apprend à devenir courtois et libéral, comme il l'apprend à son fils lorsque celui-ci est prêt à tuer la sorcière Cenotia lorsque celle-ci lui lui déclare sa flamme<sup>43</sup>. Toutefois, l'évolution d'Antonio n'est que partielle : il reste en effet défini un « Espagnol colérique » lorsqu'il menace de mort Cenotia qui, blessée par le dédain du jeune homme, lui a jeté un sort<sup>44</sup>. Autrement dit, si la présence de Rica tempère la violence de son époux, celui-ci ne change pas du tout au tout.

Quoi qu'il en soit, l'inversion d'une logique de domination « colonialiste » s'observe également au fait que Ricla se charge d'organiser l'expédition maritime permettant de quitter l'île barbare vers l'Espagne<sup>45</sup>, ou encore à son statut de trésorière des voyageurs (un rôle dont héritera sa fille Constanza pour la fin du voyage). Dans le *Persiles*, le Nouveau Monde septentrional n'est pas seulement un pourvoyeur d'or, dont l'exploitation nourrit l'économie européenne : à travers Ricla puis Constanza, c'est le monde « barbare » qui gère directement cette richesse. Le tout dernier épisode espagnol du roman représente idéalement la solidarité entre le Nouveau Monde et le peuple d'Espagne, sacrifié pour les besoins de la politique extérieure. Dans une auberge de Perpignan (alors espagnole), un père de famille miséreux a vendu sa liberté à des recruteurs des galères royales, afin de nourrir ses cinq ou six enfants. Il faut tout le pouvoir de persuasion des pèlerins bouleversés, et tout spécialement l'intervention de la « trésorière Constanza » pour faire céder les ministres royaux, inflexibles devant les pleurs de l'épouse et des enfants<sup>46</sup>. La violence de la scène est telle que le muletier Bartolomé, porte-voix du petit peuple espagnol, a besoin d'en reparler, en Provence, à son maître Periandro. Après l'avoir écouté, celui-ci répond doctement, et apparemment à côté, qu'il est naturel qu'un père aime davantage ses fils que l'inverse<sup>47</sup>. À mon sens, nous pouvons considérer avec M. Nerlich que Cervantès, quelles que fussent ses sources,

voulait faire comprendre que celui qu'on avait l'habitude d'appeler le père du peuple et/ou de la nation, « el rey », était un père indigne (qu'il s'appelle Felipe Segundo ou Tercero). [...] Saavedra Fajardo, en tout cas, se souvint peu après dans son *Idea de un príncipe político cristiano* [...] (publiée en 1640), du devoir du prince ou roi de se comporter en *pater familias*, et il écrit – en se référant à Aristote –, ce qui pourrait être un commentaire au commentaire de Periandro-Cervantès :

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, II, 9, p. 336.

<sup>44</sup> Voir *Persiles*, II, 11, p. 352 : « [...] con cólera española y discurso ciego, arremetió a ella [...] ». Ou encore : « Pasmóse Cenotia, viendo que la amenazaba una daga desnuda en manos de un español colérico [...] ».

<sup>45</sup> *Ibid.*, I, 6, p. 178-179.

<sup>46</sup> Voir *Persiles*, III, 13, p. 565-567 et III, 14, p. 571-572.

<sup>47</sup> Voir *Persiles*, III, 14, p. 571-572.

« No nacieron los súbditos para el rey, sino el rey para los súbditos [...]. No merece el príncipe la corona si no fuere también escudo de sus vasallos, opuesto a los golpes de la fortuna. Más es el reinar oficio que dignidad: un imperio de padres a hijos. [...] »<sup>48</sup>.

Le sauvetage de ce père de famille par les pèlerins nordiques et l'Espagnole barbare est d'autant plus marquant qu'il est improbable. Cet *happy end* romanesque souligne la réalité de tragédies quotidiennes, et l'adieu à l'Espagne laisse un goût bien amer.

*Les chemins de traverse d'Ortel Banedre et de Luisa : la preuve par le contre-exemple*

Face aux Villaseñor, embryon idéal d'une nouvelle Espagne, un autre couple « mixte » constitue un contre-modèle, incarnant la désolation de l'Espagne impériale : celui formé par le Polonais Ortel Banedre et Luisa de Talavera. Ortel apparaît dans le roman de façon théâtrale : il surgit sur le « chemin royal », juste après un bref répit narratif (la rencontre avec la vieille pèlerine dans une prairie amène<sup>49</sup>), en chutant de son *poderoso macho*<sup>50</sup>. L'expression est ambiguë car ce « puissant mâle », si elle peut désigner un étalon, renvoie plus probablement à un mulet<sup>51</sup>, puissant mais stérile. Or, nous allons le voir, la monture est ici l'emblème du cavalier. À peine relevé, Ortel se lance dans un interminable récit. Il explique d'abord qu'il est venu en Espagne, « mère commune de toutes les nations », puis qu'il a gagné le Portugal et Lisbonne, « poussé par le désir universel de voir du pays ». Cette curiosité pourrait l'apparenter aux gentilshommes anglais rencontrés par Antonio le père, à Lisbonne justement. Mais ce rapprochement est aussitôt invalidé par le comportement du Polonais. Car il est loin d'être aussi courtois et mesuré que les *gentlemen* voyageurs : dès sa première nuit à Lisbonne, il tue un jeune Portugais arrogant qui l'avait bousculé au coin d'une rue<sup>52</sup>. Comme pour Antonio la querelle avec le gentilhomme hautain, cette première aventure peut apparaître comme un coup du sort dont il est en partie la victime. Mais, comme Antonio Villaseñor dans sa jeunesse, Ortel Banedre est aussi irascible et soumis au culte de l'honneur. Après avoir été

<sup>48</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 640 et, sur l'épisode entier, p. 635-640.

<sup>49</sup> M. NERLICH, 2005, p. 301-314, voit dans la description de la vieille pèlerine, dont le visage est semblable à celui d'une chouette, une personnification de Minerve, la déesse de la sagesse. Face à elle, Ortel tombant de son sa puissante monture symboliserait la fureur de Mars, qu'elle dompterait comme *Athena Hippias* (*ibid.* 331). Cette lecture est suggestive. Mais, au lieu d'invoquer un pouvoir magique de la vieille pèlerine, j'insisterais plutôt sur l'impossibilité de dompter durablement la fureur d'Ortel. L'éloquence de Periandro ne peut que différer la chute définitive du Polonais.

<sup>50</sup> Voir *Persiles*, III, 8, p. 488.

<sup>51</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, 2002, note 23 p. 489. Le *Diccionario de Autoridades* (1734) le confirme. « Macho : Por antonomasia se entiende el hijo de caballo y burra, y de yegua y asno ».

<sup>52</sup> Voir *Persiles*, III, 6, p. 490. Le croisement entre la large rue qu'empruntait Ortel et l'étroite ruelle où, en pleine nuit, il heurte ce jeune homme (dont jamais il ne voit le visage ni même n'entend la voix) est une croisée urbaine des chemins de la vie. Ironie du sort : c'est pour avoir voulu trouver une meilleure auberge (« mejorar de posada ») qu'il se voit contraint à parcourir le monde entier.

sauvé par la propre mère de sa victime, véritable modèle de charité chrétienne<sup>53</sup>, il s'embarque pour les Indes orientales, dont il revient après quinze ans de négoce fructueux dans l'empire des « vaillantissimes Portugais »<sup>54</sup>. Si Antonio représentait le modèle théâtral du soldat fanfaron, Ortel Banedre incarne donc une autre figure littéraire, celle de l'*indiano*, l'aventurier enrichi outremer qui, de retour en Europe, court souvent à sa perte en épousant une beauté bien plus jeune. Ortel n'échappe pas à la règle ; mais, au lieu d'être une figure comique, comme le sont souvent les *indianos*, il acquiert une dimension tragique (tandis que Carrizales, le vieil indiano du *Jaloux d'Estrémadure* devient une figure pathétique au dénouement de la nouvelle cervantine). Ayant repris la route vers sa patrie, Ortel s'éprend pour son malheur de Luisa, une fille d'auberge un peu légère. Si, dans la caverne de l'île barbare, Antonio s'était éveillé à la sensualité au contact d'une Vénus nordique aussi innocente que terrestre – leur union engendrant une famille harmonieuse –, le désir érotique d'Ortel pour Luisa, une Vénus lascive<sup>55</sup>, demeurera stérile, et l'auberge de Talavera où s'enflamme ce désir lui sera plus fatale que l'île barbare embrasée pour Antonio et les siens<sup>56</sup>. Ce sort funeste tient sans doute au fait que, tandis que Ricla offrait des perles en signe d'amour pour Antonio, Ortel exhibe les siennes pour acheter Luisa à son père, ignorant la volonté de l'intéressée, qui a déjà les yeux tournés vers un autre galant<sup>57</sup>. Et, deux semaines après leur union, la jeune mariée a déjà fui avec son amant. C'est après leur arrestation à Madrid qu'Ortel Banedre rencontre les pèlerins. Il filait vers la Cour pour aller s'y venger quand il est tombé de cheval :

[...] voy con voluntad determinada de sacar con su sangre las manchas de mi honra [...]. ¡Vive Dios, que han de morir! ¡Vive Dios, que me he de vengar! ¡Vive

<sup>53</sup> Voir *Persiles*, III, 6, p.490-494. Cette mère, doña Guiomar de Sosa, est la véritable incarnation de la charité attribuée par Antonio à Lisbonne, dans un éloge où il insistait sur ses « nombreux hôpitaux » et sur le respect des « cérémonies catholiques » par ses habitants (III, 1, p. 432-433). Sa généreuse attitude contraste avec la cruauté dont fait preuve Leonor envers Manuel de Sosa lorsqu'elle prend les vœux de façon théâtrale. Une fois encore, la *caritas* est moins le fait d'une institution que d'un personnage. Pour une étude précise et pondérée de l'aventure de Manuel de Sosa et de Leonor, voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 230-245. L'auteur étend et nuance encore cette analyse dans un article à paraître prochainement dans les actes du VII<sup>e</sup> Congrès de l'Association de Cervantistes (2009) : « Un replanteamiento paradoxográfico de la ortodoxia religiosa, política y social en Cervantes: El mito gótico y el episodio de Sosa y Leonor en el *Persiles* ».

<sup>54</sup> Voir *Persiles*, III, 6, p. 495.

<sup>55</sup> L'identification de Luisa à Vénus est le fait d'Ortel lui-même (III, 7, p. 498).

<sup>56</sup> La proximité sonore entre Talavera et « calavera » (la tête de mort) n'est peut-être pas fortuite, puisqu'Ortel lui-même affirme que l'auberge de la bourgade « ne lui a pas servi d'auberge mais de sépulture » (III, 6, p. 495 : « no [le] sirvió de mesón, sino de sepultura »).

<sup>57</sup> *Persiles*, III, 6, p. 495-496. Ortel est conscient de cette relation, visible par les chiquenaudes assénées par Alonso à Luisa. C'est pour avoir négligé ces « coces » (littéralement, des ruades) qu'il tombe plus tard de son « macho » et que, finalement, il sera tué par le muletier Bartolomé, à Rome.

Dios, que ha de saber el mundo que no sé disimular agravios, y más los que son tan dañosos que se entran en las medulas del alma! ¡A Madrid voy!<sup>58</sup>

Il est probable que ce désir d'une vengeance spectaculaire soit pour partie inspiré d'un fait divers survenu à Séville le 10 janvier 1565. Ce jour-là, toute la ville assista à l'exécution d'une femme et de son amant par le mari en personne<sup>59</sup>. Mais il constitue également une variation métaphorique sur le sacrifice rituel de l'île barbare : car Ortel ne dit pas seulement qu'il veut laver son honneur dans le sang, mais littéralement « retirer avec leur sang » (*sacar con su sangre*) les taches qui maculent sa réputation, comme les barbares extraient le cœur de leurs prisonniers pour nourrir leur ambition. On reconnaît également ici la situation du roi Leopoldio, brûlant de tirer vengeance de sa jeune femme adultère et de son amant<sup>60</sup>. Mais la scène intègre de nouveaux éléments : le mariage d'Ortel et de Luisa illustre les ravages des richesses d'outremer et d'une mentalité de conquérant sur une société où les parents sont prêts à vendre leurs enfants pour de l'or. Et la portée religieuse est beaucoup plus appuyée que dans l'épisode septentrional : le triple « Vive Dieu ! » suivi d'appels à la vengeance illustre l'association antinomique entre la loi chrétienne et la coutume barbare du culte de l'honneur - véritable religion d'Ortel, comme autrefois d'Antonio et, naguère, des parents de Feliciano. Comme dans l'épisode de Leopoldio, seule l'éloquence de Persiles permet de dissuader le mari outragé de recourir à la violence. Mais l'argumentation est ici tout autre. Face au roi, le héros avait obtenu le pardon des offenseurs, en alléguant qu'il est plus glorieux pour un roi d'être miséricordieux que justicier. Si cet argument du pardon chrétien avait été efficace auprès du roi des Danéens<sup>61</sup>, Periandro est contraint d'adopter un autre discours face à l'*indiano* polonais. Comme Pizarro et Orellana avec les parents de Feliciano, Periandro prévient d'abord Ortel qu'il aggraverait son infamie en rendant son outrage public. Et, « bien qu'il serait plus charitable de la pardonner », mais sans doute peu sage, il lui conseille de s'armer de patience. Imitant les Romains, il est loisible à Ortel de répudier sa femme ou, simplement, de vivre éloigné d'elle. Enfin, Periandro n'invoque le christianisme que pour brandir la menace d'un châtement éternel<sup>62</sup>. Ce discours, qui fait valoir l'honneur et le châtement divin plutôt que la loi civile ou évangélique, a un effet presque miraculeux sur Ortel. Rendant hommage à Periandro, *puer senex* dont la sagesse dépasse les années, il

---

<sup>58</sup> *Persiles*, III, 7, p. 499.

<sup>59</sup> Voir J. CANAVAGGIO, 2003, p. 73.

<sup>60</sup> *Persiles*, II, 13, p. 369-70.

<sup>61</sup> La réalité de ce pardon est confirmée par Arnaldo à la fin du récit (IV, 8, p. 680).

<sup>62</sup> *Persiles*, III, 7, p. 501-502 : « Y, finalmente, quiero que consideréis que vais a hacer un pecado mortal en quitarles las vidas ».

promet de regagner son pays et d'oublier ses projets de vengeance. Provisoirement, la chute de cheval semble donc changer de sens. Elle symbolisait jusqu'ici l'annonce d'un destin fatal, provoqué par des passions effrénées (motif abondamment utilisé dans la *Comedia*). Et l'affirmation finale – « ¡A Madrid voy! » – scellait l'association de la Cour avec la tyrannie du code de l'honneur. Après le dialogue avec Periandro, la chute d'Ortel sur la route de Madrid s'apparente désormais à celle de Saul sur le chemin de Damas<sup>63</sup>. Zélateur du code de l'honneur, Ortel Banedre allait persécuter Luisa et Alonso quand il rencontre Persiles, ressuscité de la caverne des barbares... Mais cette conversion n'est qu'apparente ou provisoire. Ortel n'est pas Saint Paul, ni Persiles le Christ. Et l'on apprendra finalement qu'Ortel a retrouvé Luisa à Rome, en compagnie de Bartolomé. Craignant que le Polonais ne la tue après avoir battu son amant, Luisa poignardera son mari, en vraie femme fatale<sup>64</sup>.

À l'opposé de l'union féconde entre Antonio et Ricla, le mariage arrangé entre Ortel et Luisa n'a pour fruit que leur mort (et celle de quelques autres). Mais Ortel n'est pas seulement un Antonio *pertinax*, qui faillit à se convertir à l'amour et à la *caritas*. Ce Polonais confère aussi une portée européenne à la figure espagnole de l'*indiano* et à la mentalité prédatrice des conquérants. En réalité, Ortel Banedre est ainsi aux antipodes de l'Abraham Ortelius historique qui, rappelons-le, était membre de la Famille de la Charité. La volonté du Polonais de faire couler le sang de Luisa et d'Alonso – et donc de renouveler métaphoriquement l'extraction du cœur des victimes pratiquée sur l'île barbare – tranche avec l'idéal œcuménique matérialisé par Ortelius dans sa mappemonde cordiforme<sup>65</sup>. Mais peut-être Cervantès, méconnaissant les aspirations d'Ortelius (voisines de celles qui nourrissent le *Persiles*), se réfère-t-il à travers lui à une association entre la cartographie, les atlas et l'expansionnisme conquérant<sup>66</sup>. Les résonances cosmographiques d'Ortel Banedre (Ortel van Erde, « de la Terre »), renverraient à la soif de domination qui le perdra quand il voudra posséder Luisa, comme il avait possédé les Indes. Aussi injuste ou superficielle soit-elle envers Ortelius, une pareille interprétation de son œuvre pouvait d'ailleurs se fonder sur le fait que l'édition espagnole du *Theatrum* (1588) était dédiée au prince héritier Philippe (le futur Philippe III), tandis que le *Parergon* et le *Thesaurus geographicus* étaient consacrés à son précepteur, García de Loaysa Girón, « pour que le futur monarque puisse connaître les noms

---

<sup>63</sup> Voir les *Actes des Apôtres*, IX, 1-9.

<sup>64</sup> Voir *Persiles*, IV, 5, p. 653.

<sup>65</sup> Voir J.-M. BESSE, 2003, p. 363.

<sup>66</sup> L'association de l'empire et de la carte est souvent explicite sur les mappemondes elles-mêmes. Ainsi, sur celle de Gemma Frisius, le monde est soumis au pouvoir jumeau de Jupiter et de Charles Quint. Voir T. CONLEY, 2009, p. 109.

des peuples et des nations du monde, auxquels s'étendait son pouvoir »<sup>67</sup>. Quoi qu'il en soit, la trajectoire d'Ortel Banedre (nord-est/sud-est de la Pologne à Lisbonne, puis tout autour du globe, jusqu'aux Indes orientales) constitue bien le contrepoint à l'itinéraire des héros, lequel va à rebours de l'expansion impériale, du nord-ouest au sud-ouest. La croisée de ces deux chemins ne suffit pas à convertir à la sagesse l'*indiano* Banedre, qui mourra à Rome pour avoir voulu se comporter comme maître et possesseur de Luisa. De même que Pirro le Calabrais (sinon Hipólita), Ortel Banedre illustre les limites du pouvoir édifiant ou « humanisateur » des héros exemplaires.

Si le *Persiles* ouvre de multiples brèches dans le discours impérial fondant la projection transatlantique des puissances européennes ; s'il promeut, à travers les Villaseñor, l'image d'une autre Espagne possible ; et si, avec les Goths espagnols *Persiles* et *Sigismunda*, il imagine la réconciliation du Septentrion et de l'Espagne catholique, propose-t-il également une image précise de l'Europe politique ? Plus précisément, puisqu'un idéal de concorde semble imprégner le *Persiles* et que Cervantès le dédia au VII<sup>e</sup> comte de Lemos<sup>68</sup>, gendre et neveu du duc de Lerma et l'un de ses principaux soutiens, faut-il considérer ce roman comme un hommage à la *Pax Hispanica* promue par le *valido* de Philippe III ? Pour le déterminer, nous partons du résumé de sa politique extérieure par un de ses meilleurs connaisseurs, l'historien Bernardo José García García :

Así pues, en esta nueva edición de la *Pax Hispanica*, la política exterior que apoya el Duque de Lerma incorporará a los principios tradicionales de la defensa de la Fe, la lucha contra el Infiel, la correspondencia dinástica o la quietud de Italia, otros tales como la paz con el Septentrión, la amistad con Francia y la guarda del Estrecho. [...]

Un último aspecto que quisiera subrayar dentro de esta valoración sobre la nueva *Pax Hispanica* de Felipe III, es precisamente su carácter de hispánica, pues

<sup>67</sup> Cité par G. TOLIAS, 2009, p. 166. Du reste, J. DÜNNE, 2009, nuance l'idée selon laquelle Ortelius se servait de la géographie pour pratiquer la philosophie et que ses cartes étaient empreintes de pensées morales et religieuses. Car, dans une carte du *Parergon*, qui s'intitule *Aevi veteris typus geographicus*, il semble avoir suivi à la lettre un passage du *Songe de Scipion* pour en renverser le sens. La carte des territoires représentés est réduite, mais intégrée dans une structure quadrillée, blanche et vide. « Dans le *Somnium*, le père de Scipion recommande à son fils d'ôter de son imagination politique toutes les régions inaccessibles à l'homme, afin de reconnaître à quel point son ambition en tant qu'homme politique est nécessairement limitée [...]. Ortelius en revanche, découpe littéralement sa carte du monde, [...] pour montrer à quel point les connaissances et les ambitions des anciens étaient limitées : pour la conception moderne du monde, cela signifie un élargissement conscient au lieu d'une auto-restriction » (p. 151). La projection ovale du *Typus* permet de représenter la surface du globe dans son intégralité, ce qui est impossible dans la méditation du *Somnium*. « Dans le contexte du *Theatrum orbis terrarum* dans sa totalité, le *Typus* qui ouvre le parcours du lecteur à travers une série de cartes successives doit s'entendre comme une invitation non tant à la mise à distance de la terre qu'à un regard de plus en plus détaillé et curieux, qui va de la géographie à la chorographie. C'est dans cet effet panoptique que consiste, à notre avis, l'enjeu principal de la méditation cosmographique chez Ortelius » (p. 152).

<sup>68</sup> Il lui avait déjà dédié les *Nouvelles exemplaires* (1618), ses *Huit Comédies* (1615) et la Seconde Partie du *Quichotte* (1615).

priman en su aplicación los intereses de la Monarquía frente a las grandes y ambiciosas proyecciones dinásticas trazadas ya durante la primera mitad del Quinientos por la *Universitas Christiana* del Emperador Carlos y renovadas después con el vigoroso austracismo de las décadas de 1620 y 1630<sup>69</sup>.

Avant d'examiner si le *Persiles* répond à ce programme politique, soulignons que le roman met en perspective l'actualité politique de l'Europe par un jeu habile avec la temporalité.

### **Enjeux stratégiques d'une chronologie flottante**

Les critiques s'intéressant à la chronologie interne du *Persiles* ont pointé que la plupart des références à des réalités extratextuelles situent l'action du récit entre 1557 et 1575 environ, mais surtout entre 1557 et 1560<sup>70</sup>. Le principal repère, au centre du récit, est l'annonce de la mort de Charles Quint, survenue le 21 septembre 1558. Puisqu'il est plusieurs fois déclaré que le voyage des héros dure deux ans, les bornes temporelles les plus vraisemblables de l'action semblent donc le printemps ou l'été 1557 et l'été 1559<sup>71</sup>. Toutefois, de nombreuses autres références plus ou moins précises à des événements historiques échappent à ce cadre, surtout dans la deuxième moitié du roman. Dès le débarquement des héros à Lisbonne, un hiatus temporel semble apparaître : la nouvelle de l'arrivée des héros, nous dit-on, est annoncée « au gouverneur de Lisbonne, qui était alors l'archevêque de Braga, en l'absence du roi, qui n'était pas dans la ville »<sup>72</sup>. Le lecteur peut ici estimer que la scène se déroule en 1559, au début du règne de Sébastien du Portugal, et que le romancier a attribué la charge de gouverneur, avec un certain degré de vraisemblance, au frère Bartolomé de los Mártires (1514-1590), archevêque de Braga quand Cervantès alla au Portugal, ou à son antécédent. Mais, quelques lignes plus loin, ce « gouverneur » devient « vice-roi » (*visorrey*), fonction qui n'est créée qu'après 1583, quand Philippe II retourne à Madrid après avoir régné trois ans à Lisbonne. L'archevêque de Braga dont il est question pourrait donc être le frère Alejo de Meneses, « le seul archevêque de Braga qui fut aussi vice-roi du Portugal (entre 1641 et 1615) »<sup>73</sup>. Il s'agit donc bien du premier cas manifeste de double chronologie dans le roman<sup>74</sup>. Et ce procédé n'a sans doute pas pour seul intérêt de

---

<sup>69</sup> Voir B. J. GARCIA GARCIA, p. 85.

<sup>70</sup> Voir notamment C. ROMERO MUÑOZ, 2002, p. 29-34 ; K. ALLEN, 1970-1971 et J. L. BERMEJO CABRERO.

<sup>71</sup> Voir *Persiles*, II, 21, p. 422 et C. ROMERO MUÑOZ, note 9 p. 422.

<sup>72</sup> Voir *Persiles*, III, 1, p. 434.

<sup>73</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, 2002, appendice XI, p. 727-728 (je traduis).

<sup>74</sup> Cette idée d'une double chronologie dans le *Persiles* est aussi mise en avant par I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, p. 41-46 et par J.-M. PELORSON in : J.-M. PELORSON et D. REYRE, 2003, p. 15-18.



rendre hommage à un prélat d'une extrême générosité, ou d'offrir un indice éventuel sur la reprise de la rédaction du texte. Il signale aussi que le *Persiles*, après avoir reçu comme horizon de départ la fin du règne de Charles Quint, va se rapprocher du *hic et nunc* de ses premiers lecteurs. Parmi les autres références au passé proche, l'une se fait sur un mode prophétique (l'appel à l'expulsion des morisques). Une autre est la mention par Ortel Banedre du retour de la cour à Madrid de Philippe III, qui eut lieu en 1606<sup>75</sup>.

Il n'est pas impossible que cette évocation soit une erreur (ou une ultra-correction) d'un collaborateur de l'imprimerie, le texte original se référant en fait à l'installation temporaire de la cour à Madrid en 1561<sup>76</sup>. Mais le silence sur Philippe II est en tout cas parlant. Par contraste, son fils est évoqué deux fois (dans le commentaire d'Ortel et dans l'anticipation de son expulsion des morisques). Et l'on trouve trois références à Charles Quint placées stratégiquement aux livres I, II et III : aux livres I et III, Antonio et Soldino, respectivement, disent l'avoir servi, et au livre II est annoncée sa mort. « Il apparaît ainsi que le récit réserve ses éloges ouverts de la royauté pour Charles Quint, qu'il reste neutre sur Philippe III ou lui associe l'expulsion des morisques, et qu'il efface Philippe II »<sup>77</sup>.

D'après M. Armstrong-Roche, l'éliision du long règne de Philippe II pourrait s'expliquer par la volonté du romancier d'omettre la période où, selon les termes de John H. Elliott, « l'Espagne renaissante, très ouverte aux influences humanistes de l'Europe, fut effectivement transformée en l'Espagne à demi-fermée de la Contre Réforme »<sup>78</sup>. Quant à 1606, la date correspondrait à une autre période de transition (deux ans après le traité de paix avec l'Angleterre et trois ans avant l'expulsion des morisques), où l'on pouvait espérer que serait adoptée une ligne politique moins intransigeante que celle de Philippe II. D'un point de vue religieux, le choix de cette chronologie aurait permis de « publier en 1617 une épopée chrétienne écrite comme si Trente n'avait jamais eu lieu » et d'« exposer une spiritualité non conformiste au nom d'une autre orthodoxie littéraire – la vraisemblance »<sup>79</sup>. En effet, le

<sup>75</sup> Voir *Persiles*, III, 6, p. 495 : « intenté venir a Madrid, donde estaba recién venida la corte del gran Felipe Tercero ». La présence de la cour à Madrid est évoquée à deux autres occasions (III, 4, p. 469 et III, 8, p. 510).

<sup>76</sup> Dans ce cas, l'auteur de la correction aurait jugé que l'action du livre III se déroulait après 1606. Cela signifierait que, malgré le cadre chronologique établi peu avant (la période charnière des années 1557-1559), les lecteurs de 1617 pouvaient percevoir l'actualité de la représentation de l'Espagne et de l'Europe dans la seconde partie du *Persiles*.

<sup>77</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 162.

<sup>78</sup> Cité par M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 163 (je traduis).

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 164 (je traduis). Précisons que Trente n'apparaît pas dans cette étude comme une béquille ou comme la cause unique et décisive du repli progressif de l'Espagne, mais comme une étape et un symptôme de changements et d'une polarisation beaucoup plus étendus, profonds et variés, qui n'affectent pas seulement la Monarchie hispanique et le monde catholique, mais aussi les États protestants. Le critique définit soigneusement le legs de Trente pour distinguer ce qui est proprement tridentin de ce qui est simplement catholique ou même chrétien dans le roman (ce qui l'amène à souligner encore la polyphonie du roman, p. 117-120). Il situe en outre

passage en Espagne au début de 1559 est antérieur à la « mise en quarantaine de la vie intellectuelle de l'Espagne »<sup>80</sup>, illustrée notamment par l'adoption de lois limitant la circulation des étudiants espagnols à l'étranger. Il en va de même du point de vue de la politique internationale : le choix des années 1557-1559 permet de se placer juste avant une importante période de transition, correspondant à l'émergence d'un « nouvel ordre mondial de rigidité dogmatique et de confessionnalisation accentuée ». « Rien qu'en 1559, rappelle le critique, l'Angleterre rompit avec Rome et rétablit l'anglicanisme, le Parlement de la Réforme s'ouvrit en Angleterre, et [...] Henri II mourut, entraînant un demi-siècle de guerres religieuses en France »<sup>81</sup>.

Par conséquent, l'introduction de références au règne de Philippe III ne répondrait pas seulement à une logique esthétique – la création d'un espace-temps où la distance chronologique est proportionnelle à la distance temporelle<sup>82</sup>. Cette élasticité temporelle confère une profondeur historique au récit et met le présent en perspective. Le début du règne de Philippe III et la fin de règne de Charles Quint sont mis en regard et tous deux sont confrontés, en amont, à un Septentrion représentant le temps des origines, celui d'une humanité archétypale, hors de l'histoire ou presque. Ce procédé, complété par une série de télescopes ou d'anachronismes moins innocents qu'il n'y paraît, permet d'évoquer l'actualité à travers l'écran d'une époque passée. Il constitue ainsi une sorte d'outil de connaissance aidant à mesurer les effets sur la moyenne durée (braudélienne) de politiques mises en place depuis les années 1550<sup>83</sup>. Et, au-delà, ce point de référence qu'est la fin de règne de Charles Quint est lui-même mis en perspective avec l'expansionnisme messianique de l'île barbare, d'une part, et avec l'héroïsme de l'éloquence et de l'exemplarité de *Persiles* et de *Sigismunda*, d'autre part. En somme, cette double chronologie fait ressortir ce qui a changé ou non entre 1557-1559 et 1606 (sur le plan social, religieux ou international, notamment). Elle met en évidence ce qui aurait pu être évité et permet d'imaginer une histoire alternative. En ceci, Cervantès s'inscrit encore sur les traces d'Héliodore. Car, en présentant

---

le concile dans un large horizon (la réforme catholique antérieure au protestantisme, l'apparition des index d'interdiction et d'expurgation des livres, la régulation croissante des phénomènes sociaux comme le mariage et le duel d'honneur, et le processus international de confessionnalisation, à partir de 1557-1559), qui contribue au disciplinément social et à la modernisation économique (p. 126-129, p. 162-163).

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 163 (je traduis).

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 163 (je traduis). Que Cervantès ait voulu examiner le « renversement sismique » déclenché par cette transition politique en Espagne et en Europe peut rendre compte de son intérêt récurrent pour la représentation des transitions politiques dans ce roman (sur l'île barbare, sur l'île de Policarpo, et sur Thulé et Frisland). *Ibid.*, p. 163-164.

<sup>82</sup> Voir I. LOZANO RENIEBLAS, 1998, notamment p. 44.

<sup>83</sup> Je dois cette idée à des échanges avec M. ARMSTRONG-ROCHE. Elle est du reste implicite dans son livre de 2009, et déjà chez M. NERLICH, 2005.

apparemment Byzance comme une cité libre (avant 194), l'auteur des *Éthiopiennes* élude la domination ultérieure de l'Empire romain en Méditerranée orientale. Parallèlement, le choix d'une double chronologie lui permet de représenter la supériorité politique et religieuse de la Grèce des cités sur des monarchies semi-barbares. Que Cervantès ait eu ou non conscience de la portée politique des *Éthiopiennes*, ce procédé de la double chronologie est donc aussi corrélé, dans sa nouvelle épopée amoureuse en prose, à une marginalisation des entreprises impériales.

Confrontons maintenant l'Europe du *Persiles* avec le programme du duc de Lerma.

### **b – De la *Pax Hispanica* à la *Pax Gothica***

#### *La paix avec le Septentrion ?*

Nous avons déjà observé que l'image plutôt bienveillante de l'Angleterre semble s'inscrire dans la logique d'une ouverture en direction du royaume anglican, formalisée en 1604 par le traité de Londres. L'absence de toute référence à la religion permet en soi de taire l'une des causes essentielles des différends entre les deux pays. Et plus encore, le fait que la famille de Mauricio quitte sa patrie – catholique mais barbare – pour une Angleterre plus pacifique<sup>84</sup> suggère que l'ordre public et la courtoisie dépendent moins de la confession officielle que des coutumes régnautes. On ne saurait prétendre, bien sûr, que Cervantès estime que le règne d'Élisabeth I<sup>re</sup> se distingue par la tolérance religieuse ou par la paix civile. Déjà, dans *L'Espagnole anglaise*, la reine Isabela était une vision imaginaire de ce que pourrait être une reine d'Angleterre idéale ; et la famille anglaise de Clotaldo devait cultiver le catholicisme en secret. Mais, pour autant, on ne peut minorer la portée de l'installation de Mauricio et des siens en Angleterre. Même si cet établissement intervenait sous le règne de Marie Tudor, aucun lecteur du *Persiles* ne pouvait s'abstenir de penser en 1617 que ces catholiques quasi-irlandais s'installaient dans un pays très majoritairement protestant. Sans être absolument poussé à juger que le royaume anglican est plus pacifique et civilisé que l'« Hibernie » catholique – une opinion, du reste, largement véhiculée par les cosmographies –, le lecteur est du moins amené à questionner son éventuelle inimitié pour l'Angleterre.

Corrélativement, le regard sévère porté sur les corsaires rebelles à l'Angleterre, qu'ils soient ou non irlandais, se démarque de la politique interventionniste menée contre

---

<sup>84</sup> Voir *Persiles*, IV, 8, p. 679.

l'Angleterre sous Philippe II et au début du règne de Philippe III, jusqu'à l'échec de Kinsale en 1602. On ne peut déduire de cet épisode que le catholicisme irlandais soit moins chrétien que le protestantisme anglais, répétons-le. Le texte suggère seulement un décalage entre la loi catholique professée en Hibernie et les coutumes barbares de ces faux gentilshommes et amants imparfaits. Mais, d'un point de vue politique, il n'est pas impossible que l'état de « rebelles » des prétendants de Taurisa soit une circonstance aggravant la portée de leur passion homicide. Car, dans le roman, l'insoumission au monarque (ou à l'aimé, les deux allant souvent de pair) est généralement sanctionnée. C'est pour avoir contesté la Loi Barbare et avoir voulu devenir maître de Periandro (déguisé en femme) que Bradamiro est tué par son capitaine, la langue transpercée d'une flèche<sup>85</sup>. Ce châtiment est également infligé à Clodio<sup>86</sup> pour des outrages politiques et amoureux : ses médisances, en particulier à l'encontre de son roi<sup>87</sup>, et la déclaration de sa flamme à Auristela<sup>88</sup>. Quant au prince de Nemours, lui aussi « muy amigo de su gusto »<sup>89</sup>, il n'est certes pas condamné au même sort. Mais il connaît également un échec : alors qu'il s'était élevé contre le mariage planifié par son roi et qu'il avait désiré posséder le portrait d'Auristela, il repart finalement bredouille de Rome, pour apparemment se soumettre à un mariage décidé par sa mère. Face à ces trois contre-modèles, Periandro préfère initialement se consumer silencieusement plutôt que de révéler un « goût » qui va à l'encontre des intérêts de son frère, le prince héritier ; et il faudra l'intervention expresse de sa mère, et donc l'assentiment d'une autorité royale, pour qu'il donne libre cours à sa volonté propre<sup>90</sup>. Dans l'économie du *Persiles*, par conséquent, la rébellion des corsaires contre l'Angleterre paraît censurée sur le même plan que l'insoumission à la volonté de Taurisa. Cette condamnation romanesque de l'insubordination est d'autant plus notable dans le cas de l'Anglais Clodio si, comme le suppose Jean-Marc Pelorson, l'un des modèles de ce personnage est Antonio Pérez. Ce secrétaire de Philippe II, « qui manipula son maître et l'entraîna dans de ténébreuses affaires, en diffamant auprès de lui le célèbre don Juan d'Autriche (si aimé par Cervantès) », gagna en effet l'Angleterre, lorsqu'il put s'évader après plusieurs années de prison.

---

<sup>85</sup> Voir *Persiles*, I, 4, p. 155. Notons que les habitants de l'île barbare n'ont pas de roi, mais un « capitán » (I, 4, p. 153) ou « bárbaro gobernador » (I, 4, p. 155).

<sup>86</sup> Voir *Persiles*, II, 8, p. 335. La justice poétique se combine ici à l'ironie dramatique. Car Clodio est tué accidentellement par Antonio le jeune, qui ignorait la dernière audace de Clodio.

<sup>87</sup> *Persiles*, I, 14, p. 224.

<sup>88</sup> Voir *Persiles*, II, 7, p. 318-319 et II, 8, p. 328-329

<sup>89</sup> Voir *Persiles*, III, 13, p. 567-568.

<sup>90</sup> Voir *Persiles*, IV, 12, p. 701-703.

La réprobation des pèlerins à l'égard de la médisance de Clodio finit par prendre la défense de tout prince, quel qu'il soit, contre un sujet félon. C'est justement ce point de vue aristocratique que la reine Élisabeth avait placé au-dessus de la raison d'État en refusant de faire bon accueil à Antonio Pérez, lors de son passage en Angleterre. L'attitude de la reine avait été commentée favorablement à la cour d'Espagne, et il n'est pas impossible que Cervantès s'en soit souvenu. L'allusion de Mauricio à des écrits diffamatoires « volant de province en province », et pour lesquels le médisant ne saurait offrir réparation, pourrait fort bien s'appliquer aux libelles contre Philippe II dont Antonio Pérez avait inondé l'Europe après sa fuite<sup>91</sup>.

Bien que le *Persiles* semble remettre en question la politique religieuse et internationale menée par Philippe II, il ne pouvait être question pour Cervantès de censurer directement le monarque. Non seulement la censure le rendait impossible, mais le romancier refuse aussi une poétique fondée sur la satire et la *murmuración* est fondée en vérité, comme chez Clodio ou chez Guzmán de Alfarache, l'un des possibles modèles du médisant du *Persiles*<sup>92</sup>.

Si la situation politique de l'Angleterre et de l'Irlande est évoquée obliquement dans le *Persiles*, celle de l'Écosse ne l'est qu'incidemment, dans l'aventure de Croriano et Ruperta<sup>93</sup>. Cette veuve dont le mari a été tué imagine se venger en tuant Croriano, le fils de l'assassin, mais, saisie par la beauté du jeune homme, elle finit par l'épouser. M. Armstrong-Roche, a relevé que cette histoire rappelle un épisode décisif de la vie de Marie Stuart : en 1567, la reine d'Écosse perdit des soutiens à sa cause car elle épousa Lord Bothwell, l'homme accusé d'avoir tué son premier mari, Lord Darnley<sup>94</sup>. Cette référence à Marie Stuart paraît corroborée dans la conclusion de l'épisode, par le fait que l'auberge où se célèbre l'union des amants se transforme (dans un nouveau clin d'œil au *Quichotte*) en un « alcazar royal »<sup>95</sup>. Ici, Cervantès paraît donc se servir de l'histoire comme d'un matériau offert à la réécriture, au même titre que le mythe d'Éros et Psyché ou le récit biblique de Judith et Holopherne, intertextes explicites d'un épisode particulièrement élaboré. Sans doute faut-il moins chercher dans cette aventure une leçon historique que littéraire. Au lieu d'exploiter l'évidente veine tragique du destin de la reine d'Écosse, comme le feront Lope de Vega dans la *Corona trágica* (1628), Schiller, Donizetti et une longue série d'artistes, Cervantès en tire une sorte de nouvelle comique, plus inattendue. La dimension théâtrale de cette aventure prend alors tout son sens :

<sup>91</sup> Voir J.-M. PELORSON, 2001, p. 1020-1021. Cette hypothèse est jugée « sensée » par C. ROMERO MUÑOZ, 2002, p. 722-723, malgré son attachement au cadre chronologique des années 1557-1559 pour le récit.

<sup>92</sup> C'est la thèse soutenue par M. CAVILLAC, 2007b.

<sup>93</sup> Voir *Persiles*, III, 16, p. 586-597.

<sup>94</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 64-65 (je traduis).

<sup>95</sup> Voir *Persiles*, III, 16, p. 597 : « [...] volvióse aquel mesón en alcázar real, digno de tan altos desposorios ».

dans cette parodie d'une tragédie annoncée<sup>96</sup>, la victoire de l'amour sur la vengeance est aussi un pied-de-nez à l'usage établi dans la *Comedia*, selon lequel les drames de l'honneur conjugal impliquant des personnages de rang élevé se dénouent dans le sang. Le vieil écuyer de Ruperta – un barbon qui n'accepte pas le renoncement de sa maîtresse à la vengeance et quitte la scène en maugréant contre les femmes, les accessoires de la tragédie sous le bras –, incarne cet attachement risible à une tradition présentée comme surannée<sup>97</sup>. Et cette façon d'esquiver la tragédie, fréquente dans le *Persiles*, n'est pas inconséquente d'un point de vue idéologique. Car la primauté accordée à la raison du cœur sur la bienséance dramatique et le code de l'honneur est l'une des constantes du roman. Sans doute le *Persiles* ne prend-il pas directement position sur la légitimité du mariage de Mary Stuart avec Lord Darnley. Mais, en faisant triompher le désir de corps bien réels<sup>98</sup> sur la soif de sang attribuée au fantôme d'un mort, le roman contrecarre en quelque sorte les « coutumes barbares » établies au rang de loi dans la *Comedia* après Lope. Dans ce cas, la référence à Judith par Ruperta lorsqu'elle aspire à la vengeance n'est pas à prendre comme un modèle absolu. En atteste le fait que, quelques lignes plus loin, le narrateur précise que Ruperta choisit finalement Croriano, « no para víctima del cruel sacrificio, sino para holocausto santo de su gusto » : le sacrifice exigé par la loi barbare de la vengeance est finalement remplacé par une sacralité tout humaine. Cet épisode peut donc être lu comme une sorte d'expérience littéraire visant à trouver une issue innovante et plaisante à l'engrenage tragique. De plus, il est significatif que la vie de Mary Stuart soit utilisée sans qu'affleure la moindre diatribe contre Elisabeth I<sup>ère</sup> et le protestantisme – l'un des moteurs du poème épique de Lope. Une fois de plus, Cervantès fait parler le silence, qui contribue à l'atmosphère de concorde établie dans le roman.

Il ne faut pas exagérer cet esprit de concorde. Dans le Septentrion du *Persiles*, la guerre est une donnée première : Sigismunda est amenée à Thulé parce que Frislande est en guerre ; Thulé l'est également, puisque le prince Maximino est constamment éloigné de son

<sup>96</sup> Voir *Persiles*, III, 16-17, p. 586-591 : le vieil écuyer fait d'abord la promotion de la représentation à venir et leur fait entrevoir le décor où Ruperta joue sa tragédie quotidienne ; puis, après leur expliqué les événements nécessaires à la compréhension du spectacle, il leur fait contempler la mise en scène par la veuve de son désir de vengeance. La théâtralité de l'aventure de Ruperta et de Croriano est maintenue par la suite, notamment par l'insistance du narrateur sur les effets d'*evidentia*, de visibilité des mouvements.

<sup>97</sup> Voir *Persiles*, III, 17, p. 597 : « [...] salió el rumor del nuevo desposorio, y, haciendo de los cortesanos, entraron a dar los parabienes a los novios, y, al entrar en el aposento, vieron salir del de Ruperta el anciano escudero que su historia les había contado, cargado con la caja donde iba la calavera de su primero esposo, y con la camisa y espada que tantas veces había renovado las lágrimas de Ruperta, y dijo que lo llevaba adonde no renovasen otra vez en las glorias presentes pasadas desventuras; murmuró de la facilidad de Ruperta y, en general, de todas las mujeres, y el menor vituperio que dellas dijo, fue llamarlas antojadizas ».

<sup>98</sup> Voir *Persiles*, III, 16, p. 596 : « Dame esos brazos –respondió Ruperta–, y verás, señor, cómo este mi cuerpo no es fantástico, y que el alma que en él te entrego es sencilla, pura y verdadera ».

île par des entreprises martiales ; enfin, le royaume des Danéens est opposé un temps à celui du Danemark<sup>99</sup>. Cette image de contrées nordiques en guerre perpétuelle est sans doute un lieu commun, relayé notamment dans *Ninfas y pastores de Henares* (1587) de González de Bobadilla – un livre condamné au bûcher par le curé du *Quichotte* (« et qu'on ne me demande pas pourquoi, car on n'en finirait pas »<sup>100</sup>). Pour étendre le champ du genre pastoral, cet auteur y a intégré une veine épique guerrière, en faisant relater à un des ses bergers-étudiants des combats de géants nordiques<sup>101</sup>, dont la matière provient des *Danorum historiae* de Saxo Grammaticus, selon Francisco López Estrada<sup>102</sup>. Ce critique explique l'insertion de ces motifs septentrionaux dans un roman pastoral par motifs biographiques : une possible rencontre avec un étudiant scandinave ou la circulation jusque dans les Canaries - d'où venait l'auteur - de récits provenant de ces contrées océaniques. Mais on peut aussi imaginer que l'auteur ait voulu accompagner le virage nordique de Philippe II. Car le récit est presque contemporain de l'expédition de l'Invincible Armada (1588). De façon très filtrée, il s'agirait donc d'une forme d'intrusion de la scène internationale dans le monde protégé de la pastorale. Ce procédé ferait d'ailleurs écho au départ forcé de Sireno au-delà des mers, dans la *Diana* de Montemayor, possible allusion au voyage du prince Philippe en Angleterre, avant son mariage avec Marie Tudor. Quoi qu'il en soit, ce Nord martial est chez González de Bobadilla le contrepoint des rives de l'Henares, décor d'une « épopée de la beauté » (selon López Estrada). Chez Cervantès, en revanche, le Septentrion n'est pas uniquement un lieu de guerre : on y trouve quelques lieux utopiques ; et la guerre n'y est pas éternelle, puisque Danemark et Danée sont de nouveau en paix à la fin du récit<sup>103</sup>. De plus, l'épopée martiale du Nord n'est qu'esquissée à travers la figure de Maximino, ou parodiée quand Periandro évoque la guerre de course entreprise avec son équipage de pêcheurs sur les mers du Nord, pendant la recherche de leurs dames, enlevées par des pirates :

<sup>99</sup> Voir *Persiles*, II, 21, p. 422. Selon M. MOLHO, 1994, note 3 p. 136, ce conflit entre Danois et Danéens pourrait être une allusion à la guerre civile dite du Commerce ayant agité le Danemark de 1534 à 1536. Mais ce référent paraît bien lointain. C. ROMERO MUÑOZ, 2002, note 5 p. 422, suggère que Cervantès pourrait se référer à la guerre entre le royaume de Suède (qui comprend la *Dania*) et celui du Danemark, entre 1563 et 1570. Quoi qu'il en soit, il faut relever que le *Persiles* se contente de mentionner une guerre vraisemblable, sans plus de détails.

<sup>100</sup> Voir *Don Quijote*, I, 6, éd. F. RICO, 2004, p. 67 (je traduis). Néanmoins, dans le *Viaje del Parnaso* (1615), Cervantès fait dire à un des poètes affamés du navire assaillant le Parnasse qu'il a agi injustement envers le roman pastoral de González de Bobadilla (je souligne) : « Fuiste envidioso, descuidado y tardo, / y a las ninfas de Henares y pastores / como a enemigo les tiraste un dardo ».

<sup>101</sup> Voir González de BOBADILLA, *Ninfas y pastores de Henares*, Alcalá de Henares, Juan García, 1587, f° 133v-141r, 147r-156v, 164v-168v.

<sup>102</sup> Voir F. LÓPEZ ESTRADA in : M. S. CARRASCO URGOITI et alii, 2001, p. 166.

<sup>103</sup> Voir *Persiles*, IV, 8, p. 679.

Dos meses anduvimos por el mar, sin que nos sucediese cosa de consideración alguna, puesto que le escombramos de más de sesenta navíos de cosarios, que, por serlo verdaderamente, adjudicamos sus robos a nuestro navío y le llenamos de innumerables despojos, con que mis compañeros iban alegres y no les pesaba de haber trocado el oficio de pescadores en el de piratas, porque ellos no eran ladrones sino de ladrones, ni robaban sino lo robado<sup>104</sup>.

Ce passage sur la légitimité de la piraterie contre les pirates n'est pas sans évoquer le contexte des guerres du Nord et la stratégie corsaire de la monarchie espagnole. Puisqu'armer des flottes royales prenait du temps, Antonio Pérez, parmi d'autres, proposait que les vassaux équipent des navires à leurs frais et qu'ils tournent l'arme de la course contre les nations qui l'utilisaient alors aux dépens de l'Espagne<sup>105</sup>. Mais, à la différence des corsaires de Calais ou de Dunkerque, Periandro ne lutte pas au profit d'un camp contre un autre. Et c'est juste en passant qu'il purge les mers de ces pirates comme Hercule les écuries d'Augias. Car les exploits martiaux ne sont qu'une digression dans l'épopée amoureuse qu'est le *Persiles*. Ici encore, Cervantès s'écarte donc des choix esthétiques et idéologiques de Lope qui, dans la *Dragontea* (1598), fait des guerres de course une matière épique afin de célébrer la Monarchie hispanique contre ses ennemis, anglais ou cimarrons<sup>106</sup>.

Finalement, les références enthousiastes aux guerres des Flandres et d'Allemagne sont isolées dans le *Persiles*. Leur portée est de plus entamée par l'identité des locuteurs qui les préfèrent. Car Antonio a démontré par ses actes que la guerre avait été l'occasion d'exacerber son culte de l'honneur et son naturel colérique. Quant aux faux captifs, « insignes étudiants » et « vaillants soldats » autoproclamés, ils sont également poussés par une fougue destructrice, puisqu'ils brûlent de « briser, détruire, blesser et tuer les ennemis de la sainte foi catholique » sur lesquels ils tomberont. Comme chez Ortel Banedre et son « Vive Dieu, ils vont mourir ! », la foi catholique apparaît ici comme un étendard plutôt que comme une spiritualité. Aux Antonio et les faux captifs luttent certainement pour la bonne cause – telle que devait alors la concevoir l'immense majorité des Espagnols –, mais pas pour de bons motifs – au regard de l'esprit de charité mis en valeur dans le roman. Et bien que le combat contre les « ennemis de l'Église » mené par Charles Quint soit ouvertement célébré par le Français Sinibaldo, ce n'est pas la guerre qui permet dans le *Persiles* de faire l'unité de la Chrétienté. En ceci également, le *Persiles* entre en résonance avec le programme de Lerma. En effet, le favori de Philippe III organisa certes plusieurs opérations militaires de prestige – comme l'armement de flottes face

---

<sup>104</sup> Voir *Persiles*, II, 16, p. 387.

<sup>105</sup> Cité par J.M. JOVER ZAMORA et M. V. LOPEZ CORDON CORTEZO, 1986, p. 513. Voir aussi P. VILLIERS, 2000.

<sup>106</sup> Voir A. SANCHEZ-JIMENEZ, 2007.



à l'Angleterre et en Irlande (jusqu'à Kinsale en 1602), la conquête de Larache (1610) et de La Mamora (1614), les attaques d'Alger, ou même l'expulsion des morisques. Mais il encouragea par ailleurs une politique privilégiant le commerce et la diplomatie sur la guerre : il encouragea une relative « tolérance » en Espagne envers les protestants étrangers pour soutenir le commerce, ce qui suscite d'ailleurs de vives protestations. Il tenta (sans résultat) de se rapprocher du Danemark en 1606, pour affaiblir le négoce des Provinces-Unies dans la Baltique, et signa un traité avec la Hanse avec le même objectif. Et les traités successifs - paix avec la France (1598) et l'Angleterre (1604), trêve avec les Provinces-Unies (1609) – visaient pour le ministre à établir « une nouvelle *Pax Christiana* grosse d'espoirs de restauration, de recouvrement (*desempeño*) et de réformation » – une paix néanmoins fragile et transitoire <sup>107</sup>.

On ne saurait inférer des épisodes d'Antonio et des faux captifs la position de Cervantès lui-même sur les guerres des Flandres et la Trêve de douze ans. Mais il faut relever que ses récits de fiction esquivent généralement la représentation de ces guerres, et que leur seule évocation directe est plutôt ambiguë. Dans *La Petite Gitane*<sup>108</sup> et *L'illustre laveuse de vaisselle*<sup>109</sup>, elles ne sont qu'un prétexte avancé par de jeunes gentilshommes pour tromper leurs parents et adopter une vie aux marges de la société. Du reste, dans la première, quand le jeune don Juan annonce à ses parents son départ supposé pour les Flandres (alors qu'il s'apprête à rejoindre les gitans pour un noviciat de deux ans), Preciosa réplique ironiquement qu'elle n'approuve guère cette destination :

Calle, señorito [...]; porque no estoy bien con estas idas y venidas a Flandes, principalmente los mozos de tan tierna edad como la tuya. Déjate crecer un poco, para que puedas llevar los trabajos de la guerra; cuanto más, que harta guerra tienes en tu casa: hartos combates amorosos te sobresaltan el pecho<sup>110</sup>.

Comme dans le *Persiles*, l'épopée martiale est ici supplantée par des combats amoureux. Il en va de même dans *Madame Cornélie* où, une fois encore, les jeunes héros abandonnent leurs études pour gagner les Flandres. Mais, à peine ouverte, cette piste flamande se referme une fois de plus. Dès le second paragraphe de la nouvelle, nous apprenons que les protagonistes arrivent dans les Flandres pendant une trêve. Rappelés à l'ordre par leurs parents, ils reprennent leurs études, cette fois en Italie, à Bologne. Quant à Tomás Rueda, le protagoniste du *Licencié de verre*, c'est par défaut qu'il retourne dans les Flandres après avoir retrouvé la raison. Puisque ses lettres ne lui ont rien valu de bon à la Cour, il espère trouver une meilleure

---

<sup>107</sup> Voir B. J. GARCIA GARCIA, 1996, p. 47, 60, 84.

<sup>108</sup> Voir M. de CERVANTES, *Novelas ejemplares*, éd. J. GARCÍA LÓPEZ, 2005, p. 118.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 467.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 126.

position grâce aux armes<sup>111</sup>. Il acquiert la gloire en mourant au combat, mais la guerre ne fait qu'éliminer un sujet qui n'a pas sa place dans la société espagnole. Ainsi, dans les *Nouvelles exemplaires*, le seul héros militaire est un paria. Ainsi, dans ce recueil où il se présente comme le premier à avoir cultivé la nouvelle en Espagne<sup>112</sup>, Cervantès s'écarte de la « matière de Flandres » telle qu'on peut trouver dans le théâtre d'actualité d'un Lope de Vega<sup>113</sup> : l'évocation purement partisane d'un conflit militaire n'a pas sa place dans le genre nouveau qu'il prétend fonder.

En tout état de cause, même si le *Persiles* s'affranchit largement du référent historique et le recrée en fonction de sa propre logique romanesque, il semble bien que ce roman prend le contre-pied du « virage nordique » de Philippe II, et s'approche davantage de l'idéal d'une paix chrétienne, tel que Lerma semble l'avoir défendu. L'image de l'Angleterre comme une Arcadie hors de l'histoire ; le portrait peu flatteur des rebelles à ce royaume ; l'évitement de toute référence au protestantisme ; le fait que le Septentrion ne soit pas seulement un espace de conflits, mais aussi le refuge de l'idéal ; ou encore la référence parodique à la guerre de course comme simple exercice de décontamination des eaux nordiques... Tout cela contribue à atténuer l'imaginaire politique d'une menace septentrionale qu'il faudrait à tout prix combattre pour protéger l'Espagne. Cette tendance à dédramatiser les relations internationales s'observe également dans la représentation de la France, la grande rivale des Habsbourg.

### *L'amitié avec la France ?*

La France fait une première apparition à distance dans le *Persiles*, par le récit intradiégétique de Renato et Eusebia sur l'île des Ermitages – le dernier des récits du roman à inverser la trajectoire Sud-Nord des protagonistes<sup>114</sup>. Il a déjà été relevé par M. Armstrong-

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 385 : « Perdía mucho y no ganaba cosa, y, viéndose morir de hambre, determinó de dejar la corte y volverse a Flandes, donde pensaba valerse de las fuerzas de su brazo, pues no se podía valer de las de su ingenio. Y, poniéndolo en efeto, dijo al salir de la corte:

¡Oh corte, que alargas las esperanzas de los atrevidos pretendientes y acortas las de los virtuosos encogidos!  
¡Sustentas abundantemente a los truhanes desvergonzados y matas de hambre a los discretos vergonzosos!  
Esto dijo y se fue a Flandes, donde la vida que había empezado a eternizar con las letras la acabó de eternizar por las armas, en compañía de su buena amigo el capitán Valdivia, dejando fama, en su muerte, de prudente y valentísimo soldado las fuerzas de su brazo ».

<sup>112</sup> Voir M. de CERVANTES, *Novelas ejemplares*, éd. J. GARCIA LOPEZ, 2005, Prologue au lecteur, p. 80-81.

<sup>113</sup> Voir Y. RODRIGUEZ PEREZ, 2002a et 2002b, et A. SAMSON, 2007.

<sup>114</sup> Voir *Persiles*, II, 17, p. 396-397 ; II, 18, p. 404-414 ; II, 20, p. 420-425. Libsomi, un rival jaloux, a accusé fausement le noble Renato et Eusebia – dame de compagnie de la reine – de relations illicites, « portant offense à la majesté royale » (*Persiles*, II, 18, p. 409). Confiant en son droit, Renato provoque Libsomi en duel, selon la tradition médiévale de l'ordalie. Bien que la loi interdise les duels, le roi ne s'oppose pas à cette coutume aristocratique ; il se contente d'ordonner que le combat n'ait pas lieu en France, mais dans l'une des villes libres – probablement protestante – d'Allemagne (*Persiles*, II, 18, p. 409). Libsomi sort vainqueur du duel, « contre le droit » selon Arnaldo (*Persiles*, IV, 8, p. 682), et Renato se condamne à l'exil pour fuir l'infamie. Eusebia le

Roche que cette première image est celle d'un royaume au pouvoir central affaibli, qui ne peut faire respecter la *loi* (catholique et positive) face aux *coutumes* d'une aristocratie violente<sup>115</sup>. Selon le même critique, ce n'est pas un hasard si cette histoire sur le duel privé et son rapport troublant avec l'autorité royale se situe en France. Tandis que les monarchies européennes s'efforcèrent au XVI<sup>e</sup> siècle de réduire le pouvoir et les distinctions de l'aristocratie, l'affaiblissement de l'autorité royale en France pendant les guerres de religion permit à la noblesse de réaffirmer ses prérogatives. Et l'un des symptômes de cette résurgence du pouvoir aristocratique fut une nouvelle vogue des duels, particulièrement marquée en France et en Italie, mais aussi documentée en Angleterre et dans d'autres pays européens. L'épisode représente un roi qui abdique sa responsabilité en autorisant un duel sous la pression de ses sujets et en acceptant son résultat comme un jugement divin, sans plus d'enquête, alors que l'ordalie était considéré comme une mise à l'épreuve de la bonté divine, que la Bible condamnée sans appel (« Il est dit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu », Luc, IV, 1-13). L'épisode suggérerait *a contrario* que « la centralisation politique – à condition d'être menée convenablement – aurait pu servir la cause de la justice et de l'ordre public, en contrepoids aux privilèges locaux »<sup>116</sup>. On pourrait objecter que l'aventure de Renato et Eusebia est censée se dérouler dans les années 1548-1558, soit avant les guerres de religion françaises. Mais la fin du règne de Henri II (1547-1559) correspond bien à une période d'affaiblissement de la monarchie, pendant laquelle s'accroissent les tensions entre catholiques et calvinistes français. De plus, la chronologie du récit – double ou flottante –, permet aussi d'évoquer par allusion les guerres de religion. Que le lecteur espagnol de 1617 puisse associer la France à ses troubles intérieurs est d'ailleurs attesté par la justification du passage des protagonistes par ce pays : ils s'y rendent parce qu'elle est alors en paix<sup>117</sup>.

À mon sens, cette traversée du sud de la France s'explique en partie par la volonté chez Cervantès d'évoquer la situation intérieure de cette monarchie et ses relations avec l'Espagne. Comme dans le reste du roman, les considérations politiques y passent avant tout

---

rejoint bientôt, confirmant malgré elle les médisances de la Cour ; ils se marient mais vivent pendant dix ans dans une parfaite chasteté, comme « deux statues mobiles » (*Persiles*, II, 18, p. 412). Finalement, la justice se fait, mais de façon tardive et fortuite : la réhabilitation de Renato et d'Eusebia n'est due qu'au repentir inattendu de Libsomirot qui, sur son lit de mort, confesse avoir déposé un faux témoignage contre Eusebia (*Persiles*, II, 20, p. 422). C'est seulement alors que le roi déclare les époux innocents. Après leur longue pénitence, ils s'empressent de regagner la Cour et y recouvrent leur statut et leur réputation (*Persiles*, IV, 8, p. 682).

<sup>115</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 224-230. Pour lui, l'histoire de Renato et Eusebia est « un épisode clé dans l'exploration romanesque de l'idéal d'une politique chrétienne et de sa mise en pratique par un monarque catholique » (p. 224, je traduis).

<sup>116</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 225 (je traduis).

<sup>117</sup> Voir *Persiles*, III, 12, p. 564 : « Auristela, escarmentada con tantas esperiencias como había hecho de las borrascas del mar, no quiso embarcarse en las galeras, sino irse por Francia, pues estaba pacífica ».

par la caractérisation et l'action des personnages. De fait, l'évocation de la France s'ouvre par l'introduction de quatre personnages qui, après Renato et Eusebia, seront les principaux représentants de la France dans le roman : le duc de Nemours, que nous avons déjà évoqué ; et trois belles dames. Prénommées Deleasir, Belarminia et Feliz Flora<sup>118</sup>, celles-ci sont probablement une réminiscence des trois Grâces : ). Deleasir, nom dont les sonorités rappellent le français « de loisir », renverrait à Euphrosyne (la Joyeuse) ; Belarminia, au nom limpide de Belle hermine, aurait pour modèle Aglaé (la Resplendissante) ; et Feliz Flora correspondrait à Thalie (la Verdoyante)<sup>119</sup>. Mais M. Nerlich a certainement raison d'ajouter que les trois belles françaises représentent aussi « les armoiries des Rois de France telles qu'elles furent consacrées par le Valois Charles V, qui régna de 1364 à 1380 [...], et qui réduisit les lis a priori illimités [...] à trois en hommage à la Sainte Trinité »<sup>120</sup>. Belarminia est indubitablement la belle hermine. Et, quoiqu'elle ne figurât pas sur les armoiries royales, sur elle constitue un symbole de pureté et d'innocence associé à l'exercice de la justice royale. Le nom de Feliz Flora renvoie à la fleur de lys, ce que confirme l'association de cette dame à Antonio el Mozo, dont l'un des modèles semble être Antoine de Padoue (qui a cette fleur pour emblème)<sup>121</sup>. Et le prénom Deleasir serait une transposition du troisième blason de la France, *De l'Azur*.

Or, comme les trois Grâces, cette Trinité française constitue bien « une articulation emblématique de la générosité, de l'amitié et de la reconnaissance joyeuse, gracieuse et élégante telle qu'elle est exposée par Covarrubias dans son *Tesoro* »<sup>122</sup>. En atteste l'accueil que les trois dames réservent aux pèlerins :

viendo los peregrinos, así les admiró la gallardía de Periandro y de Antonio, como la sin igual belleza de Auristela y de Costanza. Llegáronlas a sí, y habláronlas con alegre rostro y cortés comedimiento ; preguntáronlas quién eran en lengua castellana, porque conocieron ser españolas las peregrinas, y, en Francia, ni varón ni mujer deja de aprender la lengua castellana<sup>123</sup>.

Deux éléments doivent être relevés ici : l'identité espagnole attribuée aux pèlerins nordiques dès le passage de la frontière franco-espagnole ; et l'hispanophilie générale prêtée aux

<sup>118</sup> C. ROMERO MUÑOZ, 2002, appendice XXV, p. 729, préfère la graphie Félix Flora à la leçon Feliz Flora de l'édition *princeps*, suivie par toutes les éditions ultérieures. Cela présente l'inconvénient de rendre moins nette la portée emblématique de ce nom.

<sup>119</sup> Voir C. COLAHAN, 1994, p. 29.

<sup>120</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 501 et, plus généralement, p. 495-505.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 460-464.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 501.

<sup>123</sup> Voir *Persiles*, III, 13, p. 567.

Français. Dans les deux cas, la vraisemblance « réaliste » semble mise à mal<sup>124</sup>. Cela signifie certainement que le roman évolue ici dans une géographie imaginaire : l'Espagne est désormais incarnée par les héros gothiques, symboles d'une culture hybride et humaniste. Et, derrière les trois dames françaises, ce pays universellement hispanophone semble la projection idéale d'une France amicale envers les Espagnols – tout comme la reine anglaise Isabela de L'Espagnole anglaise marquait son affection envers l'Espagnole Isabel(a) en lui parlant castillan. Du reste, en situant cette traversée de la France au printemps 1559 (vraisemblablement après la paix du Cateau-Cambrésis, le 3 avril 1559) et/ou autour de 1606, Cervantès élude deux périodes de conflits franco-espagnols : le règne de Henri II, et notamment la victoire du prince Philippe d'Espagne à Saint Quentin (le 10 août 1557) célébrée par Ercilla dans la *Araucana* ; et les dernières années de Henri IV, qui projetait de déclarer la guerre à l'Espagne et à l'Empire, avant sa mort en 1610. Le choix de cette chronologie rend donc vraisemblable l'image d'une possible amitié franco-espagnole.

Mais le portrait idéal des trois dames françaises est aussitôt contrebalancé par la description de Nemours qui, rappelons-le, semble incarner les excès de la Ligue catholique, soutenue par Philippe II. Dans la mesure où les trois dames, emblème du royaume, souhaitent épouser ce duc (à Paris), l'image romanesque de la France est d'emblée ambivalente : ouverte sur l'Espagne, accueillante et courtoise, la France du *Persiles* est aussi prête à se laisser séduire par l'intransigeance religieuse et l'activisme militaire. Cette interprétation ne pourra être pleinement développée par le lecteur qu'à la fin du roman, avec le combat de Nemours et d'Arnaldo pour le portrait d'Auristela. Mais, dès ces premières pages françaises, le récit éveille l'attention sur la situation ambiguë de cette France romanesque.

Lorsque le lecteur s'y avance avec les pèlerins, il est d'abord invité à conforter l'idée d'une France paisible, sorte d'immense *locus amoenus* :

Con estas pláticas y otras entretenían el camino por Francia, la cual es tan poblada, tan llana y apacible, que a cada paso se hallan casas de placer, adonde los señores de ellas están casi todo el año, sin que se les dé algo por estar en las villas ni en las ciudades<sup>125</sup>.

Cette image à la du Bellay d'une douce France – pays le plus peuplé de la Chrétienté, où les nobles vivraient sur leurs terres, plutôt qu'à la cour – contraste avec la violence de l'Espagne dont s'entretiennent alors Periandro et Bartolomé. Mais, comme à l'accoutumée dans le

---

<sup>124</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, 2002, notes 6 et 7 p. 567. L'éditeur s'étonne d'abord que les héros (et surtout Periandro) apparaissent et se comportent comme de véritables Espagnols. Puis il souligne que l'affirmation de Cervantès est exagérée, malgré l'incontestable diffusion de la langue et de la mode espagnoles en France.

<sup>125</sup> Voir *Persiles*, III, 14, p. 572.

*Persiles*, cet horizon de départ est aussitôt contredit par les faits. Il est midi ; sous le soleil au zénith, les pèlerins cherchent de l'ombre au pied d'une résidence d'agrément ; et, à peine installés, ils voient tomber à leurs pieds une dame, précipitée du haut de la tour par son mari furieux. L'atterrissage se fait en douceur grâce à l'ampleur des jupes de la « femme volante » – « chose possible, sans être un miracle » –, mais le charme de l'idylle champêtre est rompu. Comme plus tard dans le bois près de Rome, le soleil de justice révèle une réalité brutale sous une lumière crue. En haut de la tour, l'homme est sur le point de tuer une autre femme, des enfants (les siens, en réalité) et « d'autres faibles gens » ; Periandro court les sauver ; mais, alors qu'il tente de désarmer le fou, tous deux tombent de la tour :

Periandro, impelido de la generosidad de su ánimo, se entró por la puerta, y a poco rato le vieron en la cumbre de la torre abrazado con el hombre, que mostraba ser loco, del cual, quitándole un cuchillo de las manos, procuraba defenderse; pero la suerte, que quería concluir con la tragedia de su vida, ordenó que entrambos a dos viniesen al suelo, cayendo al pie de la torre: el loco, pasado el pecho con el cuchillo que Periandro en la mano traía; y Periandro, vertiendo por los ojos, narices y boca cantidad de sangre: que, como no tuvo vestidos anchos que le suste[n]tasen, hizo el golpe su efeto, y dejóle casi sin vida<sup>126</sup>.

Alors que tous demeurent pétrifiés (seul Bartolomé verse des larmes, tandis qu'Auristela embrasse Periandro pour recueillir son souffle), ce silence de mort est rompu par l'irruption des trois dames, poursuivies par six ou huit hommes armés. Ils s'apprêtent à enlever Feliz Flora quand Antonio transperce d'une flèche la poitrine du principal assaillant, avant d'être frappé et laissé pour mort par les autres agresseurs<sup>127</sup>. C'est alors, seulement, que la douleur d'Auristela et de Constanza se donne libre cours. Par ce double coup du sort, le romancier ménage visiblement un effet de surprise, qui participe de la fonction de divertissement du texte : on nous annonçait une France paisible et elle s'avère hostile ; nous attendions des *bandoleros* en Catalogne, nous les trouvons en France.

Mais mon hypothèse est que ces deux épisodes jouent également avec l'histoire de France. Plusieurs éléments invitent à le penser, qui nous sont indiqués dans l'après-coup, comme pour laisser le lecteur réfléchir à tête froide après ces scènes spectaculaires. Le premier est la désignation de la demeure provençale de la dame volante et de son mari furieux comme une « maison presque royale »<sup>128</sup>. Ce logis précède en ceci son exact contrepoint : l'auberge (également située en Provence) où Ruperta et Croriano s'uniront. Celle-ci,

---

<sup>126</sup> Voir *Persiles*, III, 14, p. 574.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 574-575.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 578 : « se encaminaron a la casi real casa ».

rappelons-le, aura l'apparence d'un « palais royal »<sup>129</sup>. Si ce détail qui invite à rapprocher leur aventure de l'histoire de Marie Stuart et de Bothwell, alors l'aspect presque royal de la demeure de Domicio et son épouse Claricia devrait nous inciter à voir dans cet épisode une récréation libre de l'histoire royale française.

Par ailleurs, le fou furieux s'appelle Domicio, et il doit son état à sa cousine Lorena. Celle-ci avait longtemps été aimée de Domicio, et ne lui pardonna pas qu'il épousât la « dame volante », Claricia. Telle une nouvelle Déjanire jalouse d'Iolé, Lorena offrit à Domicio une chemise empoisonnée. Et, aussi bref qu'eût été le contact avec le poison, il coûta presque la vie à Domicio, qui en demeura « cruel, furieux et insensé », si bien qu'il attenta à la vie de sa femme, de ses enfants et d'autres « faibles gens », en ce jour où il parvint à s'extraire de ses chaînes<sup>130</sup>. Ici, les prénoms de Lorena et de Domicio ont également une résonance historique. Celui de Domicio pourrait être inspiré de la *Via Domitia* que parcourent les pèlerins, comme le propose Carlos Romero<sup>131</sup>, mais il rappelle aussi Néron (Domitius Nero) et Domitien (Titus Flavius Domitianus) : deux empereurs qui, malgré les qualités manifestées dans leur jeunesse, firent ensuite preuve de cruauté (comme Domicio) et persécutèrent des chrétiens. Quant à Lorena, il ne s'agit pas d'un prénom courant dans les lettres espagnoles classiques. Sur les 392 occurrences du terme répertoriées par le Corpus Diachronique de l'Espagnol (CORDE) pour les années 1500-1618, toutes ou presque renvoient au duché de Lorraine ou, plus fréquemment encore, à la Maison de Lorraine.

Dans ces conditions, l'empoisonnement du comte Domicio par Lorena, jalouse de ne pas l'avoir épousé, me semble davantage qu'une variation explicite sur le mythe d'Hercule – du reste agrémentée par la confrontation d'un Hercule furieux à un Hercule civilisateur, en la personne de Persiles. À mon sens, cette histoire fait allusion à l'atmosphère vénéneuse de la cour des Valois. Bien sûr, la demeure de Domicio et de sa femme Claricia n'est pas le Louvre.

<sup>129</sup> *Ibid.*, III, 17, p.597 : « volvióse aquel mesón en alcázar real, digno de tan altos desposorios ». Plusieurs motifs se répondent dans ces deux scènes : l'histoire de Lorena et Domicio est celle d'un amour déçu débouchant sur une vengeance, tandis que celle de Ruperta et Croriano est celle d'une vengeance évitée par l'amour ; la première commence paisiblement et finit tragiquement, à l'inverse de la seconde ; enfin l'attribution d'un aspect (presque) royal à la résidence nobiliaire ou à l'auberge se fait, respectivement, après l'étreinte de Domicio et de Periandro (fatale pour le premier) et après celle – salutaire – de Ruperta et Croriano.

<sup>130</sup> Voir *Persiles*, III, 15, p. 577-578 : « [...] antes que Domicio con ella se desposase, andaba enamorado de una parienta suya, la cual tuvo casi indubitables esperanzas de casarse con él.

-Salióle en blanco la suerte, para que ella –dijo Claricia– la tuviese siempre negra, porque, disimulando Lorena 'que así se llamaba la parienta de Domicio) el enojo que había recibido del casamiento de mi esposo, dio en regalarle con muchos y diversos presentes, puesto que más bizarros y de buen parecer que costosos, entre los cuales le envió una vez, bien así como envió la falsa Deyanira la camisa a Hércules, digo que le envió unas camisas [...]. Apenas se puso una, cuando perdió los sentidos y estuvo dos días como muerto [...]. Volvió a la vida mi esposo, pero con sentidos tan turbados y tan trocados, que ninguna acción hacía que no fuese de loco, y no de loco manso, sino de cruel, furioso y desatinado: tanto, que era necesario tenerle en cadenas ».

<sup>131</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, 2002, note 16 p. 577.

Cependant, elle reçoit le qualificatif de « maison presque royale », et le récit de Claricia paraît se référer à plusieurs éléments de la vie de Henri III de France. Tout d’abord, dans la mesure où Lorena n’était pas un prénom usuel en espagnol, les contemporains de Cervantès devaient assez spontanément l’associer à la Maison de Lorraine, dont la branche cadette des Guise prit la tête de la Ligue. De même que Lorena pouvait espérer que Domicio la choisît pour femme, les Guise nourrirent l’espoir que Henri III épousât leur cause (d’autant qu’il avait épousé Louise de Lorraine-Vaudémont, une cousine de Henri de Guise et du duc Charles III de Lorraine). Mais, s’il signa sous leur contrainte le traité de Nemours en 1585 (lequel déclencha la huitième guerre de religion), Henri III fit son possible pour limiter l’ascendant de la Ligue, et fit assassiner en décembre 1588 le duc Henri de Guise (le Balafre) et son frère, le cardinal Louis de Lorraine. Ce coup de force déclencha le soulèvement de la France ligueuse ; le roi unit alors ses forces à celles de Henri de Navarre pour assiéger Paris, dont la milice bourgeoise était armée par Philippe II. Et c’est pendant la préparation de ce siège (où s’illustra Charles-Emmanuel de Savoie-Nemours, célébré par Pedro Cornejo dans les *relaciones de sucesos* déjà évoquées), que Henri III fut assassiné. Le 1<sup>er</sup> août 1589, il fut poignardé par le dominicain Jacques Clément, qui fut précipité par la fenêtre du palais avant que son cadavre ne subît un supplice inédit<sup>132</sup>.

Comme Henri III (et plus tard Henri IV), Domicio meurt traversé d’un couteau – selon un *modus operandi* bien connu dans le *Persiles* depuis le passage sur l’île Barbare. Comme le moine régicide, le *pèlerin* Persiles se retrouve au pied de la tour avec un poignard dans les mains. En revanche, Persiles ne voulait pas tuer Domicio, comme le religieux Henri III, mais arracher son poignard des mains du comte devenu fou et éviter le massacre d’innocents<sup>133</sup>. S’il y a bien là une réécriture de l’histoire de France, nous avons donc un Goth espagnol qui s’interpose contre un *alter ego* de Henri III, rendu furieux par le poison distillé par Lorena alias les Guise. Dans un fragment, qui ici plus qu’ailleurs fonctionne sur un mode allégorique, les enfants et « faibles gens » que Domicio s’apprête à tuer ne peuvent être que les sujets dont Henri III doit faire office de père. Dès cette première aventure française, le *Persiles* revient donc sur les guerres de religion françaises, malgré la déclaration initiale sur la paix du royaume. Cela contribuerait d’ailleurs à expliquer que le sage Soldino dissuade les trois

---

<sup>132</sup> Voir J.-F. SOLNON, 2001.

<sup>133</sup> Voir *Persiles*, III, 15, p. 579 : « Dijo cómo aquel peregrino había subido a la torre a librar a una doncella a quien el loco quería derribar al suelo, tras la cual también despeñara a otros dos pequeños hijos que en la torre estaban; pero el suceso fue tan contrario, que el conde y el peregrino se estrellaron en la dura tierra: el conde, herido de una mortal herida; y el peregrino, con un cuchillo en la mano, que, al parecer, se le había quitado a Domicio ».



dames françaises de se rendre à Paris, dans leur propre intérêt<sup>134</sup>. À Paris, où elles pensent retrouver Nemours, elles auraient découvert une ville agitée. Mieux vaut pour elles l'éviter, comme Tomás Rodaja dans *El licenciado Vidriera* : ayant quitté les Flandres avant le début de la campagne militaire, le jeune homme traverse la France sans voir Paris, parce que la capitale française est alors en armes<sup>135</sup>. L'imprécise chronologie de la nouvelle cervantine ne permet pas de déterminer de quel événement il est question ; mais l'essentiel est que les guerres civiles françaises soient évoquées, et que Paris soit évitée en raison de ces troubles. Sans doute un lecteur attentif de 1617 pouvait-il aisément rapprocher ces deux contournements de la capitale française.

Quoi qu'il en soit, en présentant les Ligueurs comme une nouvelle Déjanire ayant embrasé le cœur du roi de France, Cervantès s'écarte ici d'un Ribadeneira<sup>136</sup>, ou d'un Garibay<sup>137</sup>, qui accusaient Henri III d'avoir attisé l'incendie dans son royaume en tuant le duc de Guise et son frère, et disculpaient le régicide. Ici, ce sont les Guise *alias* Lorena qui rendent furieux Domicio en lui faisant porter une tunique pleine de venin. Cet empoisonnement pourrait-il renvoyer à l'adoption par Henri III, sous l'influence des Guise, de

<sup>134</sup> Voir *Persiles*, III, 19, p. 607 : « Olvidábase de decir cómo Soldino había aconsejado a las damas francesas que siguiesen el camino derecho de Roma, sin torcerle para entrar en París, porque así les convenía ».

<sup>135</sup> Voir M. de CERVANTÈS, *Novelas ejemplares*, éd. J. GARCÍA LÓPEZ, 2005, p. 357 : « por Francia, volvió a España sin haber visto a París, por estar puesta en armas ».

<sup>136</sup> Voir P. de RIBADENEIRA, *Tratado de la religión y virtudes que debe tener el príncipe cristiano ...*, éd. 1868, p. 478-479 (je souligne) : « Y por estas confederaciones y amistades con los turcos y con los herejes, y por otros pecados nuestros, ha permitido nuestro Señor que un reino nobilísimo, poderosísimo y cristianísimo esté *tan miserablemente afligido y abrasado con el incendio de fuego infernal*, que ni con oraciones, ni con lágrimas, ni con los ríos de sangre que en tantas guerras más que crueles se han derramado, hasta ahora no se ha podido apagar; *antes le ha acrecentado y crecido con lo que el rey Enrique el Tercero*, hijo de Enrique el Segundo y nieto de Francisco el Primero, *hizo cuando por esta engañosa razón de estado mandó matar á Enrique de Lorena, duque de Guisa, y á su hermano el cardenal Luis de Lorena*, en la asamblea de Bles, este año pasado de mil y quinientos y ochenta y ocho, pensando que con la muerte destes dos hermanos y valerosos príncipes allanaría las dificultades de todo su reino, y sería temido y obedecido de todos, sin repugnancia y contradicción. Pero, como el consejo que tomó fue de políticos y maquiavelistas, no regulado con la ley del Señor, *por su justo juicio vino á morir el mismo rey Enrique por mano de un pobre fraile, mozo, simple y llano, de una herida que lo dio con un cuchillo pequeño*, en su mismo aposento, estando el Rey rodeado de criados y de gente armada, y con un ejército poderoso, con el cual pensaba asolar dentro de pocos días la ciudad de París. ¿Ha habido en el mundo ejemplo como éste, tan nuevo y tan extraño, y jamás oído de los nacidos? »

<sup>137</sup> Voir E. de GARIBAY, *Memorias de Garibay*, éd. P. de GAYANGOS, 1854 (cité à partir du CORDE) : « Título VII. De las dos cartas originales que Cárlos de Lorena, duque de Guisa, en Francia, me escribió de diversos lugares y tiempos.

Henrique de Lorena duque de Guisa en los reinos de Francia fue muerto en ella en la ciudad de Bles [Blois] en 23 de Diciembre del año de 1588 por mandado del Rey Enrique el tercero, inducido y aconsejado a ello por los herejes de su Consejo. Junto con él fue también muerto por su mandado su hermano el cardenal Luis de Lorena, porque estos dos príncipes eran protectores de la fe católica en Francia. En el mismo día hizo prender el Rey Henrique á Carlos de Lorena primogénito y heredero del duque muerto, habido en su mujer la duquesa Madame Catalina de Cleves hija de Francisco de Cleves duque de Nevers.

En tanto que estaba preso Carlos de Lorena, duque nuevo de Guisa, midiendo Dios por sus justísimos y rectísimos juicios al Rey Enrique con la medida con que él había medido al Cardenal y Duque hermanos, permitió que fray Clemente de la orden de Santo Domingo conventual en Paris, natural del ducado de Borgoña, le matase en Sanct Clu [Saint-Cloud], a dos leguas de Paris [...] » (graphie modernisée).

mesures violentes contre ses sujets protestants – comme le traité de Nemours ? Je suis tenté de le croire dans la mesure où cela établirait un lien fort entre l’histoire de Domicio et celle du *duque de Nemurs*. En tout état de cause, Periandro s’interpose pour empêcher l’assassinat de faibles sujets dans le contexte des guerres de religion, qu’ils soient huguenots ou catholiques. Une fois de plus, le *Persiles* prendrait ainsi le contre-pied de la politique extérieure de Philippe II, qui soutint la Ligue contre les protestants et même contre Henri III. Car Periandro, désormais personnification d’une Espagne idéale, cherche uniquement à désarmer Domicio et à empêcher un bain de sang. Ce passage imagine donc un type de relations internationales où l’Espagne n’interviendrait en France que pour la pacifier<sup>138</sup>.

L’assistance apportée par Antonio à Feliz Flora mène plus avant cette fiction d’une relation pacifique entre l’Espagne et la France, la faisant aboutir à une union amoureuse. Antonio sauve par deux fois la dame française : d’abord contre Rubertino, un gentilhomme voisin de Feliz Flora qui, poussé par un « amour vicieux », avait voulu obtenir sa main par la force, puisqu’il n’avait pas pu conquérir sa volonté<sup>139</sup> ; puis au passage d’une rivière, où Feliz Flora est sur le point de se noyer :

[Feliz Flora] dio consigo en mitad de la corriente, tras quien se abalanzó con no creída presteza el cortés Antonio y, sobre sus hombros, como a otra nueva Europa, la puso en la seca arena de la contraria ribera. Ella, viendo el presto beneficio, le dijo:  
–Muy cortés eres, español<sup>140</sup>.

Le premier sauvetage fait naître chez elle « un amour si mesuré qu’il ne va pas au-delà de la bienveillance »<sup>141</sup> ; le second lui fait diriger vers ce fils de barbare un tendre compliment

<sup>138</sup> Je découvre dans les tout derniers moments de cette thèse l’existence d’un livre de Sylvène Edouard, *L’empire imaginaire de Philippe II*, Paris, Honoré Champion, 2005. Un examen attentif du *Persiles* à la lecture de cette étude s’impose tant, dès le premier chapitre de celle-ci, il apparaît de points de contact entre le système de représentations orchestré par Philippe II et le personnage de Cervantes : la filiation herculéenne, la prudence du roi Habsbourg (d’origine germanique) et du prince de Thulé (un Septentrional espagnol), la référence aux Argonautes (*ibid.*, p. 65-68 pour leur fréquente représentation sur les arcs de triomphe en l’honneur de Philippe II), voire l’importance de l’astrologie dans les années de jeunesse de Philippe II pour légitimer son règne à venir – un discours astrologique auquel répondrait la logique stellaire que M. Nerlich voit dans le *Persiles*.

<sup>139</sup> Voir *Persiles*, III, 15, p. 580 : « Rubertino, [...] según [Feliz] Flora contaba, era un caballero, señor de un castillo que cerca de otro suyo ella tenía. El cual Rubertino, llevado no de perfecto sino de vicioso amor, había dado en seguirla y perseguirla y en rogarla le diese la mano de esposa; pero que ella, por mil experiencias y por la fama, que pocas veces miente, había conocido ser Rubertino de áspera y cruel condición y de mudable y antojadiza voluntad [y] no había querido condescender con su demanda [...] ».

<sup>140</sup> *Ibid.*, III, 15, p. 582.

<sup>141</sup> *Ibid.*, III, 15, p. 580 : « [Feliz] Flora [...] no acertaba a quitarse de la cabecera de Antonio, amándole con un tan comedido amor, que no se estendía a más que a ser benevolencia, y a ser como agradecimiento del bien que dél había recibido cuando su saeta la libró de las manos de Rubertino ».

– « Tu es fort courtois, espagnol ») ; et finalement, tous deux se marieront<sup>142</sup>. Cet épisode pourrait bien, lui aussi, avoir une portée allégorique : celle d'une Espagne « barbare » (renouvelée par l'apport américain) mais courtoise, qui prend la défense de la France contre une fraction de l'aristocratie « de condition dure et cruelle et à la volonté changeante et capricieuse »<sup>143</sup>. La violence de Rubertino (après celle de Domicio et avant celle de Nemours), prend à rebours un lieu commun selon lequel la noblesse de France était courtoise et galante<sup>144</sup>. Nommer Rubertino ce représentant de la noblesse française est d'ailleurs significatif. Non seulement le jeu allitératif Rubertino/*rubio*<sup>145</sup> intègre ce gentilhomme à la famille des roux du *Persiles* en proie au désordre des passions, aux côtés de Rutilio et de Pirro. Mais il paraît vraisemblable, comme l'a suggéré M. Nerlich, que ce nom renvoie au roman de *Robert le Diable*, « qui raconte l'histoire du chevalier Robert, violent et violeur de femmes, qui, repent, fera un pèlerinage à Rome et dont l'âme sera sauvée par un ermite »<sup>146</sup>. Cet intertexte serait d'autant plus intéressant dans le *Persiles* (où il est aussi question d'un pèlerinage à Rome et d'ermites), qu'ici Rubertino ne se repent pas. Il personnifie uniquement cette noblesse agitée qui a malmené le royaume de France au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, et en particulier pendant les guerres de religion.

Dès lors, l'hispaniste André Lubac avait certainement raison de relever un « étrange hasard » dans l'œuvre de Cervantès :

Si la page finale de la dernière œuvre de Cervantès nous annonce le mariage d'un Espagnol et d'une Française, [...] sa première œuvre imprimée fait allusion à une semblable union à laquelle la mort de l'épouse vient mettre fin.

Il s'agit de quatre poèmes qu'il écrivit en 1568, âgé de vingt-et-un ans, à l'occasion de la mort d'Isabelle de Valois, princesse d'origine française, troisième femme de Philippe II. On les considère généralement comme des fleurs banales posées sur le tombeau d'une reine [...], mais ils renferment une idée qu'il convient de noter : un souci de paix durable entre la France et l'Espagne. Cervantès semble ici se faire l'écho sincère de l'opinion populaire sur le mariage de Philippe II et d'Isabelle de Valois, appelée communément Isabelle de la Paix. Cette union, qui avait été conclue dans un traité de paix (Cateau-Cambrésis, 1559) était un gage de politique pacifique avec la France. [...]

<sup>142</sup> *Ibid.*, IV, 14, p. 713 : « [Feliz] Flora determinó de casarse con Antonio el bárbaro, por no atreverse a vivir entre los parientes del que había muerto Antonio ».

<sup>143</sup> *Ibid.*, III, 15, p. 582 : Feliz Flora « había conocido ser Rubertino de áspera y cruel condición y de mudable y antojadiza voluntad ».

<sup>144</sup> Voir par exemple les exemples cités par M. HERRERO GARCIA, 1966, p. 406.

<sup>145</sup> Voir D. REYRE, in : J.-M. PELORSON et D. REYRE, 2003, p. 213.

<sup>146</sup> Voir M. NERLICH, 2005, note 2 p. 547. Ce récit, note le critique, « parut en 1509 en traduction espagnole sous le titre de *La espantosa y admirable vida de Roberto el Diablo* ». Cette histoire était assez diffusée en Espagne pour qu'Estebanillo González s'identifie à ce personnage. Voir *Estebanillo*, I, chap. 1, p. 36.

Simple coïncidence, dira-t-on !... Mais curieuse et notable coïncidence qui nous montre de la sympathie pour la France au début et à la fin d'une production littéraire où – il faut le reconnaître –, la France n'est presque jamais présente !...<sup>147</sup>

Le *Persiles* pourrait donc bien imaginer ce qu'aurait pu être une relation harmonieuse entre la France et l'Espagne sans le soutien de Philippe II aux nobles « de condition cruelle ». De façon plus actuelle, peut-être le roman projette-t-il ce que pourraient être les liens futurs entre les deux pays après une nouvelle union de leurs princes, comme les doubles noces scellées en 1615 entre le futur Philippe IV et Élisabeth de France, d'une part, et entre Anne d'Autriche et Louis XIII, d'autre part. Cervantès s'inscrirait ainsi dans le même courant que Carlos García. Dans *La oposición y conjunción de los dos grandes luminares de la tierra ó sea la dichosa alianza de Francia con España...* (1617), ce médecin espagnol installé à Paris ne se contente pas de décrire « l'antipathie et la contrariété des Espagnols et des Français » : il manifeste aussi son désir de voir le Soleil espagnol et la Lune française entrer en conjonction, à la faveur des doubles noces royales.

Dans un *Persiles* où les références mythologiques sont plutôt rares, les évocations de Déjanire et d'Europe participent donc, selon cette lecture, d'un dialogue avec l'histoire récente. Car en 1615, à l'arrivée d'Anne d'Autriche en France, fut lancée « une campagne de libelles dénonçant les mariages espagnols et dépeignant la jeune infante comme une Déjanire jalouse de la France, prompte à donner au jeune Louis XIII “une chemise infectée de son venin d'Espagne” »<sup>148</sup>. Rien ne prouve que Cervantès ait eu connaissance de ces pamphlets ; mais, si tel était le cas, il faudrait considérer qu'il retourne contre ces publicistes anti-espagnols leurs propres armes rhétoriques<sup>149</sup>. D'après ce chapitre du *Persiles*, Déjanire n'est pas espagnole, mais française. L'ennemi de la France est la France elle-même, cette Lorena qui retourne les sens du comte Domicio. Quant à l'image d'Antonio qui, au milieu d'une rivière (« en mitad de la corriente »), prend Feliz Flora sur ses épaules, telle une nouvelle Europe (« como a otra nueva Europa ») et l'amène sur la rive contraire (« en la seca arena de la contraria ribera »), elle semble également intégrer des motifs associés aux unions princières entre l'Espagne et la France. En 1615, c'est au milieu de la Bidassoa qu'eut lieu la cérémonie d'échange des princesses – un événement largement représenté et commenté dans les deux royaumes<sup>150</sup>. Et, comme je l'ai déjà mentionné, le rapt d'Europe est l'un des motifs

---

<sup>147</sup> Voir A. LUBAC, 1951, p. 127-129.

<sup>148</sup> Voir J.-F. DUBOST, 2010, p. 43. Cette citation est tirée de *La Cassandre française*, s.l.n.d. [1615], BnF, Lb<sup>36</sup>-426D.

<sup>149</sup> Ceci impliquerait aussi que Cervantès ait écrit (ou réécrit) cette partie du roman quelque temps après le 9 novembre 1615, date de l'échange des princesses sur la Bidassoa.

<sup>150</sup> Voir B. J. GARCIA GARCIA, 2010, p. 25-27.

apparaissant dans les décorations festives à l'occasion de mariages royaux. Cette image d'amour et d'union charnelle fut notamment utilisée à l'entrée d'Isabelle de Valois à Tolède pour célébrer ses noces avec Philippe II<sup>151</sup>. En recourant à son tour à ce mythe, Cervantès ne voulait-il suggérer combien une union entre la France et l'Espagne pourrait être féconde et bénéfique à l'Europe ?

En tout état de cause, nous pouvons estimer que l'intervention bienveillante de Periandro pour empêcher Domicio de nuire, ou la relation entre Feliz Flora et Antonio, vont dans le sens de l'aspiration du duc de Lerma à maintenir la paix avec la France. Mais, une fois encore, le *Persiles* n'est pas un rêve idéaliste. En France comme ailleurs, il ne fait pas toujours bon d'être exemplaire ; et Periandro et Antonio sont ainsi tout près de perdre la vie à vouloir bien agir.

#### *La quiétude en Italie ?*

Si le livre IV du *Persiles* est presque entièrement consacré à Rome, seuls les deux derniers chapitres du livre III évoquent le reste de l'Italie ; je passerai donc plus brièvement sur ce point. Notons tout d'abord que le cadre chronologique choisi par Cervantès permet de faire entrer les pèlerins en Italie après la paix du Cateau-Cambrésis (3 avril 1559), c'est-à-dire après la fin des guerres franco-espagnoles pour le contrôle du nord de la péninsule. Après un passage par le Piémont, Milan est la première étape sur laquelle s'arrête le récit :

Finalmente, muchos días caminaron sin sucederles cosa digna de ser contada. Entraron en Milán; admiróles la grandeza de la ciudad, su infinita riqueza, sus oros (que allí no solamente hay oro, sino oros); sus bélicas herrerías, que no parece sino que allí ha pasado las suyas Vulcano; la abundancia infinita de sus frutos, la grandeza de sus templos y, finalmente, la agudeza del ingenio de sus moradores. Oyeron decir a un huésped suyo que lo más que había de ver en aquella ciudad era la Academia de los Entronados, que estaba adornada de eminentísimos académicos<sup>152</sup>.

Si les « forges guerrières » occupent une place centrale dans cet éloge, la principale attraction de Milan, selon un hôte des voyageurs, est une académie où l'on débat alors s'il est possible d'aimer sans jalousie<sup>153</sup>. L'ancien combattant de Lépante ne saurait minorer la fonction militaire de Milan, plaque-tournante du système de défense espagnol en Europe. Cependant, c'est le combat des passions qui retient plus longtemps son attention.

---

<sup>151</sup> Voir R. LOPEZ TORRIJOS, 2008, p. 248.

<sup>152</sup> Voir *Persiles*, III, 19, p. 608-609.

<sup>153</sup> Voir *Persiles*, III, 19, p. 609-610.

Par ailleurs, le fait qu'une halte soit marquée à Milan par une description paraît compter autant que ce qui est dit de la ville. M. Nerlich suggère que le relief accordé à la capitale lombarde soit mis en relation avec le passage par Lucques, qui remplace une étape par Florence annoncée juste avant<sup>154</sup>. De fait, il est improbable que ce changement d'itinéraire soit dû à une négligence de Cervantès. Car c'est avant l'annonce du trajet par Florence qu'apparaît le personnage d'Isabela Castrucho, que les protagonistes retrouveront dans une auberge de Lucques. Or, M. Nerlich voit dans ce nom une référence au *condottiere* gibelin Castruccio Castracani (1281-1328), le plus célèbre fils de Lucques<sup>155</sup>. Cela me paraît d'autant plus vraisemblable que Cervantès pouvait notamment avoir lu un récit détaillé et enthousiaste de la vie du meneur gibelin chez l'humaniste Pedro Mejía, chroniqueur officiel de Charles Quint à partir de 1548, qui lui consacre le vingtième et dernier chapitre de sa *Silva de varia lección* (1540). En tout état de cause, si les pèlerins du *Persiles* croisent Isabela Castrucho en France, c'est donc que le narrateur sait déjà qu'il les fera se retrouver à Lucques. Il est toujours possible d'imaginer un projet antérieur – où le récit traversait Florence –, transformé sans que l'auteur en ait effacé toute trace. Mais dans la mesure où la rencontre d'Isabela Castrucho, l'annonce du passage par Florence et la venue effective à Lucques apparaissent dans le même chapitre, il est plus vraisemblable que Cervantès ait souhaité attirer l'attention du lecteur sur le fait que le roman ne passe pas par Florence, mais par Milan et Lucques. Du reste, cette dernière n'est pas une étape « naturelle » sur la route entre l'Espagne et Rome : le *Reportorio de caminos* (1576) d'Alonso de Meneses, par exemple, conseille le passage par Florence et Sienne. Par ailleurs, à l'instar de Florence, Sienne semble à son tour évitée dans le roman. Il a en effet relevé que l'*Accademia degli Intronati* placée par Cervantès à Milan était historiquement siennoise<sup>156</sup>. Parmi les hypothèses avancées par Carlos Romero pour expliquer le transfert de cette académie à Milan, la troisième retient ici notre attention : Sienne, rappelle l'éditeur, était notoirement hostile à l'Espagne et à l'Empire depuis les campagnes de l'armée impériale qui, en 1555, réduisirent sa population à 8 000 habitants ; de plus, la ville était sous la dépendance de Florence depuis le traité du Cateau-Cambrési<sup>157</sup>.

---

<sup>154</sup> Voir *Persiles*, III, 19, p. 607.

<sup>155</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 534-539.

<sup>156</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, 2002, appendice XXVI, p. 741.

<sup>157</sup> *Ibid.* Deux autres hypothèses sont avancées pour expliquer le déplacement de l'*Accademia degli Intronati* de Sienne à Milan : 1) Cervantès aurait pu penser à une académie milanaise, et la mention des *Entronados* serait une erreur (ou une ultra-correction) que C. Romero est tenté d'imputer au relecteur des épreuves du *Persiles*. 2) Cervantès se réfère bien à l'*Accademia degli Intronati*, mais ces pages correspondent à un passage postérieur des personnages par Sienne, que Cervantès aurait imaginé avant de changer de projet.

À partir de ces observations, M. Nerlich avance l'hypothèse d'un itinéraire gibelin (pro-impérial) dans cette partie italienne du *Persiles*<sup>158</sup>. L'arrêt marqué à Milan, longtemps dominée par les Visconti – une famille traditionnellement gibeline – appellerait le souvenir des guerres d'Italie et celui de la victoire des troupes impériales de Charles Quint sur les françaises<sup>159</sup>. L'évitement de Florence, historiquement hostile à Lucques, serait celui d'une ville « plutôt guelfe » où les Médicis donnèrent à l'Église plusieurs papes, dont Clément VII, « ennemi de Charles Quint depuis 1521 au temps de l'espoir érasmitte des intellectuels espagnols, puis son allié depuis 1529 dans la lutte pour la Contre-Réforme »<sup>160</sup>. Bien que M. Nerlich ne le précise pas, il justifie manifestement le déplacement de l'*Accademia degli Intronati* à Milan par la cession de Sienne à Florence par Philippe II en 1559, et donc par l'entrée de cette ville dans l'orbite d'une principauté plutôt proche de Rome. Il propose en tout cas une interprétation politique de l'épisode de Lucques. Dans la petite république toscane, Isabela Castrucho et Andrea Marulo triomphent du vieil oncle d'Isabela, qui souhaite emmener contre son gré sa pupille à Capoue, pour qu'elle y épouse un cousin. Dans cet épisode à la « tonalité gaillarde, et peut-être grivoise »<sup>161</sup>, il est évident que Cervantès exploite l'effet comique du thème de la castration, relevé notamment dans les noms de Castrucho et de Capoue<sup>162</sup>. Mais dans un *Persiles* où le burlesque est rare (contrairement au *Quichotte*), sans doute le choix de ce personnage a-t-il d'autres explications possibles. Par une sorte de logique emblématique, le nom d'Isabela Castrucho (et de son oncle Juan Bautista) renvoie vraisemblablement, nous l'avons vu, à Castruccio Castracani. Quant à Andrea Marulo, l'étudiant espagnol qu'Isabela épouse après avoir feint d'avoir un démon dans le corps, son nom pourrait faire référence au poète Michele Marullo (1453-1500)<sup>163</sup> ou, plutôt, à l'humaniste Marko Marulić (1450-1524). Traducteur, entre autres, de Dante et de Pétrarque en latin, théologien dont les écrits furent largement diffusés en Europe au XVI<sup>e</sup> siècle, et qui fut notamment lu en Espagne par saint François-Xavier, Louis de Grenade, Calderón de la

---

<sup>158</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 507-517 et 531-543.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 510.

<sup>160</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 516.

<sup>161</sup> Voir M. BLANCO, 2003, p. 38. Puisque cela nous écarterait de notre thème, je n'envisagerai pas ici la portée érotique et burlesque de cet épisode. Je précise tout de même que l'hypothèse de M. MOLHO, 1994, p. 53-54, soutenue par M. NERLICH, 2005, p. 521-528, selon laquelle l'enfant baptisé à la fin de l'épisode de Lucques est celui d'Isabela Castrucho et d'Andrea Marulo, me semble fondée bien qu'elle soit très minoritaire.

<sup>162</sup> Voir D. REYRE, 2003, p. 108-109 et p. 117.

<sup>163</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, 2002, note 3 p. 613. Jugeant que cette hypothèse est loin d'être probable, l'éditeur imagine aussi que Cervantès aurait pu se référer (dans une sorte d'hommage ?) à Margherita Mérula, épouse de Juan de Urbina, et bien connue de lui.

Barca ou Quevedo<sup>164</sup>. Or, observe M. Nerlich, celui-ci était lié à un prêtre de Lucques qui avait édité son principal ouvrage – l'*Institutio bene vivendi per exempla sanctorum* (Venise, 1506-1507) – et à qui il avait aussi dédié son *Evangelistarium* (Venise, 1516). Celui-ci était un des ouvrages les plus importants de l'époque sur les questions de démonologie qui, dans un catalogue des remèdes contre les tentations de la chair, propose le mariage... Ceci justifie en effet que Cervantès fasse du jeune érudit Andrea Marulo un expert ès exorcismes<sup>165</sup>.

Cependant, selon M. Nerlich, l'allusion à Castruccio Castracani et à Marco Marulo n'est pas un simple clin d'œil, ni une façon d'offrir une sorte de couleur locale ou de vraisemblance spatiale au roman. En effet, Marco Marulo n'était pas seulement un théologien et démonologue. Cet humaniste était aussi un « précurseur d'Érasme servant [...] alternativement d'allié spirituel ou de source d'inspiration aux protestants et aux catholiques ». De plus, il « avait incité le pape Adrien VI à œuvrer pour l'union de la Chrétienté pour combattre les Turcs »<sup>166</sup>. À partir de ces observations, M. Nerlich voit dans l'union d'Isabela Castrucho et d'Andrea Marulo l'image de l'union idéale entre l'humanisme et l'idée impériale, et un appel à abandonner la politique « romaine » mise en œuvre par l'Espagne depuis la réconciliation de Charles Quint avec le florentin Clément VII. À l'opposé, le mariage forcé de la riche Isabela Castrucho à Capoue, voulu par un vieillard ignorant la volonté de sa nièce, serait une invitation « à réfléchir sur l'engagement de l'Espagne et notamment de la couronne d'Aragon dans le royaume de Naples »<sup>167</sup>. Selon lui, le nom de Capoue serait en effet devenu « proverbial pour grandeur et misère » et choisir cette contrée comme lieu de mariage forcé pour « une jeune noble italienne, alliée de cœur à l'Espagne, riche et sensuelle-fertile », serait une façon de parodier une « fausse politique aragonaise-castillane » qui épuise les forces vives de l'Espagne<sup>168</sup>. Les jeux de mots sur la castration (Capoue/capon, etc.) acquerraient alors une résonance plus grave. Et, à l'opposé, le mariage d'Isabela Castrucho et d'Andrea Marulo figurerait une forme d'union hispano-italienne plus féconde et raisonnable que l'investissement à perte de l'Espagne dans le royaume de Naples<sup>169</sup>.

---

<sup>164</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 541, qui cite Francisco Javier Juez Gálvez, auteur d'une thèse sur Marko Marulić et organisateur en avril 2002 d'une exposition sur l'humaniste croate à la BNM.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 539-543.

<sup>166</sup> Voir M. NERLICH, 2005, p. 541 pour les références correspondantes.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 543.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 531-532.

<sup>169</sup> Ce paradoxe d'une union raisonnable alors qu'elle va à l'encontre de l'autorité patriarcale (et qu'elle a été consommée avant un mariage officiel) n'est pas isolée dans le *Persiles* : le cas d'Isabela et d'Andrea est notamment précédé par celui de Feliciano de la Voz et de Rosanio. Mais la tonalité de l'épisode italien est plus



Quoique suggestive, cette lecture inspire des réserves. Tout d'abord, la politique espagnole n'est romaine qu'en un sens très large. Rome est certes au centre de l'échiquier espagnol en Italie et en Europe, et les monarques espagnols se sont efforcés depuis les Rois Catholiques d'étendre leur leviers d'action sur la papauté, d'en faire une Rome espagnole<sup>170</sup>. Néanmoins, de fortes tensions existèrent occasionnellement entre la papauté et Madrid, comme en attestent l'affaire Carranza<sup>171</sup> ou celle de la Bible Polyglotte d'Anvers, à laquelle Rome est hostile et que Philippe II. Par ailleurs, le royaume de Naples est loin d'être ruiné du temps de Cervantès, même s'il souffre déjà d'un ralentissement économique. Quant à Capoue, M. Nerlich n'étaye l'idée qu'elle était synonyme de déclin du temps de Cervantès qu'en citant un texte bien postérieur : le *Grand dictionnaire* (1674 pour la première version) de Louis Moréri, qui plus est dans sa dixième édition de 1717, retouchée par d'autres auteurs. De mon côté, je n'ai actuellement trouvé aucune preuve valable à cet argument, que ce soit dans le CORDE ou dans des études historiques. Il ne faut pas pour autant écarter l'idée d'un itinéraire impérial rendant hommage à Charles Quint, défenseur de l'*Universitas Christiana* et l'humanisme chrétien jusque vers la fin des années 1520. Cependant, ce possible substrat ne fait pas du roman un manifeste anti-guelfe. Ou, plus exactement, la mise à distance de la Rome papale (et éventuellement de la Florence de Jules Médicis) n'implique pas un combat contre le catholicisme, comme nous l'avons déjà vu. Du reste, Charles Quint serait-il unanimement loué dans le roman si Cervantès avait désapprouvé sa réconciliation avec le Vatican et sa lutte contre les protestants ? Il faut également souligner que l'attachement à la figure de Charles Quint, défenseur du catholicisme, ne contredit pas la dynamique romanesque contre l'esprit de conquête. En atteste l'évocation des relations entre Lucques et les Espagnols, qui emprunte au registre galant :

Partieronse de allí y llegaron a Luca, ciudad pequeña, pero hermosa y libre, que, debajo de las alas del Imperio y de España, se descuella, y mira esenta a las ciudades de los príncipes que la desean; allí, mejor que en otra parte ninguna, son

---

légère, plus proche de la comédie. Et le paradoxe d'une passion raisonnable est ici accentué par la dimension clairement érotique du passage et, surtout, par la mise en scène par Isabela de sa folie.

<sup>170</sup> Voir T. DANDELET, 2001.

<sup>171</sup> Archevêque de Tolède et primat de l'Église d'Espagne, Bartolomé Carranza (1503-1576) fut accusé par ses ennemis Melchor Cano et l'Inquisiteur Général Fernando de Valdés pour avoir écrit un Catéchisme en langue vernaculaire, imprimé hors des royaumes espagnols et contenant des propos discutables sur l'Écriture sainte et la foi catholique. Après son incarcération, Paul IV demanda que l'évêque soit envoyé à Rome pour y être jugé. Soucieux d'imposer la souveraineté de ses royaumes, Philippe II s'y refusa et la tension se prolongea jusqu'en 1567, date à laquelle Pie V exigea catégoriquement que Carranza fût transféré à Rome, ce qui fut fait. Carranza finit sa vie enfermé dans le Château Saint-Ange, quelques jours après un arrangement entre Philippe II et le nouveau pape Grégoire XIII, qui reconnaissait Carranza comme « suspect d'hérésie de manière véhémement » – *vehementer suspectus de haeresi*. Voir J. PEREZ, 2002, p. 161-166.

bien vistos y recibidos los españoles, y es la causa que en ella no mandan ellos, sino ruegan, y como en ella no hacen estancia de más de un día, no dan lugar a mostrar su condición, tenida por arrogante<sup>172</sup>.

On ne sera pas étonné de voir ici décrites des relations politiques à travers le prisme de la galanterie, après avoir observé le lien établi entre amour et religion dans les épisodes d'Arnaldo et Nemours. Telle une femme, belle et libre, la Lucques du *Persiles* ne regarde les Espagnols d'un bon œil que parce qu'ils respectent sa volonté, sans prétendre l'assujettir. Elle est semblable, en ceci, aux personnages féminins du roman n'accordant leurs faveurs qu'à des prétendants qui les protègent sans s'octroyer en retour le moindre droit sur elles. Dans ce passage, l'éthique amoureuse semble donc érigée en maxime politique : si l'Espagne veut maintenir ses positions dans la péninsule italienne, les « forges guerrières » de Milan ne suffisent pas ; elle doit aussi savoir courtiser ses principautés sans les violenter. Que le *Persiles* n'exalte pas la vaillance conquérante des Espagnols s'observe du reste dans le commentaire sur leur condition arrogante : l'estime dans laquelle les tient Lucques ne serait qu'un malentendu, favorisé par la brièveté de leurs passages par cette république...

Une fois encore, la chronologie interne du récit est signifiante. Avec le traité du Cateau-Cambrésis, l'année 1559 marque le début de la prépondérance espagnole en Italie. En plaçant son récit avant cette période, Cervantès évite tout triomphalisme. Par ailleurs, cette profondeur temporelle met encore l'actualité en perspective. Car l'ordre espagnol en Italie est remis en cause au début du XVII<sup>e</sup> siècle par l'affaire de la Valteline, et surtout par la première guerre de Mantoue. Après la mort en décembre 1612 de François de Gonzague, duc de Mantoue et du Montferrat, Charles-Emmanuel de Savoie fit valoir les droits de sa petite-fille sur le Montferrat, qui n'était pas un fief masculin. En avril 1613, il mit le siège devant Casale, provoquant la riposte des Espagnols en 1614. À la mort de Cervantès, l'affaire n'était pas close, puisque c'est seulement en octobre 1617, par le traité de Pavie, que Charles-Emmanuel de Savoie-Nemours s'en remit à l'arbitrage de l'empereur<sup>173</sup>. Dans ces conditions, le fait que la Savoie ne soit pas nommée dans l'itinéraire des héros, entre le Dauphiné et la Lombardie, n'est pas anodin : éluder cette principauté remuante permet de représenter une Italie pacifiée. Par contraste, l'éloge de Milan et de Lucques constitue un hommage à deux appuis essentiels de Madrid dans la politique de quiétude promue par Lerma. Lucques avait encore démontré son attitude pro-espagnole en 1613, pendant les campagnes du duc de Savoie<sup>174</sup>. Quant à

---

<sup>172</sup> Voir *Persiles*, III, 19, p. 610.

<sup>173</sup> Voir L. BELY, 1992, p. 31.

<sup>174</sup> Voir C. ROMERO MUÑOZ, 2002, appendice XXVII p. 742.

Milan, il est inutile de revenir sur son rôle central dans le dispositif espagnol pour contrôler le nord de l'Italie ainsi que les relations entre l'Espagne et l'Europe septentrionale. Mais, en soulignant que Milan est aussi une ville industrielle et un lieu de savoir, le roman suggère que ces « pouvoirs doux » ne font qu'étendre sa force militaire. En rappelant par ailleurs que les Espagnols doivent ménager la liberté des principautés qui se placent sous sa protection, il étend au champ politique une réflexion centrale à son roman amoureux. C'est aussi en ceci que le roman épique qu'est le *Persiles* peut être regardé comme un miroir des princes.

#### *De la Pax Hispanica à la Pax Gothica*

Conformément à la distinction aristotélicienne entre poésie et histoire, largement commentée dans le *Quichotte*, le *Persiles* ne dit pas le réel tel qu'elle est, mais tel qu'il pourrait être. Mais cet univers de fiction n'en dialogue pas moins avec l'histoire.

Sur plusieurs points, l'Europe du *Persiles* semble en adéquation avec les aspirations de Lerma à une politique de concorde internationale, dépassant les clivages entretenus sous Philippe II. La déconstruction de l'opposition binaire entre Nord et Sud ; l'évitement presque complet des conflits confessionnels et la marginalisation des postures bellicistes contre les Provinces-Unies ou les principautés allemandes ; le bref développement sur la guerre de course comme une entreprise de salut public plutôt que comme une arme de guerre entre États ; ou encore les signes apparents d'ouverture envers les protestants (comme l'éloge de l'Angleterre et le fait que les héros pourraient l'être) : tout ceci contribue à réécrire les relations de l'Espagne avec l'Europe septentrionale comme si le virage nordique de Philippe II n'avait pas eu lieu – ou avait été négocié de façon moins brutale. La représentation d'une France en proie au poison des discordes intestines (instillé par Lorena – *alias* la famille lorraine de Guise) revient sur la période des guerres de religion. La caractérisation négative de Lorena et de Nemours apparaît comme une dénonciation de cette France ligueuse soutenue par le Roi Prudent. Par contraste, l'union entre Feliz Flora et Antonio me semble figurer une alliance souhaitable où l'Espagne soutiendrait la France contre les excès d'une noblesse déréglée. En Italie, l'éloge de Lucques comme d'une belle femme qu'il convient de courtiser avec galanterie prolonge, sur le plan politique, une idée plusieurs fois illustrée dans le roman, et ici par le mariage entre Isabel Castrucho et Andrea Marulo. De même que les amants et les pères ont intérêt à obtenir le libre consentement de leurs dames ou filles avant de les marier ; de même les États puissants gagnent à respecter la volonté des principautés ou républiques

qu'ils prétendent protéger ou lier à leur destin<sup>175</sup>. On peut d'ailleurs confronter l'image des mariages « spontanés » d'Isabela et d'Andrea ou d'Antonio et de Feliz Flora à la politique matrimoniale des maisons régnantes européennes. D'après la logique romanesque, il ne suffit pas de préférer les mariages à la guerre, suivant la maxime des Habsbourg : *Bella gerant alii, tu Felix Austria, nube*. Le « marché des mariages entre maisons royales »<sup>176</sup> peut certes servir à conquérir des fiefs ou à formaliser des alliances. Mais les reines peuvent difficilement jouer leur rôle traditionnel de protectrice de la paix sans l'oreille attentive de leur royal époux.

Si l'économie narrative du *Persiles* met à distance le code guerrier épique et l'esprit de croisade, comment comprendre les éloges unanimes décernés à Charles Quint ? Car c'est sous son règne que l'empire espagnol d'outremer s'est étendu le plus nettement ; et l'empereur, plus encore que le pape, fut le champion de l'Église catholique dans la lutte contre les protestants – ce qu'Antonio et le Français Sinibaldo rappellent expressément. Il est tout à fait envisageable que Cervantès lui-même exprime, à travers ses personnages, un attachement presque sentimental à une figure idéalisée. Cet empereur, sous lequel il n'a vécu que son enfance (Cervantès avait onze ans quand est mort Charles Quint), incarnait peut-être à ses yeux l'héroïsme de l'action : son combat jusqu'à l'épuisement pour la défense d'une Chrétienté unie perpétuait l'idéal chevaleresque que Cervantès avait aimé dans ses lectures. Peut-être l'ancien élève de l'érasmite López de Hoyos conservait-il aussi le souvenir d'un monarque humaniste ayant souhaité réformer l'Église, avant de se rallier à la cause romaine face à l'offensive protestante. Mais il est également possible que Cervantès ait vu en Charles Quint le héros d'une époque révolue : c'est du moins à sa mort qu'il est loué par Sinibaldo au milieu du *Persiles*. Faut-il penser qu'il était louable chez l'empereur de prendre les armes contre l'hérésie mais que, après le constat de son échec, il était inopportun pour Philippe II de mener une politique septentrionale aussi ambitieuse qu'intransigeante ? Ou alors, Cervantès ne reprocha-t-il pas plutôt au frère de don Juan d'Autriche d'avoir abandonné la Méditerranée pour l'Atlantique et les mers du Nord, s'interroge Jean Canavaggio ? Je ne peux donner une autre réponse que lui : « Personne ne le sait »<sup>177</sup>.

En tout état de cause, il est probable que Charles Quint soit d'autant plus admiré que ce monarque voyageur (en cela comparable aux héros du *Persiles*) est implicitement opposé à la figure de Philippe II, auquel le roman réserve un silence réprobateur. Bien qu'une rigueur

---

<sup>175</sup> Le cas de Luisa de Talavera pourrait être un contre-exemple. Car elle court à sa perte en suivant apparemment son naturel frivole. Mais le dévoiement de Luisa est lui-même facilité par la décision de son père de la vendre/marier à Ortel Banedre, un parfait inconnu, alors qu'elle avait une inclination manifeste pour Alonso.

<sup>176</sup> Voir B. BENNASSAR et B. VINCENT, 1999, p. 52-56.

<sup>177</sup> Voir J. CANAVAGGIO, 2003, p. 262.

méthodologique élémentaire oblige à distinguer entre un discours fictionnel et la pensée de son auteur, relevons d'ailleurs, après Jean Canavaggio notamment, que les autres écrits de Cervantès ne sont pas tendres envers Philippe II<sup>178</sup>. L'omission de Philippe II est une autre manifestation d'un silence omniprésent dans le *Persiles*<sup>179</sup>. Il fait pendant à la dissimulation tacitiste de leur identité par les héros ; Cervantès ne saurait, face à la censure, dénigrer ouvertement le monarque défunt. Mais le silence sur Philippe II ne répond pas qu'à un calcul ; il constitue aussi un contrepoint à la médisance de Clodio. Dans ce récit où la *murmuración* est plusieurs fois réprouvée, les attaques *ad hominem* n'ont pas lieu d'être. Cependant, explique le narrateur, toute plainte ne saurait être étouffée, sous peine de tourmenter l'âme :

cuando la honestidad ata la lengua de modo que no puede quejarse, da tormento al alma con las ligaduras del silencio, de modo que a cada paso anda buscando salidas para dejar la vida del cuerpo<sup>180</sup>.

Par conséquent, c'est de façon détournée que Cervantès paraît exercer son « droit d'inventaire » sur le règne de Philippe II : en inventant une histoire alternative, comme si son règne n'avait pas eu lieu ; mais aussi par des allusions aux conséquences de sa politique (comme les troubles français, aggravés par son soutien à la Ligue) ; ou encore par des éloges destinés à d'autres grandes figures. Nous avons déjà évoqué Charles Quint. Mais le morisque Jarife célèbre aussi Philippe III pour l'expulsion de son peuple, qu'il prophétise ; et le sage Soldino – personnage complexe sur lequel nous ne pouvons nous attarder – loue aussi en prophétie don Juan d'Autriche, vainqueur à Lépante, et Sébastien du Portugal, défait à Ksar-el-Kébir. Or, le fils bâtard de Charles Quint engagea la bataille à Lépante contre l'avis de son demi-frère régnant ; c'est la mort déplorée de Sébastien qui permit au roi d'Espagne de monter sur le trône portugais... et de lancer ensuite son virage nordique. Leur éloge peut donc être une nouvelle pointe à l'encontre de Philippe II.

Ces trois prophéties, littéralement, semblent elles aussi aller dans le sens de la politique adoptée sous le *valimiento* de Lerma afin d'assurer la sécurité des côtes espagnoles et des eaux méditerranéennes : la lutte contre les Infidèles et l'expulsion des morisques. L'ancien combattant de Lépante s'écarterait donc encore des choix de Philippe II, qui signa plusieurs armistices avec l'Empire ottoman après 1581. Toutefois, et bien que cela ne concerne pas directement la représentation de l'Europe, soulignons l'ambiguïté de ces prophéties. Celles-ci sont mises en parallèle avec le messianisme conquérant de l'île barbare

---

<sup>178</sup> *Ibid.*

<sup>179</sup> Sur le silence et ses fonctions dans le *Persiles*, voir A. EGIDO, 1994, p. 307-330.

<sup>180</sup> Voir *Persiles*, IV, 8, p. 678.

dans un commentaire des personnages, étonnés chez Soldino de se voir encerclés par les *adivinanzas* – des prophéties qui sont aussi des devinettes :

[...] se les vino a la memoria la profecía falsa de los isleños y las muchas de Mauricio, con las moriscas del jadraque y, últimamente, las del español Soldino. Parecíales que andaban rodeados de adivinanzas y metidos hasta el alma en la judiciaria astrología, que, a no ser acreditada con la experiencia, con dificultad le dieran crédito »<sup>181</sup>.

Je ne reviendrai pas sur la question morisque chez Cervantès, largement débattue. Je me contenterai d'indiquer, après M. Armstrong-Roche<sup>182</sup>, que l'invective contre les morisques – du reste attribuée à une autorité peu fiable – intègre une constellation de termes comme « renverse », « retourne » et « brise » (*desbarata*, *atropella* et *rompe*) présents dans de multiples scènes du roman où des personnages aveuglés par des passions<sup>183</sup>. Ceci tend, par association romanesque, à rapprocher le décret d'expulsion des morisques d'actions et d'attitudes motivées par une passion effrénée plutôt que par la raison – un jeu lexical, discursif et idéologique dont témoigne aussi le discours de Ricote, dans la Seconde Partie du *Quichotte* (II, 54 y II, 63-65). Finalement, le plus remarquable dans ces épisodes romanesques est sans doute qu'ils confrontent l'ensemble des voix qui se sont affrontées dans le débat sur l'expulsion des morisques<sup>184</sup>. Quant aux prophéties en miroir de Soldino, elles ne constituent pas une célébration univoque des entreprises militaires en Méditerranée. En effet, la juxtaposition des figures de don Juan José d'Autriche et de Sébastien du Portugal établit un contrepoint entre le triomphe de Lépante et l'expédition de Sébastien du Portugal : si Cervantès s'est toujours glorifié d'avoir participé au triomphe de Lépante, le rappel du désastre d'Alcazarquivir met un bémol aux ardeurs guerrières. Aussi chevaleresque qu'ait été le rêve de croisade du jeune roi portugais, il était imprudent ; et, en ceci, Philippe II lui était supérieur.

Malgré de nombreuses similitudes entre l'Europe romanesque du *Persiles* et les ambitions internationales de Lerma, il faut donc signaler que la *Pax Gothica* imaginée par Cervantès n'est pas la *Pax Hispanica* du *valido* de Philippe III. Tandis que les intérêts de la monarchie primaient pour celui-ci, d'après B. García García, le roman cervantin adopte une

<sup>181</sup> Voir *Persiles*, III, 19, p. 604-605.

<sup>182</sup> Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 250-264.

<sup>183</sup> Ainsi, l'exclamation du morisque Jarife – « ¡Atropella, rompe, desbarata todo género de inconveniente! » (*Persiles*, III, 11, p. 553) – fait écho aux discours du barbare Bradamiro (I, 4, p. 155), du roi Policarpo (II, 7-1, p. 327 et II, 17, p. 395), d'Ortel Banedre (III, 6, p. 495), d'Ambrosia Agustina (III, 12, p. 559) et de Ruperta (III, 17, p. 593).

<sup>184</sup> Voir F. MARQUEZ VILLANUEVA, 1975, p. 229-335 ; et R. CARRASCO, 2009.

perspective relativement décentrée sur l'Espagne et met toujours en valeur l'idée d'une Chrétienté unie, notamment à travers l'image du « bel escadron » formé autour des héros. La *Pax Gothica* du *Persiles* serait en quelque sorte une version romanesque de l'*Universitas Christiana*, à construire par l'exemple et la persuasion plutôt que par la guerre. Que le *Persiles* ne soit pas une œuvre courtesane s'observe d'ailleurs à l'évitement ostensible de la Cour par les voyageurs ; à l'insistance sur la vénalité et l'incompétence des autorités civiles ; ou encore à l'absence de tout passage par des lieux associés au *valido* ou au pouvoir en général. Il aurait pourtant été aisé pour Cervantès de mentionner par exemple Denia, dans le royaume de Valence, si le roman avait été conçu comme un hommage à la politique du favori royal. Lope ne s'en était pas abstenu, en célébrant les noces de Marguerite d'Autriche et de Philippe III organisées par son ministre à Valence en 1599, dans l'*auto* consacré aux « Noces des de l'Âme et de l'Amour divin » fermant le second livre de *El peregrino en su patria*.

Il faut aussi souligner que le testament œcuménique de Cervantès n'est pas nécessairement de circonstance – la concorde internationale ou la victoire des spiritualistes sur les doctrinaires, sur le plan religieux, étant d'actualité en 1617. Il n'y a aucune certitude sur les dates de composition du *Persiles*. Mais si, comme cela semble vraisemblable, on peut supposer une phase précoce de conception (remontant aux années 1587-1599)<sup>185</sup>, et une seconde période de composition à partir de 1614 ou même de 1615, alors l'esprit de concorde du *Persiles* n'est pas forcément dans l'air du temps. En effet, le projet initial du roman serait presque contemporain de l'expédition de l'Invincible Armada (1588) et de la politique offensive de Philippe II (sur les plans international et intérieur). Et la reprise de la rédaction serait intervenue alors que la paix internationale commençait à être menacée. Rappelons avec B. García García que la conjoncture européenne prit un tournant belligérant dans les années 1610. Cette année-là, la mort de Henri IV l'avait « providentiellement » empêché de déclarer la guerre à l'empereur et à l'Espagne dans l'affaire de la succession des duchés de Clèves et de Juliers, mais l'année 1615 vit éclater des guerres localisées en Italie, tandis que des tensions

---

<sup>185</sup> Pour l'état de cette question, voir C. ROMERO MUÑOZ, 2002, p. 15-29 et M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 306-308. Selon l'éditeur du roman, l'impulsion aurait été donnée à Cervantès par la parution de la *Philosophía Antigua Poética* (1596) d'Alonso López Pinciano, et les deux premiers livres auraient pu être écrits en 1598 ou au début de 1599. Selon M. Armstrong-Roche, la complexité formelle et idéologique du roman correspond plutôt à une œuvre de maturité. Par ailleurs, le quatrième livre, quoique rédigé dans une urgence évidente, apparaît comme complet et cohérent dans sa structure narrative et dans la caractérisation des personnages, ce qui amène à supposer que Cervantès travaillait à partir d'une ébauche – une sorte de script – qu'il n'eut pas le temps d'étoffer et de réviser, et que ce canevas put être conçu précocement. Ce qui conduit le critique à suggérer un *terminus a quo* antérieur à 1596 : il n'est pas impossible, selon lui, que l'édition des Éthiopiennes dans la traduction de Fernando de Mena, en 1587, ait constitué une stimulation notable pour un auteur qui, après avoir publié la *Galatée* en 1585, pouvait être disponible pour un nouveau projet. Et l'apparition de *El peregrino en su patria* de Lope (1604), put encourager Cervantès à continuer ou à reprendre sa propre variation sur le modèle d'Héliodore.

religieuses divisaient l'Empire et les factions « pacifistes » étaient progressivement supplantées dans certaines des principales puissances européennes (Monarchie hispanique, France, Empire, Provinces Unies)<sup>186</sup>. En Espagne, en particulier, les opposants « conservateurs » à la politique de conciliation de Lerma montèrent en puissance dans les années 1610-1614, précédant la probable reprise par Cervantès de la rédaction du *Persiles*. Par conséquent, il n'était certainement pas consensuel d'écrire à cette époque un roman épique inféodant les vertus martiales à d'autres comme l'amour conjugal, la charité, la poésie (associée notamment à la vie intérieure) et la justice<sup>187</sup>. En observant que le roman grec réapparaît (sous des formes plus ou moins hybrides) à la fin des années 1620 et dans les années 1650-60 (avec l'anti-*Persiles* qu'est le *Criticón* et les romans allégoriques de Cosme de Tejada), on pourrait même se demander si ce genre, qui tend à offrir une image du monde idéalisée, ne gagnerait pas à être lu comme participant d'un courant de résistance à l'atmosphère belliqueuse ou aux discours « décadentistes » de leur époque. Pour finir, insistons sur un point déjà évoqué : le *Persiles* n'est pas un plaidoyer iréniste ingénu, mais une réflexion lucide où sont envisagées les difficultés à établir la paix – voire les conditions d'une guerre juste (dans l'épisode sur la guerre de course, par exemple).

### *Conclusion*

Conformément à la distinction aristotélicienne entre poésie et histoire, largement commentée dans le *Quichotte*, le *Persiles* ne dit pas le réel tel qu'elle est, mais tel qu'il pourrait être. Mais cet univers de fiction n'en dialogue pas moins avec l'histoire.

Dans cette épopée romanesque, le renouvellement de la relation épique entre amour et empire s'observe, géographiquement, dans le choix d'un itinéraire allant de Thulé à Rome, inversant la course vers l'ouest des empires romain et espagnol. Cette dynamique est confirmée par les trajectoires

---

186 Voir J. B. GARCIA GARCIA, 1991, p. 212 (je traduis). L'auteur ajoute en note : « En una reciente conferencia, el académico O. Felipe Ruiz Martín se ha referido a estos sectores "conservadores", que intervienen en la Corte en los siguientes términos: "[...] en la Corte se ha empezado a constituir un grupo integrista. El integrismo, los absolutistas, los ministros ultras diríamos, pues que no existían porque no había oposición y por lo tanto todo el mundo daba vueltas en torno al mismo eje, y, en fin, lo podrá hacer más deprisa o más despacio pero al no haber oposición, no hay tampoco reacción. Y entonces ya en 1617 empieza a haber una reacción, de la gente que, por ejemplo, dice que ha sido una claudicación y una cobardía la Tregua de los Doce Años, que las oligarquías han visto sin duda con muy buenos ojos porque es acabar una guerra. La Corona ante la oposición de estos intransigentes estoy seguro que hace la expulsión de los moriscos..., los integristas son los que posiblemente se encuentran más satisfechos con la expulsión. Se desagradaban en cierto modo de lo que para ellos ha supuesto la paz, la Tregua de los Doce Años [...] ».

<sup>187</sup> Sur la caractérisation de *Persiles* comme un nouveau héros épique, voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 167-169, 198-204.



croisées d'Antonio et Ricla et d'Ortel Banedre et Luisa<sup>188</sup>. Représentants de l'expansionnisme espagnol et européen, les deux hommes ont des destins divergents en fonction de leur histoire amoureuse. L'hidalgo cesse d'agir en barbare quand il s'habille comme tel ; son voyage vers le Nouveau Monde barbare est une anti-Conquête et une Reconquête intérieure. Son union avec Ricla est le modèle d'une possible régénération spirituelle de l'Espagne, terre de missions intérieures ayant à apprendre de la charité des sauvages. En revanche, les conséquences calamiteuses du mariage entre la Luisa de Talavera et de l'*indiano* polonais figurent les ravages que peut causer l'esprit de conquête sur la société espagnole. La primauté de l'amour sur la guerre s'observe encore dans le contre-mythe gothique du *Persiles*, qui contrecarre l'expansionnisme, l'ibérisme autarcique et l'orgueil de caste des zéloteurs du néo-gothicisme sous les Habsbourg d'Espagne – et qui substitue une conquête pacifique de Rome à la mis à sac de la ville en 410 et en 1517.

Sur plusieurs points, l'Europe du *Persiles* semble en adéquation avec les aspirations de Lerma à une politique de concorde internationale, dépassant les clivages entretenus sous Philippe II. La déconstruction de l'opposition binaire entre Nord et Sud ; l'évitement presque complet des conflits confessionnels et la marginalisation des postures bellicistes contre les Provinces-Unies ou les principautés allemandes ; le bref développement sur la guerre de course comme une entreprise de salut public plutôt que comme une arme de guerre entre États ; ou encore les signes apparents d'ouverture envers les protestants (comme l'éloge de l'Angleterre et le fait que les héros pourraient l'être) : tout ceci contribue à réécrire les relations de l'Espagne avec l'Europe septentrionale comme si le virage nordique de Philippe II n'avait pas eu lieu – ou avait été négocié de façon moins brutale. La représentation d'une France en proie au poison des discordes intestines (instillé par Lorena – *alias* la famille lorraine de Guise ?) revient sur la période des guerres de religion. La caractérisation négative de Lorena et de Nemours apparaît comme une dénonciation de cette France ligueuse soutenue par le Roi Prudent. Par contraste, l'union entre Feliz Flora et Antonio me semble figurer une alliance souhaitable où l'Espagne soutiendrait la France contre les excès d'une noblesse déréglée. En Italie, l'éloge de Lucques comme d'une belle femme qu'il convient de courtiser avec galanterie prolonge, sur le plan politique, une idée plusieurs fois illustrée dans le roman, et ici par le mariage entre Isabel Castrucho et Andrea Marulo. De même que les amants et les pères ont intérêt à obtenir le libre consentement de leurs dames ou filles avant de les marier ; de même les États puissants gagnent à respecter la volonté des principautés ou républiques qu'ils prétendent protéger ou lier à leur destin.

---

<sup>188</sup> Le lecteur semble invité à comparer les deux couples par la relative proximité entre Quintanar de la Orden, la patrie d'Antonio, et celle de Luisa, Talavera de la Reina ; ce rapprochement est surtout facilité par le fait que le récit d'Ortel intervienne peu avant l'arrivée des pèlerins à Quintanar (III, 7 et III, 9).



## TROISIEME PARTIE – L’ESTEBANILLO OU L’EUROPE DESENCHANTEE D’UN PICARO ALIENE

---

Si le *Persiles* est l’émule des *Éthiopiennes* et des grands modèles épiques, la *Vida y hechos de Estebanillo, hombre de buen humor, compuesta por él mismo*, publiée à Anvers en 1646, s’affiche dès son titre comme une parodie de la geste impériale célébrée par fray Prudencio de Sandoval dans sa monumentale *Historia de la vida y hechos del Emperador Carlos V* (1604-1606). Le rapprochement entre Estebanillo et l’empereur est explicite et joue un rôle décisif dans le récit : l’un des mobiles poussant le bouffon à relater sa vie est le désir d’obtenir de son maître, Ottavio Piccolomini, l’autorisation de finir ses jours sur ses terres du duché d’Amalfi comme tenancier d’un tripot. Pour appuyer sa requête, il prétend que l’idée de se retirer lui aurait été inspirée par le glorieux précédent de la retraite de Charles Quint à Yuste : en déambulant dans le Grand Salon du palais royal de Bruxelles, il se serait rappelé avoir lu que l’empereur avait abdicqué dans cette même salle<sup>1</sup>. Les « travaux et épreuves de la paix » (*trabajos de la paz*) endurés par Estebanillo en marge des combats de la guerre de Trente Ans sont ainsi le contrepoint burlesque des « travaux et épreuves de la paix » (*trabajos de la guerra*) affrontés par l’empereur. En ce sens, la *Vida y hechos* s’inscrit dans le sillage de la *Crónica burlesca del emperador Carlos V* du bouffon don Francesillo de Zúñiga (env. 1480-1532), un héritage suggéré par le nom d’Estebanillo<sup>2</sup>. De fait, le récit de 1646 se présente comme un « libro de chanza »<sup>3</sup> autobiographique, relatant des faits avérés :

Curioso o barato lector, o quienquiera que tu fueres, si, curioso de leer vidas ajenas, llegares a leer la mía, yo me llamo Estebanillo González, flor de la jacarandaina. Y te advierto que no es la fingida de Guzmán de Alfarache, ni la fabulosa de Lazarillo de Tormes, ni la supuesta del Caballero de la Tenaza, sino una relación verdadera con parte presente y testigos de vista y contestes, que los

---

<sup>1</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 13, p. 367 et note 58. Il est probable que le livre invoqué par Estebanillo soit justement la *Historia de la vida y hechos del Emperador Carlos V* de Sandoval, où la cérémonie d’abdication est relatée avec force détails au livre XXXII, chap. 33-37. De cet ouvrage plusieurs fois réédité au XVII<sup>e</sup> siècle, le Comte de la Roca publia aussi un épitome en 1627.

<sup>2</sup> Outre ce nom, un passage du récit incite à rapprocher Estebanillo de don Francesillo : entrant à Vienne dans un carrosse offert par les rois de Pologne, notre bouffon est tenté de s’adjuger un *don*, comme un noble : « Llegué a la corte cesárea, adonde, por verme entrar con ostentación de carroza y autoridad de criados y caballos, tuve ciertos bostezos de poner[s]e un don, aunque no fuera yo el primer bufón que lo ha tenido [...] » (*Estebanillo*, t. II, chap. 9, p. 239-240). Toutefois, Francés de Zúñiga n’est pas le seul bouffon à s’être attribué une particule et le diminutif *-illo* était fréquent dans la profession. Voir F. J. BOUZA ÁLVAREZ, 1991, p. 144-145.

<sup>3</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, dédicace à Ottavio Piccolomini.

nombro a todos para averiguación y prueba de mis sucesos, y el dónde, cómo y cuándo, sin carecer de otra cosa que de día, mes y año, y antes quito que no añadido<sup>4</sup>.

Par ce livre, *Estebanillo* affirme vouloir rendre hommage à son maître Ottavio Piccolomini (1599-1656), alors Gouverneur des Armées des Flandres, ainsi que divertir la noblesse des Pays-Bas espagnols, pour laisser derrière soi un souvenir de son esprit, mais aussi pour obtenir des faveurs lui permettant se retirer dans une maison de jeux napolitaine<sup>5</sup>. Donnant foi à ces déclarations, apparemment claires et sans équivoque des contemporains comme Calderón et le bibliographe Nicolás Antonio (1617-1684), n'hésitèrent pas à lire ce récit comme une autobiographie divertissante, le premier dans l'approbation signée pour la première réédition madrilène (1652)<sup>6</sup>, le second dans sa *Bibliotheca Hispana Nova*<sup>7</sup>. Pourtant, l'*Estebanillo* pose de nombreux problèmes, auxquels la critique n'a pas consacré la même attention qu'à ceux soulevés par des textes de cette époque d'une envergure moindre. De l'identification du ou des auteur(s) à l'appartenance générique du récit, de son degré de consistance – structurelle, narrative ou stylistique – à son intentionnalité, le lecteur actuel se trouve face à des questions encore largement ouvertes.

Ne doutant pas que cette autobiographie soit authentique, bien que la question ait été formulée assez tôt<sup>8</sup>, plusieurs chercheurs se sont plu à évaluer son intérêt testimonial sur l'Europe des années 1621-1646 (période couverte par l'action) – en examinant les itinéraires parcourus, les personnages mentionnés ou l'adéquation entre les anecdotes relatées et les événements connus<sup>9</sup>. Assez récemment encore, plusieurs articles se concentraient sur la représentation de tels pays, villes ou populations<sup>10</sup>, selon une approche documentaire plutôt

<sup>4</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 1, p. 13.

<sup>5</sup> *Ibid.*, t. I, p. 14-15 (prologue en prose « A el lector ») et t. II, chap. 13, p. 369.

<sup>6</sup> Cette approbation est reproduite dans *Estebanillo*, t. I, p. 5. Calderón écrit : « he visto un libro intitulado el *Entretenido*, en que su autor, Estebanillo González, hombre de placer y chocarrero, cuenta graciosamente los discursos de su vida [...] ». Il suggère au passage qu'il avait été envisagé d'altérer le titre de l'*Estebanillo* pour la réédition madrilène, comme l'a noté M. Bataillon, 1973, note 16 p. 31.

<sup>7</sup> Voir N. ANTONIO, *Bibliotheca Hispana Nova*, 1788, t. II, p. 292 : « Stephanus Gonzalez, scurra seu ridiculus Octavii comitis Piccolominaei dum in Belgio rei militari praesset, scripsit: *Vida y hechos*... Bruxelles primum ut existimo, dein Madriti in 4 ». Comme Marcel BATAILLON, 1973, p. 31, il apparaît ici que Nicolás Antonio ne connaissait pas l'édition princeps et la croyait de Bruxelles.

<sup>8</sup> Voir W. K. JONES, 1927, chap. III.

<sup>9</sup> Voir W. K. JONES, 1929 ; J. MILLE Y JIMENEZ, 1973 [1934] ; A. S. BATES, 1940 ; E. R. MOORE, 1940.

<sup>10</sup> Voir J. DEL PINO, 1970 (sur l'Italie et les Italiens dans l'*Estebanillo*) ; M. STRZALKOWA, 1972 (sur la Pologne dans le récit) ; M. G. CHIESA, 1981 (sur la représentation des juifs) ; P. ISADO Jiménez (sur les itinéraires picaresques dans la Manche) ; J. L. LAURENTI, 1993 (sur le voyage en Italie dans la picaresque espagnole) ; M. J. GONZÁLEZ, 1994 (sur Vienne dans la picaresque). L'étude de J. A. Cid, 1992, sur l'image de la Galice dans l'*Estebanillo* échappe à cette approche testimoniale en ceci que le dénigrement de cette région y est étudié comme un jeu littéraire participant d'un dessein rhétorique – celui de faire rire, de prêter à *Estebanillo* une origine infâme et d'étayer ses déclarations d'indifférence vis-à-vis de tout sentiment patriotique.

qu'imagologique<sup>11</sup>. Cependant, on ne doute plus aujourd'hui que l'*Estebanillo* soit une habile mystification<sup>12</sup>. Il est vrai que des bribes d'archives attestent l'existence d'un Stefanillo, Stefanello ou Stefaniglio historique, ayant fait office de courrier entre les Espagnols et les Impériaux dans des missions évoquées par le texte<sup>13</sup>. Mais il paraît indubitable que la *Vida y hechos* ait été rédigée par Gabriel de la Vega, greffier un greffier andalou dont on conserve, outre quatre poèmes antifrançais des années 1636-1638<sup>14</sup>, deux chroniques épiques célébrant hyperboliquement les victoires espagnoles lors des campagnes flamandes de 1640 (la prise du réduit de Sainte-Anne dans le pays de Waes, entre Anvers et Gand) et de 1642 (les succès de Francisco de Melo pendant la première année de son gouvernement aux Pays-Bas)<sup>15</sup>. Si cette thèse de Carreira et Cid n'est étayée par aucune preuve extratextuelle, elle s'appuie sur un large faisceau de similitudes stylistiques, thématiques et idéologiques entre les poèmes de

<sup>11</sup> L'imagologie étudie l'image littéraire de l'étranger ou de l'ailleurs comme la projection d'une conscience rêvant l'altérité. L'un de ses principaux représentants, Jean-Marc Moura, définit ses principes de la façon suivante : « Evacuant le problème du référent, [l'imagologie] travaille selon le postulat d'une imagination productrice (re)créant littérairement l'étranger, par opposition à une ethnopsychologie, qui s'efforce de reproduire littéralement la réalité étrangère. [...] Mais ultimement, la force novatrice d'une image – sa littérarité – résidera dans l'écart qui la sépare de l'ensemble des représentations collectives (donc conventionnelles) forgées par la société où elle naît. Elle n'apparaît donc qu'après un détour nécessaire par l'examen de l'imaginaire social ». Voir J. M. MOURA, 1998, p. 45.

<sup>12</sup> Ce sont d'abord A. CARREIRA et J. A. CID qui, dans leur édition de 1971, avancèrent que l'*Estebanillo* était « una de las más geniales mixtificaciones de la literatura española » (p. 530). M. BATAILLON, 1973, commença à examiner cette hypothèse. Dans la mesure où l'édition anversoise de 1646 était une publication luxueuse, et qu'aucune trace d'un privilège officiel n'a été retrouvée dans les Archives du Conseil privé de Bruxelles, Bataillon suggéra que le privilège anonyme intégré à la princeps faisait partie d'une *burla* ; la *Vie* d'*Estebanillo* aurait eu pour fonction principale de divertir l'entourage bruxellois de Piccolomini, dans une forme de *private joke* courtisane. Bataillon proposa une première identification pour l'auteur de cette autobiographie fictive en la personne de Gerónimo de Bran, auteur supposé d'un sonnet liminaire, un capitaine italien proche de Piccolomini et chargé, comme *Estebanillo* le fut un temps, de l'approvisionnement des troupes. Mais cette hypothèse a été écartée par J. A. CID, 1989a, dans la mesure notamment où Bran paraît avoir été incapable d'écrire en castillan.

<sup>13</sup> J. MILLE Y JIMENEZ, 1934, p. 27-29 ayant attiré l'attention sur la mention d'un *Estebanillo* historique dans le fonds Useppi de l'Archivio di Stato de Sienne – fonds portant le nom du secrétaire de Piccolomini –, J. DEL PINO, 1970, p. iii-iv et surtout J. A. CID, 1989a et 1990, t. I, p. lix-lxxxv, ont reconstitué quelques étapes de la biographie de ce personnage.

<sup>14</sup> Voir J. A. CID, 1989b. Dans cet article, déjà rédigé en 1974, sont édités et commentés les quatre poèmes découverts par Cid dans les archives de l'Academia de la Historia de Madrid. Pour une présentation plus succincte de ces poèmes, qui s'inscrivent dans le sillage des écrits polémiques de la génération de 1635 étudiée par J. M. JOVER ZAMORA, 1635, voir A. CARREIRA et J. A. CID, 1990, p. xcii-ciii.

<sup>15</sup> Le premier de ces poèmes est le *Libro de la Feliz Vitoria del encuentro del reduto de Santa Ana...*, Anvers, Henrico Aertssens, 1640, 106+2 p. Un seul exemplaire en est conservé, à la Bibliothèque Universitaire de Gand. Le second est intitulé *La Feliz Campaña y los Dichosos Progressos que tuvieron las Armas de su Magestad Catolica el Rey Don Phelipe quarto en estos Payses Bajos el año de 1642....*, s.l. (Bruxelles ?), 1643, 259 p. D'après le prologue « Al lector » de *La feliz campaña*, Gabriel de la Vega aurait auparavant rédigé quatre relations de campagne versifiées qui n'ont jamais été publiées : « Cuando el mundo va en disminución no han de ir sus prólogos en aumento, y así por no exceder el límite de la brevedad te ofrezco, amigo Letor, esta pequeña obra que es la quinta campaña que he escrito en estos Estados. Si las demás ha dejado tu censura por escondida, perdona ésta que ha salido en público por pobre aunque no lo es en el asunto [...] » (graphie modernisée). Notons le sentiment de déclin dont témoigne l'ouverture de ce prologue. Il contraste avec l'optimisme de la dédicace, où l'auteur salue les succès espagnols des dernières campagnes : « por las pasadas [campañas] que tan felices han sido nos prometemos adelantamientos en las venideras » (graphie modernisée). La bataille de Rocroi (17 mai 1643) serait-elle passée entre la rédaction de la dédicace et celle du prologue ?

Vega et l'*Estebanillo*. En plus de l'insertion partielle dans le récit d'une composition rédigée par le greffier en 1636, on relève la récurrence de nombreuses locutions peu courantes ; un commun usage humoristique de technicisms militaires, administratifs et judiciaires ; une même prédilection pour certains procédés rhétoriques (des acrostiches, peu d'analogies mais énormément d'anaphores et d'hyperboles, etc.) ; la collectivisation des destinataires ; le fait d'écrire en vue de rétributions essentiellement pécuniaires ; ou encore la défense des poètes *sin don* (roturiers)<sup>16</sup>. Néanmoins, donner pour acquise la participation constante de Gabriel de la Vega à la rédaction de l'*Estebanillo* n'exclut pas une écriture à plusieurs mains. Une part d'incertitude demeure en particulier sur le degré d'intervention du *Stefanillo* historique.

Par ailleurs, s'il est désormais exclu de lire la *Vida y hechos* comme l'autobiographie réelle d'un écrivain « novice »<sup>17</sup>, l'affiliation générique de ce roman fait encore problème. Dans la mesure où *Estebanillo* fréquente à plusieurs reprises la vie des armées, en tant que soldat ou auxiliaire militaire (marmiton, vivandier ou courrier), son récit s'apparente aux autobiographies de soldats comme celles de Jerónimo de Pasamonte, Alonso de Contreras, Miguel de Castro ou Diego Duque de Estrada<sup>18</sup> ; comme cette dernière, il oscille entre la relation de son passé et la fiction littéraire. L'évocation dans le roman de plusieurs batailles peut également être regardé comme une variation sur les *relaciones de sucesos* et chroniques de campagnes – dont les plus connues sont celles du Flamand Jean-Antoine Vincart<sup>19</sup>. Mais l'*Estebanillo* se distingue de ces précédents en adoptant la perspective d'un antihéros exhibant sa lâcheté<sup>20</sup>. Inhérente à son statut de bouffon du protagoniste-narrateur, cette couardise est l'un des traits l'inscrivant dans une autre tradition, celle de la littérature espagnole du « fou », initiée au XV<sup>e</sup> siècle par des « poètes-bouffons » comme Alfonso Álvarez de Villasandino ou Antón de Montoro, et dont le docteur Francisco López Villalobos et Francesillo de Zúñiga furent, sous Charles Quint, les représentants les plus connus. Selon Victoriano Roncero López<sup>21</sup>, prolongeant des travaux initiés par Francisco Márquez Villanueva<sup>22</sup>, le roman picaresque étendrait hors du milieu courtois, à toute la société, un type de rire violent et

<sup>16</sup> Voir J. A. CID, 1988, 1989b et 1990, t. I, p. lxxxvi-cxxxvi et l'étude stylistique d'A. CARREIRA, qui compare l'*Estebanillo* aux poèmes de Gabriel de la Vega ; de multiples notes détaillent ces rapprochements au fil du texte.

<sup>17</sup> C'est ce que faisaient dans leur édition N. SPADACCINI et A. N. ZAHERAS, 1978, p. 76.

<sup>18</sup> Voir J. M. DEL COSSIO (éd.), 1956. Le rapprochement entre l'*Estebanillo* et les autobiographies de soldat a été notamment été effectué par N. SPADACCINI et A. N. ZAHERAS, 1978 ; N. SPADACCINI, 1979 ; F. MEREGALLI, 1979, p. 62 ; M. LEVISI, 1989, p. 119, et par A. CARREIRA, 1990, t. I, p. cxlvii (eu égard au style du roman).

<sup>19</sup> Ses relations des campagnes des années 1634-1635 puis 1644 et 1646 sont accessibles dans des éditions modernes. Voir J. A. VINCART, 1958 et 1869, respectivement.

<sup>20</sup> Ce contraste a notamment été relevé par V. RONCERO LOPEZ, 1989, p. 240-241. N. SPADACCINI et J. TALENS, 1988, p. 27, y voient une tension polémique et ironique.

<sup>21</sup> Pour ses études portant sur l'*Estebanillo*, voir V. RONCERO LOPEZ, 1989, 1992, 1993 et surtout 2010.

<sup>22</sup> Voir F. MARQUEZ VILLANUEVA, notamment 1979, 1982, 1985-1986.

« bas », loin de l'humour bienséant et inoffensif (ou *eutrapelia*) prôné par Aristote ou par Castiglione dans le *Courtisan*<sup>23</sup>. Revenant à ces racines de la picaresque, l'auteur de l'*Estebanillo* combinerait à son tour la double fonction de divertissement et de critique assumée par les bouffons depuis l'Antiquité<sup>24</sup>. Par ailleurs, si *Estebanillo* nourrit ses bons mots de la tradition orale – locutions, proverbes et contes populaires –, il se révèle aussi un grand connaisseur de la littérature écrite et s'adonne volontiers à la poésie de célébration militaire et dynastique, tout comme il parodie le gongorisme<sup>25</sup> ou détourne Virgile et Garcilaso à des fins burlesques<sup>26</sup>. Par son extension géographique, la trajectoire d'*Estebanillo* évoque en outre le roman grec, d'autant que nombre de ses aventures se déroulent en mer et qu'une trame amoureuse est amorcée dans le récit ; mais, bien qu'*Estebanillo* soit un temps pèlerin en sa patrie galicienne<sup>27</sup>, il peut être regardé comme un anti-*Peregrino en su patria* en ceci que les considérations religieuses n'ont qu'une place marginale dans son récit, alors qu'elles occupent une place de choix dans le récit de Lope ; et les concubinages du bouffon jaloux avec d'infidèles maîtresses ne sont qu'une parodie de l'amour sublimé des romans grecs, ainsi qu'un contrepoint des nouvelles courtisanes à la mode, où le code de l'honneur tient une place prééminente<sup>28</sup>.

Toutefois, c'est surtout la relation de l'*Estebanillo* à la picaresque qui fait débat. Quand Jenaro Talens considère que ce texte n'est pas un roman picaresque, mais surgit de ce genre, ou que María Giovanna Chiesa y voit « l'autobiographie d'un bouffon, écrite sur le modèle picaresque »<sup>29</sup>, ils ne sont pas seulement victimes de la mystification réalisée par

<sup>23</sup> V. RONCERO LOPEZ, 2006.

<sup>24</sup> Les rapports entre l'*Estebanillo* et les vies et écrits de bouffons ont également été abordés de façon moins poussée par R. BJORNSON, 1977 ; R. AYERBE-CHAUX, 1979 ; N. C. DAVIS, 1989 ; Á. ESTEVEZ MOLINERO, 1995 ; et M. S. ARREDONDO, 1996. Pour une étude récente et synthétique sur la vie des bouffons à la cour madrilène des Habsbourg, voir F. J. BOUZA ÁLVAREZ, 1991.

<sup>25</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 12, p. 299-307 : dans une fête de village, près de Saragosse, *Estebanillo* participe à un concours poétique, sur le thème de la rose. Ayant constaté que les sonnets composés étaient « de compostura tan realzada y culta que más [le] pareció prosa griega que verso castellano », il décide de se plier à l'usage et de « gongorizar con elegancia campanuda, de modo que pareciese mucho lo que no era nada y que no lo entendiese el autor que lo hiciese ni los curiosos que lo leyese. Porque en no remontándose un poeta, sino abatiéndose a raterías de escribir con lisura, pan por pan y vino por vino, no solamente no era estimado, pero tenían sus versos por versos de ciego » (t. II, p. 300-301). De fait, pour prouver qu'il lui est loisible de s'illustrer dans cette mode poétique – tout en la raillant –, *Estebanillo* (et Gabriel de la Vega derrière lui) compose un « compendioso globo de bernardinas y dislates » (t. II, p. 306-307), qui reçoit le premier prix pour son obscurité.

<sup>26</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 7, p. 83-84. À peine devenu le bouffon de Piccolomini, *Estebanillo* souffre une bourle cruelle, lot de sa profession : pour une menue désobéissance, son maître et Thomas de Savoie feignent de le condamner à être émasculé ; inévitablement, l'angoisse inspire à *Estebanillo* une variation sur les « dulces exuviae » virgiliennes : « ¡Ay, dulces prendas por mi mal perdidas [...]! ».

<sup>27</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 4, p. 174-177.

<sup>28</sup> Pour une comparaison plus développée entre l'*Estebanillo* et ces deux genres, nous renvoyons à Á. ESTEVEZ MOLINERO, 1995, p. 56-58 et p. 60-62 (avec des réserves sur l'application mécanique de la distinction bakhtinienne entre le chronotope du chemin dans le roman picaresque et le roman grec, p. 57-58).

<sup>29</sup> Voir J. TALENS, 1975, p. 109 et M. G. CHIESA, 1981, p. 3 (nous traduisons).

Gabriel de la Vega ; ils témoignent aussi de l'indécision de tout lecteur face à l'éclectisme du roman. Car, pour paraphraser Yves Germain, on peine à voir dans quel sens y opère le jeu de l'hybridation<sup>30</sup>. Si, tout en affirmant la supériorité de son récit, censément véridique, le narrateur invoque les précédents du *Lazarillo*, du *Guzmán de Alfarache* et du *Buscón* – qu'il fut le premier à réunir comme le canon d'un genre<sup>31</sup> –, il reste donc à établir le sens de cette captation d'héritage.

Cette question de la cohérence de l'*Estebanillo* se pose aussi pour sa structure, son style et son point de vue narratif. Ainsi, Frank W. Chandler, pionnier des études sur la picaresque, reprochait en 1899 au récit « son manque absolu de plan ou de développement »<sup>32</sup>, un jugement encore partagé par Oldric Belic en 1977<sup>33</sup> et par Yves Germain en 2010<sup>34</sup>. Suivant la dynamique de réhabilitation amorcée par Idalia Cordero de Bobonis et Juan Goytisolo, Jenaro Talens s'est efforcé de démontrer que l'auteur – qu'il croyait être le bouffon lui-même –, à partir d'une biographie foisonnante, composa son récit à la façon d'un roman, en ménageant une continuité par la récurrence de quelques motifs, et en mettant l'emphase sur certaines charnières<sup>35</sup>. Toutefois, quoique suggestives, ses analyses ont tendance à forcer le texte : il paraît notamment abusif d'opposer absolument une première partie (chapitres 1 à 6) – relatant, selon Talens, un processus par lequel le *pícaro* vérifierait la nullité de l'honneur, la nécessité de l'argent ou le caractère facultatif des principes éthiques –, et une deuxième partie (chapitre 7 à 13) où, devenu bouffon, il mettrait en pratique ses découvertes antérieures et subirait une déchéance morale et physique au terme de laquelle il serait annulé en tant que personne. Sans pouvoir être niés, cette tendance à l'aliénation d'*Estebanillo* et son déclin moral et corporel ne peuvent s'expliquer uniquement par son entrée au service des nobles, car elle est déjà en germe dans les premiers chapitres. Mise à part cette étude qui ne satisfait pas complètement, aucun travail d'ampleur n'a à ce jour été réalisé sur la composition narrative. De même, seul Antonio Carreira a jusqu'ici mené une analyse minutieuse du style dans l'*Estebanillo*, soulignant

<sup>30</sup> Voir Y. GERMAIN, 2010, p. 411.

<sup>31</sup> Avant l'*Estebanillo*, le *Lazarillo* et/ou le *Guzmán* avaient déjà été institués comme les textes fondateurs de la picaresque, et ce dès 1605 et la première partie du *Quichotte*, dans le dialogue entre Ginés de Pasamonte et le Chevalier à la Triste Figure (voir M. Cervantes Saavedra, *Don Quijote*, éd. F. Rico, 2004, I, 22, p. 205-206). Mais c'est seulement dans le roman de 1646 qu'a été répertorié le premier rapprochement (implicite) du *Lazarillo*, du *Guzmán* et du *Buscón* comme triple modèle générique.

<sup>32</sup> Voir F. W. CHANDLER, 1912 [1899], p. 247-249 (nous traduisons).

<sup>33</sup> Voir O. BELIC, 1977, p. 73 : « [...] en su narración falta un plan, un orden riguroso; los episodios se apilan uno encima de otro, y en tal cantidad que la línea central de la acción casi se pierde ».

<sup>34</sup> Voir Y. GERMAIN, 2010, p. 411 : « Comment lire cette somme disparate, où la mise en scène d'un personnage narrateur aussi instable qu'un ludion ne donne que l'apparence d'un fil directeur [...] ? »

<sup>35</sup> Voir J. TALENS, 1975, suivi sans nouveaux arguments par N. SPADACCINI et A. N. ZAHERAS, 1978, t. I, p. 16 : « El episodismo parece desarticulado como en todas las novelas picarescas, pero el plan es riguroso y revela todo un propósito y toda una personalidad en el anónimo bufón ».



notamment la césure entre un registre familial et populaire prédominant dans la diégèse et dans les rares dialogues, d'une part, et le registre « neutre et cosmopolite » des multiples éloges de villes et de personnes qui émaillent le texte, d'autre part<sup>36</sup>.

Cette hétérogénéité d'une écriture souvent prévisible derrière laquelle Carreira, citant Roland Barthes, voit un auteur préférant « la sécurité de l'art à la solitude du style »<sup>37</sup>, serait symptomatique, selon Cid et lui-même, de l'inconsistance du point de vue narratif dans l'*Estebanillo*. Ils s'opposent en ceci à Francisco Rico, qui considérait en 1970 que l'absence d'orientation téléologique dans la trajectoire disparate du *pícaro*-bouffon était compensée par une situation d'énonciation cohérente : c'est pour obtenir des faveurs auprès de ses nobles destinataires et pour se retirer à Naples que le bouffon relate sa vie, et le récit se tient du fait que la principale cible des railleries du bouffon est le bouffon lui-même<sup>38</sup>. Rejetant au passage le fétichisme narratologique faisant du point de vue la pierre de touche du genre picaresque<sup>39</sup>, Cid et Carreira pointent diverses inconsistances dans le discours du narrateur, qui renverraient à la genèse du roman. L'opposition entre deux discours « apatride » et « patriotique » ; la défense des poètes roturiers par un *Estebanillo* censé être hidalgo ; son empressement à faire valoir ses talents d'écrivain, contrastant avec sa propension dominante à l'autodénigrement ; ou même sa connaissance remarquable de la langue et de la littérature espagnoles, chez un *pícaro* ayant à peine vécu dans la péninsule Ibérique : tout ceci s'expliquerait par la fusion imparfaite des voix de Gabriel de la Vega et du bouffon Stefanillo<sup>40</sup>. Sans contester ces inconséquences narratologiques, il conviendra néanmoins de vérifier si ces interférences ne témoignent pas d'une cohérence plus profonde. Ainsi, Estévez Molinero suggère que l'intromission de Gabriel de la Vega dans la narration signale son empathie pour le bouffon, qui partagerait une même aliénation sociale et l'aspiration à se rendre mémorable par la parole ou l'écriture<sup>41</sup>.

L'intentionnalité du récit et sa portée idéologique devront aussi être réexaminés. Y a-t-il une cohérence dans ce discours où « les plaisanteries sont mélangées aux vérités »<sup>42</sup> ? Pendant longtemps, dans le sillage de l'approbation signée par Calderón, la critique a mis l'accent sur les « plaisanteries », voyant dans l'*Estebanillo* un simple divertissement.

<sup>36</sup> Voir A. CARREIRA, 1990, t. I, p. cxliii (l'étude dans son ensemble occupe les p. cxxxvii-clxxxviii).

<sup>37</sup> Voir R. BARTHES, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1953, cité par A. CARREIRA, 1990, t. I, p. clxxxiii.

<sup>38</sup> Voir F. RICO, *La novela picaresca y el punto de vista*, Barcelona, Seix Barral, 1970, p. 136-137.

<sup>39</sup> Voir J. A. CID, 1988, p. 180-181 : « Convendría [...] tener presente la crítica bien fundada a que sometió, ya en 1970, Wayne C. Booth la supuesta operatividad de la categoría de 'punto de vista', de la que hemos hecho un uso inmoderado en los estudios sobre la Picaresca, en cuanto simplificación abusiva del complejo entramado de mediaciones que intervienen en toda narración ».

<sup>40</sup> Sur les intromissions de Gabriel de la Vega dans le roman, voir J. A. CID, 1988, p. 181-186 et id., dans A. CARREIRA et J. A. CID, 1990, t. I, p. cxxxii-cxxxiv.

<sup>41</sup> Voir Á. ESTÉVEZ MOLINERO, 1995, p. 261.

<sup>42</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, « Otro prólogo en verso », p. 23 : « aquestas burlas / [...] van mezcladas con las veras ».

Chandler déplorait leur lourdeur et Alexander A. Parker s'indignait contre un texte jugé « désagréable », « laissant un mauvais goût en bouche » ; Millé ne trouvait pas dans l'œuvre de « satire transcendantale des coutumes espagnoles », et Bataillon voyait dans cette pseudo-autobiographie « une petite *burla* composée pour le divertissement de la petite cour bruxelloise du Duc d'Amalfi » ; quant à José Antonio Maravall, il estimait qu'*Estebanillo* était un parent du *gracioso* de théâtre, un laquais attaché à son maître, un fou domestiqué incarnant l'ordre social, et non plus un *pícaro*, qui enfreint l'ordre et le menace – une lecture prolongée dernièrement par Yves Germain<sup>43</sup>. À partir de 1975, toutefois, ce sont les « vérités » du texte qui ont été mises en avant. À la suite d'Idalia Cordero Bobonis et de Juan Goytisolo, une série d'études ont prêté à l'anti-héroïsme du bouffon une portée subversive : *Estebanillo* serait antimilitariste<sup>44</sup>, dénoncerait l'avalissement des nobles et l'effondrement de l'idéologie aristocratique<sup>45</sup> et se livrerait à la désacralisation des pratiques religieuses<sup>46</sup>. En somme, les bourles corrosives du bouffon ne feraient qu'accentuer la désintégration d'une société d'Ancien Régime en crise<sup>47</sup>. Face à ces interprétations, Cid souligne que, malgré ses déclarations de neutralité et son anti-héroïsme – inhérent à son statut de bouffon –, *Estebanillo* se fait le chantre de la Monarchie hispanique et de l'aristocratie d'épée, tout comme le faisait Gabriel de la Vega dans ses poèmes antérieurs. Loin de renoncer à sa ferveur hispanique et à son admiration pour l'héroïsme militaire, le poète-chroniqueur aurait loué ses services au maréchal Ottavio Piccolomini, qui avait enchaîné les revers en 1645 et 1646 à la tête des armées des Flandres. Pour redorer son blason, l'homme de guerre aurait financé cet ouvrage, où ses louanges seraient fondues à la biographie de son bouffon *Stefanillo*. Si dissidence il y a dans ce roman, ce n'est donc qu'à la marge, selon Cid – dans le questionnement de la noblesse de sang et la défense des poètes roturiers contre la morgue de certains aristocrates.

Cette interprétation relance la question de l'inscription de l'*Estebanillo* dans la série picaresque. Il ne s'agit pas pour nous de savoir s'il est bien le « dernier rejeton légitime [...] de la famille picaresque », comme l'a écrit Francisco Rico<sup>48</sup>. Sans discuter la définition de ce genre, débat qui excède largement le cadre de cette étude, nous chercherons pourquoi

---

<sup>43</sup> Voir respectivement F. W. CHANDLER, 1912 [1899], p. 156-157 ; J. MILLE Y JIMENEZ, 1973 [1934], p. 19 ; A. A. PARKER, 1971 [1967], p. 125-127 ; M. BATAILLON, 1973, p. 19 ; J. A. MARAVALL, 1990 [1977], p. 119-158 ; et Y. GERMAIN, 2007 et 2010 (nous traduisons les citations de Chandler et de Millé).

<sup>44</sup> Voir notamment N. SPADACCINI, 1977 ; et N. SPADACCINI et A. ZAHERAS, 1978, p. 196.

<sup>45</sup> Voir respectivement R. AYERBE-CHAUX, 1979 et Y. CAMPBELL, 1992, p. 79 et 82.

<sup>46</sup> Voir P. FATTORI SANDAL, 1981.

<sup>47</sup> Voir A. FRANCIS, 1978 (l'*Estebanillo* offre « el autorrebajamiento burlesco de la vida, y en última instancia del sistema político-social que lo creó ») ou V. RONCERO LÓPEZ, 1989, p. 235 (puisque les valeurs traditionnelles sont en crise, « la crítica de *Estebanillo* tenía que ser también destructora, y en ocasiones el humor había de ser corrosivo »).

<sup>48</sup> Voir F. RICO, 1970, p. 136-137 (nous traduisons).

*l'Estebanillo* se pose en continuateur et en émule de *Lazarillo*, du *Guzmán* et du *Buscón*. Si *Estebanillo* n'est pas le seul *pícaro* authentique à avoir relaté sa vie ; et si Gabriel de la Vega a bien été chargé de célébrer le puissant Piccolomini, pourquoi donc a-t-il revendiqué ce genre (en l'hybridant à d'autres formes) ? La réactivation de la picaresque, dont le pic de production remontait aux années 1599-1626<sup>49</sup>, répond-elle uniquement à la recherche d'une forme à succès permettant de couler les bons mots d'un bouffon dans une trame biographique ? Ou obéit-elle à la volonté de renouer avec une langue, un point de vue, une tonalité ou des thèmes associés par l'auteur à l'un ou l'autre des romans fondateurs du genre ?

---

<sup>49</sup> Si, comme F. SEVILLA ARROYO, 2001, p. ix, on adopte une définition auctoriale ouverte du roman picaresque, entendu comme « une série narrative conçue à l'image du *Lazarillo* et du *Guzmán de Alfarache* selon une poétique implicite assumée intuitivement » (nous traduisons) – et non comme un corpus inerte de textes présentant tels thèmes, telles propriétés stylistiques et structurelles ou telle orientation idéologique, assignés *a posteriori* par la critique –, alors la picaresque espagnole peut compter jusqu'à une vingtaine de titres, dont quatorze ont été publiés entre 1599 (la première partie du *Guzmán*) et 1626 (la *Segunda parte de Alonso, mozo de muchos amos*, de Jerónimo de Alcalá Yáñez). Dans les vingt ans séparant cette date de la publication de *l'Estebanillo*, seule *La niña de los embustes Teresa de Manzanares* (1632), d'Alonso de Castillo Solórzano, et la *Vida de don Gregorio Guadaña* (1644) d'Antonio Henríquez Gómez, se greffent assez nettement à l'arbre picaresque. Et, après *l'Estebanillo*, seul *Periquillo el de las Gallineras* (1668) de Francisco Santos réunit encore un certain nombre de traits l'apparentant – tangentiellement – à la picaresque.



## CHAPITRE VII – UN *PICARO* EN LIVREE DE BOUFFON : INDEPENDANCE FEINTE ET VISION PARTISANE

---

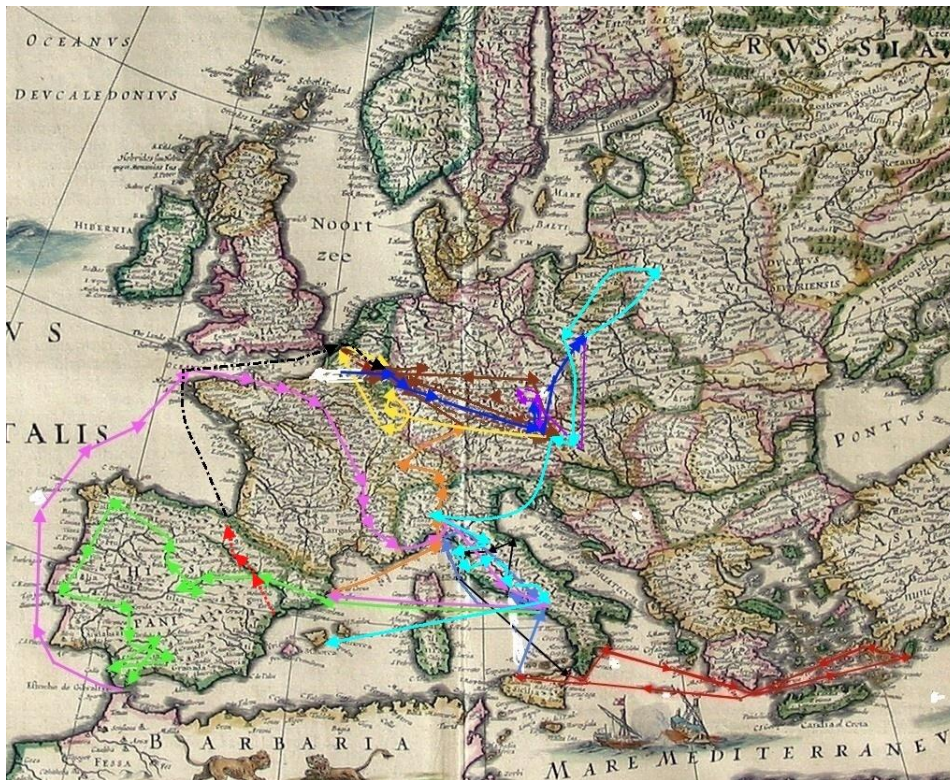
Si le greffier Gabriel de la Vega a bien été chargé de rédiger une apologie de Piccolomini, annonçant la prochaine restauration de la puissance espagnole, pourquoi a-t-il troqué les vers épiques pour la forme picaresque ? Sans doute la situation critique du Gouverneur des Armées des Flandres, et de la Monarchie hispanique en général, n'est-elle pas étrangère à ce choix : en 1646, l'heure n'était plus au triomphalisme sans nuance et il était impossible d'é luder les revers subis. En revanche, le rire pouvait les conjurer ou faire diversion. De plus, en adoptant la perspective d'un marginal, l'auteur pouvait faire passer la défense du général pour l'initiative d'un franc-tireur. *Pícaro*-bouffon sans attaches et libre de parole, Estebanillo est censé ne rien ménager : il est un porte-mousquet idéal pour régler les comptes de Piccolomini ; et ce qu'il épargne peut paraître au-dessus de tout soupçon. En présentant la *Vida y hechos* comme la seule autobiographie d'un *pícaro* authentique, Gabriel de la Vega cultive donc une rhétorique de l'objectivité occultant en réalité une vision partisane de l'Europe.














### A – Une carte d'Europe partielle et tendancieuse

Face aux flottements de la géographie septentrionale, dans le *Persiles*, et à l'apparente abstraction du *Criticón*, l'itinéraire d'Estebanillo tranche par sa netteté. Nulle difficulté pour suivre cette trajectoire, qui dessine une série de cinq boucles irrégulières, dont l'orbite s'élargit presque constamment depuis Rome et l'Italie jusqu'aux confins de l'Europe (voir la carte ci-dessous). Lors de sa première virée (chapitres I-III), Estebanillo parcourt essentiellement l'Italie, en gravitant autour de Rome : il se rend au nord jusqu'à Livourne, au sud jusqu'à Naples et la Sicile, ne s'éloignant de l'Italie que pour une expédition méditerranéenne contre les Turcs, qui le mène sur les côtes du Péloponnèse. Dans un second périple (chapitres III-V), le *pícaro* quitte l'Italie depuis Naples, fait le tour de la péninsule Ibérique, et la quitte en bateau depuis Málaga ; débarquant à Saint-Malo, il traverse la France du nord-ouest au sud-est, et rejoint l'Italie. Le troisième tour est le plus resserré, l'extension des surfaces parcourues y marquant une pause (chapitres V-VI) : Estebanillo évolue alors

uniquement entre Rome, Naples, Barcelone et Milan. Les deux péninsules semblent ainsi rassemblées dans un même ensemble spatial, avant que la trajectoire ne reprenne son expansion. Estebanillo quitte ensuite l'Europe méridionale (chapitres VI à XI) : à partir de Milan, il se rend en Allemagne, puis en Flandres ; de là, il va et vient entre Bruxelles, Vienne et Varsovie, atteignant même le Grand Duché de Lituanie, limite orientale de son Europe. De retour en Italie au chapitre XI, une dernière boucle lui fait parcourir tous les espaces principaux du roman (chapitres XI à XIII) : depuis Rome et Naples, il passe en Espagne ; de là, il rejoint les Flandres, après une escale forcée dans un port anglais ; enfin, dans les dernières pages du récit, Estebanillo exprime la volonté de se retirer à Naples, sans que l'on sache si ce vœu s'accomplira. Avec ce segment tracé en pointillé, la dernière boucle de l'*Estebanillo* demeure inachevée, suspendue à Bruxelles.

Carte 13 : Itinéraire d'Estebanillo, avec en fond de carte l'*Europa recens descripta* (1644) de J. Blaeu



	Chapitre I		Chapitre VIII
	Chapitre II		Chapitre IX
	Chapitre III		Chapitre X
	Chapitre IV		Chapitre XI
	Chapitre V		Chapitre XII
	Chapitre VI		Chapitre XIII
	Chapitre VII		

La minutie avec laquelle Estebanillo retrace ses allées et venues à travers l'Europe, en annotant ponctuellement distances et rencontres, ressortit à la rhétorique de la véracité adoptée dans le prologue en prose déjà cité en introduction. Estebanillo s'affiche comme un narrateur non seulement véridique, mais impartial. Alors qu'il évolue dans l'Europe éclatée de la guerre de Trente Ans, où les antagonismes politiques et religieux contribuent à exacerber les sentiments patriotiques, il se prétend détaché de tout sentiment communautaire. Jusqu'au jour du Jugement, où il saura s'il est né en Galice ou à Rome, s'il est sujet du roi d'Espagne ou du pape, son identité demeure ouverte. Et d'ici là, cette indétermination originelle lui permet de s'adapter à ses interlocuteurs en fonction de son intérêt personnel, qui constitue en apparence son unique souci :

[Hasta el día del Juicio] haré como hasta aquí he hecho, que ha sido a dos manos, como embarrador, siendo español con lo fanfarrón y romano en calabaza, y gallego con los gallegos y italiano con los italianos, tomando de cada nación algo y de entrambas no nada; pues te certifico que con el alemán soy alemán; con el flamenco, flamenco; y con el armenio, armenio; y con quien voy voy, y con quien vengo, vengo<sup>1</sup>.

Estebanillo fait notamment preuve de ce talent d'adaptation en France. À Rouen, il feint auprès d'émigrés portugais d'être lui aussi un juif de Lisbonne ayant fui l'Inquisition<sup>2</sup>. À Paris, il enjolive son passé italien pour entrer au service d'un gentilhomme romain<sup>3</sup>. Puis, une fois découverte sa supercherie, il s'engage dans un régiment français en route vers Casal, pendant la guerre de succession de Mantoue (1628-1631)<sup>4</sup>. Le fait qu'Estebanillo accepte de servir l'ennemi contre une gamelle de soupe est censé être la preuve de l'absence chez lui de tout patriotisme hispanique : il n'appartient à aucun camp, et n'a pour maître que son estomac. Si l'on s'en tient à ce type de passages, il faudrait donc lire la *Vida y hechos* comme un récit de voyage burlesque mais exact, comme la chronique antihéroïque d'un bouffon apatride.

Pourtant, la véracité et la neutralité d'Estebanillo ne sont qu'un leurre. Tout d'abord, et contrairement aux déclarations programmatiques du bouffon-narrateur, *La Vida y hechos* n'est pas une autobiographie authentique. De plus, grâce aux recherches en archives de J. A. Cid, il apparaît également que Gabriel de la Vega, le rédacteur de la fiction autobiographique, a

---

<sup>1</sup> *Estebanillo*, t. I, chap. 1, p. 36-38. Voir aussi *ibid.*, t. I, chap. 2, p. 70-71 (au service d'un porte-drapeau, Estebanillo participe à l'expédition menée contre la flotte ottomane par le prince Philibert-Emmanuel de Savoie, en 1621, mais il se garde bien d'intervenir dans les combats) : « Yo iba a esta guerra tan neutral que no me metía en dibujos [*sic*] ni trataba de otra cosa sino de henchir mi barriga, siendo mi balletera el fogón, mi cuchara mi pica, y mi cañón de crujía mi reverenda olla ».

<sup>2</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 248-250.

<sup>3</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 253 : « me acomodé por paje de un caballero natural de Roma, dándole a entender ser su paisano y hijo de un caballero romano, caballero de honor de su Santidad, de los que llaman del Esperón ».

<sup>4</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 255.

procédé à diverses élisions et interpolations dans la trajectoire du Stefanillo ou Stefanillo historique, omettant en particulier deux années au service du prince Emmanuel-Philibert de Savoie (1622-1624) – peut-être parce qu’il jugeait insuffisamment picaresque cette période où l’Esteban González historique semble avoir servi son maître sans commettre de vols ni entreprendre de fugues<sup>5</sup>. Et s’il est inévitable, dans toute écriture biographique, de sélectionner et d’ordonner le matériau vital afin d’en dégager une dynamique cohérente, soulignons qu’Estebanillo ne se contente pas de découper dans son passé foisonnant ; selon toute probabilité, il l’étouffe également.

En effet, on peut douter que toutes les aventures relatées dans la *Vida y hechos* soient vraiment survenues au Stefanillo historique. L’exactitude de l’arrière-plan événementiel et la présence constante de hauts personnages tend à créer une illusion réaliste poussant à porter aussi crédit aux aventures d’un bouffon dont l’existence est effectivement attestée. Toutefois, l’historicité de pans entiers de la *Vida y hechos* ne peut être vérifiée. L’épisode où Philippe IV lui accorde le droit d’ouvrir une maison de jeux à Naples, en particulier, n’a laissé aucune trace dans les archives du monarque, alors que ses audiences à Saragosse de l’été 1645 sont consignées par le menu<sup>6</sup>. Cid se refuse à voir dans ce silence l’indice d’une « licence bouffonesque », les abondantes mystifications de la *Vida y hechos* n’affectant jamais, selon lui, les faits historiques. Mais, au contraire, on peut considérer cette audience royale comme une consécration imaginaire, « point d’orgue d’une carrière largement fictive, matière à *burla* »<sup>7</sup>.

Du reste, Estebanillo lui-même prévient le lecteur sur son peu de scrupules à mentir. Après la défaite impériale de Leipzig (en novembre 1642) où, à son habitude, il a fui les combats, le bouffon-messager regagne Vienne pour y remettre des plis de Piccolomini à l’empereur et au marquis de Castel-Rodrigo, ambassadeur que Gracián louera avec emphase dans le *Criticón*. Or, Estebanillo prétend avoir débité au couple impérial et au marquis des balivernes inouïes sur la bataille, qui lui auraient valu de substantielles récompenses<sup>8</sup>. S’il se dit prêt à mentir devant des têtes couronnées, pourquoi Estebanillo ménagerait-il le lecteur ? Par cette confession amusée, le narrateur semble avertir qu’il serait ingénu de prendre son récit pour argent comptant. Il attend bien plutôt de ses destinataires – Piccolomini et la noblesse brabançonne au premier chef – qu’ils saluent par des espèces trébuchantes son art de l’affabulation, suivant l’exemple des majestés impériales. Un exemple dont on se demande si

---

<sup>5</sup> Voir J. A. CID, in : *Estebanillo*, introd., t. I, p. lxvi-lxxiii.

<sup>6</sup> *Ibid.*, t. I, p. lxxxiv-lxxxv.

<sup>7</sup> Voir Y. GERMAIN, 2010, p. 409-410.

<sup>8</sup> *Estebanillo*, t. II, chap. 10, p. 209 : « Allí conté maravillas de la batalla y mentiras ni vistas ni imaginadas, ganando mucho más con ellas que no gané en Yelves a coger aceitunas ».



lui-même n'est pas le fruit d'une invention. Car, si la découverte de quatre lettres de 1642, échangées entre Piccolomini et son secrétaire Useppi, et entre celui-ci et un officier du général, certifie que le Stefanillo historique fit office de courrier entre Vienne et les troupes impériales pendant les campagnes de Silésie<sup>9</sup>, on peut être circonspect sur la réalité de l'entrevue entre le courrier-bouffon et le couple impérial, et plus encore sur sa teneur.

Quoi qu'il en soit, si *Estebanillo* n'est pas toujours véridique, il est encore moins impartial. Son masque de bouffon apatride cache un sujet enthousiaste de la Monarchie hispanique, et le récit de ses voyages peut être lu comme la transcription narrative d'une carte partisane. La partialité d'*Estebanillo* s'observe d'abord aux contours tronqués de son Europe. Par ailleurs, ses partis pris sont tantôt explicites, comme inscrits en légende : Anglais, Suédois ou Hollandais sont insultés, et la Maison d'Autriche ouvertement célébrée. Tantôt, contre la France rivale, le narrateur fait mine de se borner à un relevé fidèle de la réalité locale, mais en sélectionnant des éléments à charge. Étoffant cette carte, une série d'éloges de villes tend à les hiérarchiser, établissant une sorte de palmarès qui avantage l'Europe autrichienne et, au sein de la Monarchie hispanique, les territoires italiens et flamands. Enfin, la propension d'*Estebanillo* à enregistrer toponymes et distances, à nommer l'Europe sans s'attarder sur les frontières qui la divisent ni les ravages qu'elle subit, a pour effet de quadriller l'espace, de le soumettre à un ordre langagier. Cet arpentage peut suggérer que l'Europe des Habsbourg, demeure malgré la guerre, un système cohérent.

L'Europe d'*Estebanillo* n'est pas toute l'Europe : c'est principalement dans les États des Habsbourg et de leurs alliés qu'il voyage, les territoires adverses étant rejetés dans les marges du récit. Jesús Antonio Cid l'ayant déjà relevé<sup>10</sup>, je résumerai simplement ses analyses avant de les compléter par d'autres observations. L'appartenance d'*Estebanillo* à un camp s'observe déjà dans ses voyages en Italie. Né dans la Rome espagnole<sup>11</sup>, c'est aussi dans l'Italie espagnole qu'il voyage le plus souvent : il se sent comme chez lui dans les possessions hispaniques de Naples, de Sicile et du Milanais, ainsi que dans la République de Gênes et le Grand Duché de Toscane, alors très liés à Madrid. En revanche, la république vénitienne n'est pas même mentionnée ; et le duché de Savoie n'est approché que brièvement, pendant la guerre de succession de Mantoue (1628-1631), avant que le duc Charles-Emmanuel ne révoque son alliance avec l'Espagne et ne s'arrange avec la France<sup>12</sup>. Enfin, malgré sa

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 10, p. 194, 199, 201 et 209 (et note 34) ainsi que J. A. CID, *ibid.*, introd., t. I, p. lxxvii-lxxviii.

<sup>10</sup> Voir J. A. CID, *in* : *Estebanillo*, introd., t. I, p. xiv-xxix.

<sup>11</sup> J'emprunte ici le titre d'une étude pionnière de T. DANDELET, 2001, consacrée aux relations entre Rome et la Monarchie hispanique, de l'époque des Borgia et des Rois Catholiques à la fin du règne de Charles II.

<sup>12</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 5, p. 259-260.

naissance romaine, Estebanillo se dit étranger dans les États pontificaux<sup>13</sup>, signe qu'il se sent davantage espagnol qu'italien.

Quand il sort d'Italie, Estebanillo ne voyage volontairement que dans les territoires européens des Habsbourg et de leurs alliés : la Pologne et la Lituanie, unies dans la République des Deux Nations, la Bohême, l'Allemagne du Sud et rhénane. Globalement, hors de l'Europe autrichienne, Estebanillo se déplace dans un monde hostile, dont il sort au plus vite. Cela vaut pour la France et l'Angleterre, pourtant en paix avec l'Espagne quand Estebanillo s'y rend, mais aussi pour la Grèce orthodoxe. Les habitants de Morée, soumis à l'Empire ottoman, sont en effet dépeints comme des rustres perfides<sup>14</sup> – une fourberie souvent décriée dans la littérature géographique espagnole et française des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>15</sup>. Si Estebanillo, qui célèbre Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante, considère probablement l'Empire ottoman comme l'autre absolu, il se garde bien de faire face à la Gorgone turque pendant l'expédition en Méditerranée à laquelle il participe : il reste en fond de cale auprès de sa marmite. Enfin, alors qu'il est embarqué contre son gré vers la Nouvelle Espagne, avant qu'une tempête opportune n'oblige la flotte à rebrousser chemin, Estebanillo dénonce de façon usuelle ce « chemin de la cupidité »<sup>16</sup> qui avait pourtant attiré d'autres *pícaros* avant lui.

Bien qu'inspirant la défiance, ces territoires sont du moins intégrés dans l'horizon narratif. En revanche, le Danemark, la Suède, la Transylvanie, l'Allemagne du Nord et même les Provinces Unies, en sont presque totalement exclus. Estebanillo se borne à approcher Nördlingen (en 1634) ou Leipzig (1642), à l'occasion de batailles, sans jamais pénétrer en ces villes luthériennes ni rencontrer leurs habitants. Et il ne met qu'une fois les pieds en territoire hollandais, et ce bien malgré lui : lorsque, parti chercher des vivres dans la campagne de Maastricht, alors unique enclave tenue par les rebelles dans le duché de Limbourg (en octobre 1635), il est fait prisonnier. Du reste, en rapportant cette mésaventure, il ne fait état d'aucun échange direct avec les soldats hollandais, présentés comme une masse sans visage ; son seul interlocuteur est le gouverneur français de la ville, le duc de Bouillon, vicomte de Turenne, qui, après être tombé en disgrâce auprès de Richelieu en 1641, s'allia à l'Espagne contre la

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 252-253. Voyageant de Milan à Bologne, un aubergiste lui joue un mauvais tour, contre lequel il proteste en vain, car il est étranger : « vino a valer más su mentira, por estar en su tierra, que mi verdad, por estar en la ajena ».

<sup>14</sup> *Ibid.*, chap. 2, t. I, p. 76-82.

<sup>15</sup> Voir A. MERLE, 2003, p. 183 et p. 133-134 et p. 180-183, plus généralement, sur la décadence des Grecs modernes. Dans la littérature géographique espagnole et française des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ceux-ci sont globalement dénigrés pour leur culte schismatique, mais plus encore pour la tyrannie qu'ils subissent. Cette sujétion n'inspire pas la pitié mais le mépris ; la décadence des Grecs est souvent présentée comme le juste salaire de leur trahison. Lorsque les textes sont plus précis, le portrait des Grecs n'est qu'une liste de vices : l'ignorance, l'ivrognerie, l'orgueil et surtout l'hypocrisie (*ibid.*, p. 183), voire la paresse (*ibid.*, p. 217).

<sup>16</sup> *Estebanillo*, t. I, chap. 5, p. 226 : « seguimos el rumbo de Colón y el camino de la cudicia [*sic*] ».

France<sup>17</sup>. Ainsi, la bienveillance et la libéralité du duc, qui, amusé par son prisonnier, le libère et lui donne deux doublons, est moins celle d'un ennemi que d'un allié en puissance. À l'instar du *Persiles*, l'*Estebanillo* évite donc, autant que possible, les pays protestants. Mais l'objectif n'est plus de contourner les antagonismes confessionnels dans un esprit de concorde. Ici, en 1646, la scission de l'Europe en camps hostiles est toujours manifeste.

Et l'appartenance d'*Estebanillo* à l'un de ces deux camps ne fait pas le moindre doute. Il est vrai que chacune de ses envolées xénophobes tourne court. Dans l'épisode déjà cité de sa capture à Maastricht, *Estebanillo* croit voir des Espagnols venir à son secours : « Vive l'Espagne ! Mort à la Hollande ! », s'écrie-t-il imprudemment, avant de réaliser qu'il s'agissait d'autres soldats des Provinces-Unies. Plus radicalement, quand il relate la bataille de Nördlingen, morceau de bravoure sur lequel je reviendrai dans le prochain chapitre, *Estebanillo* déshumanise les Suédois par une série de métaphores animales et culinaires puis, afin de jouer le brave, frappe de son épée rouillée les cadavres ennemis comme on piquerait des saucisses :

Y después de encomendarme a Dios y hacerme mil centenares de cruces, temblándome los brazos y azogándome las piernas, habiéndome bajado a una apacible llanada a quien el bosque servía de vergel, hallé una almadraba de atunes suecos, un matadero de novillos arrianos y una carnicería de tajadas calvinas. Y diciendo «¡qué buen día tendrán los diablos!», empecé con mi hojarasca a punzar morcones, a taladrar panzas y a rebanar tragaderos, que no soy yo el primero que se aparece después de la tormenta ni que ha dado a moro muerto gran lanzada<sup>18</sup>.

Mais ses exploits lui valent une belle frayeur quand l'un des cadavres s'avère être un moribond, qui lance un cri de douleur sous le coup du cuisinier-soldat : sans demander son reste, le héros fuit alors, craignant d'être poursuivi<sup>19</sup>. Une autre déconvenue lui survient dans un port anglais où une tempête l'a contraint à faire escale. Protestant contre le vol d'une cargaison de citrons qu'il comptait vendre sur le marché voisin, *Estebanillo* lâche les insultes de rigueur de la part d'un Espagnol catholique à un Anglais réformé<sup>20</sup>. Comme à Maastricht, il finit alors dans un cachot, d'où seule le fait sortir l'intercession d'un gentilhomme – une séquence qui rappelle le sauvetage d'Antonio le Père par de nobles anglais, dans le *Persiles*. Échaudé par ses tribulations, *Estebanillo* reconnaît qu'il était insensé de fanfaronner en terre

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 36-45.

<sup>18</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 6, p. 316.

<sup>19</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 6, p. 317.

<sup>20</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 13, p. 355 : « [...] empecé a hundir la posada a voces y a llamar perros, ladrones, luteranos, al huésped y a sus criados ». Un des clients de l'auberge parlant espagnol, c'est tout juste si les « infâmes papistes et espions » ne sont pas tués à coups de bâtons.

étrangère<sup>21</sup>. Toutefois, on n'ira pas jusqu'à affirmer, comme J. A. Cid, que l'expérience enseigne à Estebanillo à reconnaître l'altérité d'autres peuples et à relativiser son identité propre<sup>22</sup>. Il apprend surtout à ne pas provoquer l'étranger quand le rapport de forces lui est défavorable.

Les éloges prodigués par Estebanillo aux représentants des Habsbourg font pendant à son dénigrement des protestants. La rhétorique burlesque déployée par Estebanillo pour rapporter la bataille de Nördlingen n'occulte en rien son enthousiasme face à la vaillance du *tercio* de Martín de Idiaquez<sup>23</sup>. Lui-même n'est pas l'un de ces « invincibles Espagnols », rien n'est plus clair, mais il n'en célèbre pas moins cette victoire comme un événement exceptionnel<sup>24</sup>. La ferveur hispanique d'Estebanillo est encore plus évidente lorsqu'il fait l'apologie du pouvoir de Philippe IV, à l'occasion de l'audience que le monarque lui aurait accordée à Saragosse, en 1645 :

Cuando vi los rayos de su grandeza y consideré las fuerzas de su poder, eché de ver que los demás poderíos opuestos a los giros de su luz son vapores o exhalaciones abortadas de la tierra, cuya ambición las ha congelado en nubes, y cuya envidia y golpes de fortuna han solicitado obscurecer su claridad y suspender el curso de su luciente carrera, sin advertir ni considerar que al cabo ha de permanecer por ser Sol, y al fin ha de deshacer, consumir y abrasar los más altivos y remontados vapores y las más gruesas y preñadas nubes<sup>25</sup>.

---

<sup>21</sup> *Ibid.* : « Llegó el sargento a mí, y viéndome tan colérico y desbaratado, pues braveaba en tierra ajena y con nación contraria a nuestra fee [...] ».

<sup>22</sup> Voir J. A. CID, *ibid.*, introd., t. I, p. xxvii.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. xx.

<sup>24</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 7, p. 7 : « Después de haber celebrado una de las mayores vitorias que se han visto en los siglos presentes y en la mejor ocasión que han visto los humanos, se despidió su Alteza Sereníssima de su primo y hermano el Rey de Hungría [...] ».

<sup>25</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 12, p. 333.

Cette image du monarque-soleil qui, tôt ou tard, dissipera les nuages et anéantira les vaines vapeurs de ses ennemis, n'est pas isolée dans le roman. *Estebanillo* y recourt aussi dans un poème dédié aussi au Cardinal-Infant, « soleil illustre de l'Autriche », dont les Espagnols espéraient qu'il confondrait Hollandais et Français<sup>26</sup>. Maintenir une telle rhétorique en 1646, malgré tous les revers subis par la Monarchie hispanique – les défaites des Dunes (1639) et de Rocroi (1643), la mort précoce de Ferdinand d'Autriche (1641), et les soulèvements du Portugal et de la Catalogne, en particulier –, n'implique nul sarcasme. Cette posture témoigne plutôt d'une confiance en la vigueur du pouvoir espagnol, partagée par de nombreux compatriotes d'*Estebanillo*, « qui ne pouvaient se résoudre à croire que fût définitive l'éclipse de l'« Apollon resplendissant » et du « Lion couronné » dont ils s'honoraient, comme lui, d'être les « loyaux vassaux » »<sup>27</sup>.

La loyauté au monarque espagnol s'accompagne, de façon prévisible, d'une représentation de la France empreinte d'hostilité. Toutefois, on ne trouvera pas dans l'*Estebanillo* la tonalité polémique des libelles rédigés dans la Monarchie hispanique contre le royaume de Louis XIII, après son entrée en guerre en 1635<sup>28</sup>. Tandis que les auteurs de ces manifestes se scandalisèrent unanimement des exactions commises en juin 1635 par les troupes franco-hollandaises contre les habitants de Tirlemont, dans le Brabant flamand, *Estebanillo* évoque son passage par cette ville en mai 1635, sans un mot sur les massacres et les profanations qui y seraient perpétrés quelques jours plus tard<sup>29</sup>. Loin de s'en prendre ouvertement au pays voisin, en paix avec l'Espagne lorsqu'il le traverse (entre 1627 et 1629), il semble relater fidèlement son voyage en ce pays. Mais sa bienveillance apparente rend d'autant plus accablante son image de la France, dont il ne montre que des éléments propres à susciter l'aversion d'une majorité de lecteurs espagnols.

Contrairement aux protagonistes du *Persiles*, le *pícaro* n'a d'ailleurs pas vraiment choisi de voyager en France : c'est pour fuir la colère d'un maître floué qu'il embarque à Málaga sur un navire en partance vers la « France du Ponant »<sup>30</sup>. *Estebanillo* découvre une terre hostile dès son débarquement à Saint-Malo. Il y apprend que chaque nuit, une escadre canine (*escuadra perruna*) est lâchée autour des murailles, qui mettrait en pièces tout étranger ignorant la présence de ces

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, p. 161-163.

<sup>27</sup> Voir J. A. CID, *ibid.*, t. I, introd., p. xxi.

<sup>28</sup> Sur cette littérature polémique, voir en particulier l'étude classique de J. M. JOVER ZAMORA, 1949, et M. S. ARREDONDO SIRODEY, 1992, 2000 et 2009.

<sup>29</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 7, p. 22 (*Estebanillo* revient de Nördlingen, suivant des troupes appelées par le Cardinal-Infant à venir le soutenir dans la défense du Brabant) : « Pasamos a Juliers, a Estevans-Werta y Disté, y llegamos a Tirlemón, adonde estaba su Alteza Serenísima opuesto a los ejércitos de Francia y Holanda ».

<sup>30</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 244.

sentinelles<sup>31</sup>. Je serais tenté de voir dans la cité corsaire une synecdoque du royaume tout entier, puisqu'elle ouvre la partie française du récit. À travers la citadelle bretonne, Estebanillo donne l'image d'une France compacte et belliqueuse, protégée par des gardiens féroces. Et si l'escadron canin n'est pas une métaphore des Hollandais et des Suédois lâchés par Richelieu contre les Habsbourg en Allemagne, il annonce la rapacité des troupes françaises, avec lesquelles Estebanillo participera au pillage de leur propre royaume, dans le Dauphiné<sup>32</sup>.

Dans le *Persiles* aussi, l'entrée en France était marquée par le spectacle de la violence – la folie furieuse du comte Domicio et la passion effrénée du seigneur Rubertino. Chez Cervantès, cette frénésie initiale était toutefois contrebalancée par la rencontre ultérieure de Soldino et des paisibles habitants de Provence. Dans l'*Estebanillo*, en revanche, la traversée de la France ne fait que confirmer cette agressivité française. Dans le petit port normand de La Lande, il est pris pour un espion anglais et salué par une salve de coups de pieds et de fourches<sup>33</sup>. Devant Avignon, frappée par la peste, il échappe de peu à des coups de mousquet, tirés par des gardes chassant les voyageurs sans bulletin de santé<sup>34</sup>. Et auparavant, il reçoit à Paris un accueil infamant : alors qu'il y pénètre en citant, enthousiaste, un vieux *romance* populaire (« Cata Francia, Montesinos / cata París la ciudad »), des tailleurs et fripiers (autant dire des fripons) le brocardent aussitôt :

Halléme corrido y avergonzado [...] de la vaya que me daban algunos remendones y desculadores de agujas, diciendo a voces:  
–Señor don Diego, daca la borrica<sup>35</sup>.

La pointe est ici double : appeler Estebanillo don Diego vise à railler « la manie nobiliaire si diffusée en Espagne [...] au XVII<sup>e</sup> siècle » ; et « lui attribuer une monture aussi humble qu'une bourrique est en soi offensant »<sup>36</sup>. Alors qu'Estebanillo fait mine d'estimer la France, les Parisiens se montrent donc hispanophobes et discourtois, comme ils l'avaient été à l'encontre du docteur Carlos García, auteur de *La oposición y conjunción de los dos grandes luminaires de la tierra* (1617), plus connue par son sous-titre d'*Antipatía de españoles y*

<sup>31</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 245-246.

<sup>32</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 256-257.

<sup>33</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 252 : « Juzgándome por espía del Inglés, me hicieron una salva de horquillazos y puntillones que fue poco menos que la de Borbón sobre Roma, y por hallar entre malos algunos buenos me dejaron pasar por libre y me escapé de una larga prisión ». L'épisode doit avoir lieu après juillet 1627, date du début de l'intervention anglaise en soutien des rebelles protestants de la Rochelle, dont la capitulation intervint le 28 juin 1629.

<sup>34</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 254.

<sup>35</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 251.

<sup>36</sup> Voir J. A. CID, *ibid.*, t. II, chap. 11, p. 251, note 137 (citant le traducteur italien Antonio GASPARETTI).

*franceses*<sup>37</sup>. Lors de son entrée à Paris, le médecin espagnol avait en effet essuyé des sarcasmes presque identiques :

Comencé a pasear las calles con gravedad, sosiego y donaire español, pero me fue forzoso perdella y apresurar el paso [...], cuando comenzó a despertarse una gritería y zumbido de muchachos tras de mí, diciendo: «¡Señor, señor de la burrica, pan y rabanillos!», y otros mil motes<sup>38</sup>.

Mais tandis que le docteur García ne diagnostique l'antipathie hispano-française que pour appeler à la surmonter, Estebanillo n'envisage nullement, comme son prédécesseur, une conjonction du soleil espagnol et de la lune française qui assurerait la prospérité des deux royaumes et de l'Europe. En 1646, l'heure n'est plus à l'esprit de conciliation, comme au lendemain des doubles noces royales de 1615.

Aussi le tableau de la France dépeint par Estebanillo entretient-il les préventions des Espagnols. Puisant aux clichés sur la vulgarité française, il décrit Paris comme un repaire de voleurs et de charlatans. Les premiers Parisiens rencontrés par Estebanillo sont des fripiers et des tailleurs – réputés pour leur malhonnêteté, comme en attestent maints contes populaires. Estebanillo ne fait ensuite que s'adapter aux pratiques des faux mendiants français quand il s'affuble de scrofules dans la capitale des rois thaumaturges<sup>39</sup>. Et c'est encore en imitant les marchands ambulants français qui fourmillent en Espagne qu'Estebanillo se fait camelot en France, dans une inversion burlesque des rôles consacrés<sup>40</sup>. Dans ce contexte, la définition de Paris comme une « cour ou confuse Babylone », qui plonge le Caire dans l'oubli, n'est guère élogieuse, bien que la ville soit ensuite désignée comme le « laurier du globe tout entier »<sup>41</sup> : Estebanillo reconnaît certes dans Paris une ville peuplée – probablement la plus grande d'Europe à l'époque, avec 430 000 habitants vers 1650<sup>42</sup> – ; mais le rapprochement avec le

<sup>37</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 5, p. 251, note 137, et M. HERRERO GARCÍA, 1966, p. 404-416.

<sup>38</sup> Voir C. GARCÍA, *La oposición y conjunción de los dos grandes luminaires de la tierra...*, 1617, éd. M. BAREAU, 1979, p. 208 (cité par J. A. CID, in : *Estebanillo*, t. I, chap. 5, note 137 p. 251-252). Le rapprochement entre les deux textes a été établi par W. K. JONES, 1927, p. 170-171.

<sup>39</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 5, p. 252.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 254. Cette inversion avait déjà été relevée par J. A. CID, introd., *ibid.*, p. xviii. En Espagne (t. I, chap. IV, p. 184-190), Estebanillo avait déjà trouvé son maître en rouerie dans la personne de *Juan francés*, personnification des nombreux faux mendiants et vendeurs de pacotille venus de France, unanimement dénoncés dans la littérature du Siècle d'Or. Voir M. HERRERO GARCÍA, 1966, p. 385-416 et A. GUTIÉRREZ, 1977, p. 56-75.

<sup>41</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 5, p. 253 : « En esta corte o confusa Babilonia, olvido del gran Cairo y lauro de todo el orbe, gastaba como mayorazgo [...] ».

<sup>42</sup> Voir J. de VRIES, 1984, appendice 1, p. 272.

Caire (sous contrôle ottoman), et surtout avec Babylone, suggère le fourmillement désordonné et l'impiété attribuée à la cour française<sup>43</sup>.

Estebanillo invite enfin à opposer le mauvais accueil qui lui est infligé à l'hospitalité réservée en France aux juifs et aux morisques. À Rouen, il rencontre devant la bourse des marchands juifs, exilés de Lisbonne<sup>44</sup>. Le narrateur suggère ainsi que la France sacrifie la pureté religieuse sur l'autel du profit. À l'inverse, les lecteurs espagnols sont censés être si étranges aux pratiques capitalistes que le narrateur prend la peine de définir pour eux la fonction d'une bourse<sup>45</sup>. À Paris, c'est dans l'auberge d'un morisque que se loge Estebanillo, dans le faubourg Saint-Germain<sup>46</sup>. Qu'il faille voir ou non dans le nom du quartier choisi par Estebanillo une allusion à la vie des truands (*germanesca*), la capitale française apparaît comme la Terre Promise des voleurs et des infidèles, à l'opposé de l'Espagne et de ses aspirations à la pureté ethnique et religieuse. Sans se départir du registre burlesque, l'*Estebanillo* rejoint donc le très sérieux *Criticón* sur l'opposition entre les rois de France et les « salutaires licornes » de la Maison d'Autriche : tandis que ces dernières n'ont pas hésité à dépeupler et à ruiner leurs royaumes par zèle religieux, lisons-nous dans la bouche de Salastano, le sage prodigieux du *Criticón*, c'est avant tout la raison d'État qui aurait poussé les rois de France à persécuter les huguenots, en qui leurs monarques auraient moins vu des hérétiques que des rebelles<sup>47</sup>.

Sans invectives, le narrateur dresse donc une image peu amène de la France, en se contentant de sélectionner des éléments à charge contre la monarchie voisine. Mais si l'on souhaite maintenant identifier quels territoires sont au cœur de l'Europe politique d'Estebanillo, il convient de tenir compte des éloges de villes qui émaillent son récit.

## **B – Eloges-descriptions et contre-hiérarchie des villes européennes**

Jusqu'ici, la critique n'a guère prêté attention à ces *laudes urbium*, où, en effet, on chercherait en vain une évocation vraiment originale des villes européennes au XVII<sup>e</sup> siècle. Comme la plupart des auteurs du Siècle d'Or, il est vrai que Gabriel de la Vega considère ces

---

<sup>43</sup> Sur l'image contrastée du Caire dans la littérature géographique – qui oscille, selon l'orientation idéologique de l'auteur, entre l'exaltation de sa grandeur et la censure d'une ville chaotique, voire en décrépitude –, voir A. MERLE, 2003, p. 108-112.

<sup>44</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 5, p. 252.

<sup>45</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 248 : « [...] me fui a la Bolsa, que es la parte del contratamiento y junta de todos los asentistas y hombres de negocios ».

<sup>46</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 252 : « [...] yéndome a posar a el burgo de San Germán, a la posada de uno de los espelidos de España que se llamaba Granados ».

<sup>47</sup> Voir *El Criticón*, II, 2, p. 322-323.



lieux à travers un filtre rhétorique hérité de la tradition épictique<sup>48</sup>. Néanmoins, si ses descriptions ne témoignent pas d'une expérience urbaine singulière, elles sont loin d'être interchangeables<sup>49</sup>. Pour en juger, il n'est qu'à lire les éloges de Milan, de Bruxelles ou de Naples, trois des villes les plus longuement célébrées dans le récit :

Salí [...] a ver de espacio aquella famosa ciudad [Milán], y me pareció una de las buenas de todas cuantas había andado, y que, a gozar de mar como muchas dellas, no sufriendo igualdad, les llevaría conocidas ventajas. Vi que sus templos competían con los de Roma, que sus palacios aventajaban a los de Sevilla, que sus calles excedían a las de Lisboa, sus sedas a las de Génova, sus brocados y cristales a los de Venecia, y sus bordaduras y curiosidades a las de París<sup>50</sup>.

Llegué aquel mismo día a Bruselas, adonde hallé ser excusada toda alabanza para tan grandiosa población; contempléla por plaza de armas de la Europa, por escuela de la milicia, por freno de rebeldes, por espanto de enemigos, por esmalte de lealtad y por pasmo de hermosura; vi sus altivos muros, puertas y torreones, que, siendo competidores de los pirámides egipcios, son columna sobre quien el Atlante español fía el peso de su celeste máquina y monarquía; veneré sus campos por Elíseos, sus salidas por jardines de Venus y sus bosques por recreación de Diana. Hallé toda su nobleza en campaña, por lo cual y por hallarme sin dineros, y ser tierra que quien labora no manduca, me volví a seguir el ejército<sup>51</sup>.

[...] propuse de [...] irme a retirar y a tener sosiego en aquel ameno y deleitoso Yuste de la gran ciudad de Nápoles, metrópoli de todas las grandezas, maravilla de maravillas, cuyos montes son dulce olvido de los hombres, cuyos campos son prodigios ostentosos de la naturaleza, cuyo celebrado Sebeto es emulación del Janto y competidor del Pactolo, su muelle asombro del piramidal coloso, sus templos desperdicios del de Efesia, sus príncipes y señores el símbolo de la lealtad, la congregación del valor, el centro de la nobleza, el sol de toda la Europa y la flor de toda Italia<sup>52</sup>.

Dans ces éloges, c'est précisément la dimension rhétorique qui, à mon sens, permet de mieux comprendre la présence dans le récit burlesque de ces corps exogènes. Ces évocations de villes ont moins pour fonction de rendre visible que de hiérarchiser. Si elles sont relativement conventionnelles et interchangeables, c'est qu'elles ne doivent pas être lues séparément, mais comme les éléments d'un système. Leur portée ne dépend pas tant de leur contenu intrinsèque que de leur poids relatif : à la longueur et au degré d'emphase d'un éloge correspond le rang d'une ville dans l'Europe romanesque d'*Estebanillo*. Si une carte présentait, au lieu de

---

<sup>48</sup> Voir J. L. LAURENTI, 1964, 1993a et 1993b. Ces articles compilent une série de descriptions de lieux : le premier traite de villes espagnoles dans la littérature du Siècle d'Or, le second du voyage en Italie dans la picaresque espagnole et le troisième de l'évocation des villes italiennes dans *Marcos de Obregón* (1618).

<sup>49</sup> C'est ce que soutiennent J. A. CID, in : *Estebanillo*, introd., t. I, p. xv et A. CARREIRA, *ibid.*, t. I, p. cxliii-cxlv.

<sup>50</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 6, p. 287.

<sup>51</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 25-26.

<sup>52</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 13, p. 367-368.

conventions abstraites, un signe distinctif pour chaque réalité, il serait impossible d'en dégager une légende claire. De même, si les éloges de villes n'étaient pas articulés autour d'un nombre fini de critères, il serait malaisé de mettre en balance les villes concernées.

Aussi le contenu et le canevas de ces éloges est-il beaucoup plus sommaire que le canon descriptif mis au point par un rhéteur comme Ménandre de Laodicée (dont on conserve deux traités *Sur les discours épидictiques*<sup>53</sup>). Ainsi que l'a résumé Jean-Marc Besse,

la composition de la description épидictique d'une cité doit, selon Ménandre et les autres rhéteurs (par exemple Libanios), aborder les *topoi* suivants : situation du territoire (sa position par rapport à la terre, à la mer, au ciel), nature du territoire (relief, hydrographie, végétation, fertilité du sol), situation de la cité (par rapport à la terre, à la mer, au ciel, au territoire qui l'environne, aux autres cités), nature de la cité, origine de la cité (fondateur, peuplement, époque de la fondation, causes de la fondation, etc.), éducation, régime politique, et mœurs (ou modes de vie) des habitants de la cité, actions et vertus (faits et gestes glorieux), édifices publics et beautés de la cité (sanctuaires, ports, théâtres, portiques, remparts). [...]

Les rubriques de la description encomiastique constituent très précisément une topique, c'est-à-dire une grille d'analyse permettant d'explorer tous les aspects d'un sujet<sup>54</sup>.

La diffusion de cette topique dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle est notamment illustrée par d'abondantes *relaciones de sucesos*, qui célèbrent les villes où se tiennent des festivités ; on en trouve la trace dans les écrits de fiction, notamment dans les *Historias peregrinas y ejemplares* (1623) de Gonzalo de Céspedes y Meneses. Chacune de ces six nouvelles est précédée d'un long éloge en l'honneur de la ville où se déroule l'essentiel son action : Saragosse, Séville, Cordoue, Tolède, Lisbonne et Madrid<sup>55</sup>. Mais, si Gabriel de la Vega connaissait manifestement ces préceptes rhétoriques, il se focalise avant tout sur certaines des « causes de la grandeur et magnificence des villes » mises en avant par Giovanni Botero<sup>56</sup>.

Selon l'auteur de la *Ragion di Stato*, la grandeur d'une ville dépend avant tout de son économie, dont l'un des facteurs principaux est la puissance démographique. Sa fondation peut dépendre d'un acte de force ou d'autorité, de l'intérêt ou d'un plaisir escompté. Les moyens pour la faire croître sont d'abord la commodité du site, la fertilité du territoire et les facilités d'acheminement. Mais cela ne suffit pas. Chez les Romains, on utilisait aussi le droit d'asile (ou, plus souhaitable selon lui, une « liberté modérée »), le don de la citoyenneté

---

<sup>53</sup> J'ai consulté ce texte dans sa traduction espagnole. Voir MÉNANDRE LE RHÉTEUR, *Dos tratados de retórica epídíctica*, introd. F. GASCO, trad. et notes de M. GARCIA GARCIA et J. GUTIERREZ CALDERON, 1996, traité I, Livres II et III, p. 115-145 pour les éloges de villes.

<sup>54</sup> Voir J.-M. BESSE, 2003, p. 209 et 216 et L. PERNOT, 1993, t. I, deuxième partie, chap. I<sup>er</sup> – II : « L'éloge des cités », p. 178-216.

<sup>55</sup> Voir G. de CÉSPÉDES Y MENESES, *Historias peregrinas y ejemplares*, éd. C. ROSELL Y LOPEZ, 1865. Ces éloges de villes sont supprimés dans l'édition de poche d'Y.-R. FONQUERNE, 1980.

<sup>56</sup> Voir G. BOTERO, *Delle cause della grandezza delle città*, Rome, Giovanni Martinelli, 1588 et *De las causas de la grandeza, y magnificencia de las ciudades*, trad. A. de HERRERA, Madrid, Luis Sánchez, 1593, éd. en fac-simil de 2001.

romaine, la construction de merveilles nourrissant la curiosité, ou encore la fondation de colonies. Botero distingue encore d'autres moyens pour étendre la puissance d'une ville, selon lui communs aux autres peuples : la religion, les études (en particulier les universités), les tribunaux (qui attirent aussi l'argent), l'industrie et le commerce, les exemptions d'impôts, l'extension et la prospérité du territoire dominé, ainsi que la résidence des nobles et du prince. Par ailleurs, si les villes ne croissent pas indéfiniment, c'est notamment en raison des limites de leur pouvoir d'attraction et de difficultés d'approvisionnement. Enfin, pour conserver la grandeur d'une ville, il faut cultiver la justice, la paix, la prospérité, ainsi que les divers moyens ayant jusqu'ici servi à son développement.

Contrairement à Botero, qui place les questions économiques et démographiques au cœur de sa pensée politique<sup>57</sup>, *Estebanillo* ne tient pas compte du poids de la population dans ses éloges de villes. Alors que Paris et Naples étaient les deux plus grandes villes de l'Europe catholique en 1646, avec respectivement 430 000 et 300 000 habitants environ<sup>58</sup>, la taille de Naples est passée sous silence<sup>59</sup>, tandis que « la grande cour de Paris », privée des louanges de rigueur, est présentée comme une « confuse Babylone »<sup>60</sup>. Quant à Lisbonne, Madrid et Séville, les trois plus grandes villes ibériques, avec quelque 125 000 à 130 000 habitants quand fut publié l'*Estebanillo*<sup>61</sup>, le narrateur s'arrête sur l'étendue de la première et sur le cosmopolitisme des deux autres, mais pas sur leur population :

[...] me fui a la ciudad de Lisboa, donde quedé fuera de mí viendo la grandeza de su habitación, lo sumptuoso de sus palacios, la generosidad y valor de sus títulos y caballeros, la riqueza de sus mercadantes y lo caudaloso de su sagrado Tajo, sobre

---

<sup>57</sup> Voir R. DESCENDRE, 2003.

<sup>58</sup> Voir C. VALLAT, B. MARIN, G. BIONDI, 1998, p. 59 et 83. L'historien des villes J. de VRIES, 1984, p. 287, attribue à Naples 281 000 habitants en 1600, mais seulement 176 000 en 1650. Mais cette estimation semble erronée ; il est possible que de Vries ait anticipé la grande peste de 1656, qui fit perdre à Naples près de 60% de sa population, afin d'intégrer cet accident démographique majeur dans un tableau intégrant des données pour chaque demi-siècle.

<sup>59</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 3, p. 136 ainsi que t. II, chap. 11, p. 256 et p.265.

<sup>60</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 253 : « esta corte o confusa Babilonia, olvido del gran Cayro y lauro de todo el orbe ».

<sup>61</sup> Pour la population de Lisbonne, je cite J. de VRIES, 1984, p. 286. Pour celle de Madrid en 1650, je suis les données plus récentes de M<sup>a</sup> F. CARBAJO ISLA, 1987, citée par A. FLORISTAN (coord.), 2004, p. 32. Pour Séville, n'étant parvenu à trouver des données plus actualisées, je renvoie à A. DOMINGUEZ ORTIZ, 1941, p. 9-14. La capitale andalouse connut sa phase de croissance la plus spectaculaire entre les années 1530 (60 à 75 000 habitants) et 1600 (plus de 130 000 habitants), avant de se stabiliser autour de 120 ou 130 000 habitants jusqu'aux années 1640. En 1648-1649, une épidémie de peste fit perdre plus de 60 000 habitants à une ville déjà affectée par l'expulsion d'environ 7500 morisques en 1610 et par un ralentissement économique (causé notamment par la baisse des importations de métaux précieux, par le transfert partiel du commerce à Cadix et par la guerre d'indépendance avec le Portugal). J. de VRIES, 1984, p. 278, propose des chiffres étonnamment bas, avec 60 000 habitants en 1650, contre 90 000 en 1600. S'ils ne donnent aucun chiffre pour 1650, P. BAIROCH, J. BATOU et P. CHEVRE, 1988, p. 19, confirment les estimations de l'historien espagnol : selon eux, la capitale andalouse aurait compté 135 000 habitants en 1600 et 72 000 en 1700.

cuyas espaldas se veía una copiosa selva de bajeles, tan a punto de guerra que atemorizando el tridente hacían temblar el caduceo<sup>62</sup>.

[...] me salí de [Sevilla], única flor de Andalucía, prodigio de valor del orbe, auxilio de todas las naciones y erario de un nuevo mundo<sup>63</sup>.

Fuime [...] a Madrid, por la noticia que tenía de ser esta villa madre de todos. Llegué a la que es corte de cortes, leonera del real león de España, academia de la grandeza, congregación de la hermosura y quinta esencia de los ingenios<sup>64</sup>.

Outre la puissance démographique, Estebanillo néglige aussi la situation et l'assiette des villes, leurs facilités d'acheminement, ainsi que leurs institutions administratives, judiciaires et universitaires<sup>65</sup> – autant de facteurs de développement auxquels s'attachait Botero.

Ce que met en avant Estebanillo, c'est avant tout le prestige des cours (où résident le prince et une noblesse louée pour sa libéralité, sa valeur ou sa loyauté) et le rayonnement des centres religieux (dû à la concentration de reliques et de temples, mais aussi de prélats). Estebanillo loue aussi fréquemment le cosmopolitisme de certaines villes, dans lequel il voit une variété aussi utile qu'agréable<sup>66</sup>. Par ailleurs, puisqu'une cité peut croître grâce aux plaisirs qu'elle dispense, Estebanillo évoque aussi, le cas échéant, l'aménité du site et la splendeur des constructions (murailles, tours, palais, places insignes, rues aérées et droites, ports et jetées, etc.). Il n'oublie pas non plus la fertilité et l'abondance<sup>67</sup>. Mais, tandis que Botero s'attache à la création de richesse par le négoce et l'industrie, dans une perspective mercantiliste, Estebanillo adopte le point de vue d'un consommateur aisé en se référant d'abord à la profusion des biens disponibles ; et s'il mentionne des manufactures locales, c'est surtout pour se référer aux produits somptuaires qui y sont fabriqués. Mais, à l'exception d'une ville industrielle comme Milan, il loue davantage les « villes de surplus », qui

---

<sup>62</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 4, p. 181. Le narrateur se réfère à l'armement d'une flotte en 1625 pour prévenir une attaque anglaise contre la flotte des Indes (voir note 61 p. 182).

<sup>63</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 217.

<sup>64</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 168 (je souligne).

<sup>65</sup> La seule université brièvement louée par Estebanillo est celle de Louvain, « insigne université du Brabant » (*Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 24). Aucun autre établissement, aucune académie ne sont loués dans le récit. Par ailleurs, Madrid est célébrée en tant que cour où se concentre la « quintessence des beaux esprits » (t. I, chap. 4, p. 167). Mais s'il rend hommage à l'ingéniosité, Estebanillo se désintéresse en général de la production du savoir académique.

<sup>66</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 1, p. 52 (Sienne) ; t. I, chap. 2, p. 62 (Messine) ; t. I, chap. 5, p. 217 (Séville) ; t. I, chap. 6, p. 291 (Milan) ; et t. II, chap. 7, p. 51 (Bruxelles).

<sup>67</sup> Voir notamment *Estebanillo*, t. I, chap. 2, p. 88 et 93 (Palerme) ; t. II, chap. 11, p. 256 et p. 265 (Naples) ; t. II, chap. 13, p. 291 (Saragosse).

absorbent les marchandises venues d'ailleurs (comme Rome, Naples ou Bruxelles), que les villes productrices de richesse<sup>68</sup>.

Le choix de ces critères est déjà indicatif de la finalité pragmatique de ces éloges. Si, sous la plume d'Estebanillo, la présence d'une noblesse loyale et valeureuse est préférée à la puissance démographique, la splendeur monumentale à l'organisation administrative, ou l'abondance des biens à leur fabrication ; enfin, si Estebanillo loue le cosmopolitisme, c'est en bonne partie pour s'attirer les faveurs de son premier public – l'aristocratie militaire installée dans les Flandres, mais issue des multiples territoires d'une monarchie composite. Et, au-delà des Flandres, il tend à mettre en valeur les villes de la Monarchie hispanique et de l'Italie espagnole : si leur population était inférieure à celle de Paris et leur économie moins dynamique que celle de Londres ou d'Amsterdam, elles jouissaient néanmoins d'une splendeur monumentale et d'un rayonnement culturel indéniables.

En tout état de cause, les éloges du narrateur tendent à établir une contre-hiérarchie des villes européennes, qui ne correspond pas à leur poids réel au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, que ce soit sur les plans démographique, économique, politique ou symbolique (culturel, religieux). Pour s'en tenir à des données quantifiables, les quatre villes les plus peuplées de l'Europe chrétienne étaient alors Paris (430 000 habitants), Londres (400 000 habitants), Naples (près de 300 000 habitants avant la grande peste de 1656) et Amsterdam (175 000 habitants)<sup>69</sup>. Sept autres villes dépassaient alors les cent mille habitants : quatre en Italie et en Sicile – Palerme (129 000 hab.), Rome (125 000), Venise (120 000) et Milan (100 000) –, et les trois villes déjà citées de la péninsule Ibérique – Lisbonne, Madrid et Séville. En revanche, Bruxelles, où Estebanillo se sent comme en son « centre »<sup>70</sup>, ne dépassait pas les 69 000 âmes, tandis que Vienne en abritait environ 60 000. Prague, de son côté, où vivaient 100 000 personnes en 1600, fut tellement affectée par la guerre de Trente Ans qu'elle n'atteignait plus que 48 000 habitants en 1700<sup>71</sup>.

---

<sup>68</sup> La distinction entre villes de surplus et villes productrices est empruntée à J. DELUMEAU, 1984, qui distingue Rome (ville de surplus par excellence au XVI<sup>e</sup> siècle), de capitales préindustrielles comme Londres, Amsterdam ou Anvers.

<sup>69</sup> Sauf indications contraires (comme dans le cas de Naples), je reprends les estimations de l'historien-démographe J. de VRIES, 1984, le seul des auteurs consultés à mesurer l'évolution des villes européennes à intervalles de cinquante ans. Les autres études, notamment celle P. BAIROCH, J. BATOU et P. CHEVRE, 1988, ne proposent des données que pour la fin de chaque siècle.

<sup>70</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 7, p. 52-53.

<sup>71</sup> Voir P. BAIROCH, J. BATOU et P. CHEVRE, 1988, p. 68. J. de VRIES, 1984, ne dispose pas de données pour cette ville avant 1700 (voir p. 278).

Enfin, dans la péninsule Ibérique, une ville comme Barcelone, avec 32 à 44 000 habitants<sup>72</sup>, ne pesait guère plus que la moitié de Grenade (70 000 habitants)<sup>73</sup>.

L'inégale répartition des louanges par Estebanillo ne suit pas tout à fait cette hiérarchie démographique. Les villes gratifiées des éloges-descriptions les plus étendus – d'une dizaine de lignes dans l'édition de Carreira et Cid – sont en effet Messine<sup>74</sup>, Palerme<sup>75</sup>, Milan<sup>76</sup>, Naples<sup>77</sup>, Lisbonne<sup>78</sup>, Saragosse<sup>79</sup> et Bruxelles<sup>80</sup>, ainsi que Rome<sup>81</sup> et Florence<sup>82</sup>. Autrement dit, Estebanillo décrit et célèbre avant tout les « centres périphériques » de la Monarchie hispanique en Europe, ainsi que deux cours autonomes – Rome et Florence – largement intégrées à cet ensemble composite.

Par contraste, le centre politique de la monarchie ne jouit que d'un éloge *a minima* :

---

<sup>72</sup> Cette estimation est celle de J. de VRIES, 1984, p. 277. Selon P. BAIROCH *et alii*, 1988, la capitale catalane passa seulement de 32 à 34 000 habitants entre 1600 et 1700.

<sup>73</sup> Pour un aperçu de l'évolution d'ensemble des villes européennes entre les XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, voir J.-L. PINOL (dir.), 2003, p. 601-635 en particulier. Corrélativement au déclin relatif des petites villes, on observe alors une montée en puissance des grandes et moyennes villes. Celles dépassant les cent mille habitants n'étaient que quatre en 1500 (Paris, Naples, Milan et Venise) ; leur effectif passa à dix en 1600 (Paris, Naples, Londres, Venise, Séville, Lisbonne, Milan, Palerme, Prague et Rome) ; elles atteignaient la douzaine en 1700, « essentiellement par promotion de capitales » : Londres, Paris, Amsterdam, Lisbonne, Madrid, Venise, Rome, Moscou, Milan, Vienne et Palerme. « Et, en 1800, elles sont vingt, incluant Saint-Pétersbourg, Hambourg, Copenhague, Marseille et Barcelone » (*ibid.*, p. 603).

Ces données peuvent être confrontées à la hiérarchie des villes européennes établie par G. BOTERO dans son *Delle cause della grandezza delle città* (1588). Voir *De las causas de la grandezza, y magnificencia de las ciudades*, trad. A. de HERRERA, Madrid, Luis Sánchez, 1593, éd. en fac-simil de 2001, f° 221-223 (graphie modernisée) : « Está Constantinopla en el mejor sitio del mundo [;] se [le] da el primer lugar entre las ciudades de Europa. Entre los Reinos de la Cristiandad que están unidos, y en un solo cuerpo, es el mayor, más rico y más poblado el de Francia [...] y [...] Paris [...] es la mayor ciudad de la Cristiandad [...], tiene cerca de cuatrocientas y cincuenta mil personas, con tanta abundancia de vitualla, y de toda comodidad, que quien no lo ha visto no lo puede imaginar. Los Reinos de Inglaterra, Nápoles, y Portugal, Bohemia, los estados de Flandes, el ducado de Milán, son estados casi iguales de grandezza, y de poder, y así han sido casi iguales las ciudades adonde sus Príncipes han residido, que son Londres, Nápoles, Lisboa, Praga, Milán y Gante, las cuales poco más o menos tienen cada una ciento y sesenta mil personas; y es verdad [...] que Lisboa sea algo mayor que las otras [...]. En España no hay ciudad de tanta grandezza [...], y las ciudades de más autoridad son aquellas, en las cuales los Reyes antiguos tuvieron su Corte, Barcelona, Zaragoza, Valencia, Córdoba, Toledo, Burgos, León, las cuales no pasan a la segunda clase de las ciudades de Italia, hay [*sic*] Granada [...].[...] Sevilla ha crecido mucho, después del descubrimiento de las Indias Occidentales [...]. Cracovia, y Vilna son las más populosas ciudades de Polonia [...]. En el Imperio de Moscovitas ay tres ciudades grandísimas [...], y [Moscú] es tan poblada que algunos la ponen en el numero de las mayores cuatro ciudades de Europa, que son ésta, y Constantinopla, Paris, y Lisboa. [...] y para mostrar lo que aprovecha la residencia del Príncipe en una ciudad, no se sabe que Roma, cabeza del mundo, seria semejante a un desierto, si el Sumo Pontífice no residiese en ella [...] ».

<sup>74</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 2, p. 62.

<sup>75</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 2, p. 93-94.

<sup>76</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 6, p. 287-288.

<sup>77</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 13, p. 367-368.

<sup>78</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 181

<sup>79</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 12, p. 291-294.

<sup>80</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 25-26.

<sup>81</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 1, p. 51.

<sup>82</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 253.

Fuime [en un carro cargado de frailes y de mujeres de buen vivir] a Madrid, por la noticia que tenía de ser esta villa madre de todos. Llegué a la que es corte de cortes, leonera del real león de España, academia de la grandeza, congregación de la hermosura y quinta esencia de los ingenios<sup>83</sup>.

Aussi emphatique que soit *Estebanillo*, Madrid semble donc rejetée au second plan, au même titre que Séville<sup>84</sup>, Málaga<sup>85</sup>, l'Escorial<sup>86</sup> ou Dunkerque, alors espagnole<sup>87</sup>. La mise en retrait de Madrid est d'autant plus sensible que le récit se borne à évoquer brièvement l'attraction qu'elle exerce sur des ribaudes et des moines paillards, ainsi que la misère d'un solliciteur (*pretendiente*), avatar courtisan de l'hidalgo du *Lazarillo*<sup>88</sup>. Toutefois, aucune ville extérieure à la Monarchie hispanique, hormis Rome et Florence, ne se voit adjuger les trois ou quatre lignes d'éloges dont jouit la capitale castillane : Sienne<sup>89</sup>, Rouen<sup>90</sup> ou Cracovie<sup>91</sup> sont certes brièvement décrites, mais sans dithyrambes ; à leur égard, *Estebanillo* adopte plutôt la perspective informative d'un récit de voyages.

Enfin, des capitales européennes ou des villes importantes ne sont pas louées, ou juste en quelques mots, bien qu'*Estebanillo* y soit passé. C'est le cas de Paris, des cours impériales de Vienne<sup>92</sup> et Prague, de Varsovie, « cour de Pologne »<sup>93</sup>, de Dresde, « cour du duc de Saxe »<sup>94</sup>. En Espagne, cette retenue concerne aussi « l'impériale Tolède »<sup>95</sup>, Valladolid<sup>96</sup>,

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 4, p. 168.

<sup>84</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 217 : « me salí de aquella ciudad, única flor de Andalucía, prodigio de valor del orbe, auxilio de todas las naciones y erario de un nuevo mundo ».

<sup>85</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 4, p. 179 (« [...] aquella ciudad que es flor de Andalucía, gloria de España y espanto del África, y en efeto la pequeña Sevilla y la sin segunda Málaga ») et *ibid.*, t. I, chap. 5, p. 242 (*Estebanillo* loue de façon burlesque ce « promontorio de la pasa y almendra y [...] piélagos de la patata »).

<sup>86</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 4, p. 171 (« [...] dando la vuelta a Madrid me partí en demanda del Escorial, adonde se suspendieron todos mis sentidos viendo la grandeza incomparable de aquel sumptuoso templo, obra del segundo Salomón y emulación de la fábrica del primero, olvido del arte de Corinto, espanto de los pinceles de Apelles y asombro de los sinseles [*sic*] de Lisipo. Diéronme sus reverendos frailes limosna de potaje y caridad de vino, piedad que en ellos hallan todos los pasajeros »).

<sup>87</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 8, p. 109 : « Llegamos a aquella pequeña villa que, por ser grande en valor, es terror de Holanda y opresión de las armadas enemigas; cuyos invencibles bajeles, siendo ruina y destrucción de las flotas holandesas, son los que abastan y enriquecen estos Países ».

<sup>88</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 4, p. 168-170.

<sup>89</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 1, p. 52 : « Fuime [...] a la famosa villa de Siena. Llegué a ella en tiempo de feria y halléla toda llena así de gentes de varias naciones como de diferentes mercancías [...] ».

<sup>90</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 247 : « [...] llegué a Ruán, cabeza de Normandía, a quien la caudalosa Sena, después de haber sido cinta de plata de la gran corte de París, es tahalí escarchado desta rica y poderosa villa ».

<sup>91</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 233 : « [...] llegué a una ciudad del reino de Polonia llamada Cracovia, que es adonde se coronan los reyes de aquel reino, y adonde hay gran comercio de mercancías y muchos mercaderes italianos, siendo todo su tráfico y trato el de la seda ».

<sup>92</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 90-91 : de la « cour de Vienne », *Estebanillo* dit seulement qu'il s'agit de la ville d'Europe où Carnaval est le plus célébré (« [...] hallé [Vienne] llena de máscaras, fiestas y regocijos, por ser Carnestolendas y tierra donde se celebra más que en ninguna parte de la Europa »).

<sup>93</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 10, p. 228.

<sup>94</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 10, p. 202, et note 13 p. 203. *Estebanillo* se rend à Dresde après la paix de Prague (1635), lorsque l'électeur de Saxe est allié à l'empereur.

<sup>95</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 4, p. 170 : « Fui a la imperial Toledo, centro de la discreción y oficina de esplendores [...] ».

Barcelone<sup>97</sup> ou Cordoue<sup>98</sup> ; quant à Valence ou Grenade, Estebanillo ne s’y déplace même pas. Enfin, les villes bourgeoises de Gand et de Bruges, dans les Pays-Bas espagnols<sup>99</sup>, ou celles de Gênes et de Bologne, en Italie, sont également privées d’éloges-descriptions.

En ornant son récit de *laudes urbium*, l’intention d’Estebanillo n’est donc pas de rendre hommage aux principales villes d’Europe, comme le faisait Willem Blaeu dans son *Europa recens descripta* (1617). En flanquant cette carte – encore rééditée par son fils Johannes en 1662 – de miniatures représentant plusieurs « nations » européennes dans leurs costumes traditionnels, et en la surmontant des vues (verticales ou obliques) de neuf des premières villes du continent – Amsterdam, Prague, Constantinople, Venise, Rome (au centre, en position de reine et d’arbitre), Paris, Londres, Tolède et Lisbonne –, le cartographe et imprimeur hollandais procédait à une défense et illustration de la diversité européenne<sup>100</sup>. Malgré les divisions religieuses et les frontières entre pays, figurées sur la carte en couleurs, ces villes et ces peuples sont réunis dans un même ensemble spatial et culturel, qui correspond au marché auquel s’adresse Blaeu<sup>101</sup>.

Dans notre roman, au contraire, les ornements rhétoriques que sont les *laudes urbium* ont une fonction discriminante et partisane. Ici, comme pour les rhéteurs de l’Antiquité, la description de lieux semble être, selon les termes du géographe Jean-Marc Besse, « au débouché d’une volonté politique (connaissances des territoires et affirmation d’une identité

---

<sup>96</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 4, p. 171: à propos de Valladolid, Estebanillo se borne à indiquer qu’il s’y joignit à deux autres faux pèlerins en chemin vers la Galice. Une image peu glorieuse pour l’ancienne cour des Rois Catholiques et, plus récemment, de Philippe III (entre 1601 et 1606).

<sup>97</sup> La capitale du comté de Barcelone n’est jamais louée, alors que le récit s’y arrête longuement. *Ibid.*, t. I, chap. 4, p. 166-167 et t. I, chap. 5, p. 265, p. 267 sq., p. 274 sq.

<sup>98</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 228. Estebanillo mentionne seulement la rue de la Feria et la place du Potro, hauts lieux de la littérature picaresque.

<sup>99</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 13, p. 362.

<sup>100</sup> Les Blaeu n’étaient pas les seuls à orner les marges de leurs cartes d’Europe de gravures représentant villes et habitants : leurs rivaux les Hondius ou plus tard les Visscher en faisaient autant, avec des variations étudiées par M. PELLETIER, 2002. Par ailleurs, dans sa vaste carte murale de l’Europe (1608), W. Blaeu faisait apparaître davantage d’habitants et de villes. Pour réduire les cartes de continents au format d’un atlas, il choisit de supprimer les *Novergi*, les *Lituani*, les *Portugalli*, les *Cantabri*, les *Toscani* et les *Helvetii* ; parmi les villes, Nuremberg, Vilna et Moscou disparaurent. Notons enfin que l’ordre initial de présentation de ces gravures – pour la plupart tirées des *Civitates* de Braun et Hogenberg – était sensiblement différent. De gauche à droite, en 1608, étaient représentées Londres, Paris, Lisbonne, Tolède, Rome, Venise, Amsterdam, Nuremberg, Prague, Vilnius, Moscou et Constantinople : un ordre qui correspond grossièrement à un balayage de l’Europe du nord-ouest au sud-ouest, mais qui place également au centre de la liste les capitales de deux républiques, Venise et Amsterdam. L’ordre adopté à partir de 1617, plaçant Rome au centre et sans répartition religieuse ou politique évidente, paraît conçu pour ne pas indisposer le public catholique d’Europe méridionale.

<sup>101</sup> Sur le choix et les fonctions de ces vues urbaines dans le décor des cartes hollandaises du XVII<sup>e</sup> siècle, voir M. PELLETIER, 2002. Elle observe notamment que « les choix de Blaeu se portent [...], en priorité, sur les grandes capitales et sur les villes dont les fonctions économiques se sont développées au XVI<sup>e</sup> siècle », si bien que le décor de ces cartes a déjà vieilli en 1617, et *a fortiori* en 1662, dans l’*Atlas Major* de Johannes Blaeu.



politique) »<sup>102</sup>. Si les déplacements d'Estebanillo rendaient patente son appartenance à l'Europe autrichienne, la distribution de ses éloges révèle d'abord en lui un sujet de Philippe IV. Car non seulement aucune des villes saluées par un éloge substantiel n'appartient à un pays ennemi ou rival de l'Espagne, mais toutes ou presque appartiennent à la Monarchie hispanique. Rome et Florence, nous l'avons vu, ne font que confirmer la règle, puisque ces deux cours étaient alors alliées à Madrid, sinon sous sa domination. Pour le reste, le Saint-Empire et la Pologne semblent laissés pour compte. Il ne suffit donc pas de dire que l'Europe d'Estebanillo n'est pas toute l'Europe des Habsbourg ; il faut encore préciser que son Europe est avant tout l'Europe des Habsbourg d'Espagne.

La disproportion des éloges semble également indicative d'une vision périphérique de la Monarchie hispanique. Le faible poids de l'Espagne péninsulaire dans le récit – moins de trois chapitres sur treize – est accentué par la sous-représentation de ses villes dans les éloges-descriptions. De plus, l'écart entre la brièveté du compliment adressé à Madrid et l'ampleur des apologues des cours soumises à l'administration centrale – Bruxelles, Naples, Palerme, Milan, Lisbonne et même Saragosse – semble témoigner d'une valorisation des marges de la Monarchie. En mettant ces villes à l'honneur, Estebanillo relaie peut-être une vision politique répandue dans l'aristocratie bruxelloise, issue des territoires multiples de la Monarchie hispanique, et réclamant une reconnaissance supérieure pour ces périphéries contrôlées par une Madrid distante, qui naguère était une bourgade et qui aspire désormais à régenter des villes au passé glorieux, mais dont les directives et les subsides arrivent toujours tard, et souvent sans satisfaire les besoins du terrain.

Enfin, sans croire que le narrateur ait taillé chaque éloge selon un dessein minutieux, l'évocation de certaines villes mérite l'attention. Ainsi, le fait qu'Estebanillo ne fasse pas l'apologie de Barcelone, alors que plusieurs de ses aventures s'y déroulent, n'est sans doute pas étranger à l'hostilité éprouvée envers les rebelles catalans. Au rebours, l'éloge appuyé qu'il adresse à Lisbonne, et notamment à sa noblesse<sup>103</sup>, en relatant un voyage daté de 1625, pourrait apparaître comme une flatterie conciliante : de même que Madrid se refusera longtemps à reconnaître la souveraineté portugaise (jusqu'en 1668), Estebanillo pourrait avoir caressé l'espoir d'un maintien du Portugal dans la Monarchie hispanique. Autant qu'un souci de ne pas aborder de graves vérités dans un livre léger, le silence sur ces rébellions participe en tout cas, vraisemblablement, d'une volonté de taire les faiblesses de la couronne espagnole.

---

<sup>102</sup> Voir J.-M. BESSE, 2003, p. 215.

<sup>103</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 4, p. 181 : « la generosidad y valor de sus títulos y caballeros »

## C – Jeux d'échelle et manipulations du point de vue

Pour occulter des réalités fâcheuses, Estebanillo a rarement besoin de mentir : il lui suffit généralement de choisir ses vérités. À ces fins, le serviteur du général Piccolomini s'adonne, en stratège contrefait, à la manipulation des cartes : alternant entre la petite et la très grande échelle, il prend tantôt du recul jusqu'à ne plus voir les problèmes, tantôt colle aux détails pour gommer leur contexte.

La technique narrative du zoom, tout d'abord, permet à Estebanillo de rejeter hors cadre plusieurs défaites habsbourgeoises. Ainsi, le premier jour de la bataille de Nördlingen (le 5 septembre 1634), craignant une débâcle des Impériaux, Estebanillo disparaît dans un fossé, sous la carcasse d'une rosse en décomposition. Mais le lendemain, quand triomphent les deux infants Ferdinand, d'Autriche et de Hongrie, c'est depuis une éminence (*montañuela*) qu'il contemple le champ de bataille<sup>104</sup>. C'est aussi depuis une « montagne » qu'il admire la victoire d'Octavio Piccolomini à Thionville (le 7 juin 1639)<sup>105</sup>. La règle est donc la suivante : surplomb panoramique pour les victoires ; écrasement et réduction du champ de vision pour les défaites. Quand les troupes espagnoles ou impériales sont en mauvaise posture, Estebanillo trouve toujours un endroit clos pour attendre la fin des hostilités et ignorer le désastre. Tandis que le Cardinal-Infant assiste en terrain découvert à la défaite des Dunes (entre les 16 et 18 septembre 1639), Estebanillo se réfugie dans une taverne<sup>106</sup>. En juin 1640, quand le même Cardinal-Infant sort de Bruxelles pour tenter en vain de lever le siège français devant Arras, Estebanillo se laisse glisser à l'arrière de la colonne et finit de nouveau entre les murs d'accueillantes tavernes, avec un autre brave<sup>107</sup>. Puis il rapporte de façon burlesque le siège qu'il a lui-même dirigé contre un vivandier ayant enterré un jambon dans sa tente. Finalement, sans indiquer l'issue défavorable de la bataille, il renvoie le lecteur curieux vers les chroniques militaires<sup>108</sup>. La couardise du bouffon lui permet encore de taire l'échec de son maître, Ottavio Piccolomini, lors du siège de Glogów, en Silésie (août-septembre 1642)<sup>109</sup>. En attirant le regard sur ses bouffonneries, Estebanillo fait diversion et sert une fois encore la

---

<sup>104</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 6, p. 306-309.

<sup>105</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 8, p. 98.

<sup>106</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 8, p. 109-110.

<sup>107</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, p. 147 : « [...] discurrimos los conocidos tabernáculos del trago, penetrando los límites del cuarto de la salud ».

<sup>108</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, p. 151 : « Y dejando aparte los sucesos de aquella campaña para el coronista a quien le competen, digo que al fin della nos volvimos a Bruselas [...] »

<sup>109</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, p. 195-198. Sur l'échec de ce siège, *ibid.*, t. II, chap. 10, note 1 p. 199.

cause des Habsbourg. Mais si le grossissement de l'échelle permet d'évacuer des vérités dérangeantes, le procédé inverse est aussi efficace.

L'abstraction géographique complète la concrétion burlesque des aventures d'Estebanillo. D'une part, en omettant certains accidents de terrain (certaines zones de combats et la plupart des frontières qu'il traverse), il atténue la perception des divisions européennes et se soustrait par exemple à l'exposé des revers militaires subis en Catalogne, au Portugal et dans les Flandres pendant la campagne de 1645. En sillonnant l'Europe autrichienne, d'autre part, Estebanillo rend sensible son extension et son apparente cohésion. Enfin, en consignait ses trajets par le menu, il établit un ordre discursif dans un espace réel menacé de chaos.

Alors que les toponymes fourmillent dans l'*Estebanillo*, les frontières y sont très rarement évoquées. Tant que le *pícaro* voyage librement, sans s'engager durablement au service d'aucun maître, il ignore les lignes de démarcation entre États. La facilité avec laquelle il se déplace tend alors à cautionner ses déclarations de neutralité. Plus tard, lorsqu'Estebanillo est devenu bouffon et messenger, le narrateur se borne à indiquer que la ville de Glogów jouxte la Pologne et la Poméranie<sup>110</sup> ; que la Navarre est frontalière de la France<sup>111</sup> ; que, dans les terres de confins partagées entre plusieurs potentats, les aubergistes tirent profit du flottement de l'autorité pour abuser des voyageurs<sup>112</sup> ; et, enfin, que l'occupation des « confins de l'Allemagne » (la Lusace) par l'ennemi (suédois) l'a contraint, pour aller de la Pologne à Vienne, à un détour par la Hongrie<sup>113</sup>. Pour un voyageur qui traverse sans relâche l'Europe de la guerre de Trente Ans, ces quelques allusions aux frontières peuvent sembler bien minces. La rareté de ces références tient partiellement à la porosité des frontières au XVII<sup>e</sup> siècle, surtout en temps de guerre, les États étant alors trop faibles pour fixer et contrôler leurs limites territoriales. Mais Gracián, cinq et onze ans plus tard, dans la seconde et la troisième partie du *Criticón*, dressera des frontières presque étanches entre l'Espagne, la France, l'Allemagne et l'Italie. Or l'écart entre les deux récits ne tient pas seulement à l'évolution du contexte international : car, si les traités de Westphalie clarifièrent en 1648 les limites entre principautés allemandes, la frontière franco-espagnole, pour ne mentionner qu'elle, demeura mouvante jusqu'en 1659. Dans le *Criticón*, Gracián

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, p. 195.

<sup>111</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 13, p. 340 : « [...] llegué a [...] Pamplona, cabeza del reino de Navarra, frontera de Francia ».

<sup>112</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 253 : « todos países que son de confines [...] de diversidad de potentados, son los patrones de sus hosterías últimos fines de la sangre y sudor de los pasajeros ».

<sup>113</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 10, p. 202 : « Recibidos los despachos y dineros, partí en busca de la armada y, por no poder entrar por la parte de los confines de la Alemania, por estar tomados los pasos del enemigo, pasé por la Hungría ».

accentue donc d'autorité la consistance des frontières européennes ; inversement, Estebanillo a tendance à les effacer, afin notamment de ne pas s'appesantir sur l'ampleur des territoires hostiles à la maison d'Autriche.

De fait, dans ce qui nous est présenté comme l'Europe d'un bouffon sans frontières, le silence sur certaines lignes de front peut passer inaperçu. Au service de Piccolomini, Estebanillo se garde bien d'évoquer les défaites subies par son maître entre 1644 et 1645, et l'avancée des troupes françaises dans les Flandres<sup>114</sup>. De même, s'il claironne la victoire des troupes habsbourgeoises à Nördlingen en 1634, il ne dit pas que Turenne et Condé ont défait les deux meilleurs commandants du camp impérial, Mercy et Jean de Werth, devant cette même ville, en 1645. Jamais Estebanillo n'évoque non plus la révolte portugaise : en représentant Lisbonne dans le rôle de gardienne de la flotte des Indes, en 1625, il cultive au contraire le souvenir d'une Monarchie hispanique soudée contre l'ennemi anglais d'alors. La chronologie interne est alors opportune ; il est heureux, pour la cause espagnole, qu'Estebanillo ne se rende pas au Portugal après la bataille de Montijo, le 26 mai 1644, où les troupes portugaises de Matias de Albuquerque infligèrent un revers humiliant aux armées de Philippe IV. De façon similaire, lors de son passage à Saragosse en mai 1645, Estebanillo ne touche mot de la guerre en Catalogne, bien qu'il célèbre la cour d'Aragon en tant que « gardienne et bouclier de la Castille et rempart de la Navarre »<sup>115</sup>. Il préfère opérer une manœuvre de diversion pour faire oublier un instant aux lecteurs que les armées royalistes, après avoir repris Lérida en 1644 et fait lever le siège de Tarragone, venaient de perdre à nouveau la forteresse de Rosas en avril 1645, permettant aux Français de rétablir un contact entre Barcelone et Perpignan. Plutôt que d'évoquer ces événements fâcheux, il décrit tout d'abord la beauté et l'opulence de Saragosse et notamment son grand marché, où abondent « le thon frais, les truites saumonées et mille espèces de poissons » pêchés dans la mer voisine et dans le fleuve tout proche... : autant de détails permettant justement de noyer le poisson, en suggérant que cette ville loyale à Philippe IV ne souffre d'aucune privation. Le bouffon-narrateur se livre ensuite à une parodie de la guerre en relatant une fête de village où il se serait rendu avec deux ridicules soldats des Flandres. Le premier, sans la moindre expérience, mais ayant lu un ouvrage sur l'art des fortifications, est venu à Saragosse pour solliciter au

---

<sup>114</sup> Voir J. A. CID, in : *ibid.*, , intro., t. I, p. xliii-xlv : lorsque Piccolomini arriva dans les Flandres avec la charge de « Gouverneur général des flottes et armées de Sa Majesté Catholique dans les États de Flandres », en mai 1645, il commença par perdre Gravelines ; lors de la campagne suivante, les désastres s'accumulèrent : « en quelques mois furent perdus Mardryck, Bourbourg, Béthune, Saint Venant, Cassel, Lillers, Armentières, Lens, Hulst..., sans presque offrir de résistance » (*ibid.*, p. xlv, je traduis).

<sup>115</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 12, p. 291 (nous traduisons).

Conseil de Guerre la fonction d'ingénieur... et jouir d'un salaire conséquent. Le deuxième est un vétéran de Rocroi, venu réclamer une pension de guerre pour des blessures reçues pendant cette grande bataille ; mais il est débouté à son grand dam, sous prétexte que ses blessures ne lui ont pas été infligées par l'ennemi, mais par un lieutenant espagnol croyant reconnaître un Français dans ce soldat accourant depuis la première ligne dans une tenue fort élégante... Dans le village, où est organisée une bataille entre chrétiens et maures, les deux compères se mettent en tête d'échafauder qui le plan d'attaque, qui la défense, et font tant et si bien qu'ils se mettent à dos le village tout entier<sup>116</sup>. Par cette satire des soldats solliciteurs, Estebanillo détourne à peu de frais l'attention, loin des échecs subis par les troupes royales. Et, tandis que Gracián s'emportera dans le *Criticón* contre l'impéritie des capitaines loyalistes, si longs à reprendre la Catalogne – faute de la présence d'un roi pour mener ses armées<sup>117</sup> –, Estebanillo préfère ici railler des soldats anonymes et épargner leurs officiers.

Parallèlement à l'effacement des frontières et à l'évitement de fronts militaires où le rapport de forces est défavorable aux Habsbourg, le récit des voyages d'Estebanillo fait apparaître l'étendue des territoires contrôlés par la maison d'Autriche. De plus, la trajectoire même du bouffon-narrateur illustre que les territoires discontinus de la Monarchie hispanique sont bien unis dans une communauté de destin : en les reliant par des boucles successives, il semble coudre en un patchwork narratif ces fragments épars, ou rapiécer un habit d'Arlequin malmené de toutes parts.

Le relevé ponctuel des lieux traversés par Estebanillo n'a pas lui-même qu'une fonction testimoniale, visant à certifier l'authenticité du récit. Ce procédé me paraît aussi une façon de suggérer une maîtrise sur l'espace. C'est en particulier le cas lorsqu'Estebanillo remémore ses trajets en Europe centrale :

[...] tomé las prevenidas postas, y repitiendo al son de su trote “adiós, Bruselas”, pasé a Namur, Marcha y Lisel, adonde, después de romper los cristales de la Musela y fatigar el bosque de Crucenaque y desempedrar las calles de Wormes, Franquendal, Espira y Donawerta, plaza del Duque de Baviera, adonde me embarqué en el caudaloso y nombrado Danubio (cuyas rápidas corrientes bañan el

---

<sup>116</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 12, p. 295-318.

<sup>117</sup> Voir *El Criticón*, III, 10, p. 760 : « Sale una vez un Gran Capitán y bullen después cien capitanejos, con que se ha de mudar cada año de gefe [*sic*]. He aquí que para conquistar a todo Nápoles bastó el gran Gonçalo Fernández y para Portugal un duque de Alba, para la una India Fernando Cortés, y para la otra Alburquerque; y hoy para restaurar un palmo de tierra, no han sido bastantes doze cabos. Llevóse de carrera Carlos Octavo a Nápoles, y con otra vista que dio el desposeído Fernando, con cuatro naves vacías, lo volvió a cobrar. De un Santiago cogió el rey Católico a Granada, y su nieto Carlos Quinto toda la Alemania. –¡Oh, señor! –replicó Critilo–, no hay que admirar, que iban los mismos reyes en persona, no en substituto, que hay una gran diferencia de pelear el amo o el criado. Assegúroos que no hay batería de cañones reforzados como una ojeada de un rey ».

reino de Hungría y con soberbia de golfo desembocan el mar de Constantinopla), desembarquéme en Viena [...] <sup>118</sup>.

Recibidos los despachos y dineros [en Varsovia], partí en busca de la armada y, por no poder entrar por la parte de los confines de Alemania por estar tomados los pasos del enemigo, pasé por la Hungría; y habiendo llegado a la corte imperial, el señor Marqués de Castel Rodrigo me dio otro pliego de cartas para el armada; y, partiendo con toda brevedad en su alcance entré en el reino de Bohemia y, pasando por Praga, llegué a Dresden, corte del Duque de Sajonia <sup>119</sup>.

[...] salí de Lituania y, atravesando todo el reino de Rusia y pasando por el de Moscovia, llegué a una ciudad del reino de Polonia llamada Cracovia, que es adonde se coronan los reyes de aquel reino [...] <sup>120</sup>.

Si la lecture d'une carte est une invitation au voyage, la litanie des toponymes est ici propice à la rêverie ; le rédacteur semble du reste y avoir succombé dans ce dernier extrait, tant le détour par la Russie entre la Lituanie et Cracovie est improbable <sup>121</sup>. Mais la vraisemblable transcription de cartes ne permet pas seulement au lecteur de se transporter en imagination en des provinces exotiques. L'abstraction de l'espace, réduit à une enfilade de noms, neutralise la réalité d'une Europe dévastée par la guerre. Elle contribue aussi à organiser ce territoire, à donner l'impression qu'il est aux ordres du regard.

Si le masque du bouffon apatride occulte un engagement en faveur de la Monarchie hispanique, l'inscription de la *Vida y hechos* dans la lignée picaresque sert aussi, plus directement, les intérêts d'Ottavio Piccolomini. Après deux campagnes désastreuses, le Général des Armées de Flandres avait besoin de redorer son blason. Mais il avait plus à gagner d'une défense indirecte que d'une plaidoirie en règle, exercice qui aurait impliqué qu'il reconnaisse le doute planant, non sans raisons, sur ses qualités de stratège <sup>122</sup>. En plaçant la première moitié de son récit sous le signe de la marginalité picaresque, Estebanillo se fait mine de n'avoir d'autre intérêt à ménager que le sien. Par la suite, lorsqu'il devient serviteur de Piccolomini, sa liberté de parole semble préservée par son statut de bouffon. Cette fonction autorise des critiques directes auxquelles Piccolomini ne saurait s'abaisser, ainsi que des louanges passant pour incontestables. En effet, puisque le bouffon est autorisé à dire quoi que ce soit, ce qu'il épargne est censé être au-dessus de tout soupçon. Mais plus encore, la défense

---

<sup>118</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 9, p. 185

<sup>119</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 10, p. 202.

<sup>120</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 233.

<sup>121</sup> Comme l'a relevé Y. GERMAIN, 2010, p. 410, ce détour par la Russie et la Moscovie est probablement « le résultat d'une confusion, à la lecture d'une carte ou d'un récit », entre « Moscovia » et « Massovia », la Mazovie séparant la Lituanie de Cracovie. Mais cette erreur n'est pas forcément l'indice que le voyage est inventé, car elle peut être le fruit d'une négligence du rédacteur, qui aurait mal vérifié les souvenirs du bouffon historique.

<sup>122</sup> Voir J. A. CID, in : *Estebanillo*, intro., t. I, p. lvi.

de Piccolomini passe par les bouffonneries d'Estebanillo, soit qu'il détourne sur lui et ses pairs en bassesse la réprobation amusée des lecteurs, soit qu'il attire allusivement l'attention sur les torts d'autres officiers que Piccolomini.

Quand Estebanillo quitte le registre burlesque pour prononcer d'amères vérités – en s'en excusant parfois<sup>123</sup> – il reprend fréquemment les arguments avancés par Piccolomini pour expliquer ses échecs en 1644 et 1645<sup>124</sup>. Le narrateur vise en particulier la lâcheté des gouverneurs de villes et des gardiens de forteresses (les *castellanos*), qui souvent cédaient leurs places à l'ennemi dès les premiers jours d'un siège alors même qu'ils avaient les moyens de tenir des semaines entières<sup>125</sup>, ainsi que la corruption des intendants et des officiers, qui aggrave les pénuries dont souffrent les troupes<sup>126</sup>.

Mais, autant que par la critique, c'est par ses éloges qu'Estebanillo sert son maître. Dans la mesure où Estebanillo fait mine d'être impartial, et où la bassesse d'un *pícaro* pourrait entacher l'objet de ses louanges, celles de Piccolomini sont d'abord déléguées à un respectable courtisan bruxellois qui chante les mérites du « Messie de ces États », ses victoires, sa généalogie et ses liens présumés avec la maison royale d'Aragon<sup>127</sup>. Plus tard, Estebanillo prononcera ces panégyriques en son nom, notamment dans un sonnet acrostiche ou dans les strophes initiales du *romance* sans *o* qui clôt le récit<sup>128</sup>. Mais dans tous les cas, les qualités de Piccolomini sont exposées *sub specie aeternitatis*, comme si aucun des revers essuyés entre 1644 et 1646 ne pouvait altérer son prestige.

Estebanillo s'avère aussi la voix de son maître dans les éloges sélectifs qu'il prodigue à de hauts personnages de la Monarchie hispanique. Les marques d'admiration ne manquent pas envers le baron de Beck, le comte de Bucquoy ou le marquis de Grana, qui entretenaient de très bonnes relations avec Piccolomini. Les gouverneurs Francisco de Melo et Castel Rodrigo, avec lesquels le général maintenait une harmonie formelle, sont également loués. En revanche, des personnages aussi incontournables, dans les armées des Flandres, que le duc de

<sup>123</sup> Voir par exemple *Estebanillo*, t. I, chap. 3, p. 156-157 : « Salí [...] por tirar plaza de soldado en una compañía que tenía sesenta soldados efectivos para entrar la guardia, y ciento y cincuenta para el día de la muestra. Harto pudiera decir acerca desto, pero me dirán que quién me mete en esto, ni en gobernar el mundo, teniendo [*sic*] dotores la Iglesia ». Voir aussi *ibid.*, t. I, chap. 2, p. 83-84 ; t. I, chap. 5, p. 257 ; t. II, chap. 12, p. 287-288.

<sup>124</sup> Pour un résumé des revers subis par Piccolomini, voir J. A. CID, *ibid.*, intro., t. I, p. lv.

<sup>125</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 2, p. 83-84.

<sup>126</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 3, p. 156-157 ; t. I, chap. 4, p. 183 ; t. I, chap. 5, p. 219-220 ; t. I, chap. 5, p. 257 et p. 264-266 ; t. I, chap. 6, p. 303 ; t. II, chap. 9, p. 148 ; t. II, chap. 11, p. 278-279 ; etc.

<sup>127</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 7, p. 52-54 et J. A. CID, *ibid.*, intro, t. I, p. liii-liv. En réalité, Piccolomini descendait de la branche cadette de la Maison des Piccolomini-Pieri, alors que l'union avec la Maison royale d'Aragon se fit avec la branche aînée des Piccolomini-Todeschini. Même si les deux branches s'entrecroisèrent fréquemment, les liens d'Ottavio Piccolomini avec la famille royale aragonaise ne sont donc qu'indirects. Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 7, p. 54, note 184.

<sup>128</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 13, p. 375-376.

Lorraine ou le marquis de Caracena, ne sont pas mentionnés une seule fois, en raison probablement de leur hostilité envers Piccolomini<sup>129</sup>. À ces données relevées par J. A. Cid, ajoutons que les intérêts du Général des Armées des Flandres contribuent probablement à expliquer le contraste entre l'évocation flatteuse de don Luis de Haro, neveu du comte-duc d'Olivares et favori du roi depuis la disgrâce de son oncle, et celle, désavantageuse, de son rival le duc de Medina de las Torres. Gendre d'Olivares et ancien vice-roi de Naples (1637-1644), celui-ci apparaît dans le roman quand il quitte ses fonctions à Naples et repart vers l'Espagne ; Estebanillo s'embarque dans sa galère, mais le duc lui joue un mauvais tour, le faisant sauter de mains en mains comme un sac de paille – et comme Sancho dans *Don Quichotte* (II, 63)<sup>130</sup>. Malgré les douze doublons offerts ensuite à Estebanillo, cette humiliante plaisanterie semble indigne d'un Grand, dans la mesure où ceux-ci, à l'image du Cardinal-Infant, se caractérisent dans le roman par leur clémence et leur libéralité<sup>131</sup>. La cruauté gratuite de Medina de las Torres contraste justement avec la bienveillance de don Luis de Haro envers Estebanillo, à Saragosse<sup>132</sup>. Ce traitement n'est sans doute pas étranger à un rapport de force inégal entre les deux ministres : Luis de Haro était le conseiller le plus influent de Philippe IV en 1646, tandis que Medina de las Torres, quoiqu'intime du roi, se trouvait isolé. Mais peut-être Estebanillo relaie-t-il également une préférence de Piccolomini pour la politique extérieure de Luis de Haro. Car celui-ci défendait le *statu quo ante* (avec la conservation du Portugal et surtout des Flandres), alors que Medina de las Torres plaidait pour l'abandon des Pays-Bas, qu'il considérait comme le bras mort de la Monarchie, et même du Portugal, selon lui irrécupérable<sup>133</sup>. Dans la mesure où Piccolomini avait pour mission de défendre les positions espagnoles dans les Flandres, il ne souhaitait probablement pas scier la branche sur laquelle il se tenait.

Puisque nous évoquons le passage d'Estebanillo à Saragosse en mai 1645, notons que la défense de Piccolomini passe aussi, selon toute vraisemblance, par l'affabulation. Dans la mesure où il ne reste aucune trace, dans les archives, d'audience royale prétendument accordée à Estebanillo, ni de l'autorisation concédée par le monarque pour qu'il ouvre une maison de jeux à Naples, il y a fort à parier que l'épisode est purement inventé. Ainsi que l'a suggéré Y. Germain, cette fiction pourrait être « une façon bien tournée de prier [le

<sup>129</sup> Voir J. A. CID, *ibid.*, intro., t. I, p. lvi-lvii.

<sup>130</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 258.

<sup>131</sup> Sur la clémence du Cardinal-Infant envers Estebanillo, *ibid.*, t. I, chap. 5, p. 278 et t. II, chap. 7, p. 77.

<sup>132</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 13, p. 334.

<sup>133</sup> Voir R. A. STRADLING, 1994, chapitre VII : « A Spanish Statesman of Appeasement: Medina de las Torres and Spanish Policy (1639-1670) ».



monarque] de n’être pas moins indulgent [envers Piccolomini], qui l’a tout de même servi autrement que ne l’a fait le bouffon du livre »<sup>134</sup>. Du reste, faire venir à Saragosse Estebanillo, en quête de son maître, en mai 1645, alors que ce dernier avait quitté l’Espagne depuis un an, peut avoir d’autres explications que la biographie du Stefanillo réel, dont on ignore presque tout. Malgré la lenteur des communications au XVII<sup>e</sup> siècle, on peut imaginer que l’arrivée de Piccolomini dans les Flandres en mai 1644 fut connue dès ce même été dans les cours italiennes où s’attarde le bouffon<sup>135</sup>. S’il avait réellement voulu rejoindre son maître au plus vite, il ne serait donc pas repassé par l’Espagne. Par conséquent, de deux choses l’une : soit le Stefanillo historique ne voyagea pas à Saragosse en 1645, soit il s’y rendit pour un autre motif ; dans les deux cas, il est donc douteux qu’il n’apprenne qu’à Saragosse, la mort dans l’âme, que « [son] maître le Duc d’Amalfi, après avoir reçu mille honneurs et mille grâces de sa Majesté Royale », et force présents des Grands d’Espagne, « s’était embarqué pour les Flandres pour gouverner les armes »<sup>136</sup>. Selon moi, présenter la recherche de Piccolomini comme le mobile de ce voyage est surtout l’occasion de rappeler que, deux ans à peine avant la publication du récit, le roi avait concédé les plus grands honneurs à Piccolomini, et que les déceptions survenues depuis lors ne sauraient faire oublier la confiance du monarque envers le stratège italien.

De façon similaire, puisqu’aucune preuve documentaire n’a jusqu’ici été trouvée pour attester qu’Estebanillo ait été le bouffon du Cardinal-Infant, on peut également se demander si cet état de service n’est pas inventé. Estebanillo prend soin d’indiquer qu’il n’appartenait pas à la maison de Ferdinand d’Autriche<sup>137</sup>. J. A. Cid avance aussi le fait que les domestiques non assermentés (*no jurados*) aient été renvoyés à la mort du Cardinal-Infant, pour expliquer que le nom d’Estebanillo n’apparaisse pas dans la liste de ceux – près de cinquante – auxquels on chercha un nouveau placement ou que l’on aida à regagner leur pays d’origine<sup>138</sup>. On pourrait risquer une autre hypothèse : si Stefanillo n’apparaît pas dans cette liste, c’est qu’il n’a pas servi le frère de Philippe IV, ou de façon moins étroite qu’il ne le prétend. Quoi qu’il en soit, le lien établi par Estebanillo entre le Cardinal-Infant et Piccolomini tend à présenter celui-ci

<sup>134</sup> Voir Y. GERMAIN, 2010, p. 409-410.

<sup>135</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 11, p. 258-288. Quand Estebanillo s’embarque avec le duc de Medina de las Torres, en mai 1644, Piccolomini vient tout juste de quitter l’Espagne. Mais le bouffon, après avoir débarqué à Livourne, regagne Rome et Naples, et y passe plusieurs mois.

<sup>136</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 12, p. 291.

<sup>137</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 8, p. 114 : « [...] mi oficio no era jurado [...] ».

<sup>138</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, note 108 p. 180.

comme le successeur du prince<sup>139</sup> : héritant d'Estebanillo à la mort de Ferdinand d'Autriche, Piccolomini est aussi le continuateur des entreprises militaires de cet illustre Gouverneur Général des Pays-Bas espagnols.

En tout état de cause, plus encore que par ses critiques ouvertes et par ses éloges hyperboliques, Estebanillo sert la cause de son maître lorsqu'il se représente en soldat couard. Plus qu'un simple messenger, le bouffon devient alors l'antithèse du héros militaire ; condensé de vices partagés par la troupe, il attire sur ses pairs la responsabilité des défaites, dédouanant les officiers mal secondés. Parallèlement, tout en évitant des attaques directes, l'allusion à certaines défaites vient rappeler que Piccolomini n'est pas le seul à avoir subi des échecs, et que lui-même est victime de la situation critique léguée par ses prédécesseurs. Ainsi, les facéties d'Estebanillo, dans son récit de la bataille des Dunes, n'ont pas pour seule fonction de dédramatiser l'événement et de faire diversion. Lisons plutôt :

Marchó [...] su Alteza [el Cardenal Infante] la vuelta de Dunquerque, por estar aguardando la armada que venía a cargo de don Antonio de Oquendo y de don Andrés de Castro. Determinéme de irle acompañando [...]. Llegamos a aquella pequeña villa que, por ser grande en valor, es terror de las flotas holandesas y opresión de las demás armadas enemigas; cuyos invencibles bajeles, siendo ruina y destrucción de las flotas holandesas, son los que abastan y enriquecen estos Países. Llegó la referida armada *con más grandeza que gobierno y con más velocidad que ventura; salióla a recibir la holandesa con menos fuerzas y mejor disposición*. Y al tiempo que se empezaron a pelotear, no agradándome aquel juego de raqueta [...], dejando a su Alteza Serenísima en campaña me fui a la villa y me entré en una cantina adonde se vendía cerveza [...], y pidiendo cerveza, cosa que jamás había probado, por que me dejasen estar en ella, estuve bebiendo toda una tarde potes de purga por no recibir récipes de píldoras holandesas; y con tener las tripas encharcadas como rana no tuve ánimo para salir hasta tanto que cesó el ruido de la refriega y me averaron [*i.e.*, «me aseguraron»] haber dado fin la disputa de las dos armadas<sup>140</sup>.

Jusqu'à un certain point, le changement de genre pictural, le glissement d'une marine à une scène de taverne, réduit l'ampleur de cette « dispute » qui, en réalité, avait porté une terrible atteinte à la flotte espagnole et accentué l'isolement des Pays-Bas, puisqu'il devint dès lors

---

<sup>139</sup> Voir en particulier *Estebanillo*, t. II, chap. 9, p. 186-187. Après la mort du Cardinal-Infant, Estebanillo retourne auprès de Piccolomini, à Vienne : « [...] echándome a sus pies le pedí perdón de haber dejado tres años su servicio, dándole por disculpa el haber quedado enfermo a su partida y el haber entrado a servir a un biznieto de Carlos Quinto, hijo de un Rey de España y hermano del mayor Monarca del orbe. Hízome levantar y cubrir, y díjome que se hallaba indigno de recibir [*sic*] en su servicio a quien había tenido por dueño un tan gran príncipe ». La scène est cocasse, mais peut-être pas innocente. Si le simple fait de servir le Cardinal-Infant donne lieu à l'anoblissement (fictif) d'Estebanillo, on peut supposer que, par capillarité, le prestige du prince atteint ensuite Piccolomini par l'intermédiaire du bouffon.

<sup>140</sup> *Estebanillo*, t. II, chap. 8, p. 109-110 (je souligne).

très difficile d’y acheminer troupes et vivres depuis l’Espagne<sup>141</sup>. Mais si, dans ce tableau, la scène d’intérieur occupe le premier plan, une lucarne ouvrant sur l’horizon laisse deviner le déroulement de la bataille. Or, au milieu de ses *burlas*, Estebanillo note très sérieusement que la flotte espagnole était plus puissante et plus rapide que celle des Hollandais, et que sa débâcle n’est pas seulement due à la fortune mais à l’impéritie du commandement. En accablant à demi-mots l’amiral Oquendo qui avait eu le bon goût de reconnaître sa faute en mourant de douleur peu après la bataille, Estebanillo fait le lit de Piccolomini qui pouvait imputer ses échecs militaires au manque de ressources qui lui étaient allouées.

Plus loin, lorsqu’il se réfère à la défaite de Leipzig (le 2 novembre 1642), sans s’approcher du champ de bataille rendu opportunément invisible par la fumée des canons et la poussière des chevaux, Estebanillo commence par faire apparaître un bataillon d’impériaux imputant leur déroute à la défection de la cavalerie, sur le flanc gauche de leur armée<sup>142</sup>. Aussi précieux qu’invérifiable, ce témoignage a pour fonction de rappeler que Piccolomini n’était en rien responsable de ce fiasco, quoi qu’on en dît à Vienne où il était mal vu<sup>143</sup>. En effet, le général italien commandait l’aile droite ; c’est contre son avis que l’archiduc Léopold-Guillaume avait engagé une bataille ouverte contre les Suédois ; et, comme le reconnut l’archiduc en un rapport disculpant Piccolomini, c’est bien à l’aile gauche de l’armée impériale que revenait le poids de cette défaite. Après cette mise au point, le courrier Estebanillo s’écarte des hostilités et s’improvise général, en contrepoint implicite à l’héroïsme de Piccolomini. Il regroupe sous son commandement plus de deux mille fuyards, de sorte qu’il aurait pu se vanter d’avoir reformé la cavalerie dispersée de l’aile gauche. Mais plutôt que de retourner au combat, ses forces saccagent sans pitié le camp des vivandiers :

[...] habiéndonos juntado a todos a consejo de guerra para darles un Santiago, y no de azabache, me enviaron a que sirviese de espía de los pobres demonios para reconocer la cantidad que había y si estaba alerta. Volví al cabo de un cuarto de hora, y, disminuyendo el campo contrario y animando el mío a la empresa, cerró con tal valor que si aquella mañana perdió una batalla en campaña, aquella noche ganó otra en poblado con harto menos peligro y con mucho más provecho. En efeto, entraron los amigos a saco. Era un confuso labirinto [*sic*] oír en el peso de

<sup>141</sup> Voir J. A. ZAMORA QUEIPO DE LLANO, 1975, chap. VII et VIII, p. 437-464. Selon cet historien, 32 navires sur 47 furent perdus, et entre 9000 et 10000 hommes périrent pendant la bataille. Après la défaite de Guétary et la mort de l’amiral Ibarra en 1640, la bataille des Dunes provoqua une « liquidation totale et soudaine des amiraux dans la Marine de guerre espagnole, en l’espace de deux ans ». Et « les pertes d’officiers n’étaient pas moindres » (*ibid.*, p. 456-457, je traduis). En plus des conséquences déjà évoquées pour les Flandres, cette défaite eut pour effet d’empêcher l’établissement d’un blocus autour du Portugal quand il se souleva en 1640.

<sup>142</sup> *Estebanillo*, t. II, chap. 10, p. 204 : « llegó a mí un batallón de los nuestros diciendo que perdíamos la batalla por falta de la caballería del cuerno izquierdo [*sic*] ».

<sup>143</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 10, note 18 p. 204-205.

la oscuridad los gritos de los derrotados vivanderos, los llantos de sus angustiadas mujeres y los clamores de sus tiernas criaturas, los golpes de los descerrajados baúles, las embestidas a los sacos del pan, los asaltos a las botas de vino y el «¡cierra, cierra!» a las arcas de ropa, sin usar ninguna piedad, porque, como tienen a los vivanderos en opinión que los roban y que se llevan todo el dinero de la armada, se habían revestido de Nerones<sup>144</sup>.

Aussi burlesque que cruelle, cette parodie de la bataille déplace l'accent depuis les torts des chefs militaires vers celles des subalternes et des auxiliaires militaires : les messagers et espions, qui altèrent la vérité dans l'espoir d'un profit personnel ; les soldats anonymes, plus prompts à piller des civils qu'à combattre les armées adverses ; et les vivandiers eux-mêmes, qui s'ingénient à voler les armées ou à s'enrichir sans scrupules, comme en attestent les douteuses manœuvres d'Estebanillo quand il exerce cette fonction, au sixième chapitre. Coupable impénitent, Estebanillo n'entraîne dans sa chute que d'anonymes subordonnés ; il épargne généralement les membres du monde sublime de l'aristocratie militaire. Et s'il charge à l'occasion feu Oquendo ou rappelle que le Cardinal-Infant lui-même, de glorieuse mémoire, avait été battu à Arras, le bouffon-narrateur ne le fait que dans l'intérêt d'Ottavio Piccolomini.

### *Conclusion*

De tous les *pícaros*, Estebanillo semble donc être celui qui s'apparente le plus au *gracioso* du théâtre : ivrogne, lâche, toujours intéressé, mais loyal à ses maîtres<sup>145</sup>. La marginalité du narrateur semble feinte, les aventures picaresques de sa jeunesse, puis ses bouffonneries, servant à donner le change sur son engagement réel au service de Piccolomini et de l'Espagne de Philippe IV.

Malgré sa neutralité affichée, l'adhésion d'Estebanillo à la cause des Habsbourg ne fait en effet aucun doute. Dans la carte romanesque qu'il dresse de l'Europe, Estebanillo laisse largement en blanc les zones protestantes et assombrit la France, tandis qu'il tourne le dos aux Indes et rejette la Grèce ottomane dans une altérité semi-barbare. Son Europe est catholique, autrichienne, et sa trajectoire vitale rend sensible une communauté de destin entre l'Espagne, l'Italie espagnole, les États libres des Flandres, l'Empire et la République des deux Nations (unissant Lituanie et Pologne). La continentalisation de l'espace romanesque, dans la seconde moitié du récit, tranche ainsi avec la double orientation atlantique et méditerranéenne du *Persiles*. Dans la continuité de deux romans grecs post-cervantins, *Los amantes Angelia y Lucenrique* (anonyme, 1623-1625) et *Eustorgio y Clorilene : historia moscovica* (1629),

---

<sup>144</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 10, p. 205-207.

<sup>145</sup> Voir J. A. MARAVALL, 1990, cité par Y. GERMAIN, 2010, p. 413.

d'Enrique Suárez de Mendoza y Figueroa, l'*Estebanillo* ouvre ainsi l'imaginaire narratif sur l'horizon oriental de l'Europe, alors au cœur de la vie internationale.

Néanmoins, l'inégale distribution des éloges de villes indique que l'Empire n'est pas le centre de gravité de l'Europe d'*Estebanillo*, comme elle l'était sur les cartes allégoriques des Allemands Münster, Bunting ou Quadt. Car Vienne, Prague, Varsovie ou Cracovie sont à peine louées par le narrateur, qui célèbre surtout les territoires de la Monarchie hispanique. On peut y voir le signe que la *Vida y hechos* fut écrite à l'instigation d'un Piccolomini en disgrâce à la cour impériale<sup>146</sup> ; on peut aussi imaginer que Gabriel de la Vega, chroniqueur des campagnes des Flandres, était informé du peu d'entrain de Vienne à soutenir Bruxelles face à la France et aux rebelles hollandais<sup>147</sup>.

En tout état de cause, la répartition des *laudes urbium* pointe vers une perspective décentrée de la Monarchie hispanique. À la différence de Saavedra Fajardo ou Medina de las Torres, pour qui la discontinuité géographique de la Monarchie hispanique était la clé de sa faiblesse, *Estebanillo* célèbre l'étendue des possessions espagnoles, et relie cet ensemble composite par sa trajectoire personnelle<sup>148</sup>. Il ne regarde pas les Pays-Bas comme « une plaie ouverte dans le corps difforme de la Monarchie »<sup>149</sup>, mais comme son bouclier et comme un lien vital entre les deux branches de la maison d'Autriche. Loin de plaider pour une monarchie triangulaire, resserrée sur l'Espagne, l'Italie et l'Afrique, comme Saavedra Fajardo, il fait de Bruxelles son centre et relègue Madrid, récemment promue « cour des cours » hispaniques, au second plan dans son Europe des capitales<sup>150</sup>.

Et puisque *Estebanillo* lui-même se décrit nageant à Bruxelles comme le folklorique *peje Nicolao* dans la Méditerranée<sup>151</sup>, je suis tenté de confronter son récit à l'anonyme

---

<sup>146</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 10, note 18 p. 204-205.

<sup>147</sup> Le comte de Peñaranda, plénipotentiaire de Philippe IV à Münster pendant les Congrès de Westphalie, déplore plusieurs fois dans sa correspondance l'absence d'aide accordée par l'Empire à la Monarchie hispanique. Voir par exemple une lettre adressée au roi en février 1648 : « [...] por experiencia de muchos años continuos veo que V. M. no saca nada de la amistad del Señor Emperador y del Imperio ». Ou encore « [...] creo que si la suma se aplicase a intento de comprar tropas y de hacer levas, se sacaría mucha más utilidad de la que sacamos hoy proejando contra todo el mundo para procurar que el Señor Emperador no declare de palabra que no nos querrá ayudar, siendo notorio y evidente que no nos ayuda." (De Peñaranda au roi, Münster, le 9 mars 48). Voir *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de España (CODOIN)*, vol. 84, p. 151 et p. 161.

<sup>148</sup> R. VALLADARES, 1998, rappelle que l'abandon des Pays-Bas espagnols fut fréquemment envisagé entre 1531 et 1691, date de leur cession à l'Empire. Les voix de Saavedra Fajardo et de Medina de las Torres n'étaient donc pas si isolées à cet égard.

<sup>149</sup> L'expression est tirée de J. M. JOVER ZAMORA, 1949, chap. 10, p. 512-524. L'historien y commente la *Respuesta al manifiesto de Francia* (1635) de Saavedra Fajardo et la 83<sup>e</sup> de ses *Empresas políticas*.

<sup>150</sup> Sur l'essor d'une Europe des capitales au XVII<sup>e</sup> siècle, et sur la compétition s'établissant entre ces villes, sur les plans monumental, urbanistique et culturel notamment, voir le beau livre de G. C. ARGAN, 1964.

<sup>151</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 9, p. 152 : « En la bonanza de este mar me deleitaba, en el golfo desta grandeza me divertía, la dulzura de sus Anfiones me entretenía, y últimamente yo era el peje Nicolao de aqueste Mediterráneo; porque en sacándome deste centro pasaba desmayos de celos y parasismos de temores [...] ».

*Segunda parte de Lazarillo de Tormès*, publiée à Tolède en 1555. Si, selon Marcel Bataillon, la métamorphose de Lazare en roi des thons et ses exploits purent avoir pour fonction de railler les excès bellicistes de l'Espagne impériale en Méditerranée, l'hybridation entre la tradition des métamorphoses d'Apulée et la forme narrative inaugurée par le premier *Lazarillo* avait alors une fonction essentiellement satirique. Dans l'*Estebanillo*, au contraire, l'inscription dans la lignée picaresque et son hybridation avec – entre autres genres – la lignée des chroniques de bouffons n'implique pas une dénonciation de l'engagement militaire espagnol en Europe. En exhibant sa bassesse et celle d'autres subalternes et auxiliaires militaires, il remplit la fonction traditionnelle de faire-valoir de Piccolomini et de l'aristocratie militaire. En feignant une totale indifférence aux enjeux politiques et religieux des guerres de son temps, il donne un semblant d'objectivité à la supériorité de la cause habsbourgeoise ; et sa verve burlesque ne fait que ressortir la ferveur solennelle avec laquelle il annonce la restauration prochaine du pouvoir espagnol et la confusion de ses émules.

L'inscription de la *Vida y hechos* dans la tradition d'un genre à succès paraît donc s'être opérée au prix d'un renoncement à la veine critique des premiers romans picaresques – en particulier les *Lazarillo* anonymes de 1552 et de 1555, le *Guzmán de Alfarache* (1599 et 1604), la *Segunda parte de la vida de Lazarillo de Tormes...* (1620) de Juan de Luna et le *Buscón* (1626) de Quevedo, qui retourna la forme picaresque contre ses prédécesseurs en dénonçant l'aspiration des marginaux et des minorités religieuses à l'ascension sociale. On évitera néanmoins de conclure hâtivement au délitement du genre picaresque. Car, Yves Germain l'a notamment noté, « une part de l'esprit de réalisme désabusé que le genre avait apporté persiste ici », quand il évoque les batailles de la guerre de Trente Ans.

## CHAPITRE VIII – LES MISERES DE LA GUERRE ET LA REACTIVATION DU GENRE PICARESQUE

---

Tandis que les cinq premiers chapitres de l'*Estebanillo*, situés en Europe méridionale, sont une compilation d'aventures typiquement picaresques, le passage d'Estebanillo par les champs de bataille allemands infléchit nettement sa trajectoire : c'est après la bataille de Nördlingen où, soldat-cuisinier<sup>1</sup>, il fait l'éclatante démonstration de sa lâcheté, qu'il entre au service de Piccolomini puis du Cardinal-Infant. Ses va-et-vient ultérieurs entre les cours de Bruxelles, de Vienne et Varsovie en qualité de bouffon-messager servent surtout de fil conducteur à la célébration de l'Europe autrichienne. Si l'on estime que la marginalité et l'absence d'attaches durables sont des traits définitoires du *pícaro*, on pourrait juger que l'expansion spatiale de la picaresque s'accompagne ici d'un dévoiement du genre : en endossant la livrée de bouffon, Estebanillo abdiquerait sa liberté et intégrerait l'ordre établi.

Cependant, plus que les aventures juvéniles d'Estebanillo, réelles ou inventées, qui ne font que revisiter des lieux communs de la picaresque, la représentation de la guerre de Trente Ans donne sens et vigueur à cette filiation générique. Car, tout en célébrant les *tercios* espagnols et de quelques officiers supérieurs, Estebanillo met à distance l'héroïsme et l'honneur, renouant avec le ton démystificateur des premiers *pícaros* littéraires. Face à ce discours ambivalent, les critiques oscillent entre deux positions : après Idalia Cordero de Bobonis et Juan Goytisolo, beaucoup ont vu dans l'*Estebanillo* une satire antimilitariste et un déni de légitimité adressé à la noblesse d'épée<sup>2</sup> ; plus isolés, Jesús Antonio Cid et Yves Germain considèrent au contraire que l'indignité du bouffon, étranger au monde militaire, vise à rehausser la valeur des officiers supérieurs, premiers destinataires du texte<sup>3</sup>. Pour en juger, je confronterai le roman à d'autres représentations de la guerre de Trente Ans. Puis j'envisagerai s'il convient d'alléguer les poèmes héroïques de Gabriel de la Vega pour en conclure que la distanciation romanesque des valeurs martiales n'est qu'une bouffonnerie

---

<sup>1</sup> Lorsqu'il s'engage sur le chemin espagnol en direction des Flandres, Estebanillo a repris la fonction de cuisinier des armées qu'il a déjà occupée en Méditerranée, puis à Lisbonne – et qui contribue à unifier sa trajectoire. Passant pour le meilleur cuisinier de l'armée (ce qui laisse imaginer le talent et la probité des autres), il passe au service du capitaine de cavalerie don Pedro de Ulloa. De la sorte, Estebanillo occupe une fonction hybride, entre soldat et marmiteur. Sur cette hybridité et le parti qu'en tire le narrateur, voir Y. GERMAIN, 2007.

<sup>2</sup> Voir notamment I. CORDERO DE BOBONIS, 1965 et 1995 ; J. GOYTISOLO, 1966 ; N. SPADACCINI, 1977 ; R. AYERBE-CHAUX, 1979 ; P. FATTORI SANDOVAL, 1981, R. VAN HOOGBRATEN, 1987.

<sup>3</sup> Voir J. A. CID, 1988 et 1990, t. I, p. xix-xxvi ; et Y. GERMAIN, 2007 et 2010.

sans conséquence. Enfin je tiendrai compte de la situation d'énonciation de l'*Estebanillo* afin d'examiner si l'alternance entre *burlas* antihéroïques et *veras* patriotiques y résulte de l'imparfaite fusion des voix de Gabriel de la Vega et du bouffon Stefanillo, comme Cid le suggère<sup>4</sup>, ou si ce discours ambigu renvoie à un point de vue cohérent d'un narrateur qui s'adresse à des publics hétérogènes.

### **A – Entre enthousiasme épique et démystification : une image ambivalente de la guerre**

Pour dégager l'originalité de cette vision romanesque de la guerre, étudier le récit de la bataille de Nördlingen s'impose : texte d'anthologie au centre de l'*Estebanillo*, cet épisode peut de plus être comparé à d'autres représentations de cette victoire habsbourgeoise.

Rappelons que cette première bataille de Nördlingen, qui eut lieu les 5 et 6 septembre 1634, constitue l'un des tournants de la guerre de Trente Ans. Après la bataille de Lützen en 1632, victoire suédoise endeuillée par la mort du Gustave-Adolphe, et après l'assassinat de Wallenstein en 1633, qui clarifia la hiérarchie au sein des armées impériales, celles-ci reprirent l'initiative en 1634. Elles s'emparèrent de Ratisbonne puis mirent le siège devant Nördlingen, petite cité de Saxe. Menés par Bernard de Saxe-Weimar ainsi que par les généraux Horn et Baner, les troupes suédoises et saxonnes tentèrent de secourir la ville et, malgré leur infériorité numérique, engagèrent une bataille ouverte. Le premier jour, elles emportèrent plusieurs positions tenues par des Allemands, dont un petit bois d'importance stratégique ; mais le lendemain, leurs assauts successifs se heurtèrent à des *tercios* espagnols inflexibles ; finalement, la contre-attaque des Impériaux provoqua la débâcle des Suédois, pourtant réputés pour leur discipline. L'armée menée par Ferdinand III, roi de Hongrie et le Cardinal-Infant Ferdinand, frère de Philippe IV, infligea ainsi aux Suédois leur premier revers sérieux depuis 1631 et leur débarquement en Poméranie. Cette victoire, qui fut attribuée au mérite du Cardinal-Infant et à ses régiments, apparut dans un premier temps comme une « impressionnante réaffirmation du pouvoir hispanique, à une époque où beaucoup commençaient déjà à se demander s'il ne subissait pas une éclipse »<sup>5</sup> : les forces catholiques reprirent le contrôle sur l'Allemagne du sud, l'alliance d'Heilbronn (1633) entre les Suédois et leurs alliés allemands fut bientôt dissoute, et un traité de paix fut signé à Prague en 1635. Quoique partielle, cette paix laissait espérer aux Espagnols qu'ils pourraient se désengager de

---

<sup>4</sup> Voir J. A. CID, 1990, t. I, introd., p. xxii-xxiii.

<sup>5</sup> Voir J. H. ELLIOTT, 1991, p. 472-474, également cité par V. RONCERO LOPEZ, 1996, p. 419 (je traduis).



l'Allemagne et obtenir une aide de l'Empire contre les Provinces-Unies et la France, que l'affaiblissement de ses alliés pousserait inévitablement à entrer en guerre.

En réalité, la victoire de Nördlingen n'eut pas les effets escomptés par Madrid : si, comme prévu, elle précipita l'entrée en guerre de la France (en mai 1635), elle ne suffit pas en revanche à stabiliser l'Allemagne, où les combats reprirent bientôt ; la deuxième bataille de Nördlingen ou d'Alerheim, chèrement gagnée par les Français contre les Bavares et les Impériaux en 1645 (soit un an avant la publication de *Estebanillo*), symbolise ainsi les limites du succès de 1634. Et puisque la priorité de Vienne demeura l'obtention d'une position militaire avantageuse pour négocier une paix honorable (signée en Westphalie en 1648), Madrid ne reçut pas le soutien réclamé contre les Provinces-Unies et la France.

Si la bataille de Nördlingen ne constitua donc pas un triomphe définitif pour les Habsbourg, elle n'en fut pas moins célébrée dans la Monarchie hispanique. La cour n'organisa pas à Madrid de grandes festivités, mais le roi y assista à un *Te Deum* et des cérémonies religieuses saluèrent l'événement en plusieurs villes d'Espagne, notamment à Séville<sup>6</sup>. Le Comte-Duc d'Olivares désigna Nördlingen comme « la plus grande victoire que l'on ait vue en ces âges »<sup>7</sup> et ce jugement n'était pas isolé, si l'on en croit la conclusion d'une relation anonyme :

Pero volviendo a la victoria, [...] fue reconocida por la mayor que vio este siglo, y dada del cielo en ocasión de ha de turbar y confundir las máquinas de nuestros émulos, mostrando al mundo que ha querido, por mano del Rey nuestro señor, reparar el imperio perseguido de la impiedad de los herejes, y a la afligida Cristiandad casi en el último peligro<sup>8</sup>.

Outre cette dernière, de multiples *relaciones de sucesos* diffusèrent la nouvelle<sup>9</sup>. Certaines témoignent brièvement de l'expérience individuelle et partielle de tel combattant<sup>10</sup> ; d'autres offrent une vision panoramique et circonstanciée de la bataille. Cette focalisation extra-diégétique et quasi-omnisciente est celle adoptée dans la plus complète de ces relations,

---

<sup>6</sup> Voir E. RULL et J. C. de TORRES, 1981, p. 89.

<sup>7</sup> Voir J. H. ELLIOTT, 1991, p. 472 (« la mayor victoria que se ha visto en estos tiempos »).

<sup>8</sup> Voir la Sangrienta batalla de Nördlingen, y rompimiento del ejército de Gustavo de Orns, Xeimar y Cratz, por el Católico y Cesáreo, en seis de setiembre de este año de 1634, publiée en 1634 ou 1635, sans lieu d'édition (citée par V. RONCERO LÓPEZ, 1997, p. 136-142). Cette lettre-relación fut probablement écrite par un membre de l'entourage du Cardinal-Infant ou du roi de Hongrie, et relate les principaux moments de la bataille selon le point de vue d'un soldat du camp vainqueur.

<sup>9</sup> Certaines de ces relations ont été recensées ou même numérisées dans le *Catálogo y Biblioteca Digital de Relaciones de Sucesos*, projet du *Grupo de Investigación sobre Relaciones de Sucesos (S.XVI-XVIII)* hébergé par l'université de la Corogne (<http://rosalia.dc.fi.udc.es>). Six *relaciones* et lettres ont par ailleurs été publiées par A. CANOVAS DEL CASTILLO, 1888, t. II, p. 419-443, en appendices à son étude de la bataille (*ibid.*, p. 73-87).

<sup>10</sup> C'est le cas de la *Relación de los que ha sucedido en persona al sargento mayor Francisco de Escobar*, signée à Bruxelles le 10 janvier 1635 (et publiée par A. CÁNNOVAS DEL CASTILLO, 1888, t. II, p. 421-424).

celle du chroniqueur Diego Aedo y Gallart dans son très officiel *Viaje del Infante Cardenal don Fernando de Austria*, publiée à Anvers en 1635 par l'éditeur Jean Cnobbaert, dont la veuve publiera notre *Estebanillo*<sup>11</sup>. Malgré la diversité de leur format et de leur perspective, ces relations ont certains traits communs. Comme c'est l'usage dans ces publications, leur contenu est avant tout factuel : elles exposent les positions stratégiques (telle colline et tel bois dont se souviendra *Estebanillo*), la répartition des troupes, les tactiques adoptées, les manœuvres et les assauts réalisés, la déroute finale des Suédois et le bilan matériel et humain des combats. Mais dès qu'ils s'étendent quelque peu, ces rapports se lestent d'une charge idéologique et pathétique ne variant que par son intensité. Aedo y Gallart insiste ainsi sur la portée cruciale de la bataille et sur la dimension providentielle de la victoire habsbourgeoise<sup>12</sup>. Non content de louer en personne l'héroïsme des troupes espagnoles et italiennes, il en confie le soin au rival Horn, qui est fait prisonnier<sup>13</sup>. Et il insiste en particulier sur l'attitude exemplaire de Ferdinand d'Autriche :

[...] una bala de artillería mató pegado a su Alteza al Coronel Ayaso, y luego hirió a don Pedro Girón en el muslo sin que su Alteza se le mudase el semblante, antes con cara algo risueña dio la mano a Girón porque no cayese del caballo, mirando tanto estrago, horror y sangre tan en sí, y con tan sosegado e igual rostro, como si estuviera mirando su cuidado una muy gustosa comedia; y por más que le porfiaron que se retirarse, jamás lo quiso hacer, andando a todas partes, sin estar armado, lloviendo balazos [...] <sup>14</sup>.

Cette impassibilité est l'exact opposé de la réaction d'*Estebanillo* face à la même comédie. Soucieux de sa personne et attaché au monde, le bouffon fuit le danger et détourne le regard ; en vrai héros baroque, le Cardinal-Infant joue d'autant mieux son rôle au cœur de la mêlée

<sup>11</sup> Voir D. de AEDO Y GALLART, *Viaje del Infante Cardenal don Fernando de Austria desde 12 de abril 1632 que salió de Madrid... hasta 4 de Noviembre de 1634 que entró en la de Bruselas*, Anvers, Jean Cnobbaert, 1635. Le texte d'Aedo y Gallart est accessible en ligne ; il a par ailleurs été publié par E. RULL et J. C. de TORRES, 1981, p. 148-179, en annexe à leur édition du *Primer Blasón de Austria* ; il est de plus réimprimé depuis 2009 par la maison d'édition Kessinger Publishing.

<sup>12</sup> Voir D. de AEDO Y GALLART, *Viaje del Infante Cardenal don Fernando de Austria...* in : E. RULL et J. C. de TORRES, 1981, p. 164 (« Resolvió su Alteza que se ocupasase un bosquecillo pegado a dicha colina, que le servía de falda, antes que el enemigo se apoderase dél; éste es el puesto donde se disputó el Imperio, y aun la Cristiandad toda ») et p. 170 (« Aún no había amanecido bien, miércoles seis de septiembre día de San Víctor, y víspera de la víspera de nuestra Señora, gloriosísima para siempre para España y la Agustísima Casa de Austria, y en que Dios mostró bien el cuidado que tiene de acudir a su pueblo en los mayores aprietos con la mano de su misericordia, y a los dos Fernandos, que mereciendo el título de Católicos, venían en tan tierna edad a defender su causa, cuando se vio distintamente al enemigo [...] »).

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 176 : « Dijo Horren después de preso que jamás en ninguna de tantas como se había hallado, había visto pelear tan valiente y tiesamente como los Españoles e Italianos, y que no se espantaba que el Rey de tantas valerosas naciones hubiese plantado los trofeos de su grandeza en tantos, y tan dilatados Reinos y Provincias ».

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 170.

qu'il ne voit en le monde qu'un théâtre. Selon Aedo y Gallart, ces débuts prometteurs sur les champs de bataille présagent de triomphes qui lui feront égaler ses aïeux et César :

De este principio de la virtud, valor y prudencia de su Alteza pueden esperar muchos otros gloriosos e iguales sucesos, y que llenará el mundo de tantas hazañas, como los famosos Fernandos sus antecesores. Y en esta ocasión se puede decir por él, lo que de Julio César: « Veni, vidi, vici ». Pues llegó sábado dos de septiembre, a tres, y cuatro vio, y a cinco y seis venció<sup>15</sup>.

Et si certaines relations mentionnent la dureté des combats, avec son lot d'amputations et d'égorgements, aucune ne présente la guerre comme une réalité dégradante, scandaleuse ou absurde. Au contraire, Aedo y Gallart admire la beauté des armées en ordre de bataille :

Era cosa muy de ver tan grande campaña, tan cubierta de tantas, bravas, bizarras y gruesas tropas de caballería, con tan agradable, y belicoso son de trompetas, y atabales, que los unos no se oían a los otros [...] <sup>16</sup>.

De façon générale, c'est donc une vision sublimée de la guerre qu'offrent les *relaciones*. Mais la peinture et la littérature ne sont pas de reste à cet égard. Dès l'entrée du frère de Philippe IV à Bruxelles et sa prise de fonction en tant que gouverneur des Pays-Bas méridionaux, Rubens composa le célèbre portrait équestre du *Cardinal-Infant Ferdinand d'Autriche à la bataille de Nördlingen*, adapté d'Aedo, où la sereine majesté du prince contraste avec l'agitation de la monture, et où la Vengeance Divine brandit contre ses ennemis une fulgurante aigle habsbourgeoise.

**Image 7 : Pierre Paul Rubens, *Le Cardinal-Infant Ferdinand d'Autriche à la bataille de Nördlingen*, 1634-1635, Madrid, Museo del Prado.**



Dans ces mêmes années 1634-1635, et toujours à partir du texte d'Aedo y Gallart, Rubens peignit également la *Rencontre du roi Ferdinand de Hongrie et de l'Infant-cardinal Ferdinand d'Autriche*. Dans ce tableau allégorique, réalisé pour l'entrée triomphale du

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 160.

Cardinal-Infant à Anvers, les « deux Ferdinand » sont représentés au moment de leur rencontre, couronnés par des aigles portant des foudres et des couronnes de laurier. À l'horizon, Rubens représente déjà la bataille, qui commencera trois jours après. Au premier plan, appuyé sur une jarre versant du sang, le dieu Danube désigne le Cardinal-Infant à une nymphe et à la Germanie en deuil, inclinée sur un bouclier aux armes impériales : la rencontre des deux Ferdinand annonce la fin de leurs souffrances<sup>17</sup>.

**Image 8 : Pierre-Paul Rubens, *La Rencontre du roi Ferdinand de Hongrie avec le Cardinal-Infant avant la bataille de Nördlingen*, Vienne, Kunsthistorisches Museum.**



En Espagne, le théâtre se fit aussi écho de la victoire des armes catholiques à Nördlingen : elle est le cadre principal d'un *auto* attribué à Calderón<sup>18</sup> et de deux *comedias* de Coello et Castillo Solórzano, tandis qu'une longue tirade relate la bataille dans *Los empeños del mentir* (1635) d'Hurtado de Mendoza<sup>19</sup>. *El primer blasón de Austria*, un *auto* attribué à Calderón, fut très probablement écrit dans les derniers mois de 1634 ou les premiers de 1635, pour un public courtisan réuni dans la cathédrale de Tolède, à l'instigation du Cardinal-Infant, archevêque de l'église primatiale d'Espagne depuis 1618. Contrairement aux *autos* proprement sacramentels, le *Primer Blasón* ne s'achève pas par une apothéose eucharistique ; mais le Saint Sacrement constitue le substrat thématique fondamental de la pièce : c'est parce

<sup>17</sup> Jusqu'ici, cette lecture du tableau est celle proposée par K. SCHÜTZ in : A. BALIS *et alii*, 1987, p. 168.

<sup>18</sup> On doit à E. RULL et J. C. de TORRES, 1981, la redécouverte et la première édition critique et commentée de cet *auto*. Calderón ne l'évoque pas dans la liste de ses œuvres, qu'il dresse en 1680 pour le duc de Veragua ; mais il figure en tête des *autos sacramentales* du dramaturge dans le catalogue composé en 1682 par son ami Juan de Vera Tassis y Villarreal, ainsi que dans plusieurs sources bibliographiques du XVIII<sup>e</sup> siècle (*ibid.*, p. 10-22). Dans sa propre édition de l'*auto*, V. RONCERO LOPEZ, 1997, p. 19-22, s'accorde à attribuer cet *auto* à Calderón, malgré de sérieuses réserves émises par Ignacio Arellano dans sa préface.

<sup>19</sup> A. CARREIRA et J. A. CID ont relevé d'autres allusions littéraires à Nördlingen, notamment dans *El invisible príncipe del baúl*, *comedia* de Cubillo, ainsi que dans des poèmes historiques. Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 7, p. 7, note 2.

qu'ils défendent le dogme de la transsubstantiation que les armées catholiques vainquent à Nördlingen. Cet *auto historial*, pour reprendre la terminologie espagnole que lui ont appliquée ses découvreurs, Enrique Rull et José Carlos de Torres<sup>20</sup>, accentue l'interprétation théologico-politique de la bataille déjà présente dans les *relaciones*. La structure quadripartite de l'*auto* vise elle-même à figurer la dimension providentielle du combat, en faisant alterner des dialogues entre l'Église et Saint Michel (v. 1-140 et 624-723) avec l'évocation de la bataille (v. 141-623 et 724-815). Si la caractérisation des figures catholiques, Cardinal-Infant en tête, magnifie encore les portraits laudateurs d'un Aedo y Gallart, Calderón (s'il est bien l'auteur) appuie le trait à l'encontre des ennemis, attribuant à Horn et Weimar une cruauté qui n'a d'égale que leur superbe. Il ne leur assigne du reste aucune motivation religieuse, ôtant ainsi tout fondement théologique aux combats menés par les protestants. Les interventions prosaïques d'un soldat introduisent certes une vision moins idéalisée de la guerre : ce Rivera, qui occupe dans l'*auto* la fonction du *gracioso* de *comedia*, est aussi le porte-parole de la troupe accablée par la faim et prompte à la rapine pour compenser les trop fréquents retards de soldes. Mais, nous le verrons, Rivera n'est pas Estebanillo : si tous deux dépouillent les cadavres sur le champ de bataille, Rivera n'est pas lâche ; à la fin de la pièce, sa bravoure est récompensée par le Cardinal-Infant en personne. Par conséquent, ce personnage n'introduit pas de réelles dissonances dans la célébration de la bataille. Le *Primer Blasón del Austria* offre une vision de Nördlingen conforme aux intérêts de la couronne, avec seulement quelques remarques sur les misères des soldats.

On retrouve une ample exaltation de Nördlingen dans trois *comedias* de poètes s'étant associés à l'enthousiasme du moment : *Los dos Fernandos de Austria* d'Antonio Coello, *La Victoria de Nördlingen y el Infante en Alemania* d'Alonso Castillo Solórzano, toutes deux de datation incertaine<sup>21</sup>, et *Los empeños del mentir* (1635) d'Antonio Hurtado de Mendoza, qui refondit vraisemblablement une pièce antérieure pour y greffer un long récit épique de la

---

<sup>20</sup> Voir E. RULL et J. C. de TORRES, 1981, p. 80.

<sup>21</sup> *Los dos Fernandos de Austria*, d'Antonio Coello, fut publiée en 1646 et *La Victoria de Nördlingen y el Infante en Alemania*, d'Alonso Castillo Solórzano, en 1667. Mais toutes deux pourraient avoir été rédigées dans les deux ou trois années suivant la bataille. Sur le caractère circonstanciel de ces pièces, dont la rédaction pourrait aussi coïncider avec le mouvement « patriotique » généré par la déclaration de guerre de la France en 1635, voir M. S. ARREDONDO SIRODEY, 2006, p. 37-40. *Los dos Fernandos de Austria*, d'Antonio Coello, fut publiée en 1646 et *La Victoria de Nördlingen y el Infante en Alemania*, d'Alonso Castillo Solórzano, en 1667.

Un résumé des intrigues et un bref commentaire de ces deux *comedias* est proposé par E. RULL et J. C. de TORRES, 1981, p. 96-108. N'ayant pu consulter directement les pièces, dont il n'existe pas d'éditions modernes, je limite mes quelques remarques aux analyses d'E. RULL et J. C. de TORRES, 1981, et à celles de M. S. ARREDONDO SIRODEY, 2006.

bataille, peut-être à la demande d'Olivares ou de son épouse<sup>22</sup>. L'héroïsme martial y est moins présent que chez Aedo ou Calderón, car ces pièces font la part belle aux intrigues amoureuses et aux scènes de *graciosos*. De plus, chez Hurtado de Mendoza, le récit épique de la bataille est prêté à un personnage, Teodoro, n'ayant jamais mis les pieds en Allemagne. Le discours de célébration épique est donc ici détourné au service de pieux mensonges, dans une réflexion sur la fragilité de la vérité. Néanmoins, rien dans ces pièces n'implique une remise en cause des valeurs militaires ; l'opposition manichéenne entre les belligérants reste intacte, tout comme l'évidente justice de la cause espagnole ; et l'héroïsme des officiers n'est pas atteint par le contrepoint dégradé des *graciosos* : faire-valoir des officiers supérieurs, ils ne remettent pas en question les valeurs guerrières. Comme Rivera dans le *Primer Blasón*, les *graciosos* de Coello démontrent du reste une véritable bravoure, en capturant tour à tour un même ennemi dans le fameux bois si disputé au cours de la bataille<sup>23</sup>. Finalement, la fonction panégyrique et de propagande commune à ces trois pièces est même accentuée chez Castillo, aux actes II et III, par l'insertion d'une énumération bigarrée d'officiers du camp chrétien, comme si l'auteur désirait corroborer la véracité de son discours et dresser une liste de potentiels bienfaiteurs - un procédé justement rapproché des usages d'*Estebanillo* par Soledad Arredondo<sup>24</sup>.

Ajoutons que l'enthousiasme suscité par la bataille de Nördlingen ne retomba pas dès les premières défaites. Dix ans plus tard, dans ses *Comentarios del desengañado de sí mismo*, autobiographie littéraire achevée vers 1645, Diego Duque de Estrada célébrait encore cette « victoire insigne et mémorable ». Alors qu'il n'avait pas participé à cette bataille, et malgré les revers ultérieurs (ou justement à cause d'eux), ce soldat-aventurier prit la peine de collecter relations et témoignages pour rappeler le triomphe de la maison d'Autriche sur l'orgueil suédois :

Y los que esperaban la ruina de la casa de Austria vieron a su despecho vencido tan célebre el Nembrot, ejército de la soberanía suecesca, tomadas las inexpugnables plazas de Ratisbona, Donaberth y Norlinghen<sup>25</sup>.

<sup>22</sup> Cette hypothèse est formulée par F. DOMENECH RICO, 2002, p. 63-70, auteur d'une adaptation à la scène de *Los empeños del mentir*. Dans l'introduction du texte représenté, il considère après Mesonero Romanos que cette comédie est une version refondue d'une pièce antérieure (et perdue), intitulée *Quien más miente medra más*, qu'Hurtado de Mendoza et Quevedo auraient écrite en un jour, à l'occasion des fêtes de la Saint-Jean de 1631, offertes au roi par le comte-duc. Dans cette adaptation visant un public non érudit, le récit de la bataille a été supprimé, en raison de son caractère circonstanciel et érudit. Il peut être lu dans le volume LXV de la Biblioteca de Autores Españoles consacré aux *Drámaticos contemporáneos de Lope de Vega*, t. II, Madrid, 1858, p. 445-446, édité par R. de MESONERO ROMANOS.

<sup>23</sup> Voir E. RULL et J. C. de TORRES, 1981, p. 98.

<sup>24</sup> Voir M. S. ARREDONDO SIRODEY, 2006, p. 40 et note 28.

<sup>25</sup> Voir D. DUQUE DE ESTRADA, *Comentarios del desengañado de sí mismo*, éd. H. ETTINGHAUSEN, 1982, p. 452. Le récit de la bataille (p. 445-452), est reproduit par V. RONCERO LOPEZ, p. 129-135.



Enfin, deux ans après la publication de l'*Estebanillo*, en 1648, le peintre jésuite Jacques Courtois (1621-1676), d'origine franc-comtoise et donc sujet de la Monarchie hispanique, offrait à son tour une vision épique de la bataille, en plaçant une mêlée chevaleresque dans un vaste horizon, signe de son immense portée.

**Image 9 : Jacques Courtois, 1648, *La bataille de Nördlingen en 1634*, Münster, Westfälisches Landesmuseum für Kunst und Kulturgeschichte,**



Au regard de ces exaltations de la bataille, l'évocation de Nördlingen par *Estebanillo* tranche par son ambivalence. Car l'enthousiasme épique y jouxte le burlesque ; et si le soldat-cuisinier sert de faire-valoir pour les vrais hommes de guerre, il constitue aussi une véritable anomalie dans leur monde héroïque. À la fois sommet et charnière du roman, que l'on serait tenté de reproduire *in extenso* s'il était moins accessible<sup>26</sup>, l'épisode envisage la bataille du point de vue d'un personnage avant tout soucieux d'éviter le combat. Cependant, Y. Germain l'a justement noté, le texte est structuré par les mouvements de troupe pendant la bataille :

Ces mouvements rythment le comportement de l'anti-héros *Estebanillo*, d'abord persuadé que les Suédois vont l'emporter et cherchant refuge sous un cheval mort, puis inventant une blessure pour éviter des combats qu'il préfère contempler de loin ; enfin, lorsqu'il voit la victoire acquise, prenant part à la poursuite de l'ennemi en déroute, jusqu'à ce que l'un deux, se relevant d'une blessure, le renvoie à sa lâcheté fondamentale<sup>27</sup>.

---

<sup>26</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 6, p. 305-319.

<sup>27</sup> Voir Y. GERMAIN, 2007, p. 206-207.

S'il reste attentif au tour des opérations, Estebanillo donne surtout en spectacle sa propre indignité, tirant de sa couardise un morceau de bravoure. Ainsi, son repli sous une rosse en décomposition est l'occasion de se dépeindre comme un anti-blason de la maison d'Autriche :

[...] pensando que toda Suecia venía contra mí, [...] me retiré a un derrotado foso cercano a nuestro ejército, pequeño albergue de un esqueleto rocín, que patiabierta y boca arriba se debía de entretener en contar estrellas. Y viendo que avivaban las cargas de la mosquetería, que rimbombaban las cajas, y resonaban las trompetas, me uní de tal forma con él, habiéndome tendido en tierra, aunque vuéltole la cara por el mal olor, que parecíamos los dos águilas imperiales sin pluma. Y pareciéndome no tener la seguridad que yo deseaba, y que ya el contrario era señor de la campaña, me eché por colcha el descarnado Babiaca: y aun no atreviéndome a soltar el aliento, lo tuve más de dos horas á costas, contento de que, pasando plaza de caballo, se salvaría el rey de los marmitones. Llegó a esta ocasión al referido sitio un soldado de mi compañía, poco menos valiente que yo, pero con más opinión de saber guardar su pellejo (que presumo que venía a lo mismo que yo vine) y viendo que el rocín se bamboleaba por el movimiento que yo hacía, y que atroné todo el foso con un suspiro que se me soltó del molimiento de la carga, se llegó temblando al centauro al revés, preguntando á bulto:

—¿ Quien va allá?

Yo, conociéndole en la voz, le llamé por su nombre, y le supliqué me quitara aquel hipogrifo de encima, que por ser desbocado había dado conmigo en aquel foso y cogídomelo debajo. Hizo lo que le rogué; mas reconociendo que el rocín era una antigua armadura de huesos, no pudiendo detener la risa, me dijo:

—Señor Estebanillo, venturosa ha sido la caída, pues el caballo se ha hecho pedazos, y vuesa merced ha quedado libre.

Respondíle:

—Señor mío, cosas son que acontecen, y aun se suelen premiar; calle y callemos, que sendas nos tenemos, y velemos lo que queda de la noche á este difunto, porque Dios le depare quien haga otro tanto por su cuerpo, cuando de este mundo vaya<sup>28</sup>.

Ce long extrait, qui donne un aperçu de la tonalité du texte, détourne allègrement les références héroïques dans l'évocation de son « anti-monture » : le blason impérial, le destrier du Cid et l'hippogriffe de *La Vie est un songe*<sup>29</sup> ; peut-être Estebanillo fait-il allusion au roi des Myrmidons quand il se définit comme « roi des marmitons » : pour fuir le combat, le soldat-cuisinier se montre aussi véloce qu'Achille aux pieds légers<sup>30</sup> ; et si le Péléide est démasqué parmi les filles de Lycomède par son goût pour les armes, Estebanillo est reconnu par son rusé comparse (un Ulysse en mode burlesque) comme le seul soldat assez veule pour se cacher sous une carcasse puante. Quoi qu'il en soit, on pourrait être tenté de voir dans

---

<sup>28</sup> *Estebanillo*, t. I, chap. 6, p. 307-309.

<sup>29</sup> Ces références ont déjà été relevées par Y. Germain, 2007, p. 207.

<sup>30</sup> L'hypothèse de ce jeu intertextuel semble confirmée par le fait qu'Estebanillo évoque directement la légèreté de ses pieds – sa « ligereza de pies » (t. I, chap. 6, p. 309).



l'image du « décharné Babieca » l'emblème d'un monde chevaleresque en cours de désintégration, la corruption d'Estebanillo atteignant aussi bien l'idéal impérial et l'héroïsme du Cid que la défense de l'honneur, incarnée par la Rosaure de Calderón.

Délogé de son premier refuge, Estebanillo gagne un abri élevé. Pressé par son capitaine d'aller mourir au combat, il invente de nouveaux stratagèmes (et notamment la « ruse bien picaresque de la fausse blessure »<sup>31</sup>), puis regagne son poste d'observation, d'où il assiste à la contre-attaque victorieuse des *tercios* : « [...] me volví a mi montañuela a será atalaya ganada y a gozar del juego de cañas »<sup>32</sup>. Associant une probable référence au *Guzmán de Alfarache* (« atalaya de la vida humana ») et « la fausse ingénuité qui réduit l'affrontement à un divertissement nobiliaire, le tournoi ludique du “juego de cañas” »<sup>33</sup>, Estebanillo semble parodier le point de vue surplombant d'un stratège et donne l'impression de dénoncer une guerre d'aristocrates.

La victoire venue, la démystification de l'idéal épique paraît s'accroître. Renonçant à l'effet de déréalisation antérieur, Estebanillo évoque alors crûment la violence déchaînée contre les Suédois et son propre empressement à piller les cadavres. Le registre culinaire du soldat-cuisinier retrouve une nouvelle motivation sur le mode de la fausse épopée burlesque :

Y contemplando desde talanquera cómo sin ninguna orden ni concierto huían los escuadrones suecos, y con el valor y bizarría que les iban dando alcance los batallones nuestros, rompiendo cabezas, brazos, desmembrando cuerpos, y no usando de piedad con ninguno, me esforcé a bajar a lo llano, por cobrar opinión de valiente, y por raspar á rio revuelto; y después de encomendarme a Dios y hacerme mil centenares de cruces, temblándome los brazos y azogándoseme las piernas, habiendo bajado a una apacible llanada a quien el bosque servía de vergel, hallé una almadraba de atunes suecos, un matadero de novillos arrianos y una carnicería de tajadas calvinas. Y diciendo «¡qué buen día tendrían los diablos!», empecé con mi hojarasca a punzar morcones, a taladrar panzas, y a rebanar tragaderos, que no soy yo el primero que se aparece después de la tormenta ni que ha dado a moro muerto gran lanzada<sup>34</sup>.

Davantage que la mutilation et le démembrement des corps, la réification des victimes et la cruelle lâcheté du sabreur marmiton donnent de la guerre une vision inhumaine. Si cette évocation de Nördlingen se limitait aux passages cités, elle pourrait donc résonner comme une satire amère des entreprises martiales.

---

<sup>31</sup> Voir Y. GERMAIN, 2007, p. 207.

<sup>32</sup> *Estebanillo* t. I, chap. 6, p. 313.

<sup>33</sup> Y. GERMAIN, 2007, p. 207.

<sup>34</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 6, p. 315-316.

Mais cette vision carnavalesque est imbriquée dans un tableau où l'héroïsme a sa place. En effet, si Estebanillo dévoile l'envers des victoires, il loue aussi les défenseurs des causes légitimes, dont lui-même constitue un contrepoint vivant. Ainsi, son commentaire lucide sur la férocité des couards en position de force est aussitôt contrebalancé par un éloge du véritable courage :

Fue tan grande el estrago que hice, que me paré a imaginar que no hay hombre más cruel que un gallina cuando se ve con ventaja, ni más valiente que un hombre de bien cuando riñe con razón<sup>35</sup>.

Je ne saurais mieux le dire qu'Yves Germain, « le partage des valeurs tant sociales que guerrières reste sauf, puisque la lâcheté du vil ne saurait entacher l'héroïsme des nobles, comme celui de son maître don Pedro de Ulloa, un capitaine effectivement mort à l'issue de la bataille, sur qui il clôt le chapitre »<sup>36</sup>. Loin de porter atteinte aux héros, Estebanillo exalte au contraire la redoutable infanterie d'Espagne, sur le ton d'Aedo sinon de Bossuet<sup>37</sup> :

[...] vi que un trozo del contrario ejército cerró tres veces consecutivamente con el tercio de don Martin de Idiáquez, y que todas tres veces los invencibles españoles lo rechazaron, lo rompieron y pusieron en huida<sup>38</sup>.

Par ailleurs, en parodiant le point de vue surplombant d'un chef d'état-major, Estebanillo ne fait que souligner, par contraste, le courage notoirement démontré à Nördlingen par le Cardinal-Infant et le roi de Hongrie : alors qu'Estebanillo fuit sur une colline éloignée du camp adverse, les deux Ferdinand demeurèrent, imperturbables, au contact de l'ennemi<sup>39</sup>. La cruauté du soldat-marmiton contraste aussi avec l'humanité et la clémence des princes<sup>40</sup>.

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 6, p. 317.

<sup>36</sup> Voir Y. GERMAIN, 2007, p. 208.

<sup>37</sup> Dans son *Oraison funèbre de très haut et très puissant prince Louis de Bourbon, prince de Condé* (1687), Bossuet revient sur la première et éclatante victoire du jeune duc d'Enghien à Rocroi. Après avoir réorganisé ses troupes mises en difficulté et repris l'ascendant sur les Espagnols, le commandant français doit affronter les *tercios*, dont la grandeur magnifie encore le succès du Français : « Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leur brèches, demeureraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder ».

<sup>38</sup> *Estebanillo*, t. I, chap. 6, p. 312. Sur le rapprochement avec Aedo y Gallart, voir notamment les passages du *Viaje* cités dans la note 116, p. 312-314.

<sup>39</sup> En plus des textes déjà cités, une gravure de Theodor van Thulden (réalisée d'après une composition de Rubens), donne à voir la présence des deux Ferdinand au contact des troupes. Cette gravure est reproduite dans *Estebanillo*, t. I, chap. 6, p. 313, ainsi que dans un appendice d'E. RULL et J. C. de TORRES, 1981 (planche VI).

<sup>40</sup> Voir D. de AEDO Y GALLART, *Viaje del Infante Cardenal don Fernando de Austria...*, éd. E. RULL et J. C. de TORRES, 1981, p. 179. Après la victoire, le roi de Hongrie accorde le pardon demandé par les habitants de la ville, tandis que le Cardinal-Infant reçoit Gustave Horn, prisonnier, « con tanta humanidad y agrado que después

L'imagerie culinaire d'*Estebanillo* elle-même, qui à nos yeux donne chair, si l'on peut dire, à l'atrocité de la guerre, n'est pas isolée dans les évocations de Nördlingen. Elle apparaît dans les *Comentarios* de Diego Duque de Estrada, qui écrit que les féroces Suédois se changèrent en poulets, égorgés et saisis au grand feu de la colère habsbourgeoise :

Aquí dio el ejército de los protestantes en las manos de los españoles, cesáreos y bávaros, desfogando su ira en ellos, y hartos de su sangre se satisficieron de su venganza, y vieron que los bravos Martes de Suecia se volvieron pollos a la furia de este gran ejército<sup>41</sup>.

Et si, dans *l'Estebanillo*, elle est particulièrement motivée par les fonctions ancillaires du protagoniste, la métaphore de la cuisine doit peut-être aussi se lire comme une réplique aux propos d'ennemis. Car, lit-on chez Aedo y Gallart, des adversaires se seraient promis de croquer de l'Espagnol et de l'Italien au matin de la bataille :

Hasta en los árboles había muertos, de los que habían subido a ellos para escaparse, que jamás se vio tanta mortandad ni batalla donde quedase tan deshecho de todo punto tan grande y poderoso ejército. En fin, el que dijo que almorzaría a los Españoles e Italianos, quedó almorzado de ellos esta mañana<sup>42</sup>.

Si l'on se fie à *Los dos Fernandos de Austria* et au *Primer Blasón del Austria*, c'est Bernard de Saxe-Weimar qui prévoyait ce menu<sup>43</sup>. Dans *l'auto*, l'orgueilleux hérétique menace même de mettre en pièces le Cardinal-Infant, aiglon ramené au rang de « tendre poussin » (*polluelo tierno*, v. 215), s'il prétend lui résister :

Hoy veré los españoles  
que mañana he de almorzarme,  
que aún no tengo en todos ellos  
para mi sed y mi hambre,  
y ese Infante Cardenal  
haré que tiemble y se espante,  
y que huya de mi vista,  
y, si arrogante esperaré,  
átomos indivisibles,  
que apenas puedan juntarse,

---

de haber pasado algunas pláticas, dijo el Horren al duque de Nochera que no le quedaba otro consuelo en su adversa fortuna que el haber sido vendico de tal príncipe [...] ».

<sup>41</sup> Voir D. DUQUE DE ESTRADA, *Comentarios del desengañado de sí mismo*, éd. H. ETTINGHAUSEN, 1982, p. 132.

<sup>42</sup> Voir D. de AEDO Y GALLART, *Viaje del Infante Cardenal don Fernando de Austria...*, éd. E. RULL et J. C. de TORRES, 1981, p. 175.

<sup>43</sup> Pour la pièce de Coello, voir E. RULL et J. C. de TORRES, 1981, p. 98, qui citent une réplique de Weimar parlant de « almorzarse a los españoles ». La concordance entre ces deux pièces ne signifie pas que Coello et Calderón aient suivi une source commune, attribuant à Weimar cette déclaration (réelle ou feinte). Car Coello pourrait très bien avoir emprunté à Calderón une réplique plaisante – si tant est que le *Primer Blasón* était bien antérieur.

le haré a tajos y reveses,  
si se volviere gigante<sup>44</sup>.

Sans doute Gabriel de la Vega n'a-t-il pas connu le *Primer Blasón*, dont la diffusion manuscrite fut probablement limitée. Mais il ne pouvait ignorer la relation d'Aedo y Gallart sur les rodomontades de l'ennemi, sans parler d'éventuels témoignages directs (notamment de Stefanillo). Par conséquent, cette scène où Estebanillo taille, pique et tranche les cadavres ennemis pourrait inclure un sarcasme intertextuel : notre poule mouillée (*gallina*) rappellerait que, loin de servir d'amuse-gueule aux ennemis, les troupes du cardinal-poussin (*polluelo*) ont fait bonne chère des poulets (*pollos*) suédois. Dans cet épisode, Estebanillo n'attaquerait donc directement que les ennemis des Habsbourg. En faisant étalage de son brio langagier, il prend le contrepied implicite des chroniques et relations solennelles d'un événement connu. Mais ses bouffonneries peuvent se lire comme un exercice de style – divertissant mais peu corrosif. D'ailleurs, comme pour encourager cette interprétation et suggérer que l'anti-héroïsme d'Estebanillo ne peut contaminer les discours conformistes, l'ouverture du chapitre suivant retrouve le registre de la célébration, en saluant Nördlingen comme « una de las mayores victorias que se han visto en los siglos presentes y [...] la mejor ocasión que han visto los humanos »<sup>45</sup>.

Pour vérifier que l'*Estebanillo* n'offre pas une satire radicale de la guerre, il suffit de le confronter aux *Aventures de Simplicissimus* (1668)<sup>46</sup>. Le récit de Grimmelshausen commence précisément au lendemain de la bataille de Nördlingen, par l'irruption de la soldatesque dans la ferme familiale, espace idyllique d'où est délogé le héros-narrateur par le pillage des lieux et la torture des siens. Et la suite ne fait qu'accentuer cette désolation initiale : destructions de villages, exactions contre les civils et les religieux, représailles des « chanapans »<sup>47</sup> contre les soldats en maraude... Des grandes et petites *Misères de la guerre* (1633) gravées par le Lorrain Jacques Callot, très peu échappent au regard de Simplex, qui les dénonce virulemment. Et nul héros guerrier dans ce récit : tel James Ramsay, le gouverneur de Hanau, premier maître (et oncle) de Simplex, les officiers sont représentés comme des

---

<sup>44</sup> Voir P. CALDERON DE LA BARCA (attribution incertaine), *El Primer Blasón del Austria*, v. 243-254. Ce fragment manquant dans l'édition de V. RONCERO LOPEZ, 1997 que j'ai consultée (les pages 81-97 n'étaient pas imprimées dans l'exemplaire utilisé), je cite selon l'édition numérique dont s'est chargé ce même V. Roncero López. Voir : [http://dspace.unav.es/dspace/bitstream/10171/18064/1/18\\_Blas%C3%B3n\\_Austria.pdf](http://dspace.unav.es/dspace/bitstream/10171/18064/1/18_Blas%C3%B3n_Austria.pdf)

<sup>45</sup> *Estebanillo*, t. II, chap. 7, p. 7.

<sup>46</sup> J'ai consulté *Les Aventures de Simplicissimus* dans la traduction de J. Amsler, 1989. Ma présentation du roman est en partie adaptée du résumé qu'en offre R. Jobez dans l'*Encyclopédie Universalis*.

<sup>47</sup> P. QUINARD l'indique dans sa préface à la traduction de J. AMSLER, 1990, p. 7, le mot « chenapan » « transcrit l'allemand *Schnapphan* qui désignait ces paysans des guerres de Trente Ans qui fuyaient à moitié nus dans les buissons et gagnaient l'obscurité et le couvert des arbres. *Schnapphan* veut dire mot à mot "attrape-coq" ».

soudards ivrognes<sup>48</sup>. À l'héroïsme est ici préférée la sainteté, à l'exemple du vieil ermite : véritable père de Simplex, il est un ancien capitaine repenté de sa vie militaire, Melchior Sternfells von Fuchsaim (anagramme de Christoff von Grimmelshausen).

L'*Estebanillo*, en revanche, dresse un tableau incomplet de la guerre de Trente Ans : on n'y voit pas de hameaux incendiés, de femmes violentées, de prêtres torturés, ni de déserteurs exécutés, comme chez Grimmelshausen ou Callot. Si certains travers de la vie militaire sont mentionnés, l'ordre martial lui-même n'est pas remis en cause : la corruption des recruteurs, l'irrésolution de gouverneurs de forteresse abandonnant leurs places sans résistance, la couardise des auxiliaires et de certains soldats, ne font que conforter la valeur des héros, nous l'avons vu, et contribuent à expliquer les revers qu'ils subissent parfois, à l'instar de Piccolomini. Plus encore, les misères de la guerre deviennent ici les ingrédients d'un pot-pourri burlesque. Les disettes<sup>49</sup>, la nourriture douteuse servie à la troupe, parfois par Estebanillo<sup>50</sup>, le froid enduré dans les Flandres<sup>51</sup>, les rixes entre soldats<sup>52</sup>, les brimades infligées aux civils<sup>53</sup>, le pillage des ravitailleurs<sup>54</sup> –, voilà autant de réalités dont les officiers

<sup>48</sup> Voir J. K. C. von GRIMMELSHAUSEN, *Les Aventures de Simplicissimus*, trad. cit., livre I, chap. 30 et 32.

<sup>49</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 6, p. 294 : « nos fuimos a hibernar a la Borgoña, adonde me fue fuerza reformarme del oficio de la cocina, por hallarla en todas las visitas que le hacía hecha un juego de esgrimidor, sus ollas vagamundas, sus cazuelas holgazanas y sus calderos y asadores rompepayos, siendo causa deste daño la destrucción de la tierra y la falta del dinero ».

<sup>50</sup> Voir notamment l'évocation de la distribution de rations mesquines et avariées aux soldats par les intendants de la flotte en Méditerranée (*Estebanillo*, t. I, chap. 5, p. 264-265) et surtout la confection par Estebanillo d'« *empanadas* allemandes » qu'il vend à la troupe, après la mort de son maître à Nördlingen (*ibid.*, t. II, chap. 7, p. 8) : « Di en hacer empanadas alemanas, por estar en Alemania (que a estar en Ingalaterra fueran inglesas; buscaba harina en los villajes donde sus moradores se habían huido, y la carne en la campaña adonde sus dueños della se habían desmontado. Hacía cada noche media docena, las dos de vaca y cuatro de carne de caballo, echábalas a la mañana a las ancas de la yegua, [...] y en llegando la hora del rendibuy general, apeábame del dromedario, tendía el rancho sobre mi ferreruero, sacaba dos ternas de dados y hacía rifar mis empanadas a escudo [...] ».

<sup>51</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 3, p. 146-151. Alors qu'Estebanillo, engagé dans un régiment, est sur le point de s'engager sur le chemin espagnol en direction des Flandres, il en est dissuadé par un vétéran, qui lui raconte une anecdote : une querelle s'étant déclarée dans une taverne avec un autre soldat aviné, il a coupé la tête à son rival pendant un duel dans la campagne ; soudainement dégrisé par le spectacle de ce corps décapité, le soldat la recolle et son ancien ennemi retrouve la vie et la parole. Pour célébrer ce prodige et leur réconciliation, les deux compères regagnent la taverne ; mais, au moment de se jeter le verre derrière la cravate (comme disent les Allemands), voici que la tête rebascule par terre, définitivement : seul l'incroyable froid des Flandres avait permis de ressouder tronc et chef, et le retour à la chaleur d'un local avait coupé court aux réjouissances...

<sup>52</sup> En plus de l'exemple cité dans la note précédente, on peut se référer notamment au duel pendant lequel Estebanillo dit avoir tué un autre soldat pendant une altercation à Naples – ce qui, malgré sa fuite à Barcelone, lui vaut une condamnation à mort, relatée comiquement, dont il ne réchappe que grâce à ses bouffonneries, qui séduisent le Cardinal-Infant (t. I, chap. 5, p. 266-274). Mais Estebanillo tourne surtout en dérision les querelles entre soldats en relatant le duel qui l'oppose à l'autre couard de Nördlingen, quelque temps après la bataille (t. II, chap. 5, p. 13-17) : aussi terrorisés et avinés l'un que l'autre, ils taillent l'air à bonne distance, avant de s'effondrer sous le poids de leur tête...

<sup>53</sup> Estebanillo mentionne ainsi avec légèreté les extorsions réalisées par les militaires sur les populations qui les hébergent – en Bourgogne par des Français (t. II, chap. 5, p. 255-256) ou en Bavière par les troupes du Cardinal-Infant (, t. II, chap. 6p. 298-303).

supérieurs, quelque peu protégés, peuvent rire. Car, résume bien Y. Germain, « la guerre qu'ils conduisent est une toute autre affaire »<sup>55</sup>. Si Simplicius lui-même commet de pires forfaits qu'Estebanillo, sa dénonciation de la guerre est donc aussi beaucoup plus radicale. Mais est-ce à dire que l'anti-héroïsme d'Estebanillo n'est que *burla* sans conséquence, tandis que ses déclarations conformistes seraient la vérité du texte ?

## **B – Des poèmes épiques au roman picaresque : continuités dans l'œuvre de G. de la Vega**

Qui voudrait ôter toute portée critique au roman pourrait alléguer les poèmes antérieurs de Gabriel de la Vega, en particulier *La Feliz Vitoria* (1640) et *La Feliz Campaña* (1643), les deux chroniques conservées du greffier andalou où il imite le mode épique pour relater des succès militaires espagnols dans les Flandres. Si, dans l'*Estebanillo*, le déroulement des batailles scande les mouvements de l'antihéros, il est ici prétexte à transformer le capitaine le plus obscur en une divinité terrestre. Et Vega s'y montre un fervent partisan de la Monarchie hispanique contre ses ennemis français et hollandais. Or on retrouve dans l'*Estebanillo* des passages où s'exprime ce militantisme, si bien que l'on pourrait être tenté de considérer ces déclarations comme les vérités (*veras*) d'un auteur patriote, tandis que les plaisanteries (*burlas*) du bouffon seraient une pose inhérente à son rôle, sans fondement sérieux. Pourtant, sans nier la continuité entre l'engagement partisan du chroniqueur et celui du bouffon, je souhaite souligner qu'il serait réducteur d'interpréter les ambiguïtés du narrateur comme le résultat d'un amalgame imparfait entre la voix de l'auteur Gabriel de la Vega et celle de Stefanillo, le modèle historique du personnage Estebanillo<sup>56</sup>. Car on ne saurait ramener la voix d'Estebanillo à des discours extérieurs au récit. Et les poèmes de 1640 et de 1643 mettent déjà à distance le monde sublime de l'épopée.

Tout d'abord, comme Estebanillo, le chroniqueur-poète est fondamentalement intéressé : si son attachement à la cause habsbourgeoise ne peut être mis en doute, il marchande sa ferveur. Ce n'est pas uniquement pour magnifier la geste espagnole et occulter les facettes moins glorieuses de la guerre que Gabriel de la Vega a adopté la forme épique.

---

<sup>54</sup> Voir notamment *ibid.*, t. II, chap. 10, p. 205-207 : pendant la défaite de Leipzig (1642), Estebanillo prend la tête d'une bande de soldats fuyards pour détrousser les vivandiers au service des Impériaux.

<sup>55</sup> Voir Y. GERMAIN, 1997, p. 202, dont j'étoffe la liste des misères militaires qu'Estebanillo décrit de façon burlesque.

<sup>56</sup> Voir J. A. CID in : *Estebanillo*, intro., t. I, p. xxii-xxiii. Ayant à cœur de démontrer la superficialité des lectures attribuant à l'*Estebanillo* une visée subversive, l'éditeur s'est vu tenté par une telle dichotomie, avant de convenir qu'il s'agirait d'une schématisation excessive.

C'est aussi dans l'espoir de vivre de ses écrits. L'adoption du prestigieux moule épique est l'une des stratégies retenues pour s'attirer des faveurs : elle permet de se démarquer de chroniqueurs concurrents, comme Jean-Antoine Vincart, mais aussi de célébrer de nombreux officiers. Afin d'augmenter ses chances de recettes, il multiplie ses destinataires et insère même à la fin du *Libro de la Feliz Vitoria* une liste de quelque quarante officiers cités dans le poème, avec leur grade et leurs titres honorifiques<sup>57</sup>. Il n'a d'ailleurs aucun scrupule à reconnaître que ses louanges ont un coût (bien qu'elles ne valent pas grand-chose). Si certains officiers wallons, italiens ou allemands dont il ignore les noms veulent figurer dans ses poèmes, ils n'ont qu'à s'acquitter des gages qu'il demande :

Todos ellos no ignoran mis desvanes  
y yo ignoro los suyos y sus nombres  
y no he de ir de villajes en villajes  
a limosna de nombres y sin gajes<sup>58</sup>.

Et le nombre d'éloges ainsi monnayé est tel, et leur forme si poussive, que l'auteur semble s'en acquitter sans grande conviction. Le fait même que Vega soit loué pour son écriture expéditive, dans deux poèmes liminaires de *La Feliz Campaña*<sup>59</sup>, atteste que son principal souci n'était pas d'immortaliser des héros, mais de couvrir l'événement au plus tôt, dans une urgence quasi-journalistique<sup>60</sup>, afin d'être le premier à réclamer une récompense pour la célébration des exploits accomplis.

S'il négocie son admiration, le poète est également pragmatique, sinon prosaïque, dans sa conception de la guerre. Non content de donner raison à Francisco de Melo pour avoir payé ses troupes avant le combat et récompensé les blessés après la bataille, il affirme sans fard, quoiqu'après moult métaphores, que la solde « no es parte de la guerra, que es el todo »<sup>61</sup>. Loin de prôner de mourir au combat, comme le capitaine Ulloa de l'*Estebanillo*, il affirme qu'il vaut mieux se rendre à l'ennemi quand la fortune est adverse :

<sup>57</sup> Voir G. de la VEGA, *Libro de la Feliz Vitoria...*, éd. cit., sans indication de page.

<sup>58</sup> Voir G. de la VEGA, *La Feliz Campaña...*, chant IV, p. 134. Ce passage suggère que le poète est connu dans toute l'armée. Ici, comme pour toutes les citations suivantes de ce poème et de *La Feliz Vitoria*, je modernise la graphie et la ponctuation de l'édition originale.

<sup>59</sup> Dans un poème aux jeux typographiques faciles, le dénommé D. Gaspar Carrillo écrit que Vega « La campaña muy aprisa Avisa ». Francisco de León va plus loin, dans un éloge qui pourrait sembler ironique : « Merecéis, y no me engaño / Precios dignos de valía / Pues escribís en un día / sucesos de todo un año ».

<sup>60</sup> Un passage de *La Feliz Campaña* (chant V, p. 173) semble confirmer que Vega écrit le premier jet (le seul ?) de son poème à chaud, sur le terrain : « Fueron pasando aquestas tres Dianas / y viendo sin su luz que anochecía / Dejé la pluma y fuime a la posada / A escribir lo que falta desta entrada ». On reconnaît ici la posture d'Ercilla rédigeant *La Araucana* lorsque les combats lui laissent un instant de répit... à ceci près que Gabriel de la Vega ne participe pas aux affrontements, bien qu'il suive personnellement la troupe.

<sup>61</sup> G. de la VEGA, *La Feliz Campaña...*, chant I, p. 34.

Tomaron los franceses a gran suerte  
el rendir a prisión su gallardía,  
que quien ve la ventaja y ve la muerte,  
no quererse rendir no es valentía;  
o que mal hace si el ejemplo advierte  
quien de la guerra y la fortuna fía:  
que, como son mujeres sin constancia,  
En su firmeza no hay perseverancia<sup>62</sup>.

Et avant Estebanillo, Vega va jusqu'à repousser la conception épique de la mort glorieuse :

¡O locura [de]l valor, no conocida!  
¡O vanidad del mundo!, ¡o duro encanto!,  
que afanen tantos a perder la vida,  
siendo joya que cuesta, y vale tanto,  
que, viendo [que] la muerte los convida,  
Su horrenda vista no les cause espanto;  
Antes viendo su fin con evidencia  
Sobre el morir mas presto, hay competencia<sup>63</sup>.

De plus, le poète n'est pas toujours admiratif envers les officiers, ses apparentes idoles. À l'encontre des « barbares » qui prétendent que les soldats ne sont plus ce qu'ils étaient, il rétorque que les généraux sont souvent les premiers à manquer d'audace : que l'on engage les troupes dans de vraies batailles et la victoire est assurée !<sup>64</sup> Ici, l'élan d'orgueil pour la vaillance des *tercios* est donc mêlé, à mots couverts, à une censure des chefs. Mais, surtout, Gabriel de la Vega s'insurge contre la mesquinerie des officiers refusant de récompenser la peine qu'il s'est donnée pour leur tailler un costume de héros :

[...] en tal país estoy, que aunque pidiera  
por no aprender a dar, nadie me diera.

Dádivas muchas veces, han doblado  
Las más derechas varas de justicia  
[...].  
Mas a mi pluma en Flandes no le han dado  
Un «¡Dios te ayude!» toda su milicia,  
tosiendo su cansancio y su quebranto

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, chant IV, p. 148 (graphie et ponctuation modernisée). Il est certes plus facile d'exprimer cette opportunité du renoncement à l'héroïsme à propos des ennemis français.

<sup>63</sup> *Ibid.*, chant I, p. 27.

<sup>64</sup> *Ibid.*, chant VI, p. 206 : « Bárbaros dicen, que ya no hay soldados; / y hoy los hay más valientes que primero, / mas no son en acciones empleados / ni pruevan su valor tan verdadero; / sean los Generales arriesgados / y admirarán los cortes de su acero, / y más en Flandes que es cosa notoria / siempre que chocan alcanzar Vitoria ».



si un sol que tuvo fin, y fin el Canto<sup>65</sup>.

Il se repent même d'avoir quitté sa terre natale et de s'être exposé aux rigueurs de la guerre, pour finalement ne recevoir que des plaintes de ces « dépouilles des Goths » que sont les nobles officiers<sup>66</sup>. Finalement, c'est une conception anormale de l'aristocratie qui rapproche le poète d'Estebanillo. Car, de façon intéressée, tous deux tendent à réduire la noblesse à son devoir de libéralité :

Asono de deidad es largueza / gozando el generoso nombre eterno; / y asono de demonio la pobreza, / pues por eso se pinta en el Averno. / Si el dar es don de Dios y de nobleza, / y sólo da las penas el infierno, / el señor que no da, da testimonio / que tiene unas vislumbres de demonio<sup>67</sup>.

[...] el que imita a Dios, que siempre nos está dando a manos llenas infinitades de gracias y mercedes, y el que no da imita al mismo demonio, que sólo nos regala con pesadumbres y sobresaltos<sup>68</sup>.

Implicitement, Vega suggère donc que les héros de ses poèmes ne sont pas tous de vrais nobles, puisqu'ils ont refusé de payer ses services. Il n'y a qu'un pas entre l'amertume du poète envers les reliques des Goths et l'affirmation par Estebanillo que seule importe pour lui la générosité des Grands :

[...] el ser señores no consiste en la nobleza del solar ni en la grandeza del título, sino en dar muestras de serlo, ayudando a los desvalidos y favoreciendo a los que poco pueden y honrando generalmente a todos; que para no hacer esto, poco me importa a mí ni a nadie que sean grandes o que sean pequeños<sup>69</sup>.

Dans les poèmes comme dans le roman, le questionnement de la noblesse de sang par le locuteur renvoie probablement à la biographie de Gabriel de la Vega. En effet, bien que l'on ignore presque tout de lui, sa fonction de greffier (*escribano público*) l'assigne au rang inférieur des serviteurs de l'État, constamment censurés par les procureurs pour leur lignage obscur et leur basse extraction, pour l'origine de leur nomination (achetée ou louée), pour leurs effectifs surnuméraires ou encore pour les ruses qu'ils déployaient pour faire durer les procès. Vega était donc membre d'une catégorie sociale pouvant se prévaloir de compétences

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, chant I, p. 103.

<sup>66</sup> *Ibid.*, chant II, p. 36 : « Qué poco acierta, y qué de vezes yerra / la pluma que se arriesga y determina / a escribir los sucesos de la guerra / y seguir su furor y disciplina; / Que deje un Coronista en paz su tierra / y, jurado cadáver y ruina, / saque de la Campaña por despojos / escuchar quejas, y causar enojos. // Que no le baste en sonoros cantos / alabar sus proezas por mil modos, / que passe los Pactolos y los Jantos / con aquestas reliquias de los Godos; / y porque en general no alabo a tantos, / sin bastar dos mil libros para todos, / de su ingenio y su pluma hacen desprecio / en pago de servir a tanto tercio ».

<sup>67</sup> *Ibid.*, chant VI, p. 67.

<sup>68</sup> Voir *Estebanillo*, chap. 10, t. II, p. 221.

<sup>69</sup> *Ibid.*, chap. 12, t. II, p. 334-335.

professionnelles et d'une capacité d'intervention dans la vie publique, mais discréditée dans une communauté où la reconnaissance dépendait encore du lignage, de la pureté de sang et de l'honneur hérité<sup>70</sup>. Dans ces conditions, il est significatif qu'Estebanillo distingue l'état nobiliaire de la capacité à agir en « seigneur » libéral. Si Quevedo s'applique à démasquer les « faussaires » qui s'attribuent un *don* malgré une lignée infamante ; si d'autres auteurs distinguent la noblesse héritée de la noblesse d'âme, Vega fait de la libéralité la seule légitimité du noble. Inversant la convention picaresque de la naissance infamante, il affuble notamment le protagoniste d'une *hidalguía* stérile, transformée en son péché originel :

Tenía [mi padre] una desdicha que nos alcanzó a todos sus hijos, como herencia del pecado original, que fue ser hijodalgo, que es lo mismo que ser poeta; pues son pocos los que se escapan de una pobreza eterna o de una hambre perdurable. Tenía una ejecutoria tan antigua que ni él la acertaba a leer, ni nadie se atrevía a tocarla, por no engrasarse en la espesura de sus desfloradas cintas y arrugados pergaminos, ni los ratones a roerla, por no morir rabiando de achaque de esterilidad<sup>71</sup>.

Pour les premiers *pícaros*, la tache de naissance consistait avant tout en l'origine converse des parents : Lazarillo et Guzmán font mine de l'occulter pour trouver une place dans la communauté malgré les statuts de pureté de sang ; Quevedo exhibe l'indignité de son *pícaro*, don Pablos, pour mortifier l'aspiration des nouveaux chrétiens à se hisser dans le corps social. Plus proche d'Estebanillo, la *pícaro* Justina assume son ascendance juive et se fait même passer pour une morisque afin de capter un héritage ; et cette façon de revendiquer une naissance passant pour indigne est un trait qui l'apparente elle aussi aux bouffons comme Sebastián de Horozco ou Francesillo de Zúñiga. Celui-ci, par exemple, s'affiche dans sa *Crónica* comme duc de Jérusalem par succession directe pour ensuite se proclamer de l'infant Pelayo, descendant du lignage des rois goths. Par ce biais, le bouffon de Charles Quint prétend éclabousser les Grands qui prétendaient eux-mêmes descendre des Wisigoths et fonder leurs privilèges sur une naissance supérieure. Dans l'*Estebanillo*, si le texte ménage des doutes sur une possible origine converse du protagoniste – j'y reviendrai dans le prochain – c'est l'état d'hidalgo qui est d'emblée présenté comme une tare congénitale. S'il s'agit en bonne partie d'une pose requise pour situer le narrateur en tant que *pícaro*-bouffon, elle a néanmoins des échos dans la suite du récit. La biographie d'Estebanillo tend en effet à suggérer que les vertus associées à la pureté de sang sont illusoire car ce fils d'hidalgo se livre à toutes les bassesses censées être le fait des roturiers, littéralement ignobles. Tout

<sup>70</sup> Voir J. A. CID, 1988, p. 181, citant une étude déjà ancienne d'A. González de Amezuá.

<sup>71</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 1, p. 38-39. Sur la revendication par Estebanillo d'une généalogie infamante, voir J.B. AVALLE-ARCE, 1985-1986 ; J. A. CID, 1992 ; V. RONCERO LOPEZ, 1993 .

occupé à censurer la noblesse héritée, Gabriel de la Vega paraît même faire irruption dans le récit quand Estebanillo se pose en plébéien refusant de s'affubler un *don*<sup>72</sup> ou défendant ses poèmes contre la morgue de censeurs *acaballerados*<sup>73</sup>. Inconséquentes depuis le point de vue du protagoniste-narrateur, ces réflexions ne prennent tout leur sens que si l'on voit dans le roman une « catharsis rétrospective »<sup>74</sup> de l'auteur.

Il faut donc nuancer l'idée selon laquelle Gabriel de la Vega ne s'autoriserait aucune liberté à l'égard de la noblesse et du monde de l'armée<sup>75</sup>. Si l'on veut dégager une continuité idéologique dans son œuvre, il ne suffit donc pas de relever la permanence d'un attachement militant à la Monarchie hispanique. On aura également intérêt à regarder l'anti-héroïsme d'Estebanillo comme l'exacerbation de touches prosaïques ou critiques des poèmes (qui, à de nombreux égards, sont de la prose en vers) : une admiration opportuniste des héros, un regard distant sur la quête de la gloire et le dépit d'un auteur reprochant aux descendants des Goths de mépriser son travail et de n'avoir de nobles que le nom. Plutôt que d'opposer les plaisanteries du bouffon Stefanillo et les vérités de l'auteur, il convient donc de chercher si la situation d'énonciation qui sous-tend le récit permet de comprendre l'ambiguïté d'Estebanillo sur l'héroïsme et la guerre.

### C – Un double discours mais un point de vue cohérent

À mon sens, l'ambivalence du narrateur n'interdit pas la cohérence de son point de vue. Pour l'apprécier, il ne faut pas seulement tenir compte de la généalogie de ce centaure à la mode picaresque (*centauro a lo pícaro*), de l'hybridation imparfaite de Vega et de Stefanillo. Le double discours d'Estebanillo tient aussi à la diversité des destinataires.

<sup>72</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 11, p. 239-40 : « Llegué a la corte cesárea, adonde, por verme entrar con ostentación de carroza y autoridad de criados y caballos, tuve ciertos bostezos de ponerme un don, aunque no fuera yo el primer bufón que lo ha tenido ni me sentara mal, siendo correo imperial y real, que me llamasen don Estebanillo. Pero, por que no hicieran burla de mí, como de muchos que lo tienen su tener caudal con qué sustentarlos, me empecé a santiguar diciendo:

–¡Líbreme Dios de tan mal pensamiento! »

<sup>73</sup> *Ibid.*, chap. 9, t. II, p. 154-155 : « [...] hice un romance, y por dar a entender a algunos acaballerados físgones de aquello que no entienden – que muy presumidos de discretos, no estimaban mis versos porque no era de poeta con don o descendiente de godos– que también los pobres y humildes saben hacer cosas de ingenio, pues tienen un alma y tres potencias como los más calificados, y que no hay cláusula en el testamento de Adam que dejase, como señor que era entonces de todo el mundo, a los caballeros, mejorados en tercio y quinto en las aguas de Hipocrene, y a los pobres, herederos en el caño de Bacinguerra, la una fuente del Parnaso con licores poéticos, y el otro caño cordobés con inmundicias selváticas ». La présence de Gabriel de la Vega derrière la voix du bouffon s'observe aussi aux faits qu'Estebanillo connaisse parfaitement ses classiques alors qu'il a quitté l'école très tôt, ou qu'il prenne très au sérieux ses talents de poète, allant ainsi à l'encontre de sa propension dominante à l'autodénigrement.

<sup>74</sup> Cette expression est empruntée à J. A. CID, in : *Estebanillo*, introd., t. I, p. cxxxii.

<sup>75</sup> Voir J. A. CID, 1988, p. 192.

Estebanillo s'adresse d'abord à Ottavio Piccolomini, dédicataire et probable commanditaire du récit. Il dit vouloir lui rendre hommage pour les faveurs qu'il a reçues, et pour celles qu'il attend encore de lui (pour partir ouvrir une maison de jeux sur ses terres dans le royaume de Naples). Après son maître, le bouffon s'adresse à « toute la noblesse » des Flandres, aux « princes et seigneurs et personnes de mérite ». Le livre jouerait auprès d'eux une fonction similaire : leur exprimer la reconnaissance du bouffon, mais aussi leur demander de nouveaux gages de bienveillance. Le livre étant un « présent et cadeau », sa commercialisation est exclue<sup>76</sup>. Et de fait, sans doute la luxueuse édition *princeps* de 1646, vraisemblablement commanditée par Piccolomini, fut-elle offerte à ce public privilégié, dont le général espère un soutien et le bouffon des faveurs<sup>77</sup>. Pourtant, les deux prologues et l'incipit suggèrent que le roman s'adresse aussi à une audience ouverte et inconnue, internationale et intergénérationnelle, qui inclut un lectorat modeste :

Carísimo o muy barato letor, o quienquiera que tú fueres, si, curioso de saber vidas ajenas, llegares a leer la mía, yo me llamo Estebanillo González, flor de la jacarandina. [...]

Tengo por imposible que te deje de agradar, si acaso no estás dejado de la mano del gusto, o hecha la cara a el desaire de andar corto en alabar lo que es bueno por dar muestras de entendido. Aquí hallará el curioso dichos agudos; el soldado, batallas campales y viajes a Levante; el amante, enredos amorosos; el alegre, diversidad de chanzas y variedad de burlas; el melancólico, epitafios fúnebres [...]; el poeta, compostura nueva y romance ridículos; el recogido en su albergue, las flores de la fullería, las leyes de la gente de la hampa, las preminencias de los pícaros de jábega, las astucias de los marmitones, las cautelas de los vivanderos; y finalmente los prodigios de mi vida, que ha tenido más vueltas y revueltas que el laberinto de Creta<sup>78</sup>.

Le second prologue en vers confirme que le récit est formaté pour plaire à un panel varié de lecteurs anonymes :

Lector pío como pollo,  
O piadoso como Eneas,  
O caro como el buen vino,  
O barato cual cerveza,

<sup>76</sup> Voir *Estebanillo*, prologue « A el lector », t. I, p. 14-15 : « sólo pretendo con este pequeño volumen dar gusto a toda la nobleza, imprimiéndolo en estos Países [...]; no lo doy a la imprenta para hacer mercancía dél, sino sólo para que sirva de presente y regalo a los príncipes y señores y personas de merecimiento. Y no volveré la cara ni encogeré el brazo a los premios que me dieren [...] ».

<sup>77</sup> Du reste, la « suma de privilegio » de l'édition d'Anvers n'indique aucun prix de vente réglementaire, comme si le livre n'était pas destiné à la commercialisation – ce qui tendrait à étayer l'hypothèse de Marcel Bataillon selon lequel il s'agirait d'un « privilège pour rire » Voir M. BATAILLON, 1973, p. 30-32 ainsi que A. CARREIRA et J. A. CID, in : *Estebanillo*, introd., t. I, note 4 p. 3.

<sup>78</sup> *Ibid.*, t. I, prologue « A el lector », p. 13.

Señor en lengua española,  
Monsieur en lengua francesa,  
Domine en lengua latina,  
Y *min Heer* en la flamenca [...] <sup>79</sup>.  
Prométote, lampiño o barbado letor, o quienquiera que tú fueres [...] <sup>80</sup>.

Le narrateur vise tout type de profils : « le curieux », « le soldat », « l’amoureux », « le joyeux », « le mélancolique », « le poète » et le « solitaire dans son auberge ». Estebanillo ratisse large et assure que chacun en aura pour son argent. Malgré sa dénégation formelle, le texte correspond donc aussi à une logique commerciale. Or, résumant les résultats d’enquêtes menées à partir de données quantifiables – inventaires notariaux *post-mortem*, catalogues de bibliothèques et de librairies –, Anne Cayuela rappelle que la littérature de fiction touchait au XVII<sup>e</sup> siècle de multiples catégories socioprofessionnelles, au-delà des nobles et des soldats où Gabriel de la Vega cherchait des mécènes par le biais de ses poèmes :

Les *licenciados* et les professions libérales (juristes, notaires, avocats, médecins), mais aussi les domestiques à leur service, les membres de l’Église et leur petit personnel, le groupe des commerçants et des artisans, et enfin le groupe des ouvriers et des paysans qui résident à Madrid entrent également [...] dans le groupe des alphabétisés, et donc des lecteurs potentiels <sup>81</sup>.

Et s’ils ne sont pas des documents totalement fiables, les paratextes des fictions narratives corroborent d’ailleurs cette diversité socioprofessionnelle des acheteurs et lecteurs virtuels <sup>82</sup>. On peut donc supposer que Gabriel de la Vega escomptait que les bouffonneries d’Estebanillo ne seraient pas seulement lues par le « très cher lecteur » (*carísimo letor*) visé par la *princeps*, mais aussi par ce « lecteur-premier prix » (*barato letor*) issu de sphères moins privilégiées.

C’est aussi le calcul opéré par un libraire madrilène, Gabriel de León, qui fit réimprimer dès 1652 le récit à moindre coût. Un premier tirage, réalisé par Gregorio Rodríguez <sup>83</sup>, était vendu à 96 maravédís, à comparer avec les 232 maravédís du *Persiles* en 1617. Le papier, l’impression, la reliure sont de qualité très inférieure à celle de l’édition *princeps*, selon les standards de publication de la littérature récréative et commerciale. Le portrait d’Estebanillo gravé pour l’édition d’Anvers par Lucas Vorsterman, un artiste alors célèbre, est supprimé, tout comme les armoiries de Piccolomini et les cinq poésies laudatives

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, t. I, « Otro prólogo en verso », p. 17.

<sup>80</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 1, p. 31.

<sup>81</sup> Voir A. CAYUELA, 1996, p. 86.

<sup>82</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 3, p. 83-129.

<sup>83</sup> Voir *La vida y hechos de Estebanillo Gonzalez [...]; a Don Garcia de Medrano del Consejo Real [...]*, Madrid, Gregorio Rodríguez [...], 1652.

préliminaires<sup>84</sup>. La dédicace au général italien est remplacée par une autre adressée par l'éditeur à D. García de Medrano, un conseiller royal, également régent et gouverneur de Séville. Gabriel de León fait également disparaître tout le second alinéa, où Estebanillo évoque ses nobles destinataires brabançons et sa qualité de bouffon de Piccolomini. Notant l'évolution de ce paratexte, Anne Cayuela a attribué à l'éditeur, sans doute à juste titre, la volonté de réduire l'ancrage référentiel du récit et de lui restituer une dimension fictionnelle<sup>85</sup>. J'ajouterai que cet éditeur, prolongeant la stratégie esquissée dans les prologues, aspirait probablement à toucher un public péninsulaire éloigné du microcosme courtois de Bruxelles.

Visiblement, cette stratégie éditoriale fut un succès, puisque l'*Estebanillo* connut deux autres rééditions au XVII<sup>e</sup> siècle (dont une probablement pirate)<sup>86</sup>, puis encore six au XVIII<sup>e</sup> siècle – ce qui, pour la même période, égale le nombre de réimpressions du *Guzmán* et dépasse celles des autres romans picaresques. D'autres signes du bon accueil de ce livre, bien exposés par A. Carreira et J. A. Cid<sup>87</sup>, sont le plagiat dont furent l'objet certains de ses passages les plus prosaïques ; les censures moralistes (et intéressées) de Juan de Zabaleta ou de Francisco Santos ; un commentaire du capitaine John Stevens qui, dans la préface à sa traduction anglaise (1707), écrit que, pour beaucoup de lecteurs, Estebanillo a supplanté tous les *pícaros* littéraires antérieurs ; ou encore l'extension du syntagme *Vida y hechos* dans les rééditions du *Guzmán* et même du *Quichotte* (dès le XVII<sup>e</sup> siècle pour les flamandes et pour toutes celles du XVIII<sup>e</sup> siècle) : « c'est comme si le dernier descendant "légitime" du roman réaliste espagnol influait *a posteriori* sur les modèles du genre, les redéfinissant dans la conscience des imprimeurs [...] »<sup>88</sup>. Quoiqu'il en soit, il paraît plausible que l'*Estebanillo* ait touché dès le XVII<sup>e</sup> siècle une série de catégories socioprofessionnelles étrangères au petit monde des officiers supérieurs.

Or, cette variété de lecteurs démultiplie les réceptions possibles. On peut imaginer que l'auteur joua des horizons d'attente de ces différents publics et que l'oscillation du narrateur entre célébration et dérision ne fut pas interprétée de la même façon par le *carísimo* et le *barato letor*. Sûrs de leur supériorité, les guerriers de métier s'amusaient certainement de la

<sup>84</sup> Une version simplifiée du portrait de Vorsterman est incluse dans la troisième réédition du roman, *La vida, y hechos de Estevanillo Gonzalez* [...], Madrid, Melchor Sanchez, 1655.

<sup>85</sup> Voir A. CAYUELA, 1996, p. 167-169. En revanche, il faudrait probablement nuancer l'idée selon laquelle, par la suppression de l'épître à Piccolomini, « ce personnage recouvre son caractère fictionnel dans le texte » (p. 169). Même si le récit réinvente certains faits et gestes de Piccolomini, le général italien était un personnage public bien connu, dont on retrouve notamment des éloges en 1653 dans la seconde partie du *Criticón* (II, 2, p. 327 et II, 5, p. 382).

<sup>86</sup> Voir A. CARREIRA et J. A. CID, in : *Estebanillo*, introd., t. I, p. ccxvi. La quatrième édition de l'*Estebanillo* imite la page de garde de l'édition antérieure mais est totalement différente par son impression.

<sup>87</sup> *Ibid.*, t. I, p. clxxxix-cxciv.

<sup>88</sup> *Ibid.*, t. I, p. cxciv.

couardise du soldat-cuisinier et des misères de la guerre. Mais un laquais, un commerçant ou un juriste, sans parler du public féminin dont *Estebanillo* ne dit rien, pouvaient rire jaune de ces plaisanteries, sinon s'identifier au protagoniste. Ainsi, gageons que Piccolomini et son entourage ne virent aucune dimension subversive dans l'anti-héroïsme d'*Estebanillo*. Sans doute ces premiers partageaient-ils même la vision ambivalente de l'armée offerte par le bouffon. Ils pouvaient sourire d'un regard désabusé sur la guerre sans se sentir aucunement mis en cause, car *Estebanillo* n'est pas un véritable militaire. C'est du reste l'excuse qu'il présente à son maître agonisant, pour se dédouaner de ne pas avoir combattu :

[...] aunque es verdad que soy soldado y cocinero, el oficio de soldado ejercito en la cocina y el de cocinero en la ocasión. El soldado no ha de tener, para ser bueno, otro oficio más que ser soldado y servir a su rey; porque, si se emplea en otros, sirviendo a oficiales mayores o a sus capitanes, ni puede acudir a dos partes ni contentar a dos dueños<sup>89</sup>.

« Hybride de soldat et de cuisinier, commente Y. Germain, [*Estebanillo*] ne pouvait être un bon soldat et son discours aussi a confondu les genres, en faisant proliférer la métaphore culinaire [...] dans un registre d'épopée travestie »<sup>90</sup>. De ce point de vue, celui des véritables soldats, la bassesse du bouffon ne prête donc qu'à rire. Au demeurant, cette façon d'opposer la lâcheté des auxiliaires à l'héroïsme militaire est déjà présente dans l'anonyme *Sangrienta batalla de Nördlingen* : pour son auteur, la majestueuse placidité du Cardinal-Infant au milieu des balles tuant deux officiers à ses côtés est d'autant plus admirable qu'une fuite de vivandiers et de domestiques pouvait alors être confondue avec une débâcle de la cavalerie<sup>91</sup>. Loin de servir une satire du monde militaire, qui aurait pu achever de le mettre au ban de la société militaire, la lâcheté et le cynisme du soldat-cuisinier sont donc ce qui favorise la transformation du *pícaro* en bouffon, son entrée au service des Grands. Aux yeux de Piccolomini, sa veulerie est une bonne raison d'en faire un messager : puisqu'il est si prompt à fuir le combat, il saura courir porter les nouvelles des futures batailles<sup>92</sup>. Amuseur des chefs de guerre, le bouffon serait pour eux le parent des *graciosos* de théâtre – un domestique attaché à son maître, un fou domestiqué incarnant l'ordre social –, et non plus un *pícaro*, qui

<sup>89</sup> *Estebanillo*, t. I, chap. 6, p. 318. Y. Germain, 2007, p. 211, note qu'il y a un sophisme à prétendre qu'on ne peut servir à la fois son roi et son capitaine. On ne peut le nier, mais la phrase décèle peut-être l'une des « vérités » du roman sur la vie militaire : l'idée que les soldats ne doivent pas être détournés du combat pour des fonctions ancillaires.

<sup>90</sup> Voir Y. GERMAIN, 2007, p. 211.

<sup>91</sup> Voir la *Sangrienta batalla de Nördlingen...*, 1635, citée par V. RONCERO LOPEZ, 1997, p. 140. Une balle tue le colonel Ayaso aux côtés du Cardinal-Infant, une autre blesse don Pedro Girón. « Mas nada de eso perturbó el generoso y real espíritu ni divirtió de la batalla; que en tal principio aun dio recelo, y no poca alteración, el ver bajar con mucha prisa bagajes y mozos de la gente que peleaba en la eminencia creyendo ser caballería ».

<sup>92</sup> Voir Y. GERMAIN, 2007, p. p. 209.

enfreint l'ordre et le menace<sup>93</sup>. De ce point de vue, *Estebanillo* serait assimilable au Rivera du *Primer Blasón*, qui rend sensible les aspects les plus prosaïques de la condition militaire<sup>94</sup> sans remettre en cause la célébration du combat ni l'héroïsme de ses maîtres.

Cependant, s'il paraît incontestable que l'*Estebanillo* n'est pas une diatribe antimilitariste, la parenté du bouffon avec les *graciosos* ne suffit pas à réduire son anti-héroïsme à un faire-valoir burlesque des nobles officiers. Car, d'une part, le *barato letor* des rééditions de 1652-1655 ou de 1720, qui voyait dans le prologue la filiation d'*Estebanillo* avec Lazarillo, Guzmán et don Pablos, pouvait continuer de chercher dans la *Vida y hechos* le récit d'un marginal, jetant un regard distant, sinon critique, sur le monde des puissants. D'autre part, la figure du fou ne saurait se confondre avec celle d'un valet complaisant : dans sa conception classique, qui perdure à l'époque moderne, le bouffon combine les fonctions de divertissement et de critique. Attirant l'attention sur l'existence d'une littérature du fou en Espagne depuis le Moyen Âge, dont il ne trouvait pas d'équivalent dans les pays voisins, Francisco Márquez Villanueva<sup>95</sup> a notamment montré que Francisco López de Villalobos (1473?-1549) ou Francesillo de Zúñiga (1490?-1532) étaient dotés d'une conscience sociale et politique avancée : chez ces partisans d'une monarchie forte, hostiles au pouvoir féodal et animés d'un sentiment pré-bourgeois, la mise en scène d'une judaïté réelle ou inventée était une façon de miner l'axiologie nobiliaire (en exhibant des tares largement partagées mais cachées par l'aristocratie), et de promouvoir une *dignitas hominis* ne reposant pas sur la naissance. Et, si la bouffonnerie orale ne nourrissait que les anecdotes de la vie courtisane, sa circulation écrite pouvait constituer une forme de dissidence : en diffusant sa chronique de façon incontrôlée, un Francesillo « violait en quelque sorte la confidentialité du divertissement princier, comme s'il cachait derrière les rideaux de la chambre le lecteur inconnu »<sup>96</sup>. Ne pouvant être totalement neutralisées par les puissants, ses railleries provoquèrent leur colère, et le fou de Charles Quint les paya de sa vie.

<sup>93</sup> Cette distinction entre le *pícaro* et le bouffon, et la filiation de celui-ci avec le *gracioso*, a été proposée par J. A. MARAVALL, 1990, p. 119-158 et reprise par Y. GERMAIN, 2007, p. 209-211. De fait, historiquement, des connexions entre *graciosos* et bouffons (*truhanes* ou *hombres de placer*) sont attestées par les activités théâtrales de certains bouffons et par le rôle de bouffons joué par certains comédiens, comme le célèbre Juan Rana, ou encore par la fonction de bouffon directement assignée à certains *graciosos*, comme au Coquín du *Médico de su honra*. Voir F. J. BOUZA ÁLVAREZ, 1991, p. 25-28 et 32.

<sup>94</sup> Y. GERMAIN, 2007, p. 210-211, évoque en particulier deux possibles prédécesseurs d'*Estebanillo* chez Lope : les *graciosos* Panduro et Salvado, apparaissant respectivement dans *Pobreza no es vileza* (écrite vers 1621-1623) et dans *Los españoles en Flandes* (vers 1597-1606). Ceux-ci « rendent palpables nombre d'éléments réalistes de la condition militaire, la médiocrité de l'ordinaire, que reflète parfois leur patronyme [...], les retards de la solde, voire l'espoir du pillage comme récompense offerte à la troupe ». Et « sa fonction culinaire renforce la filiation avec ces figures de valets matérialistes, aux préoccupations terre à terre ».

<sup>95</sup> Voir F. MARQUEZ VILLANUEVA, 1979 et 1985-86.

<sup>96</sup> Voir F. MARQUEZ VILLANUEVA, 1985-86, p. 516 (je traduis).



Sans multiplier les exemples, Simplex illustre lui aussi la fonction édifiante du bouffon, en réactualisant le rôle du « fou chrétien » hérité de la *Moria* érasmiennne et du *Narrenschiff* (1494) de Sebastian Brandt<sup>97</sup>. En effet, après la mort de l'ermite qui lui a enseigné les rudiments du christianisme et l'a rebaptisé du nom de Simplex, en accord avec l'innocence de son esprit (livre I), l'ingénu passe pour fou une fois jeté dans le monde. Il doit ainsi revêtir la livrée de bouffon au service de plusieurs chefs militaires protestants. Si Estebanillo perd symboliquement sa liberté par la castration que feint de vouloir lui infliger son maître<sup>98</sup>, Simplex perd son innocence dans une cérémonie où l'on prétend lui faire croire qu'il a été changé en veau (livre II). S'acquittant avec talent de son nouveau rôle, il s'entend dès lors parfaitement dans l'art de la dissimulation, et engage une ascension sociale qui va de pair avec sa déchéance morale, jusqu'à la fin du livre III. Vient la chute : une série d'aventures galantes l'ayant mené à Paris, il en revient ruiné et défiguré par la variole. Il embrasse dès lors la carrière de bandit de grand chemin avec son comparse Olivier (livre IV). À la mort de celui-ci, il tente de retrouver sa condition initiale de paysan, et rencontre à cette occasion son père adoptif qui lui révèle ses origines nobles (livre V). Après une vie d'errance, Simplex se retire en ermite en sa forêt natale, et conclut son autobiographie par un amer adieu au monde. Le *Simplicius* relate donc en cinq actes le grand drame baroque de la chute et de la rédemption. Et, dès 1669, une *Continuatio* fut ajoutée, qui approfondit cette opposition entre l'inconstance mondaine et la sécurité spirituelle. Le fou Simplex n'est donc pas un amuseur de cour. Parcourant le monde du Spessart au Japon en passant par Paris, Moscou et Macao (dans la *Continuatio*), il dit sa vanité pour retrouver en Dieu une patrie transcendante – dans une variante ascétique des méditations cosmographiques.

Estebanillo n'est bien sûr pas Simplex, sa propre déchéance physique et morale n'entraîne pas chez lui la réaffirmation de valeurs absolues. Quand, affecté par la goutte et la mélancolie, il aspire à se retirer à Naples pour y fonder une maison de jeux, il se pose en contrepoint burlesque de Charles Quint à Yuste, qu'il invoque en modèle<sup>99</sup> ; il se distingue aussi, par avance, de Simplex. Dans l'*Estebanillo*, le monde n'est pas nié, mais aucune transcendance n'est affirmée non plus, et le sujet doit s'orienter sans repères assurés. En ce sens, le roman espagnol peut sembler plus déstabilisant. La représentation de la guerre, en

<sup>97</sup> Voir A. A. PARKER, 1967, chap. 4, p. 75-98 ; BJORNSON, 1977, p. 75-98 et GILLESPIE, 1982, p. 158.

<sup>98</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 7, p. 79-90. Déplorant ce supplice allant contre la volonté de Dieu « en materia de multiplicación » et contre la nature, qui ne saurait faire « de una gallina un capón », Estebanillo offre une parodie grivoise du sonnet X de Garcilaso : « ¡Oh dulces prendas por mi mal perdidas, nacidas y procreadas con este desdichado cuerpo, compañeras en todas mis aflicciones, causa y origen de mi mal logrado bozo: sabe el cielo lo que siento el dejaros y la falta tan grande que me haréis en esta larga ausencia! ».

<sup>99</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 13, p. 367 et 369.

particulier, est moins épouvantable ; mais, profondément équivoque, elle est d'autant plus déconcertante. L'expérience de l'horreur, dans *Simplicius*, finit par faire sens, car elle débouche sur la réaffirmation d'une vérité certaine ; elle est en quelque sorte le pendant sanglant et froid des méditations métaphysiques menées par Descartes auprès d'un poêle en Westphalie. Dans l'*Estebanillo*, la réification de l'ennemi et l'animalisation du protagoniste en poule mouillée sont d'autant plus terribles qu'elles sont matière à rire. Délibérément ou non, le narrateur suggère l'insignifiance de la guerre, sinon l'absurdité de la mort, comme dans le récit du siège infructueux de Gros-Głogów en Silésie. Son maître Piccolomini lui ayant reproché de fuir le combat, Estebanillo lui rétorque qu'il ne recherche pas l'honneur, mais des espèces acquises « par temps calme, sans syrtes ni bas-fonds ». Et, comme pour lui donner raison, un tir de canon abat un soldat tout près d'eux :

[...] cuando vi que poco distante de nosotros [el cañonazo] hizo a un soldado volatín de Carnaval, dándole remate de vida no habiéndolo tenido de paga, cumpliendo con mi profesión y gustando más que dijese «aquí huyó» que «aquí cayó», me afufé con tal donaire que me parecía el suelto caballo a quien movían tantos vientos como espuelas<sup>100</sup>.

Après la métaphore du *juego de cañas*, représentant la bataille de Nördlingen comme un divertissement chevaleresque, cette image rend la mort aussi sinistre que futile. Des échos de cette scène semblent résonner dans *Voyage au bout de la nuit*, quand Bardamu raconte la mort de son colonel, jeté par un obus dans les bras d'un messager terrifié :

Ils s'embrassaient tous les deux pour le moment et pour toujours, mais le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait en glouglous comme de la confiture dans la marmite. Le colonel avait son ventre ouvert, il en faisait une sale grimace. [...] Toutes ces viandes saignaient énormément ensemble. Des obus éclataient encore à la droite et à la gauche de la scène. J'ai quitté les lieux sans insister, joliment heureux d'avoir un aussi beau prétexte pour foutre le camp. J'en chantonnais même un brin, en titubant, comme quand on a fini une bonne partie de canotage et qu'on a les jambes un peu drôles<sup>101</sup>.

Et il est certain que le bouffon reconnaît la bravoure de son maître, tout comme Bardamu celle de son colonel. Mais, sans miner les valeurs épiques comme le font Céline ou Jaroslav Hašek (dans *Le Brave soldat Chvéïk*), Estebanillo les met à bonne distance. La gloire n'est pas pour tous : l'homme-canon de Gros-Głogów n'aura pas de lauriers, et lui pas davantage s'il mourait au combat ; autant alors s'enterrer sous la paille, comme le fera notre archi-poule-

<sup>100</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, p. 196-197.

<sup>101</sup> Voir L. F. CELINE, *Voyage au bout de la nuit* (1952), éd. 1975, p. 28-29.

mouillée. Plus encore, même s'il devait recevoir les honneurs funèbres, Estebanillo n'en veut pas ; il préfère une richesse obscure. Cette position est pleinement assumée par le protagoniste, qui l'a déjà tenue à l'issue de la bataille de Nördlingen.

Car, contrairement au *gracioso* du *Primer Blasón del Austria*, notre bouffon n'accorde pas le mot de la fin à l'idéologie de l'honneur. Dans l'*auto*, le soldat Rivera loue la valeur de don Diego de Bustos, mort au combat à Nördlingen<sup>102</sup>. Dans la même situation, en revanche, Estebanillo n'a pas une phrase pour l'héroïsme de don Diego de Ulloa. Il oppose simplement l'état de son maître et le sien ; et s'il célèbre le mourant, c'est pour sa libéralité :

—Bergante, ¿cómo no habéis acudido a lo que yo os mandé?

Respondíle:

—Señor, por no verme como vuesa merced se ve [...].

Lleváronlo a la villa, adonde, por no ser tan cuerdo como yo, dio el alma a su Criador. Dejóme, más por ser él quien era que por los buenos servicios que yo le había hecho, un caballo y cincuenta escudos; que cincuenta mil años tenga de gloria por el bien que me hizo, y cien mil el que me diere agora otro tanto por el bien que me hará<sup>103</sup>.

Ici encore, l'anti-héroïsme d'Estebanillo ne pouvait que faire rire ses nobles destinataires et flatter leur sentiment de supériorité. Mais d'autres lecteurs, moins imprégnés de l'idéologie nobiliaire – sans doute s'en trouvait-il –, pouvaient être sensibles à son attachement à la vie et questionner l'évidence de la quête de l'honneur.

### *Conclusion*

Flatter les nobles pour en recevoir des faveurs tout en mettant leur héroïsme à distance : cette ambiguïté fondamentale est sans doute ce qui rapproche Gabriel de la Vega du bouffon Stefanillo et qui fonde la cohérence du point de vue narratif. Estebanillo appartient au camp de ses maîtres, mais pas à leur monde ; il embrasse leur cause sans adhérer à leurs valeurs ; fondamentalement intéressé, il met à leur service son talent oratoire, mais n'est pas prêt à mourir pour eux ni pour la gloire. Aussi, parallèlement à leur commune dépendance vis-à-vis des puissants, peut-être cette « marginalité de l'intérieur » a-t-elle réuni Gabriel de la Vega et le bouffon Stefanillo. Ángel Estévez Molinero l'a déjà suggéré, il peut avoir existé une véritable empathie de l'auteur pour le bouffon, car tous deux partagent une aliénation

---

<sup>102</sup> Voir P. Calderón de la Barca (attribution incertaine), *El Primer Blasón del Austria*, éd. V. RONCERO LOPEZ, 1997, p. 112, v. 616-624.

<sup>103</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 6, p.318.

consentie à l'égard de l'aristocratie<sup>104</sup>. Comme Estebanillo, Gabriel de la Vega souhaiterait probablement s'en affranchir<sup>105</sup> mais il dépend de leurs faveurs. Aussi le roman mêle-t-il les *burlas aux veras*, l'insolence mordante et l'éloge conformiste.

Identifier la tonalité dominant le récit est sans doute une gageure, tant les provocations et les flatteries sont inhérentes à la fonction du bouffon. Juan Goytisolo a écrit qu'Estebanillo était un marginal conformiste, qui ne désire pas changer le système qu'il critique, car il en vit<sup>106</sup>. S'il critique la vanité des hidalgos sans le sou, il ne prétend pas renverser les privilèges de la noblesse ; il voudrait seulement qu'elle lui permette de *mieux* vivre. Je partage sur ce point son analyse, que rejoint J. A. Cid quand il estime que la dissidence ne signifie pas ici une critique générale, mais plutôt un « défoulement » de l'écrivain (et de son personnage-narrateur) face aux vexations subies dans sa carrière passée. Et surtout, je suis Cid quand il voit dans la posture d'Estebanillo une « résignation, savamment combinée à l'attitude du “non-croyant” » qui, affranchi de tout sentiment de culpabilité, « a décidé de profiter du peu qu'il lui est donné d'obtenir des puissants »<sup>107</sup>. Et justement, même si la picaresque ne peut se définir par le seul point de vue narratif, dire l'ambiguïté d'une soumission conditionnelle est probablement un motif décisif de l'inscription de l'*Estebanillo* dans la lignée du *Lazarillo*, du *Guzmán* et du *Buscón*. Si Guzmán de Alfarache, « atalaya de la vida humana », était selon M. Cavillac, le défenseur et le prophète d'une bourgeoisie marchande et réformatrice<sup>108</sup>, Estebanillo, *atalaya* burlesque à Nördlingen, serait alors le héraut d'une vaste catégorie de subalternes – domestiques, greffiers, artisans, commerçants, etc. – côtoyant les puissants mais ne partageant pas toute leur axiologie.

<sup>104</sup> Voir A. ESTEVEZ MOLINERO, 1995, p. 73-75.

<sup>105</sup> Dans *La Feliz Campaña*, chant VIII, p. 253, G. de la Vega fait l'éloge de *letrados* au service de la couronne - des secrétaires de rang supérieur ? (« Éstos de negro, dilatada suma / –color funesta a tan alegre día–, / son los ministros fieles de la pluma / donde estriba del Rey la Monarquía; / éstos en cisnes de nevada pluma / son de España la gala y bizarría / y tan Señores y tan principales / que indigno me confieso de alabarles »). Le greffier de Málaga rêve manifestement d'appartenir à ce corps d'administration. Une telle promotion lui permettrait en effet d'atteindre une fonction plus prestigieuse et des revenus suffisants pour ne plus avoir à couvrir les campagnes militaires dans l'espoir de maigres faveurs.

<sup>106</sup> Voir J. GOYTISOLO, 1982 [1966], p. 111 : Estebanillo « no es [...] un revolucionario ni se propone siquiera reformar nada: *laissez faire, laissez passer, le monde va de lui-même*. Su sistema de valores cristaliza en función del orden existente y es como una imagen invertida de él ».

<sup>107</sup> Voir J. A. CID, 1988, p. 194.

<sup>108</sup> Voir M. CAVILLAC, 1983 et 2007.

## CHAPITRE IX – TROUVER SA PLACE ?

### ESTEBANILLO OU L'IMPOSSIBILITE D'UNE VILLE

---

Au-delà du regard démystificateur porté sur la guerre, l'héroïsme et la noblesse de sang, plusieurs motifs de la vie d'Estebanillo peuvent avoir justifié l'adoption de la structure des premiers romans picaresques (celle d'un récit autobiographique rétrospectif et linéaire) : l'itinérance du héros – qui dépasse toutefois les précédents génériques – ; le service de plusieurs maîtres ; l'exercice d'une série d'activités aux marges de la société ; la connexion entre le roman picaresque et la littérature du fou ou du bouffon<sup>1</sup> ; ou encore un goût immodéré pour le vin, trait des bouffons également associé aux *pícaros* littéraires depuis le *Lazarillo*. Plus radicalement, le récit d'Estebanillo est picaresque en ceci qu'il évoque la quête inaboutie d'une situation – d'un territoire et d'une position sociale – permettant de se définir soi-même. Son ascension sociale n'est qu'apparente ; il ne dispose d'aucun lieu ni d'identité propres ; et l'impersonnalité même de ses descriptions urbaines pourrait être liée à sa difficulté d'habiter le réel.

#### A – Rome, Naples et Bruxelles : pôles urbains et structure narrative

Puisque la *Vida y hechos*, à la différence des précédents romans picaresques, est adaptée d'une biographie réelle, l'itinéraire d'Estebanillo ne peut être aussi organisé et signifiant que celui, purement fictionnel, de *Lazarillo* ou de *Guzmán*. Seule la récurrence de

---

<sup>1</sup> F. MARQUEZ VILLANUEVA, 1979, 1982 et 1985-1986, puis V. RONCERO LOPEZ, 2010, ont replacé l'apparition du genre picaresque dans la tradition espagnole d'une « littérature du fou ou du bouffon », initiée au XV<sup>e</sup> siècle par des « poètes-bouffons » comme Villasandino ou Antón de Montoro, puis illustrée par le docteur Villalobos, Sebastián de Horozco, don Francesillo de Zúñiga, voire Antonio de Guevara. Selon F. MARQUEZ VILLANUEVA, 1985-1986, p. 520-522, le *Lazarillo de Tormes* reprend notamment de cette tradition la forme d'une épître festive écrite par un paradigme d'infamie pour amuser un puissant (« Votre Grâce »). La construction du locuteur *Lazarillo* pourrait également avoir été préparée, entre autres modèles, par ces écrits épistolaires des bouffons, qui avaient développé une stylisation d'un *je* complexe. Le récit d'un « cas » (*caso*) comme celui de *Lazarillo* rappelle aussi les « nouvelles de la cour » (*nuevas de corte*) que composait quelques années plus tôt à Tolède un bouffon comme Villalobos. Enfin, la biographie-épître de *Lazarillo* prolongerait la dimension carnavalesque de la littérature du fou. « Le bouffon et le pícaro, conclut-il s'attirent par une affinité naturelle, qui se maintient jusqu'à l'épuisement du genre. *Guzmán* exerce les deux métiers à Rome. Le médecin-bouffon – Villalobos – se réincarne [avec Francisco López de Úbeda] derrière la grande devinette de *La pícaro Justina* et, vers la fin déjà, surgit le grand hybride [qu'est l'*Estebanillo*]. Avec eux la question judaïque demeure au premier plan » (*ibid.*, p. 522, je traduis). V. RONCERO LOPEZ, 2010, prolonge cette lecture en examinant les transformations de la relation entre *pícaros* et bouffons dans les grands textes picaresques, mais aussi dans les romans de Castillo Solórzano ou de Juan de Luna. Il met en particulier en avant la présence presque constante d'un rire agressif, violent, « bas » chez les *pícaros*, qui les apparente aux bouffons.

quelques motifs et l'emphase portée sur certaines charnières narratives font émerger une relative cohérence thématique et structurelle dans le récit<sup>2</sup>. Parmi ces facteurs d'unité, J. Talens a déjà relevé le passage décisif d'un espace méridional où Estebanillo demeure un *pícaro* traditionnel, sans attaches durables, à un espace nordique où il renonce à sa liberté dans l'espoir de l'aisance<sup>3</sup>. Pour affiner cette distinction, il convient de relever que la trajectoire d'Estebanillo se construit autour de trois villes auxquelles sont associées différents âges de la vie et aspirations d'Estebanillo : Rome, Naples et Bruxelles. Non seulement ces villes comptent parmi les plus longuement louées, mais elles dominent l'espace narratif. Après avoir grandi à Rome<sup>4</sup>, Estebanillo la quitte et y revient à quatre reprises, à chaque fois que ses périples le ramènent en Italie<sup>5</sup>. À Naples, Estebanillo passe ou séjourne six fois<sup>6</sup>, auxquelles il faudrait ajouter l'hypothétique départ postérieur au récit. Quant à Bruxelles, c'est de là qu'il voyage vers Vienne, Cracovie ou l'Europe du Sud ; et de multiples anecdotes s'y déroulent<sup>7</sup>. Qualitativement, ces trois villes constituent les bases successives d'Estebanillo : Rome est la ville de l'enfance ; Naples celle de la jeunesse idéalisée et d'une retraite rêvée ; Bruxelles, enfin, est le « centre »<sup>8</sup> de la maturité du protagoniste-narrateur. À chacune de ces villes correspondent des valeurs différentes : à Rome sont associées les attaches familiales et la vie laborieuse qui, pour Estebanillo, entrave le désir d'une vie libre et

<sup>2</sup> Ainsi, les enrôlements et désertions successifs d'Estebanillo et sa fonction récurrente de cuisinier au service d'officiers ménagent une transition entre les premiers chapitres du roman – où Estebanillo multiplie les aventures picaresques – et les chapitres 7 à 13, où il sert de puissants personnages. De même, l'épisode barcelonais où le Cardinal-Infant gracie Estebanillo (condamné à mort pour avoir tué un autre militaire) et lui propose de devenir son bouffon (t. I, chap. 5, p. 279-280) prépare son entrée postérieure au service de Piccolomini puis de Ferdinand d'Autriche lui-même, tout comme le passage où Estebanillo, capturé par des soldats hollandais, obtient sa libération auprès du duc de Bouillon grâce à son art de la *bufa* (t. II, chap. 7, p. 40-45).

<sup>3</sup> Voir J. TALENS, 1975. Au-delà de cette distinction élémentaire, ce critique s'est efforcé de dégager des unités de composition et des divisions structurant l'*Estebanillo*. Quoique souvent suggestives, ses analyses forcent assez souvent le sens du texte. Il paraît notamment abusif d'opposer absolument une première partie (chapitres un à six) – relatant le processus par lequel Estebanillo vérifie la nullité de l'honneur, la nécessité d'avoir de l'argent, le caractère facultatif des présumés éthiques, etc. –, et une deuxième partie (chapitres sept à treize) caractérisée par une déchéance morale et physique au terme de laquelle Estebanillo serait annulé en tant que personne, disparaissant derrière son masque de bouffon, et se réduisant à sa fonction d'objet aux mains des nobles. Sans nier cette tendance à l'aliénation d'Estebanillo et sa dégradation morale et corporelle, elle ne peut s'expliquer par sa seule entrée au service des nobles, car elle est déjà en germe dans les premiers chapitres. De plus, il faut discuter l'« annulation humaine » et « l'impossibilité du moi » attribuée par Talens à Estebanillo.

<sup>4</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 1 (essentiellement les p. 39-50).

<sup>5</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 3, p. 119-135 et p. 151-154 puis chap. 5, p. 260-262 ; et t. II, chap. 11, p. 259-264.

<sup>6</sup> Estebanillo passe quatre fois par Naples au chapitre trois : il dort d'abord une nuit à la Porte de Capoue sans entrer dans la ville (t. I, p. 119) ; il y séjourne deux fois en travaillant à l'hôpital (t. I, p. 135-145 et p. 154) ; et il y revient enfin comme soldat (t. I, p. 163-166). Les autres séjours se situent au chapitre cinq, où il dilapide son héritage en bonne compagnie (t. I, p. 262-264) et au chapitre onze, où il revient comme en pèlerinage sur les lieux de sa jeunesse de *pícaro* (t. II, p. 265-284).

<sup>7</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 25-26, 52-59, p. 77-79, p. 90, chap. 8-9, p. 113-142 et 151-169 et 181-185 ; chap. 10, p. 211-218 et chap. XIII, p. 362 et *sqq.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, p. 152-153 : « En la bonanza de este mar me deleitaba, en el golfo desta grandeza me divertía, la dulzura de sus Anfiones me entretenía, y últimamente yo era el peje Nicolao de aqueste Mediterráneo; porque en sacándome deste centro pasaba desmayos de recelos y parasismos de temores ».

facile ; Naples polarise l'idéal d'une liberté picaresque contrebalancée par la précarité matérielle ; Bruxelles, enfin, constitue la capitale d'une géographie courtisane où Estebanillo n'acquiert une certaine aisance qu'au prix de son autonomie. La tension entre ces pôles contribue à fonder la dynamique du récit. Si l'on se fie à la façon dont évoluent le poids et la caractérisation de ces trois villes, la tendance est à la perte progressive des repères familiaux pour Estebanillo ; à son incorporation dans le monde courtisan ; et même à une conversion partielle de ce que l'on pourrait appeler la géographie picaresque – l'espace méridional initialement dominé par la représentation de personnages et d'aventures typiques de ce genre.

Pivot autour duquel gravite la trajectoire d'Estebanillo, Rome est cependant privée, progressivement, de sa fonction d'assise familiale et sociale. Dans les premiers chapitres, l'évocation de scènes quotidiennes place Estebanillo dans une communauté locale structurée, où le jeune protagoniste, une fois exclu de l'école pour ses diableries, est destiné à occuper une fonction modeste et une position stable : celle d'un apprenti-barbier et futur artisan, susceptible de servir de puissants gentilshommes s'il exerce son métier avec compétence et diligence<sup>9</sup>. Mais la « mauvaise inclination » que s'attribue le narrateur<sup>10</sup>, aggravée par sa maladresse – qui lui fait arracher les moustaches d'un matamore, balafrer un indigent et alléger d'une oreille le fils d'un marchand<sup>11</sup> – le mènent à fuir Rome et la perspective d'une vie sans histoire. Et s'il pleurait sa maison, son père et ses deux sœurs à son premier départ<sup>12</sup> – sa mère est déjà morte –, chacun de ses retours scande l'étiollement de ses liens familiaux. Lors du premier, il est « très bien reçu », et « la scène et les cérémonies du fils prodigue » jouées ponctuellement<sup>13</sup>... mais son père lui interdit de dormir dans la demeure familiale et de s'en approcher, et l'envoie aussitôt chez un nouveau maître, prévenant Estebanillo qu'il ne serait plus son fils mais son ennemi capital s'il recommençait ses sottises. Les sentiments paternels sont donc déjà émoussés. Puisqu'il n'a pas suivi les injonctions de son père, c'est en son absence qu'Estebanillo regagne Rome ultérieurement ; « tièdement reçu » par ses sœurs, il fait jouer ses droits d'héritier mâle et finit par les battre, avant de fuir de nouveau vers

<sup>9</sup> Le père d'Estebanillo, hidalgo galicien et « pintor *in utroque* » (I, chap. 1, p. 38), c'est-à-dire peintre et joueur invétéré, friand des cartes à figures (*pintas*), fréquente l'entourage du duc d'Albuquerque, ambassadeur ordinaire d'Espagne à Rome puis vice-roi de Sicile (t. I, chap. 5, p. 155). Le premier maître d'Estebanillo est même le barbier de ce duc (t. I, chap. 1, p. 43).

<sup>10</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 1, p. 40.

<sup>11</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 1, p. 46-50 et chap. 3, p. 122-136. Il faut noter qu'Estebanillo prend soin de choisir les victimes de ses *burlas* parmi des groupes inférieurs ou marginalisés de la société, provoquant ainsi le rire de ses maîtres et des témoins qui y assistent. Il s'évite ainsi des représailles des puissants, comme celles dont mourut don Francesillo de Zúñiga.

<sup>12</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 1, p. 50-51.

<sup>13</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 3, p. 119 : « [...] considerando [...] la afabilidad de mi padre, me fui derecho a su casa, adonde fui muy bien recibido, hacienda muy al vivo el paso y ceremonias del hijo prodigo ».

Naples<sup>14</sup>. À son passage suivant, il est « très mal reçu » par ses sœurs, qui font appel à un sbire pour le déloger ; après s'être livré à divers méfaits, Estebanillo repart de la ville en liquidant des biens laissés par son père<sup>15</sup>. Enfin, à son dernier retour dans la « tête de la Chrétienté » qu'il a toujours « tenue pour sa patrie », ses sœurs sont mortes. Il dit l'avoir regretté en frère car, repenti des contrariétés qu'il leur avait causées, il ne venait les voir qu'en cette qualité... Mais il n'oublie pas alors de s'enquérir d'un legs éventuel et, ayant appris l'existence de neveux, il repart sans chercher à les connaître et s'épargne une fois encore les frais d'un deuil<sup>16</sup>. La gradation descendante ponctuant les accueils réservés à Estebanillo marque bien l'épuisement progressif des relations familiales d'Estebanillo, qui l'apparente à ses modèles picaresques. En effet, qu'il s'agisse de Lazarillo, de Guzmán ou de Pablos, les trois précédents invoqués dans l'incipit se caractérisent par une perte plus ou moins brusque des liens de parenté. Le père de Lázaro, meunier de son état, est très tôt envoyé aux galères pour « certaines signées mal faites » dans les sacs de grain qu'on lui confiait et, faute d'argent quand son amant mulâtre est à son tour condamné pour vol, sa mère est contrainte de le confier à un aveugle alors qu'il n'a que huit ans<sup>17</sup>. Chez Alemán, c'est la structure familiale elle-même qui est entamée, puisque Guzmán est conçu hors mariage, par une femme qui trompe son vieil amant avec un galant « levantin », affairiste et ancien renégat. À la mort du premier, les parents de Guzmán officialisent certes leur union ; mais sa mère se retrouve veuve et au bord de la ruine, le jeune protagoniste quitte à douze ans sa maison sévillane. Quant à Quevedo, il accentue le schéma du *Lazarillo* en faisant de Pablos le fils d'un barbier voleur et d'une sorcière, bientôt condamnés à mort tous les deux. Et c'est pour fuir cette ascendance infamante que l'Aventurier entre d'abord au service de don Diego Coronel, puis décide de gagner Tolède avant d'aller chercher fortune en Amérique.

Comme ses devanciers, Estebanillo s'éloigne en *pícaro* de ses bases familiales. Ce n'est donc pas un hasard si Naples est sa destination privilégiée lorsqu'il quitte Rome<sup>18</sup>. En effet, la capitale de Campanie apparaît avant tout dans le récit comme la métropole des

<sup>14</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 3, p. 152-154 (nous traduisons). À Naples, il apprend que son père vient de mourir en Sicile ; voulant s'épargner la dépense d'un deuil en bonne et due forme, il gagne Palerme « con más intención de aprovechar[se] de la herencia que de hacer bien por su alma ».

<sup>15</sup> *Ibid.*, chap. 5, p. 260-262 (nous traduisons).

<sup>16</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 259-260.

<sup>17</sup> Voir *La Vida de Lazarillo de Tormes / La Vie de Lazarillo de Tormès*, trad. A. MOREL-FATIO, introd. M. BATAILLON, 1968, chap. 1, p. 82-84.

<sup>18</sup> Des cinq fois où il quitte Rome, Naples est quatre fois le point de fuite d'Estebanillo (t. I, chap. 1, p. 136 ; chap. 3, p. 154 ; chap. 5, p. 262 ; et t. II, chap. 11, p. 264). La seule exception est donc la première sortie de Rome : Estebanillo se dirige d'abord vers Notre-Dame de Lorette, puis vers Sienna et Livourne, avant de gagner la Sicile ; mais, dès ce premier périple, il passe par Naples avant de revenir à Rome (t. I, chap. 3, p. 119).



gueux<sup>19</sup>. Naples, pour Estebanillo, c'est d'abord l'hôpital des Espagnols où, reçu comme apprenti-chirurgien (*cirujano de apariencia*, dit le prologue en vers), il supplicie ses patients. Peu scrupuleux, il donne à boire à un soldat hydropique et le guérit définitivement, sans confession préalable ; il aide aussi un étudiant « à bien mourir » en le délestant de sa bourse<sup>20</sup>. Par ailleurs, si la Campanie est un réservoir humain pour les armées espagnoles, les soldats napolitains qu'y fréquente le *pícaro* ne sont pas des parangons de noblesse, car c'est avec des soldats napolitains rompus à toutes les ruses (« des taurillons dégourdis de la caserne de Naples »<sup>21</sup>) qu'il déserte une première fois. Du reste, c'est pour fuir la justice qu'il reprendra du service, devenant recruteur pour son régiment, ce qui lui permettra de jouer à l'« apprenti bravache »<sup>22</sup>. Et, justement, le récit évoque surtout de Naples la vie de ses bas-fonds. Lors de son troisième séjour en Campanie, Estebanillo se joint à des voleurs dont la « caserne » est une auberge qu'ils partagent avec au moins une autre « patrouille »<sup>23</sup>. Plus tard, il fréquente assidûment les rufians, les courtisanes et les tripots napolitains<sup>24</sup>. Ainsi, bien que l'image de la ville se complexifie au chapitre XI, nous le verrons, Naples se définit avant tout dans la diégèse comme la ville des marginaux et des plaisirs licencieux. Un vers du sonnet liminaire rédigé par Estebanillo le résume d'ailleurs :

Diéronme ser los montes de Galicia,  
La sacra Roma en sus escuelas ciencia,  
La libertad de Génova conciencia,  
*El regalo de Nápoles malicia* [...] <sup>25</sup>.

<sup>19</sup> J'emploie ici le terme de « gueux » en son sens figuré, de « coquin, filou, fripon, misérable », l'être « de mauvaise apparence, à la conduite vile, méprisable » (selon le *Trésor de la Langue Française*). Car il n'existe pas dans ce roman de gueux au sens premier, réduits « par la plus extrême pauvreté à mendier pour subsister ». Il arrive bien qu'Estebanillo vive de la charité : il reçoit la soupe des religieux de Notre-Dame-de-Lorette (t. I, chap. 1, p. 51-52), mendie pendant son pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle (t. I, chap. 4, p. 171-175) et se réfugie à l'hôpital pour y trouver le gîte et le couvert (t. I, chap. 4, p. 186 par exemple). Mais, dans ce roman, les « indigents, mendiants, miséreux, nécessiteux, va-nu-pieds » sont toujours des imposteurs. Dès lors, la pauvreté ne fait pas réellement problème et ne suscite aucun débat comparable à ceux relayés par le *Guzmán*. En revanche, l'itinéraire d'Estebanillo est bien l'occasion d'un passage en revue des multiples facettes d'une marginalité se rapprochant de la délinquance (dans laquelle A. A. PARKER, 1967, voulait voir le thème central de la picaresque).

<sup>20</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 3, p. 136-144. Cet emploi lui convient tellement qu'il le reprend après un tour d'Italie (*ibid.*, p. 154), avant de repartir à Palerme pour hériter de son père.

<sup>21</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 3, p. 151 (« novillos amadrigados del cuartel de Nápoles »).

<sup>22</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 3, p. 164-165 : « Íbame los viernes y sábados a la marina, adonde por aprendiz de valiente estafaba a la mayor parte de sus pescadores; traía alborotado el cuartel con trapazas y enredadas sus damas con tramoyas, cansadas sus tabernas con créditos y el Chorrillo y guantería con fianzas [...] ».

<sup>23</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 3, 163-164. Estebanillo vient d'être exilé de Sicile pour s'être associé à une bande de *valientes*.

<sup>24</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 262-264. Notons ce n'est pas « faute de science » qu'il perd au jeu, mais « pour en avoir rencontré un autre plus habile que lui » (je traduis) : les Napolitains sont plus rusés encore que notre *pícaro*.

<sup>25</sup> *Ibid.*, t. I, p. 27 (je souligne).

Dans ces premiers chapitres, l'ancienne Parthénope n'est donc en rien la ville de l'honnête volupté que célébraient poètes et philosophes de la Renaissance<sup>26</sup>, ni « le symbole de la loyauté, la congrégation du courage le centre de la noblesse » loué tardivement par Estebanillo, selon des lieux communs présents dans tous les guides pour voyageurs<sup>27</sup>. Le tableau de mœurs dépeint par Estebanillo rappelle plutôt l'autobiographie du soldat Miguel de Castro, qui relate diverses aventures galantes avec des prostituées ou la façon dont il abusa ses maîtres, dont le vice-roi<sup>28</sup>. En somme, cette Naples correspond jusqu'ici à la réputation dont se fera écho, près d'un siècle plus tard, la *Descripción histórica y geographica antigua y moderna del Reyno de Nápoles* (1734) de Bernardo de Cepeda :

El aire es muy sano, y el terreno muy fértil [...]; mas los habitadores pasan por los peores entre todos los Italianos; lo que ha dado causa para decir que el Reyno de Nápoles es el Paraíso de Italia, pero que le habitan los demonios. [...] No hay País en toda la Europa, donde aya tantos Títulos de distinción »<sup>29</sup>.

Si Naples apparaît longtemps dans ce roman comme un paradis peuplé de démons, Bruxelles est au contraire exempte de véritables marginaux. La première mention des Pays-Bas l'annonce d'ailleurs clairement : quand Estebanillo, alors soldat, déclare à un vétéran qu'il est sur le point d'« aller voir la grande cour de Bruxelles », celui-ci l'en dissuade en lui peignant les Flandres comme une terre glaciale, enfer des Méditerranéens et des *pícaros* :

<sup>26</sup> Sur ce point, voir R. BEHAR, 2010, p. 639-652.

<sup>27</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 13, p. 367-368 (nous traduisons). Sur la loyauté et la vaillance de la noblesse napolitaine, ainsi que sur sa densité unique de familles titrées, voir par exemple E. BACCO, *Nvova descrittione del regno di Napoli...*, Naples, 1629, p. 7 : « In qual parte si ve de una Nobiltà così scelta, e celebre per ogni luogo di Cavaglieri, e Baroni [...]. Chi potrà narrare a bastanza la gioventù esperta, & atta nell'arte della guerra, e saggi, & anco nell'arte del cavalcare così eccellenti [...] ». Ce type d'éloge de la noblesse napolitaine est récurrent ; on le trouve aussi sous la plume de C. SUÁREZ DE FIGUEROA dans *El pasajero*, texte édité par F. SUÁREZ DE FIGAREDO 2004, p. 30-31 : « El número de príncipes, duques, marqueses, condes, etcétera, es por extremo crecido y va de continuo cobrando aumento. Corre a todos obligación de servir personalmente por la defensa del reino. El Rey tiene ahora en él mil y cuatrocientos hombres de armas, dos mil caballos ligeros, un batallón de veinte y cuatro mil infantes, treinta galeras y veinte y siete presidios. [...] En ninguna ciudad se vee tan gran concurso de títulos, ni donde se haga tanta profesión de caballería y gentileza. Los nobles, a fin de pasar el tiempo con honrosos ejercicios, se reducen a cinco plazas, que llaman *segios* ».

<sup>28</sup> Voir la *Vida de Miguel de Castro*, éd. J. M. del COSSÍO, 1956, p. 487-627.

<sup>29</sup> Voir B. de CEPEDA, *Descripción histórica y geographica antigua y moderna del Reyno de Nápoles...*, Madrid, Antonio Marín, 1734, p. 9 (graphie modernisée). Voir aussi C. SUÁREZ DE FIGUEROA, *El pasajero*, éd. F. SUÁREZ FIGAREDO, 2004, p. 32 : « Los napolitanos, en general, no son aplicados a trabajo. Resisten y sufren poco. Son inclinados a ocio y vicio, a pasatiempos y deleites. Conténtanse con poco, y los que no tienen para mantenerse dan en ladrones; así, hay muchos, y no poco sutiles. Delicados en el sustento, apetenen más yerbecillas que cosas de dura digestión. Son litigiosos; y los plebeyos, más prontos de lengua que de mano. Con todo, de las naciones es la que con más conformidad y amor milita entre españoles ».

Camarada del alma, tome mi consejo, y haga lo que quisiere; pero a Flandes, ni aun por lumbré, porque no es tierra para vagamundos, pues hacen trabajar a los perros como aquí a los caballos [...]»<sup>30</sup>.

Sans doute peut-on voir, dans cet avertissement attribué à un personnage sans crédit – qui raconte ensuite l’anecdote burlesque de l’homme deux fois décapité<sup>31</sup> –, un éloge en creux des Flamands et de leur attachement au travail. Quoi qu’il en soit, Bruxelles est bien le pôle courtisan de cette géographie romanesque. Le premier personnage rencontré dans la « grandiose cour de Bruxelles »<sup>32</sup>, « mer où convergent tous les fleuves du pouvoir et de la vaillance, patrie commune de tous les étrangers »<sup>33</sup> est un courtisan<sup>34</sup>. Reçu au service de Piccolomini en qualité de bouffon, Estebanillo devient familier du Palais Royal et du Cardinal-Infant, ne cessant alors de fréquenter la noblesse locale. À chaque départ ou retour de ses voyages, il rend ainsi visite à ses nombreux protecteurs<sup>35</sup>. La vie courtisane n’est d’ailleurs pas circonscrite aux palais : des espaces extérieurs sont réservés au divertissement des seigneurs. Pendant les carnivals, seuls leurs carrosses semblent emprunter l’avenue à la mode, alors appelée le Tour, bien que le « peuple » suive de loin le spectacle offert par le bouffon et sa troupe<sup>36</sup>. Hors de la ville elle-même, Estebanillo accompagne ses maîtres à la chasse<sup>37</sup> ou fêter un baptême dans un château voisin<sup>38</sup>. De tous ces épisodes, la délinquance et la gueuserie sont absentes ; elles sont remplacées par les bouffonneries d’Estebanillo, par ses beuveries et ses déboires avec ses créanciers<sup>39</sup> ou avec sa dame<sup>40</sup>.

<sup>30</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 3, p. 148.

<sup>31</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 3, p. 148-151. V. RONCERO LOPEZ, 2010, p. 303-304, voit à cette anecdote trois précédents : l’épisode du *Pantagruel* où Panurge replace la tête coupée d’Epistémon « veine contre veine, nerf contre nerf », les mots de Don Quichotte sur la nécessité de recourir au baume de Fier-à-bras si son corps est tranché par le milieu au cours d’une bataille (*Don Quijote*, I, X, éd. F. RICO, 2004, p. 92), et le conte folklorique de la tête coupée et réajustée. L’originalité de l’épisode dans l’*Estebanillo* tiendrait au caractère *bufonesco* du roman : le choix d’une taverne comme lieu de l’action ; de soldats ivrognes pour personnages, qui s’affrontent en un duel ridicule ; et la fin inattendue, avec la (re-)chute de la tête lorsque les combattants réconciliés se remettent à boire à l’intérieur de la taverne.

<sup>32</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 10 (nous traduisons).

<sup>33</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 51 (nous traduisons).

<sup>34</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 52-58.

<sup>35</sup> Quand, après la mort du Cardinal-Infant, Estebanillo souhaite retourner au service du duc d’Amalfi, il prend congé du nouveau gouverneur, Francisco de Melo, « et de tous les seigneurs, ceux du pays aussi bien que les étrangers » (t. II, chap. 9, p. 182 : « Fuime a despedir de don Francisco de Melo, que estaba por gobernador de estos Estados, y de todos los señores, así del país como estranjeros »). Revenant de Vienne par la poste, Estebanillo « refait une visite générale de tous les seigneurs de cette cour » (t. II, chap. 10, p. 212 : « Volví a hacer una visita general de todos los señores desta corte »). Enfin, quand il s’apprête à se retirer définitivement à Naples, il renouvelle ses adieux (t. II, chap. 13, p. 375 : « hice una despedida de mi amo y de todos los señores y damas desta corte »).

<sup>36</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 8, p. 119-121, notamment.

<sup>37</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 21 et chap. 9, p. 114.

<sup>38</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 84.

<sup>39</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 8, p. 132.

<sup>40</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 8, p. 122 (pour le début de la relation).

En passant du sud au nord de l'Europe, Estebanillo tend donc à quitter le monde picaresque pour l'univers courtois. De fait, les lieux et les personnages qu'il fréquente diffèrent sensiblement, même si des transitions sont ménagées entre les deux ensembles. Dans le Midi picaresque, les types de lieux les plus féconds en péripéties sont l'échoppe et la maison du maître, la taverne ou l'auberge, l'hôpital, la rue et le chemin, le sanctuaire où l'on cherche un refuge ou la soupe, la prison, le port et les cales de navires<sup>41</sup>. Autant de lieux courants dans le roman picaresque, tout comme les personnages qu'on y croise : un aveugle<sup>42</sup>, probable clin d'œil au *Lazarillo* ; un *pícaro* français impénitent condamné aux galères, qui fait songer par contraste à Gúzman de Alfarache<sup>43</sup> ; des barbiers, métier exercé par le père de Pablos, dans le *Buscón* ; mais aussi toute une galerie de joueurs, de voleurs, de courtisanes, de rufians, de faux pèlerins et d'indigents contrefaits ; ou encore des comédiens, des commerçants fraudeurs, des soldats déserteurs et un gentilhomme solliciteur<sup>44</sup>. Dans cet écosystème picaresque, la caractérisation d'Estebanillo est elle-même conforme aux traditions du genre : le protagoniste s'y définit négativement – comme un apatride, un mauvais fils, un faux chirurgien, etc. – et ne se lie durablement à aucun autre personnage. En revanche, à partir du chapitre VII, le domestique de Piccolomini et du Cardinal-Infant ne jouit plus de l'indépendance du *pícaro*. Son temps est contraint et son itinéraire soumis à la volonté de ses maîtres : il les suit pendant leurs déplacements ou est envoyé comme courrier à travers l'Europe centrale. Dès lors, malgré l'extension des géographies parcourues, ses activités et ses fréquentations sont nettement moins variées. Cela se traduit par la disparition des lieux de la

<sup>41</sup> Donnons quelques références pour chaque type de lieux, sans mentionner les chapitres pour ne pas allonger excessivement cette note. Pour la taverne, l'auberge ou le tripot, *ibid.*, t. I, p. 52-57, 59, 66, 103-105, 164, 180, 210, 213-215, 247, 281 ; pour l'échoppe ou la maison du maître, *ibid.*, t. I, p. 43-49, 95-103, 120-135 ; pour l'hôpital, *ibid.*, t. I, p. 136-144, 154, 167, 175, 186, 222 ; pour la rue ou la route, *ibid.*, t. I, p. 58, 136, 160-163, 174, 187, 198, 201, 251-252 ; pour les « temples » où Estebanillo demande la charité, *ibid.*, t. I, p. 51-52, 171, 176 ; pour ceux où il cherche un asile, *ibid.*, t. I, p. 106, 130-131, 243, 267, 292 ; pour la prison, *ibid.*, t. I, p. 162-163, 183, 268-279 ; pour le port, *ibid.*, t. I, p. 62-66, 95, 145, 163, 165, 182-183, 244, 260, 281 ; pour les aventures en bateau, *ibid.*, t. I, p. 61-62, 69-76, 82-83, 88-92, 224-228, 264-265) ; pour les épisodes se déroulant sur les chemins de campagne, *ibid.*, t. I, p. 58, 76-80, 158-159, 190-195, 221, 297-304 ; enfin, pour le théâtre, *ibid.*, t. I, p. 205-206.

<sup>42</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 228-234.

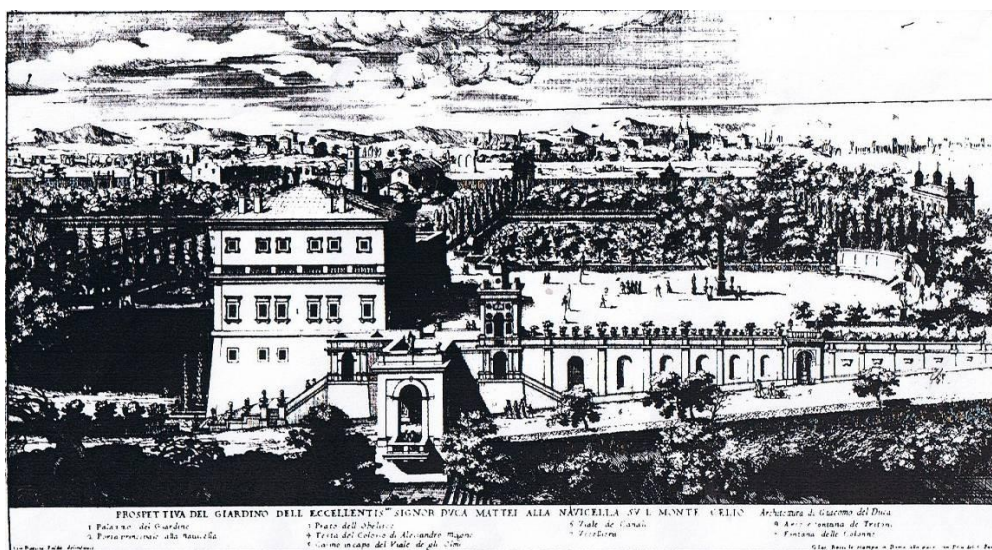
<sup>43</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 224-226 : « [...] le habían echado toda la ley a cuestras; mas [...] estaba consolado, que ya no le faltaban más de ocho años, y que saldría de aquel trabajo en la flor de su edad para poder proseguir [*sic*] con su industria ». Cet optimisme à toute épreuve, dans une situation le plus souvent fatale, a un effet satirique : prenant le contrepied du lieu commun sur l'inconstance des Français face à l'adversité (notamment sur les champs de bataille), Estebanillo suggère l'incroyable constance de ce Français... dans le vice.

<sup>44</sup> Voici passages où intervient chaque type de personnages : pour les joueurs, *ibid.*, t. I, 52-58 ; pour les voleurs, *ibid.*, t. I, p. 160-165 ; pour les courtisanes, *ibid.*, t. I, p. 167-168, 262 ; pour les rufians, *ibid.*, t. I, p. 98-106, 154-155, 262 ; pour les faux pèlerins, *ibid.*, t. I, p. 169-175 ; pour les faux miséreux, *ibid.*, t. I, p. 184-190 ; pour les gitans, *ibid.*, t. I, p. 190-193 ; pour les comédiens, *ibid.*, t. I, 205-206 et 210-214 ; pour les marchands fraudeurs, *ibid.*, t. I, p. 178-184 et 203-208 ; pour les soldats, *ibid.*, t. I, p. 139, 156-149, 164-165, 218-221 (les exemples sont nombreux) ; enfin, pour le gentilhomme solliciteur, *ibid.*, t. I, p. 168-169.

gueuserie, à l'exception de la taverne. Ils sont remplacés par les palais, les champs de bataille, la maison de sa dame, les espaces de parade lors des Carnavals (à Bruxelles ou à Vienne). Quant à la prison de Rupelmonde, le bouffon n'y est jeté que pour divertir ses maîtres, alors qu'il avait réellement été condamné à mort à Barcelone, avant d'être gracié<sup>45</sup>.

Mais la dynamique narrative ne se caractérise pas seulement par le passage d'un pôle picaresque à un pôle courtisan, mais aussi par une transformation des territoires à dominante initialement picaresque, par leur assimilation partielle au monde courtisan. Ainsi, quand il revient en Italie et en Espagne à la recherche de son maître, Estebanillo fréquente plutôt les palais des seigneurs que les tripots de la pègre. À Milan, par exemple, loin de reprendre ses activités d'entremetteur, il rend une visite de courtoisie au gouverneur, le marquis de Velada<sup>46</sup>. À Rome, quelques pages plus loin, il rencontre pour la première fois des Romains haut placés, le Cardinal Mattei et son frère le marquis, protecteurs dont il loue les magnifiques jardins de la Navicella qui, « demás de ser en hermosura prodigio de naturaleza es uno de los más nombrados de la Europa »<sup>47</sup>.

Image 10 : Perspective du jardin de la Navicella<sup>48</sup>.



<sup>45</sup> Indiquons de nouveau quelques passages où apparaissent les principaux types de lieux parcourus par Estebanillo comme soldat, messenger ou bouffon : les palais (*ibid.*, t. II, p. 58-59, 60, 61-63, 77-78, 186, 194, 200, etc.) ; les routes d'Europe centrale (*ibid.*, t. II, p. 96-97, 185) ; les champs de bataille (*ibid.*, t. II, p. 98-101, 109-110, 146-150, 169-172, 195-197) ; les lieux où il fréquente sa dame (*ibid.*, t. II, p. 124, 128, 183-184) ; les parcours de parade pendant les Carnavals (*ibid.*, t. II, p. 90-94, 117-121, 134-140). Le château de Rupelmonde apparaît au t. II, chap. 7, p. 79-90.

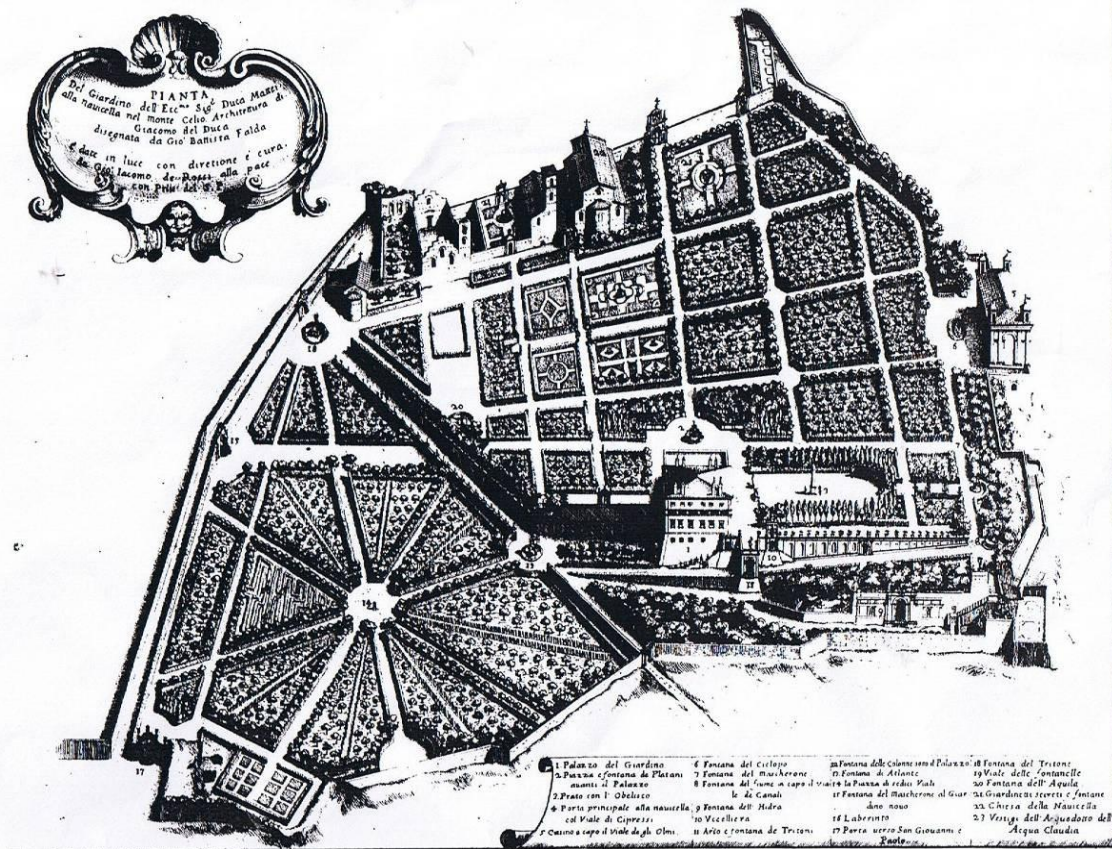
<sup>46</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 6, p. 288-291 et t. II, chap. 11, p. 246.

<sup>47</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 260-261

<sup>48</sup> Cette gravure, intitulée « Prospettiva del giardino dell' Eccellentissimo Signor Duca Mattei alla Navicella sul monte Celio, Architettura di Giacomo del Duca », est tirée de *Li Giardini di Roma con le loro piante, alzate e vedute in prospettiva, disegnate ed intagliate da Gio. Battista Falda*, Rome, Gio. Giacomo de Rossi, 1683 (BNM : ER / 1907).



Image 11 : Plan du jardin de la Navicella<sup>1</sup>.



Dans les premiers chapitres, si un cardinal et un ambassadeur ont été évoqués comme dans le *Guzmán* – le « cousin Barberino »<sup>2</sup> et le duc d'Albuquerque<sup>3</sup> –, aucun des puissants de la Ville n'a été représenté directement. À la fin du récit, le pivot romain de l'*Estebanillo* se rapproche ainsi du « centre » bruxellois. Naples elle-même est affectée par ce changement. Quand il y revient, sur les ordres du Prince Cardinal Charles de Médicis, pour accompagner une marquise, il constate que le temps a passé sur la Naples de sa jeunesse :

Acogíme a mi nuevo retiro de Nápoles, al cual hallé tan fértil y poderoso como lo había dejado, pero todos los amigos y conocidos y paraderos tan trocados que me causó admiración y asombro. Fui a visitar la taberna principal del Chorrillo, y halléla tan diferente y tan en bajo estado que llegué a dudar si era la misma que

<sup>1</sup> *Ibid.* Le titre de la gravure est « Pianta del Giardino dell' Eccmo Signor Duca Mattei alla navicella nel monte Celio. Architettura di Giacomo del Duca disegnata da Gio. Battista Falda... ».

<sup>2</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 3, p. 131. Craignant les représailles de son maître barbier, parce qu'il a défiguré un client pauvre, Estebanillo cherche refuge dans le palais du « cousin Barberino », le Cardinal Francisco Barberino, neveu du pape Urbain VIII. Mais il en est vite délogé, sans avoir été en présence du Cardinal. De fait, cette mention est surtout prétexte à un jeu de mots facile de l'ancien petit barbier sur les Barberini.

<sup>3</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 1, p. 43 et p. 47 ; puis chap. 3, t. I, p. 155-156.

ser solía. Fuime al cuartel de los españoles, el cual hallé tan desierto que parecía sombra de aquello que había sido [...]»<sup>4</sup>.

S'il ne reconnaît pas ses repaires favoris, il est encore plus frappé par la décrépitude des dames et rufians du temps jadis : l'âge idéalisé des aventures picaresques semble être un lointain souvenir. De fait, après avoir pris acte de ces changements, le protagoniste adopte un nouveau train de vie, s'installant dans une bonne auberge et dépensant son bien en mets et en boissons de choix<sup>5</sup>. C'est aussi en courtisan qu'il écrit depuis Naples une épitaphe pour le tombeau de la reine d'Espagne, morte peu auparavant, ou qu'il rend visite au vice-roi et à d'autres seigneurs<sup>6</sup>. Signe de ce nouveau statut de « gentilhomme de la bufa », sa compagnie est recherchée par des profiteurs<sup>7</sup>. Enfin, après une brève « rechute picaresque », Estebanillo se réfugie auprès du vice-roi et décide alors de ne plus avoir affaire avec les hommes de main ni les courtisanes, et de s'établir définitivement dans les « palais des seigneurs »<sup>8</sup>. Ce renoncement solennel paraît marquer la fin de la vie picaresque d'Estebanillo. La capitale des gueux finirait ainsi par être absorbée par l'espace des nobles. D'ailleurs, même s'il exprime son désir de se retirer dans une maison de jeux à Naples, à la toute fin du récit, c'est en louant la ville pour la grandeur de sa noblesse :

[...] propuse de [...] irme a retirar y a tener sosiego en aquel ameno y deleitoso Yuste de la gran ciudad de Nápoles, metrópoli de todas las grandezas, maravilla de maravillas, cuyos montes son dulce olvido de los hombres, cuyos campos son prodigios ostentosos de la naturaleza, cuyo celebrado Sebeto es emulación del Janto y competidor del Pactolo, su muelle asombro del piramidal coloso, sus templos desperdicios del de Efesia, sus príncipes y señores el símbolo de la lealtad, la congregación del valor, el centro de la nobleza, el sol de toda la Europa y la flor de toda Italia<sup>9</sup>.

Un même repli de la matière picaresque s'observe en Espagne. À Saragosse, en lieu et place de la courtisane qui, lors de son premier passage lui avait offert deux mois d'hébergement gratuits à l'hôpital, Estebanillo tombe cette fois sur une servante pudibonde, qui s'offusque d'un baiser déposé sur sa main<sup>10</sup>. Pour compenser l'absence de réels

<sup>4</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 256.

<sup>5</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 258.

<sup>6</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 267-268.

<sup>7</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 268 : « [...] también tienen sus pegatostes los gentilhombrs de la bufa, como los generales y tenientes ».

<sup>8</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 275 : « [...] me aparté para siempre jamás de aquella cuadrilla de pretendientes de galeras y solicitadores de horcas » et II, 278 : « De allí adelante di en no entrar en el cuartel y de no salir de los palacios de los señores [...] ».

<sup>9</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 13, p. 367-368.

<sup>10</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 167 ; et t. II, chap. 12, p. 289-290.

marginaux, *Estebanillo* met l'accent sur son ivrognerie<sup>11</sup> et sur ses bouffonneries, mais il s'arrête aussi, de façon exceptionnelle, sur les régimes alimentaires et les productions locales<sup>12</sup>, ou sur les paysages de Biscaye<sup>13</sup>. Une des fonctions de ces annotations est probablement de maintenir le récit dans un registre mineur, en provoquant si possible le rire. C'est le cas dans l'épisode relatant la découverte du cidre par *Estebanillo*, qui soulève en lui une révolution intestinale<sup>14</sup>. Mais c'est bien la vie courtisane, presque absente en Espagne lors de son premier passage<sup>15</sup>, qui domine maintenant le récit. S'il est accablé d'apprendre que son maître n'est pas à Saragosse, le serviteur de Piccolomini se console auprès de nobles protecteurs chez qui il trouve asile<sup>16</sup>. Comme il abuse de l'excellent vin aragonais, c'est le médecin du roi lui-même qui, dit-il, lui prescrit une cure à l'hôpital – ce même hôpital où il avait séjourné pour des maladies vénériennes<sup>17</sup>. Mais c'est avec l'audience accordée par le roi à *Estebanillo* que culmine la transformation de l'Espagne : du dénigrement initial de la Galice arriérée à l'orgueil d'être sujet du plus puissant monarque au monde<sup>18</sup>, et de la somme picaresque des premiers chapitres à l'évocation de la cour aragonaise, la perspective d'*Estebanillo* change radicalement au cours du récit<sup>19</sup>. Cette évolution amène à se demander dans quelle mesure le statut de *gentilhombre de la bufa* acquis par *Estebanillo* correspond à une conversion du *pícaro* et à une promotion dans le corps social.

<sup>11</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 295 : « Dimos en visitar la taberna del blanco y el tinto, aunque mis visitas eran tan cortas que allí me salía el sol y allí me hallaba la luna ». Voir aussi *ibid.*, t. II, chap. 12, p. 319 : « Bebía yo tan desafortunadamente de aquel licor zaragozano que mis camaradas me habían muchas veces reñido [...] », ou encore *ibid.*, t. II, chap. 12, p. 328 (à peine sorti de sa cure, *Estebanillo* recommence à boire).

<sup>12</sup> Ces références apparaissent surtout au chapitre XII. À Saragosse, il mentionne l'abondance des poissons vendus au marché (*ibid.*, t. II, p. 293) ; en Navarre, il relève la qualité de fruits et des vins, il cite l'anguille comme une spécialité locale, et indique que tout bon Navarrais met de la glace dans son vin (t. II, p. 337-338) ; enfin, il évoque le cidre du Pays Basque (t. II, p. 347-348).

<sup>13</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 12, p. 347 : « [...] después de haber pasado los confines del reino de Navarra, entré en la provincia de Guipúzcoa, que, aunque es país no barato, es muy regalado y ameno de variedades de arboledas ».

<sup>14</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 12, p. 347-348.

<sup>15</sup> La description de Madrid comme cour du roi d'Espagne, et le passage d'*Estebanillo* au service d'un solliciteur, sont expédiés en quelques lignes (t. I, chap. 4, p. 168-169).

<sup>16</sup> Les protecteurs que s'attribue *Estebanillo* à Saragosse sont d'abord le marquis de Grana, ambassadeur ordinaire de l'Empereur (*ibid.*, t. II, chap. 12, p. 320) et deux gentilshommes napolitains (*ibid.*, t. II, p. 321 : « don Francisco de Totavila, maestro de campo general, y su hermano don Vicente Totavila, a quien yo había conocido en Flandes ») ; puis le comte de Monterrey et le valido don Luis de Haro lui-même (*ibid.*, t. II, p. 334).

<sup>17</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 4, p. 167 et t. II, chap. 12, p. 324.

<sup>18</sup> Sur la façon dont évolue la représentation même de la Galice dans le roman, voir J. A. CID, 1992.

<sup>19</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 11, p. 332-334.



## B – Une fausse ascension et une conversion incomplète

Le désir d'ascension sociale est l'un des traits communs aux trois modèles picaresques de l'*Estebanillo* : suivant l'exemple de sa mère, Lazarillo décide de se rapprocher des gens de biens pour être l'un des leurs<sup>20</sup> ; et, sur les pas de Lazare, Guzmán et Pablos cherchent à surmonter leurs origines infâmes pour se hisser à un rang honorable. Dans les trois cas, pour des raisons diverses, cette réussite est nulle ou problématique : après avoir servi six maîtres, Lazarillo n'a atteint que la modeste fonction de crieur public lorsqu'il fait le récit de sa vie ; et c'est seulement en fermant les yeux sur l'adultère entre sa femme et son protecteur, l'Archiprêtre de San Salvador, qu'il peut proclamer dans les derniers mots de son récit qu'il a atteint « le comble de toute bonne fortune »<sup>21</sup>. L'ascension de Guzmán est également incomplète : même si, suivant les analyses de Michel Cavillac, on admet la conversion morale du *Pícaro* qui, ayant atteint « le sommet du Mont des misères », est éclairé par la Grâce et « tend le bras pour atteindre le ciel »<sup>22</sup>, il faut relever que sa restauration dans le corps social est suspendue au bon vouloir du roi, dont le repentir attend une grâce temporelle. Enfin, l'échec de don Pablos est quant à lui retentissant : persécuté par son auteur, qui s'adonne au genre picaresque pour mortifier l'ambition des nouveaux chrétiens, l'aventurier traverse l'Atlantique dans l'espoir d'y trouver une fortune plus prospère. Mais ce projet tourne court car, conclut le protagoniste-narrateur, cédant sa voix au moraliste Quevedo, « qui ne fait que changer de lieu et pas de vie ni de coutumes n'améliorera jamais sa condition »<sup>23</sup> : le marginal est non seulement mis hors jeu, mais expulsé sous les sifflets de l'auteur. Or, dans la continuité de ces trois romans fondateurs, l'*Estebanillo* reprend ce motif d'une promotion impossible ou équivoque. En effet, la trajectoire d'Estebanillo depuis les bas-fonds napolitains jusqu'à la vue du roi d'Espagne paraît marquer une ascension spectaculaire. Mais

<sup>20</sup> Voir *La Vida de Lazarillo de Tormes / La Vie de Lazarillo de Tormès*, trad. A. MOREL-FATIO, introd. M. BATAILLON, 1968, chap. 1, p. 83-84 : « Mi viuda madre [...] decidí arrimarse a los buenos para ser uno dellos [...] ».

<sup>21</sup> *Ibid.*, chap. 7, p. 170-171 : « Pues en este tiempo estaba en mi prosperidad, y en la cumbre de toda buena fortuna ».

<sup>22</sup> Voir M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache*, Seconde Partie, livre III, chap. 8, éd. J. M. MICÓ, 1987, p. 505 : « [...] díjeme una noche a mí mismo: “¿Ves aquí, Guzmán, la cumbre del monte de las miserias, adonde te ha subido tu torpe sensualidad? Ya estás arriba y para dar un salto en lo profundo de los infiernos o para con facilidad, alzando el brazo, alcanzar el cielo. [...]” ». Puisque la conversion de Guzmán est la pierre de touche de toutes les interprétations, selon J. M. Micó, M. CAVILLAC, 1993 et 2007, s'est appliqué à démontrer que non seulement rien n'autorisait à mettre en doute la repentance du *pícaro*, comme le soutenait notamment Benito Brancaforte, mais que cette conversion spirituelle – dont l'inspiration augustinienne concorde avec la pensée développée par Alemán dans son *San Antonio de Padua* – est indissociable de deux autres conversions : une conversion politique et une autre poétique.

<sup>23</sup> Voir F. de QUEVEDO, *El Buscón*, éd. D. YNDURÁIN, texte établi par F. LÁZARO CARRETER, 2000, p. 308 : « nunca mejora su estado, quien muda solamente de lugar, y no de vida, y costumbres ».

cet avancement est illusoire : Estebanillo n'est pas réellement intégré à la société de cour et, s'il adopte l'*habitus* des nobles, il ne se convertit pas à leur *ethos*.

Il est incontestable que le passage de *pícaro* à bouffon implique un changement de statut pour Estebanillo. Dans les six premiers chapitres, il multiplie les métiers, mais ne progresse ni en biens ni en réputation. Les quatrains 3 à 17 du prologue en vers, qui résument les avatars successifs d'Estebanillo lors de cette première partie, témoignent d'ailleurs de cette expérience cumulative, sans avancement notable<sup>24</sup>. En revanche, une fois entré au service de Piccolomini en tant que bouffon, il exerce des fonctions de plus en plus prestigieuses, au service de maîtres toujours plus puissants, ainsi que l'indiquent les strophes 20 à 24 du prologue en vers, où le bouffon se définit comme « Grand d'Espagne pour [se] couvrir », « très humble serviteur d'un duc », « amuseur cocasse d'un infant », « Courrier de Majestés / et ambassadeur sans titre »<sup>25</sup>. Ces charges s'accompagnent d'un nouveau train de vie. Les gages que perçoit Estebanillo ne cessent de croître<sup>26</sup>. Il change de tenues, troquant ses guenilles pour une livrée neuve<sup>27</sup> puis pour de somptueux costumes offerts par le roi de Pologne<sup>28</sup>. Ses moyens de transport évoluent eux aussi. Dans la première partie, Estebanillo se déplace généralement à pied<sup>29</sup>. Les chapitres VI et VII, là encore, assurent la transition : après s'être enfoui son « décharné Babieca » à Nördlingen, Estebanillo marche à côté de deux haridelles tout juste bonnes à tirer sa charrette de vivandier<sup>30</sup> ; puis il monte à cheval quand Piccolomini en fait son messenger<sup>31</sup>. Enfin, il reçoit un carrosse du couple royal polonais et

<sup>24</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, p. 17-22.

<sup>25</sup> *Ibid.*, t. I, p. 22-23 : « Grande de España en cubrirme », « Menor criado de un duque », « Entretenido burlesco / de un infante », « Correo de Majestades, / y embajador sin grandeza »

<sup>26</sup> Estebanillo n'omet jamais de citer les cadeaux qu'il reçoit. *Ibid.*, t. II, 61, 95, 194, 201, 228, 230, 232, 240, 253, 256, 348, etc. Comme le suggèrent A. CARREIRA et J. A. CID, 1990, t. II, p. 201, note 7, « il faut supposer, vue la finalité avouée de son livre, qu'il exagère les chiffres pour stimuler les nobles dont il espère des présents » (nous traduisons).

<sup>27</sup> Ce changement est explicite. *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 51 et 56 (en guenilles, Estebanillo essaie d'abord de se faire passer pour un gentilhomme échappé d'une prison hollandaise ; puis il craint de n'être pas reçu dans de telles hardes à la vue de Piccolomini) et p. 59 (Piccolomini commande pour lui une livrée).

<sup>28</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 232 ; et chap. 12, p. 329 et 341.

<sup>29</sup> Estebanillo ne se réjouit d'ailleurs pas de marcher, le jour où il apprend à Milan que son régiment doit partir pour les Pays-Bas. *Ibid.*, t. I, chap. 3, p. 148 : « Mandaron a mi tercio que marchase a los Países Bajos, cuya nueva me dejó sin aliento por ser camino tan largo y que lo habíamos de caminar en mulas de san Francisco » (c'est-à-dire à pied). Au chapitre IV (t. I, p. 168), Estebanillo voyage dans une charrette avec des moines et des prostituées, mais ce moyen de transport n'a rien d'honorifique, pas plus que dans le *Chevalier à la Charrette* de Chrétien de Troyes.

<sup>30</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 33 et 36-37.

<sup>31</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 59.

regagne l'Italie dans cet équipage, suivi d'un traducteur et de laquais<sup>32</sup>. Cette progression s'observe aussi, du reste, pour ses voyages en mer<sup>33</sup>.

Par ailleurs, c'est uniquement après son adoubement comme gentilhomme-bouffon qu'il devient aussi amant, poète et goutteux – autant de qualités propres au courtisan plutôt qu'au *pícaro*<sup>34</sup>. En effet, le protagoniste-narrateur ne s'attribue aucune composition poétique avant son entrée dans la maison de Piccolomini. C'est pour suivre les usages et compléter son profil de courtisan qu'il s'essaie à la galanterie (à Bruxelles avec la fille d'une tavernière, à Naples avec une courtisane, puis à Saragosse avec une « nymphe » nommée Coscolina - comme la mère de Guzmán<sup>35</sup>. Auparavant, le vivandier des armées ne s'embarrassait pas de vers et de présents pour épancher sa libido auprès de sa servante, « de celles que l'on emploie en campagne » (« mercadanta en la tienda, criada en la mesa, fregona en la cocina y dama en el lecho »<sup>36</sup>). Quant à la goutte, elle passe pour la maladie des riches et des rois<sup>37</sup>, et Estebanillo ne l'oublie pas quand il allègue le précédent de Charles Quint pour demander l'autorisation de se retirer à Naples, comme l'empereur malade au monastère de Yuste<sup>38</sup>. En somme, si c'est à contrecœur que le gueux a enfilé la livrée de bouffon et renoncé à sa liberté<sup>39</sup> – une amputation symbolisée par la fausse castration du *gallina* en chapon –, il est grassement rétribué pour ce sacrifice. Malgré ses irrévérences à l'égard de l'héroïsme, de la noblesse de sang et du culte de l'honneur – traditionnelles dans la bouche d'un bouffon –, la *Vie* d'Estebanillo serait en ce sens l'histoire d'un *pícaro* qui atteint « le sommet de sa bonne fortune » en rentrant dans le rang, dans une variante de la fable ésopique du loup et du chien, où le loup accepterait la servitude du chien.

<sup>32</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 232-233 et 251.

<sup>33</sup> Deux traversées de la Méditerranée entre Naples et Bruxelles permettent de comparer le changement de situation d'Estebanillo. *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 265 et t. II, chap. 12, p. 289. Dans les deux cas, Estebanillo participe à un déplacement de troupes. Mais tandis qu'il voyage en simple soldat la première fois, se contentant d'une portion de biscuit rogné, et débarquant avec la troupe « à six lieues de Barcelone », il voyage la seconde fois milieu des seigneurs et débarque avec eux à Vinaroz, tandis que la troupe va débarquer plus loin.

La première fois où Estebanillo fait ce trajet, rien n'est dit sur son débarquement en Catalogne (I, 167).

<sup>34</sup> Le fait que ces qualités soient liées au statut de *gentilhombre de la bufa* est de nouveau attesté par le prologue en vers, où elles apparaissent après l'énumération des fonctions de bouffon, de messenger royal et d'ambassadeur : « Enamorado y celoso, [...] // Con gota por mis pecados, / Por mi gran culpa poeta / Y por mi desdicha auctor / De historias y de tragedias » (t. I, p. 23).

<sup>35</sup> *Ibid.*, t. II, respectivement chap. 8, p. 123 à chap. 10, p. 213-217, chap. 11, p. 268-282 et chap. 12, p. 325-328.

<sup>36</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 28.

<sup>37</sup> Voir S. de COVARRUBIAS, *Tesoro de la lengua castellana*, 1611 : « GOTA. Dicen comúnmente ser enfermedad de ricos, a causa que proviene del mucho comer y de la diversidad de manjares y poco ejercicio, y por esta causa raras veces el Labrador padece mal de gota ».

<sup>38</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 13, p. 367-368.

<sup>39</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 59 : « [Piccolomini] Mandóme hacer un vestido de su librea para que me sirviese de estimación con los señores y de salvaguardia con los pajes y lacayos; y aunque lo sentí, por saber que aunque su nombre en libertad es vestido de esclavitud y munición de galeotes, pues al menor tris hay una "ropa fuera", me fue fuerza el encajármelo por no contradecirle en su gusto y por remediar mi desnudez ».

Cependant, l'assimilation d'Estebanillo au monde courtois n'est qu'apparente. Les puissants, avant tout, ne le regardent pas sérieusement comme un des leurs. Quand, amusé par l'esprit d'Estebanillo, alors condamné à mort, le Cardinal-Infant le gracie et lui ordonne de se couvrir, Estebanillo ne s'y trompe pas : le frère du roi le traite uniquement en bouffon alcoolique<sup>40</sup>. De même, le lecteur ne peut que rire (ou sourire) quand Estebanillo relate son retour auprès de Piccolomini, à la mort du Cardinal-Infant :

[...] echándome a sus pies le pedí perdón de haber dejado tres años sus servicio, dándole por disculpa el haber quedado enfermo y el haber entrado a servir a un biznieto de Carlos Quinto, hijo de un Rey de España y hermano del mayor Monarca del orbe. Hízome levantar y cubrir, y díjome que se hallaba indigno de recibir en su servicio a quien había tenido por dueño un tan gran príncipe<sup>41</sup>.

De toute évidence, c'est au Cardinal-Infant que rend hommage le duc d'Amalfi et non à Estebanillo ; en lui ordonnant de se couvrir, Piccolomini ne fait que le réintroduire en son rôle de bouffon<sup>42</sup>. Enfin, il est vrai que le roi et la reine de Pologne honorent Estebanillo comme un véritable ambassadeur ; mais le narrateur précise qu'il s'agit d'un malentendu pour le roi et peut-être d'un jeu pour la reine :

Llegamos a la corte de Polonia, [...], me fui al palacio real y di el pliego en mano propia a su Majestad; el cual, como no me conocía ni tenía aviso de quién yo era, me hizo mil honras [...]. Fui al cuarto de la Reina, di el pliego del Archiduque, su hermano, y, ya por mis extraordinarias cortesías o por advertirle en el pliego la calidad del portador, me mandó cubrir [...] y que cuidasen del señor embajador<sup>43</sup>.

S'ils apprécient son ingéniosité, les grands ne l'admettent donc parmi eux qu'en bestiole palatine – en *sabandija de palacio*, comme on disait alors<sup>44</sup> –, en anomalie confirmant la norme du parfait gentilhomme, et donc leur supériorité<sup>45</sup>. De cette animalisation, dont la réalité historique est largement attestée<sup>46</sup>, Estebanillo est totalement conscient, comme l'atteste un commentaire sur l'affection du Cardinal-Infant à son égard :

<sup>40</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 279.

<sup>41</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, p. 186-187.

<sup>42</sup> Commentant le passage de *El médico de su honra* de Calderón, où le bouffon-*gracioso* Coquín se couvre devant le roi Pierre le Cruel, Fernando Bouza note que cette « burla de la linajuda etiqueta protocolaria había llegado a ser rasgo característico de los hombres de placer de la corte ». Voir F. J. BOUZA ÁLVAREZ, 1991, p. 27.

<sup>43</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 9, p. 200-201.

<sup>44</sup> Voir notamment F. J. BOUZA ÁLVAREZ, 1991, p. 21 : les fous, les nains et autres « hombres de placer » étaient parfois aussi nommés « musarañas del Arca de Noé ». Estebanillo lui-même reprend à son compte le qualificatif d'« humilde sabandija » après son entrevue avec le roi. Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 12, p. 334.

<sup>45</sup> Voir F. J. BOUZA ÁLVAREZ, 1991, p. 17-24.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 21-22 et V. RONCERO LOPEZ, 2010, p. 289-290.

Aquí fue donde se me infundió un abismo de gravedad, viendo que de bufón de una Excelencia [Piccolimini] había llegado a serlo de una Alteza real; y como otros dan en querer perros, monos y otros diferentes animales, dio su Alteza en quererme bien (que hay ojos que de lagañas se enamoran, y como hay hombres de bien con poca dicha hay pícaros con mucha suerte) [...] <sup>47</sup>.

Loin de s'attrister d'être traité comme une bête, Estebanillo l'accepte comme une chance : constituant le lot d'un « homme de buen humor », cette dégradation est le seul moyen pour lui de prospérer dans sa profession. Elle est à son comble lorsque le prince Thomas de Savoie lui fait parcourir les rues de Bruxelles déguisé en cerf, pour lui avoir faussé compagnie pendant une partie de chasse <sup>48</sup> – une humiliation qui rappelle les processions auxquelles étaient soumis les condamnés dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle, celles qu'accompagne Lazarillo à Tolède ou qui apparaissent dans le *Buscón*, mais aussi le châtiment réservé aux « cocos contents » (*cornudos pacientes*) dans la vue de Séville gravée en 1593 par le Flamand Joris Hoefnagel (1542-1600), et intégrée dans le septième volume des *Civitates orbis terrarum* (1598).

**Image 12 : Joris Hoefnagel, détail de la *Vue de Séville*, 1593. Gravure peinte à la main, 37 x 49 cm. Archivo y Hemeroteca Municipal de Sevilla <sup>49</sup>.**



Quoi qu'il en soit, la déshumanisation d'Estebanillo est alors presque complète, car la population bruxelloise le traite comme s'il était réellement un cerf – et le Cardinal-Infant lui-

<sup>47</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 8, p. 114-115.

<sup>48</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 73-79. L'épisode est commenté par V. RONCERO LOPEZ, 2010, p. 289-292.

<sup>49</sup> L'image complète, en haute résolution, est notamment téléchargeable sur le site « historic-cities » à l'adresse suivante : [http://historic-cities.huji.ac.il/spain/seville/maps/braun\\_hogenberg\\_V\\_7\\_b.jpg](http://historic-cities.huji.ac.il/spain/seville/maps/braun_hogenberg_V_7_b.jpg). Un bref commentaire de cette gravure est proposé par M. BOEGLIN et V. PARELLO dans leur *Lexique de l'Espagne moderne* ([http://meticebeta.univ-montp3.fr/lexique/index.php?option=com\\_content&task=view&id=643&Itemid=36](http://meticebeta.univ-montp3.fr/lexique/index.php?option=com_content&task=view&id=643&Itemid=36)).

même, loué pour sa clémence, est tenté de lâcher ses lévriers sur ce nouvel Actéon, avant d’être pris de pitié. Bien qu’il ne soit ni fou, ni difforme, cet « homme de buen humor » est donc entaché, par sa fonction autant que par sa lâcheté, d’une indignité que ses bienfaiteurs ne sauraient oublier. Ses fonctions de prestige ne sont que faux semblants et sa richesse n’est pas le signe d’une promotion sociale. En le couvrant de faveurs, les grands font ressortir le fossé entre visibilité et noblesse : son opulence est une marque d’infamie plutôt qu’un signe de notabilité. Si l’or et les coups sont le lot des bouffons<sup>50</sup>, ce n’est donc pas seulement car les brimades sont le prix des faveurs accordées ; la libéralité envers le *truhán* est elle-même une façon de l’humilier, de marquer l’écart entre la grandeur des puissants et la vénalité du subalterne. Aussi le droit de se couvrir accordé aux bouffons est-il une sorte de privilège sacrificiel : en passant de *pícaro* à *gentilhombre de la bufa*, Estebanillo quitte les marges de la société pour celles de l’humanité.

Lui-même assume d’ailleurs cette mise au ban de la communauté des hommes (de bien) : ayant renoncé à l’honneur et à la dignité, il se dépeint complaisamment comme une caricature de gentilhomme et comme un animal pour s’attirer des faveurs. Ainsi, sa pseudo-ambassade en Pologne s’achève en un duel d’ivrognes avec un étudiant de Cracovie, beuverie évoquée comme un tournoi chevaleresque. La raison d’État, dit Estebanillo, l’obligeait à relever ce défi : « pues pareciera género de cobardía huir yo de la cara de nadie, viniendo con carroza y criados y caballos de respeto, y con guía faraute »<sup>51</sup>. Tout empreint, voire imbibé, de la grandeur de sa charge, il ne saurait fuir ses responsabilités : dans la lice (*palenque*) qu’est la taverne, les combattants s’arment de cruches d’eau-de-vie sous le regard de juges et de témoins (*padrinos*), dont les pipes remplacent les trompettes pour donner le signal des assauts. Au terme de la nuit, Estebanillo remporte la joute malgré la supériorité de son redoutable adversaire. Quant les balles sont remplacées par des verres, le bouffon s’avère donc un chevalier exemplaire, à ceci près qu’il vainc par félonie, en encaissant les coups dans des éponges dont il s’est cuirassé le corps... Cet héroïsme burlesque conféré par la boisson ne fait que confirmer la lâcheté essentielle du bouffon<sup>52</sup>. Il est également manifeste

---

<sup>50</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 7, p. 90 : « Hermano Esteban, el oficio de gracioso tiene del pan y del palo, de la miel y la hiel, y del gusto y susto; y es menester pasar cochura por hermosura ». V. RONCERO LOPEZ, 2010, p. 292-293 reprend quelques exemples de violences infligées aux bouffons dans les cours d’Europe : le bouffon Caillette de Louis XIII aurait été cloué par l’oreille à un poteau ; que le tsar Pierre le Cruel fit assassiner certains de ses bouffons.

<sup>51</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 11, p. 234-239.

<sup>52</sup> Ce motif du courage provoqué par l’alcool réapparaît à d’autres occasions : à l’occasion du duel ridicule entre Estebanillo et l’autre soldat couard de Nördlingen, qui se battent à distance et tombent finalement sous le poids de leur tête (t. II, chap. 7, p. 14-17) ; et quand Estebanillo, de nouveau totalement ivre, s’interpose à Rome entre deux groupes de domestiques du marquis Mattei sans bien savoir pourquoi, et reçoit finalement un mauvais coup

qu'Estebanillo s'affiche comme une contrefaçon risible des gentilshommes quand il dit avoir souffleté sa maîtresse napolitaine, une courtisane, parce qu'elle a eu le front de lui rappeler son état de bouffon<sup>53</sup>, ou lorsqu'il se représente en seigneur libéral régaland la fine fleur des rufians napolitains<sup>54</sup>. Quant à la goutte, qui justifie un rapprochement entre Estebanillo et Charles Quint, elle est moins dans le cas du bouffon la maladie des puissants que celle des buveurs. Et, tandis que la retraite de l'empereur fatigué s'explique par ses interminables guerres (« los trabajos de la guerra »), l'usure du bouffon découle de ce qu'il appelle les « trabajos de la paz » – les bourles continuelles dont il a été l'agent et la victime<sup>55</sup>. Par conséquent, cette comparaison finale, aussi irrévérencieuse puisse-t-elle paraître à première vue, a surtout pour effet de confirmer, dans un éclat de rire, la distance entre l'empereur aspirant au salut et le *pícaro*-bouffon qui aimerait finir ses jours dans un lieu de perdition. Estebanillo n'a donc aucunement l'illusion de s'être intégré à la noblesse de cour, pas plus qu'il ne prétend faire sien l'héroïsme militaire. Si Lazarillo fermait les yeux sur son déshonneur au nom d'une ascension sociale et d'une aisance toute relatives, Estebanillo renonce à toute dignité – hormis celle d'homme d'esprit et de poète<sup>56</sup>. À la fiction de l'honneur, il préfère celle de l'abjection, se conformant à l'image infamante d'un bouffon pour susciter le rire et récolter des faveurs.

Mais, dans le même temps, le *pícaro*-bouffon met à distance cette norme aristocratique et conserve un regard décalé. Car, contrairement à Guzmán de Alfarache, notre « atalaya guardada » (vigie bien protégée) ne s'est jamais convertie et ne s'en cache pas. Le protagoniste-narrateur indique ainsi que son serment de s'amender s'il échappait à sa condamnation à mort, à Barcelone, demeura sans effet<sup>57</sup>. Et il confirme ailleurs que, malgré ses nouvelles fonctions, il a conservé l'indépendance et l'irrévérence de sa jeunesse. Quand il raconte qu'adolescent, il est resté un mois entier au service d'un secrétaire royal à Palerme, il ne dit pas que c'est une durée inhabituelle pour le serviteur qu'il *était*. C'est au présent qu'il évoque son inconstance: « Estuve con él cerca un mes, que te certifico que no fue poco para

---

qui le vide, non de son sang, mais du vin rouge qu'il avait ingéré (t. II, chap. 11, p. 261-263). Ces deux épisodes sont commentés par V. RONCERO LOPEZ, 2010, p. 279-280.

<sup>53</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 11, p. 271.

<sup>54</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 268. Estebanillo parodie également la noblesse quand, dans les Flandres, il accumule les dettes... et fait mine d'accorder une largesse quand il finit par s'en acquitter. *Ibid.*, t. II, chap. 9, p. 142 et chap. 10, p. 212. Ou encore quand il offre quelques réaux gagnés aux cartes à un muletier de la Manche (t. II, chap. 13, p. 346 : « [...] dando muestras de príncipe polaco, le di doce reales, de veinte que le había ganado »).

<sup>55</sup> Cette comparaison a déjà été faite par V. RONCERO LOPEZ, 2010, p. 274.

<sup>56</sup> Sur ce point, voir J. A. CID, 1988, p. 191-192, repris dans J. A. CID, 1990, p. cxxxii-cxxxiii (où sont recensés les différents passages où Estebanillo défend ses talents de « poeta sin don »).

<sup>57</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 5, p. 271 : « Hincándome de rodillas pedía misericordia al cielo; prometíale, si me viera en libertad, hacer penitencia de mis pecados y mudar de vida; mas al cabo vino a ser el juramento de Pelaya ».

quien está enseñado, *como yo lo estoy*, a mudarlos cada semana como camisa limpia »<sup>58</sup>. Plus loin, il indique que, s'il reprenait le métier de vivandier, il n'aurait aucun scrupule à abuser son maître et bienfaiteur :

Volví a mi cuartel, planté el bodego y empecé a hacer lo que siempre había hecho, y *lo mismo que hiciera agora si volviera a tal oficio*: daba al capitán la mercancía peor y la que menos me costaba [...] contándosela a mucho más de lo que costaba<sup>59</sup>.

Son statut de bouffon n'a donc pas radicalement transformé le *pícaro*. Quoiqu'il demeure de longues années au service du Cardinal-Infant et de Piccolomini, il n'est qu'en soumission conditionnelle. C'est uniquement pour remédier à sa pauvreté et ne pas contredire le second qu'il a accepté de devenir bouffon<sup>60</sup>, après avoir décliné à Barcelone l'offre du premier<sup>61</sup>. Et il subordonne sa loyauté à son intérêt personnel, ce qui est flagrant lors des batailles où il est entraîné. Finalement, s'il poursuit Piccolomini à travers toute l'Europe, entre les chapitres onze et treize, ce n'est pas uniquement car son maître lui manque, comme il le prétend à l'occasion de son passage en Aragon<sup>62</sup>. C'est aussi parce qu'il attend que Piccolomini lui accorde une retraite confortable sur ses terres napolitaines, ainsi qu'il l'avait promis après sa victoire de Thionville, le jour où il reçut du roi le duché d'Amalfi :

Hizo aquel día [Piccolomini] mercedes a todos sus criados y, demás de ser yo uno de los favorecidos, me prometió dar en el dicho estado [de Amalfi] con que pudiese descansar y vivir en marchitándose la flor de la juventud y llegando a los umbrales de la vejez. Yo aceté la promesa [...]; y pues no hay plazo que no llegue ni deuda que no se pague, y es refrán italiano el asegurar que *ogni promesa es debito*, tengo por cosa cierta y por caso asegurado, como quien tan bien conoce su generosidad, que si Dios me da vida veré este plazo cumplido y esta deuda pagada<sup>63</sup>.

En citant un proverbe dans la langue de son maître, et en louant sa générosité, le bouffon rappelle habilement l'engagement du duc. Estebanillo reconnaît que l'espoir de cette faveur

<sup>58</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 2, p. 96 (je souligne).

<sup>59</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 28.

<sup>60</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 59 : « [Piccolomini] Mandóme hacer un vestido de su librea para que me sirviese de estimación con los señores y de salvaguardia con los pajes y lacayos; y aunque lo sentí, por saber que aunque su nombre en libertad es vestido de esclavitud y munición de galeotes, pues al menor tris hay una "ropa fuera", me fue fuerza el encajármelo por no contradecirle en su gusto y por remediar mi desnudez ».

<sup>61</sup> *Ibid.*, t. I, chap. 5, p. 279-280.

<sup>62</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 12, p. 291-292 : « Sentí de tal manera su partida, por lo que yo estimaba estar en su servicio y por la falta que me hacía y por haber hecho el viaje en balde [...] ».

<sup>63</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 8, p. 105-106.



est son mobile principal, lorsqu'il dit sa déception lorsqu'il apprit, à Vienne, que son maître était parti en Espagne<sup>64</sup>.

Le désir d'affranchissement du bouffon n'a rien d'improvisé, bien qu'il le présente comme une idée soudaine (survenue alors que, étrennant un nouveau costume offert par Piccolomini, il déambulait dans la grande salle du palais de Bruxelles, où Charles Quint avait abdicé)<sup>65</sup>. Car Estebanillo a déjà pris soin, à Saragosse, d'obtenir de Philippe IV une licence pour ouvrir une maison de jeu à Naples. On peut certes douter de la réalité de cette audience, dont aucune trace n'a été découverte en archives ; mais s'il s'agit d'une *burla*, elle corrobore l'idée d'un plan prémédité par le bouffon, qui en appelle à l'exemple du roi pour inciter Piccolomini à se montrer magnanime. Aussi n'est-ce pas uniquement pour rendre hommage à son maître et divertir la noblesse brabançonne qu'Estebanillo a composé le récit de sa vie. C'est aussi pour retrouver sa liberté de *pícaro*, sans replonger dans le dénuement du gueux.

Finalement, cette aspiration à se retirer sur les terres d'Amalfi pour y tenir un tripot résume l'ambiguïté du discours d'Estebanillo. D'un côté, elle confirme que le bouffon ne prétend aucunement accéder à des distinctions dont il se sait indigne. Ses états de service et les recommandations obtenues de la reine de Pologne et de l'impératrice ne sont pas allégués pour revendiquer une charge honorifique ; au terme de son périple, Estebanillo n'a d'autre ambition que de regagner le « monde interlope »<sup>66</sup> dont il est issu. D'un autre point de vue, ce désir de retraite indique qu'Estebanillo n'a pas été converti par l'exemple de ses maîtres et qu'il demeure attaché au mode de vie picaresque. Ouvrir une maison de jeux sur les terres de son maître, avec l'agrément royal, correspond en somme à l'idéal d'une liberté aisée, synthèse rêvée entre l'existence picaresque et celle de bouffon de cour. Mais rien n'assure qu'Estebanillo puisse réaliser ce vœu, car il reste soumis au bon vouloir de Piccolomini, et le récit s'achève sans que l'on sache s'il obtiendra ou non la faveur requise. Cette fin ouverte correspond à l'impossible achèvement de tout récit autobiographique, qui rend perplexe don Quichotte face à Ginés de Pasamonte<sup>67</sup>. Mais elle renvoie aussi à l'aliénation d'Estebanillo, qui après avoir vendu sa liberté pour des habits neufs, vend son image de bouffon indigne pour recouvrer son indépendance. Contrairement au *pícaro* de son enfance, le bouffon

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 240 : « Informáronme en Viena de como mi amo había pasado a Italia y que desde allí se había embarcado para España, cuya nueva sentí en extremo, por carecer de la merced que me hacía y que por su respecto me hallaba en tanta prosperidad ».

<sup>65</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 13, p. 367-368.

<sup>66</sup> L'expression est empruntée à Y. GERMAIN, 2010, p. 414.

<sup>67</sup> Voir M. de CERVANTES SAAVEDRA, *Don Quijote*, éd. F. RICO, 2004, I, 22, p. 205-206.

Estebanillo n'est plus disposé à quitter son maître pour risquer de vivre sans soutiens. Il sollicite désormais sa liberté comme une faveur.

Loin de marquer l'accession du gueux au statut de gentilhomme, ou même sa conversion en serviteur exemplaire – comme le sont d'autres *pícaros* littéraires, tels l'écuyer Marcos de Obregón, le bavard Alonso (d'Alcalá Yáñez), Teresa de Manzanares, Periquillo, voire Berganza dans le *Colloque des chiens* cervantin –, le récit évoque donc plutôt un processus de déchéance : la perte de tout repère affectif, l'asservissement volontaire du *pícaro* et sa mise au ban de l'humanité, au rang de « sabandija de palacio ».

### **C – Des descriptions conventionnelles : l'absence de style propre ou la difficulté d'habiter le réel**

Pour paraphraser le titre d'un ouvrage historique récent – *Trouver sa place. Individus et communautés dans l'époque moderne*<sup>68</sup> –, nous pourrions voir dans la *Vida y hechos* une manifestation de la difficulté pour Estebanillo de trouver sa place dans cette Europe qu'il sillonne sans répit. Car après s'être exclu de la communauté romaine de son enfance, Estebanillo ne s'incorpore vraiment à aucun réseau de sociabilité : fondamentalement hybride, il passe d'un groupe à l'autre, mais aucun ne le reconnaît comme l'un des siens. « Galicien romain » (*gallego romano*), soldat-marmiton et gentilhomme-bouffon (*gentilhombre de la bufá*), ce « centaure à la mode picaresque » (*centauro a lo pícaro*) est constamment entre deux mondes. Comme les autres « hommes de placer » étudiés par Fernando Bouza, il vit « en la tierra de nadie [...] más allá del orden y las reglas »<sup>69</sup>. En ce sens, l'absence d'espace propre pour Estebanillo peut être regardé comme un aspect de la modernité, où l'intensification de la mobilité sociale multiplie les possibilités d'identification, mais rend problématique la définition d'une identité, donnée une fois pour toute.

Si la majorité des individus se définissent avant tout par leur origine, Estebanillo se prive délibérément de ce repère, ou plutôt en fait le fondement de sa marginalité. Suivant l'exemple des premiers *pícaros* littéraires, il jette le discrédit sur son ascendance<sup>70</sup>. Pour jeter l'opprobre sur sa famille, il suggère d'une part que sa mère galicienne se serait prostituée, avant de trépasser ridiculement par ingestion de champignons non comestibles. D'autre part,

---

<sup>68</sup> Voir A. ROULLET, O SPINA et N. SZCZECH (éd.), 2011. Cet ouvrage examine une série de microsociétés d'Angleterre, d'Espagne et de France à l'époque moderne afin de percevoir les interactions entre les communautés et les individus qui les composent ou qui aspirent à y entrer.

<sup>69</sup> Voir F. J. BOUZA ÁLVAREZ, 1991, p. 13.

<sup>70</sup> Sur ce point, voir V. RONCERO LOPEZ, 2010, p. 262-271.

si Estebanillo prétend être hidalgo (avant de l'oublier au cours de son récit), cet état n'est pas seulement raillé comme une maladie congénitale, qui condamne à la faim et la stérilité ; il est également mis en doute, car plusieurs éléments peuvent pousser le lecteur à attribuer à Estebanillo une ascendance juive : l'installation à Rome de son père espagnol ; ses contacts avec les communautés juives de Rome, de Rouen et de Vienne<sup>71</sup> ; sa lâcheté même, souvent prêtée aux juifs<sup>72</sup> ; et le fait que la majorité des bouffons espagnols fussent d'origine converse, depuis Juan Alfonso de Baena o d'Antón Montoro jusqu'à Sebastián de Horozco en passant par don Francesillo de Zúñiga<sup>73</sup>. Avec cette généalogie douteuse, l'incertitude d'Estebanillo sur son lieu de naissance confirme le flottement de son identité, dès les premières pages du récit :

Mi patria es común de dos, pues mi padre, que esté en su gloria, me decía que era español trasplantado en italiano y gallego enjerto en romano, nacido en la villa de Salvatierra y bautizado en la ciudad de Roma: la una cabeza del mundo y la otra rabo de Castilla, servidumbre de Asturias y albañar de Portugal; por lo cual me he juzgado por centauro a lo pícaro, medio hombre y medio rocín: la parte de hombre por lo que tengo de Roma, y la parte de rocín por lo que me tocó de Galicia<sup>74</sup>.

Cette image de la greffe se retrouvera dans le *Criticón*. Chez Gracián, le pire mélange qui soit serait un Français implanté sur un Espagnol<sup>75</sup> – car leurs natures sont antipodiques et leurs défauts s'additionneraient – ; au contraire, un Espagnol greffé sur un Italien, comme le

<sup>71</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 1, p. 46, 49-50 et t. II, chap. 7, p. 65 (familiarité d'Estebanillo avec la communauté juive de Rome) ; t. I, chap. 5, p. 247-250 (contact avec des juifs de Rouen) ; t. II, chap. 8, p. 91-94 (mise en scène d'une représentation pendant le carnaval de Vienne avec des comparses juifs). Dans tous les cas, Estebanillo se livre à des railleries antisémites ou à de véritables violences, notamment à Vienne où, pour faire rire le couple impérial apparu au balcon de leur palais, il arrache littéralement la moitié de sa mâchoire à l'un des juifs dont il faisait semblant d'arracher des dents gâtées. Quand, devant l'altération de certains spectateurs, Estebanillo révèle que sa victime était juive, le rire redevient général et rassemble aussi bien les « Majestades Cesáreas » que la foule. Contrairement à R. AYERBE-CHAUX, 1979, qui considère qu'Estebanillo contamine l'aristocratie de sa propre bassesse en la montrant riant de telles cruautés, V. RONCERO LOPEZ, 2010, p. 302-303, estime – selon nous de façon convaincante – que ce type d'épisodes atteste simplement que, malgré Castiglione et d'autres auteurs de traités prônant un humour policé, le sens de l'humour des aristocrates ne se différenciait encore pas nettement de celui des plébéiens. Et l'on ne doit pas voir ici une critique de la noblesse, car ce type de bourles violentes formaient partie du patrimoine culturel de l'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, le processus de civilisation étudié par Norbert Elias n'ayant alors que commencé.

<sup>72</sup> Pour illustrer ce topique de l'Espagne moderne attribuant la vaillance aux vieux-chrétiens et la lâcheté aux descendants des juifs, V. RONCERO LOPEZ, 2010, p. 43-44, cite la *Floresta española* (1574) de Melchor de Santa Cruz, pour qui les nouveaux chrétiens seraient « naturalmente medrosos ». Voir aussi A. CASTRO, 1976, p. 78.

<sup>73</sup> Voir V. RONCERO LOPEZ, 1993 et 2010, p. 266-267. M. G. CHIESA, 1993, soutient déjà cette thèse.

<sup>74</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 1, p. 31-33. Considérer la Galice comme le symbole de l'arriération est un lieu commun de la littérature espagnole, auquel on trouve néanmoins quelques exceptions. Voir M. HERRERO GARCIA, 1966, p. 206-225. Le dénigrement d'Estebanillo lui-même cède progressivement lieu à la fierté d'être né en cette province, à laquelle il doit le privilège d'être sujet du roi d'Espagne. Voir J. A. CID, 1992.

<sup>75</sup> Voir *El Criticón*, III, 4, p. 615 : « dipthongo es un francés inserto en español; que es la peor mezcla de cuantas hay [...] ».

Courtisan qui les guide dans Rome, constitue un prodige<sup>76</sup>, car les vertus du greffon espagnol sont bonifiées par celles du porteur italien. Estebanillo, lui, n'envisage pas cette casuistique biologique, qui répond à une volonté humaniste de penser la perfectibilité humaine (et sa possible déchéance). Il insiste plutôt sur l'artificialité de la greffe, sur l'étrangeté que constitue la transplantation d'un Galicien à Rome. Sans aller jusqu'à remettre en question l'idée même d'une essence naturelle, Estebanillo s'en dit personnellement privé. Son origine équivoque amène le bouffon à se représenter complaisamment comme un monstre, comme une greffe contre-nature, plus proche du Franco-espagnol de Gracián que de son Courtisan hispano-italien. L'origine ambiguë d'Estebanillo – entre hidalgo et convers, galicien et romain – lui permettra de s'adapter à divers interlocuteurs ; mais elle le maintient aussi à la marge des différentes communautés instituées.

Estebanillo ne trouve pas davantage sa place par une fonction stable, car il multiplie les activités, sans s'intégrer durablement à aucune communauté socioprofessionnelle. Nous l'avons vu, il n'est pas un vrai soldat, et son statut de bouffon ne l'intègre nullement à la noblesse qu'il amuse : sa familiarité avec les grands ne les empêche pas de le rejeter aux marges de l'humanité. Estebanillo n'est pas non plus reconnu par les autres serviteurs comme un des leurs. À Vienne, il est cruellement malmené par un laquais qui voit d'un mauvais œil qu'il ose se couvrir devant les grands :

Llegó un paje por detrás de mí y, viéndome tan espetado y relleno, me metió por debajo del envés de la barriga un puntiagudo aguijón que podía servir de lengua a una torneada garrocha y dar muerte con ella al más valiente novillo de Jarama. Disimulé el dolor, aunque era insufrible, por no perder un punto de mi engollamiento y al cabo de un rato me salí de la sala, por no poderlo sufrir<sup>77</sup>.

Qu'Estebanillo ne se plaigne pas, lui dit le grand majordome du palais impérial, car « esos son los postres de los bufones »<sup>78</sup>. De fait, il sera de nouveau victime de l'inimitié des autres domestiques, jaloux des faveurs accordées au bouffon. En l'absence de son maître Piccolomini, il est violemment pris à parti malgré la goutte qui l'accable :

[...] llegó el cocinero y, echándome como a Luzbel de la silla abajo, enarboló en lugar de espada un asador, y pienso que se quedó en solo el amago por ver que, al

<sup>76</sup> *Ibid.*, III, 9, p. 728 : « [...] él era raro, y tanto que pudiera dar liciones de mirar al mismo Argos, de penetrar a un zahorí, de prevenir a un Jano, y de entender al mismo Descifrador. Pero, ¿qué mucho?, si era un cortesano viejo de muchos cursos de Roma, español inserto en italiano, que es dezir un prodigio ».

<sup>77</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 7, p. 60-61.

<sup>78</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 61. Estebanillo avait déjà eu un avant-goût de ce « dessert des bouffons » à Barcelone : invité par le Cardinal-Infant à se couvrir (et donc à entrer à son service en qualité de bouffon), il en avait été dissuadé par « ciertos sopapos y pezcizadas que me dieron sus pajes con manos pródigas [...] ».

tiempo de quererme levantar, me dio un pícaro de cocina tal sartenazo en la mitad de la cabeza que, a no ser de llano, me dejaba para siempre libre de la enfermedad de la gota. Y no paró sólo en esto, puesta una criada barrendera, con quien no había usado comisión, descargó sobre mis hombros media docena de escobazos con que me obligó a besar dos o tres veces la tierra, sin ser parte sagrada<sup>79</sup>.

Pour couronner le tout, Estebanillo est expulsé de la maison par le majordome ; et, malgré les promesses de Piccolomini, ses bourreaux resteront impunis<sup>80</sup>. Nouvel ange déchu, exclu du paradis des cuisines ducales par des archanges armés d'un tison, d'une poêle et d'un balai, il ne jouit pas davantage de la solidarité des autres bouffons. Il rapporte au contraire avoir été malmené par un bouffon italien, nommé Leonora, plus fort que spirituel, qui recourait à la violence physique pour amuser le Cardinal-Infant (« porque atormentar al bufón hacía pasar siempre una hora o dos »<sup>81</sup>). Ces combats de bouffons, fréquents dans les cours européennes, participait de leur animalisation. Mais, héritier de la tradition des bouffons espagnols, qui se distinguaient des autres professionnels du rire par la primauté qu'ils accordaient à l'ingéniosité verbale, Estebanillo méprise ses concurrents étrangers qui recourent volontiers à la force<sup>82</sup>. Finalement, c'est surtout auprès des gueux et des malfrats qu'Estebanillo trouve des pairs ; mais ces complicités ne sont jamais durables. À titre d'exemple, c'est uniquement pour deux semaines qu'il constitue une ligue avec deux faux pèlerins, sur le chemin de Compostelle :

[...] juntéme en [Valladolid] con dos devotos peregrinos que hacían el propio viaje y eran, cuando no de mi cantidad, por lo menos de mi calidad y costumbres. Era el uno francés, y el otro ginovés, y yo gallego romano, y todos tan diestros en la vida poltrona que podíamos dar papilla al más entendido gitano [...]. A las primeras vistas nos conocimos los humores, como si nos hubiéramos criado juntos, y, a el fin, por conformidad de estrellas o concordancia de inclinaciones, hicimos liga y monipodio [...]; el ginovés, como hombre más experimentado, con tono fraternal nos informó en las ceremonias y puntos de la vida tunante. Doróla con tantos epitectos y atributos, que por gozar de sus excepciones y libertades dejara los títulos y grandezas del mayor potentado de la Europa<sup>83</sup>.

<sup>79</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, p. 190-191.

<sup>80</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, p. 191.

<sup>81</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, 153.

<sup>82</sup> Sur la spécialisation des *truhanes* espagnols dans l'humour verbal, voir V. RONCERO LOPEZ, 2010, p. 42-46 et p. 297.

<sup>83</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 4, p. 171-173. C'est logiquement le Génois qui domine la compagnie : cela correspond à la réputation de voleurs qu'avaient les Ligures dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle. Voir M. HERRERO GARCÍA, 1966, p. 354 : « Durante todo el siglo XVII se afianza y triunfa en la literatura el concepto del genovés avaro, con sus puntas y collares de estafador y crapuloso. Desdoblando el concepto, podemos distinguir las siguientes facetas : a) El genovés usurero; b) El genovés declarado en quiebra; c) El genovés mujeriego ». Ce résumé est développé et illustré entre les pages 353 et 372 de cette étude.

Cette confrérie (*liga y monipodio*) et l'énoncé des règles de la vie des fripons (*ceremonias y puntos de la vida tunante*) évoquent les statuts des « ordres mendiants » de la Rome du *Guzmán*<sup>84</sup> et ceux régissant la congrégation de Monopodio, dans la Séville de *Rinconete y Cortadillo*. Mais Estebanillo n'est qu'un hôte passager de ces confréries picaresques. Il reste à l'écart des sociétés marginales, tout comme il n'est qu'un intrus dans la société de cour.

Inutile de s'attarder sur le fait qu'Estebanillo ne trouve pas non plus sa place dans le monde en tant qu'amant, dans un couple qui constituerait un noyau de sociabilité élémentaire. La fidélité à/de l'être aimé, la préservation d'une intériorité aimante au milieu des épreuves, n'assurent pas l'intégrité d'Estebanillo, comme pour Persiles et Sigismunda. Sa maîtresse bruxelloise, « *reputada por doncella* » – avec un jeu de mots que ne pouvait manquer le bouffon<sup>85</sup> – n'est éprise que de ses faveurs et prodigue les siennes à qui veut<sup>86</sup>. De même, la courtisane napolitaine dont il devient le souteneur a beau prétendre « être inclinée à sa personne et non à son argent », elle lui ferme sa porte dès que sa clientèle est assez fournie pour qu'elle se passe du soutien d'un bouffon dont la réputation risque de nuire à son commerce<sup>87</sup>. Quant à Estebanillo, la jalousie est le seul sentiment qu'il laisse entrevoir à leur égard – mais il est vrai que l'amuseur des nobles ne saurait que singer les amours des romans grecs et des nouvelles courtisanes.

Finalement, en dehors de ces définitions par défaut, et de son attachement personnel à ses maîtres, Estebanillo ne se définit positivement que par son appartenance à l'Église catholique et à la Monarchie hispanique – qui, malgré le doute initial, devient indiscutable avec l'audience accordée par Philippe IV. Mais encore faut-il préciser que le catholicisme d'Estebanillo ne se manifeste qu'en creux (dans ses envolées contre les hérétiques), ou en surface, dans les éloges de Rome et de divers sanctuaires. Le protagoniste-narrateur n'est pas inscrit dans une communauté de croyants localisée ou personnifiée. Malgré ses déclarations de neutralité, c'est donc finalement en tant que sujet de Philippe IV et serviteur des Habsbourg qu'Estebanillo trouve sa place. Cependant, ces puissants liens de vassalité ne suffisent pas à établir une solidarité entre Estebanillo et les autres sujets de Philippe IV et de la maison d'Autriche ; si le bouffon peut se prévaloir d'un rapport direct avec ces puissants,

<sup>84</sup> Voir M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache*, Première Partie, livre III, chap. 2, éd. J. M. MICO, 1987, p. 388-393.

<sup>85</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 7, p. 127. Le jeu de mots est bien sûr l'équivoque entre cette réputation de virginité et la réalité : la maîtresse d'Estebanillo est « *re-puta(da)* »...

<sup>86</sup> Voir par exemple *Estebanillo*, t. II, chap. 8, p. 128 : « *Desmayábase de ver salir un ratón de su nido, y alegrábase de ver entrar una compañía de mosqueteros en el cuerpo de guardia. [...] Recibía al principio muchas visitas con achaques de primos; y por informarme yo que todos los que la venían a visitar lo eran carnales, [...], la metí en clausura y tomé aposento sin ventana a la calle y en calleja sin salida; no me faltó sino ponerle un torno para parecer el celoso estremeño* ».

<sup>87</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 11, p. 28-271.

cette relation spéciale l'exclut dans le même temps (du reste) de l'humanité, puisqu'elle n'est fondée que sur son statut de « *sabandija de palacio* ». Aussi comprend-on le lien établi, à la fin du roman, entre ses propres malheurs – la goutte, le vieillissement précoce et la mélancolie – et la mort de trois de ses protecteurs – le Cardinal-Infant, la reine Marguerite de Pologne et l'impératrice Marie<sup>88</sup>. Si Piccolomini venait à mourir à son tour, Estebanillo ne serait plus rien. Prenant les devants, il aspire donc à retrouver une place dans la société, ne serait-ce qu'à la marge, dans le monde picaresque.

Au-delà de la métaphore, trouver sa place est donc bien l'un des enjeux du récit, car Estebanillo n'a pas de lieu à soi. Si son lieu de naissance est incertain, il ne trouve pas non plus ensuite de territoire propre. À Rome, il est progressivement éloigné de la maison paternelle. À Bruxelles, où il se sent comme le *Peje Nicolao* en Méditerranée, il n'a pas pour autant d'espace réservé : il ne loge pas dans les palais mais change constamment d'auberge, pour éviter de payer ce qu'il doit<sup>89</sup>. Et s'il rêve d'avoir pignon sur rue à Naples, rien n'assure qu'il deviendra tenancier de sa maison de jeux. Hors de ces trois villes, enfin, il ne fait que passer ; et jamais il ne dit s'être senti nulle part chez soi. Non sans duplicité, Lazarillo pouvait prétendre avoir trouvé une place honorable à Tolède. Tributaire de Piccolomini, Estebanillo est dans l'expectative, dans l'attente d'une grâce. En ce sens, sa situation rappelle celle du galérien Guzmán qui, après avoir dénoncé au capitaine les responsables d'une mutinerie avortée, compose le récit édifiant de sa vie en attendant qu'une cédule royale ne vienne le rétablir dans le corps social. Simplement, Estebanillo ne prétend pas être devenu un *pícaro* repentí. Il n'aspire qu'à trouver une place de notable dans le milieu picaresque ; qu'à se fixer en quelque sorte au centre de la marge. À cet égard, l'installation dans une maison de jeux serait un moyen terme entre la relative ascension de Lazarillo et la fuite en avant de Pablos qui, à la fin du *Buscón*, poursuit vainement ses ambitions en Amérique, en marge du Vieux Monde.

La difficulté pour Estebanillo d'habiter le réel peut même contribuer à comprendre la façon dont il représente les villes et paysages. Ainsi, la fréquente énumération des lieux traversés et des distances parcourues suggère un rapport essentiellement utilitaire et rationnel à l'espace. Elles remplissent une fonction testimoniale, celle d'attester la véracité proclamée du récit. Mais rares sont les descriptions traduisant des expériences émotionnelles,

<sup>88</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 13, p. 369-375.

<sup>89</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 8, p. 132 : « [...] entraba [en tabernas] gastando largo, pagando adelantado y haciendo muestra de centenares de doblas para opinarme de rico y cobrar crédito, para adelante. En habiendo hecho cargadilla con dilaciones de trueques, y de hoy a mañana, mudaba de cuartel y buscaba nuevo alojamiento, adonde hacía la misma embestida y la propia retirada, de tal manera que en término de un año no tenía crédito ni retiro. Todas las huéspedes me buscaban, pero yo no quería que me hallasen [...] ».

l'investissement de l'espace par la subjectivité d'Estebanillo. S'il abuse de descriptions conventionnelles, c'est sans doute parce que l'écriture de l'espace est largement médiatisée, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, par la rhétorique de l'éloge, topique qui constitue une véritable grille de lecture de l'espace<sup>90</sup>. Peut-être aussi le rédacteur Gabriel de la Vega n'a-t-il simplement pas connu *de visu* toutes les villes évoquées, si bien qu'il devait organiser ses descriptions à partir de lectures et de témoignages. Mais il faut également tenir compte du fait que les descriptions de villes, dans la *Vie* d'Estebanillo comme dans les lettres antiques, ont une fonction publique : visant à exalter les lieux d'où est issue la noblesse du Brabant, ces éloges n'ont pas pour but de manifester une expérience individuelle. Personnage public dont l'intériorité est masquée, et même niée, le bouffon n'est pas censé contaminer de sa bassesse les villes qu'il célèbre. Rompant avec le registre « familier et populaire » dominant le récit, il adopte donc un style « neutre et cosmopolite » dans les éloges urbains<sup>91</sup>. Cette coupure entre récit et descriptions suggère que le bouffon-narrateur n'a pas sa place dans les villes qu'il évoque de façon idéalisée. Si, dans les éloges, les espaces urbains sont peu différenciés, en quelque sorte neutralisés, c'est donc aussi faute d'une emprise plus grande du locuteur sur l'espace qu'il évoque. Le problème posé par ces descriptions urbaines n'est pas leur conventionalité, qui n'est pas moindre chez la plupart des autres auteurs du Siècle d'Or<sup>92</sup>. Il réside plutôt dans la tension entre écriture biographique et publique, entre voix singulière et publique du bouffon. Ces éloges impersonnels sont une des manifestations de son aliénation.

### *Conclusion*

En tout état de cause, plus encore que la fausse ascension d'Estebanillo, son « extraterritorialité » est sans doute l'un des motifs justifiant l'inscription de son récit dans la lignée picaresque. Ayant quitté Rome, et avec elle sa place dans la structure familiale et dans la société laborieuse des artisans et des petits négociants, Estebanillo hésite entre le monde des gueux et la vie courtisane, entre une liberté précaire et une aisance soumise. Mais, au terme du récit, il est rejeté (et se retire lui-même) de ces deux sous-espaces : à Naples, où il ne retrouve pas ses amis de jeunesse, il est échaudé par une rechute picaresque l'ayant amené à

---

<sup>90</sup> Voir J. M. BESSE, 2003, p. 213-220.

<sup>91</sup> Voir A. CARREIRA, 1990, p. cxliii.

<sup>92</sup> Pour vérifier que la rhétorique de l'éloge sous-tend bien la plupart des descriptions de villes dans la littérature du Siècle d'Or, on peut consulter les citations recensées par J. L. LAURENTI, 1964 et 1993, portant respectivement sur les villes espagnoles et sur l'Italie dans le roman picaresque du XVII<sup>e</sup> siècle.



fréquenter de nouveau courtisanes et rufians<sup>93</sup> ; mais à Bruxelles, où le bouffon a été (et s'est) animalisé, sa maladie et sa mélancolie menacent de le rendre inapte au service, et il désire, pendant qu'il est encore temps, faire valoir son ingéniosité afin d'être affranchi. Ouvrir un tripot dans le duché d'Amalfi, avec une autorisation royale et la protection des nobles locaux, serait la seule ascension à laquelle il pourrait aspirer : une situation sans honneur, mais rémunératrice. Car le *pícaro*, pas plus que dans le *Lazarillo* ou le *Buscón*, ne saurait trouver ici une place respectable dans la société ; au contraire, la proximité entre le bouffon et les puissants accentue la marginalité picaresque : des marges de la société, le *pícaro*-bouffon est repoussé à celles de l'humanité. Une différence entre *Estebanillo* et ses devanciers est qu'il assume l'impossibilité d'une promotion honorable, qu'il renonce d'emblée à la reconnaissance sociale au profit de la richesse. Mais, même ainsi, il n'est pas certain d'obtenir gain de cause : tout comme Guzmán attend une hypothétique cédula du roi pour retrouver une place dans la société, *Estebanillo* est assujéti au bon vouloir de son maître, qui manquera peut-être à sa parole, comme il l'a déjà fait.<sup>94</sup>

Mais, de même que la conversion morale, politique et poétique de Guzmán est effective, quelle que soit son acceptation par le roi et la société, on peut suggérer avec Ángel Estévez Molinero que le bouffon (et Gabriel de la Vega avec lui) s'est trouvé un territoire dans la littérature<sup>95</sup>. Car le protagoniste-narrateur, tout comme l'auteur des poèmes héroïques, défend sa maîtrise verbale et revendique la dignité de l'esprit. Ce territoire poétique est précaire, dans la mesure où l'écriture d'*Estebanillo* est souvent impersonnelle - dans les éloges de villes, mais aussi dans la recherche systématique du burlesque par des recettes éprouvées<sup>96</sup> -. La difficulté de se trouver un style, une signature propre, rejoint alors la difficulté pour *Estebanillo* de se trouver une place et une identité. Mais le *pícaro*-bouffon trouve néanmoins une voix vigoureuse quand il tire le meilleur de la littérature du fou pour exprimer la dislocation des corps ou l'animalisation des individus : plus que les romans picaresques précédents, l'*Estebanillo* rend sensible la précarité de l'humanité et dit la difficulté d'une subjectivité à part entière.

<sup>93</sup> Pour rappel, voir *Estebanillo*, t. II, chap. 11, p. 275( « [...] me aparté para siempre jamás de aquella cuadrilla de pretendientes de galeras y solicitadores de horca ») et 278 (« De allí adelante di en no entrar en el cuartel y de no salir de los palacios de los señores [napolitanos] »).

<sup>94</sup> *Ibid.*, t. II, chap. 9, p. 191 (lorsque Piccolomini, malgré ses promesses, ne punit pas les serviteurs ayant battu *Estebanillo*).

<sup>95</sup> Voir Á. ESTEVEZ MOLINERO, 1995, p. 261.

<sup>96</sup> Voir l'étude stylistique du roman par A. CARREIRA, 1990.



## QUATRIEME PARTIE – LE *CRITICON*, UNE ALLEGORIE GEOGRAPHIQUE CONTRE UN MONDE A L'ENVERS

---

Pour structurer ma lecture du *Criticón*, je la centrerai sur le fonctionnement et les fonctions de l'allégorie dans ses rapports avec la géographie et l'histoire européennes. Mon premier objectif sera de vérifier que le *Criticón* n'est pas purement abstrait, mais qu'il présente une consistance spatiale, à l'échelle de tout le récit ou presque. Montrer que cette « cartographie morale »<sup>1</sup> suit un itinéraire que l'on peut suivre étape après étape permettra ensuite d'avancer quelques hypothèses sur la genèse et l'esthétique du texte, avant d'examiner sa portée religieuse et politique.

Au préalable, il reste à démontrer le degré de consistance géographique de cette allégorie. Soucieux de mettre en valeur son universalité et sa composition artificieuse, certains des meilleurs spécialistes de Gracián ont en effet adopté une posture résolument hostile à toute lecture géographique du *Criticón*. Et bien que Benito Pelegrín et Alain Milhou se soient efforcés d'en révéler l'ancrage spatial et historique, leurs travaux ne font pas consensus, notamment en raison de leur interprétation religieuse de ce texte. Posons les principaux jalons de ce débat.

Attachés au symbolisme du *Criticón*, des chercheurs aussi réputés que Miguel Romera-Navarro, Evaristo Correa Calderón, Miquel Battlori et Ceferino Peralta ont exclu la possibilité d'une cohérence géographique de son itinéraire, quitte à regretter l'abstraction excessive du texte de Gracián. Ainsi, Romera-Navarro, à qui l'on doit sa première édition critique (1938-1940) toujours indispensable, insiste, dans ses *Estudios sobre Gracián* (1950)<sup>2</sup>, sur l'idéalité de cet itinéraire où ne sont mentionnés que quelques toponymes :

Ni más pueblos o caminos se mencionan por su nombre. *Toda la demás topografía –y muy extensa– es ideal, simbólica*. Pero con un simbolismo que corresponda más o menos claramente a una realidad conocida. *El más audaz de los adivinos no creo yo que se atreverá a conjeturar correspondencia ante esos itinerarios ideales y los varios que bien conocemos sobre caminos y distancias, particularmente de España, publicados en los siglos XVI y XVII*<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Cette expression est empruntée à Louis Van Delft, cité par F. LESTRINGANT, 2003, p. 266.

<sup>2</sup> M. ROMERA-NAVARRO, 1950, p. 30-41.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 30.

Cet espace est avant tout symbolique, selon lui, car l'objet du *Criticón* est l'homme universel, irréductible aux accidents conjoncturels ou locaux<sup>4</sup>.

On surprend bien Romera-Navarro à lutter entre ce principe d'une allégorie abstraite et la tentation de situer certains épisodes espagnols. Il se demande par exemple si Medina del Campo ne serait pas un lieu propice pour accueillir la « grande foire du monde » (I, 13) – bien que cela ne coïncide pas avec la situation frontalière de ce « grand emporium » fictionnel entre Castille et Aragon –, avant de rappeler que l'itinéraire des héros est imaginaire<sup>5</sup>. Après avoir cru reconnaître tel sommet aragonais sur leur chemin<sup>6</sup>, il identifie sans réserve le palais et les jardins de Salastano avec ceux de Vicencio Juan de Lastanosa à Huesca<sup>7</sup> – mais assure aussitôt qu'il s'agit là des seuls lieux allégoriques de tout le livre correspondant à une réalité connue et précise. Malgré cette déclaration, l'éditeur se reprend aussitôt au jeu et propose un itinéraire des plus précis jusqu'à la frontière française<sup>8</sup>. Mais ces moments de fantaisie sont rares sous sa plume et cantonnés au territoire biographique de Gracián, entre Aragon et Castille. Visiblement échaudé par l'apparente incohérence d'un trajet qui lui semble passer deux fois par Madrid (aux *crisis* I, 6-8 et I, 11-12), il tranche pour une abstraction radicale du *Criticón*... qu'il censure vivement :

Acorde con el carácter del *Criticón*, la descripción de lugares es simbólica. Falta la enumeración de rasgos de esos lugares, de sus partes y propiedades; falta el

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 33-34, 36 : « No se expresa lugar alguno [en la *crisis* I, 5, “Entrada del mundo”]; no quiere el autor limitar a región particular lo que sigue, que por su carácter alegórico y universal humanidad puede tener lugar en cualquier parte del mundo. [...] La topografía sigue reemplazada por la alegoría [...] ».

<sup>5</sup> Voir M. ROMERA-NAVARRO, 1938, note 31 p. 381 : « Al final de esta crisis, después de visitar la feria, se encaminarán a “pasar los puertos de la edad varonil en Aragón”. La tierra llana a que se alude es la de Castilla. Pero siguiendo de Madrid a Aragón un itinerario más o menos directo, no habrían encontrado ningún centro que pudiera calificarse en manera alguna de “grande emporio”. Si fueron de Madrid a Medina del Campo, que era desde luego grande emporio y el lugar propio para situar la feria de todo el mundo, entonces desencaja la división o frontera de llanura castellana y montañas de Aragón que allí quiere localizar. Lo cierto es que nuestros peregrinos siguen un itinerario imaginado ». Voir aussi ID., 1950, p. 36 : « Aquella feria, “gran emporio”, podría suponerse que es Medina del Campo, el lugar más apropiado para situar una gran feria o mercado. Pero entonces nuestros dos peregrinos han abandonado una ruta más o menos directa de Madrid a Aragón, y se han desviado grandemente para ir a tal feria del mundo ».

<sup>6</sup> *Ibid.* : « El museo está en una ciudad que “descubrieron desde un puesto bien picante”, aludiendo probablemente al paso o puesto de Picalayuela ».

<sup>7</sup> M. ROMERA-NAVARRO, 1950, p. 36 : « La ciudad se encuentra situada “en el centro de un gran llano, una ciudad siempre victoriosa”. No se nombra, pero es manifiestamente la ciudad de Huesca, la cual ostenta en su escudo el lema *Vrbi Victrix Osca* [...]. El museo y los jardines de la casa de Lastanosa, aunque descritos con reflejos morales y tonos de alegoría, son en el fondo los únicos lugares en todo el libro que corresponden a una realidad conocida y precisa [...] ».

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 33 (je souligne) : « Mas ya en Aragón, con dirección a los Pirineos, los dos peregrinos, que no han entrado en Cataluña, ni se han desviado hacia Navarra, *tienen forzosamente que seguir un itinerario dentro de la provincia de Huesca* (o si han entrado más al sur, un itinerario en la provincia de Zaragoza primero, y luego en la de Huesca). [...]. La ruta más corta luego hacia los Pirineos, y la que lógicamente habrían de elegir, era y es hoy en día *Huesca-Jaca, Castiello-Confranc-Sallent y paso en la vertiente pirenaica de Tarbes, ya en Francia* ».

dibujo, el colorido, los pormenores concretos y gráficos, que son los que nos dan la imagen de un lugar. [...]

Aunque un lugar sea simbólico, se requiere en buen arte que su descripción esté hecha con un sentido de realidad. El mérito estriba precisamente en que veamos a dos haces la misma cosa: lo concreto de lo real, lo ideal de lo simbólico, pero no esto solo sin aquello. Es decir, que si se quiere prescindir del significado alegórico, quede subsistente por sí misma una realidad eficazmente representada. En las figuras, en la acción y en los cuadros, Gracián logra un magistral equilibrio entre ambos elementos, pero no en la descripción de lugares.

Gracián manquerait donc du sens de la réalité : il serait défaillant en tant que peintre (faiblesse de la couleur et du dessin, absence de détails pittoresques), en tant que géographe (caractérisation des lieux insuffisante) et surtout en tant qu'homme (cérébralité insensible). Après avoir assuré que ce récit était fondamentalement idéal, Romera-Navarro regrette donc que l'allégorie ne soit pas enracinée dans le réel, et contribue ainsi à l'image d'un *Criticón* sans vie, allégorie désincarnée. Au vu de l'autorité justement acquise par Romera-Navarro, on comprend que cet avis ait été relayé par de nombreux lecteurs de son édition du *Criticón* – à commencer par un autre éditeur de Gracián, Evaristo Correa Calderón.

Celui-ci radicalise la lecture de Romera-Navarro. Pour lui, le *Criticón* est un pur symbole de la vie humaine où tout, de la structure au détail et jusqu'aux noms géographiques, s'associe à une qualité morale :

Todo en el *Criticón* resulta puro símbolo. No es sólo su propia estructura, y cada uno de sus episodios [...]. Incluso es simbólico el paisaje que sirve de fondo a las figuras –símbolos que en él se mueven–, como lo son también los nombres geográficos, que, al asociarlos a una virtud o defecto específico se convierten, más que en realidad física, en entidades morales<sup>9</sup>.

On notera une légère inflexion entre le début et la fin de cette citation : après avoir affirmé catégoriquement que tout n'est que *pur* symbole dans le *Criticón* – ce qui signifierait que le référent de l'allégorie soit totalement déréalisé –, Correa Calderón introduit une nuance, en indiquant que les paysages ou les toponymes deviennent *plus* symboliques que réels. De fait, la thèse selon laquelle tout est symbole (ou allégorie) dans le *Criticón* n'implique pas que tout soit uniquement symbole. Du reste, la nature même d'un symbole exige une correspondance entre deux réalités – en l'occurrence, un signifiant et un signifié.

Cependant, Miquel Battlori et Cerafino Peralta sont allés jusqu'à considérer le *Criticón* comme un voyage totalement « a-géographique »<sup>10</sup>. « Abstraction alambiquée »<sup>11</sup>, le

---

<sup>9</sup> Voir E. CORREA CALDERÓN, 1971, p. XL-XLI.

<sup>10</sup> M. BATTLORI et C. PERALTA, 1969, p. 166.

*Criticón* serait une « confusion métaphysique et morale de la géographie et de la chronologie, de l'espace et du temps »<sup>12</sup>. Le fait que ce voyage traverse l'Europe serait accessoire ; seul compterait réellement le voyage temporel à travers le cycle des saisons et des âges de la vie. À titre d'exemple, Andrenio et Critilo traverseraient les Alpes « pour n'arriver dans aucune région géographique, même si les Italiens y abondent. Leur but est la pure Vejecia, la vieillesse... »<sup>13</sup>. Ici encore, l'intérêt pour l'évidente portée symbolique (morale et philosophique) du *Criticón* amène donc à exclure, par principe, l'éventualité d'un dialogue entre la réalité européenne et l'écriture de Gracián<sup>14</sup>.

Face à ces interprétations, Benito Pelegrín est le principal initiateur d'une approche « géo-allégorique » du chef d'œuvre de Gracián<sup>15</sup>, uniquement précédé à ma connaissance par une remarque du romaniste Gerhardt Schröder sur la compatibilité entre valeur symbolique et rigueur géographique du *Criticón*<sup>16</sup>. Par une lecture serrée du texte, B. Pelegrín a cherché à situer différentes allégories en se concentrant sur les parties espagnole et française de l'itinéraire. Il s'est en particulier attaché à démontrer qu'Andrenio et Critilo ne pénétraient qu'une fois à Madrid (en I, 11) et ne revenaient jamais durablement sur leurs pas, la progression spatiale linéaire correspondant au cours irréversible du temps. Selon Pelegrín, la « grande Babylone d'Espagne » du monstrueux roi Falimundo n'est pas la cour de Philippe IV, même si les héros quittent cette ville par une *puerta de la luz*<sup>17</sup> dont le nom rappelle la Puerta del Sol madrilène. Ce grand emporium<sup>18</sup>, « Babylone, et non cour »<sup>19</sup>, apparemment dédoublée en deux villes distinctes, est logiquement placée à l'entrée andalouse du monde : de multiples éléments indiquent qu'il s'agit de Séville, couplée à Cadix ou à Triana<sup>20</sup>. La principale objection de Romera-Navarro à la cohérence géographique du *Criticón* est donc

---

<sup>11</sup> Voir M. BATTLORI, 1958, p. 89 : « En este texto a-geográfico de Andrenio y Critilo en perpetuo diálogo existencial, como lucha de lo espontáneo y lo reflexivo, del hombre y de la persona, se confunden –casi se identifican– espacio y tiempo ».

<sup>12</sup> Voir M. BATTLORI et C. PERALTA, 1969, p. 166-167 (je traduis).

<sup>13</sup> *Ibid* (je traduis).

<sup>14</sup> R. SENABRE, 1971, s'inscrit dans cette démarche en lisant le *Criticón* comme une « *Odyssée* christianisée », bien qu'il ne se prononce pas sur la cohérence ou l'inconsistance géographique du *Criticón*. En faisant du texte homérique, relu à travers le *topos* chrétien de la vie comme un voyage en terre étrangère, le principal modèle du *Criticón*, Senabre soutient la thèse d'un symbolisme théologique du *Criticón*, où le voyage vers l'Île de l'Immortalité serait le pendant spirituel du retour d'Ulysse vers sa patrie natale.

<sup>15</sup> Voir principalement B. PELEGRIN, 1984, 1985, mais aussi *Id.*, 1974, 1980, 1982 et 2007.

<sup>16</sup> Voir G. SCHRÖDER, 1966, p. 15.

<sup>17</sup> *El Criticón*, I, 8, p. 185.

<sup>18</sup> *Ibid.*, I, 5, p. 125 : « Esto dixo [Critile] al entrar en una de sus más célebres ciudades [del mundo], gran Babilonia de España, emporio de sus riquezas, teatro agosto de las letras y las armas, esfera de la nobleza y gran plaza de la vida humana ».

<sup>19</sup> *Ibid.*, I, 8, p. 188 (je traduis) : Artemia, la vertueuse reine des Arts, devine qu'Andrénio est prisonnier dans la « Babilonia, que no corte, de mi grande enemigo Falimundo ».

<sup>20</sup> Voir B. PELEGRIN, 1974 et 1984, p. 7-113.

levée. Et l'élucidation du substrat géographique de l'allégorie peut être menée plus avant. Mais, chez Pelegrín, cette démarche est largement inféodée à la thèse selon laquelle le fondement du récit serait un cheminement jésuitique et antijanséniste. Ce « fil perdu du *Criticón* » conduirait les protagonistes depuis la Goa de saint François-Xavier à la Rome papale, cœur de la Compagnie, en passant par Port-Royal-des-Champs, au centre exact du récit (II, 7, « Le Désert d'Hipocrinda »). Car cette *crisi* ne serait pas une satire des pères jésuites de Valence, avec lesquels Gracián aurait eu des démêlés – hypothèse de M. Battlori largement suivie, selon laquelle le *Criticón*, publié sans autorisation par Gracián, pourrait inclure une satire contre son ordre<sup>21</sup>. Selon Pelegrín, ce chapitre II, 7 serait au contraire une attaque en règle – quoique cryptée – contre les jansénistes, ennemis virulents des jésuites depuis la publication de l'*Augustinus* en 1640. Enfin, l'île de l'Immortalité elle-même, qu'Andrenio et Critilo gagnent après leur mort depuis Ostie/Hostie, ne serait autre que l'île de Monte-Cristo.

Par la suite, Alain Milhou et Anne Milhou-Roudié ont corroboré le principe d'une lecture géographique et jésuitique du *Criticón*, tout en nuancant la thèse antijanséniste de Pelegrín<sup>22</sup>. Selon eux, le « Désert d'Hipocrinda » se réfère bien à Port-Royal, mais l'épisode est une satire des hérétiques en général (des *alumbrados* aux calvinistes), qui nient la nécessité des œuvres pour rendre la Grâce efficace. Et ils n'étendent pas seulement le cadre interprétatif de l'œuvre, mais aussi l'espace géographique parcouru par les protagonistes. Dans son article consacré au temps et à l'espace dans le *Criticón*<sup>23</sup>, A. Milhou défend l'idée selon laquelle Andrenio et Critilo n'atteignent pas Rome en ligne droite après avoir rencontré Hipocrinda, en passant par Ratisbonne (II, 11), comme l'estimait Pelegrín. Ils gagnent auparavant les Pays-Bas espagnols (II, 8) et la Pologne, voire la Lituanie – Milhou propose en effet de situer le palais de Virtelia (II, 10) dans l'université jésuitique de Vilnius (*Vilna* en espagnol). De là, les héros font escale à Vienne (II, 12), Venise (III, 1-2) et Bologne (III, 6)

<sup>21</sup> Voir M. BATTLORI, 1958, p. 90-97. La rupture supposée entre Gracián et les jésuites de la maison professe de Valence serait notamment due à un épisode remontant à 1644. Séjourant à cette date à Valence, notre auteur, par ailleurs brillant prédicateur, aurait lu en chaire une lettre venue de l'Enfer – une audace que n'auraient pas goûtée les pères valenciens, d'autant que Gracián aurait *peut-être* censuré leurs abus. En réalité, cette lettre n'est connue qu'indirectement : par une allusion incluse dans une relation de 1662 écrite par Juan Bautista Valda, et par un pamphlet publié contre Gracián en 1658, la *Crítica de reflexión*. Et aucun de ces deux textes n'évoquent des attaques contre la Compagnie ni contre ses membres valenciens. Texte important pour étudier la réception de Gracián, la *Crítica de reflexión* a été éditée, présentée et annotée par O. GORSSE et R. JAMMES, 1998 ; B. PELEGRIN, 1988, l'a également commentée. Sur la relation de Juan Bautista Valda, voir V. NIDER, 1994-1996.

<sup>22</sup> Voir A. MILHOU, 1987 ; A. MILHOU et A. MILHOU-ROUDIE, 1993.

<sup>23</sup> Voir A. MILHOU, 1987. Lorsque je ne mentionne pas Anne Milhou-Roudié, c'est que je me réfère à cet article de 1987, uniquement signé par A. Milhou. Celui coécrit par A. Milhou-Roudié, de 1993, porte essentiellement sur la *crisi* II, 7 et sur la portée religieuse du *Criticón* – et peu sur la cohérence géographique du récit tout entier.

avant de gagner une Rome représentée, selon Milhou, comme une nouvelle Jérusalem. La prégnance du substrat jésuitique dans le *Criticón* s'observerait du reste par la concordance entre la chronologie des saisons, le cycle de la vie et le calendrier liturgique – une thèse de Pelegrín à laquelle Milhou apporte de nouveaux arguments.

Ces deux lectures ne font pas l'unanimité dans la critique. Certains, comme Jorge Checa et Miguel Avilés, continuent à rejeter le principe même d'une consistance géographique du *Criticón*. Dans son étude sur « Gracián et l'imagination architectonique », Checa avance deux raisons pour contester que l'écriture de Gracián puisse s'appuyer sur des supports référentiels de quelque nature que ce soit. D'une part, l'écriture de Gracián tendrait à montrer que l'autonomie de la réalité extratextuelle n'est qu'illusoire, et que le texte littéraire n'est pas esclave d'une réalité phénoménologique prétendument première, mais qu'il tient par sa seule cohésion interne. D'autre part, Gracián serait hostile à l'imitation vraisemblable du monde, qui empêche d'en saisir la vérité, jamais perceptible en surface. Le style « anti-pittoresque » du *Criticón* (que Romera-Navarro reprochait à Gracián) ne serait donc pas une faille mais une option réfléchie en vertu d'une esthétique cohérente qui est celle de Gracián<sup>24</sup>. Ces arguments sont de poids et nous devons en tenir compte. Toutefois, il paraît abusif de voir la référentialité comme un esclavage pour le texte littéraire et de postuler que Gracián visait à une absolue transcendance de la littérature. En effet, il n'y a aucune indignité pour la littérature à donner à voir le réel. Et s'appuyer sur le réel peut aussi être une technique pour s'en éloigner après une impulsion (comme le font les danseurs) ou même pour le soumettre, le faire ployer. Par ailleurs, si Gracián voulait conférer autonomie et dignité à ses écrits, il pouvait aspirer à ce but sans faire de son œuvre un univers autarcique, mais en lui conférant une position privilégiée *dans* le monde.

Relevant les raccourcis opérés par Jorge Checa, Miguel Avilés rappelle que la nature anti-mimétique de l'allégorie (où le signifiant n'imité pas le réel, mais construit un signifié idéal dont il demeure coupé) n'implique pas que celle-ci soit sans lien avec la réalité<sup>25</sup>. Selon lui, « l'allégorie est pour Gracián une écriture qui se postule comme déchiffreuse de la complexité historique dans laquelle il vit, et qui tente de proposer un cadre disciplinaire qui

---

<sup>24</sup> Voir J. CHECA, 1987, p. 128-129 : « La escritura de Gracián re[h]úsa apoyarse en soportes referenciales concretos y tangibles, y muestra que la autonomía extratextual de las cosas evocadas desde el lenguaje de la obra es tan sólo ilusoria. Queda así negada en *El Criticón* la esclavitud del texto a una realidad fenoménica supuestamente previa a su "copia" por el escritor. Ya sabemos que, para Gracián, la imitación verosímil del mundo impide el hallazgo de su verdad, jamás patente en la superficie. [...] En el campo específico de las técnicas de representación alegórica, el desdén de Gracián por la mímesis de la aparente [*sic*] se traduce en un *antipictorismo* que repudia la nítida externalización y fijación de las ideas puestas en juego ».

<sup>25</sup> Voir M. AVILÉS, 1998, p. 27 : « creemos que el texto sí forma parte de un contexto que, en gran medida, enmarca las posibilidades de su escritura y posibilita precisamente esa huida de lo referencial ».



corrige l'expérience d'une crise scrutée depuis un observatoire élevé (*atalaya*) »<sup>26</sup>. Au regard de ces prémisses, on pourrait s'attendre à ce que M. Avilés fasse sienne l'idée d'une allégorie édifiée sur les fondements de la géographie européenne. Il rejette pourtant cette piste, attribuée du reste au seul Alain Milhou :

El crítico francés Alain Milhou ha intentado un análisis del espacio y del tiempo que adolece a nuestro entender de prestar una excesiva atención a la búsqueda de paralelos entre el texto y el mundo real. Incluso intenta buscar lugares históricos para los palacios alegóricos. [...] Este tipo de análisis obvia por completo la reflexión teórica que apuntamos anteriormente: la diferencia que debe existir entre el mundo real y la escritura<sup>27</sup>.

On ne peut manquer d'être gêné par cette argumentation : Gracián, écrit M. Avilés, ne peut avoir établi une correspondance entre son allégorie et la réalité géographique car cela contreviendrait à la théorie postmoderniste de Paul de Man sur l'allégorie – sur laquelle il se fonde<sup>28</sup>. Mais il n'y a aucune raison pour que l'écriture du *Criticón* se plie à une théorie postérieure de plusieurs siècles – ni même aux considérations de Gracián sur l'allégorie dans le traité de la *Agudeza y arte de ingenio* (1648), sur lesquelles nous reviendrons. Au demeurant, nous aurons l'occasion de voir qu'une lecture géographique du *Criticón* n'est pas incompatible avec la définition de l'allégorie selon P. de Man et M. Avilés. Au contraire, si l'écriture allégorique de Gracián répond à un contexte de crise (économique, social, historique et moral) qu'elle cherche à réformer ou à fuir dans un ordre langagier, il est d'autant plus remarquable que ce contexte soit intériorisé dans le texte, et mis à distance par l'allégorie.

À l'autre extrémité du spectre de la critique récente, Felice Gambin admettait récemment dans un hommage à Benito Pelegrín « l'évidente logique géographique [du *Criticón*], auquel correspond un symbolisme très précis ». Mais il se gardait bien de préciser

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 28 (je traduis).

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 40. Ce commentaire est une note aux lignes suivantes : « Una de las características básicas de *El Criticón* es la mención de países y ciudades históricas a través de todo el relato. El itinerario señala constantemente lugares localizables en el mapa, donde Gracián sitúa palacios, casas y castillos alegóricos ». On rappellera que les lieux réels explicités sont en fait rares dans le *Criticón*, comme l'a souligné M. Romera-Navarro.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 18-19. Selon l'approche postmoderniste de Paul de Man, l'allégorie se caractériserait par trois aspects principaux : « sa qualité autoréférentielle », « le contact qu'elle maintient avec d'autres textes » et « l'abîme temporel insurmontable » qui existe entre le référent et ce à quoi on se réfère (je traduis Avilés). Dans l'allégorie, le signifiant précède le signifié pour le récepteur du signe ; mais, dans le même temps, la réalité (ou l'idée) désignée préexiste au signifiant ; celui-ci ne peut que répéter un signe antérieur avec lequel jamais il ne coïncide, « puisque c'est l'essence même de ce signe précédent d'être une pure antériorité ». Soit, pour citer Paul de Man dans le texte : « It remains necessary, if there is to be allegory, that the allegorical sign refer to another sign that precedes it. The meaning constituted by the allegorical sign can then consist only in the repetition [...] of a previous sign with which it can never coincide, since it is of the essence of this previous sign to be pure anteriority » (P. de Man, 1983, p. 207). Ou encore : « allegory designates primarily a distance in relation to its origin, and, renouncing the nostalgia and the desire to coincide, it establishes its language in the void of this temporal difference » (*ibid.*).

la teneur de cette symbolique<sup>29</sup>. De fait, le prisme jésuitique de Pelegrín et de Milhou – et la tonalité polémique du premier – suscitent des réticences, qui rejaillissent sur le principe même d'une approche géographique du *Criticón*.

Aussi la posture dominante dans les études consacrées au *Criticón* est-elle une acceptation partielle et réservée d'une lecture géographique de cette allégorie. La brève recension par Alan Soons du *Fil perdu du « Criticón »* (1984) et d'*Éthique et Esthétique du baroque* (1985), deux livres de B. Pelegrín, est exemplaire à cet égard. Le chercheur nord-américain y admet l'identification de la Babylone de Falimundo à Séville (ou peut-être à Séville et Cadix – ou Triana) mais n'y voit pas un apport substantiel : pour lui, cette « Babylone est toute ville hostile à la vertu, du XVII<sup>e</sup> siècle ou même de tous les temps »<sup>30</sup>. Il considère par ailleurs que Pelegrín parvient à démontrer que le « Désert d'Hipocrinda » ne se situe pas « géographiquement » à Valence, dans la maison professe de la Compagnie<sup>31</sup>. Mais il juge extravagants ses jeux conceptistes pour établir que Port-Royal est l'ennemi à abattre dans le récit de Gracián. Selon lui, la *crisi* II, 7 serait constituée à partir d'une série de lieux communs, qu'il importe peu de situer ici plutôt qu'ailleurs. Finalement, A. Soons prend au mot un développement de Pelegrín sur l'esthétique de Gracián : si le jésuite a développé une « écriture autonome », autoréférentielle, où la visée moralisatrice et satirique serait secondaire<sup>32</sup>, « on est alors tenté d'ajouter : et pourquoi pas aussi la dimension géographique, le réalisme spatial ? »<sup>33</sup>. De semblables réserves s'observent au fil des cinq cents notes apportées au *Criticón* par les chercheurs du groupe toulousain du L.E.S.O. (« Littérature espagnole de l'Âge d'Or »)<sup>34</sup>, ou encore chez Pedro Ruiz Pérez. Dans une étude consacrée à la poétique de l'espace dans le texte baroque, ce critique admet que l'itinéraire d'Andrenio et Critilo est globalement cohérent, mais qu'y alternent des lieux que l'on situe facilement et avec certitude, des abstractions sans fondement réel et des « idéalizations reconnaissables » :

[...] la linealidad del recorrido se torna coherente; la alternancia de lugares de inequívoca ubicación real (Goa, Santa Elena, Sevilla, Madrid, Roma...) con abstracciones sin realidad material (el hiermo de Hipocrinda, la isla de la

<sup>29</sup> Voir F. GAMBIN, 2007, p. 78 : « Pelegrín nos enseñó efectivamente a reconocer la existencia de fascinantes simetrías y oposiciones en la obra de Gracián, a acompañar a los dos protagonistas del *Criticón* en un itinerario con evidente lógica geográfica que corresponde a un simbolismo muy preciso [...] ».

<sup>30</sup> Voir A. SOONS, 1987, p. 119.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 119-120.

<sup>32</sup> Voir B. PELEGRIN, 1985, p. 104-105.

<sup>33</sup> Voir A. SOONS, 1987, p. 120 (je traduis).

<sup>34</sup> Voir L.E.S.O, 1986, notamment notes 71 p. 68 et 156 p. 88 ; et 1988, p. 210.

Inmortalidad...) o idealizaciones reconocibles (los prodigios de Salastano) crea un complejo entramado significativo que afecta a cada uno de sus elementos [...]»<sup>35</sup>.

Dans ces quelques lignes, P. Ruiz Pérez prend implicitement – mais clairement – position face à B. Pelegrín : l'identification à Séville de la cour de Falimundo à Babylone semble acquise, puisque la capitale andalouse rejoint Goa, Sainte-Hélène ou Rome parmi les lieux aux coordonnées sans équivoques. En revanche, le fait que le désert d'Hipocrinda et l'Île de l'Immortalité soient choisis comme exemples de pures abstractions indique que leur localisation à Port-Royal et à Monte-Cristo n'a pas convaincu, pas plus que la lecture jésuitique et antijanséniste du *Criticón*.

Du reste, si P. Ruiz Pérez s'intéresse à la cohérence géographique du *Criticón*, c'est qu'il y voit une manifestation de l'idéal « organiciste » qui dominerait le récit. Ce critique envisage en effet les textes de son corpus comme des lieux de conflit entre deux cadres de représentation (Foucault dirait deux épistémès) : la cosmovision ouverte et dynamique de la Renaissance et l'organicisme médiéval (l'idée d'un cosmos statique, où tout est à sa place) que la Réforme catholique se serait efforcée de rétablir (ou de maintenir). Dans le *Criticón*, la structure itinérante du récit et la multiplication des carrefours (voire la possibilité de retours en arrière ponctuels) rendent cet espace ouvert et dynamique – conformément à la valorisation catholique et moliniste du libre-arbitre et de l'action. Mais ce voyage est orienté par la recherche constante d'un centre clos et fixe (qui sera l'île de l'Immortalité) et, dans ce monde narratif, tout semble faire sens et occuper la place qui lui est assignée. La primauté de l'espace sur le temps dans le *Criticón* participerait de la neutralisation de la crise historique du XVII<sup>e</sup> siècle européen<sup>36</sup>.

Finalement, l'embarras de la critique devant les thèses de Pelegrín et de Milhou se résume dans un bref article de Federica Capelli qui, pour déterminer où se situe « le *Criticón* entre géographie et symbolisme », s'affronte à la « difficile question de la situation du *Hiermo de Hipocrinda* »<sup>37</sup>. F. Capelli part d'une opposition entre deux « écoles » supposées : à sa droite, une « école traditionnelle » menée par les Espagnols Battlori, Correa Calderón et Romera-Navarro, essentiellement attentive au symbolisme philosophique et moral du *Criticón* ; à sa gauche (en position de challenger), « la plus récente école française emmenée par Pelegrín et Milhou », qui souhaite réhabiliter la lettre du texte, et le support géographique

---

<sup>35</sup> Voir P. RUIZ PEREZ, 1996, p. 158.

<sup>36</sup> Voir P. RUIZ PEREZ, 1996, chap. IV, p. 157-180.

<sup>37</sup> Voir F. CAPELLI, 1998. Je traduis ici le titre de son article.

de l'allégorie<sup>38</sup>. Jugeant les deux positions « également discutables, en raison de l'excessif extrémisme qui les caractérise[rait] toutes deux », l'arbitre italienne s'interpose et défend une voie « médiane » – qu'elle applique à l'objet central du litige, le Désert d'Hipocrinda. Elle juge d'abord « plus justifiée » la lecture de Pelegrín, car cet épisode est à peine mentionné par les rédacteurs valenciens de la *Crítica de Reflexión*. De plus, ceux-ci ne reprochent pas à Gracián son hostilité à Valence ou aux pères jésuites mais l'universalité de ses critiques, auxquelles rien n'échappe<sup>39</sup> Mais F. Capelli résiste à accorder la victoire au Français. D'une part, les indications textuelles sur lesquelles se fonde Pelegrín sont certes nombreuses, mais « jamais conclusives », puisqu'elles ne se réfèrent explicitement à aucun événement ou figure historique du jansénisme. De fait, comme l'avait déjà dit A. Soons, pourquoi ne pas mener ouvertement la satire contre Port-Royal, s'il s'agissait de l'« objectif » central du récit – une visée que n'auraient probablement pas condamné les autorités de la Compagnie ?<sup>40</sup> D'autre part, B. Pelegrín s'opposerait au style de Gracián en n'assumant pas « une position intermédiaire dans le décodage du roman » et en se fiant trop à la lettre du texte<sup>41</sup>. En effet, Gracián privilégie les voies médianes dans le *Criticón* ; et il invite le lecteur à adopter une attitude de défiance devant le texte, comme devant le monde<sup>42</sup>. Ce double constat amène finalement Capelli à tenter une médiation entre « les théories traditionnelles et les plus récentes » : la prudence aurait imposé de délocaliser ses accusations anti-jésuitiques, voire anti-valenciennes en France, probablement à Port-Royal<sup>43</sup>. Cette troisième voie serait « la solution idéale pour synthétiser, quoique de manière énigmatique, la satire antijanséniste et les attaques contre les jésuites ». Nous ne pouvons qu'approuver F. Capelli quand elle souligne l'ambiguïté du *Criticón*, la possibilité que ses allégories soient situées dans un espace distant et se réfèrent simultanément au contexte espagnol, tout en conservant une portée universelle. Il n'est pas non plus totalement inconcevable, quoique paradoxal, qu'un esprit indépendant comme Gracián attaque dans un même élan d'hypocrites Français (peut-être jansénistes) et

<sup>38</sup> Voir F. CAPELLI, 1998, p. 31-32.

<sup>39</sup> D'après « les coordonnées historiques et éthiques » de Gracián, ainsi que les éléments textuels observés par Pelegrín – trop nombreux et significatifs pour être anodins - elle considère impossible de ne pas reconnaître une « référence précise à la France et à l'hérésie de Jansénius ». *Ibid.*, p. 53 (je traduis).

<sup>40</sup> Voir A. SOONS, 1987, p. 120.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 46 : « Pelegrin finisce per attenersi troppo rigorosamente alla coerenza geografica dell'itinerario descritto, impedendoci di accettare la sua tesi in maniera incondizionata ».

<sup>42</sup> Voir F. MARTÍN CABRERO, 1994, p. 18-19 (cité par F. CAPELLI, 1998, note 13 p. 34) : « el lector frente al texto tiene que comportarse como el hombre ante el mundo : debe desconfiar ».

<sup>43</sup> F. CAPELLI, 1998, p. 53-54 : « [...] è possibile avanzare un'ipotesi meno drastica, secondo la quale la crisi dell' « hiermo » celerebbe dietro l'evidente collocazione francese dell'episodio, dedotta dall'andamento geografico progressivo del testo, e dietro la probabile condanna del giansenismo, anche alcuni pungenti, ma meno lampanti, attacchi all'ordine dei gesuiti ».

des pères jésuites. Mais il est manifeste que sa « voie médiane » est avant tout un essai de synthèse du champ critique, plutôt qu'une lecture fondée sur le texte lui-même. Car Gracián lui-même n'avait pas à choisir entre deux voies existantes – une pure abstraction et une totale référentialité. C'est le critique actuel qui doit se positionner face à ces options établies par ses prédécesseurs. Par ailleurs, il est indéniable que le lecteur de Gracián est invité à éviter les pièges du texte et à ne pas se fier à la surface des choses. Mais à quoi devrait-il se fier, sinon au texte ? Et surtout, la lecture géographique n'est pas à proprement parler superficielle, puisque, sauf exception, les éventuels référents spatiaux des allégories ne sont pas manifestes. C'est donc plutôt de l'apparente abstraction de l'allégorie que doit se méfier le lecteur.

De l'examen de ces interprétations découle une série de problèmes :

- 1- À quel point l'itinéraire du *Criticón* renvoie-t-il à la géographie européenne ?
- 2- L'abstraction apparente de l'allégorie est-elle une faiblesse du *Criticón*, ou s'explique-t-elle par l'esthétique de l'auteur ou par la fonction gnoséologique de l'œuvre ?
- 3- L'éventuelle cohérence géographique répondrait-elle à un dessein religieux et/ou jésuitique, voire antijanséniste ? Viserait-elle (aussi) à confronter les personnages et les lecteurs à la réalité du contexte européen ?
- 4- Une consistance géographique du récit impliquerait-elle un asservissement du texte au réel et au « mimétisme esthétique » (J. Checa) ou participerait-elle plutôt d'une tentative pour mettre à distance et soumettre à la raison un monde chaotique ?
- 5- Enfin, l'inscription de l'allégorie dans un itinéraire maîtrisé corroborerait-il l'idée selon laquelle le *Criticón* est une allégorie cadencée ? Ou l'apparent organicisme de Gracián présente-t-il des failles ?

Pour déterminer jusqu'où s'étend la cohérence géographique du *Criticón*, la démarche la plus rigoureuse serait de reprendre pas à pas tout l'itinéraire d'Andrenio et de Critilo – ce qui a été fait pour préparer cette thèse. Mais, pour épargner au lecteur ce procédé fastidieux, je me limiterai à la troisième partie du *Criticón*, moins étudiée par Pelegrín et Milhou, et qui offrira des tendances représentatives sur l'écriture du récit<sup>44</sup>. Puis je tenterai d'établir si le *Criticón* peut être regardé comme une méditation cosmographique<sup>45</sup> ou comme un exercice

---

<sup>44</sup> B. GARZELLI, 1995a, paraît avoir étudié la dimension géographique du *Criticón* entre l'Allemagne et l'Italie. Mais je n'ai malheureusement pas pu consulter ce travail.

<sup>45</sup> Sur les méditations cosmographiques, voir en particulier F. LESTRINGANT (éd.), 2009 et J.-M. BESSE, 2003, Troisième partie.

spirituel s'appuyant sur la contemplation de la géographie. Enfin, le *Criticón* sera confronté aux romans allégoriques de Barclay et aux *Ragguagli* satiriques de Boccalini, deux modèles avoués de Gracián, afin de préciser si le voyage d'Andrenio et de Critilo se prête lui aussi à un examen de la situation politique européenne. Je réserve pour un travail postérieur le dernier des problèmes énoncés ci-dessus.

## CHAPITRE X – UN VOYAGE ALLEGORIQUE SUR DES ROUTES REELLES

---

Après avoir résumé les positions existantes sur le degré d'adéquation entre allégorie et géographie dans le *Criticón*, j'amorcerai ma lecture... par la fin du récit. En me plaçant sur ce segment italien que Pelegrín et Milhou n'ont pas étudié de façon systématique, je me trouverai pour ainsi dire en terrain neutre et tenterai d'apporter au débat des éléments nouveaux. Couvrant le tiers du *Criticón*, ce sondage sera relativement représentatif de l'ensemble, même si l'écriture de Gracián a pu évoluer entre la première partie et la troisième. Du reste, je continuerai à être attentif aux correspondances éventuelles entre allégorie et géographie dans la suite de cette partie de la thèse. Mon objectif principal y sera de confirmer l'existence d'une corrélation poussée entre allégorie et géographie dans le *Criticón*, tout en nuanciant l'interprétation jésuitique de Pelegrín et Milhou. Car il faut dissocier la possibilité que le voyage allégorique d'Andrenio et Critilo emprunte des routes réelles, et la lecture religieuse des deux critiques français<sup>1</sup>.

Plusieurs éléments tendent à légitimer le principe d'une interprétation de l'allégorie au regard de la géographie. En soi, la présence explicite de lieux réels (Goa, Sainte-Hélène, Madrid, Rome) atteste déjà que l'itinéraire du *Criticón* n'est pas a-géographique. Ceci est confirmé par la relative aisance avec laquelle peuvent être situées certaines allégories (le palais de Salastano à Huesca, la Babylone de Falimundo à Séville ou le port d'Hostie/Ostie). Par ailleurs, Gracián a plusieurs fois manifesté son intérêt pour la cosmographie et la géographie par leur présence dans l'enseignement impartit à Andrenio<sup>2</sup>, par l'éloge des *Relazioni* de Botero<sup>3</sup>, ou encore par la censure des *Respublicae* d'Elzevier jugées trop superficielles<sup>4</sup>. De plus, Barclay compte parmi les modèles avoués du *Criticón* ; or l'*Euphormion* et à l'*Argenis* sont des récits allégoriques offrant une vision cryptée de la

---

<sup>1</sup> La dernière de mes intentions est de corroborer l'idée d'une « école française » voulant à tout prix ancrer l'allégorie dans le réel, opposée à une « école espagnole » attachée à une lecture purement symbolique du *Criticón*. Le fait que deux universitaires de France aient défendu des thèses affines ne fait pas une école, et encore moins française (surtout si l'on tient compte des origines espagnoles de Benito Pelegrín et de celles, en partie basques, d'Alain Milhou). Et suivre le voyage d'Andrenio et de Critilo en direction de Rome n'implique pas de choisir son guide entre deux éminents pèlerins, un *Romer[o]* de Navarre et un Pelegrín de France.

<sup>2</sup> *El Criticón*, I, 4, p. 112.

<sup>3</sup> B. GRACIÁN, *Agudeza y arte de ingenio*, éd. E. CORREA CALDERÓN, 1988, t. II, discours XXVIII, p. 8.

<sup>4</sup> *El Criticón*, II, 4, p. 378.

situation politique européenne<sup>5</sup>. Notons encore que le *Criticón* met en abyme une lecture géographique d'espaces symboliques : dans la *crisi* II, 2, guidés par Argos vers le palais de Salastano, Andrenio et Critilo contemplent les sept merveilles du monde depuis le « col de l'âge viril »<sup>6</sup>. La dernière merveille citée est le palais de Virtelia :

–¡Oh qué brillante alcáçar aquel otro –dixo Andrenio [...]! ¿Si sería del augusto Ferdinando Tercero, que está hoy esparciendo por todo el orbe el resplendor de sus exemplos? También podría ser de aquel tan valerosamente religioso monarca, Juan Casimiro de Polonia, victorioso primero de sí mismo y triunfante después de tanto monstruo rebelde. ¡Oh, qué claridad de alcáçar y qué rayos está esparciendo a todas partes! Merece serlo del mismo sol.

–Y lo es –respondió Argos–, digo de aquella sola reina entre cuantas hay, la inmortal Virtelia. Mas por allí habéis de encaminaros para bien ir<sup>7</sup>.

Sans doute l'hypothèse d'Andrenio est-elle erronée ou superficielle, comme à l'accoutumée. Mais dans la mesure où il est un *alter ego* du lecteur, invité à progresser dans le déchiffrement du monde, il y a lieu de croire que Gracián attend que nous passions par une approche géographique de l'allégorie - ne serait-ce que pour atteindre ensuite une lecture plus profonde. Enfin, étant donnée l'aspiration conceptiste de Gracián à concentrer un maximum de sens dans un minimum d'espace, il semble cohérent qu'il ait cherché à établir une correspondance optimale entre l'espace allégorique et la géographie réelle.

Pour mettre celle-ci en évidence, nous irons du texte vers le contexte, en étant attentifs à certains éléments incongrus des allégories, qui n'apparaissent pas dans l'iconologie traditionnelle. Nous reviendrons d'abord sur certaines allégories pour lesquels des référents ont déjà été proposés puis, une fois posés ces repères, nous reprendrons l'itinéraire d'Andrenio et de Critilo étape après étape, dans l'ordre de leur progression. Au terme de cette enquête, nous serons mieux armés pour envisager les interactions entre allégorie et géographie dans la genèse du récit, et donc la stratégie mise en œuvre par Gracián pour représenter ou mettre à distance la réalité extratextuelle.

## A – Les États de Végétie/Vénétie (I, 1-3)

Lorsqu'ils franchissent les Alpes, Andrenio et Critilo entrent sur les terres de Végétie (*Vejecia*), où ils séjournent entre la *crisi* III, 1 et le début de la *crisi* III, 3. Comme l'a déjà

---

<sup>5</sup> C. VAILLO, 1989, propose une comparaison entre le *Criticón* et les récits de Barclay à laquelle je me référerai plus avant.

<sup>6</sup> *El Criticón*, II, 2, p. 312 (« puerto de la varonil edad »).

<sup>7</sup> *El Criticón*, II, 2, p. 316-317.



avancé Alain Milhou, cette allégorie de la vieillesse paraît avoir pour référent la Vénétie<sup>8</sup>. Cette interprétation ne repose pas seulement sur la paronomase *Vejecia/Venecia*, mais sur une série d'observations concordantes.

Quoiqu'intégrés à l'Allemagne dans la géographie romanesque de Gracián, les États de Végétie se trouvent sur le versant sud des Alpes<sup>9</sup>, et le guide qui les y conduit, Janus, est manifestement italien – ce que justifie la mythologie qui fait de Janus le premier roi d'Italie<sup>10</sup>. Cette situation intermédiaire de la Végétie, entre l'Allemagne et l'Italie, renvoie à la duplicité machiavélique des Vénitiens, déjà évoquée dans le *Criticón*<sup>11</sup>. Dans ce récit, indique Milhou, l'ambiguïté fondamentale de cette « cour amphibie » se traduit en particulier par « son double aspect antithétique de siège d'une sagesse gérontocratique et de lieu de débauches pour Allemands en mal de beuveries carnavalesques »<sup>12</sup>. D'un côté, Végétie offre au sage Critilo le visage d'une « matrone au visage *serein* », allusion très probable à la Sérénissime

Introduxéronle [a Critilo] la *Cordura y la Autoridad* en un teatro muy capaz y muy señor, pues lleno de *seniores* y de varones muy capaces. *Presidía en magestuoso trono una venerable matrona* con todas las circunst[anc]ias de grande. No mostraba semblante fiero, sino *muy sereno*, no desapacible, sino autorizado, coronada del metal cano por reina de las edades; y como tal, *estaba haciendo grandes mercedes a sus cortesanos y concediéndoles singulares privilegios*. [...]

Salían al mismo punto seis varones de canas, que cuanto más alto un monte más se cubre de nieve, y le dixo iban despachados de Vejecia [a]l Areópago real, y otros cuatro más a ladear a un gran príncipe que entraba moço a reinar, y viéndole sin barbas le rodeaban de canas. [...]

No son flemas las que arrancan aquellos senadores de sus cerrados pechos, no son sino secretos podridos de callados.

–Una cosa admiro yo mucho –dijo Critilo–, que *no se oye aquí vulgo ni se parece*.

–¡Oh!, ¿no ves tú –le dijo el Jano– que entre viejos no le hay, porque entre ellos no reina la ignorancia? *Saben mucho porque han visto y leído mucho*. [...]

–¡*Qué quietud tan feliz!* –ponderaba Critilo.

–Es que asisten aquí –decía el Jano– el reposo, el asiento, la madurez, con la prudencia, con la gravedad y la entereza. No se oyen aquí jamás desatenciones,

<sup>8</sup> Voir A. MILHOU, 1987, p. 214-225.

<sup>9</sup> Voir *El Criticón*, III, 1, p. 543-544.

<sup>10</sup> Voir par exemple A. ESLAVA, *Noches de invierno*, éd. J. BARELLA VIGAL, 1986, p. 200.

<sup>11</sup> Voir *El Criticón*, I, 7, p. 152 ; II, 8, p. 436 et surtout II, 2, p. 315 « –Miro dixo Andrenio que en cada provincia hay que notar aquel murciélago de ciudades, anfibia corte, que ni bien está en el mar ni bien en tierra y siempre a dos vertientes.

–¡Oh qué política –exclamó Argos–, que tan de sus principios le viene, tan fundamentalmente comienza! Y deste su raro modo de estar, celebraba el bravo duque de Osuna la razón de su estado. Aquélla es la nombrada canal con que el mismo mar saben traer acanalado a su con Venecia ».

<sup>12</sup> A. MILHOU, 1987, p. 217.

mucho menos arrojos ni empeños; no resuena instrumento músico ni bélico, que están prohibidos por la Cordura y el Sosiego<sup>13</sup>.

Ici, le portrait de Végétie en « vénérable matrone » correspond à une personnification courante de la République vénitienne que l'on trouve par exemple sur les fresques du Tintoret et de Véronèse dans le Palais des Doges<sup>14</sup> ou dans l'allégorie ci-dessous de Jacopo Bassano (1515-1592). Faute de pouvoir accéder à des représentations picturales de cette allégorie, Gracián put en trouver fréquemment sous la plume de Boccalini dans les *Ragguagli del Parnaso*. La « quiétude » et la « gravité » de l'assemblée présidée par Végétie rappellent la discipline et le prodigieux silence qui régnaient dans le Grand Conseil, présidé par le Doge. Dans la mesure où cette réserve et la culture du secret faisaient l'admiration générale en Europe, Gracián put recourir à de nombreuses sources pour fonder son allégorie. Chez son mécène Lastanosa, il avait notamment accès aux deux *Respublicae* d'Elzevier rééditant les traités sur Venise de Gasparo Contarini (1483-1542) et de Donato Gianotti (1492-1573)<sup>15</sup>.

**Image 13 : Jacopo Bassano, *Allégorie de Venise*, vers 1570, Munich, Alte Pinakothek, Bayerische Staatsgemäldesammlungen.**



Par ailleurs, il connut assurément la scène de la *Hora de todos* également chez Lastanosa où Quevedo, qui détestait pourtant Venise, en donne une personnification empreinte de majesté :

La Serenísima República de Venecia, que por su grande seso y prudencia, en el cuerpo de Europa hace oficio de cerebro, miembro donde reside la corte del juicio,

<sup>13</sup> *El Criticón*, III, 1, p. 559-561 (je souligne).

<sup>14</sup> Le Tintoret a notamment peint sous forme allégorique les domaines de la Sérénissime dans la Salle aux Quatre Portes du Palais des Doges, tandis que Véronèse a représenté l'*Apothéose de Venise* (1583) au plafond de la Salle du Grand Conseil, dans un ovale de plus de neuf mètres de long. On trouve sur Internet des reproductions assez précises de cette fresque. Voir par exemple le site « rositour.it » (et, sauf changement d'adresse, la page suivante : <http://www.rositour.it/Arte/Veronese/Apoteosi%20di%20Venezia%20%28Venezia-Palazzo%20Ducal%29.jpg>).

<sup>15</sup> Voir le catalogue des collections de Lastanosa conservé par la Bibliothèque Royale de Stockholm (ms. U-379), publié par K.-L. SELIG, 1960 et accessible par Internet sur le site du « Proyecto Lastanosa » (<http://www.lastanosa.com/contenido.php?gama=1&tipocontenido=127&tipo=1&elemento=35&db=catalogo%20mapas>). Au folio 112r du manuscrit, sont mentionnées les deux « petites Républiques » consacrées à Venise « 7. Casparis Contarenii patricii Veneti. De Republica Venetorum libri quinque item synopsis reip. Venetae et alii de eadem discursus politici. 24°. Lyon 1628. Il est aussi envisageable que Gracián ait lu le *Venetia città nobilissima et singolare* (1581) de Francesco Sansévino, un guide largement diffusé qui, selon le titre du bel article d'E. BONORA, 2000, propose une « flânerie idéologique » dans la Venise du XVI<sup>e</sup> siècle. 8. *Donati Iannotis Florentini. Dialogi de rebus Venetorum. Cum notis et lib. singulari de forma eiusdem Reip.* 24°. Lyon 1631 ».

se juntó en la grande sala a consejo pleno. Estaba aquel consistorio encordado de diferentes voces, graves y leves, en viejos y en mozos, unos doctos por las noticias, otros por las experiencias: instrumento tan bien templado y de tan rara armonía que, al son suyo, hacen mudanzas todos los señores del mundo. [...] El silencio desaparecía a los ojos tan grande concurso, excediendo en tal manera el de un lugar desierto, que se persuadían los ojos era auditorio de escultura, tan sin voz estaban los achaques en los ancianos y el orgullo en los mancebos<sup>16</sup>.

Et chez Boccalini, Gracián apprécia à coup sûr une scène où les grandes monarchies d'Espagne, de France, d'Angleterre et de Pologne, envieuses de Venise, lui demandent comment elle parvient à faire garder le silence à tant de sénateurs :

A esta pregunta respondió la libertad veneciana, que ella atraía a su nobleza a la virtud del secreto con los premios, y que del vicio de la desobediencia la atemorizaba con las penas. Replicaron entonces las Monarquías que también ellas, sirviéndose de los mismos medios, no por ello podía conseguir los mismos fines. Dijo entonces la libertad veneciana, que esto procedía, porque los premios de las Monarquías en comparación de los que usaban las bien ordenadas Repúblicas eran cortos, y las penas moderadas<sup>17</sup>.

Conformément à cet usage, Critilo sera bientôt récompensé par Vejecia pour sa retenue, tandis qu'Andrenio sera cruellement châtié pour son relâchement. Quant au cénacle du *Criticón* où interviennent six vénérables vieillards (« [un teatro] muy señor, pues lleno de seniores »), il correspond au Petit Conseil ou *Signoria*, organe de décision plus restreint qui auditionnait justement les ambassadeurs secrets, comme c'est le cas dans le récit.

L'autre face de Végétie soulignée par Milhou, « c'est le carnaval des ivrognes hérétiques, qui est comme l'amplification caricaturale des "horreurs" de la vieillesse indigne »<sup>18</sup>. L'épisode pourrait en effet se dérouler après l'Épiphanie, pendant le carnaval de Venise et les plaisirs auxquels cède Andrenio – « comédies nouvelles », danse et chansons, « nectar généreux » bu dans de « beaux cristaux » – bénéficiaient de la tolérance contrôlée des patriciens<sup>19</sup> ; enfin, le « palais tudesque » – où Andrenio se livre à la débauche au milieu d'étrangers parmi lesquels abondent les Allemands, dont « une grande princesse, landgrave ou palatine »<sup>20</sup> –, pourrait avoir été conçu sur le modèle des auberges où descendaient les

---

<sup>16</sup> Voir F. de QUEVEDO, *La Hora de todos y la fortuna con seso*, éd. J. BOURG, P. DUPONT et P. GENESTE, 1987, p. 264.

<sup>17</sup> Voir T. BOCCALINI, *Discursos políticos, y avisos del Parnasso [...]*, trad. Fernando PÉREZ DE SOUSA, Madrid, María de Quiñones, 1634, *Aviso* 21, p. 46. C'est l'édition espagnole de 1640 publiée à Huesca que Gracián put consulter chez Lastanosa, en plus de l'édition italienne de 1612.

<sup>18</sup> A. MILHOU, 1987, p. 222.

<sup>19</sup> Voir par exemple A. N. AMELOT DE LA HOUSSAYE, *Histoire du gouvernement de Venise*, Paris, Frédéric Leonard, 1676, p. 77 « Le Sénat contente le Peuple en le laissant vivre dans l'oisiveté et dans la débauche, n'y ayant pas de meilleur moyen de l'avilir et de le rendre obéissant [...] » (graphie modernisée).

<sup>20</sup> Voir *El Criticón*, III, 2, p. 574.

nombreux voyageurs allemands venus faire du négoce ou visiter Venise, comme le *Fondaco dei Tedeschi*.

Pour étayer cette lecture, considérons deux passages qu'Alain Milhou n'a pas commentés. Le premier correspond à la description initiale de Vénéétie par Janus :

Témenla los nacidos por su crueldad, huyendo deste su caduco imperio [...]. Aquí cautivan los fieros ministros de la fea Vejecia a todo passagero, procurando cexar en la vida y echando borrones de mala tinta sobre el papel blanco de las canas<sup>21</sup> [...]. Ni hay que admirar, que es indecible el mal tratamiento que les haze, increíbles las atrocidades que en ellos executa, tratándolos al fin como a cautivos, y ella tirana. Y aun quieren decir que tiene de bruxa, ella y todas las de su séquito, lo que les falta de hechizeras [...].

Esto le estaba ponderando [a] Andrenio, quando advirtió que con la otra boca se estaba haziendo lenguas en alabança de Vejecia, informando de todo lo contrario a Critilo *celebrábala de sabia, apacible y discreta, estimadora de sus vasallos, assegurando que los premiaba con las primeras dignidades del mundo, procurándoles las mayores honras y concediéndoles grandes privilegios*. No acababa de exagerar por superlativos el *magnífico agasajo y el buen passaje* que les hacía<sup>22</sup>.

Si Vénéétie est la Vieillesse souveraine, à la fois douce et tyrannique envers tous les hommes, ce portrait décrit aussi la Vénétie. Il coïncide avec le passage de Boccalini cité plus haut, selon lequel la République s'assurait de la discipline par de grandes récompenses autant que par des châtiments exemplaires. Venise avait en effet développé un système efficace de surveillance et de répression, guettant natifs et étrangers (*todo passagero*) pour éviter la contrebande et la fraude, ainsi que les abus de pouvoir ou la communication officieuse des dirigeants avec des puissances extérieures. Mais Venise était aussi une république « habile et paisible » et une ville de savoir, misant prioritairement sur la paix et la diplomatie. De plus, si elle maintenait un contrôle étroit de ses « vassaux » de Terre-Ferme, la République s'assurait la loyauté de leurs notables « en leur concédant d'importants privilèges », comme dit le texte de Gracián<sup>23</sup>. Enfin, elle s'efforçait de favoriser le commerce avec les étrangers en leur réservant un bon accueil (*magnífico agasajo, buen passaje*)<sup>24</sup>. L'hospitalité de Venise

---

<sup>21</sup> Il est amusant que Thomas Mann ait recouru à cette même image dans *La mort à Venise*, étant passé de l'automne à l'hiver de la vie en franchissant les Alpes, comme Andrenio et Critile, le héros Aschenbach cherche lui aussi à tromper la vieillesse en se laissant teinter les cheveux d'une encre trop noire. Notons également que, si Visconti a supprimé dans son adaptation cinématographique les épisodes « allemands » du roman, pour se concentrer sur la vénéneuse ambiguïté de Venise, il a consacré une longue scène à la transformation ratée du respectable professeur en vieux beau.

<sup>22</sup> Voir *El Criticón*, III, 1, p. 546-548 (je souligne).

<sup>23</sup> Voir par exemple C. BEC, 1993, p. 43-44. A. de la HOUSSAYE, 1667, p. 221, évoque ces honneurs rendus aux vassaux, mais en indiquant qu'ils sont plus apparents que réels ; ainsi des statues équestres dressées aux habitants illustres des villes dominées.

<sup>24</sup> Voir C. BEC, 1993, p. 78.

n'empêcha certes pas l'affaissement de son économie et le déclin de son empire, comme le notaient les observateurs du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>25</sup>.

Aussi un deuxième passage, décrivant la ruine du palais de Végétie, semble-t-il l'emblème de la déchéance annoncée de Venise :

[...] descubrieron un edificio caduco cuya mitad estaba caída y la otra para caer, amenazando por momentos su total ruina [...]. Era de mármol en lo blanco y frío, y aunque muy apuntalado de Cipiones en vez de Atlantes, nada seguro; y con tener fosos abiertos y cerrada[s] barbicanas, lo que menos tenía era de fortaleza. [...] Ostentábase lo que había quedado del derruido frontispicio muy autorizado y grave, con dos puertas antiguas guardadas de perros viejos, siempre gruñendo, al humor de su dueño [...]<sup>26</sup>.

Si Gracián songe ici au palais des Doges, il distord la réalité dans son allégorie<sup>27</sup>. Il ruine notamment un édifice qui de nos jours demeure magnifique et le transforme en château fort. Il remplace aussi le lion ailé par un chien aux abois, emblème de la vieillesse hargneuse et insigne probable pour les politiciens de Venise – rompus au cynisme de la raison d'État mais à la tête d'un état déclinant<sup>28</sup>. Gracián exagère l'affaiblissement de Venise, sans doute pour garantir la cohérence de son allégorie et peut-être aussi pour pronostiquer la ruine de la Sérénissime. À moins qu'il ne voue au sort de Tithon, à une éternelle décrépitude, « cette république qui selon Quevedo durera tant qu'elle n'aura pas de conscience »<sup>29</sup>. Mais en dépit de ce vandalisme allégorique, on reconnaît la disposition intérieure du Palais des Doges. La double entrée du bâtiment allégorique, l'une ouvrant sur une prison ou salle de torture, l'autre

<sup>25</sup> Voir notamment F. de QUEVEDO, *El linco de Italia u Zahorí español*, éd. I. PÉREZ IBÁÑEZ, 2002, p. 100-102 « Venecia, Señor, [...] es mayor de los que convenía que fuese, y menor de lo que da a entender; es muy poderosa en tratos y muy descaecida en fuerzas. ».

<sup>26</sup> *El Criticón*, III, 1, p. 550-551.

<sup>27</sup> Pour comparer cette description allégorique à celle du palais des Doges, voir par exemple F. SCHOTT, *Itinerario overo nova descrittione de' viaggi principali d'Italia*, Vicenza, 1615, p. 8-11 (je souligne) « S'arriva poi al Regale, & superbo Palagio del Doge di Venetia, il quale fù principaito [*sic*] l'anno 809. E benche sia stato cinque volte abbruciato o i tutto, o in parte, sempre però è stato rifatto più bello. [...] Le due facciate dinanzi si veggono incrostate di marmi bianchi, & rossi [...]. Ogni facciata hà una porta, la principale, che è congiunta alla Chiesa, è di marmo [...]; sopra la quale vedesi il Leon alato & il Doge Foscaro scolpiti di bianco marmo [...]. Dirimpetto alla porta principale vi sono parimente le scale principali del Palazzo, verso Settentrione, che vanno alle stanze del Principe. A piè di queste scale si veggono due colossi, cioè uno di Marte, e l'altro di Nettuno ».

<sup>28</sup> Il me faudra prolonger ma recherche pour déterminer si les « Scipions » de Gracián font référence à Scipion l'Africain, adversaire des Carthaginois comme Venise des Turcs (?) mais aussi vainqueur des peuples d'Hispanie. Peut-être pense-t-il au *Songe de Scipion*, où Scipion Émilien apprend en rêve que les hommes politiques vertueux tels que les sénateurs vénitiens jouiront d'une félicité éternelle. Il peut aussi se référer au chien Scipion du *Colloque des chiens*, qui conseille à son compère Berganza de ne pas trop médire, de faire un usage raisonnable du don de la parole qui leur est prodigieusement accordé, ainsi que le font les hommes politiques vénitiens. Voir M. de CERVANTES, *Novelas ejemplares*, éd. J. GARCIA LOPEZ, 2001, notamment p. 659, p. 671 et p. 675. Il n'est pas impossible que Gracián ait fondé un *concepto* à partir de plusieurs référents.

<sup>29</sup> Voir F. de QUEVEDO, *Los sueños*, éd. I. ARELLANO AYUSO, 1991, p. 358-359 « Es república esa que mientras que no tuviere conciencia durará, porque si restituye lo ajeno no les queda nada ».

donnant accès à la vénérable assemblée des *seniores*<sup>30</sup>, correspond à la configuration du palais ducal<sup>31</sup>. Dans un même ensemble architectural y étaient en effet réunis tribunaux, conseils et prisons (notamment les célèbres *Piombi* et *Pozzi*, les prisons des Plombs et celles des Puits). Quant au Conseil des Dix<sup>32</sup>, il siégeait, menaçant, entre les appartements du Doge et la salle du Grand Conseil<sup>33</sup>, si bien qu'il n'est pas étonnant que, dans l'allégorie de Gracián, un simple rideau sépare prisons et parlement, les deux faces de la Sérénissime. J'insiste néanmoins : Végétie n'est pas la Vénétie. Il s'agit d'une allégorie de la vieillesse élaborée à partir du référent vénitien, mais sans que Gracián se soumette à une esthétique mimétique. Il n'hésite pas à altérer la vérité topographique pour servir son propos.

### B – « La cour du Savoir couronné »<sup>34</sup> (III, 6)

Après avoir quitté Végétie/Venise (à la fin de la *crisi* III, 2), Andrenio et Critilo font leur entrée dans l'Italie proprement dite. « Après des pérégrinations qu'il est difficile de préciser, écrit Alain Milhou, peut-être dans les principautés du nord de l'Italie (Parme ? Modène ? Milan ? Gênes ? Florence ?), ils pénètrent dans une ville universitaire, parangon de toutes les Universités, qui ne saurait être que Bologne, où se situait la célèbre université des États pontificaux »<sup>35</sup>. Avant de chercher quelles peuvent être ces principautés traversées par Andrenio et Critilo entre Végétie/Venise et la « cour du Savoir couronné », reprenons la description de la cour du Savoir pour confirmer qu'elle a Bologne pour modèle :

<sup>30</sup> Voir *El Criticón*, respectivement III, 1, p. 554-555 et III, 1, p. 559.

<sup>31</sup> On trouve aisément un plan du Palais Ducal sur Internet via le portail italien du site Wikipedia, en recherchant « Palazzo Ducale ».

<sup>32</sup> Voici comment Amelot évoque ce conseil (A. de la HOUSSAYE, 1667, p. 17 *sqq.*) « [...] comme il n'y a point de Tribunal au monde où les Juges procèdent contre les Accusés d'une manière si rigoureuse que fait celui-ci, il est bon d'en dire ici quelque chose. Après que les trois *Capi Dieci* [...] ont reçu les dépositions des témoins par écrit [...], ils font saisir secrètement les Accusés, et les enferment dans les cachots, où ils sont interrogés [...], sans qu'il soit permis à ces misérables de plaider leur cause, n'y d'employer des avocats à leur défense, non pas même de voir aucun de leurs parents ni amis, ni d'en recevoir aucunes lettres. [...] On disait à Athènes que Dracon avait écrit toutes ses Lois avec le sang On peut dire la même chose de ce Conseil, où la clémence et la miséricorde sont des vertus inconnues où la jalousie est incurable où la défiance est éternelle [...] » (graphie modernisée, ici comme plus bas).

<sup>33</sup> Voir F. SCHOTT, 1615, f° 11: « Uscendo fuora di questi luoghi, & andando verso il mare si ritrova no i tremendi tribunali del Consiglio di Dieci, ove similmente ogni cosa risplende d'oro, & di sontuosità. Più avanti vi è la spatiosa Sala del gran Consiglio [...] ». Amelot, plus précis, souligne que « [le Palais du Doge] est une prison dorée. [...] Le redoutable Tribunal des Dix touche à son appartement, afin qu'il ne perde point la mémoire salutaire de la mort qui l'environne de tous côtés ». Voir A. de la HOUSSAYE, 1667, p. 228.

<sup>34</sup> Je recours ici à la traduction de B. PELEGRIN, 2008, p. 390. Gracián intitule la *crisi* III, 6 « El Saber reinando ».

<sup>35</sup> A. MILHOU, 1987, p. 166-167.

Fuelos introduciendo [el Sesudo] en *una tan espaciosa cuan especiosa plaza*, coronada de alternados edificios, *unos muy magestuosos*, que parecían alcázares reales, otros muy pobres, como casas de filósofos; hasta pabellones militares, entre patios de escuelas. [...]

Éssos son los Colegios Mayores de las más célebres Universidades de la Europa. Aquellos cuatro son los de Salamanca, aquel otro el de Alcalá, y el de más allá San Bernardino de Toledo, Santiago el de Huesca, Santa Bárbara en París, los Albornozes de Bolonia y Santa Cruz de Valladolid oficinas todas donde se labran los mayores hombres de cada siglo [...]<sup>36</sup>.

Plusieurs éléments légitiment l’hypothèse de Milhou : tout d’abord, Bologne est bien située sur la route principale entre Venise et Rome ; ensuite, nulle autre université italienne, à l’exception peut-être de Padoue, ne pouvait rivaliser avec Bologne pour prétendre au titre d’officine des grands hommes<sup>37</sup> ; de plus, si les humbles bâtiments des philosophes accolés aux majestueux palais sont de l’invention de l’auteur, la Grand’Place de Bologne était (et demeure) aussi vaste que belle, comme celle de l’allégorie<sup>38</sup> ; enfin, la mention du Collège Espagnol de Bologne à l’avant-dernière position de la liste des plus éminentes universités d’Europe est un signe fort. Nous aurons l’occasion de voir que Gracián use à plusieurs reprises de ce procédé dans le *Criticón*, comme d’une sorte de clé de lecture, pour désigner le référent géographique privilégié d’une allégorie. Finalement, le magnifique siège de l’université bolonaise<sup>39</sup>, l’*Archigimnasio* dessiné par Vignole, semble ici transformé en archétype des écoles du Savoir. Notons simplement que la cour du Savoir, comme toutes les allégories du *Criticón* dont on peut déceler un modèle prioritaire, demeure un lieu fictionnel, composé à partir de plusieurs modèles, à l’instar de la Vénus d’Apelle, citée dans cette même *crisi*<sup>40</sup>. Choisir Bologne comme référent de la cour du Savoir permet de conférer au discours allégorique une cohérence géographique mais cela ne signifie pas que Gracián accorde une prééminence absolue à cette université. Cette Bologne allégorisée renvoie à tous les établissements européens de la même catégorie mentionnés ci-dessus ; ou plutôt, elle les convoque et les insère autour de sa Grand’Place.

<sup>36</sup> *El Criticón*, III, 6, p. 667-669 (je souligne).

<sup>37</sup> Voir F. SCHOTT, 1615, p. 145-146: « Vi sono le Scuole ove publicamente si legge in diverse professioni. [...] Ha avuto questa magnifica Città di tempo, in tempo nobilissimi ingegni nell’arme, nelle lettere, quatro Pontefici [...] con altri infiniti huomini Illustri in molti professioni ».

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 148 « Se bene in questa Città non è se non una piazza, non dimeno è di tanta Grandezza, che può [*sic*] dire esser ter congiunte insieme ».

<sup>39</sup> Voir M. de MONTAIGNE, *Journal de voyage*, éd. 1962, p. 1191. Il décrit ainsi l’édifice « Nous y vîmes aussi les écoles des sciences, qui est le plus beau bâtiment que j’aie jamais vu pour ce service » (graphie modernisée).

<sup>40</sup> Voir *El Criticón*, III, 6, p. 570.

Après la Cour du Savoir couronné, située à Bologne, Andrenio et Critilo se dirigent vers Rome<sup>41</sup>. Enfin, le port d'Hostie/Ostie est la dernière balise déjà posée sur leur itinéraire avant le départ pour l'Île de l'Immortalité. Voyons maintenant s'il est possible de situer sur une carte leur trajet depuis les terres de Végétie/Vénétie.

### C – « La Vérité en couches » et « le Monde déchiffré » (III, 3-4)

La première étape d'Andrenio et Critilo après les États de la Vieillesse est la cour de la Vérité nue, où se déroulent les chapitres trois et quatre. Comme c'est toujours le cas, cette allégorie a une portée universelle et s'applique tout particulièrement à la réalité espagnole<sup>42</sup>. Toutefois, il est confirmé que nous sommes (aussi) en Italie. À proximité de la ville, les héros assistent à la fuite générale provoquée par l'accouchement imminent de la Vérité. Il n'est pas étonnant que la vérité effraie, écrit le narrateur, car la scène se passe en Italie<sup>43</sup>. Un faisceau d'éléments convergents laisse à penser que Gracián s'est fondé sur une ville précise pour concevoir la double allégorie de la Vérité en couches et du Monde déchiffré. Cette ville doit être proche de Venise car, après sa beuverie dans le « palais tudesque » inspiré du *Fondaco dei Tedeschi* vénitien, Andrenio est encore sous l'effet du vin quand Critilo et le Devin (*Acertador*) le retrouvent près de la cour de la Vérité, endormi dans le « borbier des vices »<sup>44</sup>. Plus sérieusement, cette ville (dont le statut même de cour est remis en question<sup>45</sup>) abrite un « transparent alcazar de la Vérité triomphante »<sup>46</sup>, qui jouxte la grand'place où sévit un énième charlatan, le *bel decitore*<sup>47</sup>. Enfin, cette *crisi* insiste sur le visage *bifrons* de la vérité. D'une part, Andrenio et Critilo en ont une vision contradictoire<sup>48</sup>. D'autre part, la

<sup>41</sup> *Ibid.*, III, 7, p. 680 « Iban, pues, ambos peregrinos en compañía del Varón de sesos, encaminándose a Roma y acercándose a su deseada Felisinda ».

<sup>42</sup> À titre d'exemple, M. Romera-Navarro a suggéré de façon convaincante que la « très somptueuse prison » bientôt transformée en hôpital (III, 3, p. 593) renvoie à la « Cárcel de Corte » de Madrid, transformée en hospice en 1638. Voir *El Criticón*, éd. M. ROMERA-NAVARRO, tome II, note 92, p. 93.

<sup>43</sup> Voir *El Criticón*, III, 3, p. 601: « Pero es de advertir que esto passaba en Italia, donde se teme más una verdad que una bala de un basilisco otomano que por eso corren tan pocas, le usan raras ». La menace ottomane pourrait d'ailleurs rappeler la proximité de Venise.

<sup>44</sup> *Ibid.*, III, 3, p. 589 « Mas ya habían llegado, no al estanque, sino al cenagal de los vicios. Entraron ambos y hallaron a Andrenio, que aun estaba por tierra, sepultado en sueño y vino ».

<sup>45</sup> *Ibid.*, III, 3, p. 604-605 « –Esso de corte, escusadlo respondió un gran contrario suyo.

–¿Y por qué no?

–Porque si no se oyó jamás verdad en corte, cómo habrá corte de la Verdad ¿Cómo puede llamarse corte donde no se miente ni se finge, donde no hay mentidero, donde no corren cada día cien mentiras como el puño?

[...] No hay caballeros sin palabra ni grandes sin obra pues digo que ni es corte. No hay casas a la malicia y calles a la pena vuelvo a dezir que no puede ser corte ».

<sup>46</sup> *Ibid.*, III, 3, p. 609 (nous traduisons).

<sup>47</sup> *Ibid.*, III, 4, p. 623-625.

<sup>48</sup> *Ibid.*, III, 3, p. 608 « –Digo que la verdad es la cosa más dulce de cuantas hay.



Vérité donne naissance à deux fils aux traits opposés *Odio* et *Desengaño*, le Fiel et le Désenchantement<sup>49</sup>. Tous ces motifs me semblent correspondre à la ville de Padoue. Comme la cour de la Vérité, Padoue est en effet entourée de marais<sup>50</sup> elle n'est pas une cour autonome, puisqu'elle est dominée par Venise. Elle abrite un célèbre Palais de la Raison, qui donne sur la place principale de la ville<sup>51</sup> et il était commode pour Gracián d'associer à l'aristotélisme padouan la doctrine de la double vérité, l'une relevant de la foi religieuse, l'autre de la raison naturelle<sup>52</sup>.

D'autres éléments apparemment disparates trouvent une nouvelle unité si on les relie au référent padouan. Ainsi, la *crisi* III, 3 s'ouvre sur l'évocation d'une consultation médicale, pendant laquelle un moribond est malmené par deux groupes opposés de médecins, les célestes et les terrestres<sup>53</sup>. Quoiqu'*a priori* sans rapport avec la suite du récit, cette digression présente, à mon sens, une réelle fonction introductive : elle suggère le référent géographique dont l'allégorie va désormais se nourrir (Padoue, dont la faculté de médecine était l'une des plus rayonnantes d'Europe), et son thème principal (la révision de la doctrine opposant la vérité céleste de la foi à la vérité terrestre de la raison naturelle).

---

–Y yo digo que la más amarga.

–Los niños son amigos de lo dulce, y la dicen luego dulce es.

–Los príncipes son enemigos de lo que amarga, y la escupen luego amarga es. Loco es el que la dize.

–Y sabio el que la oye.

–No es política tampoco es embustera, es muy pesada. [...] ».

Comme pour souligner cette appréhension contradictoire de la Vérité, Gracián y revient quelques pages plus loin, dans des termes presque inchangés. *Ibid.*, III, 4, p. 613.

<sup>49</sup> *Ibid.*, III, 3, p. 603. Les oracles étant consultés sur l'enfant à venir, l'un annonce que la Vérité accoucherait d'un « terrible monstre, aussi détestable que laid » ; l'autre prédit au contraire que naîtra un « prodige de beauté, un fils aussi aimable que beau ». Cette approche initiale, incomplète comme à l'accoutumée, est ensuite corrigée. La Vérité accouche en réalité de deux fils : « El Odio, el primogénito de la Verdad ella le engendra, cuando los otros le conciben, y ella le pare con dolor ageno » (III, 4, p. 612) et « el Desengaño, el querido hijo de la Verdad, por lo hermoso y lo lucido ésse el que causa los dolores después de haberle sacado a luz » (III, 5, p. 637).

<sup>50</sup> Voir F. SCHOTT, *Itinerario overo nova descrizione de'viaggi principali d'Italia*, Vicenza, 1615, p. 19 « fù detta Padova da Paludo, o come altri dicono dal fiume del Pò [...] ». Voir aussi M. de MONTAIGNE, *Journal de Voyage en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en 1581 et 1587*, éd. 1962, p. 1188 « Nous nous rencontrâmes sur une levée ; et des deux parts des marais qui ont de largeur plus de quinze milles et autant que la vue se peut étendre. Ce sont autrefois été des grands étangs, mais la seigneurie s'est essayé de les assécher pour en tirer du labourage en quelques endroits, ils en sont venus à bout, mais fort peu. C'est à présent une infinie étendue de pays boueux, stérile et plein de cannes » (graphie modernisée).

<sup>51</sup> Dans les villes du nord de l'Italie, le *Palazzo della Ragione* était, au Moyen Âge et à la Renaissance, le cœur de la vie urbaine, à la fois symbole du pouvoir communal, centre des activités marchandes, et siège des tribunaux locaux. Les plus connus de ces « Palais de la Raison » étaient ceux de Vicence et de Padoue. Frans Schott, *Itinerario...*, 1615, p. 22, accorde une attention particulière à celui de Padoue : « Il Palagio della Ragione particolarmente è il più superbo, che sia in tutt' Europa, anzi in tutto il Mondo ». Notons que la juxtaposition de l'alcazar de la Raison et de la grande place, où un Charlatan a monté son théâtre, pourrait elle aussi avoir été partiellement motivée par les lectures de Gracián. On trouve par exemple chez Schott une gravure représentant une place de Padoue, avec un homme sur une estrade, entouré de badauds.

<sup>52</sup> Je dois à Mercedes Blanco ce rapprochement entre les dialogues du *Criticón* sur la double apparence de la vérité et l'aristotélisme padouan.

<sup>53</sup> Voir *El Criticón*, III, 3, p. 585-587.

Quelques pages plus loin, alors qu'Andrenio divague sous l'effet du vin, il se livre d'abord à de « grands rêves » cosmologiques :

–Veo –dixo– que el mundo no es ya redondo, cuando todo va a la larga; *que la tierra no es ya firme, cuando todo anda rodando*; que el cieno es cielo para los más, pues los menos son personas; que todo es aire en el mundo, y assí todo se lo lleva el viento; el agua que fue y el vino que vino, *el sol no es solo ni la luna es una*, los luzeros sin estrellas y el norte no guía [...] <sup>54</sup>.

Présenter la rotation de la Terre et la pluralité des mondes comme des délires éthyliques, n'est-ce pas désavouer à peu de frais les théories de Galilée (qui enseigna à Padoue de 1592 à 1610) et de Giordano Bruno (dont le retour à Venise en 1591 répondait probablement à l'espoir d'obtenir la chaire de mathématiques de Padoue, vacante depuis 1588<sup>55</sup>). On serait même tenté de voir une parodie des réactions provoquées par les découvertes de Galilée dans la fuite générale provoquée par l'accouchement imminent de la Vérité :

Ora, señores –ponderaba Andrenio–, que los trasgos huyan, vayan con Bercebú, nunca acá vuelvan: pero ¿los soles?  
–Sí, porque no les den en rostro con sus lunares<sup>56</sup>.

Les « soleils », ici, ne désignent pas seulement, par métaphore, des personnages graves et importants, comme le proposent les éditeurs Miguel Romera-Navarro et Santos Alonso. Plus littéralement, Gracián évoque aussi les taches solaires décelées par Galilée grâce à son télescope –dans des termes assimilant du reste les astres à de belles femmes affublées d'une verrue (*lunares*). Mais, à la façon dont sont présentés les fuyards, il semble que le jésuite ne soit pas épouvanté par l'idée que le soleil ait des imperfections. S'il ramène la cosmologie à la cosmétique<sup>57</sup>, c'est peut-être parce que, dans le *Criticón* au moins, il est tout entier attaché au monde sublunaire.

Le choix des guides pour les *crisis* III, 3 et 4 pourrait lui-même avoir été influencé par les lectures de Gracián au sujet de Padoue. Comme l'indiquent leurs noms, le Devin découvre

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, III, 3, p. 590 (je souligne).

<sup>55</sup> C'est justement Galilée qui obtint finalement en 1592 cette chaire. Notons que la théorie de l'infinité des mondes était déjà présente chez Nicolas de Cues, un des illustres étudiants de l'université de Padoue.

<sup>56</sup> *Ibid.*, III, 3, p. 601.

<sup>57</sup> Cette pointe n'est pas le fait de Gracián. F. LESTRINGANT, 1991, p. 51, note que le rapprochement entre cosmétique et cosmographie est un « jeu étymologique ancien sur le mot grec de *cosmos* “qui vault autant que Ornement, ou si vous voulez, beau, plaisant et delectable” [selon André Thevet] ». Ce jeu « tend à assimiler l'univers à un spectacle visuel dont l'inépuisable diversité fait le prix et que Dieu a réservé depuis les origines à l'homme pour sa récréation et son instruction ».

d'un coup d'œil le destin de ses vis-à-vis<sup>58</sup>, tandis que le Déchiffreur est capable de décrypter le grand livre du monde au moyen de quelques clés<sup>59</sup>. Serait-il inconcevable que Gracián se soit ici inspiré de Pietro d'Abano (1257-env. 1315), auteur d'un *Liber Physiognomiae*. Dans l'*Itinerario, ovvero Nova descrizione de' viaggi principali d'Italia* (1615) du Flamand Frans Schott (1548-1622), d'Abano est en effet présenté comme un « Famosissimo Filosofo & Astrologo Padovano » et instigateur des grandes fresques (consacrées à l'astrologie) qui ornaient l'immense voûte du *Palazzo de la Ragione*. Schott lui attribue même un ouvrage intitulé *Hieroglifici*<sup>60</sup>, ce qui le rapproche encore des personnages allégoriques. Précisons que le livre de Schott n'apparaît pas dans les catalogues de la bibliothèque de Lastanosa, pas plus qu'aucun des nombreux autres guides latins ou français décrivant l'ensemble de l'Italie<sup>61</sup>. Il m'est donc actuellement impossible de prouver que Gracián l'ait connu. Mais ce texte fut largement diffusé en Espagne depuis sa première édition latine d'Anvers (*Itinerarium Italiae...*, 1600)<sup>62</sup>. Il est donc imaginable que le jésuite l'ait consulté dans l'une des autres bibliothèques qu'il a fréquentées au fil de ses déplacements. Si tel était le cas ou si Gracián s'était inspiré d'autres descriptions comparables de l'Italie, comme le *De Principatibus Italiae tractatus varii* (1631), l'une des *Républiques* d'Elzevier présente chez Lastanosa –, alors cela supposerait que ces guides de voyages entrent parmi les modèles d'autres guides de papier, ceux qui aident Andrenio et Critilo à s'orienter en Italie.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas indispensable d'invoquer la figure quasi-légitime de Pietro d'Abano pour rattacher à Padoue la longue digression de la *crisi* III, 4 sur l'art de sonder les hommes à partir de « contre-chiffres » comme la diphtongue, l'*etcetera* ou le « Quelconque » (*quildeque*<sup>63</sup>). Car les universitaires padouans avaient entrepris aux XV<sup>e</sup> et

<sup>58</sup> Voir *El Criticón*, III, 3, p. 592 « Era éste uno de los raros personajes que se encuentran en el vario viage de la vida, de tan estraña habilidad, que a todos cuantos encontraban les iba adivinando el suceso de su vida y el paradoxo della. Iban atónitos nuestros peregrinos oyéndole adivinar con tanto acierto ».

<sup>59</sup> *Ibid.*, III, 4, p. 611-623.

<sup>60</sup> Voir F. SCHOTT, *Itinerario ovvero nova descrizione de' viaggi principali d'Italia*, Vicenza, 1615, p. 24.

<sup>61</sup> La bibliothèque de Lastanosa contenait plusieurs guides sur Rome et sur Naples, mais aucun sur l'Italie toute entière. Parmi les antécédents de l'*Itinerarium* de Schott, on peut citer l'*Italia illustrata* (1474) de Flavio Biondo et la *Descrizione di tutta Italia* (1550) de Leandro Alberti. Sur les guides français du XVII<sup>e</sup> siècle portant sur l'Italie eux-mêmes inspirés d'auteurs italiens, flamands (comme Schott) ou allemands (comme Münster), voir F. BRIZAY, 2000. À ma connaissance, de tels guides ne sont pas édités en espagnol au XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>62</sup> Signe d'une ample réception de cet ouvrage, la Biblioteca Nacional de Madrid (BNE) conserve douze exemplaires de l'*Itinerarium...* de Schott, dont cinq publiés avant 1657, quatre en italien datant de 1610 (Venise), 1615 (Vicence), 1628 (Padoue) et 1638 (Vicence) et une version latine de 1655 (Amsterdam). L'exemplaire vénitien de 1610 (cote GMM/855) appartenait à la collection privée de Philippe IV dans la Tour haute de l'Alcazar de Madrid, signe qu'il s'agissait d'une lecture jugée utile pour un monarque éclairé. Elle est consultable en ligne en passant par le site de la BNE. Les autres exemplaires qui y sont conservés témoignent de rééditions régulières dans plusieurs villes jusqu'en 1761.

<sup>63</sup> *El Criticón*, III, 4, p. 617. Je reprends ici la traduction de B. PELEGRIN, 2008, p. 367.

XVI<sup>e</sup> siècles une réédition ambitieuse du corpus aristotélicien<sup>64</sup>, et c'est donc logiquement que la rigueur philologique est réclamée par le Déchiffreur pour corriger les lectures contradictoires des héros sur la nature de la vérité :

Destá suerte discurrían por extremos, sin topar el medio, cuando el Acertador se puso en él y les dixo :  
–Amigos, menos voces y más razones, distinguid textos y concordaréis derechos<sup>65</sup>.

Mais si l'auteur du *Criticón* paraît se référer à Padoue, il retravaille son modèle. Ainsi, la cour de la Vérité nue est décrite comme ouverte de part en part, sans portes ni murailles<sup>66</sup>. Cette image correspond bien sûr à celle d'une vérité patente, qui s'offre à tous sans voile. Mais, loin de s'accorder à la topographie de Padoue (ville « ceinte de doubles murailles et de profonds fossés », que les Vénitiens ont « puissamment fortifiée par de grosses murailles et des bastions »<sup>67</sup>), elle semblerait plutôt empruntée à la description de Bologne, une des rares villes italiennes à peine fortifiées<sup>68</sup>. Pourquoi, dans son processus d'allégorisation, Gracián aurait-il privé Padoue de ses murailles, et passé sous silence le dénuement défensif de Bologne ? On peut supposer que, pour lui, la nudité était plus seyante à la Vérité, à la fois vulnérable et audacieusement libre, qu'au Savoir prudent. Dans un livre enseignant que la vie est un combat de chacun contre tous, s'exposer à l'ennemi ne peut en effet apparaître comme une admirable imitation des Spartiates ; c'est uniquement une prise de risque inconsidérée.

Mais c'est sur un autre point fondamental que Gracián « rectifie » son modèle padouan. Ces chapitres prennent le contre-pied de la doctrine de la double vérité, attribuée à Averroès par Thomas d'Aquin, et à laquelle recourut Pomponazzi pour défendre sa thèse de la mortalité de l'âme. Par prudence et par esprit de conciliation, ce dernier reconnaissait le dogme de l'immortalité de l'âme comme vérité de la foi, tout en maintenant la validité rationnelle de sa propre théorie<sup>69</sup>. Il importe peu, ici, qu'Averroès n'ait jamais soutenu que la

<sup>64</sup> Voir L. GIARD, 1986, et notamment les pages 301-305.

<sup>65</sup> Voir *El Criticón*, III, 3, p. 608-609.

<sup>66</sup> *Ibid.*, III, 3, p. 607 « Hallábanse ya a la entrada de una ciudad por todas partes abierta veíanse sus calles exentas, anchas y muy derechas, sin vueltas, revueltas ni encrucijadas, y todas tenían salida ».

<sup>67</sup> Voir F. SCHOTT, *Itinerario overo nova descrittione de'viaggi principali d'Italia*, Vicenza, 1615, p. 20 : « [Padova è] cinta di doppie, mura, e di profunde fosse. L'hanno i Venetiani grandemente fortificata con grosse muraglie, e baloardi [...] ».

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 147 « Non vi è fortezza alcuna dentro à Questa Città, anzi ha gettate per terra quelle, che vi erano, contentandosi solamente di una muraglia di mattoni, che la circonda, & confidandosi nel valore, e prudenza de' suoi Cittadini ».

<sup>69</sup> Dans son *immortalitate animae* (1516), Pomponazzi soutenait que l'âme, tout en étant une faculté incorporelle de réflexion et de compréhension, était inséparable du corps et mortelle comme lui. Voir sur ce point l'article écrit par A. C. FIORATO pour l'*Encyclopédie Universalis*.

vérité soit double<sup>70</sup>. Il suffit pour Gracián que Padoue soit demeurée, jusque dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le seul bastion européen où l'on défendît l'averroïsme, proscrit partout ailleurs<sup>71</sup>.

Ainsi, l'appel à la rigueur philologique lancé par le Déchiffreur est l'occasion pour notre auteur de retourner contre l'aristotélisme padouan l'un de ses principaux atouts : si l'on sait lire le texte même du monde, on constatera, malgré l'existence de « leçons » contradictoires, que la vérité est une. Si elle accouche de deux fils, c'est pour s'adapter aux hommes. Le premier fils, l'affreux et détestable *Odio*, est à l'image des idiots qui haïssent la vérité, tandis que le second, l'aimable et beau *Desengaño*, est réservé aux sages<sup>72</sup>. Ou, plus précisément, Gracián justifie la double saveur de la vérité par une approche pragmatique :

–Amigos, menos voces y más razones, distinguid textos y concordaréis derechos. *Advertid que la verdad en la boca es muy dulce, pero en el oído es muy amarga; para dicha no hay cosa más gustosa, pero para oída no hay cosa más desabrida. No está el primor en dezir las verdades, sino en el escucharlas, y así veréis que a verdad murmurada es todo el entretenimiento de los viejos en esto gastan días y noches, gustan mucho de dezirla, pero no que se les digan. Y en conclusión, la verdad por activa es muy agradable, pero por passiva la quinta essencia de lo aborrecible esto es, en murmuración, no en desengaño*<sup>73</sup>.

L'apparente contradiction de la vérité ne tient qu'au décalage entre sa production (douce) et sa réception (amère). Gracián nous laisse conclure : il n'y a pas deux vérités, ni même deux voies d'approche concurrentes de la vérité, mais une vérité cristalline (sans pour autant être céleste), qui trône dans l'alcazar transparent de la vérité<sup>74</sup>, et un mensonge trop humain, qui règne sur les places, où de beaux parleurs abusent les foules par des discours spécieux<sup>75</sup>. Il est clair que Gracián n'use guère ici de la rigueur philologique que prône son Déchiffreur. Son

<sup>70</sup> Averroès lui-même n'a jamais affirmé l'existence de deux vérités contradictoires, mais seulement la complémentarité de deux voies d'accès à une vérité unique. Ce sont ses adversaires, Thomas d'Aquin en tête, qui forgèrent la théorie d'une vérité double, pour mieux se libérer de l'autorité du commentateur arabo-andalou d'Aristote. Voir l'article « Averroès » d' A. JOLIVET pour l'*Encyclopédie Universalis* et A. de RIBERA, 1995.

<sup>71</sup> Il me reste à déterminer à quel point Gracián pouvait connaître l'averroïsme padouan et surtout si les allusions qui y sont faites dans le *Criticón* renvoient à des controverses d'actualité auxquelles participerai t la Compagnie de Jésus. Dans l'immédiat, de brèves recherches m'ont permis de relever que l'averroïsme est resté actif à Padoue jusque vers 1630. Voir N. ABBAGNANO, 1994, p. 64 « Desde la primera mitad del siglo XIV hasta la mitad del XVII el averroísmo dominó en aquella Universidad [de Padua] ». Voir aussi l'article « Averroístas Latinos » de M. CRUZ HERNANDEZ pour la *Gran Enciclopedia Rialp (GEP)*. Il se conclut en indiquant que, malgré le mépris dominant des humanistes pour l'averroïsme, celui-ci perdura avec Zabarella, Pendasio de Mantua et Antonio Brasavola, sa dernière figure étant Cesare Cremonini, mort en 1631. Voir la page suivante [http://www.canalsocial.net/ger/ficha\\_GER.asp?id=5638&cat=filosofia](http://www.canalsocial.net/ger/ficha_GER.asp?id=5638&cat=filosofia). Par ailleurs, Gracián peut avoir su que l'université de Padoue opposa une vive résistance à la Compagnie, qui peina à s'y installer.

<sup>72</sup> Voir *El Criticón*, III, 3, p. 603.

<sup>73</sup> *Ibid.*, III, 3, p. 608-609, je souligne.

<sup>74</sup> *Ibid.*, III, 3, p. 609-610.

<sup>75</sup> *Ibid.*, III, 4, p. 623.

allégorie n'affronte en aucune façon le réel problème des frictions entre foi et raison, et ce n'est pas par la logique qu'il réfute l'averroïsme ou l'aristotélisme padouan. Mais c'est peut-être à bon escient qu'il biaise son discours ici, comme souvent dans le *Criticón* : Gracián neutralise des problèmes historiques ou intellectuels en les moralisant.

Pour terminer, notons le parallèle établi entre la cour de la Vérité nue et celle du Savoir couronné (III, 6), et donc entre Padoue et Bologne. La comparaison entre les deux grandes universités rivales est visiblement à l'avantage de Bologne ; c'est probablement du au fait que Padoue était le « quartier latin de Venise » (selon une formule de Renan) tandis que Bologne, la vétérane des universités européennes, appartenait aux États du Pape. Mais, plus fondamentalement, Gracián radicalise des différences qui n'existaient qu'à l'état de tendances entre Bologne et Padoue, pour établir une distinction entre la Vérité nue et le Savoir prudent. L'université de Padoue, jouissant du soutien financier de Venise et d'une relative tolérance religieuse, accueillit aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles des penseurs à la doctrine audacieuse : Kepler (qui y étudia), Pomponazzi ou Galilée n'en sont que les plus connus. Aussi Gracián paraît-il ironiser sur cet essor de la pensée spéculative à Padoue, en écrivant que les « médecins célestes » de la *crisi* III, 3 préfèrent la théorie à la pratique<sup>76</sup>. Symétriquement, l'auteur retient les carrières prestigieuses auxquelles formait l'université bolonaise, pour faire de celle-ci le lieu par excellence des études « appliquées »<sup>77</sup>. Mais l'allégorisation des référents réels ne s'arrête pas là. En transformant le Palais de la Raison en « Alcazar de la Vérité triomphante », Gracián suggère l'écart entre la vérité et la raison : la raison relève plutôt de la cour du Savoir prudent ; la vérité nue est imprudente et dangereusement libre. Cependant, tandis que le savoir-vivre des « bonnes gens » et le savoir-faire des « suraigus » sont clairement inférieurs au Savoir couronné (car ils sont à la fois lacunaires et excessifs), la vérité nue est plus qu'un faire-valoir. La Vérité triomphante et le Savoir couronné sont présentés comme deux souverains en concurrence. Face aux connaissances disciplinées que dispense le savoir prudent, outil précieux pour des fins extrinsèques (les carrières militaire ou politique, ou simplement la vie d'une « personne »), la vérité nue s'apparente à la Grande

<sup>76</sup> *Ibid.*, III, 3, p. 606-607 (je souligne) « En probándola, dezían todos: “¡Qué cosa tan amarga!”, y respondían otros: “Es la Verdad”. Passaron con tanto a los sabios: “Éstos, sí, dezían, que toda su vida hacen estudio de averiguarla”. Mas ellos tan presto como la comieron, la arrimaron, diciendo que *tenían harto con la teórica, que no querían la plática: en especulación, no en ejecución* ».

<sup>77</sup> *Ibid.*, III, 6, p. 667: « Pues sabed que éssas son las oficinas donde se funden los buenos caudales, ahí se forjan los grandes hombres, en esos talleres se desbistan de troncos y de estatuas y se labran los mayores sujetos. Mirad bien aquel primer palacio tan suntuoso y augusto: en él se fundieron los mayores hombres de aquel siglo, los prudentes senadores, los sabios consejeros, los famosos escritores ». Ce tableau est repris un peu plus loin les bâtiments que contemplant Andrénio et Critile sont les « oficinas todas donde se labran los mayores hombres de cada siglo, las columnas que sustentan después los reinos, de quienes se pueblan los consejos reales y los parlamentos supremos » (III, 6, p. 669).

Mère archétypale. Cette vérité qui accouche de deux enfants aux visages dissemblables est une force naturelle incontrôlable. Face à un savoir masculin au monolithisme rassurant, Gracián attribue à la vérité une fascinante ambiguïté féminine : fécondité et puissance destructrice.

### D – « Le Palais sans portes » (III, 5)

À la sortie de la cour de la Vérité nue (Padoue) et avant d'atteindre celle du Savoir couronné (Bologne), Andrenio et Critilo découvrent un étrange bâtiment, entre palais enchanté, chambre de commerce et prison<sup>78</sup>. Soudain surgit du palais un centaure ailé, qui enlève Andrenio<sup>79</sup>. Critilo et son guide font le tour de l'édifice mais, bien qu'il soit en ruine, ils n'y découvrent aucune entrée<sup>80</sup>. Ils se glissent néanmoins à l'intérieur sans y être invités, à l'usage du temps, mais ne voient aucun des sujets qu'ils entendent<sup>81</sup>. Dans un immense salon, un banquet est servi par des mains sans corps. Cherchant en vain l'être aimé, Critilo est sur le point de désespérer mais son guide (le *Zahorí*), rompt le charme du palais en y faisant pénétrer un rayon de lumière. La vérité est alors rétablie et les victimes de l'illusion redeviennent visibles<sup>82</sup>.

<sup>78</sup> *Ibid.*, III, 5, p. 644 « Proced[ía]n gustosamente embelesados, viéndole hazer maravillosas experiencias, cuando descubrieron a un lado del camino un extraño edificio que en lo encantado parecía palacio, y en lo ruidoso casa de contratación, y en lo cerrado brete: no se le veían ventanas, ni puertas. [...] ».

<sup>79</sup> *Ibid.*, III, 5, p. 644 « [...] salió [del palacio] sin que advirtiese[n] cómo ni por dónde, un monstruo sobre raro formidable, mezcla de hombre y caballo, de aquellos que los antiguos llamaban centauros. Éste, en dos brincos, estuvo sobre ellos, y formando algunos caracoles se fue arrojando a Andrenio, y assiéndole de un cabello, que para ocasión basta y para afición sobra, metiéndole a las ancas de aquel su semicaballo con alas (que todos los males vuelan) y en un instante dio la vuelta para su laberinto corriente y confusión al uso ».

<sup>80</sup> *Ibid.*, III, 5, p. 644 « *Qué casa o qué ruina es ésta Y el Zahorí, suspirando, le respondió* –No es edificio, sino desedificación de tanto pasajero, casa hecha a cien malicias, baxío de la vejez, seminario de embustes, y para dezirlo de una vez, éste es el palacio de Caco y de sus secuaces, que ya no habitan en cuevas. Diéronle muchas vueltas, sin poder distinguir la frente del envés rodeáronle todo muchas veces sin poderle hallar entrada ni salida. Sonaban y aun tonaban, los de dentro, y aseguraba Critilo que sentía la voz [de] Andrenio, mas no percibía lo que decía ni descubría por dónde podía haber entrado, afligiéndose en gran manera y desconfiando de poder penetrar allá ».

<sup>81</sup> *Ibid.*, III, 5, p. 646 « [...] entraron allá con gran facilidad entremetiéndose. Luego que se vieron dentro, comenzaron a discurrir por el embustero palacio, notando cosas bien raras, aunque muy usadas en el mundo; oían a muchos, y a ninguno veían ni sabían con quién hablaban.

–¡Estrano encanto – ponderaba Critilo.

–Has de saber le dixo el Zahorí que en entrando acá, los más se vuelven invisibles, todos los que quieren, y obran sin ser vistos ».

<sup>82</sup> *Ibid.*, III, 6, p. 655 « Esto le ponderaba el Zahorí a Critilo cuando más desesperado andaba de poder dar alcance a su dissimulado Andrenio :

–¡ Eh no te apures! le decía que así como pensando hallamos la entrada en este encanto, así repensando hemos de topar la salida.

Discurrió luego en abrir algún resquicio por donde pudiese entrar un rayo de luz, una vislumbre de verdad. Y al mismo instante, oh cosa rara que comenzó a rayar la claridad, dio en tierra toda aquella máquina de confusiones: que toda artimaña, en pareciendo, desaparece. Deshízose el encanto, cayeron aquellas encubridoras paredes,

Cette allégorie puise manifestement dans l'imagerie des romans de chevalerie, modèle d'in vraisemblance pour les vaines apparences de la vie courtesane. Mais si le combat entre le Vaniteux et l'Oisif à la sortie de « Bologne » fait songer aux œuvres de Boiardo ou de l'Arioste<sup>83</sup>, cette aventure du *Criticón* rappelle plus directement le *Roland furieux*, dont Gracián fait l'éloge dans la *crisi* II, 4<sup>84</sup>. Je pense aux deux épisodes évoquant les palais enchantés construits par Atlante, précepteur de Roger, afin de capturer son protégé et lui éviter un funeste destin<sup>85</sup>. Le premier château est évoqué au chant IV. Survolant les Pyrénées sur un immense hippogriffe, le magicien capture toutes les belles dames de ces contrées puis les amène au sommet d'une montagne, dans une forteresse d'où nul ne peut sortir. Il fait aussi prisonniers de nombreux chevaliers grâce à un bouclier aveuglant. Ces violences partent d'une bonne intention : Atlante souhaite procurer à Roger une compagnie plaisante, et il offre aux détenus toutes sortes de plaisirs, « Chants, musique, brocards, jeux, bonne chère, Tout ce que pense cœur ou bouche veut »<sup>86</sup>. Mais, à l'aide d'un anneau magique, Radamante défait Atlante ; le palais disparaît, les « hôtes » sont libérés. Cependant, le nécromant ne renonce pas à sauver son pupille, et construit un deuxième palais magique (livre XII). À la différence du « palais de fer », le deuxième est ouvert et plusieurs personnages dont Roland, Roger et Radamante y accourent librement, attirés par l'image trompeuse de l'être aimée (chants XII et XIII). Une fois dans l'édifice, ils la recherchent en vain et pour que ces combattants ne s'affrontent jamais, Atlante enchante le labyrinthe de sorte qu'ils ne puissent se reconnaître mutuellement. Le sortilège fonctionne pendant dix chants, jusqu'à ce qu'Astolphe arrive sur les lieux, poursuivant son cheval emballé (chant XXIII). Ne le voyant plus, il devine que la

---

quedando todo patente y desenmarañado viéronse las caras unos a otros y las manos tan escondidas a los tiros; constó del modo de proceder de cada uno. Así, que en amaneciendo la luz del desengaño, anocheció todo artificio ».

<sup>83</sup> Ceci a été observé par B. PELEGRIN dans sa traduction de B. GRACIAN, *Le Criticón*, 2008, III, 7, p. 401.

<sup>84</sup> *Ibid.*, II, 4, p. 363.

<sup>85</sup> La lecture de J. CHECA, 1988, corrobore cette hypothèse. Dans cet article, l'auteur étudie Gracián en tant que lecteur de l'Arioste. Il attire en particulier l'attention sur deux passages du *Criticón* où l'intertextualité est la plus manifeste. Tout d'abord, l'épisode de la captivité d'Andrenio envoûté par Falimundo et de sa délivrance par un émissaire d'Artemia (I, 7-8) constitue selon lui une réécriture de la déchéance morale de Roger sur l'île d'Alcinée et sa régénérescence auprès de Logistille (*Roland Furieux*, chants VI-VIII et X). Puis la *crisi* III, 5 qui intéresse (« Le palais sans portes ») est rapprochée des segments narratifs du *Furieux* centrés sur le second palais construit par Atlante où les personnages accourent après l'objet de leurs désirs, trompés par un sort du mage. Voir J. CHECA, 1988, p. 746-747. Le critique observe aussi (*ibid.*) que le centaure ailé du *Criticón* pourrait être une variation sur l'hippogriffe de l'Arioste. Par ailleurs, la furie que déchaîne la rupture de l'enchantement dans le « palais sans portes » fusionnerait les protestations des captifs du premier palais enchanté d'Atlante quand Radamante les libère (*Roland Furieux*, IV, 39) et l'agression d'Astolphe par les prisonniers du second château (chant XXIII). Cependant, l'article ne met pas en évidence le fait que Gracián fusionne les deux châteaux d'Atlante et les deux épisodes dans son allégorie. Il ne perçoit pas non plus la justification géographique du dialogue établi ici avec l'Arioste « créer son palais allégorique.

<sup>86</sup> L'Arioste avait écrit « Suoni, canti, vestir, giuochi, vivande Quanto può cor pensar, può chieder bocca ». Voir L'ARIOSTE, *Roland furieux*, éd. bilingue et trad. de M. ORCEL, 1991, livre IV, 32, p. 134-135.



demeure est enchantée. Il rompt le sortilège grâce à un livre de formules offert par la fée Logistille, après avoir résisté à une attaque d’Atlante et des occupants du château au moyen de sa corne magique. On voit bien que, si Gracián combine minutieusement les deux récits, il renverse à son habitude la logique du discours imité. Chez Arioste, les sorts d’Atlante ne sont vaincus que par une magie plus puissante. Chez Gracián, qui transforme le roman épique en allégorie morale, c’est la lucidité et le savoir rationnel qui seuls détruisent les chimères. À la « lumière enchantée » qui aveugle, il oppose la lumière de vérité qui dessille ; au livre de magie, il substitue son propre *Criticón*.

Ferrare semble donc le référent géographique de cette *crisi*, en tant que berceau du *Roland furieux*. Gracián coïnciderait ainsi avec Frans Schott<sup>87</sup> : sur les deux feuillets où il évoque Ferrare, Schott est peu disert sur l’histoire ou les monuments de la ville mais consacre à l’Arioste deux pleines pages d’éloges. Dans cette *crisi*, la logique géographique paraît donc « dérivée » l’allégorie se nourrit moins d’un lieu réel que du chef-d’œuvre qu’il a vu naître. Toutefois, quelques éléments du chapitre renvoient autant à l’histoire et la topographie de Ferrare qu’au texte de l’Arioste. Ainsi, la clôture absolue du « palais sans portes » rappelle le caractère inexpugnable des fortifications qui entouraient la ville et le fait que le palais s’apparente à une prison pourrait éventuellement faire allusion aux cachots de l’austère château d’Este, où furent enfermées Jules et Ferrante d’Este, après leur conjuration ratée contre leur frère, le duc Alphonse I<sup>er</sup> (1516). Plus sûrement, si le « palais sans portes » est en ruine (alors même qu’il est censé n’offrir aucune brèche), ce n’est pas uniquement parce que les illusions de la cour entraînent la déchéance morale (*desedificación*). On peut songer que Gracián fait ici allusion au déclin de Ferrare après l’extinction de la dynastie d’Este. Le duc Alphonse II étant mort sans héritier mâle (1597), le fief fut en effet déclaré vacant par le pape Clément VIII, et « dévolu » l’année suivante aux États pontificaux. Dès lors, Ferrare perdit de son rayonnement, comme le constatent les héros à la cour du Savoir couronné :

–¿Qué ruinas son aquéllas, tan lastimosas cuyas descompuestas piedras parecen estar llorando su caída?

–Ésas que agora lloran, en algún tiempo, y siempre de oro, sudaban bálsamo oloroso, y lo que es más, distilaban sudor y tinta: esos fueron los palacios de los plausibles Duques de Urbino y de Ferrara, asilos de Minerva, teatro de las buenas letras, centro de los superiores ingenios<sup>88</sup>.

<sup>87</sup> Voir F. SCHOTT, *Itinerario overo nova descrizione de’ viaggi principali d’Italia*, Vicenza, 1615, p. 197-201.

<sup>88</sup> Voir *El Criticón*, III, 6, p. 669-670.

Une fois de plus, Gracián semble tendre ici à ses lecteurs la clé de son allégorie, dans le chapitre même où s’achevait l’aventure du Palais sans portes. Et retenons ce passage, car nous aurons encore à l’évoquer bientôt. Dans l’immédiat, si la ruine du Palais sans portes est associée à celle de la famille d’Este, notons qu’il n’est peut-être pas fortuit qu’Andrenio soit enlevé par un centaure ailé, et non par un « simple » hippogriffe, comme chez l’Arioste. On pourrait imaginer qu’après avoir été défaits par Hercule, les centaures ont eu leur revanche ; ils occupent désormais le palais des Ercole d’Este. Quoiqu’il en soit, ajoutons pour finir que Gracián trouva certainement chez l’Arioste une motivation pour écrire à son tour une fiction fondée sur la lecture de cartes (celles qui chez Lastanosa ornaient les murs de la bibliothèque)<sup>89</sup>. Et cette volonté d’émulation dut être plus forte encore si le jésuite eut accès à une des éditions du *Roland Furieux* accompagnées de cartes par Girolamo Ruscelli (la première fut de 1556). En célébrant « les noces de l’Arioste et de Ptolémée »<sup>90</sup>, Ruscelli permettait non seulement de suivre plus aisément le parcours erratique des personnages ; les cartes permettaient aussi de « prendre de la hauteur, de mettre ces errances à distance » et par là de neutraliser les passions peu exemplaires des personnages, qui deviennent minuscules à l’échelle de la carte<sup>91</sup>. Mais, pour le *Roland furieux*, cette volonté de moralisation est le fait de l’éditeur. Chez Gracián, il n’est pas besoin de moraliser le texte, le *Criticón* se suffit à lui-même pour inviter à la méditation. Aussi est-il superflu de le flanquer de cartes, un outil didactique coûteux et qui faciliterait trop le travail du lecteur. Il revient donc à celui-ci de redécouvrir seul les cartes sous l’allégorie.

### **E – Ecart par les chemins de la ruse et de la sincérité (III, 6)**

Une fois libéré Andrenio du « palais sans portes », Critilo et lui reprennent leur chemin vers la « cour du Savoir couronné ». Les deux pèlerins de la vie n’ont hélas plus de guide quand ils atteignent un « étrange *bivium* »<sup>92</sup>. Alors qu’ils débattent sur le chemin à suivre, surviennent une volée de colombes et une colonne de serpents : les premières virent à gauche, les seconds prennent à droite. Interprétant diversement ce signe, les voyageurs se séparent. Andrenio s’engage à gauche sur « le chemin de la sincérité », espérant que les colombes le mèneront à la cour du Savoir. Loin d’être candides, les oiseaux de Vénus sont

<sup>89</sup> Sur l’usage des cartes par l’Arioste, voir A. DOROSZLAÏ, 1991 et 1998.

<sup>90</sup> L’expression est de T. MAUS DE ROLLEY, 2009, p. 130.

<sup>91</sup> *Ibid.*

<sup>92</sup> Le *Zahorí* s’est en effet éclipsé pour échapper aux récriminations des hôtes du palais enchanté, amers d’avoir été ramenés à la réalité (III, 6, p. 655-656).

d'après lui les plus sagaces et politiques des volatiles, car elles n'ont pas de fiel et sont aimées de tous. Critilo se fie en revanche aux serpents, « véritables maîtres de la sagacité » à ses yeux, et prend à main droite « le chemin de l'astuce ». Ces décisions les entraînent dans des contrées opposées. Ils se perdent de vue et, tandis qu'Andrenio gagne « le pays des bonnes gens », Critilo atterrit chez les « suraigus » ou les « archi-rusés »<sup>93</sup>.

A peine arrivé, Critilo est abordé par un homme au grand nez, qui souhaite moins le guider que le sonder. Critilo s'étonne d'emblée du peu de courtoisie de nombreux hommes, dont l'allure est pourtant celle de personnes accomplies. Ce n'est pas par « grossièreté ou insolence » qu'ils l'ignorent, explique le Nasard<sup>94</sup> (*Narigudo*), mais parce qu'ils sont trop occupés par leurs affaires :

[...] todos éstos son gente de su negocio y no atienden a otro; no hazen caso sino de quien pueden hazer fortuna; no se cuidan sino de quien dependen, y toda la cortesía que hurtan a los demás la gastan con éstos. Aquellos del otro lado son hijos deste siglo, y aun por eso tan metidos en él, todos puestos en acomodarse como si se hubiessen de perpetuar acá<sup>95</sup>.

Impressionné par une telle concentration d'êtres adroits et retors, Critilo se demande s'il se trouve à Venise, à Cordoue ou à Calatayud, dont les habitants ont la réputation d'être ingénieux<sup>96</sup>. Non, sans doute, mais c'était bien pensé. Quelle autre ville, à l'ouest de Ferrare (à main droite sur le chemin de Bologne), est donc par excellence le repaire des négociants rusés, des fils de ce siècle ? Ne serait-ce pas Gênes, la rivale de Venise et la porte de l'Italie pour les navires venus d'Espagne ? Élevés dans un golfe (« hombres de ensenada »), les Génois sont bien décrits par la majorité des plumes espagnoles comme des hommes sinueux, qui agissent en seconde intention. Il était également entendu que leurs négoce et leurs montages financiers, évoqués dans le *Guzmán de Alfarache*, étaient rien moins que lisses et droits. Il paraît donc logique que Gracián ait suivi Alemán pour faire des Génois le modèle de la ruse immorale.

Quant au pays des bonnes gens gagné par Andrenio, on peut imaginer qu'il est à l'est d'une droite Ferrare-Bologne, et aussi éloigné de celle-ci que Gênes. C'est ce que suggère le

<sup>93</sup> Voir *El Criticón*, III, 6, p. 657-658 « Hallóse Critilo entre aquellos que llaman los reagudos, gente toda de alerta, hombres de ensenadas, de reflexas y de segundas intenciones, de trato nada liso, sino doblado ».

<sup>94</sup> Cette traduction est celle adoptée par B. PELEGRIN, 2008, p. 395

<sup>95</sup> *Ibid.*, III, 6, p. 658.

<sup>96</sup> *Ibid.*, III, 6, p. 661 « Dudó Critilo, y aun lo preguntó, si acaso estaban en la lonja de Venecia, o en el ayuntamiento de Córdoba, o en la plaça de Calatayud [...] ». Comme l'a déjà noté M. ROMERA-NAVARRO dans son édition du *Criticón* (t. II, 1939, crisi II, 2, note 226 p. 83 et t. III, 1940, crisi III, note 71 p. 184), Gracián loue par deux fois dans le *Criticón* la sagacité de ses compatriotes de Calatayud. Peut-être cette réputation est-elle liée au fait que l'ancienne Bilbilis était aussi la patrie de Martial.

narrateur quand les héros renoncent simultanément aux extrêmes qu'ils ont atteints et se rejoignent à mi-distance, à la cour du Savoir :

Y fue cosa notable que ambos a la par, *aunque tan distantes*, parece que se orejearon, pues convinieron en dexar cada uno el extremo por donde había echado, el uno de la astucia, el otro de la sencillez; y *poniendo la mira en el medio*, descubrieron la corte del Saber prudente y se encaminaron allá<sup>97</sup>.

Autre élément à relever : alors que les « bonnes gens » et les « suraigus » habitent des parages contraires<sup>98</sup>, ils se rejoignent sur leur manque de courtoisie. Car, à force d'être aimables et simples, *Bon compañero* et les siens n'ont aucun savoir-vivre<sup>99</sup>. Mais, explique un personnage, il n'en a pas toujours été ainsi, cette « demeure de la bonté et de la vérité, de la candeur et de la simplicité » n'est plus que l'ombre d'elle-même :

En otro tiempo habíais de haber venido le dixo un viejo hecho al buen tiempo cuando todos se trataban de *vos* y todos decían *vos* como el Cid. ¡Entonces sí que estaba este país muy poblado! No, no se había descubierto aún el de la malicia, ni se sabía hubiese tan mala tierra; siempre se creyó era inhabitable, más que la tórrida zona. Dios se lo perdone a quien la halló ¡mirad qué India !<sup>100</sup>

Est-ce un hasard si cette complainte reprend presque les termes du Courtisan madrilène, pour qui les règles de savoir-vivre prodiguées dans le *Galateo Cortesano* (titre qui fusionne ceux des traités de Castiglione et de Gracián Dantisco) sont d'un autre temps :

Este libro (dixo tomándole en las manos) aún valdría algo si se placticasse todo al revés de lo que enseña. *En aquel buen tiempo cuando los hombres lo eran*, digo *buenos hombres*, fueran admirables estas reglas; pero ahora en los tiempos que alcançamos, no valen cosa<sup>101</sup>.

Cet écho interne au *Criticón* semble indiquer que Gracián a élaboré son allégorie de l'excessive amabilité, en songeant au duché d'Urbin. En y situant cette allégorie, il fait d'abord ressortir l'écart entre la simplicité benoîte de *Bon Compañero* et l'exquise urbanité des courtisans de Castiglione. Il semble ensuite suggérer que la courtoisie n'est plus de mise en cet âge de la malice. Peut-être pouvait-elle s'épanouir dans le microcosme des cours de la Renaissance comme au siècle suivant dans les cénacles de Salastano/Lastanosa (II, 2) ou de

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, III, 6, p. 665 (je souligne).

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 661.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 662 « Qué poca ceremonia gastan – ponderó Andrenio Aun cortesía no hacen. –Es que no saben engañar ».

Cette idée est reprise à la page 664 (je souligne) « Así era su trato llano, sin revoltijas ninguno tenía caracol en la garganta, hablaban sin artificio, llevaban el alma en la palma y aun en palmas; no había aquí engañadores, *ni cortesanos*, ni cordobeses ».

<sup>100</sup> *Ibid.*, III, 6, p. 664.

<sup>101</sup> *Ibid.*, III, 11, p. 237 (je souligne).

l'ambassadeur espagnol à Rome (III, 9). Mais, à l'image du duc Guidubaldo, alité pendant les conversations tenues en son palais (en 1507 dans le temps fictionnel), les petites principautés italiennes étaient déjà en sursis en 1528 quand fut publiée la première édition du *Courtisan*. L'allusion à la découverte des Indes pointe d'ailleurs une des causes structurelles du déclin des micro-États italiens. L'atlantisation des échanges commerciaux et humains ont contribué à les marginaliser<sup>102</sup>. Toutefois, c'est à une explication plus traditionnelle que recourt le personnage de Gracián : la décadence du « pays des bonnes gens » est due à une déchéance morale. Le dépassement de l'*Ultima Thule* a rompu les chaînes du monde, comme le pronostiquait le chœur dans la *Médée* de Sénèque<sup>103</sup> et, leur *hybris* poussant les Européens hors des terres que la nature leur avait assignées, ils se sont pervertis au contact du Nouveau Monde, la « terre de la malice ».

Quoi qu'il en soit, le lien entre Urbino et la nostalgie de la courtoisie d'antan est suggéré par le Sage (*Prudente*) à la cour du Savoir :

–¿Qué ruinas son aquí, tan lastimosas cuyas descompuestas piedras parecen estar llorando su caída?

–Éssas que agora lloran, en algún tiempo, y siempre de oro, sudaban bálsamo oloroso, y lo que es más, distilaban sudor y tinta: éssos fueron los palacios de los plausibles Duques de Urbino y de Ferrara, asilos de Minerva, teatro de las buenas letras, centro de los superiores ingenios<sup>104</sup>.

Importants centres culturels jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, ayant à ce titre leur place à la cour du Savoir, ces deux duchés étaient tous deux en déclin au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Un autre fait justifie leur rapprochement : ici Urbino, comme Ferrare en 1598, fut « dévolue » aux États pontificaux en 1626. Or, loin de célébrer l'extension du pouvoir temporel de Rome, Gracián regrette le déclin de ces principautés. On a peut-être ici une illustration de l'indépendance d'esprit de Gracián. Quoique jésuite, il n'est pas un défenseur inconditionnel de la cause papale. En tout état de cause, si l'âge d'or des courtisans peut être regretté, Gracián rejette catégoriquement la bonté naïve qui, dans son allégorie, a remplacé l'urbanité de Castiglione. Dans un monde à l'envers où la dissimulation est de mise, l'ingénuité n'a pas sa place.

<sup>102</sup> Sur une carte de Giacomo Cantelli de 1695 représentant *L'Italia con le sue Poste e Strade Principali*, on remarque ainsi la totale disparition d'Urbino, alors qu'apparaissent plusieurs autres villes des Marches, moins prestigieuses, mais plus peuplées et plus actives.

<sup>103</sup> Voir SENEQUE, *Médée*, Deuxième chœur, Ode argonautique, v. 301-379.

<sup>104</sup> *El Criticón*, III, 6, p. 669-670.

## F – Vers les sommets de la Vanité puis sur la Terre de l'Oisiveté

Après s'être retrouvés à la cour du Savoir (située à Bologne), Andrenio et Critilo repartent en direction de Rome par le *camino real*. À la fois voie principale (« chemin royal ») et « chemin réel », celui-ci doit normalement passer par Florence, selon les répertoires d'itinéraires de l'époque. Pourtant, à peine se sont-ils engagés sur cette route, que se dressent deux « farouches guerriers » : le Vaniteux et l'Oisif qui s'affrontent pour décider lequel ramènera les voyageurs chez soi<sup>105</sup>. Leurs contrées respectives sont diamétralement opposées : le Vaniteux prétend les conduire « à la région de l'estime, à la sphère du lustre », tandis que l'Oisif désire les guider « vers le répit convoité, vers la quiétude et le repos ». La première contrée se dresse sur un « mont escarpé », la seconde s'étale dans une riante vallée. De façon prévisible, Critilo est attiré par les fumées de l'honneur, Andrenio par les mirages de l'oisiveté mais il est décidé, après force débats, que tous suivront d'abord le Vaniteux, avant de gagner ensemble la terre du repos.

Ces deux régions s'opposent d'autant plus qu'elles paraissent voisines<sup>106</sup>. Les extrêmes se rejoignent, la vaine gloire et la vacuité du repos sont deux écueils jumeaux de la vieillesse. Mais peut-on imaginer que ces *crisis* renvoient aussi à des espaces géographiques réels ? Il me semble que oui, si l'on considère que l'apparente proximité entre la montagne de la Vanité (III, 7) et la plaine de l'Oisiveté (III, 8) est avant tout symbolique. Pour mieux apprécier le rapprochement qu'établit entre eux Gracián, il convient de montrer qu'Andrenio et Critilo ne découvrent ces perversions qu'en se détournant très nettement du droit chemin et, en l'occurrence, du *camino real* menant de Bologne à Rome, via Florence.

<sup>105</sup> *Ibid.*, III, 7, p. 682 « Peleamos por cuál os ha de ganar y conduciros a su región muy opuesta ». Ceci n'est pas sans rappeler une anecdote survenue à Montaigne en Italie, à deux jours de Bologne, précisément. Dans une partie du *Journal de voyage* rédigée par un secrétaire, sous la dictée de son maître, on lit que les habitants de Scarperia, en Toscane, avaient coutume d'aller au devant des voyageurs pour les inviter à s'arrêter en leur logis : « Il [Montaigne] avait là tous les plaisirs qu'il est possible, au débat des hôtes. Ils ont cette coutume d'envoyer au devant des étrangers sept ou huit lieues, les conjurer de prendre leur logis. Vous trouverez souvent l'hôte même à cheval, et en divers lieux plusieurs homes bien vêtus qui vous guettent et tout le long du chemin, lui qui les voulait amuser, se faisait plaisamment entretenir des diverses offres que chacun lui faisait, et il n'est rien qu'ils ne promettent ». Voir M. de MONTAIGNE, *Journal de Voyage*, éd. 1962, p. 1192 (graphie modernisée). Gracián ne peut avoir lu ce *Journal*, qui ne fut publié qu'en 1774 par Anne-Gabriel Meunier de Querlon, gardien des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Mais il n'est pas exclu que l'auteur du *Criticón* ait eu vent, par ses lectures ou par ouï-dire, de ces mœurs toscanes. Quoi qu'il en soit, l'essentiel est que cette éventuelle allusion à des pratiques « réelles » prenne la forme d'une aventure chevaleresque. Andrenio et Critile ne sont pas sollicités par de simples villageois, mais par des « chevaliers enchantés » qui s'assènent une pluie de coups sans verser la moindre goutte de sang (III, 7, p. 681). Comme le note B. PELEGRIN in : B. GRACIAN, *Le Criticón*, 2009, p. 401), ces chevaliers rappellent ceux de Boiardo et de l'Arioste.

<sup>106</sup> Voir *El Criticón*, respectivement III, 7, p. 683 III, 8, 704 III, 8, p. 713.

« *La fille sans parents et les combles vides du monde* » (III, 7)<sup>107</sup>

Suivons d'abord le Vaniteux, pas à pas, en relevant les éléments insolites ou apparemment superflus qui pourraient répondre à une logique géographique.

a- On sait que le séjour du Chimérique (autre nom du Vaniteux) s'élève sur un escarpement. Mais on s'étonne d'entendre louer cette montagne comme une altesse royale :

Començóles a guiar el Fantástico [...]. A pocos passos, descubrieron un empinado monte, con toda propiedad soberbio, y començó a celebrar[l]e el Desvanecido, *dándo[l]e todos los epítetos de grandeza.*

–¡ Mirad decía qué excelencia, qué eminencia, qué alteza !

–¿ Y dónde te dejás lo serenísimo? –replicó el Ocioso<sup>108</sup>.

b- Un second trait vise aussitôt l'architecture du palais couronnant la montagne :

Coronaba su frente un extravagante edificio, pues todo él se componía de chimeneas [...].

*Había chimeneas de todos modos, unas a la francesa, muy dissimuladas y angostas, otras a la española, muy campanudas y huecas, para que aun en esto se muestre la natural antipatía destas dos naciones opuestas en todo, en el vestir, en el comer, en el andar y hablar, en los genios e ingenios.*

–¡ Veis allí les decía el Vano el alcázar más ilustre del orbe!<sup>109</sup>

Si la prolifération des cheminées est l'emblème transparent de l'orgueil, on saisit moins la nécessité d'opposer une fois de plus Espagne et France. Gracián s'amuse-t-il simplement à retoucher le titre de la célèbre *Antipatía* du docteur Carlos García<sup>110</sup>, l'éclat des « deux grands luminaires de la Terre » étant ici terni par les fumées qu'elles émettent ? On peut en douter.

c- L'identité de la maîtresse des lieux est encore plus troublante :

Volvióse Andrenio y en amigable confianza le preguntó si sabía de quién era aquel alcázar y quién le habitaba. [...]

–Éstos dixo son los célebres desvanes de aquella tan nombrada reina, la Hija sin padres.

Causóles mayor admiración.

–¿ Hija y sin padres, cómo puede ser? Contradicción envuelve si es hija, padre ha de tener y madre también, que no viene del aire.

–Antes sí, y dígoos que no tiene ni uno ni otra.

–Pues, de quién es hija ?

–¿ De quién De la nada, y ella lo piensa ser todo y que todo es poco para ella y que todo se lo debe.

---

<sup>107</sup> J'adopte ici la traduction ingénieuse de B. PELEGRIN, 2008, p. 400.

<sup>108</sup> *El Criticón*, III, 7, p. 683 (c'est moi qui souligne, ici comme après).

<sup>109</sup> *Ibid.*, III, 7, p. 684.

<sup>110</sup> C. GARCÍA, *La oposición y conjunción de los dos grandes luminaires de la tierra ó sea la dichosa alianza de Francia con España...*, Paris, François Auby, 1617.

–¿ Hay tal hembra en el mundo ¡Y que no la conozcamos !<sup>111</sup>

Cette nouvelle Fille de l'air, cette seconde Sémiramis, aurait-elle un modèle historique ?

d- Enfin, les héros font une étrange découverte dans ce palais immense n'ayant d'autres pièces qu'une série de « combles vides » (*desvanes*) :

Finalmente, llegaron a otro tan extremo de fantástico que dexaba muy atrás todos los pasados; tenía dos gigantes columnas a la puerta, como *non plus ultra* del desvanecimiento. [...]

–Ora, [...] dixo Andrenio [...], dezidnos qué desván fuesse aquel último y tan estremado.

–[...] Hazed cuenta que estuvisteis a las mismas puertas de la plausible Lisboa.

–¡ Sí, sí – exclamaron el desván de los fidalgos portugueses<sup>112</sup>.

À première vue, ces quatre motifs paraissent devoir décourager toute recherche d'une logique géographique dans ce passage. Mais je suggérerais plutôt qu'ils pointent tous dans une même direction le duché de Savoie. Reprenons un à un ces quatre points.

a- Que le Vaniteux attribue à la montagne où il réside « toutes les épithètes de la grandeur » – excellence, éminence, altesse – n'est pas un hasard ; et Gracián le souligne en prêtant à l'Oisif un commentaire railleur : « Et où donc as-tu laissé le titre de sérénissime ? » À mon sens, cette pointe renvoie à l'aspiration à la dignité royale des ducs de Savoie voulant marquer leur ascendant sur les autres principautés italiennes<sup>113</sup>. Cette ambition a de nombreux échos dans les lettres espagnoles. Ainsi, dans le *Lince de Italia u Zahorí español* (1628), Quevedo s'insurge contre ce duc de Savoie qui se prétend roi et qui fait publier des livres hostiles à l'Espagne. Dans le titre de l'un d'eux, hispanisé par Quevedo – *Ristreto del discurso fatto sopra la cusa del Monferrato, per l'altezza serenissima di Savoya*<sup>114</sup> – on reconnaît d'ailleurs les titres protocolaires utilisés pour louer le palais de la Fille sans parents. Comme Quevedo, Gracián semble railler cette inflation des traitements en période de crise, et sa pointe légère est peut-être plus efficace, pour faire éclater la vanité des ducs, que le réquisitoire appuyé du premier.

b- Qu'en est-il des cheminées à l'espagnole et à la française ? À mon sens, Gracián dessine ici de nouvelles armoiries pour une Savoie dont il veut présenter le pouvoir comme chimérique. En rigueur, l'influence de la Savoie n'était pas négligeable au XVII<sup>e</sup> siècle : ne voulant pas apparaître comme des puissances aux prétentions hégémoniques, la France et

---

<sup>111</sup> *El Criticón*, III, 7, p. 687-688.

<sup>112</sup> *Ibid.*, III, 7, p. 700-703.

<sup>113</sup> Voir notamment A. SPAGNOLETTI, 1996, p. 111-112.

<sup>114</sup> F. de QUEVEDO, *Lince de Italia u Zahorí español*, éd. I. PEREZ IBAÑEZ, 2002, p. 83.



l'Espagne ne pouvaient se passer d'une entente avec elle pour contrôler des passages stratégiques au nord de l'Italie. « Ceci permit en retour au duché de les manipuler en alternant les alliances et les unions dynastiques, en maintenant de préférence une rivalité entre les deux puissantes dominantes pour s'attacher la loyauté de la Savoie »<sup>115</sup>. Mais, par cet emblème du château aux sept cents cheminées (une sorte de Chambord fantasmagorique), Gracián nie lapidairement toute puissance réelle à ce duché : les « fumées » savoyardes sont empruntées, elles ne sortent que de cheminées françaises et espagnoles.

c- Il n'est pas du tout certain, en revanche, que l'allégorie de la Superbe<sup>116</sup> ait un modèle historique. Si le référent de cette *crisi* est bien la Savoie, celui de cette reine devrait être la duchesse régnante, Marie-Christine de Bourbon (1606-1663). Mais le portrait de la Fille sans parents, venue du néant et aspirant à être tout, ne coïncide pas avec celui de la duchesse, née de Henri IV et de Marie de Médicis, qui se glorifiait justement d'être fille et sœur de rois. Il y aurait donc un décrochage entre l'allégorie et la géographie sur ce point. À moins que Gracián, souhaitant humilier l'orgueil de la duchesse savoyarde, ait volontairement altéré sa généalogie, dans une veine moraliste d'inspiration chrétienne. Aussi noble soit son ascendance, elle vient du néant et y retournera.

Si l'on accepte cette hypothèse, l'allégorie universelle de la vanité pourrait avoir des résonances historiques. Car Marie-Christine fut longtemps au cœur de l'échiquier géopolitique en Italie du Nord. En 1619 (à treize ans), elle épousa le futur Victor Amédée I<sup>er</sup>, dont l'ambition irritait Quevedo ; dix ans plus tard, elle était aux premières loges pour assister à la guerre de succession de Mantoue (1628-1631), et soutint les manœuvres de son époux pour unir Marie de Gonzague (une autre « fille sans père ») au candidat français, Charles de Nevers. Puis elle devint régente de 1637 à 1648, après la mort de son mari pendant une invasion ratée de la Lombardie. Entre 1637 et 1640, elle dut faire face à ses beaux-frères, le prince Thomas de Savoie et le cardinal Maurice, qui se tournèrent vers l'Espagne pour faire valoir leurs droits sur le duché<sup>117</sup> ; la duchesse-régente fit donc appel à l'aide française

<sup>115</sup> Voir T. OSBORNE, 2002, p. 7 (nous traduisons).

<sup>116</sup> Voir *El Criticón*, III, 7, p. 688 « [...] esta vana reina es o quiere ser la hinchadíssima Soberbia ».

<sup>117</sup> Notons que Thomas de Savoie fut un allié encombrant pour les Espagnols, plus prompt à réclamer des gages à Philippe IV qu'à diriger ses troupes aux Pays-Bas espagnols. Il s'apparente en cela à un des « Narcisses de l'air » du *Criticón*, dont l'occupation principale est de dicter des requêtes au roi (III, 7, p. 696). Et une fois réconcilié avec Marie-Christine, en 1642, le prince Thomas finit sa vie au service de la couronne française. Toutefois, le talent de girouette des ducs de Savoie (emblème sans doute trop trivial pour que Gracián l'ait retenu) ne l'aida guère dans ses entreprises navales pour le compte de la France. Il ne parvint pas en 1647 à envahir Orbetello, l'une des principales forteresses côtières de l'Espagne en Toscane. Ses entreprises terrestres ne furent guère plus heureuses. En 1654, quand le duc Francesco d'Este et lui attaquèrent la Lombardie avec des troupes françaises, leur siège de Pavie fut un échec complet. Et le prince mourut finalement de paludisme, en

pendant cette guerre civile, dont elle sortit victorieuse en 1642. Finalement, elle conserva les rênes du pouvoir jusqu'à sa mort, en jouant des rivalités entre Français et Espagnols, et ce malgré l'accession sur le trône de son fils Charles-Emmanuel II en 1648. Femme, galante, ambitieuse et française : tout désignait Marie-Christine comme cible de Gracián. Elle sut jouer de sa beauté pour assouvir son ambition, et imposa à Turin son goût pour le faste et les fêtes (un goût partagé par la Fille sans parents). Mécontente de n'être que duchesse, « elle prit le titre de Madame Royale, non tant en raison des prétentions des Savoie sur le royaume de Chypre<sup>118</sup>, qu'en hommage à son rang de fille et sœur de rois »<sup>119</sup>. Enfin « Christine [...] voulait apparaître avant tout comme une princesse française » et contribua à faire de la Maison de Savoie une « dynastie française en Italie »<sup>120</sup>.

Si « Chrestienne de France » (comme elle aimait à signer) était bien le pendant historique de la « Fille sans parents » – ce qui n'est pas du tout certain – cette nouvelle Sémiramis serait donc doublement vaine : paradoxalement, la consistance de la chimère allégorique serait accentuée par l'inanité attribuée à une princesse de chair et d'os.

d- Mais que viendraient faire des gentilshommes portugais dans une *crisi* savoyarde ? La réponse ne tient pas tant au fait que la Savoie ait également nourri des prétentions sur la couronne du Portugal (notamment en vertu de l'union célébrée en 1521 entre le duc Charles II et Béatrice de Bragance, fille du roi du Portugal Emmanuel I<sup>er</sup>)<sup>121</sup>. Plus directement, il faut se souvenir que Marie-Marguerite de Savoie (1589-1655), fille du duc Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>, fut la dernière régente du Portugal, nommée par Philippe IV en 1634<sup>122</sup>. Impuissante face au soulèvement du duc de Bragance en 1640, elle fut renvoyée en Espagne et finit sa vie à Miranda del Ebro, deux ans avant la publication de cette troisième partie du *Criticón*. En réservant aux gentilshommes portugais un des combles de la vanité (*desván*), Gracián ne sacrifierait donc pas seulement à un lieu commun<sup>123</sup> mais il écorcherait peut-être aussi leurs prétentions à l'indépendance, que l'Espagne ne reconnaîtrait qu'en 1668.

---

1656 : ses ambitions furent dégonflées par une piqûre d'insecte. Une fin dont aurait pu sourire Gracián s'il en avait eu vent en Aragon. Voir T. OSBORNE, 2002, p. 201 et 269.

<sup>118</sup> La maison de Savoie avait hérité au XV<sup>e</sup> siècle de ce titre, purement nominal, d'Anne d'Autriche, par Anne de Lusignan. Notons que Vittorio Siri, que loue Gracián parmi les bons historiens italiens (*El Criticón*, III, 8, p. 720 ; III, 9, p. 730 et p. 733), évoque dans ses *Memorie recondite* cette campagne de propagande pour réaffirmer la souveraineté savoyarde sur Chypre. Voir T. OSBORNE, 2002, chapitre 8 (« The House of Savoy and the Scaglia di Verrua Dynastic instability and civil war, 1632-1642 »), note 3, p. 237.

<sup>119</sup> Voir A. MERLOTTI, 2009, p. 249.

<sup>120</sup> *Ibid*, p. 253. Voir aussi A. MERLOTTI, 2007, p. 87-133.

<sup>121</sup> Voir A. MERLOTTI, 2009, p. 244.

<sup>122</sup> Voir T. OSBORNE, 2002, p. 44.

<sup>123</sup> Sur l'arrogance attribuée aux Portugais dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle, voir notamment les exemples compilés par M. HERRERO GARCIA, 1966, p. 154-158.

Nous aurons l'occasion de mettre en évidence d'autres corrélations entre l'allégorie morale et la situation historique dans cette *crisi*. Mais, dans l'immédiat, suivons Andrenio et Critilo sur les pas de l'Oisif.

« *La grotte du Néant* » (III, 8)

Dans ce chapitre, comme l'a noté (schématiquement) Luis Avilés, Gracián attaque frontalement « la mentalité somptuaire des nobles, qui abhorraient le travail et définissaient leur existence par l'ostentation et l'oisiveté urbaine »<sup>124</sup>. Mais s'il est envisageable de voir en la Savoie le référent privilégié de la *crisi* III, 7, est-il possible de situer la terre de l'Oisiveté ? Ce nom de *tierra del ocio* porte en soi la réponse. Mais, avant de l'expliciter, lisons les principaux éléments descriptifs de cette contrée située à l'opposé de la montagne de la Vanité, par rapport à la route reliant la cour du Savoir couronné (/Bologne) et Rome :

Mas apenas dexaron el empinado monte, cuando entraron a glorias en un ameno y alegre prado, centro de delicias, estancia del buen tiempo, ya sea la primavera coronada de flores, ya el otoño de frutas. Ostentábanse aquellos suelos cubiertos de alfombras del abril, matizadas de flora, recamadas de líquidos aljófares por las bellas niñas de la más alegre aurora, si bien no se lograba fruto alguno. Comenzaban a registrar todas aquellas floridas campiñas, alternadas de huertas, parques, florestas y jardines, y de trecho a trecho se levantaban vistosos edificios que parecían casas todas de recreación; porque allí campeaba la Tapada de Portugal, Buena Vista de Toledo, la Troya de Valencia, Comares de Granada, Fontanable de Francia, el Aranjuez de España, el Pusilipo de Nápoles, Belveder de Roma<sup>125</sup>.

Sur une « large et délicate promenade », où Andrenio et Critilo découvrent « à chaque pas des maisons de plaisance », se prélassent de nombreux nobles (« muchos personajes muy particulares »<sup>126</sup>), espagnols aussi bien qu'italiens :

Fuéronse empeñando por un paseador espacioso y delicioso, y no tan común que no encontrassen gente de buen porte y de deporte, más lucios que lucidos; y entre muchos personajes muy particulares, ninguno conocido.

–*Pian piano* decían los italianos.

–No vivir a prisa repetían los españoles.

[...]

–¿Placheri, placheri y más placheri! decía un italiano.

<sup>124</sup> L. AVILES, 1998, p. 75 (nous traduisons).

<sup>125</sup> *El Criticón*, III, 8, p. 704-705 (je souligne).

<sup>126</sup> *Ibid.*, III, 8, p. 705. Si j'interprète correctement cette expression, cette ville est un réservoir de sujets à particule, mais qui n'ont rien de notable. Cette image de nobles anodins, et donc littéralement ignobles, est reprise plus explicitement quelques lignes plus loin : « Tampoco veo hombre conocido, y con pasar tantas carrozas llenas de príncipes y señores, no veo que sean nombrados » (III, 8, p. 706).

–¡Holgueta, holgueta! un español<sup>127</sup>.

Cette contrée printanière est un havre trompeur au cœur de l'hiver :

Llegaron después de haber paseado toda aquella dilatada compañía de la ociosidad [...], a dar vista a *una tenebrosa gruta, boquerón funesto de una horrible cueva* que yacía al pie de aquella soberbia montaña, en lo más humilde de su falda [...]. Campeaba más la entrada cuanto *más obscura y tenebrosa*, que su mismo deslucimiento la hacía más notable. *Era muy espaciosa, nada suntuosa, sin género alguno de simetría, basta y bruta*; y con ser tan fea y tan horrible, embocaba por ella un mundo de cosas *los coches de a tres tiros* muy holgados, *carroças* tiradas de seis pías, y las más vezes remendadas, *sillas de mano, literas y trineos*; pero ningún carro triunfal. [...]

–¡ Oh cuidados de los hombres! ¡Oh cuán mucha es la nada! Sabrás, ¡oh Critilo que ésta *es aquélla tan conocida cuan poco celebrada cueva*, sepultura de tantos vivos, éste el paradero de las tres partes del mundo: ésta es, y no te escandalices, la Cueva de la Nada.

–¿ Cómo de la Nada replicó Andrenio cuando yo *veo desaguar en ella la gran corriente del siglo, el torrente del mundo*, ciudades populosas, cortes grandes, reinos enteros ?<sup>128</sup>

Si la seule lecture de ces passages ne suffit pas à identifier leur probable référent, consultons un instant les *Relazioni universali* de Botero, que Gracián appréciait tant :

No hay parte de Italia que lleve tantas diferencias de frutos [...] No se le puede averiguar, si es mejor por la bondad de los vinos, o por la abundancia de pan o si es más amena por la belleza del sitio terrestre, o por las islas y ensenadas del mar. [...] No hay ciudad de tanto concurso de señores y Barones, ni donde se haga tanta profesión de caballería, y gentileza. Los Nobles, para pasar el tiempo en ejercicios de honor, se retiran a cinco plazas que se llaman *Segge*. [...]

[En medio de esta hermosa comarca, se halla sin embargo] el monte Astruno con una cueva que teniendo en los alto tres millas de boca, se va poco a poco angostando cuanto más se acerca a lo hondo a manera de un Anfiteatro por medio del cual corre un claro arroyo. Aquí es el Lago Añano, y los Baños de sudor, y una abertura donde nadie asomarse sin grande riesgo de caer súbitamente muerto<sup>129</sup>.

On trouve dans cet extrait traduit par Rebullosa les principaux éléments de l'allégorie cités jusqu'ici : une terre bénie, une aristocratie nombreuse, une grotte – sise au pied d'une montagne – où l'on ne pénètre qu'au risque de sa vie ; on reconnaît même dans le « clair ruisseau » de Botero le « torrent du monde » qui se jette dans la grotte du Néant. Mais de quelle région parle Botero ? De la « *Tierra de labor* » ou « *Campana Felice* » ; à mon sens,

---

<sup>127</sup> *Ibid.*, III, 8, p. 705-706.

<sup>128</sup> *Ibid.*, III, 8, p. 713 (je souligne).

<sup>129</sup> Voir G. BOTERO, *Descripcion de todas las prouincias y reynos del Mundo*, traduction de J. REBULLOSA, Barcelone, Gabriel Graells y Giraldo Dotil, 1603, f° 52v-5r.

Naples et la « Terre de Labeur »<sup>130</sup> sont les modèles à partir desquels Gracián a conçu sa terre de l'oisiveté. Notons d'ailleurs que Gracián avait déjà fourni, à la fin de la *crisi* III, 7, un indice de la future destination des héros : arrivant au comble extrême de la vanité, quand la porte entrouverte laisse s'échapper les « tourbillons de vent, les ouragans de vanité » des Portugais, Andrenio et Critilo se demandèrent si quelque cratère n'avait pas éclaté sur le Vésuve<sup>131</sup>. Non, ce n'est pas en Campanie que se déchaîne la vanité, mais au Portugal. Mais, comme souvent dans le *Criticón*, l'erreur des personnages est féconde : elle permet à l'auteur de relancer son discours, de lier deux leçons. Et si l'élève-lecteur n'a pas perçu la transition, le maître bienveillant prend soin de se répéter. La liste des beaux séjours « convoqués » par la nouvelle allégorie fournit en effet la clé géographique du chapitre qui s'ouvre (je souligne) :

[...] allí campeaba la Tapada de Portugal, Buena Vista de Toledo, la Troya de Valencia, Comares de Granada, Fontanabe de Francia, el Aranjuez de España, *el Pausilipo de Nápoles*, Belveder de Roma.

Comme dans la cour du Savoir couronné, l'avant-dernier terme de l'énumération désigne le référent privilégié de l'allégorie. La promenade où déambulent les oisifs est au premier chef le Pausilippe de Naples, même si Gracián transcende ce modèle en une image universelle<sup>132</sup>.

Un autre détail, dans le tableau de la grotte du Néant, a peut-être été inspiré à Gracián par ses lectures sur la Campanie. Parmi les fossoyeurs qui expédient les oisifs, Andrenio et Critilo découvrent une beauté redoutable :

Pero entre muchos de aquellos viles ministros, sepultureros del vicio, vieron que andaba muy atareada una bellísima hembra, *convirtiendo en azar*, con manos de jazmín, cuanto tocaba [...].  
 –¿ Quién es ésta? preguntó Andrenio que lleva traza de despoblar el mundo ?  
 –[...] Ésta es mi mayor antagonista, *la misma deidad de Chipre*, si no en persona, *en sirena*; en cuerpo, que no en espíritu<sup>133</sup>.

<sup>130</sup> Cette traduction est celle qu'adoptaient les Français du XVII<sup>e</sup> siècle. Voir par exemple P. DAVITY, *Le Nouveau Théâtre du Monde*, Paris, chez Pierre Rocolet, 1644, p. 536 « Cette Terre de Labeur est justement appelée Campagne heureuse, p[a]rce qu'elle est une très plaisante contrée du Royaume de Naples ; elle est appelée terre de Labeur, p[a]rce qu'elle est si grasse qu'on la manie avec peine, ou d'autant qu'elle vaut la peine d'être labourée, à cause de sa fertilité car il y a comme un continuel Printemps, et presque tout le temps de l'année, les arbres y sont chargés de fruits » (graphie modernisée).

<sup>131</sup> *El Criticón*, III, 8, p. 700 « [...] dudaron si se habría reventado en el Vesubio algún volcán ».

<sup>132</sup> Une autre description de Naples, que Gracián a pu lire dans la bibliothèque de Lastanosa, confirme cette vision de la Campanie comme terre de l'éternel printemps. Voir E. BACCO, *Nvova descrizione del regno di Napoli...*, Napoli, Secondino Roncagliolo, 1629, p. 7-8 : « Non sono da tacere i belli, e dilettevoli giardini, che sono dentro la Città, ornati di varie architetture, eccellentemente composti per ricreazione, e tranquillità degli habitanti, cosa in vero meravigliosa poiche senza uscire della Città, si gode d'una continua verdura, & primavera, così d'inverno come d'Estate ». Il n'est pas non plus impossible que la satire des promenades oisives le long du Pausilippe ait été partiellement inspirée à Gracián par la lecture d'une œuvre de C. SUAREZ DE FIGUEROA, le *Pusilipo, Ratos de conversación en los que dura el paseo*, imprimé à Naples en 1629.

Si Gracián, fidèle à la tradition néoplatonicienne, oppose ici la Vénus terrestre et la Vénus céleste, la référence à la sirène pourrait être une allusion à l'un des mythes de fondation de Naples : désespérée de n'avoir pu séduire Ulysse, la sirène Parthénope se serait jetée dans la mer ; Ulysse l'aurait enterrée sur le rivage, et la ville nouvelle (*Neapolis*) édiflée alentour aurait pris le nom de la créature défunte<sup>134</sup>. Mais plus intrigante est l'image d'une Vénus aux mains de jasmin (tentatrice blancheur) transformant tout ce qu'elle touche en *azar* (fleur d'oranger et sort funeste). Cette représentation pourrait-elle avoir été inspirée de la description d'une statue antique retrouvée près de Naples ? Voyons comment l'évoque Enrico Bacco :

Vicino a Bauli si veggono gran rovine di superbe fabbriche, dove non è molto tempo, che vi u ritrovato una *bellissima statua di Venere*, che era grande due volte più del naturale, *che con la destra teneva il mondo, e con la sinistra trè mele arancie* [...] <sup>135</sup>.

Si imitation il y a, les « pommes-oranges » de Bacco deviennent chez Gracián d'amères fleurs d'orangers. La pointe sur le mot *azar* n'en est que plus belle ; ainsi distillé, le philtre d'amour napolitain est bien plus envoûtant que la banale volupté de Falsirena, à Madrid. Terre de l'éternel printemps qui ne donne aucun fruit<sup>136</sup> ; sirènes de la jeunesse retrouvée qui conduisent au néant de l'oubli ; Vénus tardivement exhumée dont les charmes tournent la tête : on comprend que Gracián ait placé en Campanie son allégorie de la Fortune<sup>137</sup>. Mais d'autres raisons peuvent avoir motivé ce choix.

<sup>133</sup> *El Criticón*, III, 8, p. 718, je souligne.

<sup>134</sup> Cette légende est rapportée par Strabon dans sa *Géographie* (livre V, 4, 7) ; on la retrouve dans certains guides de Naples. Voir par exemple P. SARNELLI, *Guida de Forestieri in Napoli e nel suo distretto*, Naples, Roselli, 1685, chapitre I. Notons qu'Ulysse apparaît déjà comme héros fondateur au début de la *crisi* III, 8, p. 703, lorsque sont invoqués les Portugais : « Tomaron mucho de su fundador Ulises, con que no se topa jamás portugués ni bobo ni cobarde ». Dans un même chapitre, on passe ainsi de Lisbonne à Parthénope, de la vanité destructrice à l'abandon oisif, en suivant le fil d'Ulysse. Il est difficile de décider si cet agencement est délibéré, mais il contribue à renforcer l'unité thématique entre les deux *crisis*.

<sup>135</sup> Voir E. BACCO, *Nvova descrizione del regno di Napoli...*, éd. cit., 1629, p. 152 (je souligne).

<sup>136</sup> Gracián revient sur cette opposition entre fleurs et fruits dans la *crisi* III, 12, p. 798 « No os canséis en buscar los pensiles, que no se aprecian aquí flores, sino frutos ». Mais en faisant de la Campanie le modèle d'une beauté stérile, Gracián s'écarte ouvertement de la réalité géographique. En effet, la botte de l'Italie était unanimement célébrée aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles comme une corne d'abondance. Voir par exemple C. SUÁREZ DE FIGUEROA, *El Pasajero*, éd. M. I. LÓPEZ BASCUÑANA, 1988, p. 30 « La Tierra de Labor es sobremanera abundante mas todo quanto produce Italia generalmente parece está recogido en Calabria dátiles, algodón, cañas dulces, maná, almástiga, que se coge cerca de Altomonte minerales de sal inexhaustos, vinos de muchas diferencias, y todos buenos, frutos de todas suertes, caballos de excelente raza, seda de toda perfección, en grandísima copia ».

<sup>137</sup> Rappelons qu'il rejoint en cela Estebanillo González, qui rêve de finir sa vie comme tenancier d'une maison de jeux dans « aquel ameno y deleitoso Yuste de la gran ciudad de Nápoles, metrópoli de todas las grandezas, maravilla de maravillas, cuyos montes son dulce olvido de los hombres, cuyos campos son prodigios ostentosos de la naturaleza [...] el sol de toda la Europa y la flor de toda Italia » (II, p. 367).

Sur les pas de l'Oisif, Andrenio et Critilo sont conduits dans « l'école d'Épicure » où un « monstre d'épaisseur » dispense ses leçons à la foule<sup>138</sup>. En fait d'épicurisme, les élèves du *bel poltroni* n'avaient en fait qu'un amalgame macaronique d'hédonisme et d'égoïsme. Mais, dans l'itinéraire européen du *Criticón*, l'ancienne Grande Grèce est le territoire le plus propice à accueillir cette caricature d'une philosophie hellène<sup>139</sup>. Gracián pourrait même avoir songé à une école d'épicurisme précise, comme celle de Publius ou Publilius Syrus, philosophe et auteur de mimes, qui enseigna à Virgile et fut loué par Sénèque<sup>140</sup>. À l'époque moderne, ses pièces étaient encore célébrées par des humanistes italiens comme un modèle de mimes sentencieux. Et leur diffusion parmi les cercles érudits dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle est illustrée par José Antonio González de Salas, qui s'y réfère pour moraliser la poésie burlesque de Quevedo dans le *Parnaso español* (1646), recueil posthume de vers inédits de son ami<sup>141</sup>. Du reste, Publilius Syrus est aussi mentionné dans le *Satiricon* de Pétrone, où Trimalcion le compare à Cicéron<sup>142</sup>. Mais, plutôt qu'à un véritable penseur, fût-il auteur de mimes grivois, il me semble que le « monstre d'épaisseur » de Gracián rappelle plus directement Trimalcion lui-même, qui livre lui aussi des recettes d'hédonisme au cours de son festin. Or, les spécialistes de Pétrone s'accordent à dire que, selon toute vraisemblance, le personnage (fictif) de Trimalcion devait vivre dans la baie de Naples<sup>143</sup>. Je ne sais encore si cette idée était courante à l'époque de Gracián. Mais il pouvait du moins avoir lu le *Satiricon*

<sup>138</sup> Voir *El Criticón*, III, 8, p. 706-711.

<sup>139</sup> Karine Durin, spécialiste de Gracián et de l'histoire de la pensée espagnole au XVII<sup>e</sup> siècle, et qui étudie actuellement la réception de l'épicurisme dans l'Espagne de cette époque, me confirmait le 13 janvier 2012 en marge d'une communication consacrée à la *Defensa de Epicuro* (1635) que la Campanie était alors associée à l'épicurisme et que la pensée d'Épicure, auteur interdit, était très méconnue et mal jugée dans les collèges espagnols de la Compagnie de Jésus, où Gracián enseigna un temps la philosophie morale.

<sup>140</sup> Sur Publius Syrus, voir par exemple P. ALBERT, 1871, t. II (accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://remacle.org/bloodwolf/livres/litterature/romainelivre3.htm>) « [ses] pièces graveleuses étaient semées de sentences morales admirables. Les Romains ont toujours aimé ce mélange du bouffon et du sérieux, du lascif et de l'austère. Dans l'âge suivant, quand les commentaires commencèrent à fleurir sur les ruines de la littérature originale, on tira des mimes de Publius Syrus une sorte de code moral en vers. Sénèque admirait fort ces maximes qui se détachaient comme une perle pure de la fange du mime. Il se plaît à citer Publius Syrus, il le commente avec son enthousiasme ordinaire ».

Notons que, si ses mimes étaient licencieux, Publius Syrus professait néanmoins un épicurisme authentique, à l'opposé de ce que représente cette *crisi* ; et l'enseignement qu'il dispensa à Virgile, à Naples justement, put contribuer à façonner la sentence « *labor omnia vincit Improbus* » (*Géorgiques*, I, v. 145-146). Pour le poète de Cumès, la Campanie était pleinement « Terre de Labeur ».

<sup>141</sup> Sur les références aux mimes de Publilius Syrus par González de Salas dans sa tentative de définir la poésie burlesque de Quevedo, voir S. FASQUEL, 2006 et 2011, p. 219-225.

<sup>142</sup> Voir PETRONE, *Satiricon*, LV, éd. A. ERNOUT, Paris, Les Belles Lettres, 1931, p. 52 « *'Rogo, inquit, magister, suid putas inter Ciceronem et Publi[li]um interesse' Ego alterum puto disertio[ri]orem fuisse, alterum honestio[ri]em* » (« – Dis-moi, professeur, quelle différence fais-tu entre Cicéron et Publilius. – A mon avis, l'un était plus beau parleur, l'autre plus moral »). Le riche affranchi soutient son impertinent jugement par une longue citation d'une pièce de Publius ou Publilius Syrus.

<sup>143</sup> Voir J.-C. DUMONT, 1990, p. 959-981.

chez Lastanosa dans l'édition de 1634 publiée à Amsterdam, sinon dans celle justement réalisée et annotée par González de Salas en 1629 (et rééditée en 1634)<sup>144</sup>.

Cela dit, en plus de ces possibles réminiscences antiques, Gracián a probablement été confirmé dans son idée de situer à Naples la patrie des oisifs par le nom de la célèbre l'*Accademia degli Oziosi* napolitaine, fondée en 1611 sous le patronage du comte de Lemos. Cette académie n'était certes pas le lieu de paresse intellectuelle que décrit le *Criticón*. Gracián reproche aux oisifs de son académie de ne chercher que le repos et les plaisirs, plutôt que l'*otium* studieux. Pourtant, l'*Accademia* historique a accueilli de vrais grands esprits et donné lieu à une activité littéraire féconde<sup>145</sup>. Cela étant, il n'est pas impossible que Gracián formule arbitrairement son allégorie universelle aux dépens des *Oziosi* en raison de motivations personnelles. Gracián fut en effet le confesseur et l'intime du Napolitain Francisco María Carrafa, duc de Nochera. Or, si lui-même fréquenta un temps l'académie<sup>146</sup>, il fut l'ennemi mortel de l'un des *Oziosi*, le duc de Monteleón, suite à une affaire de mariage secret<sup>147</sup>. Quoi qu'il en soit, la Campanie passait pour un lieu de délices et de perdition depuis l'Antiquité – en atteste Hannibal. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le guide de Bernabé de Cepeda (1734) se fera l'écho de cette réputation : le royaume de Naples, rapporte-t-il, est un Paradis habité de démons<sup>148</sup>. D'autres éléments pourraient être invoqués – certains le seront ultérieurement pour justifier que Gracián ait élaboré son allégorie de l'oisiveté en se servant de descriptions de la Campanie. Mais, bien que passer par la Savoie et Naples pour gagner Rome semble illogique,

<sup>144</sup> J'ai découvert très tard l'existence d'une thèse de doctorat, soutenue en 1991 par Raquel BLAYA ANDREU, portant sur *El comentario de González de Salas al 'Satyricon' de Petronio*. Le texte complet de cette thèse est accessible en ligne sur le site « Interclassica » (<http://interclassica.um.es/>). D'après un bref aperçu de ce travail, González de Salas voyait derrière le personnage de Trimalcion une satire de Néron, mais ne laissa pas de commentaires sur la région où demeurerait l'affranchi de Pétrone. Creuser cette question en consultant aussi d'autres études localisées par Internet compte parmi mes projets de recherche.

<sup>145</sup> Les études les plus récentes consacrées à l'*Accademia degli Oziosi* tendent en effet à revaloriser son bilan. Voir G. DE MIRANDA, 2000 et I. ENCISO ALONSO-MUÑUMER, 2007, p. 649-663. Elles s'opposent en ceci aux jugements très sévères de B. CROCE, 1925, p. 156 : d'après l'historien italien, l'art napolitain de l'époque « donnait dans le sensuel et l'extrinsèque », malgré le rayonnement des institutions culturelles et la présence d'auteurs d'envergure. Cette censure en partie motivée par un patriotisme napolitain et l'hostilité correspondante aux anciens « occupants » espagnols a été reprise notamment par O. H. GREEN, 1933, qui décrit ainsi les activités de l'Académie « there is a surprising lack of intellectual effort. The Oziosi not only failed to rise above the general run of the Academies of seventeenth-century Italy [...] but to equal the praiseworthy efforts of the *Accademia de' Linci*, founded in 1603, and of the *Accademia della Crusca*, whose great Vocabolario was first published in 1602 » (ces deux jugements sont relayés par E. JUÁREZ, 1990, p. 51).

<sup>146</sup> Voir E. JUAREZ, 1990, p. 51

<sup>147</sup> Voir J.-M. PELORSON, 2004.

<sup>148</sup> Voir B. de CEPEDA, *Descripción histórica y geographica antigua y moderna del Reyno de Nápoles...*, Madrid, Antonio Marín, 1734, p. 9 « El ayre es muy sano, y el terreno muy fértil [...] mas los habitadores passan por los perores entre todos los Italianos lo que ha dado causa para decir que el Reyno de Nápoles es el Paraíso de Italia, pero que le habitan los demonios ».



j’espère avoir déjà montré que l’allégorie gagne en évidence sensible par ce détour opposant les paysages des Alpes à ceux de la Campanie.

Au terme de cette enquête, la corrélation entre allégorie et géographie semble donc établie dans l’essentiel de cette troisième partie du *Criticón*. Rome est bien le seul lieu réel y ancrant explicitement le récit dans le monde – privilège rehaussant la centralité de cette ville. Mais, dans son orbite, le port d’Hostie/Ostie présente déjà une évidente cohérence topographique. Et, d’après les hypothèses exposées ici, c’est l’ensemble du voyage terrestre des héros en Italie qui est élaboré en fonction d’un itinéraire réel, dont les étapes sont les suivantes : Venise (III, 1-3), Padoue (III, 4-5), Ferrare (III, 6), Gênes et Urbin (pour la patrie des « suraigus » et celle des « bonnes gens » respectivement, III, 6), Bologne (III, 6), le duché de Savoie (III, 7) puis le royaume de Naples (III, 8), avant Rome (III, 9-11) et Ostie (III, 12). Ce trajet est schématisé ci-dessous sur la *Tabula Italiae* (1631) d’Henricus Hondius, imitée de la carte d’Europe créée par Claes Jansz Hondius en 1625 – une carte ornée de vues de villes et d’habitants des principales nations d’Europe en costumes locaux. Lastanosa possédait précisément une réédition de 1631 de cette carte de Visscher. Les traits en pointillés correspondent aux trajets séparés d’Andrenio et Critilo au chapitre III, 6.

**Carte 14: Itinéraire italien du *Criticón* représenté sur la *Tabula Italiae...* (1631) de Henricus Hondius, imitée du modèle créé vers 1625 par Claes Jansz Visscher**



Toutefois, je n'affirmerai pas que toute la troisième partie du *Criticón* est localisable sur une carte. Car, à mon avis, aucun élément n'autorise à situer l'Île de l'Immortalité. Benito Pelegrín a imaginé qu'elle pourrait correspondre à l'îlot de Monte-Cristo, au nord de la Corse : après avoir reçu leur viatique à Hostie, les pèlerins de la vie n'atteindraient pas seulement l'immortalité mondaine accordée aux héros ; ils se verraient aussi promettre, implicitement, l'éternité divine<sup>149</sup>. Quand bien même cette hypothèse de localisation serait fondée, on pourrait en tirer une interprétation opposée : dans la mesure où toute dimension transcendante est clairement absente de l'Île de l'Immortalité – pour être éventuellement rejetée dans une treizième *crisi* inexistante – situer cette île à Monte-Cristo aurait pour effet de souligner, par contraste, la conception purement séculière de l'immortalité dans le *Criticón*. Mais il semble superflu de passer par cette hypothèse. Si l'Île de l'Immortalité devait avoir quelque référent, Malte serait une candidate plus vraisemblable. Car l'Île de l'Immortalité est un rocher d'accès difficile au milieu de la Méditerranée<sup>150</sup> (faisant pendant à Sainte-Hélène, au milieu de l'Atlantique) ; elle accueille un grand nombre de héros militaires, ce qui correspond à la fonction martiale de l'Ordre de Malte ; et l'un des multiples modèles littéralement déplacés sur l'Île de l'Immortalité est le château maltais de Sant Elmo<sup>151</sup>. Mais, de mon point de vue, ces coïncidences sont trop rares pour être significatives. Il me semble plutôt que l'Île de l'Immortalité est la seule véritable utopie du *Criticón* – un non-lieu au large du continent, où convergent des héros du monde entier, mais auquel on ne saurait donner de coordonnées exactes. Au demeurant, cette exception aurait tendance à conforter l'hypothèse d'un itinéraire par ailleurs cohérent d'un point de vue géographique : tant que les héros sont en vie, leur trajectoire est nécessairement inscrite dans le monde, dont ils ne peuvent se retrancher ; mais il serait illogique d'assigner un lieu spécifique à leur séjour posthume, puisque l'espace de l'immortalité est en réalité la mémoire des vivants.

Enfin, en soi, l'examen d'un tiers du *Criticón* ne suffit pas à prouver que l'ensemble du voyage allégorique des héros ait été élaboré à partir de lieux réels. Puisque, dans le prologue au lecteur de 1657, Gracián affirme avoir voulu améliorer son écriture entre la

<sup>149</sup> B. PELEGRÍN, 1984, p. 149.

<sup>150</sup> *El Criticón*, III, 12, p. 791 « Yace en medio deste inmenso piélago de la Fama aquella célebre Isla de la Inmortalidad, albergue feliz de los héroes, estancia plausible de los varones famosos ».

<sup>151</sup> *El Criticón*, III, 12, p. 797 « Mucho más preciosos son éstos [castillos humildes y roídos por el tiempo] y de más estimación. Aquél que ves allí, míralo bien, que aún está sudando sangre de sus cortinas, es el nunca bien celebrado, pero sí bien defendido de los valerosos cruzados caballeros los Medinas, Mirandas, Barranganes, Sanogueras y Guarales.

–Según esso, ésse es el Santelmo de Malta.

–El mismo, el que [b]asta hazer sombra a todos los anfiteatros del mundo ».

première partie et la seconde, puis entre la seconde et la troisième<sup>152</sup>, il pourrait s'être imposé une concordance entre allégorie et géographie plus stricte que dans les deux premiers volumes. Cependant, j'espère avoir au moins réfuté l'hypothèse d'un *Criticón* totalement abstrait et établi que sa cohérence.

## G – Incidence sur l'écriture d'une corrélation entre allégorie et géographie

Confronter l'allégorie à ses référents géographiques permet de mieux apprécier plusieurs aspects de l'écriture du *Criticón* : le problème de son unité ; le mode de référentialité ; ou encore le renouvellement conceptiste de lieux communs.

La cohérence géographique du *Criticón* contribue d'abord à son unité narrative. Dans un article consacré aux apories de cette fiction ingénieuse (une *agudeza compuesta fingida*, selon le classement du jésuite<sup>153</sup>), Mercedes Blanco a d'une part souligné « une quasi-contradiction entre la nécessité d'une organisation unitaire, d'une composition bien calculée, et la tendance à la désagrégation qu'impose le primat de la pointe » – généralement fondée sur des correspondances requérant une forme brève afin d'être embrassées d'un seul regard<sup>154</sup> ; de l'autre, l'impression de statisme que dégage la vie du sage, conçue comme une éducation permanente<sup>155</sup>. Malgré la structure ouvertement chronologique du récit, l'absence d'évolution et de singularisation des personnages en fait de pures fonctions, et leur vie apparaît comme une « abstraction [...] essentiellement atemporelle »<sup>156</sup> où les épisodes se succèdent par un « va-et-vient incessant entre une énigme et sa solution », dans « un mouvement pendulaire, et jamais progressif »<sup>157</sup>. Cette analyse me semble incontestable. Mais nous pouvons la compléter et l'étayer en tenant compte de l'effort de Gracián pour conférer des coordonnées spatiales à ses allégories. Ce faisant, il ne rend pas ses personnages plus libres, ni n'établit

<sup>152</sup> *El Criticón*, p. 540.

<sup>153</sup> Sur la « pointe composée » (*agudeza compuesta*) en général, voir *Agudeza y arte de ingenio*, discours LI-LVII, éd. E. CORREA CALDERON, 1988, t. II, p. 167-217. Sur la « pointe composée fictionnelle » (*agudeza compuesta fingida*), *ibid.*, discours LV-LVI, p. 191-210.

<sup>154</sup> M. BLANCO, 1986, p. 17 (je traduis). Sur les difficultés intrinsèques de la *agudeza compuesta*, *ibid.*, p. 16-23.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 24-25 « El discreto proyecta su vida como una educación permanente. La finalidad de esta educación no es otra que convertirlo en "persona", lo que en el fondo no significa sino hombre capaz de aprender y de educarse. Este programa vital supone ya adquirido desde el comienzo lo que constituye su fin. El educarse para vivir lleva por un deslizamiento inevitable a vivir para educarse. De ahí la sensación de inmovilidad, de vacación permanente, de ocio que produce en definitiva este esbozo biográfico. El discreto no hace nada, se queda siempre al margen, perpetuo espectador de la vida y de su propia vida. Carece de singularidad, de destino. Falla por tanto, a nuestro entender, el proyecto gracián de comprender cómo se hace a un gran hombre, cómo se educa a un animal humano para convertirlo en un Aristóteles o un Gran Capitán. [...] Este texto muestra que lo importante para Gracián no es precisamente la naturaleza del orden escogido, sino la existencia de un orden ».

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 29 (nous traduisons).

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 31.

d'interactions réelles entre eux et leur milieu. Au contraire, la mainmise de l'auteur sur ses héros est d'autant plus marquée qu'il les déplace dans la « milice de la vie » selon un plan établi sur des cartes, en chef d'état-major. Et, bien que le monde allégorique du *Criticón* soit inspiré de l'Europe réelle, Andrenio et Critilo demeurent spectateurs, à distance du monde. Malgré tout, l'enfilage des perles allégoriques sur des routes réelles est probablement l'une des stratégies de Gracián pour lutter contre la tendance de son récit à la désagrégation. Si le lecteur décrypte l'allégorie et trouve à son fondement un itinéraire réel, il mémorisera plus facilement les leçons imparties par le texte : chaque enseignement viendra trouver sa place dans un lieu de mémoire, conformément à l'art mnémotechnique si présent dans le *Criticón*<sup>158</sup>.

Par ailleurs, en fondant ses allégories sur des lieux précis, tout en s'autorisant à transformer ces référents, Gracián met en œuvre un mode de référentialité échappant à la pure abstraction aussi bien qu'à l'esthétique mimétique. Les allégories du *Criticón* ne sont pas totalement abstraites puisque la plupart d'entre elles correspondent à un lieu réel, même si celui-ci est largement idéalisé et associé à d'autres référents – ainsi de la Cour du Savoir couronné (III, 6), où toutes les grandes universités d'Europe se retrouvent autour de la Grand'Place de Bologne. Par cet ancrage géographique, Gracián donne la possibilité au lecteur d'incarner l'allégorie, de lui conférer une illusion de présence faisant défaut au premier abord. À titre d'exemple, les écarts littéralement aberrants vers Bologne et Gênes, puis vers la Savoie et Naples, avant d'atteindre Rome, rendent particulièrement sensible l'idée selon laquelle une troisième voie médiane ne peut être trouvée qu'après l'expérience de l'excès. Mais, pour autant, Gracián n'inféode pas son l'écriture à l'imitation du réel. Les modèles géographiques de l'allégorie sont fréquemment altérés, pliés à la logique narrative. Ainsi, le palais ducal vénitien cède le pas à un édifice en ruine ; la cour de la Vérité nue est privée des remparts de Padoue ; et la vaine Fille sans parents, séjournant selon mon hypothèse en Savoie, contraste avec une Marie-Christine de Bourbon dont la généalogie faisait toute la gloire. Mais ces distorsions du réel ne mettent pas toujours fin à la corrélation entre réel et allégorie : ainsi, la ruine du palais de Végétie n'est pas seulement une image convenue de la vieillesse, mais aussi une vision politique anticipant la décrépitude de la Sérénissime. Ici encore, Gracián s'efforce d'établir une correspondance optimale entre les faces concrète et abstraite de l'allégorie.

Cette recherche est menée par deux biais complémentaires – l'allégorèse et l'allégorisation : il y a allégorèse quand on part d'une idée, d'un objet abstrait auquel on

---

<sup>158</sup> Sur la mnémotechnique dans le *Criticón*, voir A. EGIDO, 1986.

confère une forme visible ou narrative ; et allégorisation quand un matériau sensible se voit doté d'une signification abstraite<sup>159</sup>. Dans la plupart des cas, Gracián dispose dans le *Criticón* d'un contenu conceptuel et didactique préexistant, pour lequel il trouve une forme narrative et un lieu géographique adapté (allégorèse). Ainsi, l'allégorie de la vieillesse trouvera aisément sa place dans la très ancienne république de Venise. À l'opposé, Madrid s'impose comme le lieu où s'enflamment les désirs juvéniles (I, 11-12), non seulement parce que les prostituées y abondaient<sup>160</sup>, mais aussi parce que la cour de Philippe IV passait pour être construite sur du silex<sup>161</sup>. Quant à la célébration de la vaillance (II, 8), elle ne pouvait se situer plus opportunément que dans les Pays-Bas espagnols<sup>162</sup>. Mais Gracián renouvelle aussi son matériau conceptuel en l'adaptant aux particularités du lieu où il est utilisé et à la situation du temps présent. À la sortie de la cour de la Vérité nue (/Ferrare), il altère par exemple le topique du *bivium*, en plaçant la vertu sur la gauche et le vice sur la droite. Car, dans le carrefour où Hercule doit choisir son mode de vie, l'étroit chemin de droite est celui de la vertu, tandis que la large voie de gauche est celle du vice<sup>163</sup>. L'inversion des chemins traditionnels peut découler de l'itinéraire réel choisi pour les héros (depuis Ferrare, Gênes est à droite et Urbin est à gauche) mais ce changement est surtout l'occasion de suggérer que les repères établis n'ont plus cours dans ce monde à l'envers. Parfois, le substrat géographique semble même intervenir dans le choix du « matériau thématique » mobilisé pour l'allégorie. Ainsi, l'image du palais sans portes semble s'être imposée à Gracián parce que Ferrare se trouvait sur le chemin des héros entre Venise et Bologne. De même, la description du fleuve des passions, dans l'exorde de la *crisi* II, 9, paraît s'être imposée à Gracián par la présence entre les Pays-Bas et l'Allemagne de la Moselle, de la Meuse ou du Rhin<sup>164</sup>.

Situer le voyage allégorique des héros sur des itinéraires réels a ainsi eu une incidence quasi-certaine sur plusieurs étapes de la genèse du texte : le choix de la matière (l'*inventio*) ;

<sup>159</sup> Voir T. KASSIER, 1976, p. 8 « La référence dans un récit à quelque sens allégorique peut s'obtenir en procédant de deux façons : en partant d'un corpus de matériau thématique et en créant un récit pour le relater ou en partant d'un récit ou d'un élément narratif existant et en lui ajoutant un matériau thématique qui ne lui était pas associé auparavant » (je traduis).

<sup>160</sup> Voir par exemple le récit de voyage d'Antoine de Brunel (1655), in : J. GARCIA MERCADAL, 1972, p. 136.

<sup>161</sup> Voir par exemple G. de CÉSPEDES Y MENESES, *Historias peregrinas y ejemplares*, éd. E. COTARELO Y MORI, 1906, chap. XCI, p. 344. Ce rapprochement entre Madrid, le silex et le feu apparaît comme un lieu commun dans l'éloge de Madrid introduisant la nouvelle intitulée « Los Dos Mendozas » « A [Madrid] por partes, aunque rompida á trechos, rodea una cerca de muralla antiquísima, traza y edificio de griegos ó, por decir lo que tantos afirman y se ve con los ojos, de una llama continua, de un fuego restringido, pues lo mismo viene á ser el duro pedernal de que es formada y aun las piedras con que enlosas las calles. Y así, por esta causa, dijo un autor que España, entre otras excelencias, tenía una ciudad fundada sobre fuego y cercada de lo mismo ».

<sup>162</sup> Voir A. MILHOU, 1987, p. 207.

<sup>163</sup> Plusieurs occurrences de cette convention sont citées par M. ROMERA-NAVARRO, 1938, t. 1, note 11 p. 172.

<sup>164</sup> Voir *El Criticón*, II, 9, p. 456-457.

sa structuration (la *dispositio*) ; et sa formulation (l'*elocutio*). Plutôt que de puiser encore dans des chapitres déjà évoqués, je l'illustrerai à partir d'une *crisi* française – « La Prison dorée » (II, 3). Ce haut lieu de la cupidité apparaît entre le palais de Salastano (II, 2) et le Musée de l'Honnête homme (II, 4), dont les référents respectifs sont le palais de Lastanosa à Huesca et, vraisemblablement, la bibliothèque de l'humaniste toulousain François Filhol<sup>165</sup>. Ayant franchi les Pyrénées<sup>166</sup>, Andrenio et Critilo rencontrent un *mosiur* auquel ils communiquent leur désir de rencontrer Sofisbelle. Leur nouveau guide leur fait prendre « le raccourci du valoir »<sup>167</sup> ; ils voient bientôt reluire, de très loin, un palais tout en or. Pour expliquer cette merveille, le Français allègue deux raisons. D'une part, cet or vient d'Espagne, véritables Indes de la France ; de l'autre, le maître des lieux transforme ce qu'il touche en argent ou en or<sup>168</sup>. Critilo a beau protester qu'il s'agit d'une fable, le guide insiste : on voit partout des Midas en ce temps. Juristes, médecins, courtisanes, marchands : tous changent en or le moindre objet qu'ils touchent<sup>169</sup>. Le guide, qui ne saurait être complètement fiable, puisque français, oublie toutefois une activité dans cette liste. Qui donc peut régner sur tous les faiseurs d'or, sinon un alchimiste ? Du reste, Andrenio est près de cette idée quand il s'exclame que le seigneur de ce palais enchanté doit être un fameux nécromant<sup>170</sup>.

Or Lastanosa lui-même était féru d'alchimie. Il aurait traduit les *Éléments de la chimie* de Jean Béguin, et possédait en sa bibliothèque les livres des plus grands alchimistes, et notamment dix volumes du français Pierre-Jean Fabre (1588-1658), publiés entre 1632 et 1654 à Toulouse<sup>171</sup>. Célèbre dans l'Europe savante, cet auteur était par ailleurs connu dans le royaume d'Aragon pour avoir organisé avec succès la lutte contre la peste qui décima la région de Barcelone en 1651<sup>172</sup>. Et, justement, Fabre vivait, près de Toulouse, à Castelnaudary. Puisque Gracián, comme l'Arioste, survolait les paysages en parcourant des

<sup>165</sup> Voir B. PELEGRIN, 1985b. D'autres éléments pourraient être apportés pour corroborer cette thèse.

<sup>166</sup> *El Crítico*, II, 3, p. 339.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 343.

<sup>168</sup> *Ibid.*, II, 3, p. 349.

<sup>169</sup> *Ibid.*, II, 3, p. 345-346.

<sup>170</sup> *Ibid.*, II, 3, p. 349. Il y a là une possible allusion au chant IV du *Roland Furieux*, où apparaît le premier château enchanté construit au sommet des Pyrénées par le magicien Atlante, afin de capturer Roger et de le soustraire à une mort précoce.

<sup>171</sup> M. LOPEZ PEREZ, 2002 et 2007. Les ouvrages d'alchimie que possédait Lastanosa sont recensés sur une page du Proyecto Lastanosa, site internet consacré au mécène de Gracián. Voir

<http://www.lastanosa.com/contenido.php?gama=1&tipocontenido=43&tipo=3&elemento=60>

<sup>172</sup> Voir B. JOLY, 1992, p. 39-40. En 1628, Fabre organisa avec succès la lutte contre la peste qui ravageait tout le Languedoc (et, en récompense, les édiles de Castelnaudary financèrent l'impression de son *Traité de la peste*). En 1651, à la demande de Monseigneur de Marca, évêque de Conserans, il envoya son fils à Barcelone pour remédier à cette maladie et distribuer des médicaments. « Mais c'est surtout en tant qu'alchimiste que Pierre-Jean Fabre sera connu de toute l'Europe » (p. 39). « Il tient sa relative notoriété du fait qu'il est supposé avoir réalisé une transmutation » à Castelnaudary, en 1627 (p. 40).



cartes, il n'est pas inconcevable que *Castelnaudary* lui ait inspiré le château doré de l'avare, qu'Andrenio et Critilo découvrent depuis les Pyrénées. Rien ne prouve, bien sûr, que Gracián ait lu l'un ou l'autre des ouvrages de Fabre mais il est fort probable que Lastanosa l'ait entretenu de son intérêt pour l'alchimie, et lui ait mentionné la présence d'un fameux alchimiste à Castelnaudary<sup>173</sup>. Cette hypothèse donnerait un surplus de relief à (au moins) un détail du texte : le porche de la « Prison dorée » est surmonté d'une étrange enseigne, une énorme massue pendue à une sonnaile dorée (« una valiente maza que estaba pendiente de una dorada cencerra »). À côté de cette arme, explique le « môssieur » français, la massue d'Hercule n'est qu'un hochet pour enfant : celle-ci, beaucoup plus efficace, réalise des prodiges entre les mains de quiconque, car elle est d'or massif<sup>174</sup>. Quoique relativement conventionnel dans une satire de la vénalité, ce motif renferme peut-être une allusion à un ouvrage de Pierre-Jean Fabre, possédé par Lastanosa : l'*Hercules pio-chimicus*, publié à Toulouse en 1634. Si, dans ce livre, Fabre interprète les travaux d'Hercule comme une allégorie du grand Œuvre<sup>175</sup>, Gracián répliquerait ici qu'Hercule est bien mal payé de ses efforts : alors qu'il était censé montrer la voie de la vertu, son exemple ne sert plus qu'à fabriquer de l'or, et triompher ainsi de tous les obstacles de la vie.

S'il choisit bien la ville de Fabre comme modèle premier de sa « Prison dorée », Gracián va donc au-delà des lieux communs espagnols sur la cupidité française. Du point de vue de l'*inventio*, ressusciter Midas sous les espèces d'un alchimiste permet de redonner vigueur à une vieille fable. Eu égard à la *dispositio*, faire une halte par Castelnaudary établit un lien supplémentaire entre la Huesca de Lastanosa/Salastano (II, 2) et la Toulouse du « discret » Filhol (II, 4), puisque c'est sans doute le libraire toulousain qui expédia les ouvrages de Fabre à l'érudit aragonais. Enfin, au stade à l'*elocutio*, cette localisation est l'occasion de pointes implicites : ainsi, à travers le processus d'allégorisation, Castelnaudary se transforme en « *Castillo de no daré* » ou « Castel-ne-donneray ».

### Conclusion

Concluons en soulignant que la corrélation entre l'allégorie et la géographie ne nuit aucunement à la portée universelle du *Criticón* ; au contraire, elle permet de réactiver certains

<sup>173</sup> Du reste, si nous avions plus d'espace, je montrerais que le thème de l'alchimie réapparaît au chapitre suivant, mais cette fois comme modèle de la quête du savoir.

<sup>174</sup> Voir *El Criticón*, II, 3, p. 348-349.

<sup>175</sup> Le titre complet de l'ouvrage est le suivant *Hercules pio-chymicus in quo penitissima tum morales philosophiae tum chymicae artis arcana laboribus Herculeis, apud antiquos tanquam velamine obscuro obruta deteguntur*. Pour une présentation succincte de ce volume, voir B. JOLY, 1992. p. 48-49.

lieux communs. De plus, si l'allégorie se nourrit de la géographie, le sens moral y demeure premier. Pour l'auteur, le parcours géographique est une sorte de palimpseste : il peut précéder la rédaction de l'allégorie morale, mais s'efface à mesure que celle-ci prend forme. Et pour le lecteur, la face concrète de l'allégorie est à la fois seconde (puisqu'elle n'apparaît qu'après le sens allégorique, manifeste) et secondaire (puisque les références à des réalités conjoncturelles ne sauraient épuiser le sens de l'allégorie). La réalité géographique et historique est d'abord mise à distance ; et, lorsqu'on la découvre, c'est comme une application d'une leçon générale. La lecture géographique donne corps aux enseignements universels de Gracián, mais ceux-ci demeurent l'âme du *Criticón*.



## CHAPITRE XI – UNE MEDITATION TERRESTRE

---

L'allégorisation de référents géographiques, dans le *Criticón*, présente des similitudes avec la technique de la composition de lieu, telle que la prescrit Ignace de Loyola dans les *Exercices spirituels*. Comme un prédicateur conceptiste, Gracián arrête son esprit sur les détails apparemment les moins essentiels de tel ou tel endroit, pour en donner une lecture ingénieuse. Et si son lecteur parvient à identifier le fondement topographique de l'allégorie, celle-ci acquiert une puissance d'évocation supérieure, un effet de réel soutenant la finalité édifiante du *Criticón*. À cet égard aussi, l'écriture de Gracián peut être rapprochée des exercices spirituels qui, résume Mercedes Blanco, permettent en principe de « passer d'une série de récits [...], visualisés et dramatisés dans l'imagination du sujet, à une maxime ou une série de maximes de conduite qu'il s'engagera à appliquer dans le concret de son existence »<sup>1</sup>. Mais cette communauté de méthode implique-t-elle que le *Criticón* partage la finalité spirituelle de la méditation ignacienne ? De même que la logique géographique du récit est largement occultée, la vérité du texte est-elle pour autant un fil caché, d'inspiration jésuitique ? Ma lecture m'amène à considérer que, de fait, le *Criticón* est construit sur un substrat catholique. Mais il serait abusif de raser cet édifice textuel afin de lui chercher partout des fondements religieux, car l'essentiel du récit est résolument profane et mondain.

---

<sup>1</sup> M. BLANCO, 1992, p. 517.

## A – Un substrat catholique

Des soubassements catholiques affleurent bien dans la trajectoire des protagonistes. Ainsi, le *Criticón* s'ouvre sur une description de Sainte-Hélène, inspirée de Louis de Grenade<sup>1</sup>, évoquant la fonction providentielle de cet îlot pour les flottes catholiques du catholique Philippe IV :

Ya entrambos mundos habían adorado el pie a su universal monarca el católico Filipo [...]. Sirve, pues, la isla de Santa Elena [...] de descanso a la portátil Europa, y ha sido siempre venta franca, mantenida de la divina próspera clemencia en medio de inmensos golfos, a las católicas flotas del Oriente.

Dans la continuité de l'*incipit*, le récit par Andrenio de sa découverte du monde (I, 1-3) s'inscrit dans la tradition de la littérature hexamérale (qui commente les six jours de la Création), dont Luis de Granada était l'un des représentants les plus influents en Espagne<sup>2</sup>. À l'autre extrémité du *Criticón*, Rome est le terme du voyage et de la vie – une Rome présentée par Argos comme « le ciel, la tête couronnée du monde », dont les papes sont comparés à des géants ayant cousu la terre au ciel en redressant les obélisques égyptiens (*aguja*s), exploitant leur supériorité sur les empereurs romains<sup>3</sup>. Au centre exact du récit, le Désert d'Hipocrinda (II, 7) contient une satire de l'hypocrisie religieuse. Trois *crisis* plus loin, la figure opposée de Virtelia a des traits mariaux, comme nous le verrons prochainement.

---

<sup>1</sup> Voir Louis de GRENADE, *Símbolo de la Fe*, éd. de la Biblioteca de Autores Españoles, t. VI, p. 202b (cité par M. ROMERA-NAVARRO, 1938, note 9 p. 104) : « En la navegación que hay de Portugal a la India Oriental (que son cinco mil leguas de agua) está en medio del gran mar Océano, donde no se halla suelo, una isleta despoblada que se llama Sancta Helena, abastada de dulces aguas, de pescados, de caza y de frutas que la misma tierra sin labor alguna produce: donde los navegantes descansan, y pescan y cazan, y se proveen de agua. De suerte que ella es como una venta que la divina Providencia diputó para solo este efecto, porque para ninguno otro sirve ». A. del HOYO, 1944, observe de plus près les similitudes entre le texte de Gracián et celui de Louis de Grenade. A. K. FORCIONE, 1997, s'arrête davantage sur l'écart entre le *Criticón* et son modèle, et en particulier sur la façon dont le jésuite s'éloigne de la vision organiciste de son devancier.

<sup>2</sup> Voir A. K. FORCIONE, 1997.

<sup>3</sup> *El Criticón*, II, 2, p. 314-315 : « [...] Con todo esso, atención a aquellas sublimes agujas que campean en la gran cabeza del orbe.

–Aguarda –dijo Critilo–, ¿aquella tan señalada es la cabeza del mundo? ¿Cómo puede ser si está entre pies de Europa, a pierna tendida de Italia por medio del Mediterráneo, y Nápoles su pie ?

–Éssa que te parece a ti andar entre pies de la tierra, es el cielo, la coronada cabeza del mundo y muy señora de todo él, la sacra y triunfante Roma, por su valor, saber, grandeza, mando y religión; corte de personas, oficina de hombres, pues restituyéndolos a todo el mundo, todas las demás ciudades la son colonias de policía. Aquellos empinados obeliscos, que en sus plazas magestuosamente se ostentan, son plausibles maravillas modernas. Y advertí una cosa, que con ser tan gigantes, aun no llegan con mucho a la superioridad de prendas de sus santísimos dueños.

–Ora ¿no me dirás una verdad? : ¿qué pretendieron estos sacros héroes con estas agujas tan excelsas ?, que aquí algún misterio apuntan digno de su piadosa grandeza.

–¡ Oh, sí! – respondió Argos –, lo que pretendieron fue coser la tierra con el cielo, empresa que pareció imposible a los mismos Césares, y éstos la consiguieron ».

Plus généralement, les protagonistes ne voyagent qu'en terres catholiques, à l'exception sans doute de la *crisi* II, 9 (« Amphithéâtre de monstruosités »). Après s'être armés de vertus dans l'Arsenal de la Valeur, Andrenio et Critilo y traversent le fleuve des passions et poursuivent les vices jusque dans leurs retranchements – une image peut-être inspirée des campagnes militaires entreprises depuis les Pays-Bas espagnols en Allemagne du Nord contre les troupes protestantes et leurs alliées, pendant la guerre de Trente Ans<sup>4</sup>. Par ailleurs, le trajet des héros est émaillé d'éloges de grandes figures catholiques (notamment les monarques soutenant la Contre-Réforme), tandis que les hérétiques sont régulièrement vilipendés. À titre d'exemple, du haut des montagnes aragonaises, Andrenio croit reconnaître dans le palais de Virtelia les cours de l'empereur Ferdinand III ou de Jean-Casimir de Pologne<sup>5</sup>, tandis que, dans le même chapitre, Salastano/Lastanosa rend hommage à Ferdinand le Catholique, à Philippe III et – de nouveau – à Ferdinand III, « salutaire licornes » qui ont « purgé » leurs royaumes des juifs et des maures, des morisques et des protestants<sup>6</sup>. À l'inverse, les naufrages de Henri VIII et de Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre devant l'île de l'Immortalité sont imputés à leur apostasie<sup>7</sup> : les hérétiques n'ont pas leur place dans la mémoire des hommes.

Il est également vraisemblable que la chronologie narrative fasse partiellement correspondre le cycle des saisons et les âges de la vie au calendrier liturgique<sup>8</sup>. Ouvrant le récit, la « renaissance » du naufragé Critilo sauvé des eaux par Andrenio, et la découverte par ce dernier de la Création, correspondent au double symbolisme pascal – à la fois premier matin du Monde et résurrection<sup>9</sup>. Les fêtes auxquelles assistent les héros dans la Babylone (/Séville) de Falimundo rappellent les « réjouissances de la Fête-Dieu [fin mai-début juin] : mascarades, jeux divers et surtout un *auto sacramental* parodique »<sup>10</sup>. Le feu des passions amoureuses auxquelles succombe Andrenio, à Madrid, interviendrait logiquement au solstice d'été, pour la Saint-Jean<sup>11</sup>. L'arrivée dans le palais de Virtelia, dont un modèle essentiel semble être la Vierge Immaculée, peut coïncider avec la fête de l'Immaculée Conception (le 8

<sup>4</sup> Voir B. PELEGRIN, 1985, p. 122 et A. MILHOU, 1995, p. 208. Ce dernier insiste sur le fait que « Gracián ne se contente pas de stigmatiser le protestantisme dans l'*Amphithéâtre aux monstres*, pas plus que sa satire ne se limite au jansénisme dans le *Désert d'Hipocrinde* : prenant appui sur des situations particulières, il donne aussi à sa critique une portée universelle, sans que les divers niveaux de lectures s'excluent les uns les autres ».

<sup>5</sup> *El Criticón*, II, 2, p. 316-317.

<sup>6</sup> *El Criticón*, II, 2, p. 322-324.

<sup>7</sup> *El Criticón*, III, 12, p. 799. Dans le cas de Henri VIII, l'hérésie succède à un premier vice, la lascivité (*torpeza*).

<sup>8</sup> Voir A. MILHOU, 1987, p. 156-167 – qui renvoie aux développements de Pelegrín sur cette question.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 159-160.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 161 et B. PELEGRIN, 1984, p. 59-96 et 132-133.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 162.

décembre)<sup>12</sup>. Les scènes d'orgie qui ont lieu dans la cour de Végétie, au début de l'hiver, pourraient correspondre au carnaval de Venise, débutant le jour de l'Épiphanie (le 6 janvier)<sup>13</sup>. Enfin, selon A. Milhou, les héros devraient mourir le Vendredi Saint, atteindre l'Île de l'Immortalité le samedi et accéder au paradis le jour de Pâques<sup>14</sup>. Cependant, une seule suggestion permet d'étayer cette dernière hypothèse : la nuit de leur décès, les héros assistent à une procession macabre, où « la mort est accompagnée d'étranges pénitents en cagoule qui font penser à ceux de la Semaine Sainte »<sup>15</sup>. Rien n'est dit en tout cas sur l'entrée éventuelle des héros aux paradis, et pour cause.

Enfin, on reconnaît aisément dans le *Criticón* de nombreux signes de l'appartenance de Gracián à la Compagnie de Jésus : notamment l'exaltation du libre-arbitre et de la volonté (avec la figure décisive du carrefour ou *bivium*<sup>16</sup>) ; la possibilité de s'amender après une faute (en regagnant le droit chemin après un écart) ; l'engagement dans le monde préféré au retranchement érémitique (ce qui pousse les héros à aller de l'avant, sans jamais s'arrêter) ; la foi en l'éducation pour tendre à la perfection (manifestée par la présence constante de guides jusqu'à l'Île de l'Immortalité) ; ou encore l'attachement à des études de cas, préférées à une pensée systématique. Sur le plan esthétique, l'analogie entre l'allégorisation des référents géographiques et la composition de lieu de type ignacien a déjà été notée. Nous pourrions lui ajouter la similitude entre le *Criticón* et le théâtre didactique des jésuites : dans la fiction narrative, l'enchaînement de dialogues édifiants entre des héros sans épaisseur psychologique et une série de guides épisodiques correspond à la pratique dramaturgique dans les collèges de la Compagnie, où les rôles (souvent allégoriques) étaient multipliés afin que participent aux représentations un maximum d'élèves<sup>17</sup>. Mais il serait superflu d'accumuler les exemples attestant que Gracián partageait largement les principes moraux, didactiques, voire esthétiques de son ordre. On ne peut ignorer son indépendance d'esprit, ses infractions aux règles de pauvreté et d'obéissance, ses tensions avec d'autres pères ou avec ses supérieurs, et même son désir de changer d'ordre après les sanctions que lui valut en 1658 la publication de la troisième partie du *Criticón*, parue sans autorisation de sa hiérarchie, comme toutes ses

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 164-166 et 208-213.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>15</sup> *Ibid.* III, 11, p. 770 : « [...] ya comenzaban a entrar de dos en dos funestos enlutados, con sus capuzes tendidos, que no se les divisaba el gesto. Traían antorchas amarillas en las manos, no tanto para alumbrar los muertos cuanto para dar luz de desengaño a los vivos, que la han bien menester. »

<sup>16</sup> *Ibid.*, I, 5, p. 120-123 ; III, 6, p. 669-670

<sup>17</sup> Sur les jésuites et le théâtre, voir en particulier J. MENENDEZ PELAEZ, 1995 (p. 85-89 sur la caractérisation des personnages dans leur théâtre didactique). A. EGIDO, 2009, p. XXVIII-XXXVII, a déjà établi ce rapprochement entre le *Criticón* et le théâtre jésuitique, et plus particulièrement les allégories festives du Collège impérial.

œuvres profanes<sup>18</sup>, mais on comprendrait difficilement que Gracián ait passé sa vie dans la Compagnie malgré ces difficultés, s'il avait agi par pure convenance.

Pour autant, il paraît excessif d'affirmer que le *Criticón* a pour but principal d'attaquer les jansénistes, de glorifier les jésuites, ou même qu'il constitue une odyssee chrétienne.

## **B – Objectif Port-Royal ?**

Je passerai rapidement sur la thèse antijanséniste de B. Pelegrín, bien qu'elle soit au centre du récit et des débats critiques, car, malgré mes recherches, j'ai peu d'éléments nouveaux à apporter. Il paraît incontestable que le Désert d'Hipocrinda se situe en France (et non à Valence, comme le pensait Miquel Battlori), car rien n'indique dans le texte que les protagonistes aient quitté ce pays. Par ailleurs, un retour vers l'Espagne contredirait la logique narrative, alliant chronologie et géographie, selon laquelle les voyageurs ne peuvent faire marche arrière. De plus, le Désert est un monastère gothique dans un vallon obscur, sans rien de commun avec les établissements urbains de la Compagnie, ni avec les paysages valenciens. Mais surtout, la duplicité religieuse est l'un des traits essentiels de la typologie française<sup>19</sup>, tout comme la cupidité et la vulgarité, lieux communs que complète la caractérisation de l'Ermite qui conduit les héros au Désert : sa courtoisie affectée, le « tonnerre de soupirs » et la « copieuse pluie de pleurs » qu'il verse dès son entrée en scène, et même sa tenue rapiécée<sup>20</sup>, recourent l'image – fréquente dans les lettres du Siècle d'Or – des mendiants Français feignant la misère pour s'attirer la compassion des Espagnols<sup>21</sup>.

Par ailleurs, il est vrai que plusieurs éléments textuels pourraient coïncider avec la situation de Port-Royal. Comme le Désert cistercien de la vallée de Chevreuse, le *Hiermo* est un monastère gothique installé dans un vallon isolé ; des religieuses et des ermites (les Solitaires ?) y côtoient de multiples pensionnaires, mondains et soldats. Le couvent abrite une « école » où la supérieure fait la leçon à des novices (ce que Pelegrín rapproche des Petites Écoles de Port-Royal)<sup>22</sup>. Le fait même que la vallée de Chevreuse ne soit pas située sur l'itinéraire entre Paris et les Pays-Bas n'est pas rédhibitoire. Car, en suivant l'Ermite, les

---

<sup>18</sup> Pour un état de la question récent sur la biographie de Gracián, voir J. M. AYALA, 2001.

<sup>19</sup> Le *Criticón* revient sur cette ambiguïté religieuse française, entre catholicisme et hérésie, dans la *crisi* III, 2, p. 563. Il est expliqué aux héros que le vin, responsable de l'hérésie, est bu pur en Allemagne, puis coupé d'eau en France, pour finalement parvenir en Espagne sous la forme d'eau pure.

<sup>20</sup> *El Criticón*, II, 7, p. 421.

<sup>21</sup> Sur ces motifs centraux de l'hostilité espagnole aux Français, voir M. HERRERO GARCIA, 1966, p. 393-395, 406 ; et M. ASENSIO GUTIERREZ, 1977, p. 61-62, 180, 428.

<sup>22</sup> Pour le détail des rapprochements supposés entre le Désert d'Hypocrinde et Port-Royal, voir B. PELEGRIN, 1984, p. 235-296.

héros se détournent du droit chemin que leur avait conseillé la bonne Aventure, leur guide précédent<sup>23</sup>. De même, on peut comprendre qu'une éventuelle satire de Port-Royal ne soit pas explicite, alors même que l'hérésie (des rois anglais, par exemple), est ouvertement dénoncée car, écrit Pelegrín, la « technique de l'imputation voilée, de la calomnie allusive » aurait été systématisée par les jésuites dans leurs attaques contre Port-Royal – ce que dénonçait notamment Pascal : « vous ne particularisez rien, afin d'ôter toute prise et le moyen d'y répondre [...] »<sup>24</sup>. Plus généralement, le goût de Gracián pour l'énigme et la difficulté pourrait justifier qu'il n'ait pas explicité sa cible.

Il paraît également vraisemblable que Gracián ait été au courant de l'essor du jansénisme en France après 1640. Il pouvait en être informé par plusieurs canaux : la fréquentation à Madrid de professeurs du Collège Impérial hostiles à Jansénius ; le réseau de correspondances établi statutairement entre les différentes provinces de la Compagnie ; les échanges permanents de part et d'autre de la frontière pyrénéenne ; la circulation des idées pendant la guerre de Catalogne où, confesseur des armées espagnoles, Gracián eut l'occasion de lire les gazettes et d'interroger des soldats français (en particulier pendant le siège de Lérida, en 1646) ; les liens privilégiés entre Lastanosa et le libraire toulousain François Filhol ; et même la relation entre le mécène de Gracián et Gaston d'Orléans, proche du cercle de Port-Royal.

La lecture antijanséniste de la *crisi* II, 7 soulève néanmoins de sérieuses objections, dont certaines ont déjà été relevées. Pour commencer, il reste impossible d'établir positivement que Gracián connaissait la vie quotidienne à Port-Royal. L'hostilité de Jansénius à la Compagnie de Jésus était certes connue de longue date : en 1624, il avait voyagé en Espagne « pour défendre la faculté de Louvain contre les jésuites, qui eussent voulu s'y incorporer » ; et, longtemps avant la publication posthume de l'*Augustinus*, ce projet était connu des jésuites qui « par d'actives correspondances, travaillaient l'opinion en France, en Espagne et en Italie, pour assurer leurs positions lors d'un conflit qui paraissait inévitable »<sup>25</sup>. Une fois le traité édité, le jansénisme théologique de Louvain fut suivi de près à Madrid. Moins d'un an après la publication posthume de l'*Augustinus* à Louvain, les dénonciations antijansénistes formulées depuis Bruxelles par le père jésuite Vivero furent relayées au Collège Impérial de Madrid : le 18 septembre 1641 (alors que Gracián était à la cour), des

---

<sup>23</sup> *El Criticón*, II, 7, p. 419-420 : « Seguid esse camino sin torcer a un lado ni a otro, aunque un ángel os dixesse lo contrario [...] ».

<sup>24</sup> B. PASCAL, *Les provinciales*, XV, cité par B. PELEGRIN, 1984, p. 169.

<sup>25</sup> Voir. L. COGNET, 1991 (1961), p. 30-31.

professeurs signaient une *Censura de los calificadores de la Compañía de Jesús de los escritos de Cornelio Jansenio*. Parmi eux se trouvait le père Ripalda, auteur en 1648 d'un *Adversus Baianus et Baianos* (traité qui attaque les jansénistes, accusés de retomber dans l'hérésie de Baïus). Puis, à partir de novembre 1645, fut créée une junta spéciale présidée par l'Inquisiteur Général ; et le Conseil suprême des Flandres fut fréquemment consulté sur l'affaire janséniste dans la mesure où elle entamait l'autorité du roi. Mais la préoccupation de Madrid à l'égard du jansénisme doctrinal et des vellétés d'indépendance des universitaires de Louvain n'implique aucunement que Gracián ait été informé des mœurs des Solitaires de Port-Royal. Car ni les études historiques que j'ai consultées<sup>26</sup>, ni les lettres des pères jésuites compilées par le P. Rafael Pereyra entre 1634 et 1648<sup>27</sup>, ne font état de discussions sur cette matière en Espagne. Cette absence de preuves n'invalide pas la thèse de B. Pelegrín, mais elle explique qu'elle n'ait pas convaincu davantage.

Ensuite, plusieurs de ses arguments suscitent des réserves. Dans les miracles accomplis quotidiennement par Hipocrinda<sup>28</sup>, la supérieure du Désert, Pelegrín croit reconnaître une allusion à la proclamation de guérisons miraculeuses survenues à Port-Royal. Mais, à ma connaissance, le premier miracle port-royaliste est celui de la Sainte Épine, datant du 24 mars 1656 (et donc postérieur à la seconde partie du *Criticón*)<sup>29</sup>. Peut-être est-il vrai que, « bien avant [celui-ci], une série de miracles providentiels avaient servi de paratonnerre contre les menaces qui s'amoncelaient » ; mais, si tel est le cas, il aurait été utile d'en indiquer certains au lecteur, plutôt que de citer une phrase de René Taveneaux, qui, en réalité, fait référence à des événements postérieurs<sup>30</sup>.

De façon similaire, Pelegrín mentionne par deux fois l'existence d'une traduction des *Provinciales* par un certain Gracián Cordero de Burgos, qu'il date de 1656<sup>31</sup>. Une traduction aussi précoce attesterait une volonté de faire connaître promptement les positions jansénistes en Espagne. Elle supposerait que les lettres anonymes de Pascal aient été traduites en

<sup>26</sup> À partir d'un article d'A. VATICAN, 2002, p. 49-52, qui propose un bilan historiographique éclairant sur le degré de pénétration de la question janséniste en Espagne dès le XVII<sup>e</sup> siècle, nous avons consulté A. PEREZ GOYENA, 1920 ; C. BOUVAERT, 1931 ; E. APPOLIS, 1966, L. CEYSSENS, 1956 et 1977 ; J. SAUGNIEUX, 1975, I. VAZQUEZ, 1979 ; N. SIMON REY, 1987 ; L. WUILLAUME, 2001 et E. SALES SOUZA, 2004.

<sup>27</sup> Voir les *Cartas de algunos P.P. de la compañía de Jesús sobre los sucesos de la Monarquía entre los años de 1634 y 1648*, in : Memorial Histórico Español, t. XIII-XIX, Madrid, Imprenta Nacional, 1861-1865. Pour s'orienter dans ces sept volumes (partiellement numérisés par googlebooks), le lecteur dispose depuis peu d'un index onomastique, toponymique et bibliographique réalisé par J. O. CROSBY, 2009.

<sup>28</sup> *El Criticón*, II, 7, p. 422 et 425.

<sup>29</sup> C'est aussi ce que m'a indiqué par courrier Jean-Pierre CHANTIN. Dans son livre sur le jansénisme, 1996, p. 22, il précise néanmoins que les nombreuses reliques conservées au monastère faisaient déjà baigner Port-Royal dans une ambiance de merveilleux.

<sup>30</sup> Voir B. PELEGRIN, 1984, note 1 p. 288, citant R. TAVENEAUX, 1972, p. 182-183.

<sup>31</sup> Voir B. PELEGRIN, 1985 et 1988, note 54 p. 62.

espagnol à mesure de leur parution, avant même que toutes n'aient été rédigées (car elles furent éditées, séparément, entre le 23 janvier 1656 et le 24 mars 1657). Malheureusement, je ne suis parvenu à repérer aucune mention de la traduction de Cordero de Burgos antérieure à l'édition quadrilingue des *Provinciales* publiée en 1684 à Cologne<sup>32</sup>. Aucun des deux manuscrits de la Biblioteca Nacional de Madrid<sup>33</sup> attribués à cet auteur ne correspond à la date avancée par Pelegrín. Le premier (n° 6037) est une copie manuscrite de l'édition de Cologne, comme en atteste la page de garde. Sa préface espagnole est bien datée de mai 1657 ; mais, après vérification, ce paratexte n'est qu'une traduction de l'Avertissement préalable à l'édition française de 1657 – qui, dans l'édition quadrilingue de 1684, restait aussi daté de 1657. Par conséquent, on ne peut avancer que la traduction espagnole remonte à cette date. Du reste, l'« Avis sur ces traductions » introduisant l'édition de 1684, mentionne une version anglaise précoce ; il soutient que la traduction italienne a été faite « il y a plus de vingt-cinq ans » (soit avant 1659), quand l'auteur était en France ; on sait par ailleurs que la version latine de Wendrock/Nicole remonte à 1657 ; mais rien de tel n'est précisé pour une hypothétique traduction précoce en castillan :

Pour ce qui est de la version espagnole, n'en connaissant pas l'auteur et sachant seulement que c'est un Espagnol naturel qui a du mérite, je n'en dis rien davantage. Mais je crois que tout ce qu'il y a de gens d'esprit en ce pays-là lui sauront gré, de leur avoir donné moyen de voir en leur langue, un des modèles les plus achevés que l'on puisse souhaiter d'une véritable éloquence qui brille par tout d'une infinité de beautés, mais si simples et si naturelles, qu'on croit entendre un entretien, et non pas lire un livre, tant Montalte a su vérifier cette parole d'un ancien, que le chef-d'œuvre de l'art est de faire en sorte qu'il n'y en paraisse point (graphie modernisée).

Daté de 1760, le second manuscrit de la Biblioteca Nacional attribué à Gracián Cordero de Burgos (n°8924) ne nous aide pas davantage. Il s'agit d'une réédition manuscrite du texte espagnol publié à Cologne en 1684. Cette rediffusion manuscrite est explicitement rapportée à l'offensive anti-jésuitique succédant à l'attentat contre le roi du Portugal en 1758. Et le copiste ne mentionne pas la date de la première traduction espagnole. En conséquence, à moins que d'autres données plus fiables ne soient mises à jour, on s'abstiendra de s'appuyer sur la traduction de Gracián Cordero de Burgos pour étayer l'idée d'une pénétration précoce des *Provinciales* en Espagne. On se gardera surtout de supposer que Gracián lui-même

---

<sup>32</sup> Voir B. PASCAL, *Les Provinciales ou lettres écrites par Louis de Montalte, traduites en latin par Guillaume Wendrock, en espagnol par le Sr. Gratien Cordero de Burgos, en italien par le Sr. Cosimo Brunetti, gentil homme florentin*, Cologne, Balthasar Winfelt, 1684. La traduction latine est en fait de Nicole.

<sup>33</sup> Les cotes de ces manuscrits à la BNM sont les suivantes : MSS/6037 et MSS/8924.



pourrait être l’auteur de cette traduction, comme le fait Claudia Ruiz García<sup>34</sup>, car il faudrait imaginer un véritable renversement de pensée (ou une duplicité digne d’Hypocrinda) pour que Gracián ait lancé en 1653 une diatribe contre les jansénistes pour diffuser, trois ans après, les pamphlets de Pascal contre la Compagnie<sup>35</sup>.

Enfin, Pelegrín considère que les « affaires d’une extraordinaire importance » qui, dans le *Criticón*, ont poussé le « marquis-ambassadeur » à quitter pour Rome la cour impériale, sont liées à la querelle janséniste : Manuel de Moura y Corterreal, second marquis de Castel-Rodrigo (1590-1651), aurait été mandaté par Philippe IV pour obtenir la condamnation de l’*Augustinus* – objectif partiellement atteint par la bulle *Cum occasione* du 31 mai 1653, qui déclarait hérétiques cinq propositions censément soutenues par Jansénius (ce que nièrent ses partisans). Il est regrettable que Benito Pelegrín n’ait pas indiqué les sources sur lesquelles il se fonde car, si cet objectif avait bien fait l’objet d’une mission extraordinaire, cela appuierait son argumentation<sup>36</sup>. Mais, n’ayant encore pu trouver de documents confirmant ou infirmant cette thèse, je réserverai mon jugement, dans la mesure où Castel-Rodrigo eut probablement à remplir de nombreuses autres missions à la cour papale.

Je conclurai en distinguant entre la localisation possible de l’épisode et sa portée idéologique. Dans la mesure où presque tout l’itinéraire du *Criticón* renvoie à des lieux précis, je crois que la *crisi* II, 7 peut en effet avoir Port-Royal pour référent géographique. Aucun autre couvent réel, entre Paris et la Picardie, ne semble pouvoir servir d’ancrage spatial au Désert d’Hypocrinda. Toutefois, cette allégorie peut tout aussi bien être un espace fictif, dont la vraisemblance spatiale serait simplement motivée par l’hypocrisie attribuée aux Français. Ou alors, la Picardie pourrait suffire pour situer cet épisode : car, proposé comme l’une des étymologies de l’espagnol *pícaro* (le mendiant picard étant un maître de la dissimulation), le nom de Picard fut également associé à l’hérésie mystique des béguards et béguines qui se développa au bas Moyen-Âge entre les Flandres et Paris<sup>37</sup>.

<sup>34</sup> Voir C. RUIZ GARCIA, 1998, p. 119 : selon cette critique, qui prolonge une piste que Pelegrín avait esquissée sans s’y avancer, le fait que Gracián ait traduit les *Provinciales* pourrait s’expliquer par ses heurts avec la Compagnie, et par un désenchantement général dont on trouve des traces dans la troisième Partie du *Criticón*.

<sup>35</sup> Il convient également de corriger une erreur de datation dans B. PELEGRÍN, 1985, p. 12. Voulant montrer que Gracián a publié son œuvre « durant les années cruciales de la guerre jésuitico-janséniste », il écrit que la dernière partie du *Criticón* est de 1658, soit postérieure aux *Provinciales*. Il faut bien sûr lire qu’elle est de 1657.

<sup>36</sup> On comprend d’autant moins l’absence de références précises que B. Pelegrín lui-même déplore « l’art de la note » de Miquel Battlori, qui ne mentionnerait pas les sources sur lesquelles se fonde sa thèse de l’anti-valencianisme de Gracián. Voir B. PELEGRÍN, 1988, p. 42 : « No deja de ser decepcionante que, en materia tan polémica, se nos oculten documentos que tal vez sean concluyentes, pero que se nos invita a ver con los ojos de la fe. Sobre todo si se compara esta escasez documental acerca del principal protagonista con la sobreabundancia a veces pesada de documentos sobre sujetos que, por ser aledaños, no son muy vecinos del tema ».

<sup>37</sup> Ceci a déjà été relevé par B. PELEGRÍN, 1984, p. 223-227.

En tout état de cause, l'hypocrisie religieuse dénoncée dans la *crisi* II, 7 a peu en commun avec le jansénisme. Les démonstrations de douleur outrancières de l'Ermite seraient une parodie grossière du contritionnisme de Saint-Cyran (que Pelegrín croit reconnaître dans ce personnage)<sup>38</sup>. Le laxisme moral entraîné par l'abandon passif (*dejamiento*) des disciples d'Hipocrinda tranche avec la rigueur augustinienne des partisans de Jansénius. Car, s'ils niaient que l'homme déchu pût faire le bien de par sa propre volonté, sans une grâce divine qui la renouvelle profondément, ils n'en prênaient pas moins une ascèse rigoureuse. Dans la paresse, la gloutonnerie, la confusion entre la vie monacale et séculière ou le manque de chasteté dénoncés dans cette *crisi*, on reconnaît plus aisément les travers reprochés aux faux ermites ou à l'illuminationisme (*alumbradismo*), avec son cortège de *beatas* et de prêtres sollicitants. Dans sa satire, Gracián reprend en fait le thème érasmien du « *monachus non est pietas* », dans des termes très proches, par exemple, de ceux utilisés par Quevedo dans les *Songes*, pour décrire le licencié Calabrais<sup>39</sup>. Par conséquent, si Port-Royal était le « fondement » spatial du Désert d'Hipocrinda, il faudrait considérer que Gracián se livre à une caricature primaire du jansénisme – ce qui n'est pas exclu, quand on a vu comment la théorie de la double-vérité ou l'épicurisme étaient contrefaits dans les *crisis* III, 3-4 et III, 9, respectivement. En tout état de cause, il faut rappeler que la satire de l'hypocrisie offerte en cette *crisi* dépasse le cadre religieux, car sont également raillés des soldats hypocrites, de faux savants, des juges et des gouvernants perfides, ou encore des femmes perdues feignant d'être vertueuses. Et en replaçant cette *crisi* centrale dans l'ensemble du texte, on constate justement que la portée religieuse du *Criticón* est plutôt marginale.

<sup>38</sup> Voir L. COGNET, 1991 (1961), p. 30. Quand Saint-Cyran fut arrêté sur l'ordre de Richelieu, on ne parvint pas à le faire accuser d'hérésie ; seule est remise en cause son opinion sur la nécessité de la contrition dans la rémission des péchés par le sacrement de pénitence. « La plupart des augustiniens admettaient en effet qu'une certaine contrition fondée sur le motif de l'amour de Dieu y était nécessaire. D'autres théologiens, les molinistes en particulier, pensaient que l'attrition, regret des péchés fondé sur la seule crainte de l'enfer, y suffisait jointe à l'absolution sacramentelle. Richelieu tenait absolument à cette dernière opinion, qu'il avait exprimée dès 1619 dans son *Instruction du chrétien* ».

<sup>39</sup> Voir F. de QUEVEDO, *El alguacil endemoniado* dans *Los Sueños*, éd. I. ARELLANO AYUSO, 1991, p. 139-143 : « Fue el caso que entré en San Pedro a buscar al licenciado Calabrés, clérigo de bonete de tres altos hecho a modo de medio celemín, orillo por ceñidor y no muy apretado, puños de Corinto, asomo de camisa por cuello, rosario en mano, disciplina en cinto, zapato grande y de ramplón y oreja sorda, habla entre penitente y disciplinante, derribado el cuello al hombro como el buen tirador que apunta al blanco, mayormente si es blanco de Méjico o de Segovia, los ojos bajos y muy clavados en el suelo, como el que cudicioso busca en él cuartos, y los pensamientos tiples, color a partes hendida y a partes quebrada, tardón en la mesa y abreviador en la misa, gran cazador de diablos, tanto que sustentaba el cuerpo a puros espíritus. Entendíasele de ensalmar, haciendo al bendecir unas cruces mayores que las de los malcasados. Traía en la capa remiendos sobre sano, hacía del desaliño santidad, contaba revelaciones, y si se descuidaban a creerle, hacía milagros. ¿Qué me canso? Este, señor, era uno de los que Cristo llamó sepulcros hermosos por de fuera, blanqueados y llenos de molduras, y por de dentro pudrición y gusanos, fingiendo en lo exterior honestidad, siendo en lo interior del alma disoluto y de muy ancha y rasgada conciencia. Era, en buen romance, hipócrita, embeleco vivo, mentira con alma y fábula con voz ». Voir aussi l'évocation d'autres dévots hypocrites dans *El Sueño del Infierno*, p. 178-179 et le *Sueño de la Muerte*, p. 332.

## C – Un itinéraire jésuitique ?

De mon point de vue, l'idée d'un itinéraire jésuitique doit elle aussi être largement modérée. Car, dans la seconde *crisi* où affleure le plus nettement le thème religieux (II, 10, *Virtelia enchantée*)<sup>40</sup>, le référent spatial n'est pas spécifiquement associé à la Compagnie, mais au catholicisme en général. Et surtout, deux chapitres au contenu partiellement religieux ne suffisent pas à faire un itinéraire jésuitique. D'ailleurs, l'admiration que manifeste Gracián pour John Barclay, Juan Palafox et Giovanni Botero indique que son œuvre n'est pas tout entière guidée par les intérêts de son ordre. John Barclay (1582-1621), que Gracián mentionne parmi les modèles du *Criticón* dès le prologue de la première Partie, était notoirement hostile à la Compagnie de Jésus. Dans l'*Euphormion* ou *Satyricon* (1605 et 1607), récit à clé en partie autobiographique, Barclay revient d'abord sur les déboires de son père – le juriste-consulte d'origine écossaise William Barclay – avec les jésuites de Pont-à-Mousson. Mais, plus fondamentalement, il attaque dans la Compagnie une institution au service de l'ultramontanisme. Après avoir publié en 1609 le *De Potestate Papae* de son père, qui niait la juridiction temporelle du pape sur les princes, Barclay entama une longue controverse qui l'opposa à Bellarmin et au jésuite Andreas Eudaemon Joannes. Cette polémique fut nourrie par la publication de l'*Apologia pro se* (1611) où il défendait le *Satyricon* et où il attaquait les jésuites et son ancien patron, le duc de Lorraine<sup>41</sup>. Pour sa part Giovanni Botero (1544-1617), célébré dans le *Criticón* pour sa *Ragion di stato* (1589-1598) et ses *Relazioni universali* (1591-1596), ne fut jamais ennemi des jésuites. Il s'illustra d'ailleurs dans la Compagnie, notamment par ses talents de versificateur ; et c'est dans l'église jésuite de Turin qu'il demanda à être enterré. Toutefois, son tempérament difficile – « qualifié de frondeur, tour à tour sombre et mondain, colérique et tracassier » lui valut d'être exclu de la Compagnie en 1580, après des conflits répétés avec sa hiérarchie<sup>42</sup>. Enfin, si Juan de Palafox y Mendoza (1600-1659) n'est plus mentionné dans le *Criticón*, il fut vivement loué par Gracián dans *El Discreto* (1646, « Realce » XVIII) et dans la *Agudeza y arte de ingenio* (1648, discours LVI). Pourtant, à cette date, l'évêque de Puebla de los Ángeles (1639-1653) était déjà engagé

<sup>40</sup> La portée religieuse de cette *crisi* II, 10 a été mise en relief par B. PELEGRIN, 1985, p. 123, 125-126 et 129-130 et A. MILHOU, 1987, p. 163-164 et 208-213. Selon le premier, « cette *crisi* est le volet lumineux de la noire vision du “Désert d'Hypocrinde” », tandis que « “Virtelia encantada” a tous les signes de la vertu religieuse selon les jésuites ». Abondant en ce sens, le second estime que « Virtelia est bien l'allégorie tri-dimensionnelle de la Vertu chrétienne, de l'Immaculée Conception et du triomphe des collèges et des universités jésuites dans l'Europe du Nord hérétique ».

<sup>41</sup> Voir A. CULLIERE, 1987.

<sup>42</sup> Voir R. DESCENDRE, 2009, p. 25-26 et p. 23-32 pour ses années de formation dans la Compagnie de Jésus. Pour une biographie plus détaillée de Botero, voir L. Firpo, 1971.

dans de vives polémiques avec les jésuites du Mexique. Dès son arrivée à Puebla, il avait hérité d'un procès au sujet de dîmes exigées par le diocèse au collège de la Compagnie. Alimentée par l'intransigeance des deux parties, la querelle s'envenima bientôt. Plus fondamentalement, Palafox se montra soucieux d'accomplir la mission qui lui avait été confiée par son protecteur Olivares – celle de renforcer l'Église séculière et la juridiction épiscopale. Il lutta ainsi sans ménagement face aux ordres réguliers. Nombreux et puissants, ses adversaires obtinrent finalement de Philippe IV son rappel en Espagne, et il finit sa vie en tant qu'évêque de Burgo de Osma, dans son Aragon natal. La question janséniste s'invita même dans cette polémique : ses adversaires l'accusaient d'avoir sympathisé avec les théologiens de Louvain – dont Jansénius – lorsqu'ils vinrent rechercher en Espagne des appuis contre l'installation des jésuites dans leur ville<sup>43</sup>. En retour, les jansénistes français revendiquèrent le prélat espagnol comme un des leurs et voulurent en faire un martyr de la Compagnie<sup>44</sup>. Par conséquent, si Gracián continua à marquer de l'admiration pour Palafox jusqu'en 1648, et jusqu'au *Criticón* pour Botero et Barclay, il paraît déplacé de lire ce texte comme une arme au service de la Compagnie de Jésus.

Cependant, il me semble justifié de rapprocher Virtelia de la Vierge, ainsi que l'ont proposé B. Pelegrín et A. Milhou. L'alcazar de Virtelia est présenté comme l'entrée du ciel<sup>45</sup>. Y pénétrer, c'est « entrer dans la joie du Seigneur », dans la « gloire »<sup>46</sup>. L'abord de ce palais est décevant, car « les mortels veulent pour le ciel tout ce que la terre a de pire »<sup>47</sup> ; mais, « à l'inverse du monde »<sup>48</sup>, ses intérieurs sont somptueux, et évoquent peut-être le château intérieur de Sainte Thérèse<sup>49</sup>. La vertu elle-même est représentée comme une reine céleste :

[...] *ocupando augusto trono*, descubrieron por gran dicha *única divina reina*, muy más linda y agradable de lo que supieron pensar [...]. Hazía a todos buena cara, aun a sus mayores enemigos; miraba con buenos ojos, y aun *divinos* [...]. Tenía lindas manos [...]; dispuesto talle y muy derecho, y *todo su aspecto divinamente humano y humanamente divino*. Era su gala conforme a su belleza, y

<sup>43</sup> Voir A. VATICAN, 2002, note 34 p. 48-49.

<sup>44</sup> Voir R. ARNAULD D'ANDILLY, *Histoire de Dom Jean de Palafox Evêque d'Angelopolis, & depuis d'Osme et des differens qu'il a eus avec les PP. Jesuites* (1690).

<sup>45</sup> *El Criticón*, II, 10, p. 473 (« Llegaron ya a la superioridad de aquella dificultosa montaña, tan eminente, que les pareció estaban en los mismos azaguanes [*sic*] del cielo, convecinos de las estrellas ») et p. 475 (« un encantado palacio con realidades de un cielo »).

<sup>46</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 474 et p. 475.

<sup>47</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 474 : « los mortales todo lo peor de la tierra quieren para el cielo : el más trabajado tercio de la vida [...] dedican para la virtud, la hija fea para el convento, el hijo contrahecho sea de iglesia, el real malo a la limosna, el redroxo para el diezmo; y después, querrían lo mejor de la gloria ».

<sup>48</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 474.

<sup>49</sup> Voir A. EGIDO, 2009, t. 2, p. CXXIV. B. PELEGRIN, 2007, p. 94-95 relève aussi des similitudes entre l'entrée des héros dans le palais de Virtelia et certains passages de Saint Jean de la Croix et fait le lien entre l'épigraphie marginale « Palacio del alma » et l'évocation du palais de Virtelia comme une « morada » de Sainte Thérèse.

ella era la gala de todo; *vestía armiños, que es su color la candidez*, enlaçaba en sus cabellos otros tantos *rayos de la aurora con cinta de estrellas*. Al fin, ella era *todo un cielo de beldades, retrato al vivo de la hermosura de su celestial Padre*, copiándole sus muchas perfecciones<sup>50</sup>.

Autant ou davantage que les allégories de la Vertu d'un Cesare Ripa<sup>51</sup> ou d'un Véronèse<sup>52</sup>, ce portrait de Virtelia rappelle l'iconographie de l'Immaculée Conception, qui connut dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle un développement sans pareil, avec notamment Ribera, Zurbarán et Murillo.

**Image 14 : Paolo Veronese, *Allégorie du Vice et de la Vertu*, 1580.**



**Image 15: Bartolomé Esteban Murillo, *Inmaculada concepcion de El Escorial*, 1665.**



Ce thème iconographique est issu du croisement de deux figures bibliques virginales : l'aimée « toute belle » et pure du *Cantique des Cantiques* (4, 7 : « *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* ») ; et la femme de l'Apocalypse de saint Jean dont le piédestal est un croissant de lune, associée à la chasteté de Diane<sup>53</sup>. Francisco Pacheco a contribué à le fixer pour l'art espagnol :

Hase de pintar, pues, en este aseadísimo misterio esta Señora en la flor de su edad, de doce a trece años, hermosísima niña, lindos y graves ojos, nariz y boca perfectísima y rosadas mejillas, los bellísimos cabellos tendidos, de color de oro [...] hase de pintar con una túnica blanca y manto azul [...] vestida de sol, un sol ovado de ocre y blanco, que cerque toda la imagen, unido dulcemente con el cielo;

<sup>50</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 476 et 478-479 (je souligne).

<sup>51</sup> Voir C. RIPA, *Iconologia...*, Roma, Heredi di Gio. Gigliotti, 1593, p. 297-299. La version consultée est celle proposée par la bibliothèque virtuelle de l'Ecole Normale Supérieure de Pise :

<http://bivio.signum.sns.it/bvWorkTOC.php?authorSign=RipaCesare&titleSign=Iconologia1593>.

<sup>52</sup> Une reproduction de qualité de l'*Allégorie du Vice et de la Vertu* par Véronèse est notamment accessible sur le site de la collection Frick, à New York (<http://collections.frick.org>). Sauf changement d'adresse, voir la page suivante : [http://collections.frick.org/VieO1012\\$22859\\*1614871](http://collections.frick.org/VieO1012$22859*1614871).

<sup>53</sup> Pour l'historique de l'iconographie de l'Immaculée Conception dans l'art espagnol, voir I. STRATTON, 1998.

coronada de estrellas; doce estrellas compartidas en un círculo claro entre resplandores, sirviendo de punto la sagrada frente [...]. Una corona imperial adorne su cabeza que no cubra las estrellas; debajo de los pies la luna, la media luna con las puntas abaxo [...]. Suélese poner en lo alto del cuadro a Dios Padre o al Espíritu Santo o ambos con las palabras del esposo ya referidas [« Tota pulchra est amica mea »][...]. Adórnase con serafines y con ángeles enteros que tienen algunos de los atributos. El dragón [...] nunca lo pinto de buena gana y lo escusaré cuanto pudiere por no embarazar mi cuadro con él<sup>54</sup>.

Si l'on compare Virtelia à ce programme iconographique, on observe certes des différences : le personnage de Gracián n'est pas une enfant et ne se dresse pas sur un croissant de Lune. Mais, comme l'Immaculée de Pacheco, Virtelia est « toute belle » (*todo un cielo de beldades*) avec des « yeux divins » et une tunique d'hermine immaculée. Comme l'impératrice du ciel, elle est représentée comme la seule reine divine (*única divina reina*), également couronnée d'une couronne d'étoiles ; l'évocation du « père Céleste » (avant celle du Très Saint Père vers la fin de la *crisi*) confirme que Virtelia est fille du ciel, comme la Vierge Immaculée, conçue par le simple baiser de sainte Anne et saint Joachim. Notons enfin que le dragon de l'Apocalypse lui-même, que Pacheco ne peint qu'avec réticence, est évoqué dans la *crisi* précédente, qui s'achève par la vision du « monstre couronné, prince de la Babylone commune », tout droit sorti du texte de saint Jean<sup>55</sup>.

Après le portrait de Virtelia, le texte la met en scène dans un rôle d'intercession, donnant audience à des suppliants qui souhaitent gagner le ciel<sup>56</sup>. À l'un d'eux qui souhaite se procurer des vertus en location, elle rappelle indignée que son palais n'est pas une « maison de commerce », suivant l'exemple du Christ devant les marchands du temple<sup>57</sup>. Lorsqu'elle étreint les protagonistes en récompense de leurs efforts, elle les transforme « d'hommes en anges, candidats à l'éternelle félicité »<sup>58</sup>, le chapitre s'achevant sur une apothéose tronquée - car les héros sont emportés dans le ciel... puis redéposés sur les terres de la reine Honoria. L'évocation même de l'alcazar à travers des lieux communs de l'imaginaire chevaleresque - le palais enchanté, les musiciens invisibles, l'écho mystérieux qui répond aux questions des héros<sup>59</sup> - est compatible avec une inspiration mariale, car la dévotion à la Vierge s'exprimait

<sup>54</sup> Voir F. PACHECO, *Arte de la pintura*, cité par M<sup>a</sup> D. ALONSO REY, 2009, p. 259-260,

<sup>55</sup> Voir *El Criticón*, II, 9, p. 460 et 467.

<sup>56</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 479.

<sup>57</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 483.

<sup>58</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 483-484. En plus de la félicité, inaccessible sur terre (voir III, 9, p. 737-738), Gracián parle bien ici d'éternité - dans le hors-temps du paradis -, et non d'immortalité - qui s'accomplit dans le temps, sur une île située au large, mais pas au-delà du monde.

<sup>59</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 476.

fréquemment chez les jésuites sur le modèle du service courtois<sup>60</sup>. Enfin, la vertu préconisée ici renvoie largement aux pratiques catholiques. Pour accéder au palais de Virtelia, il faut se soumettre au jeûne, à la pénitence et aux veilles<sup>61</sup> ; assister aux messes et aux rosaires<sup>62</sup> ; faire l'aumône<sup>63</sup> ; et surtout, il est impératif d'observer les commandements divins<sup>64</sup>. Du reste, le modèle proposé du « héros de la vertu », déjà rencontré dans les logis du Savoir et de la Valeur, n'est autre que « [notre] Très Saint Père à tous » – vraisemblablement Innocent X<sup>65</sup>.

Cependant, on ne peut identifier absolument Virtelia à la Vierge. Figure allégorique, elle combine des attributs chrétiens et une conception laïque de la vertu. Car les vertus cardinales, « quatre de ses principales ministres »<sup>66</sup> avaient été prônées par les philosophes païens (Platon, Aristote et Cicéron, pour ne citer que les plus autorisés) avant d'être assimilées à la doctrine chrétienne. Et, surtout, elles se distinguent des vertus théologiques (Foi, Espérance et Charité) en ceci qu'elles n'ont pas Dieu pour objet mais le bien honnête. Or, des trois vertus théologiques, seule l'espérance est mentionnée ici, au milieu d'une longue série de vertus mondaines<sup>67</sup>. En revanche, la « grande ministre de Virtelia » est la Sagacité, une qualité essentiellement profane<sup>68</sup>. L'inspiration séculière de ce chapitre est d'ailleurs corroborée par les concomitances étroites relevées entre le texte de Gracián et la formulation stoïcienne de la vertu dans la *Tabula Cebetis*, une allégorie morale de la vie attribuée à un disciple de Socrate, Cébès, mais probablement datée du premier siècle de notre ère<sup>69</sup>. Certes, il est sans doute abusif d'affirmer, comme Theodor L. Kassier, que la représentation de Virtelia est « essentiellement pragmatique et a-théologique », malgré la concentration en cette *crisi* d'allusions religieuses<sup>70</sup>. Mais, à l'inverse, l'inspiration chrétienne du chapitre ne saurait remettre en cause la dimension essentiellement mondaine du *Criticón*. Si Gracián insiste ici sur l'importance des *pratiques* de dévotion catholique, c'est peut-être pour souligner la

<sup>60</sup> *Ibid.*, 1985, p. 139.

<sup>61</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 470, 471, 472, 480 et 481.

<sup>62</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 471.

<sup>63</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 481.

<sup>64</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 480. À la « théologie extravagante » d'un noble, qui souhaiterait aller au ciel par une autre voie que les manants, Virtelia réplique : « no hay otra escalera para allá sino la de los diez mandamientos [...] : una es la ley y un mismo Dios de todos ». De façon similaire, Épicure est traité de « quasi-hérétique », car il veut gagner le paradis en menant bonne vie, sans jeûne, discipline ni cilice (II, 10, p. 484).

<sup>65</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 483.

<sup>66</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 484.

<sup>67</sup> Voici la liste des vertus que recherche Andrenio, et sur lesquelles le renseigne l'écho : justice, vérité, chasteté, savoir, prévoyance, repentir, courtoisie, honneur, fidélité, amitié, conseil, courage, chance, silence, générosité, bonté, capacité à tirer des leçons de ses erreurs passées (« *escarmiento* »), pauvreté, réputation, audace, santé, espoir, jeûne, sagesse, désabusement, pudeur. Voir *El Criticón*, II, 2, p. 476-478.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 482.

<sup>69</sup> Voir S. LOPEZ POZA, 2001, citée par A. EGIDO, 2009, t. I, p. XLV.

<sup>70</sup> Voir T. L. KASSIER, 1976, p. 46-48.

nécessité d'une vertu agissante, dans un récit qui, par ailleurs, valorise essentiellement les qualités intellectuelles. Peut-être s'agit-il aussi d'indiquer que l'exercice de la vertu, bien qu'irréductible à l'observance de préceptes religieux, n'est envisageable (pour Gracián) que dans le cadre d'une éthique catholique<sup>71</sup>. Il ne suffit pas d'être catholique pour être vertueux, mais on ne peut être vertueux sans être catholique. Ceci expliquerait que ces considérations religieuses apparaissent dans la partie allemande du *Criticón* : en prônant en particulier le jeûne et la mortification, Gracián s'oppose aux protestants qui niaient le rôle des œuvres et de l'ascèse physique dans la rédemption personnelle. Quoi qu'il en soit, ainsi lestée de toute cette discipline dévotionnelle, l'allégorie de la vertu gagne en concrétion et en sévérité ce qu'elle perd en universalité par rapport à la Vertu de Ripa ou celle de Véronèse. Mais, si le substrat catholique de cette *crisi* paraît indéniable, je nuancerai sa portée jésuitique car, à mon sens, le palais de Virtelia se situe bien dans la République des deux Nations réunissant Pologne et Lituanie, mais pas dans l'université de la Compagnie à Vilnius.

Le premier élément invitant à situer le palais de Virtelia en Pologne est le passage, déjà cité, où Andrenio l'identifie au palais impérial de Ferdinand III, ou à la cour polonaise de Jean II Casimir Vasa<sup>72</sup>. Puisque les pratiques de dévotion catholique sont présentées dans ce chapitre comme indispensables à la poursuite de la vertu, il paraît légitime de considérer que le palais de Virtelia renvoie à un « foyer de rayonnement du catholicisme romain dans la Germanie luthérienne »<sup>73</sup>. Et puisque la capitale impériale est plutôt le modèle de la *crisi* II, 12, sans doute faut-il situer le palais de Virtelia en Pologne, comme nous y invite Andrenio, un ingénu souvent bien avisé pour s'approcher du sens littéral de l'allégorie.

Le fait que ce chapitre soit situé dans la partie allemande du récit n'implique aucune contradiction, puisqu'un Giovanni Botero, par exemple, place la Pologne en Allemagne. Posant que l'Allemagne est l'ensemble des territoires où est parlée la langue germanique, il considère qu'elle s'étend de la Meuse à la Vistule : la partie occidentale de la Pologne s'y

<sup>71</sup> Une telle conception de la vertu, qui confère une fonction décisive à l'observance des préceptes religieux, apparaît dans l'*Allégorie de la Vertu* (1655 ?) du peintre Lodewyck Vay, dont Stéphane LOJKINE, de l'Université de Toulouse-Le Mirail, a mis en ligne une reproduction accompagnée de la notice suivante : « La Vertu, couronnée de lauriers par un ange tenant la palme du martyr dans l'autre main, écrase de son pied Cupidon, qui laisse tomber le masque du vice. À droite, la sphère céleste, translucide et surmontée d'une croix, symbolise le pouvoir spirituel de la Vertu. Elle écrase le pouvoir temporel, symbolisé par les sacs d'or et les cartes à jouer. Elle abandonne, à gauche sur le tableau, les richesses, figurées par la corne d'abondance, pour s'appuyer, à droite sur le tableau, sur la méditation spirituelle, symbolisée par la Bible ouverte et le crâne. La lecture symbolique peut donc se faire à la fois de haut en bas et de gauche à droite. Cette Vertu emprunte beaucoup à Marie-Madeleine ». La reproduction et la notice sont accessibles à la page suivante :

<http://galatea.univ-tlse2.fr/pictura/UtpicturaServeur/GenerateurNotice.php?numnotice=A0099>

<sup>72</sup> Voir *El Criticón*, II, 2, p. 316-317.

<sup>73</sup> Voir A. MILHOU, 1987, p. 210.



trouve donc incluse, avec Cracovie et Varsovie, l'ancienne et la nouvelle capitales du royaume des Jagellon<sup>74</sup>. Au demeurant, plusieurs motifs peuvent justifier le détour polonais que Gracián impose à ses personnages. Dans le *Journal de voyage* de Montaigne (qui par certains aspects préfigure la « personne » accomplie que prétend former Gracián), on apprend que, malgré sa maladie, l'humaniste français n'aurait pas hésité à rallonger son itinéraire jusqu'à Cracovie s'il avait été seul<sup>75</sup>. Ce texte inédit ne pouvait être connu de Gracián ; mais il illustre que la Pologne, quoique distante, faisait bien partie de la carte mentale des Européens de l'ouest – et pas uniquement sous une forme fantasmée, comme dans *La Vie est un songe*. Alliée des grandes puissances catholiques, la Pologne était étroitement liée à leur destin réel : elle les pourvoyait en blé et en matières premières ; elle allait parfois chercher ses rois en France (que l'on songe au futur Henri III, avant Auguste II le Fort, qui régna de 1697 à 1704) et ses reines en Autriche (comme Anne d'Autriche – 1573-1598 – ou Cécile-Renée de Hasbourg – 1611-1644 –, louée dans l'*Estebanillo*<sup>76</sup>). De plus, la puissance polonaise était un frein à l'agressivité des forces ottomanes et protestantes. Par ailleurs, dans sa censure du *Político*, dédiée comme le traité lui-même au duc de Nochera, Francisco de Uztarroz évoque les voyages que réalisa le protecteur de Gracián « à travers la France, les Flandres, l'Allemagne, l'Angleterre, la Pologne et autres provinces »<sup>77</sup>. Si le *Criticón* constitue, à bien des égards, un hommage posthume au grand homme et à l'ami, il est assez logique qu'Andrenio et Critilo suivent ses traces pour devenir à leur tour des « personnes ». Enfin, dès le prologue de la première partie, le *Criticón* est présenté comme une mise en livre de la vie humaine ; or, pour devenir un homme accompli, il convient de voyager dans le monde<sup>78</sup> – un monde qui, selon Critilo, se limite à l'Europe. Pour compléter leur formation, il paraît donc naturel qu'Andrenio et Critilo parcourent toute l'Europe, jusqu'à ses confins orientaux.

Pour situer plus précisément le palais de Virtelia, il faut bien distinguer entre l'hypothèse approximative d'Andrenio, en II, 2 – ce palais pourrait être l'alcazar du roi Jean-Casimir – et la « réalité » de ce palais, telle qu'elle apparaît en II, 10. Vu de loin, l'alcazar de Virtelia rappelle le château royal de Cracovie. Cette ville n'était plus la capitale du royaume

<sup>74</sup> Voir G. BOTERO/J. REBULLOSA, *Descripcion de todas las prouincias y reynos del Mundo...*, Barcelona, Gabriel Graells y Giraldo Dotil, 1603, f° 83r.

<sup>75</sup> Voir M. de MONTAIGNE, *Journal de voyage en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en 1581 et 1587*, Paris, Gallimard, Collection de la Pléiade, 1962, p. 1175-1176.

<sup>76</sup> Voir *Estebanillo*, t. 2, chap. XIII, p. 370-371.

<sup>77</sup> Voir B. GRACIÁN, *Obras completas*, éd. L. SÁNCHEZ LAÍLLA, 2001, p. 48.

<sup>78</sup> Voir B. GRACIÁN, *El Discreto*, « Realce » 25 (« Culta repartición de la vida de un sabio » : « Empleó el segundo en peregrinar, que fue gusto peregrino, segunda felicidad para un hombre de curiosidad y buena nota. Buscó y gozó de todo lo bueno y lo mejor del mundo, que quien no ve las cosas no goza enteramente de ellas; va mucho de lo visto a lo imaginado [...] »).

depuis 1596 ; mais Gracián lui conserve ce rang dans *El Político*<sup>79</sup> et dans la *crisi* III, 3<sup>80</sup>, suivant peut-être Giovanni Botero<sup>81</sup> ; au demeurant, la résidence de Virtelia n'est jamais désignée comme une « cour », mais uniquement comme un « palais » ou un « alcazar ». Et tandis que Varsovie, la nouvelle capitale, était une ville sans relief ni édifices comparables à la vision de la *crisi* II, 2<sup>82</sup>, Cracovie et l'imposante colline du Wawel, avec sa basilique et son palais royal, ont un aspect similaire à l'abrupte montagne où se dresse le palais de Virtelia<sup>83</sup>. Andrenio a donc de bonnes raisons de confondre le palais de Virtelia avec la capitale déchue du royaume de Pologne. Mais cette perception initiale diffère sensiblement de la réalité. Vu de près, le palais de Virtelia ne ressemble plus à un palais royal : il s'agit d'un édifice des plus modestes<sup>84</sup>. En d'autres termes, la Vertu peut certes être honorée par un roi tel que Jean II Casimir Vasa (ancien novice et protecteur de la Compagnie), mais elle ne réside pas en sa cour. Autonome, Virtelia a sa propre demeure, où les biens temporels sont secondaires. Ici, nous l'avons vu, tout va à l'envers du monde ; la façade de l'alcazar est noire et mélancolique, mais elle recèle des trésors de beauté intérieure ; à peine les portes franchies, on est saisi par un parfum capiteux qui, tel l'encens, « conforte le cœur et élève les esprits »<sup>85</sup>. Ces éléments,

<sup>79</sup> Voir B. GRACIÁN, *Obras completas*, éd. L. SÁNCHEZ LAÍLLA, 2001, p. 88 : « [Mereció ser silla de reyes] Cracovia, en Polonia, dividida en otras tres, célebre por sus escuelas y fuerte por sus castillos ».

<sup>80</sup> Voir *El Criticón*, III, 3, p. 605.

<sup>81</sup> Voir G. BOTERO/J. REBULLOSA, *Descripcion de todas las prouincias y reynos del Mundo...*, Barcelona, Gabriel Graells y Giraldo Dotil, 1603, f° 122v : « Su Metrópoli [de la Polonia menor] es Cracovia, ciudad grandisima [...]. Tiene un insigne castillo; y florece en ella una Ilustre Universidad ».

Nombreux sont les auteurs espagnols qui ne prennent pas en compte l'avènement de Varsovie comme capitale polonaise. Voir par exemple A. de CASTILLO SOLÓRZANO, dans la nouvelle intitulée *La inclinación española*, in : C. ROSELL Y LÓPEZ (éd.), *Novelistas posteriores a Cervantes*, vol. 18, 1851, p. 236 b (« Cracovia, corte del Polaco »); P. CUBERO SEBASTIÁN, *Breve relación de la peregrinación que ha hecho de la mayor parte del mundo*, p. 153-155; ou encore S. de MEDRANO, *Breve descripción del mundo...*, 1686, p. 50-51.

<sup>82</sup> Pour se figurer l'aspect de Varsovie au début du XVII<sup>e</sup> siècle, on peut se reporter à la gravure réalisée par Georg Braun en 1618. Voir G. BRAUN et A. HOGENBERG, *Theatri praecipuarum totius mundi urbium Liber Sextus*, Cologne, 1618. La Biblioteca Marciana en fournit une reproduction à la page suivante :

<http://geoweb.venezia.sbn.it/geoweb/ods/index.aspx?s=211c49/c/&i=1&n=329&p=0d&t=cp>

<sup>83</sup> On peut le constater en consultant les *Civitates Orbis Terrarum*, la *République* d'Elzévir consacrée à la Pologne, ou encore *l'Atlas Mayor* de BLAEU, même s'il est plus tardif. Renvoyons d'abord à deux gravures incluses dans le sixième volume du *Theatri praecipuarum totius mundi urbium* de G. BRAUN et F. HOGENBERG. Celles-ci ont été récemment rééditées – sans le texte – par les éditions Taschen. Pour l'édition française, voir G. BRAUN et F. HOGENBERG, 2008. Par Internet, les gravures des *Civitates orbis terrarum* sont accessibles en moyenne résolution sur le site « historic-cities » ([historic-cities.huji.ac.il](http://historic-cities.huji.ac.il)). Pour des images en haute résolution, voir par exemple le site de la Biblioteca Marciana de Venise (<http://geoweb.venezia.sbn.it>).

*L'Atlas Mayor* de Blaeu décrit ainsi la ville (je souligne) : « Cracovia cabeça de la Provincia, y Metropoli de todo el Reyno, es digna comparación de las mas celebres de Alemania, de las mas famosas de Italia [...]. Colaterales, o arrimadas, le quedan dos ciudades, Cazimiria al Meridion, y a Septentrion Clepardia, pero levántase, en la cumbre de un risco, y en medio del Weichel, una sublime fortaleza y de sobervias y costosas fabricas. Allí se ve la iglesia o capilla de S. Stanislao [...]; puede bien asegurarse que es singular en Europa la rica fabrica desta iglesia y de sus ornatus, la administracion de los officios, incessante, dispuesto el clero por sus turnos cantan toda la noche [...] ». Voir J. BLAEU, *Atlas Mayor*, II, 1672, p. 12.

<sup>84</sup> Voir *El Criticón*, II, 10, p. 474.

<sup>85</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 475-476.

ajoutés à l'ensemble des observations précédentes sur la présence de considérations religieuses – exceptionnelles dans le *Criticón* –, m'amènent à suggérer que le palais de Virtelia est inspiré d'un (ou deux) sanctuaire(s) catholique(s) de Pologne : avant tout le *Mons Clarus*, où était vénérée la Vierge Noire de Czestochowa et, secondairement, le Mont du Calvaire, tous deux situés à proximité de Cracovie, dans la zone « allemande » du pays. Cette hypothèse s'appuie sur d'autres éléments du texte, jusqu'ici laissés de côté.

Tout d'abord, le voyage en direction de Virtelia a des airs de pèlerinage massif, où certains ressentent la tentation de trouver des remplaçants pour s'épargner l'épreuve du chemin<sup>86</sup>. Or, deux des principaux centres de pèlerinage en Europe centrale au XVII<sup>e</sup> siècle étaient précisément le *Mons Clarus* et le Mont du Calvaire, près de Cracovie. Jugeons-en par les descriptions qu'en fournit l'*Atlas Mayor* de Blaeu, reprises de la *Respublica* d'Elzévir que Gracián avait pu consulter chez Lastanosa. On y trouve d'abord une évocation du *Mons Clarus* (devenu *monte Calvo* en espagnol dans l'*Atlas mayor* de Blaeu), aux abords de Czestochowa (*Czenstochia*) :

[...] Sigue Czenstochia [...]. Fuera del lugar, en el monte Calvo, vemos un convento, advocación a la Virgen, que se reedificó en nuestra edad, con notable aumento, y buena fortificación; el retablo dicen pintó el Evangelista S. Lucas; conócele casi toda la Christianidad, porque es muy frecuente aquella romeria, y la fe trae a muchos devotos de provincias bien longinquas [...] <sup>87</sup>.

Puis on apprend que le Mont du Calvaire, qui apparaît dans les *Civitates orbis terrarum*<sup>88</sup>, attire lui aussi de nombreux étrangers :

A una milla de Cracovia hazia Occidente, en la punta del monte Argentineo, cuya sublimidad desvanece la vista, fundó el predicho Nicolao Volsio [...] el convento de los Padres de la Camaldula, yermo donde se retiran [...]. Divísase de todas partes, a muchas millas de distancia, el castillo de Landiscorum sobre una agigantada roca; en su término cae el monte que llamó del Calvario [y] es grandioso el concurso [de romeros], no solo de Polonia y los lugares convecinos, pero también de Hungria, Transilvania, Silesia, Moravia, y otros pueblos remotos<sup>89</sup>.

<sup>86</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 470 et 472 : « Acudían de todos estados, sexos, edades, naciones y condiciones, hombres y mujeres; no digo ya los pobres, sino los ricos, hasta los magnates, que les causó extraña admiración. [...] Llegaron a un passo de los más dificultosos, donde todos sentían gran repugnancia. Causóle grima a Andrenio, y propúsole a Lucindo: -¿ No pudiera pasar otro por mí esta dificultad? ».

<sup>87</sup> Voir J. BLAEU, *Atlas Mayor*, II, 1672, p. 13 (je souligne et graphie modernisée). Pour l'original latin de Stanislas KRZISTANOWIC, voir la *Respublica sive Status Regni Poloniae, Lituaniae, Prussiae, Livoniae, etc. diversorum Autorum*, Lvgdvni Batavorum, Ex officina Elzeviriana, 1627, p. 60.

<sup>88</sup> Pour la visualiser, je renvoie au site « hitoric-cities » ( historic-cities.huji.ac.il). ou à celui de la Biblioteca Marciana de Venise (<http://geoweb.venezia.sbn.it>).

<sup>89</sup> Voir J. BLAEU *Atlas Mayor*, II, 1672, p. 14 (je souligne et graphie modernisée).

Si les colonnes de voyageurs en quête de Virtelia ont bien été inspirées par ces pèlerins étrangers, alors l'apologue initial de la *crisi* pourrait faire écho au contexte historique. Cette fable raconte que des édits publics ont formellement interdit d'honorer la vertu dans la « cage aux monstres » qu'est le monde<sup>90</sup>. Or, comme l'avaient alors prédit les vertus, on constate dans le corps du chapitre que Virtelia attire d'autant plus de visiteurs qu'il est interdit de l'honorer<sup>91</sup>. Cette allégorie morale rappelle étrangement la situation religieuse de l'Europe centrale, telle que l'évoque en 1627 Krzistanowic dans sa description de la Pologne. Les pèlerins affluant vers Czestochova et le Mont du Calvaire, écrit-il, étaient souvent originaires de « provinces bien lointaines », soumises à d'autres lois que le catholicisme : le luthéranisme dominait en Silésie et en Transylvanie, était très présent en Moravie et en Hongrie, tandis qu'une partie de la Hongrie et la Transylvanie étaient sous la domination ottomane. Gracián n'aurait-il pas transformé la prohibition légale du catholicisme dans les principautés protestantes du Saint-Empire, sous la forme plus universelle d'une interdiction de la vertu ? Dans ce cas, l'optimisme affiché par les vertus interdites<sup>92</sup> – l'heure de leur triomphe est venu, prédisent-elles, puisque les mortels sont inclinés à ce qui est interdit – signifierait peut-être, transposé à la situation historique, que le jésuite Gracián escomptait que l'interdiction même du catholicisme en favoriserait à terme la restauration.

D'autres éléments autoriseraient un rapprochement entre l'alcazar de Virtelia et le Mont du Calvaire proche de Cracovie. Comme le « palais enchanté », celui-ci est lui aussi visible de loin ; son ascension est elle aussi très ardue ; et surmonter cette épreuve permet également d'« entrer dans la joie du Seigneur ». La montée vers le palais de Virtelia, autant que le sentier étroit de la vertu choisi par Hercule, rappellerait ainsi la Passion et la pénitence que les chrétiens s'infligent pour imiter l'exemple du Christ.

Mais le palais de Virtelia a davantage en commun avec Jasna Góra, le *Mons Clarus* de Czestochowa. Le nom même de cette colline (« Montagne chauve », mais aussi « lumineuse »), coïncide avec la description de l'alcazar, dans la *crisi* II, 2<sup>93</sup>. Surtout, les similitudes entre Virtelia et la Vierge nous invitent à voir dans ce sanctuaire marial le principal modèle du palais de la Vertu. La présence même de deux géants devant l'entrée de ce château à l'aspect sinistre pourrait renvoyer à la nécessité, pour ce monastère, de se

<sup>90</sup> Voir *El Criticón*, II, 10, p. 468-469.

<sup>91</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 479 : « Estaba actualmente [Virtelia] dando audiencia a los muchos que frecuentaban sus sitios después de prohibida ».

<sup>92</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 469.

<sup>93</sup> Voir *El Criticón*, II, 2, p. 316 : « ¡Oh qué brillante alcázar aquel otro – dixo Andrenio –, corona de los demás edificios, fuente del lucimiento, comunicándoles a todos las luzes de su permanente esplendor! [...] ¡Oh qué claridad de alcázar y qué rayos está esparciendo a todas partes! Merece serlo del mismo sol ».

fortifier contre les attaques extérieures<sup>94</sup> – comme celle de 1430, pendant laquelle la Vierge noire fut défigurée par des bandits, celle de 1466, menée par le roi de Bohême, ou encore celle, imminente, des troupes suédoises (qui attaquèrent en vain le monastère en 1655<sup>95</sup>). En somme, si la forteresse de la Vertu rappelle des représentations allégoriques traditionnelles<sup>96</sup>, elle semble aussi renvoyer au *fortalitium marianum* que devint le monastère de Czestochowa après les travaux entrepris sous le roi Ladislas IV. Du reste, associer la Pologne au culte marial était d'actualité : en 1658, le jésuite allemand Wilhelm Gumpfenberg a en effet publié un *Atlas marianus*, une sorte de guide de pèlerinage transformant l'Europe en une géographie sacrée ponctuée de sanctuaires mariaux. Or, c'est précisément sous le patronage de la Vierge Noire de Czestochowa qu'était placée la Pologne dans cet atlas. Gracián pouvait-il être informé de la préparation de ce texte ? En tout état de cause, l'existence de ce projet jésuite atteste que la Pologne et Czestochowa occupaient une place de choix dans la géographie de la Contre-Réforme jésuite<sup>97</sup>.

En apparence, cette hypothèse de localisation confirme l'idée d'un itinéraire catholique qui sous-tendrait le récit. Entre la mort rejetée par Critilo dans l'incipit et la mort acceptée à la fin du récit, le séjour dans le palais de Virtelia, antichambre du ciel, signifierait la promesse de la gloire divine pour l'homme vertueux. Situer ce chapitre dans un sanctuaire marial donnerait même plus de force à l'hypothèse d'A. Milhou selon laquelle la venue des héros chez Virtelia surviendrait aux alentours du 8 octobre, pour la fête de l'Immaculée Conception<sup>98</sup>.

En réalité, ma proposition a cependant pour effet de nuancer la lecture jésuitique du *Criticón*. Elle relativise d'une part l'importance de l'éventuelle polémique antijanséniste que Gracián développerait dans la *crisi* II, 7. Car, d'après Benito Pelegrín, le « Désert d'Hipocrinda » constituerait le sommet et le point d'inflexion de l'itinéraire des héros. Après

<sup>94</sup> Pour A. EGIDO, 2009, t. II, p. CXXV, ces deux figures rappellent les atlantes herculéens du palais de l'Audience, à Saragosse. Ce rapprochement n'est pas incompatible avec notre lecture.

<sup>95</sup> Deux ans après la publication de cette seconde partie du *Criticón*, le monastère résista aux assauts menés par des troupes suédoises qui, alliées au duc de Transylvanie et à l'électeur du Brandebourg, firent subir à la République des Deux Nations un « Déluge » qui la laissa en ruines. La résistance victorieuse du monastère, tenue pour miraculeuse par ses hagiographes, ne fit qu'étendre son rayonnement dans l'Europe catholique.

<sup>96</sup> En plus de la dette déjà notée envers la *Tabula Cebetis*, il faut noter que Gracián reprend la topographie symbolique héritée d'Hésiode, et à laquelle recourt Érasme dans ses *Adages* : « la Vertu siège au sommet d'une montagne escarpée, dans un jardin de délices auquel on ne parvient qu'au prix d'une ascension épuisante par des pentes raides et désolées » (voir F. LESTRINGANT, 2002, p. 78). Gracián se détourne seulement de cette tradition en donnant au palais lui-même un abord désolant. Cette iconographie est reprise dans l'*Allégorie de la Vertu* peinte en 1480 par Hans Memling. On en trouve des reproductions sur Internet, notamment à la page suivante : [http://www.madinin-art.net/images/allegorie\\_vierge.jpg](http://www.madinin-art.net/images/allegorie_vierge.jpg)

<sup>97</sup> J'ai découvert l'existence de cet *Atlas marianus* très tard lorsqu'il n'était plus temps de creuser cette piste. Cette recherche sera menée dans les mois à venir. Une équipe de recherche est constituée autour de ce texte, afin d'en publier une édition critique. Voir le site <http://www.mariatlas.net>.

<sup>98</sup> A. MILHOU, 1987, p. 164-166.

une trajectoire ascendante les conduisant de Cadix-Séville jusqu'à Port-Royal selon un axe sud-ouest/nord-est, Andrenio et Critilo descendraient à partir de cette *crisi* centrale jusqu'à Rome, sur un axe nord-ouest/sud-est. Or, si le palais de Virtelia a un référent polonais, le Désert d'Hipocrinda n'est pas le « sommet » de l'itinéraire romanesque. D'autre part, si l'alcazar de Virtelia renvoie au sanctuaire de Czestochowa, il n'est pas nécessaire de recourir au prisme jésuitique pour lire cette *crisi* II, 10. Car, si la dévotion mariale est très marquée dans l'ordre de Saint Ignace – et Gracián en témoigne par les multiples *conceptos* en l'honneur de la Vierge, dans la *Agudeza* – il y a un léger contresens à vouloir situer le palais de Virtelia à Vilnius. Rien dans ce chapitre n'indique en effet que la quête de la vertu soit facilitée par le savoir et, donc, par l'enseignement des jésuites. Au contraire, l'insistance sur la mortification et le respect des commandements suggère que, une fois n'est pas coutume, les connaissances sont ici secondaires : la vertu des héros se mesure à leurs actes, et donc à leur volonté et à leur discipline. Enfin, et surtout, le fait que deux monastères soient les points d'ancrage de deux *crisis* ne suffit pas à parler d'un itinéraire chrétien. Car, pour le reste, les allégories du *Criticón* ont pour référent des cours<sup>99</sup> ou des espaces dénués de connotation sacrée. Nous pouvons tout au plus considérer les *crisis* II, 7 et II, 10 comme des « chapitres-sanctuaires », comme des parenthèses (partiellement) religieuses – il est vrai, stratégiquement placés –, au sein d'un texte largement dominé par des considérations morales et politiques.

Du reste, Pelegrín lui-même reconnaît que la veine religieuse orthodoxe – qu'il détecte dès le début de la seconde partie du *Criticón* – n'apparaît pas dans la première partie, à moins qu'il ne soit donné pour acquis que les épisodes espagnols ont lieu dans une nation déjà « purifiée » par les « salutaires licornes » de la Maison de Habsbourg<sup>100</sup>. J'ajouterai que cette veine religieuse est de nouveau discrète dans la troisième partie : à l'exception des éloges destinés aux monarques catholiques, relativement fréquents, les questions religieuses sont concentrées entre le chapitre III, 2 (décrivant la diffusion de l'hérésie depuis une fontaine de vin) et les *crisis* finales (avec la célébration de la Rome triomphante et l'écueil des hérétiques rois d'Angleterre). Dès lors, l'hésitation de Pelegrín est d'autant plus fondée : la logique religieuse de l'itinéraire – intermittente et surtout perceptible dans la seconde partie –, se justifie-t-elle « à partir de l'hypocrisie française, de l'ambiguïté janséniste, de la traversée de terres protestantes de mission catholique [et de l'équivoque Vénétie] avant d'arriver au triomphe romain ? Ou peut-on penser que Gracián, harcelé depuis la Première Partie par ses ennemis, qui lui reprochaient que Critilo ait omis la religion dans l'éducation d'Andrenio,

<sup>99</sup> Voir M. BORREGO PEREZ, 1996.

<sup>100</sup> B. PELEGRIN, 2007, p. 95 (nous traduisons les expressions citées du *Criticón*).

donna des témoignages d'orthodoxie appuyés pour les apaiser ? »<sup>101</sup> Les deux hypothèses sont sans doute fondées, mais elles tendent à confirmer que l'orthodoxie catholique est dans le *Criticón* indispensable mais insuffisante dans la formation des « personnes ». Les préoccupations religieuses émergent avec les terres de perdition que sont la France<sup>102</sup>, l'Allemagne protestante ou la Vénétie ; mais elles demeurent au second plan dans l'Espagne des Habsbourg et dans la partie italienne du *Criticón* (qui exclut les terres de Véjétié/Vénétie), y compris à Rome, qui est avant tout représentée comme une ville de la culture et comme un microcosme condensant le meilleur comme le pire.

## D – Une méditation sur le monde sublunaire

La prééminence d'une perspective laïque sur l'inspiration religieuse dans le *Criticón* a été tôt et largement établie – dès la *Crítica de reflexión*, en 1658. Aussi soulignerai-je surtout que Gracián n'observe pas seulement une distance révérencieuse à l'égard du sacré, mais qu'il s'en rapproche à l'occasion pour mieux s'en détourner, signe que l'objet central de son récit est bien le monde d'ici-bas.

Dès l'incipit, une « ré-accentuation sécularisante » de puissantes conceptions religieuses est à l'œuvre, ce qu'a étudié A. K. Forcione<sup>103</sup>. La tradition hexamérale convoquée dans les trois premiers chapitres du *Criticón* est dès l'abord réorientée selon une perspective politique. Chez Louis de Grenade, l'île de Sainte-Hélène, exactement à mi-chemin entre l'Orient et l'Occident, est l'une des nombreuses preuves naturelles du dessein divin, un « chiffre » intelligible du livre de la nature : « une image de stase, de retenue, de centrage et de symétrie »<sup>104</sup>. Mais, chez Gracián, le premier paragraphe évoquant Sainte-Hélène pointe en direction du monarque, « qui a pris possession du cosmos en imagination et remplacé le Créateur divin en tant qu'objet d'adoration »<sup>105</sup>. C'est quasiment par parenthèse que Gracián ajoute la conception qui vertèbre tout le texte de Granada : le fait que cette escale providentielle ait été placée ici par Dieu. Le moment le plus frappant de cette « déstabilisation

---

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 103-104 (nous traduisons).

<sup>102</sup> Voir M. ASENSIO GUTIERREZ, 1977, p. 428-431.

<sup>103</sup> Voir A. K. FORCIONE, 1997. L'expression ici traduite apparaît dans la note 11 p. 49.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>105</sup> Voir *El Criticón*, I, 1, p. 65 : « Ya entrambos mundos habían adorado el pie a su universal monarca el católico Filipo; era ya real corona suya la mayor vuelta que el sol gira por el uno y otro hemisferio, brillante círculo en cuyo cristalino centro yaze engastada una pequeña isla, o perla del mar o esmeralda de la tierra : diola nombre augusta emperatriz, para que ella lo fuese de las islas, corona del Oceano. Sirve, pues, la isla de Santa Elena (en la escala de un mundo al otro) de descanso a la portátil Europa, y ha sido siempre venta franca, mantenida de la divina próvida clemencia en medio de inmensos golfos, a las católicas flotas del Oriente ».

“politique” » de la tradition hexamérale intervient quand Andrenio décrit sa découverte de l’univers, à la sortie de la caverne. Initialement, Gracián paraît réaffirmer un double principe aristotélico-cicéronien selon lequel l’homme se distingue par son élan naturel vers la connaissance et voit son existence se dérouler dans un univers cohérent et « lisible »<sup>106</sup>. Forcione observe cependant deux changements notables. Le premier concerne la caractérisation du soleil. Chez Louis de Grenade, il est décrit au sein d’une célébration de l’unité des choses créées, liées les unes aux autres par une chaîne de services réciproques, s’élevant jusqu’à Dieu. Cette emphase sur l’interdépendance des choses correspond à la traditionnelle analogie musicale du cosmos. Le soleil ne se distingue pas du reste des créatures ; et il ne saurait être idolâtré, sous peine de mettre en danger la communauté des créatures. Pour Andrenio, au contraire, le soleil se distingue radicalement du reste de la Création, du fait de sa souveraine et silencieuse majesté. Au lieu de chercher à comprendre la divinité, Andrenio se prosterne devant le soleil, comme un sujet devant un monarque. Le rejet de l’idolâtrie, traditionnel dans le projet hexaméral, fait ici place à la mise en scène et aux rituels de la politique absolutiste du XVII<sup>e</sup> siècle. Alors que les théoriciens politiques et les apologistes de la monarchie mythifient le roi en l’associant au soleil, le texte de Gracián - « dans ce qui pourrait frapper comme un moment potentiellement blasphématoire » -, élève le soleil en l’associant au roi<sup>107</sup>. Cet écart entre Gracián et Granada se confirme dans les commentaires de Critilo, qui cherche pourtant à concilier les observations d’Andrenio avec les positions orthodoxes de la théologie rationnelle. Le soleil n’est que l’ombre de Dieu, dit Critilo ; mais il valide lui aussi l’image du soleil-roi en expliquant que le soleil (comme Dieu) est seul, inaccessible, et libre de toute dépendance. Une fois encore, le modèle politique de l’État absolu a déplacé celui du macrocosme divin. Le cosmos traditionnel est reconstitué sous la forme de la cour baroque, dans une image de plénitude intégrée non par la raison ou l’amour mais plutôt par le pouvoir et l’exhibition charismatique<sup>108</sup>. Plutôt que de « manifester la Gloire divine et d’élever les âmes vers les choses supra-célestes »<sup>109</sup>, tâche assignée aux cosmographes par le jésuite Possevino et entreprise dans les écrits hexaméraux comme la *Sepmaine* (1578) de Guillaume du Bartas, le *Criticón* envisage d’emblée la vie de l’homme dans l’histoire et dans sa condition d’homme social<sup>110</sup>. Du reste, la vision édénique de Sainte-

<sup>106</sup> A. K. FORCIONE, 1997, p. 8.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>109</sup> Voir A. POSSEVINO, *Apparato all’historia di tutti le Nationi...*, 1598, f° 235v-236r (nous traduisons).

<sup>110</sup> Nous envisagerons dans la dernière partie de cette thèse les implications de cette sécularisation de la tradition hexamérale sur l’esthétique de Gracián et sa conception de l’homme.



Hélène n'est qu'un préambule au *Criticón* ; c'est après l'irruption de l'histoire et du désordre, avec l'arrivée des galions espagnols, que les héros font leur véritable entrée dans le monde. Ainsi, le récit de Gracián débute réellement là où s'arrêtera le *Paradis Perdu* (1667) de Milton.

Plus loin, la caractérisation d'Artemia, reine des arts et du savoir (I, 8-10), donne un relief particulier au fait que Gracián prive Andrenio de toute éducation religieuse – un choix qui lui fut vivement reproché par Matheu y Sanz dans la *Crítica de reflexión*<sup>111</sup>. Selon Mercedes Blanco, une des explications de cette omission ressortit aux prémisses du récit : image de la pure humanité, Andrenio ne peut être singularisé par des attributs sociaux, professionnels, ethniques ni même confessionnaux – qui le transformeraient en un personnage de roman –, car cela limiterait l'application générale de la « philosophie » qui dérive de sa vie<sup>112</sup>. Gracián s'en tient autant que possible à une « philosophie courtisane » (et non théologique). Ainsi, Artemia multiplie les prodiges : elle transforme les brutes en hommes, donne vie aux œuvres d'art et semble même faire disparaître le soleil<sup>113</sup>. Mais contrairement à ce que croit naïvement Andrenio, cette éclipse même n'a rien de surnaturel :

Iba [Andrenio] espantado de un portento semejante, teniendo por averiguado que se extendía su mágico poder hasta las estrellas y que el mismo sol la obedecía; mirábala con más veneración y dobló el aplauso. Pero desengañóle Critilo diziendo cómo el eclipse del sol había sido efecto natural de las celestes vueltas, contingente en aquella saçón, previsto de Artemia por las noticias astronómicas, y que se valió dél en la ocasión, haziendo artificio lo que era natural efecto<sup>114</sup>.

Cet rejet de toute interprétation *a lo divino* des prodiges de l'art est d'autant plus notable que, selon moi, le référent géographique de l'alcazar d'Artemia est le sanctuaire de Guadalupe. On objectera justement qu'Artemia n'a rien à voir avec la Vierge. Mais, précisément, cet écart entre le référent et l'allégorie est sans doute la principale explication d'un détour par l'Estrémadure. Indiquons les principaux éléments fondant cette hypothèse.

Bien qu'applicables à de nombreuses régions, la description du séjour d'Artemia concordent déjà avec les paysages d'Estrémadure. Ainsi, Andrenio s'indigne qu'une aussi

<sup>111</sup> Voir O. GORSSE et R. JAMMES, 1988, p. 164 (p. 189-190 dans l'original) : « Es falta que no admite enmienda el haber sacado de una isla inculta y despoblada a un mozo criado entre fieras, educado entre brutos, y tanto que aun no sabía formar la voz humana y, pasándole por toda Europa, olvidar la diligencia mayor y más debida, que era instruirle en la fe, enseñarle los divinos preceptos y darle noticia de la religión católica. Éste es el *Christus* que don Félix dijo que faltaba en la cartilla, y éste el error más intolerable desta obra ».

<sup>112</sup> Voir M. BLANCO, 1986, note 59 p. 52.

<sup>113</sup> Voir *El Criticón*, I, 10, p. 206.

<sup>114</sup> *Ibid.*, I, 10, p. 206-207.

grande reine demeure à la campagne plutôt qu'à la cour<sup>115</sup> ; or l'Estrémadure était l'une des régions les plus rurales d'Espagne. Les chênes-lièges, épines et ormes secs que transforme Artemia en généreux arbres fruitiers, ne sont pas sans rappeler la flore de cette province<sup>116</sup>. Le palais lui-même est présenté comme un alcazar perché sur une montagne, se confondant avec le ciel, et équipé d'un artifice aussi habile que la noria tolédane de l'ingénieur Juanelo Turriano<sup>117</sup>. Cette représentation s'accorde avec l'aspect du sanctuaire de Guadalupe, monastère-forteresse juchée sur la Sierra de Villuercas, où, indique Françoise Crémoux, « un énorme travail fut accompli pour édifier ce qui fut appelé "*arca del agua*" : un système hydraulique destiné à acheminer les eaux vers l'église »<sup>118</sup>. Si « l'artifice accomplit toujours des miracles », si « d'un désert il peut former un paradis »<sup>119</sup>, le monastère de Guadalupe en est une bonne illustration. À l'instar d'Artemia, ses prieurs successifs transformèrent les alentours arides du sanctuaire en un domaine agricole aux rendements élevés et à faire fructifier leur patrimoine par « une politique bien menée d'acquisitions » et d'investissements<sup>120</sup>. « En moins de deux siècles, la modeste chapelle érigée en pleine nature dans une région isolée était devenue [au XVI<sup>e</sup> siècle] en même temps qu'un monastère imposant doté d'un très riche patrimoine et entouré d'un village florissant, un lieu de culte qui attirait des pèlerins venus des quatre coins du royaume et parfois même de plus loin »<sup>121</sup>. Or, justement, Artemia attire de nombreux voyageurs fascinés par les prodiges qu'on lui attribue<sup>122</sup>. Parmi ceux-ci, elle obtient la libération d'Andrenio, captif de Falimundo<sup>123</sup>, et

<sup>115</sup> *Ibid.*, I, 8, p. 186.

<sup>116</sup> *Ibid.*, I, 8, p. 175.

<sup>117</sup> *Ibid.*, I, 8, p. 174 : « Campeaba ya su artificioso palacio muy superior a todo, y con estar en puesto tan eminente, hazía subir las aguas de los ríos a dar la obediencia a su poderosa maña con un raro artificio, exemplar de aquel otro del famoso artífice que al mismo Tajo dio un corte de aguas cristalinas ». Et plus loin : « *Relumbraba ya su alcázar, cielo equivocado* [...] » (*ibid.*, p. 186).

<sup>118</sup> F. CRÉMOUX, 2001, p. 22.

<sup>119</sup> Voir *El Criticón*, I, 8, p. 171.

<sup>120</sup> Voir F. CRÉMOUX, 2001, p. 31.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>122</sup> Voir *El Criticón*, I, 8, p. 174 : « Encontró por el camino muchos que también iban allá, unos por curiosidad y otros por su provecho, que eran más cuerdos. Contaban todos cosas y casos portentosos [...] ».

<sup>123</sup> Le motif de la captivité et de la libération est introduit quand Critile parvint à s'échapper de la cour de Falimundo. *Ibid.*, I, 8, p. 174 (je souligne) : « [...] Y assí él [Critilo], después de haber velado sobre el caso, traçó huirse; y no tuvo tanta dificultad como imaginaba, que en este orden de cosas el que quiere puede. Rompió con todo, que es el único medio, y saltó por el portillo de dar en la cuenta, aquel que todos cuantos abren los ojos le hallan. Salió, al fin, tan dichoso como contento, y ya libre, metióse en camino para la corte de la desseada Artemia a consultarle el rescate de su amigo, que llevaba más atravesado en su corazón cuando más dél se apañaba ». Ce motif est ensuite amplifié quand Critile implore l'intercession d'Artémia. *Ibid.*, I, 8, p. 176-177 (je souligne) : « Que por esso vengo a ti, ¡oh gran remediadora de desdichas !, solicitando tu favor y tu poder para rescatar este otro yo, que queda mal cautivo, sin saber de quién ni cómo ».

Notons que l'émissaire dépêché par Artémia, son principal ministre, s'habille à l'usage du pays (I, 8, p. 177 : « vistióse al uso de aquel país »). Les mercédaire et les trinitaires seraient-ils supplantés par un jésuite plus « artificieux » qu'eux, capable de s'adapter aux coutumes locales, pour cette délicate mission de sauvetage ?

régénère des organes sans vie<sup>124</sup>. Or, rappelle Françoise Crémoux, « trois motifs – guérisons miraculeuses et résurrections, sauvetages en mer et délivrances de captifs – apparaissent comme des domaines privilégiés d'intervention de la Vierge de Guadalupe »<sup>125</sup>. Les prodiges d'Artemia seraient donc une variante profane des miracles mariaux. On se risquera même à avancer que la très longue « anatomie morale de l'homme » réalisée par Artemia est inspirée par le sanctuaire d'Estrémadure. Rappelons qu'Artemia, à la fin de la *crisi* I, 8, demande à Andrenio quel fut le prodige qui le fascina le plus à sa sortie de la grotte, à Sainte-Hélène. -Sa propre image, répond-il. Artemia le félicite de sa réponse en citant Saint Augustin<sup>126</sup>. Cette référence est à sa place si le dialogue entre Andrenio et Artemia a pour cadre un monastère hiéronymite, soumis à la règle des Augustins<sup>127</sup>. En revanche, on peut s'étonner que la seule réponse d'Andrenio donne lieu, dans la *crisi* I, 9, à un interminable catalogue analytique des plus nobles parties du corps : tête, cheveux, yeux, oreilles, nez, bouche, mains, pieds, cœur... Cet étalage d'organes et de membres, à peine motivé par la curiosité d'Artemia, peut paraître indigeste. Mais il fait sens s'il renvoie aux grappes d'*ex-voto*<sup>128</sup> du monastère de Guadalupe et/ou aux dissections pratiquées dans ses hôpitaux<sup>129</sup>.

Il est également possible que l'ultime prodige d'Artemia soit une transposition *a lo humano* d'un miracle de la Vierge de Guadalupe. Lorsqu'Artemia veut se soustraire à l'émeute inspirée par l'Envie, elle menace la populace de la priver de soleil. L'éclipse survenue, la foule se débande de crainte d'un séisme, et Andrenio redouble de vénération pour

<sup>124</sup> *Ibid.*, I, 8, p. 178 : « Y era de modo que todos los defectos del cuerpo suplía : hazía espaldas, era pies y manos para unos, y daba ojos a otros, dientes y cabellos; y lo que es más, remendaba coraçones, haziéndolos de las mismas tripas : que todos eran milagros de su artificio ».

<sup>125</sup> Voir F. CREMOUX, 2001, p. 151. Voir aussi la page 18 de cette même étude : « Les miraculés que l'on voit affluer au monastère au cours du XVI<sup>e</sup> siècle peuvent dans leur grande majorité être rattachés à l'une des trois grandes catégories citées : ce sont des gens qui ont survécu à des tempêtes, des captifs évadés de « *tierra de moros* » ou des rescapés de la maladie, voire des ressuscités ».

<sup>126</sup> Voir *El Criticón*, I, 9, p. 189 : « -Esso era lo que yo deseaba oírte -aplaudió Artemia-, y así lo ponderó el augustísimo de los ingenios cuando dixo que entre todas las maravillas criadas para el hombre, el mismo hombre fue la mayor de todas ».

<sup>127</sup> Voir F. CREMOUX, 2001, p. 24.

<sup>128</sup> Sur l'abondance des *ex-voto* à Guadalupe, je renvoie au *Persiles*, III, 5, p. 471. Plutôt que la coïncidence, il faut relever que Gracián rejette précisément le merveilleux chrétien dans lequel se complait à première vue Cervantès. C'est ici un nouveau cas où le *Criticón* est conçu comme un anti-*Persiles* (à partir d'une lecture probablement superficielle du roman cervantin).

<sup>129</sup> Voir F. CREMOUX, 2001, p. 171-185. Le monastère de Guadalupe disposait d'importantes installations médicales, où furent vraisemblablement pratiquées des leçons d'anatomie à partir de dissections de corps humains. L'auteur s'interroge même sur une possible « complémentarité entre le médical et le miraculeux » : il semble que les médecins aient pu apparaître comme des « auxiliaires de l'action miraculeuse exercée par l'intercession de la Vierge » (p. 182) ; et il est même « très probable qu'une partie des *romeros* qui venaient à Guadalupe en pèlerinage de supplication, pour demander une guérison, ont été motivés tout autant par la présence des hôpitaux que par leur foi en la Vierge, sans pour autant que cette dernière en soit diminuée » (p. 184).

cette reine magicienne<sup>130</sup>. Ces deux motifs – la crainte qu’une éclipse entraîne l’effondrement du monde et la ferveur devant un apparent miracle – semblent nous entraîner loin de l’Estrémadure, au-delà de l’Atlantique : l’ignorance idolâtre des « barbares » de cette *crisi* paraît faire allusion au culte du soleil chez plusieurs peuples précolombiens, tandis que la ferveur d’Andrenio – l’homme naturel – rappelle celle d’« indigènes » auxquels serait apparue la Vierge – notamment celle de Guadalupe au Mexique, en 1531. En effet, dans un sermon publié en 1742, intitulé *Eclipse del Divino Sol*, le prédicateur mexicain Manuel Ignacio Farias rapporte que, pour être délivrés des épidémies qui accablaient leur ville, les habitants de Valladolid, dans le Yucatán, invoquèrent l’intercession la Vierge. Celle-ci apparut alors à un modeste Indien, Juan Diego, en occultant les rayons du soleil. Loin d’être nocive ou de présager un malheur, cette éclipse fit disparaître le mal. Selon Farias, ce miracle répéterait celui de la Conception : alors déjà, la grossesse de la Vierge/Lune avait représenté une éclipse bienfaisante du soleil, puisque son corps occultait le Christ, lumière de l’humanité<sup>131</sup>. Cette version du miracle ne correspond pas à la plus courante<sup>132</sup>, et il va de soi que Gracián n’avait pu lire ce sermon ingénieux, plus tardif. Dans l’attente de recherches complémentaires, rien ne prouve donc que l’auteur du *Criticón* se réfère directement à une éclipse provoquée par la Vierge de Guadalupe. Néanmoins, il paraît assez vraisemblable que l’ignorance idolâtre des « barbares » de cette *crisi* fasse allusion au culte du soleil dans plusieurs peuples précolombiens<sup>133</sup>, et à la dévotion mariale en Amérique Latine, dont l’un des principaux promoteurs fut Juan de Palafox<sup>134</sup>.

En tout état de cause, si Gracián s’est bien servi du monastère de Guadalupe pour concevoir le palais d’Artemia, il a utilisé la technique méditative de la composition de lieu à

<sup>130</sup> Voir *El Criticón*, I, 10, p. 206 : « Acabaron de perderse de ánimo cuando vieron que realmente el mismo sol comenzó a negar su luz eclipsándose por puntos, y temiendo no se conjurasse también contra ellos la tierra en terremotos [...] ».

Iba éste [Andrenio] espantado de un portentoso semejante, teniendo por averiguado que se extendía su mágico poder hasta las estrellas y que el mismo sol la obedecía; mirábala con más veneración y dobló el aplauso ».

<sup>131</sup> Voir M. I. FARIAS, *Eclipse del Divino Sol, causado por la interposicion de la immaculada luna Maria Sra. venerada en su sagrada imagen de Guadalupe* [...], Antonio Gil de Hoyos [...], Mexico, Doña Maria de Rivera, 1742. Un exemplaire en est conservé à la Biblioteca Nacional de Madrid, sous la cote VE/1300/3.

<sup>132</sup> Sur le culte de la Vierge de Guadalupe au Mexique, voir J. LAFAYE, 1974, notamment p. 281-362, et R. NEBEL, 1995. Selon la version la plus diffusée de ce miracle, la Vierge serait apparue à Juan Diego (et à deux autres Indiens) afin que soit édifié sur la colline de Tepeyac un temple en son honneur. Le premier évêque de Mexico n’accordant pas foi au témoignage de Juan Diego, la Vierge aurait demandé à celui-ci de cueillir des roses et de les emporter à l’évêque dans son *tilma* (le paletot traditionnel des pauvres). Lorsque le *tilma* fut déplié, l’image de la Vierge s’y était gravé avec les fleurs.

<sup>133</sup> Dans *Le Temple du Soleil*, 1997, p. 52-59, Tintin déjoue le sacrifice prévu par ses ravisseurs « incas » par la même ruse : dans des bouts de journaux déchirés (synecdoque du savoir européen), il apprend l’imminence d’une éclipse solaire ; au moment même de la mise à mort, il feint d’ordonner à l’astre de disparaître, semant la panique parmi ses bourreaux ; et il est vénéré comme un dieu quand le soleil fait son retour. Plus de trois siècles après le *Criticón*, l’image des Indiens n’a guère évolué chez Hergé.

<sup>134</sup> Voir notamment A. RUBIAL GARCIA, p. 338.

des fins résolument profanes. Car non seulement il ne cultive pas l'allégorie divine, comme le notait déjà M. Romera-Navarro<sup>135</sup>, mais il humanise ici un référent sacré. Ceci permet de célébrer l'artifice comme un attribut universel de l'humanité (non exclusif de la Chrétienté), comme une « surnature » immanente. Si l'attrait combiné de l'image mariale et des hôpitaux de Guadalupe contribuait au rayonnement du sanctuaire d'Estrémadure, ces chapitres du *Criticón* envisagent moins une « complémentarité entre le médical et le miraculeux » qu'une autonomie du savoir humain. Loin de signifier que Gracián soit un esprit fort, cette distinction entre les prodiges de l'art et les miracles divins rapprocherait l'auteur du *Criticón* d'une frange réduite de pèlerins, presque toujours issue des couches supérieures de la société, qui ne se rendaient pas à Guadalupe dans l'espoir d'un miracle, mais uniquement par dévotion<sup>136</sup>.

Si cette lecture est recevable, elle suggère que le projet initial de Gracián était bien de dissocier sa « philosophie courtisane », méditation sur la condition de l'homme dans le monde, de toute spéculation théologique. Les déclarations d'orthodoxie insérées à partir de la seconde partie du *Criticón* n'altèrent pas fondamentalement ce dessein. À titre d'exemple, la généalogie de l'hérésie proposée dans l'épisode vénitien du « palais tudesque » confirme que l'éthique est la pierre de touche du *Criticón* :

Salió de los primeros la Herejía, monstruo primogénito de la Borrachera, confundiendo los reinos y las ciudades, repúblicas y monarquías, causando desobediencias a sus verdaderos señores: pero ¿qué mucho, si primero negaron la fe debida a su Dios y Señor, mezclando lo sagrado con lo profano y trastornando de alto a bajo cuanto hay?<sup>137</sup>

En faisant de l'Hérésie la fille aînée de l'Ivrognerie (allemande<sup>138</sup>), Gracián lui accorde une place de choix parmi les monstres qui accablent l'humanité. Mais l'hérésie, selon ce passage, n'est qu'un dérèglement second, engendré par l'intempérance. Le relâchement des mœurs engendre l'hérésie, auxquels succèdent les troubles politiques. Par cette fable, Gracián prive le protestantisme de tout fondement théologique et maintient la morale au premier plan : la supériorité du catholicisme devient celle, apparemment naturelle, de la sobriété sur l'ébriété.

Si Gracián met l'accent sur les considérations morales, ce n'est pas uniquement parce que la discipline éthique conditionne la pureté de la foi – selon l'image du vin allemand transformé en eau pure au terme espagnol de son voyage à travers l'Europe (une image qui paraît inverser le miracle des noces de Cana). C'est aussi, comme l'énonce déjà la citation ci-

<sup>135</sup> Voir M. ROMERA-NAVARRO, 1950, p. 72.

<sup>136</sup> Voir F. CREMOUX, 2001, p. 129-130.

<sup>137</sup> Voir *El Criticón*, III, 2, p. 582-583.

<sup>138</sup> Sur ce lieu commun de l'ivrognerie allemande, voir M. HERRERO GARCIA, 1966, p. 209-220.

dessus, parce qu'il serait inconvenant de mélanger le sacré et le profane. Le narrateur le répète d'ailleurs dans l'apologue initial de la *crisi* II, 12 (« Le trône du Commandement »), qui relate un concours entre les Arts et les Sciences pour la couronne des lettres. Comme le *Criticón* lui-même, qui s'ouvre sur l'évocation émerveillée de la Création divine avant d'envisager le monde humain d'après la Chute, cette compétition est inaugurée par un hommage à la Théologie, qui aussitôt est mise hors-concours :

Competían las Artes y las Ciencias el soberano título de reina, sol del entendimiento y augusta emperatriz de las letras. Después de haber hecho la salva a la sagrada Teología (verdaderamente divina, pues toda se consagra a conocer a Dios y rastrear sus infinitos atributos), habiéndola sublimado sobre sus cabezas y aun sobre las estrellas, que fuera indecencia adozenarla, prosiguióse la competencia entre todas las demás que se nombran, de las tejas abajo, luceros de la verdad y nortes seguros del entendimiento.

Si la religion n'est pas davantage présente dans le *Criticón*, c'est donc aussi parce que cette matière est trop sublime pour être mise au rang des autres sciences. Dans sa fiction ingénieuse, Gracián applique ainsi l'aphorisme 251 de son *Oracle de Poche* :

Hanse de procurar los medios humanos como si no hubiese divinos y los divinos como si no hubiese humanos: regla es de gran maestro, no hay que añadir comento.

Adapté d'une expression de saint Ignace (le grand maître dont le nom n'est pas cité), cet aphorisme établit une distinction fictionnelle entre les sphères humaine et divine : les hommes doivent les affronter comme s'il n'y avait pas d'interdépendance entre elles, même si elle existe de fait : « si l'on a la tentation de s'abandonner *parseusement* aux seuls moyens divins, glose Javier García Gibert à propos de cette aphorisme, que l'on pense que ces moyens sont inopérants ; si, au contraire, on est assailli par la tentation d'imaginer *orgueilleusement* que l'être humain se suffit à lui-même, que l'on pense que tout est aux mains de Dieu »<sup>139</sup>. En se plaçant dans le champ de l'histoire séculière, Gracián évite la profanation du sacré. Il propose, « par cette séparation méthodologique de l'immanence et de la transcendance [...] un rationalisme éthique sécularisé, bien que le cadre de son énonciation [...] dût forcément être religieux ». En ceci, comme en tant d'autres choses, ajoute García Gibert, Gracián se montre précisément jésuite. Car, si la confusion du divin et du terrestre était la norme dans l'Espagne du Siècle d'Or, saint Ignace et ses compagnons s'efforcèrent au maximum de

---

<sup>139</sup> Voir J. GARCIA GIBERT, p. 122 (nous traduisons).

discerner entre ces deux pôles<sup>140</sup>. Cette séparation fictive entre le sacré et le profane, Gracián la met en œuvre « en publiant ses premières œuvres profanes sous le nom de [son frère] Lorenzo, *comme si n’existait pas* Baltasar, son moi ecclésiastique » et, en publiant l’*Art de Communier* (1655) sous son vrai nom et comme sa seule œuvre véritable, « *comme s’il n’y existait pas* un Lorenzo profane qui avait signé d’autres livres »<sup>141</sup>.

Dans le *Criticón*, cette omission du sacré, pour s’en tenir (sauf exceptions notables) aux « moyens humains », a pour corollaire que l’axe vertical reliant la terre au ciel n’y soit qu’esquissé. Comme Rome, cousue au ciel par les obélisques-aiguilles des pontifes, le palais de Virtelia est la porte du ciel<sup>142</sup>, mais il n’en laisse rien voir. L’aspect même de Virtelia est « « divinement humain et humainement divin »<sup>143</sup> – expression qui rompt ponctuellement la distinction établie dans l’aphorisme 251 entre les moyens humains et les moyens divins –, mais elle enjoint les héros de ne pas encore rechercher la transcendance, mais de reprendre la route, dans le monde. Plus tard, Andrenio est tenté de sonder les profondeurs de la grotte du Néant. Située selon moi en Campanie, celle-ci est inspirée de l’entrée des Enfers par le lac Averno, décrite au livre VI de l’*Enéide*<sup>144</sup>, et dont Dante se souvient dans la *Divine Comédie*. Andrenio voudrait donc suivre l’exemple d’Énée et de Dante, mais il en est dissuadé, car il n’y a rien à voir dans cette caverne<sup>145</sup> : il n’y a ni Enfers ni Enfer dans le *Criticón*, mais le Néant. Gracián juge certes les mérites humains, vouant quelques-uns à l’Immortalité et tous les autres à l’oubli, mais il ne se pose pas en *vates*-géomètre, qui arpente l’au-delà et définit les parcelles séparant les bienheureux des damnés. L’image de la grotte du Néant comme béance informe et comme trou noir, est d’ailleurs particulièrement suggestive pour les lecteurs actuels, dans la mesure où elle suggère l’absurdité de la mort pour la masse anonyme de ceux

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>141</sup> *Ibid.* Pour García Gibert, ce dédoublement fictif est, plus qu’un artifice rusé, une façon de concilier deux aspirations complémentaires de Gracián : « Más que un ladino artificio, ese tajante desdoblamiento era un intento de legitimar ante sí mismo esa doble personalidad que – con medios y recursos diferentes, pero no antagónicos – tendía por un lado hacia lo humano (y satisfacía ese instinto de supervivencia que le va a catapultar a su realización como escritor en este mundo) y por otro hacia lo divino (cumplimentando ese instinto de salvación que le hará primero jesuita y autor, al final de sus días, de un tratado religioso) » (*ibid.*, p. 78).

<sup>142</sup> Voir *El Criticón*, II, 10, p. 473 : « Llegaron ya a la superioridad de aquella dificultosa montaña, tan eminente, que les pareció estaban en los mismos azaguanes del cielo, convecinos de las estrellas ».

<sup>143</sup> *Ibid.*, II, 11, p. 479.

<sup>144</sup> Voir VIRGILE, *L’Enéide*, éd. H. GOELZER et trad. A. BELLESSERT, 1938, livre VI, v. 236-240 : « Spelunca alta fuit uastoque immanis hiatu, / scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris, / quam super haud ullae poterant impune uolantes / tendere iter pennis : talis sese halitus atris / faucibus effundens supera ad conuexa ferebat ». (« Il y avait une caverne profonde qui s’ouvrait monstrueuse dans le rocher comme un vaste gouffre, défendue par un lac noir et par les ténèbres des bois. Aucun oiseau ne pouvait impunément traverser l’air au-dessus de cette sombre gorge, tant les émanations qui s’en dégagnaient montaient vers la voûte du ciel ».)

<sup>145</sup> Voir *El Criticón*, III, 8, p. 722.

qui dans la vie n'ont fait que nombre<sup>146</sup>. L'entreprise tout entière du *Criticón* tend à éviter que la mort soit un non-sens, en guidant un à un les lecteurs (ceux qui sauront le lire) vers l'île de l'Immortalité. Mais, à la différence de Virgile ou de Dante, jamais Gracián ne prétend percer les mystères de l'au-delà. De plus, son immortalité n'est pas hors du temps, ni à l'aplomb du monde, mais au large de la vie, dans un espace-temps qui est celui de la mémoire et de l'imagination (et, en particulier, de la lecture). Et on ne trouve pas de saints sur cette île ; uniquement des héros. Quant à l'éternité et à la félicité, pressenties chez Virtelia, elles demeurent ineffables et hors de portée en ce monde. Peut-être Gracián leur a-t-il ménagé un espace virtuel dans le prolongement du *Criticón*, dans une treizième *crisi* absente. Car, dans un récit à l'architecture par ailleurs rigoureuse, le fait que les deux premières parties comptent treize chapitres, et seulement douze la troisième, a pu être lu comme une préterition. García Gibert y voit même l'application la plus subtile et parfaite du « *como si no* » de l'aphorisme 251 : Gracián élude l'au-delà des chrétiens – comme s'il n'était pas racontable –, mais sa symétrie attendue le convoque avec davantage de force, dans ce dernier chapitre omis<sup>147</sup>. Quoi qu'il en soit, l'au-delà demeure une énigme, sur laquelle Gracián ne se prononce pas.

### *Conclusion*

Le *Criticón* est donc bien une méditation géographique, essentiellement terrestre, à même le sol si l'on peut dire. Des méditations cosmographiques, il conserve l'aspiration à un point de vue panoptique, embrassant d'un seul regard la surface du globe (II, 2) et l'histoire (III, 9) tout entières. Mais il ne propose pas ouvertement une médiation entre le monde et Dieu – telle que la pratiquaient des cosmographes comme Vadianus, Oronce Fine, Ortelius ou Mercator<sup>148</sup> – ou comme la prônait saint Ignace dans ses *Exercices spirituels*. Andrenio et Critilo ne sortent pas du monde : ils ne peuvent s'élever jusqu'au ciel, ni s'enfoncer en enfer ; leur territoire est l'écorce du globe, le monde des humains. D'où le détournement de la tradition hexamérale dans l'incipit au profit d'une perspective politique ; d'où aussi la légèreté des allusions aux taches solaires découvertes par Galilée (en III, 4)<sup>149</sup>.

<sup>146</sup> *Ibid* : « Solos son nombrados los que fueron eminentes en armas o en letras, gobierno y santidad. [...] Todo lo demás es número, es broma, no sirven sino de consumir los víveres y, aumentar la cantidad, que no la calidad ».

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>148</sup> Voir F. LESTRINGANT (éd.), 2009. Vadianus (Joachim von Watt, 1484-1551), par exemple, dans l'*Epitome trium terrae partium* (1534), propose une clef de lecture géographique de l'Histoire sainte par une « moralisation du paysage » : « l'anamnèse locale, écrit F. Lestringant, favorise la remontée au jour, quasiment sous les pas du pèlerin, de la vie évangélique et du temps béni de l'Église primitive » (p. 69). Mais

<sup>149</sup> Nous reviendrons sur ce passage au chapitre IX de cette thèse.



Le *Criticón* est assurément orthodoxe. Les éloges des monarques catholiques ou les condamnations de l'hérésie ; la concordance entre la trajectoire des héros et l'idéal jésuitique d'une perfectibilité humaine, via l'éducation et l'engagement dans le monde ; les *crisis* II, 7 et II, 10 au contenu partiellement religieux ; plusieurs recoupements entre le cycle des saisons et les âges de la vie, d'une part, et le calendrier liturgique, de l'autre ; ou encore la vraisemblable prétériorité de la *crisi* III, 13, espace laissé en blanc pour l'indicible au-delà : tous ces éléments indiquent qu'il serait imprudent de juger le *Criticón* comme l'œuvre d'un Gracián pleinement laïque.

Pour autant, il paraît infondé de mettre au premier plan la dimension jésuitique ou même religieuse du *Criticón*. Un discours caché n'est pas nécessairement une vérité profonde. L'absence d'éducation religieuse reçue par Andrenio (I, 4) ; la transformation du sanctuaire de Guadalupe en alcazar d'Artemia et des miracles mariaux en prodiges de l'art (I, 8-10) ; la moralisation du problème de l'hérésie, ramenée à une conséquence de l'intempérance, c'est-à-dire, la seule responsabilité humaine de l'hérésie, alors qu'on attribue souvent sa naissance au démon (III, 2) ; ou le silence sur l'au-delà, attestent que la perspective mondaine prime dans le *Criticón*. Il reste à établir si le Désert d'Hipocrinda a pour référent spatial Port-Royal ou s'il s'agit d'un lieu fictif simplement placé en Picardie en raison de lieux communs sur l'hypocrisie religieuse française et sur les hérésies picardes. Quoi qu'il en soit, cette *crisi* II, 7 offre une satire de l'hypocrisie en général, dont la fausse dévotion n'est que la plus grave des manifestations. Si le jansénisme était ici caricaturé, au centre du récit, cela n'impliquerait pas que l'objectif premier du *Criticón* soit d'attaquer par allusions cet ennemi de la Compagnie. En lui opposant une Virtelia aux traits partiellement inspirés de la Vierge, Gracián ne donne pas nécessairement la clé religieuse du récit tout entier. Par ces *crisis*-sanctuaires, îlots où affleure le substrat catholique du *Criticón*, le jésuite pourrait avoir voulu démontrer à ses détracteurs qu'il n'était pas un esprit fort, et indiquer que le respect de la vertu chrétienne est l'une des multiples conditions pour atteindre l'île de l'Immortalité.

En somme, il est sans doute possible de lire le *Criticón* comme une préparation du chrétien à l'au-delà. Dans la mesure où la raison, la vertu humaniste, le savoir de l'honnête homme seraient des préalables indispensables pour atteindre le paradis céleste, c'est à ces qualités mondaines que Gracián consacre le plus d'espace dans le *Criticón*. Cette finalité transcendante ferait implicitement du récit une *Odyssée* christianisée, un retour du pèlerin de la vie vers sa patrie spirituelle. Mais on ne saurait oublier que le but ouvertement assigné par Gracián à cette « philosophie courtisane » est de former des « personnes », susceptibles d'atteindre l'immortalité en ce monde. Dans cette perspective, l'émergence d'un discours catholique (en II, 7 et II, 10 notamment) peut signifier que la vertu religieuse est une qualité indispensable au héros, mais qu'elle ne saurait lui assurer à elle seule la mémoire des vivants.



## CHAPITRE XII – ALLEGORIE ET SATIRE POLITIQUE DANS LE *CRITICON*

---

Fondamentalement consacré à la vie de l'homme dans le monde, le *Criticón* compte deux grands auteurs de satires politiques parmi ses modèles avoués, Trajano Boccalini (1556-1613) et John Barclay (1582-1621) :

En cada uno de los autores de buen genio he atendido a imitar lo que siempre me agradó: las alegorías de Homero, las ficciones de Esopo, lo doctrinal de Séneca, lo juicioso de Luciano, las descripciones de Apuleyo, las moralidades de Plutarco, los empeños de Heliodoro, las suspensiones del Ariosto, las crisis del Boquelino y las mordacidades de Barclayo<sup>1</sup>.

Parmi les empreintes laissées par ces derniers dans le *Criticón*, ont notamment été relevés le choix d'un itinéraire européen et les références constantes de Gracián aux idiosyncrasies nationales – respectivement présentes dans l'*Euphormion* (1603-1607) et l'*Icon animorum* (1614) de Barclay ; la forme du roman grec, associée à l'*Argenis* (1621) et profondément renouvelée par Gracián ; la veine satirique du *Criticón* ; ainsi que plusieurs motifs plus ou moins réélaborés<sup>2</sup>. Mais, dans la mesure où une part conséquente du *Criticón* présente une cohérence géographique masquée, il convient de vérifier s'il ne cache pas aussi des allégories politiques, au-delà de quelques commentaires explicites de l'actualité européenne. Car

---

<sup>1</sup> *El Criticón*, « Al que leyere », p. 63. Boccalini et Barclay sont évoqués à plusieurs reprises dans la *Agudeza y arte de ingenio* (1648) et dans le *Criticón*, et souvent s'y côtoient. Dans la *Agudeza*, Boccalini est pris en exemple de l'acuité critique et malicieuse (éd. E. CORREA CALDERON, 1988, XVI, t. 1, p. 177-188 et XXVI, t. II, p. 260) et de l'allégorie satirique (*ibid.*, LVI, t. 2, p. 201-202). L'*Argenis* de Barclay y est évoquée comme une imitation des *Éthiopiennes* d'Héliodore (*ibid.*, XLV, t. 2, p. 137) et vivement louée (LV, t. II, p. 198 : « ¿Qué cosa más ingeniosa y perfecta, que el *Argenis* de Barclayo? ». Dans le *Criticón*, les œuvres des deux satiristes sont comparées à des feuilles de moutarde et d'artichaut, pendant la visite du Musée de l'Honnête homme (II, 4, p. 375-376) : « –Estas otras [hojas], aunque vulgares, son picantes, y tal señor hay que gasta su renta en ellas. Éstas de Barclayo y otros son como las de la mostaza, que aunque irritan las narizes, dan gusto con su picante. [...] Por buen dexo sacó una alcachorfa y con lindo gusto la fue deshojando, y dixo: –Estos raguallos del Boquelino son muy apetitosos, pero de toda una hoja sólo se come el cabo con su sal y su vinagre ».

Boccalini est encore évoqué comme l'un des rares désespérés osant dénoncer les vanités de la Cour (III, 5, p. 638), puis comme un auteur disant douter de soi, dans le prologue de ses *Ragguagli* (III, 7, p. 696). Enfin, Boccalini et Barclay sont réunis parmi les doctes invités de l'ambassadeur d'Espagne à Rome, dans le banquet où est discutée la nature du bonheur (III, 9, p. 730) : « Aquel que habla el francés en latín es el Barclayo, venturoso en aplausos por no haber escrito en lengua vulgar. Aquel otro de la bien inventada invectiva es el que supo más bien dezir mal, el Bocalini ».

Le licencié Josef Longo les cite également dans sa censure à la seconde partie du *Criticón* (éd. E. CANTARINO, 1998, respectivement p. 298, p. 300 ; et p. 299).

<sup>2</sup> Sur les réminiscences de Boccalini chez Gracián, voir M. ROMERA-NAVARRO, 1934 ; pour une comparaison entre le *Criticón* et l'*Euphormion* de Barclay, voir C. VAILLO, 1989b.

l'admiration de Gracián pour Boccacini, non dénuée de réserves est avant tout motivée par les dons de l'Italien pour combiner satire et politique :

[La alegoría es] afectado disfraz de la malicia, ordinaria capa de satirizar. Gran prueba es de su artificio el estar en todos tiempos tan válidas. [...] Pero el que más los ha realzado ha sido Trajano Bocalino en sus críticos *Raguallos del Parnaso*, sazonzando lo selecto de la Política y lo picante de la Sátira con lo ingenioso de la invención y con lo dulce de la variedad, aunque el estilo es sobrado difuso para un tan intenso ingenio<sup>3</sup>.

Dans ses *Ragguagli del Parnaso* (1612) et dans la posthume *Pietra del Paragone* (1614), deux ouvrages présents dans la bibliothèque de Lastanosa<sup>4</sup>, Boccacini invente, comme l'a écrit Mercedes Blanco, « un type original de satire ménippée, qui combine la parodie d'un genre sérieux non fictionnel, la gazette ou nouvelle, avec une fiction allégorique de caractère comique »<sup>5</sup>. Toutes les dépêches expédiées depuis le Parnasse ne concernent pas la politique européenne, loin de là. On ne sait jamais à l'avance de quoi elles traiteront, s'il s'agira « du petit monde des académies et de l'érudition italienne, du grand monde des relations entre puissances européennes, des modes intellectuelles – le néo-stoïcisme ou la *Poétique* d'Aristote –, ou des valeurs majeures ou mineures de la poésie italienne »<sup>6</sup>. Ces affaires quotidiennes alternent avec des questions doctrinales, qui constituent le « noyau intellectuel et émotionnel du livre, et qui sont le plus souvent abordées au travers de fables »<sup>7</sup>. Mais, lorsqu'il s'agit de politique internationale, Boccacini – de sensibilité républicaine – manifeste constamment son hostilité envers l'Espagne, fait preuve de sympathie pour la France et d'admiration pour Venise, tandis qu'il célèbre le duc de Savoie comme le « plus grand guerrier d'Italie »<sup>8</sup>. Ses satires passent généralement par des fictions ingénieuses, à la fois vraisemblables et fabuleuses, cryptées et faciles à déchiffrer, et pleines d'humour.

Dans l'*Euphormion* ou *Satyricon* (1603-1607), le héros traverse l'Europe et fait état de la situation politique entre la fin du XVI<sup>e</sup> et le début du XVII<sup>e</sup> siècle. À travers une clé de

<sup>3</sup> B. GRACIÁN, *Agudeza y arte de ingenio* (1648), éd. E. CORREA CALDERÓN, 1988, t. II, p. 201-202.

<sup>4</sup> Le mécène de Gracián possédait un exemplaire de l'édition vénitienne des *Ragguagli* (1612), ainsi que la traduction espagnole abrégée de Fernando Pérez de Sousa (1634), expurgée des « nouvelles » trop hostiles à l'Espagne. Sa bibliothèque contenait aussi l'édition de 1615 de la *Pietra del Paragone*, inédite en espagnol puisque ce tome posthume concentrait les diatribes les plus acerbes contre la Monarchie hispanique. Sur la fortune et la censure de la *Pietra del Paragone* en Espagne, voir D. GUIGLIARDI, 2010.

<sup>5</sup> Voir M. BLANCO, 1998, p. 173. On trouve aux pages 173-176 une brève et lumineuse présentation des *Ragguagli* de Boccacini.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 172.

lecture – partiellement désavouée par l’auteur<sup>9</sup> –, sont notamment dénoncées l’intromission des papes dans les affaires temporelles (en particulier l’interdit lancé contre Venise par Paul V en 1605), l’arrogance agressive de Philippe II, la corruption de la cour française sous Henri IV et Sully, et, pour de multiples raisons, la Compagnie de Jésus ; la transcription d’une pièce de théâtre inventée revient sur les cinquante ans environ de guerres dans les Flandres et la préparation d’une trêve ; et, malgré des réserves à l’égard de l’Angleterre, le roman s’achève par un éloge de Jacques I<sup>er</sup>, sur qui se fondent les espoirs politiques (et courtisans) de l’auteur. Dans l’*Argenis* (1621), l’allégorie politique ne passe plus par de strictes équivalences. L’espace narratif, largement imaginaire, est le monde classique préromain, avec des Grecs, des Gaulois, des Sardes, des Lydiens ou des Africains, conformes à la vision antique, dans une chronologie non contraignante. On reconnaît néanmoins des références à l’histoire européenne de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle : les guerres civiles de Sicile rappellent celles de France ; la Sardaigne de l’ambitieux Radiobanes évoque l’Espagne de Philippe II, dont les relations avec la Sicile (c’est-à-dire la France) varient entre des approches amicales et une hostilité ouverte ; la Mauritanie, qui repousse une attaque de Radiobanes et dont la reine ne peut imposer des taxes à ses sujets sans leur consentement, a un air de ressemblance avec l’Angleterre en 1588 ; et le pays de Merganie est un anagramme de la Germanie<sup>10</sup>. Et si la trame romanesque occulte une allégorie historique, elle intègre explicitement une sorte de traité politique, disséminé au fil des épisodes. Les questions, abordées par les personnages, vont de la forme idéale de gouvernement au traitement qui doit être réservé aux calvinistes, en passant par les causes des troubles de l’État, et comment les combattre ; sont même examinées l’opportunité d’une armée permanente, ou encore la politique fiscale à adopter<sup>11</sup>.

De tels développements sont absents du *Criticón*. Toutefois, l’attention de Gracián à l’actualité politique, manifeste dans sa correspondance<sup>12</sup>, perce aussi dans sa philosophie courtisane. À la sortie de chacune des quatre provinces parcourues par les héros, les

---

<sup>9</sup> Cette clé de lecture, où étaient déchiffrés les noms feints des pays, des institutions et des personnes réelles, fut en partie réprouvée par Barclay dans l’*Apologia Euphormionis pro se* qui fut agrégée à partir de 1610 au *Satyricon*. Il y explique son choix de la satire et, contre les détracteurs lui reprochant des attaques *ad hominem*, il cherche à démontrer l’absurdité de certaines identifications ; dans d’autres cas, il soutient que les éloges l’emportent sur le blâme ; mais, parfois, sa défense est aussi peu sincère qu’ingénieuse.

<sup>10</sup> Voir J. BARCLAY, *Argenis*, éd. M. RILEY et D. PRITCHARD HUBER, 2004, p. 16-17. Une clé de lecture de l’*Argenis* a été proposée aux lecteurs à partir de l’édition par Elzévier en 1627. Elle est reproduite et discutée dans l’édition citée de l’*Argenis*. Voir *ibid.*, p. 22-26 et p. 45-48.

<sup>11</sup> Pour un résumé et la localisation des thèmes abordés, *ibid.*, p. 16-22.

<sup>12</sup> Voir B. GRACIÁN, *Cartas*, in : *Obras completas*, éd. E. BLANCO, 1993, t. II, p. 889-932. C. PERALTA ABAD, 1993, p. 79, donne un aperçu des principaux événements commentés par Gracián dans ces lettres : les rébellions portugaise et catalane, les troubles en France, les guerres de Flandres et d’Italie, la Révolution anglaise, les affaires de l’Empire et des Indes... Bref, l’essentiel de l’actualité géopolitique.

impressions recueillies pendant la phase du voyage qui se termine sont condensées en un bilan contradictoire<sup>13</sup> ; et, tout au long du récit, sont disséminées des considérations politiques, économiques et sociales plus ou moins développées<sup>14</sup>. Sur le plan international, l'existence d'une géopolitique confessionnelle y est évidente : les pays et monarques protestants sont mal lotis, tandis que les défenseurs du catholicisme romain (et de la Compagnie de Jésus) sont loués et mis en exergue par des annotations marginales. Néanmoins, si Gracián salue l'intransigeance religieuse des monarques prêts à sacrifier la prospérité de leurs royaumes à leur intégrité confessionnelle, il ne fait jamais preuve d'un esprit de croisade. Par ailleurs, malgré un incontestable patriotisme (tantôt espagnol, tantôt aragonais, selon l'échelle où se place Gracián), il équilibre (plus ou moins exactement) éloges et critiques, pour chacune des provinces traversées<sup>15</sup>, évitant que le *Criticón* ne soit une œuvre absolument partisane ; du reste, même les pays ou régions jouissant de la sympathie de l'auteur (l'Aragon, la Catalogne, le Portugal ou l'Italie), n'y sont pas exemptés de défauts<sup>16</sup>. Un autre trait notable de l'Europe du *Criticón* est l'établissement de frontières présentées comme naturelles<sup>17</sup> (les Pyrénées ou les Alpes), séparant des nations au tempérament essentialisé<sup>18</sup>. On a pu voir dans cette (imparfaite) adéquation entre la division territoriale de l'Europe en provinces et la « division culturelle et pré-politique » en nations l'abandon d'une perspective purement patrimoniale de la société, où les habitants sont essentiellement conçus comme des sujets : dans le *Criticón*, la nation n'est pas encore la source de la souveraineté (comme chez Rousseau), mais elle tend

<sup>13</sup> La synthèse sur l'Espagne a lieu dans la *crisi* II, 3, p. 340-341 ; celle sur la France, en II, 8, p. 437-439 ; celle sur l'Allemagne, en III, 3, p. 596-598 ; et celle sur l'Italie, en III, 9, p. 738-741.

<sup>14</sup> La portée politique du *Criticón* a notamment été étudiée par M. ROMERA-NAVARRO, 1950, p. 21-27 ; R. MARTIN HERRERO, 1959 ; A. CASTRO, 1972 ; R. JAMMES, 1988a et 1988b ; B. PELEGRIN, 1988 et 2007 ; C. VAILLO, 1989b ; E. SOLANO CAMON, 1989 ; P. J. SMITH, 1992 ; C PERALTA, 1993 ; L. F. AVILES, 1997 ; M. BALLESTER RODRIGUEZ, 2005.

<sup>15</sup> R. JAMMES, 1988b, relève justement que l'opposition des qualités et des défauts n'est pas exactement comparable pour les quatre provinces européennes. Dans le cas de la France et de l'Allemagne, l'ingénu Andrenio énonce d'abord les qualités, puis Critile expose les défauts – qui l'emportent largement. Mais le bilan sur l'Allemagne est nettement moins négatif que celui sur la France ; si le manque de courage, l'intempérance et l'hérésie sont reprochés à ses habitants, la terre elle-même – étendue, prospère, fertile – fait l'objet d'éloges enthousiastes... qui correspondent moins à l'Allemagne ravagée par la guerre de Trente Ans qu'à celle du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans le cas de l'Espagne, Andrenio présente les défauts, puis Critile leur oppose des qualités supérieures ; et il conclut en affirmant la supériorité espagnole : « Y absolutamente es la primera nación de Europa: odiada, porque envidiada » (II, 3, p. 341). Quant à l'admiration pour la « culta Italia », elle n'est réellement contrebalancée que par l'idée qu'elle est aussi le pays de l'illusion et du mensonge – une critique largement fondée sur les va-et-vient des principautés italiennes entre les alliances française et espagnole et, au-delà, sur le rejet du machiavélisme.

<sup>16</sup> Voir B. PELEGRIN, 1998.

<sup>17</sup> Voir L. F. AVILES, 1996.

<sup>18</sup> Pour la typologie des nations européennes, voir les articles recensés par C. VAILLO, 2001, p. 110, notamment J. A. ROIG DEL CAMPO, 1956 ; B. PELEGRIN, 1980, 1981 et 1985 ; B. GARZELLI, 1995a et 1995b ; F. CAPELLI, 1995 ; C. VAILLO, 1989a et B. PERIÑAN, 1999.

déjà à coïncider avec les limites de l'État selon un ordre naturel<sup>19</sup>. En tout état de cause, l'opposition franco-espagnole, omniprésente dans le *Criticón*, semble constituer l'axe de la pensée politique européenne de Gracián<sup>20</sup>.

Parallèlement à l'évolution du contexte international, on note aussi dans l'œuvre de Gracián le passage d'un optimisme implicite (dans *El Político*) à une censure sévère de la situation politique espagnole<sup>21</sup>. Dans le *Criticón*, des dénonciations générales renvoient à l'actualité – ce que signalent la mention de personnages historiques, l'usage de déictiques (comme *ya* et *hoy*) ou celui du stratégique « etc. ». Les cibles visées sont multiples : l'injustice sociale ; les officiers de l'armée incompetents, traîtres ou corrompus ; les « politiques »<sup>22</sup>, allégoriquement représentés comme des médecins qui prolongent la maladie de leurs patients pour gagner plus ; le milieu courtois (notamment dans l'allégorie du Palais sans portes de la *crisi* II, 4) ; les nobles qui se satisfont d'être nés ; les gazettes – françaises et espagnoles – qui font courir des bruits extravagants ; et, plus généralement, les manipulateurs de l'opinion. Cette posture de censeur est ambiguë dans la mesure où Gracián ne propose aucune réforme politique ; cette idée semble même l'horripiler car, comme l'apprend Andrenio dès son entrée dans le monde, celui-ci ne peut être redressé et seuls les idiots s'efforcent de le faire<sup>23</sup>. De plus, les critiques de Gracián contre les groupes dirigeants n'impliquent aucune forme de sentiment démocratique ; au contraire, le mépris et la haine des foules et du menu peuple des villes est manifeste dans le *Criticón*. Et si ce sentiment est largement partagé par les lettrés du Siècle d'Or – et en particulier par Mateo Alemán, un auteur admiré de Gracián<sup>24</sup> –, son expression acquiert une intensité et une constance particulières dans le récit du jésuite aragonais, probablement marqué par la violence des soulèvements urbains s'étant multipliés depuis 1640 – à Barcelone mais aussi à Naples, en Sicile et en France, avec la Fronde. Enfin, en réprochant à chaque page l'état du monde et les puissants, Gracián fait précisément ce qu'il reproche à la « canaille ». L'idéal éducatif de

<sup>19</sup> Voir M. BALLESTER RODRIGUEZ, 2005.

<sup>20</sup> Voir R. JAMMES, 1988b et C. VAILLO, 1989a.

<sup>21</sup> Au sujet du regard posé dans le *Criticón* sur la politique intérieure de la Monarchie hispanique, voir A. CASTRO, 1972 et surtout R. JAMMES, 1988a, dont je résume l'analyse dans ce paragraphe.

<sup>22</sup> R. JAMMES, *ibid.*, p. 69, note que le terme de *político*, positif dans *El Político don Fernando*, devient généralement péjoratif dans le *Criticón*.

<sup>23</sup> Voir *El Criticón*, I, 6, p. 147 : « Ahora dime, ¿nunca se ha tratado de adobar el mundo?

–Sí, cada día lo tratan los necios.

–¿Por qué necios?

–Porque es tan imposible como concertar a Castilla y descomponer a Aragón ».

<sup>24</sup> Voir en particulier le « Prólogo al vulgo » du *Guzmán*, où l'auteur lance une satire acerbe du vulgaire, son « ennemi », avant de s'adresser à au « lecteur avisé », son public idéal. Voir M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache*, éd. J. M. MICÓ, 1987, t. I, p. 108-109,

Gracián, selon Robert Jammes, est ce qui permet de dépasser ces contradictions. Le *Criticón* est en effet habité par la foi en la raison pour atteindre la vertu et pour former des « personnes ». D'ailleurs, si Gracián méprise la plèbe ignorante et les vices qui en découlent, il l'impute en partie à l'entreprise de manipulation des puissants, qui abrutissent les foules pour les aliéner<sup>25</sup>.

Pour prolonger ces lectures, je souhaiterais montrer que le *Criticón* se réfère dans plusieurs allégories à des événements internationaux majeurs de l'époque : la Fronde, la guerre de Trente Ans ou le conflit franco-espagnol, qui contribue à engendrer chez Gracián un vif ressentiment envers Olivares et Philippe IV. En point de fuite de ces commentaires, se trouve l'extrême sensibilité du jésuite aragonais aux déchirements de la Chrétienté et à la fin de la prépondérance hispanique en Europe. En atteste sa correspondance. Dans une lettre du 19 août 1655 adressée à son ami catalan Francisco de la Torre y Sevil, il écrit par exemple que les nouvelles de revers militaires continuent à affluer à Saragosse, bien que les publicistes espagnols cherchent à donner le change à l'opinion publique naissante en magnifiant la reconquête en cours de Solsona, près de Lérida : « De guerras, siempre prosiguen las malas nuevas, con que nos entretienen con la recuperación de Solsona »<sup>26</sup>. Gracián passe ensuite en revue les dangers et revers accumulés sur plusieurs fronts : invasion de Milan par le prince Thomas de Savoie et par le duc de Modène ; discrédit du vice-roi de Naples suite à la révolte de 1647 ; perte de Landrecies et siège de La Chapelle dans les Flandres ; menace anglaise contre la flotte des Indes, etc. Il note en particulier que le jeune Louis XIV ne pourra pas en remonter aux Espagnols, car ils auront tout perdu auparavant : « Este rey de Francia dicen nos ha de dar mucho en qué entender, m[a]s yo creo que no, porque, antes estará todo perdido »<sup>27</sup>. Autrement dit, la France ne conquiert pas, c'est l'Espagne qui perd. Néanmoins, puisque les périls les plus graves pour l'Espagne arrivent des Pyrénées, examinons d'abord les chapitres français du *Criticón*, pour voir comment l'allégorie s'y nourrit de l'actualité.

---

<sup>25</sup> R. JAMMES, 1988a, p. 80.

<sup>26</sup> Voir B. GRACIÁN, *Obras Completas*, éd. E. BLANCO, 1993, p. 927-928.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 927. Ces observations amères se renouvellent un mois plus tard, dans la lettre du 16 septembre 1655, au même destinataire (*ibid.*, p. 930-931) : « tout va de mal en pis », annonce-t-il avant de faire un état des lieux des différents champs d'opération, selon un parcours mental correspondant probablement à la hiérarchie de ses préoccupations : la Catalogne, les Flandres, l'Italie, les voies maritimes depuis Cadix vers la Méditerranée et le Nouveau Monde, les combats des Vénitiens contre les Ottomans, de nouveau l'Italie et retour en Aragon pour évoquer notamment la pénurie de blé et les affaires aragonaises ou locales.



## A – Fortune contre les mécontents (II, 6) : un texte à clef livré sans clé

Faisant de l'antipathie franco-espagnole un motif récurrent du récit, Gracián ne manque pas d'évoquer dans la seconde partie du *Criticón* – presque en direct – les troubles secouant la monarchie voisine. À mon sens, les « Charges et décharges de la Fortune » (II, 6), peuvent même être regardées comme une *crisi* à clef, dialoguant avec l'*Euphormion* ou *Satyricon* de Barclay.

Dans la seconde partie de l'*Euphormion*, la Fortune est présentée comme la déesse tutélaire de Protagon, monarque d'Éleuthérie – c'est-à-dire du roi de France Henri IV, « celui qui combat au premier rang ». On rapporte que Protagon « avait arrêté l'inconstance de cette déesse et [...] il semblait qu'elle n'eût du pouvoir sur les affaires du monde que pour lui en donner du contentement »<sup>28</sup>. Espérant y prospérer, le héros gagne Ilioupolis (Paris). Mais il découvre bientôt qu'aucune grâce n'est accordée sans l'intercession des prêtres de la Fortune, dont le premier est Doromise, « celui qui méprise les faveurs » – par antiphrase, Sully. Cette étape parisienne de l'*Euphormion* passe alors en revue les travers des principaux ministres de Henri IV, dénonce la vénalité des offices, ou encore l'intérêt de Sully pour les arts mécaniques<sup>29</sup>. La configuration du palais de Doromise est elle-même conforme à celle de l'Arsenal, résidence de Sully<sup>30</sup>. Seule la Fortune demeure ici un pur symbole, sans modèle historique. Faire siéger la Fortune en France, pour Barclay, c'est simplement suggérer que les réussites de Henri IV ne sont pas dues à ses seuls mérites, et qu'elles ne seront pas éternelles.

Gracián s'est manifestement souvenu de cet épisode. Car trois des six *crisis* françaises du *Criticón* sont placées sous le patronage de la Fortune : dès avant les « Charges et décharges de la Fortune » (II, 6), les *crisis* II, 3 et II, 5 s'ouvrent par un apologue où intervient la déesse. Et, comme chez Barclay, le personnage de la Fortune est intégré à un tableau politique. Mais, chez Gracián, c'est essentiellement le personnage de la Fortune qui requiert une clé de lecture, touchant à l'actualité française la plus brûlante.

C'est du moins ce que laissent à penser des éléments insolites dans la caractérisation de la Fortune. Dans l'exorde de la *crisi* II, 3, les Français, en tumulte, l'accusent d'être (re)devenue « espagnole », d'avoir agi en « marâtre » envers eux, en offrant les Indes à la Monarchie Catholique. La Fortune les rabroue, leur assurant qu'elle a servi leurs intérêts,

---

<sup>28</sup> J. BARCLAY, *Euphormion*, trad. de J. BERAULT (1640), éd. A. CULLIERE, 2000, p. 129 et 133, respectivement.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 153-156 et notes 340-344 p. 267.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 140-141 et note 323 p. 264.

puisque les Indes de la France ne sont rien moins que l'Espagne<sup>31</sup>. Ces invectives des Français, moins anodines qu'il n'y paraît, étaient sans doute familières aux premiers lecteurs du *Criticón*. Mais, emportés par le récit, ils pouvaient ne pas s'y arrêter. Ils pouvaient aussi passer outre le fait que la Fortune, dans la *crisi* II, 5, dispense ses faveurs « sous un dais souverain »<sup>32</sup>. Mais déjà, le chaos régnant sur la « place de la populace » présente une certaine couleur locale. Après avoir passé en revue les principales séditions ayant agité l'Europe dans un passé proche, hormis précisément la Fronde, Gracián dénonce un parlement prétendant gouverner :

Toparon en otro [corrillo] que estaban gobernando el mundo: uno daba arbitrios, otro publicaba premáticas, adelantaban los comercios y reformaban los gastos.  
 –Éstos –dixo Andrenio– serán del parlamento; no pueden ser otro, según hablan.  
 –Lo que menos tienen –dixo el Sabio– es de consejo. Toda es gente que, habiendo perdido sus casas, tratan de restaurar las repúblicas.  
 –¡Oh vil canalla! – exclamó Andrenio–.¿Y de dónde les vino a éstos meterse a gobernar?  
 –Ahí verás –respondió el Serpihombre– que aquí todos dan su voto.  
 –Y aun su cuero –replicó el Sabio<sup>33</sup>.

Si cette pointe pouvait également viser le parlement de Cromwell, elle est parfaitement à sa place en France, en ces temps de Fronde parlementaire.

Mais c'est surtout au chapitre suivant que l'allégorie se nourrit des nouvelles françaises. Le lecteur est invité à le percevoir en mesurant l'écart entre le portrait qu'offre Gracián de la Fortune et l'iconographie traditionnelle de cette allégorie, telle qu'elle apparaît dans la *Hora de todos* ou même dans la première partie du *Criticón*<sup>34</sup> :

Llegaron ya a la última grada, donde estaba la Fortuna. Pero, ¡oh cosa rara!, ¡oh prodigio nunca creído, y de que quedaron atónitos y aun pasmados!, digo cuando vieron a una *reina* totalmente diversa de lo que habían concebido y muy otra de lo que todo el mundo publicaba, porque no sólo no era ciega como se decía, pero *tenía en una cara de cielo al medio día, unos ojos más perspicaces que una águila, más penetrantes que un lince; su semblante, aunque grave, muy sereno, sin ceños de madrastra, y toda ella muy compuesta. No estaba sentada, porque siempre de leva y*

<sup>31</sup> Voir *El Criticón*, II, 3, p. 331-332 (je souligne) : « Cuentan, y yo lo creo, que una vez, entre otras, *tumultuaron los franceses* y con la ligereza que suelen se presentaron delante de la Fortuna, tragando saliva y vomitando saña. –¿Qué murmuráis de mí –dixo ella misma–, que *me he vuelto española?* [...] »

–¡Oh *madrastra* nuestra –respondieron ellos– y madre de los españoles, cómo te sangras en salud! [...] ¿Qué mucho hagamos estremos de sentimiento contigo, si tú con ellos haces excesos de favor? [...] »

<sup>32</sup> *Ibid.*, II, 5, p. 380.

<sup>33</sup> *Ibid.*, II, 5, p. 383. Les « guerres civiles de France » sont toutefois évoquées plus haut (p. 382).

<sup>34</sup> *Ibid.*, notamment I, 6, p. 145-146 : « Asseguran unos que la Fortuna, como está ciega y aun loca, lo revuelve todo cada día, no dexando cosa en su lugar ni tiempo ».

en continuo movimiento. Calzaba ruedecillas por chapines; *su vestir era la mitad de luto y la otra mitad de gala*<sup>35</sup>.

L'étonnement des héros est noté pour susciter le nôtre : au lieu d'être une déesse, la Fortune est ici une reine ; loin d'être laide, aveugle et agitée, elle est belle et perspicace, grave et sereine ; et, détail incongru, elle porte un demi-deuil.

Mon hypothèse est que l'allégorie de la Fortune est ici adaptée à un personnage contemporain de Gracián, et bien connu de ses lecteurs : la « serenísima doña Ana de Austria, florida reina de Francia », louée juste avant la traversée des Pyrénées<sup>36</sup>. Comme la Fortune, Anne d'Autriche fut accusée par les Français de trahir son royaume d'adoption en faveur du pays de ses aïeux. Longtemps vue comme une étrangère, surnommée l'Espagnole, elle vit ces charges redoubler en 1637, quand Richelieu révéla la correspondance qu'elle entretenait secrètement avec ses frères. Certes, les naissances du futur Louis XIV (1638), et du prince Philippe (1640), atténuèrent ces accusations, car offrir des enfants à son pays d'accueil était perçu comme un signe de sa volonté de naturalisation<sup>37</sup>. Mais les suspicions resurgirent de plus belle pendant la Fronde, Mazarin et elle étant alors suspectés de servir les intérêts espagnols<sup>38</sup>. Sans rien perdre de sa portée universelle, la *crisi* « Charges et décharges de la Fortune » met donc en scène la mise en jugement d'Anne d'Autriche par ses sujets frondeurs. Mais, nous allons le voir, ce procès néglige une pièce essentielle du dossier, qui tient à la poursuite par la régente de la politique anti-espagnole de Richelieu.

La parole est d'abord donnée à l'accusation. Sur le chemin de la capitale, un étudiant et un soldat rapportent aux héros les griefs des sujets de la Fortune. Toute la cour commente sa cécité<sup>39</sup>. On prétend que la Malice, sous prétexte de la soulager de ses fardeaux, l'a rendue folle pour s'emparer du pouvoir et distribuer les faveurs à sa convenance<sup>40</sup> – une accusation qui concorde avec les libelles regrettant l'influence de Mazarin sur la régente. On raconte encore que la Fortune est fort amie des jeunes gens, mais hostile aux sages d'âge mûr<sup>41</sup>. Quoique traditionnel, ce nouveau grief n'est pas sans rappeler de nombreuses mazarinades : ses opposants prêtaient à la régente de multiples liaisons et des désirs déréglés ; et, symétriquement, on lui reprochait d'avoir écarté de respectables conseillers. L'arrivée à la

<sup>35</sup> *Ibid.*, II, 6, p. 408-409 (je souligne).

<sup>36</sup> *Ibid.*, II, 2, p. 328-329.

<sup>37</sup> Voir J.-F. DUBOST, « Mise en perspective et bilan politique du règne », in : C. GRELL (dir.), 2009, p. 51.

<sup>38</sup> Voir C. GRELL (dir.), 2009, p. 130 et 333-336.

<sup>39</sup> Voir *El Criticón*, II, 6, p. 405.

<sup>40</sup> Voir C. GRELL (dir.), 2009, p. 405-406.

<sup>41</sup> Voir *El Criticón*, II, 6, p. 406 : « la hazen fama de ruin, amiga de los jóvenes, siempre favoreciéndoles, y contraria de los varones ancianos y maduros, madrastra de los buenos [...] ».

cour semble apporter de nouvelles pièces à charge. Car les héros y découvrent d’abord un « palais extravagant », édifice d’un côté et ruine de l’autre, machine superbe mais sans fondements<sup>42</sup>, se résumant à un grand escalier. Le pouvoir de la Fortune semble bien fragile, comme celui de la monarchie française sous Anne d’Autriche. C’est sans doute l’une des raisons pour lesquelles Paris n’est pas nommée dans ces chapitres, que le *Criticón* n’accorde pas à la capitale française le même relief qu’à Madrid, la cour impériale ou Rome. Si cette France est « décentrée », alors qu’elle est au milieu du récit et de la vie d’Andrenio, ce n’est pas seulement parce que Gracián cherche à priver le pays rival d’une situation avantageuse. C’est aussi que la cour de France est neutralisée par la Fronde au moment de la rédaction.

S’étant approchés du palais, Andrenio et Critilo découvrent au pied de son escalier un ministre filtrant l’accès à la Fortune :

Acercóse Critilo a la primer grada con sus camaradas donde estaba toda la dificultad del subir, porque *aquí assistía el Favor, primer ministro de la Fortuna y muy su confidente*. Éste alargaba la mano a quien se le antojaba para ayudarle a subir, y esto sin más atención que su gusto, que debía ser muy malo, pues por maravilla daba la mano a ningún bueno, a ninguno que lo mereciesse. Siempre escogía lo peor: en viendo un ignorante, le llamaba, y dejaba mil sabios. *Y aunque todo el mundo le murmuraba, nada se le daba, que de sus temeridades tenía hechos callos en el qué dirán*. [...]

Si, chez Barclay, Doromise était Sully, *el Favor* semble bien être Mazarin, le favori qui, murmurait-on, jouissait des faveurs d’Anne d’Autriche<sup>43</sup>. Gracián paraît d’ailleurs relayer ces rumeurs connues en Espagne<sup>44</sup> en insinuant que ce « premier ministre » est le grand confident de la reine. Mais si Gracián réproouve l’influence de ce favori d’origine obscure<sup>45</sup>, la défense de la Fortune témoigne plutôt d’une volonté de dédouaner une reine d’origine espagnole.

En effet, tandis que l’évocation *in absentia* de la Fortune rappelle les libelles hostiles à Anne d’Autriche, sa description *in praesentia* coïncide avec des représentations plus

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, II, 6, p. 406 : « Ya en esto se descubría un estravagante palacio que por una parte parecía edificio y por la otra ruina, torres de viento sobre arena, soberbia máquina sin fundamentos. Y de todo el que imag[in]aron edificio, no había sino la escalera [...] ».

<sup>43</sup> Voir M. J. del RIO BARREDO et J. F. DUBOST, « La présence étrangère autour d’Anne d’Autriche », in : C. GRELL (dir.), 2009, p. 135.

<sup>44</sup> Ainsi, BARRIONUEVO note malicieusement dans ses *Avisos* l’intérêt d’Anne d’Autriche pour Mazarin : un jour que celui-ci fut malade, note le chroniqueur, « fue la asistencia de la Reina tanta que fue notada de toda la nobleza y cortesanos » (janvier 1657). Quant à PELLICER, dans une lettre du 23 octobre 1640, il rapporte « les plus abominables ragots à propos d’une souveraine qui aurait donné le jour à un monstre velu et noiraud » (exemples cités – et traduit pour le second – par A. GUTIERREZ, 1977, p. 215).

<sup>45</sup> Voir aussi B. GRACIAN, lettre du 21 octobre 1655 à Lastanosa, in : *Obras Completas*, éd. E. BLANCO, 1993, p. 932 : « El rey de Francia en París prosigue o comienza los amores de madama Monsini, la sobrina de Mazarino. [...] Todos dicen pretende Mazarino casarla con el rey, siendo nieta de un sombrero; ahí se revolvería la Francia ».

avantageuses de la reine, comme le portrait qu'en laissa sa première dame de chambre, Mme de Motteville<sup>46</sup>. Comme Fortune, la sœur de Philippe IV avait un beau visage<sup>47</sup> et un regard pénétrant<sup>48</sup>. Elle aussi était grave, mais sereine<sup>49</sup>. Et il n'est pas impossible que Gracián ait pu en juger de ses propres yeux, en examinant au Palais Royal tel tableau qu'elle avait envoyé à son frère. La tenue de la Fortune (« la mitad de luto y la otra mitad de gala »), coïncide également avec la situation d'Anne en 1653 : bien que veuve, depuis le 14 mai 1643, elle ne dédaignait pas la galanterie<sup>50</sup> - une *gala* toute *gala* (française). De plus, dans les portraits qu'elle commanda aux peintres, elle prit d'abord soin de figurer en deuil, car son veuvage faisait la légitimité de sa régence. Mais elle ne pouvait garder éternellement cette posture : mère du roi et mère de ses sujets, elle devait les encourager par un aspect avenant. Aussi apparaît-elle « en demi-deuil », dans un portrait de 1650, où le peintre a représenté le « regard chaleureux et “maternel” de la veuve », à l'écoute des requêtes des sujets<sup>51</sup>, mais aussi dans des gravures ayant pu jouir d'une diffusion plus large (voir ci-dessous) L'image de Gracián d'une Fortune partagée entre deuil et galanterie correspond encore à deux gravures de Jean Morin d'après Philippe de Champaigne, présentant en regard la régente en grand deuil à gauche, en deuil de cour à droite.

---

<sup>46</sup> Voir Mme de MOTTEVILLE, *Portrait de la reine Anne d'Autriche en 1658*, in : C. GRELL (dir.), 2009, p. 5-9.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 5 : « Elle [Anne d'Autriche] est grande et bien faite, elle a une mine douce et majestueuse qui ne manque jamais d'inspirer dans l'âme de ceux qui la voient l'amour et le respect. Elle a été l'une des plus grandes beautés de son siècle, et présentement il lui en reste assez pour pouvoir effacer les jeunes qui prétendent avoir des attraits ».

<sup>48</sup> *Ibid.* : « Ses yeux sont parfaitement beaux, le doux et le grave s'y mêlent agréablement ; leur puissance a été fatale à beaucoup d'illustres particuliers, et des nations entières ont senti à leur dommage quel pouvoir ils ont eu sur les hommes ».

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 9 : « Une des plus belles qualités que j'aie reconnues en la Reine, c'est la fermeté de son âme : elle ne s'étonne point des grands périls ; les choses les plus douloureuses et qui ont le plus agité son âme, n'ont pu apporter du trouble dans son visage et ne lui ont jamais fait manquer à cette gravité qui sied si bien aux personnes qui portent la couronne ».

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 7 : « Elle a l'esprit galant ; et, à l'exemple de l'infante Clara-Eugenia, elle goûterait fort cette belle galanterie qui, sans blesser la vertu, est capable d'embellir la cour ».

<sup>51</sup> Voir B. GAETHGENS, « Les portraits d'Anne d'Autriche. L'image royale au service de la politique », in : C. GRELL (dir.) 2009, p. 233-235. On y trouve d'autres tableaux et surtout des gravures, plus susceptibles d'avoir été vus par Gracián en Espagne.

Image 16 : Charles Baubrun,  
*Anne d'Autriche en veuve*, vers 1650.



Image 17 : *La reine Anne d'Autriche en 1644*  
(Gravure anonyme de l'époque).



Image 18 : Jean Morin, d'après Philippe de Champaigne,  
*Anne d'Autriche en grand deuil*, puis *Anne d'Autriche en deuil de cour*, 1643.



Face à un soldat qui se fait le porte-parole des mécontents<sup>52</sup> (y aurait-il là une allusion au grand Condé ?<sup>53</sup>), l'aplomb de la Fortune est également admirable. Or, comme la Fortune, Anne d'Autriche était l'objet de reproches constants<sup>54</sup> et ne se laissait guère émouvoir par les

<sup>52</sup> Voir *El Criticón*, II, 6, p. 409-410 : « –Gran señora de los favores, reina poderosa de las dichas, yo te he de dezir hoy las verdades. Todo el mundo, de cabo a cabo, desde la corona a la abarca, está murmurando de ti y de tus procederres ».

<sup>53</sup> Sur le rôle d'« avocat des Frondeurs » du duc d'Enghien, le futur grand Condé, voir K. BEGUIN, 1999, p. 105-107. Jusqu'à la paix de Rueil, conclue entre le Parlement et le pouvoir royal en mars 1649, le duc d'Enghien combattit les mécontents (y compris ses parents) et marqua un soutien indéfectible à la régence. Pour ne pas risquer une rupture avec les siens, il prit ensuite « la défense des intérêts d'une partie des frondeurs de la haute noblesse qui n'avaient pas signé cet accord ». « Cette position de porte-parole des mécontents qu'il venait pourtant de combattre n'était guère périlleuse pour lui. Sa loyauté ne pouvait lui être incriminée alors qu'il avait contribué de ses deniers au financement de la guerre de Paris [...] ».

<sup>54</sup> Voir H. CARRIER, 2004, et en particulier le chapitre I, 2 de la Première partie : « L'animosité générale à l'égard de la Reine », p. 49-61. Anne d'Autriche avait bien quelques défenseurs (p. 49-50). Mais que pouvaient-ils peser ? « En 1651-1652, aucune voix ne s'élève plus pour la défendre. C'est dès 1648 qu'Anne d'Autriche est entièrement discréditée dans l'opinion » (p. 50-51).

critiques<sup>55</sup>. Pour se défendre, la Fortune allègue d’abord qu’elle est fille de Dieu et de la Providence ; mais Anne d’Autriche, fille des Rois Catholiques pouvait aussi se prévaloir de son ascendance. On taxe la Fortune de favoriser des êtres vils ? Elle répond qu’elle ne se charge pas elle-même de distribuer les faveurs :

Veis aquí mis manos: miradlas, reconocedlas, que no son mías; ésta es de un príncipe eclesiástico, y esta otra de un seglar; con éstas reparto los bienes, con éstas hago mercedes, con éstas dispenso las felicidades<sup>56</sup>.

Cette image de la Fortune aux mains greffées, mise en relief par une note marginale<sup>57</sup>, évoque généralement la distribution de faveurs par les prélats et les princes séculiers. Mais la réponse de la Fortune pourrait aussi être attribuée à Anne d’Autriche, au prix d’un gracieux sophisme : étant entourée par un Conseil de régence, imposé par Louis XIII avant sa mort, la reine aurait pu se prétendre amputée de ses – très belles<sup>58</sup> – mains. L’argument serait ingénieux, et en cela digne de la reine<sup>59</sup>, mais spécieux. Car, en réalité, Anne d’Autriche exerça pleinement la régence avec Mazarin : dès le 18 mai 1643, soit cinq jours après la mort de Louis XIII, elle avait fait casser au Parlement le testament de son époux, qui limitait ses prérogatives. En revanche, il est vrai qu’Anne d’Autriche n’était pas la seule – ni même la principale – dispensatrice de faveurs pendant la régence de Louis XIV. Car Mazarin avait accaparé l’essentiel des charges permettant d’octroyer pensions et bénéfices – ce qui constituait l’un de ses principaux leviers pour se créer une clientèle et assurer sa position. Et, face à lui, le grand Condé et Gaston d’Orléans, lieutenant du royaume, luttaient avec acharnement pour conserver les moyens d’obliger leurs alliés<sup>60</sup>. Pour la greffe des mains de la Fortune, nous pouvons donc au moins lever l’anonymat du prince ecclésiastique : il ne peut s’agir que du cardinal-ministre qui, selon les rumeurs, lui aurait en effet offert sa main. Le second donneur pourrait être le

<sup>55</sup> Voir Mme de MOTTEVILLE, in : C. GRELL (dir.), 2009, p. 9 : « Elle soutient son opinion sans se relâcher, quand une fois elle la croit bonne ; et sa fermeté va au delà des raisons que la politique fait dire aux personnes passionnées. De là procède qu’elle ne s’étonne point des discours du vulgaire : elle trouve dans son innocence et dans sa vertu sa sûreté et sa consolation et, pendant que la guerre civile a fait contre elle ce que la malice et l’envie ont coutume de produire, elle a fort méprisé toutes leurs attaques ».

<sup>56</sup> Voir *El Criticón*, II, 6, p. 410.

<sup>57</sup> Cette note – « *Manos de Fortuna* » – est notamment reproduite dans les éditions de M. ROMERA NAVARRO, 1939, t. II, p. 82 ; d’E. CANTARINO, 1998, p. 341 ; et dans celle, en fac-simil, d’A. EGIDO, 2009, t. II, p. 144.

<sup>58</sup> Voir Mme de MOTTEVILLE, in : C. GRELL (dir.), 2009, p. 6 : « Ses mains, qui ont reçu les louanges de toute l’Europe, qui sont faites pour le plaisir des yeux, pour porter un sceptre et pour être admirées, joignent l’adresse avec une extrême blancheur [...] »

<sup>59</sup> Voir Mme de MOTTEVILLE, in : C. GRELL (dir.), 2009, p. 8 : « Elle a beaucoup d’esprit : ce qu’elle en a est tout à fait naturel. Elle parle bien : sa conversation est agréable, elle entend raillerie, ne prend jamais rien de travers, et les conversations délicates et spirituelles lui donnent du plaisir ».

<sup>60</sup> Voir J.-F. DUBOST, « Mise en perspective et bilan politique du règne », in : C. GRELL (dir.), 2009, p. 84.

duc d'Enghien ou le duc d'Orléans, à moins que Gracián ait seulement voulu établir un parallélisme entre le prince séculier et le prince ecclésiastique<sup>61</sup>.

Malgré son sens de la répartie, la Fortune ne parvient pas à apaiser les mécontents. Après avoir vainement désigné quelques boucs émissaires à la vindicte populaire – l'Argent, la Réputation, les Charges, les Distinctions et les Félicités, qui tous se défendent bien<sup>62</sup> –, elle doit affronter le principal reproche qui lui est adressé : son inconstance, qui lui a valu le surnom de *Mudable*<sup>63</sup>. Conventionnel dans une évocation de la Fortune, ce motif acquiert une vigueur nouvelle quand on l'applique à Anne d'Autriche. Si la Fortune est « toujours sur le départ, en perpétuel mouvement »<sup>64</sup>, la régente *déménageait* (*se mudaba*) constamment pendant la Fronde – tantôt pour fuir les dangers de Paris, tantôt pour aller pacifier des régions agitées<sup>65</sup>. Sous la plume d'un libelliste, le jeune Louis XIV devenait ainsi le « roi ambulatoire »<sup>66</sup>. Plus grave, selon ses détracteurs, était le tempérament instable de la reine. Ainsi, en juin 1649, l'auteur de *La Vérité sans fard* prenait Louis XIII à témoin des injustices de sa veuve : « Juste roi, tu nous avais bien dit [...], qu'il ne fallait jamais lui donner la régence, que c'était un esprit volage et une girouette à tout vent »<sup>67</sup>. Enfin, et fondamentalement, on ne pardonnait pas à Anne d'Autriche son apparente inconstance politique. En 1643, beaucoup s'attendaient en effet à ce que l'Espagnole, pacifiste et soutenue par les dévots, négocie la paix ; mais contre toute attente, elle fit sienne la politique du défunt Richelieu, son ennemi juré. « La métamorphose fut sans doute heureuse pour la continuité de l'État, mais bien moins pour l'image de la reine, car nombre de mémorialistes ont douloureusement ressenti ce qu'ils ont perçu comme un revirement incompréhensible, voire de l'ingratitude, là où il n'y avait qu'un changement d'état : de reine à régente »<sup>68</sup>.

Mais justement, Gracián ne discute pas les raisons politiques de l'inconstance d'Anne d'Autriche, comme auraient pu le faire Boccacini ou Barclay. Il évacue même cette question par un détail-clé, par lequel la Fortune s'écarte de son modèle historique : alors que les deux

---

<sup>61</sup> Si nous devons choisir entre Orléans et Condé, nous pencherions pour le premier. Car Gaston, lieutenant du royaume, occupait le second rang dans le Conseil de régence, et resta lié aux intérêts de la reine jusqu'à fin janvier 1651, tandis que le grand Condé, de son côté, rompit avec le gouvernement dès la fin 1649. *Ibid.*, p. 59.

<sup>62</sup> Voir *El Criticón*, II, 6, p. 410-412.

<sup>63</sup> *Ibid.*, II, 6, p. 414.

<sup>64</sup> *Ibid.*, II, 6, p. 409.

<sup>65</sup> L'équivoque sur le sobriquet *Mudable* semble préparé par une question du soldat : « ¿Para qué es buena tanta mudanza? » (*ibid.*). Ici, *mudanza* peut signifier déménagement autant que revirement.

<sup>66</sup> Voir H. CARRIER, 2004, p. 56.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 53-54. Cette réputation de femme velléitaire est aussi attestée par La Rochefoucauld, Mme de Hautefort, La Porte, Mme de Motteville ou le cardinal de Retz. Voir L. AVEZOU, « Les deux reines Anne d'Autriche au miroir de son temps », in : C. GRELL (dir.), 2009, p. 345.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 338.



fils d'Anne d'Autriche avaient respectivement quinze et treize ans en 1653, la Fortune dit qu'en vérité, elle n'a pas de fils<sup>69</sup> (élément repris dans une annotation marginale<sup>70</sup>). Aussi anodin puisse-t-il paraître, ce changement contribue à déconnecter l'allégorie du contexte politique. Car si Anne d'Autriche avait choisi de perpétuer l'action de Richelieu (et en particulier la guerre contre l'Espagne), c'était par égard pour ses héritiers, auxquels, en tant que régente, elle avait le devoir de léguer un territoire et un pouvoir inentamés. En privant la Fortune de fils, Gracián opère un glissement depuis la politique vers la morale. Il confère à l'inconstance de la Fortune une explication universelle : la Fortune est attachée à l'équilibre du monde ; elle fait délibérément contrepoids aux dons de la Nature et compense les inégalités sociales ; et, loin d'être aveugle, folle ou futile, elle rend hommage aux vrais sages – à la fois avisés et vertueux –, qui préfèrent une honnête mesure aux faveurs mondaines<sup>71</sup>.

Je vois trois motivations pour comprendre ce décrochage final entre allégorie morale et politique. En premier lieu, Gracián n'avait probablement pas l'intention de suivre le courant pour charger Anne d'Autriche, une reine dont l'attachement à l'Espagne ne faisait du reste pas de doute. D'après cette *crisi* II, 6, on peut imputer à la reine de France (/la Fortune) de favoriser Mazarin (*el Favor*), mais les autres charges pesant contre elles ne sont pas retenues. Au contraire, ce sont les qualités de la régente qui servent à renouveler l'allégorie de la Fortune : beauté, perspicacité, majesté, sérénité, ascendance sublime, indifférence aux reproches du vulgaire... Cependant, Gracián ne devait pas approuver la poursuite Anne d'Autriche d'une politique antiespagnole, même s'il la comprenait peut-être. Mieux valait donc éluder la question en renouant avec l'image traditionnelle d'une Fortune sans fils. Enfin, la déviation finale depuis la politique vers la philosophie morale tient à la vocation universelle du *Criticón* : « en vérité », d'un point de vue poétique, la Fortune n'a pas de fils « car ni les bonheurs ni les malheurs, écrit Gracián, ne s'héritent »<sup>72</sup> (ou, du moins, ne le devraient pas). Au-delà de sa portée conjoncturelle, cette *crisi* vise avant tout à prendre le contrepied de l'image établie d'une Fortune inconsidérée, pour en faire la fille clairvoyante de la providence divine. Gracián s'écarte ainsi de Quevedo. Celui-ci, dans *La Hora de Todos*, reprend l'iconographie conventionnelle de la Fortune pour en faire, selon Mercedes Blanco, le « lieutenant ou ministre » ridicule d'un « dieu rufian et fanfaron » (Jupiter) qui s'imagine

---

<sup>69</sup> Voir *El Criticón*, II, 6, p. 410 : « *Hijos, es verdad que no los tengo, porque no se heredan ni las dichas ni las desdichas* ». Pour être plus précis, il faut dire que Fortune n'a pas de fils, puisque « *Ventura* » est sa fille. Voir *El Criticón*, II, 7, p. 420.

<sup>70</sup> Voir *El Criticón*, éd. E. CANTARINO, 2002, p. 421 : « *Fortuna sin hijos* ».

<sup>71</sup> Voir *El Criticón*, II, 6, p. 413-414.

<sup>72</sup> *Ibid.*, II, 6, p. 410.

pouvoir réformer le monde et le manipuler comme un jouet<sup>73</sup>. Gracián, lui, n'adopte pas la veine burlesque et politique de cette satire ménippée. Il redonne au contraire gravité et souveraineté à la Fortune ; et la portée politique de son allégorie se borne à réhabiliter la personne d'Anne d'Autriche face à des sujets séditeux dont l'agitation a été censurée au chapitre précédent (II, 5). Dans le *Criticón*, donc, l'allégorie peut s'incarner dans un visage réel, mais sa visée politique demeure secondaire. Ceci distingue aussi le *Criticón* du *Satyricon* de Barclay.

Car, pour autant que cet épisode soit représentatif, il indique que Gracián n'a pas seulement repris de Barclay la structure d'un voyage européen et de nombreux motifs<sup>74</sup>. S'il est probable qu'il ait voulu surpasser le *Satyricon*, le jugeant suggestif mais quelque peu maladroit<sup>75</sup>, Gracián n'a pas renoncé à établir une adéquation entre certains personnages allégoriques et des modèles historiques. Il a plutôt cherché à mieux concilier l'actualité du roman à clef et l'universalité de l'allégorie. En effet, la portée immédiate de la satire tend à primer dans l'*Euphormion*, bien que Barclay, à travers des cas particuliers, ait cherché à dénoncer des défauts généraux, comme il exposait dans son *Apologie*<sup>76</sup>. À l'inverse, chez Gracián, le sens intemporel est premier, la portée actuelle n'étant qu'une valeur ajoutée.

Le *Criticón* est une œuvre conçue pour traverser les siècles ; mais ce bateau-livre ne transportera son auteur vers l'immortalité que si les lecteurs s'y embarquent eux aussi durablement. C'est pourquoi le récit est livré sans clef de lecture : les clés historiques ont tôt fait de se perdre ou de rouiller et, hormis quelques serruriers-philologues, le public renonce bien vite à ouvrir les livres de circonstance. De plus, les lecteurs d'un texte à clef risquent de le traverser sans s'y arrêter, pressés qu'ils sont d'atteindre la réalité derrière la fiction. Gracián, lui, laisse son lecteur devant une porte close ; il l'oblige à la sonder patiemment, et se contente de lui donner quelques outils pour qu'il fabrique son propre passe. Lui laisser cette responsabilité correspond à la fonction didactique du *Criticón* : pour déchiffrer le monde, où tout est crypté<sup>77</sup>, le lecteur est invité à se faire la main sur le livre.

---

<sup>73</sup> Voir M. BLANCO, 2007, p. 311-312.

<sup>74</sup> Voir M. ROMERA-NAVARRO, 1934 et C. VAÍLLO, 1989b.

<sup>75</sup> C. VAÍLLO, 1989b, p. 741.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 741-742.

<sup>77</sup> Voir *El Criticón*, III, 4, p. 612 (je souligne) : « –¿Cómo es eso –replicó Andreni –, que *el mundo todo está cifrado*?

–Pues ¿agora recuerdas con eso? ¿Agora te desayunas de una tan importante verdad, después de haberle andado todo? ¡Qué buen concepto habrás hecho de las cosas!

–¿De modo que todas están en cifra?

–Dígote que sí, sin exceptuar un ápice ».

## B - Un écho assourdi de la guerre de Trente Ans (II, 10)

Un autre épisode illustre combien, dans le *Criticón*, la satire morale tend à supplanter les considérations proprement politiques. Il s'agit de la *crisi* II, 11 (« Le toit de verre et Momus lançant des pierres »), dénonçant la vanité d'un honneur réduit à la réputation, ainsi que les ravages causés par la médisance dans la ville d'Honoría. À mon sens, ce chapitre renvoie à un lieu précis ; mais, loin d'offrir une interprétation politique des événements dont il s'inspire, il les instrumentalise au profit d'une allégorie universelle. Emportés dans les airs à la fin de la *crisi* II, 10, Andrenio et Critilo sont déposés par le zéphyr à l'entrée d'Honoría. Cette ville est une « grande cour », « voisine » et chérie de Virtelia<sup>78</sup> ; on ne peut y accéder que par un « célèbre pont », couvert de pierres glissantes (les scandales où trébuchent les réputations)<sup>79</sup> ; et si Honoría compte de magnifiques palais, leurs toits, « de verre très délicat », ont tous été détruits par des troubles populaires<sup>80</sup> ; aussi la reine en est-elle absente<sup>81</sup>. Reprenons un à un ces éléments.

Honoría est une cour doublement proche de Virtelia – dont j'ai situé le palais à proximité de Cracovie. Quels États voisins de la Pologne pouvaient être chéris de la Vertu, si l'on admet que celle-ci combine des traits humanistes classiques et des attributs plus spécifiquement catholiques ? Certainement pas les voisins protestants du nord ou de l'ouest, ni même la Moscovie orientale. Pas davantage la Hongrie : elle aussi était largement protestante ; sa capitale historique, Buda, était aux mains des Ottomans depuis 1541 ; et la cour de substitution, Bratislava, ne pouvait aspirer au rang de « grande cour ». En revanche, deux villes du Saint-Empire méritaient ce titre : Vienne, première capitale de l'empire et plus grande ville d'Europe centrale (avec environ cinquante mille habitants au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle) ; et Prague, presque aussi peuplée, et qui surtout jouissait elle aussi du statut de cour impériale depuis 1582, date à laquelle Rodolphe II en avait fait sa résidence permanente<sup>82</sup>. C'est à partir de ces deux foyers que les Habsbourg lancèrent la reconquête catholique de

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, II, 11, p. 490 (je souligne) : « Aquí llegaron nuestros dos peregrinos a serlo, encaminados de Virtelia a Honoría, su gran cara: aunque *confinante, tan querida, que la llamaba su gozo y su corona*. Deseaban passar a su *gran corte*, pero temían con razón el azar paso de los peros [...] ».

<sup>79</sup> *Ibid.*, II, 11, respectivement p. 486, p. 488 et p. 490 (je souligne) : « *Célebre puente*, como tan temida, daba passo a la gran ciudad, *ilustre corte* de la heroica Honoría [...] » ; « Toda la puente estaba sembrada, de cabo a cabo, destes indigestos peros en que los más de los viandantes tropezaban » ; « [...] temían con razón el azar paso de los peros, y era preciso, porque *no había otro* [...] ».

<sup>80</sup> *Ibid.*, II, 11, p. 491 : « Repararon luego que todos los texados de las casas, hasta de los mismos palacios, *eran de vidro tan delicado como sencillo*, muy brillantes, pero muy quebradizos; y así, *pocos se veían sanos y casi ninguno entero* » (je souligne).

<sup>81</sup> *Ibid.*, II, 11, p. 497 : « –Mucho es –ponderaba Critilo– que ni hallemos a Honoría en su corte, ni la honra en una tan populosa ciudad ».

<sup>82</sup> Voir par exemple H. BOGDAN, 1997, p. 13.

l'Europe centrale. Et puisque Vienne est vraisemblablement le principal modèle du « Trône du commandement » (II, 12)<sup>83</sup>, Prague pourrait bien être le référent d'Honoría.

Cette hypothèse coïncide avec d'autres aspects d'Honoría. Le « Pont des Oui, mais »<sup>84</sup> renvoie vraisemblablement à la tradition chevaleresque<sup>85</sup> et à celle, académique, du pont des ânes, course d'obstacles conceptuels à laquelle devaient se soumettre les étudiants en début d'année universitaire<sup>86</sup>. Mais Gracián pourrait avoir convoqué ces motifs en songeant au pont Charles, majestueux ouvrage en pierre construit à partir de 1357, que mentionnent généralement les descriptions de Prague circulant au XVII<sup>e</sup> siècle, aussi succinctes fussent-elles<sup>87</sup>. Parfois considéré comme le plus beau pont d'Europe, il figurait en bonne place sur les gravures représentant la ville, notamment dans l'une des planches des *Civitates Orbis Terrarum* de Georg Braun et Franz Hogenberg :

**Image 19 : Georg Braun, *Palatium imperatorum Pragae quod vulgo Ratzin appellatur* (1598)<sup>88</sup>.**



<sup>83</sup> Voir A. MILHOU, 1987, p. 214.

<sup>84</sup> C'est ainsi que B. PELEGRIN, 2008, p. 294, propose de traduire « el Puente de los Peros » de Gracián.

<sup>85</sup> Voir L.E.S.O., 1988, p. 206 : « En esta ficción del puente peligroso que lleva a la honra, puede ser que haya un recuerdo de los caballerescos pasos honrosos, combates provocados por ciertos caballeros en un lugar de tránsito (camino o puente), como el famoso Paso honroso que mantuvo Suero de Quiñones (mencionado por Cervantes en el cap. 49 de la primera parte del *Quijote* : “las justas de Suero de Quiñones, del Paso”) ».

<sup>86</sup> Voir B. GRACIÁN, *El Criticón*, éd. A. EGIDO, 2009, p. cxxvii.

<sup>87</sup> Voir par exemple G. BOTERO / J. REBULLOSA, *Descripcion de todas las prouincias y reynos del Mundo*, Barcelona, Gabriel Graells y Giraldo Dotil, 1603 (fol. 102v-103) : « La Metròpoli [de Bohemia] es Praga dividida en tres partes, yacen todas en un ameno y espacioso valle, y se llaman, Praga pequeña, vieja, y nueva. La Molta, divide a la pequeña de la vieja, aunque las ayunta un superbísimo puente de veinte y cuatro arcos. En la pequeña, está la Iglesia Catedral, y un Ilustre castillo sobre un collado ».

<sup>88</sup> Cette gravure fut publiée par G. Braun et F. Hogenberg dans leur *Urbium praecipuarum mundi theatrum quintum*, Cologne, 1598.

Quant aux toits de « verre délicat », détruits par Momus le médisant, ils sont certes inspirés d'un proverbe courant<sup>89</sup>, mais ils pourraient aussi constituer une référence au cristal de Bohême, célèbre dans toute l'Europe au XVII<sup>e</sup> siècle. La destruction de ces toits renverrait alors aux ravages causés par la guerre de Trente Ans, dont Prague fut l'épicentre (car c'est là qu'éclata le conflit avec la seconde Défenestration, en 1618, et aussi là que se déroulèrent les derniers combats, avec le siège de la ville par les troupes suédoises en 1648).

La reine Honoria est absente de sa cour, nous dit-on également ; de fait, Prague était en 1653 une cour sans monarque, puisque l'empereur résidait à Vienne. En outre, le fait que Prague devienne Honoria coïncide avec ce que l'on pourrait appeler le *cursus honorum* des futurs empereurs (dont Gracián avait connaissance, puisqu'il l'évoque dans une lettre) : avant d'accéder à cette fonction suprême, il fallait devenir roi de Hongrie, puis de Bohême et ensuite être élu roi des Romains, c'est-à-dire héritier de l'empereur régnant<sup>90</sup>.

Dans cette *crisi*, sont par ailleurs déplorés les ravages de l'ambition : pour se hisser de la bassesse à la grandeur, les intrépides se risquent sur le pont, mais y courent à leur perte<sup>91</sup>. Cette image, conventionnelle, devient parlante si on l'associe à la topographie de Prague : pour s'élever jusqu'au pouvoir, jusqu'au château du Hradschin, depuis la populaire Vieille Ville, en contrebas, le seul moyen possible était alors de traverser le pont Charles. Du reste, la Bohême avait livré un exemple célèbre de tragique ambition, avec Wallenstein<sup>92</sup>.

Si l'on accepte l'idée selon laquelle Prague serait le référent d'Honoria, on pourrait s'attendre à ce que Gracián propose, dans cette *crisi* II, 11, une analyse de la guerre de Trente Ans. Dans le « barbare ostracisme vulgaire » ayant causé l'exil du sage gouverneur de la ville (le redoutable Qu'en dira-t-on ?) et plongé Honoria dans le chaos, on serait ainsi tenté de voir une transposition fictionnelle du soulèvement des protestants de Bohême, après la Défenestration de 1618. Jusqu'alors, le roi de Bohême était représenté à Prague par le Grand Chancelier « Zdenec (Sidoine) Lobkovic, ancien élève des jésuites et porte-parole du parti

<sup>89</sup> Voir L.E.S.O., 1988, p. 207 : « Todo [este pasaje] procede del refrán al que alude Gracián [...] : “El que tiene el tejado de vidrio, no tire piedras al de su vecino. Quiere decir que el que tiene faltas que le digan, de las de los otros no diga” (Correas, *Vocabulario...*, p. 103 a) ».

<sup>90</sup> Voir B. GRACIÁN, Lettre du 19 août 1655 à Francisco de la Torre y Sevil, in : *Obras completas*, éd. 1993, p. 928 : « El Archiduque Leopoldo Ignacio fue coronado ya rey de Hungría. Ahora tratan de coronarle de Bohemia, y después Rey de Romanos ».

<sup>91</sup> Voir *El Criticón*, II, 11, p. 486-487 : « Era de ponderar la intrepidez con que algunos, confiados, y otros, presumidos, se arrojaban (y los más se despeñaban) anhelando a passar de un extremo de baxeza a otro de ensalçamiento, y tal vez de la mayor deshonra a la mayor grandeza [...]; pero todos ellos caían con harta nota suya y risa de los sabidores ».

<sup>92</sup> Sur l'orgueil et l'attachement de Wallenstein au point d'honneur, voir par exemple J. de PALAFOX Y MENDOZA, *Discurso en diálogo del estado de Alemania, y comparación de España con las demás naciones* (1631), in : Q. ALDEA VAQUERO, 1986, p. 497 : « es tan altivo y tiene tanto punto que en armándose no se deja fácilmente manejar ».

catholique, entièrement dévoué aux Habsbourg et très hostile aux protestants »<sup>93</sup>. Après la Défenestration, qui eut lieu tandis que Lobkovic se trouvait à Vienne, ce « gouverneur » fut maintenu éloigné de Prague, et les jésuites expulsés du royaume.

Mais Gracián n'évoque justement pas les causes politiques et religieuses de la guerre de Trente Ans. Il attribue à la ruine d'Honorio des motifs essentiellement psychologiques, personnifiés par le médisant Momus<sup>94</sup> – l'envie, la vanité, la bassesse, le point d'honneur – ; et, conjointement, des facteurs sociologiques – la croissance des villes, l'apparition d'une société de masses, qui entraîne l'anonymat et la perte de respect à l'égard des autorités :

Descubrieron presto la causa [de la destrucción de los tejados de vidrio], y era un hombrecillo tan no nada, que aun de ruin jamás se veía harto; [...]. Tomaba de ojo todo lo bueno y hincaba el diente en todo lo malo [...].

–Honra y en ciudad grande –dixo Momo– muy mal se encuadernan. En otro tiempo aún se hallara la honra en las ciudades, pero ya está desterrada de todas. Assegúroos que todo lo bueno se perdió en ésta el día que echaron della aquel gran personage tan digno de eterna observación y conservación a quien todos respetaban por su gran caudal y gobierno [el temido ¿Qué dirán?]. [...]

Bárbaro vulgar Ostracismo se conjuró contra él, y por ser bueno, le desterraron al uso de hoy. Sabed que con el tiempo, que todo lo trastorna, fue creciendo esta ciudad, aumentándose en gente y confusión, que toda gran corte es Babilonia; no se conocían ya unos a otros, achaque de poblaciones grandes; començaron con esto poco a poco a desestimar su gran gobierno, de ahí a no hazer caso dél, luego a atrevésele<sup>95</sup>.

Il serait certainement erroné de croire que Gracián assignait à la guerre de Trente Ans une explication socio-psychologique que ses contemporains, à ma connaissance, n'invoquent pas plus que les historiens actuels<sup>96</sup>. Par conséquent, expliquer la ruine d'Honorio/Prague par la vilénie et la vanité du vulgaire, peut en partie s'expliquer par la volonté d'ôter toute légitimité aux rebelles protestants de Bohême. Ce procédé s'observe aussi dans la *crisi* II, 5, quand les *Comunidades* (1520-1521) de Castille, les *Germanías* valenciennes (1519-1523) et la révolte napolitaine de 1647, sont ramenées à l'ambition et aux passions séditeuses de leurs meneurs

<sup>93</sup> Voir H. BOGDAN, 1997, p. 46.

<sup>94</sup> Voir A. EGIDO, 2000, chap. III, « La historia de Momo y la ventana en el pecho », p. 49-90.

<sup>95</sup> Voir *El Criticón*, II, 11, respectivement p. 491, 497 et 499-500.

<sup>96</sup> Dans son *Discurso en diálogo del estado de Alemania...* (1631), J. de PALAFOX, par exemple, évoque bien la propension des Bohémiens à se rebeller (« Suelen ellos decir que si en dos años no se rebelan dos veces no han cumplido con lo que les toca »). Mais il note aussi que la Défenestration a pour origine le refus des protestants de Bohême de signer « certaines lettres et pragmatiques » entamant les privilèges religieux que leur avait concédé Rodolphe II par sa Lettre de Majesté (1609). Voir J. de PALAFOX Y MENDOZA in : Q. ALDEA VAQUERO, 1986, p. 497-498. De façon similaire, le chroniqueur Luis de BAVIA, dans sa *Quinta parte de la Historia pontifical, general y católica* (1652), p. 355-362, n'évoque que les motivations religieuses et secondairement, politiques et patriotiques, des protestants bohémiens.

populaires<sup>97</sup>. Il est également à l'œuvre dans la généalogie des vices proposée en III, 2 – selon laquelle l'intempérance engendre l'hérésie, puis l'insoumission et le chaos<sup>98</sup>. Mais cette façon de s'en tenir à une approche moraliste pour rendre compte de phénomènes collectifs qui engagent des motivations idéologiques irréductibles à la seule psychologie, tient probablement aussi à la perspective adoptée dans le *Criticón*. Puisqu'il s'agit pour lui de concevoir l'archétype d'une personne accomplie, Gracián ne peut s'attarder sur des controverses politiques ou religieuses, attachées à une époque trop précise ; et, plus profondément, il ne souhaitait peut-être pas se pencher sur des phénomènes collectifs où se dilue la responsabilité individuelle.

### **C - « Deux épées noires et croisées » : le désolant blason des guerres hispano-françaises**

S'il semble faire écho aux ravages de la récente guerre de Trente Ans dans la *crisi* II, 11 – sans jamais mentionner en revanche les congrès de Westphalie –, Gracián déplore plus ouvertement l'interminable conflit hispano-français, en particulier dans la *crisi* II, 8 (*Armería del Valor*). Quittant la France par la Picardie<sup>99</sup>, Andrenio et Critilo vont faire provision de courage dans l'Arsenal du Courage, avant de se diriger vers l'alcazar de Virtelia. Placée dans la partie allemande du *Criticón*, cette allégorie a pour fondement vraisemblable les Pays-Bas espagnols<sup>100</sup>. Situés en Basse Allemagne, ceux-ci appartenaient théoriquement au Saint-Empire, à l'exception du comté de Flandre. Et ils constituaient incontestablement au XVII<sup>e</sup> siècle la palestre ou « place d'armes de l'Europe »<sup>101</sup>. Dès le début du chapitre, un détail

<sup>97</sup> Voir *El Criticón*, II, 5, p. 384-385 : « –Éste es –dixo [el Cécrope]– el Areópago; aquí se tiene el Consejo de Estado de todo el mundo. [...] »

–Pues de verdad –volvió a instar– que han salido de aquí hombres bien famosos y que dieron harto que dezir de sí.

–¿Quiénes fueron éstos?

–¿Cómo quiénes? ¿Pues no salió de aquí el tundidor de Segovia, el cardador de Valencia, el segador de Barcelona y el carnicero de Nápoles? : que todos salieron a ser cabeças y fueron bien descabeçados ».

<sup>98</sup> *Ibid.*, III, 2, p. 582-583.

<sup>99</sup> *Ibid.*, II, 8, p. 437.

<sup>100</sup> B. PELEGRIN, 1985, p. 121-122, place l'Arsenal de la Valeur à Saint-Quentin, terrain de la victoire de Philippe II sur les troupes françaises, en 1557. Il suggère aussi des similitudes entre la collection d'armes de l'Escurial et celle que visitent les héros en cette *crisi*. Mais Saint-Quentin est en France ; il est donc plus logique de suivre A. MILHOU, 1987, p. 207, pour qui l'« *armería del valor* » se situerait dans les Pays-Bas espagnols.

<sup>101</sup> Voir P. C. ALLEN, 2000, p. 70, citant la consulte « Sobre el remedio general de Flandes », émise par le Conseil d'État le 26 décembre 1602. Voir aussi D. de SAAVEDRA FAJARDO, *Empresas políticas*, éd. S. LÓPEZ POZA, 1999, Empresa 83, p. 906 : « Con las guerras de los Países Bajos se olvidaron en España las civiles. Mucho ha importando a su monarquía aquella palestra o escuela marcial, donde se han aprendido y ejercitado todas las artes militares; si bien ha sido común enseñanza a los émulos y enemigos suyos, habiendo todos los príncipes de Europa tomado allí lección de espada ».

annonce d'ailleurs que les protagonistes se trouvent désormais à proximité des Provinces-Unies. Sur son lit de mort, le Courage prédit que les Français vont s'agiter, qu'il ne fera pas bon être leurs voisins<sup>102</sup> : on aura reconnu l'adage de la diplomatie néerlandaise – *Gallus amicus, sed non vicinus*<sup>103</sup>. Cette localisation néerlandaise confère une résonance actuelle à deux passages allégoriques de ce chapitre : le testament du Courage, dans l'apologue initial ; et la présence de deux épées mouchetées dans l'armurerie prodigieuse visitée par les héros.

Sentant son heure proche, d'après la fable inaugurale, le Courage a convoqué tous les peuples pour léguer à chacun une partie de son corps, sa seule richesse. Tout occupés à expulser les maures ou les morisques<sup>104</sup>, les Espagnols arrivent trop tard. Ils ont beau se proclamer les fils aînés du mourant, ils ne reçoivent qu'un conseil : celui de se fier à leur cœur et, à l'exemple de Rome, de lutter seuls contre tous ! L'homme aux cent cœurs, le guide relatant cette histoire, adresse alors aux Espagnols un commentaire apparemment élogieux :

No lo dixo a los sordos; hanse dado tan buena maña, que apenas hay nación en el mundo que no la hayan dado su pellizco, y a pocos repelones *se hubieran alçado con todo el Valor* de pies a cabeza<sup>105</sup>.

Ils *auraient pu* le faire. Mais, en réalité, ils n'ont pas même reconquis les Provinces rebelles du nord, héritées de leurs pères.

Si l'on suit le guide, l'échec espagnol serait en partie imputable au poison qui a déjà coûté la vie au Courage. Car celui-ci est mort par trahison, sous l'effet de poudres plus pernicieuses que celles de Milan, plus fatales que des basilics moulus ou des vipères distillées : un mélange de soufre infernal, de salpêtre du Styx et de charbons diaboliques. Autrement dit, le Courage a été tué par la plus sacrilège des inventions : la poudre à canon<sup>106</sup>. Cette *vituperatio*, qui suit de près le *Roland Furieux* (fin du chant X), n'est pas originale par son contenu, mais par sa forme, qui joue de l'équivoque : les poudres de Milan ne sont pas seulement les germes pestilentiels ayant accablé la ville en 1630, comme l'avait relevé Romera-Navarro ; elles sont aussi l'explosif produit dans la place-forte lombarde, à partir de

<sup>102</sup> *El Criticón*, II, 8, p. 435 : « seréis activos, gente de braço, no pararéis un punto: malos sois para vecinos ».

<sup>103</sup> Les négociateurs espagnols des traités de Westphalie, le comte de Peñaranda et le conseil Brun principalement, avaient su jouer de ce principe de la diplomatie néerlandaise pour obtenir une paix séparée en 1648. Si les Provinces-Unies tardaient à signer la paix, disaient-ils, les Français pourraient continuer à progresser sur le front flamand, et s'approcheraient dangereusement de la Hollande. Mieux valait donc laisser l'Espagne se défendre, pour éviter que l'ami français ne devienne à terme un prédateur pour ses anciens alliés.

<sup>104</sup> *El Criticón*, II, 8, p. 436 : « Llegaron los últimos los españoles, que habían estado ocupados en sacar huéspedes de su casa que vinieron de allende a echarlos de ella ».

<sup>105</sup> *Ibid.*, II, 8, p. 437 (je souligne).

<sup>106</sup> *Ibid.*, II, 8, p. 441-442.



soufre, de salpêtre et de charbon. Quant aux basilics et aux vipères, ils renvoient à deux types de canons : basilics et serpentines (ou couleuvrines).

Mais, si le Courage a été victime de la poudre à canon, on comprend mal que l'un des protagonistes (probablement Andrenio) regrette qu'il ne soit pas tombé à Nördlingen (1634), ou pendant le siège de Barcelone (reprise en octobre 1652)<sup>107</sup>. Car la poudre ne fut pas absente de ces victoires de la maison d'Autriche, et la menace imprévisible des armes à feu n'y fit que rehausser la vaillance des troupes habsbourgeoises. Pour sortir de cette contradiction, j'avancerai l'hypothèse selon laquelle Gracián proteste ici contre un mauvais tour joué par la poudre aux armées espagnoles, tout près des Pays-Bas, à Rocroi. Le 19 mai 1643, le combat y était longtemps demeuré indécis entre les Espagnols de Francisco de Melo et des Français supérieurs en nombre. Mais la défaillance de l'artillerie espagnole, réduite au silence faute de poudre, contribua largement à la victoire du très jeune duc d'Enghien (qui n'avait alors que vingt-et-un ans). N'étant plus exposé au feu ennemi, le futur grand Condé put disposer ses batteries et faucher méthodiquement les légendaires *tercios*, jusqu'à leur reddition<sup>108</sup>. Pour Gracián, il n'était donc pas infondé de considérer que la poudre avait alors eu raison du courage. Ce jour là, en effet, « un enfant terrass[a] un géant »<sup>109</sup>. Mais Gracián ne se contente pas, dans ce chapitre, de chercher des excuses aux revers espagnols.

Pendant la visite de l'armurerie du Courage, un éloge appuyé de Ferdinand le Catholique et de Philippe III amène en creux un réquisitoire contre Philippe IV. Quand Andrenio lui demande quelle a été la meilleure épée de tous les temps, le Valeureux répond que ce fut celle du Roi Catholique qui, moins bruyante que celle d'un Hector ou d'un Achille, conquit la plus grande monarchie de l'histoire. Puis il célèbre le riche harnais de Philippe III, qui, selon le guide, lui a permis de guider sa monarchie sans violence :

Esta hoja del Rey Católico y aquel arnés del rey Filipo el Tercero pueden salir donde quiera que haya armas: *aquella para adquirir, y éste para conservar.*

–¿Cuál es esse arnés tan heroico de Filipo?

Mostróles un todo escamado de doblones y reales de a ocho alternados y ajustados unos sobre otros como escamas, haziendo una ricamente hermosa vista.

–Éste –dixo el Valeroso– fue el más eficaz, el más defensivo de cuantos hubo en el mundo.

–¿En qué guerra lo vistió su gran dueño, que nunca tuvo ocasión de armarse ni se vio jamás obligado a pelear?

<sup>107</sup> *Ibid.*, II, 8, p. 441 : « Si fuera en una inmortal, por tan mortal, batalla de Norlinguen, en un sitio de Barcelona, passe, que un buen fin toda la vida corona, ¡pero de veneno! ¿Hay tal fatalidad? »

<sup>108</sup> Voir J.-A. VINCART, *Relación de los sucesos (...) de la campaña del año 1643*, éd. 1880, p. 417-445.

<sup>109</sup> *El Criticón*, II, 8, p. 442 : « ya no hay corazón, ni valen fuerzas, ni aprovecha la destreza: un niño derriba un gigante ».

–Antes fue para no pelear, para no tener ocasión. En fe déste, después de la asistencia del cielo, conservó su grande y dichosa monarquía, sin perder una almena; que *es mucho más el conservar que el conquistar*<sup>110</sup>.

De façon à peine voilée, Gracián soutient donc que la politique belliciste de Philippe IV est moins avisée que celle de son père qui, gardant son or pendant la Trêve de douze ans, défendit mieux la monarchie qu'en attaquant les Provinces rebelles. Ce jugement est sans doute hâtif, car les historiens actuels tendent à considérer que la *Pax Hispanica* fut imposée à Philippe III plutôt que choisie<sup>111</sup> ; que la gestion de Lerma ne permit pas de couvrir la monarchie d'un harnais de doublons ; et que le jeune Philippe IV n'avait guère d'alternative à la reprise de la guerre quand il accéda au pouvoir<sup>112</sup>. Mais ce raccourci est indicatif de la pensée politique de Gracián, qui se satisfait visiblement d'idéaliser le passé et de désigner Philippe IV comme responsable de l'impasse militariste dans laquelle s'est enfermée la Monarchie hispanique.

Cette posture se confirme quelques pages plus loin, lorsque Critilo s'étonne de voir, dans la prodigieuse armurerie du Courage, deux épées sans tranchants :

–No son –dixo [el Valeroso]– sino de dos grandes príncipes y muy poderosos que, después de muchos años de guerra y haberse quebrado las cabeças con harta pérdida de dinero y gente, se quedan como antes, sin haberse ganado el uno al otro un palmo de tierra. De modo que al cabo más fue juego de esgrima que guerra verdadera<sup>113</sup>.

Ces épées emboutées, plus destructrices que toute autre, ne sont probablement pas celles de François I<sup>er</sup> et de Charles Quint, comme le suggère l'éditeur Santos Alonso, car l'arme de l'Empereur apparaît à la page suivante, clairement présentée comme une lame du passé :

–¿Qué espada es aquélla tan derecha y tan valiente, sin torcer a un lado ni a otro, que parece el fiel a las balanzas de la Equidad?  
–Ésa –dixo– siempre *hirió* por línea recta. *Fue* del non plus ultra de los Césares, Carlos Quinto, que siempre la *desenvainó* por la razón y justicia<sup>114</sup>.

Les deux épées mouchetées appartiennent plutôt à « deux grands princes » du présent, qui épuisent leurs peuples en vaines guerres depuis des lustres : Philippe IV et Louis XIV, qui a hérité des guerres de son père. La comparaison entre l'épée de Charles Quint et celle son arrière-petit-fils est pour le coup incisive, quoique sans doute injuste (car Philippe IV ne

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, II, 8, p. 446.

<sup>111</sup> Voir P. C. ALLEN, 2001 (trad. de l'éd. anglaise, 2000).

<sup>112</sup> Voir B. J. GARCÍA GARCÍA, 1996.

<sup>113</sup> Voir *El Criticón*, II, 8, 447.

<sup>114</sup> *El Criticón*, II, 8, 448 (je souligne).

faisait que se défendre et aspirait à la paix)<sup>115</sup> : tandis que celui-là dégaina toujours pour « la raison et la justice », le monarque actuel s’obstine dans un combat qui, sans être injuste, est devenu déraisonnable. Ainsi, l’enthousiasme conquérant du Valeureux, déjà teinté de mélancolie – les Espagnols *auraient* pu conquérir le monde si...–, fait maintenant place à une ironie désabusée : n’est pas Charles Quint qui veut, et la multiplication des guerres a finalement nui aux Espagnols.

### **D – De l’astre révééré (I, 1) au soleil apeuré (III, 8) : l’éclat terni du « roi planète »**

La désacralisation de Philippe IV s’accentue à la fin du *Criticón*. Dans l’incipit, le soleil, roi du ciel, couronnait par son orbite le roi-planète espagnol. L’ouverture de la *crisi* III, 8 (La grotte du Néant) va renverser cette image en présentant le soleil apeuré comme une métaphore (ou le pendant céleste) du statisme de Philippe IV, retenu en sa cour par ses ministres. Prolongeant cette révision (révolution ?) de la représentation monarchique, le spectacle de la Roue du Temps (III, 10) amène de nouvelles pointes à l’encontre du roi.

Si l’incipit et le troisième chapitre du *Criticón* célébraient la course du soleil triomphant, la *crisi* III, 8 débute par une défense de la cosmologie ptoléméenne contre les nouveautés coperniciennes : certains souhaiteraient que le soleil soit fixe, au centre de l’Univers, pour qu’il dispense une lumière permanente et un éternel printemps ; mais il est nécessaire que la Terre soit immobile et que le soleil se meuve, pour assurer la variété du monde, son ordre et sa beauté ; sans un soleil mobile, la conservation et la tranquillité des vivants seraient impossibles. Mais ces considérations cosmologiques, où les causes efficientes sont supplantées par des causes finales, selon un raisonnement plus moraliste que scientifique, débouchent sur une satire politique :

[...] ¿qué había de hacer el sol, inmóvil y apoltronado en el centro del mundo, contra toda su natural inclinación y obligación, que a fuer de vigilante príncipe pide moverse sin parar, dando una y otra vuelta por toda su lucida monarquía? ¡Eh!, que no es tratable eso. Muévase el sol y camine, amanezca en unas partes y escóndase en otras, véalo todo muy de cerca y toque las cosas con sus rayos, influya con eficacia, caliente con actividad y refresque con templanza, y retírese con alternación de tiempos y de efectos [...]; ande, visite, vivifique, pase y pasee de la una India a la otra, déjese ver ya en Flandes, ya en Lombardía, cumpliendo

<sup>115</sup> La volonté de Philippe IV de parvenir à la paix, malgré des conditions très dures, apparaît clairement dans la correspondance des plénipotentiaires espagnols à Münster, étudiée par M. BLANCO, 2004.

con las obligaciones de universal monarca del orbe: que si el ocio donde quiera es culpable vicio, en el príncipe de los astros sería intolerable monstruosidad<sup>116</sup>.

Dans ce passage, écho inversé de l'incipit, Gracián s'encombre à peine des précautions des astronomes pour observer le soleil (en filtrer la lumière ou n'observer que ses reflets) : il pointe presque directement vers Philippe IV. Bien que le soleil espagnol ait faibli en 1657, il y a de l'audace à insinuer que ce roi sédentaire, installé en sa cour, va à l'encontre de son devoir et de son inclination naturelle ; et plus encore à rapprocher ce monarque apeuré (*apoltronado*) du *bel potroni* de cette *crisi* napolitaine<sup>117</sup>.

Néanmoins, la pensée analogique de Gracián est ici pauvre et plate. Car, s'il reconnaît que l'immobilité de Philippe IV n'est pas le fruit de son indolence, mais des mauvais conseils de ses ministres<sup>118</sup>, il feint d'ignorer que la personne du roi est si sacralisée à l'époque, le prix qu'on rattache à sa dignité et à son inviolabilité si grand, qu'il ne peut pratiquement plus l'exposer ; il fait aussi mine d'oublier le coût exorbitant entraîné par les déplacements du roi avec sa cour en Aragon, à partir de 1642, lorsqu'il voulut se rapprocher du front catalan. Et il occulte aussi que les prédécesseurs de Philippe IV (notamment Philippe II et son fils Philippe III, dont il dit du bien), ne voyageaient guère plus que lui. Manifestement, le ressentiment de Gracián à l'égard de Philippe IV n'est pas motivé par une analyse posée de la conjoncture politique et économique. Comme le suggérait déjà M. Romera-Navarro, il semble surtout motivé par l'amertume et le dépit – amertume laissée par la condamnation injuste du duc de Nochera et dépit face à la crise traversée par l'Espagne<sup>119</sup>.

Nous en avons une double confirmation dans le chapitre III, 10 (« La Roue du Temps »). Sur cette roue prodigieuse, où l'on peut contempler le cours de l'histoire, Critilo s'efforce de savoir si l'Espagne verra bientôt le règne d'un Philippe V :

Púsose de puntillas Critilo, desojándose hazia el oriente de la rueda.

–¿Qué atiendes con tanto ahínco? –le preguntó el Cortesano.

–Estoy mirando si vuelven a salir aquellos Quintos tan famosos y plausibles en el mundo, un don Fernando el Quinto, un Carlos Quinto y un Pío Quinto.

<sup>116</sup> Voir *El Criticón*, III, 8, p. 701 (je souligne).

<sup>117</sup> L'hypothèse de localisation napolitaine de cette *crisi* est encore corroborée par le fait que le roi planète soit enjoint de se rendre visible dans tous les territoires principaux de la Monarchie hispanique (les Indes, les Flandres et la Lombardie), à l'exception du vice-royaume de Naples. S'il est omis, c'est parce que la *crisi* s'y situe déjà.

<sup>118</sup> Voir *El Criticón*, III, 8, p. 702 : l'immobilité du soleil est présentée comme l'invention d'esprits entichés de nouveautés, aimant à bouleverser toute chose (« entendimientos noveleros, amigos de trastornalo todo») – une accusation qu'un Quevedo avait déjà lancée contre Olivares et ses ambitions réformatrices.

<sup>119</sup> M. ROMERA-NAVARRO, 1950, p. 21-27, observait que le dernier éloge réservé au roi par Gracián pour ses dons de commandant et de bon gouvernant remontent à 1640 ; au-delà, le jésuite ne le reconnaît éminent que dans sa religiosité.

–¡Ojalá que eso fuese y que saliese un don Felipe el Quinto en España! Y cómo que vendrá nacido. ¡Qué gran rey había de ser copiando en sí todo el valor y el saber de sus passados! Pero lo que noto es que antes vuelven a salir los males que los bienes: tardar, éstos lo que se avañan aquéllos.

–¡Oh, sí! –dixo el Cortesano–, detiéndose y mucho en volver los siglos de oro, y adelántanse los de plomo y de hierro. Son las calamidades más ciertas en repetir que las prosperidades<sup>120</sup>.

L'avènement espéré d'un Philippe V renvoie certainement à l'attente générale d'un héritier pour le trône espagnol – provisoirement satisfaite par la naissance de Philippe Prosper le 20 novembre 1657, quelques mois après la publication de cette troisième partie du *Criticón*<sup>121</sup>. Mais on note déjà que ce vœu bienveillant ne s'accompagne d'aucune louange à l'adresse du monarque régnant. Après avoir déploré que les calamités reviennent plus sûrement que la prospérité, le Courtisan dénonce plutôt les amis des nouveautés qui, oublieux des leçons du passé, ont renoué avec une désastreuse politique guerrière :

–Pues si esso es assí –dixo Andrenio–, ¿no se les podía tomar el pulso a las mudanças y el tino a la vicisitud de la rueda, para prevenir los remedios a los venideros males y saberlos desviar?

–Ya se podría –respondió el Cortesano–, pero como fenecieron aquéllos que entonces vivían y suceden otros de nuevo sin recuerdo de los daños, sin experiencia de los inconvenientes, no queda lugar al escarmiento. *Vinieron unos noveleros, amigos de mudanças peligrosas, que no probaron de las calamidades de la guerra, atropellaron con la rica y abundante paz, y después murieron suspirando por ella. Con todo, ya hay algunos de bueno y sano juicio, prudentes consejeros, que huelen de lejos las tempestades, las pronostican, las dizen y aun las vocean; pero no son escuchados: que el principio de los males es quitarnos el cielo el inestimable don del consejo. Sacan los cuerdos por discurso cierto las desdichas que amenazan: en viendo en una república la desolación de costumbres, pronostican la disolución de provincias; en reconociendo caída la virtud, atinan la caída de las monarquías. Gritanlo a quien tiene atapados los oídos*<sup>122</sup>.

Ce long passage semble se référer en particulier à la situation espagnole : parmi ces amis du changement qui, n'ayant pas connu la guerre, ont renversé la paix et sont morts en soupirant après elle, le premier visé est sans doute Olivares. Renouant avec une politique extérieure interventionniste, tout en entreprenant des réformes intérieures ambitieuses, il mourut désespéré à Toro, en 1645, sans avoir pu rétablir la paix. Perceptible en d'autres lieux du *Criticón*<sup>123</sup>, l'hostilité de Gracián envers Olivares s'explique aussi par les mauvais traitements infligés au duc de Nochera. Or ce duc qui fut emprisonné jusqu'à sa mort pour avoir conseillé

---

<sup>120</sup> *El Criticón*, III, 10, p. 755.

<sup>121</sup> Les censures de la troisième partie sont datées des 5 et 6 mai 1657, l'approbation du 10 juin, et la liste des errata du 30 juin. Le prince Philippe Prosper mourut précocement, dès 1661.

<sup>122</sup> *El Criticón*, III, 10, p. 756-757 (je souligne).

<sup>123</sup> Voir notamment B. PELEGRIN, 1984, p. 50-54 et 75-79.

à Philippe IV d’agir avec mesure envers les insurgés catalans, en 1640, ne serait-il pas le modèle du sage conseiller, qui prévoit les tempêtes mais n’est pas écouté ? Si tel est le cas, ce passage illustre combien la conception de l’histoire chez Gracián est redevable à son expérience individuelle, autant qu’à la crise de la Monarchie hispanique.

Plus loin, une observation sur la faiblesse des capitaines de l’époque, comparés à leurs glorieux prédécesseurs, débouche sur une nouvelle pointe à l’adresse de Philippe IV :

Sale una vez un Gran Capitán y bullen después cien capitanejos, con que se ha de mudar cada año de gefe [*sic*]. He aquí que para conquistar a todo Nápoles bastó el gran Gonçalo Fernández y para Portugal un duque de Alba, para la una India Fernando Cortés, y para la otra Alburquerque; y hoy para restaurar un palmo de tierra, no han sido bastantes doze cabos. Llevóse de carrera Carlos Octavo a Nápoles, y con otra vista que dio el desposeído Fernando, con cuatro naves vacías, lo volvió a cobrar. De un Santiago cogió el rey Católico a Granada, y su nieto Carlos Quinto toda la Alemania.

–¡Oh, señor! –replicó Critilo–, no hay que admirar, que iban los mismos reyes en persona, no en substituto, que hay una gran diferencia de pelear el amo o el criado. Assegúroos que no hay batería de cañones reforzados como una ojeada de un rey<sup>124</sup>.

L’arpent de terre que douze généraux n’en finissent pas de reconquérir est probablement la Catalogne : car, bien que Barcelone fût déjà reprise en 1656 (depuis 1652), d’autres places étaient encore aux mains des Français. Mais la faute n’est pas seulement imputée aux officiers espagnols – dont certains sont chaleureusement loués dans le *Criticón*, comme don Pablo de Parada, dédicataire de la première partie. Elle retombe avant tout sur le roi lui-même, accusé d’avoir failli à l’exemple de ses aïeux en ne se présentant pas sur les champs de bataille. Une fois encore, Gracián n’est ici guère profond ni original.

Plus généralement, on ne trouvera pas dans le *Criticón* de développements théoriques sur la politique, comme dans l’*Argenis* de Barclay et les *Ragguagli* de Boccacini. Mais cela tient en bonne partie à la nature du *Criticón*, allégorie à vocation universelle qui prétend transcender les contingences conjoncturelles. On l’observe en particulier dans l’épisode de la Roue du Temps.

### **E – La Roue du Temps (III, 10) : du regard sur le présent à la réflexion sur l’histoire**

Amenés par le Courtisan, leur guide, sur la plus haute colline romaine, et munis de lunettes polies par Archimède, Andrenio et Critilo sont invités à contempler non seulement

---

<sup>124</sup> *El Criticón*, III, 10, p. 760.

« cette cour universelle, mais le monde entier, et tous les siècles »<sup>125</sup>. Dans l'adoption d'une perspective surplombante et le recours aux techniques de dioptrique modernes (aux pouvoirs sublimés dans la fiction), on reconnaît deux artifices propices à l'examen panoptique du globe, respectivement hérités du *Songe de Scipion* cicéronien et de la tradition lucianesque, d'une part, et des *Raguagli* de Boccacini, de l'autre<sup>126</sup>. Mercedes Blanco a montré que ce type d'expérience mentale peut s'utiliser pour mettre à l'épreuve les théories politiques existantes et accomplir le rêve de l'homme d'État moderne : celui de l'ubiquité et de la maîtrise du temps<sup>127</sup>. Dans *La Hora de todos*, écrite vers 1635, Quevedo dénonce satiriquement l'hybris de l'homme d'État qui prétend avoir prise sur le monde et cherche à le réformer. Dans les *Locuras de Europa*, dialogue lucianesque vraisemblablement écrit en 1646, quand Saavedra Fajardo était encore plénipotentiaire à Münster pour négocier la paix, la vision totalisante de l'Europe est utilisée pour mettre en évidence et déjouer les desseins – jugés calamiteux – de Richelieu, apprenti-sorcier menant une politique conçue comme une négociation permanente, basée sur des calculs planétaires – entreprise hasardeuse dont la réussite momentanée ne peut être accordée que par Dieu, comme instrument de sa colère<sup>128</sup>.

La perspective adoptée diffère dans le *Criticón*, en raison de la profondeur temporelle introduite par le motif de la Roue du Temps. Dans *La Hora de todos* et dans les *Locuras de Europa*, le regard se déploie hors du temps, en un instant figé, et s'arrête successivement sur de multiples territoires, qu'il rapproche en pensée. Dans la *crisi* III, 10, il s'agit moins d'atteindre un regard omniscient sur l'actualité que de mettre en perspective passé et présent, afin de dégager les lois de l'histoire et de prédire l'avenir. Et, contrairement à la Fortune de Quevedo ou au diplomate Saavedra Fajardo (à travers ses personnages de Mercure et Lucien), les héros de Gracián ne cherchent pas à agir sur le monde ; ils se maintiennent dans une position de spectateurs, et leur maîtrise sur le temps – imparfaite – ne saurait être qu'intellectuelle. Le dispositif narratif vise moins ici à reproduire le rêve d'un homme d'État que celui d'un philosophe de l'histoire. Dans ces conditions, l'attention accordée au contexte

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 744 (nous traduisons). Ces lunettes d'Archimède, réservées aux yeux de l'âme, sont présentées comme beaucoup plus puissantes que celles de Galilée, destinées à la vue extérieure (p. 745). Cette remarque confirme que Gracián se désintéresse de la cosmologie et qu'il se concentre sur le monde des humains.

<sup>126</sup> Sur la fortune en Espagne du motif des *occhiali politici*, introduit par Boccacini dans le premier de ses *Raguagli del Parnaso*, voir E. GARCIA SANTO-TOMAS, 2009

<sup>127</sup> Voir M. BLANCO, 2007. Centré sur la *Hora de todos* de Quevedo, cet article offre également des aperçus sur *El Político don Fernando* (1640) de Gracián, sur les *Locuras de Europa* (vraisemblablement écrites en 1646) de Saavedra Fajardo et sur les épisodes cosmographiques d'épopées comme *Os Lusíadas* de Camões et *La Araucana* d'Ercilla.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 306.

politique européen paraît se résumer à un bref réglage des oculaires, préalable à la contemplation de la Roue du Temps elle-même :

–Mirad ahora hacia España: ¿qué veis?

–Veo –dixo Andrenio– que las mismas guerras intestinas de agora dozientos años pasan del mismo modo, las rebeliones, las desdichas del un cabo al otro.

–¿Qué ves hacia Inglaterra?

–Que lo que obró un Henrico contra la iglesia executa después otro peor; que si ya degollaron una reina Estuarda, hoy su nieto Carlos Estuardo. Veo en Francia que matan un Enrico y otro Enrico, y que vuelven a brotar las cabeças de la herética hidra. Veo en Suecia que lo que le sucedió a Gustavo Adolfo en Alemania le va sucediendo por los mismos filos a su sobrino en la católica Polonia.

–¿Y aquí en Roma?

–Que ha vuelto aquel siglo de oro y aquella felicidad passada de que gozó en tiempo de los Gregorios y los Píos<sup>129</sup>.

Ce panorama initial ne doit pas être négligé, car il condense l'image de l'Europe politique que veut laisser Gracián au terme du *Criticón* : celle d'un chaos général, auquel n'échappe que la Rome papale. Il confirme également qu'un nombre fini de pays européens constitue l'horizon principal du *Criticón* : outre l'Espagne, la France, l'Allemagne et l'Italie, le regard porte avant tout vers l'Angleterre et la Suède, face à laquelle se dresse la catholique Pologne. Dans le détail, on observe, côté espagnol, que les « guerres intestines » (rébellions catalane, portugaise et andalouse de 1640) sont perçues comme un mal endémique<sup>130</sup>, et non comme une crise exceptionnelle. Ce diagnostic met en évidence l'instabilité chronique de la monarchie ; mais il suggère peut-être aussi que les maux actuels pourraient être surmontés, comme les précédents. Du reste, en écrivant que ces conflits déchirent le pays « de part et d'autre », Gracián semble toujours concevoir le Portugal comme une partie intégrante de la Monarchie – une posture qui était celle du pouvoir madrilène. De fait, nulle part dans le *Criticón*, ni dans ses lettres conservées, Gracián ne paraît reconnaître la souveraineté du duc de Bragance. En ouvrant son récit sur la description de Sainte-Hélène, à mi-chemin entre les Indes occidentales et orientales ; et en faisant naître Critilo dans les Indes portugaises (à Goa), de parents espagnols, le jésuite suggère bien plutôt l'unité de la Monarchie hispanique.

---

<sup>129</sup> *El Criticón*, III, 10, p. 745-746.

<sup>130</sup> En évoquant un mal vieux de deux ans, Gracián se réfère vraisemblablement aux guerres civiles pour le trône de Castille, d'abord entre Henri IV et Alphonse de Castille (1465-1468), puis entre le couple composé par Isabelle I<sup>ère</sup> de Castille et Ferdinand V d'Aragon, contre les partisans de Jeanne Trastamare (1475-1479). Au-delà de ces conflits, il convoque aussi probablement la longue liste des guerres médiévales entre royaumes chrétiens et entre prétendants à une même couronne, ainsi que les révoltes ayant altéré les règnes de Charles Quint (*Comunidades* et *Germanías*) et de Philippe II (guerre de Grenade contre les morisques).



Par ailleurs, au prix d'un resserrement temporel, les situations anglaise et française deviennent étonnamment similaires à travers les lunettes d'Andrenio : à l'exécution de Marie Stuart (1587) et de Charles I<sup>er</sup> (1649) répond l'assassinat de Henri III (1588) et de Henri IV (1610), et à l'anglicanisme fait pendant la résurgence de l'hydre hérétique en France<sup>131</sup>. Les calamités endurées par ces deux monarchies tendent à confirmer la nécessité d'une défense rigoureuse du catholicisme en Espagne. On note que la Fronde, étouffée depuis trois ans en 1656, ne retient plus l'attention : quoique plus lointains, les guerres de religion et le double régicide redeviennent les événements les plus marquants de l'histoire française récente.

Enfin, le rapprochement entre l'invasion de l'Allemagne par Gustave-Adolphe (en 1631) et celle de la Pologne par Charles X Gustave (lancée en 1655) l'amène à pronostiquer - à tort - la mort de Charles-Gustave, comme celle de son oncle à Lützen (1632). Cette sollicitude pour le royaume de Jean II Casimir conforte du reste l'hypothèse selon laquelle la forteresse de Virtelia, assiégée par des monstres, est située en Pologne. En tout état de cause, il est manifeste qu'Andrenio et Critilo contemplant l'histoire européenne à travers un prisme catholique. Cette vision partisane donne d'ailleurs lieu, quelques pages plus loin, à la célébration de trois réincarnations : celle de Blanche de Castille en la dévote Marianne d'Autriche ; celle de l'impératrice Hélène en Christine de Suède, récemment convertie<sup>132</sup> ; et celle d'Alexandre le Grand en Alexandre VII – monarque saint et paternel, qui conquiert le monde pour le ciel<sup>133</sup>.

Si cette brève mise au point offre un abrégé de l'Europe politique vue par Gracián entre 1655 et 1657, elle ne constitue cependant qu'un préambule à l'observation du passé et de l'avenir sur la Roue du Temps, qui permet aux héros, au terme de leur vie, de se transformer en véritables Janus – modèle de la sagesse puisant dans sa mémoire pour se

---

<sup>131</sup> Gracián fait-il ici allusion à un regain de vigueur du calvinisme, notamment dans le Midi et dans l'Ouest ? Ou vise-t-il le jansénisme ? Dans l'état actuel de mes recherches, je ne saurais le dire.

<sup>132</sup> L'épistolaire de Gracián témoigne à la fois de son animosité envers Gustave-Adolphe et de son impatience agacée de voir sa fille se convertir. Voir la lettre du 19 août 1655 à Francisco de la Torre y Sevilla : « [...] murió la reina de Suecia, reina de Gustavo el Bravo, y la enterraron en su sepulcro, y las almas juntas en el infierno. Su hija Cristina siempre se está en Bruselas; no acaba de volverse católica. El rey de Polonia, invadido por el sueco, con todo se defiende » (B. GRACIÁN, *Obras completas*, éd. E. BLANCO, 1993, p. 928). Dans la mesure où le *Criticón* présente ici Christine de Suède comme ouvertement catholique, on peut supposer que ce passage est postérieur à son abjuration publique à Innsbruck (le 21 novembre 1655), voire à son arrivée à Rome (le 20 décembre 1655), où laquelle elle reçut d'Alexandre VII sa première communion.

<sup>133</sup> *El Criticón*, III, 10, p. 760-761 : « Tras de una reina doña Blanca [...] salen cien negras. Mas hoy en otra española vuelve a florecer aquella y en una católica Cristina de Suecia renace hoy la emperatriz Elena. Más o digo, que vuelve a salir el mismo Alexandro: ya le veo y le reverencio, no gentil, sino muy christiano; no profano, sino santo; no tirano de las provincias, sino padre de todo el mundo, conquistándole para el cielo ».

projeter vers l'avant<sup>134</sup>. Notons qu'une fois de plus, l'allégorie est idéalement située. Il est en effet logique que la roue du temps soit contemplée depuis Rome. Car Saturne – le vieillard au bissac rempli de villes et de royaumes, qui, en les faisant passer d'avant en arrière, renverse des empires<sup>135</sup> –, était l'un des plus anciens dieux du Latium. Mais surtout, la loi historique de l'éternel retour n'a pas de meilleure preuve que la Rome triomphante d'Alexandre VIII, « phénix des âges qui, lorsque d'autres villes périssent, renaît et se rend éternelle »<sup>136</sup>.

Il se peut même que la Roue du Temps soit plus solidement ancrée dans l'espace romain, au moyen d'une pointe d'ordre topographique<sup>137</sup>. C'est depuis la colline la plus haute de Rome qu'Andrenio et Critilo contemplent le passage du temps, depuis l'âge d'or saturnien jusqu'à leur âge de fer. Ne serait-il pas tentant de les imaginer sur le mont Janicule, contemplant une roue du temps installée sur le Capitole – où se trouvait le temple de Saturne ? Bien qu'il ne compte pas parmi les sept principales collines de Rome, le Janicule est en effet la plus haute de toutes ; son nom même signifie le passage, en latin ; et Janus, image de la sagesse *bifrons*, était aussi le modèle de la vertu des temps archaïques célébrés par Gracián dans ce chapitre<sup>138</sup>. C'est aussi depuis le Janicule, au demeurant, que Montaigne contempla Rome et y médita sur le flux de l'histoire<sup>139</sup>.

Quoi qu'il en soit, plus qu'une analyse de l'actualité politique, la Roue du Temps suscite une réminiscence nostalgique du passé, l'espoir d'un avenir meilleur dont les héros pressentent qu'ils ne pourront jouir et, plus généralement, une réflexion sur l'histoire. Andrenio et Critilo regrettent les temps où les nobles attachaient plus de gloire à leurs

<sup>134</sup> *Ibid.*, I, 9, p. 190 : « La memoria atiende a lo pasado y assí se hizo tan atrás cuando el entendimiento adelante; no pierde de vista lo que fue, y porque echamos comúnmente atrás lo que más nos importa, previno este descuido haciendo Jano a todo cuerdo ». Voir aussi Antonio de HERRERA, auteur d'un *Discurso* à la louange de Tacite (cité par J. CHECA, 1998, p. 127) : « Y por la estimación en que siempre fue tenida la historia, pintaban los antiguos a Jano, dios de la prudencia, con dos caras; porque mirando en la historia lo pasado se acierta prudentemente lo porvenir ». Sur l'importance pour Gracián d'une prise en compte de l'histoire afin d'atteindre la sagesse (*prudencia*) et sur sa réflexion quant aux rapports de la vérité historique et de la vérité littéraire, voir A. EGIDO, 2000 (en particulier le chapitre V – « Las caras de la prudencia », p. 91-115 – et le chapitre VII – « *El Criticón* y "la gustosa historia" », p. 191-241).

<sup>135</sup> Voir *El Criticón*, III, 10, p. 746-747.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 728 (nous traduisons).

<sup>137</sup> *Ibid.*, III, 10, p. 761-762.

<sup>138</sup> Voir G. DÍAZ VARA CALDERÓN, Évêque de Santiago de Cuba et de la Havane, *Grandezas y maravillas de la ínclita y sancta ciudad de Roma, cabeza, y compendio del orbe, madre de todos los fieles, y roca inexpugnable de la santa fe católica*, Madrid, Joseph Fernandez de Buendia, 1673, p. 15. Bien que le Janicule ne soit que la huitième colline de Rome, l'auteur l'évoque car Saint Pierre y reçut le martyr : « es el más alto, y el más hermoso de todos, de aire muy templado, y sin nieblas; diéronle varios nombres, el más antiguo es: Janículo, voz latina, que significa, lo mismo, que tránsito, o pasaje; y así los Latinos, a las puertas que de continuo se salía, y entraba por ellas, llamaban: Januas [...] » (graphie modernisée).

L'auteur indique également que la colline s'appelle aussi ainsi en référence à Janus, un mortel divinisé pour sa vertu. À son époque, il n'existait ni monarchie ni empire, car les mortels n'étaient pas poussés par volonté de commander. La justice, l'honneur, les vertus guidaient le peuple et modéraient les princes...

<sup>139</sup> Voir M. de MONTAIGNE, *Journal de Voyage...*, éd. 1962, p. 1212.

conquêtes qu'à leurs richesses et à leurs atours ; où les femmes se cachaient et filaient la laine, plutôt que de s'exposer couvertes de diamants ; et où, plus généralement, l'or des Indes et le luxe n'avaient pas encore corrompu les mœurs et introduit le goût pernicieux de la nouveauté, au point que les langues elles-mêmes sont soumises à des changements jugés abusifs<sup>140</sup>. Ils aspirent au retour de rois providentiels, susceptibles de restaurer la grandeur de l'Espagne, et notamment de Pierre III d'Aragon (1239-1285), qui reviendrait rosser les Français, comme il le fit après les Vêpres siciliennes (1282)<sup>141</sup>. Mais ils désespèrent de vivre ce nouvel âge d'or, dont ils ne voient aucun signe annonciateur.

Je ne m'attarderai pas ici sur la conception ambiguë de l'histoire dans cette allégorie. Tout revient inmanquablement, écrit Gracián, mais les choses les meilleures sont plus longues à revenir que les mauvaises<sup>142</sup>. Le mouvement circulaire de la roue, théoriquement régulier, ne l'est donc pas. Jorge Checa a montré que cette contradiction logique tient à une tension entre un certain optimisme épistémologique – la croyance qu'il est possible de découvrir les règles de l'histoire, et de la maîtriser – et un pessimisme idéologique motivé par l'idée d'un déclin espagnol, fréquente en Espagne (où elle est en concurrence avec la proclamation que le retour d'un passé glorieux est également nécessaire)<sup>143</sup>. Ce que je soulignerai simplement, c'est que le sentiment d'une décadence provisoire de l'Espagne et de l'Europe, et le peu d'espoir de vivre des temps meilleurs, peuvent avoir contribué au relatif manque d'intérêt de Gracián pour l'analyse du contexte politique dans le *Criticón*.

### *Conclusion*

Si Gracián alimente son écriture allégorique de certains grands événements (comme la guerre de Trente Ans, la Fronde ou le conflit hispano-français), il est en effet manifeste qu'il ne s'attache guère, comme Barclay ou Boccacini, à étudier de près la situation internationale, et encore moins à théoriser sur la doctrine politique. Mais la fréquente superficialité de ses commentaires politiques ne tient pas nécessairement à un manque de profondeur. Elle répond tout d'abord au projet même de Gracián : l'ambition d'écrire une fiction intemporelle, qui rende compte du fondement universel de l'humanité, est difficilement conciliable avec la finesse de l'analyse historique, qui exige de prendre en compte de multiples facteurs contingents. Ensuite, l'idée d'un déclin historique, la défiance envers Philippe IV (et

---

<sup>140</sup> Sur ce dernier point, voir *El Criticón*, III, 10, p. 754-755.

<sup>141</sup> *Ibid.*, III, 10, p. 749.

<sup>142</sup> Voir *El Criticón*, III, 10, p. 755.

<sup>143</sup> Voir J. CHECA, 1997 et 1998, p. 119-165 (reprise amplifiée de l'article précédent).

Olivares), ainsi que la conscience aiguë de l'essor d'une société de masses (où l'anonymat favorise le relâchement des mœurs, l'hérésie et l'insoumission populaire), ont vraisemblablement participé d'un recul de la foi en l'action politique dans le *Criticón*. Si, dans *El Político don Fernando*, Gracián dressait le portrait d'un monarque idéal, capable de fonder un royaume, de l'étendre et de le conserver, il renonce dans le *Criticón* à l'idée de réformer le monde. Il s'y contente de célébrer quelques princes exemplaires (comme Jean-Casimir de Pologne ou Ferdinand III d'Autriche) et d'appeler à l'avènement de monarques espagnols capables de restaurer la grandeur du royaume.

Ne prévoyant pas d'embellie prochaine à cette situation désolante, l'auteur adopte deux postures complémentaires : il se place sur le terrain de la morale universelle, qui lui permet de neutraliser les aléas de l'histoire ; et il promeut un héroïsme de la désillusion, invitant l'individu à s'accomplir seul, en résistant aux dangers qui l'entourent<sup>144</sup>. Pour ce faire, il doit enseigner aux lecteurs à s'orienter dans un monde à l'envers, où les repères ont été brouillés par les guerres de religion, les régicides et de multiples révoltes populaires. D'où la nécessaire actualisation des savoirs traditionnels, et le renouvellement de l'allégorie par son inscription dans la géographie européenne<sup>145</sup>.

---

<sup>144</sup> Sur l'héroïsme chez Gracián et l'évolution vers une philosophie du désabusement (*desengaño*) dans le *Criticón*, voir K. DURIN, 2004.

<sup>145</sup> Voir J. CHECA, 1997, p. 179-180 pour un parallélisme avec les *Aphorismes* d'Álamos de Barrientos. Dans son *Tácito español*, celui-ci compare ses aphorismes à une peinture qui condenserait de nombreuses « règles et doctrines » tirées de Tacite ; ensuite, il les compare à une « carte et description du monde » (*mapa y descripción del mundo*) ; et finalement à une boussole (*aguja de marear*) grâce à laquelle l'homme d'État peut « naviguer et tracer sûrement sa route au milieu de la tempétueuse mer de cette vie (*navegar y surgir seguramente en el tempestuoso mar desta vida*). Gracián, quant à lui, propose une véritable cartographie de ses propres aphorismes : une « cartographie morale » (J. CHECA, 1997p. 182), mais aussi politique. Il les met en situation, en lien avec des événements précis, mais laisse son lecteur se situer seul dans cette carte mentale, pour qu'il apprenne à s'orienter dans cette Europe où il est aisé de perdre ses repères. Checa relève d'ailleurs une dimension « cartographique » dans l'écart entre le sommaire final des aventures des héros et l'ordre de leur itinéraire.

## **CINQUIEME PARTIE – L’EUROPE AU PRISME DU ROMAN ESPAGNOL : ELEMENTS DE SYNTHESE POUR LE XVII<sup>E</sup> SIECLE**

---

Après avoir étudié de près la géographie narrative du *Persiles*, de l'*Estebanillo* et du *Criticón* pour tenter en particulier de mieux saisir leur portée éthique et idéologique, il convient d'apporter des éléments de synthèse sur l'autre question orientant cette thèse : en quoi les romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle ont-ils pu nourrir l'imaginaire et la réflexion sur une Europe en passe de s'émanciper de la Chrétienté médiévale ? Pour y répondre, nous replacerons nos trois romans dans un corpus plus large et procéderons en deux temps. Nous examinerons d'abord si ces romans confèrent à l'Europe des limites précises et discriminantes, ou si elle s'y définit plutôt par son ouverture à l'altérité. Puis nous envisagerons si ces textes relèvent dans la diversité européenne des facteurs d'unité interne.



## CHAPITRE XIII – LES FRONTIÈRES DE L’EUROPE ROMANESQUE

---

Selon Jean-Frédéric Schaub, c’est « en dessinant ses environnements » que l’Europe s’est découverte et « européanisée »<sup>1</sup>. Sans doute certains fondements de l’Europe préexistaient-ils à l’apparition d’une conscience européenne : certains remontent à l’Antiquité ; d’autres, très importants, sont apparus au Moyen Âge<sup>2</sup>. Mais c’est surtout face à l’Empire ottoman et au Nouveau Monde, et avec la Réforme, que l’Europe commence à s’identifier comme telle. L’expansion ottomane au sud de la Méditerranée contribue à clarifier les limites culturelles de l’Europe, la présence des forteresses ou bagnes (*presidios*) espagnols et portugais sur les côtes d’Afrique du Nord ne faisant que confirmer la division nord-sud de l’espace méditerranéen, tout comme l’existence des Échelles du Levant dans le Liban actuel. De même, bien que l’appartenance physique des Balkans à l’Europe n’ait jamais été mise en doute, la poussée ottomane jusqu’au Danube a contribué à « façonner dans le christianisme européen une conception régionale qui associe Europe et christianisme et repousse le domaine musulman, y compris dans sa partie balkanique, aux marges ou à l’extérieur de l’Europe »<sup>3</sup>. Parallèlement, les Grandes Découvertes renvoient les Européens à eux-mêmes : la capacité à se représenter sur les cartes, notamment, « permet de situer l’Europe face à l’immensité du reste du monde » et confère aux navigateurs européens « une avance technologique décisive à l’échelle planétaire »<sup>4</sup>. Enfin, dans le contexte du fractionnement de la Chrétienté, qui crée

---

<sup>1</sup> Voir J.-F. SCHAUB, 2008, p. 16.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 49-67 (« L’Europe avant l’Europe »). Parmi ces fondements d’unité préexistant à une conscience européenne, J.-F. Schaub évoque en particulier les héritages gréco-latin et judéo-chrétien (où, cependant, on trouve tout et son contraire – voir p. 50) ; la chute de l’Empire romain et la double scission de la Méditerranée entre Occident et Orient, puis entre nord chrétien et sud ottoman (à l’exception, jusqu’à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, de la péninsule Ibérique et de la Sicile) ; la réactivation carolingienne de l’Empire romain sur des bases continentales et occidentales, les rois barbares convertis au christianisme continuant de porter, avec l’épiscopat, une partie de la tradition romaine (p. 57) ; l’essor d’un « espace européen médiéval », correspondant à « l’expansion d’une société franco-latine » qui reposait sur des mouvements d’hommes (armées, fronts pionniers, commerce, pèlerinages, etc.) adossés à des institutions (grands ordres réguliers, pratiques liturgiques unifiées, modèles architecturaux, universités), mais aussi sur les alliances matrimoniales de l’aristocratie (favorisant la circulation de courtisans, de lettrés ou de modes), ou encore sur des politiques de peuplement par déplacements massifs ; enfin de grands événements comme les Croisades, les Grandes Découvertes, la chute de Constantinople et l’avancée ottomane dans les Balkans, ainsi que la Réforme (p. 71-96).

<sup>3</sup> *Ibid.*, « L’Europe se découvre elle-même », p. 78.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 81.

« un espace européen de l'intolérance »<sup>5</sup> marqué par l'essor des diasporas, l'appartenance encore imprécise à l'Europe devient progressivement un ferment d'identification.

## A – Des frontières extérieures plus ou moins tranchées

Nous l'avons vu dans la première partie de cette thèse, les romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle confortent l'idée, diffusée par la littérature géographique, selon laquelle l'Europe est une patrie commune, définie face au monde musulman et aux Indes. Précisons donc simplement que les frontières occidentales et méridionales de l'Europe romanesque restent stables ; en direction du nord, seul le *Persiles* joue du flottement pourtant souligné par Antonio de Torquemada dans le *Jardín de flores curiosas*<sup>6</sup>. Quant aux frontières de l'est, elles ont nettement reculé depuis les fictions des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, et continuent à fluctuer légèrement dans celles du XVII<sup>e</sup> siècle.

Dans les romans, l'avancée ottomane est entérinée après un siècle environ de latence. En effet, jusqu'au *Viaje de Turquía* (écrit vers 1555), où est représenté un Levant contemporain, la chute de Constantinople est longtemps éludée par des anachronismes<sup>7</sup>. Dans l'*Amadis de Gaule* (1508) et ses successeurs, Constantinople est la capitale d'un empire chrétien résistant victorieusement aux Infidèles ; et Núñez de Reinoso, dans *Clareo y Florisea*, fait voyager ses héros dans la Byzance classique des *Amours de Leucippé et Clitophon*, texte d'Achille Tatius probablement écrit au II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Dans les récits de fiction du XVII<sup>e</sup> siècle, en revanche, les marches balkaniques sont clairement rejetées aux marges de l'Europe. Constantinople y apparaît rarement, et presque exclusivement dans des épisodes de captivité, que ce soit dans *Angelia y Lucenrique* (1623-1628)<sup>8</sup>, *Hipólito y Aminta* (1627)<sup>9</sup> ou *Semprilis y Genorodano* (1629)<sup>10</sup>. Dans *Angelia y Lucenrique*, la coupure entre l'Europe et le monde ottoman se traduit par une confusion entre Turcs et Africains : le sultan

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>6</sup> Voir A. de TORQUEMADA, *Jardín de flores curiosas*, éd. L. RODRIGUEZ CACHO, 1994, p. 789-790 et le chapitre III de cette thèse.

<sup>7</sup> Dans *La lozana andaluza* (1526), éd. B. M. DAMIANI, 1984, p. 43-44, F. DELICADO évoque brièvement les voyages dans le Levant de Diomedo, jeune marchand italien et amant de la protagoniste ; mais, s'il est manifeste que la Constantinople évoquée est celle, contemporaine, des Ottomans, elle n'apparaît que comme un nom.

<sup>8</sup> Voir *Los amantes Angelia y Lucenrique*, éd. A. CRUZ CASADO, 1989, t. II, p. 776 et *sq.*

<sup>9</sup> Voir F. de QUINTANA, *Historia de Hipólito y Aminta* (1627), Sixième Discours. Dans la réédition de 1807 (Madrid, Repulles), téléchargeable en ligne, cet épisode de captivité à Constantinople occupe les pages 81-148 du second tome.

<sup>10</sup> Voir J. ENRÍQUEZ DE ZÚÑIGA, *Historia de las fortunas de Semprilis y Genorodano*, Madrid, Juan Delgado, 1629, f<sup>o</sup> 119v et *sqq.* L'ancien captif, Leoncio, décrit Constantinople au feuillet 122.



est désigné comme un Maure et sa nièce comme une « belle Africaine »<sup>11</sup>. Et, malgré son érudition, Lope de Vega désigne même Constantinople comme une ville d'Asie<sup>12</sup>.

Plus généralement, les romans mettent la Grèce au ban de l'Europe, tout comme le fait la littérature géographique. Ainsi, l'héroïne d'*Angelia y Lucenrique*, princesse d'Arménie (présentée dans le roman comme une région grecque), se définit comme asiatique, l'Europe correspondant pour elle à l'Occident catholique<sup>13</sup>. Quant à Estebanillo, il renie l'amitié des Grecs de Saint-Jean de Patmos, car ces contributeurs du Turc, dit-il, « nous parlaient en grec et suçaient notre argent en génois » lors de l'expédition navale menée en 1621 par Philibert-Manuel de Savoie. Estebanillo décrit les habitants de Morée comme des rustres perfides, l'ayant abusé comme un naïf Indien, lui qui pourtant est un maître en balivernes<sup>14</sup>. En inversant l'image topique sur l'aisance des Européens à tromper les habitants du Nouveau Monde, Estebanillo reconnaît certes l'habileté des Grecs, mais il tend aussi à établir entre chrétiens d'Orient et d'Occident une distance similaire à celle entre Européens et « Indiens caraïbes ».

De même, la Hongrie, où se déroulait une partie du *Siervo libre de amor* (vers 1440), du *Palmerín de Olivia* (1511) ou du *Tratado notable de amor* (1547-1549), disparaît pratiquement des cartes romanesques après la bataille de Mohács (1526) et la conquête par Soliman I<sup>er</sup> de la partie orientale du royaume – mais aussi en raison de l'essor de l'esthétique de la vraisemblance. Quelques allusions à ce pays apparaissent bien de loin en loin. Parmi les « nouvelles d'Europe » fournies au centre du *Persiles*, le Français Sinibaldo n'oublie pas les guerres de Transylvanie<sup>15</sup> (c'est-à-dire de Hongrie orientale) entre l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> et le voïvode Jean Sigismond, soutenu par Soliman – une référence qui ne pouvait manquer de rappeler aux lecteurs de 1617 les guerres plus récentes menées par Sigismond Báthory (1575-1613) puis par Bethlen Gabor (1580-1629) dans ces confins de la Chrétienté. Hors du *Persiles*, à ma connaissance, c'est uniquement comme une terre exotique qu'est parfois

<sup>11</sup> Voir *Los amantes Angelia y Lucenrique*, éd. A. CRUZ CASADO, 1989, t. II, respectivement p. 780 et 937.

<sup>12</sup> Voir F. LOPE DE VEGA CARPIO, *El peregrino en su patria*, éd. J.-B. AVALLE-ARCE, 1973, p. 360 : « [...] a todas las naciones son notorios los nombres de las cortes de los reyes, como París, en Francia; Roma, en Italia; Constantinopla, en Asia; y Madrid, en España ».

<sup>13</sup> Voir *Los amantes Angelia y Lucenrique*, éd. A. CRUZ CASADO, 1989, t. II, p. 689-690 : « [...] lloro tristemente que, siendo nuestra patria el cielo, haya nacido yo donde, si bien no falta fe ni conocimiento de la verdad católica, al menos observemos muchos ritos y ceremonias que, aunque en nuestra iglesia sean permitidas, nos sirven de rodeo, invidiando la pureza de la fe o fineza de la religión de Europa. [...] que la libertad de la Asia en algunas costumbres aborrezco [...] ».

<sup>14</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 2, p. 76-77 : « Volvimos a Puerto Mayno, [...] adonde, siendo yo maestro de toda patraña, me engañaron como a indio caribe [...] ».

<sup>15</sup> Voir *Persiles*, II, p. 422 : « Contó con esto guerras del de Transilvania, movimientos del Turco, enemigocomún del género humano; dio nuevas de la gloriosa muerte de Carlos V [...] ».

mentionnée la Transylvanie dans les romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, lorsqu’Estebanillo traverse la Navarre en costume polonais, il attire les foules en se faisant passer pour un « ambassadeur du Transylvain »<sup>16</sup>.

Plus au nord, la Moscovie peine à trouver sa place dans l’imaginaire romanesque, bien que la plupart des géographes du XVII<sup>e</sup> siècle la situent en Europe. Seul Suárez de Figueroa, dans *Eustorgio y Clorilene, historia moscovica*, y installe une partie substantielle de son intrigue ; mais lui-même ne la désigne pas clairement comme un État européen. Comme Cervantès avec Thulé, Frislande ou l’île barbare, Suárez de Figueroa joue au contraire de la situation indécise de la Moscovie, ni totalement étrangère ni intérieure à l’Europe. Estebanillo, de son côté, prétend avoir traversé toute la Russie et la Moscovie entre la Lituanie et Cracovie<sup>17</sup> ; mais, cela a déjà été indiqué, ce détour présumé traduit sans doute une lecture erronée d’une carte ou d’un récit, entre « Moscovia » et « Massovia ». Et cette équivoque aurait été impossible si le rédacteur avait eu une notion élémentaire du positionnement de la Russie. Quant à Gracián, dans *Criticón*, il insère bien la Moscovie dans son portrait allégorique de l’Europe, mais en dernière position :

Es Europa vistosa cara del mundo, grave en España, linda en Inglaterra, gallarda en Francia, discreta en Italia, fresca en Alemania, riçada en Suecia, apacible en Polonia, adamada en Grecia y ceñuda en Moscovia<sup>18</sup>.

En revanche, davantage que la sourcilleuse Moscovie, la Pologne s’installe progressivement dans les romans espagnols. Dans le *Persiles*, elle n’est encore représentée que par un personnage, Ortel Banedre, mais définir celui-ci comme polonais, alors que son nom est inspiré du Flamand Ortelius, paraît ressortir de la volonté d’embrasser dans ce récit tout l’horizon de l’Europe catholique. Prolongeant ce mouvement, Juan Enríquez de Zúñiga, dans *Semprilis y Genorodano*, imagine une union idéale entre la princesse héritière d’Aragon et le prince de Pologne. Cette aspiration à sceller le destin de deux des principales monarchies catholiques d’Europe se retrouve dans *La inclinación española*, une nouvelle de Castillo Solórzano publiée en 1649 dans *La quinta de Laura*<sup>19</sup>. Son action se déroule dans la Pologne du roi Casimir présenté comme le plus craint des monarques d’Europe, et toujours victorieux

<sup>16</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 12, p. 337 : « Llegué a la ciudad de Tudela [...], llevando ordinariamente un mundo tras mí por la novedad del traje, haciéndoles creer el mozo de mulas que era un embajador del Trasilvano ».

<sup>17</sup> *Ibid.*, chap. 11, p. 233 : « [...] salí de Lituania y, atravesando todo el reino de Rusia y pasando por el de Moscovia, llegué a una ciudad del reino de Polonia llamada Cracovia, que es adonde se coronan los reyes de aquel reino [...] ».

<sup>18</sup> Voir *El Criticón*, III, 4, p. 611.

<sup>19</sup> Voir A. de CASTILLO SOLÓRZANO, *La quinta de Laura*, éd. C. FERNÁNDEZ DE NAVARRETE, 1851, p. 235-245.

de ses ennemis, moscovites et danois. Parmi ses capitaines, l'un des plus éminents est Enrique, un noble titré de Castille, ayant dû fuir avec femme et enfant la colère de son roi, suscitée par des émules envieux. Au cours d'une partie de chasse, pendant une pause, les courtisans polonais conversent pour désigner la plus valeureuse des nations ; tous s'accordent le premier rang, le second étant concédé aux Espagnols ou, plus rarement, aux Français ou aux Hongrois. Voyant qu'Enrique demeure silencieux, le roi l'enjoint de donner son avis. Contraint à sortir de sa réserve, l'Espagnol soutient que sa nation mérite la palme et suggère une expérience pour le prouver : si l'on enfermait un nourrisson espagnol et qu'on ne le libérait qu'à l'âge adulte, on verrait que c'est par nature que ses compatriotes sont belliqueux et vaillants. Comme Enrique aurait pu le prévoir, le roi ordonne de mener l'expérience en prenant pour cobaye son fils unique, Carlos. On le devine déjà, le modèle de *La vie est un songe*, qui justifie largement le cadre géographique de cette nouvelle, sera ici détourné de ses enjeux moraux, philosophiques et politiques au profit d'une fantaisie patriotique, fondée sur un semblant d'expérimentation scientifique.

Le fait est que le roi Casimir a deux filles, les plus belles dames d'Europe. L'orgueilleux prince du Danemark et son ami le prince de Suède, pusillanime et efféminé, tombent amoureux de l'aînée, Sol, à la vue de son seul portrait. Mais c'est du captif espagnol que s'éprend la princesse qui, malgré l'interdit royal, s'est ingéniée à rencontrer Carlos dans sa caverne. Malgré son éducation à l'écart du monde, c'est en effet un parfait gentilhomme que découvre Sol, lointain avatar de Rosaure et d'Étoile chez Calderón. Affable et maître de soi, Carlos n'est pas sujet à la violence, comme si le sang castillan le préservait de toute démesure<sup>20</sup>. Ne se reconnaissant aucun supérieur, il ne craint pas le châtement qu'il encourt à sortir de sa caverne ; mais il admet que son devoir est d'obéir aux rois après Dieu. Une fois libre, il suit un tambour et s'engage dans l'armée. Après plusieurs péripéties, il prouve la vertu de l'inclination espagnole en réalisant des exploits contre les armées alliées de Suède et du Danemark, qui ont rompu la paix. Et finalement, Casimir marie sur son lit de mort Sol à Carlos et désigne celui-ci comme monarque-consort et défenseur du royaume. Manifestement, dans cette excursion narrative en Pologne, Castillo Solórzano s'intéresse moins à ce pays qu'à l'Espagne, dont il prétend célébrer le rayonnement. La nouvelle témoigne d'ailleurs d'une désinvolture flagrante vis-à-vis de la géopolitique septentrionale : la Pologne est présentée comme un royaume héréditaire, et non électif ; le roi du Danemark est désigné comme le

---

<sup>20</sup> Il faut dire que le succédané de Sigismond est entouré de livres et de serviteurs, alors que le héros de la pièce s'est éduqué au livre de la nature et n'a d'autre contact humain que celui de Clothalde. C'est même la vue d'un Carlos plongé dans la lecture qui provoque instantanément l'amour de Sol. *Ibid.*, p. 237b.

protecteur du roi de Suède – dans un souvenir obsolète de l’union de Kalmar (1397-1523) ? – et leurs princes comme des amis intimes, ce qui implique d’oublier la rivalité entre les deux couronnes depuis des décennies ; enfin, le contraste établi entre la vaillance du Danois et la faiblesse du Suédois semble un déni de la redoutable organisation des armées suédoises<sup>21</sup>. Toutefois, aussi superficielle qu’elle soit, cette nouvelle témoigne d’un certain tropisme polonais en Espagne, qui doit beaucoup à Calderón.

Cet intérêt pour la République des Deux Couronnes est plus concret dans l’*Estebanillo*, où la chronique d’un déplacement royal en Lituanie est l’occasion pour le narrateur d’imiter les récits de voyages, en apportant diverses indications – peut-être de seconde main –, sur l’obligation pour les rois de séjourner un an sur trois dans le grand duché de Lituanie, sur le froid intense de ces contrées ou encore sur les chasses aux bisons dans la forêt de Białowicza<sup>22</sup>. L’attention à la réalité polonaise s’observe aussi dans l’évocation de Cracovie, ici désignée comme « une ville du royaume de Pologne [...] où sont couronnés les rois de ce royaume », et dont le commerce florissant est animé par de nombreux marchands italiens venus y négocier de la soie<sup>23</sup>. Ces précisions, si elles attestent qu’Estebanillo (ou l’auteur) regardait Cracovie comme une ville méconnue de ses destinataires, indiquent aussi un désir de mieux faire connaître le royaume de Ladislas VII Vasa, sans bien sûr renoncer aux *burlas*.

Le *Criticón*, enfin, met à l’honneur ces confins de l’Europe catholique en y situant, si mon hypothèse est valide, l’alcazar de Virtelia. En tout état de cause, le récit témoigne d’une vive attention aux combats menés par Jean II Casimir Vasa, ancien novice de la Compagnie de Jésus, contre « tant de monstres rebelles »<sup>24</sup> (cosques, tatars, moscovites et suédois). Du *Persiles* au *Criticón* en passant par *Semprilis y Genorodano* et l’*Estebanillo*, la lointaine

<sup>21</sup> Notons que Gracián semble aussi attribuer un caractère efféminé aux Suédois dans son portrait allégorique de l’Europe, qui présente en Suède un visage bouclé – *rizado* – (*El Criticón*, III, 4, p. 611). Le motif évoque peut-être le relief et les côtes des fjords, comme le suggère l’éditeur Santos Alonso ; mais il se rapporte aussi, pour une raison qui nous échappe, aux Suédois eux-mêmes.

<sup>22</sup> Voir *Estebanillo*, t. II, chap. 11, p. 230-231 : « Es este estado un país muy fríasimo y de muchos y muy grandes y espesos bosques, particularmente uno llamado Viala-Vexe, en el cual su Majestad mató en sólo un día seis toros salvajes, tan feroces que daba horror el mirarlos y tan barbados que cada uno de ellos podía prestar barba a media docena de capones ».

<sup>23</sup> *Ibid.*, t. II, p. 233 : « [...] llegué a una ciudad del reino de Polonia llamada Cracovia, que es adonde se coronan los reyes de aquel reino, y adonde hay gran comercio de mercancías y michos mercaderes italianos, siendo todo su tráfico y trato el de la seda ».

<sup>24</sup> Voir *El Criticón*, II, 2, p. 316-317 : « ¡Oh, que brillante alcázar [...]! [...] También podría ser de aquel tan valerosamente religioso monarca Juan Casimiro de Polonia, vitorioso primero de sí mismo y triunfante después de tanto monstruo rebelde ». Les triomphes auxquels se réfère Gracián sont ceux obtenus contre les Cosaques et les Tatars dans les premières années du règne de Jean II Casimir, en particulier à la bataille de Beresteczko, en juin 1651. La confiance de Gracián pour le roi de Pologne l’amène à formuler une prédiction erronée sur la défaite à venir de Charles-Gustave de Suède, dans l’épisode de la Roue du Temps (III, 10, p. 746).

Pologne attire donc plusieurs romanciers car, tout en offrant des réserves d'exotisme, elle participe pleinement de l'horizon européen des fictions vraisemblables.

Sous l'effet conjugué de l'avancée ottomane et de l'esthétique de la vraisemblance, l'Europe romanesque se contracte donc dans ses limites sud-orientales, entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle : Constantinople est parfois rejetée en Asie, tandis que les Balkans et la Transylvanie sont presque exclus des espaces narratifs. Mais ce repli est partiellement compensé par une légère ouverture sur la Moscovie et, surtout, par l'intégration de la Pologne dans l'horizon littéraire des Espagnols.

Autant que le positionnement des limites de l'Europe, il convient d'examiner leur degré de perméabilité : dans les romans, ces frontières sont-elles des interfaces ou tendent-elles à établir une coupure radicale entre l'ici et l'ailleurs ? Faute d'un nombre suffisant de textes, une évolution fiable et significative ne saurait être dégagée. Mais on observe que plusieurs romans des années 1617-1629 présentent certaines interactions de part et d'autre des frontières européennes : le *Persiles* et les trois romans grecs s'inscrivent dans la continuité du texte cervantin – *Angelia y Lucenrique*, *Semprilis y Genorodano* et *Eustorgio y Clorilene*. Par contraste, le rejet de l'ailleurs extra-européen est plus marqué dans *El peregrino en su patria* (1604), *La vida del escudero Marcos de Obregón* (1618), *l'Estebanillo* et surtout le *Criticón*.

Dans le *Persiles*, l'Europe chrétienne se définit bien par opposition au monde ottoman : la référence aux forteresses portugaises et en Berbérie (I, 10) puis aux guerres de Transylvanie (II, 21) et surtout l'évocation coup sur coup des mauvais traitements infligés aux captifs chrétiens par les Barbaresques (III, 10), des razzias de ces derniers sur les côtes valenciennes (III, 11) et des expéditions navales du Grand Turc contre Malte (III, 12) réduisent les relations entre l'Europe chrétienne et l'Empire ottoman à leur antagonisme. Aucun récit secondaire ne vient ici suggérer la possibilité de transactions, de compromis ou d'hybridation, ne serait-ce que par la conversion de Maures exemplaires, qui abondent dans la littérature espagnole et ne font pas défaut dans l'œuvre de Cervantès. Cependant, si l'Europe du *Persiles* se ferme sur la Méditerranée musulmane, elle s'ouvre sur le Nouveau Monde, *via* le Septentrion. L'île barbare, matrice du récit, est stratégiquement située dans une zone indécise entre l'Europe et l'Amérique du Nord. Et ses habitants ne sont pas un autre absolu (*alter*), coupé de la population européenne : la barbarie radicale d'un Bradamiro trouve de constants échos dans le Midi catholique ; et Ricla, personnification au féminin de la figure du bon sauvage, constitue un contrepoint et un complément exemplaire à l'irascible Antonio, un modèle d'humanité alternative (un *alius*), susceptible de contribuer à une refondation de la culture espagnole et européenne.

Si les successeurs du *Persiles* ne prolongent pas la voie ainsi ouverte, ils poursuivent néanmoins le désenclavement de « l'Europe romanesque » engagé par Cervantès ; et, tout en conservant une perspective européo-centrée, ils ne font pas des autres parties du monde un simple négatif de l'Europe. Ainsi, dans *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique* (1623-1628), centré sur l'Allemagne et l'Italie, des ponts sont lancés vers l'Orient, quoiqu'avec un traitement différencié des Turcs et des Perses. Cas unique dans les romans espagnols que nous avons lus, les héros vont au-delà de Constantinople, jusqu'à Jérusalem, la Syrie et Tauris (actuellement Tabriz, en Iran)<sup>25</sup>. Toutefois, même si « le Perse au turban vert »<sup>26</sup> était allié à l'Espagne contre la Sublime Porte depuis 1602, son empire demeure ici une fantasmagorie exotique, mêlant le merveilleux chevaleresque (châteaux splendides, défilés surveillés par des gardes armés, prophéties, nains et princesses) et plusieurs ingrédients de l'« orientalisme »<sup>27</sup> comme le luxe « asiatique »<sup>28</sup> ou le caractère passionné de la

<sup>25</sup> Voir *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique*, livres VI-VIII (éd. A. CRUZ CASADO, 1989, t. II, p. 913 et sqq.). Après avoir été jetée par une tempête sur les côtes de Palestine, Angelia visite la demeure où serait mort le Christ (la « casa santa de Jerusalén ») ; rien d'autre n'est dit sur la Terre Sainte. Puis, déguisée en homme, elle traverse la Perse en compagnie d'un ami ; arrivés dans une vallée surveillée par des gardes, qui les laissent passer, ils découvrent un magnifique château. Alors qu'ils se reposent au bord d'une rivière coulant au pied de ce château, deux femmes font irruption, l'une d'une extrême beauté et l'autre affreusement laide. La plus belle est la fille du sultan de Perse, Saladina (un nom plutôt ottoman – celui de Saladin féminisé –, ce qui suggère que la Perse est imaginée à travers le prisme de l'Empire ottoman, comme un territoire encore plus exotique). Un astrologue ayant prophétisé qu'elle serait condamnée au malheur si elle rencontrait une autre belle femme avant ses dix-huit ans (soit deux jours plus tard), Saladina a été enfermée dans ce château isolé, au milieu d'hommes et de femmes laides. Fatalement, Saladina tombe amoureuse d'Angelia, alors travestie. Mais celle-ci parvient à s'échapper et à regagner la Sicile ; éplorée, Saladina déploie tous les moyens possibles pour retrouver Angelia. Parti à la recherche de celle-ci, Lucenrique voit passer à Jérusalem un carrosse où voyage Saladina avec un portrait d'Angelia (un souvenir du *Persiles*, IV, 6). Il apprend l'histoire d'Angelia et de Saladina et lui révèle l'identité réelle de sa dame. Mais la princesse persane s'éprend alors de lui et le force à se marier, sous peine de mort. Le prince bavarois refuse jusqu'au jour de son exécution, où il reconnaît dans la foule Zoraïde, un ami turc converti au christianisme ; il feint alors de consentir à cette union, afin de gagner du temps. Prévenus par Zoraïde, Angelia et sa compagnie rejoignent Lucenrique en Perse ; alors qu'ils projettent de fuir, le prince Cloridano les enlève pour s'emparer d'Angelia ; mais les chrétiens se délivrent. Ils gagnent l'*Acaya* (apparemment située sur la côte égéenne de l'Anatolie), où règne Diana, qui épouse finalement Cloridano. La compagnie reprend ensuite la mer et, après un nouveau naufrage, et l'intervention opportune d'un navire flamand, l'action s'achève par le mariage des héros à la cour de l'empereur d'Allemagne. Pour un résumé plus complet de ces aventures orientales, voir A. CRUZ CASADO, 1989, t. I, p. 598-603.

<sup>26</sup> C'est ainsi qu'est désigné le sultan de Perse dans la *Hora de todos y la Fortuna con seso* de F. de QUEVEDO, éd. J. BOURG, P. DUPONT et P. GENESTE, 1987, p. 299.

<sup>27</sup> Le concept d'« orientalisme », développé par E. W. SAID, 1977, se réfère à la construction imaginaire de l'Orient par un Occident qui cherche à se définir et à affirmer sa supériorité face à ce miroir inversé. Said analyse la théorisation de l'orientalisme, constitué en un champ disciplinaire à partir de la campagne d'Égypte lancée par Napoléon en 1798. Mais le phénomène a une longue préhistoire, remontant à l'Antiquité grecque. *Les Perses* d'Eschyle, par exemple, témoignent de cette célébration de la culture hellène par opposition à l'empire de Darius. L'orientalisme ne consiste pas seulement en une caricature de l'Orient, réduit à une série de topiques très stables comme le luxe, la cruauté, la sensualité et l'impossibilité d'un gouvernement non tyrannique. En analysant l'autre avec des concepts propres, les Occidentaux s'approprièrent aussi l'Orient, en le dépouillant de ses inquiétantes différences pour n'en conserver que son charme exotique. C'est ce qu'observe C. GRÜNNAGEL, 2006, à propos de *El amante liberal* de Cervantès, publié dans les *Nouvelles exemplaires* en 1613. Pour un résumé de cet article, voir P. NEVOUX, 2008, p. 326-327.

<sup>28</sup> Voir *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique*, éd. A. CRUZ CASADO, t. II, p. 228 ou p. 978.

princesse, dont l’amour se change en cruauté une fois déçu par les héros. Très schématique, la Perse de Saladina est avant tout une idée de la Perse, qui associe les extrêmes de façon pittoresque, comme la beauté de la princesse (« la plus belle d’Asie »<sup>29</sup>) et la laideur de sa suivante, ou le contraste entre oasis et désert. Complétant ce tableau, les Perses sont désignés comme des barbares : affublée au sultan sans raison manifeste, cette épithète est le principal qualificatif attribué au cousin de Saladina – « Cloridano, barbare » –, bien qu’il soit doté « de nombreuses vertus », dont « l’admirable constance dans l’amour sans retour »<sup>30</sup>. Enfin, bien que Saladina et Cloridano soient tous deux tentés de se convertir, ce qui contribuerait à dépasser la frontière entre l’Europe chrétienne et la Perse, ils ne le font finalement pas : lorsque les héros fuient, Saladina est laissée en arrière (comme Sinforosa dans le *Persiles*, II, 17) ; et, ne pouvant épouser Angelia, Cloridano se marie avec la reine musulmane d’Acaya<sup>31</sup>, Diana, selon les rites imposés par leur « fausse loi » (même si tous deux ressentent une forte inclination pour la foi « véritable »<sup>32</sup>). Par conséquent, si *Angelia y Lucenrique* se déploie jusqu’en Perse, c’est donc surtout pour exploiter l’exotisme oriental et manifester le rayonnement des héros chrétiens jusque dans cet empire lointain.

En revanche, dans ce même roman, les Ottomans sont l’objet d’une certaine admiration. Si le narrateur déplore que Jérusalem soit aux mains d’un « empire infernal »<sup>33</sup>, il n’hésite pas à célébrer Constantinople et le sultan Soliman, qui confondrait les chrétiens les plus nobles s’il embrassait leur foi :

Una mañana entraron en la hermosa ciudad, cuyos edificios y otras prodigiosas grandezas admiraron sus ojos. Y más cuando entraron el imperial palacio, no octava, sino primera maravilla del orbe, si infelizmente perdida de los católicos príncipes por los inescrutables divinos secretos. Estrañaron también la modesta gravedad del gran señor, que en virtudes morales era confusión y ejemplo de los mayores señores de la cristiandad<sup>34</sup>.

<sup>29</sup> *Ibid.*, t. II, p. 975.

<sup>30</sup> *Ibid.*, t. II, p. 974 : « Cloridano, bárbaro [es un príncipe] de muchas virtudes, entre quien resplandece la admirable constancia de amar aborrecido ».

<sup>31</sup> Dans le texte, cette *Acaya* ne semble pas être l’Achaïe située au nord du Péloponnèse, mais un royaume imaginaire d’Anatolie. Le nom de Diana pourrait d’ailleurs renvoyer au célèbre temple d’Artémis à Éphèse. Comme la Perse, l’Acaya est un territoire où règne encore l’imaginaire chevaleresque, mêlé à l’orientalisme : les châteaux merveilleux sont ornés avec ostentation, les nains et les ménines sont des Pygmées, etc. (*ibid.*, p. 305).

<sup>32</sup> *Ibid.*, t. II, p. 997 : Diana et Cloridano se marient « en la forma que lo ordena su falsa ley, con mucha inclinación a la verdadera ».

<sup>33</sup> *Ibid.*, t. II, p. 211 : « Al salir [Lucenrique] de aquel cielo [la Casa Santa de Jerusalén], que por nuestras culpas y los inescrutables juicios divinos yace captivo en infernal imperio, vio que [...] ».

<sup>34</sup> *Ibid.*, t. II, p. 775-776. D’autres éloges du sultan apparaissent au t. II, p. 781, 782, 783 ou 789.

Certes, Constantinople est communément louée dans la littérature géographique<sup>35</sup> ; et Soliman I<sup>er</sup>, modèle du personnage romanesque, a été regardé comme « le paradigme du souverain vertueux »<sup>36</sup>, digne héritier des empereurs romains d'Orient. Toutefois, ces éloges ne sont pas pour autant banals. Ils contrastent en particulier avec le portrait du Grand Seigneur et de son Empire dans la *Hora de todos*<sup>37</sup>. Ici, le sultan est dit « Monarque, en vertu des tromperies de Mahomet » et « empereur-tyran »<sup>38</sup>. Et, rejetant les réformes suggérées par un morisque expulsé d'Espagne<sup>39</sup>, dont la promotion du savoir, le sultan clôt le tableau en criant qu'il préfère être appelé « barbare victorieux » que « savant défait »<sup>40</sup>.

À la différence de la satire de Quevedo, *Angelia y Lucenrique* établit une distinction nette entre le fait de ne pas être chrétien et la barbarie. Soliman traite son neveu Bajazet de « barbare vil » et « inhumain »<sup>41</sup>, car celui-ci, frustré dans son désir effréné de posséder Angelia, prétend la tuer pour éliminer la cause de son trouble. Mais le sultan lui-même est représenté comme un être parfait, à ceci près qu'il n'est pas chrétien (et insensible à la beauté de l'héroïne). Et la relativisation de l'altérité ottomane ne passe pas uniquement par la reconnaissance de vertus censément universelles chez Soliman. Elle se concrétise par la conversion et l'installation en Europe de Celora, noble turque, et de Zoraide, général des armées du sultan et « exemple de loyauté et de noblesse magnanime ». La conversion de Zoraide est d'autant plus édifiante que, tout en admettant la supériorité de la foi chrétienne, il refuse le baptême au milieu d'une tempête et devant la pression de ses amis, afin que son acte ne soit pas interprété comme le fruit de la peur ou de la complaisance ; c'est uniquement

<sup>35</sup> Voir A. MERLE, 2003, p. 98-104.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>37</sup> Voir F. de QUEVEDO, *La Hora de todos y la Fortuna con seso*, éd. J. BOURG, P. DUPONT et P. GENESTE, 1987, p. 295-306 (tableau XXXV intitulé « El Gran Turco » dans l'édition de 1650).

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 295-296 : « El Gran Señor, que así se llama el Emperador de los Turcos, Monarca, por los embustes de Mahoma, en la mayor grandeza unida que se conoce » ; « el emperador Tirano »

<sup>39</sup> Ce morisque, qui affirme que les siens ont toujours cultivé secrètement l'islam, suggère au Grand Turc quatre mesures pour conserver la mémoire de la grandeur passée de son peuple, et pour la restaurer : créer des universités et encourager les sciences ; adopter le droit romain quand il ne contredit pas la loi musulmane, afin d'encourager l'ordre et la bonne police ; abandonner l'usage du cimetière pour celui de l'épée droite, dont la supériorité leur a été douloureusement démontrée par les Espagnols ; et encourager la consommation modérée du vin, qui serait le meilleur moyen d'allonger la vie. Un des beys du sultan, un renégat, enrage contre « ce chien de Morisque, qui parmi les Chrétiens fut un mauvais Maure et entre les Maures veut être un mauvais Chrétien » (p. 298). Après consultation du vizir par le sultan, l'avis des esclaves chrétiens est demandé. Ceux-ci, « voyant l'aveuglement de cette nation aveuglée, qui aimait la barbarie et qui fondait sa conservation sur la tyrannie et l'ignorance » (p. 305), refusent aussi bien de délivrer de bons conseils, ce qui serait trahir leur roi et leur foi, que de mentir, et préférèrent le martyre. L'Heure survient alors et donne à tous ce qu'ils méritent : « aux barbares infidèles l'obstination dans l'ignorance, aux Chrétiens liberté et récompense, et au Morisque son châtiment » (p. 306, nous traduisons).

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 305 : « Yo elijo ser llamado bárbaro vencedor, y renuncio que me llamen docto vencido; saber vencer ha de ser el saber nuestro, que pueblo idiota es seguridad del tirano ».

<sup>41</sup> *Ibid.*, t. II, p. 118 et 130.



devant l’ascèse rigoureuse d’Antonia, une Florentine naguère quelque peu dissolue, qu’il est saisi par la grâce et renonce à sa foi première<sup>42</sup>.

Ce motif de la conversion et de l’établissement de nouveaux chrétiens en Europe apparaît aussi dans *Semprilis et Genorodano* (parmi d’autres textes) : signes d’un triomphe imaginaire de l’Europe sur le monde islamique, ces trajectoires supposent néanmoins une porosité (à sens unique) des frontières européennes. Si les habitants de l’île de Loango sont ici définis comme des barbares cannibales<sup>43</sup>, dans un écho africain de l’île barbare cervantine - mais sans aucune Ricla pour contrebalancer cette sauvagerie collective - ; si les Ottomans sont eux aussi qualifiés de barbares ennemis de la foi chrétienne<sup>44</sup>, plusieurs hauts personnages adoptent la foi chrétienne et viennent demeurer en Espagne : la Tartare Rosimunda, la Barbaresque Daraja, dont le baptême est célébré solennellement à Saragosse, et même son père Xarife Muley qui « saisi d’une fureur divine », demande à se convertir<sup>45</sup>.

Dans *Eustorgio y Clorilene*, l’épisode que nous évoquions déjà dans la première partie de cette thèse envisage même l’évangélisation d’un peuple entier, qui symboliserait l’extension de l’Europe dans le Nouveau Monde, et donc le brouillage de ses limites extérieures. Initialement, les habitants de l’île sont bien représentés comme des païens sauvages : pour conjurer une famine, ils s’apprêtent à sacrifier à Cérès (la Terre-Mère américaine) leur prince héritier et ses deux sœurs, puis cinquante autres victimes (dont Eustorgio et huit missionnaires augustins). Mais cette sauvagerie n’est pas irrévocable : une fois que Clorilene, sous l’apparence d’une prêtresse de Cérès, libère le prince local et pousse le peuple à se soulever contre son tyran, le chemin est préparé pour une conversion de l’île. Car Clorilene abolit les sacrifices humains et les remplace par des sacrifices d’animaux<sup>46</sup> (transposition au domaine américain du dénouement des *Éthiopiennes*). Et le nouveau roi, un ancien serf christianisé de Clorilene, fait construire un somptueux temple à Cérès, en vue d’y placer à terme, avec le concours du temps et des huit missionnaires, « l’Image du vrai Dieu »<sup>47</sup>. L’architecture de ce temple, qui surpasse les plus grandes réalisations classiques,

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 265-266

<sup>43</sup> Voir J. ENRÍQUEZ DE ZÚÑIGA, *Historia de las fortunas de Semprilis y Genorodano*, 1629, f° 79r.

<sup>44</sup> *Ibid.*, f° 137v : les Ottomans sont des « bárbaros enemigos de nuestra Fe ».

<sup>45</sup> *Ibid.*, f° 154v.

<sup>46</sup> Voir E. SUÁREZ DE MENDOZA Y FIGUEROA, *Eustorgio y Clorilene : historia moscovica*, 1629, f° 93v-94r.

<sup>47</sup> *Ibid.*, f° 95v : « Mandó el Rey de la isla, que se edificase el Templo a la Diosa, porque insistían los Sacerdotes y el pueblo; y ordenó se hiciese tal, que en su pulicia [*sic*], y atavío excediese a los más suntuosos de Egipto; porque presumía el Rey (con acuerdo de Eustorgio, y de la Sacerdotisa) que había de colocar en él la Imagen del verdadero Dios por discurso de tiempo, con la predicación de los Religiosos. Y así se labró con tanta ostentación y grandeza, que era un retrato del Cielo, la portada, con tanto primor y artificio, que parece que no le podía dar más la arquitectura en la perfección de la imaginaria. Y en los frisos, obeliscos, y labores, dejaba atrás las obras

évoque la splendeur des églises baroques construites en Amérique par des bâtisseurs indigènes. Et ce savoir-faire, tout comme l’organisation politique des insulaires et leur promptitude à reconnaître leur « roi naturel », sont présentés dans le roman comme des signes annonçant que ces territoires, peuplés par des Indiens policés (appartenant à la seconde catégorie d’Acosta<sup>48</sup>), pourraient devenir une nouvelle Europe au terme d’un processus pacifique.

Bien sûr, dans ces romans, l’ouverture de l’Europe sur le reste du monde ne doit pas être exagérée. L’eurocentrisme et l’absolue supériorité du christianisme n’y sont jamais remis en question. Et l’autre y est toujours pensé à partir du même, y compris dans le *Persiles*, où la barbarie nordique n’est que la quintessence des réalités méridionales et où la vertueuse Ricla incarne l’idéal chrétien de charité (beaucoup mieux que son mari espagnol)<sup>49</sup>. La difficulté ou les réticences à penser la différence s’observent par exemple, dans *Angelia y Lucenrique*, dans un éloge du sultan, où le héros semble confondre le fait de ne pas être chrétien avec l’absence de toute foi :

Y fío del cielo que va disponiendo nuestro bien por medio de aquel monarca, que a tener fee le pudiera invidiar [*sic*] el mejor príncipe cristiano<sup>50</sup>.

De plus, ni *Angelia y Lucenrique* ni *Eustorgio y Clorilene* n’envisagent d’unions heureuses entre « vieux chrétiens » et infidèles convertis, comparables à celle entre Antonio et la païenne Ricla. Dans le premier roman, la noble Celora, devenue Eufrasina, épouse bien Ludovico, duc de Frisel (la Frise protestante ?), mais le violent mari, lassé de sa femme, essaie de la tuer pour s’en débarrasser ; et, après la mort de Ludovico, c’est avec un autre converti, Zoraide-Carlos, que se remarie Eufrasina. Dans le second texte, le roi de l’île indienne est marié à la princesse de *Dania* qui, par vraisemblance historique, devrait être protestante. De même, dans *Semprilis y Genorodano*, Rosimunda la Tartare est mariée au Barbaresque Xarife Muley. Ainsi, les convertis ne peuvent s’unir qu’entre eux ; la seule exception (après celle d’Antonio et Ricla) est le couple formé par l’Espagnol don Gómez et

---

de Vitrubio, Fidias, Praxíteles, y cuantos arquitectos fueron en la tierra celebrados » (orthographe modernisée). La description de ce temple d’allure baroque se prolonge sur une quinzaine de lignes (fol. 94v-95r).

<sup>48</sup> Voir le *De procuranda Indorum salute* dans *Obras del Padre José de Acosta*, Madrid 1954, éd. F. MATEOS, 1954, p. 392 : « En la segunda clase incluyo los bárbaros, que aunque no llegaron a alcanzar el uso de la escritura, ni los conocimientos filosóficos o civiles, sin embargo tienen una república y magistrados ciertos, y asientos o poblaciones estables, donde guardan manera de policía, y orden de ejércitos y capitanes, y finalmente alguna forma solemne de culto religioso. De este género eran nuestros mexicanos y peruanos, cuyos imperios y repúblicas, leyes e instituciones son verdaderamente dignos de admiración ».

<sup>49</sup> Sur les limites de l’ouverture à l’altérité dans le *Persiles*, en bonne partie unilatérale, voir notamment L. F. AVILES, 1996 ; J. M. MARTIN MORAN, 2004.

<sup>50</sup> Voir *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique*, éd. A. CRUZ CASADO, t. II, p. 782.

Daraxa, à la fin de *Semprilis y Genorodano*. Pour le reste, les romanciers semblent maintenir une sorte d'endogamie vétéro-chrétienne, comme si l'origine prévalait sur le baptême – comme le sous-entendaient les statuts de pureté de sang. Et l'œuvre de Cervantès n'échappe pas à cette tendance, puisque, dans *El amante liberal* les renégats Halima et Mahamut, l'une grecque et l'autre sicilien, sont unis après s'être réconciliés avec l'Église catholique : ces êtres ambigus que sont les renégats ne sauraient partager le destin d'un catholique toujours fidèle à sa foi. Autrement dit, plus généralement, l'intégration des non-Européens dans la Chrétienté est incomplète ; leur conversion et leur installation en Europe sont surtout l'occasion de marquer le triomphe de cette partie du monde à laquelle ils prêtent allégeance. Du reste, hormis Antonio le Barbare dans le *Persiles*, aucun Européen n'est transformé par l'exemple édifiant d'un non-Européen.

Néanmoins, aussi limitée que soit dans ces romans l'ouverture de l'Europe sur le monde, elle contraste avec la propension à l'isolement, qui domine dans les autres récits. Ainsi, dans *La vida del Marcos de Obregón* (1618), texte contemporain du *Persiles*, Alger et le Nouveau Monde sont repoussés ensemble dans une altérité barbare. Le renégat morisque qui a capturé le protagoniste<sup>51</sup> se charge lui-même d'accabler les Barbaresques, en indiquant notamment que personne ne tient parole dans cette « nation barbare »<sup>52</sup>. Et le docteur Sagredo, personnage ayant participé avec son épouse à une expédition au-delà du détroit de Magellan, présente les habitants d'une île inconnue comme des géants, pourvus d'un seul et immense bras, d'un œil unique sur le front et d'une oreille à l'arrière de la tête, et d'un nez à une seule narine, des géants qui idolâtrèrent un totem sculpté à leur image et ressemblance<sup>53</sup>.

<sup>51</sup> Ce renégat est un morisque valencien, gentilhomme et vrai chrétien, poussé à quitter l'Espagne pour Alger en raison de l'impossibilité d'exercer des charges officielles et afin de ne plus endurer les vexations infligées par des vilains (voir *La vida del escudero Marcos de Obregón*, livre II, chapitre ou « Repos » 8, éd. M. S. CARRASCO URGOITI, 1972, t. II, p. 59-60). En réponse au morisque, Marcos de Obregón allègue que « l'Église a considéré ceci avec grande attention » et que les baptisés ne doivent renoncer à leur foi devant quelque épreuve que ce soit. Mais c'est bien le « Turc » (!) qui a le dernier mot, reprenant qu'il est insupportable pour un homme de qualité d'être humilié par des êtres insignifiants : « Todo esto te confieso, dijo el turco, pero ¿qué paciencia humana podrá sufrir que un hombre bajo, sin partes ni nacimiento, que por ser muy obscuro su linaje, se ha olvidado en la república su principio, y se ha perdido la memoria de sus pasados, se desvanezca, haciéndose superior a los hombres de mayores increcimientos y partes que las tuyas? ». Sans se prononcer sur l'expulsion des morisques en 1609, ce passage donne donc la parole au point de vue des nouveaux chrétiens, et de manière audible.

<sup>52</sup> *Ibid.*, livre II, chap. 13, t. II, p. 100 : « Y por acá esta bárbara nación dice que el guardar la palabra es de mercaderes, y no de caballeros ».

<sup>53</sup> *Ibid.*, livre III, chap. 20, t. II, p. 249-250 : « [...] un ídolo de espantable grandeza, y más admirable hechura, y de novedad nunca vista ni imaginada: por su grandeza era como de una torre de las ordinarias; sustentábase sobre dos pies tan grandes, como lo había menester la arquitectura del cuerpo; tenía un solo brazo que le salía de ambos hombros, y éste tan largo, que le pasaba de la rodilla gran trecho; en la mano tenía un sol o rayos de él, la cabeza proporcionada con lo demás, con solo un ojo, de cuyo párpado bajo le salía la nariz con sola una ventana; una oreja sola, y esa en el colodrillo; tenía la boca abierta, con dos dientes muy agudos, que parecía amenazar con ellos; una barba salida hacia fuera con cerdas muy gruesas; cabello poco y descompuesto ».

S'il évoque très brièvement « de petits hommes de stature réduite » et d'autres « très grands et robustes » se partageant alors la Terre de Feu<sup>54</sup>, il est manifeste que le docteur Sagredo s'intéresse moins aux réels indiens qu'aux serpents géants, monstres marins<sup>55</sup> et autres cyclopes censés peupler le Nouveau Monde<sup>56</sup>. Ce bestiaire mythologique conforte l'Europe dans sa suprématie et la dessine en creux comme la terre du christianisme, de la civilité et d'une nature domestiquée.

Quevedo ne déshumanise pas les Indiens du Chili dans la *Hora de todos* ; comme Ercilla dans *La Araucana* (1569-1589), il admire même peut-être chez les Mapuches leur attachement farouche à la liberté. Néanmoins, en tant que chrétien, il ne peut que condamner ce peuple qui « dans ce monde vaincu conserve belliqueusement sa liberté pour se condamner par son idolâtrie »<sup>57</sup>. Et il s'intéresse avant tout aux Araucans pour dénoncer des Hollandais venus étendre leur empire commercial sous couvert de soutenir les ennemis de leurs rivaux espagnols. Par ailleurs, si Quevedo se prête à une défense des Noirs aspirant à la liberté, elle est manifestement ironique et sert de prétexte à la satire des juifs, des hérétiques, des Français et, accessoirement, des femmes maquillées<sup>58</sup>. Et nous avons également vu que le Grand Turc ne sortait de sa réserve légendaire que pour revendiquer sa barbarie, condamner le morisque et affranchir ses captifs chrétiens, récompensés pour leur bravoure et leur « magnanime bonté ». Les rares interventions de l'Heure hors d'Europe confirment donc la différence entre celle-ci et ses vis-à-vis américains, africains ou ottomans.

Mais si l'*Estebanillo* tourne également le dos à l'Amérique (au *camino de la cudicia*) et rappelle que l'horizon oriental de l'Europe est bouché par la présence ottomane, c'est le *Criticón* qui exprime le plus catégoriquement la coupure entre l'Europe et le reste du monde, dans des termes d'autant plus radicaux qu'ils apparaissent sous la plume d'un jésuite, dont l'ordre s'est illustré dans les entreprises de connaissance et de conversion des non-Européens :

<sup>54</sup> *Ibid.*, livre III, chap. 20, t. II, p. 246 : « vimos venir muchísimas aves en aquella parte del estrecho, donde había unos hombrezuelos pequeños de estatura, porque en la otra son altísimos y membrudos, que casi las aves se señorean de la tierra, de manera que los hombrezuelos huían de ellas ». La distinction entre ces deux populations renvoie vraisemblablement aux Alakalufs ou Kaweskars, nomades de la mer, et aux Selknams ou Onas, chasseurs de morphologie océanienne ayant occupé l'intérieur de la Terre de Feu à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. Mais la domination des oiseaux rappelle davantage la guerre mythologique des grues et des Pygmées que la réalité patagonienne.

<sup>55</sup> *Ibid.*, livre III, chap. 19, t. II, p. 242-243.

<sup>56</sup> Sur le Nouveau Monde dans *Marcos de Obregón*, voir P. de VALENTIN, 1993 et S. J. POETA, 1993.

<sup>57</sup> Voir F. de QUEVEDO, *La Hora de todos y la Fortuna con seso*, éd. J. BOURG, P. DUPONT et P. GENESTE, 1987, p. 307 (tableau XXXVI, « Holandeses en Chile ») : « Los Indios de Chile que asistían a la guarda de aquel puerto, como gente que en aquel mundo vencido guarda belicosamente su libertad para su condenación en su idolatría, embistieron con armas a la gente de la nave [...] ».

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 313-318.

[...] assí como en una casa no se llaman parte de ella los corrales donde están los brutos, no entran en cuenta los redutos de las bestias, así lo más del mundo no son sino corrales de hombres incultos, de naciones bárbaras y fieras, sin policía, sin cultura, sin artes y sin noticias, provincias habitadas de monstruos de la herejía, de gentes que no se pueden llamar personas, sino fieras<sup>59</sup>.

En somme, tandis que le *Persiles* et les romans grecs les plus nettement situés dans sa continuité (*Angelia y Lucenrique*, *Eustorgio y Clorilene* et *Semprilis y Genorodano*) envisagent des interactions pacifiques entre l'Europe et le reste du monde – toujours à l'avantage de la première –, les autres romans tendent à consolider ses frontières extérieures en accentuant l'altérité des non-Européens et en limitant les échanges entre cette partie du monde et les autres. Ce que l'on observera maintenant, c'est que cette césure est d'autant plus marquée dans les romans que les divisions internes à l'Europe y sont plus prononcées.

## **B – Une Europe aux divisions croissantes**

À mesure que l'on avance dans le siècle, les oppositions entre « nations » et confessions d'Europe ont en effet tendance à devenir plus nettes, au point qu'elles pourraient mettre en cause l'unité de l'ensemble. Ce morcellement s'observe en particulier à travers l'éviction presque généralisée des îles Britanniques et de la Scandinavie, intégrées dans l'*Amadis* (1508) à l'horizon de la Chrétienté chevaleresque. Après la Réforme, ces zones disparaissent presque totalement du roman espagnol ; et, si la confrontation confessionnelle est évitée dans le *Persiles* et les romans grecs inscrits dans sa lignée, elle est plus manifeste dans *La vida del escudero Marcos de Obregón* (1618), et surtout dans la *Hora de todos* (rédigée en 1636) ou *El diablo cojuelo* (1641), ainsi que dans l'*Estebanillo* et dans le *Criticón*.

Nous ne reviendrons pas longuement sur le fait que la géographie du *Persiles* contourne les régions protestantes et fait obstacle aux prises de position partisans : la réflexion religieuse y est menée dans le sein de pays catholiques, mais la prééminence accordée à la spiritualité sur la doctrine met en retrait la question confessionnelle ; enfin, les doutes instillés sur la possible origine protestante des héros – dès le début, exemplaires – ouvrent une brèche dans le rideau de foi scindant alors l'Europe. Dans le sillage du *Persiles*, deux romans grecs des années 1620 atténuent à leur tour les fractures de la Chrétienté européenne. Contre toute vérité historique, l'*Eustorgio y Clorilene* (1629) fait des monarques

---

<sup>59</sup> Voir *El Criticón*, III, 9, p. 738.

et de nombreux aristocrates suédois et moscovites de fervents catholiques<sup>60</sup>. Même la grande duchesse Juana, usurpatrice schismatique dont le modèle historique semble être Boris Godounov (vers 1551-1605)<sup>61</sup>, finit par se convertir au catholicisme<sup>62</sup>. Dans la ligne d’Américo Castro, l’hispaniste J. A. van Praag considérait en 1939 que ces déclarations d’orthodoxie étaient douteuses<sup>63</sup>. Rien n’autorise toutefois à y voir une forme d’hypocrisie visant à mystifier la censure, pas même la duplicité plusieurs fois démontrée des héros. Ce qui est certain, c’est que Suárez de Mendoza y Figueroa, en réintégrant par la fiction des princes septentrionaux dans le giron de Rome, suit Cervantès en ceci qu’il se soustrait à l’opposition entre un ici catholique et d’hérétiques ailleurs : sans se prononcer sur la masse des sujets, il imagine une Europe réunie dans le catholicisme au niveau des monarques<sup>64</sup>.

L’auteur anonyme de *Los peregrinos amantes Angelia y Lucenrique* (vers 1623-1628) va plus loin que Suárez de Mendoza y Figueroa sur la piste œcuménique esquissée dans le *Persiles*. Si l’héroïne, princesse d’Albanie, célèbre la supériorité de la foi catholique à

<sup>60</sup> Voir E. SUAREZ DE MENDOZA Y FIGUEROA, *Eustorgio y Clorilene : historia moscovica* (1629), notamment livre VI (fol. 72v dans la réédition de 1665 que nous avons consultée). Le jeune roi Nomberto de Suède offre sa main à Celidora, mère d’Eustorgio, à condition qu’elle professe comme lui la foi catholique : « Celidora admirada del amor del Príncipe Nomberto, y Rey de Suecia, y de nuevo obligada, rindió su voluntad a su gusto, y dijo: “Yo señor confieso y guardo la Fe de Jesucristo señor nuestro, como la enseña la santa Iglesia Católica Apostólica Romana, porque mis padres son Católicos, y naturales desta ciudad”; de lo cual tenía noticia el Rey, y así ordenó al Arzobispo los desposase » (graphie modernisée). Si Eustorgio et sa famille sont catholiques, celle de Clorilene l’est aussi (voir l’éd. de 1665, f° 13v et 123r).

<sup>61</sup> Voir J. A. VAN PRAAG, 1939, p. 244-246. Suárez de Mendoza y Figueroa pourrait avoir connu le récit de la vie de Boris Godounov dans la *Cuarta parte de la Historia pontifical, y católica. Compuesta y ordenada por el D. Luis de Bauia, Capellán del Rey nuestro señor, en su Real Capilla, de Granada* (1613). Selon van Praag, qui cite Luis de Bavaria (p. 245), il est probable que le romancier ait également connu la comédie de Lope intitulée *El Gran Duque de Moscovia*, mettant en scène l’histoire de Dimitri Ivanovitch (frère du Grand Duc Fédor I<sup>er</sup>), dont la mort violente fut imputée pendant des siècles à Godounov.

<sup>62</sup> Voir la lettre écrite sur son lit de mort par Juana à son neveu Eustorgio, dans E. SUÁREZ DE MENDOZA Y FIGUEROA, *Eustorgio y Clorilene*, éd. de 1665, f° 151r : « Abrióme el Señor los ojos del alma, y vi los desvaríos de mi vida, y los modos tan maravillosos de que había usado para librarme tantas veces de la muerte. Dile gracias, y traté de servirle, dejando mis errores, y ajustando mi vida a su divina Ley, confesé, y ejecuté lo que confiesa y tiene la Iglesia Santa, Católica, Apostólica Romana, hasta que su Majestad me regaló con una prolija, y penosa enfermedad, y en el discurso della escribí ésta a V. Alteza, para que si me conoció pecadora, y cismática, me considere Católica, y arrepentida ».

<sup>63</sup> Voir J. A. VAN PRAAG, 1939, p. 257. Cet article offre un bon résumé du roman et des éléments d’analyse, qui à ce jour sont demeurés bien isolés.

<sup>64</sup> On pourrait imaginer que cette unification religieuse par le haut est inspirée de l’idée que la foi des princes serait tôt ou tard imposée aux sujets, selon la maxime *cujus regio ejus religio* imposée par la Diète d’Augsbourg aux principautés catholiques et luthériennes d’Allemagne. Cependant, il est plus probable que l’auteur ait considéré qu’il serait à la rigueur vraisemblable de « convertir » dans sa fiction des princes, mais pas des peuples entiers dont la confession était notoire. Du reste, le roman témoigne d’une hostilité manifeste envers le commun, si bien qu’il est également possible que l’auteur ait considéré que la « qualité » des princes primait sur la « quantité » des sujets, en matière d’âmes comme pour le reste. Notons en tout cas que la décision prise par Suárez de Mendoza y Figueroa d’assigner aux princes septentrionaux une confession catholique souligne en quelque sorte l’audace de Cervantès, qui intègre dans sa fiction le prince danois Arnaldo, sans pour autant en faire un protestant repent, ni le charger en tant qu’hérétique. La décision prise par Suárez de Mendoza y Figueroa de sortir de cette ambiguïté suggère peut-être qu’il jugeait trop tolérant ou audacieux le silence de Cervantès sur la confession d’Arnaldo.

laquelle elle se convertira, elle soutient également que les orthodoxes seront eux aussi sauvés, malgré le « détour » qu’implique le rite grec :

Y, para decir verdad, lloro tristemente que, siendo nuestra patria el cielo, haya nacido yo donde, si bien no falta fe ni conocimiento de la verdad católica, al menos observemos muchos ritos y ceremonias que, aunque en nuestra iglesia sean permitidas, nos sirven de rodeo, invidiando [*sic*] la pureza de la fe o fineza de la religión de Europa. No porque yo no conozca que *en la Griega como en la Latina Iglesia se profesa una misma fe, en que igualmente nos podemos salvar*, mas porque, como he dicho, invidio los que en ella nacen y mueren. Y, si hubiera de tomar estado, que lo juzgo por imposible en mi libre condición, con menos horror hiciera la elección de un príncipe criado en su doctrina; que la libertad de la Asia en algunas costumbres aborrezco [...]<sup>65</sup>.

Sans doute n’existe-t-il pas dans le roman de déclaration équivalente pour les protestants, les oppositions entre catholiques et réformés étant beaucoup plus vives que les divergences théologiques et surtout rituelles entre catholiques et orthodoxes. Néanmoins, hormis une nette prévention contre les Hollandais, « avides mécréants, si justement honnis des catholiques »<sup>66</sup> – une hostilité exacerbée par la récente (?) fin de la Trêve de douze ans, en 1621 –, les protestants ne sont pas l’objet de récriminations particulières. Contrairement aux héros de Cervantès, Angelia et Lucenrique se rendent même à Londres, après avoir émis le désir de la visiter<sup>67</sup>. La ville n’est toutefois pas décrite. Et si le prince Charles d’Angleterre, dont est évoqué le voyage surprise à Madrid en 1623 pour solliciter la main de l’infante Marie-Anne, est légèrement censuré pour son tempérament fougueux, il ne l’est pas pour son refus de la conversion au catholicisme, exigée par Philippe IV pour accéder à ce mariage. Quant au roi d’Angleterre, « parent et ami » du bavarois Lucenrique, le héros compte sur son aide pour reconquérir le trône d’Angelia<sup>68</sup>. Il est manifeste que la fiction diverge ici de la réalité historique : le duc Maximilien I<sup>er</sup> de Bavière (régnant de 1596 à 1651) n’eut pas de fils prénommé Louis-Henri et, à ma connaissance, il ne nourrit pas de relations intenses avec Jacques Stuart (1603-1625) – à la différence d’un autre Wittelsbach, son rival l’Électeur palatin Frédéric V, gendre du monarque anglais. Mais, justement, cette solidarité imaginaire entre le souverain anglican et l’héritier d’un duché catholique, en faveur d’une princesse

<sup>65</sup> Voir *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique*, éd. A. CRUZ CASADO, 1989, t. II, p. 589.

<sup>66</sup> *Ibid.*, t. II, p. 792 : « Mas los cudiciosos descreídos, tan justamente malquistos de los católicos [...] ». Dans son étude introductive, A. Cruz Casado revient sur cette hostilité aux Hollandais et en cite d’autres manifestations dans le roman. Voir A. CRUZ CASADO, 1989, t. I, p. 514-522.

<sup>67</sup> Voir *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique*, éd. A. CRUZ CASADO, t. II, p. 738 (« [...] hallando una nao inglesa, se embarcaron en ella, gustosos de ver aquella tan celebrada ciudad de Londres ») et p. 823 (« Y contentos prosiguieron su viaje, hasta dar vista al famoso puerto de la gran ciudad de Londres »).

<sup>68</sup> *Ibid.*, t. II, p. 823.

orthodoxe, témoigne peut-être d’une aspiration à transcender les divergences confessionnelles au nom d’un christianisme et d’une civilité partagés. Du reste, bien que rien ne soit dit sur les autres nations protestantes, ni en bien ni en mal, un esprit œcuménique est également perceptible dans l’évocation d’une fête religieuse dans la ville albanaise de Croya. Dans une série de sept scènes illustrant l’histoire sacrée, un des cortèges figure la joie commune de plusieurs nations célébrant la nativité de Jean le Baptiste (le 24 juin) :

Llegó la noche y comenzáronse las fiestas por una máscara de veinte cuadrillas que representaban diversas naciones, todas alegres en la natividad del Baptista [...]. En el compás de la iglesia, oyeron repetir a voces: « ¡Viva Alemania que excede a todas las naciones! »<sup>69</sup>

Dans la mesure où cette célébration du Baptiste, à la fois saint chrétien et prophète de l’islam, a lieu en Albanie, terre orthodoxe soumise à l’Empire ottoman, la réunion de plusieurs nations dans une même ferveur et la proclamation de la supériorité allemande – et non espagnole –, paraissent illustrer une aspiration à un rassemblement de la Chrétienté sous l’égide impériale, dans l’esprit des cartes allégoriques de la *Virgo Europa* des Münster, Bunting et Quadl<sup>70</sup>. Ce rêve d’une Chrétienté réunie grâce au concours des ducs de Bavière, jusqu’en ses franges danubiennes et balkaniques, est d’autant plus singulier qu’il survient pendant les premières années de la guerre de Trente Ans, où Maximilien I<sup>er</sup> de Bavière joua un rôle décisif.

Mais si le *Persiles*, *Angelia y Lucenrique* et *Eustorgio y Clorilene* embrassent de grandes étendues géographiques en évitant les divisions confessionnelles de l’Europe, voire en ébauchant une vision œcuménique – où le catholicisme réintégrerait des princes d’origine païenne ou hérétique –, ces textes sont l’exception.

Contemporain du roman grec de Cervantès, la *Vida del escudero Marcos de Obregón* (1618) offre une scène d’altercation entre le protagoniste-narrateur, catholique espagnol, et quatre calvinistes de Genève, dans une auberge de Turin. L’extrait est long mais savoureux :

Que estando comiendo mucha gente, esperando mi compañero y yo que acabasen para sentarnos, un viejo de hasta cincuenta años de edad, de propósito dio en tratar de la religión nueva, de la religión reformada, repitiendo esto muchas veces: y aunque era natural de Ginebra, hablaba en buen italiano, que por ver españoles le pareció alzar la voz más de lo que había menester. Y tras de un brindis y otro decían herejías muy dignas de gente llena de vino. Mi compañero decíame que callase, y ellos brindando por la salud de sus fautores, tornaban una vez y otra a

<sup>69</sup> *Ibid.*, t. II, p. 765-766.

<sup>70</sup> Sur ces cartes allégoriques, je renvoie au chapitre III de cette thèse.



decir de la religión nueva y de la religión reformada, de suerte que me obligaron a preguntar qué religión era aquella, y quién la había reformado. Respondiéronme que era la religión de Jesucristo, y que la había reformado Martín Lutero y Juan Calvino. Antes de oír más palabras les dije: « Buena andaría la religión reformada por dos tan grandes herejes ». Alborotose la hostería, y cargaron tantas cuchilladas sobre mí y sobre el otro español, que si no cogemos una escalera nos hacen pedazos. La huéspedada atajó el negocio con decirles que mirasen lo que hacían, que estábamos depositados allí por el Duque. Sosegóse el alboroto, porque hasta entonces aun no habían negado la obediencia al Duque de Saboya, aunque la tenían negada a la Iglesia romana. En sosegándose el rumor me dijo aquel viejo: « ¿Por qué llamáis herejes a dos varones tan santos y que tanta gente llevaron tras su opinión? » Respondí yo: « ¿Por qué llamáis vosotros santos y reformadores de la religión de Jesucristo a dos hombres que en todo y por todo, en vida y costumbres fueron contra la doctrina de Jesucristo y de sus Evangelios, que fueron hombres libres, viciosos, deslenguados, embusteros, engañadores, alborotadores de las repúblicas, enemigos de la general quietud? » Quiso tornarse a alborotar el viejo, y como le habían puesto por delante el temor y respeto del Duque, cesó con decir: « Muchos son los llamados y pocos los escogidos, y esos somos nosotros ». Respondí yo: « Mejor dijéades, muchos son los escogidos y pocos los llamados, porque no vienen a manos del Papa ». ¡Extraño caso! que hay gentes tan fuera del orden natural, que por sola libertad y poltronería se desvíen de la misma verdad que interiormente saben y conocen. Y que tengan hombres poderosos que favorezcan sus errores, de suerte que unos y otros siguen su mal intento. Los poderosos con decir que siguen doctrina de hombres sabios, y los otros con decir que tienen arrimo en príncipes poderosos, como si fuese disculpa para la ejecución de tantos vicios y abominaciones como cometen a sombra de la libertad con que sus maestros les hacen vivir, en cuyas arrastradas opiniones hay cosas tan ridículas que se echa de ver que adrede quieren errar<sup>71</sup>.

Véritable dialogue de sourds, cette confrontation entre Marcos et le « vieux » Genevois dit la difficulté d'un échange serein entre catholiques et protestants en matière religieuse. En prêtre diligent (il avait été ordonné en 1589), Espinel s'applique à accabler les calvinistes : il représente des Genevois discourtois, qui font patienter délibérément les Espagnols en attente d'une table ; il représente parmi eux un « vieil homme d'environ cinquante ans » qui, malgré son âge respectable, est loin d'être sage, car il provoque les Espagnols en parlant à voix haute et avec insistance de la religion réformée. Espinel n'oublie pas non plus d'associer l'hérésie et l'intempérance. À l'opposé, il donne le beau rôle à Marcos, en l'investissant du devoir de défendre le catholicisme, malgré le risque encouru. Ses insultes adressées à Calvin et Luther passent ainsi pour un acte de bravoure. C'est peu dire que sa condamnation du protestantisme n'est pas argumentée. Mais le plus notable est l'apparente bonne foi avec laquelle Marcos en appelle à la « vérité » du catholicisme, que tous connaîtraient intérieurement, telle une

<sup>71</sup> Voir V. ESPINEL, *Vida del escudero Marcos de Obregón*, livre III, chap. 2, éd. M. S. CARRASCO URGOITI, 1972, t. II, p. 136-137.

intuition universelle. Tout raisonnement est dès lors superflu et la Réforme ne peut s’expliquer que par un aveuglement volontaire, qu’aucun prétexte ne saurait excuser : ni la sagesse des théologiens que suivent les puissants, ni l’obligation pour les sujets de se conformer à la confession de leur prince.

Néanmoins, dans ce roman, l’impossible dialogue confessionnel n’interdit pas absolument l’entente entre catholiques et protestants. Quelques pages plus loin, de retour vers Milan, Marcos monte dans le carrosse de quatre nouveaux Genevois, « aussi grands hérétiques que les autres ». La rencontre est cette fois paisible, car l’Espagnol s’interdit d’entrer sur le terrain religieux :

Determinando de callar a cualquier cosa que oyese decir, por donde les granjeé la voluntad de manera, que siendo muy enemigos de españoles, me regalaron por todo el camino, diciéndome mil veces que era muy buen compañero, que realmente, como no les traten de religión son sencillos, y gente afable para tratar, y muy amigos de dar gusto<sup>72</sup>.

Dans cette capacité à mettre de côté les dissensions confessionnelles (et nationales) pour reconnaître l’affabilité des Genevois en tout autre matière, on reconnaît l’un des fondements de la compagnie formée autour de Persiles et de Sigismunda : l’idéal de la bonne conversation. Il est même plus explicite ici car, dans le roman de Cervantès, nul compagnon des héros n’est ouvertement protestant, pas même le prince Arnaldo.

Mais, si le *Marcos de Obregón* fait le départ entre protestantisme et protestants, plusieurs récits postérieurs manifestent une intolérance et une xénophobie plus marquées. Ainsi, dans *El diablo cojuelo* (1641) de Luis Vélez de Guevara, dont Lesage publia une libre adaptation en 1707, l’itinéraire de Madrid à Séville est agrémenté par un aller-retour du diable vers Constantinople et la Suisse, occasion pour l’auteur d’étendre le champ de sa satire. Or, s’il présente l’Empire ottoman comme une contrée barbare, où il est chargé de « retourner le sérail du Grand Turc et de faire égorger douze ou treize frères qu’il a », le boiteux est plus incisif encore à l’encontre des Helvètes où, dit-il, ses services étaient superflus :

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, t. II, p. 139. Le narrateur tient néanmoins, ici encore, à prouver la supériorité des Espagnols sur les Genevois. Ses quatre compagnons de voyage se rendent en effet chez un prétendu nécromant ; les ayant accompagnés, Marcos observe avec attention la caverne du nécromant. S’inquiétant de sa curiosité, celui-ci refuse de faire tout pronostic quand il découvre que Marcos est un Espagnol : « No quisiera mostrar mis secretos delante de españoles, porque son incrédulos y agudos de ingenio » (*ibid.*, t. II, p. 140). Il se plie néanmoins aux prières des Suisses ; mais, comme il l’avait craint, Marcos dévoile sa supercherie (le charlatan utilisait un gant aimanté pour faire bouger des lettres). Prolongeant la première, cette seconde rencontre avec des Genevois suggère donc que le catholicisme des Espagnols est le fruit d’un esprit rationnel, tandis que le calvinisme est une superstition aussi irréflectie que la croyance en la nécromancie ou l’astrologie judiciaire (*ibid.*, t. II, p. 142).

–Con el traje del país, [...] volví por los Cantones, por la Bertolina [*i.e.*, la Valtelina] y Ginebra, y no tuve que hacer nada en estos países, porque sus paisanos son demonios de sí mismos, y este es el juro de heredad que más seguro tenemos en el infierno, después de las Indias.

Aussitôt après cet envol en direction du Levant, qui établit une hiérarchie entre les terres de perdition, les Indes étant suivies par les Cantons suisses et l'Empire ottoman, une nouvelle scène complète les considérations internationales. Dans une auberge de la Sierra Morena, le boiteux et don Cleofás, étudiant madrilène et second protagoniste, prennent place à la table d'un Français, d'un Anglais, d'un Italien et d'un Teuton (*tudesco*) déjà ivre<sup>73</sup>. L'Italien lançant d'emblée don Cleofás sur les nouvelles de la guerre (alors très mauvaises pour la Castille, puisque le temps de la fable correspond à 1640, date de la rédaction), la conversation s'échauffe en un instant :

–¿Qué nuevas hay de guerra, señor Español?  
Don Cleofás le dijo:  
–Ahora todo es guerra.  
–Y ¿contra quién dicen? –replicó el Francés.  
–Contra todo el mundo –le respondió don Cleofás–, para ponerlo todo él a los pies del Rey de España.  
–Pues a fe –replicó el Francés– que primero que el Rey de España...  
Y antes que acabase la razón el Gabacho, dijo don Cleofás:  
–El Rey de España...

Interrompant l'étudiant, le diable se charge de répondre au *Gabacho*<sup>74</sup> – un terme assumé par le narrateur, signe de sa francophobie. Au risque de suggérer que l'Espagne est un pays de démons, le boiteux se revendique espagnol et promet de museler ces ivrognes par des éloges du roi d'Espagne : ce monarque, dit-il, est un grand lévrier poursuivi par des roquets aux abois, les princes rivaux ; mais si, encouragé par leur surnombre, l'un d'entre eux s'avance trop, il est renvoyé d'un coup de patte et tous ces enragés fuient, réduits à ronger des cailloux. Ne souffrant pas cette morgue espagnole, les étrangers s'emportent, le Français en tête :

–¡Ah, bugre, coquín español!  
Y el Italiano:  
–¡Forfante, marrano español!  
Y el Inglés:  
–¡Nitesgut español!

---

<sup>73</sup> L. VÉLEZ DE GUEVARA, *El diablo cojuelo*, éd. E. RODRÍGUEZ CEPEDA, 1995, V, p. 118-120.

<sup>74</sup> Sur le sens de ce terme toujours actuel, voir le *Diccionario de Autoridades* (1734) : « Gabacho. s.m. Soez, asqueroso, sucio, puerco y ruin. Es voz de desprecio con que se moteja a los naturales de los Pueblos que están a las faldas de los Pyreneos entre el rio Gaba, porque en ciertos tiempos del año vienen al Reino de Aragón, y otras partes, donde se ocupan y exercitan en los ministerios más baxos y humildes. [...] ».

Y el Tudesco estaba de suerte, que lo dio por recibido, dando permisión que hablasen los demás por él en aquellas cortes.

La farce finit dans une volée de coups. Voyant ses adversaires vomir vin et blasphèmes, don Cleofás en renverse deux de leur banc ; et le boiteux les catapulte avec ses béquilles à des lieues de distance :

[...] dio con el Francés en el tejado de otra venta que estaba tres leguas de allí, y en una necesaria de Ciudad Real con el Italiano, porque muriese hacia donde pecan, y con el Inglés, de cabeza en una caldera de agua hirviendo que tenían para pelar un puerco en casa de un Labrador de Adamuz; y al Tudesco, que se había anticipado a caer de bruces a los pies de don Cleofás, le volvió al Puerto de Santa María, de donde había salido quince días antes, a dormir la zorra. El Ventero se quiso poner en medio, y dio con él en Peralvillo, entre aquellas cecinas de Gestas, como en su centro.

L'outrance de la scène – qui ne renonce pas au registre scatologique<sup>75</sup> – a beau s'expliquer par un parti pris burlesque, elle n'en témoigne pas moins d'une accentuation des tensions en Europe et de l'aspiration de certains Espagnols à confondre leurs émules, en une année où les révoltes portugaise, catalane et andalouse se sont ajoutées aux guerres extérieures dans les défis lancés à la Monarchie hispanique.

Si les rivalités internationales ne font que s'immiscer dans le récit essentiellement espagnol de Vélez de Guevara, elles sont omniprésentes dans *La Hora de todos*. Pamphlet lancé contre la politique internationale du comte-duc d'Olivares, la satire ménippée de Quevedo montre une Europe atomisée, dont la fragmentation a son pendant structurel dans la juxtaposition de tableaux, portant tour à tour sur la France, les Provinces Unies, l'Italie (Naples, Venise, la Savoie le Saint-Siège et Florence), l'Angleterre et brièvement l'Allemagne. Les émules de l'Espagne sont ainsi passés en revue pour être confondus<sup>76</sup>.

Quant à l'*Estebanillo* et au *Criticón*, il est désormais assez établi que la posture d'apatride affichée par le bouffon et l'apparente abstraction géographique du récit allégorique n'y occultent que superficiellement les antagonismes qui divisent l'Europe. Ajoutons simplement que les frontières érigées par Gracián entre des « nations » au tempérament essentialisé donnent une visibilité inédite, dans le roman espagnol, au morcellement de cette partie du monde. En présentant notamment les Français comme les « antipodes des

---

<sup>75</sup> Que l'Italien finisse dans une latrine pour être puni « par là où pèchent » ses compatriotes renvoie bien sûr aux pratiques homosexuelles fréquemment attribuées aux Italiens dans les lettres espagnoles. Voir M. HERRERO GARCIA, 1966, p. 347-352.

<sup>76</sup> Sur la signification politique de la *Hora de todos*, voir J. BOURG, P. DUPONT et P. GENESTE, 1987, p. 54-98, ainsi que M. BLANCO, 1998 et 2007.

Espagnols »<sup>77</sup>, le *Criticón* pose avec acuité la question de l'unité de l'Europe. Car le rejet des autres continents au rang d'arrière-cour des bêtes<sup>78</sup> ne peut suffire à assurer sa cohésion, d'autant qu'elle est confrontée à la découverte d'une barbarie intérieure.

### C – Une intériorisation de la barbarie

Si Gracián dresse une frontière ontologique entre l'Europe et le reste du monde, c'est sans doute en partie pour contenir le risque de désintégration de l'humanisme européen. Car, du *Peregrino en su patria* (1604) de Lope au *Criticón*, le roman espagnol explore plusieurs facettes d'une violence européenne appelée « barbarie ». D'abord regardée comme une anomalie résiduelle, circonscrite à des groupes marginaux, cette barbarie est ensuite observée jusqu'au cœur de la société, y menaçant les fondements de la civilité.

Dans le roman grec de Lope, la barbarie est le triste apanage du peuple. Les premiers « barbares » du roman sont les soldats de Doricleo, noble catalan devenu brigand pour se venger d'une injustice consentie par les autorités de Barcelone<sup>79</sup>. Croyant que Doricleo a séduit sa fiancée Nise, le héros Pánfilo l'insulte. Le capitaine des *bandoleros* ordonne alors qu'il soit pendu ; ses hommes s'exécutent sur le champ :

No le habían salido estas palabras al capitán de los labios, cuando ya el Peregrino iba fuera del aldea o casas, en los brazos de aquella bárbara gente, por la senda que con la poca luz blanqueaba el espeso monte<sup>80</sup>.

Pánfilo ne devra son salut qu'à un hymne à la Vierge, et peut-être à l'intercession divine, écrit le narrateur : touchés par la prière et par la beauté du jeune homme, au visage soudain éclairé par la lune, les brigands le laissent repartir, ne voulant pas se montrer plus cruels que la mer qui l'avait épargné<sup>81</sup>. Mais, à peine Pánfilo arrive-t-il à Barcelone, qu'il tombe entre les mains

<sup>77</sup> Voir *El Criticón*, II, 8, p. 439 : « –Tienen grandes virtudes. –Y tan grandes vicios, que no se puede fácilmente averiguar cuál sea el rey. Y al fin, ellos son antípodas de los españoles ».

<sup>78</sup> *Ibid.*, III, 9, p. 738.

<sup>79</sup> Amoureux de la belle et noble Florinda, Doricleo est supplanté par son rival Filandro qui, déguisé en corsaire turc, a enlevé la dame sur la plage de Barcelone. Parti à sa recherche à travers toute la Méditerranée, Doricleo découvre à son retour que Filandro a épousé Florinda. Les autorités ne voulant pas enfermer celle-ci dans un couvent ni la marier à Filandro et aussitôt le décapiter (ce qui permettrait à la veuve de se remarier honorablement), Doricleo se fait brigand, pour vider sa colère et venger son déshonneur : « Si fue grande su enojo, por el efeto puedes conocerlo, pues hace hoy veinte años que en los Pirineos y en estos montes, ya en Francia, ya en España, saltea, roba y destruye, sin que haya podido tomar otra venganza ni resistirle alguno de los dos reinos » (F. LOPE DE VEGA CARPIO, *El Peregrino en su patria*, éd. J. B. AVALLE-ARCE, 1974, p. 83).

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 91-92. Deux épisodes du *Persiles* répondront à celui-ci : la scène inaugurale, où la beauté solaire de Persiles émeut Corsicurvo, qui jette son arc à la mer ; et l'épisode situé à Guadalupe, où Feliciano chante un hymne à la Vierge. Mais, dans le premier cas, Persiles garde le silence : ce n'est pas l'invocation de la Vierge ou

de nouveaux barbares. Voyant un étranger blessé (par une balle de Doricleo), des pêcheurs à la recherche d’un voleur le jettent dans un cachot :

La infame canalla, retrato del infierno, de aquellos que por delitos viles o graves suelen ocupar lugares semejantes, dio con el mísero Peregrino aquella noche en un calabozo oscuro que ninguna Saxena en Constantinopla le hacía ventaja; donde sería imposible referir los golpes que le dieron, y las feas palabras con que le infamaron, porque como no trujese otro metal en todo su cuerpo que el plomo de una bala [...], no pudo pagarles entrada, ni hallar para sosegarlos mejor salida. Ya la pesada noche [...] sosegaba con su quietud obras y sentimientos [...] cuando entre aquellos bárbaros y el extranjero mísero [...] puso [silencio] [...]<sup>82</sup>.

La barbarie locale vaudrait bien celle des Turcs : « Qui aurait dit, qu’en ma propre patrie et sur des chemins aussi sûrs, demande Pánfilo, je marchais en fait vers Constantinople ? »<sup>83</sup>.

Cette barbarie règne également en maître dans les campagnes :

[...] pero sabed que un villano,  
si está en su jurisdicción,  
no hay bárbaro más cruel,  
porque no podrán con él  
ni el ruego ni la razón<sup>84</sup>.

Et on la retrouve dans l’hôpital des fous de Valence, où le gardien « barbare »<sup>85</sup> maltraite les patients, mais aussi le héros, qui s’y trouve enfermé pour un temps. Mais cette « barbarie » intérieure ne fait que rehausser les mérites des nobles protagonistes. Tout comme la folie des aliénés valenciens ou les spectres qui hantent la chapelle d’un hôpital, à la frontière entre Aragon et Castille<sup>86</sup>, ce reliquat d’une sauvagerie agreste ou plébéienne participe de l’étrangeté d’une patrie qu’on croyait familière. Avant Lope, Mateo Alemán avait largement représenté et commenté cette violence rustique dans la nouvelle d’Ozmín et Daraja, qui clôt le premier Livre du *Guzmán* (1599). Reprenant la dichotomie des prologues entre le vulgaire et le lecteur avisé, ce récit intercalé oppose l’humanité exemplaire des nobles héros, éminents en tout point malgré leur origine mauresque, à la bassesse de la « canaille endurcie », cupide, envieuse et médisante, avide de nouveautés et surtout ennemie invétérée

---

d’un saint catholique qui apitoie le barbare, mais uniquement la grave beauté du héros. Dans le second cas, le chant de Feliciano, loin d’attendrir ses parents et de provoquer l’intervention divine, est sur le point de précipiter sa perte. Cervantès rend donc problématique l’association par Lope de la dévotion catholique et du salut.

<sup>82</sup> *Ibid.*, livre I, p. 93 (je souligne).

<sup>83</sup> *Ibid.*, livre II, p. 175 : « ¿Quién diría que en mi propia patria y en pasos tan seguros iba yo caminando a Constantinopla? »

<sup>84</sup> *Ibid.*, livre IV, p. 406.

<sup>85</sup> *Ibid.*, livre III, p. 241

<sup>86</sup> *Ibid.*, livre V, p. 441-447. Lope justifie cette histoire en présentant les fantômes comme des anges déchus. Il cite plusieurs autorités, dont Johannes Casiano (*Collationes Sanctorum Patrum*, VII, xxx) pour les démons « que habitan en la Noruega, a quien el vulgo llama paganos » – un motif que le *Persiles* replacera dans le Septentrion.

de tout ce qui est noble<sup>87</sup>. Alemán remplace ainsi la division confessionnelle entre chrétiens et musulmans par une distinction entre vilains et nobles, prolongeant le questionnement des frontières entre cultures ouvert dans l'*Abencerraje* et les *Guerras civiles de Granada* de Ginés Pérez de Hita.

Pour autant, la plèbe n'est jamais qualifiée de barbare dans le *Guzmán*. Lorsque Lope lui applique ce terme, pour assimiler la populace espagnole aux Barbaresques ou aux Turcs, il contribue à modifier la conception de la barbarie, à faire passer d'une définition ethnologique à une vision anthropologique. Dans le *Peregrino* – certainement précédé par d'autres textes –, la barbarie n'est pas l'attribut exclusif des étrangers : elle tend à devenir un défaut d'humanité et de civilité. Cette extension sémantique affaiblit l'intension du terme, réduit sa précision originelle. Mais elle ouvre une brèche dans l'ethnocentrisme européen, que le *Persiles* élargira encore. Cela étant, il n'est pas du tout sûr que Lope questionne réellement la légitimité d'une opposition entre civilité chrétienne et barbarie extérieure<sup>88</sup>. En transposant en Espagne le terme de barbarie, il vise avant tout à accentuer l'hispanisation du roman grec entamée par Jerónimo de Contreras et Núñez de Reinoso, à faire de l'Espagne l'espace exotique d'une *Odyssée* terrestre<sup>89</sup>. Et finalement, cette « barbarie » intérieure (surtout localisée entre Barcelone, Valence et l'Aragon) reste sans conséquences : au terme de leurs mésaventures, les héros retrouvent leur place au cœur de la Castille (à Tolède), dans une distance prudente à l'égard du peuple.

<sup>87</sup> Voir M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache*, première Partie, Livre premier, chap. 8, éd. J. M. MICO, 1987, t. I, p. 214-260. Chez un auteur dont l'origine converse est hautement probable malgré l'absence de preuves documentaires irréfutables, cette opposition entre de nobles Mauresques et une plèbe vile (qui renvoie dans le récit à des populations de vieux-chrétiens), correspond à une réflexion critique sur les statuts de pureté de sang et sur la discrimination que subissent les nouveaux-chrétiens. La censure du vulgaire s'exprime d'abord ici à l'encontre des soldats lâches et cupides, qui montrent les dents et s'empressent d'exécuter les ordres quand ils peuvent en tirer profit et démontrer ainsi leur force (*ibid.*, p. 220). Puis le texte condamne la médisance, « fille naturelle de la haine et de l'envie », qui s'épanouit parmi « les gens de condition vile et basse » (*ibid.*, p. 224). C'est ensuite la curiosité indiscreète de la populace (du *poblacho novelero*) qui est visée (*ibid.*, p. 240). Vient enfin un ample développement sur l'inimitié des vilains envers ce qui est noble, aussi naturelle qu'inexplicable chez des êtres rationnels qui devraient aimer leurs semblables (*ibid.*, p. 251-252), réflexion illustrée par la mésaventure du héros lors de deux expéditions nocturnes pour retrouver sa dame, équipées auxquelles s'opposent les villageois par simple goût de nuire (*ibid.*, p. 252-254).

<sup>88</sup> Ainsi, quand le Pèlerin Pánfilo feint de vouloir épouser Fátima, la fille d'un puissant maure, sa fiancée Nise s'emporte contre lui en l'assimilant à un renégat, « barbare sans Dieu ». Voir F. LOPE DE VEGA CARPIO, *El Peregrino en su patria*, éd. J. B. AVALLE-ARCE, 1974, Livre IV, p. 362 : « ¡Ah, traidor enemigo, bárbaro sin Dios, sin fe, sin ley, sin lealtad! ». L'association entre le renoncement au christianisme et la barbarie – eux-mêmes pendants de la trahison amoureuse – suggèrent chez Nise une conception ethnologique de la barbarie.

<sup>89</sup> *Ibid.*, Livre IV, p. 365 : « Caso digno de ponderación en cualquiera entendimiento discreto que un hombre no pudiese ni acertase a salir de tantas desdichas desde Barcelona a Valencia y desde Valencia a Barcelona, peregrinando en una pequeña parte de su patria España con más diversidad de sucesos que Eneas hasta Italia y Ulises hasta Grecia, con más fortunas de mar, persecuciones de Juno, engaños de Circe y peligros de lotófagos y Polifemos ».

Néanmoins, la conception de la barbarie comme rusticité violente est suffisamment vive pour sous-tendre l'essentiel de la dynamique spatiale dans la *Historia de Hipolito y Aminta* (1627), écrite par Francisco de Quintana. Salué par Lope comme « l'*Argenis* castillane de Barclay / et le Phénix de la plume d'Héliodore »<sup>90</sup>, ce roman, empreint de l'influence des nouvelles italiennes, enchevêtre des intrigues amoureuses selon l'art narratif imité d'Héliodore (en particulier son *ordo artificialis*). L'unité de l'ensemble reste fragile, car le lien entre l'intrigue principale et les multiples histoires secondaires se limite pratiquement à des liens biologiques entre les personnages. Mais ces variations sur les mœurs amoureuses (qui donnent lieu à des digressions souvent élégantes), se fondent sur une opposition entre villes de culture (Salamanque, Bologne, Barcelone) et villages de rustres, l'essentiel des aventures se déroulant entre la Castille et l'Italie – une étroitesse géographique qui correspond au resserrement thématique du roman, où les problématiques religieuses, politiques et anthropologiques du *Persiles* ont disparu. Dès le premier folio, cette tension entre urbanité et grossièreté rurale est posée. Cherchant à s'abriter d'un orage imminent, entre Madrid et Salamanque, le héros est mal reçu, dans un village pourtant proche du sanctuaire de la Peña de Francia :

Era la población de gente rústica en el traje y maliciosa en las costumbres; mas qué mucho si son hijas de un villano y una aldea la malicia, la rusticidad y la ignorancia<sup>91</sup>.

Le mépris aristocratique et urbain du narrateur à l'encontre de la « rusticité barbare »<sup>92</sup> est encore plus éclatant quand il rapporte les vains efforts du héros pour se disculper de l'enlèvement d'Aminta, dont il n'est pas l'auteur :

No podía vencerlos con buenas palabras, así porque la indignación nunca da blandos oídos a la lisonja como porque ha de alentar sangre ilustre a un corazón, para que llegue a sus puertas la piedad, la liberalidad, la modestia y la cortesía. ¡Qué es ver a un villano interesado, avariento y descortés! ¡Qué es verle atrevido,

<sup>90</sup> Voir F. de QUINTANA, *Historia de Hipolito y Aminta*, Madrid, 1627, f° 3r : « Este de Apolo singular tesoro, / Selva de Amores en florido Mayo [...], Argenis Castellana de Berclayo, / Y Fénix de la pluma de Heliodoro [...] ». Le licencia Josef de Valdivieso, auteur de l'approbation du *Persiles*, adresse un sonnet aussi hyperbolique que celui de Lope à l'« Héliodore espagnol » (*ibid.*, f° 3v). Sa dernière strophe suggère que personne auparavant n'avait osé se mesurer à l'auteur des *Éthiopiennes* : « Que si compites solo al no vencido, / Y al que ninguno compitió venciste, / De ninguno podrás ser competido ». Malgré l'admiration qu'il avait professée pour Cervantès de son vivant (voir *Persiles*, note 19 p. 112), Valdivieso semble avoir oublié son ambition de se mesurer à Héliodore dans le *Persiles*. Sans doute était-il plus agréable au cercle de Lope d'omettre le précédent du *Persiles*, dont Quintana ne suit nullement les traces.

<sup>91</sup> *Ibid.*, f° 1v.

<sup>92</sup> *Ibid.*, f° 10v. Le narrateur s'insurge que les villageois reprochent au héros d'avoir emprunté un cheval pour voyager avec Aminta, la « villageoise » enlevée qu'il vient de retrouver : « ¡O bárbara rusticidad, bastantemente quedas acreditada de intratable e insufrible, pues ni contigo vale la razón, ni adquiere veneración la hermosura! »



ignorante, necio y porfiado! Tengo por cosa de las que no admiten duda que tal sujeto es de los monstruos más horribles que la naturaleza conoce y de las fieras más crueles y feroces que en la aspereza de los montes habitan. *Monstruos de crueldad y fieras de rigor eran estos villanos* en las costumbres que tenían, y término que usaban con el afligido peregrino [...]<sup>93</sup>.

Ce parti pris nobiliaire est donc bien éloigné du *Persiles*, où Feliciano de la Voz trouvait la charité parmi les bouviers d'Estrémadure, mais une violence impitoyable chez ses nobles parents, voués au culte de l'honneur.

Dans le roman cervantin, en effet, la barbarie s'inscrit au cœur de l'Europe méridionale, jusque dans ses villes et ses groupes dominants. Elle n'est pas rejetée hors d'Europe, dans le Nouveau Monde, en Afrique ou en Asie : l'île barbare est dans l'orbite européenne et commerce avec des Européens ; la présence sur l'île d'Antonio, Transila, Rutilio et Manuel de Sosa se justifie thématiquement par une forme de violence propre à chacun<sup>94</sup> ; et l'aspiration des barbares à l'hégémonie, fondée sur une prophétie, peut être regardée comme une projection de l'expansionnisme des puissances européennes à l'époque moderne. Mais surtout, l'Europe méridionale s'offre aux yeux des héros nordiques comme un nouveau monde barbare. Cette inversion de point de vue s'impose dès l'arrivée à Lisbonne, au centre du récit et à mi-chemin entre l'île barbare et Rome, avec l'histoire de Leonor et Manuel. S'il est possible d'associer la cruauté de Leonor à la barbarie septentrionale en raison de l'économie métaphorique du roman (sa dévotion mortifère – aussi bien pour Sosa que pour elle – se raccorde aux sacrifices humains imposés par la « loi barbare »), ses vœux religieux répondent, en plus d'une authentique vocation religieuse, à une autre coutume aux conséquences potentiellement barbares, que l'Église catholique s'efforça de combattre en réaffirmant à Trente le vieux principe de la nécessité du consentement mutuel des époux : le mariage des jeunes filles (et particulièrement les nobles) sans leur accord – une autre croyance selon laquelle pulvériser des cœurs renforce les lignages. Malgré son évidente complexité morale et sociale, qui a son fidèle reflet dans sa complexité artistique<sup>95</sup>, l'épisode manifeste l'inversion paradoxale effectuée dans le roman entre loi et barbarie ou entre centre et périphérie : la mort tragique de Sosa et de Leonor n'est pas associée à l'île barbare ni à la

<sup>93</sup> *Ibid.*, f° 13v (je souligne). Tous les villageois ne sont toutefois pas des barbares : ceux qui, sur l'ordre de l'alcalde, délivrent le héros, sont désignés comme de « piadosos labradores » (fol. 14r). Autrement dit, les paysans sont louables quand ils restent soumis aux représentants de l'ordre. Et Hipólito se félicite que l'état de juge transforme un simple paysan en un être supérieur à lui-même, par la seule dignité attachée à la fonction...

<sup>94</sup> Voir A. GARGANO, 2001 et 2004, et le chapitre IV de cette thèse.

<sup>95</sup> L'épisode est un jeu prodigieux sur les topiques nationaux (le Portugais amoureux), sur des hypotextes pétrarquistes (la nef d'amour), mythologiques (Diane), pastoraux (la parenté avec Marcela est évidente), épiques (Camões), biographiques (Manuel de Sousa Coutinho, un captif connu de Cervantès à Alger) et historiques (le naufrage de Manuel de Sousa Sepúlveda y Leonor de Sá). Voir M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 220-222.

Berbérie (où Sosa a combattu pendant deux ans) mais à Lisbonne. Le *Persiles* situe ainsi le lieu de la barbarie dans la métropole catholique, là où nous aurions attendu de trouver – vu l'éloge de la ville par Antonio<sup>96</sup> – le siège des « cérémonies catholiques » et de la « charité chrétienne », de la « courtoisie » et de la « loi ». Et ces coutumes barbares, contraires à la loi chrétienne, dominent l'Europe méridionale traversée par les héros, et ce jusque dans Rome, tête de la Chrétienté et foyer de la civilité.

Toutefois, l'exploration par Cervantès de la barbarie à l'intérieur même des villes d'Europe et des groupes dominants n'est pas vraiment suivie dans les romans ultérieurs, du moins avant le *Criticón*. Dans *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique*, la distinction est bien faite entre barbarie, d'une part, et rusticité ou origine distante (ottomane ou barbaresque), d'autre part. Lorsque le comte Ludovico cherche à tuer son épouse Celora/Eufrasina, défendue par des villageois et le Turc Zoraide, le narrateur oppose, par d'apparents oxymores, l'« ingrat gentilhomme » et « barbare inhumain » au « noble Maure » et aux « nobles vilains »<sup>97</sup>. Ici, comme dans le *Persiles*, la barbarie se définit moins par la naissance ou par la religion que par la noblesse d'âme ou par l'« humanité ». Bien que l'idée ne soit pas formulée en ces termes, il semble que la conception de la barbarie dominant le *Persiles* et ce passage d'*Angelia y Lucenrique* se rapproche du sens « absolu » que propose Tzvetan Todorov pour ce concept, par opposition aux multiples sens relatifs qu'il revêt dans le temps et l'espace : pour Todorov, « les barbares sont ceux qui nient la pleine humanité des autres », qui se conduisent « comme si les autres n'étaient pas humains, ou entièrement humains » ; par opposition, « est civilisé, en tout temps et tout lieu, celui qui sait reconnaître pleinement l'humanité des autres »<sup>98</sup>.

Si l'on accepte cette conception universelle de la barbarie, il faut considérer que, dans le *Criticón*, Critilo est barbare, quand il assimile les non-Européens à des bêtes sauvages. Ce rejet de l'autre doit sans doute être lu comme un repli défensif, dans un texte représentant l'Europe comme mitée par l'hérésie et la vulgarité. Car, si l'hérésie est l'un des attributs des « nations barbares », selon Critilo, alors l'Europe elle-même est en partie barbare. Autrement dit, si être non-Européen suffit à être barbare, être Européen ne suffit pas à être civilisé. De fait, les protestants allemands ou les adversaires de la Pologne catholique sont assimilés à des fauves monstrueux – ceux dont se défendent les héros entre l'Arsenal de la Valeur et l'alcazar

<sup>96</sup> Voir *Persiles*, III, 1, p. 431-433.

<sup>97</sup> Voir *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique*, éd. A. CRUZ CASADO, t. II, p. 207.

<sup>98</sup> Voir T. TODOROV, 2008, p. 33 et 40.

de Virtelia<sup>99</sup>. Et, assistant au naufrage de Charles I<sup>er</sup> d’Angleterre devant l’Île de l’Immortalité, les héros se demandent qui, du monarque hérétique ou de son peuple régicide, a commis la pire barbarie :

Siguiéronle [al barco de Enrique VIII] casi todos los demás bajeles de su armada, pero el más infeliz fue el de Carlos Estuardo, en quien se ostentó la monstruosidad de la herejía, en él muriendo a ciegos, en los suyos degollándole ciegos. De tal suerte que quedó en duda cuál fuese mayor barbaridad: la de ellos en degollar su rey, sin ejemplar de la más bárbara fiereza; en él, de no confesarse católico<sup>100</sup>.

Mais, dans le *Criticón*, la barbarie européenne ne s’arrête pas à l’hérésie ; Gracián débusque aussi des formes de « barbarie » dans l’Europe catholique : celle des vaniteux qui seraient prêts à embraser villes et royaumes pour leur gloire, tel cet Erostrate qui incendia le temple de Diane<sup>101</sup> ; celle des ambitieux qui sacrifient quiétude et liberté à la réussite, comme les Indiens caraïbes offrant des hommes à leurs idoles<sup>102</sup> ; ou encore celle des courtisans prêts à tuer en duel au nom de leur honneur<sup>103</sup>.

Toutefois, la barbarie sur laquelle le *Criticón* revient le plus souvent est celle des foules anonymes. Elle apparaît notamment dans la *crisi* I, 10, quand les vilains (la « Villanía »), menacent de brûler le palais d’Artemia, et notamment ses livres :

¿Hasta cuándo, ¡oh canalla inculta!, habéis de abusar de mis atenciones? –dijo enojada Artemia [...]? ¿Hasta cuándo ha de burlarse de mi saber vuestra barbaridad? ¿Hasta dónde ha de llegar en despeñarse vuestra ignorante audacia?<sup>104</sup>

Si, plus que Lope ou Quintana, Gracián s’insurge contre l’« l’ignorance audacieuse » de la « canaille inculte », ce n’est pas seulement parce que ses accès de violence peuvent détruire des trésors de savoir ; c’est sans doute aussi parce que, depuis les années 1640, de multiples

<sup>99</sup> Voir *El Criticón*, II, 9, p. 457 et II, 10, p. 471, 473 et 474-475.

<sup>100</sup> *El Criticón*, III, 12, p. 799.

<sup>101</sup> *Ibid.*, III, 7, p. 699 : « ¡Cuántos y cuántos sacrifican sus vidas al ídolo de la vanidad, más bárbaros que los caribes [...]! »

<sup>102</sup> *Ibid.*, II, 13, p. 518 : « Suspira el ambicioso por la quietud dichosa, y grítale el deseo de valer : “¡Hola, perro, anda aperreado toda la vida!” ¿Hay Berbería tan bárbara cual ésta? ¡Eh!, que no hay en el mundo señorío como la libertad del corazón; eso sí que es ser señor, príncipe, rey y monarca de sí mismo ».

<sup>103</sup> *Ibid.*, II, 9, p. 461 (je souligne) : « Salióles de través otro monstruo no menos raro. Era de tan exótica condición, de un humor tan desproporcionado, que si le pegaban con un garrote de encina y le quebraban las costillas o un brazo, no hacía sentimiento; pero si le daban con una caña, aunque levemente, [...] era tal su sentimiento que alborotaba el mundo [...]. »

–¡Qué raro humor de monstruo éste –celebró Critilo–, entreverado de necedad y locura!

–Así es –dixo el Sagaz–. ¿Y quién creará que está hoy muy valido en el mundo?

–Será entre bárbaros.

–No, sino entre cortesanos, entre la gente más ladina.

–¿Y no sabríamos quién es?

–Este es el tan sonado Duelo; dígoles, el descabezado tan civil como criminal ».

<sup>104</sup> *Ibid.*, I, 10, p. 215.

révoltes ont démontré avec une vigueur nouvelle la puissance des foules – notamment à Barcelone, à Naples ou à Séville. La sauvagerie n'est plus confinée aux villages, elle a gagné les métropoles. La capacité de nuisance du peuple, agent désormais incontournable des sociétés européennes, menace ainsi l'ordre public, comme l'énonce Gracián à propos du bannissement loin d'Honorio du « terrible Qu'en-dira-t-on ? » :

Bárbaro vulgar Ostracismo se conjuró contra él, y por ser bueno, le desterraron al uso de hoy. Sabed que con el tiempo, que todo lo trastorna, fue creciendo esta ciudad, aumentándose en gente y confusión, que toda gran corte es Babilonia; no se conocían ya unos a otros, achaque de poblaciones grandes; començaron con esto poco a poco a desestimar su gran gobierno, de ahí a no hazer caso dél, luego a atrevérsele<sup>105</sup>.

L'aversion de Gracián pour les foules est donc plus qu'un simple dédain élitiste. Elle est le contrecoup de l'émergence de sociétés de masse dans l'Europe baroque. En quelques lignes, Gracián amorçe en effet l'essentiel des analyses de J. A. Maravall sur l'essor au XVII<sup>e</sup> siècle d'une culture urbaine : la concentration de populations nombreuses dans des métropoles qui ne sont plus des cités<sup>106</sup>, entraînant l'anonymat des habitants, l'atomisation du corps social, le recul des valeurs traditionnelles et la pression des masses sur les autorités<sup>107</sup>.

Autant que l'hérésie, l'omniprésence du vulgaire tend donc à miner l'Europe du *Criticón*. Le récit de Gracián corrobore ainsi l'analyse de Jean-Frédéric Schaub selon lequel « la hantise majeure des hommes du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles [est] l'anxiété que produit l'idée qu'à tout moment la civilité peut céder sous le coup d'une barbarie intérieure »<sup>108</sup>. La rupture de la Chrétienté et la violence des guerres de religion ont largement contribué à « internaliser l'ancienne frontière entre monde civilisé et barbarie » ; mais la montée en puissance des masses ne fait qu'accentuer cette crise de l'humanisme. L'acuité avec laquelle Gracián perçoit ce phénomène contribue certainement à ce qu'il cherche à sanctuariser l'Europe.

### *Conclusion*

Alors que la présence d'une barbarie intérieure tendait à relativiser la frontière entre l'Europe et le reste du monde dans le *Peregrino en su patria* et surtout dans le *Persiles*, elle

<sup>105</sup> *El Criticón*, II, 11, p. 499-500.

<sup>106</sup> Le XVII<sup>e</sup> siècle est un siècle de crise démographique en Europe, et le taux d'urbanisation a tendance à fléchir. Néanmoins, cette crise affecte avant tout les petites et les moyennes villes, tandis que nombre de grandes villes, dont les capitales étatiques, croissent de façon spectaculaire. Voir J.-L. PINOL (dir.), 2003, p. 602.

<sup>107</sup> Voir J. A. MARAVALL, 1975, p. 175-265.

<sup>108</sup> Voir J. F. SCHAUB, 2008, p. 165. Sur cette prise de conscience d'une barbarie intérieure liée à la conjonction des guerres de religion et de la découverte du Nouveau Monde, voir aussi D. Crouzet, 1982.

amène une réaffirmation vindicative de la supériorité européenne, quand celle-ci est menacée de l'intérieur. Pourtant, dresser des frontières autour de l'Europe ne suffit pas à la définir. Faut-il considérer que l'Europe moderne n'est unie que dans sa volonté de dominer le monde et de s'en distinguer ? En donnant à voir d'autres éléments de cohésion, les romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle amènent à nuancer cette interprétation.



## CHAPITRE XIV – FERMENTS D'UNITE DE L'EUROPE ROMANESQUE

---

Parmi les fondements de l'unité européenne, il convient brièvement de souligner que le christianisme demeure une référence importante dans les romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle, bien qu'elle ait tendance à décliner. Malgré ses divisions confessionnelles, l'Europe ne s'y distingue pas de la Chrétienté aussi nettement que chez un Diego de Saavedra Fajardo. Dans les écrits de ce grand diplomate et penseur politique, témoin privilégié du passage d'une société internationale fondée sur un ordre transcendant à un système sécularisé, on observe la quasi-disparition du concept de Chrétienté, entendu comme une « communauté visible et efficace entre les princes chrétiens », selon la définition proposée par J. M. Jover Zamora et M. V. López Cordón-Cortezo<sup>1</sup>. Lorsque le mot apparaît encore, c'est en un sens spirituel : la Chrétienté est l'âme des républiques. Cependant, ce vieil idéal en déclin est remplacé par la réalité naissante d'une Europe politique, divisée par la guerre de Trente Ans, mais clairement définie comme un système d'États multiples dont l'équilibre instable ne peut être assuré que par la balance des pouvoirs.

Si l'on s'en tient aux pratiques lexicales, comme indice de la pensée à l'œuvre dans les textes, on observe que la « Chrétienté » (*cristiandad*) reste un cadre mental de référence dans plusieurs romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle ; mais que l'acceptation « communautaire » du terme est peu usitée, et tend plutôt à se raréfier. Ainsi, la Seconde Partie du *Guzmán de Alfarache* (1604) présente le sanctuaire de la Vierge du Pilier, à Saragosse, comme l'un des principaux lieux de dévotion de la « Chrétienté »<sup>2</sup> ; et, dans l'épisode algérois de *La vida del escudero Marcos de Obregón* (1618), le maître renégat du protagoniste lui demande pourquoi il est pris d'affliction pendant les fêtes de la Saint-Jean, alors que ce jour est célébré « non seulement parmi les Maures mais dans toute la Chrétienté »<sup>3</sup>. Dans ces deux cas, la « Chrétienté » (sans majuscule) renvoie surtout à un espace unifié par une foi commune.

---

<sup>1</sup> Voir J. M. JOVER ZAMORA et M.V. LOPEZ CORDON-CORTEZO, 1986.

<sup>2</sup> Voir M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache*, Deuxième Partie, Livre III, chap. 2, éd. J. M. MICO, 1987, p. 356 : « Levantéme satisfecho y deseoso. Fuime a misa, visité la imagen de Nuestra Señora del Pilar, que es una devoción de las mayores que hoy tiene la cristiandad ».

<sup>3</sup> Voir V. ESPINEL, *Vida del escudero Marcos de Obregón*, livre II, chap. 11, éd. M. S. CARRASCO URGOITI, 1972, t. II, p. 85 (je traduis).

Par ailleurs, quelques romans espagnols continuent au XVII<sup>e</sup> siècle de se référer à la Chrétienté en tant que communauté politique et morale. Le *Quichotte* le fait à deux reprises, pour désigner l'ensemble des chrétiens d'Europe, liés contre l'Empire ottoman : lorsque le captif de la Première Partie (1605) dit que le jour de la bataille de Lépante fut heureux pour « toute la Chrétienté » ; et de nouveau dans la Seconde partie (1615), quand le barbier annonce à Don Quichotte que « toute la Chrétienté » est en alerte devant l'attaque imminente des Turcs en Méditerranée<sup>4</sup>. Mais ces références à une Chrétienté unie contre le péril ottoman apparaissent dans un roman qui perpétue – tout en le démontant – un idéal chevaleresque désormais suranné. Estebanillo affirme lui aussi que Rome est la « tête de la Chrétienté », ou encore que « toute la Chrétienté » s'afflige de la mort de l'impératrice Marie<sup>5</sup>. Mais il est ici patent que le terme vaut uniquement pour l'Europe catholique : ce concept fédérateur n'est donc perpétué qu'au prix d'un resserrement sémantique qui implique une dissociation entre Chrétienté et Europe. Pour évoquer un dernier texte, Quevedo écrit dans *La Hora de Todos* que Richelieu (à travers lequel est aussi attaqué Olivares) agite la Chrétienté ; ou encore que « les juifs de toute l'Europe » et Monopantes<sup>6</sup>, qui distribuent les cartes dans le vacarme européen<sup>7</sup>, sont alliés pour détruire la Chrétienté<sup>8</sup>. Ici, l'Europe et la Chrétienté coïncident encore, mais de façon précaire : l'Europe est un état de fait, l'espace dominé par les réseaux

<sup>4</sup> Voir *Don Quijote*, éd. F. RICO, 2004, Première Partie, chap 39, p. 402 : « Digo, en fin, que yo me hallé en aquella felicísima jornada [...]; y aquel día, que fue para la cristiandad tan dichoso, porque en él se desengañó el mundo y todas las naciones del error en que estaban creyendo que los turcos eran invencibles por la mar [...] ». Regrettant ensuite que le port de Navarino (au sud du Golfe de Lépante) n'ait pas été conquis, il disculpe don Juan d'Autriche en disant que cet échec fut décrété par le ciel en punition des péchés de la Chrétienté (*ibid.*, p. 403 : « [...] el cielo lo ordenó [...], no por culpa ni descuido del general que a los nuestros regía, sino por los pecados de la cristiandad [...] »).

Pour l'occurrence de la Seconde Partie, chap. premier, voir l'édition de F. RICO, 2004, p. 550 : c'est pour éviter la matière chevaleresque que le barbier évoque les nouvelles venues de Madrid : « [...] dijo que se tenía por cierto que el Turco bajaba con una poderosa armada, y que no se sabía su designio ni adónde había de descargar tan gran nublado, y con este temor, con que casi cada año nos toca arma, estaba puesta en ella toda la cristiandad y Su Majestad había hecho proveer las costas de Nápoles y Sicilia y la isla de Malta ».

<sup>5</sup> Voir *Estebanillo*, respectivement t. II, chap. 11, p. 259 (« Llegué a aquella cabeza de la Cristiandad [...] ») et chap. 13, p. 375 (il demande au lecteur de l'excuser d'avoir assombri la fin de son récit par l'éloge funèbre de l'impératrice : « [...] me perdonarás el haberte dado el postre en tragedia, pues harto me holgara yo y toda la cristiandad que su Majestad Cesárea se gozara siglos de siglos [...] »). Voir aussi *ibid.*, t. II, chap. 12, p. 317 : un ingénieur incompetent, qui prétend organiser la défense des chrétiens contre les maures dans une fête de village en Aragon, se vante (sans doute à juste titre) de ne pas avoir sa pareille (« estaba satisfecho que no había otro como él en todos los ejércitos de la cristiandad »).

<sup>6</sup> Les « Monopantes », « unos hombres que lo son todo » selon une traduction proposée dans l'édition bruxelloise de 1660 – du grec « monos » (un) et « pantos », génitif de *pas* (tous) – représentent la camarilla d'Olivares, dont plusieurs jésuites, ayant mené une politique libérale envers les financiers portugais judéo-convers. Voir F. de QUEVEDO, *La Hora de todos y la Fortuna con seso*, éd. J. BOURG, P. DUPONT et P. GENESTE, 1987, XXXVI, notes 565 p. 329 et 569-573 p. 330-332.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 339 (c'est un rabbin qui parle) : « No niego que los Monopantos son gariteros de la tabaola de Europa, que dan cartas y tantos, y [...] se quedan con todo el oro y plata [...] ».

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 340 : « Ellos y nosotros, de diferentes principios y con diversos medios, vamos a un mismo fin, que es a destruir, los unos, la Cristiandad que no quisimos, los otros, la que ya no quieren; y por esto nos hemos juntado a confederar malicia y engaños ».



complices des juifs et des Monopantes ; et la Chrétienté est un espace de valeurs que menacent ceux-ci. Du reste, y compris dans ce récit d'un Quevedo souvent qualifié de réactionnaire, ces deux occurrences du terme de Chrétienté sont isolées face aux huit cas où l'Europe désigne clairement un espace politique et culturel<sup>9</sup>.

Notons enfin que, si le *Persiles* mène une réflexion sur le sens du christianisme et imagine la possibilité (et les difficultés) d'un irénisme entre chrétiens d'Europe, il ne renvoie jamais à une « Chrétienté » définie territorialement ou politiquement, et ce malgré l'antagonisme entre chrétiens et musulmans dont fait état le récit. Les deux seules occurrences du terme renvoient à la charité chrétienne de la « barbare » Constanza, précisément originaire des marges de la Chrétienté d'Europe<sup>10</sup> – une acception éthique du terme de Chrétienté plus courante que le sens identitaire dans les quelque soixante occurrences de *cristiandad* ou *christiandad* (avec ou sans majuscule) recensées par le CORDE dans les longs récits de fiction assimilés au roman. Quant au *Criticón*, le mot même de Chrétienté y est même totalement absent, alors que celui d'Europe apparaît plus de vingt fois. Ceci est avant tout dû au choix fait par Gracián de se concentrer sur la dimension morale (et politique) de la vie ; mais cela n'est probablement pas étranger non plus à la conscience croissante de la division irrévocable de la Chrétienté. Par conséquent, si de nombreux romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle maintiennent le christianisme comme l'un des principaux fondements axiologiques de l'Europe, celle-ci émerge peu à peu de la Chrétienté comme une réalité seconde. Mais, outre le christianisme et une certaine barbarie partagée, quels attributs les romans lui assignent-ils, susceptibles de fonder l'unité d'un ensemble marqué par la diversité ?

## A – L'Europe, un territoire partagé

Il est d'abord fréquent que les romans se réfèrent à l'Europe à propos de réseaux humains et institutionnels structurant les mobilités dans cette partie du monde. Lorsque, dans *Semprilis y Genorodano* (1629), on lit que l'héroïne est convoitée par « tous les rois de

<sup>9</sup> Pour le détail de ces huit occurrences, je renvoie au CORDE (Corpus Diachronique de l'Espagnol) de la Real Academia Española (<http://www.rae.es>), consulté le 10 décembre 2011.

<sup>10</sup> Voir *Persiles*, III, 9, p. 521 (sur son lit de mort, le comte et frère de l'ancien ennemi d'Antonio, choisit d'épouser Constanza au nom de son mérite, sa Chrétienté et sa beauté : « Llamadla aquí, y traed quien me despose con ella; que su valor, su cristiandad su hermosura, merecían hacerla señora del universo ») ; et III, 11, p. 543-544 (Constanza donne à manger et à boire à un soldat – en réalité, une femme travestie, Ambrosia Agustina – condamné(e) aux galères pour avoir été mêlé(e) à la mort de son mari le comte, mais sa compassion est plus forte que son désir de vengeance : « No pudo tener a esta razón las lágrimas la hermosa Costanza, porque en ella se le representó la muerte de su breve esposo; pero, pudiendo más su cristiandad que el deseo de su venganza, acudió al bagaje y sacó una caja de conserva [...] »).

l'Europe »<sup>11</sup>, on touche, avec ce cadre européen des unions princières et aristocratiques, à une pratique décisive dans l'émergence d'une sociabilité continentale. De grands ordres religieux sont également désignés comme européens : celui de Saint Benoît dans *El viaje entretenido*<sup>12</sup> ou la Compagnie de Jésus, dont l'enseignement, selon *El soldado Píndaro*, est un creuset commun pour toute la noblesse du continent<sup>13</sup>. En réunissant les « collèges des plus grandes universités d'Europe »<sup>14</sup> sur la grand'place de la Cour du Savoir couronné, Gracián désigne implicitement ce réseau universitaire comme l'un des fondements de la culture européenne, et comme l'un des catalyseurs de la mobilité internationale – ce que faisait ouvertement Vicente Espinel dans *Marcos de Obregón*<sup>15</sup>. Cette mobilité, intense et multiforme, se donne elle aussi à voir dans nos romans : les déplacements de troupes<sup>16</sup>, de courriers et d'ambassadeurs<sup>17</sup>, mais aussi de marchands<sup>18</sup>, de pèlerins (vrais ou faux)<sup>19</sup> ou encore de voyageurs poussés par le

<sup>11</sup> Voir J. ENRÍQUEZ DE ZÚÑIGA, *Historia de las fortunas de Semprius y Genorodano*, 1629, p. 89.

<sup>12</sup> Voir A. de ROJAS VILLANDRANDO, *El viaje entretenido*, éd. J.-P. RESSOT, 1972, p. 415 : « Lunes se fundó la orden del glorioso San Benito, que es la más antigua de Europa; la cual floreció en los años del Señor de quinientos, y pasa de mil y ciento y cincuenta que fue instituida ». Ce passage est extrait d'une *loa* en l'honneur du lundi... Notons que Rojas n'écrit pas que l'ordre bénédictin est le plus ancien de la Chrétienté, mais d'Europe.

<sup>13</sup> Voir G. de CÉSPEDES Y MENESES, *Varia Fortuna del soldado Píndaro* (1626), éd. C. ROSELL Y LÓPEZ, 1851, p. 278b : « me entregaron a los padres jesuitas, hombres a quien Europa debe en estos últimos siglos la gloria y enseñanza de su nobleza y juventud [...] ».

<sup>14</sup> Voir *El Criticón*, III, 6, p. 669 : « Éssos son los Colegios Mayores de las más célebres Universidades de la Europa. Aquellos cuatro son los de Salamanca, aquel otro el de Alcalá, y el de más allá San Bernardino de Toledo, Santiago el de Huesca, Santa Bárbara en París, los Albornozes de Bolonia y Santa Cruz de Valladolid: oficinas todas donde se labran los mayores hombres de cada siglo, las columnas que sustentan después los reinos, de quienes se pueblan después los consejos reales y los parlamentos supremos ».

<sup>15</sup> Voir V. ESPINEL, *La vida del escudero Marcos de Obregón*, livre I, chap. 11, éd. M. S. CARRASCO URGOITI, 1972, t. I, p. 198. Comme plus tard Gracián, le narrateur-protagoniste, tout juste arrivé à Salamanque où il vient étudier, célèbre ses quatre facultés – de théologie, de droit canon, de médecine et d'arts – comme les piliers de tous les gouvernements européens : « Vi aquellas cuatro columnas sobre quien estriba el gobierno universal de toda la Europa, las bases que defienden la verdad católica » (une précision qui marque bien que l'Europe est pour Espinel une émanation de la Chrétienté).

<sup>16</sup> Les déplacements militaires à travers l'Europe sont fréquemment évoqués dans les romans. Dans le *Persiles*, par exemple, Antonio le Barbare évoque sa jeunesse en Allemagne et dans les Flandres (I, 5, p. 161-164) et la jeune Luisa quitte l'Espagne en compagnie d'un soldat en route vers l'Italie (III, 16, p. 585). La *Varia Fortuna del soldado Píndaro* (1626) de Céspedes y Meneses reprend brièvement le motif du chemin espagnol entre l'Italie et les Pays-Bas (éd. C. ROSELL Y LOPEZ, livre, II, p. 365-369). Quant à l'*Estebanillo*, il montre une Europe sillonnée par les compagnies de soldats.

<sup>17</sup> Voir en particulier l'*Estebanillo* (t. II, chap. 8-11) et le *Criticón*, où les voyages du marquis de Castel-Rodrigo de Madrid à Vienne puis de Vienne à Rome conditionnent la trajectoire des héros.

<sup>18</sup> Le *Persiles*, qui est sans doute de tous nos romans celui qui dresse la typologie la plus complète des mobilités européennes, mentionne ainsi la présence en Norvège d'un marchand d'origine italienne (I, 8, p. 185-192). La *Hora de Todos* offre une satire féroce des marchands ambulants français venant vendre de la quincaillerie en Espagne (voir l'édition citée, tableau XXXI, p. 271-277). Et l'*Estebanillo* évoque notamment l'activité de négociants italiens à Cracovie (t. II, chap. 11, p. 233).

<sup>19</sup> Voir en particulier le *Persiles* et l'*Estebanillo* (t. I, chap. 4, 171-173), mais aussi le *Criticón*, où les flux de voyageurs vers l'alcazar d'Artémia (II, 10, p. 470-472) semblent inspirés des pèlerinages internationaux en direction du sanctuaire de la Vierge Noire de Czestochowa ou vers le Mont du Calvaire, lui aussi proche de Cracovie. Sur ce point, voir le chapitre XII de cette thèse.

désir de découvrir le monde<sup>20</sup>. Sont également mentionnés comme des phénomènes d'ampleur européenne la circulation de l'or américain<sup>21</sup>, de diverses marchandises<sup>22</sup> (et notamment des livres<sup>23</sup>) ou encore la diffusion des modes vestimentaires<sup>24</sup>. Tous ces mouvements de biens et de personnes, sans oublier les réseaux créés par les diasporas<sup>25</sup>, contribuent à faire de l'Europe un espace vécu.

Ces déplacements font aussi apparaître l'Europe comme un territoire relativement homogène, notamment en ses villes, principaux lieux de rencontres et d'échanges. Car, si les

<sup>20</sup> Dans le *Persiles*, ce désir de voir du pays concerne notamment les gentilshommes anglais venus faire le tour de l'Espagne « par curiosité » (I, 5, p. 167), ainsi qu'Ortel Banedre, qui est mû par le « désir général qu'ont tous de voir du pays » (III, 6, p. 489). Ce mobile est également invoqué pour justifier les voyages des héros dans *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique*, éd. A. CRUZ CASADO, 1989, t. II, p. 91 (les protagonistes sont « [...] resueltos de ver algunas provincias antes de intentar la restitución de su reino, particularmente a Italia »). Cette volonté d'« aller voir » ou « visiter » est également une constante dans la première partie de l'*Estebanillo*, quand le protagoniste est encore libre de ses mouvements. C'est le cas notamment pour le sanctuaire de Lorette (t. I, chap. 1, p. 50 : « Determinéme de ir a visitar a nuestra Señora de Loreto [...] ») ou pour Saint-Jacques de Compostelle (t. I, chap. 4, p. 169 : « [...] traté de ponerme en figura de romero, [...] por ir a ver a Santiago de Galicia [...] »).

<sup>21</sup> Dès le *Persiles*, le fait que les « barbares » Riela et Constanza fassent office de trésoriers pour le « bel escadron » signale cette dépendance commune des Européens envers l'or du Nouveau Monde (même si les barbares du roman ont d'autres référents). Loin de la tonalité conciliante du *Persiles*, Quevedo et Gracián reviennent, parmi d'autres, sur cette circulation européenne des métaux américains. Voir F. de QUEVEDO, *La Hora de todos y la Fortuna con seso*, éd. J. BOURG, P. DUPONT et P. GENESTE, 1987, XXXVI, p. 309 (un indien araucan du Chili s'adresse aux émissaires hollandais) : « Los Cristianos dicen que el cielo castigó a las Indias porque adoraban a los ídolos; y los Indios decimos que el cielo ha de castigar a los cristianos porque adoran a las Indias. Pensáis que lleváis oro y plata, y lleváis invidia de buen color y miseria preciosa ». Voir aussi *El Criticón*, II, 3, p. 331-333, où l'Espagne est décrite comme les Indes de la France et de l'Europe.

<sup>22</sup> Dans le seul *Estebanillo*, pour ne pas multiplier les exemples, l'éloge de Milan passe notamment par l'excellence de ses productions, qui surpasseraient les marchandises exportées par les villes d'Europe concurrentes. Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 6, p. 287 : « Vi que [...] sus sedas a las de Génova, sus brocados y cristales a los de Venecia, y sus bordaduras y curiosidades a las de París ». Estebanillo mentionne aussi la vente de citrons espagnols à des marins anglais – pour lutter contre le scorbut (t. II, chap. 12-13, p. 350 et 355).

<sup>23</sup> Voir *El Criticón*, II, 4, p. 377. Alors qu'un ouvrage « très parfait et façonnée selon les véritables règles de la politique chrétienne » a été applaudi universellement, un « grand personnage » cherche à en acheter tous les exemplaires... non pas en signe d'estime ni pour les offrir à son monarque, mais afin de les brûler. Heureusement, la nymphe Politique fit aussitôt réimprimer et diffuser le livre dans toute l'Europe (« al punto mandó al mismo autor la volviere a estampar, sin que faltase un tilde, y repartióla por toda Europa, con estimación universal »). Selon M. ROMERA-NAVARRO dans son édition du *Criticón* (t. II, note 255, p. 163), Gracián ferait ici allusion à la tentative par le duc de Lerma de retirer de la circulation plusieurs livres hostiles à son gouvernement. Il pense en particulier au livre du franciscain Juan de Santa María, intitulé *República y policía christiana*, imprimé à Madrid en 1615, aussitôt retiré de la vente, mais plusieurs fois réimprimé hors de Castille entre 1616 et 1624, et publié en français à Paris, en 1631.

<sup>24</sup> Voir *Estebanillo Gonzalez*, t. II, chap. 10, p. 201-202 : la reine de Pologne commande à Estebanillo de lui ramener des Pays-Bas des dentelles et un petit mannequin (*muñeca*) vêtu à la mode française, pour que ses tailleurs puissent ensuite faire des tenues à l'usage de ce pays.

<sup>25</sup> Conséquence des persécutions religieuses, la diaspora (juive mais aussi protestante et morisque, voire catholique) est l'un des traits marquants de l'Europe d'alors, véritable « espace commun de l'intolérance » (J.-F. SCHAUB, 2008, p. 89). Dans le *Persiles*, outre les juifs de Rome (dont la sorcière Julia), la sorcière morisque Cenotia, fuyant l'Inquisition sur l'île de Policarpo, témoigne de ces diasporas. Et, dans la *Hora de todos*, Quevedo désigne les « Juifs de toute l'Europe » (p. 329) comme des fauteurs de discorde ayant pour but de détruire la Chrétienté. Voir *La Hora de todos*, éd. J. BOURG, P. DUPONT et P. GENESTE, 1987, p. 329-346, tableau XXXIX (« Juifs Monopantes »). À charge contre la France, l'*Estebanillo* note aussi la présence de « juifs » à Rouen – il n'est pas envisagé qu'ils puissent être sincèrement convertis (t. I, chap. 5, p. 247-250) – et de morisques à Paris (t. I, chap. 5, p. 252).

romans prêtent rarement attention à la nature (exceptions faites du genre pastoral et de textes isolés comme *Marcos de Obregón*, où s'exprime une perception des paysages plus intériorisée que de coutume<sup>26</sup>), les villes y sont régulièrement évoquées, sinon décrites avec précision. Or, des dénominateurs communs sont implicitement reconnus dans ce maillage urbain, qui justifient la fréquence de passages célébrant l'excellence d'un lieu à l'échelle européenne. Si aucun mouvement architectural n'est clairement identifié comme un facteur d'unité, l'éloge récurrent des églises, palais et autres édifices désigne leur monumentalité comme l'un des éléments de reconnaissance – et de confrontation – entre les villes d'Europe<sup>27</sup>. De même, la célébration de places dégagées<sup>28</sup>, de rues larges et aérées<sup>29</sup>, et surtout des jardins et promenades offrant aux citadins une nature humanisée<sup>30</sup>, indiquent qu'un urbanisme conjuguant agrément et commodités de circulation était perçu dans les romans comme un idéal partagé à travers le continent. Mais, dans le même temps, une place encombrée par des foules de diverses nations devient, dans le *Criticón*, la forme du chaos, un vide risquant d'être comblé par les séditions. Centre de l'urbanité quand ses proportions

<sup>26</sup> Sur le concept de nature dans *Marcos de Obregón*, voir O. H. GREEN, 1993. Dans ses évocations de paysages ou de climats, l'Europe reste également le cadre de référence des comparaisons. Voir V. ESPINEL, *La vida del escudero Marcos de Obregón*, I, 15, éd. M. S. CARRASCO URGOITI, 1972, t. I, p. 243 (fragment d'une description d'un terroir andalou) : « Miré aquel pedazo de tierra en el tiempo que allí estuve, que en fertilidad e influencia del cielo, hermosura de tierra y agua, no he visto cosa mejor en toda la Europa [...] ». C'est aussi à l'échelle européenne que se mesure la portée de l'éloge de Málaga : « Saliendo de Málaga, me paré entre aquellos naranjos y limoneros, cuya fragancia de olor con gran suavidad conforta el corazón; y púseme a mirar y considerar la excelencia de aquella población que así por la influencia del cielo, como por el sitio de la tierra, excede a todas las de Europa en aquella cantidad que su distrito abraza » (*ibid.*, livre I, t. I, chap. 17, p. 255-256).

<sup>27</sup> L'incidence de la magnificence des édifices sur la grandeur des villes européennes est relevée par Giovanni Botero dans son traité *De las causas de la grandeza, y magnificencia de las ciudades* (1593), traduit par Antonio de Herrera, éd. en fac-simil de 2001, fol 193v (graphie modernisée) : « Y entre las ciudades más frecuentes de Europa, que dan placer a los que las ven, son, Roma, por las muchas reliquias de su grandeza, y Venecia, por el resplandor de su magnificencia con ser construida sobre el agua con un tan excelente arsenal, y con la multitud de tantos pertrechos de guerra y la altura de las torres, la riqueza de las iglesias, y palacios [...] ».

<sup>28</sup> Voir notamment l'éloge de Florence dans l'*Estebanillo*, t. II, chap. 11, p. 253-254 (« Llegamos a Florencia, que con justo título empieza su nombre en flor, por ser breve jazmín de las ciudades de Italia y nueva maravilla de la Europa y antigua admiración del mundo. Cuando vi tan espaciosas calles empedradas de losas catedrales, los desperdicios de sobras de bastimentos en la llanura de sus insignes plazas, [...] me quedé suspenso imaginando que es poco curioso el que puede y tiene con que visitar esta ciudad y lo deja por negligencia, y que no puede decir que ha tenido regalo cumplido quien no ha estado algún tiempo en ella »). Voir aussi la description de la place de la cour du Savoie (inspirée de Bologne), dans le *Criticón*, III, 6, p. 669.

<sup>29</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 5, p. 251 (évocation des « espaciosas calles » de Paris), t. I, chap. 5, p. 287 (éloge de Milan, dont les rues « excedían las de Lisboa ») ou t. II, chap. 11, p. 253-354 (Florence).

<sup>30</sup> Le fait que les jardins soient des espaces culturels où se reconnaissent et se confrontent les Européens est suggéré par de nombreux passages de romans où leur beauté est louée à l'échelle de l'Europe. Voir notamment G. de CÉSPEDES Y MENESES, *Varia Fortuna del soldado Píndaro*, 1626, éd. C. ROSELL Y LÓPEZ, 1851, p. 347b : le parc du château d'Aranjuez est désigné comme un « prodige de l'Europe » (« aquel famoso y singular jardín, portento de la Europa »). Dans *Angelia y Lucenrique*, où Florence apparaît comme le principal espace de la vie courtoise (avec ses bals, ses fêtes, ses chasses et sa vie galante), les jardins du Grand Duc occupent une place de premier ordre. Par ailleurs, nous avons déjà vu que, dans l'*Estebanillo*, le parc de la Navicella, propriété de la famille Mattei, était célébré comme un « prodige de la nature » et « l'un des plus renommés d'Europe » (II, chap. 11, p. 261). Enfin, le « centre des délices » du *Criticón* apparaît comme une quintessence de tous les plus beaux jardins d'Europe, dont le narrateur dresse la liste (III, 8, p. 775).

majestueuses témoignent du pouvoir qui l'a tracée ; lieu de la sauvagerie quand cette autorité s'y trouve débordée, la place publique fonctionne, au moins chez Gracián, comme la synecdoque d'une société européenne dont l'idéal d'ordre et de civilité se voit fragilisé jusqu'en ses capitales. En tout état de cause, le fait que les romans espagnols qui investissent l'Europe développent une trame largement urbaine – et peuplent de fictions des villes européennes – conforte l'idée, exprimée par Jean-Frédéric Schaub, que « c'est par la ville et dans la ville que les différentes cultures des régions de l'Europe se rejoignent »<sup>31</sup>.

Territoire dont l'homogénéité est rendue manifeste et accentuée par les déplacements humains, l'Europe apparaît même dans les romans comme l'espace d'un destin partagé. L'existence de cet horizon commun y est parfois attestée par des passages où sont ouvertement demandées (ou fournies) des nouvelles de l'Europe. Outre l'épisode de l'île des Ermites, dans le *Persiles*<sup>32</sup>, c'est le cas dans *El Pasajero* (1617) de Cristóbal Suárez de Figueroa, où ces nouvelles sont sollicitées par un vieil ermite, ancien combattant (comme le Soldino de Cervantès) retiré dans la Sierra Morena<sup>33</sup>, mais aussi dans *Los amantes peregrinos Angelia et Lucenrique*, où, à leur retour de Perse, les héros sont informés « des nouvelles de la cour, et même d'Europe »<sup>34</sup>. Face à cet intérêt romanesque pour l'actualité européenne, les références explicites à une histoire *européenne* sont rares, mais notables. Ainsi, dans un passage de *El viaje entretenido* (1603) où il est question des ravages de l'amour, Agustín de Rojas Villandrando fait bizarrement allusion à « Athanaric, roi des Goths et seigneur de l'Europe »<sup>35</sup>. Qualifier Athanaric (mort en 382) de « seigneur de l'Europe » est inexact, puisque ce roi wisigoth fut loin de dominer l'Europe entière. Mais ce raccourci est instructif en ceci qu'il suggère qu'un Espagnol du XVII<sup>e</sup> siècle aux connaissances approximatives

<sup>31</sup> Voir J.-F. SCHAUB, 2008, p. 10.

<sup>32</sup> Voir *Persiles*, II, 21, p. 421-422 : « [...] pasaron a preguntarle por nuevas de lo que en Europa pasaba y en otras partes de la tierra, de quien ellos, por estar en el mar, tenían poca noticia ».

<sup>33</sup> Voir C. SUÁREZ DE FIGUEROA, *El Pasajero*, Alivio VII, éd. E. SUÁREZ FIGAREDO, 2004, p. 273 : « Bien habrá seis años que no llega a mi noticia el estado de las cosas de Europa. ¿Por ventura hay guerra en alguna parte, o goza el mundo de amada quietud y paz? » La question de l'ermite demeure sans réponse.

<sup>34</sup> Voir *Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique*, éd. A. CRUZ CASADO, 1989, t. II, p. 325 : arrivés dans le port le plus proche de la cour impériale, les héros reçoivent des nouvelles « de palacio y aun de Europa ».

<sup>35</sup> Voir A. de ROJAS VILLANDRANDO, éd. J.-P. RESSOT, 1972, p. 325 : « Atanarico, rey de los godos y señor de la Europa, mirad lo que hizo por Pincia su amiga ». Cette allusion renvoie à une anecdote vraisemblablement issue de chroniques médiévales, et rapportée par Antonio de Guevara, selon laquelle le premier roi des Wisigoths était tellement épris d'une certaine Pincia, qu'il allait jusqu'à lui lacer ses souliers. Voir A. de GUEVARA, *Oratorio de religiosos y ejercicio de virtuosos* (1542), chap. XLIX, f° 117 : « Si la historia de los godos no nos engaña, todos los que vieron al rey Atanarico vencer a Italia, le vieron a él vencido de una mujer llamada Pincia: y llegó el caso a tanta desorden, que si ella peinaba a él los cabellos, majolaba el rey a ella los zapatos ». Je cite selon l'édition numérique mise en ligne par le *Proyecto filosofía español* de la Fondation Gustavo Bueno (<http://www.filosofia.org/cla/gue/gueor49.htm>).

pouvait regarder l'Europe comme l'héritière des Goths<sup>36</sup>. Du reste, Cervantès se réfère également à ce passé gothique commun quand, dans le *Persiles*, il suggère la parenté entre les Goths septentrionaux et la noblesse espagnole, qui se réclame des Wisigoths. L'autre grand souvenir fédérateur pour l'Europe que j'ai relevé dans certains romans est la chute de Constantinople. Les livres de chevalerie espagnols, diffusés à l'échelle continentale, réécrivent cette histoire en inventant une résistance victorieuse des chrétiens contre les infidèles, compensant par l'imagination la passivité des dirigeants politiques<sup>37</sup>. Mais, plus tard, Gonzalo de Céspedes y Meneses relit les calamités de son temps – et en particulier les revers militaires contre les protestants – au prisme de cette faute originelle. Que les monarques, écrit le soldat Píndaro, ne croient pas que les fléaux qui accablent leurs royaumes soient dus à la seule influence des astres ; ils sont souvent le fruit de leurs propres péchés. Pour l'étayer, le narrateur-protagoniste invoque « les histoires » et « le triste effondrement de l'Empire grec », châtement infligé à Dieu pour les péchés des chrétiens :

Toda la Europa se trastornó y volvió de arriba abajo; la cristiandad se dividió en partes y opiniones, y sus mayores reyes y potentados, por intereses propios, particulares odios y rencores, despedazados entre sí, con horrendo espectáculo dieron lugar a aquel triunfo. No vio el orbe más depravado siglo. De aquí nacieron nuestros males y daños y el encerrarnos en tan estrechos límites entonces; y así, no es mucho que al presente (quiera Dios que me engañe), no siendo ni la encomienda mayor, ni menor el escándalo, lloremos justamente por iguales excesos el último castigo, sin que achaques políticos, fracasos contingentes, razones de estado ni yerros de ministros puedan soldarle ni disculpar en ellos la generalidad de tantas culpas<sup>38</sup>.

Le soldat-narrateur ne dit pas si cette punition ultime sera l'invasion du reste de la Chrétienté par l'Empire ottoman, menace qui sera repoussée à Vienne en 1683, ou l'autodestruction. Mais ce passage illustre que l'Europe est ressentie par Céspedes et Meneses comme une Chrétienté démantelée. Après l'échec des Croisades et la perte de Jérusalem (qui font de la Chrétienté une « communion dont le cœur historique et sacramentel bat au-dehors, hors de soi »<sup>39</sup>), la chute de Constantinople constitue une seconde perte fondatrice pour l'Europe : conséquence de la désunion des chrétiens, elle est aussi réinterprétée comme la cause des maux présents. L'Europe serait en quelque sorte la fille du chaos.

<sup>36</sup> Sur l'héritage wisigothique de l'Europe, voir J. FONTAINE et C. PELLISTRANDI (éd.), 1992.

<sup>37</sup> Sur la longue indifférence des puissances chrétiennes d'Occident face à la chute de Constantinople, voir A. MERLE, 2003, p. 15-17.

<sup>38</sup> Voir G. de CÉSPEDES Y MENESES, *Varia Fortuna del soldado Píndaro*, éd. C. ROSELL Y LOPEZ, 1851, p. 285.

<sup>39</sup> J.-F. SCHAUB, 2008, p. 71. L'historien s'interroge ensuite : « Faut-il voir dans cette spécificité de la Chrétienté, cette disposition qui situe le lieu le plus sacré au-delà des frontières, une condition du désir de conquête au loin ? »

De fait, la guerre est représentée dans les romans comme une réalité incontournable de l'Europe. Ainsi, dans le *Persiles*, les nouvelles apportées sur l'île des Ermites concernent des guerres scandinaves ; celles de Transylvanie contre les Turcs ; et la « mort glorieuse de Charles Quint [...] terreur des ennemis de l'Église et épouvante des sectateurs de Mahomet ». Certes, la guerre est ici rejetée aux marges de l'Europe ; et attribuer à un Français la célébration de l'empereur suggère la possibilité d'un consensus entre catholiques autour de cette figure regrettée. Néanmoins, la contiguïté entre cet éloge et l'évocation des guerres périphériques pouvait aussi amener à se rappeler que ses épuisants efforts pour réunifier la Chrétienté le conduisirent à abdiquer, sans que lui ni ses successeurs ne parviennent à ramener les réformés dans le giron de Rome. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que la guerre est le lot commun des Européens dans *La Hora de todos* (achevée en 1636), où Quevedo définit aux Hollandais leurs provinces comme « le sépulcre universel de l'Europe »<sup>40</sup>. Dans la même veine, Gracián évoque l'Europe comme l'espace affecté par l'agitation des Français<sup>41</sup> et des Suédois<sup>42</sup> pendant la guerre de Trente Ans, aussi bien que par la peste, qui ignore les frontières<sup>43</sup>. Paradoxalement, les divisions sont donc un trait d'union pour les Européens.

Mais est-ce à dire que l'Europe de nos romans n'est qu'un espace de dissensions, un territoire connecté et relativement homogène, mais morcelé par des conflits permanents ? Ou ces fictions envisagent-elles la possibilité d'un commerce harmonieux entre des Européens issus de nations, voire de confessions, diverses ?

## B – L'Europe, une communauté imaginée ?

Le titre de cette section renvoie au livre de Benedict Anderson sur la genèse du nationalisme<sup>44</sup>. Cet historien recherche comment put s'établir, entre des individus dont la plupart ne pouvaient se connaître personnellement, un lien communautaire assez puissant pour qu'ils soient prêts, non seulement à tuer, mais à mourir au nom de la nation. Sa thèse est que les nations, telles qu'elles apparaissent à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sont des communautés fondées sur un lien imaginaire. Leur invention aurait été préparée par le déclin

<sup>40</sup> Voir F. de QUEVEDO, *La Hora de todos*, éd. J. BOURG, P. DUPONT et P. GENESTE, 1987, tableau XXXVI, p. 309 : « Armónos de valor la ventanza desta venganza, y con guerras de sesenta años y más, continuas, hemos sacrificado a estas dos vidas más de dos millones de hombres, siendo sepulcro universal de Europa las campañas y sitios de Flandes ».

<sup>41</sup> Voir *El Criticón*, II, 8, p. 438: les Français sont « inquietos, los duendes de la Europa en mar y tierra ».

<sup>42</sup> *Ibid.*, III, 2, p. 564 : « Suecia [inquieta] muy de atrás toda la Europa ».

<sup>43</sup> Voir *El Criticón*, III, 11, p. 775 : « Yo soy la Peste que todo lo barro y todo lo ando, paseándome por toda la Europa, sin perdonar la saludable España, afligida de guerras y calamidades [...] ».

<sup>44</sup> Voir B. ANDERSON, 1996 (1983).

d'autres principes de cohésion culturels : l'idée qu'une « langue-écriture », le latin, donnait un accès privilégié à la vérité ontologique (à la « langue-vérité ») ; la conviction que la société était naturellement organisée autour de centres éminents, les monarques ; et une conception de la temporalité dans laquelle cosmologie et histoire se confondaient, où les origines du monde et des hommes étaient foncièrement identiques<sup>45</sup>. Et si plusieurs formes de nations peuvent être distinguées, qui diffèrent notamment par leur genèse et les modalités de leur développement, toutes sont définissables comme des communautés politiques, imaginées comme intrinsèquement limitées et souveraines. Elles sont limitées car, contrairement aux communautés religieuses qui peuvent se prétendre universelles, la nation présuppose toujours l'existence d'autres nations. Elles sont souveraines car le concept de nation est apparu à l'époque où les Lumières et la Révolution détruisaient la légitimité d'un royaume dynastique hiérarchisé et d'ordonnance divine, mais aussi parce que la volonté générale de la nation peut s'imposer à ses membres et les contraindre.

Si une nation est un artefact imaginaire, une communauté européenne le sera à plus forte raison, dans la mesure où elle réunira des individus encore plus variés et distants. La virtualité de cette société est encore patente dans notre Union Européenne, où les limites de l'intégration par la voie du marché ont accentué le déficit d'identification aux institutions communautaires. Mais cette communauté européenne était encore plus virtuelle au XVII<sup>e</sup> siècle, quand l'Europe pouvait apparaître comme la matière géographique dont la Chrétienté était la forme, ou ce qui subsistait à sa dislocation. Dans ces conditions, il est intéressant d'observer comment certains romans représentent des groupes d'Européens venant de plusieurs pays, car ils donnent forme à cette communauté européenne en formation. Mais ces compagnies sont loin de toujours constituer un idéal à suivre ; plus souvent, elles apparaissent comme un état de fait confus. Cette appréciation variable de la diversité européenne s'observe en particulier au traitement de la question des langues : lorsqu'il n'est pas tout bonnement ignoré, ce problème est tantôt résolu par l'introduction de personnages polyglottes, tantôt déploré par l'assimilation de l'Europe à une nouvelle Babel.

De tous les romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle, le *Persiles* est sans doute celui qui propose la communauté d'Européens la plus accomplie, que ce soit dans l'auberge de Golande ou sur le chemin de Rome. À ce titre, nous nous y arrêterons plus longtemps que sur

---

<sup>45</sup> Selon Voir B. ANDERSON, 1996, p. 23-47. Après la division de la Chrétienté, le repli du latin contribua à un processus plus général de « fragmentation, de pluralisation et de territorialisation progressives des communautés sacrées dont les anciennes langues avaient assuré l'intégration » (p. 31-32) ; le recul des loyautés monarchiques affaiblit l'organicisme social ; et la remise en question de la conception biblique de l'histoire, notamment en raison de découvertes scientifiques, favorisa la recherche d'autres facteurs de sens et de cohésion sociale.



d'autres romans. Certes, il faut d'emblée souligner que cette assemblée (à géométrie variable) est moins une image de l'Europe que de la Chrétienté<sup>46</sup>. Néanmoins, le groupe de pèlerins fédérés autour des héros n'en est pas moins un image réduite de la diversité européenne, incluant pour une durée variable des personnages venant d'Espagne, d'Italie, du Portugal, de France, d'Angleterre, d'Écosse, de Pologne et du Danemark, sans mentionner les pays septentrionaux auxquels font songer les îles imaginaires de la première partie. Le caractère idéal de cette société se perçoit notamment à sa désignation récurrente de « bel escadron »<sup>47</sup>. Cependant, tout comme le narrateur ne peut faire voir la beauté absolue des héros, mais seulement inviter à y croire, en répétant inlassablement qu'ils sont un éblouissement pour tous<sup>48</sup>, l'entente sans faille parmi les voyageurs ne peut qu'être affirmée, et non représentée.

Cette perfection sans histoire ne se laisse entrevoir que pour être aussitôt rompue par des agressions extérieures. Ainsi, l'image d'un escadron sans chef ni contraintes, cheminant à marche lente mais volontaire, est aperçu quand Feliciano de la Voz s'y engage :

Apenas se vio Feliciano el nuevo hábito, cuando le nacieron alientos nuevos y deseos de ponerse en camino. Conoció esto Auristela, y, *con consentimiento de todos*, [...] se encaminaron a Cáceres, hurtando el cuerpo con su acostumbrado paso al cansancio; y si alguna vez alguna de las mujeres le tenía, le suplía el bagaje donde iba el repuesto, o ya el margen de algún arroyuelo o fuente do se sentaban, o la verdura de algún prado que a dulce reposo las convidaba; y así, andaban a una con ellos el reposo y el cansancio junto con la pereza y la diligencia: la pereza, en caminar poco; la diligencia, en caminar siempre. Pero,

<sup>46</sup> Sur la portée allégorique de Golande comme Église terrestre, unifiée par l'esprit d'hospitalité, le don des langues et le commerce, voir le chapitre V de cette thèse.

<sup>47</sup> Les termes d'*escuadrón* et d'*escuadra*, dont le *Persiles* offre trente-trois occurrences, y désignent rarement des troupes armées. Ce sens premier ne s'applique qu'aux Amazones nordiques menées par la belle Sulpicia (II, 14, p. 374 *sqq.*) ainsi que les hommes menés par Periandro en Bituanie (II, 16, p. 389) et les quatre mille gens d'armes qui viennent les sauver des glaces, contre leurs marchandises (III, 18, p. 398). Toutes les autres occurrences font un usage paradoxal de ce terme militaire, afin de suggérer la vigueur de forces pacifiques : sont ainsi évoquées « l'escadron des infinies miséricordes » mariales (III, 5, p. 471) ou ceux de beautés champêtres lors de noces villageoises à proximité de Tolède (III, 8, p. 505-506 : « [...] vieron venir [...] escuadrones no armados de infantería, sino montones de doncellas, sobre el mismo sol hermosas, vestidas a lo villano »). Mais l'expression renvoie le plus souvent à la compagnie formée autour des héros, invariablement associée aux épithètes « gallardo », « hermoso » ou « hermosísimo », quand il ne devient pas la substance même d'une beauté inédite (« nuevo escuadrón de la nueva hermosura [...] », III, 1, p. 435). Voir I, 11, p. 208; III, 4, p. 464; III, 10, p. 527; III, 11, p. 544; III, 15, p. 583; IV, 3, p. 647 – « Pasó, en fin, el, como he dicho otras veces, hermoso escuadrón, [...] » – ; IV, 4, p. 648 ; IV, 13, p. 707. Significativement, cette locution est introduite (et répétée coup sur coup) au début de l'épisode de Golandia, comme pour indiquer que cette compagnie est l'image mobile d'une Église idéale dont l'auberge de l'île sera le lieu d'accueil. Voir *Persiles*, II, 11, p. 208 : « Llegaron a tierra; salieron así gente de los navíos como del mesón a recibirles; saltó en tierra, en hombros de Periandro y de los dos bárbaros, padre e hijo, la hermosa Auristela, vestida con el vestido y adorno con que fue Periandro vendido a los bárbaros por Arnaldo; salió con ella la gallarda Transila, y la bella bárbara Constanza con Riela su madre, y todos los demás de las barcas acompañaron este escuadrón gallardo.

De tal manera causó admiración, espanto y asombro la bellísima escuadra en los de la mar y la tierra, que todos se postraron en el suelo y dieron muestras de adorar a Auristela ».

<sup>48</sup> Je dois cette observation à la lecture d'une conférence inédite de Mercedes Blanco sur « Le roman grec chez Cervantes. *El amante liberal, La española inglesa, Los trabajos de Persiles y Sigismunda* ».

como por la mayor parte nunca los buenos deseos llegan a fin dichoso sin estorbos que los impidan, quiso el Cielo que *el de este hermoso escuadrón, que, aunque dividido en todos, era sólo uno en la intención*, fuese impedido con el estorbo que agora oiréis<sup>49</sup>.

Dans cette société fondée sur une belle anarchie, où le désir de chacun se résout en l'intention de tous, comme en une utopie pastorale, on croirait reconnaître une abbaye de Thélème itinérante, où chacun « fait ce que voudra ». Et, si l'escadron de pèlerins – qui n'est pas une armée missionnaire telle que la Compagnie de Jésus – ne réunit ici qu'un noyau dur hispano-septentrional (les héros, bientôt regardés comme espagnols, la famille de Ricla et d'Antonio, ainsi que Feliciano et un muletier), il fonctionne déjà sur le même principe à Golande, puis lorsque s'y joignent les trois dames françaises ainsi que les Écossais Ruperta et Croriano.

Pour un lecteur du *Quichotte*, cette équipée peut paraître aussi imaginaire que les armées vues par le chevalier dans la poussière soulevée par deux troupeaux de moutons sur les chemins de la Manche. Comme l'armée d'Alifanfarón de Taprobane, réunissant des nations païennes d'Asie et d'Afrique, et celle de Pentapolín au Bras Rebroussé, roi chrétien des Garamantes, suivi par « tous [les peuples] que contient et renferme *l'Europe* »<sup>50</sup> (je souligne), le « bel escadron » guidé par le prince de Thulé et la princesse de Frislande semble une vue de l'esprit de Cervantès, qui aurait conçu « en son imagination ce qu'il ne voyait pas et qui n'existait pas »<sup>51</sup>. Mais, tandis que Don Quichotte transforme d'inoffensifs moutons en combattants pressés d'en découdre, le *Persiles* installe la concorde entre des personnages de nations souvent rivales. Autrement dit, la communauté européenne imaginée dans le *Persiles* contraste avec celle des livres de chevalerie. L'*Amadis* et ses successeurs représentent une société de nobles unis par les mêmes codes sociaux et par un héroïsme de l'action visant à (r)établir l'ordre dans les royaumes et à défendre la Chrétienté contre les infidèles. Le *Persiles* présente lui aussi une société essentiellement nobiliaire (bien qu'elle intègre aussi pour un temps Bartolomé le muletier) ; mais cette communauté poursuit des fins pacifiques : la quête spirituelle est préférée aux conquêtes territoriales et la défense de l'intériorité prévaut sur les combats contre les fauteurs de trouble.

Cependant, en renouant avec l'horizon élargi des fictions chevaleresques, le *Persiles* prend aussi à contre-pied la plupart des romans de son temps, et en particulier le *Quichotte*. Celui-ci, contrairement aux livres de chevalerie (antérieurs), ne donne pas à voir des mondes

<sup>49</sup> *Persiles*, III, 4, p. 463-464 (je souligne).

<sup>50</sup> Voir *Don Quijote*, I, 18, éd. F. RICO, 2004, p. 159-160 (« En estotro escuadrón vienen [...] cuantos toda la Europa en sí contiene y encierra »).

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 158 : « [...] viendo en su imaginación lo que no veía ni había [...] »).

lointains, mais se resserre sur l'Espagne. Selon Wolfgang Matzat<sup>52</sup>, cette transposition de l'aventure chevaleresque dans un espace-temps familial a d'ailleurs pu contribuer à la formation d'une conscience espagnole. D'une part, en effet, les rencontres de Don Quichotte et Sancho avec de multiples voyageurs, sur les chemins et dans les auberges, connecte par la fiction les différentes régions et couches sociales d'Espagne. D'autre part, le roman se déroule dans un « chronotope national » : son action est située dans un territoire limité et bien ancré dans la géographie péninsulaire et dans une temporalité contemporaine, avec des personnages conscients de partager avec des individus distants un destin historique commun. Enfin, le narrateur établit des ponts entre le monde fictif et une communauté de lecteurs implicites manifestement conçus comme espagnols. En revanche, ou de façon complémentaire, Cervantès imagine dans le *Persiles* une communauté non plus espagnole, mais internationale. Dans le *Quichotte*, les pèlerins étrangers réclamant de l'argent à Sancho en allemand ou en hollandais – « ¡Guelte! ¡Guelte! » – ne sont qu'un motif secondaire, servant à introduire la figure du morisque Ricote (revenu d'exil sous ce déguisement pour déterrer un trésor dans son village de la Manche)<sup>53</sup>. Dans le *Persiles*, les pèlerins septentrionaux sont au centre du récit ; et c'est à travers ce regard étranger que l'Espagne est envisagée, comme une partie d'un ensemble plus vaste.

Bien que la communauté idéale des pèlerins ne puisse être visualisée, le roman en indique les principaux fondements : les vertus de chaque membre (en particulier la courtoisie et le discernement – la *discreción*<sup>54</sup>) ; leur libre consentement, déjà évoqué ; le rayonnement de héros parfaits ; et un plurilinguisme largement partagé. Arrêtons-nous ici sur cette seule question des langues. Si le roman présente peu de traces de polyglottisme explicite, c'est-à-dire d'insertions dans le texte d'expressions étrangères, les cas de polyglottisme implicite y abondent et plusieurs membres de la compagnie parlent au moins deux langues<sup>55</sup>. *Persiles*, notamment, parle aussi bien l'allemand (avec les gardes suisses de Rome<sup>56</sup>) que le norvégien de sa patrie<sup>57</sup> ; et sa parfaite maîtrise de l'espagnol, acquise par la lecture (et peut-être par l'enseignement quadrilingue des moines de Saint-Thomas du Groenland), lui permet de louer Tolède et Garcilaso plus éloquemment que n'aurait pu le faire Antonio le père, natif de la

<sup>52</sup> Voir W. MATZAT, « Comunidades imaginadas en el *Quijote* », à paraître dans les *Actes* du VII<sup>e</sup> Colloque de l'Association de Cervantistes, organisé à Münster en octobre 2009. L'auteur a eu la gentillesse de me transmettre une copie de cet article.

<sup>53</sup> Voir *Don Quijote*, II, 54, éd. F. RICO, 2004, p. 959-960.

<sup>54</sup> Sur la *discreción* comme objet de réflexion structurant le *Persiles*, voir A. EGIDO, 2011.

<sup>55</sup> Le polyglottisme dans le *Persiles* a été étudiée en particulier par A. EGIDO, 1998a et J.-M. PELORSON, 2003, p. 43-48.

<sup>56</sup> Voir *Persiles*, IV, 7, p. 673.

<sup>57</sup> *Ibid.*, IV, 12, p. 698.

région<sup>58</sup>. Quant à l'entente imaginée entre les dames françaises et les pèlerins « espagnols » (les héros sont regardés comme tels après avoir franchi la frontière entre les deux pays), elle est facilitée par une maîtrise prétendue universelle du castillan en France<sup>59</sup>. Sans doute cet attachement au problème de la communication linguistique participe-t-il d'une recherche – intermittente – de la vraisemblance, avant le retour à la convention d'une compréhension directe entre étrangers. Mais cette insistance sur le plurilinguisme a également une signification éthique : parler la langue de l'autre, ou du moins la comprendre, favorise la bonne entente. Cette maîtrise linguistique n'est certes pas une condition nécessaire, ni suffisante, de la concorde : Antonio et Ricla s'entendent d'abord par regards et par gestes<sup>60</sup>, tandis que Nemours et Arnaldo seront toujours en désaccord, même s'ils semblent comprendre sans peine les paroles de l'autre, directement transcrites en espagnol<sup>61</sup>. Cela étant, les références à la polyglossie ont peut-être pour fonction de souligner l'ouverture des personnages à l'altérité : elle serait ainsi chez eux une forme de civilité. L'illustration la plus flagrante en est l'épisode déjà commenté de Golande, où le plurilinguisme renouvelle l'esprit de Pentecôte. *A contrario*, le silence sur la distance linguistique entre Arnaldo et Nemours et, plus généralement, sur les langues qu'ils dominent, renvoie peut-être à leur incapacité à tenir compte de la volonté d'autrui (et en particulier des sentiments et des discours des héros).

Mais si le « bel escadron » du *Persiles* offre l'image d'une société idéale, sorte d'Île des Bienheureux mobile, évoluant dans une réalité adverse, un texte contemporain comme *Marcos de Obregón* envisage plutôt la diversité européenne comme une sorte de malédiction. Nous avons déjà observé comment ce roman représentait la scission confessionnelle entre catholiques et protestants, bien qu'un dialogue entre le protagoniste espagnol et des Genevois fût possible s'ils omettaient toute question religieuse. Mais, quelques pages avant cette séquence sur les relations « interconfessionnelles », Marcos relatait déjà une scène sur la précarité des échanges entre Européens. Traversant le Pô dans une même barque, des voyageurs de diverses nations conversent en latin ; mais cette langue véhiculaire ne suffit pas à la compréhension mutuelle, tant les accents diffèrent :

Hallamos allí que habían pasado en otro barco algunas gentes de diversas naciones, franceses, alemanes, italianos y españolas, y para entendernos hablamos todos en latín; pero era la pronunciación tan diversa la una de la otra, que hablando en muy gentil lenguaje latino no nos entendíamos los unos a los otros,

<sup>58</sup> *Ibid.*, III, 8, p. 504-505.

<sup>59</sup> *Ibid.*, III, 13, p. 567.

<sup>60</sup> *Ibid.*, I, 6, p. 174-175.

<sup>61</sup> *Ibid.* IV, 3, p. 642.

que me dio mucho que pensar que aun en una misma lengua, y que corre por toda Europa, dure el castigo de la torre de Babilonia<sup>62</sup>.

Cette image fonctionne comme un emblème : cette barque rassemblant Français, Allemands, Espagnols et Italiens (les « quatre principales nations d'Europe » selon le *Criticón*) est une synecdoque du continent, d'autant que ces diverses « nations » se retrouvent en Italie, laboratoire culturel et politique de l'Europe<sup>63</sup>. Or, cette Europe en miniature est loin d'être animée par l'esprit de Pentecôte qu'insuffle Cervantès à sa communauté imaginaire. Adoptant une perspective plus pragmatique, Espinel souligne l'écart entre l'idéal d'une entente mutuelle et la réalité de l'incompréhension. Les passagers de la barque s'efforcent de s'entendre ; toutefois, malgré leur bonne volonté, les différences sont trop fortes pour que le transport en commun ne devienne un projet partagé. Comme l'écrit Marcos, cette anecdote donne à penser. Car, d'après l'historien Federico Chabod, l'un des traits constitutifs de la conscience européenne, depuis Machiavel, est la valorisation de la diversité européenne, qui favoriserait l'émulation et l'équilibre entre États, tout comme l'absence de pouvoir absolu en Europe encourage les vertus individuelles. Cette diversité et cette liberté européennes s'opposeraient pour Machiavel à l'uniformité et au despotisme de l'Asie, selon une dichotomie schématique héritée de l'Antiquité<sup>64</sup>. Or, ici, sans être dénigrée par principe, cette diversité est vue comme une entrave à l'unité européenne. Non seulement le latin n'est pas une « langue-vérité », dépositaire du Verbe divin (comme est censé l'être l'hébreu de l'Ancien Testament ou l'arabe du Coran), mais il ne fait même pas office de *koyné* : la langue commune des humanistes est en passe d'être érodée par l'essor des langues vernaculaires. Et que ce morcellement linguistique soit vécu par Marcos comme la perpétuation du châtimeut de Babel suggère peut-être qu'il le perçoit comme le contrecoup d'une démesure européenne : sinon celle de rivaliser avec le ciel dans une entreprise commune, celle de se dresser les uns contre les autres dans une course à la suprématie.

<sup>62</sup> Voir V. ESPINEL, *Vida del escudero Marcos de Obregón*, III, 2, éd. M. S. CARRASCO URGOITI, 1972, t. II, p. 133.

<sup>63</sup> Sur le plan politique, l'Italie constitua depuis le XV<sup>e</sup> siècle un précédent et un champ d'observation pour le principe de la balance des pouvoirs, qui s'instaura progressivement à l'échelle européenne au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, et en particulier avec les traités de Westphalie. Voir R. FUBINI, 2000. Sur le plan culturel, le rayonnement de l'Italie à l'époque moderne est tel qu'il constitue un des ferments d'unité de l'Europe ; le développement de la vie de cour, de l'idéal courtois et de la diplomatie, conçue comme un art, ont notamment contribué à homogénéiser les pratiques européennes. Sur les diplomates comme passeurs et prototypes d'une civilité européenne, voir notamment M. RIVERO RODRIGUEZ, 2000, p. 21-35 et L. BELY (dir.), 2000, Parties V et VI (« La diplomatie de l'esprit » et « La société des diplomates »), p. 431-612, en particulier l'article conclusif de Lucien Bély, intitulé « La négociation comme idéal et comme art : un modèle westphalien ? », p. 603-612.

<sup>64</sup> Voir F. CHABOD, 1962, chap. 2, p. 48-57.

Quoi qu'il en soit, les quelques groupes d'Européens représentés dans les romans postérieurs sont rarement des communautés idéales. Dans l'*Estebanillo*, nous l'avons vu, l'Europe est un espace scindé entre catholiques et protestants, entre partisans et adversaires des Habsbourg. Le seul idéal européen qui se laisse entrevoir serait celui d'un continent où la Maison d'Autriche retrouverait tout son éclat. Pour le reste, les rencontres du *pícaro*-bouffon avec des étrangers offrent une vision burlesque des liens qui peuvent unir les Européens de son acabit. On serait tenté de voir une sorte d'Internationale picaresque dans la compagnie de faux-pèlerins qu'il forme avec un Français et un Génois sur le chemin de Saint-Jacques – une vie de privilèges qu'il n'échangerait pas contre celle « du plus grand potentat de l'Europe »<sup>65</sup>. La constitution de cette communauté a pour seuls principes la « liberté » et la recherche du gain. Par ailleurs, si Estebanillo s'exprime en plusieurs langues, ce n'est pas pour mieux s'entendre avec ses interlocuteurs, mais pour servir ses intérêts. Sa connaissance du portugais lui permet de bernier des Juifs de Rouen, à qui il fait croire qu'il vient d'échapper à l'Inquisition de Lisbonne, en apportant avec lui les cendres de son défunt père, moins chanceux que lui. Parler français lui sert à s'enrôler dans un régiment du Très-Christien et à y vivre sur le dos des civils<sup>66</sup>. Quant au latin, il le met tantôt à profit pour essayer d'extorquer un riche paysan de Bavière (aux dépens de son capitaine), tantôt lors du duel à l'eau-de-vie contre l'étudiant de Cracovie. Par conséquent, le polyglottisme (généralement implicite) n'est pas ici le signe d'une disposition à aller au-devant de l'étranger. Sans doute l'Internationale des gueux qu'esquisse le bouffon souligne-t-elle l'existence d'une Internationale nobiliaire. Car la courtoisie, la clémence et la libéralité de nobles français et anglais à l'égard d'Estebanillo – le duc de Bouillon et le gentilhomme du port anglais qui le délivrent après des altercations avec soldats hollandais et des villageois, respectivement – suggèrent que les valeurs aristocratiques transcendent les divisions politiques et confessionnelles. Mais, pour les roturiers, il n'existe pas de « communauté imaginée » porteuses de valeurs éthiques : Estebanillo ne connaît que des complices et des maîtres, des relations de pouvoir et d'intérêt.

<sup>65</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 4, 171-173 : « [...] juntéme en [Valladolid] con dos devotos peregrinos que hacían el propio viaje y eran, cuando no de mi cantidad, por lo menos de mi calidad y costumbres. Era el uno francés, y el otro ginovés, y yo gallego romano, y todos tan diestros en la vida poltrona que podíamos dar papilla al más entendido gitano [...]. A las primeras vistas nos conocimos los humores, como si nos hubiéramos criado juntos, y, a el fin, por conformidad de estrellas o concordancia de inclinaciones, hicimos liga y monipodio [...]; el ginovés, como hombre más experimentado, con tono fraternal nos informó en las ceremonias y puntos de la vida tunante. Doróla con tantos epitectos y atributos, que por gozar de sus excepciones y libertades dejara los títulos y grandezas del mayor potentado de la Europa ».

<sup>66</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 5, p. 255-259. Estebanillo finit par désertier car il est soupçonné d'espionnage : il trahit son origine quand, pris de boisson, il chante en espagnol.

Toutefois, l'image d'une Europe confuse est plus marquée encore dans *La Hora de todos*, dans *El diablo cojuelo* ou dans le *Criticón*. Chez Vélez de Guevara, l'auberge où se rencontrent les représentants de cinq nations vaut également comme une Europe en miniature. Les étrangers sont caricaturés ; leurs langues n'apparaissent que sous la forme de jurons plus ou moins écorchés – tel le « Nitesgut » attribué à l'Anglais – ; et l'auberge est moins un lieu d'échanges et d'hospitalité qu'un espace de conflits.

Dans le récit de Quevedo, achevé en 1636 mais publié en 1650, le tableau qui précède l'épilogue, intitulé « Peuples et sujets des princes et des républiques », est largement une diatribe contre Olivares et le système des favoris, délocalisée hors d'Espagne et principalement confiée à un locuteur sans crédit, un juriste allemand aux cheveux roux (un *letrado bermejo*), figure diabolique que l'auteur aurait pu désavouer devant la censure, sans pour autant condamner les idées qu'il exprime<sup>67</sup>. Toutefois, l'assemblée réunissant à Liège « des gens de tous pays, états et qualités » est aussi une représentation grinçante du concert des nations européennes<sup>68</sup>. De fait, malgré son titre, le tableau ne représente pas une assemblée universelle ; seuls des Européens s'y trouvent mentionnés : un noble Savoyard opposé à un Génois plébéien puis, après une dispute entre jeunes femmes et doctes barbons, un « Monsieur français » se querellant avec un « Monseigneur italien », que les Allemands peinent à séparer. Qu'il y ait ou non ici une anticipation burlesque du congrès international d'abord imaginé par le pape et qu'Olivares proposera officiellement d'organiser à Liège, en août 1637<sup>69</sup>, cette assemblée reprend sans la nommer l'idée d'une Babel européenne. Venus pour rétablir la concorde dans chaque État, les différentes nations offrent d'emblée l'image d'un champ de bataille :

Había gente de todas naciones, estados y calidades. Era tan grande el número, que parecía ejército, y no junta; por lo cual eligieron por sitio la campaña abierta. Por una parte admiraba la maravillosa diferencia de trajes y aspectos; por otra confundía los oídos y burlaba la atención la diferencia de lenguas. Parecía romperse el campo con las voces [...]. Todo estaba mezclado en tumulto fiero y en discordia furiosa; los republicanos querían príncipes, los vasallos de los príncipes querían ser republicanos<sup>70</sup>.

<sup>67</sup> Voir F. de QUEVEDO, *La Hora de todos y la Fortuna con seso*, éd. J. BOURG, P. DUPONT et P. GENESTE, 1987, p. 346-366. Sur la portée politique de ce tableau conclusif, *ibid.*, introduction, p. 88-96.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 346 : « Los pueblos y súbditos a señores, príncipes, repúblicas, reyes y monarcas se juntaron en Lieja, país neutral, a tratar de sus conveniencias, y a remediar y descansar sus quejas y malicias, y desahogar su sentir, opreso en el temor de la soberanía ».

<sup>69</sup> Ceci est l'hypothèse avancée par J. BOURG, P. DUPONT et P. GENESTE, dans leur introduction à *La Hora de todos y la Fortuna con seso*, éd. 1987, p. 88 sq.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 347.

Contrairement aux congrès historiques, qui auront finalement lieu en Westphalie, celui-ci n'a pas pour but de mettre un terme à des conflits internationaux, mais à débattre en commun des principes de politique intérieure. Cependant, l'épisode suggère le peu de crédit accordé par Quevedo envers la possibilité d'unifier les nations européennes. Car le discours du *letrado bermejo* ne fait que relancer de plus belle le chaos initial :

La discordia del campo de Agramante, en su comparación, era como un convento de vírgenes vestales; para sosegarlos, se vieron todos en peligro de perderse. En fin, detenidos y no acallados, se fueron todos quejosos de lo que cada uno pasaba, y rabiando cada uno por trocar su estado con el otro<sup>71</sup>.

La tentative d'apaisement accentue donc les animosités et les chrétiens d'Europe sont plus divisés que les païens de l'Arioste. Ce chaos est avant tout le signe que, pour Quevedo, aucune rationalité politique ne peut émaner d'un débat ouvert de type constitutionnel, que le monde ne peut pas être ordonné sagement par une sorte de fondation révolutionnaire, mais qu'il vaut mieux que chacun s'en tienne à la constitution de son pays, bonne ou mauvaise, car il n'y a pas en la matière de bien solide<sup>72</sup>. Cependant, alors que sont projetés des congrès internationaux visant à mettre un terme à la guerre, Quevedo paraît aussi mettre en doute l'opportunité de telles négociations. Les historiens actuels regardent les Congrès de Westphalie comme l'un des moments-clés de l'essor d'une Europe des diplomates fondée sur la concertation et la balance des pouvoirs<sup>73</sup>. Sceptique, Quevedo insiste davantage sur la diversité tumultueuse des Européens, sur l'irrationalité et l'insatisfaction de tous, et donc sur la folie de prétendre refonder les régimes et les relations entre États.

Mais, finalement, c'est dans le *Criticón* que devient la plus nette l'idée selon laquelle l'unité dans la diversité signifie, pour l'Europe, le chaos partagé. Le récit en donne une première illustration dans l'épisode de la Fontaine des illusions (I, 7), autour de laquelle s'amassent les voyageurs assoiffés, si nombreux que « le monde entier semblait s'y être rassemblé »<sup>74</sup>. Les différentes formes d'illusion engendrées par l'eau servie par une « ministre

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 366.

<sup>72</sup> Sur le scepticisme de Quevedo vis-à-vis du réformisme politique, voir M. BLANCO, 1998, 2004b et 2007.

<sup>73</sup> Sur le rôle des congrès de Westphalie et de la diplomatie dans la genèse de l'Europe moderne, voir les actes du colloque international de Strasbourg consacré en 1997 au 350<sup>e</sup> anniversaire des traités de Westphalie, 1648-1998 : *une genèse de l'Europe, une société à reconstruire*, 1998, ainsi que L. BELY (dir.), 2000, et A. BLIN, 2006. Pour les représentations artistiques de ces congrès, voir le catalogue de l'exposition intitulée 1648, *La Paix de Westphalie : vers l'Europe moderne*, 1998.

<sup>74</sup> Voir *El Criticón*, I, 7, p. 154 : « Llegaron a la gran fuente de la gran sed [...]. Veíase en aquella ocasión tan coronada de sedientos pasajeros que parecía haberse juntado todo el mundo: que bien pocos de los mortales faltaban ».



de Babylone » y sont associées à plusieurs nations d'Europe<sup>75</sup> ; et les parlars dissonants des buveurs sont assimilés à des langues d'Europe avant d'être imputés à des vices moraux<sup>76</sup>.

Un autre lieu du *Criticón* où convergent des Européens est la « Jaula de todos » (II, 13), la cage où sont enfermés les fous du monde entier. En réalité, on n'y retrouve une fois de plus que les principales nations d'Europe. Il ne s'agit plus ici du rassemblement entre un Anglais, un Français, un Espagnol et un Italien, comme chez Vélez de Guevara ; mais entre les Anglais, les Espagnols, les Italiens, etc., en bloc et sans exception :

Iban discurriendo, y toparon los ingleses metidos en una muy alegre jaula.

—¡Qué alegremente se condenan éstos! —dixo Andrenio.

Y respondiéronle estaban allí por vanos:

—Es achaque de la belleza.

Vieron los españoles en otra por maliciosos, los italianos por invencioneros, los alemanes por furiosos, los franceses por cien cosas, y los polacos a la otra banda<sup>77</sup>.

Le principe européen de l'unité dans la diversité s'applique ainsi à la folie. Et les déments ne sont pas épargnés par la discorde: un Allemand et un Français en viennent bientôt aux mains, l'un et l'autre s'étant respectivement accusé de folie et d'ivrognerie. Un Espagnol a beau vouloir les séparer en arguant qu'ils ont tous deux raison, rien n'y fait !<sup>78</sup>

Mais, plus que nulle part ailleurs, c'est sur la « place de la populace » (II, 5) que l'Europe apparaît comme unifiée – et menacée – par les masses anonymes. Pendant l'évocation du « Conseil d'État du monde entier » qui siège sur la place, une double responsabilité est attribuée au vulgaire dans les désordres de l'Europe. D'une part, les principales séditions qui ont agité le continent, depuis les *Comunidades* jusqu'à la révolte napolitaine de 1647, sont imputées à leurs meneurs plébéiens – ce qui permet de simplifier arbitrairement la complexité de ces événements<sup>79</sup> ; d'autre part, les guerres entre États seraient encouragées ou soutenues par un chauvinisme déplacé :

Escucharon un poco y oyeron que unos en español, otros en francés, en irlandés algunos, y todos en tudesco estaban disputando cuál era más poderoso de sus

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 155-156. L'eau de la fontaine rend l'un plus simple qu'un Polonais, d'autres plus sanguinaires que des Calabrais ; un autre encore voit en toute chose de la beauté : « éste dixerón que era o portugués o nieto de Macías » ; etc.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 157-158. À titre d'exemple, on prend pour un Français qui n'est en fait qu'un maniéré ; et l'on confond un second au langage obscur (il parle « entre boca de noche ») avec un Allemand, alors qu'il n'est qu'un pédant qui, « por hablar culto, habla a oscuras ».

<sup>77</sup> *Ibid.*, II, 13, p. 524. Les Polonais sont sur le côté des simples d'esprit, faisant face à celui des fous. Je ne peux identifier la source du préjugé, récurrent chez Gracián, sur la prétendue « simplicité » polonaise.

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> Voir *El Criticón*, II, 5, p. 384-385.

reyes, cuál tenía más rentas, qué gente podían meter en campo, quién tenía más estados, brindándose a la salud de ellos y a su gusto.

Si l'ivrognerie est généralement associée à l'hérésie, elle accompagne donc ici l'orgueil patriotique des sujets, prêts à en découdre pour la grandeur de leurs monarques – un orgueil participatif ou par procuration.

La communauté des Européens s'apparente donc surtout, dans le *Criticón*, à une Babel plébéienne. Par contraste, il est remarquable que les isolats de civilité qui ponctuent l'itinéraire d'Andrenio et Critilo – notamment l'alcazar d'Artemia (I, 8-9), la demeure aragonaise du prodigieux Salastano (II, 2), le Musée de l'Honnête Homme (II, 4) et la « géniale auberge » de l'ambassadeur d'Espagne à Rome (III, 9) – accueillent des sages presque exclusivement Espagnols et Italiens. Dans l'académie romaine du « roi des ambassadeurs », en particulier, on pourrait s'attendre à voir des humanistes de toute l'Europe, puisque Rome, « sphère des grands esprits »<sup>80</sup>, est un abrégé du monde<sup>81</sup>. Pourtant, seul Barclay n'est ni espagnol ni italien, car écossais d'origine ayant vécu en France. Mais, justement, il est loué pour « parler le français en latin » et « n'avoir pas écrit en langue vulgaire ». Autrement dit, par cette académie où il n'est pas précisé dans quelle(s) langue(s) on débat, Gracián oppose bien au vulgaire une société idéale, dont la langue, autant que le latin, l'italien ou l'espagnol, est celle de l'esprit. Mais cette société n'est pas une République des lettres aux dimensions de l'Europe, comme celle d'un Érasme ou d'un Fabri de Peiresc.

Pourtant, c'est bien dans le *Criticón*, où s'exprime si clairement la défiance envers une Europe conçue comme un monde à l'envers, qu'est aussi la plus nette l'idée que l'Europe est unie par un destin commun et que, malgré ses divisions, elle fait corps et visage :

¿Cómo puede ser [Roma cabeza del mundo] si está entre pies de Europa, a pierna tendida de Italia por medio del Mediterráneo, y Nápoles su pie?  
—Ésa que te parece a ti andar entre pies de la tierra, es el cielo, la coronada cabeza del mundo y muy señora de todo él [...] <sup>82</sup>.

Es Europa vistosa cara del mundo, grave en España, linda en Inglaterra, gallarda en Francia, discreta en Italia, fresca en Alemania, rizada en Suecia, apacible en Polonia, adamada en Grecia y ceñuda en Moscovia <sup>83</sup>.

<sup>80</sup> *El Criticón*, III, 9, p. 727 : « [...] Roma, [...], esfera de los grandes ingenios [...] ».

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 728 : « [...] el que ve a Madrid, ve a sólo Madrid, el que a París no ve sino a París, y el que ve a Lisboa ve a Lisboa, pero el que ve a Roma, las ve a todas juntas y goza de todo el mundo de una vez [...] ».

<sup>82</sup> *Ibid.*, II, 2, p. 314. La personnification de Rome comme reine de l'Europe est reprise et étendue à l'Italie en III, 9, p. 739 : « Está Italia en medio de las provincias de la Europa, coronada de todas como reina, y trátase como tal, porque Génova la sirve de tesorera, Sicilia de dispensera, la Lombardía de copera, Nápoles de maestresala, Florencia de camarera, el Lacio de mayordomo, Venecia de aya, Módena, Mantua, Luca y Parma de meninas, y Roma de dueña ».

Si la première citation redessine les cartes allégoriques d'un Münster ou d'un Bunting en mettant l'Italie à la tête des autres pays, en lieu et place de l'Espagne, elle reprend bien la vision organiciste de l'Europe. La seconde est plus originale : par un changement d'échelle, c'est l'Europe tout entière qui apparaît comme le visage du monde. Sans doute ses traits sont-ils disparates ; mais l'unité de ce visage apparaît quand on le prolonge par les membres-continentes supposés le servir. Ainsi, c'est d'être (à) la tête du monde qui permettrait à l'Europe de dépasser ses divisions<sup>84</sup>. Et cette personnification de l'Europe n'est pas qu'une allégorie dans le *Criticón*. Car, tandis que le *Persiles* imagine une communauté d'Européens liés par un même projet, c'est à la mesure de l'individu qu'est conçue dans le *Criticón* l'unité d'un destin européen.

### C – Un homo europeus ?

Plus que tout autre texte de mon corpus, le *Criticón* donne à voir des personnages explicitement européens. Nous voyions dans le premier chapitre de cette thèse que les héros du *Persiles*, de l'*Estebanillo* et du *Criticón* avaient en commun d'être à la fois d'Espagne et d'ailleurs, ce qui les distinguait de la majorité des personnages de romans. Mais cette identité ouverte n'a pas la même signification dans les trois œuvres. *Persiles* et *Sigismunda*, après leur entrée en France, sont à la fois septentrionaux et espagnols. Mais ils ne sont pas définis en tant qu'Européens : ils sont plutôt les archétypes d'une humanité idéale<sup>85</sup> – même si cet universel, comme la plupart des autres, est clairement occidental. Pour sa part, *Estebanillo* est à la fois galicien et romain et, en vertu de cette hybridité fondatrice, adopte tour à tour plusieurs nationalités, s'adaptant de façon opportuniste à ses interlocuteurs<sup>86</sup>. Ceci dit, le camouflage de ce caméléon est imparfait, puisque son attachement au catholicisme et à la Maison d'Autriche demeure bien apparent.

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, III, 4, p. 611.

<sup>84</sup> Visages unis de l'Europe : on n'est pas loin du slogan d'une marque célèbre. À ceci près que la juxtaposition de plusieurs morphologies n'est pas mise au service d'un humanisme aussi universaliste que commercial, mais d'une vision européiste, l'unité de l'Europe ne pouvant se faire ici qu'aux dépens des autres parties du monde.

<sup>85</sup> Sur la caractérisation de Periandro/*Persiles* comme un homme accompli (*Ecce homo*), et sur ses multiples modèles (notamment le sage Périandre, Persée et Achille, Ulysse, Énée, Hercule, Perceval ou Joseph, le rêveur biblique), voir le paragraphe intitulé « Civilité et barbarie : une dialectique féconde » dans le chapitre IV de cette thèse. Quant à la dimension universelle d'*Auristela/Sigismunda*, elle s'observe en particulier à la convergence en ce personnage, entre autres modèles, de la Vierge et de Vénus.

<sup>86</sup> Voir *Estebanillo*, t. I, chap. 1, p. 36-38 : « [...] te certifico que con el alemán soy alemán; con el flamenco, flamenco; y con el armenio, armenio; y con quien voy voy, y con quien vengo, vengo ».

Le *Criticón*, quant à lui, peut être lu comme un roman de formation visant à édifier un Européen accompli. Cela est manifeste dès l'ouverture : Andrenio n'est pas une *tabula rasa* ; bien qu'ayant grandi à l'état de nature, par nature, il est aussi européen :

Dudara con razón el más atento, ser [Andrenio] inculto parto de aquellas selvas, si no desmintieran la sospecha lo inhabitado de la isla, lo rubio y tendido de su cabello, lo perfilado de su rostro, que todo lo sobrescribía europeo [...] <sup>87</sup>.

Cette conception raciale d'une humanité européenne se radicalisera quand Critilo soutiendra que seule l'Europe est la demeure de l'humanité<sup>88</sup>. Par ailleurs, s'ils sont européens, et d'origine espagnole, Andrenio et Critilo sont nés hors d'Europe et en mer, c'est-à-dire hors du monde : conçu en Espagne, le père naît au milieu de l'Atlantique<sup>89</sup> ; engendré à Goa, le fils voit le jour à Sainte-Hélène, à mi-chemin entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Leur naissance, littéralement extraterritoriale, les exempte des déterminations assignées au commun des mortels par l'appartenance à une « nation » ; elle rend possible leur statut d'hommes universels. De même, le Courtisan romain est lui aussi « transnational » : s'il surpasse à lui seul les guides précédents – Argos (II, 2), Janus (III, 1), le Déchiffreur (III, 4) ou le Devin (III, 5) –, c'est parce qu'il s'agit d'un « Espagnol greffé sur un Italien, c'est-à-dire un prodige » de la culture<sup>90</sup>.

De fait, à l'instar du Courtisan, il ne suffit pas de naître européen pour être une personne. Ni même de consacrer aux voyages le second tiers de sa vie, comme l'indiquait simplement Gracián dans *El Discreto*<sup>91</sup>. Pour le devenir, il faut consacrer toute sa vie à traverser l'Europe (le monde) et devenir tour à tour espagnol, français, allemand et italien ; ou

<sup>87</sup> *El Criticón*, I, 1, p. 68.

<sup>88</sup> Voir *El Criticón*, III, 9, p. 738.

<sup>89</sup> *Ibid.*, I, 4, p. 104 : « –En medio destes golfos nació, como te digo, entre riesgos y tormentas. Fue la causa que mis padres, españoles ambos y principales, se embarcaron para la India con un grande cargo, merced del gran Filipo que en todo el mundo manda y premia ».

<sup>90</sup> *Ibid.*, III, 9, p. 728 : « [...] él era raro, y tanto que pudiera dar liciones de mirar al mismo Argos, de penetrar a un zahorí, de prevenir a un Jano, y de entender al mismo Descifrador. Pero, ¿qué mucho?, si era un cortesano viejo de muchos cursos de Roma, español inserto en italiano, que es decir un prodigio. Era gran hombre de notas y de noticias, con los dos realces de buen ingenio y de buen gusto, el cortesano de más buenos ratos que pudieran desear ». Archi-guide, ce Courtisan est à l'image de Rome, microcosme qui excelle sur toutes les autres villes.

<sup>91</sup> Voir *El Discreto* (1646) « Realce » 25 (« Culta repartición de la vida de un discreto »), in : B. GRACIÁN, *Obras completas*, introd. A. EGIDO, éd. Luis SÁNCHEZ LAÍLLA, p. 193-198 : « [...] La primera [edad] empleó en hablar con los muertos. La segunda, con los vivos. La tercera, consigo mismo. Descifremos el enigma. Digo que el primer tercio de su vida destinó a los libros, leyó, que fue más fruición que ocupación [...].

Empleó el segundo [acto] en peregrinar, que fue gusto peregrino, segunda felicidad para un hombre de curiosidad y buena nota. Buscó y gozó de todo lo bueno y lo mejor del mundo, que quien no ve las cosas no goza enteramente de ellas; va mucho de lo visto a lo imaginado [...].

La tercera jornada de tan bello vivir, la mayor y la mejor, empleó en meditar lo mucho que había leído y lo más que había visto. [...] Es destinada la madura edad para la contemplación, que entonces cobra más fuerzas el alma cuando las pierde el cuerpo, réalzase la balanza de la parte superior lo que descaece la inferior. Hácese muy diferente concepto de las cosas, y con la madurez de la edad se sazonan los discursos y los afectos ».

plutôt acquérir les vertus des quatre nations en triomphant des vices de chacune. Ainsi, malgré l'affirmation de la nature antipodique des Espagnols et des Français, les différents types nationaux sont complémentaires. Car chaque nation, selon le *Criticón*, porte quelques attributs à un degré superlatif, partagé par d'autres à une moindre intensité<sup>92</sup> ; mais aucune ne rassemble assez de mérites pour former une personne accomplie.

Ainsi, d'après ce texte, l'Europe est un système. Divisée spatialement entre pays rivaux, elle est unifiée dans le temps par le cours d'une existence. Prises collectivement, mélangées dans une foule, ses différentes nations forment un chaos sans nom ; mais, observées l'une après l'autre avec discernement, elles trouvent leur unité comme le livre où se forme un individu parfait. En ce sens, les frontières entre provinces ne font pas que séparer ; donnant lieu à un bilan critique sur chaque nation, elles scandent aussi l'évolution d'Andrenio et contribuent à rendre cohérente sa trajectoire vitale<sup>93</sup>. Plus que le champ d'une destinée commune, l'Europe est ici la durée d'une vie singulière. Son unité est dans le devenir. *Mutatis mutandis* (et il y aurait beaucoup à changer), on approche d'une idée centrale d'Edgar Morin dans *Penser l'Europe* (1987). Décrivant l'histoire européenne comme une succession de métamorphoses (de la Chrétienté à l'Europe des États puis des États-nations, de l'Europe marchande à l'Europe industrielle, de l'Europe maîtresse du monde à l'Europe sous tutelle – des États-Unis ou de l'URSS), Edgar Morin considère que l'Europe se définit avant tout par ces métamorphoses : « ce qui importe dans la vie et le devenir de la culture européenne, c'est la rencontre fécondante des diversités, des antagonismes, des concurrences, des complémentarités, c'est-à-dire leur dialogique »<sup>94</sup>. De façon similaire, l'Europe du *Criticón* est fondée sur la conscience première de la diversité européenne, mais cette diversité nourrit la formation d'une personne parfaite. La différence essentielle entre Gracián et Morin est que le premier cherche à transcender la multiplicité en un individu parfait, promis à l'immortalité, tandis que le second maintient la complexité et le changement au centre de la « communauté de destin » que constitue collectivement l'Europe<sup>95</sup>.

<sup>92</sup> Sur le fait que les qualités d'une nation ne leur soient pas exclusives, voir B. PELEGRIN, 1981. La satire des Français, par exemple, est non seulement nuancée par Gracián, mais elle « glisse vers l'allégorie universelle ». « Tout homme est, a été ou sera, sinon "Gaulois", "Français", c'est-à-dire intéressé, ambitieux, hypocrite, à un moment de sa vie ».

<sup>93</sup> Voir T. L. KASSIER, 1976, p. 49 : « Rather than employing the national frontiers natural to the European journey to separate life's stages, Gracián makes use of Europe's political areas to unify them ». Du reste, le passage des frontières et le bilan sur les nations ne coïncident jamais avec la fin d'un volume (voir II, 3, p. 340-341 ; II, 8, p. 437-439 ; III, 3, p. 697-598 ; et III, 9, p. 738-741) : situées dans le corps du texte, ils en sont les jointures, les articulations.

<sup>94</sup> Voir E. MORIN, 1990 (1987 pour la première édition), p. 150.

<sup>95</sup> Sur l'Europe comme « communauté de destin », voir E. MORIN, 1990, p. 195-228.

*Conclusion*

Au terme de ce chapitre, on peut se demander en quoi la représentation romanesque de l'Europe diffère de celle fournie par la littérature géographique.

De mon point de vue, une première différence – de degré – concerne la capacité des romans à animer l'espace. Il est certain qu'ils ne présentent jamais la précision référentielle des cartes et des écrits cosmographiques, même quand ils s'en nourrissent. En revanche, les trajectoires de leurs personnages permettent au lecteur d'investir l'Europe par l'imagination. Assurément, cette virtualité est déjà présente dans les textes cosmographiques, qui eux aussi adoptent la structure d'un itinéraire : en allant d'une partie du monde à l'autre et, dans chacune, d'une province à une autre, les cosmographes organisent leur discours en un voyage et invitent les lecteurs à transiter dans le livre comme dans un monde en miniature. Mais, tandis que ces trajectoires demeurent ici implicites ou abstraites, les aventures des personnages de romans, plus vivantes et touffues, facilitent davantage la mobilisation de l'imaginaire. Les romans contribuent notamment à rendre sensibles les frontières de l'Europe. Et, lorsque Lope dans le *Peregrino en su patria* ou l'auteur anonyme d'*Angelia y Lucenrique* placent Constantinople et la Grèce en Asie, ces « erreurs » – par rapport à la vérité des autorités cosmographiques – ne font qu'accentuer l'idée selon laquelle les franges balkaniques soumises à l'Empire ottoman sont à l'écart de l'Europe culturelle, comme dans une quarantaine historique. Mais, plus que le positionnement de ces bornes extérieures, c'est une certaine corrélation entre clôture des frontières extérieures et divisions intérieures de l'Europe que rend perceptible la confrontation de nos romans. En effet, tandis qu'une ouverture (très relative) aux peuples extra-européens est observable dans le *Persiles* puis dans *Angelia y Lucenrique*, *Eustorgio y Clorilene* et *Semprilis y Genorodano*, romans où se forment des communautés d'Européens harmonieuses autour des héros, le rejet de l'ailleurs est plus marqué dans les textes où les dissensions européennes sont représentées avec plus de netteté - que ce soit dans *Marcos de Obregón*, *La Hora de todos*, *El diablo cojuelo* ou plus encore le *Criticón*.

Nous touchons là à une seconde distinction entre les romans et la littérature géographique quant à l'image de l'Europe. Tandis que la cohérence des descriptions cosmographiques a pour contrepartie une vision lissée de cette partie du monde, les romans pris ensemble (ou tels textes pris isolément) en donnent une image plus complexe et problématique. L'acuité avec laquelle le *Persiles* ou le *Criticón* observe la « barbarie » européenne, en particulier, n'a sa pareille dans aucun atlas ou cosmographie. De même, tandis qu'Ortelius, Mercator, Ranchin, Merula ou Moréri exaltent la variété des langues, des nations

et des États d'Europe, comme un signe de sa prétendue supériorité sur l'Asie, l'Afrique et le Nouveau Monde, conçus comme des blocs uniformes<sup>96</sup>, les romans font plus souvent état de la confusion que peut engendrer cette diversité européenne, aggravée par les antagonismes confessionnels. De sorte que ces romans suggèrent que les guerres et les coutumes « barbares » participent tout autant de la communauté de destin liant les Européens, que les autres facteurs d'unité relevés par les cosmographies (qu'il s'agisse des réseaux institutionnels et humains, des circulations de personnes et de biens ou encore de courants d'architecture ou d'urbanisme).

Enfin, il me semble que les romans « européens », davantage que la littérature géographique, constituent l'Europe pour les lecteurs espagnols comme le possible territoire d'une existence individuelle. Plus encore, s'il est vrai que l'Europe a inventé l'individu, nos romans paraissent témoigner de l'émergence d'un individualisme européen. En effet, l'idéal d'une communauté d'Européens fédérés autour de héros exemplaires, tel qu'on l'observe dans le *Persiles* (et, à un degré moindre, dans les trois romans grecs des années 1620 déjà cités), se dissipe progressivement dans les romans postérieurs. Pour ne citer qu'eux, l'*Estebanillo* représente un individu servant d'abord ses intérêts personnels ; et le *Criticón* vise avant tout l'accomplissement d'une « personne » pensée comme un Européen parfait.

---

<sup>96</sup> Voir le chapitre II de cette thèse.





## CONCLUSION GENERALE

---

En quoi l'Europe, plus que l'Asie, l'Afrique ou l'Amérique, était-elle un espace romanesque aux yeux des romanciers espagnols du Siècle d'Or ? Loin d'être insignifiant ou marginal, le choix d'une géographie fictionnelle suppose un positionnement vis-à-vis d'un double contexte : le champ littéraire (les genres établis, les débats poétiques de l'époque, les choix des éditeurs et les attentes supposées des lecteurs, etc.), mais aussi l'environnement politique, religieux, culturel, social ou même économique. Ignorer le dialogue avec ces référents amène à minorer le fait que le roman propose un discours sur le monde et, parfois, sur la littérature elle-même. Au contraire, prêter attention à la dimension géographique d'un récit aide à appréhender sa situation dans son écosystème historique et littéraire, ainsi que son économie interne : la structure de son action, son esthétique – notamment le type de mimésis recherché – et sa portée axiologique.

Pourquoi le *Persiles* explore-t-il le Septentrion plutôt que les Indes orientales ou occidentales, autres réserves de merveilleux vraisemblable que le Tasse conseille d'investir dans ses *Discorsi del poema eroico* ? Et pourquoi Cervantès structure-t-il son récit par une apparente dichotomie Nord/Sud ? En lisant l'espace de cette fiction comme une géographie du paradoxe, j'ai voulu montrer que ce roman invitait à déconstruire point par point la matrice binaire sur laquelle est fondé son canevas. Il est incontestable que le choix de cette géographie romanesque répond à la volonté de Cervantès d'écrire un grand livre de divertissement. Dans la mesure où les Indes ne sont plus vraiment des confins pour les lettrés espagnols au moment de la rédaction du *Persiles*, la véritable nouveauté est alors celle du Septentrion, qu'explorent Anglais et Hollandais. Cela étant dit, il faut relativiser l'opposition entre un Nord aux contours brumeux et un Sud aux routes balisées. Car si les îles et les côtes septentrionales résistent à une localisation précise, il est néanmoins possible de les situer approximativement ; en revanche, sur la terre ferme, les changements d'itinéraires et le contournement de hauts lieux comme Tolède, Madrid, Valence ou Montserrat peuvent dérouter le lecteur. Et surtout, le récit mine le dualisme entre un ailleurs exotique et un ici familier. En effet, si le Septentrion abonde en merveilles susceptibles de divertir le lecteur sans heurter la vraisemblance, le Midi du *Persiles* réserve à son tour aux voyageurs nordiques de multiples prodiges. Décrire ensuite

le Midi bien connu à travers les yeux de héros nordiques comme un Nouveau Monde exotique permet, dans le sillage du *Peregrino en su patria*, d'émerveiller le lecteur de façon plus inattendue encore. Cette aliénation du familier et son rapprochement paradoxal avec le Septentrion barbare contribuent à transformer le « miroitement de la vraisemblance »<sup>1</sup> – et sa mise à l'épreuve – en un véritable moteur narratif.

Par ailleurs, rassembler Nord et Sud en un même récit est un moyen de jouer d'une vaste palette générique, de renouveler les modèles d'Héliodore ou des poètes épiques (qui trouvent dans les contrées nordiques un territoire à leur mesure) par d'autres formes ancrées dans l'espace méridional : notamment l'*entremés* (épisodes de Tozuelo et Cobeña), la nouvelle italianisante (Ruperta y Croriano), le récit de captivité (III, 10) ou la nouvelle morisque (III, 11). La traversée de l'Espagne est aussi l'occasion d'imprégner le roman grec de teintes picaresques (Isabela Castrucho, Bartolomé et Luisa) et d'adopter des techniques dramatiques dans la résolution des aventures. Le résultat est un récit hybride, d'une forme inédite. Mais ce jeu formel a également une fonction heuristique : mobiliser plusieurs genres, c'est aussi tester divers outils pour envisager le monde. Ainsi, la mise en regard du roman grec et du genre picaresque permet de questionner mutuellement l'idéalisme des *Éthiopiennes* et la vision désabusée du *Guzmán*. En mettant à l'épreuve et en transformant constamment *romance* et *novel* (comme le *Quichotte*), le *Persiles* mène une réflexion complexe – et pour cela plaisante – sur de graves questions, notamment politiques et religieuses.

En effet, le *Persiles* n'est pas une pure fiction et il convient de nuancer la césure entre un Nord mythique ou fictif et un Sud historique ou réel. Entre les deux ensembles, il n'y a qu'une différence de degré, pas de nature. Dans les deux premiers livres, le réel est certes simplifié et devient un laboratoire où sont posées à l'état d'épure les principales questions que développera la suite du roman : quelles sont, par exemple, les relations entre la barbarie et l'idéal humaniste ? Mais aussi jusqu'où s'étend – et où s'arrête – le pouvoir édifiant de l'éloquence et de l'exemplarité ? Néanmoins, l'archipel septentrional du *Persiles* ne perd pas tout contact avec le réel. Conformément à l'esthétique aristotélicienne, ces espaces nordiques sont littéralement vraisemblables : ils sont fictifs mais ressemblent à des lieux historiques, tels qu'ils pourraient ou devraient être. Frisland, Thulé, Golande, la Bituanie ou l'Hibernie flottent entre mythe et histoire : ils constituent une vision poétique du Septentrion historique. Par la suite, dans le Midi, la fiction s'ancre davantage dans l'actualité, avec des références au règne de Philippe III et une prise en compte plus nette des réalités socio-économiques. Mais en

---

<sup>1</sup> L'expression est de N. LY, 2003.

passant dans un même récit du Septentrion au Midi, il ne s'agit pas simplement de progresser dans la construction du réalisme, comme si Cervantès s'était donné pour mission de frayer la voie pour Balzac ou Dostoïevski. Dans le Nord, les références à l'histoire récente sont perceptibles, quoique filtrées et obliques ; et, dans le Sud, une logique emblématique ou symbolique persiste sous des abords plus véristes. Et si la réflexion sur les rapports entre vraisemblance et vérité historique constitue l'une des dynamiques du récit, ce n'est pas uniquement parce que le *Persiles* est une théorie appliquée sur le genre romanesque naissant. C'est aussi parce que cette fiction porte un regard sur l'histoire et divertit en la réécrivant. Et, là encore, le paradoxe est un outil de pensée autant qu'une source de plaisir.

Sur le plan religieux, le *Persiles* confronte une vision institutionnelle et territorialisée du catholicisme à l'image idéale d'une Église en mouvement. À mon sens, présenter le *Persiles* comme un pèlerinage à Rome depuis le Septentrion – dont on découvre d'abord la barbarie – vise à mobiliser un horizon d'attente confessionnel, selon lequel le roman exaltera le triomphe de l'Église catholique sur le paganisme ou le protestantisme nordique – dans l'esprit militant du *Peregrino en su patria*, par exemple. Mais Cervantès, ici peut-être plus qu'ailleurs, s'avère un roi de la dérobade. Pendant longtemps, il élude toute référence au protestantisme. Lorsqu'il aborde une zone de conflits, dans les eaux britanniques, il ne charge pas les réformés, mais souligne au contraire que la loi catholique n'empêche pas, sur l'île de Mauricio, la pratique dominante de « coutumes barbares »<sup>2</sup> ; quant à l'Angleterre, majoritairement protestante quelle que soit la chronologie interne, elle est présentée comme plus pacifique. Plus tard, quand une confrontation directe est représentée entre le prince Danois Arnaldo et le duc français de Nemours, l'un vraisemblablement protestant et l'autre évoquant la Ligue, tous deux sont renvoyés dos à dos. L'idolâtrie qu'ils vouent à Auristela (simple image de la vraie Sigismunda) et leur volonté de se rendre maîtres de son portrait sans obtenir son consentement les disqualifient en tant qu'amants et peut-être en tant que croyants, si le roman établit bien une analogie entre foi amoureuse et foi chrétienne, ainsi qu'entre Auristela et la Vierge. Là encore, Cervantès paraît du reste se détourner de tout esprit de clocher, puisqu'il représente Nemours comme pire qu'Arnaldo. Dans le sillage d'Augustin, dont l'empreinte est très présente dans le roman, le *Persiles* marque finalement l'écart entre la Rome réelle et la Rome céleste. Plus généralement, l'Espagne, la France et l'Italie du *Persiles* apparaissent comme de nouvelles Indes intérieures qu'il conviendrait de (re-)christianiser. Et ce sont les héros, venus de contrées où le dogme est imparfait, qui apportent une leçon de

---

<sup>2</sup> Pour mémoire, voir *Persiles*, I, 12, p. 213-216 et I, 13, p. 216-218.

charité chrétienne au cœur de la Chrétienté latine. Le trajet depuis le Nouveau Monde septentrional vers Rome – déjà lu comme une image inversée des voyages de saint Paul depuis les confins orientaux de la Méditerranée jusqu'à Rome – renverse donc aussi la direction des expéditions missionnaires de l'époque moderne. Et bien que Persiles ne soit pas prosélyte, contrairement à l'apôtre dont il incarne la spiritualité ou les missionnaires partis évangéliser le Japon ou le Nouveau Monde, il n'est pas loin d'être à son tour supplicié à Rome par Pirro le Calabrais, avatar de Judas Iscariote et des habitants de l'île Barbare.

La Rome du *Persiles* n'est cependant pas privée de toute légitimité spirituelle : le catéchisme reçu par Auristela met l'accent sur la pénitence et l'empathie – deux valeurs auxquelles elle devra recourir pour surmonter la tentation ultime de la transcendance. Par ailleurs, la courtisane Hipólita - personnification de la déchéance morale dominant la ville – me paraît amorcer une conversion morale à la fin du roman, telle une nouvelle Madeleine repentante (paradoxalement mue par le désir érotique). Malgré ces nuances, il est en tout cas manifeste que la Rome terrestre n'est pas le lieu privilégié où se spatialise l'Église dans le *Persiles*. Les quelques utopies où se forme une communauté chrétienne idéale se situent avant tout dans le Septentrion : la grotte d'Antonio et Ricla, sur l'île Barbare, constitue une communauté primitive ; l'auberge de Golande paraît être l'emblème d'une Église où des individus de nations, de langues, voire de confessions diverses, se réunissent et s'entendent dans un esprit de Pentecôte ; enfin le monastère de Saint-Thomas du Groenland, le lieu le plus septentrional du récit, est l'image d'une institution catholique intégrée au monde par le commerce, et qui contribue à la conciliation entre chrétiens par l'enseignement des langues. Mais l'*Universitas Christiana* se réalise surtout dans la communauté formée autour des héros, image d'une Église en mouvement. Dans cette pérégrination, le cheminement et les rencontres comptent autant que le terme du voyage. La dynamique spirituelle nourrit l'institution ; et le voyage à Rome n'est pas un simple pèlerinage culturel, mais un paradigme du pèlerinage authentique. Enfin, puisque la charité compte davantage que le dogme dans cette Église, on peut comprendre le flottement du roman sur l'origine confessionnelle des héros : seraient-ils issus de pays protestants qu'ils n'en seraient pas moins (ni plus) « catholiques chrétiens ».

Si le *Persiles*, roman épique, met à distance l'esprit de croisade de la *Jérusalem délivrée* ou l'Église institutionnelle célébrée de *Cruz y Constantino* – deux épopées évoquées dans l'épisode romain du musée des poètes à venir<sup>3</sup> –, il revient aussi sur la projection impériale de la Monarchie hispanique et des puissances européennes. En établissant une

---

<sup>3</sup> Voir *Persiles*, IV, 6, p. 664-665 et M. ARMSTRONG-ROCHE, 2009, p. 264-272.

dialectique entre Septentrion et Midi plutôt qu'entre Europe et Indes orientales ou Occidentales, comme le suggérait aussi Le Tasse, Cervantès déplace les termes des débats suscités par le Nouveau Monde dans une épopée comme *La Araucana* ou dans certains romans picaresques. Situer une fiction dans le Chili des Araucans ou dans la Nouvelle-Espagne – où partent Alonso (*El donado hablador*), Lazarillo de Manzanares ou le Pablos du *Buscón* – aurait en effet charrié une série de représentations préétablies : notamment l'opposition entre des Indiens païens mais parfois héroïques – par leur vaillance, leur vertu, leur sagesse « naturelle » et leur amour de la liberté – et des Espagnols dont l'idéal missionnaire ne saurait être alors contesté, mais dont les motivations et le comportement personnel sont loin d'être toujours exemplaires ; ou l'image d'une terre américaine de la cupidité et de la perdition morale. Dans le *Persiles*, situer l'île Barbare dans l'orbite européenne tout en lui conférant des traits américains est une façon d'aborder les questions soulevées par la conquête ou par la rencontre entre chrétiens « civilisés » et sauvages « païens » sur un terrain presque neutre.

Mais écrire une histoire septentrionale est aussi l'occasion de revenir sur le « tournant nordique » initié par Philippe II. En situant l'action du roman sur deux périodes charnières de l'histoire récente – la fin du règne de Charles Quint et les premières années de celui de Philippe III, vers 1606 –, le roman met en perspective la politique internationale de celui-ci et de Lerma. Il imagine en particulier ce qu'auraient pu être (ou pourraient être) les relations entre l'Espagne catholique et le Septentrion protestant sans l'interventionnisme combatif de Philippe II (dont le long règne est mis entre parenthèses). À plusieurs égards, le roman paraît relayer l'esprit de concorde fondant la rhétorique de la *Pax Hispanica*. Dans le Septentrion lui-même, Cervantès contourne les zones de conflits politiques et religieux en situant son action dans des espaces fictifs de l'Atlantique nord. Cependant, ces lieux irradiant par leurs noms vers des contrées réelles : l'Hibernie voisine de l'île de Mauricio appelle à être confrontée à l'Irlande catholique et la Bituanie à la Lituanie ; le nom Golande évoque Gotland et la Hollande, tandis Frislande pointe vers la Frise néerlandaise ou Friesland ; et la mythique Thulé est finalement rapprochée de l'Islande historique, alors dominée par la Norvège et, de ce fait, officiellement protestante. Par ce terrain flottant entre histoire et fiction, Cervantès désoriente le lecteur et l'empêche de prendre position, l'incite à remplacer le réflexe par la réflexion. Plutôt que de considérer directement les situations historiques qui agitent l'Espagne de son temps - comme il l'avait fait dans *L'Espagnole anglaise* avec l'imaginaire politique d'une inimitié hispano-anglaise – il donne la primauté à l'éthique individuelle sur les mouvements collectifs d'ordre politico-religieux. Ainsi, s'il existe une forme de

correspondance entre l'action des personnages et la situation d'un pays, ce n'est pas en vertu d'une logique purement allégorique : ici, les personnages ne sont pas de simples représentants de leur communauté ; ce sont les communautés qui sont imaginées à l'aune des comportements individuels. Un principe éthique paraît en effet se dégager comme une maxime politique dans ce roman où sont formés de futurs monarques : le respect du consentement d'autrui, gratifié par la justice poétique tandis que le désir de posséder l'autre en niant sa liberté n'est jamais couronné de succès. Nous l'avons observé dans plusieurs épisodes, et notamment avec le duel entre les vrais-faux Irlandais rebelles à l'Angleterre, qui luttent pour la liberté de leur île mais ignorent la volonté de Taurisa ; ou avec le combat entre Arnaldo et Nemours pour (le portrait d') Auristela, qui reprend cette même configuration. Mais si le roman imagine une *Pax Gothica* qui entre en résonance avec la *Pax Hispanica*, il ne s'agit pas d'un texte courtisan ni simplement dans l'air du temps. Contrairement à Lope dans *El peregrino en su patria*, Gracián évite soigneusement tous les lieux associés au pouvoir et ne rend jamais hommage à Lerma. Et si Cervantès donne à voir un escadron cosmopolite cheminant dans une entente admirable, il faut songer que la première phase de conception du roman correspond probablement aux années où Philippe II multipliait les offensives contre l'Angleterre d'Elisabeth I<sup>ère</sup> ou la France des huguenots ; et que la reprise de sa rédaction intervint dans un contexte de montée en puissance des factions bellicistes dans les grandes cours d'Europe. Du reste, ce roman ne véhicule pas un irénisme ingénu. Si Persiles est un héros épique d'un genre nouveau, brillant par l'éloquence et conquérant par sa beauté Hipólita la Romaine, il incarne aussi les valeurs martiales de façon éminente et met celles-ci à l'œuvre quand il se prête à la guerre de course contre les pirates nordiques (un épisode faisant écho aux politiques navales promues dans l'Atlantique et la Baltique du temps de Cervantès). Enfin, l'exemplarité des héros et l'idéal de la bonne conversation ne sauraient fonder une communauté universelle : non seulement l'île Barbare est repeuplée à la fin du récit, signe que la barbarie est une constante anthropologique, qui ne saurait être réduite définitivement ; mais la beauté et l'éloquence des héros peuvent se révéler impuissantes face aux passions, voire attiser la violence. C'est en ce sens que le testament littéraire de Cervantès peut être regardé comme une réflexion sur les limites du pouvoir édifiant de l'exemplarité. Cependant, malgré ces réserves lucides, il est tout à fait possible que l'esprit de concorde animant le *Persiles* ait contribué à la fin de son succès dès les années 1630, après avoir compté dans sa réussite internationale : avec la guerre de Trente Ans, les antagonismes se

radicalisèrent et l'éthique de la bonne conversation proposée par le roman n'était plus d'actualité<sup>4</sup>. Cette hypothèse serait corroborée par la mauvaise fortune éditoriale de deux autres romans grecs proposant une vision plutôt apaisée de la situation européenne : l'anonyme *Angelia y Lucenrique* (1623-1628), qui demeura manuscrit ; et *Semprilis y Genorodano* (1629) de Juan Enríquez de Zúñiga, qui ne fut jamais réédité au XVII<sup>e</sup> siècle.

Si le contexte de la guerre de Trente Ans ne favorisait pas un bon accueil du *Persiles*, il était en revanche propice à la résurgence du roman picaresque dans les Pays-Bas espagnols. Lorsque le greffier Gabriel de la Vega fut chargé de rédiger un texte célébrant Ottavio Piccolomini, à une période où son image publique était ternie par une série de déconvenues militaires, cette campagne de promotion ne pouvait être qu'oblique. Il n'était plus question de composer des poèmes épiques comme *La Feliz Vitoria* (1640) *La Feliz Campaña* (1643). Au contraire, relater la vie d'un bouffon authentique – Stefanello ou Stefanello – sous la forme picaresque permettait de tirer parti d'un environnement défavorable. Le recours au point de vue marginal d'un *pícaro*-bouffon pouvait en effet servir à occulter une parole ancillaire, contrôlée. Pour le Gouverneur des Armées de Flandres, se faire louer par un bouffon n'était certes pas l'arme absolue pour redorer son image : sans victoires sur le champ de bataille, les paroles d'Estebanillo ne pouvaient que rester lettre morte. Néanmoins, ce n'était pas un investissement trop risqué que de financer un livre qui chanterait ses qualités, ses victoires et ses soutiens, tout en écornant ses adversaires ou rappelant les revers subis par d'autres que lui. À défaut d'une plaidoirie en règle – qui aurait exigé que le maréchal reconnût les accusations dont il était l'objet –, les éloges prodigués par son bouffon pouvaient servir sa tactique de réhabilitation à la marge, comme un corps auxiliaire pendant une bataille. L'usage de cette force d'appoint s'observe justement dans les récits de bataille, par la manipulation de la perspective et de l'échelle adoptés pour rapporter les combats : lorsqu'il cherche à minorer les défaites de ses maîtres, Piccolomini ou le Cardinal-Infant, Estebanillo écrase et réduit son champ de vision sur ses lâchetés et les bassesses de ses congénères de la troupe ; mais lorsqu'il prétend attirer l'attention sur la responsabilité d'un Oquendo à la bataille des Dunes (1639) ou magnifier une victoire comme celle de Nördlingen (1634), il prend de la hauteur et ouvre le regard. Au-delà des intérêts de Piccolomini, l'apparente neutralité d'un *pícaro* apatride donne un voile d'objectivité à sa glorification des Habsbourg, à une époque où leur prépondérance européenne était remise en cause. Loin de circuler sur tout le continent, il

---

<sup>4</sup> Cet élément d'explication a d'abord été suggéré par M. NERLICH 1996, p. 22 et 2005, note 20 p. 45.

sillonne avant tout les territoires de la Maison d'Autriche et de ses alliés. Plus précisément, dans sa carte d'Europe, partielle et tendancieuse, Estebanillo propose une vision décentrée de la Monarchie hispanique, par une répartition inégale des éloges urbains : en consacrant les plus longs aux cours périphériques de la Monarchie (ainsi qu'à Rome et Florence), il confère un ascendant rhétorique à l'Italie et aux États Libres des Flandres sur Madrid et la péninsule Ibérique. Ce faisant, Estebanillo paraît encore chercher à s'attirer les grâces de Piccolomini et de l'aristocratie bruxelloise issue des territoires soumis à la Castille. Quoi qu'il en soit, si la première moitié du roman, méridionale, est une somme d'aventures typiquement picaresques, l'entrée d'Estebanillo dans les palais d'Europe centrale le convertit en un parleur à gages. En ce sens, l'expansion du genre picaresque loin de ses bases castillanes paraît corrélée à la dilution du potentiel critique des textes fondateurs.

Pourtant, c'est justement quand Estebanillo quitte les territoires méridionaux de la picaresque qu'il redonne de la vigueur à cette forme en déclin. Auparavant, sa trajectoire foisonnante ne fait guère que revisiter des lieux communs du genre en les agrémentant d'une verve burlesque particulièrement efficace. Mais, lorsqu'il s'avance sur les champs de bataille de la guerre de Trente Ans, il ouvre non seulement le cadre spatial du roman picaresque, mais aussi son champ thématique. Or, tout en célébrant les *tercios* espagnols, il retrouve le rire démystificateur des premiers *pícaros* littéraires pour mettre à distance l'héroïsme guerrier. La vision ambivalente qu'il offre de la guerre est d'ailleurs l'un des principaux attraits de ce texte. Et l'on ne saurait réduire cette distanciation romanesque des valeurs martiales à une bouffonnerie insignifiante, en l'opposant aux poèmes antérieurs de Gabriel de la Vega où sont multipliées les louanges hyperboliques à l'adresse de la noblesse d'épée. Dès ses chroniques héroïques, Vega apparaît comme un sujet étranger au monde militaire, qui n'endure les peines des campagnes que pour marchander ensuite des vers composés à la hâte. Loin de manifester une admiration sans frein pour tous les lieutenants et capitaines qu'il chante, sa façon de les dépeindre paresseusement comme autant de dieux et de héros suggère son peu de conviction. Du reste, il laisse souvent poindre sa rancœur face à des officiers bien nés (*condon*) qui allèguent la piètre qualité de ses vers pour s'abstenir de le récompenser. Par conséquent, si Gabriel de la Vega et le bouffon Stefanillo ont collaboré à l'écriture de cette *Vie* d'Estebanillo, c'est qu'ils partageaient une même aliénation volontaire : tous deux appartiennent au camp de leurs maîtres, mais pas à leur monde. Après quelques précédents comme l'épisode romain du *Guzmán*, l'*Estebanillo* installe ainsi dans la picaresque un nouveau type de marginaux, celui de subalternes approchant les puissants, mais séparés d'eux par une frontière infranchissable, tributaires de leurs faveurs, mais aspirant à la liberté. Du



reste, les quelques interférences où la voix de Gabriel de la Vega supplante celle de son personnage ne font que souligner la cohérence du point de vue narratif. Comme Estebanillo, sans doute Vega et Stefanillo aspiraient-ils à s'affranchir de l'aristocratie, mais ils dépendaient de ses faveurs. Aussi le roman mêle-t-il éloges et railleries, marques de déférence et petites insolences servant à défouler les humiliations subies. Il est presque certain que les aristocrates auxquels était destinée la riche édition princeps ne pouvaient voir que pitreries sans conséquences dans l'anti-héroïsme du bouffon. Mais Gabriel de la Vega escomptait une autre réception possible. Dans la mesure où ses prologues indiquent clairement qu'il visait aussi un public anonyme et modeste, il espérait peut-être établir à distance une complicité avec ces lecteurs – comme Estebanillo avec l'autre soldat couard de Nördlingen. À tout le moins, il pouvait prétendre retirer de la vente de son manuscrit à d'autres éditeurs des revenus substantiels, qui lui éviteraient d'écrire de nouvelles chroniques militaires.

Cependant, tout autant que le questionnement de l'héroïsme guerrier, c'est la marginalité radicale d'Estebanillo qui justifie sa filiation picaresque. Si les itinéraires des premiers *pícaros* peuvent être lus comme la quête d'une situation dans la Monarchie hispanique (et en Italie pour Guzmán), la trajectoire erratique d'Estebanillo donne à voir l'impossibilité pour un individu de trouver sa place dans l'Europe du XVII<sup>e</sup> siècle. Les voyages qu'il entreprend en boucles, sans un but précis, dessinent ainsi l'image d'une modernité où le sens de la vie n'est pas toujours fixé d'avance. Celle d'Estebanillo oscille entre trois villes principales, auxquelles sont associés des attributs différents. Rome, la ville de son enfance, est le lieu des attaches communautaires – corporatives et familiales – où il aurait eu sa place sans un naturel remuant. Quand il quitte Rome, Naples devient pour lui le pôle d'un Midi picaresque où la précarité matérielle est le prix de la liberté. Enfin, l'entrée à Bruxelles, centre d'une géographie courtisane, correspond à un renoncement durable à l'autonomie dans l'espoir de l'aisance. Les tensions entre ces trois villes contribuent à fonder la dynamique du récit. À première vue, la tendance dominante est à l'intégration du narrateur dans la société courtisane : en abdiquant sa liberté au profit des puissants, l'hidalgo Estebanillo paraît retrouver une situation stable et prospère en nouveau fils prodigue. En réalité, l'entrée d'Estebanillo dans le monde courtisan ne fait qu'accentuer sa marginalité. Des marges de la société, il est désormais relégué aux marges de l'humanité : « bestiole de palais » (*sabandija palaciega*), le bouffon n'est qu'un faire-valoir pour les puissants ; sa prospérité relative et son apparente ascension sociale (de bouffon à courrier, de courrier à ambassadeur sans titre, etc.) ne sont qu'une mascarade organisée par ses « bienfaiteurs ». Finalement, au terme du récit, Estebanillo n'a plus sa place à Bruxelles : prématurément vieilli par les

« travaux et épreuves de la paix », touché par une mélancolie interdite au bouffon, il aspire à recouvrer sa liberté. Il n'est cependant plus question de regagner Rome : son père est mort, ses sœurs aussi ; il n'a plus aucun ancrage dans la ville. C'est à Naples qu'il aimerait finir ses jours, imitant à sa façon Charles Quint : y ouvrir une maison de jeux sous la protection du roi et des nobles locaux serait une façon idéale de conjuguer liberté et aisance, de vivre en notable parmi les *pícaros*. Mais ce projet dépend du bon vouloir de Piccolomini et de la libéralité des nobles bruxellois, destinataires du livre. Le récit s'arrête ainsi alors qu'Estebanillo n'est plus tout à fait à Bruxelles, sans être certain de pouvoir s'installer à Naples. Estebanillo n'a pas de ville à soi, et cette extraterritorialité peut aider à comprendre la conventionalité de ses éloges urbains. Si Estebanillo ne rend pas compte d'une expérience urbaine originale, c'est bien sûr en raison du filtre hérité par la topique rhétorique des *laudes urbium* ; mais c'est aussi parce que ses éloges visent à complaire à d'autres – aux puissants destinataires originaires de ces villes. Ainsi, son regard n'habite pas le réel, ne peut l'organiser selon une subjectivité propre. Autant que la quête inaboutie ou feinte d'une promotion sociale, c'est donc l'impossibilité de se trouver une ville, une identité et un style qui, plus radicalement, me paraît motiver le recours à la forme picaresque.

Si le regard posé sur l'espace par Estebanillo est impersonnel, il paraissait au premier abord totalement désincarné dans le *Criticón*. Pourtant, la tension constante de l'allégorie vers l'universel n'y abolit pas tout ancrage dans la géographie et l'histoire récente. Au contraire, le récit emprunte des routes réelles et observe le dialogue établi par Gracián avec l'Europe de son temps aide à mieux comprendre le mécanisme et les fonctions de l'allégorie, mais aussi la genèse du texte et le type de réception escompté par l'auteur. Tandis que le Septentrion du *Persiles* est une géographie vraisemblable, flottant entre histoire et fiction, l'espace du *Criticón* est à la fois concret et abstrait. Gracián a maintenu une correspondance presque systématique entre ses allégories et la géographie. Au regard des hypothèses déjà formulées par la critique antérieure et par celles avancées dans ce travail, la quasi-totalité du parcours d'Andrenio et Critilo peut être suivi étape après étape. À défaut d'avoir pu localiser la carte murale de l'Europe (1631) par imprimée par Claes Jansz Visscher que possédait Lastanosa, je le représente ci-dessous sur l'*Europa exactissime descripta* (1631) de Jodocus Hondius, exactement contemporaine de celle possédée par le mécène de Gracián<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour une vue complète et de qualité de cette *Europa Exactissime Descripta Actore Henrico Hondio* (Amsterdam, 1631), je renvoie au site « raremaps.com » d'où j'ai tiré la copie ci-dessous.

Carte 15 : L'itinéraire du *Criticón*, représenté sur l'*Europa Exactissime Descripta* (1631) de Jodocus Hondius



La préhistoire du récit est constituée par le trajet des parents de Critilo de l'Espagne à Goa, le retour de Felisinda de Goa en Espagne et le trajet identique amorcé par Critilo avant son naufrage au large de Sainte-Hélène (*crisis* I, 1 à I, 4). Embarqués sur un navire espagnol, Andrenio et Critilo mettent pied à terre en Andalousie, peut-être vers Puerto de Santa María ou Sanlúcar de Barrameda (I, 5). Après cette entrée dans le monde, ils arrivent devant le « fameux *bivium* » de la vie mais qui, contrairement à celui d'Hercule, présente trois branches<sup>1</sup> : à droite, un chemin de bestiaux file vers une vallée des délices, qui pourrait être la région de Málaga ; à gauche, seuls quelques intrépides cherchent à se frayer un sentier au milieu d'un paysage hostile qui pourrait se diriger vers le sud-ouest de l'Estrémadure, difficile d'accès depuis l'Andalousie – la pointe nominale faisant ici écho à la réalité topographique ; enfin, au centre, s'ouvre le chemin de *aurea mediocritas*, par lequel ils atteignent la « grande Babylone d'Espagne ». Ville double, évoquée en deux temps (I, 5 et I, 7-8), celle-ci a pour référents probables Triana (ou Cadix) et Séville, tandis que la Fontaine des Illusions (I, 7)

<sup>1</sup> Voir *El Criticón*, I, 5, p. 120-125.

renvoie au village de Fuentes et à l'aqueduc de Carmona, près de la capitale andalouse. Si mon hypothèse est recevable, l'alcazar d'Artemia est créé à partir du monastère de Guadalupe (I, 8-10). La « mauvaise passe de l'embuscade » et « l'auberge du monde » (I, 10), où Andrenio est abusé par de voluptueuses *bandoleras*, apparaissent logiquement sur les routes de Castille aux étroits défilés, où les bandits prenaient d'assaut les voyageurs vers Madrid. Après le séjour explicite des héros à la cour (I, 11-12), ils accompagnent Egenio le Nécessiteux (dont les privations aiguise l'entendement) jusqu'à la « grande foire du monde » (I, 13), qui rappelle l'activité marchande de Medina del Campo.

De là, ils gagnent l'Aragon (II, 1) et le palais de Salastano/Lastanosa, situé à Huesca (II, 2). Ayant traversé les Pyrénées, ils se laissent d'abord attirer dans la prison dorée de l'avarice, dans le Castelnaudary de l'alchimiste Jean Béguin. Une fois libérés, les héros se séparent : Critilo part chercher Sofisbella dans le musée toulousain de Francisco Filhol (II, 4), cependant qu'Andrenio suit une foule d'ignorants vers la place du vulgaire, où se réunit un parlement de séditieux (II, 5) – un épisode qui pourrait faire renvoyer à la Fronde bordelaise ou, du moins, aux nombreuses révoltes ayant agité le Midi de la France depuis la sécession du Languedoc en 1630 (impulsée par le duc de Montmorency, qui fut d'ailleurs défait à Castelnaudary). Les deux héros s'étant réunis, ils marchent ensuite en direction de la cour, apprenant en chemin les griefs des sujets de France contre leur reine, la Fortune. Ainsi, la *crisi* II, 6 se situe vraisemblablement à Paris et revient sur les mécontentements cristallisés par Anne d'Autriche et Mazarin. Dans la mesure où l'essentiel de l'itinéraire a un ancrage précis, on peut ensuite imaginer que le Désert d'Hipocrinda (II, 7) est situé à Port-Royal-des-Champs, bien que la Picardie et l'hypocrisie religieuse attribuée aux Français suffisent à conférer une assise géographique à cette allégorie. Quittant la France, Andrenio et Critilo partent d'abord s'armer dans l'Arsenal de la Valeur (II, 8), situé en Basse-Allemagne, dans les Pays-Bas espagnols. Ils traversent ensuite le fleuve des passions (la Meuse, la Moselle ou le Rhin) et poursuivent un régiment de vices jusqu'à l'Amphithéâtre aux monstruosités (II, 9), dans une ville dont plusieurs aspects évoquent Trêves, notamment célèbre pour son amphithéâtre romain et au cœur de la guerre de Trente Ans<sup>2</sup>. Après avoir traversé l'Allemagne protestante, les voyageurs se hissent jusqu'à l'alcazar de Virtelia (II, 10), dont la caractérisation paraît inspirée du monastère polonais de Czestochova. Ils sont ensuite emportés dans les airs jusqu'à la cour d'Honorio/Prague (II, 11), d'où ils repartent pour la cour impériale (II, 12) et vers les Alpes (II, 13). Sur le versant sud des montagnes, Andrenio

---

<sup>2</sup> Je reviendrai dans un travail prochain sur cette hypothèse qui n'a pu être développée dans cette thèse.

et Critilo entrent sur les terres vénitiennes de Vejecia (III, 1-3). Après la cour de la Vérité nue (III, 3-4), situable à Padoue, ils font escale dans la Ferrare de l'Arioste (III, 5, le Palais sans portes) puis se séparent de nouveau. Andrenio se rend auprès des bonnes gens d'Urbin, où il constate que l'urbanité de Castiglione n'est plus de mise et qu'elle a laissé place à une simplicité inadaptée à un monde aux apparences trompeuses. De son côté, Critilo part vers Gênes, terre des « suraigus », où il ne trouve pas non plus de véritables personnes. Toujours dans la même *crisi* III, 6, ils reviennent sur leurs pas et se retrouvent à mi-chemin dans la cour du Savoir triomphant, dont le référent premier n'est autre que Bologne. À la sortie de la ville universitaire, ils sont happés par le Vaniteux et l'Oisif. Le premier les conduit au sommet d'une montagne, au comble de la prétention vaine, dans un palais qui rappelle la cour savoyarde de la régente Christine de France (III, 7). Le second emmène ensuite les héros vers le royaume de Naples, dans cette « Terre de Labeur » (selon les traductions du XVII<sup>e</sup> siècle) devenue dans l'allégorie la Terre de l'Oisiveté (III, 8). Enfin, après ce dernier passage par des extrêmes opposés, Andrenio et Critilo atteignent Rome (III, 9), d'où ils contemplent depuis le Janicule, la Roue du Temps dont l'axe est peut-être fixé sur le Capitole, à l'emplacement du temple de Saturne (III, 10). Dans les sous-sols de leur auberge, les héros trouvent la peste et une mort aux traits plutôt païens (III, 11), comme dans la *Sainte Françoise Romaine* de Nicolas Poussin, un ex-voto peint en 1657 (l'année de publication de la troisième Partie du *Criticón*), après une épidémie de peste qui avait ravagé Rome depuis juin 1656<sup>3</sup>. Enfin, ils s'embarquent à Hostie/Ostie pour l'île de l'Immortalité (III, 12) qui est la seule véritable utopie de tout le *Criticón*, à moins que cette île fortifiée au milieu de la Méditerranée ne soit inspirée de Malte.

Si cette façon d'allégoriser des référents géographiques présente des similitudes avec la technique ignacienne de la composition de lieu, elle ne fait pas pour autant du *Criticón* un exercice spirituel. Il est vrai que l'itinéraire des héros passe par quelques sanctuaires - Guadalupe (I, 8-10), le Désert français d'Hipocrinda (II, 7) et Czestochowa (II, 10) -, que la chronologie interne du récit paraît suivre le calendrier liturgique ou encore que Gracián prodigue des éloges appuyés aux monarques qui prennent la défense de la cause catholique, tandis qu'il condamne fréquemment l'hérésie. Néanmoins, le *Criticón* n'est pas une méditation cosmographique, qui fait passer « de la carte à la Bible », comme en fit l'expérience le navigateur Richard Hakluyt le Jeune<sup>4</sup> ; c'est une « méditation géographique », où le passage de la carte au livre sert une démarche résolument séculière. Comme Ortelius,

<sup>3</sup> Pour une étude de ce tableau, voir M. FUMAROLI, 2001.

<sup>4</sup> Pour mémoire, voir F. LESTRINGANT, 1991, p. 17, et ID. (dir.), 2009.

Mercator ou Oronce Fine, il cherche à embrasser le monde dans un regard englobant, mais ne prétend pas percer les mystères du ciel ou de l'enfer. Le territoire du *Criticón* est l'écorce terrestre, le lieu de l'existence. Du reste, cette perspective mondaine est confirmée par la façon dont Gracián humanise la figure mariale dans les allégories d'Artemia et de Virtelia.

L'inscription du *Criticón* dans le siècle s'observe aussi aux satires politiques que renferme cette « philosophie courtisane ». Loin de se dérouler hors du temps historique, le récit s'avance sur les lieux d'événements majeurs de l'époque : la Fronde, les guerres franco-espagnoles dans les Flandres, la résistance des catholiques polonais contre les assauts suédois et cosaques, la destruction de Prague pendant la guerre de Trente Ans, l'agitation de l'ambitieuse Maison de Suède, etc. Contrairement à l'*Argenis* de Barclay ou aux *Ragguagli del Parnaso* de Boccacini, qui comptent parmi ses modèles avoués, le *Criticón* n'offre certes pas une analyse très profonde de la situation internationale, ni des développements théoriques sur la doctrine politique. Dans *El Político don Fernando* (1640), Gracián lui-même discutait de façon beaucoup plus nuancée la question, très débattue au temps de l'absolutisme naissant, de l'opportunité de la présence du monarque sur les champs de bataille<sup>5</sup>. La superficialité de ses critiques envers Philippe IV, par exemple, s'explique en partie par le ressentiment de Gracián après la disgrâce injuste du duc de Nochera. Elle tient aussi à l'ambition affichée par Gracián de rendre compte du fonds universel de l'humanité : un tel dessein est difficilement conciliable avec l'attachement de l'histoire au foisonnement de la contingence. Cependant, ce projet littéraire lui-même est sans doute indissociable de la situation historique qui l'a vu naître : si le roman occulte le réel sous l'allégorie morale, c'est aussi pour neutraliser les aléas de l'histoire. Le sentiment d'un déclin de l'Espagne et la conscience aiguë de l'essor d'une société de masses (où, selon Gracián, l'anonymat favorise le relâchement des mœurs, l'hérésie et l'insoumission populaire) ont vraisemblablement participé d'un recul de la foi en l'action politique dans le *Criticón*, par rapport aux traités antérieurs, et incité Gracián à rejeter le référent historique au rang de palimpseste ou de prétexte de son allégorie morale.

La corrélation cachée entre allégorie et géographie est donc bien plus qu'un jeu d'esprit. Elle a d'abord une fonction didactique essentielle. Comme le Pèlerin de la *crisi* III, 12 – l'ultime guide qui conduit Andrenio et Critilo sur l'île de l'Immortalité sur une barque de mots au milieu d'une mer d'encre –, Gracián aspire à former des personnes accomplies et à devenir immortel dans la mémoire de ses lecteurs. À cette fin, il doit leur enseigner à s'orienter dans un monde à l'envers, où les repères ont notamment été brouillés

---

<sup>5</sup> Voir A. FERRARI, 2006 [1945], p. 278-282.

par les hérésies, les régicides et les insurrections. Puisque tout est crypté dans le livre du monde, le *Criticón* n'accomplirait pas sa mission s'il n'apprenait à rétablir la vraie « leçon » de cet immense texte. Par conséquent, le *Criticón* doit être un épitome codé du théâtre du monde. Comme les atlas les plus récents, le récit de Gracián actualise d'ailleurs les savoirs mobilisés : en adaptant aux dernières évolutions de la géographie européenne les allégories de la Fortune ou de l'Honneur et la configuration du *bivium* de la vie (en I, 5 et III, 6, avec le chemin de la vertu à gauche et celui de la volupté à droite), le jésuite illustre une fois de plus qu'il n'est pas de vérité universelle ici-bas. Il n'est que des situations variables, des cas auxquels doit s'adapter la pensée. En lien avec cette fonction didactique ou gnoséologique, l'adéquation entre géographie et allégorie morale sert aussi à unifier le texte. Alors que l'absence d'évolution des personnages et la succession ininterrompue d'épisodes menace le récit de désagrégation, l'effort du lecteur pour décrypter les allégories puis la possibilité de les ordonner sur un itinéraire confère à l'ensemble une cohérence supérieure. Grâce à cette carte de la mémoire, il devient plus aisé d'assimiler les leçons imparties et d'en convoquer ultérieurement le détail. Au passage, ce lecteur sera amené à redoubler d'admiration pour Gracián, assez magistral pour avoir codé de bout en bout son texte sans céder à la tentation de le montrer trop ostensiblement.

Si l'on cherche maintenant à résumer les traits les plus marquants des visions romanesques de l'Europe, il convient avant tout de souligner leur hétérogénéité : il n'y a pas *une* Europe romanesque, ni même une évolution linéaire de ces représentations, mais leur diversité est justement l'un de leurs principaux attraits, distinguant les romans de la littérature géographique. En effet, les cosmographies, les atlas et leurs épitomes circulant en Espagne et en Europe aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles proposent presque tous une même conception de l'Europe, qu'ils soient issus de pays catholiques ou d'États protestants. L'étonnante stabilité de ces discours ne résulte pas seulement la pratique de l'imitation ni du respect des autorités classiques, car les réserves d'Hérodote ou Strabon sur la définition de l'Europe sont généralement oubliées sans trop de ménagements. La cohérence de ce discours s'explique aussi par un souci d'exalter l'Europe comme un tout, malgré ou contre les résistances du réel : l'épineuse question des limites de l'Europe, ses divisions confessionnelles et étatiques, l'occupation ottomane de ses marges orientales, etc. Par leur convergence, ces écrits géographiques contribuent puissamment à l'invention d'une conscience européenne, en diffusant l'idée que l'Europe n'est pas seulement le nom d'un personnage mythique, mais une partie du monde et la première d'entre elles. Cette idée tend même à devenir une évidence

lorsqu'elle est relayée par des supports visibles : les cartes elles-mêmes, mais aussi les allégories des livres d'emblèmes ou des architectures éphémères qui touchent un public plus large. Alors que la division du monde en continents est une pure convention, l'autorité d'un discours promu par de grands humanistes et le pouvoir de séduction d'une double rhétorique – textuelle et graphique – ont assurément participé de l'invention de l'Europe.

Les romans de mon corpus ont aussi pu nourrir l'imaginaire européen de leurs lecteurs. En faisant parcourir aux personnages de vastes territoires, ils permettaient au lecteur de voyager en imagination et notamment d'intégrer à leur carte mentale les confins de l'Europe. Or, sous la poussée parallèle de l'Empire ottoman et de l'esthétique de la vraisemblance, les exotiques Balkans sortent progressivement des romans espagnols. Cette contraction de l'Europe romanesque est partiellement compensée par l'intégration de l'horizon littéraire de la Moscovie et surtout de la Pologne, espace plus connecté au reste de l'Europe. En revanche, les États protestants d'Europe sont quasiment absents des romans espagnols du Siècle d'Or, comme cela a été observé dans le chapitre II de ce travail. La mise en regard des romans étudiés fait aussi apparaître, à l'état de tendance, une corrélation entre clôture des frontières extérieures et divisions intérieures de l'Europe. Ainsi, la formation de communautés d'Européens harmonieuses s'accompagne d'une ouverture toute relative à des sujets extra-européens dans le *Persiles* et les romans grecs de sa lignée (*Hipólito y Aminta*, *Angelia y Lucenrique*, *Semprilis y Genorodano*). À l'inverse, les romans faisant état des différends entre pays d'Europe sont aussi ceux qui tournent le plus nettement le dos aux autres parties du monde. Cette observation peut être étendue à la prise en compte de la violence des coutumes européennes. Alors que le *Persiles* déconstruit la limite entre Midi et Septentrion en questionnant la limite entre barbarie et civilité, la prétention du *Criticón* à définir l'Europe comme la seule demeure des hommes d'autant plus catégorique que l'hérésie, l'intempérance et la vulgarité sont explicitement qualifiées par Gracián de barbares : c'est parce que la barbarie a pris pied en Europe que Gracián veut la clore sur elle-même, pour éviter l'aggravation du mal.

Par cette intériorisation d'une barbarie intérieure ; par la prise en compte des rivalités entre Européens et de la difficulté d'établir une communication harmonieuse entre individus de nations et de confessions diverses ; ou encore par la représentation ambiguë de Rome, les romans étudiés se distinguent aussi des atlas ou des cosmographies. À l'exception de textes isolés comme *La Arcadia* (1598) de Lope ou *Amor con vista* (1624) de Juan Enríquez de Zúñiga, ils ne relaient pas textuellement cette vision cosmographique de l'Europe, décrivant l'Europe depuis l'empyrée, l'embrassant d'un regard avec son étendue, ses composantes et



ses frontières. Ils adoptent plutôt une perspective horizontale ou oblique, des points de vue parcellaires et relatifs. Et même dans le *Criticón* où Gracián cherche à atteindre un regard panoptique et rejette les autres continents hors du monde des humains, l'Europe est un champ d'antithèses et de conflits. Dans l'ensemble, les romans étudiés donnent de l'Europe une représentation à la fois plus problématique que celle diffusée par les cosmographies, et plus substantielle que celle proposée par les *relaciones de sucesos* ou *avisos*, qui se contentaient de faire état des événements et dissensions qui parcouraient le continent.

Mais, incidemment ou de façon délibérée, les romans rendent sensibles des ferments d'unité de l'Europe. Ainsi, le terme même d'Europe apparaît dans ces textes pour désigner un territoire unifié par des institutions, des flux de biens et de personnes ainsi que par un urbanisme et des courants d'architectures similaires. L'Europe est aussi une communauté de destin : ses habitants sont confrontés aux mêmes guerres, aux mêmes épidémies ou famines et à des vagues d'insurrection qui semblent ignorer les frontières (comme celle qui souleva simultanément la France, Naples, la Sicile et l'Angleterre en 1648). De façon plus poussée que ces simples notations, certains romans imaginent aussi des communautés d'Européens, avec un scepticisme qui tend à croître quant à leur viabilité. En effet, le *Persiles* laisse imaginer une compagnie idéale, même si elle est exposée aux agressions extérieures et que le Danois Arnaldo (luthérien ?) et le duc de Nemours (ligueur ?) n'y sont que tolérés. Dans son sillage, les trois romans grecs des années 1620 déjà cités envisageront aussi des communautés internationales fédérées dans l'harmonie autour de héros exemplaires. Mais, de *Marcos de Obregón* (1618) à la *Hora de todos* (1636), et du *Diablo cojuelo* (1641) au *Criticón* (1651-1657) en passant par l'*Estebanillo* (1646), la coexistence entre Européens perd de son pacifisme, quand elle n'est pas totalement chaotique. Ce que l'on observe en revanche dans les deux derniers « romans européens » du Siècle d'Or espagnol, c'est l'émergence d'un *homo europeus*. L'*Estebanillo* montre le destin européen d'un individu aliéné, qui cherche en vain une place et une situation ; le *Criticón* vise à former une « personne » conçue comme un Européen parfait.

De l'*Estebanillo* et du *Criticón*, ce sont les principales idées que je retiendrais si, après m'être efforcé de les resituer dans leur contexte premier, j'envisageais ce qu'un lecteur actuel peut tirer de ces textes pour penser les origines de l'Europe actuelle, voire pour imaginer son avenir possible. Ce qui retient le plus mon attention dans l'*Estebanillo*, c'est qu'il donne à voir un être de l'entre-deux : entre Galicien et Romain, homme d'esprit et bestiole de palais, désir de liberté et soumission mercenaire. Sillonnant l'Europe de façon erratique, il ne peut s'identifier à aucun lieu ni à un rôle unique. Biographie romancée d'un *pícaro*-bouffon réel,

l'*Estebanillo* capte un aspect de la condition de l'homme moderne, pour qui la vie ne fait pas sens *a priori*, ou qui commence à exister réellement quand il quitte avec Rome une vie enracinée dans une série de liens communautaires. Cependant, si son monde s'ouvre, il n'est pas totalement mis à plat. Assurément, le bouffon Estebanillo ne développe pas de graves méditations cosmologiques ou spirituelles qui organiseraient l'espace en un cosmos ordonné. Mais les sanctuaires catholiques de ses premiers périples, les villes louées et la vision surplombante sur les champs de bataille où triomphent les Habsbourg, balisent un territoire. Parallèlement, la célébration de Philippe IV en roi-soleil et celle des grands en astres secondaires rétablissent une forme de transcendance en mode mineur : les puissants constituent un au-delà mondain où Estebanillo ne peut entrer pleinement, mais qui structure son univers. Or il me semble que cette pratique n'a pas perdu toute son actualité.

Si l'*Estebanillo* figure un être ballotté en Europe, le *Criticón* est le seul des romans étudiés à penser explicitement un homme européen. Dès le premier chapitre, Andrenio est défini comme tel : il est « européen » par sa morphologie, de naissance. Puis cette nature européenne est cultivée : né hors du monde européen, n'étant pas limité par les attributs d'une seule nation, Andrenio doit parcourir toute l'Europe et devenir tour à tour espagnol, français, allemand et italien pour prétendre accéder sur l'île de l'Immortalité. Le *Criticón* apparaît donc comme un roman de formation européen. Cet idéal d'un homme européen est d'autant plus notable que ce texte dépeint par ailleurs l'Europe comme un monde à l'envers, scindé en nations adverses et miné par l'hérésie et la vulgarité « barbares ». Si la « personne » de Gracián est un Européen parfait, c'est pour lutter contre une Europe chaotique ou du moins s'en affranchir dans des îlots de civilité. Ainsi, le *Criticón* pourrait être un jalon dans la pensée d'un individualisme européen. Ce texte est également marquant dans sa façon de penser le rapport entre Europe et reste du monde. En effet, penser un homme européen, ce n'est pas seulement chercher l'unité dans la pluralité européenne ; cela signifie souvent aussi penser l'humanité comme essentiellement européenne, en reléguant les autres parties dans une catégorie inférieure – « l'arrière-cour des bêtes », selon le *Criticón*. Le récit de Gracián illustre ainsi l'un des revers de l'humanisme européen, jusqu'à la fin de l'époque coloniale et sans doute au-delà.

Finalement, en toute subjectivité, c'est dans le *Persiles* que je trouve les suggestions les plus vives pour imaginer une autre Europe possible. Cela est paradoxal, car le roman cervantin ne pense pas l'Europe en tant que telle, mais les rapports entre une Chrétienté catholique et un Septentrion flottant entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Cependant, *mutatis mutandis*, la réflexion à l'œuvre dans le texte reste féconde à notre époque. Tout d'abord, le

*Persiles* se soustrait à la tentation de « territorialiser » les concepts et les valeurs. Le roman déconstruit ainsi l'opposition entre un ici civilisé et un ailleurs barbare : le Septentrion engendre aussi bien les représentants les plus parfaits de l'humanité que les anthropophages de l'île Barbare, et le Midi, comme l'île catholique de Mauricio, est soumis à des « coutumes barbares ». Il n'existe pas non plus de lieux absolument barbares ni absolument civilisés : l'île Barbare donne naissance à la bonne sauvage Ricla ; et Rome, tête de la Chrétienté et porte du ciel, abrite avec Pirro le Calabrais un nouveau Bradamiro et un second Judas. De façon similaire, et conformément à la spiritualité paulinienne, les lieux du christianisme sont moins les temples et l'Église institutionnelle que des cœurs et des communautés humaines. Par ailleurs, tandis que Lope limitait l'horizon du *Peregrino en su patria* (1604) pour en faire une sorte d'épopée, façonnant l'imaginaire d'une patrie espagnole autosuffisante, ce sont chez Cervantès d'étranges migrants qui portent à la perfection la culture du centre – des migrants venus des contrées de l'imaginaire, à peine entrées dans l'Histoire. Ces étrangers ont du reste tôt fait de passer pour espagnols et leur exemplarité fait d'autant mieux ressortir combien les coutumes de l'Europe catholique sont éloignées de la loi chrétienne et la civilisation censées fonder sa supériorité. Suggérons une autre comparaison avec le présent de l'Europe : le *Persiles* représente une communauté harmonieuse formée par des individus de langues, de nations, voire de confessions diverses. Cette union est fédérée autour du couple des protagonistes ; mais celui-ci ne dirige pas le « bel escadron » comme un régiment de fantassins. La bonne marche de cette communauté est fondée sur le libre consentement, le dialogue et la mesure, que l'exemplarité des héros ne fait qu'encourager. Mais il n'y a pas pour autant d'angélisme dans le *Persiles* : qu'elle soit d'ici ou d'ailleurs, la barbarie existe bel et bien et ne saurait être réduite, même par la force, parfois légitimée dans le roman. L'éloquence, la beauté et l'exemplarité des héros ont non seulement un pouvoir limité pour humaniser leur entourage, mais ils peuvent déchaîner des passions destructrices. Enfin, tout comme la Dulcinée rêvée par don Quichotte – le double de Sigismunda –, ces modèles de perfection humaine n'ont d'existence que virtuelle. Pour autant, ils ne sont pas irréels : c'est en tant que figures imaginaires qu'ils peuvent mettre en mouvement d'autres personnages – et agir sur le lecteur. Ainsi, la relation établie entre le Septentrion idéal et le Midi contingent garde de son intérêt pour une Europe actuelle en mal d'imagination. Ce que suggère le roman, c'est qu'il n'y a de projet commun qu'autour d'un idéal, par définition inexistant. Et c'est dans l'espace de la lecture que pouvait se créer en 1619 une communauté virtuelle entre les lecteurs de Cervantès lisant le *Persiles* en espagnol, en anglais ou en français.

Quoi qu'il en soit, au terme de cette thèse, il se confirme que l'ouverture de quelques romans du XVII<sup>e</sup> siècle sur de vastes étendues mondiales et surtout européennes n'est pas fortuite. Dans son *Atlas du roman européen (1800-1900)*, Franco Moretti postulait l'existence d'une « affinité étroite entre le roman et l'État-nation », ayant connu un essor commun au XIX<sup>e</sup> siècle : puisqu'il était alors difficile de visualiser l'État-nation, de le localiser, « l'État-nation... a trouvé le roman. Et vice versa : le roman a trouvé l'État-nation »<sup>6</sup>. Sans discuter cette thèse, étayée quantitativement pour le XIX<sup>e</sup> siècle, il m'a paru utile de rappeler que des romans-voyageurs se sont parfois ouverts à de plus vastes horizons. Quoique minoritaires dès avant l'avènement des États-nations, ces textes pouvaient désenclaver l'imaginaire, explorer des problèmes politiques, religieux, sociaux et littéraires dépassant les frontières d'un pays. Si le roman est souvent présenté comme une invention de l'Europe, dire cette Europe est donc l'une des voies par lesquelles s'est inventé le roman.

---

<sup>6</sup> Voir F. MORETTI, 2000, p. 23.

## **ANNEXE I – ESPACES FICTIONNELS DES RECITS ETUDIES AU CHAPITRE II**

Le tableau ci-dessus répertorie chronologiquement les quatre-vingt fictions narratives en prose datant du XV<sup>e</sup> au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècles sur lesquelles se fondent les observations du chapitre II. Les dates mentionnées sont celles de la première édition connue ou celles de la rédaction, lorsque le texte est resté inédit au Siècle d'Or. Les titres précédés d'un astérisque sont ceux pour lesquels je suis tributaire des études antérieures<sup>1</sup>.

Dans la troisième colonne apparaissent d'abord les principaux lieux géographiques parcourus par les protagonistes. Puis viennent en italiques les lieux secondaires : ceux où se déroulent les nouvelles intercalées, les voyages de comparses ou ceux résumés en de brefs sommaires. Enfin, dans la mesure du possible, sont mentionnés entre parenthèses des destinations de voyages virtuels, qu'ils soient amorcés puis interrompus, simplement envisagés, voire totalement inventés.

Ces données sont incomplètes et donc provisoires : lorsque des romans sillonnent de nombreux territoires, tous n'ont pu être mentionnés (c'est notamment le cas pour les livres de chevalerie et les romans grecs) ; de plus, pour les textes précédés d'un astérisque, pour lesquels nous dépendons de brefs résumés, il est probable que plusieurs lieux aient été omis, ou nommés dans des termes ne correspondant pas à ceux de l'auteur.

---

<sup>1</sup> Voir les notes 4 à 7 du chapitre II.

Tableau 2 : Espaces fictionnels des récits étudiés au chapitre II

Date d'édition ou de rédaction	Nom de l'auteur, titre	Principaux lieux géographiques parcourus / Étapes de parcours secondaires / (Destinations virtuelles)
Écrit vers 1440	Juan Rodríguez del Padrón, <i>Siervo libre de amor</i>	Galice, Angleterre, France, Pologne, Hongrie
1490 1511	*Joanot Martorell, <i>Tirant lo Blanc</i> <i>Tirante el Blanco</i> (traduction castillane)	Angleterre, France, Sicile, Empire grec, nord de l'Afrique et Méditerranée, etc. / <i>Alexandrie, Jérusalem, Venise – pèlerinage du comte Guillaume de Varoic – ; présence des rois de l'Éthiopie et de l'Inde, etc.</i>
1491	Diego de San Pedro, <i>Arnalte y Lucenda</i>	Castille et région de Thèbes, en Grèce
1492	Diego de San Pedro, <i>Cárcel de amor</i>	Sierra Morena et Macédoine
Écrit vers 1495	*Juan de Flores, <i>Grimalte y Gradissa</i>	Castille, Florence, Asie jusqu'aux confins asiatiques du monde
Env. 1496	*Juan de Flores, <i>Grisel y Mirabella</i>	Écosse
1499	Fernando de Rojas, <i>La Celestina</i>	Une ville d'Espagne innommée
1508-1510	*Garcí Rodríguez de Montalvo, <i>Amadís de Gaula</i> et <i>Sergas de Esplandián</i>	Nombreux territoires européens entre les îles Britanniques – Angleterre, Écosse, Irlande – et Constantinople : Gaule, Rome, Sicile, Norvège, Danemark etc. ; lieux fictifs comme l'« Ínsula Firme » ou la Californie
1511	*Francisco Vázquez, <i>Palmerín de Olivia</i>	Macédoine, Constantinople, Hongrie, Babylone / <i>Empire d'Allemagne</i>
1513	*Anonyme, <i>Questión de amor</i>	Noplesana–Naples
1521	*Anonyme, <i>El caballero de la Cruz</i> ou <i>Lepolemo</i>	Entre Tunis et l'Égypte, principalement ; mais le héros est le fils de l'Empereur d'Allemagne
1528	Francisco Delicado, <i>La lozana Andaluza</i>	Andalousie et surtout Rome / <i>Rhodes, Berbérie, Levant</i> / (Marseille, Flandres)
1537	*Ludovico Escrivá, <i>Veneris tribunal</i>	Padoue
Écrit vers 1545-49	*Joan de Cardona, <i>Tratado notable de amor</i>	Romanie – Thrace –, Carinthie, Mytilène, Cagliari, Italie, Bruxelles, cours de Hongrie et d'Autriche, nord de l'Afrique ; mais aussi l'« Ynsula Cerrada »
1552	*Alonso Núñez de Reinoso, <i>Clareo y Florisea</i>	Byzance, Damas, Alexandrie, Éphèse, Chypre, îles allégoriques ; une ville d'Espagne dans l'histoire d'Isée / Barcelone et Valence dans un récit secondaire
1553	*Juan de Segura, <i>Queja y aviso</i>	Grèce / <i>Albanie et Éthiopie</i>
1554	Anonyme, <i>La vida de Lazarillo de Tormes y de sus fortunas y adversidades</i>	Tejares-Salamanque-Almoroz-Escalona-Torrijos-Maqueda-Tolède
1555	Anonyme, <i>La segunda parte de Lazarillo de Tormes y de sus fortunas y adversidades</i>	Tolède-Méditerranée occidentale -Séville-Salamanque / (Embarquement pour la campagne d'Alger)
Écrit vers 1555	*Anonyme, <i>Viaje de Turquía</i>	Chemin de Compostelle ; Constantinople-Thrace-mer Égée-mont Athos-Chio-Ionie-Méditerranée orientale-Italie du sud au nord / Une ville de Castille, cadre du dialogue
1559	Montemayor, <i>La Diana</i>	Berges de l'Esla, chemins vers le Duero et jusqu'au Tage, près de la frontière portugaise / <i>prolongements vers la Galice, l'Andalousie, le Portugal ; allusion à un voyage au-delà des mers, probablement vers l'Angleterre</i>

Date d'édition ou de rédaction	Nom de l'auteur, titre	Principaux lieux géographiques parcourus / Étapes de parcours secondaires / (Destinations virtuelles)
vers 1560	Anonyme, <i>El Abencerraje</i>	Frontière andalouse entre territoires chrétiens et musulmans
1564	*Gaspar Gil Polo, <i>Diana enamorada</i>	Berges du Turia et du Guadalquivir, Valence / <i>Afrique du Nord, Lisbonne, Gibraltar, Formentera, Ibiza, Naples...</i>
1565-1582	*Jerónimo de Contreras, <i>Selva de aventuras</i>	Séville-Saragosse-Barcelone-Italie-Alger-Séville + Portugal dans la version de 1582
1573	*Antonio de Lofrasso, <i>La Fortuna de amor</i>	Sardaigne et cour de Barcelone ; Berbérie
1582	*Luis Gálvez de Montalvo, <i>El pastor de Filida</i>	Rives du Tage
1585	*Miguel de Cervantès, <i>La Galatea</i>	Rives de Tage / <i>Berges du Bétis, de l'Henares, montagnes du León, etc.</i> – origine des personnages –; <i>Salamanque, Mantuana Carpetiana – Madrid –; Jerez, Milan, Naples, Cadix, Barcelone, Tolède, Aragon, etc.</i> ; « <i>muchas partes de España, y aun toda la Asia y Europa</i> » pour <i>Lesio</i>
1587	Bernardo González de Bobadilla <i>Ninfas y pastores de Henares</i>	Tage, Duero, Pisuegra, Bétis, Tormes et Henares ; Salamanque / <i>Contrées nordiques</i>
1594	*Jerónimo de Covarrubias, <i>La enamorada Elísea</i>	Berges du Nil
1595	*Ginés Pérez de Hita, <i>Historia de los bandos de los zegríes y abencerrajes</i>	Royaume nasride de Grenade
1598	*Lope de Vega, <i>La Arcadia</i>	Arcadie, berges du Tage et cour d'Albe
1599	Mateo Alemán, <i>Primera parte de Guzmán de Alfarache</i>	Séville, Madrid, Gênes, Rome / <i>Grenade</i> dans « <i>Ozmín y Daraja</i> »
1602	Mateo Luján de Sayavedra, <i>Segunda parte de la vida del pícaro Guzmán de Alfarache</i>	Rome-Naples-Barcelone-Montserrat-Alcalá-Madrid-Valence-Carthagène-Méditerranée – <i>cf. galères</i>
1603	Agustín de Rojas Villandrando, <i>El viaje entretenido</i>	Espagne : axe Séville-Valladolid / <i>Galice</i>
1604	Mateo Alemán, <i>Segunda parte de la vida de Guzmán de Alfarache, atalaya de la vida humana</i>	Rome-Sienne-Bologne-Florence-Milan-Gênes-Barcelone-Saragosse-Madrid-Alcalá-Madrid, Séville-Méditerranée / <i>Valladolid</i> dans « <i>Don Luis de Castro y don Rodrigo de Montalvo</i> »
1604	Lope de Vega, <i>El peregrino en su patria</i>	Triangle Tolède-Valence-Barcelone et Saragosse ; Marseille, Sicile, Naples, Lisbonne, Rome, Fez, Ceuta / <i>Flandres, Allemagne, Italie, Indes</i> / (Oran, Alger, Constantinople)
1604	Gregorio González, <i>Primera parte del guitón Honofre</i>	Palazuelos-Sigüenza-Salamanque-Valladolid-Saragosse
1605	Miguel de Cervantès, <i>El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha</i>	Entre la Manche et la Sierra Morena / <i>Florence</i> pour « <i>El curioso impertinente</i> », <i>Berbérie</i> pour l'histoire du captif / (Guinée/Éthiopie : royaume fictif de Dorotea/Micomicona)
1605	Francisco de Úbeda, <i>La pícaro Justina</i>	Allers et venues entre Mansilla et Arenillas del Campo, León et Medina de Rioseco

Date d'édition ou de rédaction	Nom de l'auteur, titre	Principaux lieux géographiques parcourus / Étapes de parcours secondaires / (Destinations virtuelles)
1607	*Juan Arce Solórzano, <i>Tragedias de amor</i>	Berges du Siles
1608	*Bernardo de Balbuena, <i>El Siglo de Oro</i>	Berges du Guadiana - mais descriptions évoquant les paysages américains
1609	*Cristóbal Suárez de Figueroa, <i>La constante Amarilis</i>	Près de Madrid, entre le Jarama et le Manzanares
1612	*Lope de Vega, <i>Los pastores de Belén</i>	Judée
1612	Alonso Jerónimo de Salas Barbadillo, <i>La ingeniosa Elena - hija de Celestina</i>	Entre Tolède, Madrid, Burgos et Séville
1614	Alonso Fernández de Avellaneda, <i>Segunda parte de Don Quijote</i>	Argamesilla-Ateca-Saragosse-Madrid-Sigüenza-Alcalá-Madrid-Tolède / Flandres – dans « <i>El rico desesperado</i> » – et Lisbonne – dans « <i>Los felices amantes</i> »
1615	Miguel de Cervantès, <i>Segunda Parte del ingenioso caballero don Quijote de la Mancha</i>	Manche-Aragon (mais pas Saragosse)-Catalogne-Barcelone-village de la Manche. Histoire secondaire : Berbérie (Alger)
1615	Gonzalo de Céspedes y Meneses, <i>El español Gerardo</i>	Péninsule Ibérique – Espagne et Lisbonne – ; captivité en Berbérie (interrompant un voyage vers l'Italie)
1617	Miguel de Cervantès, <i>Persiles</i>	Entre Septentrion – Thulé, Friesland, Île Barbare, Golande, Scinta, Saint-Thomas du Groenland, etc. – et Midi – Lisbonne, Badajoz, Guadalupe, Tolède, Manche, côte valencienne, Barcelone, Provence, Milan, Lucques, Rome, etc. / <i>Tétouan, Indes orientales, Norvège, Danemark/Danea, Angleterre, Hibernie/Irlande, Transylvanie, etc.</i> / (l'Alger des faux captifs)
1617	Cristóbal Suárez de Figueroa, <i>El pasajero</i>	Cadre du récit : le chemin entre Madrid et Barcelone de personnages allant respectivement à Rome, Naples, Milan et en exil – description précise de l'Italie en I / <i>Trajectoire du Docteur (VI et VIII) : parents de Galice, né à Valladolid, études en Italie, tour d'Espagne, etc. Trajectoire d'un vieil aventurier (VII) : Madrid-Grenade-Flandres-Espagne-Italie- France (Toulon et Marseille)-Espagne, etc.</i>
1617	*François Loubayssin de la Marque, <i>Historia tragicómica de don Enrique de Castro</i>	Action au Chili / <i>Digressions sur l'Orient et l'Amérique</i>
1618	Vicente Espinel, <i>Relaciones de la vida del escudero Marcos de Obregón</i>	Espagne Ronda, Málaga et environs, Séville, Sierra Morena, Salamanque, Tolède, Madrid, Saragosse, Biscaye, Barcelone, etc.); Baléares (Cabrera); Alger; Italie (Gênes, Alessandria, Pavie, Milan, Turin, Venise, etc.) / Cadix-Brésil-détroit de Magellan-île de Patagonie / (Flandres)
1619	*Ginés Pérez de Hita, <i>Segunda parte de las Guerras civiles de Granada</i>	Royaume de Grenade, Alpujarras
1619	Carlos García, <i>La desordenada codicia de los bienes ajenos</i>	France: Lyon, Paris, Marseille
1620	Juan de Luna, <i>Segunda parte de la vida de Lazarillo de Tormes...</i>	Espagne et Méditerranée : Tolède-Murcie-Carthagène-Méditerranée-côte espagnole-Madrid-Tolède-Illescas-Madrid-Escorial-Valladolid-Tejares



Date d'édition ou de rédaction	Nom de l'auteur, titre	Principaux lieux géographiques parcourus / Étapes de parcours secondaires / (Destinations virtuelles)
1620	Juan Cortés de Tolosa, <i>Lazarillo de Manzanares</i>	Espagne et départ pour les Indes : Madrid-Alcalá-Guadalajara-Madrid-Tolède-Madrid-Séville / (Velléité contrariée de regagner Madrid et départ pour les Indes)
1620	*Jacinto de Espinel Adorno, <i>Los pastores de Sierra Bermeja</i>	Sierra Bermeja, Ronda, Gibraltar et Málaga / <i>Manille, Afrique, Gibraltar</i>
1622	*Miguel Botello, <i>Prosas y versos del Pastor de Clenarda</i>	Rives du Manzanares ; Tolède et Madrid
Écrit vers 1623-28	Anonyme, <i>Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique</i>	Europe centrale et Orient – Allemagne Bavière, Brandebourg, <i>Alba Real</i> , etc. – ; Italie – Florence et Lorette, secondairement la Sicile et le royaume de Naples, Rome marginalement – ; Achaïe, Transylvanie, Constantinople, Jérusalem et Perse / <i>Espagne, France, Angleterre, Flandres</i>
1624	Juan Enríquez de Zúñiga, <i>Amor con vista</i>	Berges de l'Henares, près d'Alcalá / <i>Madrid, Rome, Naples, Barcelone, Saragosse</i> / (Voyage céleste effectué en rêve par un berger-étudiant)
1624	Jerónimo de Alcalá Yáñez, <i>Alonso, mozo de muchos amos</i>	Nombreuses villes d'Andalousie, Salamanque, Tolède, Illescas, Madrid, Valence, Navarre / <i>Mexico</i> (I, 8)
1626	Francisco de Quevedo y Villegas, <i>El Buscón</i>	Ségovie-Alcalá-Rejas-Madrid-Cercedilla-Tolède, Madrid-Séville-Indes
1626	Jerónimo de Alcalá Yáñez, <i>Segunda parte de Alonso, mozo de muchos amos</i>	Surtout Espagne : Navarre-Saragosse-Lisbonne-Toro- Ségovie-Barcelone-Murcie- Alicante ; Alger
1626	Gonzalo de Céspedes y Meneses, <i>Varia Fortuna del soldado Píndaro</i>	Espagne – surtout axe Castille-Andalousie et Aragon –, la Havane, Gênes, Flandres / <i>Portugal, Alger</i>
1627	Francisco de Quintana, <i>Historia de Hipólito y Aminta</i>	Surtout Italie et Espagne : entre Bologne, Barcelone et Salamanque, principalement ; Alger et Constantinople
1629	Juan Enríquez de Zúñiga, <i>Historia de las fortunas de Semprilis y Genorodano</i>	Espagne et surtout Aragon, Cracovie, Larache, une île « barbare » au large de l'Afrique (?), Loango près du Congo / <i>Pérou, Tartarie, Constantinople, Flandres, etc.</i>
1629	Enrique Suárez de Mendoza, <i>Eustorgio y Clorilene: historia moscócica [sic]</i>	Moscovie, Suède, France, une île caribéenne, Espagne du sud au nord / <i>Irlande et vice-royaume de Naples</i>
vers 1630	*Antonio Aguiar y Acuña, <i>Roselauro y Francelisa</i>	Italie –Turin, Milan, Naples, etc.–, Espagne dont Séville, Alger, Paris
1632	Alonso de Castillo Solórzano, <i>La niña de los embustes Teresa de Manzanares</i>	Origine en Galice-Madrid- Sierra Morena-Cordoue-Málaga-Grenade-Séville-Tolède-Madrid-Alcalá
Avant 1635	Alonso Jerónimo de Salas Barbadillo, <i>La peregrinación sabia</i>	Une académie d'animaux à Cordoue
1636	*Cosme Gómez de Tejada, <i>León prodigioso</i>	Méditerranée, « Mauritanie » – nord de l'Afrique –, Sicile, Grèce, et surtout Espagne
1637	Alonso de Castillo Solórzano, <i>El Bachiller Trapaza</i>	Zamarramala, près de Ségovie-Salamanque-Cordoue-Séville-Jaén-Madrid / <i>Empire romain antique ; Sicile</i>

Date d'édition ou de rédaction	Nom de l'auteur, titre	Principaux lieux géographiques parcourus / Étapes de parcours secondaires / (Destinations virtuelles)
1641	Luis Vélez de Guevara, <i>El diablo cojuelo</i>	Axe Madrid-Séville/ <i>Depuis Tolède, le diable boiteux s'envole pour Istanbul, revenant par les Cantons suisses, Venise, diverses terres italiennes et Valence</i> (chap. V)
1642	Alonso de Castillo Solórzano, <i>La garduña de Sevilla</i>	Madrid-Séville-Madrid-Carmona- Cordoue-Málaga-Tolède-Madrid-Saragosse / <i>Royaume de Valence; axe Galice-Valladolid; axe Séville-Madrid</i> – dans les récits intercalés
Écrit mi-XVII <sup>e</sup>	Machado da Silva, <i>Tercera parte del Guzmán de Alfarache</i>	Galères-Séville-chemin de Saint-Jacques par le Portugal
1646	Anonyme, <i>La vida y hechos de Estebanillo González</i>	Italie, Sicile, Méditerranée orientale, Espagne, Portugal, France, Allemagne, Flandres, Autriche, Pologne, un port anglais / (Nouvelle Espagne)
1650 (mais terminé en 1636)	Francisco de Quevedo, <i>La Hora de todos y la Fortuna con seso</i>	Italie – Rome, Savoie, Florence, Naples, Gênes, Venise –, Espagne, France, frontière pyrénéenne, Hollande, Allemagne, Angleterre, Empire turc, Danemark, Moscovie, Chili ; un lieu d'Afrique dans le tableau XXXVII ?
1651-57	Baltasar Gracián, <i>El Criticón</i>	Goa-Sainte-Hélène-Espagne-France-Allemagne-Italie
1663	Francisco Santos, <i>Día y noche de Madrid...</i>	Quartiers de Madrid / <i>Naples, Rome, Cadix, Séville, Larache, Alger</i> (récit rétrospectif)
1668	Francisco Santos, <i>Periquillo el de las Gallineras</i>	Madrid-« montes de Toledo »-Madrid
1673	*Cosme Gómez de Tejada, <i>Entendimiento y verdad, amantes filosóficos</i>	Espace essentiellement allégorique, comme Babylone, la Cour du Monde. Lieux réels évoqués : le sanctuaire de Nuestra Señora del Prado ou Élvora –Talavera
1701	Francisco Párraga Martel de la Fuente, <i>Historia de Liseno y Fenisa</i>	Espagne –Séville et Saragosse–, Alger / <i>Un personnage est originaire de Bruxelles</i>

## ANNEXE II – BIBLIOGRAPHIE

---

### A – Œuvres littéraires et sources historiques

- ACOSTA, José de, *De procuranda indorum salute. Pacificación y colonización*, éd. Luciano PEREÑA, Vidal ABRIL, Carlos BACIERO, Antonio GARCÍA, Demetrio RAMOS, José BARRIENTOS et Francisco MASEDA, Madrid, CSIC, 1984.
- AEDO Y GALLART, Diego de, *El memoroso y glorioso viaje del Infante Cardenal don Fernando de Austria desde 12 de abril 1632 que salió de Madrid [...] hasta 4 de Noviembre de 1634 que entró en la de Bruselas*, Amberes, Juan Cnobbaert, 1635. BNM: R/23165.
- ALEMÁN, Mateo, *Guzmán de Alfarache*, éd. José María MICÓ, Madrid, Cátedra, 1987, 2 vol.
- ALMANSA Y MENDOZA, Andrés de, *Cartas de Andrés de Almansa y Mendoza: novedades de esta Corte y avisos recibidos de otras partes (1621-1626)*, Madrid, Miguel Ginesta, 1886.
- AMELOT DE LA HOUSSAYE, Abraham Nicolas, *Histoire du Gouvernement de Venise*, Paris, Frédéric Leonard, 1676. BNM : 2/71397.
- ANANIA, Lorenzo, *La universal fabrica del mondo*, Napoli, 1573. BNM : GMM/89.
- APIANUS, Petrus et GEMMA FRISISUS, Reinerus, *Libro de la cosmografía*, Amberes, 1548. BNM : R/112
- ARIOSTE (L'), *Roland furieux*, préf. d'Yves BONNEFOY, trad. Francisque REYNARD, Paris, Gallimard, 2003, 2 vol.
- BACCO, Enrico, *Nvova descrizione del regno di Napoli diviso in dodia provincie: nella quale si discriue breuemente la Città di Napoli, con le cose più principali [...]*, Napoli, Secondino Roncagliolo; et ristampato per Ottavio Beltrano, 1629. BNM : 3/26758.
- BARCLAY, John, *Satyricon*, Londres, 1603 et Paris, 1607, trad. du latin par Jean BERAULT (1640), éd. Alain CULLIERE, Paris, Klincksieck, 2000.
- BARCLAY, John, *Argenis* (1621), éd. et trad. du latin par Mark RILEY et Dorothy PRITCHARD HUBER, Assen, Royal Van Gorcum / Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2004.
- BARREIROS, Gaspar, *Chorographia de alguns lugares que stam em hum caminho, que fez Gaspar Barreiros ó anno de 1546 começando na cidade de Badajoz em Casela, te á de Millám em Italia, com algumas outras obras [sic]*, Coimbra, 1561. BNM: R/10258(1). Rééd.: Coimbra, Acta Universitatis Conimbrigensis, 1968.
- BLAEU, Johan, *Atlas Mayor sino Cosmographia Blaviana en la qual exactamente se describe la tierra, el mar y el cielo*, Officina Blaviana, 1659. BNM: GMG/236 MICRO.
- BLAEU, Johan, *Nuevo atlas o Teatro del mundo en en [sic] qual... se proponen los mapas y descripciones de todo el Universo*, Amsterdam, Officina Blaviana, 1659. BNM : GMG/275.
- BOCCALINI, Trajano, *Discursos políticos, y avisos del Parnasso [...]*, trad. Fernando PÉREZ DE SOUSA, Madrid, María de Quiñones, 1634.
- BOCCALINI, Trajano, *Ragguagli di Parnaso e scritti minori*, éd. Luigi FIRPO, Bari, Laterza, 1948.

- BOTERO, Giovanni, *Descripcion de todas las prouincias y reynos del Mundo: sacada de las Relaciones toscanas de Iuan Botero Benes: en que se trata de las costumbres industria, trato y riquezas de cada vna de las naciones de Europa, Asia, Africa, America ô Nueuo Mundo*, Barcelona, Gabriel Graells y Giraldo Dotil, 1603. BNM: GMM/588.
- BOTERO, Giovanni, *Relaciones uniuersales del mundo de Iuan Botero Benes; primera y segunda parte; traduzidas [...] por [...] Diego de Aguiar [...]*, Valladolid, Herederos de Diego Fernández de Córdoba, 1603. BNM : R/3904.
- BRAUN, Georg, HOGENBERG, Frans, *Villes du monde = Civitates orbis terrarum : 363 gravures révolutionnent l'image du monde, édition intégrale des planches coloriées 1572-1617*, éd. Stephan FÜSSEL et Benedikt TASCHEN, Hongkong, Köln, Paris, Taschen, 2008.
- CABRERA DE CORDOBA, Luis, *Historia de Felipe II, rey de España*, éd. José MARTÍNEZ MILLÁN et Carlos JAVIER DE CARLOS MORALES, Salamanca, Junta de Castilla y León, 1998.
- CALDERÓN DE LA BARCA, Pedro (attribué à), *El Primer Blasón de Austria*, éd. Victoriano RONCERO LÓPEZ, Kassel, Reichenberger, 1997.
- CARDONA, Juan de, *Tratado Notable de Amor*, éd. Juan FERNÁNDEZ JIMÉNEZ, Madrid, Ediciones Alcalá, Colección Aula Magna, n°27, 1982.
- Cartas de algunos P.P. de la compañía de Jesús sobre los sucesos de la Monarquía entre los años de 1634 y 1648*, in: *Memorial Histórico Español*, t. XIII-XIX, Madrid, Imprenta Nacional, 1861-1865.
- CASTILLO SOLÓRZANO, Alonso de et Federico RUIZ MORCUENDE (éd.), *La garduña de Sevilla y anzuelo de las bolsas*, Madrid, Espasa-Calpe, 1957.
- CASTILLO SOLÓRZANO, Alonso de, *La inclinación española*, in: Eustaquio FERNÁNDEZ DE NAVARRETE (éd.), *Novelistas posteriores a Cervantes*, t. II, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, t. 21, 1854, p. 235-245.
- CELINE, Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1975 [1952].
- CEPEDA, Bernabé de, *Descripción histórica y geographica antigua y moderna del Reyno de Nápoles [...]*, Madrid, Antonio Marín, 1734. BNM: GMM/1584.
- CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *Los trabajos de Persiles y Sigismunda: historia setentrional*, Madrid, Juan de la Cuesta, 1617.
- CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *Persiles y Sigismunda*, éd. Rodolfo SCHEVILL et Adolfo BONILLA, Madrid, B. Rodríguez, 1914, 2 vol.
- CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, éd. Juan Bautista AVALLE-ARCE, Madrid, Castalia, 1978.
- CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *Obra completa*, éd. Florencio SEVILLA ARROYO et Antonio REY HAZAS, Alcalá de Henares, Centro de Estudios Cervantinos, 1994-1995, 3 vol.
- CERVANTES, Miguel de, *Viaje del Parnaso*, éd. Florencio SEVILLA ARROYO et Antonio REY HAZAS, Madrid, Alianza Editorial / Centro de Estudios Cervantinos, 1997.
- CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *Novelas ejemplares*, éd. Jorge GARCÍA LÓPEZ et étude préliminaire de Javier BLASCO, Barcelona, Crítica, 2001.
- CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, éd. Carlos ROMERO MUÑOZ, Madrid, Cátedra, 2002.

- CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha*, éd. Luis Andrés MURILLO, Madrid, Castalia, 1978.
- CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *Don Quijote de la Mancha*, éd. Francisco RICO, Madrid, Alfaguara/Real Academia Española, 2004.
- CÉSPEDES Y MENESES, Gonzalo de, *Historias peregrinas y ejemplares*, in: Cayetano ROSELL Y LÓPEZ (éd.), *Novelistas posteriores a Cervantes*, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, t. 18, 1851.
- CÉSPEDES Y MENESES, Gonzalo de, *Varia Fortuna del soldado Píndaro*, in: Cayetano ROSELL Y LÓPEZ (éd.), *Novelistas posteriores a Cervantes*, t. I, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, t. 18, 1851.
- CÉSPEDES Y MENESES, Gonzalo de, *Historias peregrinas y ejemplares*, éd. Emilio COTARELO Y MORI, Madrid, Librería de la viuda de Rico, 1906.
- CÉSPEDES Y MENESES, Gonzalo de, *Historias peregrinas y ejemplares*, éd. Yves-René FONQUERNE, Madrid, Castalia, 1980.
- CONTRERAS, Jerónimo de, *Selva de aventuras*, éd. Miguel Ángel TEJEIRO FUENTES, Cáceres, Institución Cultural Fernando el Católico, 1991.
- Correspondencia diplomática de los plenipotenciarios españoles en el congreso de Münster de 1643 a 1648*, in: *Colección de Documentos para la Historia de España*, vol. LXXXII-LXXXIII-LXXXIV, Madrid, 1884-1886.
- COSSÍO, José María de (éd.), *Autobiografías de soldados (siglo XVII)*, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, 1956.
- CUBERO SEBASTIÁN, Pedro, *Breve relación de la peregrinación que ha hecho de la mayor parte del mundo...*, Madrid, por Juan García Infanzón, 1680. Rééd.: A Coruña, Órbigo, 2009.
- CUBERO SEBASTIÁN, Pedro, *Descripción general del mundo, y notables sucessos que han sucedido en él. Con la armonía de sus tiempos, ritos, ceremonias, costumbres, y trages de sus Naciones, y Varones ilustres que en él ha avido*, Naples, Carlos Porfile, 1682. Rééd. amplifié: Valencia, por Vicente Cabrera, impressor, y librero, 1697.
- DÍAZ VARA CALDERÓN, Gabriel, *Obispo de Santiago de Cuba y La Habana, Grandezas y maravillas de la ínclita y sancta ciudad de Roma, cabeza, y compendio del orbe, madre de todos los fieles, y roca inexpunable de la santa fe católica*, Madrid, Ioseph Fernandez de Buendia, 1673.
- DIOGÈNE, Antoine, *Le incredibili avventure al di là di Tule*, éd. italienne de Massimo FUSILLO, Palermo, Sellerio, 1990.
- ESTRADA, Diego Duque de, *Comentarios del desengañado de sí mismo. Vida del mismo autor*, éd. Henry ETTINGHAUSEN, Madrid, Castalia, 1982.
- ENRÍQUEZ DE ZÚÑIGA, Juan, *Historia de las fortunas de Semprilis y Genorodano*, Madrid, Juan Delgado, 1629.
- ÉRASME DE ROTTERDAM, *Antibarbari*, in : ID., *Literary and educational writings*, t. I, éd. Craig R. THOMPSON, Toronto, University of Toronto Press, 1978-1989.
- ESCRIBANO, José Matías, *Itinerario español o guía de caminos*, Madrid, Miguel Escribano, 1775.
- ESLAVA, Antonio de, *Noches de invierno*, éd. Julia BARELLA VIGAL, Pamplona, Gobierno de Navarra / Institución Príncipe de Viana, 1986.

- ESPINEL, Vicente, *Vida del escudero Marcos de Obregón* (1618), éd. María Soledad CARRASCO URGOITI, Madrid, Castalia, 1972, 2 vol.
- ESTIENNE, Charles, *Dictionarum historicum, geographicum, poeticum*, Lyon, 1553. BNM: 2/63587 (rééd. de 1636).
- FARIAS, Manuel Ignacio, *Eclipse del Divino Sol, causado por la interposicion de la immaculada luna Maria Sra. venerada en su sagrada imagen de Guadalupe [...]*, México, Doña Maria de Rivera, 1742. BNM: VE/1300/3.
- FERRER MALDONADO, Lorenzo, *Imagen del mundo sobre la esfera, cosmografía, y geografía, teorica de planetas, y arte de navegar*, [Alcalá], Juan García et Antonio Duplastre, 1626. BNM : R/1797.
- GARCÍA MERCADAL, José, *Viajes por España*, Madrid, Alianza Editorial, 1972.
- GARCÍA, Carlos, *La desordenada codicia de los bienes ajenos*, éd. Giulio MASSANO, Madrid, Porrúa Turanzas, 1977.
- GARCÍA, Carlos, *La oposición y conjunción de los dos grandes luminaires de la tierra ó sea la dichosa alianza de Francia con España [...]*, Paris, François Aubry, 1617. BNM: R/5149. Réédité par Michel BAREAU, Edmonton, Alta Press, 1979.
- GIRAVA, Jerónimo de, *Dos libros de cosmografía*, Milán, Giovanni Antonio Castiglione y Cristoforo Carono, 1556.
- GRACIÁN, Baltasar, *El Criticón*, éd. M. ROMERA-NAVARRO, Philadelphia, University of Pennsylvania press / London, Oxford University press, 1938-1940.
- GRACIÁN, Baltasar, *El Criticón*, éd. Evaristo CORREA CALDERÓN, Madrid, Espasa-Calpe, 1971, 3 vol.
- GRACIÁN, Baltasar, *El Criticón*, éd. SANTOS ALONSO, Madrid, Cátedra, 1980.
- GRACIÁN, Baltasar, *El Criticón*, éd. Antonio PRIETO, Barcelona, Planeta, 1985.
- GRACIÁN, Baltasar, *Agudeza y arte de ingenio*, éd. Evaristo CORREA CALDERÓN, Madrid, Castalia, 1988, 2 vol.
- GRACIÁN, Baltasar, *Obras completas*, éd. Emilio BLANCO, Madrid, Turner-Biblioteca Castro, 1993, 2 vol.
- GRACIÁN, Baltasar, *El Criticón*, éd. et introd. CARLOS VAÍLLO, prol. José Manuel BLECUA, Barcelona, Círculo de Lectores, 2000.
- GRACIÁN, Baltasar, *El Criticón*, illustr. Antonio SAURA, introd. Aurora EGIDO, postf. Miquel BATLLORI, texte établi et annoté par Carlos VAÍLLO, Barcelona, Galaxia Gutenberg, 2001.
- GRACIÁN, Baltasar, *Obras completas*, introd. Aurora EGIDO, éd. Luis SÁNCHEZ LAÍLLA, Madrid, Espasa, Biblioteca de Literatura Universal, 2001.
- GRACIAN, Baltasar, *Le Criticón*, trad., éd. et notes par B. PELEGRIN, Paris, Seuil, 2008.
- GRACIÁN, Baltasar, *El Criticón* (éd. en fac-similé), prol. Aurora EGIDO, Zaragoza, Institución « Fernando el Católico » (C. S. I. C.), 2009, 3 vol.
- GRIMMELSHAUSEN, Johann Jakob Christoffel von, *Les Aventures de Simplicissimus*, trad. Jean AMSLER; préf. Pascal QUIGNARD, Paris, Fayard, 1990.
- Guía de caminos para ir, y venir por todas las Provincias mas afanadas de España, Francia, Italia, y Alemania [...]. Nuevamente escrito en Francés, y traducido en Castellano, por Don Pedro Ponton, Traductor de siete lenguas*, Madrid, Francisco Martinez Abad, 1727.

- HELIODORE, *L'histoire æthiopique*, trad. Jacques AMYOT, éd. Laurence PLAZENET, Paris, Honoré Champion, 2008.
- HERODOTE, *Histoires*, trad. Philippe-Ernest LEGRAND, Paris, Les Belles Lettres, 1949.
- HURTADO DE MENDOZA, Pedro, *Espejo geográfico*, Madrid, Juan García Infanzón, 1690-1691, 2 vol.
- HURTADO DE MENDOZA, Antonio, *Los empeños del mentir*, in: Ramón de MESONERO ROMANOS (éd.), *Drámaticos contemporáneos de Lope de Vega*, t. II, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, vol. XLV, 1858, p. 437-455.
- HURTADO DE MENDOZA, Antonio et QUEVEDO, Francisco de, *Los empeños del mentir*, éd. Fernando DOMENECH RICO, Madrid, Real Escuela Superior de Arte Dramático, 2002.
- JEREZ, Juan, *Razón de Corte*, éd. Antonio T. REGUERA RODRÍGUEZ, León, Universidad de León, 2001.
- LA POPELINIERE, Lancelot Voisin de, *Les Trois Mondes*, éd. Anne-Marie BEAULIEU, Genève, Droz, 1997.
- LAS CASAS, Bartolomé de, *Brevísima relación de la destrucción de las Indias*, éd. André SAINT-LU, Madrid, Cátedra, 1995.
- Las cosas marauillosas della sancta ciudad de Roma*, Roma, 1661. Rééd. en fac-simil: Teófanos EGIDO, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2001.
- La vida de Lazarillo de Tormes / La Vie de Lazarillo de Tormès*, trad. Alfred MOREL-FATIO, introd. Marcel BATAILLON, Paris, Aubier-Flammarion, 1968.
- La vida i hechos de Estevanillo Gonzalez [...]*, Amberes, Viuda de Iuan Cnobbart, 1646. BNM: R/149, R/2273, R/2323, R/3105, R/13743 et U/1892.
- La vida y hechos de Esteuanillo Gonzalez [...]*; a Don Garcia de Medrano del Consejo Real [...], Madrid, Gregorio Rodriguez [...], 1652. BNM: R/9202 et R/11145.
- La vida y hechos de Esteuanillo Gonzalez [...]*; a Don Geronimo de Toledo y Prado, Madrid, Melchor Sanchez, 1652. BNM: R/40266
- La vida, y hechos de Estevanillo Gonzalez [...]*, Madrid, Melchor Sanchez, 1655. BNM: R/6312
- La vida, y hechos de Estevanillo Gonzalez [...]*, Nueuamente corregida y enmendada en esta ultima impression, Madrid, Juan Sanz, 1720 (?). BNM: 2/44491, 3/23807, R/22353, AFR/4238
- La vida y hechos de Esteuanillo Gonzalez: hombre de buen humor compuesta por el mismo*, Madrid, don Pedro Joseph Alonso y Padilla, 1729. BNM: R/41200
- La vida y hechos de Estebanillo, hombre de buen humor*, éd. Nicholas SPADACCINI et Anthony ZAHERAS, Madrid, Clásicos Castalia, 1978, 2 vol.
- La vida y hechos de Estebanillo, hombre de buen humor*, éd. Antonio CARREIRA et Jesús Antonio CID, Madrid, Cátedra, 1991, 2 vol.
- LOPE DE VEGA CARPIO, Felix, *El peregrino en su patria*, éd. Juan Bautista AVALLE-ARCE, Madrid, Castalia, 1973.
- LOPE DE VEGA CARPIO, Felix, *La Arcadia*, éd. Edwin S. MORBY, Madrid, Castalia, 1975.

- Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique*, éd. Antonio CRUZ CASADO, in: ID., “*Los amantes peregrinos Angelia y Lucenrique*”, un libro de aventuras peregrinas inédito, Madrid, Editorial de la Universidad Complutense, 1989, 2 vol.
- LOUBAYSSIN DE LAMARQUE, François, *Historia tragicómica de don Enrique de Castro*, Paris, veuve de Matthias Guillemot, 1617.
- MAGNUS, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus, earumque diversis statibus, conditionibus, moribus, ritibus [...] cum indice locupletissimo*, [Rome, 1555]. Anvers, Scribonius, 1562. BNM : 3/8846. Rééd. : A Coruña, Orbigo, 2007.
- MAGNUS, Olaus, *Histoire des pays septentrionaux*, Paris, Martin le Jeune, 1561.
- MAGNUS, Olaus, *Historia delle genti et della natura delle cose settentrionali*, Venezia, I. Giunti, 1565.
- MAGNUS, Olaus, *Carta Marina*, édité et raconté par Elena BOLZANO, Paris, José Corti, 2005.
- MARTORELL, Joanot, *Tirante el Blanco* (trad. castillane du XVI<sup>e</sup> siècle), éd. Martín de RIQUER, Barcelona, Planeta, 1990.
- MAYERNE, Théodore Marquet de, *Sommaire description de la France, Allemagne, Italie et Espagne avec la guide des chemins pour aller [et] venir par les provinces [et] aux villes plus renommées de ces quatre régions*, Rouen, Claude le Villain, 1629. BNM : 2/48489.
- MAZZELLA, Scipione, *Descrittione del regno di Napoli*, Napoli, Gio. Battista Capello, 1601.
- MEDINA, Pedro de, *Suma de cosmografía*, Sevilla, Diputación Provincial, 1948.
- MELA, Pomponius, *Compendio geographico i historico de el orbe antiguo i descripcion de el sitio de la tierra*, Madrid, Diego Diaz de la Carrera, 1644.
- MENESES, Alonso de, *Reportorio [sic] de caminos ordenado por Alonso de Meneses correo. Añadido el camino de Madrid a Roma. Con un memorial de muchas cosas sucedidas en España. Y con el reportorio de cuentas, conforme ala nueva premativa*, Alcalá de Henares, por Sebastian Martinez, 1576. Rééd.: Madrid, La Arcadia, 1946; Madrid, Colección Primeras Ediciones, Ministerio de Educación y Ciencia, 1976.
- MERCATOR, Gerhardus et HONDIUS, Jodocus, *Atlas minor*, Amsterdam, Jodocus Hondius, 1610. BNM: GMM/1056.
- MERCATOR, Gerhardus, *Atlas sive Cosmographicae Meditationes de fabrica mundi et fabricati figura: de novo multis in locis emendatus novisq tabulis auctus* [1595], Amsterdam, [s.n.], 1632. BNM: GMM/1
- MEXÍA, Pedro de, *Silva de varia lección*, éd. Isaías LERNER, Madrid, Castalia, 2003.
- MONTAIGNE, Michel de, *Journal de voyage*, Paris, Gallimard, Collection La Pléiade, 1962.
- MONTEMAYOR, Jorge de, *Los siete libros de la Diana*, éd. Miguel Ángel TEIJEIRO FUENTES, Barcelona, PPU, 1991.
- MORERI, Louis, *Le Grand dictionnaire historique, ou mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, Lyon, Jean Le Clerc, 1674 (pour la première édition).
- MORMILE, Giuseppe, *Descrittione dell'amenissimo distretto della citta di Napoli, et dell'antichita della adta di Pozzuolo: con la narratione di tutti i luoghi notabili, e degni di memoria di Cuma, di Bara, di Miseno, & degli altri luoghi conviàni [...]*, Napoli, Tarquinio Longo, 1617.
- NOVOA, Matías de, *Historia de Felipe IV, Rey de España*, in : *Colección de Documentos Inéditos para la historia de España* (CODOIN), vol. 77, Madrid, E. Ginesta, 1886.



- NÚÑEZ DE REINOSO, Alonso, *Historia de los amores de Clareo y Florisea y de los trabajos de Isea*, éd. José JIMÉNEZ RUIZ, Málaga, Universidad de Málaga, 1997.
- ORTELIUS, Abraham, *Teatro d'el Orbe de la Tierra, el qual antes el extremo día de su vida por la postrera vez ha emendado, y con nuevas Tablas y Commentarios augmentado y esclarecido*, Amberes, Librería Plantiniana, 1602 [1588]. BNM: GMG/803.
- ORTELIUS, Abraham, *Epitome theatri Ortelianii [...]*, Anvers, Jean-Baptiste Vrients, 1601.
- ORTELIUS, Abraham, *Thesaurus geographicus: in quo omnium totius terrae regionum, montium, promontorium, collium.[...] ex libris typis excusis, calamo exaratis, chartis geographicis, marmoribus vetustis, nummis, atque tabulis antiquariis: obiter multi in hoc opere auctorum veterum loci corrupti, falsi, dubii & discrepantes, emendantur, arguuntur, enodantur & conciliantur*, Hanoviae, Guil. Antonium, 1611 [1596]. BNM: 2/50406.
- PALAFIX Y MENDOZA, Juan de, *Discurso en diálogo del estado de Alemania, y comparación de España con las demás naciones* (1631), in : Quintín ALDEA VAQUERO (ÉD.), *España y Europa en el siglo XVII: correspondencia de Saavedra Fajardo*. Tomo I, 1631-1633, Madrid, Departamento Enrique Flórez, Centro de Estudios Históricos, 1986.
- PALAFIX Y MENDOZA, Juan de, *Diario del Viaje a Alemania*, Pamplona, Asociación de Amigos del Monasterio de Fitero, 2000. BNM : 9/209266.
- PASCAL, Blaise, *Les Provinciales ou lettres écrites [sic] par Louis de Montalte, traduites en latin par Guillaume Wendrock, en espagnol par le Sr. Gratien Cordero de Burgos, en italien par le Sr. Cosimo Brunetti, gentil homme florentin*, Cologne, Balthasar Winfelt, 1684. BNM : MSS/6037 et MSS/8924.
- PELLICER DE OSSAU Y TOVAR, José, *Avisos históricos*, sélection et éd. Enrique TIerno GALVAN, Madrid, Taurus, 1965.
- PETRONE, *Satiricon*, éd. Alfred ERNOUT, Paris, Les Belles Lettres, 1931.
- PLINE L'ANCIEN, Caius, *Historia naturale*, trad. [italiana] da Cristoforo Landino, Venezia, Nicolaus Jenson, 1476.
- PLINE L'ANCIEN, Caius, *Traducción de los libros [VII y VIII] de Cayo Plinio Segundo de la historia natural de los Animales*, Alcalá, Justo Sanchez Cresso, 1602. BNM: 5/4686 (1).
- PLINE L'ANCIEN, Caius, *Libro nono de Caio Plinio Segundo de la historia natural de los pescados del mar, estanques y rios hecha por Geronimo Huerta*, Madrid, Pedro Madrugal, 1603. BNM : 3/48866
- PORCACCHI, Thomaso, *L'isole più famose del mondo descritte*, Venezia, 1559. Rééd. partielle in : Annette GERSTENBERG, *Porcacchis "L'isole piu famose del mondo": zur Text- und Wortgeschichte der Geographie im Cinquecento (mit Teiledition)*, Tübingen, Niemeyer, 2004.
- PTOLÉMÉE, Claude, *Claudii Ptolemaei Alexandrini Geographicae Enarrationis, libri octo [...]*, Lugduni, Ex Officina Melchioris et Gasparis Trechsel Fratrum, 1535. BNM : GMG/1027.
- PTOLÉMÉE, Claude, *La Geografia [...] nuovamente tradotta di Greco in Italiano da Girolamo Ruscelli, Con Espostioni del medesimo [...]*, Venezia, Vincenzo Valgrisi, 1561. BNM : GMG/461
- PTOLÉMÉE, Claude, *Geografia [...] Nuouamente con singolare studio rincontrati, & corretti dall'eccell.mo Sig. Gio. Ant. Magini [...]*, Venetia, Giovanni Battista e Giorgio Galignani Fratelli, 1597-1598. BNM : GMG/231

- QUEVEDO, Francisco de, *La Hora de todos y la fortuna con seso*, éd. Jean BOURG, Pierre DUPONT et Pierre GENESTE, Madrid, Cátedra, 1987.
- QUEVEDO, Francisco de, *La vida del Buscón llamado Don Pablos*, éd. Domingo YNDURÁIN, texte établi par Fernando LÁZARO CARRETER, Madrid, Cátedra, 2000.
- QUEVEDO, Francisco de, *Lince de Italia u Zahorí español*, éd. Ignacio PÉREZ IBÁÑEZ, Pamplona, EUNSA, 2002.
- QUINTANA, Francisco de, *Historia de Hipolito y Aminta*, Madrid, por la viuda de Luis Sánchez, 1627. BNM : R/35655
- RAMUSIO, Giovanni Battista, *Navigazioni e viaggi*, éd. Marica MILANESI, Torino, Einaudi, 1978-88, 6 vol.
- RIBADENEIRA, Pedro de, *Tratado de la religión y virtudes que debe tener el príncipe cristiano...*, éd. Vicente DE LA FUENTE, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, 1868.
- RIPA, Cesare, *Iconologia*, Roma, Lepido Faci, 1603 [1593].
- ROJAS VILLANDRANO, Agustín de, *El viaje entretenido*, éd. Jean-Pierre RESSOT, Madrid, Castalia, 1972.
- ROJAS ZORRILLA, Francisco de, *Persiles y Sigismunda*, in: *Comedias de diferentes autores XXIX*, Valencia, Silvestre Esparsa, 1636. BNM: TI/30<29> et TI/146
- RUFO, Juan, *La Austriada*, in: Don Cayetano ROSELL (éd.), *Poemas épicos*, II, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, 1864.
- SAAVEDRA FAJARDO, Diego, *Corona gótica*, Madrid, Aguilar / Eugenio Sánchez Leal, 1944.
- SAAVEDRA FAJARDO, Diego, *Locuras de Europa*, éd. José María ALEJANDRO, Salamanca, Anaya, 1965.
- SAAVEDRA FAJARDO, Diego, *Empresas políticas*, éd. Sagrario LÓPEZ POZA, Madrid, Cátedra, 1999.
- SAAVEDRA FAJARDO, Diego, *Relación de las cosas que hay dignas de saberse de Roma para quien trata del servicio del Rey de España*, éd. José María DÍAZ FERNÁNDEZ, Santiago de Compostela, Xunta de Galicia, 2000.
- SÁNCHEZ Juan, *Famosa comedia de la isla Barbara*, in: *Doce comedias de varios autores*, Tortosa, Francisco Murtorell, 1638. BNM: R/23135
- SANTA CRUZ, Alonso de, *Islario y cartografía de Santa Cruz*, éd. Mariano CUESTA DOMINGO, Madrid, Real Sociedad Geográfica, 2003, 2 vol.
- SARNELLI, Pompeo, *Guida de forestieri in Napoli e nel suo distretto: ornata di figure*, Napoli, Giuseppe Roselli, 1685.
- SCHOTT, Frans, *Itinerario overo nova descrittione de'viaggi principali d'Italia*, Vicenza, 1615. Éd. latine originelle: Vicenza, 1601.
- SESSE, Iusepe de, *Libro de la Cosmographia universal del mundo y particular descripción de la Syria y tierra Santa*, Zaragoza, 1619.
- SEVILLA ARROYO, Florencio (éd.), *La novela picaresca española*, Madrid, Castalia, 2001.
- SOLIN, Caius Julius, [...] *Polyhist[o]r, vel rerum toto orbe memorabilium thesaurus a I. Iacobo Grassero... illustratus, Hac postrema editione adiectus est Pomponij Mela liber de Situ orbis [...]*, Lyon, Claude Larjot, 1609. BNM : 3/26203
- STAROWOLSKI, Szymon, *Polonia: nunc denno recognita et aucta*, Dantisci, Georgii Forsteri, 1652.
- STRABON, *Géographie*, trad. et éd. Germaine AUJAC, Paris, Les Belles Lettres, 1963.

- SUÁREZ DE FIGUEROA, Cristóbal, *El Pasajero*, éd. María Isabel LÓPEZ BASCUÑANA, Barcelona, PPU, 1988.
- SUÁREZ DE FIGUEROA, Cristóbal, *El Pasajero*, éd. numérique préparée par Enrique SUÁREZ FIGAREDO, Barcelona, 2004: [http://users.ipfw.edu/jehle/cervante/othertexts/Suarez\\_Figaredo\\_El\\_Pasajero.PDF](http://users.ipfw.edu/jehle/cervante/othertexts/Suarez_Figaredo_El_Pasajero.PDF)
- SUÁREZ DE FIGUEROA, Cristóbal, *Plaza universal de todas ciencias y artes* [1615], éd. Mauricio JALÓN, Valladolid, Consejería de Cultura y Turismo, 2006.
- SUÁREZ DE MENDOZA Y FIGUEROA, Enrique, *Eustorgio y Clorilene: historia moscovica [sic]*, Madrid, Juan de la Cuesta, 1629.
- TASSO, Torquato, *Discorsi dell'arte poetica e del poema eroico*, éd. Luigi POMA, Bari, Laterza, 1964.
- TEIXEIRA, Pedro de, *Compendium geographicum*, éd. Ramón ALVARGONZÁLEZ RODRÍGUEZ, Madrid, Museo Nava / Gijón, Fundación Alvargonzález / Uppsala, Universidad de Uppsala, 2001. BNM: GM/12732.
- THÁMARA, Francisco de, *Libro de las costumbres de todas las gentes del mundo, y de las Indias*, Amberes, Martin Nutius, 1556.
- TIMONEDA, Joan, *El Patrañuelo* [1566], éd. María Pilar CUARTERO SANCHO, Madrid, Espasa-Calpe, 1990.
- TORQUEMADA, Antonio de, *Jardín de flores curiosas*, éd. Lina RODRÍGUEZ CACHO, Madrid, Fundación José Antonio de Castro, 1994.
- VEGA, Gabriel de la, *Libro de la Feliz Vitoria del encuentro del reduto de Santa Ana... Dedicado a Don Iosepe de Saavedra, Cauallero del habito de Santiago, Marques de Rivas, del Consejo de guerra de Su Majestad, y su Maestre de Campo de un Tercio de Infanteria Española en los Estados de Flandes*, Amberes, Henrico Aertssens, 1640.
- VEGA, Gabriel de la, *La Feliz Campaña y los Dichossos Progressos que tuvieron las Armas de su Magestad Catolica el Rey Don Phelipe quarto en estos Payses Bajos el año de 1642, siendo gobernadas por el Exmo. Señor Don Francisco de Mello, Marqués de Torrelaguna... Dedicada a Don Iacinto de Vera y Moscoso Sargento Major, General de Batalla por su Majestad, y Coronel de un Regimiento de la Armada de la Alzacia*, Bruselas, s. n., 1643.
- VÉLEZ DE GUEVARA, Luis, *El diablo cojuelo* (1641), éd. Enrique RODRÍGUEZ CEPEDA, Madrid, Cátedra, 1995.
- VILLUGA, Pero Anton, “Repertorio de todos los caminos de España” [1546], éd. Gonzalo ARIAS in : *Anexos de El Milenario Extravagante*, 3, avril 2002.
- VINCART, Jean-Antoine, *Relations des campagnes de 1644 et 1646*, Bruxelles, Société de l'Histoire de Belgique, 1869.
- VINCART, Jean-Antoine, *Relación de los sucesos (...) de la campaña del año 1643, in: CODOIN, LXXV*, Madrid, Imprenta de Miguel Ginesta, 1880.
- VINCART, Jean-Antoine, *Les relations militaires des années 1634 et 1635*, éd. Michel HUISMAN, Jean DHONDT et Lucienne VAN MEERBEECK, Bruxelles, Palais des académies, 1958.
- VIRGILE, *L'Énéide*, éd. Henri GOELZER et trad. André BELLESSERT, Paris, Les Belles Lettres, 1938.
- ZÚÑIGA, Francesillo de, *Crónica burlesca del emperador Carlos V*, éd. José ANTONIO SÁNCHEZ PASO, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1989.

## B – Ouvrages bibliographiques

- ANTONIO, Nicolás, *Biblioteca hispana vetus et nova*, Madrid, Herederos de Joaquín Ibarra, 1788.
- ANTONIO, Nicolás, *Biblioteca hispana nueva, o de los escritores españoles que brillaron desde el año MD hasta el de MDCLXXXIV*, Madrid, Fundación universitaria española, 1999, 2 vol.
- ATKINSON, Geoffroy, *La littérature géographique française de la Renaissance - Répertoire bibliographique*, Paris, A. Picard, 1927. Rééd.: Paris, Slatkine, 2010.
- BOUZA ÁLVAREZ, Fernando J., *El libro y el cetro. La biblioteca de Felipe IV en la Torre Alta Del Alcázar De Madrid*, Salamanca, Instituto de Historia del libro y de la lectura, 2006.
- BOUZA ÁLVAREZ, Fernando J., « Cultura de lo geográfico y usos de la cartografía entre España y los Países Bajos durante los siglos XVI y XVII », in : ID. (éd.), *De Mercator a Blaeu: España y la Edad de Oro de la cartografía en las diecisiete provincias de los Países Bajos*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 1995, p. 29-42.
- BROC, Numa, « De quelques bibliographies anciennes utiles à l'historien de la géographie (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) », *Revue d'histoire des sciences*, 1978, tome 31 n°2, p. 97-130.
- CROSBY, James O., *Índice onomástico, toponímico y bibliográfico de las "Cartas de jesuitas, 1634-1648"*, Woodbridge / Rochester, Tamesis, 2009, 2 vol.
- EISENBERG, David, *Castilian Romances of Chivalry in the Sixteenth Century*, London, Grant & Cutler, 1979.
- FERRERAS, Juan Ignacio, *La novela en España. Historia, estudios y ensayos*, t. II, Madrid, La biblioteca del laberinto, 2009.
- GARCÍA ROMERAL, Carlos, *Bio-bibliografía de viajeros españoles (siglos XVI-XVII)*, Madrid, Ollero y Ramos, 1998.
- GARCÍA ROMERAL, Carlos, *Diccionario de viajeros españoles. Desde la Edad Media a 1970*, Madrid, Ollero y Ramos, 2004.
- HERRERO MASSARI, José Manuel, *Libros de viajes de los siglos XVI y XVII en España y Portugal: lecturas y lectores*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1999.
- LEÓN PINELO, *Epítome de la bibliotheca oriental y occidental, nautica, y geografica*, éd. Horacio CAPEL, Barcelona, Publicaciones de la Universitat de Barcelona, 1982.
- POSSEVINO, Antonio, *Bibliotheca selecta qua agitur de ratione studiorum in historia, in disciplinis, in salute omnium procuranda, cum diplomate Clementis VIII Pont. Max*, Roma, 1593.
- POSSEVINO, Antonio, *Apparato all'istoria di tutte le Nationi. Et il modo di studiare la geografia [...]*, Venezia, 1598.
- RIPOLL, Begoña, *La novela barroca: catálogo bio-bibliográfico (1620-1700)*, Madrid, Ediciones Universidad de Salamanca, 1991.
- SELIG, Karl-Ludwig, *The Library of Vincencio Juan de Lastanosa, Patron of Gracián*, Genève, Droz, 1960.

## C – Ouvrages historiques et études critiques

- 1648, *La Paix de Westphalie : vers l'Europe moderne*, Paris, Imprimerie Nationale, 1998.
- ABBAGNANO, Nicolás, *Historia de la Filosofía*, vol. 2, trad. de l'italien par Juan ESTELRICH et Jorge PÉREZ BALLESTAR, Barcelona, Hora, 1994.
- AGUADO BLEYE, Pedro, « España y la didáctica geográfica de los jesuitas », *Estudios Geográficos*, VII, 1946, p. 355-410.
- ALBERT, Paul, *Histoire de la littérature romaine*, Paris, Delagrave, 1871.
- ALBERTO MOREYRA, Carlos, « Los credos del *Persiles* », *Megafón*, 1976, II, 4, p. 157-179.
- ALCALÁ ZAMORA Y QUEIPO DE LLANO, José, « La política exterior de España en el siglo XVII », *Estudios* (Zaragoza), 1976, p. 135-157.
- ALCALÁ ZAMORA Y QUEIPO DE LLANO, José, *España, Flandes y el mar del Norte*, Barcelona, Planeta, 1975.
- ALDEA VAQUERO, Quintín, *España y Europa en el siglo XVII: correspondencia de Saavedra Fajardo. Tomo I, 1631-1632*, Madrid, Departamento Enrique Flórez, Centro de estudios históricos, 1986.
- ALDEA VAQUERO, Quintín, *España y Europa en el siglo XVII: correspondencia de Saavedra Fajardo. Tomo II, La tragedia del imperio: Wallenstein, 1634*, Madrid, CSIC / Real Academia de la Historia, 1991.
- ALDEA VAQUERO, Quintín, *España y Europa en el siglo XVII: correspondencia de Saavedra Fajardo. Tomo III, El Cardenal Infante en el imposible camino de Flandes, 1633-1634*, Madrid, CISC / Real Academia de la Historia, 2008.
- ALLEN, Paul C., *Felipe III y la Pax Hispanica. El fracaso de la gran estrategia*, Madrid, Alianza Editorial, 2001 [traduit. de l'éd. anglaise, Yale University Press, 2000].
- ALONSO REY, María Dolores, « La représentation de la Vierge dans les *autos sacramentales* de Calderón », in : Estrella RUIZ-GALVEZ PRIEGO (éd.), *L'Immaculisme : un imaginaire religieux dans sa projection sociale*, Paris, éditions Indigo, 2009, p. 252-266.
- ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, Antonio, et GARCÍA GARCÍA, Bernardo José, *La Monarquía de las naciones. Patria, nación y naturaleza en la Monarquía de España*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2004.
- ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities*, London / New York, Verso, 1983. Trad. française par Pierre-Emmanuel DAUZAT : *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.
- ANDRÉS, Christian, « Insularidad y barbarie en *Los trabajos de Persiles y Sigismunda* », *Anales Cervantinos*, 28, 1990, p. 109-123.
- ANDRÉS, Christian (éd.), *Autour de « Los trabajos de Persiles y Sigismunda. Historia septentrional » [sic] de Miguel de Cervantes. Études sur un roman expérimental du Siècle d'Or*, Paris, Indigo & Côté Femmes Édition, 2003.
- APPOLIS, Emile, *Les Jansénistes espagnols*, Bordeaux, Sobodi, 1966.
- ARGAN, Giulio Carlo, *L'Europe des Capitales : 1600-1700*, Lausanne, A. Skira, 1964.
- ARMSTRONG-ROCHE, Michael, « Europa como bárbaro Nuevo Mundo en la novela épica de Cervantes », in: Alicia VILLAR LECUMBERRI (éd.), *Peregrinamente peregrinos (Actas del*

- V Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas, Lisboa, 1-5 septiembre 2003), Palma, Asociación de Cervantistas, 2004, 2 vol., p. 1123-1138.
- ARMSTRONG-ROCHE, Michael, *Cervantes' Epic Novel: Empire, Religion, and the Dream Life of Heroes in Persiles*, Toronto, University of Toronto Press Incorporated, 2009.
- ARMSTRONG-ROCHE, Michael, « Un replanteamiento paradoxográfico de la ortodoxia religiosa, política y social en Cervantes: El mito gótico y el episodio de Sosa y Leonor en el *Persiles* », en *Actas del VII Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas (30 de septiembre-4 de octubre de 2009)*, sous presse.
- ARREDONDO, María Soledad, « La espada y la pluma contra Francia en el siglo XVII: cartas de Quevedo y Saavedra Fajardo », *Criticón*, 56, 1992, p. 103-115.
- ARREDONDO, María Soledad, « Diálogo y política internacional en *Locuras de Europa*, de Saavedra Fajardo », *Criticón*, 58, 1993, p. 9-16.
- ARREDONDO SIRODEY, María Soledad, « De Lazarillo a Estebanillo: novedades picarescas de *Estebanillo* », *Revista de Filología Española*, LXXV, 1995, p. 257- 279.
- ARREDONDO SIRODEY, María Soledad, « Locos, bufones y simples en tres novelas del siglo XVII: *Francion, Estebanillo, Simplicius Simplicissimus* », *1616: Anuario de la Sociedad Española de Literatura General y Comparada*, n°10, 1996, p. 165-172.
- ARREDONDO, María Soledad, « Armas de papel: Quevedo y sus contemporáneos ante la guerra de Cataluña », *La Perinola*, n°2, 1998, p. 117-154.
- ARREDONDO, María Soledad, « Literatura polémica y reescritura en 1635: *Defensa de España contra las calumnias de Francia*, de José Pellicer », *Criticón*, 79, 2000, p. 47-64.
- ARREDONDO, María Soledad, « Hablar de Europa desde el Paseo del Prado: *El Diálogo político del estado de Alemania (1631)*, de Juan de Palafox y Mendoza », in: José María DÍEZ BORQUE (éd.), *Cultura oral, visual y escrita en la España de los siglos de oro*, Madrid, Visor, 2010, p. 39-58.
- ARREDONDO SIRODEY, María Soledad, « Castillo Solórzano y la mixtura barroca: poesía, narrativa y teatro en *La niña de los embustes, Teresa de Manzanares* », in: Marc VITSE, Odette GORSSE (éd.), *El Siglo de Oro en escena: homenaje a Marc Vitse*, Toulouse, Presses Univ. du Mirail, 2006, p. 35-51.
- ARREDONDO, María Soledad, « *La Carta al Serenísimo, muy alto y muy poderoso Luis XIII* y la presencia de Francia en otras obras de Quevedo », in: Mercè BOIXAREU et Robin LEFERE (éd.), *La historia de Francia en la literatura española: Amenaza o modelo*, Madrid, Castalia, 2009, p. 253-268.
- AVALLE-ARCE, Juan Batista, RILEY, Edgard C., *Suma cervantina*, London, Tamesis Book, 1973.
- AVALLE-ARCE, Juan Bautista, *Nuevos deslindes cervantinos*, Barcelona, Ariel, Barcelona, Ariel, 1975.
- AVALLE-ARCE, Juan Bautista, introd., éd. et notes à Miguel de CERVANTES SAAVEDRA, *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, Madrid, Castalia, 1978.
- AVALLE-ARCE, Juan Bautista, « El nacimiento de Estebanillo González », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 1985-1986, p. 529-537. Rééd. in: ID., *Lecturas (Del temprano Renacimiento a Valle Inclán)*, Potomac, Scripta Humanística, p. 34-42.
- AVALLE-ARCE, Juan Bautista, « *Persiles* and Allegory », *Cervantes*, vol. X, n°1 (A symposium on *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, éd. Clark COLAHAN, Celia WELLER and Michael MCGAHA), 1990, p. 5-16.

- AVILÉS, Luis F., « To the Frontier and Back : The Centrifugal and the Centripetal in Cervantes' *Persiles y Sigismunda* and Gracián's *El Criticón* », *Symposium: a Quarterly Journal in Modern Literatures*, 50-3, 1996, p. 141-163.
- AVILÉS, Luis F., « To the Frontier and Back: The Centrifugal and the Centripetal in Cervantes' *Persiles y Sigismunda* and Gracián's *El Criticón* », *Symposium: a Quarterly Journal In Modern Literatures*, 50-3, 1996, p. 141-163.
- AVILÉS, Luis F., « Surviving in the Field of Vision: The Building of a Subject in Gracián's *El Criticón* », in : Nicholas SPADACCINI et Jenaro TALENS, (éd.), *Rhetoric and Politics: Baltasar Gracián and the New World Order*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997, p. 125-150.
- AVILÉS, Luis F., *Lenguaje y crisis: las alegorías de « El Criticón »*, Caracas, Fundamentos, 1998.
- AYALA, Jorge M., « Vida de Baltasar Gracián » in: Aurora EGIDO et María del Carmen MARÍN PINA (coord.), *Baltasar Gracián: Estado de la cuestión y nuevas perspectivas*, Zaragoza, Institución « Fernando el Católico », 2001, p. 13-32.
- AYERBE-CHAUX, Reinaldo, « Estebanillo González: La picaresca y la Corte », in : *La picaresca: orígenes, textos y estructuras. Actas del I<sup>er</sup> Congreso Internacional sobre la picaresca*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1979, p. 739-747.
- BABELON, Jean, « Cervantes y lo maravilloso nórdico », *Cuadernos de Ínsula*, 1, 1947, p. 117-130.
- BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Quadrige/PUF, 1957. Rééd.: 1984.
- BAENA, Julio, *El círculo y la flecha: Círculo y fin, triunfo y fracaso del 'Persiles'*, Chapel Hill, North Carolina Studies in the Romance Languages and Literature, 1996.
- BAIROCH, Paul, BATOU, Jean et CHEVRE, Pierre, *La Population des villes européennes de 800 à 1850*, Genève, Droz, 1988.
- BAKHTINE, Mikhail, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.
- BALIS, Arnout et alii, *La Peinture flamande au Kunsthistorisches Museum de Vienne*, trad. Sabine BOLLACK et alii, Anvers, Fond Mercator. Rééd.: Paris, Albin Michel, 1989.
- BALLESTER RODRÍGUEZ, Mateo, « El concepto de nación en Baltasar Gracián », *Conceptos*, 2, 2005, p. 11-23.
- EGIDO, Aurora, MARÍN PINA, María del Carmen (éd.), *Baltasar Gracián: Estado de la cuestión y nuevas perspectivas*, Zaragoza, Institución « Fernando el Católico », 2001.
- BAQUERO ESCUDERO, Ana L., « Los espacios de la maravilla en la novela corta áurea », in : ARELLANO, Ignacio (éd.), *Loca ficta: Los espacios de la maravilla en la Edad Media y Siglo de Oro* (Actes du Colloque International de Pampelune, avril 2002), Pamplona, Universidad de Navarra / Madrid, Iberoamericana / Francfort, Vervuert, 2003, p. 57-68.
- BAQUERO GOYANES, Mariano, « Sobre el realismo del *Persiles* », *Boletín de la Biblioteca Menéndez Pelayo*, XXIII, 1947, p. 212-218. *Temas, formas y tonos literarios*, Madrid, Prensa Española, 1972, p. 13-60.
- BAQUERO GOYANES, Mariano, « Perspectivismo y sátira en *El Criticón* », *Temas, formas y tonos literarios*, Madrid, Prensa Española, 1972, p. 13-60.
- BARRIO OLANO, José Ignacio, « Las Indias y Argel en la literatura picaresca », *Espéculo: revista de estudios literarios*, 32, 2006 (article numérique, sans pagination).
- BARTHES, Roland, « L'effet de réel », *Communications*, 1968, 11, p. 84-89.

- BARTHES, Roland, *Sur Racine*, Paris, Seuil, 1963.
- BARTHES, Roland, BERSANI, Léo, HAMON, Philippe, RIFFATERRE, Michael, WATT, Ian, *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, 1982.
- BATAILLON, Marcel, « Estebanillo González, bouffon « pour rire » », in : Edward Meryon WILSON, Royston Oscar JONES, *Studies in Spanish Literature of the Golden Age, presented to Edward M. Wilson*, éd. London, Tamesis Book, 1973, p. 25-44.
- BATES, Arthur S., « Historical Characters in *Estebanillo* », *Hispanic Review*, 1940, 8 (1), p. 63-66.
- BATTLORI, Miquel, *Gracián y el Barroco*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1958.
- BATTLORI, Miquel, PERALTA, Ceferino, *Baltasar Gracián*, Zaragoza, Institución « Fernando El Católico », 1969.
- BEC, Christian, *Histoire de Venise*, Paris, PUF, Collection Que sais-je ?, 2010 [1983].
- BECK, Bernard, « L'Europe anthropomorphique et la cartographie nationaliste du XIX<sup>e</sup> siècle », in : Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à l'Europe – III – La dimension politique et religieuse du mythe de l'Europe de l'Antiquité à nos jours* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 29-30 novembre 2001), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganiol, 2002, p. 43-56.
- BEGUIN, Katia, *Les princes de Condé. Rebelles, courtisans et mécènes dans la France du Grand Siècle*, Paris, Champ Vallon, 1999.
- BEHAR, Roland, *Garcilaso de la Vega (ca. 1499-1536) et la rhétorique de l'image*, thèse de doctorat dirigée par Mme le Professeur Mercedes BLANCO, soutenue à l'Université de Paris IV-Sorbonne le 6 décembre 2010.
- BELIC, Oldric, « Los principios de composición en la novela picaresca », *Análisis de textos hispanos*, Madrid, Prensa Española, 1977.
- BELTRÁN Y RÓZPIDE, Ricardo, « La pericia geográfica de Cervantes demostrada con la historia de *Los trabajos de Persiles y Sigismunda* », *Boletín de la Real Sociedad Geográfica*, 64, p. 270-293, 1923-24.
- BELY, Lucien, *Les relations internationales XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, PUF, 1992.
- BELY, Lucien (dir.), *L'Europe des traités de Westphalie. Esprit de la diplomatie et diplomatie de l'esprit* (avec le concours d'Isabelle Richefort), Paris, PUF, 2000.
- BENNASSAR, Bartolomé et VINCENT, Bernard, *Le temps de l'Espagne, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Hachette, 1999.
- BENOIT-DUSAUSOY, Annick et FONTAINE, Guy (dir.), *Lettres européennes : manuel universitaire d'histoire de la littérature européenne*, avec une préface de Vaira VIKE-FREIBERGA, Bruxelles, De Boeck, 2007.
- BERMEJO CABRERO, José Luis, « Ambientación histórica del *Persiles* », *Anales Cervantinos*, XXXI, 1993, p. 261-267.
- BESSE, Jean-Marc, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, ENS Éditions, Lyon, 2003.
- BESSE, Jean-Marc, « Quelle géographie pour le prince chrétien ? Premières remarques sur Antonio Possevino », *Laboratoire italien*, 2008, « Géographie et politique au début de l'âge moderne », ENS éditions, p. 123-143.



- BHABHA, Homi K., *The Location of Culture*, Londres/New York, Routledge, 1994.
- BJORNSON, Richard, «Estebanillo González: The Clown's other Face », *Hispania* 60, 1977, p. 63-66.
- BLANCO AGUINAGA, Carlos, « Cervantes y la picaresca. Notas sobre dos tipos de realismo », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, II, 1957, p. 313-342.
- BLANCO, Mercedes, « *El Crítico*: aporías de una ficción ingeniosa », *Criticón*, 33, 1986, p. 5-36.
- BLANCO, Mercedes, *Les Rhétoriques de la Pointe. Baltasar Gracián et le conceptisme en Europe*, Paris, Honoré Champion, 1992.
- BLANCO, Mercedes, « Literatura e ironía en *Los trabajos de Persiles y Sigismunda* », *Actas del II Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas* publicadas por Giuseppe GRILLI, Napoli, società Etidtrice Intercontinentale Gallo, 1995, p.627-635.
- BLANCO, Mercedes, « Del Infierno al Parnaso. Escepticismo y sátira política en Quevedo y Trajano Bocalini », *La Perinola*, 2, 1998, p. 158-193.
- BLANCO, Mercedes, « *Los trabajos de Persiles y Sigismunda* et l'invention du roman », in : Jean-Pierre SANCHEZ (éd.), *Los trabajos de Persiles y Sigismunda: lectures d'une oeuvre de Cervantès*, Nantes, Éditions du Temps, 2003, p. 21-46.
- BLANCO, Mercedes, « *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*: entretenimiento y verdad poética », *Criticón*, 91, 2004, p. 5-39.
- BLANCO, Mercedes, « Quevedo lector de Malvezzi », *La Perinola*, 8, 2004, p 77-108.
- BLANCO, Mercedes, « Guerre et paix d'après les diplomates espagnols de Westphalie », in : Annie MOLINIE et Alexandra MERLE, (dir.), *L'Espagne et ses guerres*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004, p.163-181.
- BLANCO, Mercedes, « Experimentación narrativa y conciencia historico-política. En torno a *La hora de todos* de Quevedo », in : Clizia CARMINATI et Valentina NIDER (éd.), *Narrazione e storia tra Italia e Spagna nel Seicento*, Trento, Università degli Studi di Trento, 2007, p. 288-326.
- BLIN, Arnaud, 1648 : *La paix de Westphalie ou la naissance de l'Europe politique moderne*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2006.
- BOIS, Jean-Pierre, *L'Europe à l'époque moderne. Origines, utopies et réalités de l'idée d'Europe XVIe-XVIIIe siècles*, Paris, Colin, 1999.
- BOIXAREU, Mercè et LEFERE, Robin (dir.), *La historia de Francia en la literatura española: Amenaza o modelo*, Madrid, Castalia, 2009.
- BONORA, Éléna, « “Flânerie idéologique” dans la Venise du XVIe siècle » in : Gilles CHABAUD, Évelyne COHEN, Natacha COQUERY et Jérôme PENEZ (éd.), *Les guides imprimés du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 297-306.
- BORREGO GUTIÉRREZ, Esther « Motivos y lugares maravillosos en las cuatro bodas de Felipe II », in: Ignacio ARELLANO AYUSO (éd.), *Loca ficta: los espacios de la maravilla en la Edad Media y Siglo de Oro*, Pamplona, Universidad de Navarra / Madrid, Iberoamericana / Frankfurt am Main, Vervuert, 2003, p. 69-89.
- BORREGO PÉREZ, Manuel, « Algunas notas sobre las cortes en el *Criticón* », in : Ignacio ARELLANO AYUSO, María Carmen PINILLOS, Frédéric SERRALTA et Marc VITSE (coord.), *Studia Aurea, Actas del III Congreso de la AISO (Toulouse, 1993)*, Pamplona, GRISO, 1996, t. III, p. 73-80.

- BORRI, Roberto, *L'Europa nell'antica cartografia*, Ivrea, Priuli & Verclucca, 2001.
- BOUZA ÁLVAREZ, Fernando Jesús, *Locos, enanos y hombres de placer en la corte de los Austrias*, Madrid, Ediciones Temas de Hoy, 1991.
- BRACKE, Wouter, DANCAKERT, Lisette, DE CANDT, Caroline et SILVESTRE, Marguerite (dir.), *Formatting Europe, mapping a continent. Dix siècles de cartes d'Europe dans les collections de la Bibliothèque Royale de Belgique*, Bruxelles, Bibliothèque Royale de Belgique, 2007.
- BRIOSO SANTOS, Héctor, *América en la prosa literaria española de los siglos XVI y XVII*, Huelva, Diputación de Huelva, 1999.
- BRIOSO SANTOS, Héctor, *Cervantes y América*, Madrid, Marcial Pons, 2006.
- BRIZAY, François, « La présentation de l'Italie dans les guides imprimés en français au XVII<sup>e</sup> siècle », in : Gilles CHABAUD, Évelyne COHEN, Natacha COQUERY et Jérôme PENEZ (éd.), *Les guides imprimés du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 359-376.
- BROC, Numa, *La Géographie de la Renaissance*, Paris, Éditions du C.T.H.S., 1986.
- BROSSEAU, Marc, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- BUSSMAN, Klaus et SCHILLING, Heinz, *1648, War and Peace in Europe*, Bruckmann, München 1998, 2 vol.
- CABARCAS ANTEQUERA, Hernando, *Amadís de Gaula en las Indias*, Santa Fe de Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1992.
- CACHO BLECUA, Juan Manuel, introd. à Garcí RODRÍGUEZ DE MONTALVO, *Amadís de Gaula*, Madrid, Cátedra, 1987-1988, p. 17-214.
- CAMPBELL, Ysla, « El Estebanillo y la disidencia conformista », *Noesis*, 1992, 4 (8), p. 77-103.
- CAMPOS, Jorge, « Presencia de América en las obras de Cervantes », *Revista de Indias*, 1947, n°8, p. 371-404.
- CANAVAGGIO, Jean (éd.), *La invención de la novela*, Madrid, Casa de Velásquez, 1999.
- CANAVAGGIO, Jean, « L'Espagne de Cervantès », *Les Langues Néo-Latines*, n°327, 2003, p. 21-38.
- CANAVAGGIO, Jean, *Cervantes*, Madrid, Espasa-Calpe, 2003.
- CÁNOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *Estudios del reinado de Felipe IV*, in: *Obras de D. Antonio Cánovas del Castillo*, t. II, Madrid, A. Pérez-Dubrull, 1888.
- CAPEL SÁEZ, Horacio, « Geógrafos españoles en los Países Bajos a fines del siglo XVII », *Tarroco. Revista de Geografía* (Tarragona), II, 1981, p. 7-34.
- CAPPELLI, Federica, « *El Criticón* tra geografia e simbolismo. La difficile questione dell'ambientazione del Hiermo de Hipocrinda », in : *Gracián desde Italia*, p. 31-56.
- CARBAJO ISLA, María F., *La población de la villa de Madrid. Desde finales del siglo XVI hasta mediados del siglo XIX*, Madrid, Siglo XXI, 1987.
- CARBÓ GARCÍA, Juan Ramón, « El mito gético en Europa: la invención de tradiciones y la búsqueda de legitimación historiográfica en la creación de un nuevo orden socio-cosmológico en el período de las migraciones », in: Juan José FERRER MAESTRO et Pedro BARCELÓ (éd.), *Europa: historia, imagen y mito / Europa: Geschichte, Bilder und Mythos*, Castelló de la Plana, Universitat Jaume I, 2008, p. 95-112.
- CARILLA, Emilio, « La novela bizantina en España », *Revista de Filología Española*, XLIX, 1966, p. 275-288.

- CARILLA, Emilio, « La épica hispanoamericana en la época colonial », *Thesaurus*, LII, n°1-3, 1997, p. 299-310.
- Carlos V y la noción de Europa*, Cáceres, Universidad de Extremadura / Centro de Estudios sobre la Bélgica Francófona, 1994.
- CARRASCO URGOITI, María Soledad, « Los libros de caballerías. La novela morisca. Los libros de cuentos », in: María Soledad CARRASCO URGOITI *et alii*, *La novela española en el siglo XVI*, Madrid, Iberoamericana, 2000, p. 15-50.
- CARRASCO URGOITI, María Soledad, LÓPEZ ESTRADA, Francisco, CARRASCO, Félix, *La novela española en el siglo XVI*, Madrid, Iberoamericana, 2000.
- CARRASCO, Félix, « Inicios de la picaresca: *Lazarillo de Tormes* », in: María Soledad CARRASCO URGOITI *et alii*, *La novela española en el siglo XVI*, Madrid, Iberoamericana, 2000, p. 217-294.
- CARREIRA, Antonio, CID, chapitre « El estilo » dans l'introd. à *La vida y hechos de Estebanillo González*, Madrid, Cátedra, 1990, t. I, p. cxxxvii-clxxxviii.
- CARRIER, Hubert, *Le Labyrinthe de l'État*, Paris, Honoré Champion, 2004.
- CASALDUERO JIMENO, Joaquín, *Sentido y forma de « Los trabajos de Persiles y Segismunda »*, Madrid, Gredos, 1947.
- CASTEL, Jorge, *España y el tratado de Münster: 1644-1648*, Madrid, Marto, Cuadernos de « Historia de las relaciones internacionales y la política exterior de España », 1956.
- CASTILLO, David et SPADACCINI, Nicholas, « El antiutopismo en *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*: Cervantes y el cervantismo actual », *Cervantes*, 20-1, 2000, p. 115-131.
- CASTRO, Américo, « Noruega, símbolo de la oscuridad », *Revista de Filología Española*, 6, 1919, p. 184-185.
- CASTRO, Américo, « Gracián y los separatismos », *Teresa la Santa; Gracián y los separatismos: con otros ensayos*, Madrid-Barcelona, Alfaguara, 1972, p. 251-307.
- CASTRO, Américo, *De la edad conflictiva*, Madrid, Taurus, 1976.
- CASTRO, Américo, *El pensamiento de Cervantes*, Madrid/Barcelona, Noguer, 1972 (nueva edición de 1980 ampliada y con notas del autor y de Julio Rodríguez-Puértolas).
- CAVILLAC, Michel, *Gueux et marchands dans le « Guzmán de Alfarache »*, Bordeaux, Éditions Bière, 1983.
- CAVILLAC, Michel, « Atalayisme » et picaresque : la vérité proscrite (*Lazarillo, Guzmán, Buscón*), Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2007.
- CAVILLAC, Michel. « Del *Guzmán de Alfarache* al *Persiles*: Cervantes frente a Mateo Alemán (¿Por qué Clodio no merece ir a Roma?) », *Criticón*, 101, 2007, p. 177-198.
- CAYUELA, Anne, *Le paratexte au Siècle d'Or. Prose romanesque, livres et lecteurs en Espagne au XVIIe siècle*, Genève, Librairie Droz, 1996.
- CEARD, Jean, « L'image de l'Europe dans la littérature cosmographique de la Renaissance », in : *La conscience européenne au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle*, Actes du colloque international organisé à l'Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles (30 Septembre – 3 Octobre 1980) avec l'aide du CNRS, Paris, Centre National Des Lettres, 1982, p. 49-63.
- CEYSSENS, Lucien, « La correspondance du Nonce de Madrid relative au jansénisme (1645-1654) », *Anthologia Annuaria*, 4, 1956, p. 549-640 (coll. A. Legrand).

- CEYSSENS, Lucien, « Pour une histoire plus poussée et plus explicite de l'antijansénisme »  
in : *Actes du colloque sur le jansénisme organisé par l'Academia Belgica, Rome, 2 et 3 novembre 1973*, Louvain, 1977, p. 1-25.
- CHABOD, Federico, *Storia dell'idea d'Europa*, Bari, Leterza, 1962.
- CHANDLER, Frank W., *Romances of Roguery*, New York, Mc Millan, 1899. Trad. esp., *La novela picaresca en España*, Madrid, La España Moderna, 1912.
- CHANTIN, Jean-Pierre, *Le jansénisme*, Paris, Cerf, 1996.
- CHARTIER, Roger, « Le monde comme représentation », *Annales*, vol. 44, n°6, 1989, p. 1505-1520. Rééd. in : ID., *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 67-86.
- CHECA, Jorge, *Gracián y la imaginación arquitectónica. Espacio y alegoría en la literatura de la Edad Media al Barroco*, Potomac, Scripta Humanistica, 1986.
- CHECA, Jorge, « Gracián lector de Ariosto: Huellas del *Orlando furioso* en el *Criticón* », *Hispania*, vol. 71, n°4, 1988, p. 743-751.
- CHECA, Jorge, « Gracián and the Ciphers of the World », in : Nicholas SPADACCINI et Jenaro TALENS, (éd.), *Rhetoric and politics: Baltasar Gracián and the New World Order*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997, p. 170-187.
- CHECA, Jorge, *Experiencia y representación en el Siglo de Oro: Cortés, Santa Teresa, Gracián, Sor Juana Inés de la Cruz*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1998.
- CHEVALLIER, Raymond, « Europe, quel symbolisme ? », in : Rémy POIGNAULT et Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à l'Europe – I – Le mythe d'Europe dans l'art et la culture de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 24-26 avril 1997), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganol, 1998, p. 13-20.
- CHEVALLIER, Raymond, « L'Europe dans les textes géographiques grecs et latins », in : Rémy POIGNAULT et Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à l'Europe – I – Le mythe d'Europe dans l'art et la culture de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 24-26 avril 1997), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganol, 1998, p. 39-54.
- CHIESA, Maria Giovanna, « Estebanillo González e gli ebrei », *Rassegna Iberistica* 11, 1981, p. 3-20.
- CHILDERS, William, *Transnational Cervantes*, Toronto, University of Toronto Press, 2006.
- CID, Jesús Antonio, « Máscaras y oficio en un escritor del Antiguo Régimen: Estebanillo González = Gabriel de la Vega », *RDTP*, XLIII (Homenaje A. C. Casado), 1988, p. 175-195.
- CID, Jesús Antonio, « La personalidad real de Stefaniglió. Documentos sobre el personaje y presunto autor de *La vida y hechos de Estebanillo González* », *Criticón*, 47, 1989, p. 7-28.
- CID, Jesús Antonio, « Centauro a lo pícaro y voz de su amo: interpretaciones y textos Nuevos sobre *La vida y hechos de Estebanillo González*, I: *La sátira contra los Monsiures de Francia* y otros poemas de 1636-1638 », *Criticón*, 47, 1989, p. 29-77.
- CID, Jesús Antonio, chapitres 1-4 et 6 de l'introduction, in : Antonio CAREIRA et Jesús Antonio CID, édition, introduction et notes à *La vida y hechos de Estebanillo González*, Madrid, Cátedra, 1990, t. I, p. ix-cxxxvi et clxxxix-ccx.
- CID, Jesús Antonio, « Gallegos, hidalgos y pícaros en la España del siglo XVII. *Estebanillo* y *Salvatierra de Miño* », *Cuadernos de Estudios Gallegos*, tomo XL, 105, 1992, p. 259-287.

- CLOSE, Anthony, *Cervantes and the Comic Mind of his Age*, Oxford, University Press, 2000.
- COGNET, Louis, *Le jansénisme*, Paris, PUF, 1991 (1961).
- COLAHAN, Clark, WELLER, Celia et MCGAHA, Michael, *A symposium on “Los trabajos de Persiles y Sigismunda”* (Whitman College, 1990), in : *Cervantes*, 10.1, 1990.
- COLAHAN, Clark, « Toward an Onomastics of Persiles/Periandro and Sigismunda/Auristela », *Cervantes*, 14, 1994, p. 19-40.
- COLÓN CALDERÓN, Isabel, *La novela corta en el siglo XVII*, Madrid, Ediciones del Laberinto, 2001.
- CONLEY, Tom, « Le méditer : Via Apian », in : Franck LESTRINGANT, Jean-Marc BESSE et Marie-Dominique COUZINET (dir.), *Les méditations cosmographiques à la Renaissance*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009, p. 95-112.
- COPELLO, Fernando, « Ambrosio de Salazar: la narración breve en un contexto no hispánico », *Filología*, XXII, 1, 1987, p. 149-163.
- COPELLO, Fernando, *Recherches sur la nouvelle post-cervantine de 1613 à 1624*, Paris, Université de la Sorbonne-Nouvelle, thèse dactylographiée, 1990, 2 vol.
- COPELLO, Fernando, « Las aplicaciones de Diego Rosel y Fuenllana: una reflexión sobre la geografía del relato en la España del siglo XVII », in : Ignacio ARELLANO AYUSO, María Carmen PINILLOS, Frédéric SERRALTA et Marc VITSE (coord.), *Studia Aurea, Actas del III Congreso de la AISO (Toulouse, 1993)*, Pamplona, GRISO, 1996, t. III, p. 129-138.
- COPELLO, Fernando, « *La desgraciada amistad* de Juan Pérez de Montalbán », *Bulletin Hispanique*, vol. 111, n°1, juin 2009, p. 245-263.
- CORDERO DE BOBONIS, Idalia, « *La vida y hechos de Estebanillo González*. Estudios sobre su visión del mundo y actitud ante la vida », *Archivum* XV, Oviedo, 1965, p. 168- 189.
- CORDERO DE BOBONIS, Idalia, « *Vuelta al Estebanillo* », *Latorre*, 35, 1995, p. 90-109.
- COSSÍO, José María de, *Autobiografías de soldados: siglo XVII*, Madrid, Atlas, 1956.
- CREMOUX, Françoise, *Pèlerinages et miracles à Guadalupe au XVI<sup>e</sup> siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2001.
- CRO, Stelio, « Cervantes, el *Persiles* y la historiografía indiana », *Anales de literatura hispanoamericana*, 4, 1975, p. 5-25.
- CROCE, Benedetto, *Storia del Regno di Napoli*, Bari, Laterza, 1925.
- CRUZET, Denis, « Sur le concept de barbarie au XVI<sup>e</sup> siècle », in : *La conscience européenne au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle*. Actes du colloque international organisé à l'Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles (30 Septembre – 3 Octobre 1980) avec l'aide du CNRS, Paris, Centre National Des Lettres, Paris, Presses de l'École normale supérieure, Collection de l'ENSJF, 1982, p. 103-126.
- CRUZ CASADO, Antonio, « Una revisión del desenlace del *Persiles* », *Actas del II Coloquio Internacional de la Asociación de Cervantistas*, Alcalá de Henares, 6-9 nov. 1989, Barcelona, Anthropos, 1991, p. 719-726.
- CRUZ CASADO, Antonio, « *Persiles y Sigismunda*. De Cervantes a Rojas Zorrilla », *Actas del III Coloquio Internacional de la Asociación de Cervantistas* (Alcalá de Henares, 12-16 noviembre 1990), Barcelona, Anthropos, 1993, p. 541-551.
- CRUZ CASADO, Antonio, « Periandro/Persiles: las raíces clásicas del personaje y las aportaciones de Cervantes », *Cervantes*, 15, 1995, p. 80-89.

- CULLIERE, Jean, « Jean Barclay contre les jésuites de Pont-à-Mousson : approche de la toute première édition de l'*Euphormion* (1605) », *Les jésuites parmi les hommes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, actes du colloque de Clermont (avril 1985), Clermont-Ferrand, Association des publications de la Faculté des lettres, 1987, p. 207-218.
- DAINVILLE, François de, *La Géographie des Humanistes*, Paris, Beauchêne, 1940.
- DAMIANI, Bruno M., « El Nuevo Mundo en la novela picaresca española: lengua e historia », *Homenaje a Hans Flasche*, Stuttgart, Franz Steiner, 1991, p. 465-484.
- DANDELET, Thomas James, *Spanish Rome*, New Haven/ London, Yale University Press, 2001 [trad. espagnole par Lara VILÀ TOMÀS, *La Roma Española*, Barcelona, Crítica, 2002].
- DAVIS, Nina Cox, « The pícaro as Jester in the Spanish Picaresque », *Romance Quarterly*, 1989, 36 (1), p. 49-61.
- DE ANNA, Luigi G., *Thule, le fonti e le tradizioni*, Rimini, Il Cerchio, 1998.
- DE ARMAS WILSON, Diana, « Cervantes on Cannibals », *Revista de Estudios Hispánicos*, XXII-3, 1988, p. 1-25.
- DE ARMAS WILSON, Diana, *Allegories of Love*, Princeton, Princeton university press, 1991.
- DE ARMAS WILSON, Diana, « The Matter of America: Cervantes romances Inca Garcilaso de la Vega », *Cultural Authority in Golden Age Spain*, Marin Brownlee & Hanno Ulrich Sunbrecht, Baltimore, John Hopkins University Press, 1995.
- DE ARMAS WILSON, Diana, « De gracia estraña »: Cervantes, Ercilla y el Nuevo Mundo », in: *En un lugar de la Mancha. Estudios cervantinos en honor de Manuel Durán*, Salamanca, Almar, 1999, p. 37-55.
- DE ARMAS WILSON, Diana, *Cervantes, the Novel, and the New World*, Oxford, Oxford University Press, 2000.
- DE MIRANDA, Girolamo, *Una quiete operosa. Forma e pratiche dell'Accademia napoletana degli Oziosi (1611-1645)*, Napoli, Fridericiana Editrice Universitaria, 2000.
- DE VRIES, Jan, *European Urbanization, 1500-1800*, London, Methuen & Co., 1984.
- DEFFIS DE CALVO, Emilia I., « El cronotopo de la novela española de peregrinación: Miguel de Cervantes », *Anales Cervantinos*, 28, 1990, p. 99-108.
- DEFFIS DE CALVO, Emilia I., « El cronotopo de la novela española de peregrinación: Alonso Núñez de Reinoso y Lope de Vega », *Criticón*, 56, 1992, p. 135-146.
- DEFFIS DE CALVO, Emilia I., « El discurso narrativo y el cronotopo en el *Criticón* de Baltasar Gracián », in: Ignacio ARELLANO AYUSO, María Carmen PINILLOS, Frédéric SERRALTA et Marc VITSE (coord.), *Studia Aurea, Actas del III Congreso de la AISO (Toulouse, 1993)*, Pamplona, GRISO, 1996, t. III, p. 139-146.
- DEFFIS DE CALVO, Emilia I., *Viajeros, peregrinos y enamorados (La novela española de peregrinación)*, Pamplona, EUNSA, 1999.
- DELPECH, François (éd.), *L'imaginaire du territoire, représentations fabuleuses des lieux et de l'espace péninsulaires en Espagne et au Portugal (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2008.
- DELUMEAU, Jean, *Rome au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Pluriel, 1982.
- DERVEAUX, Élisabeth et WATTEL-DE CROIZANT, Odile, « Allégories politiques et chrétiennes d'Europe du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle », in : Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à*

- l'Europe – III – La dimension politique et religieuse du mythe de l'Europe de l'Antiquité à nos jours* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 29-30 novembre 2001), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganiol, 2002, p. 189-194.
- DESCENDRE, Romain, « Raison d'État, puissance et économie. Le mercantilisme de Giovanni Botero », *Revue de métaphysique et de morale*, 39, 2003, p. 311-321.
- DESCENDRE, Romain, *L'état du monde. Giovanni Botero entre raison d'État et géopolitique*, Genève, Droz, 2009.
- DEZA ENRÍQUEZ, Ana-Jimena, « Gracián y el concepto de alegoría. Verdad y agudeza en *El Criticón* », *Conceptos*, 1, 2004, p. 157-178.
- DÍAZ DE ALDA HEIKKILA, María Carmen, « Ultima Thule en el contexto nórdico de Los Trabajos de Persiles y Sigismunda », in : Antonio BERNAT VISTARINI (éd.), *Volver a Cervantes*, Actas del IV Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas, Lepanto, 1/8 de octubre de 2000, Palma de Mallorca, Universitat de les Illes Balears, 2001, p. 875-885.
- DÍEZ FERNÁNDEZ, José Ignacio et AGUIRRE DE CÁRCER, Luisa Fernanda, « Contexto histórico y tratamiento literario de la hechicería morisca y judía en el *Persiles* », *Cervantes*, 12-2, 1992, p. 33-62.
- DOMÍNGUEZ ORTIZ, Antonio, *La población de Sevilla en la Baja Edad Media y en los tiempos modernos*, Madrid, Real Sociedad de Geografía, 1941.
- DOMÍNGUEZ ORTIZ, Antonio, *España ante la paz de los Pirineos*, Madrid, CSIC / Hispania, 1959.
- DOROSZLAÏ, Alexandre, *La géographie de l'Arioste soumise à l'épreuve des cartes*. Thèse de doctorat sous la direction de M. le Professeur Michel Plaisance, Paris, Sorbonne Nouvelle, 1991. Rééd. : Villeneuve d'Ascq, Atelier National de Reproduction des Thèses, 1993.
- DOROSZLAÏ, Alexandre, *Ptolémée et l'hippogriffe. La géographie de l'Arioste soumise à l'épreuve des cartes*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1998.
- DUFOURNET, Jean, FIORATO, Charles Adelin et REDONDO Augustin (dir.), *L'image de l'autre européen (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1992.
- DUMONT, Jean-Christian, « Le décor de Trimalcion », *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité*, 1990, 102-2, p. 959-981.
- DUPONT, Florence, *Médée de Sénèque ou Comment sortir de l'humanité*, Paris, Belin, 2000.
- DURAND, Gilbert, *Le Décor mythique de la Chartreuse de Parme*, Paris, José Corti, 1961.
- DURAND, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, 1992.
- DURIN, Karine, « Héroe y heroísmo en Baltasar Gracián. Hacia la filosofía del desengaño heroico del *Criticón* », *Conceptos*, 1, 2004, p. 35-57.
- ECHEVARRÍA BACIGULPE, Miguel Ángel, *Flandes y la Monarquía Hispánica: 1500-1713*, Madrid, Sílex, 1998.
- EGGINTON, William, « Gracián and the Emergence of the Modern Subject », in : Nicholas SPADACCINI et Jenaro TALENS (éd.), *Rhetoric and politics: Baltasar Gracián and the new world order*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997, p. 151-169.
- EGIDO, Aurora « El arte de la memoria y *El Criticón* », in : *Gracián y su época*, 1986, p. 25-66.
- EGIDO, Aurora (éd.), *Política y Literatura*, Saragosse, CAZAR, 1988.

- EGIDO, Aurora, *Cervantes y las puertas del sueño*, Barcelone, PPU, 1994.
- EGIDO, Aurora, *La rosa del silencio: Estudios sobre Gracián*, Madrid, Alianza, 1996.
- EGIDO, Aurora, *Poesía y peregrinación en «el Persiles»: El templo de la Virgen de Guadalupe*, Palma, Universitat de les Illes Balears, 1998.
- EGIDO, Aurora, « Las voces del *Persiles* », in: Caroline SCHMAUSER et Monika WALTER (éd.), « ¡Bon compaño, jura Dii! ». *El encuentro de moros, judíos y cristianos en la obra cervantina*, Frankfurt, Vervuert, 1998, p. 107-133.
- EGIDO, Aurora, « Erasmo y la Torre de Babel. La búsqueda de la lengua perfecta », in: *España y América en una perspectiva humanística. Homenaje a Marcel Bataillon*, Madrid, Casa de Velázquez, 1998, p. 11-34.
- EGIDO, Aurora, *Las caras de la prudencia y Baltasar Gracián*, Madrid, Castalia, 2000.
- EGIDO, Aurora, *En el camino de Roma. Cervantes y Gracián ante la novela bizantina*, Zaragoza, Universidad de Zaragoza, 2005.
- EGIDO, Aurora, *El Criticón*, étude préliminaire à l'édition en fac-simil de l'édition princeps, Zaragoza, Institución « Fernando el Católico », 2009, 3 vol.
- EGIDO, Aurora, *El discreto encanto de Cervantes y el crisol de la prudencia*, Vigo, Academia del Hispanismo, 2011.
- EISENBERG, Daniel, « La biblioteca de Cervantes », in : *Studia in honorem Prof. Martín de Riquer, II*, Barcelona, Quaderns Crema, 1987, p. 271-328.
- EL SAFFAR, Ruth S., *Beyond Fiction: the Recovery of the Feminine in the Novels of Cervantes*, Los Angeles, University of California Press, 1984.
- ELLIOTT, John Huxtable, *España y su mundo (1500-1700)*, Madrid, Alianza Editorial, 1990.
- ELLIOTT, John Huxtable, *España y Europa*, Valencia, Universitat de València, 2002.
- ENCISO ALONSO-MUÑUMER, Isabel, *Nobleza, poder y mecenazgo en tiempos de Felipe III. Nápoles y el Conde de Lemos*, Madrid, Actas Editorial, 2007.
- ERLICHER, Hanno, « La deconstrucción de una enemistad: *La española inglesa* en el contexto del imaginario político de la Edad Moderna », in: Hanno EHRLICHER et Gerhard POPPENBERG (éd.), *Cervantes' Novelas ejemplares im Streitfeld der Interpretationen. Exemplarische Einführungen in die spanische Literatur der Frühen Neuzeit*, Berlin, edition tranvía – Verlag Walter Frey, 2006, p. 283-319.
- ESCAMILLA, Michèle, « Charles Quint et l'Europe », in : Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à l'Europe – III – La dimension politique et religieuse du mythe de l'Europe de l'Antiquité à nos jours* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 29-30 novembre 2001), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganiol, 2002, p. 29-42.
- ESTÉVEZ MOLINERO, Ángel, *El (libro De) Buen Humor De Estebanillo*, Córdoba, Universidad De Córdoba, 1995.
- ETIENVRE, Jean-Pierre, *Littérature et politique aux siècles d'or*, Paris, Klincksieck, 1998.
- ETTINGHAUSEN, Henry, « Francia en la prensa española », in: Mercè BOIXAREU et Robin LEFERE (dir.), *La historia de Francia en la literatura española: Amenaza o modelo*, Madrid, Castalia, 2009, p. 131-144.
- FERRER MAESTRO, Juan José et BARCELÓ, Pedro (éd.), *Europa: historia, imagen y mito / Europa: Geschichte, Bilder und Mythos*, Castelló de la Plana, Universitat Jaume I, 2008.



- FASQUEL, Samuel, « González de Salas y Talía: el mimo antiguo como modelo de la poesía burlesca de Quevedo », *Criticón* (Toulouse), n°97-98, 2006, p. 137-151.
- FASQUEL, Samuel, *Quevedo et la poétique du burlesque au XVII<sup>e</sup> siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2011.
- FATTORI SANDOVAL, Patricia, « Un'anomala autobiografia picaresca: *La vida y hechos de Estebanillo González, hombre de buen humor* », *Studi Ispanici*, Pisa, 1981, p. 81-101.
- FAXEDAS BRUTJAS, M. Lluisa, « Iconografía del café: un retrato de Europa », in: Juan José Ferrer MAESTRO et Pedro BARCELÓ (éd.), *Europa: historia, imagen y mito / Europa: Geschichte, Bilder und Mythos*, Castelló de la Plana, Universitat Jaume I, 2008, p. 501-519.
- FEBVRE, Lucien, *L'Europe. Genèse d'une civilisation*. Cours professé au Collège de France en 1944-1945, établi, présenté et annoté par Thérèse CHARMASSON et Brigitte MAZON, avec la collaboration de Sarah LÜDEMANN et une préface de Marc FERRO, Paris, Perrin, 1999.
- FERNÁNDEZ ALBALADEJO, Pablo, « Entre "godos" y "montañeses". Avatares de una primera identidad española », in: Alain TALLON, (éd.), *Le sentiment national dans l'Europe méridionale aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Madrid, Casa de Velázquez, 2007.
- FERNÁNDEZ SAN EMETERIO, Gerardo, « La personalidad del narrador en *La vida y hechos de Estebanillo González* », *Cuadernos de Filología Hispánica*, 2000, 18, p. 119-146.
- FERRARI, Ángel, *Fernando El Católico En Baltasar Gracián*, Madrid, Espasa Calpe, 1945. Rééd. : Madrid, Real Academia de la Historia, 2006.
- FINELLO, Dominick L., *The evolution of the pastoral novel in early modern Spain*, Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies / Wornhout, Brepols, 2008.
- FIRPO, Luigi, « Botero, Giovanni », *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 13, 1971. Version numérique : [http://www.treccani.it/enciclopedia/giovanni-botero\\_%28Dizionario-Biografico%29/](http://www.treccani.it/enciclopedia/giovanni-botero_%28Dizionario-Biografico%29/)
- FONTANA, Josep, *L'Europe en procès*, trad. de l'espagnol par André ROUGON, préf. Jacques LE GOFF, Paris, Le Seuil, 1995
- FONTAINE, Jacques, PELLISTRANDI, Christine (éd.), *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique*, Madrid, Casa de Velázquez, 1992.
- FORCIONE, Alban K., *Cervantes, Aristotle and the « Persiles »*, Princeton, University Press, 1970.
- FORCIONE, Alban K., *Cervantes' Christian Romance: A Study of « Persiles y Sigismunda »*, Princeton University Press, Princeton, 1972.
- FORCIONE, Alban K., *Cervantes and the Humanist Vision: A Study of Four Exemplary Novels*, Princeton, Princeton University Press, 1992.
- FORCIONE, Alban K., « At the Threshold of Modernity : Gracián's *El Criticón* », in : Nicholas SPADACCINI, et Jenaro TALENS (éd.), *Rhetoric and politics: Baltasar Gracián and the New World Order*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997, p. 3-70.
- FOSALBA, Eugenia, *La «Diana» en Europa: ediciones, traducciones e influencias*, Barcelona, Universitat Autònoma de Barcelona, 1994.
- FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- FUBINI, Ricardo, « Aux origines de la balance des pouvoirs : le système politique en Italie au XV<sup>e</sup> siècle », in : Lucien BELY et Isabelle RICHEFORT (dir.), *L'Europe des traités de Westphalie. Esprit de la diplomatie et diplomatie de l'esprit*, Paris, PUF, 2000, p. 105-121.

- FUENTES, Carlos, *Geografía de la novela*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1993.
- FUMAROLI, Marc, BONNEFOY, Yves, WEINRICH, Harald et ZINK, Michel (dir.), *Identité littéraire de l'Europe*, Paris, PUF, 2000.
- FUMAROLI, Marc, *Sainte Françoise Romaine annonçant à Rome la fin de la peste*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2001.
- FUSILLO, Massimo, *Naissance du roman*, traduit de l'italien par Marielle Abrioux, Paris, Seuil, 1991 [ID., *Romanzo greco. Polifonia ed Eros*, Venezia, Marsilio, 1989].
- GAGLIARDI, Antonio, « Humanismo laico y humanismo cristiano en el Persiles », in: Alicia VILLAR LECUMBERRI (éd.), *Peregrinamente peregrinos* (Actas del V Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas, Lisboa, 1-5 septiembre 2003), Palma de Mallorca, Asociación de Cervantistas, 2004, 2 vol., p. 399-412.
- GAGLIARDI, Donatella, « Fortuna y censura de Boccacini en España: una aproximación a la inédita *Piedra del parangón político* », in: Eugenia FOSALBA et Carlos VAÍLLO (éd.), *Literatura, sociedad y política en el Siglo de Oro*, Bellaterra (Barcelona), Universitat Autònoma de Barcelona, 2010, p. 191-207.
- GARCÍA BERRIO, Antonio, « Estructura de la imaginación poética: El diseño espacial », p. 405-438; et en particulier « Poeticidad imaginaria de los textos de la prosa: Cervantes », p. 429-438, in: *Teoría de la literatura*, Madrid, Cátedra, 1989.
- GARCÍA GARCÍA, Bernardo José (dir.), *Tiempo de paces. La Pax Hispanica y la Tregua de los doce años (1609-1621)*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes / Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales (SECC), 2009.
- GARCÍA GARCÍA, Bernardo José, « Pacifismo y reformación en la política exterior del duque de Lerma (1598-1618). Apuntes para una renovación historiográfica pendiente », *Cuadernos de Historia Moderna*, 12, 1991, p. 207-222.
- GARCÍA GARCÍA, Bernardo José, *La Pax Hispanica: Política exterior del duque de Lerma*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 1996.
- GARCÍA GARCÍA, Bernardo José, « Dobles bodas reales. Diplomacia y ritual de corte en la frontera (1615-1729) », in: Nicolas MORALES et Fernando QUILES GARCÍA (éd.), *Sevilla y Corte. Las Artes y el Lustró Real (1729-1733)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010, p. 25-40.
- GARCÍA GIBERT, Javier « Medios humanos y medios divinos en Baltasar Gracián (La dialéctica ficcional del aforismo 251) », *Criticón*, 73, 1998, p. 61-82.
- GARCÍA HERNÁN, Enrique, DE BUNES, Miguel Ángel, RECIO MORALES, Óscar, GARCÍA GARCÍA, Bernardo José (éd.), *Irlanda y la Monarquía hispánica: Kinsale 1601-2001. Guerra, Política, Exilio y Religión*, Madrid, Universidad de Alcalá de Henares/Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2002.
- GARCÍA HERNÁN, Enrique, *Ireland and Spain in the Reign of Philip II*, Dublin / Portland, Four Courts Press, 2009.
- GARCÍA MERCADAL, José, *Viajes de extranjeros por España y Portugal*, Madrid, Aguilar, 1952-1964, 3 vol.
- GARCÍA MERCADAL, José, *Viajes por España*, Madrid, Alianza Editorial, 1972.
- GARCÍA SANTO-TOMÁS, Enrique, « Fortunes of the Occhiali Politici in Early Modern Spain: Optics, Vision, Points of View in Early Modern Spain: Optics, Vision, Points of View », *PMLA* 124. 1, 2009, p. 59-75.

- GARGANO, Antonio, « Contra la « concepción progresiva de la historia »; barbarie y civilización en los primeros capítulos del *Persiles* », *Cervantes en Italia, Actas del X Coloquio Internacional de la Asociación de Cervantistas* (Roma, 2001), Palma de Mallorca, 2001, p. 121-127.
- GARGANO, Antonio, « Barbarie y civilización en los primeros capítulos del *Persiles*. II. La historia de Transila », in : Carlos ROMERO MUÑOZ (éd.), *Le mappe nascoste di Cervantes*, Treviso, Santi Quaranta, 2004, p. 227-36.
- GARZELLI, Beatrice, *Percorsi geografici e tipologici nel romanzo di Gracián: Critilo e Andrenio fra Germania e Italia* (Tesi di laurea all'Università degli Studi di Pisa), Pisa, 1995.
- GARZELLI, Beatrice, « Las dos caras de Italia en el *Criticón*: ¿país del engaño o la más célebre provincia de Europa? », *Cuadernos de Filología Italiana*, IV, 1995, p. 279-284.
- GAVIRA José, « La geografía de Cervantes », *Arbor*, VIII-23, 1947, p. 241-258.
- GAYLORD RANDEL, Mary M., « Ending and Meaning in Cervantes' *Persiles* », *Romanic Review*, 1983, vol. 74, n°2, p. 152-169.
- GAYLORD, Mary M., « Los espacios de la poética cervantina », in: *Actas del I Coloquio Internacional de la Asociación de Cervantistas* (Alcalá de Henares, 1988), Barcelona, Anthropos, 1990, p. 357-368.
- GERMAIN, Yves, « Estebanillo à Nördlingen : un cuisinier dans la bataille ou l'ambivalence du point de vue », in : Marie-Sol ORTOLA et Marie ROIG MIRANDA (éd.), *Mémoire, Récit, Histoire dans l'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy2, 2007, p. 199-212.
- GERMAIN, Yves, « Estebanillo ou les tribulations d'un bouffon-diplomate », in : Béatrice PEREZ (éd.), *Ambassadeurs, apprentis espions et maîtres comploteurs. Les systèmes de renseignement en Espagne à l'époque moderne*, Paris, PUPS, 2010, p. 405-416.
- GIARD, Luce, « L'aristotélisme padouan », *Les Etudes Philosophiques*, n°3, 1986, p. 281-307.
- GILLESPIE, Gerald, « Estebanillo and Simplex: Two Baroque Views of the Role-Playing Roque in War, Crime and Art. With an Excursus on Krull S Forebears », *Canadian Review Of Comparative Literature*, 9, 1982, P. 157-171.
- GILLIES, John, *Shakespeare and the Geography of Difference*, Cambridge / New York, Cambridge University Press, 1994.
- GILMAN, Stephen, *La novela según Cervantes*, México, Fondo de Cultura Económica, 1993.
- GONZÁLEZ ROVIRA, Javier, *La novela bizantina de la Edad de Oro*, Madrid, Gredos, 1996.
- GONZÁLEZ, Manuel José, « Viena, parada y fonda de grandes pícaros: Gusman Von Alfarche, Simplicissimus, Estebanillo González y la pícaro Courasche », *Revista De Filología Alemana*, 2, 1994, p. 59-78.
- GORDON, Andrew et KLEIN, Bernhard, *Literature, Mapping, and the Politics of Space in Early Modern Britain*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2001.
- GORSSE, Odette et JAMMES, Robert, « La *Crítica de reflexión* de Lorenzo Matheu y Sanz. Edición, índice y notas », in *Criticón* (Toulouse), 1988, p. 73- 188.
- GOSSART, Ernest, « Estevanille Gonzales. Un bouffon espagnol dans les Pays-Bas Espagnols au XVII<sup>e</sup> Siècle », *Revue de Belgique*, Deuxième Série, 1893, VII, p. 135-157 et p. 254-363 ; VIII, p. 43-55 et p. 200-207.

- GOSSART, Ernest, *Les Espagnols en Flandre, histoire et poésie*, Bruxelles, H. Lamertin, 1914.
- GOSSELET, Sylvain-Karl, « L'allégorie de l'Europe chrétienne à l'époque moderne. Fondements et problèmes », in : Rémy POIGNAULT et Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à l'Europe – I – Le mythe d'Europe dans l'art et la culture de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 24-26 avril 1997), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganol, 1998, p. 173-182.
- GOYTISOLO, Juan, « Estebanillo González, hombre de buen humor », *Cuadernos de Ruedo Ibérico*, 8, 1966, p. 78-86. Inclus dans ID., *El furgón de cola*, Paris, Ruedo Ibérico, 1967, p. 97-120. Rééd.: Barcelona, Seix Barral, 1982.
- GRANADOS, Juana, « Ricordi geografici d'Italia nell'opera cervantina », *Quaderni Ibero-Americani*, 30-32, 1965, p. 397-404.
- GREEN, Otis Howard, « The Literary Court of the Conde de Lemos at Naples, 1610-1616 », *Hispanic Review*, 1, 1933, p. 290-308.
- GREEN, Otis Howard, « El concepto de naturaleza en Marcos de Obregón », in: José Lara GARRIDO et Gaspar GARROTE BERNAL, Gaspar, *Vicente Espinel. Historia y antología de la crítica*, tome II, Málaga, Diputación Provincial de Málaga, 1993, p. 825-829.
- GRELL, Chantal (dir.), *Anne d'Autriche : infante d'Espagne et reine de France*, Paris, Perrin / Madrid, Centro de Estudios Europa Hispánica / Versailles, Centre de recherche du Château de Versailles, 2009.
- GRÜNNAGEL, Christian, « ¿Postcolonial studies para los premodernos? *El amante liberal* sospechoso de orientalismo », in: Hanno EHRLICHER et Gerhard POPPENBERG (éd.), *Cervantes' Novelas ejemplares im Streitfeld der Interpretationen. Exemplarische Einführungen in die spanische Literatur der Frühen Neuzeit*, Berlin, tranvía / Walter Frey, 2006, p. 337-353.
- GUNIA, Inke, « Entre mimesis y poiesis. La novela picaresca y la autobiografía auténtica ante el problema de la verdad. *La vida y hechos de Estebanillo González, hombre de buen humor. Compuesto por él mismo* (1646) », in: Klaus MEYER-MINNERMANN et Sabine SCHLICKERS (éd.), *La novela picaresca. Concepto genérico y evolución del género (siglos XVI y XVII)*, Madrid, Iberoamericana / Frankfurt, Vervuert, p. 483-499.
- GUTIERREZ, Asensio, *La France et les Français dans la littérature espagnole. Un aspect de la xénophobie en Espagne (1598-1665)*, Saint-Etienne, 1977. Rééd. : Lille, Atelier National de Reproduction des thèses, Université de Lille 3, 1982.
- HAAN, Bertrand, « L'affirmation d'un sentiment national espagnol face à la France du début des guerres de Religion », in : Alain TALLON (éd.), *Le sentiment national dans l'Europe méridionale aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, éd. Alain TALLON, Madrid, Casa de Velázquez, 2007, p. 75-90.
- HALKIN, Léon-E., *Érasme. Sa pensée et son comportement*, London, Variorum Reprints, 1988. Voir en particulier les chapitres I : « Érasme et l'Europe », II : « Le thème du pèlerinage dans les Colloques d'Érasme » et VI : « La mariologie d'Érasme ».
- HEGYI, Ottmar, « Algerian Babel reflected in *Persiles* », in : Ellen M. ELLEN et Amy R. WILLIAMSEN (éd.), *Ingeniosa invención: Essays on Golden Age Spanish Literature for Geoffrey L. Stagg in Honor of his eighty-fifth Birthday*, Newark, DE, Juan de la Cuesta, 1999, p. 225-239.

- HEIMANN, Heinz-Dieter, « Kontinental – imperial – universal. Europavorstellung und “Europa” und Bild gedruckter Karten im 1500 », in : Juan José FERRER MAESTRO et Pedro BARCELÓ (éd.), *Europa: historia, imagen y mito / Europa: Geschichte, Bilder und Mythos*, Castelló de la Plana, Universitat Jaume I, 2008, p. 391-412.
- HELGERSON, Richard, *Forms of Nationhood: the Elizabethan Writing of England*, Chicago / Londres, University of Chicago Press, 1994.
- HERNANDO RICA, Agustín, « La creación del saber geográfico de España en los siglos XVI y XVII », *Ería: Revista cuatrimestral de geografía*, n° 51, 2000, p. 5-30.
- HERNANDO RICA, Agustín, « La colección de cartas geográficas reunida por Lastanosa (1607-1681) », *Argensola: Revista de Ciencias Sociales del Instituto de Estudios Altoaragoneses*, n°115, 2005, p. 115-142.
- HERNANDO RICA, Agustín, « El placer de pasearse por los lugares: la posesión de una exquisita colección cartográfica », in: *Vincencio Juan de Lastanosa (1607-1681). La pasión de saber*, Huesca, Instituto de Estudios Altoaragoneses, 2007, p. 147-157.
- HERNANDO RICA, Agustín, *Coleccionismo cartográfico en el siglo XVII. Ejemplares reunidos por Vincencio Juan de Lastanosa (1607-1681) y su significado*, Huesca, Instituto de Estudios Altoaragoneses, 2007.
- HERRERO GARCÍA, Miguel, *Ideas de los españoles del siglo XVII*, Madrid, Gredos, 1928. Rééd. : 1966.
- HERZOG, Tamar, « Être espagnol dans un monde moderne et transatlantique », in : Alain TALLON (éd.), *Le sentiment national dans l'Europe méridionale aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Madrid, Casa de Velázquez, 2007, p. 1-18.
- HOOGSTRATEN, Rudolf Van, « La desmitificación: el caso de Estebanillo González », in : *Estructura mítica de la picaresca*, Madrid, Espiral Hispano-Americana, 1987, p. 59-67.
- HOYO, Arturo del, « Isla de Santa Elena », *Revista de Filología Española*, 28, 1944, p. 257-261.
- HUTCHINSON, Steven, *Cervantine Journeys*, Madison, University Of Wisconsin, 1992.
- ISRAEL, Jonathan I., *Conflicts of Empires: Spain, the Low Countries and the Struggle for the World Supremacy (1585-1713)*, Londres, The Hambledon Press, 1997.
- JACOB, Christian, et LESTRIGANT, Frank (éd.), *Arts et légendes d'espaces : figures du voyage et rhétoriques du monde*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1981.
- JACQUEMOND, Richard (dir.), *Histoire et fiction dans les littératures modernes (France, Europe, monde arabe)*, Paris, L'Harmattan, 2005, 2 vol.
- JAMMES, Robert, « Baltasar Gracián y la política », in: Aurora EGIDO (éd.), *Política y Literatura*, Zaragoza, CAZAR, 1988, p. 65-83.
- JAMMES, Robert, « Gracián y Europa », in: Karl-Hermann KÖRNER et Marc VITSE (éd.), *Las Influencias mutuas entre España y Europa a partir del siglo XVI*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1988, p. 57-68.
- JÉREZ MOLINER, Felipe, « Europa grabada: evolución y desarrollo de las estampas sobre esta alegoría continental », in: Juan José FERRER MAESTRO et Pedro BARCELÓ (éd.), *Europa: historia, imagen y mito / Europa: Geschichte, Bilder und Mythos*, Castelló de la Plana, Universitat Jaume I, 2008, p. 543-566.
- JOLY, Bernard, *La rationalité de l'alchimie au XVII<sup>e</sup> siècle*, avec le texte latin, la trad. et le commentaire du *Manuscriptum ad Federicum* de Pierre-Jean FABRE et une préface de Jean-Paul DUMONT, Paris, Vrin, 1992, p. 39-40

- JONES, Willis Knapp, *Estevanillo González. A Study with Introduction and Commentary. A Dissertation submitted to the Graduate Faculty in Candidacy for the Degree of Doctor of Philosophy, Chicago, University of Chicago, 1927.*
- JONES, Willis Knapp, « Estebanillo González », *Revue Hispanique*, 77, 1929, p. 201-245.
- JOVER ZAMORA, José María et LÓPEZ CORDÓN-CORTEZO, María Victoria, « La imagen de Europa y el pensamiento político internacional », in: *Historia de España Ramón Menéndez Pidal*, t. XXVI, Madrid, Gredos, 1986, p. 353-522.
- JOVER ZAMORA, José María, 1635: *Historia de una polémica y semblanza de una generación*, Madrid, CSIC, 1949.
- JUÁREZ, Encarnación, *Italia en la vida y obra de Quevedo*, New York, Peter Lang, 1990.
- KASSIER, Theodor L., *The Truth Disguised: Allegorical Structure and Technique in Gracián's "Criticón"*, London, Tamesis Book Limited, 1976.
- KELLER, Edwige et LASSALLE, Thérèse (éd.), *Histoire et narrativité. L'Europe en représentation dans la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999.
- KINTZ, Jean-Pierre et LIVET, Georges (dir.), *350<sup>e</sup> anniversaire des traités de Westphalie, 1648-1998 : une genèse de l'Europe, une société à reconstruire (actes du colloque international, Strasbourg, 15 au 17 octobre 1998)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1999.
- KRAUSS, Werner, « Localización y desplazamiento en la novela pastoril española », in : *Actas del Segundo Congreso Internacional de Hispanistas*, Nimègue, Institut Español de l'Université, 1967, p. 363-367.
- L.E.S.O. (UA 1050 del CNRS), « Doscientas cincuenta notas para una mejor comprensión literal de la primera parte del *Criticón* », *Criticón* (Toulouse), 33, 1986, p. 51-101.
- L.E.S.O. (UA 1050 del CNRS), « Trescientas notas para una mejor comprensión literal del *Criticón* (segunda y tercera parte) », *Criticón* (Toulouse), 43, 1988, p. 189-245.
- La conscience européenne au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle*. Actes du colloque international organisé à l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles (30 Septembre – 3 Octobre 1980) avec l'aide du CNRS, Paris, Centre National Des Lettres, 1982, Paris, Presses de l'École normale supérieure, Collection de l'ENSJF, 1982.
- LABROT, Gérard, *L'image de Rome, Une arme pour la Contre-Réforme (1534- 1677)*, Seyssel, Champ Vallon, « Époques », 1987.
- LACOSTE, Yves, *La Géographie ça sert d'abord à faire la guerre*, Paris, Maspéro, 1976.
- LACOUR, Philippe, « Le récit au travail », in : Richard JACQUEMOND, (dir.), *Histoire et fiction dans les littératures modernes (France, Europe, monde arabe)*, Paris, L'Harmattan, 2005, t. 2, p. 33-46.
- LAROQUE, François, « Shakespeare et la géographie imaginaire de l'Europe », in : Yves PEYRE et Pierre KAPITANIAK (éd.), *Shakespeare et l'Europe de la Renaissance*, 2005, p. 151-171.
- LARSEN, Carl, « Ideas de Cervantes acerca de los países septentrionales », *La España Moderna*, CCVII, Marzo de 1906, p. 21-46.
- LASPERAS, Jean-Michel, « La création de l'espace dans les *Nouvelles exemplaires* de Cervantès », in : Marie F. VIALON (éd.), *Construire l'espace au XVI<sup>e</sup> siècle : actes du XIV<sup>e</sup> colloque du Puy-en-Velay*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2008, p. 31-48.

- LASPERAS, Jean-Michel, *La nouvelle en Espagne au siècle d'or*, Montpellier, Éditions du Castillet, 1987.
- LAURENCE, Patrick, « *Europa et Ecclesia*. La notion d'Europe chez les écrivains chrétiens de langue latine du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle », in : Rémy POIGNAULT et Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à l'Europe – I – Le mythe d'Europe dans l'art et la culture de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 24-26 avril 1997), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Pigagnol, 1998, p. 103-115.
- LAURENTI, Joseph L., « Impresiones y descripciones de las ciudades españolas del Siglo de Oro », *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*, XL, 1964, p. 309-326.
- LAURENTI, Joseph L., « El viaje a Italia en la picaresca española del siglo XVII: Itinerario histórico-cultural », in : Manuel CRIADO DEL VAL (dir.), *Caminería Hispánica*, II, Madrid, 1993, p. 311-323.
- LAURENTI, Joseph L., « Imágenes de ciudades en *Marcos de Obregón* », in: José Lara GARRIDO et Gaspar GARROTE BERNAL, *Vicente Espinel. Historia y antología de la crítica*, tome II, Málaga, Diputación Provincial de Málaga, 1993, p. 831-836.
- LÁZARO CARRETER, Fernando, « El género literario de *El Criticón*, in: *Gracián y su época*, Zaragoza, Instituto « Fernando el Católico », 1986, p. 67-87.
- LE FLEM, Jean-Paul, « L'idée de nation en Espagne au XVII<sup>e</sup> siècle », in : *L'Idée de nation en Europe au XVII<sup>e</sup> siècle*, revue *XVII<sup>e</sup> siècle*, n°176, juillet-septembre 1992, p. 311-323.
- LECOQ, « Europe moralisée : imitation et allégorisation », in : Rémy POIGNAULT et Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à l'Europe – I – Le mythe d'Europe dans l'art et la culture de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 24-26 avril 1997), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Pigagnol, 1998, p. 263-275.
- LESTRINGANT, Frank, « Europe et théorie des climats dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », in : *La conscience européenne au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle*, Actes du colloque international organisé à l'Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles (30 Septembre – 3 Octobre 1980) avec l'aide du CNRS, Paris, Centre National Des Lettres, 1982, p. 206-226.
- LESTRINGANT, Frank, *L'atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991.
- LESTRINGANT, Frank, *Ecrire le monde à la Renaissance. Quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*, Caen, Paradigme, 1993.
- LESTRINGANT, Frank, *Le livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002.
- LESTRINGANT, Frank, *Le Huguenot et le sauvage*, Genève, Droz, 2004.
- LESTRINGANT, Frank BESSE, Jean-Marc et COUZINET, Marie-Dominique (dir.), *Les méditations cosmographiques à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2009.
- LEWIS, Martin W. et WIGEN, Kären E., *The Myth of Continents. A Critique of Metageography*, Berkeley et Los Angeles / London, University of California Press, 1997.
- Libros de geografía en la Universidad Complutense desde la antigüedad hasta el siglo XVIII*, Madrid, Universidad Complutense, 2001.
- LIDA DE MALKIEL, María R., "Argenis, o de la caducidad en el arte", *Estudios de literatura española y comparada*, Buenos Aires, 1969, p. 221-237.

- LÍTER MAYAYO, Carmen/SANCHIS BALLESTER, Francisca/HERRERO VIGIL, Ana « La geografía entre los siglos XVII y XVIII », *Historia de la ciencia y de la técnica*, n° 22, Madrid, Akal, 1996.
- LÍTER MAYAYO, Carmen, *Tesoros de la cartografía española: exposición con motivo del XIX Congreso Internacional de Historia de la Cartografía*, Madrid, Biblioteca Nacional/Salamanca, Caja Duero, 2001.
- LÍTER MAYAYO, Carmen, SANCHIS BALLESTER, Francisca, *Cartografía de España en la Biblioteca Nacional, siglos XVI al XIX, Adenda*, Madrid, Biblioteca Nacional, 2008.
- ARELLANO AYUSO, Ignacio (éd.), *Loca ficta: Los espacios de la maravilla en la Edad Media y Siglo de Oro* (Actes du Colloque International de Pampelune, abril 2002), Pamplona, Universidad de Navarra / Madrid, Iberoamericana / Francfort, Vervuert, 2003.
- LÓPEZ ESTRADA, Francisco, « Los libros sentimentales y de aventuras. Los libros de pastores », in: María Soledad CARRASCO URGOITI, *et alii, La novela española en el siglo XVI*, Madrid, Iberoamericana, 2000, p. 56-94.
- LÓPEZ PÉREZ, Miguel, « Lastanosa, la alquimia y algunos helmoncianos aragoneses », *Panacea*, 6, décembre 2002.
- LÓPEZ PÉREZ, Miguel, « La alquimia y Vincencio Juan de Lastanosa », in : *Vincencio Juan de Lastanosa (1607-1681). La pasión de saber*, Huesca, Instituto de Estudios Altoaragoneses, 2007, p. 177-183.
- LÓPEZ POZA, Sagrario, « *El Criticón* y la *Tabula Cebetis* », *Voz y Letra*, XI, 2001, p. 63-84.
- LÓPEZ TORRIJOS, Rosa, « Imágenes de Europa en la España moderna », in: Juan José FERRER MAESTRO et Pedro BARCELÓ (éd.), *Europa: historia, imagen y mito / Europa: Geschichte, Bilder und Mythos*, Castelló de la Plana, Universitat Jaume I, 2008, p. 413-446.
- LOTMAN, Youri, *Estructura del texto artístico*, Madrid, Istmo, 1982.
- LOZANO RENIEBLAS, Isabel, *Cervantes y el mundo del "Persiles"*, Alcalá de Henares, Centro de Estudios Cervantinos, 1998.
- LOZANO RENIEBLAS, Isabel, « Las lecturas del *Persiles* », in: Jean-Pierre Sánchez (coord.), *Lectures d'une oeuvre. « Los trabajos de Persiles y Sigismunda » de Cervantes*, Nantes, Éditions du Temps, 2003, p. 9-20.
- LUBAC, André, « La France et les Français dans le *Persiles* », *Anales Cervantinos*, 1, 1951, p. 113-130.
- LUKENS-OLSEN, Carolyn, « Heroics of Persuasion in *Los trabajos de Persiles y Sigismunda* », *Cervantes*, 21.2, 2001, p. 51-72.
- LY, Nadine, « Le miroitement de la vraisemblance dans le *Persiles* de Cervantès ou : de l'invention d'un ressort romanesque », *Les Langues Néo-Latines*, 2003, p. 39-72.
- MAESTRO, Jesús G., « La risa en el *Persiles* », in Jean-Pierre SANCHEZ (éd.), *Lectures d'une oeuvre. « Los trabajos de Persiles y Sigismunda »*, Nantes, Éditions du Temps, 2003, p. 157-201.
- MAN, Paul de, *Blindness and Insight: Essays in the Rhetoric of Contemporary Criticism ?*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1983 [1971].
- MANCING, Howard, « El « Diálogo del Capón » y la tradición picaresca », in: Alan M. GORDON et Evelyn RUGG (éd.), *Actas del VI Congreso internacional de Hispanistas*, Toronto, Université de Toronto, 1980, p. 494- 497.



- MANCINI, Guido, « L'inverosimile viaggio di Persiles e Sigismunda », *Studi Ispanici*, 1987-1988, p. 63-82.
- MANGANI, Giorgio, *Il mondo di Abramo Ortelio. Misticismo, geografia e collezionismo nel Rinascimento dei Paesi Bassi*, Modena, Franco Cosimo Panini, 1998.
- MARAVALL, José Antonio, « Relaciones de dependencia e integración social. Criados, graciosos y pícaros » [1977] in: *Teatro y literatura en la sociedad barroca*, Barcelona, Crítica, nouvelle éd. 1990, p. 119-158.
- MARAVALL, José Antonio, *La cultura del Barroco*, Madrid, Ariel, 1989.
- MARGUET, Christine, « De *Leucipa y Clitofonte* de Aquiles Tacio a la *Historia de los amores de Clareo y Florisea* de Alonso Núñez de Reinoso: un caso de reescritura novelesca entre traducción y creación », *Criticón* (Toulouse), 76, 1999, p. 9-22.
- MARGUET, Christine, *Le roman d'aventures et d'amour en Espagne (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles). L'utile et l'agréable*, Paris, L'Harmattan, 2004 (voir notamment le chapitre III, « Le lointain et le proche », p. 63-79).
- MARISCAL, George, « *Persiles* and the Remaking of Spanish Culture », *Cervantes*, 10.1, 1990, p. 93-102.
- MÁRQUEZ VILLANUEVA, Francisco, « El morisco Ricote o la hispana razón de Estado », in: ID., *Personajes y temas del «Quijote»*, Madrid, Taurus, 1975, pp. 229-335.
- MARQUEZ VILLANUEVA, Francisco, « Un aspect de la littérature du « fou » en Espagne », in : Augustin REDONDO, (éd.), *L'Humanisme dans les lettres espagnoles*, Paris, Vrin, 1979, p. 233-250.
- MÁRQUEZ VILLANUEVA, Francisco, « Jewish « Fools » of the Spanish Fifteenth Century », *Hispanic Review*, vol. 50, n°4, automne 1982, p. 385-409.
- MÁRQUEZ VILLANUEVA, Francisco, « Erasmo y Cervantes, una vez más », *Cervantes*, 4.2, 1984, p. 123-137.
- MÁRQUEZ VILLANUEVA, Francisco, « Literatura bufonesca o del 'loco' », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, XXXIV, n°2, 1985-86, p. 501-528.
- MÁRQUEZ-VILLANUEVA, Antonio, « La ideología de Cervantes: el paradigma 'Persiles' », *Ínsula*, 467, XL/1988, p. 1, 12-13.
- MARSÁ, Verónica, « El origen de Europa: ¿Mítico o geográfico? », in: Juan José FERRER MAESTRO et Pedro BARCELÓ (éd.), *Europa: historia, imagen y mito / Europa: Geschichte, Bilder und Mythos*, Castelló de la Plana, Universitat Jaume I, 2008, p. 37-46.
- MARTÍN GARCÍA, Juan Manuel, « La diplomacia en la Edad Moderna: perspectivas para una construcción de la identidad cultural de Europa », in: Juan José FERRER MAESTRO et Pedro BARCELÓ (éd.), *Europa: historia, imagen y mito / Europa: Geschichte, Bilder und Mythos*, Castelló de la Plana, Universitat Jaume I, 2008, p. 487-500.
- MARTÍN HERRERO, Ramón, « Gracián y la Europa del Siglo XVII », *Razón y fe*, Madrid, 1959, Tomo 159, p. 117-130.
- MARTÍN MORÁN, José Manuel, « Identidad y alteridad en *Persiles* y *Sigismunda* », in: Alicia VILLAR LECUMBERRI (éd.), *Peregrinamente peregrinos* (Actas del V Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas, Lisboa, 1-5 septiembre 2003), Palma, Asociación de Cervantistas, 2004, 2 vol., p. 561-592.
- MARTINENGO, Alessandro (éd.), *Gracián desde Italia, Cinque studi*, Lucca, Mauro Baroni, 1999.

- MARTINENGO, Alessandro, « Il duca d'Osuna fra Napoli e Venezia (e fra Quevedo e Gracián), in : ID. (éd.), *Gracián desde Italia, Cinque studi*, Lucca, Mauro Baroni, 1999, p. 9-30.
- MARTINENGO, Alessandro, « Da Boccalini a Gracián: dibattito su Venezia », *Venezia nella letteratura spagnola e altri studi barocchi*, Padova, Liviana, 1973, p. 3-27.
- MARTINENGO, Alessandro, « Gracián, las Indias y la interpretación de un pasaje del *Criticón* (II, 3) », in: Ignacio ARELLANO AYUSO (éd.), *Las Indias (América) en la literatura del Siglo de Oro. Homenaje a Jesús Cañedo*, Kassel, Reichenberger, 1992, p. 23-36.
- MAS, Albert, *Les Turcs dans la littérature espagnole du Siècle d'Or, recherches sur l'évolution d'un thème littéraire*, Paris, Centre de recherches hispaniques, Institut d'études hispaniques, 1967.
- MATAS CABALLERO, Juan et TRABADO CABADO, José Manuel (éd.), *La maravilla escrita, Antonio de Torquemada y el Siglo de Oro*, León, Universidad de León, 2005.
- MATZAT, Wolfgang, « Peregrinación y patria en el Persiles de Cervantes », in: Alicia VILLAR LECUMBERRI (éd.), *Peregrinamente peregrinos (Actas del V Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas, Lisboa, 1-5 septiembre 2003)*, Palma, Asociación de Cervantistas, 2004, 2 vol., p. 677-685.
- MAUS DE ROLLEY, Thibaut, « Le globe et le chevalier : Variations sur la méditation cosmographique dans la fiction chevaleresque de la Renaissance », in : Franck LESTRINGANT, Jean-Marc BESSE & Marie-Dominique COUZINET (dir.), *Les méditations cosmographiques à la Renaissance*, éd., Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009, p. 113-140.
- MEDINA CASANOVAS, Jaume, « « Il Caso dell'anonimo Veneziano del 1554 », de Frederic-Pau Verrié », *Revista Internacional d'Humanitats*, 01/04 2010, p. 29-40 (<http://www.hottopos.com/rih18/jaume.pdf>)
- MÉNANDRE LE RHÉTEUR, *Dos tratados de retórica epidíctica*, introd. Fernando GASCÓ, trad. et notes de Manuel GARCÍA GARCÍA et Joaquín GUTIÉRREZ CALDERÓN, Madrid, Gredos, 1996.
- MENÉNDEZ PELÁEZ, Jesús, *Los jesuitas y el teatro en el Siglo de Oro*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1995.
- MEREGALLI, Franco, « *Estebanillo: romanzo o autobiografia?* », *Spicilegio Moderno: Letteratura, Lingua, Idee*, 11, 1979, p. 16-24.
- MERLE, Alexandra, « La monarchie espagnole dans les cosmographies au temps de Velázquez. *Le Nouveau Théâtre du Monde* de Pierre Davity », colloque international « *L'Espagne au temps de Velázquez* » organisé en mai 1999 en Sorbonne (inédit).
- MERLE, Alexandra, *Le Miroir ottoman. Une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (XVIe-XVIIe siècles)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.
- MILANI, Celestina, « Questions étymologiques d'Europe et de l'Europe », in : Rémy POIGNAULT et Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à l'Europe – I – Le mythe d'Europe dans l'art et la culture de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 24-26 avril 1997), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganiol, 1998, p. 31-37.
- MILHOU, Alain, « Le temps et l'espace dans le *Criticón* », *Bulletin Hispanique*, LXXXIX, 1-4, 1987, p. 153-226.

- MILHOU, Alain et MILHOU-ROUDIÉ, Anne, « El pecado de pereza en *El Criticón*: ‘dejamiento’ sin obras », in: Ignacio ARELLANO AYUSO, Javier BLASCO PASCUAL, Manuel GARCÍA MARTÍN, Marc VITSE (éd.), *Estado actual de los estudios sobre el Siglo de Oro* (Actas del II Congreso Internacional de Hispanistas del Siglo de Oro, Salamanca-Valladolid, 23-27 de Julio de 1990), Salamanca, Universidad de Salamanca, 1993, t. II, p. 683-691.
- MILHOU, Alain, « De Rodrigue le pécheur à Ferdinand le restaurateur », in: Jacques FONTAINE et Christine PELLISTRANDI, (éd.), *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique*, Madrid, Casa de Velázquez, 1992, p. 365-382.
- MILLÉ Y JIMÉNEZ, Juan (éd.), *La Vida y Hechos De Estebanillo...*, Madrid, Espasa Calpe, 1973. Édition originale: 1934.
- MIÑANA, Rogelio, *La verosimilitud en el Siglo de Oro: Cervantes y la novela corta*, Delaware, Juan De La Cuesta, 2002.
- MITTERAND, Henri, *Le discours du roman*, Paris, PUF, 1980.
- MITTERAND, Henri, *L'illusion Réaliste. De Balzac À Aragon*, Paris, PUF, 1994.
- MITTERAND, Henri, « Espaces de l'histoire et espaces du roman : l'exemple de Zola », in: Richard JACQUEMOND (dir.), *Histoire et fiction dans les littératures modernes (France, Europe, monde arabe)*, Paris, L'Harmattan, 2005, t. 2, p. 17-28.
- MOLHO, Maurice, « Préface à la traduction », *Les travaux de Persille et Sigismonde*, Paris, Corti, 1994, p. 7-68.
- MOLL, Jaime, « Diez años sin licencias para imprimir comedias y novelas en los reinos de Castilla : 1625-1634 », *Boletín de la Real Academia de España*, 54, 1974, p. 97-103.
- MONER, Michel, « El problema morisco en los textos cervantinos », in: Irene ANDRÉS-SUÁREZ (éd.), *Judeoconversos y moriscos en la literatura del Siglo de Oro. Actas del « Grand Séminaire » de Neuchâtel (23-27 mai 1994)*, Besançon, Annales de l'Université de Besançon, n°588, p. 85-100.
- MONER, Michel, « La femme-étoile : esquisse d'une mythologie cervantine », *Cahiers du CRIAR*, n°21, 2002, p. 233-242.
- MONER, Michel, « En los confines de la especie: fieras, monstruos y bichos raros en Los trabajos de Persiles y Sigismunda », in: Alicia VILLAR LECUMBERRI (éd.), *Peregrinamente peregrinos (Actas del V Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas, Lisboa, 1-5 septiembre 2003)*, Palma, Asociación de Cervantistas, 2004, 2 vol., p. 703-720.
- MONTERO REGUERA, José, « Los preliminares del *Persiles*: estrategia editorial y literatura de senectud » in: Jean-Pierre SÁNCHEZ (éd.), *Lectures d'une œuvre. « Los trabajos de Persiles y Sigismunda »*, Nantes, Éditions du Temps, 2003, p. 65-77.
- MONTERO REGUERA, José, « Entre tantos adioses; una nota sobre la despedida cervantina del *Persiles* », in: Alicia VILLAR LECUMBERRI (éd.), *Peregrinamente peregrinos (Actas del V Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas, Lisboa, 1-5 septiembre 2003)*, Palma, Asociación de Cervantistas, 2004, 2 vol., p. 721-735.
- MOORE, Ernest Richard, « Estebanillo González's Travels in Southern Europe », *Hispanic Review*, VIII, 1940, p. 24-45.
- MORETTI, Franco, *Atlas du roman européen (1800-1900)*, Paris, Seuil, 2000.

- MORETTI, Franco, *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, traduit de l'anglais par Étienne Dobenesque, préface de Laurent Jeanpierre, Paris, Les Prairies ordinaires, 2008.
- MORIN, Edgar, *Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, 1987.
- MORÍNIGO, Marcos Augusto, *América en el teatro de Lope de Vega* (Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Buenos Aires. Instituto de Filología. Revista de Filología Hispánica, anejo II), Buenos Aires, Imprenta López, 1946.
- MOURA, Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, PUF, 1998.
- NEBEL, Richard, *Santa María Tonantzin, Virgen de Guadalupe: continuidad y transformación religiosa en México*, trad. de l'allemand par Carlos Warnholtz Bustillos, México, Fondo de Cultura Económica, 1995.
- NERLICH, Michael, « *Los Trabajos de Persiles y Sigismunda* ». *Proyect histórico-iluminado de una cultura europea*, Valencia, Ediciones Epísteme, 1996.
- NERLICH, Michael, « Sur l'Europe et la politesse dans *Los trabajos de Persiles y Sigismunda* de Miguel de Cervantes Saavedra », in : Alain MONTANDON (éd.), *Le même et l'autre. Regards européens*, Paris, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1997, p. 255-273.
- NERLICH, Michael, « “Una corona partida por medio”, ou sur le rôle de la peinture dans *Los trabajos de Persiles y Sigismunda* », in : Jean-Pierre SANCHEZ (éd.), *Lectures d'une œuvre. « Los trabajos de Persiles y Sigismunda »*, Nantes, Éditions du Temps, 2003, p. 119-156.
- NERLICH, Michael, *Le Persiles décodé ou la « Divine Comédie » de Cervantès*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2005. Traduction espagnole de Jesús Munárriz: *El 'Persiles' descodificado o la “Divina Comedia” de Cervantes*, Madrid, Hiperión, 2005.
- NEVOUX, Pierre, « *Las Novelas Ejemplares* de Cervantes en el campo de batalla de las interpretaciones: reflexiones metodológicas aplicadas », *Criticón*, 103-104, 2008, p. 309-329.
- NIDER, Valentina, « Ancora su Valenza e Gracián: studio e edizione di una polemica letteraria nella relazione della Festa dell'Immacolata di Juan Bautista de Valdá (1663) », *Studi Ispanici*, Pise, Giardini, 1994-1996, p. 201-229.
- NIEMEYER, Katharina, « De pícaro a ermitaño. La Tercera parte de *Guzmán de Alfarache*, de Félix Machado da Silva e Castro », in: Klaus MEYER-MINNEMANN et Sabine SCHLIKERS (éd.), *La novela picaresca: concepto genérico y evolución del género*, Madrid, Iberoamericana / Francfort, Vervuert, 2008, p. 501-522.
- NOVO Y FERNÁNDEZ CHICHARRO, Pedro de, *Bosquejo para una edición crítica de « Los trabajos de Persiles y Sigismunda »*, Madrid, Gráficas Reunidas, 1928.
- NUTI, Lucioa, « The World Map as an Emblem: Abraham Ortelius and the Stoic Contemplation », *Imago Mundi*, 55, 2003, p. 38-55
- O'NEIL, Mary Anne, « Cervantes' Prose Epic » *Cervantes*, 12. 1, 1992, p. 59-72.
- ORDUÑA FERRARIO, Lidia Elda de, « Itinerarios en la literatura caballeresca castellana », *Caminería hispánica. Actas del II Congreso Internacional de Caminería hispánica*, Guadalajara, AACHE Ediciones, 1996, p. 179-204.
- OSBORNE, Toby, *Dynasty and Diplomacy in the Court of Savoy: Political Culture and the Thirty Years' War*, Cambridge, U.K. / New York, Cambridge University Press, 2002.

- PADRÓN, Ricardo, *The Spacious Word. Cartography, Literature and Empire in Early Modern Spain*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 2004.
- PAGDEN, Anthony (éd.), *The Idea of Europe from Antiquity to the European Union*, Cambridge, Cambridge UP, 2002.
- PALOMO, María del Pilar, *La novela cortesana (Forma y estructura)*, Barcelona, Planeta/Universidad de Málaga, 1976.
- PARKER, Alexander Agustine, *Literature and the Delinquent: the Picaresque Novel in Spain and Europe, 1599-1753*, Edinburgh U.P., 1967. Trad. espagnole: ID., *La literatura y el delincuente: la novela picaresca en España y Europa 1599-1753*, Madrid, Gredos, 1971. Trad. espagnole: *Los pícaros en la literatura*, Madrid, Gredos, 1975
- PARKER, Geoffrey, *Europe in Crisis (1598-1648)*, Oxford, Blackwell, 2001. Édition originale de 1979.
- PARKER, Geoffrey, *La crisis de la Monarquía de Felipe IV*, 2006.
- PASTOUREAU, Michel, *Les Emblèmes de la France*, éditions Bonneton, Paris, 1998.
- PAVEL, Thomas, *Univers de la fiction*, Paris, Seuil, 1988.
- PAVEL, Thomas, *La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, 2003.
- PEDRAZA JIMÉNEZ, Felipe B., « Los lugares imaginarios en Rojas Zorrilla: *Persiles y Sigismunda* », in : Ignacio ARELLANO (éd.), *Loca Ficta: Los espacios de la maravilla en la Edad Media y Siglo de Oro* (Actas del Coloquio Internacional, Pamplona, Universidad de Navarra, abril de 2002), Pamplona, Universidad de Navarra ; Madrid, Iberoamericana ; Frankfurt am Main, Vervuert, 2003, p. 333-348.
- PEDRO, Valentín de/ FERNÁNDEZ ARIZA, Guadalupe, « Fantasía y utopía en el espacio americano de *Marcos de Obregón* », in: José Lara GARRIDO et Gaspar GARROTE BERNAL, *Vicente Espinel. Historia y antología de la crítica*, tome II, Málaga, Diputación Provincial de Málaga, 1993, p. 837-846.
- PELEGRÍN, Benito, « “Babilonia de confusiones”. Séville contre Madrid. Sur une erreur de Romera-Navarro », *Hommage à André Joucla-Ruau*, Aix-en-Provence, Département d’Etudes Hispaniques, 1974, p. 146-190.
- PELEGRIN, Benito, « La France dans le *Criticón* de B. Gracián », *La Découverte de la France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1980, p. 509-527. BU Lille 3.
- PELEGRIN, Benito, « Les Français dans *La Hora De Todos* de Quevedo et dans le *Criticón* De Gracián. De la satire à l’allégorie », *La Contestation de la société dans la littérature espagnole du Siècle d’Or*, Toulouse, 1981, P. 171-191.
- PELEGRIN, Benito, *De la géographie allégorique du Criticón à l’espace jésuitique de Baltasar Gracián. Études d’endo-critique* (Thèse d’État, Université de Bordeaux), 1982.
- PELEGRIN, Benito, *Le fil perdu du Criticón de Baltasar Gracián : objectif Port-Royal. Allégorie et composition conceptiste*, Aix-en-Provence, Université de Provence ; Marseille, diff. J. Laffitte, « Études Hispaniques », 1984.
- PELEGRIN, Benito, *Ethique et esthétique du baroque. L’espace jésuitique de Baltasar Gracián*, Arles, Actes Sud/Hubert Nyssen, 1985.
- PELEGRÍN, Benito, « *El Criticón* : el Museo del Discreto », *Les Langues Néo-latines*, 252, 1985, p. 21-48.
- PELEGRÍN, Benito, « *Crítica de reflexión* y reflexión sobre la crítica », *Criticón* (Toulouse), 43, 1988, p. 37-72.

- PELEGRÍN, Benito, « Le *Criticón* de Baltasar Gracián ou le rêve utopique du génie déçu », in: J.-P. ETIENVRE (éd.), *Las utopías en el mundo hispánico*, Madrid, Casa de Velázquez-Universidad Complutense, 1990, p. 157-169.
- PELEGRIN, Benito, « L'Europe de Gracián dans le *Criticón* : nationalisme ou supranationalisme ? », in: *Mélanges offerts au Professeur Guy Mercadier, Etudes Hispaniques n° 24*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1998, p. 103-123.
- PELEGRÍN, Benito, « Releyendo *El Criticón*. Notas y anotaciones al filo de la traducción », *Conceptos*, 4, 2007, p. 87-104.
- PELLETIER, Monique, « L'Europe dans le décor de la production cartographique hollandaise du XVII<sup>e</sup> siècle », in: Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à l'Europe – III – La dimension politique et religieuse du mythe de l'Europe de l'Antiquité à nos jours* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 29-30 novembre 2001), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganiol, 2002, p. 13-27.
- PELORSON, Jean-Marc, « Le problème de l'unité du *Persilès* : de l'ombre à la lumière, de la nuit à la nuit, ou d'un clair-obscur à l'autre ? », *La Licorne*, 46, *La constitution du texte ; le tout et ses parties*, Poitiers, Université de Poitiers, pp. 289-309, 1997.
- PELORSON, Jean-Marc, « Partir/Revenir dans un récit second du *Persilès* de Cervantès : l'histoire d'Antonio le Barbare », *Partir/Revenir, Actes du colloque de l'Université de Saint-Étienne*, 1999, p. 11-22.
- PELORSON, Jean-Marc, « Problèmes de la genèse du *Persilès* », *Les Langues Néo-Latines*, n°327, 2003, p. 5-20.
- PELORSON, Jean-Marc, *El desafío del « Persiles »*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003.
- PELORSON, Jean-Marc, « En torno a un caso histórico de casamiento secreto (Nápoles,1615): hacia una reformulación del problema de los enlaces postridentinos en tiempos de Cervantes y de Tirso », in: Pierre CIVIL (éd.), *Siglos dorados. Homenaje a Agustín Redondo*, t. II, Madrid, Castalia, 2004, p. 1119-1148.
- PERALTA ABAD, Ceferino S.J., « Gracián y Europa », *Anthropos*, Suplemento n°37, 1993, p. 76-83.
- PEREIRA, Oscar, « Gracián and the Scopic Regimes of Modernity », in: Nicholas SPADACCINI et Jenaro TALENS (ed.), *Rhetoric and politics: Baltasar Gracián and the New World Order*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997, p. 230-254.
- PEREZ, Joseph, « L'Espagne et l'Europe vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Vision humaniste d'un rendez-vous manqué », in: Jean-Pierre ALMARIC (éd.), *Pouvoirs et société dans l'Espagne moderne. Hommage à Bartolomé Bennassar*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1993, p. 23-37.
- PÉREZ, Joseph, « España y Europa (1516-1598) », in: Antonio RODRIGUEZ DE LAS HERAS, Valerio Báez SAN JOSÉ et Pilar AMADOR CARRETERO (éd.), *Sobre la realidad de España*, Madrid, Universidad Carlos III, 1994, p. 83-96.
- PÉREZ, Joseph, *Crónica de la Inquisición española*, Madrid, Ediciones Martínez Roca, 2002.
- PERIÑÁN, Blanca, « El Portugal De Gracián », in: Maria JOSÉ DE LANCASTRE, Silvano PELOSO, Ugo SERANI (éd.), *'E vos, tágides minhas'. Miscellanea in onore di Luciana Stegagno Picchio*, Viareggio-Lucca, Baroni, p. 467-483.
- PERNOT, Laurent, *La rhétorique de l'éloge dans le mode gréco-romain*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1993, 2 vol.

- PINO, Jacqueline del, *Italia e italianaos en el « Estebanillo »*, Mémoire de Maîtrise d'Espagnol, Université d'Aix-Marseille, 1970.
- PINOL, Jean-Luc (dir.), *Histoire de l'Europe urbaine, I, De l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2003.
- PLAZENET, Laurence, édition critique, présentation et notes à *L'histoire éthiopique d'Héliodore* (traduction de Jacques Amyot, 1548), Paris, Honoré Champion, 2008.
- POCOCK, John Greville Agard, « Deconstructing Europe », *History of European Ideas*, 18/3, 1994, p. 329-346.
- POETA, Salvatore J., « El itinerario picaresco al Nuevo Mundo: « la geografía fantástica » de Vicente Espinel », In : Manuel CRIADO DEL VAL (dir.), *Caminería Hispánica*, II, Madrid, 1993, p. 325-332.
- POIGNAULT, Rémy et WATTEL-DE CROIZANT, Odile (éd.), *D'Europe à l'Europe – I – Le mythe d'Europe dans l'art et la culture de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 24-26 avril 1997), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganiol, 1998.
- POIGNAULT, Rémy, WATTEL-DE CROIZANT, Odile et LECOQ, Françoise (éd.), *D'Europe à l'Europe – II – Mythe et identité du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours* (colloque tenu à [l'Université de] Caen, 30 septembre-2 octobre 1999), *Caesarodunum*, n° XXXIII bis, Tours, Centre de Recherche André Piganiol, 2000.
- POULET, Georges, *Les Métamorphoses du cercle*, préface de Jean Starobinski, Plon, 1961. Rééd. : Flammarion, coll. « Champs », 1979.
- POULET, Georges, *L'Espace proustien*, Gallimard, 1963.
- PROFETI, Maria Grazia, « I viaggi della narrazione, la narrazione del viaggio », *Raccontare nella Spagna dei secoli d'Oro*, Firenze, Alinea, 1996, p. 7-36.
- RACHID, Amina, « Fictionnalité de l'histoire, historicité de la fiction », in : Richard JACQUEMOND (dir.), *Histoire et fiction dans les littératures modernes (France, Europe, monde arabe)*, Paris, L'Harmattan, 2005, t. 1, p. 17-32.
- REDONDO, Augustin, « Les Espagnols et la conscience européenne à l'époque de Charles Quint », in : *La conscience européenne au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle*, Actes du colloque international organisé à l'ENS de Jeunes Filles (30 Septembre – 3 Octobre 1980) avec l'aide du CNRS, Paris, Centre National Des Lettres, 1982, p. 366-377.
- REDONDO, Augustin (éd.), *Les Représentations de l'autre dans l'espace ibérique et ibéro-américain*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 1993.
- REDONDO, Augustin, « Les divers visages du thème (wisi)gothique dans l'Espagne des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », in : Jacques FONTAINE et Christine PELLISTRANDI (éd.), *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique*, Madrid, Casa de Velázquez, 1992, p. 353-364.
- Renan, Ernest, « *Qu'est-ce qu'une nation ?* » et autres écrits politiques, présentation Raoul Girardet, Paris, Imprimerie nationale éditions, 1995.
- REQUEJO CARRIO, Marie-Blanche, « Pérégrination et mystification : l'épisode des faux captifs (III, X) dans le *Persiles* de Cervantes » in : Jean-Pierre SANCHEZ (coord.), *Lectures d'une œuvre, « Los trabajos de Persiles y Sigismunda » de Cervantès*, Éditions du Temps, Paris, 2003, p. 203-217. Étude revue et publiée en version espagnole: « De como se guisa una fábula: el episodio de los falsos cautivos en el *Persiles* (III, X) », in: Alicia VILLAR LECUMBERRI (éd.), *Peregrinamente peregrinos, Actas del V Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas*, Lisboa, Asociación de Cervantistas, 2004, p. 861-877.

- REVUELTA SAÑUDO, Manuel/ MORÓN ARROYO, Ciriaco (ed.), *El erasmismo en España*, Santander, Sociedad Menéndez Pelayo, 1986.
- REYRE, Dominique, « Estudio onomástico del *Persiles* », in: Jean-Marc PELORSON, *El desafío del « Persiles »*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p. 97-127.
- RIBERA, Alain de, « Averroès, le trouble-fête », *Alliage*, 24-25, 1995 (<http://www.tribunes.com/tribune/alliage/24-25/deli.htm>).
- RILEY, Edward C., *Cervantes's Theory of the Novel*, Newark, Juan de la Cuesta, 1962 [Traduction espagnole: *Teoría de la novela en Cervantes*, Madrid, Taurus, 1989].
- RIQUER, Martín de Riquer, édition et introduction à Joanot MARTORELL, *Tirante el Blanco* (traducción castellana del siglo XVI), Barcelone, Planeta, 1990.
- RIVERO RODRÍGUEZ, Manuel, *Diplomacia y relaciones exteriores en la Edad Moderna. De la cristiandad al sistema europeo, 1453-1794*, Madrid, Alianza, 2000.
- RODRÍGUEZ PÉREZ, Yolanda, « Leales, traidores, ingeniosos y bárbaros. El enemigo de Flandes en el teatro español del Siglo de Oro », in : *Hazañas bélicas y leyenda negra. Argumentos escénicos entre España y los Países Bajos*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2002, p. 94-115.
- RODRÍGUEZ PÉREZ, Yolanda, « Los neerlandeses en el teatro de la primera fase de la Guerra de Flandes (1568-1609) », in : Ana CRESPO SOLANA et Manuel HERRERO SÁNCHEZ (coord.), *España y las 17 provincias de los Países Bajos: una revisión historiográfica (XVI-XVIII)*, Córdoba, Universidad / Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores, Fundación Carlos de Amberes, 2002, t. 2, p. 811-831
- RODRÍGUEZ SALGADO, María José, « Patriotismo y política exterior en la España de Carlos V y Felipe II », in : Felipe RUIZ MARTÍN (dir.), *La proyección europea de la Monarquía Hispánica*, Madrid, Editorial Complutense, 1996.
- ROIG DEL CAMPO, José Antonio, « La caracterología hispana en Gracián », *Razón y Fe*, 1958, p. 323-336.
- ROMERA-NAVARRO, Miguel, « Reminiscencias de Botero y Boccacini en *El Criticón* », *Bulletin Hispanique*, XXXVI, 1934, p. 149-158.
- ROMERA-NAVARRO, Miguel, *Estudios sobre Gracián*, Austin, University of Texas Press, 1950.
- ROMERO MUÑOZ, Carlos, « Oviedo, Olao Magno, Ramusio. Note sulla mediazione veneziana nel primo tempo della composizione del *Persiles* », in : Angela CARACCIOLLO-ARICO (éd.), *L'impatto della scoperta d'America nella cultura veneziana*, Roma, Bulzoni, 1990, p. 153-173.
- ROMERO MUÑOZ, Carlos, « Ecos de la *Topografía e historia de Argel* en el *Persiles* », in : Giovanni Battista DE CESARE et Silvana SERAFIN (éd.), *Un Lume nella notte, Studi di iberistica offerti a Giuseppe Bellini*, Roma, Bulzoni, 1993, p. 153-173.
- ROMERO MUÑOZ, Carlos, introduction, édition et notes à *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, Madrid, Cátedra, 2002.
- ROMM, James S., « Novels Beyond Thule: Antonius Diogenes, Rabelais, Cervantes », in : James TATUM (éd.), *The Search for the Ancient Novel*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1994, p. 101-116.
- RONCERO LÓPEZ, Victoriano, « Degradación caricaturesca en el *Estebanillo González*: dos ejemplos », *Annali dell'Istituto Universitario Orientale (Sezione Romanza)*, XXXI, 1989, p. 233-244.
- RONCERO LÓPEZ, Victoriano, « La Vida y Hechos de Estebanillo González: novela bufonesca », in : Brian DUTTON et Victoriano RONCERO LÓPEZ (coord.), *Busquemos otros*



- montes y otros ríos. Estudios de literatura española dedicados a Elias L. Rivers*, Madrid, Castalia, 1992, p. 207-220. Rééd.: « La novela bufonesca: La pícaro Justina y el Estebanillo González », in: Ignacio ARELLANO AYUSO, María Carmen PINILLOS, Frédéric SERRALTA et Marc VITSE (coord.), *Studia Aurea*, Actas del III Congreso de la AISO (Toulouse, 1993), t. II, Pamplona, GRISO, 1996, p. 465-472.
- RONCERO LÓPEZ, Victoriano, « El tema del linaje en el *Estebanillo González*: la ‘*Indignitas Hominis*’ », *Bulletin of Hispanic Studies*, vol. LXX, 1993, p. 415-424.
- RONCERO LÓPEZ, Victoriano, « Visiones de una batalla: El primer blasón del Austria de Calderón y el Estebanillo González », in: Ignacio ARELLANO (éd.), *Divinas y humanas letras. Doctrina y poesía en los autos sacramentales de Calderón*, Pamplona, Universidad de Navarra / Kassel, Reichenberger, 1997, p. 417-433.
- RONCERO LÓPEZ, Victoriano, « El humor y la risa en las preceptivas de los Siglos de Oro », in: Ignacio ARELLANO AYUSO et Victoriano RONCERO LÓPEZ (éd.), *Demócrito áureo. Los códigos de la risa en el Siglo de Oro*, Sevilla, Renacimiento, 2006, p. 258-328.
- RONCERO LÓPEZ, Victoriano, *De bufones y pícaros: la risa en la novela picaresca*, Madrid, Iberoamericana / Frankfurt, Vervuert, 2010.
- ROUGEMONT, Denis de, *28 siècles d’Europe*, avec une préface de Jacques Delors, Paris, Christian de Bartillat, 1990. Édition originale : Paris, Payot, 1961.
- ROULLET, Antoine, SPINA, Olivier, SZCZECH, Nathalie (éd.), *Trouver sa place. Individus et communautés dans l’époque moderne*, Madrid, Casa de Velázquez, 2011.
- ROUX, Guy et LAHARIE, Muriel, *Art et folie au Moyen Age : aventures et énigmes d’Opicinus de Canistris (1296-vers 1351)*, Paris, Léopard d’or, 1997.
- RUBIAL GARCÍA, Antonio, « Narrativa hierofánica », in: Beatriz GARZA CUARÓN, Georges BAUDOT, Raquel CHANG-RODRÍGUEZ (éd.), *Historia de la literatura mexicana: desde sus orígenes hasta nuestros días. La cultura letrada en la Nueva España del siglo XVII*, Mexico/Buenos Aires, Siglo XXI, 2002.
- RUFFINATO, « L’avventura infinita di Persiles e Sigismunda » in: Miguel DE CERVANTES, *Le avventure di Persiles e Sigismunda*, Venise, Marsilio, 1966, p. 9-82.
- RUIZ GARCÍA, Claudia, *Estética y doctrina moral en Baltasar Gracián*, México, Universidad Autónoma de México, 1998.
- RUÍZ PÉREZ, Pedro, *El espacio de la escritura. Entorno a una poética del espacio del texto barroco*, Perspectivas Hispánicas, Bern, 1996.
- RULL, Enrique et TORRES, José Carlos de (éd.), *Calderón y Nördlingen: el auto « El primer blasón del Austria » de don Pedro Calderón de la Barca*, Madrid, CSIC, 1981.
- RULL, Enrique, « En torno a un episodio del Persiles: Ruperta y Croriano », in: Alicia VILLAR LECUMBERRI (éd.), *Peregrinamente peregrinos* (Actas del V Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas, Lisboa, 1-5 septiembre 2003), Palma, Asociación de Cervantistas, 2004, 2 vol., p. 931-943.
- SACCHETTI, Maria Alberta, *Cervantes’ ‘Los trabajos de Persiles y Sigismunda’: A Study of Genre*, London, Tamesis, 2001.
- SACCHI, Henri, *La guerre de Trente Ans*, Paris, L’Harmattan, 1991, 3 vol.
- SAID, Edward, *Orientalism*, Londres, Penguin Books, 1977. Traduction française par Catherine MALAMOUD, *L’Orientalisme*, Paris, Seuil, 2005.

- SALES DASÍ, Emilio José, *La aventura caballeresca: epopeya y maravillas*, Alcalá de Henares, Centro de Estudios Cervantinos, 2004.
- SALES SOUZA, Evergton, *Jansénisme et Réforme de l'Église dans l'Empire portugais, 1640-1790*, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, 2004.
- SAMSON, Alexander, « ¿La muerte del héroe en la edad de las armas de fuego ? », in : Felipe B. PEDRAZA JIMÉNEZ, Rafael GONZÁLEZ CAÑAL et Elena E. MARCELO (éd.), *Guerra y paz en la comedia española, Actas de las XXIX Jornadas de teatro clásico de Almagro (2006)*, Almagro, Universidad de Castilla-La Mancha, 2007, p. 19-33.
- SANCHEZ, Jean-Pierre (éd.), *Lectures d'une œuvre. « Los trabajos de Persiles y Sigismunda »*, Nantes, Éditions du Temps, 2003.
- SÁNCHEZ-JIMÉNEZ, Antonio, « Raza, identidad y rebelión en los confines del Imperio hispánico: los cimarrones de *Santiago del Príncipe* y *La Dragontea* (1598) de Lope de Vega », *Hispanic Review*, 75, n°2, 2007, p. 113-133.
- SAUGNIEUX, Joël, *Le jansénisme espagnol du XVIII<sup>e</sup> siècle : ses composants et ses sources*, Oviedo, Universidad de Oviedo, Facultad de Filosofía y Letras, Cátedra Feijoo, 1975.
- SCARAMUZZA VIDONI, Mariarosa, *Deseo, imaginación, utopía en Cervantes*, Roma, Bulzoni, 1998.
- SCHAUB, Jean-Frédéric, *L'Europe a-t-elle une histoire ?*, Paris, Albin Michel, 2008.
- SCHRÖDER, G., *Baltasar Gracián "Criticón": eine Untersuchung zur Beziehung zwischen Manierismus und Moralistik*, München, W. Fink, 1966.
- SCHEVILL, Rodolfo et BONILLA, Adolfo, éd., introd. et notes à *Persiles y Sigismunda*, Madrid, B. Rodríguez, 1914, 2 vol.
- SCHWEITZER, Paul E., « Grimmelhausen and the Picaresque Novel », in : Karl F. OTTO Jr, *A Companion to the Works of Grimmelshausen*, Rochester, New York, Camden House, p. 147-164.
- SENABRE, Ricardo, *Gracián y el Criticón*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1979.
- SENABRE, Ricardo, « *El Criticón*: narración y alegoría », *Trébede*, 46, 2001, p. 51-54.
- SERE, Bernard, *La paix des Pyrénées : vingt-quatre ans de négociations entre la France et l'Espagne (1635-1659)*, Paris, Honoré Champion, 2007.
- SIMÓN REY, Daniel, « Aportación a la historia del jansenismo español », *Burgense*, 28/2, 1987, p. 449-481
- SIMONIN, Michel, « Des livres pour l'Europe ? Réflexions sur quelques ouvrages polyglottes (XVI<sup>e</sup> siècle - début XVII<sup>e</sup> siècle) », in : *La conscience européenne au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle*, Actes du colloque international organisé à l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles (30 septembre – 3 octobre 1980) avec l'aide du CNRS, Paris, Centre National des Lettres, 1982, p. 384-394.
- SLETJOË, Leif, « Cervantes, Torquemada y Olao Magno », *Anales Cervantinos*, 8, 1960, p. 139-150.
- SOLANO CAMÓN, Enrique, « Notas acerca del significado histórico del P. Gracián en torno a 1640 », *Criticón*, 45, 1989, p. 71-80.
- SOLNON, Jean-François, *Henri III : un désir de majesté*, Paris, Perrin, 2001.
- SOONS, Alan, « Recension de Benito PELEGRIN, Le Fil perdu du *Criticón* de Baltasar Gracián. Objectif Port-Royal. Allégorie et composition « conceptistes » et Ethique et esthétique du baroque. L'Espace jésuitique de Baltasar Gracián », *Criticón*, 38, 1987, p. 119-120.

- SORIANO, Catherine, « *Los trabajos de Persiles y Sigismunda: tiempo mítico y tiempo histórico* », in: *Actas del I Coloquio Internacional de la Asociación de Cervantistas*, Alcalá de Henares, 29-30 de noviembre y 1-2 de diciembre de 1988, Madrid, *Anthropos*, 1990, p. 307-313.
- SOUPAULT-ROUANE, Isabelle, *La poétique de l'île dans l'œuvre romanesque de Cervantès*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2002.
- SOUPAULT-ROUANE, Isabelle, « Peregrinar por las islas: el relato insular en el *Persiles* », in: Alicia VILLAR LECUMBERRI (éd.), *Peregrinamente peregrinos, Actas del V Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas*, Lisboa, Asociación de Cervantistas, 2004, p. 1001-1016.
- SPADACCINI, Nicholas, « History and Fiction: The Thirty Years War in *Estebanillo Gonzalez* », *Kentucky Romance Quarterly*, XXIV, 1977, p. 373-387.
- SPADACCINI, Nicholas, ZAHERAS, Anthony, Introducción y notas a su edición de *La vida y hechos de Estebanillo, hombre de buen humor*, Madrid, Clásicos Castalia, 1978, 2 vol.
- SPADACCINI, Nicholas/TALENS, Jenaro (ed.), *Rhetoric and Politics: Baltasar Gracián and the New World Order*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.
- SPAGNOLETTI, Angelantonio, *Principi italiana e Spagna nell'età barroca*, Milano, Bruno Mondadori, 1996.
- SPIES, Marijke, « Humanist Conceptions of the Far North in the Works of Mercator and Ortelius », in : Marcel VAN DEN ROECKE, Peter VAN DER KROGT et Peter MEURER (éd.), *Abraham Ortelius and the first Atlas: Essays commemorating the Quadricentenary of his death*, Utrecht , EHS, 1998.
- SPITZER, Leo, « La Norvège comme symbole de l'Obscurité », *Revista de Filología Española*, 9, 1922, p. 316-317.
- STEGAGNO PICCHIO, Luciana, « Fortuna iberica di un topos letterario: la corte di Costantinopoli dal Cliges al Palmerín de Oliva », in : Giuseppe DI STEFANO (dir.), *Studi sul Palmerín de Oliva*, t. III, Università di Pisa, 1966, p. 99-136.
- STEINER, George, *The Idea of Europe*, Tilburg, Nexus Institute, 2004. Traduction française par Christine LE BOEUF et Bob RIEMEN, *Une certaine idée de l'Europe*, Arles, Actes sud, 2005.
- STRADLING, Robert A., *Spain's Struggle for Europe, 1598-1668*, London, The Hambledon Press, 1994.
- STRATTON, Isabel, « La inmaculada concepcion en el arte español », *Cuadernos de arte e iconografía*, t. I-2. 1998. *Revista virtual de la fundación universitaria española*: <http://www.fuesp.com/revistas/pag/cai0201.html>
- STRZALKOWA, Maria, « La Pologne vue par Cervantes et par Estebanillo González », *Bulletin Hispanique*, LXXIV, 1972, p. 128-137.
- TALENS, Jenaro, « La imposibilidad del yo como lenguaje. Para una revisión de *La vida y hechos de Estebanillo* », *Novela picaresca y práctica de la transgresión*, Madrid, Jucar, 1975, p. 105-178.
- TALLON, Alain (éd.), *Le sentiment national dans l'Europe méridionale aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Madrid, Casa de Velázquez, 2007.
- TEIJEIRO FUENTES, Miguel Ángel et GUIJARRO CEBALLOS, Javier, *De los caballeros andantes a los peregrinos enamorados*, Cáceres, Universidad de Extremadura / Madrid, Eneida, 2007.
- TEIJEIRO FUENTES, Miguel Ángel, *La novela bizantina española. Apuntes para una revisión del género*, Cáceres, Universidad de Extremadura, 1988.
- TODOROV, Tzvetan, *La peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Robert Laffont, 2008.

- TOLIAS, Georges, « Glose, contemplation et méditation. Histoire éditoriale et fonctions du *Parergon* d'Abraham Ortelius (1579-1624) », in : Franck LESTRINGANT, Jean-Marc BESSE et Marie-Dominique COUZINET (dir.), *Les méditations cosmographiques à la Renaissance*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009, p. 157-186.
- TOURNAIX, Alexandre, « Europe, entre la Grèce et l'Orient », in : Rémy POIGNAULT et Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à l'Europe – I – Le mythe d'Europe dans l'art et la culture de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 24-26 avril 1997), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganol, 1998, p. 61-70.
- URIOL SALCEDO, José, Ignacio, *Historia de los caminos de España*, t. I, Madrid, Colegio de Ingenieros de Caminos, Canales y Puertos, Editorial AC, 1990.
- VACA LORENZO, Ángel et TAMAMES, Ramón (dir.), *Europa: proyecciones y percepciones históricas*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1997.
- VAÍLLO, Carlos, « Los franceses, antípodas de los españoles en Gracián », in : Francisco LAFARGA (éd.), *Imágenes de Francia en las letras hispánicas*, Barcelona, PPU, 1989, p. 417-425.
- VAÍLLO, Carlos, « Vidas de peregrinación y aprendizaje por Europa: El *Satyricon* de Barclay y el *Criticón* de Gracián », in: Adolfo SOTELO VÁZQUEZ et Marta Cristina CARBONEL (éd.), *Homenaje al Professor Antonio Vilanova*, t. 1, 1989, p. 737-748.
- VAÍLLO, Carlos, « *El Criticón* », in: Aurora EGIDO et María del Carmen MARÍN PINA (coord.), *Baltasar Gracián: Estado de la cuestión y nuevas perspectivas*, Saragosse, Institucion « Fernando el Católico », 2001, p. 103-116.
- VALLADARES, Rafael, « *Decid adiós a Flandres: La Monarquía Hispánica y el problema de los Países Bajos* », in: Werner THOMAS et Luc DUERLOO (éd.), *Albert & Isabella (1598-1621)*, Bruxelles-Louvain, Brepols, 1998, p. 47-53.
- VALVERDE CASTRO, María del Rosario, « De Atanarico a Valia: Aproximación a los orígenes de la monarquía visigoda », *Studia Historica. Historia Antigua*, 12, 1994, p. 143-158.
- VAN PRAAG, Jonas Andries, « *Eustorgio y Clorilene, Historia Moscovica* », *Bulletin Hispanique*, t. 41, n°3, 1939. p. 236-265.
- VATICAN, Agnès, « Entre Madrid et Bruxelles : les nonces et le jansénisme à l'Université de Louvain, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle », *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, LXXII, 2002, p. 45-90.
- VÁZQUEZ, Isaac, « Las controversias doctrinales posttridentinas hasta finales del siglo XVII », in : Ricardo GARCÍA VILLOSLADA (dir.), *Historia de la Iglesia en España*, Madrid, La Editorial Católica, 1979, chapitre IV, p. 429-455.
- VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire ?*, Paris, Le Seuil, 1971.
- VILANOVA, Antonio, « El peregrino andante en el *Persiles* de Cervantes », *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, XXII, 1949.
- VILLAR LECUMBERRI, Alicia (éd.), *Peregrinamente peregrinos* (Actas del V Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas, Lisboa, 1-5 septiembre 2003), Palma de Mallorca, Asociación de Cervantistas, 2004, 2 vol.
- VILLIERS, Patrick, *Les Corsaires du littoral : Dunkerque, Calais, Boulogne, de Philippe II à Louis XIV, 1568-1713*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2000.
- VIVAR, Francisco, « Representación y símbolo de la frontera en *El Criticón* », *Bulletin of Hispanic Studies*, LXXV, 1998, p. 425-434.

- VRIES, Jan de, *European Urbanisation (1500-1800)*, London, Methuen and Co, 1984.
- WATTEL-DE CROIZANT, Odile, « D'Europé à l'Europe. Évolution de la problématique dans l'Antiquité », in : Rémy POIGNAULT et Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à l'Europe – I – Le mythe d'Europe dans l'art et la culture de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 24-26 avril 1997), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganiol, 1998, p. 21-29.
- WATTEL-DE CROIZANT, Odile, « Le symbolisme idéologique des représentations d'Europe et de l'Europe (depuis l'Antiquité et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle », in : Rémy POIGNAULT et Odile WATTEL-DE CROIZANT (éd.), *D'Europe à l'Europe – I – Le mythe d'Europe dans l'art et la culture de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 24-26 avril 1997), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganiol, 1998, p. 21-29.
- WATTEL-DE CROIZANT, Odile (éd.), *D'Europe à l'Europe – III – La dimension politique et religieuse du mythe de l'Europe de l'Antiquité à nos jours* (colloque tenu à l'ENS, Paris, 29-30 novembre 2001), *Caesarodunum*, n° XXXI bis, Tours, Centre de Recherche André Piganiol, 2002.
- WATTEL-DE CROIZANT, Odile et MONTIFROY Gérard A., *D'Europe à l'Europe – IV – Entre Orient et Occident, du mythe à la géopolitique* (colloque de Paris, ENS-Ulm, 18-20 mai 2006), Lausanne / Paris, Éditions de l'Age d'Homme, 2007.
- WEICH, Horst, « Domestikation und Enklave. Zum Ort der Frau in *El celoso extremeño* », in : Hanno EHRLICHER et Gerhard POPPENBERG (éd.), *Cervantes' Novelas ejemplares im Streitfeld der Interpretationen. Exemplarische Einführungen in die spanische Literatur der Frühen Neuzeit*, Berlin, tranvía / Walter Frey, 2006, p. 283-319.
- WEISGERBER, Jean, *L'espace romanesque*, Lausanne, L'âge d'homme, 1978.
- WESTPHAL, Bertrand (dir.), *La géocritique, mode d'emploi*, Limoges, PULIM, 2000.
- WHYTE, Hayden, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth Century Europe*, Baltimore et London, The John Hopkins University Press, 1973.
- WHYTE, Hayden, *Tropics of Discourse. Essays in Cultural Criticism*, Baltimore et London, The John Hopkins University Press, 1978.
- WILLIAMS, Robert Haden, *Boccalini in Spain; a Study of his Influence on Prose Fiction of the Seventeenth Century*, Menasha, Wisconsin, George Banta Publishing Company, 1946.
- WILLIAMSEN, Amy, *Co(s)mic fiction: Exploring 'Los trabajos de Persiles y Sigismunda'*, Newark, Juan de la Cuesta, 1994.
- WOLFF, Larry, « Voltaire's Public and the Idea of Eastern Europe: Toward a Literary Sociology of Continental », *Slavic Review*, vol. 54, n° 4, 1995, p. 932-942.
- WOODWARD, David (éd.), *The History of Cartography: Cartography in the European Renaissance*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.
- ZARTMANN, M. C.-C., « Remarques sur les voyages au Nord attribués aux frères Zeni de Venise », *Nouvelles Annales des voyages et des sciences géographiques*, Paris, t. III de l'année 1836, p. 5-64.
- ZIMIC, Stanislav, *Cuentos y episodios del "Persiles". De la isla bárbara a una apoteosis del amor humano*, Vilagarcía de Arousa (Pontevedra), Mirabel, 2005.
- ZUMTHOR, Paul, *La mesure du monde*, Paris, Le Seuil, 1993.



## ANNEXE III – TABLES DES ILLUSTRATIONS

---

### Table des graphiques et des tableaux

Graphique 1 : Pourcentage des textes en espagnol où apparaissent le terme « Europa » ou quelques dérivés aux XVI <sup>e</sup> et XVII <sup>e</sup> siècles (selon le CORDE).....	12
Graphique 2 : Cadre de l'action dans quatorze récits de fiction en prose espagnols des années 1440-1549.....	58
Graphique 3 : Cadre de l'action dans seize romans des années 1550-1598.....	58
Graphique 4 : Territoires européens du roman espagnol (1599-1701).....	61
Graphique 5 : Territoires non-européens du roman espagnol (1599-1701).....	62
Graphique 6 : Répartition des territoires romanesques (1599-1701) selon un critère politico-religieux.....	64
Tableau 1 : Principaux écrits géographiques évoquant l'Europe, consultables par nos romanciers.....	101
Tableau 2 : Espaces fictionnels des récits étudiés au chapitre II.....	594

### Table des cartes

Carte 1 : S. Münster, <i>Moderna Europae descriptio</i> , 1550.....	112
Carte 2 : A. Ortelius, <i>Europe</i> , réédition en couleur de 1595.....	114
Carte 3 : H. Bünting, Mappemonde en forme de fleur, 1581.....	116
Carte 4 : Carte allégorique de l'Europe couronnée selon Münster (1544).....	118
Carte 5 : Carte anthropomorphe d'Opicinus de Canistris (Rome, Bibliothèque Vaticane).....	119
Carte 6: <i>Dello scoprimento dell' Isole Frislanda, Eslanda, etc.</i> par Niccolò Zeno, Venise, 1558.....	151
Carte 7 : Carte de l'Arctique dessinée par Barentsz (Amsterdam, Cornelius Claeszoon, 1599).....	153
Carte 8 : Abraham Ortelius, <i>Septentrionalium regionum descriptio</i> , 1595 [1570], détail.....	154
Carte 9 : Gerhard Mercator, <i>Septentrionalium terrarum descriptio</i> , 1595.....	154
Carte 10 : Willem Blaeu, <i>Europa recens descripta</i> , 1640 (copie de l'original de 1617).....	155
Carte 11 : Le trajet ibérique des pèlerins du <i>Persiles</i> (en rouge), confronté à celui prescrit entre Lisbonne et la France par les répertoires d'itinéraires de J. Villuga et d'A. de Meneses (en jaune).....	168
Carte 12: Abraham Ortelius, <i>Peregrinationis Divi Pauli Typus Corographicus</i> , Anvers, 1624 [1579].....	217
Carte 13 : Itinéraire d'Estebanillo, avec en fond de carte l' <i>Europa recens descripta</i> (1644) de J. Blaeu.....	298
Carte 14: H. Hondius, <i>Tabula Italiae...</i> (1631), imitée du modèle créé vers 1625 par C. J. Visscher.....	437
Carte 15 : L'itinéraire du <i>Criticón</i> , représenté sur l' <i>Europa Exactissime Descripta</i> (1631) de Jodocus Hondius.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>

## Table des images

Image 1 : Titien, <i>L'Enlèvement d'Europe</i> (entre 1559 et 1562).....	102
Image 2 : Enluminure attribuée à Simon Marmion (vers 1459-1463), illustrant le partage de la Terre entre les fils de Noé.....	106
Image 4 : Détail du candélabre de la cathédrale d'Hildesheim représentant l'Europe <i>promachos</i> . ....	119
Image 5 : Frontispice du <i>Theatrum orbis terrarum</i> d'Abraham Ortelius, 1570. ....	120
Image 6 : Les quatre parties du monde, selon l' <i>Iconologie</i> (1603) de C. Ripa. ....	123
Image 7 : Gravure tirée de l' <i>Histoire des pays gothiques</i> , livre II, 17, fol. 28r.....	230
Image 8 : Pierre Paul Rubens, <i>Le Cardinal-Infant Ferdinand d'Autriche à la bataille de Nördlingen</i> , 1634-1635, Madrid, Museo del Prado.....	335
Image 9 : Pierre-Paul Rubens, <i>La Rencontre du roi Ferdinand de Hongrie avec le Cardinal-Infant avant la bataille de Nördlingen</i> , Vienne, Kunsthistorisches Museum. ....	336
Image 10 : Jacques Courtois, 1648, <i>La bataille de Nördlingen en 1634</i> , Münster, Westfälisches Landesmuseum für Kunst und Kulturgeschichte, ....	339
Image 11 : Perspective du jardin de la Navicella. ....	369
Image 12 : Plan du jardin de la Navicella. ....	370
Image 13 : Joris Hoefnagel, détail de la <i>Vue de Séville</i> , 1593. Gravure peinte à la main, 37 x 49 cm. Archivo y Hemeroteca Municipal de Sevilla. ....	377
Image 14 : Jacopo Bassano, <i>Allégorie de Venise</i> , vers 1570, Munich, Alte Pinakothek, Bayerische Staatsgemäldesammlungen. ....	406
Image 15 : Paolo Veronese, <i>Allégorie du Vice et de la Vertu</i> , 1580. ....	457
Image 16: Bartolomé Esteban Murillo, <i>Inmaculada concepcion de El Escorial</i> , 1665. ....	457
Image 17 : Charles Baubrun, <i>Anne d'Autriche en veuve</i> , vers 1650.....	490
Image 18 : <i>La reine Anne d'Autriche en 1644</i> (Gravure anonyme de l'époque).....	490
Image 19 : Jean Morin, d'après Philippe de Champaigne, <i>Anne d'Autriche en grand deuil, puis Anne d'Autriche en deuil de cour</i> , 1643. ....	490
Image 20 : Georg Braun, <i>Palatium imperatorum Pragae quod vulgo Ratzin appellatur</i> (1598). ....	496





## ANNEXE IV – TABLE DES MATIERES

---

<i>Remerciements</i> .....	1
<i>Abréviations et sigles utilisés</i> .....	4
<i>Sommaire</i> .....	5
<b>INTRODUCTION GENERALE</b> .....	7
Présentation du sujet.....	7
Choix du corpus .....	13
Enjeux de la thèse.....	18
Démarche théorique et méthodologie .....	19
Organisation du développement.....	26
<b>PREMIERE PARTIE – LES ESPAGNOLS ET L’EUROPE AU XVII<sup>E</sup> SIECLE :</b>	
<b>ESQUISSE D’UN IMAGINAIRE GEOGRAPHIQUE</b> .....	29
<b>CHAPITRE I – L’ESPACE NARRATIF DANS LE <i>PERSILES</i>, L’<i>ESTEBANILLO</i> ET LE <i>CRITICON</i> : UNE PREMIERE APPROCHE</b> .....	31
<i>A – Description sommaire des intrigues et des itinéraires</i> .....	31
<i>Los trabajos de Persiles y Sigismunda. Historia setentrional</i> (1617).....	31
<i>La vida y hechos de Estebanillo González</i> (1646) .....	32
<i>El Criticón</i> (1651, 1653, 1657) .....	33
<i>B – Points de contact : une aire géographique commune</i> .....	35
<i>C – Des divergences dans le mode de représentation et la structuration de ce territoire romanesque</i> .....	40
Conclusion.....	49
<b>CHAPITRE II – VERS UN ATLAS DU ROMAN ESPAGNOL AU SIECLE D’OR</b> .....	51
<i>A – Corpus et méthode</i> .....	52
<i>B – Observations</i> .....	58
Un resserrement progressif de la géographie romanesque .....	58
Une hiérarchisation concentrique de la géographie romanesque .....	62
Une géographie fonctionnelle .....	67
Une géographie discrétionnaire.....	74
<i>C – Hypothèses explicatives</i> .....	79
Conclusion.....	84
<b>CHAPITRE III – L’IMAGE DE L’EUROPE DANS LA LITTERATURE GEOGRAPHIQUE</b> .....	87
<i>A – Principales sources des romanciers, avérées ou probables</i> .....	87
Possibles vecteurs d’une image de l’Europe, hors de la littérature géographique .....	88
Sources de la littérature géographique pertinentes sur l’Europe.....	92
<i>B – D’Europe à l’Europe, « première partie du monde »</i> .....	102

D'Europe.....	102
... à l'Europe,.....	110
... « première partie du monde ».....	117
<i>C – Impact et limites de l'image cosmographique de l'Europe</i> .....	132
<b>DEUXIEME PARTIE – LE MONDE DU <i>PERSILES</i> : UNE GEOGRAPHIE DU PARADOXE</b> .....	135
<b>CHAPITRE IV – PAR-DELA LE NORD ET LE SUD : L'ILE BARBARE OU L'ORIGINE DU ROMAN</b> .....	145
<i>A – Repères nordiques, détours méridionaux : d'un clair-obscur à l'autre</i> .....	145
Les voies atlantiques du Septentrion.....	146
L'évidence trompeuse des voies méridionales.....	164
<i>B – Civilité et barbarie : une dialectique féconde</i> .....	169
<i>C – Du laboratoire insulaire aux applications continentales</i> .....	173
Conclusion.....	180
<b>CHAPITRE V – <i>PEREGRINAMENTE PEREGRINOS</i> : UNE ÉGLISE IDEALE SUR LE CHEMIN DE ROME</b> .....	183
<i>A – L'évitement d'un horizon d'attente confessionnel</i> .....	183
Un Septentrion protestant opposé à un Midi catholique ? .....	183
L'Angleterre et l'Irlande évitées ou le contournement d'une inimitié politico-religieuse .....	189
Arnaldo vs Nemours à Rome, ou l'idolâtrie disqualifiée .....	196
<i>B – Rome terrestre, Rome céleste</i> .....	202
« Un pèlerinage qui n'en est pas tout à fait un » ? .....	202
« Et rien de Rome en Rome n'aperçois ».....	204
Les deux visages de Rome .....	211
<i>C – De la carte au voyage : l'idéal iréniste d'une Église en mouvement</i> .....	218
Une nouvelle cartographie de l'Église .....	218
De la carte au voyage, ou l'idéal œcuménique d'une Église en mouvement.....	226
Conclusion.....	232
<b>CHAPITRE VI – LA PAX GOTHICA DU <i>PERSILES</i> OU UNE AUTRE HISTOIRE EUROPEENNE</b> .....	235
<i>A – L'esprit de conquête revisité</i> .....	236
Le <i>Persiles</i> , une fiction sans histoire ?.....	236
Un trajet à rebours de l'expansion impériale .....	239
Un contre-mythe gothique.....	241
L'Espagne barbare conquise par le Nouveau Monde.....	244
Les chemins de traverse d'Ortel Banedre et de Luisa : la preuve par le contre-exemple .....	247
Enjeux stratégiques d'une chronologie flottante .....	252
<i>B – De la Pax Hispanica à la Pax Gothica</i> .....	255
La paix avec le Septentrion ? .....	255
L'amitié avec la France ? .....	262

La quiétude en Italie ? .....	273
De la <i>Pax Hispanica</i> à la <i>Pax Gothica</i> .....	279
Conclusion.....	284
<b>TROISIEME PARTIE – L’ESTEBANILLO OU L’EUROPE DESENCHANTEE D’UN PICARO ALIENE</b>	<b>287</b>
<b>CHAPITRE VII – UN PICARO EN LIVREE DE BOUFFON : INDEPENDANCE FEINTE ET VISION PARTISANE</b> .....	<b>297</b>
<i>A – Une carte d’Europe partielle et tendancieuse</i> .....	297
<i>B – Eloges-descriptions et contre-hiérarchie des villes européennes</i> .....	308
<i>C – Jeux d’échelle et manipulations du point de vue</i> .....	318
Conclusion.....	328
<b>CHAPITRE VIII – LES MISERES DE LA GUERRE ET LA REACTIVATION DU GENRE PICARESQUE</b> .....	<b>331</b>
<i>A – Entre enthousiasme épique et démystification : une image ambivalente de la guerre</i> .....	332
<i>B – Des poèmes épiques au roman picaresque : continuités dans l’œuvre de G. de la Vega</i> .....	346
<i>C – Un double discours mais un point de vue cohérent</i> .....	351
Conclusion.....	359
<b>CHAPITRE IX – TROUVER SA PLACE ? ESTEBANILLO OU L’IMPOSSIBILITE D’UNE VILLE</b> .....	<b>361</b>
<i>A – Rome, Naples et Bruxelles : pôles urbains et structure narrative</i> .....	361
<i>B – Une fausse ascension et une conversion incomplète</i> .....	373
<i>C – Des descriptions conventionnelles : l’absence de style propre ou la difficulté d’habiter le réel</i> .....	382
Conclusion.....	388
<b>QUATRIEME PARTIE – LE CRITICON, UNE ALLEGORIE GEOGRAPHIQUE CONTRE UN MONDE A L’ENVERS</b> .....	<b>391</b>
<b>CHAPITRE X – UN VOYAGE ALLEGORIQUE SUR DES ROUTES REELLES</b> .....	<b>403</b>
<i>A – Les États de Vénétié/Vénétie (I, 1-3)</i> .....	404
<i>B – « La cour du Savoir couronné » (III, 6)</i> .....	410
<i>C – « La Vérité en couches » et « le Monde déchiffré » (III, 3-4)</i> .....	412
<i>D – « Le Palais sans portes » (III, 5)</i> .....	419
<i>E – Ecartés par les chemins de la ruse et de la sincérité (III, 6)</i> .....	422
<i>F – Vers les sommets de la Vanité puis sur la Terre de l’Oisiveté</i> .....	426
« La fille sans parents et les combles vides du monde » (III, 7) .....	427
« La grotte du Néant » (III, 8) .....	431
<i>G – Incidence sur l’écriture d’une corrélation entre allégorie et géographie</i> .....	439
Conclusion.....	443
<b>CHAPITRE XI – UNE MEDITATION TERRESTRE</b> .....	<b>445</b>
<i>A – Un substrat catholique</i> .....	446
<i>B – Objectif Port-Royal ?</i> .....	449

<i>C – Un itinéraire jésuitique ?</i> .....	455
<i>D – Une méditation sur le monde sublunaire</i> .....	467
Conclusion.....	476
<b>CHAPITRE XII – ALLEGORIE ET SATIRE POLITIQUE DANS LE <i>CRITICON</i></b> .....	479
<i>A – Fortune contre les mécontents (II, 6) : un texte à clef livré sans clé</i> .....	485
<i>B – Un écho assourdi de la guerre de Trente Ans (II, 10)</i> .....	495
<i>C – « Deux épées noires et croisées » :</i> <i>le désolant blason des guerres hispano-françaises</i> .....	499
<i>D – De l’astre révééré (I, 1) au soleil apeuré (III, 8) : l’éclat terni du « roi planète »</i> .....	503
<i>E – La Roue du Temps (III, 10) : du regard sur le présent à la réflexion sur l’histoire</i> ..	506
Conclusion.....	511
<b>CINQUIEME PARTIE – L’EUROPE AU PRISME DU ROMAN ESPAGNOL : ELEMENTS DE SYNTHESE POUR LE XVII<sup>E</sup> SIECLE</b> .....	513
<b>CHAPITRE XIII – LES FRONTIERES DE L’EUROPE ROMANESQUE</b> .....	515
<i>A – Des frontières extérieures plus ou moins tranchées</i> .....	516
<i>B – Une Europe aux divisions croissantes</i> .....	529
<i>C – Une intériorisation de la barbarie</i> .....	537
Conclusion.....	544
<b>CHAPITRE XIV – FERMENTS D’UNITE DE L’EUROPE ROMANESQUE</b> .....	547
<i>A – L’Europe, un territoire partagé</i> .....	549
<i>B – L’Europe, une communauté imaginée ?</i> .....	555
<i>C – Un homo europeus ?</i> .....	567
Conclusion.....	570
<b>CONCLUSION GENERALE</b> .....	573
<b>ANNEXE I – ESPACES FICTIONNELS DES RECITS ETUDIES AU CHAPITRE II</b> .....	593
<b>ANNEXE II – BIBLIOGRAPHIE</b> .....	599
<b>ANNEXE III – TABLES DES ILLUSTRATIONS</b> .....	643
Table des graphiques et des tableaux .....	643
Table des cartes .....	643
Table des images.....	644
<b>ANNEXE IV – TABLE DES MATIERES</b> .....	646

## Résumé

Cette thèse a pour objet la représentation de l'Europe dans les romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle et en particulier de trois d'entre eux : le *Persiles* (1617) de Miguel de Cervantès ; l'*Estebanillo González* (1646), attribué à Gabriel de la Vega ; et le *Criticón* (1651-1657) de Baltasar Gracián. Ces récits ont la particularité d'investir de vastes étendues européennes, alors que la plupart des romans du Siècle d'Or – hormis les livres de chevalerie – tend à se resserrer sur le territoire ibérique. L'enjeu de ce travail est de montrer que cette extension européenne est indissociable de projets littéraires ambitieux. Loin de se borner à une fonction ornementale, la géographie choisie par le romancier fonde un positionnement vis-à-vis du champ littéraire et du contexte historique. Dans nos récits à échelle continentale, investir des contrées jusqu'alors inexplorées par le roman est une façon d'aborder des formes et des thèmes inédits ; et traverser les territoires de plusieurs genres permet de confronter diverses écritures et des visions du monde généralement dissociées. Corrélativement, cette étude cherche à montrer que l'existence de « romans européens » dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle est liée à l'émergence de l'Europe comme d'une réalité prégnante : un espace culturel partagé, en passe de se substituer à la Chrétienté médiévale des livres de chevalerie ; un échiquier géopolitique où est remise en question la suprématie habsbourgeoise ; en somme, un horizon décisif pour l'existence des Espagnols. Si le *Persiles*, l'*Estebanillo* et le *Criticón* développent une écriture originale, c'est aussi pour explorer l'histoire en cours et la réécrire en y projetant un imaginaire propre.

Roman – Espagne – Europe – XVII<sup>e</sup> siècle – Géographie dans le roman – Histoire dans le roman – Cervantes, Miguel de – *Persiles* – Vega, Gabriel de la – *Estebanillo González* – Gracián, Baltasar – *Criticón*

*Europe in the 17<sup>th</sup>-century Spanish Novel:*

*a Fictional Geography between Historic Realities and Literary Projects*

## Abstract

This dissertation deals with the representation of Europe in seventeenth-century Spanish novels, with a special focus on three of them: Miguel de Cervantes' *Persiles* (1617); *La vida y hechos de Estebanillo González* (1646), attributed to Gabriel de la Vega; and Baltasar Gracián's *Criticón* (1651-1657). These texts have in common their opening onto vast European areas, whereas most of Spanish Golden Age novels –with the notable exception of the romances of chivalry– tend to be restrained in Iberian lands. Therefore, the main issue of this study is to show that their European spread is inseparable from ambitious literary projects. Indeed, by choosing a specific geography for their stories, the authors take position within the narrative world and the historical context. In our continental-scale fictions, covering novelistic *terras incognitas* is a way to reach unexplored themes and forms; and crossing genre-territories enables a mutual test of generally dissociated aesthetics and worldviews. Besides, this work aims at demonstrating that the existence of a few 'European novels' in the seventeenth-century Spain is linked to the emergence of Europe as an unavoidable reality: a shared cultural space, on the way to replace the medieval Christendom perpetuated by the old-fashioned romances of chivalry; a geopolitical arena where the Habsburg supremacy is being increasingly questioned; and, all in all, a decisive background for the Spaniards. In order words, one can better appreciate the aesthetic originality of *Persiles*, *Estebanillo* and *Criticón*, when observing that these fictions are also intended to recreate by rewriting the recent past of Europe.

Novel – Spain – Europe – 17<sup>th</sup> century – Geography in the Novel – History in the Novel – Cervantes, Miguel de – *Persiles* – Vega, Gabriel de la – *Estebanillo González* – Gracián, Baltasar – *Criticón*

Discipline : Études Hispaniques (spécialité littérature)